LA

REVUE DE PARIS

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1914

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1914

UN PETIT MONDE[1]

III

Les quelques circonstances dont je voudrais maintenant vous entretenir se rattachent à un séjour que je fis à Pougues en l'automne de cette même année 1905. Je voudrais rester fidèle à mon dessein de ne figurer parmi ces événements que ceux que le hasard a placés sous mes yeux ; cependant, avant d'atteindre l'époque à laquelle je veux vous transporter, qui est celle du mariage d'Albert Arlet, il me faudra revenir sur certains incidents dont je ne fus pas témoin.

Ce mariage eut lieu à Pougues au commencement d'octobre. Il avait été décidé selon les vues de madame Arlet, Albert ayant finalement cédé à l'autorité de sa mère. M. d'Omeuse, d'autre part, avait tenu ses engagements, et il venait de confier à Albert la direction de la fonderie. En ces derniers temps, beaucoup d'événements s'étaient accomplis dans la famille Arlet : M. Arlet, très malade depuis plusieurs mois, était mort dans les derniers jours de juillet. La sœur d'Albert, Geneviève, dont on connaissait depuis longtemps les sentiments très religieux, s'était décidée à entrer au couvent, et elle avait pris le voile chez les Visitandines de Bourges. Elle s'était rendue près d'elles dès la fin de septembre, c'est-à-dire très peu de jours avant le

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

269002

mariage de son frère, et cela, racontait-on, précisément parce qu'elle n'avait pas voulu y assister.

Albert n'avait pas consenti à cette union sans avoir hésité et oscillé bien des fois. Après avoir, au mois de mai, fait une première promesse à sa mère, tout à coup, honteux de sa conduite et pris de remords, il était retourné à Paris. A ce moment il vint me voir, et même il me fit rencontrer avec Isabelle. Je fus ému de la retrouver ; j'eus à plusieurs reprises l'occasion de causer avec elle ; elle me raconta beaucoup d'événements de sa vie ; parfois elle se montrait avec moi confiante, affectueuse même ; mais d'autres fois au contraire elle paraissait me redouter, comme si ma présence lui était tout à coup devenue cruelle, et lui avait rendu plus sensibles son humiliation et son infortune.

Elle m'étonna. Visiblement elle ne faisait rien de ce qui, au milieu des incertitudes d'Albert, aurait pu sauver sa situation et rétablir leur union si menacée. Elle eût pu, je crois, le dominer, le gouverner, et par des paroles de tendresse et de raison le retenir près d'elle, peut-être définitivement. Mais elle était trop fière pour s'appliquer à garder ou à conquérir son affection ; elle dédaignait de prendre un tel soin parce qu'elle se sentait supérieure à lui ; et puis peut-être aussi elle ne l'aimait pas assez pour vouloir son amour à tout prix. Elle se retirait d'une lutte humiliante. L'hésitation même d'Albert l'offensait, la rendait hautaine et glacée. Cependant, s'il s'éloignait, elle le regrettait violemment, elle pensait avoir tout perdu ; mais s'il revenait près d'elle, elle ne montrait aucune joie, elle ne se fiait ni à l'avenir ni même au présent, elle paraissait indifférente et accablée. Et peut-être il y avait de sa part quelque grandeur à rester ainsi sans rien tenter, rien entreprendre, rien demander, quand toute sa destinée se jouait à ce moment-là, quand sûrement elle sentait qu'elle était venue jusqu'au bord d'un abîme et que peut-être elle l'avait mérité.

Albert ne la comprenait pas, et toutes ces complications ne faisaient que le détacher d'elle davantage ; il n'était point fait pour une vie sentimentale si tourmentée. On devinait qu'il en était las ; et, quoiqu'il eût de l'admiration pour Isabelle, la perspective de passer près d'elle toute sa vie devait lui paraître pleine de périls. Elle également du reste pressentait que cette

existence ne pourrait la satisfaire et serait loin de combler ses vœux ; elle n'avait sans doute pas été très heureuse près de lui ; là aussi elle avait dû être froissée, blessée, méconnue ; peut-être même, certains jours, cette rupture lui apparaissait comme une délivrance. Mais d'autres fois au contraire elle avait des retours passionnés d'affection et de mémoire. Dans son âme mouvementée, mille sentiments, remords, honte, désirs, révolte, effroi, constamment mêlaient leurs orages, et aussi une sorte d'amer orgueil qui la poussait à augmenter ses fautes et à braver tous les mépris. Cette tension nerveuse continuellement inscrite sur son visage lui donnait un cachet altier, impérieux, qui lui seyait admirablement... Avec cela des moments clairs et doux, des désespoirs d'enfant, une âme de fillette, des pleurs qui coulaient d'une source pure.

Albert retourna à Pougues ; elle le laissa partir sans obstacle, à ce moment-là presque indifférente. Dès lors les événements suivirent le cours qu'il était facile de prévoir...

La personne que ses parents destinaient à Albert était bien faite pour rassurer et satisfaire quelqu'un que l'âme d'Isabelle avait déconcerté ; ornée des plus strictes vertus bourgeoises, sa simplicité même devenait un charme. Elle était fille d'un fonctionnaire qui avait pris sa retraite depuis quelques années, et était venu habiter une propriété de famille située un peu en dehors de Pougues. Elle avait vingt ans tout au plus. Dès qu'on lui avait fait faire connaissance d'Albert en lui laissant apercevoir la possibilité d'un mariage, séduite par sa physionomie agréable, ses manières délicates et élégantes, elle s'était éprise de lui : c'était toute l'ardeur naïve d'un premier amour, et elle tenait à cette union aveuglément. Elle n'avait nulle idée du rôle véritable qu'on lui faisait jouer, et elle ne soupçonnait ni la liaison d'Albert, ni la rivale à laquelle elle s'opposait innocemment.

Depuis que le mariage était projeté et qu'elle devait entrer dans la famille Arlet, Geneviève la voyait souvent. Elle la traitait un peu comme une enfant : de fait elle était de quelques années plus âgée ; mais surtout elle était d'une nature plus réfléchie, plus forte, et elle avait été bien davantage mûrie par la solitude et la méditation.

Bien que personne ne l'eût mise au courant de la situation

de son frère et de ses embarras, elle avait çà et là vu et entendu assez pour pressentir le reste. Elle avait soupçonné qu'Albert avait contracté à Paris une liaison qu'on voulait rompre. Très droite, de caractère intransigeant, elle pensait avec une répugnance égale à cette liaison inavouable et aux moyens qu'on prenait pour la briser. Elle ne cherchait pas à se renseigner; elle préférait n'en point savoir davantage et ne se mêler de rien. Du reste dans sa famille même elle se tenait d'ordinaire quelque peu à l'écart; on la voyait le plus souvent réservée et silencieuse, surtout depuis cette époque où elle avait été profondément atteinte et meurtrie par l'abandon d'Isabelle et par son départ toujours inexpliqué.

Les fiançailles d'Albert et de Denise Dairne eurent lieu dans le courant de juillet. Je ne pense pas qu'Isabelle ait eu connaissance de cet événement; je supposerais plutôt qu'il y eut simple coïncidence : en tous cas deux ou trois jours après elle vint à Pougues. Démarche folle, imprévue, qui ne pouvait aboutir à rien... Que voulait-elle? elle-même, j'imagine, n'aurait pas pu le dire au juste. Peut-être eut-elle brusquement une vision plus brutale de l'avenir; ou bien elle se trouva sans ressources; ou bien elle se sentit menacée par les offres du comte. Peut-être aussi elle céda à quelque regret puissant, à un mouvement désespéré d'affection pour Albert. Cependant le plus vraisemblable est qu'elle voulut faire une tentative pour se rapprocher de ses parents : c'est vers eux qu'elle alla d'abord...

Elle descendit du train à Pougues vers sept heures du matin. Par des chemins peu fréquentés elle gagna dans la forêt la maison où son enfance s'était passée. Depuis son départ elle avait écrit à ses parents deux ou trois fois, mais n'avait jamais reçu de réponse. Son père était sur le seuil de sa porte, et, quand il la vit s'approcher, il la repoussa sans vouloir l'entendre. « Va-t-en! va-t-en! » lui cria-t-il comme si elle lui faisait horreur. Il ne songea pas une seconde à la responsabilité dont il se chargeait. Il se jugeait déshonoré par sa fille, il se figurait que dans le pays on jasait sur elle et sur lui beaucoup plus qu'on ne faisait en réalité. La mère d'Isabelle, derrière les volets mi-clos de la maison, entendit les voix; bouleversée et tremblante, elle n'eut ni le courage ni peut-être

le temps d'intervenir. Isabelle s'en alla en pleurant dans les sentiers.

Elle se dirigea du côté de Pougues. C'était un dimanche radieux de juillet... Vers dix heures, des groupes de gens qui se rendaient à la messe, la rencontrèrent, assise sous des arbres, au bord d'un chemin. La reconnaissant, ils se touchaient le coude, s'arrêtaient quelques secondes, et chuchotaient. Elle était immobile, toute habillée de noir; ils lui trouvèrent un air étrange, égaré. La tête basse, elle semblait à peine les voir. Elle avait dans les haies voisines coupé des branches de chèvrefeuille, et en avait négligemment tressé une guirlande qui de ses genoux coulait dans l'herbe...

Le bruit de sa venue se répandit vite; comme des gens sans doute avaient soupçonné les relations d'Isabelle avec Albert, la malveillance le porta d'abord dans la famille Arlet; et il y fit naître aussitôt des scènes violentes.

Madame Arlet en eut la nouvelle comme elle revenait de la grand'messe vers midi. Elle éprouva du dépit et de l'irritation. Depuis longtemps elle tenait Isabelle pour une intrigante habile, dont le dessein avait été de faire un mariage au-dessus de sa condition; et quand Albert essayait de la dépeindre avec d'autre couleurs, elle haussait les épaules d'un air entendu, elle assurait par quelques mots secs et dédaigneux que sur ce sujet elle savait à quoi s'en tenir. Aussi elle ne douta pas qu'Isabelle fût venue pour une tentative suprême, avec l'espoir de reprendre son autorité sur Albert, et elle trembla qu'elle ne réussît. Crainte mal fondée du reste, car Albert était à présent réellement détaché : sa liaison était en fait rompue, d'autres engagements avaient été pris, ses sentiments s'étaient tout de suite accommodés à un avenir fait pour lui plaire, en dépit de l'inquiétude ou du chagrin qui s'élevaient dans sa conscience chaque fois qu'il pensait à Isabelle; après tant d'incertitudes maintenant il respirait. Depuis le jour où il s'était senti délivré d'elle, il ne l'aimait plus.

Cependant madame Arlet, se rappelant la peine qu'elle avait eue à dénouer ces liens, se défiait de lui extrêmement. La présence d'Isabelle dans les lieux où se trouvait son fils risquait à tout moment de provoquer quelque scandale; pour le moins naîtraient des commentaires et des bavardages dange-

reux pour ses desseins. Elle pensa qu'elle couperait court à ses difficultés si elle éloignait Albert quelques jours.

Dès qu'elle fut rentrée elle alla le trouver. Elle imagina d'abord un motif qui rendait sa présence nécessaire dans une terre qu'ils possédaient au loin. Mais Albert n'était nullement disposé à partir; il se montra méfiant, soupçonneux. Alors avec une sorte de brusque élan, elle lui dit toutes ses raisons. Albert fut troublé au dernier point. Jusque-là Isabelle s'était enfermée dans une réserve et un silence hautains qu'il avait pu interpréter comme il voulait : mais en ce moment, lui qui la connaissait bien, se représentait ce qu'une telle démarche, faite par elle, avait d'extrême, de douloureux, de désespéré. Il devint très pâle; il fit quelques pas au hasard dans la pièce, puis dit sèchement à sa mère qu'il ne partirait pas.

Elle au contraire, voyant tant d'émotion, tenait à son projet d'autant plus. Elle lui déclara que maintenant son devoir était de ne se prêter à aucune entrevue. Comme beaucoup de femmes d'une honnêteté foncière, très indulgente pour les fautes des jeunes gens, elle avait au contraire l'horreur véritable et profonde de personnes ayant eu la conduite d'Isabelle; rien ne lui paraissait excessif pour écarter de sa famille la honte d'une union qu'elle jugeait avilie par avance. Albert toutefois se rebella contre la lâcheté qu'elle exigeait; il assurait qu'il ne manquerait pas à ses nouveaux engagements, mais qu'il ne saurait pourtant ni s'enfuir devant Isabelle, ni lui faire un affront si elle venait à lui. Il ne s'agissait entre eux que de savoir si Albert consentirait ou non à lui parler, s'il partirait ou ne partirait pas : cependant au-dessus une autre question planait, inavouée et maudite, une inquiétude de conscience, un remords vis-à-vis d'Isabelle, jusqu'ici vague et imprécis, mais que la venue de celle-ci rendait plus concret, plus pressant, qui était pour ainsi dire réalisé et matérialisé par le fait qu'ils la savaient maintenant, elle proche, présente, désespérée, errant sur les chemins.

Sans avoir conclu, ils descendirent pour déjeuner dans la salle à manger, où depuis longtemps déjà Geneviève les attendait. Elle remarqua, dès qu'ils entrèrent, leur air sombre et inquiet; bien qu'accoutumée à entendre depuis des mois la rumeur et l'écho de scènes analogues à celle qui venait de se

dérouler, et dont elle avait toujours dédaigné de pénétrer le secret, elle ne put pourtant se défendre ce matin-là d'être impressionnée par le morne silence qui régna à table ; sa mère et Albert mangeaient à peine ; ils semblaient tous les deux sous la menace d'un malheur imminent. Elle les regardait à la dérobée ; cependant, fidèle à son habitude de ne témoigner aucune curiosité au sujet d'affaires qu'elle devinait si délicates, elle ne demanda rien. A peine le déjeuner fini, ils se levèrent et la laissèrent ; ils sortirent par une des portes vitrées qui donnaient sur le jardin, et de loin elle les vit qui recommençaient leur discussion, marchant de long en large dans une allée.

Pendant qu'elle était encore dans la salle à manger, une servante, peut-être perfide, tout en commençant à débarrasser la table, lui raconta que cette demoiselle Isabelle, qui autrefois venait souvent dans la maison, mais que depuis deux années on n'avait pas revu à Pougues, était arrivée de Paris ce matin même ; qu'elle s'était présentée d'abord chez ses parents, mais ceux-ci l'avaient chassée ; que des gens l'avaient rencontrée, toute vêtue de noir, allant au hasard dans la campagne. Geneviève fut bouleversée. Puis tout à coup elle pensa aux visages anxieux qu'elle venait de voir ; elle se souvint des suppositions qui lui étaient venues déjà à l'esprit au sujet d'Albert et des difficultés que rencontrait son mariage ; elle soupçonna un lien entre ces circonstances et ce qu'elle venait d'apprendre, et glacée de crainte et de surprise, pour la première fois elle entrevit ce qui s'était passé.

Aussitôt elle alla vers Albert et madame Arlet qui poursuivaient au fond du jardin leur conversation animée ; elle les rejoignit et marcha à côté d'eux. En la voyant s'approcher, ils s'étaient tus, contrariés ; non qu'ils eussent remarqué son émotion, car au contraire elle était en apparence très calme, et ils pensèrent qu'elle avait voulu simplement venir en leur compagnie ; mais toujours ils avaient jugé inutile et peu convenable de la mettre au courant de leurs embarras.

Pourtant, en dépit de ce scrupule, ils ne purent à ce moment-là se contraindre longtemps au silence, car ils avaient l'esprit trop plein de leur querelle interrompue. Ils s'adressèrent même à elle, et, sans lui découvrir le fond des choses, chacun la

prit à témoin de la valeur de ses intentions. Albert lui dit avec amertume que sa mère voulait qu'il quittât Pougues en ce moment, lui imposant une grande lâcheté. Madame Arlet lui demanda si à son avis un homme qui était fiancé n'était pas engagé d'honneur à ne plus seulement garder la mémoire de ses attachements passés. Ils ne songeaient qu'à eux-mêmes; ils ne se rappelaient plus que Geneviève était, elle aussi, partie dans ce débat à cause de son affection ancienne et profonde pour Isabelle. Ces paroles cependant, concordant avec ses suppositions premières, les éclairèrent d'une lumière définitive. Elle comprit tout; ses doutes tombèrent, elle embrassa d'un coup d'œil la situation présente, misérable suite des fautes passées. Elle s'arrêta en face de son frère et de sa mère, et d'un ton déterminé leur demanda si ce n'était pas Isabelle qui était cause de leur dispute et de leur émoi, si ce n'étaient pas d'elle et de ses relations avec Albert qu'ils parlaient à mots couverts et ambigus. Interloqués d'abord, puis gênés et contraints, ils en firent l'aveu : alors elle les étonna par l'éclat soudain de sa douleur et de son indignation.

Elle ne vit qu'une chose : c'est qu'Albert, après avoir séduit, compromis, perdu Isabelle, l'avait par caprice ou intérêt, abandonnée pour une autre fiancée. Déjà elle était révoltée à la pensée qu'après avoir tant déploré et maudit la faute mal connue d'Isabelle, il lui fallait trouver près d'elle, dans sa propre famille la cause de cette déchéance; mais en outre comment admettre qu'Albert, après une telle défaillance n'acceptât point d'en supporter les suites! A tant de faiblesse comment joindre tant d'égoïsme!

— Et toi, mère, tu demandes qu'il parte, pour lui éviter jusqu'à l'embarras de la rencontrer!

— Fallait-il qu'il l'épousât? — dit madame Arlet.

— Certainement, — répliqua Geneviève.

Madame Arlet haussa les épaules.

— Voyons! tu n'y penses pas!

Geneviève ne pouvait pas s'expliquer que sa mère eût consenti à cette trahison; elle se heurtait avec étonnement à cette sorte d'instinct aveugle et inique avec lequel celle-ci plaçait au dessus de tout et défendait l'intérêt, l'honorabilité de sa famille. A ses yeux le crime d'Albert était abominable; sa droiture

intransigeante n'acceptait ni atténuation ni excuse. Bien qu'elle ne se plaignît point et ne parlât que de devoir et de justice, les larmes qui par instants débordaient de ses paupières attestaient la peine que lui faisaient en même temps l'inconduite et le malheur de son amie.

Eux cependant voyaient avec impatience et dépit se formuler ainsi dans toute son ampleur un reproche que leur conscience leur avait murmuré bien des fois, qui, après avoir été longtemps tenu à distance, écarté, repoussé, nié, venait se déployer au grand jour. Aussi Geneviève les gêna, les irrita : mais elle ne gagna rien sur eux. Madame Arlet tout de suite prit le parti de lui répondre à peine et d'un air agacé, comme s'il lui avait déplu de voir sa fille se mêler d'un sujet qui ne lui convenait pas et sur lequel il ne lui était possible d'avoir ni expérience ni raison ; Albert, après avoir été un instant déconcerté, copiait maintenant, quoique avec discrétion, l'attitude de sa mère. Geneviève sentit ce dur et sourd entêtement, et que toutes ses paroles se briseraient contre les intentions déjà arrêtées de l'un et de l'autre... Cependant c'était le droit ; c'était l'évidence. Elle eut un sentiment de révolte. Elle leur dit que l'union qu'ils projetaient à présent était odieuse, impossible ; que, quant à elle, elle s'y opposerait de toutes ses forces... Et comment la fiancée d'Albert n'avait-elle pas été renseignée ! Quoi ! on la conduirait à ce mariage sans même qu'elle ait su dans quelles conditions et à quel prix il s'accomplissait ! Pouvait-on, elle, à son tour, la tromper ainsi ? On devait la prévenir : c'était la première des loyautés... « Puisqu'il le faut, je le ferai moi-même, — dit-elle, s'abandonnant au mouvement d'âme qui l'emportait. — J'irai la trouver... », et elle ajouta qu'elle réussirait peut-être ainsi à empêcher du même coup deux trahisons.

— Non, tu ne feras pas cela ! — s'écria soudain madame Arlet à la fois impérieuse et suppliante. Mais elle vit qu'elle ne parviendrait pas à retenir Geneviève ; alors elle se tordit les mains, en gémissant sur les maux que lui causaient ses enfants. Geneviève, très résolue, se sépara d'eux ; elle rentra dans la maison, monta dans sa chambre, se coiffa et sortit.

— Non, elle n'osera pas — dit madame Arlet à son fils dès qu'ils se trouvèrent seuls. Cependant ils n'étaient rassurés ni

l'un ni l'autre. Mécontents de cet obstacle imprévu, en même temps qu'affectés par les reproches de Geneviève, ils restèrent immobiles l'un près de l'autre sans rien dire.

Quelques minutes passèrent dans cet embarras; puis il virent par une allée accourir la femme de chambre qui leur annonça qu'Isabelle était là : elle venait de sonner à la porte d'entrée, et la servante, incertaine de ce qu'elle devait faire, l'avait introduite seulement dans le vestibule.

Ils délibérèrent. Madame Arlet se décida à la recevoir, et dit de la faire entrer dans le salon. Puis elle se dirigea vers la maison. Albert suivit sa mère en silence, et entra avec elle; elle ne s'opposa aucunement à ce qu'il l'accompagnât, cédant sans résistance sur le point qui avait été l'objet même de leur dispute, soit qu'elle ne craignît rien d'une entrevue à laquelle elle-même assisterait, ou bien parce que, trop remuée par les paroles de Geneviève, elle avait maintenant moins d'énergie et abandonnait quelque chose au hasard. Mais, tout en se rendant près de la jeune fille, elle accusait à mi-voix l'impudence de sa démarche, et Albert aussi au fond du cœur blâmait et maudissait l'audace étrange d'Isabelle.

Toutefois, dès qu'ils furent près d'elle, leurs sentiments à son égard changèrent. Ils avaient cru à des récriminations, des reproches, des menaces peut-être, quelque scène violente : au contraire, dans cette situation humiliante où elle s'était mise, elle les surprit par la dignité tranquille de son attitude. Modestie, douceur, distinction, réserve, tout s'unissait pour la rendre belle et la parer. Elle ne demandait rien, semblait même ne rien attendre. Pourquoi était-elle venue, que voulait-elle? ils se le demandèrent avec gêne. Elle paraissait docile, désabusée, lointaine; elle avait l'air d'une visiteuse distraite... Un peu de poussière attaché à ses souliers, quelques traces de pleurs au bord de ses yeux remémoraient seuls l'incertitude de sa vie et les malheurs de cette journée.

A vrai dire, peut-être en arrivant, souffrante et désemparée, elle avait eu la volonté confuse de prier et de se plaindre: mais, accoutumée à percevoir d'une façon très aiguë ce qui se passait dans les esprits autour d'elle, une fois là, dans cet étroit salon, entre le jeune homme et sa mère, elle eut tout à

coup le sentiment net qu'il était trop tard, que les destinées étaient accomplies, qu'elle ne pouvait rien. Aussitôt tout changea; elle dédaigna de se répandre en paroles superflues; elle céda, accepta, consentit; son émotion prit un autre cours... Dans cette maison où elle avait été reçue autrefois, où jadis elle avait connu l'amitié, puis l'amour, il lui sembla qu'en ce jour, à la veille de décisions capitales, tandis qu'elle était traquée de toutes parts, elle était venue, pareille à un oiseau blessé, simplement pour reposer un instant sa tête en un endroit familier. C'est pourquoi elle parut distraite, détachée, rêveuse. Et cette impression haute et tragique qu'elle éprouvait fut si forte qu'elle s'épandit pour ainsi dire autour d'elle, s'imposa presque à ceux qui étaient à ses côtés : c'était pour trois comme la sensation d'une rencontre vaine au pays des ombres, d'une inutile rencontre après des adieux.

Mais sa générosité même mettait à l'aise l'égoïsme d'autrui, et, comme il arrive toujours, la desservait. En partant, elle laissa madame Arlet et son fils peinés, mais tranquillisés. Elle s'éloigna : sur la route elle n'eut point de désespoir, elle ne versa point de larmes; le seul sentiment qui l'occupait, mais qui lui semblait l'envelopper de toutes parts, était celui d'un destin irrévocable. Elle se disait : « Sans doute je pressentais que tout se passerait ainsi : mais j'ai voulu réellement savoir. J'ai par l'imagination vécu à l'avance cette journée bien des fois; je suis entrée dans ce jardin, j'ai frappé à cette porte, j'ai été maudite ici, repoussée là : cependant je me répétais que je ne devais rien décider et conclure pour l'avenir simplement d'après ce que je supposais; car il est bien différent de deviner, de prévoir, d'être persuadée, ou d'avoir vu les choses s'accomplir. C'est pourquoi j'ai voulu venir; mais les heures l'une après l'autre se sont déroulées telles que je les avais rêvées, elles ont déployé dans la réalité ce qu'elles annonçaient au fond des songes. Aussi maintenant voilà qu'est rompue toute attache avec le passé. Rien ne demeure. La barque a quitté la rive... » Elle parlait ainsi à mi-voix sur la route, absorbée dans ses pensées, et regardant à peine devant elle...

Dans le même moment où elle avait été reçue par madame

Arlet et Albert, Geneviève entrait dans la maison de la famille Dairne, située un peu en dehors de Pougues. Elle trouva la fiancée de son frère sur la terrasse, derrière la maison, en compagnie de ses parents et de quelques autres personnes. Elle lui dit qu'elle voulait lui parler seule à seule. Elle l'emmena jusqu'au fond du jardin, et là elles s'assirent sur un banc près d'une haie qui le bordait dans cette partie, le séparant d'un sentier. Denise était déjà tremblante et bouleversée bien avant que Geneviève eût commencé sa dangereuse confidence.

Geneviève mit la main affectueusement sur son épaule, se pencha vers elle, lui dit qu'elle allait lui faire une grande peine, mais que c'était son devoir, qu'il valait mieux que ce fût ainsi, qu'elle même plus tard l'en remercierait. Là-dessus les larmes de la jeune fiancée commencèrent à s'épandre...

Geneviève lui dit les liens d'Isabelle et d'Albert, et comment deux ans plus tôt Isabelle avait abandonné sa famille pour rejoindre Albert à Paris; alors, des yeux de Denise ce furent des flots de pleurs qui coulèrent, inondant ses joues. Elle ne put prononcer un seul mot, et sa poitrine était soulevée de sanglots qui semblaient arrachés au fond de son être.

Geneviève eut pitié d'elle; un instant elle se demanda si elle aurait le courage de continuer ce cruel récit. Elle poursuivit cependant, d'une voix sourde et pressée; mais à sa profonde surprise, elle vit que ce qu'elle ajoutait maintenant, semblait avoir plutôt pour effet d'atténuer à mesure et d'adoucir ce grand désespoir. Elle lui dit qui était Isabelle, combien elle avait eu d'affection pour elle autrefois; puis elle expliqua comment Albert l'avait, pour se marier, abandonnée honteusement; enfin, qu'Isabelle désespérée était ce jour même venue à Pougues et qu'on la repoussait partout. Denise écoutait gravement, les yeux fixés devant elle; mais elle avait cessé de pleurer.

Après un silence elle demanda si Albert aimait toujours Isabelle; cette question étonna Geneviève, et même la choqua; elle répondit que sans doute, s'il l'aimait, il ne se conduirait pas avec elle comme il faisait. Denise poussa un soupir, puis elle resta immobile et n'ajouta rien.

Geneviève s'était attendue à quelque mouvement d'indignation spontané et violent, au brusque refus d'un mariage tenu maintenant pour impossible. Denise semblait placidement réfléchir. Elle avait l'air accablé, il est vrai, et son visage paraissait comme endolori à cause des traces de ses pleurs. Geneviève crut remarquer qu'elle avait vis-à-vis d'elle une attitude presque craintive.

Au bout d'un moment elle lui demanda d'un ton affectueux :

— Je vous ai fait beaucoup de peine?

Denise soupira doucement :

— Une peine infinie...

Geneviève reprit :

— Mais vous pensez bien que tout de même j'ai eu raison de vous prévenir?

— Certes, — répondit Denise, mais plutôt par politesse, et d'un ton qui prouvait qu'elle se serait très bien passée de cette confidence.

Alors Geneviève reprit avec force :

— Pour moi, si je devais me marier, et si j'apprenais une telle chose sur mon fiancé, je ne lui pardonnerais pas...

Elle vit à ces mots l'expression craintive qu'elle avait dejà aperçue sur le visage de la jeune fille, réapparaître et s'accentuer; puis, aussitôt, ce furent à nouveau des pleurs.

Geneviève s'étonnait, la regardait, et ne la comprenait point. Denise au contraire comprenait parfaitement ce à quoi Geneviève s'était attendue : seulement elle ne s'y prêtait pas.

D'une voix suffoquée par les sanglots, elle dit à Geneviève que tout le monde ne pouvait pas avoir sa force d'âme, ni sa sévérité, ni son indifférence et son détachement. En même temps qu'elle disait ces mots, elle semblait lui demander grâce, et vouloir par les larmes qui couvraient son visage, témoigner qu'elle était faible, chétive, qu'on ne pouvait pas exiger d'elle un courage qui la dépassait.

Geneviève fut déconcertée; tout de suite elle sentit ce qu'il se cachait d'artifice et d'obstination sous ces démonstrations de faiblesse; mais pourtant elle avait de la peine à bien se représenter ce qui se passait dans l'esprit de Denise.

Elle demanda :

— Ainsi vous trouvez qu'Albert est excusable?

— Oh! non, — s'exclama Denise.

— Eh bien alors? — dit Geneviève.

Pressée de s'expliquer, Denise, avec un geste un peu pathétique, qui déplut à Geneviève et qu'elle trouva presque théâtral, déclara qu'elle aimait Albert, appuyant sur ce mot, le détachant, comme si elle mettait en lui toute son âme, et comme si évidemment il justifiait tout.

Sur les traits de Geneviève se peignit une expression amère et hautaine. Il lui semblait maintenant qu'elle était condamnée à ne rencontrer partout qu'égoïsme et lâcheté; qu'elle était déçue par tout le monde; qu'en ce jour se rompaient les liens qui l'unissaient à ceux qui l'avaient entourée jusque là. Avec vivacité elle éprouva cette impression ressentie déjà souvent et que sa piété avait favorisée et entretenue : que le vrai lieu de sa vie n'était pas parmi eux... Elle s'était levée, et s'était écartée d'un pas; elle regardait Denise qui était restée assise sur le banc, encore secouée de sanglots, et qui, sentant au-dessus d'elle ce jugement sévère, gardait une attitude humble et abandonnée, les coudes sur les genoux et le visage renversé dans les mains.

Or, comme elles étaient ainsi toutes les deux, l'une assise et courbée, l'autre debout, l'une pleurant, et l'autre méprisant ces pleurs, à ce moment, sur le chemin qui contournait le parc et longeait la haie, Isabelle vint à passer.

Le hasard l'avait conduite dans ces sentiers. Toute plongée en ses réflexions, elle n'aperçut les deux jeunes filles que lorsqu'elle fut à peu de distance d'elles; avec surprise elle reconnut son amie; elle s'arrêta. Elle voyait Geneviève de profil; comme Denise était tournée du côté du jardin, elle découvrait seulement, en contre-bas de la haie, ses épaules et sa tête inclinées. Elle resta un instant immobile; ni l'une ni l'autre n'avaient remarqué sa présence. Elle s'approcha encore de quelques pas, et dit :

— Bonjour, Geneviève...

Geneviève tressaillit, et se retourna, étonnée :

— Bonjour, Isabelle...

Son premier mouvement spontané et généreux fut de s'avancer vers elle; mais aussitôt, tristement, elle s'arrêta... D'ailleurs la haie qui les séparait était large et bordée

d'un fossé, de sorte que, même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pas pu lui tendre la main. Elles restèrent immobiles vis-à-vis l'une de l'autre, se regardant. Puis Isabelle baissa la tête.

Elle dit :

— Je n'avais pas cherché à te voir...

Geneviève ne sut pas bien le sens de cette parole, qui pouvait venir d'un sentiment d'humilité, mais qui pouvait aussi passer pour agressive et presque blessante.

Sans vouloir s'embarrasser de ce doute, elle répondit affectueusement :

— Je le regrette, Isabelle... Il y a bien longtemps que tu aurais dû revenir vers moi...

Touchée de la douceur de cet accueil, Isabelle murmura :

— Oui, je sais, tu es bonne...

Geneviève reprit, d'un ton de reproche :

— Tu es partie, tu ne m'as pas dit seulement un mot d'adieu...

Isabelle redressa la tête, et répondit gravement :

— A présent, Geneviève, je te dis adieu.

Geneviève, sans réfléchir, demanda :

— Où donc vas-tu?

Pour toute réponse Isabelle, d'un geste lent et vague indiqua la route et l'horizon devant elle; Geneviève, qui ne se représentait que trop l'incertitude de sa vie, se repentit de sa question et eut un mouvement désolé.

Isabelle demanda :

— Tu savais que j'étais ici?

— Oui.

Cette réponse parut la surprendre. Après une hésitation, elle demanda, ayant à nouveau baissé les yeux vers le sol :

— Est-ce que tu sais?

Geneviève comprit la question à peine formulée, et dit :

— Oui. Je sais.

Isabelle eut peine à la croire sans doute, car elle demanda encore :

— Albert?

— Oui, — dit Geneviève.

— Ah! — fit Isabelle à mi-voix. Cette idée que Geneviève,

qui se trouvait là devant elle, était instruite de tout, parut l'impressionner vivement et la jeter dans une méditation profonde.

Geneviève murmura :

— J'ai su aujourd'hui seulement...

A nouveau cette parole sembla toucher Isabelle extrêmement; elle releva les yeux, et elle jeta sur Geneviève un regard rapide et troublé. Soit qu'elle s'étonnât que ce qui emplissait sa vie depuis si longtemps, ce qui pour elle était une chose ancienne et presque morte fût au contraire, en ce moment pour son amie toute neuve et violente, soit parce que ce mot : aujourd'hui, que venait de prononcer Geneviève, lui remémorait les incidents cruels et dramatiques de cette journée, elle le répéta à plusieurs reprises : « Aujourd'hui! Aujourd'hui! », d'un ton à la fois douloureux et distrait.

Geneviève la regardait; elle la voyait immobile sur le chemin dans sa robe noire; elle avait le cœur étreint par l'émotion, et des larmes vinrent à ses yeux, soit chagrin, soit pitié.

Aux premiers mots de ce dialogue si imprévu, Denise avait eu peur, et elle avait été sur le point de s'enfuir; cependant elle s'était peu à peu rassurée; elle avait deviné qui était cette étrangère; elle était restée assise sur le banc; et bientôt, poussée par la curiosité, elle avait tourné du côté des deux jeunes filles son visage encore mouillé de pleurs.

Isabelle, l'ayant considérée un instant, et remarquant son trouble et ses yeux rougis par une peine récente, eut vite fait de supposer qu'elle pouvait être la fiancée d'Albert.

— C'est elle? — demanda-t-elle à mi-voix à Geneviève, en la désignant d'un léger mouvement de tête. Et Geneviève, qui comprit la question répondit :

— Oui.

Isabelle l'observa plus exactement. Elle n'éprouvait point pour elle d'antipathie. Elle trouva seulement qu'elle avait l'air encore bien jeune et puéril. Sous le regard d'Isabelle le visage de Denise prenait une expression légèrement peureuse.

Poursuivant sa supposition première que quelque conversation dont elle-même était l'objet avait pu faire couler les larmes de la jeune fille, Isabelle demanda encore :

— Vous parliez de moi? — Et Geneviève fit signe que oui.

Isabelle alors, s'adressant à Denise, lui dit doucement :

— Ne pleurez plus. Vous épouserez Albert. C'est ce que je souhaite. — Elle ajouta : — Ne craignez jamais rien de moi, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Je vous l'abandonne, je ne tiens pas à lui. Epousez-le ; je préfère qu'il en soit ainsi ; je ne l'aimais plus...

Denise inclina imperceptiblement la tête comme si elle donnait une sorte d'acquiescement aux paroles d'Isabelle ; toutefois elle ne répondit rien. Mais à ce moment Geneviève s'avança entre elles, et s'adressa à toutes deux à la fois avec vivacité et amertume. Elle dit :

— Vraiment, je ne vous comprends ni l'une ni l'autre. En tous cas je ne vous ressemble pas. Denise n'ignore pas qu'à sa place, et sachant ce qu'elle sait, je romprais de telles fiançailles. Mais toi, Isabelle, toi, comment peux-tu dire que tu consens volontiers à ce qui s'accomplit? que c'est là ce que tu souhaites? Est-ce possible? après ce qui s'est passé?

Isabelle la regarda un moment bien en face sans répondre ; puis elle dit d'un ton assez âpre :

— Je viens de chez toi, Geneviève.

Elle ne s'attendait point à l'effet violent qu'allait produire cette parole. Car Geneviève qui l'accusait, aussitôt lui demanda pardon.

— Isabelle, — dit-elle, — il est vrai, je n'ai pas le droit de te faire de reproches. Non, ce n'est pas toi aujourd'hui qu'il faut blâmer. Hélas! tu es allée chez moi, tu viens de ma maison! Je comprends : tu as fait tout ce qui dépendait de toi. Aussi je savais bien que tu ne disais pas tout à l'heure ta vraie pensée ; tu n'as ni voulu ni accepté cette séparation, et tu n'aurais pas parlé en ces termes si Albert ne t'avait pas trahie pour de viles raisons. Je devine : ils ne t'ont pas reçue, ils t'ont renvoyée ; c'est ce que je prévoyais, je te demande pardon pour eux! Moi, j'ai de toutes mes forces lutté contre eux, seulement on ne m'a écoutée nulle part, ni là-bas, ni ici... Je voudrais pouvoir réparer le mal qu'ils t'ont fait. Puisque ces choses se sont passées chez moi, puisque c'est ma famille, ma maison, il me semble que je suis moi aussi coupable envers toi. Que puis-je pour t'aider? Ne t'en va point! que deviendras-tu?... Reste avec moi plutôt...

Elle s'interrompit, car elle sentit que cette offre était absurde, et que ce qu'elle pouvait faire pour Isabelle était bien peu. Alors elle serra avec angoisse ses mains l'une dans l'aute, et dit :

— Hélas! tu n'as rien! te voilà seule...

Isabelle secoua lentement la tête, et dit :

— Non, ne t'inquiète pas... — Et elle ajouta, d'un ton étrange, un peu rude : — Je serai riche au contraire, j'aurai de l'or tant que je voudrai...

Geneviève ne comprit pas exactement; mais loin d'être rassurée, elle entrevit quelque nouveau péril, soupçonna quelque fatalité funeste. Elle frissonna, et murmura d'une voix suppliante :

— Isabelle, pense à ton âme!... Hélas! je ne sais ce que tu veux dire...

Non seulement cet accent de prière n'émut pas Isabelle, mais Geneviève vit que s'était figée sur son visage une expression close et dure, avec un pli volontaire qui barrait son front.

Elle dit avec vivacité :

— Isabelle! — comme on fait pour rappeler une personne à elle-même et à ses vrais sentiments. Mais les traits de la jeune fille restèrent immobiles et tendus.

— Isabelle! Isabelle! — reprit-elle d'un ton de reproche. — Comme tu as dû souffrir! Comme il faut qu'on t'ait blessé! toi qui étais douce autrefois!... Est-ce que tout à l'heure je t'ai peinée par mes paroles?

Sans répondre à cette dernière question, Isabelle dit d'une manière très vague :

— Il est trop tard à présent. Tout est fini...

Geneviève, malgré l'obscurité de ces mots, comprit qu'elle ne réussirait pas à modifier ses intentions et qu'elle ne pourrait rien gagner sur elle.

Après un silence, elle reprit, avec une émotion profonde :

— Nous avons été pendant des années si unies, si pareilles, nos âmes ont été si longtemps mêlées et confondues qu'il me semble que je suis encore responsable de la tienne... — Puis, d'un ton devenu tout à coup plus limpide, plus vibrant, plus douloureux, elle ajouta : — Pour toi et pour expier le mal qu'on t'a fait, je donnerais ma vie volontiers... S'il est un

moyen sur terre d'effacer les péchés d'autrui, si le renoncement, les austérités, les prières peuvent faire une compensation d'une âme à l'autre. — Elle s'arrêta, comme frappée d'une pensée subite; puis, se parlant à elle-même, elle dit : « Oui, ce sera ainsi... »

Mais Isabelle en l'entendant, et la comprenant à demi, fut prise d'une sorte d'effroi.

— Geneviève, je t'en supplie, ne pense plus à moi! Ne t'occupe plus de ce que je deviendrai! Oublie même ce que nous avons été l'une pour l'autre. Entre toi et moi il ne saurait plus y avoir de rapports, c'est un abîme infini... Réellement j'aime mieux que tu m'oublies, et je ne veux rien recevoir de toi. Pardonne si je te dis cela : mais rien que de savoir que tu as pour moi de l'affection me fait souffrir...

Geneviève lui répondit :

— Je te donnerai plus que tu ne penses...

On entendit du côté du parc un bruit de pas et de voix, comme si des gens se dirigeaient de ce côté.

— On vient, — dit Isabelle, — il vaut mieux qu'on ne me voie pas avec vous. Adieu, Geneviève...

Elle se détourna et s'éloigna.

— Isabelle, adieu — dit Geneviève, qui la suivit du regard avec une expression d'immense regret. Quand elle l'eut vue disparaître au tournant du sentier, elle fit un effort pour refouler les larmes qui brûlaient le bord de ses paupières; elle croisa les bras, et elle sembla abîmée dans ses réflexions.

Les voix et les pas se rapprochèrent, et madame Dairne parut, escortée d'une amie. Elle s'était étonnée de voir tant se prolonger la conversation de Geneviève et de sa fille, et elle était partie à leur recherche. En venant elle les avait de loin aperçues toutes les deux entre les arbres, en compagnie d'une autre personne qui leur parlait du chemin. Aussi, quand elle les eut rejointes, frappée de leur émotion et des larmes encore visibles aux yeux de Denise, elle demanda avec inquiétude :

— Qu'est-il arrivé?... Vous causiez avec quelqu'un...

Comme ni l'une ni l'autre ne dit mot, elle reprit vivement :

— Enfin qu'y avait-il donc? Qui était là?

Alors Geneviève répondit, d'un ton si ferme et sérieux qu'elle n'osa plus poser de questions pour le moment :

— Rien, madame, rien ; c'était une passante...

Elles retournèrent vers la maison.

Isabelle, ce soir-là, brisée de fatigue et ne sachant où se réfugier en attendant le train qui au milieu de la nuit la ramènerait à Paris, alla frapper à la porte de notre maison, et demanda un abri à ma mère qu'elle avait autrefois beaucoup connue.

Cette visite me fut plus tard racontée par l'une et par l'autre.

Ma mère la reçut bien, quoique sans sympathie ; la voyant dans une si grande détresse, elle lui offrit tout ce qui matériellement pouvait la secourir et la réconforter, cependant sans laisser fléchir un instant la rigidité de ses opinions morales, qui mettaient maintenant entre elles deux une distance infranchissable. Elle évita de poser à Isabelle aucune des questions qu'on adresse toujours aux personnes avec lesquelles on a été lié et qu'on n'a pas revues depuis longtemps ; elle ne l'interrogea ni sur sa vie, ni sur ses occupations, ni sur les siens, sans songer que cette discrétion même l'obligeait à penser à son malheur. Cette ignorance voulue sur tout ce qui la concernait, ce silence la glacèrent : il lui semblait que réellement il n'existait plus rien pour elle, qu'en dehors du cercle étroit de sa présence il n'y avait en effet que le vide, le froid, les ténèbres. Voyant cette indifférence unie à un accueil empressé, elle se sentait à la fois une amie par le passé, une étrangère pour le présent.

Ma mère l'engagea à demeurer chez elle cette nuit-là, ce qu'elle accepta, et elle se décida à ne partir que le lendemain matin pour Paris. Elles passèrent ensemble la soirée, et Isabelle pleura souvent.

Lorsqu'elle se fut éloignée de Pougues, il ne fut plus question d'elle dans la famille Arlet ; après cette journée tragique où les destinées s'étaient faites, le silence s'établit sur son nom, et Geneviève elle-même évita de le prononcer. Plus de reproches, pas même une allusion ; mais loin d'oublier, au contraire dans ce recueillement elle laissait s'enfoncer en son âme l'empreinte de ces heures émouvantes, et mûrir la résolution qu'elle avait formée. La mort de son père, qui survint peu de temps après ces incidents, l'affecta sans doute beaucoup aussi, et

contribua à la décider. Au bout de deux mois environ, dans les premiers jours de septembre, elle annonça à sa famille qu'elle entrerait en religion. A la fin de ce même mois, elle se rendit à Bourges et fut reçue dans le couvent qu'elle avait choisi ; elle partit de chez elle, comme je l'ai dit plus haut, une semaine environ avant le mariage de son frère : cette circonstance fut remarquée par tout le monde, et nul n'y voulut voir une rencontre fortuite ; on devina qu'elle avait précisément voulu ne pas être présente à la cérémonie. Aussi on répéta beaucoup qu'elle avait désapprouvé ce mariage et qu'elle s'y était opposée le plus possible, mais sans que l'on sût au juste pour quelles raisons.

IV

Je me trouvai à Pougues quand eut lieu le mariage d'Albert Arlet, car j'allai cet automne-là passer quelques semaines chez ma mère. Le comte d'Omeuse faisait alors, comme chaque année à cette même époque, un séjour au château de Maille, et j'eus plusieurs fois l'occasion de le voir. Je voudrais relater quelques unes des circonstances où je me trouvai rapproché de lui.

Dès qu'on le fréquentait un peu, à ce moment culminant et critique de sa carrière, on était obligé de remarquer dans son caractère quelque chose d'altier, d'indifférent, un sentiment étrange de sa puissance et de sa supériorité qui l'empêchait, dans une situation en somme difficile, d'être attentif, prudent, circonspect. On ne pouvait guère se trouver avec lui au milieu des ouvriers, des cultivateurs, même des bourgeois du pays sans qu'apparût quelque signe du dissentiment qui s'élevait entre lui et toutes les classes d'habitants. A défaut même de griefs précis, sa manière d'être insouciante et un peu rude qu'imitaient sa famille, son entourage, sa domesticité, indisposaient bien des gens. Il suivait librement, hardiment son humeur, marquant d'ordinaire ses actions d'un trait rare et frappant, mais dédaignant de prendre vis-à-vis des personnes les ménagements qu'il eût fallu. A ce point que, sans qu'il s'en doutât, ou plutôt s'en préoccupât, il ne pouvait

presque plus rien faire, même d'équitable et de sensé, qui, sourdement, ne fût mal pris, et qui ne blessât.

Les quelques circonstances où il me fut alors donné de le voir ne sont pas spécialement significatives du mécontentement qui s'accumulait dans l'ombre; sans doute parmi les incidents qui déjà se croisaient et s'enchevêtraient pour préparer le drame futur, il y en eut de plus importants : mais ce sont là ceux que le hasard a mis sous mes yeux; ils ont tout au moins ce mérite de faire apparaître sous leur vrai jour les relations qu'à ce moment-là M. d'Omeuse et les siens entretenaient avec les gens du pays.

Comme je l'ai dit précédemment, le mariage d'Albert eut lieu dans les premiers jours d'octobre. La cérémonie fut célébrée dans l'église du village. Comme la famille Arlet était en deuil du père d'Albert, on ne fit point de fête; cependant au retour de la messe il y eut un déjeuner auquel furent conviés les membres des deux familles. On retint en plus à ce déjeuner quelques-unes des personnes qui étaient venues à l'église : c'est ainsi que je me trouvai y assister.

M. d'Omeuse avait fait aux fiancés de riches cadeaux qui effaçaient tous ceux de leurs parents. Bien qu'ils eussent chez eux de nombreux invités, la comtesse et lui vinrent à la messe de mariage et rehaussèrent la cérémonie de leur présence. Il se montra affable, cordial; on remarqua son air satisfait. On le pria à déjeuner, mais il n'accepta point, à cause des amis qu'il avait au château et qu'il ne voulait pas abandonner. On n'insista pas. A vrai dire, dans cette société composée de gens de fortune médiocre, ne comprenant que la famille immédiate, encore assombrie du deuil récent, émue aussi du départ de Geneviève pour le cloître, impressionnée enfin par ce mariage même, on sentit que la présence de M. d'Omeuse mettrait une gêne, malgré sa cordialité familière, ou peut-être à cause d'elle. On préféra la comtesse, plus réservée, peut-être même plus distante, mais qui, tout le long de l'office resta en prières, et qui ensuite, ayant rejoint à la sacristie les jeunes époux, leur adressa des paroles empreintes de piété et de sympathie.

Le comte en partant annonça qu'au cours de l'après-midi

il passerait dans la maison de la famille Dairne, où avait lieu le banquet. On ne l'en avait point prié, et cette promesse fit peu de plaisir : lui n'y prit point garde; son intention était bonne, comme on verra, et il avait le dessein d'être agréable : mais il en résulta néanmoins un incident fâcheux.

Le déjeuner réunissait une quarantaine d'invités, et comme les parents de la jeune fille n'avaient pas dans leur maison une pièce assez vaste pour recevoir tant de convives, la table avait été mise sous une tente dressée dans le jardin, installation de caractère un peu champêtre sans doute, mais d'usage traditionnel dans la bourgeoisie du pays pour les noces et les fêtes, et, tout compte fait, plutôt gracieuse.

On était revenu de la messe assez tard, et ces sortes de repas étant longs à la campagne, toute la société vers trois heures était encore à table quand un domestique vint en hâte parler à l'oreille du maître de la maison, lui annonçant que M. d'Omeuse était là; il était venu jusqu'à la porte de la tente et il demandait à entrer. La nouvelle en courut instantanément autour de la table, et le silence se fit comme par magie. Le père de Denise, plutôt contrarié, se leva et se rendit auprès de M. d'Omeuse; quand il fut sorti tout le monde prêta l'oreille : on entendit mal ses paroles, mais au contraire la voix du comte éclata, joviale et sonore :

— Comment! encore à table! à trois heures passées! Quel festin! — Et il insistait pour entrer.

Puis tout à coup un autre bruit se fit entendre, un bruit de pas sur le sable, des chuchotements, des rires, un murmure frêle et joyeux; le rideau qui fermait l'entrée fut brusquement soulevé et une troupe animée fit irruption dans la salle : on reconnut les invités du comte que depuis plusieurs jours on voyait passer sur les routes dans ses landaus et ses automobiles, et qu'il n'avait pas craint cette après-midi d'amener avec lui. Mademoiselle d'Omeuse était là, et je reconnus aussi M. de Coisly avec qui je l'avais à Paris trouvée un jour en conversation sur le grand escalier de son hôtel. Autour d'eux un groupe frais de jeunes filles en toilettes claires, la plupart jolies, toutes élégantes, de manières fines et précieuses, avec un air enjoué et satisfait. Les convives, surpris, mais point enchantés, se levèrent; il y eut un brouhaha. Mademoiselle

d'Omeuse, obligée à plus de politesse, se sépara de la troupe, et vint jusque vers madame Dairne; les jeunes mariés lui furent présentés. Après quoi, comme personne ne parlait, comme rien ne se passait, les gens de la noce se rassirent. On offrit des sièges aux nouveaux venus, mais le premier ayant refusé, les autres l'imitèrent; ils restèrent debout, massés près de l'entrée, immobiles. Alors il y eut un long silence, gêné, tendu, glacial : on s'observa.

L'accueil n'était pas très aimable; mais cette visite de gens que personne n'avait invités, qui ne s'étaient pas fait annoncer, entrés là exactement comme s'ils venaient considérer une noce de paysans dans une grange, faisait une impression très désagréable. Eux-mêmes s'étaient certainement attendus à autre chose qu'à voir cette table élégante, sous une longue tente garnie de fleurs d'où tombait une lumière douce et jolie; rien ne se prêtait à la moquerie, comme peut-être ils l'avaient supposé ou espéré. Sans doute ils ressentaient à présent l'embarras de leur position : leur entrain était tombé, ils ne se disaient rien, quelques-uns prenaient des airs détachés et vaguement supérieurs, et ils échangeaient entre eux de demi-sourires en se regardant dans les yeux : toutefois, par crainte de se montrer trop malhonnêtes, ils n'osaient point s'en aller sans que quelque circonstance fût survenue qui les y autorisât. Seul M. de Coisly, plus décidé que les autres, sortit. Béatrice, qui était restée près de madame Dairne, par instants lui adressait quelques mots à voix basse, mais sans que la situation en fût améliorée; cela dura peut-être une minute, peut-être deux; en tout cas cela parut à tout le monde extrêmement long et pénible.

Heureusement M. d'Omeuse, qui était resté dehors, finit par rentrer. Du premier coup d'œil il se rendit compte de ce qui arrivait; et il sut à peu près arranger les choses. Il exprima à haute voix son regret de n'avoir pu s'asseoir à cette table comme il y avait été invité; il s'excusa d'être venu de trop bonne heure : mais il avait cru que le déjeuner serait fini. Il ajouta qu'il avait des landaus à la porte et qu'il comptait que plusieurs des personnes présentes se joindraient à ses amis pour aller de l'autre côté de la Loire dans ses vignes, où l'on vendangeait.

Monsieur Dairne engagea quelques-uns de ses hôtes à accepter cette offre. Ceux qu'il pria obéirent; peut-être fût-ce sans enthousiasme; en tous cas les landaus se remplirent, et l'incident fut ainsi terminé, non sans laisser derrière lui une longue traînée de commentaires.

Tout ce cortège s'ébranla, et pour gagner la rive de la Loire alla traverser non loin de la gare la ligne de chemin de fer se dirigeant vers Paris, de sorte que l'on passa dans le voisinage de la fonderie qui appartenait à M. d'Omeuse, et à la tête de laquelle Albert Arlet avait deux mois plus tôt remplacé son père. A l'occasion du mariage de leur nouveau chef, M. d'Omeuse, parfois généreux, avait voulu donner aux ouvriers un jour de congé supplémentaire et leur avait offert un banquet. A cette heure-là le festin était achevé, et les ouvriers, maintenant désœuvrés, erraient aux alentours de l'usine. Les premiers que l'on rencontra sur la route, isolés, saluèrent; plus loin on croisa des groupes qui se rangèrent sur le talus, mais sans déférence ni politesse. Les voitures filèrent au grand trot; mais lorsqu'elles arrivèrent au passage à niveau sur la voie ferrée, la barrière était fermée, car un train approchait; il fallut s'arrêter et attendre : alors, en une minute, de toutes parts, un peuple d'hommes et de femmes déguenillés surgirent; ils encombrèrent la route et se glissèrent entre les voitures, ou se massèrent sur les côtés.

Sans doute c'était la curiosité qui les amenait; mais leurs vêtements sales, leurs visages hâves et souffreteux, tout ce grouillement misérable faisaient avec le luxe des équipages, les toilettes, ce décor de vie facile et brillante, un contraste si blessant qu'un malaise serra bien des poitrines. Cette foule grossit rapidement, et prit un aspect presque hostile. Alors le comte se leva dans son landau, qui était le dernier, et, se mettant bien en vue, domina tout de sa haute stature.

Il n'y eut pas un geste, pas un cri, seulement quelque chose comme un sourd murmure : dans les voitures par contre un silence apeuré. Plusieurs des jeunes femmes dans leurs minces robes, étroites et claires, frissonnèrent sous des regards hardis. Au milieu de cette misère innombrable, toutes en cet instant sentirent comme un péril le bonheur de leur existence privilégiée. Même celles qui ne tremblaient point

attendaient avec une impatience énervée d'être délivrées d'une image si sombre de la vie, tandis qu'en face d'elles, sur la voie, défilait lentement un train de marchandises, qui n'en finissait plus.

Mademoiselle d'Omeuse surtout s'irritait de ce contretemps. Enfin la barrière s'ouvrit, on put partir; les voitures s'éloignèrent rapidement. Le comte s'étant rassis haussa les épaules et dit aux personnes qui l'entouraient :

— Décidément si l'on était sage, on ne ferait jamais faire bombance au peuple...

On suivit quelque temps les bords de la Loire, puis on s'arrêta près d'une anse où des canots attendaient. Toute la société se répartit dans les quatre ou cinq embarcations, qui, les unes conduites à la rame, les autres poussées par la perche, naviguèrent de conserve jusqu'à la rive opposée, au-dessus de laquelle s'élevaient et s'étageaient en pente raide des coteaux couverts de vignes.

Là les invités se dispersèrent. Quelques-uns continuèrent à se promener en barque sur les flots bleus de la Loire. Il était environ quatre heures. Il faisait un temps d'automne doux et mûri, avec un soleil d'or, une de ces journées si limpides, si transparentes qu'on s'imaginerait voir chaque chose à travers un beau, net et pur cristal.

Bientôt tout le monde se réunit dans la maison des vignerons, haute bâtisse au toit bizarre située à mi-côte dans les vignes. C'est là que les vendangeurs venaient décharger leurs hottes pleines; aussi non seulement il y avait beaucoup d'animation aux alentours, mais dans la maison même, au rez-de-chaussée, se tenaient sans cesse un grand nombre de gens qui profitaient de leurs tournées pour rire, causer et boire. Les invités du comte furent conduits par un escalier extérieur grimpant le long du mur jusqu'à une salle assez vaste, située tout au haut de la demeure, où un goûter avait été préparé. Le père Féryl qui avait la haute main sur le gouvernement des vendanges, les accueillit là; il avait fait disposer sur une table, dans des assiettes et compotiers villageois, des tartes, des galettes et des fruits, répandus à profusion. Mademoiselle d'Omeuse fit les honneurs de cette dînette rustique, qui parut enchanter ses amies. Les jeunes filles, au

milieu des rires, découpèrent les tartes, servirent à boire; la conversation devint générale. Presque tout le monde était resté debout. M. d'Omeuse et les personnes de son âge manquaient encore. M. de Coisly était là avec deux autres jeunes gens.

La porte restée ouverte découpait sur l'azur du ciel et sur la campagne inondée de soleil un tableau fastueux; tout au bas la Loire s'incurvait, nappe bleue semée d'îles; sur ses rives, des digues minuscules, qui faisaient penser à des jouets d'enfant, protégeaient de basses maisons aux toits gris tassées comme de petites vieilles. Au delà du fleuve, c'était, à perte de vue, un fouillis de faibles coteaux grimpant les uns sur les autres sans parvenir à se hausser, et tout empourprés par l'automne. Ce paysage déjà touché par le soir était si nuancé, si étonnamment riche de couleurs tranchées et fortes, qu'il semblait sous la lumière palpiter et frémir.

Or, tout à coup, sans qu'on eût entendu le moindre bruit, dans l'encadrement de cette porte, vers laquelle se tournaient invinciblement les regards à cause de sa perspective enchantée, une jeune paysanne brune, nu-tête, d'une vingtaine d'années, très belle fille, apparut, qui s'arrêta sur le seuil, hésitante. Elle était grande; des reflets se posaient sur ses cheveux; elle avait des joues fraîches, la taille ronde et robuste, et toute sa silhouette se découpait avec une netteté admirable sur le fond aérien et lumineux. Elle tenait d'une main une grappe de raisins rouges, et de l'autre main, au bout des doigts, une graine unique, détachée de la grappe.

Après un moment d'incertitude, elle s'avança de quelques pas dans la pièce.

— Ah! c'est pour « la marque » dit Féryl, un peu embarrassée.

— La marque! qu'est-ce que c'est que ça? — demanda mademoiselle d'Omeuse surprise, en se tournant vers lui, et fronçant déjà les sourcils.

Féryl fit simplement signe qu'elle allait bien voir; et, comme s'il demandait pour la jeune fille une autorisation d'ailleurs impossible à refuser, il dit d'un air d'excuse :

— Mademoiselle, c'est l'habitude pour les vendanges...

La paysanne, rougissante et marchant à petits pas intimidés,

s'approcha de la table autour de laquelle les invités étaient groupés. On s'était tu, et on la regardait curieusement. Elle s'arrêta devant M. de Coisly, du reste, sembla-t-il, sans l'avoir choisi, et simplement parce que c'était le premier jeune homme qu'elle rencontrait sur son chemin; elle lui dit :

— Je vous marque...

Et tout en le regardant avec attention, épiant s'il ne protesterait pas, elle éleva lentement sa main droite qui tenait une graine de raisin; elle appliqua cette graine sur le col de M. de Coisly, et l'écrasa, de manière à faire sur la blancheur du linge une tache. Ensuite, d'un mouvement vif et gentil, elle lui tendit sa joue pour se faire embrasser, il obéit; elle tendit l'autre joue; il se mit à rire, et l'embrassa à nouveau. Féryl, s'approchant, proposa à la jeune fille de prendre des gâteaux sur la table; elle en choisit un, des plus petits : elle ne paraissait pas encore bien rassurée. M. de Coisly chercha de son côté quelque chose à lui donner; d'abord il lui offrit des cigarettes, mais elle les repoussa d'un air confus. Alors il retira de sa cravate une perle montée sur une épingle d'or, qu'il lui tendit : elle eut de ce cadeau imprévu une joie si naïve et si extasiée, et témoignée si simplement, que le cercle des spectateurs, incertain jusque-là, aussitôt fut conquis.

Quelques-unes des jeunes filles vinrent à elles, lui offrirent des gâteaux à leur tour; même elles la complimentèrent sur sa beauté. La petite paysanne, maintenant confiante, paraissait ravie de cet accueil. Seule mademoiselle d'Omeuse se tenait à l'écart, et, les lèvres serrées, sans rien dire, regardait cette scène d'un air mécontent.

Soudain deux autres jeunes vendangeuses apparurent sur le seuil, comme des moineaux qui se posent à l'improviste au rebord d'une fenêtre. L'une d'elles s'avança, et toute l'assemblée, très amusée, la suivit des yeux. Cependant mademoiselle d'Omeuse, s'adressant à haute voix à Féryl, lui dit d'un ton plein d'impatience :

— Féryl, est-ce que cela va durer longtemps?

Il répondit :

— Mademoiselle, c'est la coutume; on ne peut pas les empêcher : cela ferait mauvais effet.

Il ajouta, comme un essai de conciliation :

— Mais il n'y a qu'à leur donner quelques gâteaux...

Béatrice reprit du même ton coupant :

— Combien va-t-il en venir encore?

— Oh! deux ou trois, pas plus je pense, — répondit Féryl.

Ce dialogue que tout le monde entendit, la nouvelle arrivante comme les autres, jeta un froid.

Cependant la fillette avait continué à s'avancer, et elle s'était arrêtée en face de M. de Coisly, qui se trouvait alors à côté d'un autre jeune homme avec lequel il causait : devant eux elle resta un moment immobile, hésitante, sa graine de raisin à la main, comme si elle n'avait pas su choisir celui des deux auquel elle s'adresserait. Autour du petit groupe les amies de mademoiselle d'Omeuse avaient déjà fait le cercle, et cette incertitude parut les amuser infiniment.

Tout à coup une de ces brillantes jeunes filles, de beaucoup la plus jolie, et qui était aussi la plus rieuse et la plus espiègle, un peu frêle et gracile, toute vêtue de blanc, dont le prénom était Laure, probablement ravie de cette scène, s'approcha vivement de la petite paysanne, et, comme pour exprimer et préciser sa visible hésitation, lui demanda, avec des yeux pétillants de malice :

— Oui! lequel?

M. de Coisly qui, en dépit d'une laideur peu discutable, était, selon ce qui m'a été dit, très en faveur auprès de beaucoup de dames de la plus haute société, sans doute possédait en son aspect quelque mystérieux mérite également sensible aux jeunes paysannes, car ce fut encore pour lui que celle-ci se décida. Elle répéta le geste de la première disant comme elle : — Je vous marque.

On rit, et on félicita ironiquement M. de Coisly de son succès. Or, tandis qu'on le plaisantait ainsi, mademoiselle Laure saisit sur la table une grappe de raisins rouges des plus mûrs et des plus foncés, elle s'élança vers lui, et d'un geste rapide elle écrasa la grappe, moitié sur son col moitié sur sa joue disant :

— M. de Coisly, je vous marque!

Puis elle se sauva à toute vitesse pour éviter les représailles qu'elle avait provoquées, ou les baisers; mais — fut-ce réellement un hasard, ou bien à ce hasard se mêla-t-il quelque complaisance? à trois pas de là elle s'embarrassa dans une chaise,

faillit tomber, se rattrapa au bras de M. de Coisly qui déjà la poursuivait, et qui profita de ce fugitif instant pour poser les lèvres sur ses cheveux. Elle poussa un cri, et s'échappa, toujours riant...

A peine cet incident s'achevait-il, qu'on entendit la voix irritée de mademoiselle d'Omeuse qui disait aux deux petites paysannes :

— Allez-vous en !

Les deux jeunes filles la regardèrent, interdites et désolées.

— Oui, allez-vous en ! — reprit mademoiselle d'Omeuse, d'un ton plus impérieux encore. — Et qu'il n'en vienne plus ! N'avez-vous pas honte de vous faire embrasser ainsi ? Allons, partez...

Elles s'éloignèrent, navrées, des larmes dans les yeux.

Une autre, qui se trouvait sur le seuil, interpellée à son tour, se détourna tristement, et disparut. On entendit sur les marches de l'escalier un piétinement, des murmures, puis comme un envol d'oiseaux ; elles devaient être là plusieurs qui attendaient leur tour, et qui s'en allaient. Tous les regards s'étaient dirigés du côté de la porte, dont l'embrasure subitement dégagée, et vide, ne montra plus, dans la splendeur dorée du soir, que le fleuve immobile comme un lac très bas au-dessous de la maison, et les petites demeures grises égrenées à la file sur ses bords.

Dans la pièce, après cette sortie violente, ce fut un silence à entendre marcher des fourmis. Nul ne bougeait. Ce fut de la stupeur. Seul Féryl dit :

— Cela ne fera pas bien...

Tous désapprouvaient une conduite si brutale, et s'étonnaient de cet emportement soudain chez une personne altière sans doute, mais ordinairement maîtresse d'elle. On devinait bien que le manège de Coisly et de mademoiselle Laure était la vraie cause de ce dépit dont les petites vendangeuses avaient supporté le poids ; et on était gêné pour mademoiselle d'Omeuse de cette vue trop claire sur ses sentiments.

Quant à la phrase sur la honte de se faire embrasser ainsi, elle était manifestement à l'adresse de mademoiselle Laure, qui ne s'y méprit pas plus que les autres, et qui, étant d'un caractère vif, frémissait de colère.

Mademoiselle d'Omeuse sentit le blâme de ce silence, et

pour distraire l'attention de ce qu'elle avait dit, elle tenta à plusieurs reprises de remettre en branle la conversation. Mais ses paroles demeuraient sans écho. Son père étant entré, elle lui raconta ce qui s'était passé, cherchant une approbation, et tâchant de lui faire partager ses sentiments indignés vis-à-vis de ce qu'elle appelait l'effronterie des filles de la campagne. Mais elle ne parvint pas à intéresser M. d'Omeuse, qui ne se souciait de cette histoire aucunement. « Si elles vous ennuyaient — dit-il, — vous avez bien fait de les renvoyer. » Il n'en parla plus, et s'éloigna.

On partit. Dans la cour de la maison, qu'il fallut traverser, le long d'un mur se trouvaient rassemblés un assez grand nombre de vendangeurs qui semblaient avoir fini leur journée; ils avaient à côté d'eux leurs hottes, leurs paniers, leurs ciseaux; ils paraissaient las; la plupart étaient assis par terre, adossés au mur, hommes et femmes. Le groupe des amis de mademoiselle d'Omeuse dut défiler devant eux, à petite distance; soit qu'ils connussent ce qui s'était passé et en fussent mécontents, soit qu'ils eussent jugé dans la circonstance toute politesse superflue, ils ne se levèrent ni saluèrent; cependant ils regardaient fixement; cela donna une sensation de malaise; on eût dit deux camps ennemis.

Dans cette foule de vendangeurs, mademoiselle Laure reconnut en passant la jeune fille qui était venue la seconde et qui avait été cause de tout cet éclat. Aussitôt, d'un pas décidé, elle se dirigea vers elle; la paysanne qui était assise, la voyant s'approcher, cette fois se leva; mademoiselle Laure s'arrêta devant elle, et sous tous les regards, ostensiblement, détacha de son poignet un bracelet d'or, qu'elle lui donna. Puis elle revint tranquillement rejoindre la troupe de ses amis avec un air vengé et satisfait. Mademoiselle d'Omeuse détourna la tête et parut n'avoir rien vu.

On traversa à nouveau la Loire; puis on reprit place dans les voitures, qui revinrent vers Pougues; mais l'animation frivole et joyeuse du début ne reparut pas.

ÉMILE CLERMONT

(La fin prochainement.)

MARRAKECH[1]

III

SUR LA PLACE DU KHEMIS

Le marché du Khemis, c'est-à-dire du cinquième jour, du jeudi, le grand marché de Marrakech.

Il se tient hors des murs, dans un vaste espace de terre rouge, à l'entrée de la palmeraie : c'est le paysage le plus islamique et le plus africain que je connaisse. Là, sur les fonds ardents, se lèvent des collines d'un gris très pâle et singulier — lividité de la cendre, de la mort, — et qui ne sont rien que le détritus des siècles, l'ordure pétrifiée par le soleil et par le temps, de la grande cité. Là, parmi les traces d'un inexplicable ravage, parmi les affouillements et les amas de vieux décombres, zigzague le lit abrupt d'un *oued* autrefois souterrain : profonde déchirure montrant dans une noirceur d'ombre, les entrailles de cette terre stérile. En ce moment une charogne de cheval, assez neuve encore, mais largement gonflée déjà, s'y épanouit à mi-flanc. De l'autre côté du ravin, jusqu'aux premiers rangs des admirables dattiers, la désolation se poursuit, pure, minérale et claire : c'est là que, le soir, la terre alors devenant toute rose, les blancs ibis se rassemblent par milliers. Et par derrière, fermant ce paysage de mort qui resplendit, la profusion des grands palmiers

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

droits, leurs lisses et luisantes chevelures semblent plus merveilleuses.

On se retourne vers la route que l'on a suivie, et l'on ne voit d'abord qu'une chose, celle qui règne au-dessus de tout : dans le sud, la ligne étincelante de l'Atlas, vingt-cinq lieues de crêtes déployées derrière Marrakech : blancheurs dans une pluie de rayons, neige dans le feu du ciel. A le voir reparaître de ce côté, l'Atlas, suspendu sur le prochain rempart, quand on l'aurait cru masqué par toute la ville, on prend idée de sa hauteur.

Et par dessous ce monde céleste, la branlante majesté des choses humaines, musulmanes, sur la terre poudreuse. C'est la poterne de Marrakech, altière encore dans sa misère : une arche brodée de festons dans un fruste massif de boue séchée. C'est le vieux rempart couleur de feu, couleur des rouges rayons qui, le soir baignent cette terre, — comme s'il avait gardé dans sa substance le sang de tous les soleils qu'il a vu mourir. Quelle grandeur et quelle mélancolie dans la file de ses bastions qui s'en vont, jalonnant au loin la solitude! Et un peu partout, de ce côté, de vagues apparences de cimetières, des coupoles décrépites qui sont des tombeaux de marabouts, de saintes *koubbas* dont personne ne saurait dire l'âge.

Mais, ce matin du cinquième jour, au centre des grands espaces de lumière, quelle affluence de la vie indigène! Une pâle et mouvante confusion, un bouillonnement plâtreux, celui d'une multitude arabe dont on ne voit pas, en approchant, pointiller comme en nos foules noires d'Europe, les milliers de visages. Et de là monte, avec des flots de poussière, une faible, vague, innombrable clameur.

C'est quand l'astre est déjà haut qu'il faut arriver au Khemis, quand la forêt des palmes semble se dissoudre invisiblement par toutes ses aigrettes dans l'éther, et que brûlent de même, à l'extrême horizon du nord, les cimes des Djebilet, — chaque petit triangle de pierre ayant perdu vers onze heures son aspect de matière opaque, éclairé comme en dedans d'un rose ou d'un bleu de cristal. Alors aussi l'Atlas, flottant haut dans la région que le soleil emplit de ses feux, ne se laisse regarder qu'un instant. Ici encore c'est une apparition que rien ne rattache à la terre. Au-dessous, les créneaux de Marrakeck ne s'alignent que sur l'azur vide; et cette neige enflammée, pur

miroir obliquement suspendu sous le soleil, est d'un éclat si léger et violent à la fois qu'il faut la chercher pour l'apercevoir, et contraindre ses yeux pour la fixer.

A pied, à cheval, à mule, à bourricot, en mince ruban le long des grandes buttes grises, le peuple merrakchi dévale vers ce marché du Jeudi, et mêlés à cette procession, déjà nous commençons à plonger dans la fourmillière répandue.

Toujours excitante, cette sensation d'entrer, de se perdre par un brûlant matin dans la confusion bruissante d'un souk ou d'un bazar. Remous de foule, rumeurs, poussière, effluves arabes : tout se mêle, tout frémit d'une même vie qui s'attise à mesure que le soleil monte, et dont on sent avec ivresse passer en soi l'ardente pulsation. Vie collective, celle d'une ruche indigène, et qui nous assiège d'images et de suggestions, nous enveloppant soudain de ses flots, de ses nombres, de son bourdonnement, multipliant autour de nous ses types, ses gestes, les produits de son art et de son industrie, tout ce qui, portant sa forme ou sa marque, révèle sa tendance et ses rythmes propres. Là sont les riches et les mendiants, les vieillards et les marmots, les maures et les bédouins, les nomades brûlés de soleil et les sédentaires marchands que l'ombre perpétuelle des souks a pâlis. Là sont les métiers et les jeux, la musique et la littérature, la religion et la magie, l'éloquence et la ruse. Et rien qui ne s'harmonise à l'ensemble; en modes, en aspects divers, partout une même âme se traduit. Entre le paysage lui-même et les êtres vivant son perçoit de secrètes relations. Le fût souple, écailleux et gris de ce palmier est parent du cou ligneux, élastique et pelé de ce chameau. Le profil aride du chamelier, la lenteur de ses gestes, sa grave démarche espacée rappellent la sécheresse et la solennité de ses grandes bêtes. Et les chiens, bourricots, bestiaux ont tous le même aspect de misère hirsute et famélique; vraiment on peut dire le même air musulman. Et mieux encore, les vieilles *koubbas*, qui s'écaillent, les pâles collines séculaires, le rempart aux bastions délabrés qui s'en va dans la solitude, le sol lui-même, cette terre morte, avec ses déchirures et ses tumulus, nous parlent aussi de misère et d'abandon. Cependant la démarche processionnelle de ces femmes chleuc'hs, les plis sculpturaux de leurs draperies

bleues qui s'allongent en traîne dans la poussière, le harnachement de leurs bijoux de fer, s'accordent à la grandeur et à l'antiquité du paysage. Et si, là-bas, les dattiers qui rayent de leurs rangs le rose lointain des montagnes de pierre, m'ont évoqué Louqsor, c'est encore l'Égypte ancienne que je retrouve en ces berbères assis sur leurs talons, enfermés comme en un cube dans leurs laines couleur d'albâtre, ne montrant d'humain, sur ce cube, qu'un large visage aux longues lèvres arquées.

Et tout est pur; la présence du chrétien, maître depuis moins d'un an, et pour la première fois, de Marrakech n'est pas encore perceptible. Nous savons, nous, qu'il est là pour toujours, à présent, le Roumi. Mais parmi tous ces milliers qui s'affairent, ce jeudi, aux besognes et disputes du marché, comme ont fait, chaque jeudi, les Merrakchis des temps passés, combien sont-ils qui se doutent du changement? Pour quelques mois encore (les spéculateurs, mercantis, débitants n'attendent que l'achèvement de la route pour s'abattre sur la grande cité du sud) leur monde va rester ce qu'il fut au cours de tous les siècles où Marrakech poursuivait son existence à part. Je les regarde, tous ceux-là qui vivent encore comme vécurent leurs pères, et je songe à l'événement si peu visible (on n'aperçoit même pas sur le Gheliz nos batteries, si bien terrées, « défilées ») qui va développer ses conséquences. La première sera la rupture de toutes les antiques harmonies, l'enlaidissement, on peut dire l'avilissement des hommes et des choses. C'est parce qu'ils sont encore ici chez eux qu'ils composent avec la nature qui les porte et les enveloppe de si parfaits accords. Certainement ils ont d'autres gestes, d'autres façons de se grouper, que, là-bas, leurs tristes frères, dans les rues empuanties d'absinthe, parmi les terrains coupés de fils de fer, les immeubles en construction et les foules polyglottes de l'affreuse Casablanca.

Quel plaisir d'errer, de s'oublier, devant tant de scènes et tableaux qui se présentent à chaque pas, s'ordonnent d'eux-mêmes, distincts sur le fond de foule blanchâtre et remuante! Tous nous appellent, nous sollicitent, mais les yeux vont d'abord à la couleur.

Rose, bleu, jaune citron, éclats de métal : c'est un rang de

femmes accroupies au long d'un talus, sous les blêmes collines d'ordures. En riches caftans, chargées d'agrafes, colliers, bracelets, sequins, elles ne sont rien que couleur jetée à terre en splendides paquets. De vivant rien n'apparaît, sauf dans l'étroite fente, entre les deux voiles qui masquent le haut et le bas du visage, la liqueur épaisse et noire des prunelles. Mais sur des faces bandées comme celles des momies, quelle valeur singulière prennent ces prunelles lentement bougeantes et demi-fondues, dans la trouble cornée! Quelle vie étrange s'y traduit! Comme on sent que ces yeux-là ne sont point parents des nôtres! Comme ils nous signifient les ardeurs et les torpeurs obscures de l'Afrique, le fatalisme, le secret et la sensualité de l'Islam! Une somptueuse frise, ce rang muticolore de femmes serrées sous un talus dont l'ombre étroite ne va pas jusqu'à leurs pieds.

Autres images notées dans ce mouvant pêle-mêle. Des cercles de chameaux déchargés, haut dressés au-dessus des humains, sur le long ressort de leurs jambes caleuses : têtes arides, pendantes lippes, fauves silhouettes profilées sur le ciel : les uns pacifiques, mâchonnant d'un mouvement oblique l'herbe qui pend de leurs dents jaunes; les autres — peur ou courroux stupide — poussant des cris atroces. Les étonnantes bêtes! et qui semblent les survivantes d'une autre époque de la terre (comme le caméléon, la tortue, ces autres vieillards de la création). Il y a vraiment du mystère en elles, et certains animaux sensibles s'en inquiètent. Mon ami Droin monte un cheval du pays dont l'accoutumance aux grands ruminants devrait être héréditaire. Chaque fois qu'il lui faut croiser ou dépasser un dromadaire, celui-ci s'arrête net, demi-cabré, rejetant sa jolie tête d'un geste de femme nerveuse, qui dit l'effroi, l'horreur. Il faut le caresser, lui parler, le convaincre. Alors il passe, tout d'un coup, frémissant, avec le mouvement du dégoût qui prend son parti.

... Sorciers, besicles au nez, baguette en mains, assis à l'entrée de leurs minuscules tentes, chacun devant un bien humble matériel de sabbat : talismans, omoplates de mouton, mains de Fatma, fioles, poudres, mandragores, cornes de gazelles (utiles contre le mauvais œil). Ailleurs, sur la poudre de la terre, des peaux de hyènes et de chacals, des violes, des

flûtes, des cithares, et puis des poignards courbes, à faire rêver, avec leurs gaines, leurs poignées de cuivre et d'argent ciselé, les derniers de nos derniers peintres romantiques. Devant les armes surtout, se pressent les berbères de l'Atlas, reconnaissables à l'étrange beurnouss qui les enferme : sorte de chape, pesante, pyramidante, comme celle d'un évêque, mais toute noire, et qu'échancre, au-dessous du dos un large segment orange. Un tel vêtement, le parti pris de ces deux tons affrontés dans leur force et dans leur simplicité : d'où cela peut-il venir? On y a vu la stylisation d'une lune : une lune montant au bord ténébreux de la nuit. Mais ces hommes de la montagne sont si simples et près de la créature sauvage, leur type et leurs mœurs fixés depuis si longtemps, que cette parure invariable semble presque un attribut naturel et caractéristique de l'espèce, quelque chose comme la zone de feu sous le nocturne velours de l'aile, en certains papillons. L'instinct qui a pressenti, cherché — par quelles démarches, au cours de quelles durées? — un accord si rare et si puissant, on dirait qu'il tient du mouvement même de la vie, de l'obscur vouloir qui se traduit chez un insecte en inutile splendeur.

Mais le plus grand plaisir, ici comme en Orient, c'est de voir le monde antique, de le voir directement, dans sa vie quotidienne, inconsciente; c'est de retrouver l'homme drapé d'une seule étoffe sous le soleil, le rythme des lignes vivantes, la gravité des plis de toile et de laine où les gestes s'élargissent, la beauté des pieds nus dans la poussière, toute l'ingénuité de la créature proche encore de la terre, et qui prend à cette terre, pour la façonner de ses doigts sans en dénaturer l'apparence, la simple matière de ses instruments. Dans ces poteries étalées sur la pente d'un talus — canopes, cratères, amphores, car toutes les formes sont classiques — je reconnais la pâle argile ou la glaise ferrugineuse, comme, au souk obscur des teinturiers, j'ai retrouvé, dans les éclatantes étoffes, le rouge des grenades et le jaune des citrons dont les écorces broyées par l'artisan s'entassaient au long de la ruelle. La main du potier qui pétrit, un tour comme celui dont parle Homère, la flamme qui blanchit l'argile : c'est tout ce qu'il a fallu pour cette céramique; elle nous parle moins de l'Islam que de toutes les

vieilles civilisations. Devant ces coupes, d'un type aussi général que la flèche taillée dans le silex, devant ces amphores effilées qui ne se laissent point poser debout, identiques à celles qu'on retrouve fichées en terre dans les nécropoles d'Égypte comme dans les caves de Pompéï, devant toute cette poterie en vente dans la poussière sous le brûlant soleil, et dont le décor géométrique répète ceux que traçaient déjà les vieux artisans de Chypre et d'Ionie, je suis le contemporain de toute l'humanité antique. Alentour, la foule blanc-drapée n'est que de bourgeois et de ménagères merrakchis, mais c'est un peuple de statues vivantes, car dans les grands plis de mousseline et de laine où se stylisent les lignes et les rythmes, l'individuel disparaît, et les figures s'amplifient jusqu'au symbole. Tous les gestes sont beaux de cet intense vérité d'expression, de cette essentielle et presque schématique simplicité qui font de chacun le geste propre, immédiat, invariable de tel sentiment ou passion. Je ne vois ici que les grands aspects généraux de la créature humaine. Ce mendiant qui tend sa sébille et vagit doucement en levant des prunelles aveugles, c'est elle, vaincue, dénuée, prostrée plus bas que la souffrance et la révolte; c'est toute l'éternelle et simple misère. Cette jeune femme, assise sur la terre, qu'importe que son voile me cache son visage? Son bras enveloppe le souple corps d'un enfant, un petit garçon rieur qui n'est habillé que de poussière; et ce geste en fait une figure de tous les temps : je vois la maternité et, par dessous, je pressens toute la nature. Le pathétique du grand âge, m'apparaît en ce vieillard qui passe, plié sur son bâton, d'une démarche lente, sa barbe épique sortant de l'ombre où le pli relevé du haïk enferme ses yeux. Et ce passionné marchandeur qui s'écrie pour quelques piécettes, et dont la maigre main tantôt se lève et tantôt se porte à son cœur, est grand comme le Juste attestant l'Éternel. L'un est Job et l'autre est Nestor. Près des choses qui nous montrent, vivantes, invariables, les plus vieilles industries humaines, les figures des hommes nous évoquent les âges légendaires, ceux d'Homère aussi bien que de la Bible.

Et voici les artistes — conteurs, jongleurs, rhapsodes — chacun entouré du triple et quadruple cercle de son public.

Pas un geste chez les auditeurs, tapis à terre, absorbés et comme détachés de la foule qui s'affaire, alentour, au trafic des marchandises matérielles : la noire et luisante fixité des regards suspendus aux lèvres de celui qui chante ou déclame, les montre magnétisés. Il y a bien un cercle d'où fusent des rires subits, le conteur ne débitant là que de la prose (c'est l'histoire d'une femme qui eut commerce avec un poulet et pondait des œufs d'or, et c'est ensuite Joseph vendu par ses frères et fuyant les bras de madame Putiphar). Mais ailleurs l'attention, le sérieux des visages, l'immobilité des attitudes tiennent de la religion. En effet dans ces jeux la religion est présente : on y reconnaît vite quelque chose de l'élément hypnotique, extatique, qui en est l'essence en tout pays d'âme orientale, chez les marabouts des *zaouias* maḥgrébines comme chez les derviches d'Égypte ou les yogis de Bénarès.

Sur la pointe des pieds, à pas de mystère, tourne un charmeur de serpents — frère à travers toutes les différences de races, de ceux que l'on voit dans l'Inde. Crinière déroulée, prunelles fixes, visage de secret, c'est presque un fakir. Maintenant il porte un roseau à ses lèvres, et jouant quelques notes susurrantes, les mêmes toujours, comme une phrase rituelle qu'il importe de répéter, d'une danse glissante il décrit des cercles magnétiques autour de la besace où sont lovés les reptiles. Comme on sent que le serpent en ce moment est dieu ou génie, puissance mystérieuse qu'il s'agit de concilier, de conjurer, — que c'est ici quelque survivance des vieux cultes ophiques! Sûrement cette petite phrase de flûte est une incantation : il s'agit d'abord, comme dans les anciens mystères égyptiens, comme dans tel office sivaïste, d'appeler le dieu, de le décider ou contraindre à paraître. Inlassable, la musiquette tourne et retourne ses quatre notes... Le dieu paraît : une petite tête triangulaire et comme cuirassée d'acier d'où jaillit un dard si vif et si fin qu'on n'en voit que le tremblement. Vraiment un être sacré, l'Uræus, celui qui figure, autour du disque solaire, sur tous les pylones des temples d'Égypte, et que je reconnais bien, car il s'est dressé, et voici qu'il se gonfle, le cou, le crâne soudain élargis, coiffé dirait-on, du *pschent* pharaonique. Et puis, silencieuse, commence sa danse de serpent, danse coulante, ondulante, oscillante,

la tête tournant d'un mouvement attentif, intelligent, humain, pour suivre le va-et-vient du charmeur, pour lui faire face toujours, les yeux attachés à ses yeux, le fixant de leurs deux étincelles noires.

Étrange esprit qui s'est éveillé dans ce fluide corps de reptile, — vie lointaine, inquiétante, qui pour quelques instants s'accorde, sous les influences magiques du rythme, à celle de l'homme.

Deux acolytes, des vieux, installés par terre frappent du tam-tam : sourde, obscure pulsation qui s'enfle et se précipite, jetant l'hypnose. A droite, à gauche leurs têtes roulent, ivres de cadence. Les yeux du danseur se révulsent. Hors du sac glisse un second reptile ; à son tour il se lève sur ses replis, et dardant le fil frémissant de sa langue, oscille, décrit horizontalement des 8 dans l'espace. Et soudain immobilisé, la main haute, l'homme commence à psalmodier, les vieux accélérant leur enragé battement. Et tous les assistants ont pris l'attitude rituelle, celle du musulman qui se compose pour écouter la *Fatiha*, chacun modeste, recueilli, les yeux baissés, joignant les mains, les tenant tendues devant lui, les paumes en l'air.

Dans un autre cercle, à côté, la religion est plus évidente encore. Deux chanteurs déclament une véhémente rhapsodie. Grand, maigre, la barbe frisante et noire, le plus jeune est debout. Cette face ardente et pâle, ces paupières aux longs cils, presque closes, comme mortes sur des visions intérieures, toute la blanche, immobile silhouette qui se penche en avant pour nous communiquer son souffle : quelle admirable figure de passion, de possession ! — et si simple, linéaire, que, de la tête aux pieds, on la dessinerait d'un seul trait ! Rapide, par tercets, la cantilène défile, chaque second vers répétant le premier, martelant les mêmes syllabes, sur une seule note tenue, bourdonnante, — le troisième baissé d'un ton, suscitant l'invariable répons de l'autre chanteur. Ils disent la geste de Moulay Abd-el-Kader, le plus vénéré des saints de Marrakech — leur dieu, nous dit un souple, sceptique, petit israélite, en nous désignant le cercle d'auditeurs, tous affiliés à la secte de ce marabout. Et c'est bien le nom d'Abd-el-Kader, que j'entends sonner à la fin de chaque répons. Presque tout de suite on se sent pris, entraîné dans la passion

démoniaque du rhapsode, dans la précipitation régulière des tercets qu'il scande d'un battement convulsif des doigts, sur un minuscule tympanon tenu de la main gauche. En gestes incessants, imperceptibles, sur l'autre main levée toute l'animation du poème vient danser : petite main toute d'élégance et de spiritualité, qui se redresse et tourne sur le poignet, trois doigts seulement s'ouvrant, se fermant, semblant courir sur un instrument invisible. Aussi mobile la face où passent toutes les expressions du visage arabe, d'une justesse, d'une légèreté incomparables, sans qu'une seule fois les paupières se relèvent, le corps, la tête, toujours projetés en avant, fixés dans un élan. Vie frémissante de l'esprit, mais continue, tendue par sa propre véhémence, comme d'un torrent dont on ne voit plus trembler les lignes de vitesse. Et par dessous, la mesure exacte, la pulsation pressée des vers dont j'entends sonner la rime, chaque tercet arrêté court en plein essor, la cadence fortement frappée, excitante, enivrante comme les foulées d'un galop bien martelé.

Près des fidèles de Moulay Abd-el-Kader les initiés de Sidi-bel-Abbès. Un petit *taleb* aux yeux de braise, en caftan orange mène les dévotions. Furieusement, à grands sursauts de l'échine et du bras, il harangue ses auditeurs (il les nomme *moslemin*). Et puis bourdonnent d'ardentes litanies, appelant la baraka du Vénéré, du Saint, du Sanctifiant, du Père, dévidant les kyrielles de ses épithètes. Et dans ce cercle aussi, les yeux se fixent, les têtes se mettent à battre, une ivresse contagieuse et béatifique se propage. De cette rythmique et folle répétition du nom nait une puissance qui va contraindre le saint, et, vertigineusement, le moi de chacun s'y absorbe et s'y abolit.

Un peu plus loin, à l'accompagnement des flûtes et des cithares, aux grands éclats de rire des spectateurs, deux garçons enjuponnés ondulent, miment une danse dont le thème indubitable et toujours populaire chez les arabes, nous évoque aussi, et trop évidemment, le monde antique.

J'ai traversé tout le marché. Par delà le champ de blancheur mouvante, du côté des palmiers, nous avions vu pointiller du rouge et du bleu : certainement nos uniformes.

C'est une commission de remonte : un intendant à quatre galons, des vétérinaires — spahis, artilleurs — en train d'acheter des mules et des chevaux.

A l'entrée d'un long terrain qu'une corde défend contre la presse des curieux, le commandant, magnifique, est assis. Balançant sa chaise, renversé en arrière, le coude sur une table ou s'alignent des piles et des piles de douros tout neufs, il tapote sa botte de son stick : exactement l'attitude de froide et supérieure tranquillité que j'ai vue à des officiers anglais dans l'Inde, celle que prend, d'instinct, le maître européen sous les regards de la foule indigène.

Deux aides présentent la bête que tient un spahi, la tâtent, la mesurent, lui ouvrent la bouche. A la fois nonchalant et précis, allumant une cigarette, l'officier ne parle que pour jeter des ordres brefs : « Allez au trot, revenez au galop!... Mettez-le en cercle! »

Le vendeur avance, grand, grave, la face pâle, dans le collier de barbe noire, les mains croisées sur la poitrine, courbé dans le respect, — l'allure et la physionomie que l'on voit à tous les maquignons et palefreniers d'Orient. Lentement, d'un geste quasi rituel, il fait le *salaam*, touchant son front de ses mains réunies, et puis, redressé, il lève la droite pour les protestations et les serments.

Sans quitter sa position de superbe nonchalance, le commandant coupe sa rhétorique d'un geste du stick; un interprète dit un chiffre. Et l'on amène un second cheval.

L'homme a compris : le chien de chrétien est un chef, et qui voit clair, paye bien et veut aller vite. Les piles d'argent sont là, toutes blanches, fascinantes au soleil. Au signe que lui fait un lieutenant, il s'accroupit, écarte les bras dans le geste de l'orant, et la laine de sa *djellab'* déployée d'une main à l'autre, muet, immobile, religieux, il regarde tomber dans son giron la manne bénie des écus.

*
* *

Midi. La morsure du soleil perçait la blouse de khaki; les yeux éblouis par des lignes de feu se fermaient à moitié pour

ne plus regarder qu'à travers le tamis des cils, et nous rentrions, mêlés, sous des flots de poussière, à la cohue refluante des piétons et des bêtes, quand tout d'un coup j'ai senti passer un émoi dans la foule. Les têtes se levaient ; quelques-uns s'arrêtaient; et très vite, dans une rumeur croissante, les buttes et les talus se couvrirent de monde : la main portée aux yeux, tous fixaient un point au nord-ouest, du côté du Gheliz. Quelques instants, nous aussi, nous avons pu voir. Accompagné d'un vol d'éperviers ou de gypaètes, un autre oiseau planait, mais démesuré : deux ailes comme personne n'en a jamais vues dans le ciel de Marrakech, mais pâles, bientôt d'un jaune évident, comme d'une sauterelle fabuleuse, et tout d'un coup lustrées, renvoyant un rayon de soleil. Indifférent au tournoiement des rapaces, le prodige venait tout droit de l'horizon en paraissant dans le ciel.

Et puis le bourdonnement familier du moteur. Le premier aéroplane qui s'aventure dans le sud marocain. Il a dû s'envoler ce matin de Casablanca, en deux heures laisser derrière lui la boueuse Chaouya, l'Oum-er-Rebia, les étendues de plus en plus jaunes, les lunaires Djebilet, les soixante lieues de pays vide, que les ondulantes chenilles des caravanes traversent en six journées.

Un ami musulman de Tlemcen qui chevauche en devisant avec nous, me cite une récente prophétie. Un marabout de Marrakech avait dit après la défaite d'El-Hiba : « Les Français arriveront par les airs. » On ne l'avait pas cru : quelle leçon pour les esprits forts!

Le peuple regarde, mais seulement intéressé, curieux, sans agitation ni stupeur, et chacun, bientôt, reprend sa route vers la ville. Certainement, en Europe, l'émotion des foules fut plus grande à la première apparition d'une merveille que personne, pourtant, ne prenait pour un miracle. A Marrakech le miracle est indubitable; seulement le surnaturel est quotidien. Des volontés de puissance inégale régissent le monde physique : au-dessus des nôtres, dont l'empire est très limité, celles des sorciers, des marabouts, celles des êtres invisibles, ifrits, djinns, qui sont partout, peuplant de leurs tribus et familles les silencieux déserts aussi bien que l'ombre des voûtes dans les souks populeux, — les uns néfastes, dis-

pensateurs des maladies et mauvais sorts, les autres favorables, si l'on sait les talismans et les rites qui les obligent.

Simplement quelqu'un de ces génies soutient dans l'espace le tapis volant qui porte les chrétiens. A ces mécréants d'autre djinns sont asservis : il y a ceux que l'on entend souffler dans les *arabas* de fer qui viennent comme le vent de Casablanca ; il y a celui du *taragraf*[1], qui craint le voisinage des croyants et réside avec les démons juifs au quartier du Mellah. Pour le moment Dieu permet que les sorciers roumis commandent à ces fils de Satan. Aux méchants les diableries ! Mais que sa sagesse le décrète, et demain — *incha'llah !* — les saints marabouts accompliront de plus grands prodiges. Il veut ce qu'il veut. Il sait ce qui convient à tout moment. Il est le plus savant...

Près de nous un groupe de marchands maures, qui regagnent les souks, commente l'événement. Du haut de sa mule, notre compagnon, Si-bou-Talib, le Tlemçami dont le beurnouss immaculé, la mine de discrétion et de courtoisie musulmane inspirent confiance, vient d'échanger avec eux le salut, et puis quelques paroles. Le plus âgé, paraît-il, soutient une opinion sceptique. Voir et connaître sont deux, dit cet homme expérimenté : méfie-toi des apparences ! Les chrétiens peu nombreux usent d'un stratagème pour en imposer aux Croyants. Tout simplement, du camp français, au Gheliz, la machine est tirée comme un cerf-volant par une ficelle.

*
* *

Loqueteux, bancroches, lépreux, culs-de-jatte, aveugles : les pitoyables, les saints mendiants de Marrakech ! Tous ceux que je vois, du matin au soir, effondrés au long des murs dans les venelles, les places, les carrefours, les souks, — on dirait qu'ils se sont donné rendez-vous aujourd'hui, jour du grand marché, sur ce chemin du Khemis.

Des deux côtés de la route, c'est une haie continue de misère vagissante et psalmodiante. Chacun reste où il est, dans la même posture, n'importunant personne, dévidant prières et

1. Télégraphe.

litanies. Parmi les décombres, sous les buttes d'ordures grises desséchées dont leurs loques ont exactement la couleur, ils ne sont que le déchet humain de la grande ville saharienne, — ruines vivantes dans la ruine de choses.

Est-ce le fatalisme musulman qui les résigne si bien à leur misère? On oublie presque de les plaindre, tant elle semble naturelle, à sa place dans l'ordre immémorial de ce monde, contribuant même, comme le délabrement des vieux murs et le ravage du sol dans la splendide lumière, à son caractère et sa beauté.

D'ailleurs le Prophète l'a dit : l'état du pauvre est prédestiné. « C'est un don d'entre les dons de l'autre monde que le Dieu très haut octroie à ceux qu'il choisit. » Ils ont leur droit dans la cité, ces misérables; on leur doit l'aumône et le respect; ils sont « la famille de Dieu », comme les simples, les fols. Heureux dénûment qui leur assure les félicités célestes! Écoutez encore ce *hedit* : « Les gens du Paradis, ce sont tous ces mal peignés, ces vermineux, ces loqueteux couverts de poussière dont le cœur gronde de besoin. Au jour de la résurrection, des auréoles les envelopperont, dont les reflets illumineront toutes les créatures... »

Sous le feu du soleil, dans un paysage funeste, ceux-ci me rappellent, avec plus de grandeur épique, leurs frères lointains, les pauvres, les *paour-kez* de notre Bretagne si différente. Là-bas (ciel intime et voilé, horizons prochains, terre vêtue d'éternelle verdure), là-bas comme ici quelque chose du moyen âge s'est attardé jusqu'à nos jours, quelque chose des temps où l'Islam et la chrétienté se ressemblaient beaucoup. Vieux pays si longtemps immobiles — Inde et Russie aussi bien que Maroc et Bretagne — où la foi est restée vivante, où les races inclinent d'elles mêmes au fatalisme : le mendiant y a gardé le caractère qui lui venait de la religion. Mendiants du Très Haut, disent les Arabes. Mendiants du bon Dieu, disent les Bretons, mendiants des pèlerinages, des pardons, mendiants marmotteurs de patenôtres, sur les degrés des calvaires, aux porches des chapelles, quand sonnent les fêtes rustiques des saints. Ceux-là aussi, on dirait que Dieu les a mis au monde pour la misère, que c'est leur destinée providentielle et nécessaire, leur place d'avance assignée dans cette vieille hiérarchie chré-

tienne dont les peintres d'autrefois nous figuraient, du Pape et de l'Empereur au paysan et au gueux, tous les rangs et tous les degrés. Leurs haillons sont presque un habit professionnel comme celui du clerc, du moine, du soudard. Et chacun les accueille quand, au jour de la semaine fixé dans chaque paroisse par la coutume, ils s'annoncent aux portes des fermes par un sourd murmure ecclésiastique : leurs oraisons portent bonheur, et leurs bissacs s'emplissent de croûtes. Quelques-uns tiennent, comme ceux-ci, du fakir, du derviche. L'un deux, saint Salaun, le doux fol qui vivait dans un arbre et se balançait sur une branche en répétant tout le jour le nom de Marie, fut un pur fakir.

Mieux que leurs frères d'Europe, les mendiants du Mahgreb, par leur nudité, le grand style de leurs guenilles, par leur affaissement dans la poudre de la route, nous présentent le type éternel de la misère. Ils semblent tombés au-dessous de la douleur : vraiment ils n'ont l'air ni de souffrir ni de désespérer, ni d'espérer non plus, pas même de s'être résignés. Ils sont là comme les ânes pelés, hérissés, à la fois écorchés et calleux, qui ne sentent plus les coups et, dans les souks, se serrent les uns contre les autres, en fermant leurs pauvres yeux bordés de mouches. Impuissants, innocents comme des enfants et des simples, terrés à l'ombre étroite des talus, ils ne savent, ces pauvres, que dodeliner de la tête ou lever au ciel, avec un sourire vague, des prunelles sans regard, en marmottant un saint nom de chérif. Quelques-uns ont une sébille posée devant eux : ils ne songent pas à la tendre aux passants : enfermés, la tête cachée en des voiles que le soleil et la crasse des années ont teintés du même jaune que le sol, ils font partie de la poussière du chemin. Mais en approchant, de ce paquet inerte on entend sortir une voix monotone de litanie.

... Des femmes aussi, surtout des berbères, de maigres aïeules : faces aveugles et tannées de vieux cuir, fronts ravinés de rides, harnachements de cuivre, de fer et de corail, et sortant des plis de leurs haillons bleus, des bras décharnés et nus depuis l'épaule. Par leur solitude et leur morne majesté, celles-là nous évoquent la vieillesse des grands fauves.

Ceux qui font l'effort de mendier vraiment, sont associés par cinq ou six : au long du vague terrain où cheminent les

passants, ces petites bandes s'espacent. Le chef seul est debout : un aveugle presque toujours, et dont les paupières restent mi-baissées sur la taie blanche des yeux. Immobile et très droit, dans cette posture pathétique et presque spéciale à ces mendiants qui n'y voient pas, et dont le visage se renverse un peu vers le ciel comme pour y chercher malgré tout quelque rayon, il semble agrandi par sa maigreur, presque auguste dans les plis du long manteau terreux et rapiécé qui ne découvre que sa face et sa barbe. Il tient sa petite tasse de mendiant d'une main; appuyé de l'autre à son bâton de misère, il récite des *ouerd*, des *dikr*, et c'est un doux bourdonnement pieux, continu, ça et là modulé de longs accents qui supplient. Derrière lui ses compagnons, alignés par terre, égrènent des chapelets avec des mines de béatitude, de niaise extase, et parfois, tête ballante, ivres de rythme, braillant et nasillant ensemble, ils l'interrompent d'une ardente psalmodie.

Chacune de ces petites compagnies est vouée au culte de quelque chérif dont elle appelle la *baraka* sur les passants. Si Bou-Talib, qui entend tout, me dit que plusieurs fois, à notre passage, les mots qui bénissent se sont haineusement mués en paroles maléfiques. Il arrive aussi que, devant le Roumi, le nom du saint patron légendaire soit remplacé par celui de Sidi El-Hiba, le *mjahid*, le prophète de la guerre sainte, qui n'a fait semblant de se laisser battre que pour mieux attirer les Français à Marrakech. A Taroudant, derrière l'Atlas, il prépare contre eux ses maléfices, et suivant les derniers bruits des souks, il s'occupe en ce moment à dresser une harka de moustiques qui, franchissant d'un trait les montagnes, va s'abattre sur leurs camps pour leur inoculer la mort. Il est le serviteur de Dieu. Il confondra les idolâtres.

Chez quelques solitaires, des nègres surtout, l'idée religieuse prend des apparences de manie. Avec un hochement de tête obstiné ou stupide, chacun jette la même formule dont la monotonie l'exalte ou l'hypnotise. Celui-ci, par terre, qui ne semble rien voir, clame des *Allah! Allah! Allah!* dont il attaque si âprement la première syllabe, dont il pousse le souffle final d'une voix si rauque et haletante que ce n'est plus qu'un aboiement. Par le même procédé que les hurleurs du Caire, il cherche, cet enragé, et peut-être a-t-il atteint déjà

le vertige; il arrive à la béatifique extase, l'état divin qui chez tant de peuple de cette latitude est la fin suprême de la religion.

Nous venions de le dépasser et nous sommes revenus pour voir s'il prendrait une piécette. Avec une grimace de possédé, les yeux hors de l'orbite, il nous a fixés, et puis, au lieu d'avancer la main, il l'a levée, la paume en dedans, l'index dressé, la poussant plusieurs fois vers le ciel, d'un geste tendu, contracté, comme alenti par sa véhémence, un geste inoubliable et qui semblait dire : « Fou! Réveille-toi! — Lui! Lui! Lui! Il n'y a que lui! *Allah! Allah! Allah!* »

IV

LA MUSIQUE ET L'IVRESSE

L'hôte est très beau, aux chaudes lumières des flambeaux posés sur les tapis. Ayant baisé ses doigts, ayant remercié Dieu qui le favorise de notre visite, il nous a demandé la permission de veiller aux derniers préparatifs de la fête...

Dans la longue chambre bordée de divans très bas, entre les candélabres et les réchauds de parfums d'où montent déjà les fumées de l'aloès, il va et vient, volumineusement enveloppé de liliale et molle blancheur. Ses pieds sont purs et roses sur les laines épaisses de Rabat; on voit même, au bas des mousselines, un peu de la chair grassouillette de ses jambes. Un homme d'âge, de poids et d'argent, un riche marchand, un Fahsi qui a maison dans les deux capitales et mène un grand négoce avec l'Égypte et l'Angleterre. Dans son nom se laisse reconnaître celui d'une ville célèbre d'Andalousie, et son visage clair dit le vrai maure, la vieille race citadine, pâlie à l'ombre des *qaiserias* d'Espagne et du Mahgreb, — le bas de la face avançant un peu, mais évidé au coin de la bouche; la moustache bien taillée au ras des lèvres, en découvrant comme il convient, le bel arc; la barbe grisonnante et vraiment islamique : une mine, enfin, de finesse et de fermeté, avec cette nuance d'ironie sagace et retenue qui passe pour un trait proprement fahsi. Un gentleman musulman, qui s'apprête à rece-

voir magnifiquement mais sagement, en politique, en diplomate, se réservant, subordonnant la fête à des fins utiles et lointaines.

Seulement, tandis que les musiciens commencent à gratter leurs cithares, une esclave sombre, admirable de noblesse et de sérieux, vient de poser à terre un plateau chargé de flacons, où parmi les plus recommandables étiquettes de nos liqueurs monastiques, on aperçoit aussi celles d'un amer et d'une absinthe. On nous avait prévenu : cette abondance d'alcool aux fêtes que nous offrent les notables indigènes, c'est déjà de la politique ; il s'agit d'écarter le soupçon de fanatisme, de nous flatter, en montrant qu'on est prêt à recevoir des chrétiens la civilisation supérieure.

Cinq ou six convives : deux fonctionnaires européens, plusieurs personnages indigènes. Révérences, murmures de félicitations, poignées de mains des uns, graves salutations des autres : cette salamalec finie, tout le monde s'est laissé choir sur les bas divans de soie jaune. Dans ce riche et mystérieux décor — flambeaux, tapis, chaudes et rayonnantes couleurs — entre les neigeux, floconneux paquets de mousseline que font les maures installés sur leurs chevilles nues, quelle laideur et quelle gêne de nos tristes habits noirs ! Islamisé à demi déjà par un long séjour en pays arabe, le plus notable des convives européens est en chaussettes. Suivant le rite il a secoué l'aspergeoir d'essence dans ses manches, dans son cou, dans son gilet. Et puis se laissant tomber avec l'indolence d'un maure, sur ses jambes croisées il a montré qu'il cédait tout de suite, comme le commandait la politesse, aux enivrantes influences d'une si belle musique, les yeux vagues, dodelinant de la tête à la cadence, frappant à contre temps dans ses paumes d'un geste abandonné. Tout le monde en fit autant : ces battements de mains remplacent très bien la conversation mondaine.

Musique parfaitement grisante, d'ailleurs, et dont la sorcellerie nous transporte d'un seul coup au cœur de ce monde si lointain. Aussitôt qu'elle frémit, palpite, c'est l'effet trouble et visionnaire que produisent certains narcotiques : l'illusion du temps supprimée, les enveloppes solides évanouies, un émouvant dedans spirituel, le mystérieux vouloir qui développe les

générations d'une race, indiciblement révélé. Trois luths, un violon arabe, un violon d'Europe, deux tambourins, deux voix de femmes, ce n'est pas l'orchestre chérifien ni la savante musique mauresque que j'entendis jadis, chez un vizir de Fez, mais c'est assez pour nous faire entrevoir — quoi? rien qui se laisse transposer en termes de pensée, rien qui se laisse décrire, rien même qui persiste vraiment dans l'esprit, une fois l'enchantement disparu, rien sans doute que de l'illusoire, — mais pourtant l'infranchissable distance qui nous sépare de cette humanité, les siècles et les siècles de vie différente, sous un soleil, au sein d'une nature qui ont fait son âme à jamais mystérieuse pour nous, une âme dont, cependant, à cette minute, par l'effet des cadences et des étranges modulations, je sens passer en moi les rythmes propres : langueurs, ardeurs, saccades...

Et musique insaisissable aussi. En vain on essayait de se prendre à sa substance matérielle, d'en débrouiller la structure. On entendait bien revenir un thème; on sentait bien passer, s'entrecroiser des lignes, comme dans les infinis zigzags d'un décor mauresque — *azulejos* ou rosaces multicolores des plafonds — on voit reparaître celles qui s'ordonnent pour ramener toujours, hors d'un inextricable réseau géométrique, les mêmes soleils rayonnants. Mais impossible d'en suivre une seule, de ces frémissantes lignes, dans le labyrinthe sonore. Tout de suite détournée de sa direction, enchevêtrée à toutes les autres, elle vous fuyait, s'évanouissait dans une confusion rythmique où l'ouïe se perd, comme les yeux dans le fourmillement stellaire du décor. Arabesque de la couleur et du dessin, arabesque de la musique : c'est bien le même art, à la fois diffus et régulier, infini et monotone. Répétition des formes, naissant toujours du même fond mouvant, innombrable et fragmentaire de l'élément.

La belle esclave sombre, de l'autre côté de la salle, se tenait debout contre une colonne. Comme un parfait objet d'art, elle attestait le goût savant du riche amateur qui l'avait achetée. Bronze vivant à côté de ce pilier, les lèvres aiguisées d'un invariable sourire, elle ne bougeait pas; ses larges yeux de ténèbres tournés de notre côté ne regardaient pas : elle

n'était rien que la perfection de la créature féminine avant la pensée, — fleur humaine plus mystérieuse d'être sombre, faite seulement, comme les fleurs, pour l'innocente et grave fonction d'amour. L'étrange, chez elle, c'était, avec des traits, des proportions d'une beauté quasi grecque, cette chaude obscurité du teint, manifestant les influences du sud, évoquant la nuit tropicale, ses ardeurs et ses pâmoisons, ses chauds effluves excessifs. Noblesse des traits classiques dans la complexion ténébreuse : je n'avais encore vu cela que dans l'Inde, et seulement dans l'Inde du Nord, chez des femmes de Bénarès et d'Ahmedhabad.

Au geste du maître, elle s'est approchée pour présenter aux convives le bassin de métal et l'eau de l'ablution qui précède les repas. Lenteur de la démarche somnolente : les genoux demi-fléchis, les pieds nus coulant sur les tapis. Sur sa longue tunique de mousseline, une lourde ceinture fleurie la bridait au-dessous des reins, et nouée par devant aussi bas que possible, la gênait un peu pour marcher. Gêne savante imposée par un maître-amant, et d'où naissait à chaque pas glissant une ondulation des hanches, comme en certaines danses lascives d'Orient.

Mais le visage ignorait toute provocation. Avec son immobile sourire de secret, elle nous évoquait quelque prêtresse nubienne d'Isis, s'avançant vers les mystères. Sa main portait une lourde aiguière d'étain, qu'elle levait haut pour chaque convive d'un geste qui développait son bras admirable et le long filet d'eau versé sur les paumes.

Elle servit ainsi tout le repas qui s'animait, allant et venant toujours de la même démarche de sommeil, n'ayant l'air ni de voir ni d'entendre, posant sur les tapis, avec une lenteur ployante et rituelle, les plateaux chargés de viandes, et chaque fois se retirant à son pilier, où, debout, elle attendait dans l'ombre, les lèvres allongées dans son éternel sourire. Insensible aux fortes plaisanteries que les vins commençaient à exciter chez les sages bourgeois maures, elle semblait toute passive, capable d'infinies attentes, une simple esclave achetée pour sa beauté et qui n'ayant rien rêvé jamais au-delà de sa condition — l'une des vieilles conditions naturelles de la femme — peut donner son amour aussi bien que la volupté à celui dont elle est la chose.

La chère était copieuse, les plats se suivant si vite, si nombreux, qu'on les renvoyait sans presque y avoir touché. Des poulets surtout, par séries de cinq et six : il en passa plus de vingt, rôtis, bouillis, grillés, farcis, fleurant tous les aromates. Chaque fois, d'un geste expert et rapide, l'hôte en brisait un ou deux, plongeait la main dans la carcasse fumante, en retirait quelques morceaux de choix qu'il roulait vivement entre ses doigts gras et blancs et, d'un geste empressé présentait à celui qu'il voulait honorer : — il ne convenait pas de se dérober à cette faveur.

Philosophe et supérieur aux préjugés musulmans, depuis le commencement du dîner il buvait à petits coups de l'absinthe : le breuvage habituel des roumis, aux yeux d'un indigène, s'il a vu, vers onze heures du matin et vers six heures du soir, les deux pauvres cafés de la Place du Trépas. Les derniers plateaux emportés, toute la compagnie revenue aux longs sofas, il continua de boire, sans omettre, chaque fois qu'il se servait, d'envoyer à quelqu'un des convives un gobelet qu'il accompagnait d'un signe engageant et noble : on pouvait oublier de vider son verre.... Peu à peu ses yeux se voilaient, sa fine et claire figure se plombait aux tempes. Le pénible contraste ! — ces draperies couleur de neige, cette belle physionomie musulmane où ne se lisait, tout à l'heure, que fermeté sagace, ironie critique, épicurisme intelligent, et maintenant ces expressions d'hébétude et de ribote.... Cependant le chant des cheikhas s'exaltait, se pâmait, coupé d'arrêts brusques, par dessus le grattement infini des luths et la pulsation saccadée des *derboukas*.

De temps en temps l'un ou l'autre des invités se mettait à taper des mains à la cadence, comme automatiquement, comme obéissant, passif, à la volonté de la musique. A cette suggestion du rythme, le plus docile était mon voisin, si blanc voilé, si musulman dans ses épaisseurs de laine et de mousseline que je crus rêver de l'entendre m'adresser la parole en français. Mais quelle autre surprise quand, m'appelant par mon nom, et tournant vers moi son visage, il me demanda si je ne le reconnaissais pas ! Vraiment non ! cette figure un peu molle, aux yeux languides, au menton rasé, je ne sais quoi d'insolite et qui s'accordait mal à l'habit musulman, cela ne me rappe-

lait absolument rien. Deux syllabes murmurées — *Boulboul* — et tout s'évoqua : Fez avant l'occupation, Fez encore farouche et mystérieuse, l'odorant mellah derrière ses remparts d'ordures, la patriarcale famille israélite qui nous accueillit si honnêtement un jour d'avril et de réjouissanees pascales. Depuis l'arrivée des Français M. Boulboul fils — c'était lui — avait dit adieu pour toujours aux contraintes du mellah. Affranchi de la souquenille noire et des papillottes, il ne connaîtrait plus que le noble caftan de l'Islam ou d'élégants vestons d'Europe. Son costume cessa vite de me paraître plaisant. Il me donnait de poignantes nouvelles. Durant la révolte de Fez, la maison paternelle avait été mise à sac, sa mère massacrée à coups de couteau. Les pauvres gens du Mellah ! De tout temps ce furent là pour eux des fléaux périodiques. Ont-ils souffert de la domination haineuse et méprisante du musulman ! A Fez, il y a six ans, le chef de cette famille pressentait-il son malheur, quand il nous contait le récent pillage de son quartier ? C'était à la suite d'un épouvantable fait divers : un juif lentement brûlé vif, sur un lit de copeaux, pour avoir enfreint la loi qui défend au Youdi l'usage du cheval...

Mais les quelques paroles que vient de murmurer mon voisin m'émeuvent plus que, jadis, le récit de cet autodafé. Car je revois la maison alors bénie du Seigneur, toute la florissante maisonnée. Autour du bon M. Boulboul, en riche costume de gala, il y avait deux grand'mères, des tantes, des gendres et des petits-enfants, — les femmes chargées de mitres multicolores et de vieux brocarts brodés : graves atours plus significatifs et touchants sur les branlantes aïeules. La pauvre mère, qui venait encore une fois d'accoucher, gisait, exsangue, sur un lit de parade, et, si lasse, s'efforçait encore de nous sourire. La douceur épuisée de ce visage me revient, et tout ce qu'il exprimait d'une race intelligente, sensible et seulement trop civilisée, tandis que s'évoque la scène de sauvagerie et de sang.

Maintenant les femmes chantent. Au fond de la longue chambre, les luths tournent et retournent leurs arabesques sans fin ; et devant nous, à la lumière prochaine des flambeaux, les

cheikhas, hiératiques, la gorge haute et vibrante dans la tension de la mélopée, les traits fortement modelés d'ombre, forment un groupe étrange.

Des visages dévoilés de femmes! Cela seul, à Marrakech, étonne presque. C'est comme un secret qui se livre, un secret — et quelle contrainte ! — imposé à des séries de générations féminines, à des millions de créatures humaines par les seuls prestiges de la religion. Et dans ces masques-là, comme le type indigène — arabe? berbère? — à demi caché par la barbe chez les hommes, apparaît exotique, bien plus lointain qu'on ne l'eût imaginé, évoquant le Peau-Rouge, le Canaque : visages aigus, pommettes hautes, sur des creux d'ombre, yeux obliques, cheveux d'un noir de soie, noir absolu, non vivant, parmi les ramages d'un foulard multicolore; et pour ajouter à l'impression du sauvage, le teint cuivré — quelque jus de henné, de safran — et la lèvre inférieure teinte du bleu obscur dont se tatouent les bédouins.

L'une est âgée (quarante ans? cinquante ans?) flétrie déjà : la fameuse Lena Djemla — Madame Chameau, traduit le plaisant M. Boulboul. Gardienne des antiques traditions d'art, c'est elle qui commande aux autres, qui les a formées. Si grande, efflanquée, avec sa crinière mêlée de je ne sais quelles franges qui ressemblent à des plumes, avec sa face creuse et comme consumée, toute son ardeur et sa fixité, elle semble mener quelques scène primitive de rite et d'inspiration. A côté d'elle est sa fille, qui lui ressemble, mais belle de sa jeunesse et grande aussi, superbement enveloppée d'une tresse dorée qui lui descend jusqu'aux jambes, rappelant par son allure de mystère et sa fierté religieuse la figure d'Elché. Pour chanter, l'attitude est vraiment celle d'une statue : le corps redressé, un genou porté en avant, rompant la chute de la robe, les doigts soutenant haut, sur le bras plié, le tambourin que l'autre main frappe en cadence, la maigre tête levée, impassible dans sa tenue et pourtant frémissante quand s'élance la longue note extatique. Qu'on lui donne un trépied, c'est une sybille vaticinante et que traverse un mystérieux *numen*.

Une autre, très jeune, est d'un type à part. Sa mine de douceur et d'indolence, son embonpoint, les deux bandeaux huileux de ses cheveux, le sequin d'or qu'elle porte au front,

la feraient prendre pour une fille du mellah. De celle-là aussi l'allure et la façon de chanter évoquent les vieux cultes d'extase. Vers le violoniste qui s'est approché des quatre femmes pour mieux les accompagner, elle avance, les yeux clos, la bouche ouverte et vibrante; elle avance d'un pas imperceptible, d'un progrès frémissant et continu, comme cédant à quelque invisible puissance qui se dégage du violon. Elle semble anesthésiée; on dirait qu'elle ne perçoit plus rien que l'attirance magnétique qui l'oriente tout entière. Je ne sais pourquoi je suis sûr que des prêtresses d'Égypte ont ainsi chanté au dieu, Thot ou Ammon, à la porte étroite et noire des spéos.

Qui saurait dire tout le sens et la magie d'une musique aussi vieille que le sphinx, — la même à travers tous ses modes en tous les antiques pays d'ardeur et de torpeur, du Maroc, à l'Insulinde? Sans doute elle correspond à cette qualité essentielle et commune qui ne se laisse pas exactement définir, mais dont, sous des nuances diverses, nous sentons la présence en tous les peuples et toutes les civilisations que nous désignons d'un seul mot : l'Orient. Elle ne traduit pas, comme le nôtre, les mouvements spontanés de l'âme personnelle. Son principe apparaît aux danses qu'elle mène, — si différentes des heureuses, des libres saltations que nous présente un vase grec. Danses solennelles et fascinées d'Orient, celles de l'Afrique sémitique et berbère, de l'Inde aryenne et dravidienne, on peut même dire, — malgré l'élément très spécial, l'anguleux, le torturé, qui vient là se surajouter — de la Birmanie demi-chinoise. Des spasmes, des ondes convulsives, des frissons viennent y passer (les pieds ne quittant pas le sol), toute une mystérieuse et rythmique agitation que subit, passive, anesthésiée, la danseuse dont le visage se fige, dont les yeux ne paraissent plus voir et souvent se révulsent. Ce qui s'exprime là, comme dans les mouvements d'une musique qui participe bien moins de l'art que de la religion, c'est l'état sacré, l'abandon de la créature à des puissances qui l'envahissent, la remuent, abolissant en elle l'être « séparé » pour l'absorber en du divin. Voilà ce que nous retrouvons, ce soir, dans une fête que donne un bourgeois de Marrakech : ce vieil élément de dyanisme et d'extase dont la raison grecque a subi jadis, en Asie, la contagion, qui s'est mêlé plusieurs

fois, pour changer la moitié du monde, aux religions de l'Europe, mais qui ne leur est jamais venu que de l'Orient.

Souvent au bout d'un long cri qui disait le terme atteint, après quoi tout se résout dans l'ineffable, la voix, le violon, les luths s'interrompant, il n'y avait plus que la saccade sourde du tambourin, parfois plus rien qu'une pâmoison de silence. Et l'on sentait que dans cette tremblante pause le mystère s'opérait, qu'à ce suprême instant quelque invisible dieu pénétrait vraiment la créature. Et puis on la voyait renaître ; le débat reprenait ; d'autres voix entraient dans la mélopée : voix modulantes, jamais posées, tournant, retournant leurs insaisissables arabesques, toutes mêlées en une seule sonorité où l'oreille se perdait, toutes du même timbre, mordant, si étrange, et comme issu d'une corde vocale que nous ne possédons pas, une corde spasmodiquement tendue et comme prête à se rompre dans la passion (c'est il y a bien longtemps, dans le Dekkan, au bord d'une plage où bruissaient des cocotiers, que je l'entendis vibrer pour la première fois).

Et pour finir, de plus en plus vite, le battement des tympanons, les voix des femmes et des instruments confondus, accélérés, précipités d'un mouvement de vertige : une sorte de charivari démoniaque et grandissant, qui ne signifiait plus l'extase, mais le délire, — et brusquement, à l'instant du paroxysme, arrêté net, comme dans une fantasia, une frénésie de chevaux dont une secousse du mors a cassé d'un seul coup l'élan.

Et pourtant il ne s'agissait que du thème de toutes les romances, de l'invariable histoire d'amour : beauté de la bien-aimée, aveu de l'amant qui languit, tourment de l'absence, délices du baiser. Mais par dessous ces significations limitées, la musique, plus profonde et spontanée, issue du fonds ethnique, traduisait le vieil appétit oriental d'ivresse panthéiste.

Et ce n'était pas seulement sur les visages des chanteuses que nous en pouvions suivre l'action souveraine. A d'imperceptibles mouvements des têtes qui se redressaient, des paupières qui se tendaient à demi sur les yeux, on la voyait passer dans les assistants magnétisés, dans nos mokhaznis (qui formaient sur les tapis, de l'autre côté de la salle, un groupe à part) — surtout dans les musiciens soumis tous ensemble aux mêmes

élans, aux mêmes détentes, menés par une seule âme : celle qui naissait de leurs propres sortilèges.

Un batteur de tambourin se balançait comme en rêve : une énorme face mulâtre, folle de rythme et béate. Tout d'un coup, une pause extasiée trembla, et je vis cette lourde face renversée, la bouche grande ouverte, exhibant des gencives édentées, les prunelles noyées dans une pâmoison de bonheur.

Telle est la volupté que deux petits tam tams, quelques grattements de cordes, des voix plutôt aigres peuvent exciter en ces maures. C'est, en somme, celle que les hommes de toutes les races ont demandée à tant de drogues, fumées et breuvages, du Soma sacré jusqu'au « trois-six » : un effet de narcose en même temps que d'exaltation, le sentiment d'une vapeur où tout ce qui nous limite s'avaguit, où le moi et le monde perdant leurs contours précis, s'entre-pénétrant, la personne se dilate à l'infini, et tend à se confondre à l'univers. Du frissonnement des luths, de leur trouble chromatisme, de ces phrases diffuses qui se lèvent, modulent, se brouillent sans qu'on puisse rien démêler, nous l'avons sentie naître ce soir, cette brume enchantée, où commence à fondre la substance de l'esprit et des choses. En pays musulman, où la Loi a défendu l'usage des liqueurs fermentées, cette griserie-là fait le principal attrait d'une fête intime. Comme nous allions partir, deux de nos mokhaznis nous supplièrent de leur permettre de rester. Appuyés aux coussins de cuir ciselé, les yeux perdus au labyrinthe multicolore du plafond, ils allaient s'engourdir, s'étourdir de la bienheureuse fumée musicale,

Tout d'un coup des cris de volatile éclatèrent. Hélas ! c'était notre sage ami, notre hôte, pris entre deux ivresses, et qui cédait — triomphe de la civilisation d'Europe — à celle de l'alcool. Installé dans un mirifique fauteuil de coiffeur dont la mécanique à pivot devait l'avoir séduit (ce genre de merveille, entre tous les produits importés, fascine d'abord l'indigène, dont le goût se déconcerte aussitôt qu'il sort de ses traditions) il tourbillonnait, jambes écartées dans sa blanche *djellab'*, babouches pendantes au bout de ses orteils roses, ne s'arrêtant que pour nous adresser le salut militaire — celui que ces peuples apprennent d'abord de la conquête — ou bien lever

son verre en nous jetant des *merci*! et des *bonsoir*! alternés de triomphants cocoricos.

Il alla plus loin, appelant à lui la vieille, solennelle cheikha par des gestes qu'il vaut mieux ne pas décrire, et puis esquissant avec elle une danse qui n'évoquait rien de sacré que certain rite essentiel des vieux cultes orgiaques.

Sans s'étonner, sans prendre part à rien, la belle esclave, dans l'ombre de son pilier, le regardait toujours de ses yeux d'innocence et de nuit, avec son long sourire d'Isis : un sourire chargé de mystère, et vide, certainement de toute pensée. Lui s'était laissé tomber sur des coussins, la main sur le front, comme qui souffre et veut chasser une obsédante vapeur. Elle venait, encore une fois, de poser à ses pieds le lourd plateau de cuivre, quand je la vis à la dérobée se pencher sur lui (tous les regards alors fixés sur les cheikhas dont les chants venaient de reprendre) — se pencher avec la lenteur qu'aurait en pliant la plus noble statue, et le baiser lentement et silencieusement sous les yeux.

L'esclave-épouse, comme aux temps de l'Iliade et de la Bible, la femme-chose, la belle créature captive qui dit : « O mon maître! », — qui ne juge pas, se tait, attend, ne sachant qu'adorer celui qui l'acheta, et qui partage entre plusieurs ses complaisances. Une condition dont je connaissais, comme tout le monde, l'existence, mais que je n'avais jamais tout à fait imaginée.

Cette musique impossible à suivre, on peut s'en rappeler l'impression, l'effet sur les nerfs, mais pas une phrase qui revienne jamais chanter intérieurement. Le plus durable souvenir qui me restera de cette fête, c'est l'image des deux figures ainsi réunies. A ce moment on ne voyait rien de l'ivresse de l'homme; il était calme, les yeux cachés par le front de la femme : seulement la sévère barbe musulmane, la fine bouche voluptueuse d'amateur et d'aristocrate, une main levée, le petit doigt détaché délicatement, l'attitude enfin d'abandon dans les belles et lâches draperies de la *djellab'*. Et contre lui, penchée vers le baiser, l'admirable et sombre silhouette féminine. Une image essentielle de vie islamique, une image d'amour dont s'illustrerait un poème de Hafiz ou de Saâdi...

V

CRI DANS LA NUIT

A minuit nous sommes quatre à cheminer, à mule, derrière des mokhaznis vers notre logis, dans ce quartier de Bâb Doukkala. La ruelle est noire : pas un quinquet; les sabots de nos bêtes glissent sur les mauvais pavés, faisant jaillir des gerbes d'eau, car l'orage a fini par crever. Il a plu à verse pendant toutes les heures que nous passions dans cette retraite de luxe arabe, si bien close sur le rayonnement des flammes et des couleurs, sur les fumées de l'encens et de la musique.

Tout de même il fait bon retrouver le monde réel, en respirant à pleins poumons l'air moite et puissant qui fait penser à l'Océan prochain. Saine odeur de la nuit, de la pluie. La ville est morte; toutes les échoppes fermées, quel vide de la grande ruche, si bourdonnante par ici dans la journée! En haut, dans une bande étroite et liquide de ciel (un croissant de lune est quelque part) vivent de larges étoiles.

Tout d'un coup un son inconnu a passé : une seule note très haute et tremblée; un frémissement clair, rapide. A-t-on vraiment entendu? Cela est tellement insolite, impossible à situer; cela a commencé et fini si brusquement... Et puis, de nouveau, le même son traverse le silence, mais beaucoup plus près, semble-t-il : quelque chose d'aérien, de suspendu dans l'espace, comme une stridulation d'insecte géant qui volerait dans la nuit, très vite, invisible, et sans autre bruit que son intermittent et mystérieux appel.

Nous avons fait halte pour écouter. « Le cri des femmes »! nous dit un compagnon de cette soirée, qui revient à son quartier voisin du nôtre. Mais non! je le connais, le *youyou* des femmes arabes, la perçante clameur qui sort on ne sait de quelles vibrations de la glotte; je l'ai entendu sur les remparts de Fez, sur les terrasses du Liban, les jours de grandes fêtes : une vibration suraiguë comme cette note, un cri impossible à des gosiers d'Europe, mais tout de même un cri, tout de même humain, où l'on peut reconnaître l'acclamation jubilante, la frénésie enthousiaste d'une foule. Mais

ce trille qui passe d'un trait dans la nuit lunaire, qui s'éloigne, revient, comme s'il suivait les zigzags des ruelles autour de nous, ce grelot, qui dure trois secondes, n'exprime rien de l'âme. C'est trop froid, immatériel, trop brusquement coupé d'absolus silences.

Et, comme nous débouchons dans un carrefour, c'est à croire que l'être invisible est sur nous, qu'il va nous frôler, tant le frémissement sonore vient de se rapprocher. Mais d'un ténébreux tunnel voici sortir au clair de lune une théorie blanche qui va très vite et semble courir, sans aucun bruit de pas, sur la terre. Des fantômes, — et maintenant des femmes, la tête couverte de la toile qui ne ressemble à rien qu'à un linceuil. Et puis l'on comprend qu'il s'agit d'un enterrement, d'un enterrement d'enfant. En avant, sur une sorte de claie dont chaque bout pose sur une épaule, deux de ces pâles figures portent une chose étroite et voilée qui donne l'impression du funèbre.

Mais à peine a-t-on vu, et déjà la file spectrale s'est enfoncée dans le noir, en même temps que le trait sonore revenait trembler au-dessus d'elle. Et l'on croirait à du rêve, à une vision, si plusieurs fois encore, aux mêmes intervalles, le trille mystérieux ne venait traverser la nuit, — de plus en plus faible à mesure qu'il s'éloigne, mais expressif maintenant que nous *savons*, et nous communiquant quelque chose de son frisson.

Cette note froide, désincarnée, si peu humaine, comme elle signifie le passage de la mort! il y a quelque chose qui glace aussi, dans le sentiment des distances ethniques qu'elle évoque. Soudain on se sent si perdu, étranger au milieu d'un peuple dont l'âme peut s'exprimer ainsi...

Et ce *youyou* sinistre — et parfois triomphant — n'a-t-il pas sonné, dans le bled et la montagne berbère, pour les prisonniers, nos blessés que l'on suppliciait lentement devant les femmes?

ANDRÉ CHEVRILLON

JULES FERRY

LETTRES (1860-1871)[1]

A Charles Ferry[2].

Vendredi, [7 septembre 1860.]

Mon bien cher, j'ai regagné à mon tour le gîte où il pleut toujours. Je n'ai fait ni bien longue, ni bien curieuse odyssée depuis l'instant où tu me coulas entre les doigts, au pont de Bingerbrük. J'ai flâné, dessiné, vécu. De ces huit journées passées sans toi, la première a été la nonpareille. Elle est de celles qu'on marque de rose dans ses souvenirs. Parti deux heures après vous pour Bacharach, j'y suis resté jusqu'au soir, vivant de soleil, de contemplation, de solitude, d'admiration, et si heureux que j'en perdis le manger et le boire. Cette vieille petite ville est une impayable curiosité, un musée de vieilles églises, de vieux donjons, de vieilles demeures bour-

1. Extrait d'un volume qui va paraître sous le titre *Lettres de Jules Ferry*. Ce volume contient des lettres écrites de 1846 à 1893 par Jules Ferry à sa famille (le plus grand nombre à son frère Charles et à madame Jules Ferry); d'autres lettres sont adressées aux hommes politiques qui furent ses amis de la première heure, Gambetta, Jules Simon, M. Lavertujon, et aux amis plus jeunes, MM. J. Reinach, Reynal, Jules Develle, Waldeck-Rousseau, etc. Les extraits que nous publions aujourd'hui sont pris dans la période de 1860 à 1871.

2. Lettre écrite de Saint-Dié au retour d'une excursion en Allemagne où Charles Ferry avait un moment accompagné son frère.

geoises, de vieux créneaux municipaux, de pignons sans pareils, de murailles vermoulues, de façades rudement sculptées, de rues étroites, profondes, serpentant, grimpant, bizarrement brouillées, multipliant et compliquant leur écheveau, comme à plaisir, dans l'étroit espace qui sépare le bord du fleuve du pied de la montagne. Au grand et chaud soleil qu'il faisait, toute cette petite fourmilière, qu'on ne soupçonne pas du bord, riait et chantait au milieu des ruines, à réjouir une âme de chartreux. J'ai dessiné d'abord la vieille église qui est romane et dont tu as retenu, sans doute, le clocher à créneaux et à mâchicoulis. L'intérieur est mesquin, mais l'extérieur, avec les noires colonnades de l'abside, les clochetons d'air martial qui flanquent la porte romane à double colonnade annelée, la couleur brunâtre, chaude, vermoulue, qu'aucune restauration n'a tenté de rajeunir, tout l'ensemble exhale un parfum de moyen âge, à ravir ton cœur d'archéologue.

J'aime moins le cloître voisin, qui n'est beau que parce qu'il est effondré, et dont l'ogive pâlit singulièrement à côté du vieil édifice si admirablement empreint du triple cachet religieux, militaire et municipal où se résume toute la vie communale du moyen âge.

Après cette première station, je suis sorti par la voûte du vieux beffroi qui limite la ville du côté de la montagne et là, à mi-côte, au milieu des vignes, sous le soleil qui me grillait et faisait briller comme un tas de joyaux à mes pieds la ville entière, pignons, murailles, tours, églises, la chapelle effondrée sur la colline, le vieux burg tout en haut, et tout autour la plus admirable guirlande de lierre sur la muraille, de noyers dans les fossés, j'essayai de mettre sur mon papier un peu de ce que je voyais; c'était splendide, et à se casser la tête de ne point être un grand artiste, quand la fortune vous met en présence de pareils tableaux. J'ai passé le lendemain à Mayence. Alors est venue la pluie; samedi, excursion à Rudesheim pour voir et dessiner les ruines, puis au vieux cloître d'Eberbach, non loin du Johannisberg, le tout à travers des flots de pluie.

Dimanche, Wiesbaden, c'était de rigueur; consciencieusement j'y ai perdu mes deux napoléons; j'ai cru devoir cet hommage paisible au dieu de céans, mais cela ressemble trop

au boulevard un dimanche : le bourgeois abondait, les femmes de Paris se faisaient rares ; j'en ai reconnu deux ou trois dont j'ai oublié les noms, étalant des hardiesses de toques et de plumes fort goûtées là-bas, j'imagine ; c'était fort prosaïque, plus prosaïque encore d'aller voir Roger ou plutôt son bras donnant le Prophète à l'Opéra du lieu, dont l'orchestre est d'ailleurs excellent.

Puis, j'ai voulu revoir Francfort. Imagine que les *Musées d'Allemagne*, de Viardot, dont j'avais enfin découvert à Mayence un exemplaire, me révélait que la ville libre possède un musée assez curieux pour que le critique ait cru devoir le placer dans son volume, le quatrième, avec Dresde, Munich et Berlin. J'ai encore, là, particulièrement songé à toi. Les origines de la peinture allemande s'y lisent à livre ouvert, avec une abondance de matériaux sans égale. Sache que rien n'est plus authentique et plus pur et moins repeint que l'*Adoration des mages* que nous avons tant discutée. Cela renverse nos idées.

Fin du XIVe et commencement du XVe siècle, c'est bien l'époque et la date fixées. Le Musée de Francfort est plein de pages aussi belles, de la même école, sans nom d'auteur, sans le moindre repeint, avec des têtes qu'Holbein avouerait — œuvres des *maîtres peintres* de cette primitive époque, les confrères des maîtres sculpteurs et maîtres maçons dont les poèmes en pierre nous ravissent ; — ces peintures dont l'encaustique égale presque l'huile, sorties du pinceau presque anonyme d'un maître Étienne ou d'un maître Guillaume quelconque, sont traitées avec la même naïveté d'intention, la même inspiration, la même perfection de détails que les clochetons de nos vieilles cathédrales.

Le reste du temps, je l'ai passé avec M. Vatin qui est un esprit fort cultivé et qui parle archéologie comme un maître, avec mon vieil Albert[1] à parler de l'aurore et du réveil ; à rêver d'air libre, avec sa douce petite femme, qui est vraiment fort gentille, en se livrant peu, froide, et là-dessous cachant une exaltation pas bruyante, mais très reconnaissable pour un vieux loup de mer, et sans laquelle, décidément, la femme n'est qu'une ménagère, qui ne vaut pas un bon domestique.

1. Albert Lefaivre, ami de jeunesse de Jules Ferry nommé plus loin.

Mardi soir, donc, pour finir, j'ai couché à Darmstadt, et mercredi soir, jeté à grande vitesse sur la plage inhospitalière qui a nom Sainte-Marie, et n'y trouvant pas de voiture, j'ai de mon pied léger pris le chemin du logis. Un beau coucher de soleil me suivit jusqu'au sommet de la côte, puis la nuit vint, les nuages s'amoncelèrent, et je pus, au défoncement progressif des chemins, à la profondeur croissante des boues, mesurer chaque pas qui me rapprochait de la gouttière où je suis né, et finalement, pour me rappeler de bonne façon ma géographie, une averse épouvantable m'assaillit aux portes du faubourg. Là finit mon histoire...

A Charles Ferry.

Mattenhof, près Berne, vendredi [1er septembre 1865].

Mon très cher, je cours, depuis mardi que je suis ici, après le moment qu'il me faut pour t'écrire. Ce congrès[1] est une immense flânerie, pourtant on n'y trouve le temps de rien faire. Si les sciences sociales en étaient réduites à la maigre pitance qu'on leur sert en ces lieux, elles deviendraient bien vite pareilles au cheval du marquis de Friederich. Si tu voyais cela, tu comprendrais facilement qu'on n'ait point une tentation très vive de parler dans cette bagarre.

Les tours de parole sont, d'ailleurs, arbitrairement réservés par l'autorité directrice du Congrès, les Suisses; les Allemands, inscrits depuis six mois, en ont la plus large part, les Français sont nécessairement et fatalement représentés par Desmarets, Pascal Duprat[2] et Jules Simon. Les discours se suivent et ne se répondent pas. On parle russe, allemand, suisse, tous les patois. Quand les gens de Namur, Maestricht et Berlin ont dégoisé leur petit bagage, que la question commence à se préciser et à s'entendre, on lève la séance du matin pour aller dîner. Et tu sais comme on dîne en Suisse. Après midi, séance publique au temple du Saint-Esprit, d'une acoustique

1. Il s'agit du Congrès de l'Association internationale pour le progrès des sciences sociales, dont la première séance eut lieu à Berne le 29 août 1865.

2. Publiciste; alors professeur à Lausanne.

affreuse, et qui fait peur, sans doute, à l'Esprit saint, car dans le déluge de phrases creuses que j'y ai entendues depuis trois jours, on cite à peine un bon discours de Pascal Duprat et un de Jules Simon élégant et anodin.

En somme la Conférence Molé est plus forte que ce Congrès où les gens remarquables ne sont pourtant pas rares, mais qui souffre d'une organisation vicieuse. La moitié est un tournoi de bavards médiocres, l'autre moitié un petit gâchis. La question de la décentralisation qui, seule dans le nombre, m'intéressait, a été horriblement massacrée. Nous n'avons pas même pu l'engager sur son vrai terrain; deux heures de travail dans la section l'avaient seulement dégagée de tous les incidents de politique hollandaise et belge dont on l'avait embarrassée et, à la séance publique, quand tous les Suisses eurent parlé, elle fut tuée sous Desmarets.

En somme les Suisses se sont arrangés pour avoir le Congrès à eux comme ils l'avaient chez eux. Ce sont des gens très fins, très solides, très supérieurs aux Belges et aux Hollandais, dont les préoccupations générales sont fort empreintes d'enfantillage philosophique et religieux. Ils sont précis, sérieux, narquois et vieux dans la pratique de la liberté. J'aurai appris une seule chose, mais qui valait le voyage, l'organisation de la commune suisse. Il se trouve qu'elle est tout à fait celle que mes derniers travaux m'avaient fait entrevoir et que j'ai indiquée aux gens de Nancy[1]. Hier ils étaient tous ici, les décentralisateurs; Cournault les y attendait depuis huit jours; les *purs* appellent cela la conspiration orléaniste du Mattenhof. Le Mattenhof, maison charmante, en pleine prairie hors de la ville, a l'honneur d'abriter quelques adhérents de Nancy, Proust[2], Hérold[3], Pagès, Simon. Le dernier, d'ailleurs, dans tous ses petits souliers. Les purs, descendus en force ici, ont annoncé bien haut l'intention de faire à Jules Simon tous les tours de leur façon. Ils ont déjà éteint Pagès avec de mauvais procé-

1. « Les gens de Nancy », allusion au *projet de décentralisation* élaboré à Nancy quelque temps auparavant par un groupe de Lorrains; Jules Ferry, consulté par les auteurs du programme de Nancy, leur écrivit une longue lettre qui est reproduite dans les *Discours et opinions* publiés par M. Paul Robiquet, t. I, p. 557 et suiv.

2. Antonin Proust, plus tard député.

3. Ferdinand Hérold, alors avocat.

dés, que je trouve très blâmables vis-à-vis de cet invalide. Mais ils visent Simon, notent ses paroles et ses démarches. Or sache qu'à quelques lieues d'ici, d'Haussonville[1], tenant en laisse les princes d'Orléans, tourne autour de la ville fédérale, se demandant s'il les conduira parmi nous, en plein Congrès, en pleine démocratie parisienne, ce qui aurait de l'œil, ou s'il organisera à Interlaken ou à Fribourg un petit Belgrave-Square.

Simon, qu'une pareille situation eût mis sur les épines, a obtenu, je crois, que les princes ne vinssent pas. C'est une sottise qui les ravale au niveau des prétendants ordinaires et les juge sans retour.

Leur arrivée ici, trouvée *très chic* par les purs, eût fait passer plus d'une nuit blanche au canonnier de Turgovie[2], qui, par une rencontre assez piquante, passait ici il y a huit jours. Tu diras de ma part à Duval[3] que ceux-là ne fonderont pas encore le Stathoudérat.

On est fort gai, du reste, au Mattenhof, et le parti des rieurs est en force. Nous avons eu hier mademoiselle Clémence Royer[4], femme économiste à qui le grand Cournault[5] trouve le nez très polisson.

Les Suisses nous fêtent à leur façon; nous sommes reçus, par la pluie, sur des terrasses où l'on paie les consommations. C'est tout de même très cordial. Voici enfin le soleil; Berne est vraiment une des plus jolies villes du monde, la verdure a du bon, et la ligne des grandes Alpes est encore un des plus majestueux spectacles qu'il soit donné au genre humain de contempler.

A Charles Ferry.

8 septembre 1865.

Bien cher, me voici à Munich, l'Athènes germanique, comme dit l'orgueil allemand, et bien certainement le plus gigantesque

1. Le comte d'Haussonville, ancien député, plus tard sénateur inamovible.

2. Napoléon III.

3. Ferdinand Duval, plus tard préfet.

4. Clémence Royer enseignait alors à Lausanne : elle y collaborait au *Nouvel économiste* fondé par Pascal Duprat.

5. Cournault, peintre et archéologue, alors conservateur du Musée lorrain à Nancy.

pastiche des civilisations éteintes qui ait jamais passé par la cervelle d'un artiste et la volonté d'un roi. Je n'aime pas plus que toi l'art de seconde main, mais je suis par-dessus tout naïf dans mes impressions, et je déclare que le premier aspect de cette singulière création dépasse beaucoup mon attente et dérouterait plus d'un système. Je dis création, faute d'un mot plus juste. C'est en effet trop grand et de trop grand effet pour passer pour une fantaisie ; cela ne vit pas assez pour mériter le nom de création. C'est en tout cas un effort colossal, où tout le génie allemand moderne a passé, avec son haut pédantisme, son érudition minutieuse, son idéal grave et prétentieux, son nationalisme emphatique et compassé. Dans l'esprit qui a inspiré toutes ces choses, il y avait évidemment une partie de ce qui fait un grand siècle : des ressources immenses, une volonté forte, le désir et le sentiment du grand, tout, moins le siècle, moins les artistes.

Alors on a copié : ici le Palais Pitti, là le Parthénon et l'Acropole, ici la plus pure ogive, là le meilleur florentin.

Dans le nouveau Munich, qui est une ville immense, tout est monument et rien n'est original ; tout vise au style et tout est emprunté : l'arc byzantin à côté du pur dorique, les façades ogivales faisant pendant aux temples grecs, le moyen âge se mêlant sans façon à la plus correcte Renaissance. Ainsi s'en vont, à perte de vue, bordant les grandes avenues coupées à angle droit, des cafés et des hôtels en forme d'églises gothiques et des habitations particulières décorées en châteaux forts. Mais beaucoup de ces imitations sont fort réussies, toujours savantes, correctes, en cela fort différentes des horreurs qui se font à Paris, et l'ensemble est, quoi qu'on fasse et qu'on épluche, singulier et saisissant. Tu te rappelles nos surprises toujours nouvelles quand la nuit, sous certains aspects du ciel parisien, la corniche de la Madeleine nous apparaît au détour de la rue. Cet effet éternel d'une forme éternellement belle se reproduit ici, à chaque pas, et sur un ciel sans brumes, lumineux, transparent. Seulement gardez-vous de poser la question : A quoi bon? que soulève toute architecture. Le sentiment archaïque est flatté, mais la raison se fâcherait, s'il n'y avait ici un tel parti pris d'absurdité qu'il vaut mieux tout avaler en bloc et nager naïvement en pleine déraison.

Il y a sur une grande place un portique, d'un effet superbe, imité de la Loggia de Florence. Qu'y a-t-on mis? Deux guerriers bavarois, les seuls qu'on ait pu trouver : Tilly qui, à ce qu'il paraît, était né en Bavière, et un crétin nommé de Wrède, culbuté à Hanau par Napoléon. Sur des places entourées de pompeuses colonnades, des Maximilien et des Louis de Bavière posent en roi-soleil. Sur les promenades qui sont admirables pullulent des inconnus, tous grands hommes de Bavière, Là est la sottise : au lieu de faire ici un temple à toutes les gloires allemandes, la dynastie n'a voulu consacrer que les bavaroises qui, comme chacun sait, ne sont bonnes qu'au chocolat.

Tout ceci, à première vue; je n'ai encore rien exploré. Il y a des trésors dans les musées. Mais j'ai pris sur l'Allemagne quatre jours pour la Suisse. Imagine le plus radieux des soleils, la plus clémente des températures, des parfums tombant des glaciers, les lacs de l'Oberland bleus et mélodieux comme s'ils avaient passé les monts. De Thoune à Constance, un enchantement de lumière, de verdure et de contrastes, qui m'a bien fait penser à toi, cher ami, en renouvelant toutes mes impressions d'il y a dix ans, tous mes souvenirs de ces jours heureux d'insouciance et d'ignorance, où nous n'avions encore, ni l'un ni l'autre, rencontré la tempête, ni le fond amer de la vie! Il faut absolument que tu trouves huit jours l'année prochaine pour réveiller ensemble ces pauvres échos endormis de notre première et rêveuse jeunesse. Que cela est vrai! « Qu'elle est là sur les monts, la liberté sacrée! » Jurons-nous d'en prendre un bain encore une fois, avant d'être assez raccornis pour ne plus nous souvenir, et de nous trouver bien comme nous sommes.

. . . . . .

Je ne reviens plus sur le Congrès de Berne, qui est un four colossal. L'incident du dernier jour a été l'arrivée du petit duc de Chartres avec d'Haussonville. Simon est allé le *recevoir* à la gare, Desmarets l'a visité dans son hôtel. Les purs étaient là, prenant des notes. C'était à mourir de rire. Je te conterai cela, et les hésitations grotesques de D... Je n'ai voulu faire aucune démarche, mais comme je trouve certaines pruderies ridicules et humiliantes, j'ai satisfait ma petite badauderie en

causant avec le jeune homme *coram populo*, sous l'œil vengeur de Floquet; puis il a déjeuné à notre table, comme un simple touriste, au restaurant de l'endroit.

Très simple d'ailleurs, très convenable, très intelligent et pas prince du tout. Il y avait Deroisin, Proust, Saligny[1], avec Cournault, d'Haussonville et le pasteur Pressensé[2]. Pour moi je trouve également risible l'importance que les orléanistes attachent, à part eux, à ces rencontres, et la petite gravité que les puritains voudraient y mettre : en somme ceux-ci n'étaient pas les moins curieux, mais c'était à qui n'irait pas pour avoir un bon point.

A Charles Ferry.

Ratisbonne, 29 septembre 1865.

Mon bien cher, me voici sur la voie du retour. J'arriverai, suivant mes calculs, le 5 octobre au matin.

Il me reste à humer Ratisbonne, à esquisser Bamberg, à me pénétrer de Nuremberg. Tout cela comme Munich, bavarois, — *Altbayerisch*. — Combien de Français, de ceux qui ne voyagent ni pour les bières ni pour les articles de Paris, ont donné un mois de leurs plus beaux jours à la vieille Bavière des vieux ducs, des vieux princes abbés, des vieux burgraves, des vieilles bêtes!

A la bonne heure, voici des gens qui seront durs à centraliser, avec leurs grosses façons tudesques, leur gros patois de village, leurs grosses têtes mal dégrossies et leur gros orgueil local assis sur de gros vieux clochers. Ils sont bavarois, ils se sont fait une peinture bavaroise, une civilisation bavaroise, et une bière qui n'appartient ni à la Bavière, ni à l'Allemagne, ni à l'Europe, mais qui est, comme toutes les grandes choses, le domaine de l'humanité tout entière : voilà de quoi narguer Bismarck et prendre en pitié les Berlinois, ce dont ils ne se privent pas. C'est un cri, mon cher grand, contre ce Badinguet du Nord, un cri allemand, s'entend, pas méchant, pas

1. Tenaille-Saligny, alors avocat au Conseil d'État, plus tard préfet, puis sénateur.

2. Plus tard député, puis sénateur inamovible.

furieux, pas colère, mais profond, guttural et sonore, surtout têtu. Ils sont indignés à leur manière, la bonne, celle qui tient ferme et qui dure.

Dans ce paisible Munich, cette Laponie de l'intelligence, il y avait, ces jours passés, un vrai meeting, affiché sur les murs, publié dans les journaux, spontanément et librement assemblé, où Bismarck a été fustigé, excommunié, maudit, gravement, honnêtement, éloquemment, résolument surtout. Cela dilate le cœur. Il faut venir en Béotie pour retrouver quelques traits de l'Athènes d'autrefois, non dans les pastiches des architectes, mais dans le libre et légal exercice d'un droit de réunion illimité et d'une presse de par la loi aussi libre que la presse anglaise.

A madame Ferry-Millon[1].

2 janvier 1869.

Ce n'est pas le désir très vif de vous revoir, chère bonne, ni de me retrouver au coin de votre paternel foyer, si rempli de souvenirs touchants et de douces pensées, qui fait défaut au voyageur! Non seulement je le désire, mais j'en ai besoin. J'ai besoin de réchauffer mon cœur auprès des vôtres et de faire provision de cette atmosphère morale qu'on ne respire qu'au lieu natal, près de ceux qui nous aiment, et parmi les ombres chères qui semblent flotter autour de ce doux nid. Je fais des rêves de neige sur la montagne et de givre aux fenêtres, et de poêles ronflants, comme les poêles savent ronfler chez vous, et l'éclair du sapin qui pétille dans la cheminée balance, à cette heure, dans mon souvenir, tous les feux du Bosphore. Et pourtant je reste ici, attaché par la patte. Vous n'en seriez point surprise, chérie, si vous saviez dans quel réseau d'occupations diverses je suis enveloppé. Particulièrement, quelques procès venant tout de suite — car à cette époque de l'année la justice ne chôme qu'un jour — et celui d'Essonnes notamment[2], qui ne va guère tarder. C'est

1. Sa tante, appelée dans la famille « grand'mère ».

2. Procès de 1864 à 1868 dans lesquels Jules Ferry plaida avec Templier, Allou, Betolaud, pour les papeteries d'Essonnes.

une de vos grosses préoccupations, ma bien chère, dont vous serez délivrée d'ici à quinze jours ; comment? je n'ose à cet égard former aucune prévision ; j'affirme seulement que tout le nécessaire sera fait, et la plus grande énergie employée dans cette dernière bataille. Nous avons passé à deux doigts du succès en première instance : un peu plus de résolution chez les juges, et c'était une affaire gagnée. J'ai su depuis, par le président lui-même, que le tribunal avait hésité devant cette considération que les administrateurs avaient été probes, quoique imprudents, car il y avait, a ajouté ce magistrat, de quoi les condamner, et de reste, si leur loyauté n'avait pas été établie.

Savez-vous qu'il y a un mois on m'a enlevé et mené à Londres? J'ajoute cette excursion — de quatre jours seulement — à la série de mes voyages en 1868, l'année où j'aurai fait le plus grand nombre de kilomètres. On me conduisit — toujours gratis — considérer de près le câble transatlantique, ce petit fil de 5 000 kilomètres qui doit joindre les deux bouts du monde, ce qui est plus facile à l'heure qu'il est que de joindre les deux bouts du budget. Par la même occasion j'ai vu pour la première fois cette grande capitale, la seule des grandes capitales d'Europe (avec Berlin) qui me fût inconnue. C'est laid, chère touriste, mais c'est grandiose. Ni ciel, ni jour, ni monuments. Nous avions beau temps, pourtant ; au ciel une sorte de lanterne vénitienne en papier rosé perçait très difficilement une couche de brume palpable. Dans ce brouillard, les détails d'architecture disparaissent, et le style grec, tout en lignes et en corniches, y est souverainement déplacé. Un gros vieux roman, un gothique peu fleuronné, conviendraient seulement à cette atmosphère épaisse, qui a le don de noircir les pierres comme de la suie. Par malheur, Londres, brûlé vers 1760, a été rebâti dans la pire époque du faux Louis XIV. Malgré cela c'est un monstre sans pareil, un géant qui ne ressemble à rien, une immensité qui vous écrase. Paris y danserait comme une coquille de noix sur l'Océan. La Cité donne l'idée d'un mouvement sans analogue sur le continent, un mouvement de grosses affaires et point bruyantes, tout à fait extraordinaire. Le reste est moins agité que Paris. Beaucoup de quartiers, composés de petites maisons en briques

à deux étages, toutes paisibles, où chacun a son logis à soi, son petit jardin à soi, sans ce tohu-bohu de locataires et cette promiscuité des maisons parisiennes; on dirait les cours d'un couvent protestant. Des parcs sans nombre et admirables, en pleine ville. Au milieu de tout cela, la Tamise, grise, large, à moitié mer, coulant sinistre et chargée de navires sous les vieux ponts, entre des rives sans quai; tout mon Walter Scott me remontait à la tête.

Est-ce beau, chère mère, les voyages!

Il en est un que je voudrais bien faire : c'est celui de votre Tuilerie. Dites-le-lui, et souhaitez joie, richesse et bonheur aux grands, aux petits, aux vieux saules et aux vieilles murailles vers lesquelles j'envoie le meilleur de mon âme.

A Gambetta.

[15-20 avril 1869] [1].

Mon cher et tendre ami,

J'ai été inquiet de toi, mais les dernières nouvelles, qui arrivent par Pallain, me rassurent et m'enchantent. Je crains seulement que cette visite à Marseille ne t'occasionne quelque rechute [2]. Ici les choses vont d'un train d'enfer; la période électorale va commencer [3] et tu y ferais un vide immense. Tel et tel que je pourrais nommer, te mettraient volontiers dans ce sac aux oublis, qui s'appelle l'absence; en attendant, ils s'en donnent, dit-on, à cœur joie sur ton dos. Le mieux est de n'y pas faire attention. Je suis, comme toi, à l'état de cible, et ne m'en porte pas plus mal. Les choses ne se passent pas ainsi seulement parmi nous; les orléanistes,

1. Les lettres de Ferry à Gambetta ont été communiquées par M. Joseph Reinach. Écrites d'avril à novembre 1869, elles renseignent sur les tiraillements du parti républicain pendant la période qui précéda les élections générales de 1869, pendant les semaines qui suivirent la courte session législative de juin-juillet, et pendant les élections de novembre. On sait qu'à Paris furent élus, — parmi les républicains, — Gambetta (contre Carnot), Jules Ferry (contre Guéroult et Cochin), Bancel (contre Émile Ollivier), Thiers (contre d'Alton Shée), Garnier-Pagès (contre Raspail), Jules Favre, Jules Simon, Ernest Picard, Pelletan et, en novembre, Rochefort.

2. Gambetta avait souffert d'une bronchite.

3. Le décret de convocation est du 27 avril.

libéraux, gens d'union libérale et autres se déchirent, comme on fait chez nous, pour cette pomme souvent véreuse, de la candidature d'opposition. Il est tout à fait malsain pour un pays de n'avoir ce mât de cocagne que tous les six ans; les politiqueurs, sans débouchés, s'entre-tuent. Rien n'est plus sacré, ni camaraderie, ni droit des gens, ni amitié. Pour moi, de nos amis les uns m'ont trahi, les autres ne me soutiennent pas. Mais le beau côté, ce sont les élans passionnés qui nous arrivent, les inconnus qui deviennent des séides. Je fais réunion sur réunion. Je multiplie les centres d'action. J'ai essayé hier sur cent cinquante personnes, ouvriers et artistes mêlés, un programme[1], qui vaut pour moi toute la lutte et qui a admirablement réussi. Quelques pointus rechignent et murmurent le nom de Brisson qui s'est tout à coup transformé, à ce qu'il paraît, en matérialiste, hébertiste, maratiste : c'est à confondre. Mais je ne vois pas que cela puisse aller bien loin. Cela gêne seulement et mécontente les électeurs. Au fond B. n'est qu'un pantin dans la main des amis secrets de Guéroult[2], et des profonds conspirateurs qui annoncent mystérieusement qu'ils ont « une machine », qu'on verra en son temps. Je crois qu'ils n'ont rien du tout, et que B. n'est là que pour tenir la place d'un tiers larron qui ne viendra pas.

Tu as passé, dis-tu, ton Rubicon électoral[3]? Pas tout à fait, j'espère. Je vois cela avec la plus grande inquiétude. J'ai beaucoup causé avec les deux chefs de toute cette affaire; il est évident pour moi qu'ils en font l'un et l'autre une question de rivalité personnelle, et que ni l'un ni l'autre ne renseignent comme il faudrait ni Carnot ni toi. Tout cela est très grave, et je regrette vivement que tu te sois engagé sur des adresses qui n'ont point, dans ce milieu, l'importance que l'on croit. Et puis c'est un meurtre de laisser cette septième, où tu passais sans difficulté, que tout le monde a respectée à cause de

1. Dans le *Temps* et le *Réveil* du 11 mai 1869, on trouve la circulaire de Ferry à ses électeurs.

2. Député depuis 1863, directeur de l'*Opinion nationale*. Aux élections de 1869, il devait se désister en faveur de Jules Ferry.

3. Jules Ferry veut sans doute dire que Gambetta avait fixé son choix et déterminé s'il se présenterait à Marseille, de préférence à Paris dans la VIIe circonscription.

toi. Pour lâcher le certain pour l'incertain? Je suis effrayé et ne puis te croire aussi engagé que tu l'écris.

A toi de cœur.

A Gambetta.

[15-20 avril 1869.]

Mon cher ami,

Il s'est passé hier chez Bixio une scène facile à prévoir. Il y a toujours dans les bagarres de cette espèce beaucoup de lâcheté d'un côté et beaucoup d'intrigue de l'autre. Ces deux éléments se sont combinés pour aboutir à l'impuissance. Il avait été convenu lundi que le jeudi suivant la réunion répondrait à la question que nous lui posions d'accord : quelles sont les meilleures chances? hélas! premier point : Vacherot présidait, tu sais comment, quelle longueur et quel amphigouris : très troublé, par-dessus le marché, depuis que Brisson lui a été révélé, ayant été jusque-là décidé, ardent pour moi, mais très travaillé par le F. : Massol [1]. Cependant Robinet [2], Moutard [3], Hérisson [4], avaient vigoureusement émis leur avis, lorsque Laurier [5] est entré. Qui l'avait invité? Personne, et je n'eusse jamais accepté son arbitrage. Comme la partie était visiblement perdue, au fond, il a très habilement, à ce qu'il paraît, fait valoir un moyen de forme : on n'était pas compétent, il fallait attendre l'expression spontanée du suffrage universel et surtout le choix des journaux. Il a paru cacher sous cette formule, aux uns une candidature Gambetta, aux autres une candidature Laurier. Peut-être ne cache-t-il rien du tout, qu'une grande envie contre tout le monde. Il leur a fait peur du Vieux de la montagne [6], m'a couvert de fleurs, parmi lesquelles force vipères; bref, l'embarras de la situation aidant, on a voté, par 21 voix contre 20, qu'on ne voterait pas. Tout le monde me dit que, sur ces 21, les deux

1. Ancien collaborateur de Proudhon.
2. L'un des exécuteurs testamentaires de Comte.
3. L'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie générale*.
4. Avait été activement mêlé aux élections de 1863.
5. Clément Laurier, ami de Gambetta, député du Var en 1871.
6. Delescluze.

tiers étaient à moi, si l'on eût voté au fond. Du reste, une impression générale qui m'est toute favorable, d'une part; de l'autre, l'enterrement définitif de la réunion Bixio : voilà le résultat. Il n'indique pas un parti bien homogène, bien viril, bien politique; il indique le temps où nous vivons; mais je ne m'y arrête pas, je suis tes conseils, je prépare pour la semaine prochaine une grande réunion, mais il faut que tu sois là. Ton entrée en scène sera absolument décisive : toute la jeunesse (qui me signe déjà une adresse dans les écoles) ne jure que par Gambetta. Cette fois, je te supplie de revenir, non pour faire la guerre à Brisson, mais pour combattre avec moi, comme s'il n'existait pas [1].

Je prends très doucement, surtout à cause de toi, les perfidies de Laurier. Elles dépassent toute mesure. Comme je le soupçonnais, c'est lui qui a poussé B. en avant. Il joue maintenant celui qui est à la droite du Père, séparant les bons des mauvais. Il ne parle que de barricades. Il préfère le « caractère au talent »; bref il se prend au sérieux comme démagogue : c'est à mourir de rire. Il n'a jamais d'ailleurs compris la politique que comme une intrigue, et je ne lui en veux pas. Je suis convaincu d'ailleurs que ce sont là des licences que ton absence seule a rendues possibles.

Rien de nouveau, du reste, qu'une disposition générale à ne rien faire, du côté de la Montagne : le fameux programme est tombé à l'eau, — et à s'assurer mutuellement contre le péril électoral, du côté des Députés. Si tu attaques Carnot, nous verrons la liste se refaire. On en est à deux doigts, dès à présent : que sera-ce à la fin? J'aimerais mieux te voir un parti bien pris du côté de la 7e : je crois que personne ne tiendrait contre toi, pas même Hérold, malgré sa passion. Crois surtout *que tu es une force par toi-même*, que tu n'as de condition à subir de personne, pas même du *Réveil*, et que tu n'as à prendre avis que de ton intérêt.

J'ai douceur et repos à m'épancher dans ton cœur noble et

1. Le 26 avril, dans une réunion au gymnase de la Sorbonne, Gambetta présenta Ferry aux électeurs; une note manuscrite conservée par M. J. Reinach donne une curieuse physionomie de cette réunion où beaucoup voyaient, pour la première fois, Ferry, « un jeune monsieur à favoris noirs, à l'air timide ».

fidèle : que cela est rare un homme loyal et que cela est bon à sentir!

Aime-moi comme je t'aime.

A Gambetta.

[25 ou 26 mai 1869.]

J'ai appris avec ivresse, mon cher Léon, ton double triomphe, car Marseille t'appartient à présent, si tu manœuvres bien, et je te sais aussi souple que fort. Ne crois-tu pas qu'une démarche auprès de Thiers — avec toute la discrétion désirable — déterminant, il se peut, une action sur ses 3 000 Phocéens, aurait quelque avantage[1]? Je suis tout prêt à la faire. Le petit lion est très monté et se déclare « un implacable ». Il doit d'ailleurs beaucoup à la démocratie, qui le pousse avec énergie au 2e tour, sauf le *Réveil* (mais il n'y a plus de *Réveil*).

Ici le résultat a dépassé toutes mes espérances. Tu peux considérer comme tien ce succès qui, pour une si grande part, est dû à ta grande âme. Je ne doute pas du second tour, bien que les cochinâtres soient fort remplis d'intrigue[2].

Mais Raspail[3]?

Mais l'échec de Favre[4]?

L'esprit politique n'est pas en hausse dans notre pays, et un fort gâchis est en germe dans tout ceci. Il en peut sortir soit de grandes choses, soit de tristes rééditions des fautes du passé. Nous aurons, sur avis, à combiner notre action parlementaire avec beaucoup de soin, et le plus facile est ce que nous venons de faire. Je voudrais te voir auprès de moi; mais tu feras bien de ne quitter Marseille que samedi soir.

A toi de cœur et d'âme.

1. Gambetta avait été élu le 24 mai à Paris; à Marseille, il était en ballottage et ne fut élu que le 6 juin. Thiers se retira au second tour. Sur les élections de 1869, voir le livre de M. Tchernoff, *Le Parti républicain sous le Second Empire* (Paris, 1906). M. T. a eu entre les mains les autographes de M. Reinach.

2. Jules Ferry devait être élu au second tour par 15 730 voix contre 13 944 à M. Cochin.

3. Battu dans la Seine, mais élu dans le Rhône.

4. Il ne devait être élu qu'au second tour, dans la 7e circonscription de la Seine.

A Gambetta.

[13 juin 1869.]

Mon bien cher Léon,

On est fort inquiet de ta santé, et ton petit mot n'est qu'à moitié rassurant. Si tu répares là-bas[1] tes forces surmenées, restes-y. Mais je crains que tu ne t'y dépenses en réceptions et complimentations. Mes compatriotes s'avisent, eux aussi, de devenir fous de moi. Mais il a fallu que les Parisiens leur donnent le bon exemple. J'ai peur pour toi de l'enthousiasme caoursin (*sic*). Une indication plus précise, et aussi brève que tu voudras, de l'état de tes bronches sera accueillie et recueillie ici par des milliers d'amis.

Tu sais les bouillonnements des derniers jours[2]. On voulait qu'à nous quatre (Simon, Thiers, Pelletan), seuls présents à Paris, nous fissions une adresse pour calmer le peuple. Et il se calme bien tout seul. La raison qui dispense de toutes les autres, c'est que le peuple ne s'en est pas mêlé. Mais qui pouvait l'affirmer il y a trois jours? Thiers, qui marche d'un train d'enfer, nous a dit, — le vieux routier : — « Si les Parisiens ont envie de faire une révolution, pourquoi les en dégoûterions-nous? » Somme toute, éléments connus : 1° l'agitation qui suit naturellement des élections longues et passionnées; 2° la brutalité provocante, imprudente, plus ou moins préméditée, des hommes de police. Eléments obscurs : la bande des casseurs de vitres, jeunes gens, blouses blanches, inconnus de tes électeurs de Belleville, au milieu desquels ils apparaissaient après la nuit close, armés de bâtons et de barres de fer, sortant on ne sait d'où, et roulant paisiblement jusqu'au boulevard. Parmi eux, des hommes porteurs de grosses sommes d'argent????? Je donne pour l'instant ma langue aux chiens.

Je suis ravi de la fin de ces farces qui n'ont rien de commun avec les émeutes traditionnelles, qui ressemblent plutôt aux agitations mêlées, obscures, inconscientes des dernières années de Louis XVI. Ces choses n'ayant ni but, ni drapeau, ont fini par ennuyer tout le monde. *Cui prodest?* En tous cas,

1. A Cahors, pays natal de Gambetta.

2. Les troubles du 7 au 12 juin à Paris.

le Bonaparte a eu avant-hier un regain d'acclamation de boutiques : on applaudissait le gendarme[1].

En résumé, nous nous sommes tus, et nous avons bien fait.

Tu sais le reste : complots imaginaires, procès de presse, etc. Des effarés : rien de plus.

Nous avons, avec Simon, choisi ta place[2] pour ne pas te laisser prendre au dépourvu. Voici le banc : Simon, Larrieu[3], moi, Gambetta; Magnin est survenu depuis : il paraît que moi, c'était sa place. Mais il faut arranger cela. Il est indispensable que nous soyons l'un auprès de l'autre, je ne vois guère que nous d'identiques dans la gauche.

Je ferai ce que tu désires pour Duportal[4].

Un mot de réponse, si tu peux.

Je t'embrasse et t'envoie les tendresses de Charles, qui est inquiet de toi jusqu'aux larmes.

A Gambetta.

[22 juillet 1869.]

Les choses ont pris la tournure que je t'indiquais dès le premier jour, mon cher Léon : la prorogation[5] est maintenue avec une durée indéfinie, et l'on nous a payés hier. Payés et renvoyés : on n'est pas plus maître de maison. La majorité a eu besoin de voir et de palper les billets de banque pour y croire, elle est profondément irritée, et cela serait grave si elle n'avait une longue habitude de domesticité, qui la garde contre l'esprit de révolte.

Aussitôt le fait connu, la gauche s'est réunie[6] au grand complet, dans le premier bureau, et a repris alors la proposition de protestation que j'avais faite trois jours plus

1. Le 11 juin l'empereur et l'impératrice se montrèrent aux Parisiens sur les boulevards.

2. Au Corps législatif convoqué pour le 28 juin en session extraordinaire.

3. Député de la Gironde.

4. Alors directeur de l'*Émancipation*, à Toulouse.

5. Le 13 juillet, la session du Corps législatif, réuni depuis le 28 juin, était prorogée jusqu'à une date indéterminée.

6. Dès le lendemain de la prorogation, la gauche se réunit quotidiennement au palais du Corps législatif.

tôt, et qui avait trouvé peu d'écho? Le petit implacable[1], comme il se nomme : il avait senti passer une de ces bouffées révolutionnaires, qui rachètent en lui tant de choses; il a parlé, et très bien, donnant, à peu de chose près, le texte d'un manifeste qu'il intitule *Déclaration*, et qui, sous forme d'adresse des Députés de l'opposition à leurs électeurs, s'explique d'abord sur la prorogation, puis sur le message[2]. Il nous lira cela tout à l'heure à midi, la réunion ayant adopté le principe, après une orageuse discussion. Il y a naturellement beaucoup trop de gouvernement anglais dans la deuxième partie du projet de M. Thiers, mais sois tranquille, nous émonderons tous ces champignons parlementaires et nous ne laisserons au document que le caractère d'une réplique au message. En tout cas, on en finira aujourd'hui même.

Je crois — sauf rédaction — au grand effet d'une pièce de ce genre, et je diffère avec toi, non sur la nécessité de l'acte, puisque je l'ai proposé le premier, mais sur l'utilité d'un bon nombre de signatures : j'entends les 35 ou 36 qui se réunissent avec nous depuis quinze jours. Il est bien entendu que ce groupe est destiné à se scinder et que la scission est désirable. Mais en ce moment, pour relever le gant jeté aux élus du pays par le pouvoir personnel, le nombre est important, et le concert de gens venus de tous les points de l'horizon et de tous les coins de la France, constituant comme une représentation de la vraie nation, est un fait d'une grande portée. D'ailleurs ces « gens de Landerneau » sont fort bien; ils sont avec nous plus que tu ne l'imagines, et il est très curieux que la décision se trouve avec tous les caractères de la virilité et de la jeunesse chez des hommes qui ne passent pas pour nous appartenir, comme le petit Choiseul[3] et Kératry[4], tandis que la timidité, l'hésitation, les petites raisons sont représentées par Grévy...

N'expose-t-il pas que la démarche projetée est dangereuse, qu'on n'a pas le droit de s'occuper de la constitution, que c'est

1. Thiers.

2. Le message impérial du 12 juillet.

3. Le comte Horace de Choiseul-Praslin, qui venait d'être élu comme candidat de l'opposition en Seine-et-Marne.

4. M. de Kératry venait d'être élu dans le Finistère, malgré l'opposition de l'administration et du clergé.

chose défendue, qu'on aura un procès... Plût aux Dieux! n'est-ce pas? Oh! les pleutres.

Dans tout cela, je vois peu se dessiner « nos chefs », Simon a soif d'action, mais il est visiblement inquiet, se froisse pour rien et ne songe qu'à contredire Picard. Picard ne songe qu'à mécontenter Simon, Bancel semble rêver à son balcon d'Azur.

Garnier Pagès seul est heureux : il préside.

quatre heures du soir. Gâchis et impuissance. Le petit Thiers nous lâche. Favre intervient pour appuyer Grévy. Confusion. Nouvelle réunion ce soir. On charge Pelletan, Esquiros et moi de préparer une rédaction. A demain les détails[1].

Mille tendresses.

A Gambetta.

[23 juillet 1869.]

Mon cher ami,

Après huit jours de gestation, d'attente fièvreuse au dehors, de discussions infinies et consciencieuses au dedans, la gauche a solennellement avorté hier sur le coup de six heures et proclamé son impuissance.

Je reprends le récit de ces élucubrations qui me laissent dans un état d'énervement et d'épuisement indescriptible. La question se posait entre une protestation et un programme, celui-ci sous forme d'interpellations. Les interpellations ressemblaient fort, après la prorogation, à de la moutarde après dîner. Ce fut le mot de Thiers. Il esquissa alors le plan d'un manifeste contenant la protestation nécessaire, et aboutissant à un exposé des réformes qui constituent, en présence du message[2], le minimum de nos exigences. Dans la pensée de ce fin diplomate, c'était un programme de monarchie constitutionnelle à l'anglaise, derrière lequel il enrôlait la gauche, d'abord, puis la portion la plus virile du centre gauche. Seulement, comme la protestation paraissait très fermement et très dignement comprise, on le pria d'apporter son projet, sauf à

1. Le *Réveil* du 23 annonça, en effet, que la gauche, réunie la veille sous la présidence de Garnier-Pagès, après une discussion qui avait duré jusqu'à six heures du soir, n'avait rien décidé; voir la lettre suivante.

2. Le message impérial du 12 juillet.

démonarchiser la seconde partie? C'était, dans tous les cas, au milieu du désarroi général, un terrain de discussion. Le lendemain l'illustre M. Thiers arrive les mains vides. Pourquoi? Il a vu ses amis du centre gauche, ils n'osent pas signer ce qu'il avait préparé. « Puis, ajoute-t-il, beaucoup d'entre nous, Messieurs, trouveraient probablement mon programme trop monarchique à leur gré. » On se regarde, et l'on comprend : n'ayant pu refaire un grand centre gauche, dont il fût le chef, le malin capitaine rentrait sous sa tente, pour ne pas s'exposer à signer *comme simple appoint* de la vraie gauche. Sur ces entrefaites, Favre était arrivé. Favre qu'on n'avait plus aperçu depuis sa protestation du 13 juillet[1] et que, depuis lors, enfouissait le greffe de quelque justice de paix. Il est opposé à toute action pour le moment; il trouve que nous avons tout à gagner à ne rien dire, et que la procédure se charge de nos affaires. Là-dessus, on discute, et l'on vote que l'on fera quelque chose. Cela, malgré Grévy, qui propose une déclaration anonyme expliquant pourquoi l'on ne fait rien. Et je suis chargé d'apporter à la réunion du soir un projet contenant à la fois la protestation contre la prorogation et le programme.

De mon mieux, je résume les impressions qui me semblaient celles de la majorité. Tâche laborieuse et qui fut fort ingrate. Quand la réunion du soir en eut pris connaissance, elle fit ce que font toutes les réunions : elle commença par éplucher, amender, corriger : du style à trente! On relia, c'était horrible. Rentrée de Grévy alors, qui démolit mon travail pour trois raisons : 1° je contestais la légalité de la prorogation; 2° je rappelais que le peuple était le principe et la source du pouvoir constituant; 3° le programme proposé était incomplet et d'ailleurs inconstitutionnel.

Il est minuit et demi; on s'ajourne au lendemain à deux heures après une petite supplication de Bethmont à « nos anciens et nos maîtres », qu'il adjure, très finement, de prendre la plume à leur tour pour nous tirer d'embarras.

En effet, le lendemain trois projets sont apportés : projet Picard, projet Simon, projet Pelletan. Ils semblent contenir du bon tous les trois, et l'on s'occupe de les coudre. Cela fait,

1. A la séance du Corps législatif du 13 juillet, Jules Favre avait protesté contre la prorogation.

on s'aperçoit qu'on a accouché d'un monstre. Rentrée de Favre : la justice de paix lui laissant des loisirs, il a écrit deux phrases, en contradiction avec son avis de la veille, mais qui sont fort convenables. Il y est question de transformation radicale du système. J'appuie, Pelletan appuie. Mais à ces mots fatidiques, toute la province s'évanouit. Magnin, si ferme, déclare que c'est une folie. Le Doubs, la Seine-et-Marne, la Charente-Inférieure se récrient. On ôte « radicale » — mais alors c'est trop peu de chose, un pur lieu commun. On revient au projet de Simon. Vu de près, c'est bien pâle, mais il faut en finir. On va le signer, quand Grévy déclare que c'est « bonapartiste ». Or, Simon demandait ces choses fondamentales : responsabilité des fonctionnaires, jugement par jurés, abolition de la candidature officielle, responsabilité des ministres. Mais comme Grévy refuse sa signature, et pour un tel motif, il nous devient impossible d'adhérer en lui laissant le beau rôle. Le trait est noir, mais il porte. On se sépare là-dessus, après avoir constaté l'impossibilité de former, sur une rédaction quelconque, une majorité suffisante.

Voilà, mon cher vieux, notre histoire assez lamentable. Nous serons fort éreintés par quelques feuilles, et les aboyeurs auront raison. Il n'y a pourtant qu'une faute : c'est de n'avoir pas doublé la protestation de Favre d'une protestation écrite le soir même. On ne l'a pas fait, parce que l'on a pu croire, dès lors, que la Chambre serait reconvoquée sous huit jours. Enfin, c'est une faute. Le reste ne me contente certes pas, mais, après avoir mis toute mon énergie à pousser nos amis à quelque action, je ne puis me dissimuler la fausseté fondamentale de la situation qui est la nôtre, en face d'un mouvement du centre gauche. Si nous voulions donner satisfaction à nos commettants, il fallait faire un acte inconstitutionnel : alors, nous étions deux pour le signer. Ou, si l'on restait constitutionnel, on l'était trop, on indiquait forcément, dans un programme, les conditions que l'on fait à l'Empire, et l'on ne disait pas ce que l'on pense, puisque nous pensons qu'il n'y a rien à faire avec l'Empire. Nous le pensons tous, et c'est là ce qui nous unit : nous ne pouvons pas tous le dire, et c'est là ce qui nous divise. La province est tenue de cacher son jeu : on nous somme, nous, de

montrer le nôtre. Voilà deux situations à peu près inconciliables : le crédit de Favre, de Grévy, de Simon eût peut-être résolu la difficulté, mais leur avis, très net pour les deux premiers, dissimulé chez le troisième, était qu'il n'y avait rien à faire. Or sans Grévy, sans Favre, sans Simon, nous sommes peu de chose, à moins de nous donner la distraction et l'originalité d'un appel aux armes.

La morale de ceci, c'est qu'il ne faut délibérer qu'entre gens qui peuvent s'entendre, combiner son action en petit comité, et arriver armé aux réunions, qu'on prend d'assaut. Mais comment y réussir dans l'état de dispersion où nous sommes? Je reviendrai là-dessus en te détaillant la composition de la gauche. Comment vas-tu? Surtout reste à Ems indéfiniment. De dimanche en huit, j'irai t'y voir. Qu'en dis-tu?

A Gambetta.

[24 juillet 1869.]

Voici, cher ami, ce que j'ai adressé hier à mes électeurs[1]. Je suis très résolu désormais à agir à ma guise, d'accord avec toi, quand tu seras là, et à me f..... du reste. Je crois que je donne sans phrases (il n'en faut pas quand on n'est pas en route pour le Jeu de Paume) la note exacte. Mes électeurs en paraissent satisfaits. Ils me savent un gré infini de la tempête que j'ai soulevée par mes débuts. *Et nunc intelligite*!

On est fort déchaîné contre nous. Personne ne trouve grâce : Bancel est accusé de mollesse; on lui en veut de n'avoir pas renversé le gouvernement. Il s'est fait autour du *Réveil* et du *Rappel* une nichée de gamins politiques qui parlent à tort et à travers, sans discrétion, transportant les habitudes d'éreintement et de bavardage de la petite presse dans le journalisme politique. Tout cela grouille, ment, insulte, à tort et à travers.

1. Dans cette lettre aux électeurs de la 6e circonscription, datée du 23 juillet et publiée dans le *Temps* du 24, Jules Ferry commentait la prorogation des Chambres et terminait ainsi : « On ne sort des crises politiques analogues à celle que nous traversons qu'en se rappelant à temps que, dans une démocratie libre, le suffrage universel ne cesse jamais d'être le premier principe, la source toujours vivante du pouvoir constituant. Autrement nous bâtissons sur le sable et les événements se chargent de nous rappeler les principes méconnus et les droits foulés aux pieds. »

La gauche fait-elle une faute, au lieu de l'expliquer et de la masquer, on l'indique pour les partis hostiles, on la souligne pour le gouvernement.... Tout ce monde va s'arracher les quatre circonscriptions vacantes[1] : alors peut-être les gens de bon sens auront leur revanche. Laferrière est candidat, Albert Baume[2] est candidat, Manchon est candidat, Arthur Picard aussi...

Sans doute, c'est une faute de ne pas s'être entendu. Mais tous nos jeunes et vieux porte-férules y eussent échoué comme nous. Accordez donc les députés de Paris, si difficiles à accorder entre eux, avec vingt élus de province, hommes nouveaux, procédant d'un mouvement électoral mal défini, venant de gauche on ne sait pas bien pourquoi, braves gens d'ailleurs *et qu'on peut garder*. Faites des programmes et des manifestes avec ces éléments hétérogènes et qui s'ignorent eux-mêmes. C'est pourtant, ne l'oublions pas, avec ces hommes-là qu'il faut tâcher de reconstituer le parti de l'avenir. L'inconvénient d'une brusque scission, c'est de les rejeter je ne sais où ; c'est ensuite de nous scinder, non en deux, mais en dix. Or cette fragmentation indéfinie n'est pas conforme aux règles de la bonne politique. Elle est commode pour les individus, mais elle ne fait pas un parti ; elle conduit à ce que John Bright appelle si bien la surenchère indéfinie en politique.

Aussi vois le bonheur insolent du scélérat qui nous mène : cette prorogation, qui pouvait lui être fatale, le sert, grâce à nos difficultés intérieures, grâce aux prétentions tapageuses de nos petits amis. La vérification des pouvoirs était au contraire un excellent terrain pour se tâter, se connaître, se grouper, s'unir suivant ses affinités véritables[3]. L'Insolent trouble tout — sans le savoir, — il nous force à accuser notre chaos, chaos si naturel, si inévitable pourtant.

Pour toi, tu es en dehors des responsabilités actuelles. Garde-toi, à moins que tu ne trouves bon de t'entendre avec

1. Les quatre sièges vacants à Paris, par suite d'option. Emmanuel Arago, Crémieux, Glais-Bizoin, Rochefort furent élus les 21 et 22 novembre, aux élections supplémentaires.

2. Alors étudiant en droit.

3. La session avait été prorogée alors qu'il restait encore à valider plus de cinquante députés.

Esquiros, ce qui n'est pas indispensable, surtout pour toi, avec ce bon collège de Marseille. Pour moi, au contraire, c'était une nécessité de tirer mon épingle du jeu. A l'avenir, on ne m'y reprendra plus. Une bonne entente à trois, mettant quand il faudra le marché à la main aux trente, nous sauvera de pareil gâchis, mais il faut que tu sois là, car Bancel vraiment ne se montre pas. Il a contracté une habitude belge de se taire, qui n'est pas précisément à sa place parmi nous.

Je t'embrasse.

A Gambetta.

Florence, 1er octobre [1869].

Mon cher ami,

Je t'écris à l'ombre de Sainte-Marie-del-Fiore ; j'ai glissé là, du haut des Alpes, comme ont fait de tout temps les barbares du Nord; je voudrais bien ne m'en point aller, tant que nous baignera de sa lumière cet automne transalpin plus aimable que tous les printemps; tant que le soleil aura ces couchants empourprés qui jettent les quais de l'Arno dans leur glorieuse fournaise, tant que l'*alma mater* d'une des deux plus grandes époques artistiques que l'humanité ait connues, sourira dans sa corbeille de verdure et de fleurs, sous le pâle et charmant ombrage des oliviers, coupés par les vignes grimpantes et les haies d'églantiers en fleurs. Il faut pourtant que je m'en aille retrouver le gâchis central. On s'y démène pour peu de chose, et les journaux m'apprennent, quand ils arrivent dans cet insouciant pays, — ce qui a lieu une fois sur trois, — qu'on nous signe des adresses, dans les neuf circonscriptions au sujet de ce roman comique du 26 octobre, éclos de l'imagination brûlante du Mexicain Kératry[1]. Je voudrais trouver chez moi, au retour, c'est-à-dire dans trois ou cinq jours, *ton avis raisonné* sur cette équipée, que le *Siècle* et le *Temps* ont par trop chauffée. Cela m'agace pour moi-même et aussi pour les autres. Nous ne devons pas mettre les électeurs sur le pied de nous imposer

1. Dans un article du *Temps*, M. de Kératry, député du Finistère, avait développé cette théorie que les représentants, en présence de la prorogation, devaient se réunir spontanément le 26 octobre, date légale de l'ouverture du Corps législatif. M. de K. avait fait la campagne du Mexique comme officier de chasseurs, d'où l'épithète.

d'une manière quelconque les puérilités inséparables d'ailleurs d'un réveil qui succède à un long sommeil politique. Si les cent seize veulent se réunir le 26, j'en suis, mais je n'irai pas à trente parodier à heure fixe un jeu de paume sans péril.

J'ai entrevu un anathème du *Réveil* sur mon discours de Lausanne[1]. Je m'en émeus peu, l'ayant prévu. Plus que jamais, j'appelle de mes vœux une feuille quelconque, constituant quelque chose de plus large, de moins répulsif, de plus fécond enfin que cette vieille jacobinière. Delescluze tourne au pontife d'une façon désespérante. J'espère que nous n'abaisserons pas pour cela notre drapeau décentralisateur. J'ai le projet de faire ou une brochure ou une proposition parlementaire ou plutôt l'un et l'autre. Qu'en dis-tu? T'associeras-tu à un projet de loi?

Prends la plume et écris-moi sur la décentralisation. Nous sommes évidemment d'accord. Mais *lo scrivere* fera fructifier l'idée chez l'un comme chez l'autre; d'ailleurs tu occuperas de la sorte une de tes longues journées de lac[2].

A Gambetta.

Paris, 6 octobre [1869].

Mon cher ami,

Les journaux t'apprendront, en même temps que cette lettre, que je vous convoque tous à Paris, dans le plus bref délai, par mesure de salut public.

Je suis arrivé hier; il m'a fallu peu de temps pour constater l'état de l'opinion. Elle est en feu. Elle retourne, fort injustement, contre nous le malaise qu'elle ressent. Elle nous reproche à nous, pauvres prorogés, soldats qui n'ont plus que leur fourreau, de n'avoir pas encore renversé le gouvernement, sans qu'elle ait, bien entendu, à s'y brûler les doigts.

Cela est ainsi et ne peut être autrement. Un peuple qui a dormi pendant vingt ans n'est pas tenu de savoir la poli-

1. Au Congrès de la Ligue de la paix et de la liberté, Jules Ferry avait, à la séance du 16 septembre, défendu la cause de la décentralisation; il fait allusion ici au *Réveil* du 20 septembre qui rendit compte de ce discours et le critiquait.

2. Gambetta était alors à Bonport-sur-Montreux (canton de Vaud).

tique. On a d'ailleurs contre nous un grief sérieux, celui qu'on ne dit pas.

Nous devrions être le gouvernement moral de l'opinion, le lendemain visible : nous ne sommes qu'une poussière, des zouaves, des tirailleurs, tirant leur coup de fusil, qui aux moineaux, qui dans les rangs amis, qui sans savoir où.

Entente commune, ai-je dit dans ma lettre, c'est tout ce qu'on nous demande, ne fussions-nous que 12, que 6.

Approuvé par le *Siècle*, naturellement (il nous éreinte à contre-cœur), — par l'*Avenir*, d'où je sors, — mentionné avec un petit éloge par le *Rappel*, qui semble mollir dans sa mélodramaturgie, la convocation et surtout ta prompte arrivée donneront une première satisfaction à la vague impatience de notre public.

Nous devons, à mon avis, faire deux choses : 1° Déconseiller énergiquement toute manifestation pour le 26 octobre, comme un piège et une folie. Là-dessus, sauf le *Rappel* qui est dans son rôle, mais qui ne joue qu'un rôle, les plus farouches sont dès à présent avec nous (voir le *Réveil* de ce soir, plus modéré même que le *Temps*). Mais il y a ceux qui n'écoutent rien, il y a la police, il y a la période électorale qui va, dit-on, s'ouvrir [1], il y a l'imprévu et l'inconnu. Donc, il faut parler haut et parler clair. 2° Constituer enfin par un manifeste qu'on ne discutera pas, qu'on n'épluchera pas, que nous ferons à cinq ou six et que nous imposerons au reste, la gauche républicaine, le gouvernement moral de l'opinion.

Pour cela, tu es nécessaire. Et comme tu médites un retour à Paris, sauf à repartir si la faculté te l'ordonne, comme le temps est encore assez beau ici, et devient peut-être un peu rude à Bonport, il me semble qu'il n'y a pas d'inconvénient à insister sur un prompt retour.

Donc, je rédige et je t'attends.

J'ai blâmé ta lettre du 1er octobre [2], tout en devinant les motifs, que Lavertujon m'a confirmés. Cela est généreux, mais condamné par la raison autant que par la vraie politique. Le

1. Pour les élections complémentaires.

2. Gambetta avait écrit à l'*Avenir national* qu'il s'associait au mouvement de protestation provoqué par M. de Kératry et qu'il irait le 26 octobre au Corps législatif. Mais il le faisait en réalité à contre-cœur (voir A. Lavertujon, *Gambetta inconnu*, 1905, p. 34-38).

décret du 3 octobre te dégage, l'action collective t'enveloppe, de gré ou de force. Mais quelle imprudence de dire un tel mot, quand on a la conviction que ce qu'il implique n'est pas bon à faire [1]! Nous nous aimons trop, nous sommes trop d'accord pour que je te cèle là-dessus des sentiments qui, d'ailleurs, sont les tiens. Assez, puisque je prêche un converti. Rassure-toi d'ailleurs, il n'y a pas un homme sain d'esprit, où que ce soit, qui te fasse un grief de considérer — comme Kératry — que la situation est modifiée par le décret du 3 octobre. Raspail ira tout seul, puisqu'il se laisse turlupiner par le capitaine Fracasse Lissagaray. Il y a plus de bon sens — et, hélas! plus de crainte de chassepot — dans le moment extraordinaire que nous traversons, que ne le croient les fantaisistes. Un peu d'union, un peu de fermeté, un peu de précision, et nous reprenons la corde, dans une situation qui est, il faut en convenir, peu brillante par elle-même et très gâtée par nous.

Fais-moi la grâce de m'annoncer ton retour quand il sera décidé et crois-moi

ex imo tuus.

P. S. — Kératry est un homme étrange et capable des plus grandes audaces. Ç'a été une affaire de l'amener à résipiscence.

A Gambetta.

Lundi 11 octobre [1869].

Mon cher ami,

Tu ne m'as pas donné signe de vie, et mes deux lettres sont restées sans réponse. Pourquoi? Je ne demandais que ce mot : Je viens. Car il faut venir. Tout y concourt, et le ciel se met de la partie ; il fait un tiède soleil et les soirées elles-mêmes sont douces et clémentes. Il faut venir et le plus vite possible, ne fût-ce que pour huit jours.

Les heures brûlent, et si chacun ne consulte que ses convenances, nous laisserons encore une fois passer l'occasion qui, par une fortune inespérée, nous rend pour la seconde fois la

1. Le décret du 3 octobre convoquait le Sénat et le Corps législatif pour le 29 novembre; Gambetta se trouvait ainsi libéré de ses engagements.

balle perdue. Je crois que personne ne bougera le 26 octobre : la chose est trop évidemment insensée. Mais si nous n'avons pas détourné, par une parole ferme et par une attitude républicaine, le courant de la déception publique, nous serons tous, présents ou absents, jeunes ou vieux, rendus responsables de cette nouvelle édition de la comédie *Beaucoup de bruit pour rien*. En soi, ce sera fort injuste, car la campagne Kératry est une des plus grandes étourderies des temps modernes. Un point de départ faux, un but chimérique, une aventure commencée sans prévoyance et terminée sans éclat, les journaux donnant là-dedans tête baissée, sans plus savoir que le noble zouave [1] où cela peut bien les conduire, l'opinion enfin prenant feu à la surprise universelle et prête à marcher même à l'absurde : quelle accumulation d'imprévus, d'inconnus, d'inattendus, et comment se tenir sur ce sable mouvant? Les journaux, qui ont été fort étourdis aussi, se tirent d'affaire en nous éreintant. Nous payons, nous, la faute énorme que nous avons commise en abdiquant il y a deux mois. Si le navire tourne à tous les vents, c'est que nous n'avons pas su garder le gouvernail. Nous ne nous sauverions même pas en cédant à la tempête, car, à la façon dont les choses me semblent tourner, il se trouverait autant d'Aristarques pour nous fustiger, si nous tentions un 13 juin, qu'il en pullule aujourd'hui pour nous reprocher de n'avoir pas encore, à nous tout seuls, fait un 10 août. Mais si nous parlons haut, ferme, promptement surtout, je suis absolument convaincu que nous reprenons la corde. Pour cela une entente préalable est nécessaire entre ceux qui sont prêts à faire le nécessaire, quand ils ne seraient que cinq ou six (et nous sommes assurés d'être douze dès à présent). J. Simon sera ici mardi soir (demain); j'ai écrit deux lettres à Bancel pour qu'il s'arrache à ses Lyonnais : on pourrait s'entendre le 14 ou le 16, et paraître le 16 ou le 17 à l'état de réunion sérieuse, délibérant avec autant de rapidité et de sûreté qu'on a été filandreux et impuissant il y a trois mois. Tu vois qu'on ne peut se passer de toi. Un écrit ou mémoire envoyé du Léman ne peut tenir ta place. C'est ta personne réelle qu'il me faut.

Je t'embrasse.

1. M. de Kératry.

A Gambetta[1].

8 février 1871.

Mon cher et toujours *amatissimo* — malgré tout ce que tu as fait pour nous jeter par les fenêtres[2], — tu es un grand patriote, un grand esprit, un grand cœur, mais tu as été, une heure, un grand étourdi. C'est l'heure où tu n'as pas compris qu'ayant mené la guerre jusqu'aux extrémités du possible, il ne restait plus au parti républicain qu'à sauver la République, qui peut seule préparer la revanche.

La République, au point où nous sommes, ce sont les élections, les élections par un gouvernement républicain, sans exclusion bruyante et toujours provocante, les élections par un parti se tenant compact au lieu de se déchirer, et se déconsidérer, et se déshonorer de droite à gauche et de gauche à droite, en anticipation de la guerre civile.

De ce parti vraiment politique et dirigeant, tu étais le chef naturel, ayant eu la plus grande gloire dans la résistance. En adoptant une mesure qui ne pouvait avoir qu'un but, empêcher les élections, tu as perdu l'ascendant que tu avais conquis sur ces classes dont le concours est indispensable à la solidification de la République, comme le fond de l'océan aux grandes cristallisations sous-marines. Et tu es trop homme d'État et trop homme de sens pour t'en consoler au renouveau de popularité bellevilloise qui te salue depuis huit jours, après t'avoir déserté pendant six mois.

Tu peux, sous le coup de nos tristes discordes, te réjouir davantage de la défaite électorale du gouvernement de Paris. Je te l'annonce donc avec un parfait équilibre. Nous ne serons nommés ni les uns ni les autres, à l'exception peut-être de

1. Du 18 octobre 1870 au 8 février 1871, Jules Ferry écrivit à Gambetta de très belles lettres que M. J. Reinach a publiées dans la *Revue de Paris* du 1er décembre 1904. Nous croyons devoir reproduire ici la dernière de ces lettres.

2. Jules Ferry fait allusion ici aux lettres et dépêches que Gambetta avait adressées à Jules Favre, les 27, 30 et 31 janvier 1871, sur la capitulation de Paris et la convention d'armistice conclue à Versailles avec M. de Bismarck, et à la dépêche circulaire que Gambetta avait envoyée, le 6 février 1871, aux préfets et sous-préfets, pour leur annoncer qu'il avait remis sa démission de membre du Gouvernement provisoire. — Voir *Dépêches, Circulaires, Proclamations et Discours de Gambetta pendant la Défense nationale*, tome Ier, pp. 235 et suiv.

Jules Favre. Nous sommes, en effet, le grand bouc émissaire. Il en faut toujours un à ce peuple qui a montré dans le péril d'admirables qualités, mais qui a son envers, et qui le fait voir. Nous sommes, *amatissimo mio*, à l'état de Persano civil, après un Lissa héroïque. Nous étions tenus de vaincre sans soldats, sans généraux et sans canons, que dis-je? de tenir sans pain. Nous avons réalisé, pendant cinq mois et demi, un problème qui, à chaque heure du jour, paraissait impossible, nous avons fait de la farine sans blé, du feu sans charbon et sans bois, comme la guerre sans chef, et, pour tout cela, nous ne sommes pas bons à jeter aux chiens.

C'est qu'il est un principe qui domine tous les principes et toutes les justices : le peuple français peut bien être trahi, il n'est jamais vaincu. Il peut bien s'endormir pendant cinquante ans dans toutes les routines militaires et civiles, et trouver un beau jour un adversaire qui a sur lui cinquante ans d'avance et qui le lui prouve, s'abrutir dans vingt ans d'empire, se.... d'indiscipline intellectuelle, politique et sociale, et, quand vient la carte à payer, la dernière chose que fera ce peuple, le plus incapable de philosopher qui soit au monde, ce sera de se regarder lui-même, de s'accuser lui-même, de battre sa poitrine et de labourer ses genoux, et de voir que c'est lui qui est le grand coupable et non les élus du hasard qu'il a pris sur leur siège, arrachés aux douceurs de l'opposition pour leur confier la tâche impossible de faire, en quelques mois, des armées là où il n'y avait plus d'armée du tout, pour les opposer à d'autres armées qu'on a mis tant d'années à faire. — Mais Trochu? — Trochu, sans doute, est notre plus grand tort, et je m'en confesse, y ayant beaucoup trop cru, mais pas plus que toi, très cher, pour deux raisons, que j'ai déjà écrites : 1° parce qu'il était, assurément, de tous les militaires, le seul en qui la République pouvait se confier; 2° parce qu'il était celui qui avait le plus de foi dans la défense.

On nous calomnie et tu nous accuses! Mais que ne les as-tu vus, entendus, sondés, tournés, retournés, inquisitionnés, comme nous l'avons tous faits, comme l'ont fait après nous les vingt maires — gent peu commode pourtant — tous, autant qu'ils étaient avec des épaulettes, depuis les généraux jusqu'aux chefs d'escadron, jusqu'aux colonels de huit jours,

les vieux et les jeunes, les célèbres et les obscurs, les hommes de mer et les fantassins, et rien que des braves! D'une voix, et quelle voix! coupée de sanglots patriotiques — je n'oublierai jamais ces scènes-là — tous vinrent déclarer qu'ils avaient reconnu depuis longtemps — les plus lents depuis l'affaire du plateau de la Marne — que de dedans au dehors on ne percerait jamais les lignes, qu'on pouvait encore faire tuer du monde, mais sans aucun espoir, ni lueur, ni ombre d'illusion; que, cela étant, « le grand effort » était un crime, aboutissant à l'hécatombe des meilleurs, pour laisser la place aux lâches, qu'on n'avait pas le droit de décapiter l'avenir, et qu'on devait garder son sang.

Tel fut le refrain des conseils de guerre, quand les conseils de guerre succédèrent aux monologues du trop éloquent général. Et si tu les avais ouïs, mon cher, ces conseillers de la fin du monde, ni ton courage, ni ta résolution, ni tes illusions, ni ta passion, ni ton vouloir, ni ton génie n'auraient suspendu une minute l'arrêt de ton bon sens.

Le vrai, c'est qu'on aurait pu, sous d'autres chefs militaires, — *nota bene* qu'on n'en nomme pas un seul, — mettre dans cette fin plus d'éclat, plus de charlatanisme. Nous n'avons pas fait tuer assez de gardes nationaux, cela est clair : une saignée plus forte, et tout le monde était content. Eh bien! ma conscience ne me reproche pas d'avoir refusé aux Parisiens, qui crient d'autant plus fort qu'ils se battent moins, cette boucherie de Parisiens qui se battent sans crier. De quoi les Parisiens qui se battraient, et surtout ceux qui sont ravis de ne plus se battre, me punissent en ne me renommant pas. Je laisse passer cette folie, et je cède, avec joie, la place aux insensés qui se pressent et se disputent l'œuvre impossible, sous laquelle à leur tour ils demeureront écrasés. Victor Hugo dispute cette tâche lugubre à Jaclard[1] et à l'amiral Pothuau; ils ont grande chance d'être associés, dans le chaos du jour, et attelés tous trois au char funèbre : grand bien leur fasse, et j'aime mieux pleurer derrière le convoi que tenir les cordons du poêle!

Mais ne va-t-on pas continuer la guerre? J'y consens de toute mon âme, mais je n'ose y croire, et je suis con-

1. Adjoint de M. Clémenceau à la mairie de Montmartre.

vaincu que tu n'y crois pas. L'armée de Bourbaki a vécu, hélas! — et l'armistice, très postérieur à sa déroute, n'y est absolument pour rien ; l'armée de Loysel n'existe pas, j'en ai les plus exacts rapports ; celle de Faidherbe... (*Ici une lacune : il manque une page.*)

... Cela viendra peut-être, mais je te le garantis, cela n'est pas encore venu. Le peuple de Paris tresse à cette heure des couronnes à Miot et à Gambon (de la vache); c'est un peu corsé, même pour le peuple de Paris. Chemin connu, très connu, qui mène à la rue de Poitiers. Si la République le reprend de nouveau, malheur sur nous! C'est la mort de l'avenir. Et les coupables, responsables devant l'histoire, ce ne sera pas le gouvernement de Paris, dont la faute unique est de n'avoir pas vaincu, là où il était impossible de vaincre. Les meneurs du parti seront les grands coupables, les journalistes crevant d'envie, jaloux de la tribune, les politiciens édentés, toute la tourbe des impuissants et des intrigants, qui traitent la politique comme une échelle, tous les aboyeurs qui cherchent à tirer leur épingle du jeu, tous les faux braves qui nous ont refusé leur concours dans les heures de danger et qui s'applaudissent secrètement de leur incontestable prévoyance. Tu es fort exposé à te voir enguirlandé par ces gens-là. Que dis-je? tu l'es en plein ; la douceur de tes dépêches en témoigne abondamment. Mais les dépêches passent et le bon sens reste, et tu en as beaucoup, et quand même tu n'en aurais plus, tu es trop aimé pour qu'on ne te crie pas : casse-cou. Et ne permets pas que l'on fasse de toi un simple Ledru-Rollin, quand tu es de la race de ceux qui agissent plus qu'ils ne parlent, et qui ne se laissent ni empailler, ni embaumer, ni acoquiner, ni fasciner par moins bon, moins fort, moins droit et moins fécond qu'eux.

Je t'envoie, avec mes tendresses, et à travers toutes les disputes, ces confessions d'un homme qui n'a plus qu'un désir, c'est de rompre bellement avec la politique, qui nous est en vérité trop dure maîtresse pour que je me sente de force à la pourchasser plus longtemps.

JULES FERRY

1er Mai 1914.

NOUVELLE EN TROIS LIGNES[1]

Madame Gonzalez et mademoiselle Lolita arrivèrent à Paris, très pâles, très tristes et complètement ruinées, un soir de juin 1903. Parties de la Havane par le paquebot de Saint-Nazaire, elles avaient encore voyagé. comme si elles étaient toujours riches, en première classe, sans rogner sur les pourboires, avec un grand attirail de malles, de caisses à chapeaux, de paniers et de cages. Madame Gonzalez apportait un oiseau moqueur, et mademoiselle Lolita un perroquet. Le moqueur ne put lancer dans l'air de Paris ses roulades du tropique. Il mourut à la gare Montparnasse, victime à la fois de la nostalgie et de l'asphyxie. Le perroquet, avec le temps, apprit à parler français.

La vie du moqueur ne fut pas la seule chose qui finit ce soir-là. Les deux voyageuses ne le comprirent que trop. Et dans la pénombre du fiacre qui les menait à un hôtel, l'une d'elles prononça ces paroles sur un ton moitié prophétique, moitié railleur :

— Ma chère, nous pouvons dire adieu à ce que nous avons

1. L'auteur de cette nouvelle, Alberto Insúa, né en 1883, est l'un des plus appréciés parmi les écrivains de la jeune génération en Espagne. Outre un volume de critique impressionniste et trois volumes de contes, il a publié neuf romans dont le premier date de 1906 et le dernier de 1914. Deux d'entre eux, *le Démon de la Volupté*, et *les Flèches de l'Amour*, ont été traduits en français, le second tout récemment, avec une préface de M. Maurice Barrès. Alberto Insúa vient d'aborder le théâtre : sa comédie en deux actes, *In Familia*, a eu le plus vif succès.

été. C'est fait de doña Caridad Solorzano, veuve de Gonzalez, et de Lolita Solorzano y Agüero. Moi, on m'appellera simplement madame Gonzalez, et toi, mademoiselle Solorzano, ou plutôt mademoiselle Lolita, car cela paraîtra plus facile à ces diables de français... Que nous importe! Est-ce que nous ne venons pas ici pour nous cacher?

Et l'autre voyageuse soupira :

— Nous sommes assez malheureuses!

Elles l'étaient en effet. Pendant leurs années d'aisance, presque d'opulence, cédant aux habitudes de leur milieu aussi bien qu'à leur tempérament, elles avaient ressemblé plutôt à la cigale qu'à la fourmi. Et voilà qu' « en un instant », comme disait doña Caridad désolée, elles s'étaient vues sur le pavé... sans un sou. Cet « instant » avait d'ailleurs été en réalité un espace de quelques années, les années de la guerre; don Francisco Gonzalez, — appelons-le naturellement don Pancho, selon la coutume du pays — avait alors perdu ses plantations de canne à sucre et de café et les bâtiments qui en dépendaient, ses maisons, ses terrains, les uns après les autres, avec une régularité parfaite dans le malheur. Peut-être don Pancho eût-il tout recouvré un jour; peut-être... Mais un après-midi, à la nouvelle que la plus importante de ses sucreries avait été saccagée par les Espagnols pour qu'elle ne pût servir d'abri aux Cubains, et que les Cubains avaient rasé ce qui en restait pour se venger des Espagnols, don Pancho perdit la tête si complètement qu'il devint fou, et les hommes d'affaires et les parents, appelés pour la liquidation, firent si bien que doña Caridad se trouva dans le plus grand dénûment.

Ce fut seulement au bout de quelque temps que doña Caridad et sa sœur Lolita comprirent toute l'étendue de leur malheur. Pendant de longs mois elles purent encore aller dans leur magnifique landau à la maison de fous où était enfermé don Pancho. Et quand celui-ci fut mort dans un accès de folie furieuse, doña Caridad put encore faire embaumer et transporter le cadavre en Espagne dans un cercueil d'acajou superbe, pour que son mari reposât dans le petit village des Asturies où il était né. Car doña Caridad était délicate et avait le culte des morts; et puis... « don Pancho l'avait rendue très heureuse ».

UOFM

Don Pancho était, à ce qu'il semble, une brave homme. Assurément il avait dû gagner ses millions, comme tous ceux qui font de pareilles fortunes, sans ménager personne, et sans accorder une importance excessive aux scrupules de conscience ; mais on ne pouvait nier — et doña Caridad pensait à cela en regrettant son mari — qu'il ne fût bon comme le bon pain et infiniment généreux... Pourtant doña Caridad avait toujours feint d'ignorer le point noir, ou plutôt, pourrait-on dire, le point « mulâtre » de la vie de don Pancho... Celui-ci en effet — après tout, les faiblesses de la chair ne trouvent-elles pas grâce devant les juges les plus sévères? — trompait sa chère Caridad avec Tula qui était une « mulâtresse au teint clair », vraiment digne d'un sultan.

Caridad, généreuse et honnête, allait jusqu'à trouver bien que les hommes, dans ce pays de luxure, eussent recours à ces femmes-là pour satisfaire « certains instincts... ». Plus esprit que matière, elle se représentait sa rivale comme une belle statue de terre cuite dans laquelle seul l'argent de don Pancho infusait la vie et la passion. Au bout du compte, elle avait pitié de son mari et elle considérait avec un sentiment de dégoût mêlé d'effroi « toutes les femmes de couleur ». Heureusement don Pancho, — loin d'imiter le comte de Junco qui vivait cyniquement avec une métisse — sauvait les apparences, en dissimulant ses infidélités avec un tact infini et en témoignant une tendresse et un respect assez noble à sa femme, qu'il regardait comme « une sainte ».

Peut-être était-ce précisément pour cela que don Pancho... Que de fois en effet le mari adultère n'est qu'un pauvre homme timide et vicieux qui.....! Ces réflexions, doña Caridad commençait à les faire *in petto*, et Lolita, plus hardie, comme toute vieille fille, les développait tout haut. Certes oui, don Pancho avait bien raison de les respecter — Lolita mettait le pluriel naïvement — et de se présenter devant elles, « toujours si correct avec ses gilets blancs, réservant pour d'autres les vulgarités ». Doña Caridad était une Pénélope sans prétentions. Elle faisait son devoir avec une facilité merveilleuse. Dans ce pays torride et parfumé il y a en effet aussi des cas de chasteté. Lolita par exemple dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer à cet égard : c'était une Diane chasseresse sans

le moindre Endymion; c'était même une féministe intransigeante.

Caridad et Lolita Solorzano étaient filles d'un Basque et d'une Cubaine. Elles étaient toutes les deux fines et élancées, mais Caridad avait l'air plus femme et plus créole que Lolita. Lolita avec ses lèvres très minces, avec son nez et son menton pointus, ressemblait à un garçon. Don Pancho avait été l'associé du vieux Solorzano dans une compagnie maritime. Peu de temps avant sa mort, Solorzano, qui était veuf depuis plusieurs années, avait marié Caridad avec don Pancho, en signant autant d'actes, et en faisant autant de calculs que s'il se fût agi d'acheter un vaisseau. Il avait une telle confiance dans son gendre, que, si la bigamie avait été permise, il lui eût dit : « Épouse aussi Lolita ». Don Pancho put croire ce vœu réalisé. Ce que Caridad était pour lui, une amie, Lolita l'était aussi. Les deux sœurs s'occupaient ensemble de lui, rivalisaient de soins, et lui présentaient à qui mieux mieux des notes de bijoutiers et de couturières. La seule différence, c'est que naturellement, de loin en loin, Caridad faisait à son mari certaines concessions dont Lolita — horreur! — n'aurait pas voulu admettre la possibilité. Et la vie s'écoula ainsi. Don Pancho gagnait de l'argent, il en laissait un peu entre les mains couleur d'or de sa brune maîtresse, abandonnant le reste à doña Caridad et à Lolita, vrais paniers percés.

Elles avaient été élevées à l'européenne dans une pension de New-York. Elles aimaient à aller à la messe, à offrir des fleurs et des manteaux de parade aux saintes images, à être marraines de tous les négrillons cagneux et ventrus qu'on leur présentait, et aussi à faire de fréquents voyages, partant tantôt pour les plages du Nord — lisez des États-Unis, car c'est ce qu'à Cuba on appelle le nord — tantôt pour Paris.

Sans être vaniteuses, elles aimaient passionnément le luxe. Leur maison était pleine de plats d'argent, de porcelaines et de cristaux de prix, leurs écuries d'attelages andalous et de chevaux anglais, leurs armoires de linge fin garni de dentelles. Les comptes de Lolita avaient quelque chose de fantastique. Elle les faisait de mémoire : les rouleaux de cent pièces de 25 francs, soit 2 500 francs, étaient son unité monétaire. Lolita disait : « Un rouleau, un rouleau et demi, deux rouleaux et

quelque chose. » Et cuisiniers et cochers, servantes et laquais faisaient joyeusement leur pelote. Ajoutons que la maison avait toute une cour de parasites, et que doña Caridad et Lolita, comme des reines, ne mettaient jamais une robe plus de trois fois. Il est vrai que don Pancho gagnait infiniment d'argent, à vendre son café, son tabac et son sucre.

A ce moment-là, dans un pareil pays, la vie avait les bizarreries d'une déesse que l'ivresse égare. Don Pancho jouit de toutes ses faveurs et eut à subir tous ses mauvais tours. S'il avait été économe comme un Français, ou sensé comme un Américain du nord, peut-être eût-il pu la soumettre à son caprice : mais il était fou, léger et mauvais chrétien, comme tout bon Asturien ; déjà sur le retour, il s'était mis à donner dans les métisses, sans prendre garde à l'allure vacillante de la vie qui trébuchait à ses côtés.

Au nom de quelle morale pourrait-on condamner don Pancho? Doña Caridad et Lolita ne lui reprochèrent jamais rien. Au contraire, quand la catastrophe fut une chose sûre et certaine, et qu'il ne leur resta plus que l'espoir de recouvrer une infime partie des biens perdus, elles ne songèrent qu'à se lamenter en répétant l'une après l'autre :

— Si nous avions su économiser !...

— Si nous avions su économiser !...

II

Parfois les pauvres cigales se voient forcées de se déguiser en fourmis. Mais un déguisement n'a jamais été une métamorphose... C'est le cas pour madame Gonzalez et mademoiselle Lolita. — Appelons-les toujours ainsi désormais, puisque depuis leur installation à Paris dans une rue silencieuse et inconnue de Montrouge, c'est sous ce nom qu'on les connaît chez l'épicier, chez la concierge et chez tous les fournisseurs du quartier. — Toutes deux sont bien maintenant des cigales déguisées en fourmis dans le carnaval tragique de la vie, mais elles sont prêtes — oh ! combien — à jeter bas le masque et à s'évader de la fourmilière pour chanter au soleil, dès que le hasard le leur permettra.

Au temps de leur splendeur, elles avaient fait quelques séjours à Paris, habitant dans des hôtels somptueux du quartier de la place Vendôme, passant leurs journées à ruiner don Pancho chez les couturiers de la rue de la Paix. En se voyant perchées au cinquième étage, réduites à se contenter d'un petit appartement qui n'avait que deux pièces avec cuisine et couloir, dans la rue du Moulin-Vert à Montrouge, madame Gonzalez et Lolita se regardèrent en disant :

— Est-possible?

— Est-ce donc possible?

Hélas! oui, rien de plus vrai. Elles habitaient 42, rue du Moulin-Vert, à cinq minutes de l'église de Saint-Pierre de Montrouge.

Un tramway à vapeur, haletant comme une bête monstrueuse, les menait en une demi-heure au coin du boulevard Saint-Denis, d'où elles pouvaient aller, soit à pied, soit par l'omnibus de Madeleine-Bastille gagner l'Opéra, si c'était nécessaire. En revanche, il n'y avait guère plus de dix minutes entre leur maison et les fortifications, ce qui leur permettrait de faire des promenades au grand air sans rien dépenser.

Madame Gonzalez avait l'intention de vivre confinée dans son quartier. Elle savait que Montrouge, comme tant d'autres faubourgs lointains de Paris, « n'était plus Paris », et qu'elle ne risquait guère de rencontrer des compatriotes rue d'Alésia ou avenue d'Orléans.

Non; les Cubains qui venaient à Paris comme les Espagnols, comme les Argentins, comme toute la population flottante hispano-américaine, se logeaient au centre de la ville près des grands boulevards quand ils étaient simplement de passage, — ou s'installaient dans les parages de l'Etoile et du Parc Monceau, quand leur séjour à Paris était long et leur genre de vie fastueux.

A Montrouge, ainsi que dans tous les faubourgs tranquilles et modestes où se construisent des quartiers nouveaux, on rencontrait sans doute des étrangers : « Mais ce sont des sans-le-sou — expliquait madame Gonzalez à mademoiselle Lolita — qui viennent, comme nous, végéter, vivre en silence d'une vie misérable, ou des gens simples qui gagnent ici leur pain plus

facilement que dans leur pays. » Il n'était donc pas impossible qu'elles rencontrassent un jour ou l'autre dans les bazars de cinquième ordre de l'avenue du Maine ou devant les étalages de volailles et de légumes improvisés sur le trottoir par les boutiquiers du quartier, quelque Espagnole ou quelque Mexicaine, en train de faire des achats et d'estropier honteusement le français; mais loin de lier connaissance avec ces sœurs de misère et d'exil, elles les fuiraient : point par orgueil assurément, par égoïsme, tout simplement pour n'avoir pas à déplorer d'autres infortunes que les leurs.

Elles passèrent de longs mois dans cet état d'esprit, en proie à la misanthropie et à la nostalgie du passé. Leur installation dans cet appartement minuscule de la rue du Moulin-Vert dura tout l'été. Le logis était clair et propre. Tapissé d'un papier qu'enjolivaient des motifs Empire, avec ses deux ou trois portes à petits carreaux, il avait l'air d'un joujou fragile facile à détraquer. Lolita, qui était à la fois sentimentale et moqueuse, disait : « Je n'ose pas appuyer mes semelles sur le parquet, car il me semble que j'habite une maison de poupée. »

Et ensuite elle soupirait. Il ne fallut pas beaucoup de meubles pour remplir la maison de poupée. Deux lits, deux petits fauteuils, deux tables de nuit et une armoire suffirent pour la chambre à coucher; six chaises, deux fauteuils, une bibliothèque et deux tables pour le salon. Tout était simple et de bon goût. Des 3 000 francs avec lesquels les deux sœurs étaient arrivées à Paris, il leur resta, après qu'elle eurent meublé tout leur logis, 2 300 francs.

Elles avaient apporté de la Havane, outre le perroquet — qui maintenant avait sa place dans la cuisine, près de la fenêtre — mille bibelots, entre autres de nombreuses photographies et deux ou trois malles pleines de vêtements et de linge : épaves sauvées du naufrage, qui servirent à équiper le nouveau vaisseau, ou pour mieux dire le nouveau canot, seul terme qui convînt à la fragilité et à la petitesse du logis.

Les cigales commencèrent à prodiguer des trésors d'habileté, la seule ressource qui leur restât. Si insignifiant que parût chaque objet, elles s'émerveillaient en voyant les différents partis qu'on en pouvait tirer. Une malle, par

exemple... On eût cru qu'elle n'était bonne qu'à renfermer des vêtements... Grossière erreur... Il n'y avait qu'à mettre dessus une paillasse qu'on recouvrait d'une housse taillée dans de la cretonne ou dans un rideau de jute, et la malle était convertie en divan. Les couvre-pieds de batiste, ornés de dentelle, faisaient office de stores. Avec de vieilles robes de chambre de linon, quelques bandes de crochet, une paire de ciseaux et un rouleau de fil de fer, les deux femmes fabriquaient des brise-bise et des abat-jour en un clin d'œil.

C'était prodigieux. Qui leur avait donc enseigné à faire des miracles? En vérité elles semblaient être nées pour vivre avec cinq francs par jour. Il y avait de quoi rire. En tout cas, le minuscule appartement, qu'elles avaient arrangé toutes seules, devenait peu à peu une vraie bonbonnière.

Sur les murs on voyait une foule de photographies, de gravures et tableautins, sans valeur du reste. Les aquarelles que Lolita avait faites du temps où elle était pensionnaire occupaient pour la première fois la place d'honneur, et de petits morceaux de satin où s'étalaient des fleurs et des feuilles peintes également par elle, avaient bien vite servi à recouvrir des coussins. La bibliothèque, une bibliothèque genre anglais, dont la hauteur ne dépassait pas celle de l'épaule, avait toujours ses petits rideaux verts à moitié tirés : les livres se laissaient voir, tandis que les tasses à thé, les verres, les couverts, les assiettes à dessert et le sucrier restaient dans une ombre discrète. C'était une sorte de bibliothèque-buffet; et c'était en outre un support pour une glace à trois faces, si bien disposée par rapport à celle de la cheminée, que madame Gonzalez et mademoiselle Lolita pouvaient se mirer au gré de leurs désirs.

La cuisine, d'une exiguïté invraisemblable, servait en même temps de salle de bains et de cabinet de toilette; un tub de zinc, placé sous le robinet, était affecté à toutes les opérations hydrothérapiques; les casseroles, les bassines et les poêles, brillantes à force d'être fourbies, étaient autant d'autres miroirs où se réfléchissaient en se déformant les figures émaciées et expressives des deux sœurs; là elles y apparaissaient réduites, tantôt éclairées par la lueur dorée du cuivre, tantôt vagues et confuses dans la blancheur opaque du fer-blanc. Tout était propre et mélancolique. Tout souriait et pleurait à la fois.

Les lits étaient ornés de nœuds de ruban fané ; il fallait plier en deux les nappes, tant la table du salon était petite ; quelques bibelots de bronze, quelques porcelaines de valeur, un vase d'argent, placés çà et là sur les cheminées ou sur deux colonnes improvisées, pièces de bois qu'on avait simplement recouvertes de vieux morceaux d'étoffe, avaient l'air de visiteurs impatients de partir ; tous ces objets semblaient aspirer à s'en aller vers d'autres demeures, bien entendu après le séjour obligatoire dans la vitrine d'un marchand de bric-à-brac ou à l'étalage d'un antiquaire. Un œil perspicace, accoutumé à discerner dans les choses un reflet de la vie à laquelle elles sont mêlées, pouvait seul comprendre l'état d'âme à la fois douloureux et ironique de cette maison de poupée. Car elle avait une âme tout comme ses maîtresses. Et cette pauvre âme était déchirée par la lutte de la réalité contre les souvenirs. Parfois à la nuit tombante, par exemple, on eût dit que tout agonisait dans le logis en miniature : les meubles, les ornements de toute sorte, les deux femmes qui demeuraient immobiles au fond de leurs fauteuils avec leur ouvrage abandonné sur les genoux ou leur livre à demi fermé dans la main, le perroquet qui cachait sa tête dans ses plumes pour s'endormir. Puis la lampe à pétrole, avec son abat-jour rose, semblait par un miracle tout ressusciter à demi... Mais, à vrai dire, la maison de poupée ne vivait plus jusqu'au lendemain. C'était seulement pendant les heures de soleil qu'elle vivait et souriait. Car à Paris de temps en temps le soleil ne laisse pas de briller.

III

Cependant à Cuba les hommes d'affaires, les avocats et les exécuteurs testamentaires embrouillaient à qui mieux mieux le fameux procès dans lequel la veuve et la belle-sœur de don Pancho Gonzalez mettaient tout leur espoir. Les deux femmes, qui ne recevaient qu'une pension mensuelle de 150 francs, virent disparaître en quelques mois les 2 300 francs qui leur restaient de l'argent du voyage.

Elles faisaient l'apprentissage de Paris. Malgré tous leurs

projets d'économie et de vie modeste, elles se laissaient entraîner par les séductions dangereuses de la capitale. Quelques visites dans les grands magasins, plusieurs soirées passées au théâtre et quelques fiacres — les taxi-autos n'existaient pas encore et la plupart des lignes du métropolitain étaient en construction — suffirent pour épuiser leur minuscule trésor. Pendant l'hiver de 1904, madame Gonzalez et mademoiselle Lolita se virent définitivement réduites à la pauvreté sans autre ressource que leurs cinq francs par jour. Alors commença une vie inavouable de misère silencieuse et discrète. Tous les expédients que Paris offre aux malheureux, les deux femmes les connurent et y eurent recours.

Au milieu de telles angoisses, madame Gonzalez vieillissait à vue d'œil, tellement qu'à cinquante-quatre ans, elle avait l'air d'en avoir soixante-cinq.

— Vois-tu, ma chère, — disait-elle à Lolita, — toi tu es beaucoup plus jeune que moi, et tu es plus forte. Moi je m'occuperai de la cuisine, du linge, du ménage, et toi, tu sortiras pour voir si tu trouves quelque chose...

Ce quelque chose ne signifiait, cela va sans dire, rien de coupable. Il ne s'agissait pas pour Lolita, avec ses trente-cinq ans, son corps anguleux, ses robes retapées et ses chapeaux qu'elle faisait elle-même, d'aller se promener en quête d'aventures sur les grands boulevards ni sous les arcades abandonnées du Palais-Royal. Rien n'était moins conforme aux intentions de madame Gonzalez ni aux aptitudes de Lolita. Ce « quelque chose » était tout simplement la recherche, la poursuite d'un emploi qui les aidât à vivre : leçons de langues, traductions, situation d'interprète ou d'institutrice.

Durant plus d'un an Lolita lutta sans succès. Elle parcourut Paris de Montparnasse à la Villette, de l'Etoile à la Bastille... Elle alla dans des journaux et dans des maisons d'édition hispano-américaines; elle prit des leçons de dactylographie. Elle déchiffra à la loupe les petites annonces du *Journal* et du *Matin*, et elle recourut pour ses allées et venues à travers Paris aux moyens de locomotion les plus rapides, les plus modestes et les plus dangereux : les secondes du métro, l'impériale des omnibus et des tramways. Elle marcha aussi beaucoup, trop pour ses pauvres pieds qui

étaient très délicats; ils finirent par se blesser et les plaies, en s'envenimant, suppurèrent tellement qu'un médecin de quartier, appelé à la hâte, en vint à dire qu'on devrait peut-être les amputer.

Tout en pleurant, madame Gonzalez, à force de précautions hygiéniques et d'énergie, réussit à guérir mademoiselle Lolita qui put ainsi s'élancer de nouveau à la conquête de Paris.

Un après-midi elle éprouva une grande joie : un éditeur la chargeait de traduire en espagnol un roman intitulé : *la Sanglante Ironie* d'un certain monsieur — Lolita ne se souvenait pas bien — Rachilde ou Rochil... Le lendemain, elle reçut le volume et une lettre de l'éditeur : il la priait de lui envoyer les premières pages de sa traduction pour qu'il les examinât, car, disait-il, il n'avait pas le plaisir de la connaître, etc... Lolita et madame Gonzalez sourirent. Elles n'avaient jamais rien traduit, mais... qui ne savait traduire? Lolita dictait, madame Gonzalez écrivait tout en pensant aux 298 francs que représentait la traduction, à raison de un franc la page.

De temps en temps, Lolita lui demandait de sa voix aiguë et chantante, non sans une certaine émotion :

— Qu'en dis-tu?

— C'est très bien, ma chérie, continuons, — disait gravement madame Gonzalez.

Et la dictée recommençait, monotone comme une mélopée...

— Comment, trouves-tu cela?

— Un peu étrange, — avouait madame Gonzalez. — Mais ces diables de Français écrivent d'une façon si bizarre...

Le lendemain, mademoiselle Lolita se rendit chez son éditeur, à la fois toute souriante et toute tremblante. Un Espagnol, aux cheveux blancs et embroussaillés, la reçut et après avoir feuilleté les pages qu'elle venait de lui remettre :

— Mademoiselle, — lui dit-il, — je le regrette beaucoup, mais vous avez traduit tout à fait « mot à mot »; ce n'est pas de l'espagnol, c'est du français. Je ne puis rien faire de votre travail.

Lolita dut faire appel à tout son orgueil pour retenir ses larmes. Madame Gonzalez et elles comprirent seulement au bout de quatre jours le sens de cette réponse cabalistique donnée par l'employé de la maison d'édition, ce « *motamo* »

comme elles disaient, qui leur fermait la porte de l'espoir, quand elle commençait à s'ouvrir.

— J'ai trouvé, — s'écria à la fin madame Gonzalez. — Ce n'est pas « *motamo* », mais mot... à... mot..., c'est-à-dire mot pour mot. Mais comment veut-il donc qu'on traduise, ce diable d'homme?

Mademoiselle Lolita alla vendre sur les quais la *Sanglante Ironie*, et on lui en donna cinquante centimes parce que le livre était neuf et que les premières pages seules étaient coupées.

Les deux femmes avaient fait savoir dans le quartier qu'elles donnaient des leçons d'espagnol et d'anglais, et la crémière, la boulangère, l'épicière, toutes ces françaises laborieuses qui, chaque matin, recevaient la visite de Madame ou de Mademoiselle, lorsque celles-ci venaient faire leurs provisions, leur petit filet à la main, étaient prêtes à leur trouver des élèves.

Partout on les estimait. Le boucher, chez lequel elles n'entraient que deux fois par semaine, debout parmi les dos des veaux, des bœufs et des moutons, dont la blancheur nacrée s'ornait de fleurs et de feuilles artificielles en papier, les saluait avec un sourire franc et aimable. Les vendeuses d'une grande charcuterie de la rue d'Alésia, où elles n'allaient que tous les quinze jours pour acheter un franc de jambon et de galantine, s'intéressaient à leur santé et à leurs affaires. Le pharmacien auquel Lolita achetait de l'éther, de l'eau oxygénée et de la poudre de riz, en était venu à lui faire crédit. Et la concierge, ce monstre dévorateur de pourboires et détenteur de secrets, qui effraie les habitants de Paris, s'apprivoisait et prenait des façons moins despotiques avec madame Gonzalez et mademoiselle Lolita qui étaient « tout à fait gentilles », qu'on n'entendait jamais faire de bruit, qui ne recevaient aucune visite et ne tachaient point le tapis de l'escalier.

De cette sympathie qui les entourait, il était logique d'espérer quelque chose. En effet un après-midi il monta à leur cinquième étage, un Français aux cheveux blonds d'une quarantaine d'années qui désirait apprendre la guitare. Lolita et madame Gonzalez se regardèrent consternées. De leur vie elles n'avaient jamais eu de guitare entre les mains.

IV

Était-ce possible? Non ce n'était pas possible. Et cependant sur ce petit bout de papier, il y avait bien la liste exacte des dépenses pour ce jour-là, et l'on reconnaissait l'écriture aristocratique de madame Gonzalez.

Lait	0 fr. 20
Pain	0 fr. 10
Bouillon	0 fr. 15
Café	0 fr. 10
Légumes	0 fr. 15
Viande	0 fr. 50
Fruits	0 fr. 20
Beurre	0 fr. 15
Total	1 fr. 55

Il fallait simplement ajouter quelques centimes pour le sucre, les épices et le thé qui ne s'achetaient pas par aussi petites quantités. De toute façon il résultait que ce jour-là — un jour clair et bleu de printemps, les deux femmes avaient vécu avec 1 fr. 75 à peine. Cela paraissait impossible... Et madame Gonzalez se rappelait en souriant les déjeuners chez Larue, les dîners chez Paillard ou au Pavillon d'Armenonville, les soupers chez Maxim où ce pauvre don Pancho, qui ne pouvait s'accoutumer à l'habit, tachait le plastron de sa chemise et payait, sans sourciller, des notes de 200 francs et plus.

— Serait-ce que nous avons rêvé? — demanda-t-elle à Lolita.

Et comme Lolita poussant un soupir, ne lui répondait pas.

— Bah! — continua sur un ton dédaigneux madame Gonzalez. — Dieu sait que pour moi les repas sont ce qu'il y a de moins important, bien que la cuisine de ces diables de Français ne laisse pas d'être savoureuse;... mais ce qui me plaisait, c'était de manger dans des établissements luxueux au son de la musique, assise à une table ornée de fleurs... J'aimais à dévorer des yeux ces mets si bien présentés, ces desserts, ces fruits arrangés avec tant de goût... Et les roastbeefs dans leurs plats d'argent coiffés de larges couvercles et posés sur un

réchaud à alcool..., et les maisons de thé de Londres... avec tant de choses si appétissantes pour faire la trempette... et notre table de la Havane... t'en souviens-tu? Pancho aimait tant la cuisine créole!... Tiens, je crois voir encore une file de plats immenses, avec des tranches de viande salée ou hachée, des tas de riz bouilli, des bananes et des patates frites... Ne te semble-t-il pas en sentir l'odeur, Lolita? Te rappelles-tu les cochons de lait rôtis? En avions-nous du monde pour le Réveillon! Il y a maintenant dix ans, je me souviens parfaitement, nous donnâmes un souper de soixante couverts. Il nous coûta 3 000 douros... 15 000 francs... Et maintenant tu vois... Lait 0 fr. 20... Pain 0 fr. 10... Nous ne dépensons que deux sous de pain par jour.

Lolita soupira de nouveau. Et madame Gonzalez conclut par cette remarque.

— Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que nous avons des restes. J'ai mis de côté la moitié du lait pour le petit déjeuner de demain.

Les cigales transformées en fourmis finirent par être plus fortes que les bohêmes, les meurt-de-faim, les fripons sans-le-sou de Quevedo; et dans le riche pays de Pantagruel elles arrivèrent à vivre — ce n'était pas en vain qu'elles étaient d'origine espagnole — grâce à l'habileté et à la sobriété qui sont les deux grandes ressources de leur race. Paris, cette ville où tous les peuples ont laissé un peu de leur caractère, avec un sourire encourageant, semblait leur dire : « N'ayez pas honte. Mes restaurants à prix fixe vous paraissent-ils chers, même les Chartier où pour un franc on vous servira de quoi ne pas mourir de faim? Votre bourse ne peut-elle se permettre une pareille dépense? Les légumes cuits qu'on trouve chez le crémier vous semblent-ils d'un prix exorbitant? Qu'à cela ne tienne... Je vous offre mon « pâté de foie » à bon marché, mon boudin fumant, mes petits fromages à deux sous, mes chaussons aux pommes, mes tartes à la crème parfumées à la fleur d'oranger, mon cidre et ma bière à 0,15 le litre. Comment trouvez-vous cela? » Et les deux femmes baissaient la tête, confondues. C'était vrai; avec rien, on pouvait se nourrir à Paris... Toutes deux elles avaient naturellement une maigreur de squelette. Lolita avait fait le sacrifice d'acheter un peu de rouge

pour ses joues, et un bâton de carmin pour ses lèvres. Et elle expliquait :

— C'est que je suis si pâle... mais si pâle que... je ne sais pourquoi — les gens me regardent dans la rue quand je ne me farde pas.

V

Les robes des femmes, comme les âmes, connaissaient les mystères profonds de la métempsycose : elles passent d'un corps à un autre. Elles connaissent aussi les prodiges de la métamorphose : la sortie de théâtre se change en jupe, les robes de chambre et les jupons en blouses et en matinées. Mais jamais aucune femme ne fut plus experte que madame Gonzalez et Lolita à manier les ciseaux ni à découvrir les petits coupons avantageux. Madame Gonzalez se fit un costume tailleur avec une redingote et un pardessus de demi-saison de feu don Pancho. Dès le commencement de l'automne, Lolita recouvrait les chapeaux d'été avec des morceaux de velours qu'elle avait dénichés et achetés à des prix dérisoires parmi les soldes du vendredi au Bon Marché. Car en quelques mois, celles qui à un certain moment s'étaient habillées dans les grandes maisons de couture de la place Vendôme et de la rue de la Paix, étaient arrivées à trouver la clef de cette science conventionnelle où excelle le public bruyant qui se presse, toujours à l'affût des aubaines, dans les grands magasins. Les mercredis, par exemple, elles les passaient presque tout entiers au Louvre, dans le hall des soieries; elles plongeaient avec délices leurs mains fines et tremblantes au milieu des coupons de satin liberty aux tons vifs et changeants, prises de vertiges parmi la lumière éblouissante et le bruit dans ce royaume de la vanité et des chiffons.

Quelquefois, n'ignorant pas qu'en pareille matière les fractions réunies coûtent moins cher que l'entier, elles essayaient de découvrir quatre ou cinq petits coupons identiques, pour faire, en les achetant, une économie de vingt ou vingt-cinq centimes et elles restaient pendant des heures près de la table où la soie et les satins multicolores glissaient avec un bruit de

frou-frou entre les doigts des femmes qui les mettaient sens dessus dessous.

Mademoiselle Lolita, qui avait plus d'aplomb que sa sœur, avait coutume d'essayer — par-dessus sa robe, car elle était si mince qu'elle le pouvait facilement — un de ces déshabillés exquis, qui, même avant de sortir du magasin, semblent déjà imprégnés de volupté. Puis, non sans avoir rêvé un peu devant la glace, elle l'ôtait en soupirant.

Si elles avaient du linge à acheter, elles attendaient février, ce mois où sur tous les murs de Paris et dans les gares du métro apparaissent les grandes affiches de l'exposition de blanc, qui intéresse tant les femmes. C'était le mois des chemises, des jupons, des pantalons. Partout se détachait ce mot, blanc... blanc; et tout Paris allait renouveler son linge pour se purifier en quelque sorte. Blanc, blanc. Et les magasins avaient une blancheur de neige; ils ressemblaient de loin à un vaste champ d'anémones sauvages ou d'orangers en fleur... car la propreté et la coquetterie ont pour emblème la même couleur que la vertu.

Lolita et sa sœur avaient pour les grands magasins un amour passionné et ardent. Sans argent dans leur poche, partant à l'abri des tentations, elles allaient s'y promener pour avoir le plaisir de caresser d'un regard connaisseur les étoffes légères et jolies, les accessoires de toilette, et les étalages de parfumerie. Elles allaient regarder et aspirer les senteurs des essences... Leurs yeux brillaient, leurs narines minces frémissaient... Lumière, odeurs et murmures, tout était une pâture offerte à leurs sens. Du haut d'un escalier elles contemplaient avec envie les acheteuses qui, à leurs pieds, se disputaient les « occasions ». C'était une lutte pour « l'affaire d'or », lutte où se déployaient les combinaisons et les ruses les plus variées. Elles déploraient la « maudite déveine » qui les empêchait d'avoir, ne fût-ce que 5 francs, à laisser dans ce magasin, en échange d'un coupon littéralement « donné », ou d'une plume qui « valait le triple ». Les plumes!

Ce hall du Printemps, vu du second étage était une forêt fantastique, une forêt digne des récits des Mille et Une Nuits. Les « pleureuses » étaient semblables à des saules verts, rouges, blancs, de toutes les couleurs. Les « amazones » tremblaient

comme des feuilles de palmiers. Les plumets et les fantaisies étaient de petits arbustes rares, plantes naines nées dans un jardin céleste. Les « aigrettes » se dressaient provocantes comme des cactus d'Afrique, et à travers le bois multicolore et ondoyant allaient et venaient les Parisiennes, agiles et menues, tendant leurs mains effilées vers la marchandise fine et fragile.

Mademoiselle Lolita murmurait entre ses dents : « Le jour où je pourrai... le jour où je pourrai » et madame Gonzalez devait l'emmener, en la consolant : « Allons, ma chère, ne dirait-on pas que le bonheur consiste à avoir un plumet sur la tête? »

VI

Paris exerçait sur mademoiselle Lolita et, à un degré moindre, sur madame Gonzalez, une influence presque meurtrière. On dirait que dans les boulevards ou dans les jolis jardins de la grande ville un serpent tentateur est enroulé autour de chaque arbre. Les Parisiens qui sont accoutumés à vivre dans un pareil milieu ne touchent pas au fruit défendu, sinon à leurs heures et avec prudence. Ce sont les malins administrateurs de ce paradis terrestre, dont les Adam et les Ève arrivent généralement de l'étranger... Car Paris ne perd jamais la tête.

Mais madame Gonzalez et mademoiselle Lolita, peut-être parce qu'elles ne mangeaient pas à leur faim, étaient prises de ce vertige que donne trop souvent Paris et rêvaient d'avoir quelque jour leur revanche après tant de misère et de mener cette vie brillante dont elles trouvaient l'écho dans les journaux... Lolita dévorait les informations mondaines du *Figaro*, les articles de modes, de critique théâtrale, et les potins de coulisses. Depuis quatre ans qu'elles vivaient à Paris, réduites à leur pension, elles n'étaient allées que trois fois au théâtre...

Pourtant dans la vie, dans la pauvre vie des cigales, il y eut jusqu'à une demi-douzaine d'aventures. Les trois principales furent celle de Migoya, celle du Printemps et enfin celle que Lolita ne put jamais se décider à avouer.

Migoya était un jeune Cubain qui habitait le quartier latin ; il passait son temps à fumer des pipes et à découvrir les poètes symbolistes, et croyait encore aux paradis artificiels. Migoya faisait des vers et des traductions. Il avait les cheveux longs et portait une cravate Lavallière ; il était ami de Paul Fort, à ce moment-là génie méconnu.

Lolita fit la connaissance de Migoya dans une de ses courses chez les libraires de Paris. Ils sympathisèrent. Comme ils étaient compatriotes, il n'y eut entre eux ni politesse cérémonieuse, ni méfiance, si bien qu'un après-midi Migoya alla rue du Moulin-Vert, avec un bouquet de fleurs et quelques vers où madame Gonzalez découvrit « un sens caché ». Il se montra plein de tact et encouragea beaucoup les deux femmes. Bien vite il devint un intime de la maison et commença à accepter les invitations à dîner de Lolita qui n'y mettait d'ailleurs aucune insistance.

Quand Migoya dînait avec les deux sœurs, elles ne déjeunaient pas ; et quand il partageait leur déjeuner, elles se passaient de dîner. Mais comme il avait l'appétit non pas d'un oiseau, à leur manière, mais d'un éléphant vorace, le budget des pauvres femmes n'en était pas moins en déficit pendant quatre ou cinq jours, chaque fois qu'elles l'avaient fait asseoir à leur table. Un jour Migoya commença à parler d'une revue hispano-américaine, « qui serait une bonne affaire ». Il disposait de quelque argent... Si doña Caridad et Lolita pouvaient, elles aussi, disposer de quelque chose !... L'insinuation ne resta pas longtemps sans effet.

Oui, c'était une bonne affaire ; les calculs ne pouvaient échouer, mais, se disait Lolita désolée, d'où pourraient-elles bien tirer quelque argent ?... Migoya sut si bien s'y prendre, il fut si insinuant et si habile, qu'un après-midi Lolita porta avec lui au Mont-de-Piété les objets de quelque valeur qu'avaient conservés les exilées : un vase et des couverts d'argent, deux ou trois bagues et un chapelet de nacre. On leur donna cent francs : joints aux cinq cents francs sur lesquels il comptait, ils suffiraient, disait Migoya, pour assurer la publication des premiers numéros.

Ensuite les annonces et les abonnements feraient vivre la revue... Lolita devait préparer une série d'articles sur la mode

et sur les théâtres, et doña Caridad traduire quelque chose de l'Anglais... que d'illusions! Lolita voyait l'horizon s'éclaircir... Ah! si elles avaient de la chance!... Ce Paris lumineux et vibrant, qui l'éblouissait, allait donc enfin lui tendre les bras!...

Paris est une ville qui dessèche les cœurs et c'est pour cela qu'errent à travers ses rues tant de gens sans cœur. Migoya était de ceux-là... Madame Gonzalez et mademoiselle Lolita n'entendirent plus jamais parler de lui.

VII

L'aventure du Printemps fut peut-être plus périlleuse, mais finit mieux.

Malgré les séductions de Paris et les révoltes morales que la misère suscite et justifie, mademoiselle Lolita et sa sœur ne firent jamais de faux pas et ne dérogèrent jamais à leurs principes d'honnêteté et de vertu.

Et pourtant un jour Lolita, par autosuggestion ou machinalement, fit ce qu'en réfléchissant froidement, elle n'eût jamais tenté. Elle tendit ses mains pâles et décharnées comme celles d'une sainte, pour dérober le bien d'autrui. Ce fut dans les magasins du Printemps par un tiède après-midi d'avril.

Elle avait à peine mangé le matin. Partout dans Paris on vendait des violettes; le soleil brillait. Les jeunes femmes avaient des robes et des blouses blanches; sur l'impériale des omnibus quelques hommes gros, tout ruisselants de sueur, s'éventaient avec leurs chapeaux de paille. A travers le magasin, plus que n'importe où, flottait un parfum de violettes. Et c'était une grande exposition de dentelles, dentelles de Cluny, de Valenciennes, de Bruxelles et de Malines authentiques ou non, entre-deux de Saint-Gall, tissus d'une finesse et d'une douceur infinies faits pour les mondaines et les millionnaires par les douces habitantes des béguinages de Bruges et de Gand. Dans toute la partie du magasin où on les vendait, c'était comme si eût dévalé un torrent d'écume. Lolita, absorbée, contemplait les blancs abîmes où les femmes

plongeaient leurs mains avec bonheur. Éblouie, prise de vertige, elle pensait à des cygnes, à des colombes, à des lis, à tout ce qui avait la blancheur et la légèreté des dentelles. Et comme elle était à jeun, il y eut un moment où les broderies et les dentelles la firent songer à ces fruits du tropique dont la pulpe est blanche et parfumée, à des monceaux de sucre, à des meringues, à des cruches d'où le lait s'échappait à flots... Et, les yeux troubles et la gorge sèche, poussée, entraînée par un instinct irrésistible, Lolita se dirigea vers les comptoirs débordant de dentelles, qui semblaient s'offrir pour calmer la soif de ses sens...

Avec un geste de convoitise elle enfonça sa main parmi ces tissus si fins et si doux. Elle serrait déjà sa proie entre ses doigts et se préparait à la cacher, quand une main vigoureuse se posa sur son épaule et une voix moqueuse l'interpella ainsi :

— Mon Dieu ! Quelle surprise !

Lolita ferma les yeux.

Elle était prise.

Elle sentit ses genoux se dérober sous elle. Son pauvre corps se couvrit d'une sueur d'agonie, et elle baissa la tête comme un oiseau blessé. A peine put-elle murmurer :

— Pardon...

— Pardon... Pardon... — répéta la voix railleuse en la contrefaisant, et elle ajoutait : — De quoi, ma chère? Vous m'avez bien reconnue?

C'était... Lolita réfléchit un instant... une compatriote,... une amie... Et comme elle avait encore la vue troublée par l'épouvante et éblouie par la blancheur vaporeuse des dentelles, elle ne s'aperçut pas que cette amie inespérée avait les cheveux et les yeux très noirs et le visage couleur d'or. C'était Tula, la mulâtresse, l'amie de feu don Pancho.

Lolita eut un sursaut d'orgueil, prête à se prévaloir des droits que lui conféraient sa race et sa vertu. Mais la pensée du vol qu'elle aurait commis, si elle n'avait pas rencontré la mulâtresse, lui fit prendre une humble attitude.

La vie mettait sur le même rang la cocotte et l'apprentie voleuse.

Tula était très élégante et avait déjà cette désinvolture que

Paris donne même aux mulâtresses. Elle décida Lolita — qui avait perdu toute énergie — à l'accompagner, et elles prirent ensemble une tasse de thé au Printemps, tandis que la mulâtresse lui contait son histoire entre deux gorgées.

— Figurez-vous, ma chère, que Rebolledo, le grand commissionnaire de la calle del Obispo, s'est épris de moi et m'a épousée. Rebolledo est un animal qui a su remplir ses poches à la Havane... Nous jetons l'argent par les fenêtres. Pourquoi vous et Caridad ne venez-vous pas chez moi? Maintenant je suis une femme mariée... Et du reste je vous ai toujours bien aimées toutes deux...

Tula promena ensuite Lolita aux Champs-Élysées et au Bois de Boulogne, dans une auto superbe, et lui offrit, pour elle et pour sa sœur, de l'argent, des billets de théâtre, tout ce qui pourrait leur faire plaisir.

Lolita, peu à peu, reprenait ses esprits. Mais le mal était fait, et il ne lui restait plus qu'à se débarrasser adroitement de la mulâtresse. Place de l'Opéra elle prétexta une visite à faire, et sa compagne la laissa à l'entrée du métro. Lolita qui n'avait pas un sou dans sa poche, se mit en devoir de revenir à pied chez elle — elle avait plus de la moitié de Paris à parcourir — tandis que l'auto de Tula disparaissait sur les boulevards où commençaient à briller des milliers de lumières.

VIII

Malade d'émotion, Lolita dut garder le lit. Madame Gonzalez avait beau faire, elle ne pouvait croire à l'histoire de Tula.

— Ma chère, — disait-elle, en se lamentant, — est-il possible que la vie se moque de nous à ce point? Qu'avons-nous fait de mal? Elle est jolie la récompense que nous valent notre respect de nous-mêmes et notre honnêteté!... Nous voilà fraîches, en vérité... Quand je dis fraîches, il y a de quoi rire... car nous n'avons plus que la peau et les os... nous sommes deux vrais squelettes... Et tu dis que cette maudite mulâtresse s'est mariée avec Rebolledo et qu'elle continue à

être aussi jolie... Je me suis toujours demandé ce que pouvaient bien avoir les mulâtresses pour...

Lolita se le demandait aussi.

Elle revoyait Tula avec les deux énormes diamants qui pendaient à ses oreilles, assise languissamment, comme une favorite, dans son auto. Et elle se voyait à son tour parcourant à pied les rues de Paris, évitant les taxi-autos et les autobus, souvent près d'être écrasée, poussée, bousculée par la foule, écœurée par l'odeur infecte du benzol qu'exhalaient les rues de Paris, ahurie par le bruit et par la trépidation continuelle de ce va-et-vient interminable de voitures et de tramways. Elle se voyait courant de côté et de l'autre, effrayée, hors d'haleine, frôlant les roues monstrueuses d'un camion. Elle se voyait à travers les souterrains du métro, dans ces wagons de seconde où l'on s'entassait brutalement, et où l'odeur de la foule et la chaleur manquaient d'asphyxier les voyageurs.

Elle se voyait enfin avec son air de victime, vaincue par la cité hostile, où la pudeur et l'honnêteté sont des défauts impardonnables. Elle pensait ainsi, triste et révoltée, tandis qu'elle était au lit en proie à l'excitation et au délire de la fièvre. Elle pensait à mille choses tragiques et coupables qui ne lui étaient jamais venues à l'esprit.

Un après-midi elle voulut en finir avec sa misérable existence, et madame Gonzalez lui fit vomir non sans mal le laudanum qu'elle avait avalé à haute dose.

Des jours de calme vinrent ensuite. L'été commençait et Lolita avec ses robes blanches et ses grands chapeaux de paille avait un charme qui était peut-être le dernier rayon de sa beauté. Car Lolita avait une beauté à elle, beauté de femme élancée et souple, et son dédain ingénu des hommes lui donnait un air d'amazone, air fort apprécié à Paris, cette ville où les errants du vice ont élu domicile. Peut-être Lolita, près de la vieillesse, fut-elle prise de tristesse en songeant à sa jeunesse perdue ; peut-être voulut-elle en jouir pour ainsi dire d'un seul coup dans l'espace d'une heure et avoir dans sa vie sinon toutes les péripéties, du moins le bref épilogue d'un roman.

Toujours est-il qu'elle commença à se préoccuper beaucoup

de sa toilette, à se farder les joues, à se peindre les lèvres et à parer de fleurs sa poitrine. On doit également à la vérité de dire que mademoiselle Lolita, une fois bien pomponnée, prenait une ombrelle et un livre, et, laissant madame Gonzalez tenir compagnie au perroquet — qui commençait à perdre ses plumes tellement il était vieux — se dirigeait vers le jardin du Luxembourg, où elle se promenait durant de longues heures parmi les arbres et les statues. Personne ne la regardait, personne ne lui adressait la parole, et elle passait, avec son livre, son ombrelle et ses grands yeux noirs, près des bébés qui remuaient le sable avec des pelles et des bêches, près des mères qui faisaient quelque travail à l'aiguille sans perdre de vue leurs enfants, près des nourrices et des institutrices qui se reposaient au soleil.

Dans les allées du jardin, des couples se promenaient, bras-dessus bras-dessous : c'étaient des étudiants du quartier latin avec de petites ouvrières ou des femmes du boulevard Saint-Michel. Parfois ils marchaient un long moment, leurs visages tout près l'un de l'autre et s'embrassaient à chaque pas. Lolita essayait en vain de ne pas voir « cela ». Ses yeux involontairement, suivaient les mouvements du couple amoureux. A ces heures-là le jardin était plein de soleil. Les moineaux sautillaient sur le sable en picorant çà et là les mies de pain que quelque promeneur leur offrait. Sur le gazon, au pied de la statue ou du buste d'un poète les pigeons roucoulaient. A travers les arbres surgissait de temps en temps le nu d'un marbre ou d'un bronze — faune ou Apollon adolescent... Lolita pensait à beaucoup de choses vagues et incohérentes : à don Pancho avec ses gilets blancs, à la Havane avec son ciel brûlant et bleu, à Migoya lisant des vers bizarres, la pipe à la bouche. Elle pensait au passé et au présent. Elle ouvrait son livre... pour le fermer bien vite. Et tout à coup le souvenir de Tula évoquait en elle des images qui la remplissaient à la fois de volupté et de honte.

Un après-midi Lolita, assise à l'ombre des platanes qui ombragent la Fontaine-Médicis, lisait un livre de vers. Elle le lisait avec nonchalance. Dans le fond, le Polyphème de la fontaine, épiant avec colère Galatée entre les bras d'Acis, était cause de sa distraction. Lolita n'avait jamais rien lu d'Homère,

de Théocrite ni d'Ovide. Polyphème attirait son attention, sans que les souvenirs érudits fussent pour rien dans l'affaire, tout simplement comme le principal ornement du paysage. Et, du Cyclope prêt, dans sa jalousie furieuse, à tuer celui qu'aimait Galatée, les yeux de Lolita se portaient sur l'eau du bassin sombre et calme, où se reflétaient les platanes revêtus de lierre.

Un homme assez âgé, à la mise irréprochable, paraissait prendre plaisir à contempler les mêmes choses que Lolita. C'était un de ces petits vieux galants et oisifs qui se promènent dans les jardins aux heures du soleil, et sur les boulevards ou aux environs du Palais-Royal à la nuit tombante. Il portait un chapeau haut de forme et un monocle. Sa lèvre inférieure était rouge comme le sang quand il jaillit; on eût pris pour un morceau tombé de cette lèvre charnue la rosette de la légion d'honneur qui ornait la boutonnière de sa redingote.

Lolita remarqua la présence de cet homme sans y attacher plus d'importance qu'à n'importe quelle autre rencontre. Le regard de l'inconnu chercha en quelque sorte à arrêter le regard indifférent de sa voisine, comme pour l'inviter à un examen plus attentif. Et afin que celui-ci lui fût favorable, il sourit d'un sourire qui laissait voir ses dents trop blanches et trop régulières... Lolita comprit. Et très rouge et très nerveuse, elle ferma son livre, prit son ombrelle et se dirigea vers l'une des portes du jardin.

Un pas lent la suivit sur le sable. Lolita pressa le sien. Le petit vieux fit de même. Alors elle prit un parti : elle ne se retournerait pas, elle feindrait de n'avoir rien remarqué, et suivrait tranquillement le chemin de sa maison.

Le soir commençait à tomber. Lolita s'engagea dans l'avenue de l'Observatoire. Elle n'entendait plus le petit vieux marcher derrière elle parmi le bruit confus que faisaient les pas des promeneurs quittant en foule le jardin. Lolita continua toujours d'une allure hâtive par la rue Denfert-Rochereau, persuadée que l'inconnu se serait lassé de la suivre.

Son âme était partagée entre la honte et la mélancolie. Jamais elle ne s'était avoué à elle-même que, si elle aimait à se promener dans le Luxembourg, c'est parce qu'elle désirait en secret changer de vie et que, naïvement elle avait rêvé d'un homme loyal et bon qui lui parlerait d'amour.

Et maintenant la réalité lui répondait ironiquement en lui offrant pour tout potage ce vieux galantin qui était sur ses talons. Ce qu'elle avait rencontré dans ses promenades romanesques, c'était non point l'amour, mais le vice... Au lieu du jeune homme simple et honnête, c'était le barbon riche et libidineux... Ses joues fanées et ses yeux fatigués de vieille fille pouvaient-ils prétendre à quelque chose de mieux? Et pourtant, frémissant de tout son corps dans sa candeur de vierge chaste, elle se révoltait contre la destinée. Car elle se considérait comme digne d'inspirer une véritable passion, croyant que sa vertu était aussi une beauté.

C'était décidé, elle renoncerait à ses promenades. L'idée de paraître une aventurière, « une fille », la blessait dans sa dignité et dans sa pudeur. Elle avait envie de pleurer comme une enfant en se rappelant le regard que lui avait lancé le vieillard derrière son monocle... Comment pouvait-il y avoir des femmes capables.....?

Elle était arrivée à la place Denfert. Il commençait à faire nuit. Sans réfléchir, poussée par une curiosité instinctive, elle se retourna : l'inconnu était là. Il était infatigable : il marchait d'un pas rapide et sûr, tout comme un jeune homme. Lolita le trouva élégant. « Il avait dû être bien dans son temps. » Il avait au premier abord, incontestablement l'air d'un homme riche. Mademoiselle Lolita, sans s'en rendre compte, commençait à le juger avec bienveillance, presque avec sympathie. Pourquoi ne serait-ce pas un honnête homme? Oui, pourquoi?

La nuit était venue; mademoiselle Lolita traversait l'avenue d'Orléans. Aux terrasses des cafés, les gens du quartier prenaient leur apéritif. En passant près des tables, on sentait l'odeur pénétrante de l'absinthe. Les boutiques, illuminées, offraient de quoi satisfaire la vanité ou l'appétit. Sous les yeux de Lolita défilèrent successivement des étalages divers, ici des blouses, là des chapeaux, ailleurs, chez un marchand de comestibles, des viandes froides, jambons, galantines et pâtés et des sucreries. Un cinématographe attirait les passants. A ce spectacle qui lui étaient si familier, Lolita attribua tout à coup une signification nouvelle. Cela, c'était la vie, c'était l'abondance. Elle et sa sœur vivaient à demi mortes...

ou, pour mieux dire, elles ne vivaient pas. Et l'on avait le droit de vivre... Elle-même n'était pas à dédaigner, elle avait un certain charme... Elle venait de s'en rendre compte... Pourquoi pas après tout?... Pourquoi pas?... Elle s'arrêta devant un étalage et attendit avec angoisse. Elle attendit un moment, épouvantée de son audace, s'appuyant contre la glace de l'étalage de peur de tomber. Et elle sentit à la fin sur sa nuque le souffle tiède d'une bouche qui murmurait :

— Mademoiselle, écoutez...

Elle se retourna. Derrière le monocle les yeux souriaient, la pupille dilatée. La lèvre rouge se fronça pour parler. Lolita voulut fuir... Une main l'arrêta.

— Voyons... écoutez... n'ayez pas peur...

Mademoiselle Lolita, affolée par la peur, réussit à fuir. Et elle courut, l'expression n'est pas trop forte, pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'elle eût compris qu'elle était sauvée. Une main sur la poitrine, haletante et toute frémissante, elle entra dans le vestibule de sa maison. Elle monta les escaliers en se traînant avec peine. Quelle peur, quelle honte elle avait éprouvées! Dire qu'elle avait été sur le point de s'abaisser jusqu'à une ignominieuse aventure, bonne pour une fille des rues!...

Elle avait quarante ans et n'avait jamais pensé aux hommes... L'ardent désir de vivre qui sommeillait au fond de son âme et les tentations corruptrices de Paris, ce monstre enchanteur qui l'excitait à jouir de la vie, s'étaient unis pour lui arracher le seul bien qui lui restait : l'honneur... Naturellement, à la suite de pareilles émotions, mademoiselle Lolita dut garder le lit de nouveau. Et bien que madame Gon alez lui demandât souvent « ce que cela voulait dire » et « ce qui était arrivé », elle n'obtint jamais de réponse satisfaisante. Lolita devait enterrer avec elle le secret de son aventure inavouable.....

IX

Un matin, une vraie révolution bouleversa soudain la maison de poupée, tant l'émotion fut vive. Au moment où elles s'y

attendaient le moins, madame Gonzalez et mademoiselle Lolita reçurent la visite d'une ancienne connaissance : la Fortune.

La Fortune venait de la Havane, au fond d'une enveloppe, scellée de cinq cachets. Elle venait, dissimulée au milieu de diverses feuilles de papier, toute vêtue de bleu, sous la forme d'une lettre de change de la « Banque nationale de Cuba » tirée sur le Crédit Lyonnais, et l'invitant à payer à madame Caridad Solorzano, veuve Gonzalez, une somme de 38 456 francs. Les paperasses dont la Fortune s'enveloppait comme d'un voile expliquaient les raisons qui l'avaient fait voyager ainsi.

C'étaient des comptes, des inventaires et d'autres documents, d'où il ressortait que le procès engagé par doña Caridad s'était terminé par une transaction. Les adversaires de madame Gonzalez, las de lui payer une pension de cinq francs par jour à titre d'acompte sur la partie de la succession à laquelle elle prétendait avoir droit, lui avait offert une somme assez considérable pour l'indemniser, désireux d'en finir une fois pour toutes... Le fondé de pouvoirs de doña Caridad était devenu raisonnable et avait accepté ce qu'on lui proposait... Il avait pris l'argent d'une main et de l'autre l'avait envoyé à celle dont il défendait les intérêts...

Naturellement ce voyage d'une main à l'autre avait été plus long et plus coûteux que celui de la Havane à Paris. Sans doute entre la Havane et Paris il y a l'Océan avec ses cyclones et ses tempêtes, plus quelques heures de chemin de fer, mais entre les deux mains d'un avoué ou d'un avocat, il y a des milliers d'abîmes qui ne se comblent qu'avec de l'argent.

Ces comptes que reçut madame Gonzalez étaient d'ailleurs très détaillés et sans ratures; ils étaient écrits à la machine; rien de plus net en apparence, mais la façon dont ils étaient dressés était au fond fort embrouillée; en général le style juridique et commercial de ces « paperasses », avait, tout comme les vers Migoya, un sens caché que les pauvres cigales, dans leur surprise et dans leur joie, ne se donnèrent pas la peine de déchiffrer. Leur premier soin fut de s'habiller en toute hâte, de sauter dans un taxi-auto et d'arriver au Crédit Lyonnais, à moitié mortes d'émotion et d'impatience.

Deux heures après elles revenaient au petit appartement de la rue du Moulin-Vert avec leurs trente-huit billets de mille

francs, une poignée de louis d'or, et une douzaine de boîtes et de paquets renfermant un certain nombre d'objets qu'elles avaient achetés. Les cigales était sorties en chantant du Crédit Lyonnais. C'était le mois de mai. Le boulevard avec les bottes de fleurs que l'on vendait partout et les feuilles nouvelles de ses arbres, avait un charme qui grisait.

On entendait parler espagnol de tous côtés. C'était le mois où les étrangers affluent avec des billets d'aller et retour, le mois des fêtes de toute sorte et des concerts militaires. Paris, prêt à bâiller tout l'été, savourait jusqu'à la dernière goutte le nectar divin du printemps. Cette explosion de vie trouva les cigales avec de l'argent plein leurs poches...

Oh! désirs contenus, oh! besoins étouffés de plaisirs honnêtes et de joies puériles!

Sur le boulevard des Italiens même, elles achetèrent un pâté de foie gras de trois francs, un de ces pâtés connus de tout Paris, dans cette pâtisserie renommée qui est un des temples de la gourmandise. Plus loin, chez Boissier, une livre de bonbons de quinze francs, puis chez Liberty des blouses et des écharpes, enfin dans divers magasins, sans quitter le boulevard, des gants, des parfums, des souliers, des journaux de modes, des billets pour un théâtre des Champs-Elysées et des fleurs : des roses de France d'un rouge sombre, des œillets de Nice et des violettes, un monceau de violettes...

Dans le taxi-auto elles étaient prises de vertige... Comme le soleil était éclatant! Comme le ciel était bleu! Cric-cric-cric! chantaient les cigales du monde entier.

— Cric, cric, cric!

Leur hésitation fut de courte durée. Déménageraient-elles? Non... La maison de poupée, outre qu'elle leur suffisait amplement, avait été très bonne, très affectueuse pour elles... Elles avaient vécu là près de neuf ans. Deux ou trois fois, elles avaient blanchi le plafond, et changé le papier morceau par morceau, sans l'aide de personne. La maison devait partager la joie de ses maîtresses et profiter de leur changement de situation; elles achèteraient des tapis, quelques meubles, des rideaux et une femme de ménage viendrait tous les matins pour mettre de la cire, épousseter, et fourbir les cuivres. La

maison de poupée ne pourrait pas se plaindre. On achèterait cet après-midi-là même au perroquet une cage neuve... neuve comme la vie qui commençait.

Elles n'hésitèrent pas davantage à d'autres égards. Économiseraient-elles? Non... Elles allaient enfin vivre, étancher cette soif de vivre dont elles avaient souffert pendant près de neuf ans. Le temps de la misère était passé; c'était leur revanche... elles allaient dépenser, dépenser. Et « après »? Dans leurs âmes de cigales, il faut l'avouer, cet « après » n'avait qu'un écho très faible, presque nul. « Après »? Eh bien, elles verraient. Un nouveau procès... un travail quelconque... on avait le temps d'y penser. Elles réfléchissaient hâtivement, elles parlaient avec volubilité, comme deux petites filles. Le peu d'argent qu'elles avaient reçu, leur semblait un trésor inépuisable. Ce soir-là, elles allèrent à un théâtre des Champs-Elysées, avec les écharpes, les blouses et les souliers qu'elles avaient achetés sur les boulevards. Leur contact avec ce Paris joyeux et prodigue finit par leur faire perdre la tête.

Après le théâtre, elles montèrent à Montmartre où elles n'avaient pas été depuis la mort de don Pancho. Leurs types émaciés et aristocratiques, les firent prendre pour des Ladys excentriques qui se divertissaient à leur manière parmi les cocottes et les fêtards. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans leur âme les habitudes contractées au temps de l'opulence se réveillèrent soudain comme si elles n'avaient sommeillé qu'une nuit. Lolita commanda du raisin à dix francs la grappe et du champagne à deux louis la bouteille. Ce fut là le point de départ.

Le lendemain elles se commandèrent rue de la Paix deux costumes tailleur — bleu foncé — légers et très simples. C'était 1 600 francs pour les deux. Place de l'Opéra, elles achetèrent des robes de théâtre; chez madame Carlier des chapeaux minuscules, d'autres très grands chez madame Reboux. Enfin en gros, elles dépensèrent 6 000 francs entre la place Vendôme et la rue Auber. Avec 4 000 autres elles arrangèrent décemment leur demeure, remplirent leur armoire de linge, et s'achetèrent mille choses indispensables dont elle avaient pu se passer pendant neuf ans.

Elles ne firent plus un pas à pied. Paris était déjà plein de

taxi-autos. Il n'y avait qu'à leur faire signe. Lolita n'ignorait pas que parmi les taxi-autos, comme parmi les hommes, il y a des classes : elle savait que les taxi à drapeau blanc sont hors de prix, bons pour des millionnaires, que ceux à drapeau rouge sont d'un prix raisonnable, ce sont les bourgeois du monde des taxis, que ceux à drapeau bleu enfin en sont comme les bohèmes, qu'ils vont par à-coups, suivant les caprices d'un moteur à moitié ivre, mais qu'ils sont bon marché. Lolita venait d'oublier toute la science qu'elle avait acquise au temps où elle allait à travers Paris comme une petite fourmi, tâchant sur une dépense de quinze centimes d'en économiser cinq.

Calculer, il n'aurait plus manqué que cela! La première auto que les deux sœurs rencontraient en sortant de chez elles, les promenait à travers Paris, puis à travers le Bois, et les attendait, « le compteur en marche », tandis qu'elles prenaient le thé à « la Cascade » ou qu'elles déjeunaient à Armenonville.

Elles allaient à tous les théâtres qui n'avaient point encore fermé leurs portes, très bien coiffées, avec des aigrettes dans les cheveux et des décolletages qui offraient aux spectateurs les plus voisins des leçons gratuites d'anatomie. Elles ne manquèrent d'assister ni à la foire de Neuilly, ni aux courses d'Auteuil, et dans ce monde cosmopolite qu'elles commençaient à fréquenter, elles rencontrèrent d'anciens amis de la Havane, qui les invitèrent à prendre le thé dans les Palaces ou ils logeaient.

Elles payèrent de nouveau des factures effrayantes et satisfirent tous leurs caprices de toilette. Elles étaient comme deux forçats qui viennent d'être libérés, comme deux affamés que l'on vient de transporter dans les cuisines d'un milliardaire. Elles recommencèrent à être la proie des parasites.

Lolita avait oublié son intime désir d'un flirt qui eût égayé sa vie. Paris réclamait tout son temps; jamais aucun homme n'aurait pu, avec ses promesses d'amour mensongères, lui faire éprouver les émotions divines que Paris éveillait en elle... Car Paris, pour elle aussi bien que pour madame Gonzalez, avait le charme d'une chose reconquise.

Elles étaient comme le malade sain et fort après une longue maladie. Peut-être les aveugles qui recouvrent la vue, ont-ils

une sensation semblable. Les neuf années de misère qu'elles avaient passées leur faisaient goûter dans toute sa plénitude ce bien-être de quelques mois : le bonheur suprême pour elles était de pouvoir se souvenir du passé comme d'un ennemi, et d'en rire! Avec quelle petite moue ironique et dédaigneuse à la fois Lolita payait les notes et laissait aux cochers, aux ouvreuses, et aux garçons de restaurant de généreux pourboires! Peut-être mademoiselle Lolita n'agissait-elle pas ainsi sans rime ni raison, mais suivait-elle les lignes d'un plan qu'elle s'était tracé? Mystère. Toujours est-il que les deux sœurs épuisaient leurs dernières cartouches parmi les chants et les rires, et que le champagne frappé avait pour elles de si puissants attraits, qu'un soir, quelques Argentins qui fréquentaient l'Abbaye de Thélème, durent les reconduire chez elles.

Le mois de juillet arriva. Tout le monde quittait Paris. Les amis de madame Gonzalez et de Lolita — riches Espagnols et Hispano-Américains — préparaient aussi leurs valises. Les uns s'en allaient à Trouville, les autres vers les plages Belges, ou les ports de la mer Cantabrique.

— Et vous, — leur demandaient-ils.

— Nous? — répondaient-elles. Et un moment elles faisaient semblant de réfléchir... C'était une chose qu'il fallait examiner sérieusement!

Le 15 juillet 1912, madame Gonzalez et mademoiselle Lolita achevèrent de se ruiner pour la seconde fois... Un déguisement et une transformation n'ont jamais été la même chose. Les cigales ne purent même pas chanter tout l'été. Au moment où le soleil était le plus éclatant, et le ciel le plus bleu, au moment où c'était enfin l'été, leurs élytres gisaient brisés... C'en était fait, l'heure de se taire était venue.

Oh! champs verdoyants, oh! lumière, oh! soleil. De nouveau c'était le silence, les nostalgies, l'ombre... Vivre de nouveau comme les fourmis? Non... non... non.

Le 16 juillet 1912 les journaux de Paris parurent, pleins de nouvelles et d'articles sensationnels. C'était un de ces jours submergés sous un véritable déluge d'informations... Provocations de l'Allemagne, affaires Marocaines, révolutions dans l'Amérique du Sud, prouesses d'apaches, duel entre écrivains,

chutes mortelles d'aviateurs, amours scandaleuses de princesses et de violonistes, de rois en exil et d'étoiles de café-concert, rien ne manquait. A la troisième page du *Matin*, parmi les *Nouvelles en trois lignes*, l'une d'elles ne fût pas sans intéresser la curiosité de quelques lecteurs, et la mienne en particulier. La voici :

Rue du Moulin vert, 42, deux Cubaines dans la misère, les dames Gonzalez, s'asphyxient avec le gaz. On a transporté leurs corps à la Morgue.

C'était l'épitaphe que Paris, dans sa cruauté, offrait à deux de ses victimes les plus innocentes. Moi qui avais connu un peu doña Caridad et Lolita — restituons-leur les noms qu'on leur donnait dans leur pays — j'allai reconnaître leurs corps à la Morgue. On mit les scellés sur la maison de poupée et un sergent de ville enveloppa dans un journal le cadavre du perroquet qui était mort asphyxié, lui aussi. J'organisai une souscription et, avec l'aide de quelques amis espagnols et cubains, je réunis les fonds nécessaires pour que doña Caridad et Lolita pussent reposer dans une sépulture qui leur appartînt. Ce scélérat de Migoya était au cimetière l'après-midi où eut lieu l'enterrement. Avait-il une élégie dans sa poche? qui sait? Tula déposa une couronne de roses blanches sur la tombe « de ses amies ». Et moi qui suis sentimental à mes heures, je me promis à moi-même de développer ces trois lignes du *Matin* jusqu'à donner à mon récit les proportions d'une longue nouvelle. J'ai tenu ma promesse, ce qui est une réparation faite à la mémoire de doña Caridad et de Lolita. Mais c'était un Balzac ou un Galdos qu'elles méritaient d'avoir pour biographe, les pauvres cigales!...

ALBERTO INSÚA

(Traduit de l'espagnol par RENÉE LAFONT.)

LES STATUES D'ÉGYPTE

« IMAGES VIVANTES »

Les statues comptent parmi les monuments les plus nombreux que nous ait laissés l'Égypte : on en trouve souvent par centaines, par milliers, dans les ruines des maisons antiques, dans les tombeaux, dans les temples. Elles sont faites des matières les plus diverses, rares ou communes, terre crue ou cuite, bois, bronze, or, pierre dure, pierre précieuse, et sont par conséquent à la disposition des pauvres comme des riches; enfin, nous en avons de toutes les époques; leur emploi, qui répondait à des croyances aussi anciennes que la civilisation d'Egypte, a eu la même durée.

Nous n'étudierons ici que la signification religieuse de ces statues en nous posant les questions suivantes : comment les Égyptiens concevaient-ils les images des dieux et des hommes; pourquoi façonnaient-ils ces images; quels services en espéraient-ils et leur rendaient-ils en échange; enfin, de quelle vie prétendaient-ils les animer?

*
* *

La nature et l'importance de la statue nous seront tout de suite révélées par une épithète dont les Égyptiens accompagnent généralement le nom du simulacre : ils disent de la

statue d'un dieu ou d'un roi que c'est « l'image vivante », *tout ânch*, du dieu ou du pharaon. Si la statue est une image, *tout*, elle est donc la copie d'un modèle. Quand il s'agit d'un être vivant, il est aisé de reproduire les traits qu'on a sous les yeux; mais, s'il s'agit d'un dieu, où trouver le modèle et comment a-t-on en Égypte résolu ce problème qui s'est posé ailleurs, chez tous les peuples? Le dieu est un être qui vit loin des hommes, généralement au ciel, et dont on ne connaît ni les formes, qui sont mystérieuses et multiples, ni le nom véritable, en lequel réside le secret de sa force et de son pouvoir; comment, dès lors, le représenter avec efficacité et exactitude? Fréquents sont les textes qui expriment cet embarras. Dès l'époque des Pyramides, on appelle Osiris « le dieu dont on ne connaît pas le nom » (c'est-à-dire l'essence intime), et les hymnes de l'époque thébaine, développant cette idée, disent du Nil : « On ne lui sculpte point de pierres, ni de statues avec la double couronne; on ne l'aperçoit point, on ne lui paye tributs ni ne lui apporte offrandes, on ne l'enchante point par des mots mystérieux, on ne connaît point le lieu où il est, on ne trouve point sa châsse par la vertu d'écrits magiques ». D'Amon-Râ, qui est le dieu suprême de l'époque thébaine, on proclame qu'il est le « caché » *(amon)* dont l'image est inconnue, pensée que commente ainsi un papyrus du Musée de Leyde :

Amon est unique, et il se cache lui-même pour ses (apparitions); il se voile lui-même pour les dieux. On ne connaît pas ses apparences, il est loin du ciel et loin du monde inférieur. Son image n'est pas développée dans les livres; il n'y a aucun témoignage sur lui. Il est trop mystérieux pour qu'on puisse atteindre sa force redoutable; il est trop grand pour qu'on puisse discuter sur lui, trop puissant pour qu'il puisse être connu. Un accident immédiat de mort violente (menace) celui qui profère son nom secret, impossible à connaître; aucun dieu ne le connaît par son (nom), lui, âme qui cache son nom pour rester mystérieuse.

Telle est la théorie. Dans la pratique, l'homme, d'une part, s'est toujours efforcé de scruter les mystères et de concilier les contraires; d'autre part, les dieux ont dû se dégager du monde des Esprits et trouver des moyens de se manifester, car si les adorateurs ont besoin du dieu, le dieu a non moins

besoin de ses adorateurs. Aussi revêt-il des apparences sensibles, des figures qui servent d'enveloppe matérielle à son esprit divin. Ce sont d'abord des animaux, réels ou fabuleux : par exemple, le taureau Apis est « l'image vivante » de Ptah de Memphis ; le sphinx est « l'image vivante » de Râ-Harmakhis. Le roi, à son tour, devient « Râ incarné, l'image vivante sur terre de Cheprâ dans sa forme véritable, et de son père Toum d'Héliopolis ». Enfin, à défaut de corps vivant, animal ou homme, le dieu s'incarne dans les fétiches, tels que le pilier Dad d'Osiris, et surtout les statues.

La statue devra répondre à deux conditions : 1° elle sera l'image fidèle du dieu ; 2° elle sera consacrée par une opération magique. L'image fidèle du dieu, elle est connue par ses prêtres et par les hommes initiés à son culte et dont on dit qu'ils possèdent le secret du dieu, ou qu'ils sont « chefs du mystère » de tel ou tel dieu. Ils savent en particulier la forme que le dieu a choisie pour se faire voir aux hommes et le nom qu'il a élu, par lequel il peut être invoqué et auquel il est forcé de répondre. Par exemple, ils savent que Thot est un ibis, Chnoumou, un bélier, Horus, un faucon, Hathor, une vache, Osiris, un dieu anthropomorphe, etc. ; surtout, ils connaissent les proportions exactes, les signes distinctifs de robe, de pelage, de couleur, les détails de costume et les attributs qui permettent de distinguer, entre mille spécimens, l'individu en lequel s'incarne le dieu. Le sculpteur à qui incombe le soin de parfaire un de ces corps divins y travaille avec un amour mêlé de terreur secrète, car la statue qu'il modèle peut à tout moment s'animer, respirer ; aussi l'appelle-t-on « celui qui enfante » (*mes*), ou « celui qui fait vivre » (*s-ânch*).

La statue achevée, il faut y « *faire entrer* » la divinité par une opération de magie, réciter une formule qui attribue à l'image le nom (personnalité) et l'âme du dieu invoqué. Prononcer ce *nom* magique, c'est enfermer la divinité (tout au moins sous une de ses multiples formes) dans la statue, afin que désormais on puisse agir sur elle. Pour s'instruire des paroles sacrées, il faut être prêtre, initié, ou possesseur de l'écrit magique où cette formule toute-puissante est consignée. Il arrive que le sculpteur ou le peintre lui-même soit chargé de consacrer l'image qu'il a exécutée : ainsi le peintre Irtsjen

(de la stèle C, 14, du Louvre) nous affirme : « Je suis un artiste qui excelle dans son art... ; je connais le secret des paroles divines, la conduite des actes de la liturgie. Toute cérémonie magique, je l'ai organisée, sans que rien ne m'échappe. »

Et un sculpteur du temps de Ramsès II (stèle V, 1, de Leyde) nous déclare que le roi « l'a fait monter au sanctuaire pour enfanter les images et les statues de tous les dieux. Rien de ce qui les concerne n'était caché pour moi, car je suis le chef du mystère, je vois Râ dans ses manifestations, Toum dans ses naissances... etc. »

Cette fatuité d'artiste, nous l'excuserons mieux en apprenant tous les miracles que les Égyptiens prétendaient réaliser avec leurs statues. Les écrits de l'époque alexandrine, attribués à Hermès Trismégiste, définissent ce qu'on pourrait appeler la théorie des statues divines en Égypte :

Nos ancêtres trouvèrent l'art de faire des dieux (c'est-à-dire des statues de dieux) et ils y mêlèrent une vertu convenable tirée de la nature du monde. Comme ils ne pouvaient pas faire des âmes, ils évoquèrent celles des démons ou des anges, et les fixèrent dans les saintes images et les divins mystères, seul moyen de donner aux idoles la puissance de faire le bien et le mal... (Ce sont là) les statues animées qui font tant et de si grandes choses : les statues prophétiques qui prédisent l'avenir par les songes et toutes sortes d'autres voies, qui nous frappent de maladies ou guérissent nos douleurs selon nos mérites...

Reprendre chacun des termes de cette définition avec des exemples à l'appui, ce sera éclairer un des aspects de notre sujet : quels pouvoirs l'Égyptien prêtait-il à ces « images vivantes » des dieux?

*
* *

Les « images vivantes » des dieux donnaient des conseils ou des ordres aux hommes, en particulier au roi, fils des dieux. L'histoire officielle abonde en constatations de ce genre. Lorsque la reine Hatshopsitou envoya une expédition au pays de Pount pour y chercher des arbres à encens, ce fut sur

l'ordre de la bouche même d'Amon, « sur le commandement de ce dieu lui-même d'explorer les voies qui conduisaient à Pount ». Sous les derniers Ramessides, alors que les prêtres d'Amon jouent auprès de ces rois le rôle de maires du palais qui dépossèderont bientôt leur maître, la statue du dieu est à chaque instant sollicitée de rendre des oracles. Un certain Thoutmès, ayant été accusé d'actes frauduleux dans l'administration du temple, le premier prophète d'Amon se présenta devant la statue, sur le « sol d'argent » où le dieu tenait ses audiences; d'où vive approbation de la statue qui inclina la tête par deux fois. « Mon bon seigneur, dit-il, c'est toi qui distingues (le juste de l'injuste, la vérité de l'erreur) », (la statue incline encore la tête par deux fois) et il étala deux écrits dont l'un disait : « Il y a », l'autre : « Il n'y a pas de réclamations à faire à Thoutmès ». La statue prit l'écrit qui portait : « Il n'y a pas de réclamations à faire à Thoutmès », et il fut reconnu vrai que l'intendant n'était pas coupable. Dans une autre inscription qui reprend en détail cet épisode, la tête du dieu ne cesse de s'incliner pour approuver les déclarations en faveur de l'accusé, et d'autres textes encore font intervenir la statue d'Amon dans beaucoup de cas analogues. Le dieu fait des signes, il parle, il ordonne. Il y avait donc à Thèbes des statues qui parlaient et qui faisaient des gestes, dont les prêtres faisaient mouvoir la tête et les bras, au moyen d'artifices qui ne sont pas encore bien expliqués. Lorsque ces prêtres d'Amon, chassés plus tard et contraints de se réfugier dans le Sud, organisèrent une royauté à Napata, ce fut encore leur dieu qui élisait leur roi à chaque vacance du trône : on faisait défiler dans le sanctuaire tous les mâles de la famille royale, les frères royaux; alors la statue d'Amon étendait le bras, saisissait l'un d'eux, lui adressait un discours ; c'est celui-là qui devenait roi.

*
* *

Les statues des dieux, dit Hermès Trismégiste, prédisent l'avenir par des songes qu'elles envoient aux hommes. Une sorte d'incubation précède ces rêves prophétiques, et elle est

favorisée par le voisinage des temples et des dieux. Un exemple célèbre nous en est fourni par le récit de Thoutmès IV, gravé sur la stèle qui se dresse entre les pattes du grand Sphinx. En ce temps-là le futur roi n'était qu'un prince royal adolescent, d'avenir encore incertain, « et il faisait campagne pour son plaisir sur la lisière montagneuse du nome du Mur Blanc, au sud et au nord, pour tirer à la cible avec des flèches et pour tirer les lions et les antilopes.... *Il y avait un grand enchantement en cette place vénérable* depuis les premiers temps... à cause du Sphinx, image de Cheprâ, le grand dieu qui reposait en cette place, le grand en âmes, l'auguste redouté (les Arabes appellent encore le Sphinx « père de la terreur ») et il arriva que vint le fils royal Thoutmès pour se délasser à l'ombre de ce grand dieu, et le sommeil le prit... et la majesté de ce dieu trouva ceci de lui parler de sa bouche, comme parle un père à son fils, disant : « Regarde-moi, contemple-moi, ô mon fils Thoutmès, c'est moi ton père Harmachis-Cheprâ-Toumou ; je te donne la royauté dans les deux pays... et tu porteras la couronne blanche et la couronne rouge... Soit à toi la terre en sa longueur et en sa largeur... L'œil brillant du Maître de tout lancera sur toi ce qui est dans les deux terres, les grands tributs de tous les pays étrangers, une durée de vie... grande pendant des années, car ma face est à toi, mon cœur est à toi, nul autre (que toi) n'est à moi. Or, le sable de la montagne m'inonde... je te favorise pour que tu fasses ce qui est dans mon cœur, car je connais ceci que tu es mon fils, mon défenseur... Approche, me voici à toi, je suis (ton père). »

Après « l'enchantement » des sites poétiques, voici un exemple de l'avertissement que donnent les dieux en des circonstances tragiques. Les Libyens venaient d'envahir le Delta, les Égyptiens étaient frappés de terreur. Le pharaon Mineptah alla se mettre à la tête de ses troupes, pour les rassurer, et lança de belliqueuses proclamations, tout en étant fort inquiet sur le sort qui attendait ses armées. Mais, une nuit, la statue de Ptah, son patron, lui apparut, levant vers lui son glaive recourbé en signe de protection, et le dieu lui traça le plan de campagne qui devait assurer sa victoire.

Enfin, les contes populaires nous signalent de nombreux cas de véritable incubation dans les temples, par exemple pour

remédier à la stérilité. Ainsi, la femme de Satni va prier dans le temple d'Imhotep, s'y couche et a un songe; le dieu lui dit d'aller cueillir un pied de colocase, d'en fabriquer un breuvage et de le faire boire à son mari : « puis tu te coucheras près de lui et tu concevras de lui la nuit même ». Ainsi fit la femme de Satni, et elle eut un fils. Ce même conte met aussi en scène un magicien égyptien, Horus, qui, provoqué par un confrère éthiopien et craignant d'être vaincu sur le terrain des conjurations magiques, se rend au temple de Thot. Là, il se couche, il a un songe, et la statue du dieu lui parle ainsi : « N'es-tu pas Horus, le chef du secret du Pharaon?... Entre dans la salle des livres du temple de Chnoumou... tu y trouveras une boîte qui renferme le grimoire même que j'écrivis de ma propre main... qui me protège contre les mauvais... et qui protégera Pharaon des sorcelleries des Éthiopiens. » Horus copie le grimoire et triomphe ainsi de son confrère.

*
* *

Les statues n'accordent pas que des grâces; elles frappent de maladies quiconque les irrite. En voici une illustration : un certain Ounamonou fut envoyé en Phénicie par un roi de la XXe dynastie, à l'effet d'y chercher du bois de construction pour la barque d'Amon. Cet Ounamonou ambassadeur humain emmenait avec lui, comme ambassadeur divin, une statue d'Amon-du-chemin, c'est-à-dire d'Amon voyageur. Or il s'éleva des difficultés entre l'envoyé égyptien et le prince de Byblos, qui le retint dans son port, l'empêchant de poursuivre sa mission. C'est alors que la statue du dieu égyptien, courroucée, témoigna sa puissance. Comme le prince de Byblos sacrifiait au temple, elle saisit un de ses pages et le fit tomber en convulsions. Et le page de trépigner et de crier qu'il fallait traiter le dieu avec plus d'égards et laisser partir le messager qui était avec lui. Le prince de Byblos s'exécuta, non sans rechigner, non sans réclamer un grand prix pour le bois de la barque d'Amon.

Après la statue qui jette le mauvais sort, voici la statue guérisseuse.

Le prince de Bachtan (pays fabuleux d'Asie Mineure) envoie un messager à Ramsès II au sujet de Bentresh, sœur cadette de sa royale épouse, « car elle a un mal qui pénètre ses membres ». Ramsès envoie un de ses scribes « qui trouve Bentresh en l'état d'une possédée ; le revenant qui la possède est rude à combattre » et le scribe n'ose pas se mesurer avec un tel adversaire. Alors Ramsès s'adresse au dieu Chonsou de Thèbes, et lui demande permission d'envoyer à Bachtan une des formes secondaires de ce dieu : Chonsou-qui-règle-les-destinées. Le grand dieu approuve de la tête par deux fois. Alors Sa Majesté dit : « Donne-lui ta vertu (*sa*) que je fasse aller ce dieu à Bachtan pour délivrer la princesse ». Et Chonsou le Grand, approuvant encore de la tête et étendant les mains, fait la transmission de vertu magique (*sa*) et les passes nécessaires à Chonsou-qui-règle-les-destinées.

On embarque la statue du dieu avec une suite nombreuse; arrivé à Bachtan et mis en présence de la princesse, il lui fait les passes magiques, *setep sa*, et elle se trouve bien sur-le-champ. Le revenant qui la possède cède à l'exorcisme et dit à Chonsou : « Viens en paix, dieu grand qui chasses les étrangers, Bachtan est ta ville, ses gens sont tes esclaves, et moi-même je suis ton esclave », et il s'en va au lieu d'où il était venu. La mission du dieu était finie, mais le prince de Bachtan, frappé de la puissance de la statue, convoite de la garder en sa possession : « Il s'en entretint avec son cœur, disant : « Puisque ce dieu a été donné au Bachtan, je ne le renverrai pas en Égypte ». Mais le dieu lui apparaît en songe, sortant de sa châsse, sous forme d'un épervier d'or qui s'envole vers le Nil, et le prince, frissonnant de terreur, laisse repartir Chonsou comblé de présents.

Ainsi, les statues divines jouent un triple rôle : elles conseillent, protègent, guérissent; elles sont un véritable palladium pour la famille royale et pour tout le pays. Aussi, avec quel empressement Assyriens et Perses, lors de leurs invasions en Égypte, mettent la main sur les statues et les emportent dans leurs lointaines capitales, comme le plus précieux des butins ! Et comme les premiers Ptolémées se glorifieront d'être allés reprendre ces statues dans la terre étrangère, de les avoir ramenées en Égypte et rendues à leurs sanctuaires ! La raison

de ce zèle pieux, ce n'est pas seulement parce que la statue représente la forme animée du dieu, où il manifeste sa vie et son pouvoir, c'est aussi que, grâce à cette forme matérielle, les hommes ont désormais prise sur le dieu, peuvent le lier et le contraindre.

En effet, nous n'avons envisagé jusqu'ici que le rôle actif des statues. Or, elles ont un rôle passif non moins important : si ces images des dieux favorisent les hommes, c'est en échange de bons offices réciproques, tels que relever leurs sanctuaires, édifier de nouveaux temples, ou même désensabler leurs assises, comme le Sphinx le demande à Thoutmès contre la promesse d'une couronne. Le principal service toutefois que les dieux attendent des hommes, c'est le culte, un culte régulier, permanent, qui maintiendra dans ces effigies de bois, de pierre ou de métal la vie divine. Ce culte qu'on rend aux statues des dieux est le même qu'on offre aux statues des hommes ; — aussi n'aborderons-nous cette question qu'après avoir parlé à leur tour des statues humaines.

*
* *

De même nature que celles des dieux, on les appelle également des « images vivantes ». Nous avons conservé des temples de la XIIe, XVIIIe et XIXe dynastie où nous voyons que les Pharaons se font élever des « statues vivantes de milliers d'années » ; celles que les particuliers se dédiaient à eux-mêmes avaient certainement le même caractère. La réalisation de ces statues est plus aisée que celle des dieux. L'artiste peut hésiter sur la forme que préfère la divinité, il peut se tromper sur les attributs divins, car tout ce qui touche aux dieux est secret, partant d'une interprétation difficile. Pour représenter les hommes, au contraire, il suffit d'imiter la nature, de copier fidèlement les traits de l'individu, d'assurer tout au moins la ressemblance parfaite de la physionomie (car le corps pourra rester à l'état d'ébauche sommaire, et stylisé) ; l'artiste créera ainsi un modèle artificiel sur lequel les ressources de la magie pourront s'exercer, que les rites du culte pourront ranimer.

Les statues peuvent se ramener en effet à deux grandes catégories : 1° celles qui servent aux opérations ordinaires de la magie; 2° celles qui servent au culte.

La magie se pratique au bénéfice soit des vivants, soit des morts. On emploie à cet effet des statuettes réduites, figurines de petite taille, de facture hâtive et de matière commune, cire, terre émaillée, calcaire, bois. Les figurines de cire se prêtent surtout à la réalisation d'un but immédiat; et leur usage dans la vie journalière nous est confirmé par les contes populaires et les documents officiels.

Ainsi le conte du roi Chéops et des magiciens (qui remonte à la XIIe dynastie) met en scène un certain fonctionnaire, premier lecteur du roi, que sa femme trompe. Renseigné par le bavardage des domestiques, il se fait apporter une cassette en bois d'ébène qui contient un livre magique; puis, il modèle avec de la cire un crocodile long de sept pouces, récite sur lui ce qu'il y a dans le grimoire, si bien que le crocodile, jeté au Nil, se change en un saurien de sept coudées (2 m. 10), saisit le complice de la femme adultère et l'emporte sous l'eau.

Même procédé dans le conte ptolémaïque de Satni. Là, un personnage veut se rendre par eau à l'endroit secret où se trouve un coffret plein de livres magiques; il se procure de la cire, fabrique une barque avec ses rames et son équipage, récite sur eux des incantations, les anime et part en expédition sur cet esquif magique.

Ces pratiques n'existaient pas qu'à l'état de fable ou dans les superstitions populaires. Nous possédons une pièce d'archive qui relate le procès instruit par Ramsès III contre des conspirateurs, dirigés par un des fils royaux. Celui-ci aida un haut fonctionnaire de la cour à se procurer des livres magiques dans la bibliothèque royale; armé de son grimoire, ce personnage « fascina » les gens du palais, « ensorcela » les servantes du harem, « fabriqua des écrits de souhait » et des « hommes de cire » sur lesquels il prononça des conjurations maléfiques... Mais Pharaon fut prévenu à temps. Or, si l'envoûtement était un procédé qu'on osait employer contre la personne sacrée du roi, contre les gens de sa cour, combien plus devait-on s'en servir pour satisfaire les vengeances et les passions de la vie quotidienne!

Enfin, les statuettes magiques offrent aux défunts une source de commodités inépuisable. Il y a d'abord, dans les tombeaux, les *Oushabtiou*, qui représentent le défunt avec la pioche et le sac à grains, prêt à aller exécuter la corvée personnelle que le roi Osiris exige dans l'autre monde, comme Pharaon l'exigeait de ses sujets. Toutefois, une formule, extraite du chapitre VI du LIVRE DES MORTS et gravée sur les figurines, fait que celle-ci se substitue au défunt et s'anime pour répondre à sa place : « Lorsqu'on appellera l'Osiris un tel pour labourer la terre, couper la moisson, désensabler les canaux, c'est la figurine qui s'ébranlera, disant : « Me voici », et qui s'en ira peiner, au lieu et place du mort, dans les champs *Ialou* de l'autre monde.

Magiques encore, ces figurines de serviteurs que, vers la XIIe dynastie, on trouve par quantités dans les tombeaux des grands : boulangers, bouchers, pâtres, ouvriers de tous métiers, ils sont là, peints ou gravés sur les parois, et reproduits encore en ronde bosse, prêts à s'animer à la voix du maître et à continuer pour lui leur ouvrage pendant des siècles. Certes, ils servent encore après la mort, mais du moins ils revivent ; ils échappent à la destinée du pauvre, également hasardeuse ici-bas comme dans l'au-delà, et, associés au possesseur du tombeau, dans une belle et solide « maison d'éternité », ils troquent leur travail contre la sécurité du gîte et de la pitance.

D'autres statues, en général aussi des figurines, ont pour rôle de protéger le défunt contre les éventualités de la vie future : pillards, mauvais esprits, etc. Elles portent donc une formule magique qui assure au mort une protection déterminée. C'est ainsi qu'à l'époque thébaine toute tombe comportait régulièrement, sur un des quatre côtés, une niche où l'on plaçait la statue du mort. On divinisait cette image et on la rendait vivante par les formules de l'*Ouap-ra*, puis on l'ornait d'un sceptre et d'une massue en disant : « Aie une âme, sois fort, défends l'Osiris N. contre ses ennemis ; qu'il les frappe tous et qu'eux perdent la vie à jamais ». D'autre part, une statue qu'on a trouvée dans la tombe d'un scribe de Ramsès II, porte une formule qui forcera la statue à témoigner pour lui au jour du jugement d'Osiris : « Ma statue, te voici dans le lieu de la justice, avec le maître des dieux ; commémore mon nom

en présence d'Ounnefer ; sois un témoin ; aie le rôle d'un grand et d'un protecteur ; place-moi à la suite d'Osiris »...

Quelle que soit l'importance qu'à certaines époques on a pu attribuer à ces figurines et statuettes magiques, leur exiguïté, leur pauvreté d'exécution et de matière témoignent néanmoins qu'elles jouaient dans la religion et l'art un rôle secondaire. Les statues par excellence, à cause de leurs dimensions, de leur forme, et surtout de leur intention, sont les statues destinées au culte funéraire.

Ici encore il conviendrait de distinguer entre les statues rituelles proprement dites et celles qui ont surtout un caractère commémoratif. Les premières sont un héritage de la tradition osirienne. D'après les rituels, c'est le fils aîné qui est censé modeler de ses propres mains la statue de son père :

« J'ai conçu mon père en sa forme divine, j'ai fabriqué mon père ; j'ai fait une statue de mon père, je l'ai modelé sous forme de grande image ».

Ce rite est une imitation des procédés qui ressuscitèrent Osiris. Celui-ci avait été assassiné et démembré par Seth. Son fils Horus recueillit pieusement tous les fragments dispersés et put ainsi reconstituer le corps de son père et mériter l'épithète caractéristique : « celui qui modèle la face de son père ». C'est pourquoi Ramsès II, décrivant les rites célébrés pour son père Séti Ier à Abydos, nous dit : « Je suis un fils qui modèle la tête de son père, tel qu'Horus qui modèle Osiris ; qui façonne celui qui l'a façonné ; qui enfante celui qui l'a enfanté ; qui fait vivre le nom de celui qui l'a engendré ». En résumé, il faut supposer qu'à l'origine, au moment de rendre le culte aux dieux comme aux morts, on façonnait donc à leur image une statuette de cire, que les rites allaient ranimer. Puis des statuettes en bois, en pierre, exécutées par des artistes professionnels, partant exactes et ressemblantes, remplacèrent les fragiles figurines de cire et furent les images durables des corps reconstitués. C'est sur ces statues qu'on pratiquait le culte, lors des funérailles. Celui-ci consistait, dans ses grandes lignes, à purifier par l'eau et l'encens la statue représentant le défunt, à simuler la renaissance du mort par « le passage par la peau », à ouvrir bouche, yeux, oreilles, etc., et à remuer les membres pour y réveiller la vie et le mouvement abolis ;

enfin, à ramener dans le corps factice l'âme, égarée au moment de la mort. Ceci fait, on assimilait la statue au dieu Osiris, mis en morceaux, puis reconstitué et ranimé; on adjurait l' « image vivante » de revivre comme le dieu, elle recevait le repas qu'on offrait aux dieux, le costume, les couronnes, les sceptres qui sont ceux des dieux, et c'est comme une divinité qu'on la déposait dans le tombeau où elle reposerait à jamais béatifiée. Par le culte, on attribue donc à la statue une vie divine et éternelle. Ces mêmes rites, on les célèbre pour les statues des dieux, dans les temples, afin d'assurer leur immortalité.

Telle est, en principe, l'utilité de la statue funéraire. En pratique, on a multiplié les statues à plusieurs exemplaires par mesure de précaution, et on les a dédoublées aussi dans leur emploi.

Nous avons celles qui, après avoir reçu les rites des funérailles, sont enfouies au fond du tombeau, dans le *serdab* : elles sont généralement en bois, sans vêtements; le corps est stylisé, mais la tête, réaliste, vise à une scrupuleuse ressemblance. Or, le serdab est muré après la cérémonie et ne communique plus avec la chapelle du tombeau que par un soupirail étroit par où passent la fumée des offrandes et le souffle des prières. Cela suffirait à entretenir l'immortalité du défunt, à maintenir la vie dans ses images; pourtant, par un surcroît de prudence, les Égyptiens ont placé dans les chapelles d'autres effigies qui restent accessibles aux vivants.

Ces statues des chapelles représentent le défunt, non pas nu, mais revêtu du costume qu'il portait dans sa vie et des attributs de sa profession. Ce sont de véritables portraits de l'individu, fixé dans la posture et les occupations qui lui étaient familières, et, de préférence, lorsqu'il était jeune, ou au plus beau moment de sa carrière : tels sont les portraits si connus du Cheik-el-Beled au Caire, du Scribe accroupi et de la dame Touï au Louvre; telles, les figures en ronde bosse ou en relief qui décorent les parois de tant de tombeaux. Ces images, qui mettent le défunt en flatteuse attitude devant la postérité, servaient-elles aussi à la célébration des rites funéraires, quand la famille revenait, à dates fixes, entretenir le culte du parent disparu? Je ne le crois pas, et toutes précisions d'ailleurs

manquent sur ce sujet. Ce qui est certain, c'est que, pour ces rites destinés à renouveler l'immortalité, on se servait d'ordinaire de statues analogues à celles du serdab et qu'on donnait en garde aux « serviteurs du Ka » (*hen-ka*), confréries avec qui le défunt avait passé contrat pour l'entretien à perpétuité de son culte. Ces statues devaient être légères, maniables et portatives, puisque nous voyons les « serviteurs du Ka » les transporter à certaines dates dans les tombeaux, pour y recevoir le culte funéraire, et, à d'autres dates, dans les temples afin d'associer leurs titulaires aux rites célébrés pour les dieux. Les statues dressées dans les chapelles serviraient donc à d'autre fin que le culte : elles seraient là pour commémorer le nom, les traits, la personnalité du défunt.

Outre les statues commémoratives, dans les chapelles, et les statues purement rituelles dans le serdab et entre les mains des *hen-ka*, il y a enfin d'autres statues qui peuvent être déposées dans les temples, par faveur spéciale du roi, par autorisation dûment motivée. Les images de ces élus participent aux liturgies du culte divin, en récupèrent les divers bénéfices, s'alimentent à la table des dieux, et témoignent, par leur présence auprès des immortels, que leur vie vertueuse a mérité cette compagnie des dieux. Elles sont donc là à la fois pour la glorification et le culte du défunt.

Pour résumer, voici les renseignements qu'on peut tirer des contrats de Siout sur l'emploi des statues et leur nombre. Un prince de cette localité, sous la XIIe dynastie, en possédait cinq :

1° Une, installée « à l'escalier inférieur du tombeau », sans qu'on puisse spécifier s'il s'agit du serdab, de la chapelle, ou de l'entrée ;

2° Une statue à la disposition, « sous la main » du « serviteur du Ka » ; elle reçoit nécessairement les rites funéraires renouvelés ;

3° et 4° Deux statues déposées, l'une dans le temple du dieu Oupouat de Sioot, l'autre dans le temple d'Anubis de Ropeqert : celles-ci participent aux fêtes et repas des dieux ;

5° Une statue « dans le domaine personnel du prince » : celle-ci évidemment est plutôt commémorative, destinée à faire resplendir le nom et souvenir du prince défunt hors de la tombe, aux yeux de la postérité.

*
* *

C'est donc toujours à la terreur de périr, au désir de vivre et de durer que nous ramène l'étude des statues divines comme celle des statues humaines. Façonner une effigie ressemblant le plus possible à l'original, la consacrer, l'animer par une formule magique, voilà le moyen de recréer un corps vivant, au profit d'un homme ou d'un dieu. Alors, on en use pour les besoins de la vie courante : protection, guérison, prophéties, sortilèges, maléfices, mais on s'en sert surtout au moment de la mort. La momification ne conserve de l'homme qu'un cadavre desséché, avec ses tares physiques; la statue, au contraire, reproduit le corps en sa beauté idéale, en ses lignes pures, et au moment préféré de l'existence; une fois fixée dans sa forme et animée par les rites, elle gardera à jamais le nom, l'énergie individuelle de l'homme ou du dieu.

Nous voici arrivés à la question capitale : qu'est-ce qui vient animer ces « images vivantes » ? Les statues divines sont habitées par les dieux, voilà ce que répondent des textes très explicites dont on n'a pas, jusqu'à présent, tiré assez parti. Par exemple, un papyrus de Leyde dit d'Amon : « Son âme est au ciel, son corps dans l'Amenti, sa statue dans Hermonthis *pour servir de support à ses apparitions*[1] ».

Un autre texte, fort ancien et qui date probablement de l'époque des Pyramides, quoique de rédaction postérieure, est encore plus clair. Lorsque le démiurge a créé les dieux, « il les a dotés de sanctuaires, il a modelé en statues leurs corps pour le repos de leurs cœurs; ainsi *les dieux entrent dans leurs corps*, qu'ils soient en bois quelconque, en pierre quelconque, en matière précieuse quelconque[2] »...

Cette même expression : « le dieu entre dans », pour définir qu'il vient animer sa statue, reparaît dans les hymnes à Amon : « Tu es dans le Douaït (la région des dieux morts) pour entrer dans ta statue (ou ta momie) qui est dans le naos (ou le sarcophage) ».

1. *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, XLII, p. 35 sq.
2. *Ibidem*, XXXIX, p. 39 sq.

En somme, le dieu considère la statue ou la momie comme son corps, mais c'est un corps inanimé jusqu'au moment où le dieu « entre dedans ».

Mais la difficulté n'est pas encore résolue : quelle est la nature de l'esprit qui descend dans ces images, qu'est-ce qui entre dans la statue quand le dieu vient occuper son corps?

On a cru longtemps que les statues étaient habitées par le *Ka*, et on définissait le Ka une espèce « d'âme corporelle », le « double », reflet, projection de l'être vivant, qui, pendant la vie, s'appuyait sur le corps, s'identifiait avec lui, et, après la mort, détaché du corps, se retirait dans les tombeaux (appelés « demeures du Ka ») et se fixait sur les statues. Ce n'est pas le lieu ici d'argumenter sur cette notion du Ka qui apparaît plus complexe qu'on n'avait imaginé. J'ai envisagé ailleurs [1] un des aspects du Ka dans ses analogies lointaines avec l'idée de totem. Ici, nous n'avons à examiner le Ka que dans ses rapports avec les statues. Aucun texte ne dit qu'il y ait des « statues de Ka », et lorsque le Ka est figuré, c'est sous l'aspect, non d'un homme ou d'un roi, mais d'un dieu. « *Ka* » semble d'une part désigner l'ensemble des forces vitales impérissables ; d'autre part, le Ka divinisé est un génie qui veille auprès de chaque être sur la parcelle d'énergie universelle incarnée en tout individu, tout objet. On a donc associé le Ka avec le tombeau, avec les morts qu'on se flattait de rendre éternels. Ainsi le tombeau, appelé « maison du Ka », signifie « maison d'éternité » ; les prêtres du culte funéraire, *hen-Ka*, sont les « serviteurs » de la substance éternelle ; enfin on nomme aussi *Kaou* les aliments qu'on apporte au Ka divinisé, patron du défunt, qui se nourrit de lui-même, comme les dieux de vérité et de justice se nourrissent de leur propre chair, *Mâït*, symbole de justice et de vérité. Notons que les offrandes sont présentées non au défunt, mais à son *Ka*; si le Ka mange et boit, le défunt, lui aussi, n'aura ni soif ni faim à jamais.

Mais si le Ka est comme l'âme diffuse du monde matériel, incarnée dans des êtres, rien ne permet de croire que les statues sont habitées par le Ka. En revanche, parmi les différentes formes d'âmes que les Égyptiens attribuaient aux hommes : le

1. A. Moret, *Mystères égyptiens*, voir article : « Le Ka des Egyptiens est-il un totem? »

nom, l'ombre, l'âme-oiseau *Bi*, c'est cette dernière que l'on voit le plus souvent en relation avec le corps, ou les statues des défunts et des dieux. Maints textes décrivent, maintes figures représentent l'âme-oiseau descendant au fond du tombeau pour contempler le corps auquel on l'a unie, les mains apposées sur le cœur de la momie. D'autre part, dans le rituel du culte des statues *(Ouap-ra)*, — où il n'est jamais question d'amener le *Ka* à la statue, de lui faire récupérer son Ka, — on apporte au contraire l'âme *Bi* au dieu ou à l'homme pour lui rendre ses facultés physiques ou intellectuelles, en un mot pour le ranimer. Ajoutons qu'à la basse époque le défunt est parfois représenté debout avec un corps d'oiseau *Bi*, ou traînant après lui le plumage caractéristique du *Bi*, faucon ; en somme, les seules statues d'âme certaines ont la forme de l'âme-oiseau.

Pourtant, n'oublions point que si l'âme visite momie et statue, elle n'y réside pas d'ordinaire, car les rituels définissent ainsi les sphères d'activité des deux éléments de l'homme : « L'âme au ciel, le corps à la terre ou dans la région inférieure », et aucun texte ne nous autorise à supposer que l'âme *Bi* habitait d'une façon permanente dans la statue ou la momie.

On voit qu'il resterait bien des détails à préciser. Mais devons-nous être plus exigeants que les Égyptiens et demander à leurs conceptions une clarté, une logique dont ils ne sentaient probablement pas le besoin et qui manquent chez nous à beaucoup de nos idées religieuses? Tout ce qui ressort des textes peut se résumer en ceci : Les Égyptiens attachaient une grande importance à la conservation du corps qui sert de support à l'esprit, de quelque nom qu'on l'appelle. De là, l'usage de la momification qui empêche la corruption du cadavre. Mais la momie descendue au fond d'un puits muré devient inaccessible, et on ne peut plus sur elle renouveler les rites. D'autre part, dans la momie desséchée, plus rien ne subsiste du charme et de la fraîcheur de la vie. D'où l'utilité de fabriquer une statue qui donnera du défunt une image ressemblante, facile à manier et sur laquelle on pourra recommencer les rites qui rappellent ou entretiennent la vie; la statue offre encore cet avantage de pouvoir être multipliée à un nombre d'exemplaires que limite seul le coût de la main-d'œuvre ou l'exiguïté de la tombe. La statue est donc un autre corps du défunt ou du dieu ;

ce corps, consacré par les rites funéraires ou divins, garde une vie latente, qui devient consciente et agissante toutes les fois que le dieu ou l'esprit entre dans la statue comme « support de ses manifestations ».

Ces idées ont dû évoluer au cours de la longue histoire d'Égypte. A l'époque memphite, on croyait certainement que l'âme *Bi* habitait le tombeau ou ne s'écartait guère de la région funéraire; et nous devons donc supposer que momies et statues étaient hantées continuellement par l'esprit du défunt. Dans les siècles suivants, nous constatons que le séjour des âmes justes a été transporté au ciel; l'union permanente du corps et de l'élément spirituel est donc dissoute; le corps n'est plus visité que lorsqu'il plaît à l'âme désincarnée de revenir se poser sur sa momie ou lorsque la force des rites magiques la rappelle dans son corps artificiel.

*
* *

Telles sont les conclusions auxquelles il me paraît prudent de s'en tenir aujourd'hui. Les statues servent de support aux apparitions des dieux et des hommes divinisés. Ce qui visite les statues, c'est peut-être l'âme Bi. La vie en elles, si puissante, si active qu'elle soit par moments, n'est donc qu'intermittente. Entretenue soigneusement par le culte dans les statues divines, à cause du besoin que le fidèle a du dieu, elle reste, dans les statues humaines, assoupie en quelque sorte et stagnante, sauf au moment du culte funéraire; enfin elle se retire de plus en plus de ces images, à mesure que les progrès de la philosophie entraînent l'âme spirituelle vers une destinée plus haute et plus loin de la terre, dans les Paradis.

Réduites à ce rôle de simples copies de corps, où se rallumait par intervalles une flamme spirituelle, les statues égyptiennes n'en gardent que davantage leur caractère de vérité humaine et d'œuvres de foi. Si leur vie magique est abolie pour nous, l'art, magicien éternel, les ranime encore à nos yeux; par le réalisme voulu, et l'expression idéale de leurs visages inspirés, elles restent des « images vivantes ».

ALEXANDRE MORET

STENDHAL

ESQUISSE DU BEYLISME

III

Dans les deux articles que nous avons récemment publiés ici-même[1], nous avons tenté d'éclairer les traits essentiels de la personne de Stendhal et de reconstituer l'origine de ses principaux personnages. Nous avons essayé d'expliquer pourquoi Stendhal subsista, sa vie durant, sur des émotions d'adolescent miraculeusement préservées, comment les héros de ses livres furent obtenus par une réfraction constante de sa sensibilité juvénile à travers les données changeantes de l'imagination et du hasard. Ayant ainsi confronté son caractère avec les portraits romanesques qu'il nous a laissés de lui-même, nous voudrions maintenant ramasser dans une construction plus serrée les résultats de cette double épreuve. L'analyse nous a livré les éléments essentiels de ce qu'on a nommé le beylisme et qui n'est pas, à proprement parler, une morale, mais un ensemble d'observations généralisées et de préceptes positifs. Il nous reste à les composer dans un système, à formuler avec une apparence d'ordre cette méthode pratique du bonheur.

La vie de Stendhal témoigne que sa méthode, appliquée à

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

son propre usage, ne lui procura que des résultats imparfaits. Tel est le cas habituel des théoriciens et des moralistes; leur vie explique leurs doctrines, et souvent l'inspire, mais la vérifie rarement. Cependant Stendhal n'a jamais cessé de croire à l'efficacité pratique de la méthode, et cette disposition, qui paraît en lui fondamentale, s'est trouvée confirmée par l'influence toute puissante que les logiciens du XVIIIe siècle, puis les idéologues de l'Empire, ont exercée sur son esprit. Dans ses premières admirations d'enfant, Montesquieu, Tracy et Helvétius figurent à côté de Shakespeare. Il tenait Helvétius pour « le plus grand philosophe qu'ait eu la France » et quand il rappelle cette opinion, vers 1820, il déclare la professer encore. Il considère comme un des événements cardinaux de sa vie la connaissance de cette *Logique* de Condillac, dont M. Dupuy, son professeur de mathématiques à l'École centrale, lui disait : « Mon enfant, étudie-la bien, c'est la base de tout... » Quant à Destutt de Tracy, dont il savait le livre par cœur, il ne put lui parler la première fois qu'il se vit en sa présence, tant l'admiration l'étouffait.

Comme eux, il est empiriste, sensualiste et rationaliste. Comme eux, il met la sensation à la base de toute connaissance; comme eux il forme l'idée de sensations contrôlées et généralisées; comme eux, tout en limitant le rôle de la raison au classement logique de l'expérience, il croit à sa toute-puissance sur la nature. Il réduit ainsi l'univers à une sorte d'unité mécanique qui englobe les états de conscience aussi bien que les phénomènes extérieurs et qui soumet les problèmes du cœur aux règles ordinaires de la méthode expérimentale. Si l'on voulait rapporter les preuves de cette tendance logique, et somme toute, scientifique, c'est la moitié de son œuvre qu'il faudrait citer. Elle se marque jusque dans ses manies, dont la plus constante est peut-être celle de la définition et du catalogage. Qu'est-ce que le rire? Qu'est-ce que la vanité? Quels sont les dix grands génies de l'humanité?... Elle se traduit, à l'extrême, par la conviction que la connaissance exacte des faits, l'application rigoureuse des procédés logiques peuvent mener à tout, même au bonheur, suppléer à tout, même au génie; que le don de l'écrivain, par exemple, consiste en un certain nombre de recettes définissables ou assimilables et que

l'art n'est qu'un des aspects de la science universelle. Il écrit à sa sœur Pauline que l'éducation seule, c'est-à-dire une méthode exacte au service de la volonté, fait les grands hommes, que, par conséquent, on n'a qu'à le vouloir pour devenir grand génie. Il écrit à Édouard Mounier qu'il n'ose plus songer à la gloire littéraire, n'étant pas « assez savant ». Ces textes remontent à sa jeunesse, mais Stendhal ne varia plus dans la foi systématique qu'ils traduisent et dont son grand-père Gagnon, médecin et encyclopédiste, fut sans doute l'initiateur.

Ainsi, le caractère immédiat du beylisme est la croyance à la généralité de la méthode, l'affirmation implicite qu'elle régit les états émotifs et les faits moraux comme les autres phénomènes de la nature, et qu'ainsi la conquête du bonheur peut s'opérer suivant les mêmes règles que la recherche de la vérité. Mais ce premier principe, bien qu'incontestable, ne peut être ni conçu, ni utilisé par le commun. Pour acquérir une connaissance impartiale de soi-même, pour adapter résolument sa conduite aux exigences particulières de sa nature, il faut justifier de dons plus rares : l'indépendance de l'esprit et la vigueur de la volonté. Le second caractère du beylisme est donc de s'appliquer exclusivement à une élite. Stendhal n'écrit et ne pense que pour *the happy few*, pour le petit nombre de caractères originaux qui osent enfreindre « le grand principe du siècle : être comme un autre ». La masse moutonnière, asservie à la grande loi des convenances, les âmes molles qui confondent le bonheur avec la tranquillité ou l'équilibre, n'ont qu'à se détourner au plus vite d'un enseignement qui n'est pas fait pour eux, et chaque page de Stendhal réitère cet avertissement au lecteur indigne. En dépit de toutes les différences, le beylisme repose sur une vue analogue à celle de Nietzsche : certaines idées sont nourriture de maîtres et les autres pâture d'esclaves. Les maîtres sont ceux qui osent demeurer eux-mêmes, qui ne se plient ni ne se modèlent, qui préservent contre toute usure et tout mélange la vigueur primesautière de leurs instincts. Mais Nietzsche, qui place ses surhommes tantôt dans l'action héroïque, tantôt dans la vie cénobitique du penseur, a pu concevoir idéalement leur victoire. Stendhal, au contraire, affronte son élite avec la

réalité immédiate ; il l'engage dans la vie de société, dans cette suite d'échanges et de rapports menus que le monde impose, c'est-à-dire qu'au lieu d'imaginer, comme Nietzsche, une élite triomphante, il raisonne sur une élite vexée et presque persécutée. Le monde n'admet pas les différences ; l'originalité l'offense comme une rébellion, et s'il ne parvient pas à l'annuler, il la châtie. Au surplus, les conditions de la vie mondaine se prêtent mal à l'éclosion de caractères singuliers. Les jeunes gens qu'a dressés le monde peuvent s'habiller avec tact, débiter finement une anecdote, entrer dans un café de bonne grâce, mais toute idée qui n'est pas reçue, c'est-à-dire rebattue, leur paraît une inconvenance, et tout sentiment énergique un manque de goût. Le petit nombre de belles âmes à qui s'adresse le beylisme se seront donc formées, selon toute vraisemblance, en dehors des cercles élégants où nous les supposons introduits par le hasard, et ainsi leur singularité doit offusquer doublement, puisqu'elle sera celle d'inférieurs ou d'intrus. Lucien Leuwen, qui est le fils d'un banquier, déconcerte déjà la Chaussée-d'Antin, comme Octave, qui est le fils unique du comte de Malivert, étonne le faubourg Saint-Germain. Leur mérite n'étant pas taillé sur les modèles connus, on le conteste et l'on s'en choque. Que sera-ce pour un Julien Sorel qui représente le cas commun ? Il est donc logique que les efforts préalables de la méthode tendent à formuler une sorte de tactique défensive. Avant de commencer sa chasse au bonheur, l'élite devra se défendre contre le monde, c'est-à-dire garantir sa personnalité contre l'usure des frottements, protéger sa sensibilité contre la blessure des contacts, préserver son orgueil contre l'humiliation de la souffrance avouée.

A cet effet, la règle initiale est de pratiquer une méfiance générale et de faire table rase par un doute universel. Il faut récuser toute autorité, croire uniquement ce que l'on aura pu contrôler soi-même, supposer toujours que l'ami qu'on écoute a intérêt à vous tromper, que l'auteur qu'on lit est un courtisan payé pour débiter des mensonges. L'homme d'élite qui vit dans le monde y est enserré par les intrigues hostiles et les idées fausses ; il doit déjouer les unes, écarter les autres par un scepticisme continu, dont il se gardera bien de faire étalage :

« Il faut être défiant, le commun des hommes le mérite, mais bien se garder de laisser apercevoir sa défiance... » Une erreur néfaste, la première où tombent les cœurs généreux, est de juger les autres d'après soi-même et de rapporter leurs actes aux mobiles qui détermineraient les nôtres. La méthode pourra nous défendre contre ces faux jugements, source de déceptions inévitables. Chaque individu doit être envisagé comme une réalité distincte et expliqué par l'ensemble des faits qui s'organisent autour de lui. Le fait, le fait certain et nu, est l'élément unique de la connaissance du monde. « Donne-moi beaucoup, beaucoup de faits, écrit déjà le jeune Stendhal à sa sœur Pauline. » Comme l'expérimentation du savant, l'observation que l'on pratique sur les hommes doit être exempte de toute prévention sentimentale ou morale. Il faut voir clair, écarter les apparences fallacieuses; « le faux est en tout l'obstacle au bonheur... » Mais il faut se garder, dans cette bataille, de rendre au monde l'avantage qu'on prend sur lui. Ces mêmes voiles que nous écartons d'autrui doivent rester serrés autour de notre secret intime. Les nécessités protectrices qui imposaient la défiance dictent également la dissimulation. Quand on écrit à cœur ouvert, on est guetté par la police; quand on agit ou quand on pense, on est guetté par l'opinion. Il faut donc tromper le monde comme on dépiste les espions, et de même qu'on multiplie, dans ses papiers secrets, les pseudonymes, les mots à clef et les contradictions volontaires, dérober ses actes sous une apparente soumission aux lois sociales, ses émotions sous un air impassible et « à mille lieues de la sensation présente ». Nous l'avons dit : pour l'homme d'élite opprimé ou menacé par une société hostile, l'hypocrisie est l'unique moyen d'assurer son indépendance. Soustrayons au monde notre originalité, nos différences; consentons-lui les concessions qu'il exige; puis, à l'abri de ces grimaces, et la paix une fois assurée, vivons secrètement à notre gré et selon notre loi. Le document qui expose le plus crûment cette politique est sans doute l'étonnante lettre à Pauline du 25 novembre 1807. On serait tenté de comparer ce petit manuel pratique du machiavélisme à la lettre fameuse de la marquise de Merteuil, dans *les Liaisons*, si l'on ne sentait, dès les premiers mots, combien de souffrances ont

payé cette sagesse. Stendhal conseille à sa sœur d'épouser sans amour un homme riche, par la raison principale que l'opinion réprouve les inconséquences d'une jeune fille et tolère chez les jeunes femmes toutes les libertés. De quoi s'agit-il en fin de compte? d'avoir les coudées franches dans sa chasse au bonheur. Que Pauline acquière son indépendance en accordant au monde ce qu'il réclame, après quoi elle construira son bonheur à sa façon. Les belles âmes s'imaginent qu'elles trouveront partout la bienvenue et la liberté, mais ce sont les livres, « this damned books », qui alimentent ces illusions périlleuses. Si elles ne savent s'affranchir par la ruse, elles s'exposent à la cruauté, au mépris, ou, ce qui est pis encore, à la fausse pitié : « Il y a deux ans, lorsqu'on me donnait des conseils pareils à ceux que je voudrais te voir suivre, je me disais en moi-même « Ame froide! » et je me gardais d'en croire un mot; mais beaucoup de malheurs m'ont enfin ouvert les yeux. Je me suis décidé à regarder autour de moi, à m'assurer des faits que l'on me contait, à n'établir mon opinion que sur ceux qui étaient positifs. »

Le personnage du comte Mosca, dans *la Chartreuse*, n'est guère que la mise en action de ces règles de conduite. Leur valeur, suivant Stendhal, doit être tenue pour générale, et qui les observe avec rigueur préservera tout à la fois la liberté de sa conduite et l'intégrité de son caractère. Mais il va de soi que les détails d'application dépendront des natures individuelles. En dépit de traits communs, l'élite comprend un nombre infini de variétés distinctes; il appartient à chacun de déterminer précisément ses points sensibles, les penchants ou les faiblesses qui l'exposent le plus dangereusement au monde, puis, une fois reconnus, de les corriger, de les aguerrir. Pour Stendhal, par exemple, le point faible est l'amour-propre, la peur du ridicule, le sentiment perpétuel d'être observé. Cette préoccupation chez lui est si constante qu'il la conserve même, comme l'a observé M. Faguet, vis-à-vis de son lecteur, d'où le dialogue incessant avec le lecteur évoqué et les précautions continuelles : « Je saute ici vingt pages... Tout ce développement est cruellement ennuyeux, etc... » Mais l'observation intérieure, pratiquée avec la même rigueur que l'examen du médecin sur un malade, a permis d'établir un diagnostic cer-

tain. Stendhal connaît le mal; il en a déterminé la cause, qui n'est pas l'outrecuidance ou l'insociabilité naturelle, mais une hypertrophie de la sensibilité. Mozart, enfant prodige, convié pour un concert chez les jeunes archiduchesses, leur demandait, avant de s'asseoir au clavecin : « M'aimez-vous? » Stendhal sait bien que, même vis-à-vis d'indifférents, toute sa personne interroge : Comment me trouvez-vous? Est-ce que je vous plais?... et qu'il épiera douloureusement la réponse dans tous les regards. Il a suivi les effets funestes de cette disposition; il a vérifié qu'elle l'exposait à d'incessantes piqûres, et par surcroît, qu'elle paralysait ses moyens, puisqu'elle « chasse presque en entier le naturel ». L'effort et le contrôle intérieur doivent donc s'employer à la combattre : « Nécessité d'arracher de mon cœur la vanité, c'est la grande porte du malheur. » La méthode qui a permis de localiser et d'expliquer le mal fournira le remède possible; s'adresser à l'amour-propre lui-même, le convaincre qu'il entend mal son intérêt, que ce souci de l'opinion accorde trop d'importance au commun, aux sots qu'on méprise, qu'il faut se placer au-dessus d'eux, sous peine d' « impertinence envers soi-même ». Quand on a pénétré clairement son vice ou sa faiblesse, une formule touchant au vif, un raisonnement approprié de bien près à la partie de l'âme intéressée peuvent suffire à la guérison. Si la tentative échoue, comme il s'agit avant tout de « ne pas avouer soi inférieur » on aura recours à la politique pour dissimuler son mal et sa souffrance. C'est ainsi que Stendhal dissimulera jusqu'au bout une susceptibilité, une émotivité qui s'étaient vérifiées incurables : « J'ai appris à cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible — il veut dire impénétrable — au vulgaire. »

L'observation et l'expérimentation intimes fournissent ainsi le moyen de limiter les réactions du dehors sur notre sensibilité et les effets de nos faiblesses naturelles. En appliquant les mêmes procédés, la volonté réfléchie pourra combiner efficacement des exercices contre la mélancolie, par exemple, ou contre l'ennui. Mais la méthode n'est pas seulement critique ou défensive; elle affecte un caractère positif et acquisitif. Elle permet de diriger toutes nos actions vers leur but véritable, qui est le bonheur. Avec Helvétius, La Rochefoucauld

ou Bentham, Stendhal professe que notre intérêt égoïste, c'est-à-dire notre notion particulière du bonheur, est le mobile unique de nos déterminations, et l'utilité au bonheur la raison unique de décider entre les actes. Le bonheur à ses yeux n'est pas une conception chimérique ou une notion idéale, mais bien un objet tangible et qu'il nous appartient d'atteindre. Notre instinct nous y mène; il suffit de l'éclairer par la raison, de l'appuyer par la volonté. La méthode nous enseignera cette clairvoyance impartiale qui permet d'apprécier en nous les forces contraires et de dresser le plan de bataille; elle nous persuadera que l'énergie du caractère doit servir les besoins propres de notre bonheur, et non s'employer au profit de conceptions communes et toutes faites. Quand on a pris clairement conscience des exigences essentielles de sa nature, quand on a concentré vers ce but toute sa volonté agissante, quand on a rejeté résolument les faux principes de la morale courante ou de la religion, les fausses promesses de la société, le bonheur peut s'obtenir logiquement, par stades nécessaires, comme une démonstration mathématique. Dans cette démarche, on se heurtera à l'éternel ennemi : le monde; mais on sait le moyen de le combattre, c'est-à-dire de le tromper. Dès qu'une tactique appropriée nous a débarrassés de son emprise, le bonheur ne tient plus qu'à notre lucidité et à notre courage : il faut voir clair et il faut oser.

*
* *

Dans cette construction quelque peu systématisée, mais exacte en son ensemble, et dont la *Correspondance* ou les journaux intimes ont fourni tous les éléments, c'est l'héritier du XVIIIe siècle que l'on retrouve, l'élève, non pas de Voltaire, que Stendhal connut de bonne heure et n'aima jamais, mais des logiciens et des encyclopédistes. Stendhal tient d'eux la conception d'une vie soumise à l'attention critique et à la règle, dont tous les actes logiquement enchaînés s'acheminent vers un but concret et tangible, sont gouvernés par une idée purement humaine. Mais les penseurs et les romanciers du XVIIIe siècle étaient fort conséquents avec eux-mêmes

quand ils formulaient cette mathématique de l'action. La fin dernière des actions humaines étant, suivant eux, l'intérêt purement matériel ou la jouissance purement sensuelle, leur méthode s'accordait exactement avec leur morale et l'on conçoit qu'un code défini, un ensemble bien rigoureux de recettes pratiques puisse se rédiger à l'usage de l'ambitieux, du voluptueux ou du libertin. L'originalité foncière du beylisme est de diriger cette stratégie vers un objet entièrement nouveau : le bonheur; c'est de proposer à des âmes passionnées une logique qui ne fut conçue que pour des cœurs secs et des ambitions positives. Une mécanique du bonheur et non du plaisir, dans cette formule tient la nouveauté profonde. Stendhal part de Condillac et d'Hélvétius, des philosophies qui expliquent toute connaissance par la sensation et réduisent toute réalité à la matière, mais il les couronne par une conception du bonheur où nul élément sensuel et matériel n'entre plus. Le bonheur, tel que Stendhal l'entend, dépasse de beaucoup la secousse heureuse des sens; il intéresse les énergies profondes de l'âme; il implique un élan, un risque, un don où la personne entière s'engage. Il est indépendant de l'action et n'a rien de commun avec la fortune et le succès; aucune combinaison externe ne le procure, puisqu'il n'est pas la satisfaction d'un désir. Il est un épanouissement, un moment d'oubli total et de conscience parfaite, une extase spirituelle, où toute la médiocrité du réel s'abolit. Les états intenses de l'amour, la jouissance que procure l'œuvre d'art peuvent en fournir une idée; ce qui n'est pas cela n'est rien et mérite à peine le nom de plaisir. Le beylisme n'est pas fait pour ces bons vivants au rabais, qui recherchent le plaisir dans une pure flatterie des sens, mais pour les âmes exigeantes qui réclament la satisfaction combinée du jugement, de l'imagination et de la volonté. Dans un article publié au lendemain de la mort de Stendhal, un critique oublié, Auguste Bussière, signalait déjà, avec le bonheur le plus frappant, ce trait significatif de la doctrine : pour Stendhal, disait-il, les grands plaisirs viennent du cœur.

Tout jeune, au temps de sa première admiration pour Helvétius, il avait déjà pressenti le vice de son système : « Helvétius a peint vrai pour les cœurs froids et très faux pour les âmes

ardentes ». Or, l'ardeur des passions est la condition rigoureuse du bonheur et forme le vrai mode de distinction entre les hommes. Plus tard, repassant dans sa mémoire ses débuts parisiens, recherchant quelle influence bienfaisante l'avait préservé de la mesquinerie du milieu, ou « du mauvais goût d'aimer Delille », nous l'entendrons se répondre à lui-même : « C'est cette doctrine intérieure, fondée sur le vrai plaisir, plaisir profond, réfléchi, allant jusqu'au bonheur, que m'avaient donnée Shakespeare et Corneille... » Quant aux voies qui l'avaient conduit à cette notion du bonheur, nous les avons, au point où nous en sommes, parcourues plus d'une fois. L'imagination, gonflée par les lectures, a conçu la vie comme un beau livre, entretenu l'âme de promesses enchantées, paré la réalité de toute l'invention chimérique des poètes. L'habitude romanesque fut fortifiée par l'espagnolisme, c'est-à-dire par ce sentiment altier de la dignité intérieure, qui écarte les récompenses mesquines et ne veut pour l'âme que de grands objets. Mieux vaut s'abstenir ou renoncer que de lutter pour les satisfactions vulgaires. « J'aime les braves, dira Zarathustra, mais souvent il y a plus de bravoure à s'abstenir et à passer, afin de se réserver pour un ennemi plus digne. » Enfin, dans cette conception à la fois poétique et méprisante du bonheur, il entre aussi du dépit, de la rancune. Stendhal eût sans doute attaché plus de prix à cette menue monnaie dont le commun des hommes se contente, à « ces plaisirs légers qui font aimer la vie » ou qui aident tout au moins à la supporter, si le destin l'avait plus libéralement admis au partage. Dans sa jeunesse sevrée, dans sa maturité solitaire, il s'est instruit à rebuter tout ce dont la malignité du monde le frustrait. Les raisins étaient trop verts : il a dédaigné de plus haut ces voluptés médiocres à mesure qu'elles se dérobaient devant lui. Plus tard, beaucoup plus tard, quand il fut devenu l'homme d'esprit à tempes grises dont on répétait les mots, il accueillit avec une indulgence plus douce les petits profits du monde : une conversation « à perte de vue », l'anecdotage, la société de femmes sans bégueulerie avec un punch léger vers minuit. Ce qu'il y a de naturellement ouvert et liant dans sa personne adhèra sans trop de peine à des plaisirs presque mondains. Mais, en dépit de ces infractions tardives, la construction reste

intacte, telle que l'avaient élevée les premiers élans de l'imagination et les efforts contractés de l'orgueil. Le bonheur seul peut payer la vie; les émotions intenses qu'on voudrait payer de sa vie font seules le bonheur.

C'est encore du XVIIIe siècle que procède cette éthique passionnée. Mais ce n'est plus aux logiciens et aux matérialistes qu'elle rattache Stendhal, c'est à l'homme qui fut leur ennemi le plus déclaré, à Rousseau. Il n'y avait pas en France d'âmes ardentes avant « l'immortel Jean-Jacques » et la Révolution. Jean-Jacques fut notre professeur de passion, d'enthousiasme, et Stendhal ne fait que retrouver sa leçon. Il mêle ainsi, dans son œuvre et dans sa méthode, les deux courants opposés du siècle, celui que le romantisme a réfréné, celui que le romantisme a prolongé et étendu. Entre ces deux tendances, le mécanisme à l'imitation d'Helvétius et l'individualisme romantique à la manière de Rousseau, la contradiction est cependant manifeste. La précision scientifique de l'observation, la rigueur logique de la conduite peuvent ouvrir des avenues vers le plaisir ou le succès, non vers un bonheur ainsi entendu. Que le beylisme fournisse une méthode efficace quand il s'agit de l'aguerrissement contre le monde, de la protection de la sensibilité ou de l'amour-propre, d'accord; qu'on y puisse même trouver ce que Stendhal aurait refusé d'y voir, un manuel pratique de la réussite, une préparation aux moyens de parvenir, passe encore. Mais quel enchaînement méthodique pourrait nous conduire vers un bonheur qui est un don, une grâce, quelque chose comme un spasme extrême de la tendresse ou du rêve? Quel rapport entre les démarches concertées de l'esprit ou de la volonté et cette extase poétique, et presque mystique, du cœur? On peut provoquer et cultiver le plaisir, en parcourir les degrés, en jouer comme d'un instrument sensible; mais nul effort de volonté ne crée le bonheur, et nulle opération de l'esprit ne le décompose. L'émotion ou la passion correspondent, dans l'être humain, au travail le plus spontané, le moins saisissable, et bien loin que la méthode logique puisse déterminer ou suivre ce travail mystérieux, elle le rendrait impossible à jamais dans l'âme qu'elle occuperait tout entière. Les deux tendances que Stendhal s'efforce de combiner se placent, en réalité, aux pôles opposés de l'action et de la

pensée, et quand on énonce cette simple formule, méthode du bonheur, mécanique du bonheur, la contradiction descend jusque dans les mots. Cette contradiction gît toutefois au cœur même du beylisme ; bien mieux, elle en est l'essence, et, en la faisant apparaître, nous croyons toucher et désigner le secret même de Stendhal. On sent persister en lui ce mélange juvénile de forces que la vie, à l'ordinaire, dissocie avant même qu'elles soient employées : les premières présomptions de l'intelligence qui entend tout se soumettre ; les premières ambitions du cœur qui espère tout épuiser. La coexistence des éléments réfractaires survit chez lui, par un miracle qui lui est propre, au désordre et au bouillonnement de la jeunesse. L'exigence méthodique ne tarit pas la passion ; la passion n'amortit pas, ne décourage pas la foi intellectuelle. Par l'effet d'une double influence et d'une double révolte, on peut suivre jusqu'au bout, dans son œuvre, la combinaison d'un cœur et d'un esprit qui se contredisent, d'une intelligence qui croit à la nécessité de l'ordre et à l'efficacité de la logique, qui impose à tout objet l'explication rationnelle et la vérification empirique, d'une sensibilité qui ne quête et ne prise que l'exaltation désintéressée, le mouvement libre, l'émotion inexplicable. Que cette opposition fondamentale compromette la solidité de sa doctrine, il se peut bien, mais c'est l'artiste, non le philosophe, que nous cherchons en Stendhal, et l'œuvre d'art, bien mieux que la dialectique, peut concilier les contradictions. Ce qu'il y a d'unique et d'inexprimable dans son charme tient à ce vice bienheureux. Comme ces jeunes visages dont la vie, si l'on peut dire, n'a pas encore spécialisé l'attrait, il contient en lui tous les éveils, toutes les promesses ; il excite du même coup, chez le lecteur, des forces de curiosité et de sympathie qu'aucun autre écrivain n'est parvenu peut-être à concentrer. Il éveille tout, flatte tout, et, par un charme dernier, sans jamais rien satisfaire. La contradiction, qui subsiste, reporte à un au-delà le contentement parfait, et son œuvre, ainsi, se couronne par le prestige poétique de l'inachèvement et du recul.

***

Cette même antinomie doit fournir la clé des personnages de Stendhal s'il est vrai, comme nous avons voulu l'établir,

que le créateur se soit incessamment reproduit dans ses créatures, et ainsi s'explique, en effet, que leur politique soit appropriée aux besoins d'une sensibilité sans mesure, que les poussées intérieures de la passion soulèvent, à tous les moments intenses de leur histoire, une surface unie de raison, qu'on n'aperçoive, dans leur conduite, ni de calcul sans imprudence, ni d'enthousiasme sans calcul. Elle doit fournir la clé de ses jugements, s'il est vrai, comme nous le croyons, que ses jugements en toute matière soient exclusivement tirés de son expérience intime, et ainsi s'explique qu'il ait juxtaposé sur tous les sujets importants deux opinions différentes dont l'une traduit la conviction de l'intelligence, tandis que l'autre exprime les besoins contraires de la sensibilité. L'intelligence, empiriste et positive, professe la philosophie de l'utile, la religion du fait. Le personnage d'Olivier, dans *Armance*, est particulièrement significatif à cet égard, et, sous les espèces d'Olivier et de Lucien Leuwen, Stendhal semblera même, par instants, rejoindre le saint-simonisme. La sensibilité, par contre, répugne aux satisfactions matérielles dont la plupart des hommes se contentent, à ces petits intérêts qui détournent de la vie véritable. Dans son dégoût pour ce qui rend du revenu, pour les belles pièces de terre bien cultivées, pour cette activité positive qui fait le caractère suisse ou yankee, elle se reporte, avec une nuance de regret, vers l'ancienne société de cour tels que la peignent Duclos et Lauzun, et dont l'insouciance désinvolte est une élégance. En politique, toutes ses convictions réfléchies entraînent Stendhal vers la démocratie. Il a retenu tout à la fois les leçons de Montesquieu et de Rousseau. Il tient ferme pour les deux Chambres, et l'on se souvient que Julien Sorel, au séminaire, s'expose aux pires représailles pour lire le *Constitutionnel*, qui était la feuille libérale du temps. Mais tandis que la raison reconnaît la démocratie pour le meilleur des gouvernements et proteste contre toute distinction sociale entre les hommes, le cœur et les nerfs exigent des sensations parfaitement harmonieuses, que le contact d'une élite peut seul procurer. « J'avais et j'ai encore les goûts les plus aristocratiques. Je ferais tout pour le bonheur du peuple, mais j'aimerais mieux, je crois, passer quinze jours de chaque mois en prison que de vivre avec les habitants des boutiques. » Même

contradiction dans son esthétique : il tient, nous l'avons vu, les procédés de l'artiste pour une technique définie et certaine, c'est-à-dire pour une science ; il considère l'œuvre d'art comme un phénomène déterminé, que régit l'action des lois naturelles, des conditions historiques, des tempéraments physiques, et cette vue fait la grande nouveauté de son *Histoire de la peinture en Italie* ; mais en même temps, l'inspiration créatrice et l'extase de la contemplation devant le Beau lui apparaissent comme la réalisation d'un mystère, comme une pure émanation de la vie profonde, comme une sorte de révélation ineffable qui sourd des plus secrètes régions du cœur. Même pour imiter les objets les plus froids, il faut que le peintre ait « une âme ». La beauté est ce qui parle à l'âme ce qui la jette dans la rêverie, ce qui la transporte « dans ces lointains si nobles » où elle croit trouver le bonheur que la réalité lui dispute, et si la notion du beau varie dans l'histoire, c'est que toutes les générations d'hommes ne se sont pas accordées sur la notion du bonheur. Stendhal dira tour à tour, ou tout à la fois, que l'œuvre d'art est un produit quasi nécessaire, et que l'expression, c'est-à-dire la vie spirituelle, est tout l'art.

Même contradiction dans sa manière d'écrivain, purement logique quand il s'agit d'expliquer les sentiments et les êtres, purement poétique quand il s'agit de les exprimer. C'est pourquoi, lorsqu'on désigne Stendhal comme un analyste, quand on voit dans l'esprit d'analyse sa faculté maîtresse au sens que Taine attachait à ce terme, le jugement n'est pas inexact ; il est partiel, incomplet, et ne rend compte que d'une des faces de son génie. Sans doute la matière de ses livres est intégralement fournie par l'observation et l'expérimentation intérieures, et il conçoit ce double travail à la manière du savant qui isole le phénomène entrepris, essaie de l'obtenir à l'état pur, puis en étudie les variations sous des réactions diverses. Il veut voir le cœur tel qu'il est, en écartant toutes les causes d'erreur ou d'illusion. Comme il croit à l'enchaînement mécanique des états de conscience, comme il admet que les sentiments, aussi bien que les autres phénomènes de la nature, ont chacun sa raison suffisante, il s'étudie à les disposer dans leur ordre nécessaire. Aussi les émotions et les actes de ses personnages sont-ils toujours justifiés par leurs

mobiles, et comme l'a montré M. Bourget, c'est à ses personnages eux-mêmes qu'il remet le soin de cette justification. Les héros de Stendhal soliloquent. Notons en passant que s'ils soutiennent avec eux-mêmes cette perpétuelle discussion, ce n'est pas qu'ils soient affligés de la « manie de la dissection intime » ou que Stendhal ait fait d'eux « des ergoteurs, scrutant leur existence morale dans leur plus intime arcane, et réfléchissant sur eux-mêmes avec la lucidité d'un Maine de Biran ou d'un Jouffroy ». Par une vue géniale qui confère toute leur fierté à ses héros et place l'analyse stendhalienne si fort au-dessus des psychologies communes, Stendhal, en effet, a conçu la curiosité critique et la clairvoyance de soi-même comme une dépendance du scrupule intime, du sentiment de l'honneur. Si ses personnages s'examinent, ce n'est pas pour se connaître, mais pour se contrôler, pour s'assurer, à chaque tournant critique de leur vie, qu'ils n'ont pas démérité de leur propre estime. Les cas de conscience qu'ils se posent sont pathétiques, puisque leur dignité ou leur bonheur même en dépendent, et s'ils se dissèquent, ce n'est pas par attention pédantesque ou manie morbide, mais par une sorte de nécessité vitale. Mais, dans ce travail même, Stendhal laisse des failles volontaires, que Zola relevait avec une rare perspicacité, ces « sautes d'analyses », ces « danses du personnage » qui correspondent à l'intuition soudaine, à la brusque secousse de l'imprévu. Et surtout — là est le point essentiel — il n'a jamais admis qu'en ordonnant par voie déductive les éléments d'un caractère ou les mobiles d'un acte, le romancier eût épuisé toute sa tâche.

L'exécution d'un roman psychologique comporte un premier travail, auquel le nom d'analyse peut convenir, et qui consiste à rassembler, par l'observation et la réflexion, un certain nombre de faits et d'idées, à en déterminer les liaisons et les rapports, à établir, en un mot, entre les mobiles et les sentiments des personnages, la même suite vraisemblable qu'un dramaturge cherche à obtenir entre les événements qu'il dispose. Cette opération préparatoire n'exige, à la rigueur, aucun don proprement littéraire, et ne suppose pas d'autres facultés que celles qu'exercent couramment, pour la pratique de leur métier, un philosophe, un médecin, un homme politique ou même un

homme d'affaires. Où l'art intervient, c'est dans l'emploi, dans l'animation des matériaux psychologiques ainsi rassemblés, et la condition même de l'art est que l'opération préalable s'absorbe dans son résultat. Il s'agit, non plus d'expliquer une émotion, mais d'en communiquer la qualité et la force, non plus de cataloguer les mobiles d'un acte, mais d'en faire saillir le sens humain ou l'accent dramatique, non plus de dénombrer les éléments d'un caractère, mais d'en faire sentir la vie propre, l'individualité spéciale. L'analyse échoue à cette tâche, puisque analyser revient fatalement à généraliser, à dégager les principes communs de réalités distinctes. La synthèse évocatrice, dont la poésie est le mode le plus parfait, peut seule nous faire entrer en communication avec l'émotion pure, avec l'être vrai, avec les points centraux de la vie. Par cette synthèse, l'art commence, et Stendhal, en même temps qu'un analyste et un logicien, est un artiste.

Aussi ne s'est-il tenu à la méthode analytique que dans des nouvelles composées pour une fin démonstrative, comme celle qu'il a placée à la fin du livre *De l'Amour*. Son but étant de prouver une théorie par un exemple, de suivre dans un sens tracé d'avance la marche d'un sentiment, il le suit, en effet, étape par étape, avec éclaircissement et justification de l'itinéraire, le tout prodigieusement prévu et d'une mortelle aridité. A cette exception près, on le sent, sitôt sa préparation terminée, à la recherche de l'acte pleinement significatif, où le tréfonds du caractère apparaît, du détail de sensation qui livre la particularité d'un être, du fait aigu ou du mot inspiré qui met au jour les états vierges de l'âme. Bien loin qu'il s'en fie à des agencements de causes et de forces pour exprimer l'émotion, il nous confiera son ennui que le langage commun soit impuissant à la traduire et qu'on ne puisse couler cette essence de vie dans la forme trop rigide des mots. Pour établir le contact entre son personnage et la vie, puis entre son personnage et le lecteur, il opère par secousses, par suggestions rapides et répétées. Nul commentaire, nulle explication, mais au contraire des prises imprévues, des piqûres soudaines qui cherchent et trouvent les régions vives de la sensibilité. Taine, qui fut le maître de l'analyse moderne, a senti mieux que personne le caractère purement émotif de cette manière.

Il ajoute même que ce mérite produit de l'obscurité. « Le lecteur, dit-il, doit savoir sans qu'on les lui explique, les liaisons et contre-coups de sentiments si délicats, si forts, dans des caractères si originaux et si grands ». Il dit ailleurs, admirablement, en associant Stendhal à Gœthe, à Byron, à Musset : « Chaque mot est comme un coup dans le cœur. Ce qu'il y a de brusque, de déchirant, de mobile dans les passions, tout le trouble, toute la folie, toutes les singularités, toutes les profondeurs des émotions humaines, je les ressens alors, non pas après une étude, par réflexion, comme lorsque je lis les autres, mais d'abord et malgré moi. » C'est grâce à cette recherche de la vie substantielle, par cet appel à la sympathie passionnée, à la tendresse évocatrice du lecteur que Julien Sorel et Fabrice del Dongo ont pu être chéris ou haïs comme des personnes naturelles. Seule, l'émotion de l'art crée ces miracles. D'ailleurs, Stendhal lui-même, conscient de sa double nature, n'a-t-il pas éprouvé souvent que les crues invincibles de sa sensibilité emportaient la belle ordonnance de sa logique? Quand il s'imposait de relire chaque matin le Code civil, était-ce autre chose qu'une défense de l'élève de Condillac contre cet excès d'attendrissement à la Rousseau, où il se sentait spontanément entraîné : « Je fais tous les efforts possibles pour être sec. Je veux imposer silence à mon cœur qui croit avoir beaucoup à dire. Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir quand je crois avoir noté une vérité. » Le logicien se méfiait ainsi du poète et le poète, en retour, dans ses moments de plein abandon, se méfiait de la logique et de l'analyse. « On gâte des sentiments si tendres à les raconter en détail... » C'est la phrase interrompue qui termine *Henri Brulard* et sur laquelle on ne peut plus que rêver.

*
* *

Ainsi, chaque coupe que l'on opère à travers l'œuvre ou la pensée de Stendhal révèle la présence simultanée des éléments antinomiques. Mais ce caractère double ou biface de sa nature n'apparaît nulle part plus nettement que dans sa conception de l'amour. Stendhal est peut-être le premier écrivain qui, au lieu de formuler des remarques sur l'amour,

d'énoncer des sentences discontinues à la façon de La Bruyère ou de Chamfort, ait assemblé ses observations en une théorie. Le premier, il a prétendu enfermer l'amour dans un système clos et certain. Les états amoureux, participant du mécanisme universel, tombent selon lui sous l'application de la méthode. Ils sont objet de connaissance certaine; on peut les peser comme des minéraux, les analyser comme des composés chimiques. En même temps, l'amour véritable, le seul qui compte et vaille à ses yeux, est l'amour-passion, l'amour total, absolu, celui qui occupe les forces entières de l'être et fait tomber, par son seul contact, les défenses ridicules de la morale ou de la raison. La singularité principale de son livre *De l'Amour* réside dans ce mélange incompatible d'idéologie et de romantisme. La logique entend s'annexer les formes les plus intenses de la passion. Helvétius veut expliquer Saint-Preux.

Il convient de fournir ici des justifications plus abondantes, puisque l'amour, au dire de Stendhal, fut toujours pour lui la plus grande des affaires, ou plutôt la seule. « Je ne me souviens, dit-il dans *Henri Brulard*, après tant d'années et d'événements, que du sourire de la femme que j'aimais ». Il écrivit son traité *De l'Amour* à trente-sept ans, vers la fin de son séjour à Milan, au temps de la plus grande passion pour Métilde, et cependant, dès les premières lignes, le livre saisit par la froideur assurée du ton, par une sorte de circonspection catégorique qui entend imposer la conviction. En parcourant à peine la préface, on se heurte aux termes les plus significatifs. Stendhal annonce au lecteur « une description exacte et scientifique... une description détaillée des idées et de toutes les parties qui peuvent les composer ». Il annonce une « austérité scientifique du langage »; son sujet sera traité avec toute la maussaderie de la science, mais aussi son exactitude. Pour mesurer la vivacité relative des sentiments, il recourt à l'évaluation mathématique. « Albéric rencontre dans une loge une femme plus belle que sa maîtresse, c'est-à-dire dont les traits promettent trois unités de bonheur au lieu de deux; je suppose que la beauté parfaite donne une quantité de bonheur exprimée par le nombre quatre. » Une quantité de bonheur, cette seule expression livrerait à nu l'ambition du livre. A l'exemple des

naturalistes de son temps, il veut classifier l'amour, le subdiviser en espèces, et il pose la distinction fameuse entre l'amour-passion, l'amour-goût, l'amour-physique et l'amour-vanité. Il soutient que l'évolution de l'amour « parcourt une marche régulière, comme certaines maladies, et il en décompose les temps successifs. » Tous les amours qu'on peut voir ici-bas naissent, vivent et meurent, ou s'élèvent à l'immortalité suivant les mêmes lois. « Ayant classé quatre catégories d'amour, il distingue, après Cabanis, les tempéraments individuels, le sanguin, le bilieux, le mélancolique, etc... et superpose encore à cette double distinction, celle des régimes de gouvernement qui, selon lui, déterminent chacune des modalités d'amour différentes. En multipliant les quatre sortes d'amour par les six tempéraments, puis par les six régimes constitutionnels, en tenant compte par surcroît de l'âge, des races et des climats, on peut parvenir ainsi à dresser une table complète des cas possibles, à laquelle il ne manquerait rien, sinon les particularités individuelles, les seules dont se montrât avide Stendhal observateur ou romancier. Il est difficile de pousser plus loin la présomption systématique. Ajoutons que Stendhal, pour fortifier sa démonstration, adresse comme un appel divinatoire à des sciences dont ses contemporains concevaient à peine l'idée, comme la psychologie comparée et l'anthropologie. Sa théorie de la pudeur pourrait trouver place dans les mémoires de l'*Année sociologique*, et l'on retient mal sa surprise devant une citation comme celle que voici, laquelle se place après une anecdote assez singulière sur les mœurs de la tribu des *Ricaras* : « On devrait établir à Philadelphie une académie pour l'étude de l'homme dans l'état sauvage et ne pas attendre que ces peuplades curieuses soient anéanties. »

De telles vues sont saisissantes. On conçoit qu'elles aient excité l'enthousiasme de Taine, et, quand il qualifiait Stendhal « le plus grand psychologue de tous les temps », sans doute voyait-il surtout en lui l'ancêtre de la psychologie scientifique. D'autre part, le seul fait de subdiviser l'amour et d'établir la classification des espèces, représentait une découverte capitale. On peut contester cette division, imputer à Stendhal d'avoir omis certaines variétés irréductibles à celles qu'il décrit, et M. Faguet, notamment, a motivé cette critique par les raisons

les plus fines, auxquelles Stendhal avait en partie répondu d'avance. On peut lui reprocher encore, et cette objection appartient également à M. Faguet, d'avoir omis dans ses distinctions, ou d'avoir traité trop négligemment celle qu'on pourrait tenir pour l'essentielle, la distinction entre les sexes, la différence entre les façons que l'homme et la femme ont d'aimer. Cependant, il pourrait suffire au nom de Stendhal d'avoir aperçu le premier, — car nul moraliste, à ce qu'il semble, n'avait encore noté, ou nul écrivain appliqué cette observation essentielle, — que le mot amour était un vocable vague, désignant à la fois des formes sentimentales, non seulement distinctes, mais peu compatibles entre elles, d'avoir proclamé le premier que le bonheur en amour n'était pas seulement d'aimer et d'être aimé, mais d'être aimé de la même façon qu'on aime. Les plus grands maîtres de la psychologie amoureuse, La Bruyère, Racine ou Marivaux, avaient traité l'amour comme un sentiment à forme unique, qui est ou n'est pas, est partagé ou non, satisfait ou non, se heurte ou non à des obstacles matériels et à des passions contraires, et qui, selon ses seules conditions, détermine le bonheur ou la souffrance. Adolphe lui-même, dans le roman de Benjamin Constant, commence par aimer, puis n'aime plus. Stendhal a vu le premier que deux êtres pouvaient éprouver l'un pour l'autre des sentiments exactement qualifiés d'amour, bien que d'essence différente, et que cette illusion d'amour partagé pouvait conduire aux plus aigus déchirements du cœur. Il a compris que deux variétés d'amour pouvaient s'affronter aussi douloureusement que l'amour et l'indifférence. En écrivant, par exemple : « Rien n'ennuie l'amour-goût comme l'amour-passion chez son partenaire », il ouvrait, au-delà de la tragédie racinienne, des avenues toutes neuves, celles même où devait s'engager notre comédie moderne.

Néanmoins, en dépit de la complexité ambiguë du terme, un seul sentiment, selon Stendhal, porte dignement le nom d'amour : c'est l'amour-passion, « celui d'Héloïse pour Abélard, celui de la Religieuse portugaise ». L'amour-goût et l'amour-vanité se satisfont des grâces faciles de la société ou de l'amitié. L'amour physique, tel que Stendhal le définit : « A la chasse, trouver une belle et fraîche paysanne qui fuit

dans le bois », correspond à l'appétit élémentaire des sens, et, dans une société raffinée, mène tout au plus au libertinage, qu'il ne faut pas mépriser, mais dont il ne faut pas davantage exagérer l'intérêt. Ces inclinations trop tranquilles ou trop sommaires peuvent procurer l'agrément, le plaisir, voire la volupté, non le bonheur. Seul l'amour-passion rend heureux, puisque seul il emploie, jusqu'en ses réserves cachées, notre provision d'énergie vitale, et les souffrances qu'il cause sont elles-mêmes un bonheur, comme tous les amants l'ont éprouvé, puisqu'elles exaltent au plus haut point la puissance et la conscience de nos émotions. Avec la capacité de souffrir on verrait disparaître l'amour lui-même, une femme n'étant puissante « que par le degré de malheur dont elle peut punir son amant ». Quand Stendhal affirme le droit à l'amour, ou, plus exactement, les droits de l'amour, c'est seulement à l'amour-passion qu'il pense : « Une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime plus que la vie. » L'amour-passion comporte le don absolu et suppose l'acceptation totale du risque. Aussi ne l'observe-t-on communément que dans les siècles généreux où l'individu, accoutumé d'enfance à tous les périls, fait bon marché de sa souffrance et de sa vie. Aimer, c'est vivre dangereusement. L'Italien de la Renaissance risquait naturellement l'amour, comme il risquait le poison ou le coup de dague; il savait aimer avec audace, méfiance et secret. Aujourd'hui l'extrême politesse crée la publicité, la vanité empêche l'aventure, l'attachement au bon goût tarit la violence. Un homme du monde rougirait de se laisser voir avec de grands désirs ou de grands chagrins. L'amour-passion, c'est-à-dire l'amour tout court, est donc devenu le lot exclusif de quelques âmes de prix, séparées par leur politique de l'habitude mondaine. Et cette élite se reconnaît précisément du commun des hommes par sa notion plus exigeante du bonheur et de l'amour.

Mais comment éluder ici l'objection inévitable qui se dresse? L'amour-passion, l'amour véritable est sensuel dans son essence, et si nous en pouvions douter, il suffirait de nous remémorer les exemples que citait Stendhal lui-même, les lettres d'Héloïse à Abélard et de la Religieuse portugaise à Chamilly. La passion dépasse infiniment le désir, en ce sens

qu'elle met au service d'un désir porté à l'extrême toutes les facultés multipliées de l'être humain; cependant, on ne peut guère concevoir que le désir en soit absent. Or, la sensualité de Stendhal paraît extrêmement courte, et, dans ses analyses de l'amour, qu'il s'agisse de son livre théorique ou de ses œuvres romanesques, le désir n'occupe pas de place perceptible. Victor Jacquemont objectait déjà très finement à Stendhal qu'entre les différents spécimens du genre amour, tels que son traité les classifie, il aurait dû montrer au moins un caractère commun : la recherche de ce qu'il appelle « l'intimité », c'est-à-dire de la possession corporelle. Jacquemont, qui était un amoureux authentique, jugeait singulier que Stendhal pût qualifier d'amour un sentiment comme son amour-vanité, où ne participe en aucune manière l'élément qu'il fallait tenir pour essentiel. Une telle remarque est frappante, et l'on en pourra vérifier la portée en constatant que l'œuvre entière est parfaitement pure de description ou même de suggestion sensuelle, qu'on n'y trouve pas un détail, un trait, un mot, qui traduise, fût-ce involontairement, la réalité de l'amour physique. Ces livres, si couramment taxés d'immoralité, sont, à cet égard, aussi chastes que des romans anglais. Si Stendhal était pourvu dans une mesure quelconque de l'instinct de la sensualité, aurait-il jamais conçu la donnée d'*Armance*; aurait-il peint la satisfaction complète, le bonheur parfait d'une femme amoureuse, auprès d'un mari qu'une incapacité naturelle empêche de réaliser cet amour? N'aurait-il pas compris qu'au moins chez les femmes, les formes de l'amour sont modifiées par la possession; n'aurait-il pas fait sentir que madame de Rénal, Mathilde, Clélia ou Mina de Wrangel aiment autrement après qu'elles se sont données? Un incident de récit, toujours succinct et presque évasif, nous instruit à quel moment les héroïnes de Stendhal ont récompensé l'amour qu'elles inspiraient, mais, après ou avant ce détail sans importance, elles demeurent parfaitement identiques à elles-mêmes. Stendhal parle avec redondance et complaisance de son « tempérament de feu ». Nous ne pouvons qu'indiquer ici un développement dont il deviendrait délicat de fournir la justification trop appuyée. Mais cent détails concordants font présumer qu'il confondait de fort bonne foi

les émois de son imagination avec les troubles de ses sens, ou, plus exactement, que son tempérament, comme celui de Rousseau, était commandé par des visions imaginées plutôt que par les contacts réels. Peut-être possédait-il, de naissance, une sensualité directe et vraie, mais les premières timidités, les premières compressions l'avaient déviée et, si l'on peut dire, fait remonter toute entière au cerveau. Aussi l'amour, tel qu'il le décrit, est-il un état cérébralisé qui correspond à la tension extrême de l'imagination, non pas à l'aboutissement dernier du désir. Il est platonique, non de ce platonisme exceptionnel où s'exprime une sensualité sublimée, et que l'excès même du désir détourne seul de sa réalisation, mais de ce platonisme plus courant qui se satisfait de lui-même et confond le rêve de l'amour avec l'amour. Ainsi s'explique que son livre *De l'Amour* soit en réalité le livre de l'amour imaginaire, que, notamment, la découverte dont Stendhal tire le plus d'orgueil, la cristallisation, porte sur un travail d'imagination parfaitement factice et s'applique à l'amour cérébral, à ce que nous appelons aujourd'hui l'amour de tête plutôt qu'à la passion.

*
* *

Les jeunes gens aiment ainsi. L'amour qu'ils croient éprouver est le terrain nu où ils transportent leur chimère romanesque, et la timidité de leur âge fait qu'ils se complaisent indéfiniment dans ces rêveries sans issue. Un des charmes de cet amour tient justement à ce qu'il interdit l'action, le coup d'audace dont on se sent incapable, tout en le rêvant, ou qu'on ne risque, à la façon de Julien Sorel, que par un sursaut désespéré d'amour-propre. Nous ne pouvons nous étonner que, chez Stendhal, cette notion juvénile ait persisté jusqu'à devenir le centre de sa théorie, que, par exemple, il ait pu considérer la timidité comme un des signes certains de la passion; qu'il ait pu rattacher la cristallisation, sans laquelle, à son gré, il n'est pas d'amour véritable, à des mouvements d'inquiétude et de retour défiant sur soi-même, c'est-à-dire à des phénomènes d' « imagination renversée ». Toute la formation de sensibilité que nous avons essayé de décrire explique suffisam-

ment ces particularités. Mais une fois la passion vidée de tout son contenu sensuel, détachée du désir qui la crée et de « l'intimité » qui l'alimente ou la rassasie, qu'en reste-t-il, sinon le travail de l'imagination « bercée par les plus charmants dialogues », l'émoi de la sensibilité, le trouble vertigineux de l'esprit? Comment soumettre ce délire poétique à des classifications et à des lois? L'idée de l'amour à laquelle le système aboutit, est celle qui paraît le plus réfractaire à toute prévision, à toute règle. La contrariété, sur ce point encore, apparaît formelle, et, s'il en était besoin, toute la carrière amoureuse de Stendhal, telle que lui-même nous l'a confiée, s'offrirait à nous pour la faire ressortir.

Sa vie durant, il fut occupé des femmes, d'accord. Il raillait les jeunes gens de Paris, trop soucieux des intérêts positifs, trop absorbés par leurs calculs d'ambitieux et qui tiennent l'amour, ou même le plaisir, pour des occupations inutiles. « En Allemagne, a-t-il dit ironiquement, on croit encore que les jeunes gens de Paris s'occupent des femmes. » Mais cette occupation constante fut généralement déçue par le succès, et ses souvenirs d'homme à bonnes fortunes, qu'il évoque aux environs de la cinquantaine, dans les premières pages d'*Henri Brulard*, frappent surtout par leur pénurie. Il n'a cessé de penser aux femmes, il a très peu réussi près des femmes. Il n'était pas le sensuel direct, puissant, qui ne s'embarrasse de rien et aborde de front l'aventure. Il aurait voulu l'être : chaque fois que le nom de Martial Daru revient dans les papiers intimes, on sent poindre dans l'ironie supérieure une nuance de regret. Ses conseils à ses amis, d'après le témoignage de Mérimée, vantaient l'attaque à la hussarde, la victoire expéditive et brutale. Mais on ne voit pas qu'il ait jamais connu ce genre de succès, fût-ce dans les hasards commodes de ses campagnes. La timidité d'une part, la sentimentalité romanesque de l'autre, avaient jeté de trop profondes racines. Il était timide devant le fait; il avait besoin, pour justifier l'acte, et sans doute pour le souhaiter, d'un état propice du cœur et de l'imagination, c'est-à-dire de cette préparation sentimentale qui rend inapte aux coups de maîtrise et, à tout le moins, empêche de saisir les moments opportuns. Hors les rencontres passagères et anonymes, il n'a connu que

les femmes qu'il pouvait aimer et toutes ses aventures ont pris le caractère de romans d'amour. Dans chacune de ses liaisons, il a porté le même mélange de chimère juvénile et de tactique réfléchie, ou, pour emprunter ses propres expressions, de chérubinisme et de rouerie. A chaque épreuve nouvelle, le Chérubin et le roué se sont contrariés et comme annulés l'un l'autre.

Pour faire le Valmont, pour s'attacher au « bien joué » et mener sa partie avec rigueur, il faut avoir la tête rassise et le cœur entièrement désabusé. Stendhal conduit ses entreprises amoureuses avec les plus belles intentions de stratégie, mais en présence de l'objet aimé, l'afflux soudain des images paralyse aussitôt sa logique. Devant la femme qui l'a fait rêver, comme devant l'homme qu'il admire, il se sent étouffé par l'émoi et par la crainte. Avant le contact direct, il était parfaitement maître de soi et tirait les plans les plus justes. Sitôt le contact rompu, il recouvrera son sang-froid, percevra clairement ses fautes, calculera le moyen de les réparer dès le prochain engagement. Nous possédons de lui d'étonnants projets préparatoires, comme cette *Consultation à Banti*, où toutes les combinaisons d'attaque, toutes les chances de succès sont pesées avec une précision si savante qu'elle peut sembler infaillible. Nous le verrons de même, après coup, déployer cette clairvoyance minutieuse que donne la conscience de l'échec et qui procure à la timidité comme une revanche rétrospective. Mais les stratégistes en chambre furent d'ordinaire des généraux malheureux. Durant la rencontre, ses moyens lui manquent; le plan longuement machiné se dérobe au moment de l'exécution. Son imagination surmenée et défiante trahit les calculs de sa raison. Il n'a plus assez de présence d'esprit et de calme pour attirer l'adversaire, ainsi que les roués y excellent, sur le terrain choisi d'avance. La conscience de chaque infraction, de chaque faute, immédiatement perçue, augmente à mesure le désarroi. Et d'autre part, le souvenir de cette réflexion préalable, l'obsession du plan bien arrêté qu'il faut suivre, de la leçon bien apprise qu'il faut réciter, empêchent l'abandon, l'épanchement spontané, le mouvement heureux qui s'empare des circonstances imprévues. L'amant qui se fie à sa candeur, à la puérilité de son

trouble, à la sincérité de sa souffrance, peut toucher le cœur le plus dur et nous avons vu Fortunio triompher de Clavaroche. Mais que donnerait-on de sa chance si Fortunio arrivait au rendez-vous avec une suite de résolutions préméditées : Je dirai ceci, puis ceci... A tel moment, je lui prendrai la main... A tel moment je me jetterai à ses genoux... L'échauffement du rêve et de l'émotion avait annulé la méthode; le seul fait d'avoir recouru à la méthode détruit le charme du rêve et le pouvoir de l'émotion. La raison critique, impuissante à maîtriser le trouble, suffit cependant pour l'altérer, pour le priver de sa grâce contagieuse. Ajoutez que la passion s'étant formée autour d'un être chimérique et non pas autour de l'être réel, le contact fera saillir d'inévitables écarts entre la personne imaginée et la personne véritable, que la raison, toujours vigilante, percevra la discordance la plus fine, et qu'au sentiment de l'impuissance ou du malaise se mêleront les chutes de rêve, l'amer désenchantement. Ainsi, les deux tendances contraires se neutralisent, et, pour avoir voulu les combiner dans sa conduite comme dans sa pensée, Stendhal s'est frustré tout à la fois de leurs avantages respectifs. Il n'a recueilli le bénéfice ni de sa science, ni de sa passion, ni de sa connaissance du cœur humain, ni de son illusion exaltée, ni de sa logique magistrale, ni de sa juvénile timidité.

Le jeune Stendhal, épris de mademoiselle Kably, ou plutôt de l'image romanesque qu'il avait située sous les traits de cette insignifiante comédienne, fuyait de peur dans les jardins de l'Hôtel de Ville, plutôt que de s'avancer à sa rencontre. C'est qu'il se savait également incapable de lui débiter les discours composés d'avance et de lui parler naturellement. Cette aventure d'adolescence pourrait servir de frontispice à toute sa vie amoureuse, qu'à vrai dire nous connaissons mal dans son détail. Sur Adèle Rebuffet et Victorine Mounier, qui furent ses premières coquetteries, nous ne possédons que les renseignements du *Journal*, incertains et ambigus à tel point qu'il paraît impossible de décider si Stendhal, entre 1802 et 1805, aima une ou deux Adèle, et si Adèle Rebuffet, Adèle de N., Adèle *of the gate* font une même personne. Sur madame Curial et madame Alberthe de Rubempré, dite madame Azur, qui furent ses dernières liaisons importantes, il faut nous en

tenir aux anecdotes douteuses que nous ont transmises ses amis. En ce qui touche madame Daru, notre ignorance est entière. Nous savons, par quelques pages inoubliables, avec quelle exaltation défiante, avec quels transports craintifs, Stendhal s'éprit d'Angela Pietragrua, quand il la connut à Milan, après Marengo. Il devint son amant en 1811, sans beaucoup de peine à ce qu'il paraît, mais Angelina eut moins de peine encore à le tromper. On pourra trouver les détails de cette histoire dans le *H. B.* de Mérimée, et l'on discerne assez clairement entre les lignes combien le théoricien de l'amour manquait de clairvoyance vis-à-vis de la femme aimée, comme il devenait aisément sa dupe, ou plutôt la dupe de sa propre imagination. Il adora Métilde Dembowska; il l'adora si fort qu'il parvint à l'excéder par ses maladresses, par ses imprudences compromettantes, et cependant il n'osa jamais l'offre franche, le mouvement impérieux qui déterminent ou imposent l'amour. L'intensité du sentiment bouleversait les combinaisons réfléchies; la préoccupation critique paralysait l'expression du sentiment. Par surcroît, son adoration toute poétique ne connut jamais cette impulsion dominatrice des sens dont la femme subit confusément l'empire et qui oblige l'homme à risquer.

Mais, pour contrôler par le menu l'exactitude de cette analyse, il faudrait se reporter avant tout aux passages du *Journal* où de la *Correspondance* où l'aventure de Louason est notée presque jour à jour. Grâce à des documents uniques, nous pouvons, pour une fois, suivre Stendhal dans le détail de son amour et de son intrigue. Mélanie Louason, on s'en souvient, est cette jeune femme de condition et de mœurs incertaines que Stendhal avait rencontrée chez la comédienne Dugazon, et qui, par une ambition fort commune en tous temps, voulait se hausser de la galanterie au théâtre. Cinq mois durant, Stendhal lui fit quotidiennement sa cour. L'inclination qui le portait vers elle n'était pas parfaitement spontanée; il voulait oublier Victorine Mounier, se distraire d'un amour impossible, s'occuper par une chimère nouvelle et plus accessible. Il parvint en effet à aimer Mélanie, mais, bien qu'il comptât vingt-deux ans à peine, il est clair qu'il ne parvint pas à la désirer. Dans ces tête-à-tête journaliers, on ne perçoit pas un mouvement naïf et puissant, on ne saisit pas le moment où les sens parlent.

Aimer Mélanie, c'est la transformer en une héroïne du cœur, c'est la parer d'exquises délicatesses, c'est éprouver à ses côtés le besoin de la confidence, c'est voir en elle une grande âme. Dans son illusion romanesque, il interprète à faux les signes de caractère les plus évidents, les faits les plus manifestes. Il s'aperçoit à peine que son héroïne est facile, que Dugazon, Martial Daru, l'Allemand Wagner se sont fait successivement bien venir, que ce M. Le Blanc, le vieux bourgeois aux visites ponctuelles, subvient aux dépenses de la maison. Il est candide et presque jobard. Chaque jour cependant, il médite sur les moyens de devenir l'amant de Mélanie. Il saura se rendre indispensable ; il excitera sa jalousie par des machinations compliquées ; il osera telle privauté. Quand il sonne à sa porte, ses résolutions sont prises par le menu. Mais à peine entré, tout le désoriente et le déconfit. Le lecteur, moins ému que lui, devine les moments où Mélanie, touchée de son assiduité, de sa gentillesse, n'eût pas demandé mieux que de céder à ce jeune homme ardent et silencieux. Mais Stendhal, serré par l'émotion et empêtré par son machiavélisme d'antichambre, n'aperçoit pas l'occasion ou n'a pas la force de la saisir. Il devient importun, presque ridicule. Mélanie, comme il est ordinaire aux femmes, ne lui a su gré de son respect que jusqu'au moment où elle pensait l'en récompenser. Elle évite Stendhal, refuse de le recevoir, et la partie semble perdue. C'est alors qu'intervient un hasard heureux : Mélanie est engagée à Marseille, et Stendhal se résout à partir avec elle. Il touche à Grenoble, la rejoint à Marseille, où la communauté de la vie produit son effet fatal. Est-il heureux ? Non certes. Aime-t-il ? A sa façon. Ses lettres respirent l'enthousiasme. l'admiration passionnée, et, si l'on veut, une sorte d'adoration. Cependant, il laisse repartir pour Paris cette jeune femme charmante et qui, elle, avait fini par aimer. Son rêve lui était nécessaire, non la personne autour de qui le rêve s'était formé, et quelle que fût sa force d'illusion, la vie avait dû heurter plus d'une fois sa chimère. Le roman avait duré moins d'une année. Ce fut le premier de sa vie et tous les autres durent y ressembler La méthode et le machiavélisme ne desséchèrent jamais la source inépuisable de sa sensibilité. La pureté, la fraîcheur de cœur, la capacité de rêve et de déception

survécurent même à la confiance et à l'enthousiasme. Mais la réflexion préalable et la préoccupation masquaient la sincérité et empêchaient le naturel. Amant quelquefois heureux, il ne connut jamais le bonhenr dans l'amour réalisé, parce que sa passion s'était nourrie de visions imaginaires et que la réalité, même poétiquement interprétée, n'égale jamais ce que l'imagination avait construit. Dans son Journal, quelques jours avant son départ pour Marseille, il avait lui-même tiré son horoscope : « Sublime dans tes châteaux en Espagne extraordinaires, point bon dans le monde... »

***

Il est toujours malaisé d'apprécier dans quelle mesure le tempérament d'un écrivain est le produit de causes individuelles, dans quelle mesure il se rattache à des conditions générales et communes. Sans doute, chez Stendhal, la correspondance peut s'établir de façon à peu près complète entre les originalités de la pensée d'une part, celles de l'éducation ou de la vie, de l'autre, et c'est à quoi nous nous sommes efforcés. L'amour de la passion comme le goût de la logique, l'espagnolisme comme le machiavélisme, peuvent s'expliquer par l'influence restreinte de la famille et du milieu, par l'imitation ou la réaction personnelle. Mais n'oublions pas cependant les dates; ne perdons pas de vue que Stendhal est le contemporain presque exact de la première génération romantique, qu'il est né quinze ans après Châteaubriand et sept ans avant Lamartine. Bien qu'il se soit tenu à l'écart de toute école, que les coteries littéraires lui aient inspiré un éloignement aussi marqué que les coteries de salon, bien qu'il ait éprouvé pour la personne des grands romantiques une antipathie particulière, il n'en subsiste pas moins qu'il a grandi dans la même société. qu'il a respiré la même atmosphère sentimentale, qu'il a suivi ou remonté les mêmes courants d'idées. On a dit de lui qu'il était par nature, imperméable, réfractaire à toute influence, à toute persuasion, mais ce n'est pas subir l'influence d'une école que de se former en même temps qu'elle et à côté d'elle, sous les mêmes appels, dans des conditions analogues

de culture et de croissance. Donc, ne rapportons pas uniquement aux particularités de la biographie ce qui, pour une part impossible à mesurer, revient au siècle. Ne nous étonnons pas si la sensibilité stendhalienne est, par essence, une sensibilité romantique, née du siècle, et que le mal du siècle a touchée.

De fait, nous avons vu que le beylisme, tandis qu'il continue le XVIIIe siècle classique par son allure formelle, par son procédé logique, par sa méthode, est romantique par sa substance et par sa conception finale. Romantique, la notion d'une élite sentimentale, d'une aristocratie du cœur, à qui sont réservées les grandes passions et les grandes souffrances; romantique, le mépris des satisfactions modérées, du bon sens paisible, de l'équilibre bourgeois. De Byron à Gautier, nous avons senti courir ces thèmes généraux du beylisme, le dégoût des banalités courantes de la vie, l'horreur des « demi-âmes », des esprits courts, des caractères dociles, la condamnation des mœurs convenues, des règles et des lois. L'extrême susceptibilité, la préoccupation continue de soi-même, qui sont comme le sentiment moteur du beylisme, peuvent être tenues pour une variété souffrante de l'individualisme romantique, et, si l'individu surveille avec cette minutie anxieuse les répercussions externes ou internes de ses moindres déplacements, c'est évidemment qu'il se croit le centre du monde. La conviction instinctive que l'être d'exception, sitôt sa supériorité reconnue, recueille en retour l'aversion ou la haine, qu'il vit cerné d'ennemis, dont l'effort vise à l'étouffer sous les contraintes banales et sous les chaînes vulgaires, ce sentiment encore est romantique, avec cette nuance toutefois que l'ennemi, pour Stendhal, n'est pas la nature ou le corps social, mais le monde au sens limité du mot, c'est-à-dire la société élégante, les salons, et qu'ainsi le beylisme, à cet égard, est un romantisme rétréci. Comme les romantiques, Stendhal a éprouvé que les originalités du cœur et de la pensée enfermaient l'homme d'élite dans un isolement nécessaire; qu'il était séparé des autres hommes, tantôt par ses répugnances et tantôt par ses enthousiasmes; que l'excès de sa sensibilité le rendait incapable, le voulût-il, de se livrer, de se faire connaître. Il est clair que sa conception de l'amour est

pareillement romantique. La tragédie racinienne avait connu les états les plus désordonnés, les plus intenses de la passion, mais elle les condamnait en les analysant, et son exactitude même était un blâme. Rousseau s'épuise à mener de front la passion et la morale. Quand Stendhal désigne l'amour-passion comme le seul amour véritable, quand il le juche, pourvu qu'il soit authentique, au-dessus des principes et des lois, au-dessus de la vie même, il rejoint le drame de Dumas et de Hugo, les premiers romans de George Sand. C'est bien ainsi qu'aiment Hernani, Antony ou Mauprat, et, selon les romantiques, qui n'aime point ainsi n'aime pas. Enfin, si l'on se reporte à la notion stendhalienne du bonheur, à cette théorie altière et solitaire qui rejette tous les éléments matériels du plaisir, toutes les formes paisibles de la satisfaction et ne cherche qu'à tirer de l'âme les plus ardentes étincelles, ne reconnaît-on pas l'avidité mystique d'un Lamartine, cette aspiration idéale « qui n'a pas de nom au terrestre séjour ».

Mais voici qui noue entre le romantisme et Stendhal une parenté plus étroite encore. La passion, telle que Stendhal la définit, est une réalité, infiniment rare et difficile sans doute, mais que l'expérience toutefois peut saisir. Au contraire, le bonheur, tel qu'il le conçoit, est une pure chimère de l'esprit, une sorte d'appel lyrique, où l'imagination s'épanche et que la vie ne peut entendre. Aucune récompense terrestre n'apaisera jamais les énergies profondes de l'âme, à moins qu'elles ne soient concentrées vers un but précis et concret. La vie peut leur offrir, par intervalles, d'illusoires satisfactions : quelque crise intense et brève, quelques instants d'exaltation pleine et bientôt interrompue. Ces accidents heureux prolongent, renouvellent le rêve poétique du bonheur, mais ils ne font pas que le bonheur soit autre chose qu'un rêve. Pour qu'il devienne une réalité, deux éléments essentiels lui feront toujours fatalement défaut : la certitude et la durée. Stendhal ne s'y trompe pas, non plus que les romantiques, puisque la sécurité ou la continuité sont précisément l'attribut de ces bonheurs pacifiques qu'ils ne sauraient accepter sans déchoir. Nous trouvons donc au fond du beylisme ce qui est peut-être l'essence de la sensibilité romantique : la persistance vers un but qui, d'avance, est connu comme intangible, l'acharne-

ment vers un idéal, c'est-à-dire vers l'impossible, la dépense consciente de soi-même, en pure perte, sans espoir quelconque de récompense ou de retour. Car les âmes assez exigeantes pour aspirer à ce bonheur parfait, ou même surhumain, le sont trop pour accepter en échange les compensations atténuées qui font le lot commun des hommes. La mélancolie romantique est issue de ces thèmes élémentaires : les seuls bonheurs accessibles à l'homme font sa bassesse ; sa noblesse fait sa souffrance ; une fatalité maligne a posé devant lui ce dilemne : la vulgarité innocente qui le ravale à la brute ; l'aspiration anxieuse et condamnée qui le hausse vers un ciel inaccessible...

*
* *

On peut affirmer sans trop de témérité que Stendhal, tout en rédigeant ses formulaires pratiques de bonheur, a eu conscience, lui aussi, de l'échec inévitable et fatal. Il a pu croire, parfois, que la chance seule lui avait fait défaut, qu'il n'avait manqué à sa félicité que l'accord des circonstances extérieures. S'il avait pu refaire à son gré sa condition, son caractère et son visage, s'il était né riche, beau, égal aux plus grands, pourvu de cet ascendant naturel qui s'impose aux femmes, n'aurait-il pas été un homme heureux ? Dans les amertumes de Julien Sorel on peut percevoir ce sentiment d'un partage inégal, d'une distribution vicieuse des dons et des biens terrestres. Avec le nom du petit marquis de la Mole ou du chevalier de Beauvoisis, avec leurs façons et leur parfaite confiance en eux-mêmes, Julien s'imagine qu'il aurait réalisé le bonheur dont une âme comme la sienne était digne, et Stendhal, dans sa jeunesse, a certainement nourri la même illusion. Mais à l'extrême fin de sa vie, quand il la pouvait juger et embrasser entière d'un coup d'œil, il se rendait clairement compte que l'échec était tiré de plus loin, que la difficulté gisait en lui-même, au lieu de venir du dehors, et tel est le sens profond du personnage de Fabrice dans *la Chartreuse*. La différence capitale entre Fabrice et Julien est que, pour Fabrice, toutes les conditions objectives du bonheur sont supposées. Il est pourvu d'une figure

charmante, qui éveille naturellement l'idée de la volupté, et que relève, pour comble de raffinement, une sorte de gravité pudique. Pas une femme qui ne le remarque, ou même qui ne le souhaite, coquette mûrissante ou jeune vierge, fille de cabaretière, petite comédienne ou grande dame. Son père, le marquis del Dongo, est un seigneur fort noble et fort riche. Sans doute, il n'est pas tendre, car, dans son œuvre entière, Stendhal ne nous a livré, et pour cause, qu'un exemplaire supportable d'amitié paternelle : c'est M. Leuwen, le père de Lucien, et encore cache-t-il sa bonté sous beaucoup de sarcasmes et de manies. Mais Fabrice del Dongo n'a vécu que fort peu d'années près de ce père à la Chérubin Beyle; il est, pour l'ordinaire, le commensal aimé de sa tante Gina, laquelle faisait les délices de la cour du vice-roi Eugène, à Milan, avant de régner, en favorite toute puissante, sur la petite cour du grand duc de Parme Ranuce-Ernest. Tout abonde autour de Fabrice, la fortune, les honneurs, et le pouvoir s'il le souhaite. Il est égal, pour le moins, à tous les êtres qui l'entourent, sans que pourtant un excès de grandeur ou de génie l'élève au-dessus de l'humanité. Cette égalité parfaite représente, selon Stendhal, la première condition du bonheur possible. On ne doit se sentir ni au-dessous ni trop au-dessus de son milieu social. Toutes les souffrances de Julien Sorel ont pour cause la peur d'avouer son infériorité; toutes les misères d'un lord Byron, par exemple, ont pour origine le sentiment d'une supériorité démesurée. Dans les pages surprenantes qu'il a consacrées à lord Byron, Stendhal a montré que toutes les formes de l'inégalité étaient également pernicieuses à l'homme, qu'elles déterminaient les mêmes troubles douloureux de la sensibilité, et surtout le même égarement sur soi-même. Dans une lettre de jeunesse, adressée à sa sœur Pauline, il avait déjà noté qu'on ne peut « goûter le plaisir de la franchise qu'avec ses égaux ».

Fabrice est égal. Il peut s'asseoir, sans un geste d'humilité ou de reconnaissance à la table d'un prince : il peut écouter sans un moment de mépris ou de lassitude les propos de Gina et de son amant, l'admirable comte Mosca, ministre de Parme. Rien au-dessus ni au-dessous; un heureux niveau avec tout ce qui l'entoure : de là son exquis naturel et sa

parfaite simplicité; de là sa gentillesse, sa douceur, son aménité toujours prête. Il n'éprouve, et ne peut éprouver, nul sentiment susceptible, aucune nuance d'inquiétude. Il ne s'est jamais dit : Comment me trouvait-on hier? que pensait telle jeune femme de ma figure et de mes habits? dans telle société, suis-je recherché ou seulement toléré, moi qui vaux plus qu'eux tous ensemble?... Fabrice est tranquille, sûr de sa bienvenue, et promène autour de lui une sorte d'aisance sereine, sans s'abaisser jamais à une épreuve ou à une comparaison. Il est dépourvu d'hypocrisie autant que de préoccupation, et toujours pour la même cause. Quand on est égal, quand on est libre, l'hypocrisie devient un luxe ou un vice. Fabrice ne fait l'hypocrite que durant une courte période de sa jeunesse, quand la police, après son équipée de Waterloo, l'exile dans une petite bourgade piémontaise. « Il fallait que dans son exil à Romagnano, Fabrice : 1° ne manquât pas d'aller à la messe tous les jours, prît pour confesseur un homme d'esprit, dévoué à la cause de la monarchie; 2° il ne devait fréquenter aucun homme passant pour avoir de l'esprit; 3° montrer du dégoût pour la lecture, ne jamais lire surtout aucun ouvrage imprimé après 1720... etc. » Fabrice se conforme à la lettre de ces instructions, parce qu'il faut subir la loi du maître, et fait trois heures à pied pour lire en secret le *Constitutionnel*, parce qu'une âme à l'espagnole revendique son indépendance comme elle peut. A cette exception près, Fabrice agit toujours franchement parce qu'il est toujours libre d'agir à son gré, et qu'on ne contraint même pas ses imprudences. Le personnage du comte Mosca, quel qu'en ait été le prototype historique, — et toutes les hypothèses formulées à cet égard sont d'une faible vraisemblance, — paraît imaginé pour débarrasser Fabrice de tout ce qui est logique préméditée et combinaison machiavélique. Stendhal, cette fois, dissocie volontairement les deux tendances dont nous avons suivi le mélange dans sa personne et qui demeuraient combinées dans le caractère de Julien. Autour du comte Mosca, esprit sarcastique, cœur défiant, tête froide, il groupe tous les éléments politiques et méthodiques. C'est encore au comte Mosca qu'il attribue le tourment, la jalousie, l'inquiétude, l'intrigue ou la gaucherie dans l'amour, et le type de Fabrice, ainsi dégagé,

devient l'image de la spontanéité parfaite, de la sentimentalité pure. Le charme plus poétique du caractère tient à cette épuration même. Fabrice représente la jeunesse limpide, aussi confiante qu'ardente, qui attend tout de la vie, et qui appelle le bonheur avec un élan aussi libre que l'oiseau pousse son cri.

Cependant, Stendhal, avec cette clairvoyance chagrine de l'homme mûr qui recompose sa jeunesse, pressent que Fabrice non plus n'est pas capable de bonheur. On eut beau doter le héros de tout ce qui avait manqué à l'écrivain, on eut beau le pourvoir et le combler, aménager à son profit les circonstances, le malaise persiste malgré tout. La fée maligne assistait au baptême. Fabrice, ainsi que tous les personnages de Stendhal, a conçu le bonheur comme une émotion qui se prolonge, comme une sorte d'expansion intarissable de l'âme, et cette conception, quel que soit l'appui des faits ou des êtres, n'est qu'une vision poétique, que ceux qui l'imaginent et la poursuivent sont peut-être les plus incapables de réaliser. Cette « recherche du bonheur dans les sentiments tendres » comme a si bien dit M. Barrès, aboutit en somme à l'instabilité et à l'ennui. Il en est ainsi, tout au moins, durant la partie minutieuse et vive du récit, c'est-à-dire jusqu'au moment où la passion de Fabrice pour la jeune Clélia Conti vient absorber toute son énergie désœuvrée. Avant ce dénouement, tant que nous le voyons agir comme un être normal, Fabrice n'est qu'un adolescent rêveur, égaré dans des aspirations sans objet stable ou dans des efforts sans direction, à qui tous les succès semblent dus, mais qui ne sait quel succès choisir et qui fait des fouilles, ou des folies, pour tuer les heures. Il lui manque la règle et l'action, il lui manque surtout la société spirituelle. Sa charmante mélancolie naît de la solitude et de la singularité. Incapable d'imiter autrui, de se modeler sur une doctrine ou sur un type, il n'a pas trouvé d'être qui lui ressemblât, de « compagnon dans cette débauche ». Dans la société la plus raffinée, la plus prévenante, il se sent pourtant isolé comme le plongeur sous sa cloche. Nous connaissons les éléments de ce malaise : conscience d'une vie dépaysée et d'un caractère mal adapté à ses fins ; inquiétude indéfinissable de l'être qui se croit déplacé, malvenu, et dont les émotions intimes ne trouvent ni correspondance, ni confidence ; fléchissement de l'âme sous le

poids d'une énergie vague qui cherche en vain son emploi. Tels sont bien les caractères du mal romantique, et Fabrice, à cet égard, est le frère de Fantasio ou de Rolla.

Il est vrai que dans sa prison de la tour Farnèse, tandis qu'à travers la brèche d'un volet de bois il suit les mouvements de Clélia et surprend ses regards rougissants vers la fenêtre, Fabrice se dit heureux. Il bénit la détention injuste qu'ont obtenue contre lui les ennemis de sa tante Gina. Il déplorera la liberté qui doit le priver d'émotions si fortes. Mais dès que l'amour l'a touché, — et cet amour, pour les deux jeunes gens, a le caractère d'une passion en coup de foudre, — Fabrice se retranche de tous les intérêts humains aussi complètement qu'un moine dans sa cellule. La passion ne fait qu'anticiper sur le cloître; Fabrice amoureux, c'est déjà Fabrice chartreux. Or, le problème du bonheur a pour donnée l'individu situé dans son milieu naturel, l'individu en relation avec le monde, la société, la nature, et le cloître n'est pas une solution. Pourquoi, d'ailleurs, Fabrice aime-t-il Clélia? Autour de quelle image ou de quelle idée s'est formée la cristallisation? Alors qu'on l'écrouait dans la citadelle de Parme, dont le père de Clélia est le gouverneur, il a rencontré les yeux de la jeune fille : « Quel regard! que de choses il exprimait! quelle profonde pitié! Elle avait l'air de dire : La vie est un tel tissu de malheurs! Ne vous affligez pas trop de ce qui vous arrive! Est-ce que nous ne sommes point ici-bas pour être infortunés? » Fabrice a reconnu dans ce regard une âme pareille à la sienne, pensive et solitaire, ennoblie par le mépris de toutes réalités, de toutes satisfactions terrestres et par « le regret de quelque chimère absente ». Les amours de Fabrice et de Clélia, dont Stendhal au surplus s'est bien gardé de retracer l'histoire intime, et qu'il se borne à accompagner des plus étranges péripéties, achèvent ainsi le roman par une sorte d'apothéose romantique. On pourrait renouveler la même analyse sur l'Octave d'*Armance* ou sur le personnage de Lucien Leuwen. Tous deux, comme Fabrice, sont de niveau avec la société où ils vivent, de plain-pied avec la tâche qu'ils pourraient assumer. Tous deux cependant sont solitaires, désenchantés, mélancoliques. Une sorte de tare secrète vicie en eux tous les moyens acquis du bonheur. C'est donc que l'échec est nécessaire, qu'un obs-

tacle intime, irréductible, s'oppose même aux circonstances les plus bienveillantes, et cet obstacle est simplement l'inaptitude foncière de l'être, c'est-à-dire l'avidité démesurée de son appétit, l'intensité chimérique de son exigence. Avec son tempérament positif, Stendhal a commencé par préciser l'état, par en définir les causes apparentes, par le rattacher à des conditions extérieures et contingentes en fonction desquelles il pourrait se modifier. D'accord avec les romantiques, il explique maintenant son mal par une sorte de fatalité interne, et le loge dans ce que l'âme a de plus poétique et de plus mystérieux. Ce sentiment de l'irrémédiable, de l'idéal impossible, de l'insatisfaction nécessaire, qu'est-ce autre chose que le mal du siècle? Chateaubriand, Sénancour, les romantiques de la première génération, ont su d'avance et presque de naissance, qu'ils n'étaient pas nés pour les satisfactions communes, et que le bonheur sublime vers lequel ils s'efforçaient devait se reculer sans cesse comme un mirage. Ils ont si bien conscience de leur prédestination que toute rémission, toute détente heureuse, tout croisement fortuit de la joie les trouve surpris et désorientés; cette aubaine les surprend comme une erreur de la destinée. Comment oublier le mot saisissant qui échappe à Stendhal dans une de ses lettres de jeunesse et qu'il faut tenir à lui seul pour une profession de pur romantisme : « Je me trouve étrange dans le bonheur... »

Ainsi, par une dernière contradiction, le beylisme aboutit à la recherche rationnelle et méthodique d'un bonheur qui, non seulement est inaccessible par essence, mais pour lequel l'individu sait qu'il n'est pas fait. Ce dernier état, qui, chez Lamartine ou chez Musset, provoque l'expansion lyrique, a déterminé chez Stendhal le goût tout puissant de la rêverie, et sans doute aussi le goût de la musique et de la peinture. On a reproché récemment à Stendhal la médiocrité de ses goûts de mélomane. On lui a fait grief de n'avoir vanté que la plus vulgaire mélodie italienne et d'avoir, en revanche, méconnu Rameau, qui devient notre grand musicien français. Mais, pour Stendhal, l'amour de la musique est tout simplement un goût semblable à celui du tabac ou de l'opium. Les sons excitent son rêve et endorment ses déceptions. C'est peut-être seulement sous l'influence de la musique de Mozart, ou de la pein-

ture du Corrège, que s'est pleinement épanchée cette sensibilité rêveuse, méconnue dans ses aventures d'amour, masquée dans ses livres par l'ironie tranchante du ton et la précision de l'esprit. Qu'on relise, dans *De l'amour*, cette phrase dont le début a tant de grâce : « Je viens d'éprouver ce soir que la musique, quand elle est parfaite, met le cœur exactement dans la même situation où il se trouve quand il jouit de la présence de ce qu'il aime », ou encore : « La musique parfaite, comme la pantomime parfaite, me fait songer à ce qui forme habituellement l'objet de mes rêveries... » La musique parfaite, à ses yeux, est celle qui agit le plus vivement sur sa faculté d'évocation intérieure, celle qui suscite le mieux le souvenir et la vision poétique, celle qui développe peu à peu autour de sa conscience les nuages les plus vaporeux et les plus légers. Lui-même s'est demandé si sa prédilection musicale, dont les débuts furent précoces, avait une valeur propre et autonome. « La musique me plaît-elle comme *signe*, comme souvenir du bonheur de la jeunesse, ou par elle-même ? » Il s'est posé la question ; nous pouvons la trancher pour lui. La musique lui était chère parce qu'elle exerce sur certains tempéraments nerveux une action à la fois excitante et stupéfiante, parce qu'elle excitait son rêve sentimental et stupéfiait sa conscience réfléchie, parce qu'elle voilait le présent au profit d'un passé choisi ou d'un avenir chimérique. « La bonne musique me fait rêver avec délices à ce qui occupe mon cœur dans le moment. »

On conçoit fort bien que cette mélomanie trop égoïste ait irrité un homme tel que Berlioz, dont la plus grande originalité fut précisément d'employer la musique à la traduction de sentiments ou de faits définis, de vouloir la constituer en un langage précis et indépendant. Expression exacte et description d'une part, évocation vague et suggestion de l'autre, ce sont là deux notions antipodiques des procédés et des fins profondes de l'art musical. Mais qui tranchera cette querelle ? Il ne semble pas que la musique ait réussi par ses seuls moyens à rendre la réalité objective, à représenter une action, une liaison logique d'idées, un paysage. Elle ne parvient même pas à communiquer à l'auditeur les sentiments ou les idées qui l'ont inspirée. Sa vertu propre est sans doute de susciter,

puis d'aiguiller, vers l'une ou l'autre de leurs directions habituelles, les forces latentes de l'imagination et de la mémoire, c'est-à-dire que les états qu'elle crée et les images qu'elle évoque varient avec l'individu qui l'écoute. S'il en est ainsi, la musique parfaite est bien, comme le pensait Stendhal, celle qui tire de nous les visions les plus nobles ou les plus tendres, celle qui interpose, entre la conscience et les sons qu'elle perçoit, le plus dense brouillard d'émotions personnelles, celle, en un mot, qu'on finit par ne plus entendre. Cette conception peut sembler vulgaire ; elle paraît réduire l'effet de l'art le plus pur au plus banal attendrissement sur soi-même, et l'on songe aux petites ouvrières groupées en extase et la larme à l'œil autour des chanteurs ambulants des carrefours. Mais l'action de la musique sur ces auditrices ingénues est précisément de réaliser en elles toute la capacité poétique, ou, si l'on préfère, toute la virtualité romantique qu'elles recèlent. La voix du chanteur éveille un rêve si beau qu'il fait un instant oublier la vie et nul art ne peut prétendre à un triomphe plus haut. Qu'il s'agisse d'un homme de génie ou d'une fillette romanesque, l'effet est le même dans son essence. Ce qui varie avec le sujet, c'est seulement le contenu du rêve, et aussi la qualité de la drogue susceptible de l'animer. Pour la grisette, il suffit des romances d'amour et des valses lentes ; il fallait, pour Stendhal, la mélodie de Pergolèse et certains accompagnements de Mozart. Eût-il connu Rameau, dont le nom même était oublié de son temps, que cette œuvre de style et de raison, trop pareille à la tragédie racinienne, lui fût apparue comme une science dévoyée et non comme un art. Racine ne l'a jamais fait rêver. Sa sensibilité était romantique.

LÉON BLUM

(La fin prochainement.)

L'AVENIR
DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE
EN FRANCE

Sous le titre de *Ligue nationale des Collèges d'athlètes et des Stades municipaux*[1], un groupement vient de se constituer dont l'objet dépasse l'idée de simple protection, tout au plus d'organisation défensive, qui s'attache d'ordinaire au mot *ligue*. Il s'agit, en effet, de révéler et d'étendre à toute la France l'œuvre essentiellement positive, l'effort créateur entrepris par ce premier Collège d'athlètes de Reims qui apparaît déjà — la comparaison n'a rien d'excessif — comme la Mecque de l'éducation physique en France, si du moins l'on donne à la formule son sens précis d'*élevage humain*.

Car autre chose est de lutter contre les tares envahissantes, telles que la tuberculose et le rachitisme, par des moyens de fortune, hôpitaux, sanatoriums, crèches, écoles de plein air, etc. ; autre chose même est de fortifier et d'assouplir une élite d'adolescents, à qui une hérédité relativement vigoureuse et

1. La Ligue des Collèges d'athlètes et des Stades municipaux, dont le siège est 4, rue Chauveau-Lagarde, a pour président de son comité d'action le marquis de Polignac et pour directeur technique le lieutenant de vaisseau Georges Hébert. Sa première séance publique aura lieu ce 2 mai, à huit heures et demie, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de Me Henri-Robert, qui plaidera la cause de l'éducation physique en France, après une conférence sur la Méthode naturelle, faite par M. Georges Rozet et accompagnée de projections cinématographiques.

des loisirs suffisants permettent la pratique des sports et la rendent profitable; autre chose enfin est de reprendre, par la base et avec méthode, l'œuvre de régénération de la race, de la fonder sur l'éducation physique, de l'organiser pour le premier âge, pour les deux sexes et pour toutes les classes de la société. Là est l'œuvre suprême et, par excellence, nationale. Cette distinction préliminaire s'imposait théoriquement : on la rendra plus frappante en parcourant à vol d'oiseau l'histoire de l'éducation physique en France, depuis un peu plus d'un siècle qu'on essaye d'en faire une science organisée et consciente d'elle-même. Si, comme on peut le croire, nous touchons enfin au port, il est curieux de savoir après combien de vicissitudes nous y sommes parvenus.

***

Il n'y a guère plus d'un siècle, en effet, que l'éducation physique, pratiquée assidûment par l'antiquité grecque et latine, mais rarement codifiée par elle (sinon du point de vue spécial de l'athlétisme) a commencé de se constituer en science, en France, comme d'ailleurs dans quelques autres pays de l'Europe. On peut dire que, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les conditions même de la vie rendaient cette science inutile : une société dans laquelle l'exercice corporel s'imposait à toutes les classes, tant comme moyen de transport ou de travail que comme nécessité militaire, où le sport, sous forme de jeux et principalement sous la forme du jeu de paume, était pratiqué aussi bien par les plus majestueux des monarques, François Ier, Louis XIV lui-même, que par le manant du XVe siècle et le citadin du XVIIe, où les « jeux d'exercice » enfin étaient restés, presque au même degré que dans la Grèce antique, un entraînement constant à la guerre, une telle société n'avait pas besoin de traduire en manuels ni d'ériger en gymnastiques artificielles une éducation corporelle qui était le fond et la condition même de son existence.

Certes, on ne doit pas oublier le succès de librairie remporté, au milieu du XVIe siècle, par quelques traités spéciaux, notamment par le *De Arte gymnastica* de l'Italien Mercurialis,

non plus que le curieux chapitre de Rabelais sur l'éducation physique de Gargantua ou les pages de Montaigne, pleines de souvenirs antiques et d'anticipations modernes, sur ce « dressage » intégral et harmonieux qui ne doit être, dit-il, ni celui d'une âme, ni celui d'un corps, mais celui d'un homme. Toutefois, le livre de Girolamo Mercuriale, encore qu'il fourmille d'excellentes idées de pédagogie physique, paraît avoir été surtout, à son époque, le manuel du sportsman entraîné et curieux d'érudition plutôt que celui de l'éducateur. Et quant à Rabelais et à Montaigne, ils n'ont touché à l'éducation physique, ainsi qu'y toucheront plus tard un Voltaire et un Rousseau, qu'en moralistes capables de s'intéresser à tous les aspects de la pédagogie et d'y apporter la claire intuition de leur bon sens.

En somme, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, malgré une grande abondance de traités spéciaux, sur l'escrime, l'équitation, la danse même, considérée comme exercice de santé, l'éducation physique ne se distingue pas formellement de l'éducation générale de l' « honnête homme ». Dans son précieux ouvrage : *les Sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, M. J.-J. Jusserand donne fort justement à entendre qu'elle ne pouvait s'en détacher, en tant que science méthodique, que sous l'influence d'une nécessité.

Cette nécessité, ce sera la conscience qu'a tout à coup la haute société de s'abâtardir physiquement dans le luxe et l'apathie. Si, au village, la vie reste rude et sportive, tant par le fait du travail que par la pratique traditionnelle des jeux populaires, à la cour et à la ville, le confort grandissant de l'ameublement et des moyens de transport substitue peu à peu au régime athlétique des ancêtres cette « vie assise » qu'un contemporain appelle même, en songeant aux carrosses qui se multiplient, la « vie emboîtée ». La classique métaphore de la « boîte de coton » semble dater des environs de 1770. C'est à partir de cette date aussi que se multiplient les allusions des gens de lettres à la nécessité d'une discipline plus virile, en même temps que de nombreux *Traités* ou *Plans d'éducation* abordent délibérément le sujet.

En 1770, l'abbé Coyer, ancien aumônier général de la cavalerie, rêve, pour les enfants de bonne maison, d'une

éducation plus virile. Déjà, il invoque l'exemple du « petit rustre que la campagne a vu naître » et qui « demi-nu sur la neige ou sous les ardeurs de la canicule », se livre aux exercices naturels. Hébertiste bien avant la lettre, il nous présente l'idéal du « jeune sauvage qui, sur les traces de son père, se fait un corps de fer ». En 1772, un Sabbathier, dans son livre : *les Exercices du corps chez les anciens, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, déclare ouvertement qu'il veut compléter l'insuffisante pédagogie du vieux Rollin. En 1780, la *Gymnastique médicinale* (nous dirions : *médicale*) *et chirurgicale*, fait son entrée avec le livre de Tissot, inspiré des théories du Genevois Tronchin. Notons toutefois que la kinésithérapie de Tissot n'a pas grand'chose de commun avec celles de nos pédotribes en chambre : le mail, la paume, le ballon y tiennent lieu de nos tables, échelles et caoutchoucs orthopédiques et déjà cette théorie semble s'y faire jour que l'exercice physique, librement pratiqué, est non seulement éducatif pour les enfants normaux, mais encore guérisseur de malades, redresseur de déviés.

La *nature*, les *exercices naturels*, tels semblent être, en effet, les mots d'ordre de ces premières ébauches d'éducation physique raisonnée et scientifique. Les littérateurs eux-mêmes contribuent à les mettre à la mode. Si Voltaire, plus amoureux de régularité classique, et qui sans doute, de nos jours, eût été un fervent du sport selon l'U. S. F. S. A., se tourne volontiers du côté de l'antiquité et des souvenirs olympiques, en revanche Rousseau préconise les exercices les plus instinctifs et les jeux les plus populaires : on trouve même chez lui, nettement exprimée, la théorie éducative du *danger nécessaire* et cette idée qu' « on joue toujours lâchement aux jeux (tels que le volant, dit-il) où l'on peut être maladroit sans risque ». Parmi les sports de l'U. S. F. S. A., le rugby l'eût enchanté; mais nul doute qu'il n'eût préféré le saut des fusiliers hébertistes, par-dessus un mur qui résiste et peut écorcher les tibias, à celui des champions olympiques, par-dessus une latte légère et sans résistance.

Ces idées nouvelles, nous les trouvons appliquées, à la fin du XVIIIe siècle, dans l'éducation de quelques personnages de marque. Tel prince du sang, comme le comte d'Artois,

reçoit une éducation de « spécialiste », comme nous dirions aujourd'hui, s'entraînant passionnément à l'équitation et même (ceci est moins connu et surprend un peu de la part du futur Charles X), à une gymnastique de cirque, qui lui était enseignée par des acrobates professionnels. Au contraire, les quatre enfants du duc d'Orléans sont soumis à un régime à la fois si éclectique, si méthodique et si utilitaire qu'on jurerait, à la nudité près, le programme de la méthode Hébert. Tous les exercices élémentaires : marche, saut, course à pied, etc... Notons (et cela est bien hébertiste encore) que mademoiselle d'Orléans et sa petite compagne anglaises miss Nancy Syms, qu'on a rebaptisée Paméla, sont soumises aux mêmes exercices que le duc de Chartres (le futur Louis-Philippe), le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais. Les performances sont notées jour par jour par un précepteur nommé Lebrun, avec une assez touchante imprécision[1]. Elles n'ont rien d'extraordinaire : mais, si le duc de Chartres et son frère sautent (avec élan) « treize semelles et quelque chose », c'est tout habillés et même en bottes et culotte de peau ; et il faut savoir que leurs chaussures, tout comme celles de mademoiselle Paméla, qui saute (sans élan) huit semelles, tout comme celles de mademoiselle d'Orléans elle-même, sont garnies de lames de plomb qui portent le poids du soulier à une livre et demie pour les jeunes gens, à une livre pour leur sœur... La natation n'est pas oubliée non plus : vingt minutes dans l'eau, montre en main, sous la surveillance d'un matelot et avec plongée obligatoire. S'il n'est pas question de corde lisse, du moins le grimper se fait sur des arbres à écorce lisse, même mouillés par la pluie. Une corde à puits et un seau plein sont employés comme d'excellents instruments de mécanothérapie naturelle ; pareillement la hotte du portefaix, dans laquelle le duc de Chartres arrive à porter 225 livres, en gravissant un escalier et mademoiselle d'Orléans 62 livres. Ajoutez à cela le port de cruches plus ou moins remplies d'eau ou de sable, selon la force de chaque enfant. Ajoutez-y surtout que cette méthode ultra-hébertiste ne souffre aucune interruption, que ni les

1. Les détails qui suivent sont tirés du journal de ce Lebrun, cité par M. J.-J. Jusserand.

intempéries, ni le voyage même n'en empêchent la pratique et que les petits princes, chaussés de plomb, portent leurs cruches, sans fausse honte, jusque sur les promenades publiques de Spa ou par la rue « boueuse et mal pavée », et l'on aura l'idée complète de la méthode quasi-lacédémonienne qui fut imposée, pendant plusieurs années, aux enfants d'Orléans. Un trait achèvera le tableau : cette éducation avait été réglée, elle était surveillée avec une virile et impitoyable constance par une femme, par la fameuse madame de Genlis qui, d'ailleurs, prétendait ne l'avoir tirée que d'elle-même, mais qui, en réalité, s'était inspirée des idées mises en circulation par quelques savants et par quelques littérateurs.

Des mémoires nous ont heureusement conservé le détail de cette discipline ; la grande histoire nous en confirme les résultats. J'aime le témoignage, si sincère dans sa concision militaire, de Kellermann écrivant, au lendemain de Valmy, que « les princes français... se sont montrés au mieux ; Chartres a déployé un grand courage et Montpensier un grand sang-froid, que son extrême jeunesse rend encore plus remarquable ». Chartres avait dix-neuf ans, Montpensier dix-sept. Mais la rude madame de Genlis avait fait d'eux, de bonne heure, des hommes complets. Plus tard, Chartres, devenu le « roi-citoyen », devra peut-être le meilleur de ses qualités et son sincère amour pour le peuple à cette éducation énergiquement démocratique que lui avait donnée sa gouvernante.

*
* *

Si j'ai insisté sur cette époque en quelque sorte préhistorique de l'éducation physique en France, sur les premières idées directrices et sur une des plus curieuses applications qu'elles aient reçues, c'est afin de marquer que, là comme en matière de jeux et de sports, les plus éminentes nouveautés sont déjà contenues, mieux qu'en germe, dans le patrimoine de nos traditions : le lieutenant Hébert ne peut que se réjouir d'apprendre que madame de Genlis, marquise de Sillery, avait deviné la méthode naturelle. Je voulais aussi faire mieux ressortir ce fait, qu'au début du XIXe siècle, et surtout après le

premier Empire, l'éducation physique va suivre, elle aussi, le mouvement de machinisme scientifique qui gagne peu à peu toutes les branches de l'activité humaine.

Les circonstances elles-mêmes semblaient exiger, en effet, des procédés nouveaux. Il n'y avait plus seulement à éduquer, il y avait à guérir un peuple durement touché. La race française, après s'être montrée, si j'ose dire, au mieux de sa forme, après avoir fourni des preuves de vigueur et d'endurance telles que n'en a peut-être donné nulle nation au monde, pouvait songer légitimement à se soigner selon les règles d'un art nouveau. Toute l'Europe, d'ailleurs, secouée par plus de vingt années de guerres, semblait animée du même souci. En 1816, les Allemands Jahn et Eiseln entreprenaient la régénération de leur pays par l'invention de la gymnastique d'agrès. En 1814, la lointaine Suède, affligée d'un mal plus redoutable encore que l'épuisement : l'alcoolisme, accorde aux prières de Per Ling la création de cet *Institut central de gymnastique* de Stockholm dont l'œuvre sera considérable. En Espagne, un colonel de Charles IV, rallié à Joseph Napoléon, s'efforce de réglementer l'instruction physique de l'armée, mais ne trouve qu'en France un terrain digne de son activité.

C'est en France, en effet, que le colonel Amoros, proscrit après la chute de l'Empire et naturalisé Français en 1816, se révèle un avisé et infatigable apôtre de l'éducation physique du soldat. Il n'est pas à Paris depuis trois ans qu'il a fait décréter l'introduction de la gymnastique d'agrès dans l'armée et obtenu, dans le parc de Grenelle, (sur l'emplacement de l'actuelle caserne de cuirassiers) la fondation d'un gymnase normal, *civil et militaire*, dont la direction lui est confiée. La fortune de cet éducateur est rapide, éclatante, telle que nous n'oserions plus en espérer une semblable pour l'un des apôtres de notre renaissance physique. Professeur du jeune duc d'Artois, en 1828, puis des enfants de Louis-Philippe, nommé, en 1830, inspecteur général de la gymnastique en France, avec des appointements considérables pour l'époque, après avoir été subventionné de 20 000 francs par an en 1821 et de 32 000 à partir de 1824, Amoros avait en main tous les atouts. Peut-être en avait-il trop : dès 1832, son œuvre est discutée à la Chambre des Députés; en 1837,

son parc est fermé purement et simplement ; en 1839 Amoros est oublié. Jalousies, intrigues, maladresses d'un Espagnol à la fois autoritaire et hâbleur, a dit M. le Dr Jean Philippe, un des biographes d'Amoros. Décadence fatale, disent les sportifs, M. P. de Coubertin en tête, d'une œuvre d'éducation physique qui, n'étant que le fait d'un homme et d'un gymnase officiel, n'ayant pas été fondée en sport (comme le fut un peu plus tard, celle du réformateur anglais Thomas Arnold), c'est-à-dire en compétition vivante et agissante, en habitudes morales autant que physiques de rivalité et de lutte, de sociabilité sportive aussi, ne pouvait être qu'une mode éphémère et devait « s'affaisser sur le sol », une fois Amoros disparu, « comme un ballon dont le gaz a fui ». Il se peut. Il se peut aussi qu'en cette première moitié du XIXe siècle, la race française, épuisée plus qu'une autre, ou du moins saturée des joies de l'effort physique, et plus qu'une autre grisée par les conquêtes de la vapeur et du machinisme, par l'espoir d'un bonheur fait d'automatisme et d'inertie musculaire, ne fût pas disposée à recevoir la discipline méthodique et rude qu'Amoros rêvait de lui imposer. Les Lycurgues de la gymnastique ont besoin d'être soutenus par l'opinion publique.

Mais tout y est déjà, dans cette méthode amorosienne, dont une tradition mal renseignée n'a guère retenu que la gymnastique d'agrès : tout ce que nous comprenons aujourd'hui sous la formule très large : éducation physique. Exercices élémentaires et proprement éducatifs ; exercices naturels, pratiqués utilitairement, c'est-à-dire dans les conditions les plus variées ; exercices de sauvetage et de guerre ; souci de développer parallèlement la vigueur et l'adresse, la vitesse et la résistance, et ces vertus encore à demi physiques, régularité et gaieté, zèle et énergie dans l'effort, qui sont la doublure ou plutôt la face interne des qualités corporelles. Amoros redoute surtout de n'arriver à former que le pur automate, si bien organisé soit-il. Il fait une minutieuse analyse de ce mot *force*, où l'opinion vulgaire ne voit qu'une qualité simple, au sens chimique du mot. Force de masse et d'inertie, force effective ou produit de la masse par la vitesse, force sensitive ou d'excitabilité, forces spéciales de traction, de pression, de propulsion, de contraction ou de torsion ; force générale de résistance, et

jusqu'à cette force « de synergie » que l'homme déploiera *une fois dans sa vie*, en une circonstance exceptionnelle ou critique (record ou acte d'héroïsme), Amoros fait du terme *force* un véritable microcosme de qualités et de nuances. Lorsqu'il adoptera en grande partie les idées d'Amoros et qu'il les appliquera à ce qu'il appelle l'éducation virile, Hébert les filtrera et les clarifiera, sans doute, comme on peut dire que Descartes a clarifié Bacon; il leur donnera le bel aspect de construction déductive d'un nouveau *Discours de la méthode*; même, il précisera mieux, en le limitant et en le codifiant, le rôle de l'éleveur d'hommes. Mais on ne saurait nier pour cela qu'Amoros ait été un grand précurseur. Il ne semble pas, il est vrai, avoir pressenti le sport de compétition précise, technique et organisée, le sport olympique en un mot, tel que l'Angleterre allait bientôt le faire revivre. Peut-être ne l'eût-il pas plus fait entrer dans son programme d'éducation qu'il n'y a fait entrer la gymnastique de virtuoses, dénommée par lui *scénique* ou *funambulique* et où il ne veut voir qu' « un frivole plaisir d'amuser ». Avec plus de déférence Hébert ne décore-t-il pas du nom d' « artistes » ceux qui bornent leur éducation physique à la pratique de l'athlétisme de compétition et de records et au perfectionnement d'une seule « spécialité » olympique, 400 mètres plat ou saut en longueur?.. Mais on peut dire qu'Amoros, s'il resta fermé à la virtuosité artistique du muscle, poussa aussi loin que possible la science de l'éducation physique utilitaire. Il n'est pas jusqu'à la « cotation » hébertiste qu'il n'ait préparée par de curieuses expériences sur le rendement athlétique de ses élèves : tel ce cycle de courses, sauts, escalades qu'il imposait à quelques soldats d'élite et au cours duquel ceux-ci devaient s'arrêter trois fois pour jeter dans un fossé le plus grand nombre possible de brouettées de terre, le total des brouettées constituant le critérium de leur entraînement.

Au reste, l'œuvre d'Amoros n'est pas morte tout entière, comme on l'a dit. Quand de tels monuments s'écroulent, les matériaux en sont bons. Il est évident que le gymnase de Grenelle a revécu, en 1852, après quelques tentatives avortées, avec cette École de gymnastique de la Faisanderie qui est aujourd'hui l'École de Joinville. Les créateurs en furent le

colonel d'Argy et Napoléon Laisné. Ce Laisné avait une tête rude et barbue : il ressemblait à la fois à Socrate et à Sarcey, portant binocle comme ce dernier. Mais, à soixante-quinze ans, il pouvait encore faire photographier orgueilleusement son torse herculéen. Il souhaitait, à quatre-vingt-six ans, qu' « on accompagnât son cercueil en chantant des chants gymnastiques ». C'est le type de ces nombreux pédotribes amorosiens qui, jusqu'à la fin du XIXe siècle, avec un enthousiasme obscur mais inlassable, continuèrent à brandir le flambeau, allumé par le maître, d'une gymnastique utilitaire et cependant allègre, toute imprégnée de nobles sentiments et de préoccupations morales.

*
* *

La seconde moitié, le dernier tiers surtout du XIXe siècle et les premières années du XXe voient se développer en France, lentement d'abord, puis ardemment, passionnément, les recherches relatives à l'éducation physique et les tentatives de toute sorte pour les faire entrer dans la pratique. Jamais peut-être époque ni pays n'auront été plus fertiles en discussions sur le sujet et en efforts désordonnés pour régénérer une race. Ce qui ne signifie pas d'ailleurs que les mœurs ni la pédagogie en aient été rapidement ni sensiblement transformés. Il avait fallu moins de temps aux Suédois, en 1813, aux Allemands, après Iéna, pour accepter des mains de Ling et de Jahn deux disciplines physiques, imparfaites et discutables, mais dont la pratique généralisée, introduite dans les mœurs de ces nations, leur donna cependant des résultats prompts et tangibles. En France, après le succès trop bruyant et l'oubli trop rapide d'un apôtre tel qu'Amoros, il semble que l'éducation physique ne soit plus de longtemps qu'une préoccupation abstraite, soumise aux fluctuations de la politique intérieure et extérieure. Il semble même que l'esprit scientifique et les habitudes critiques lui interdisent désormais un de ces réveils triomphants, en coup de théâtre, qui, en dix ans, peuvent transformer un pays, par l'application courageuse, assidue d'une discipline quelconque, même critiquable

sur quelques points, même incomplète. Lorsque nous recommencerons à nous intéresser, jusqu'à la passion, à la pédagogie physique, ce sera, si je puis dire, intellectuellement et au milieu d'un tel fouillis de doctrines et de systèmes que toute réalisation deviendra plus difficile.

Ayons le courage de l'avouer : pour avoir voulu recommencer trop logiquement, trop systématiquement, la science qui, de toutes, est la plus naturelle, celle qui, à la rigueur, pourrait le mieux se contenter des découvertes empiriques du passé, pour avoir voulu la reconstituer méthodiquement de toutes pièces, avec l'espoir de la réduire en formules abstraites, en mouvements éducatifs strictement définis, nous sommes arrivés à de grossières erreurs et à une prodigieuse méconnaissance de la réalité vivante. Tandis que d'autres nations se hâtaient du moins d'ajouter à la pratique de leurs systèmes théoriques, plus ou moins incomplets, la pratique des libres sports qui les corrigeait et les complétait, il nous a fallu, nous, attendre jusqu'en 1880 la renaissance des exercices de plein air. Si bien que ceux-là ont eu l'air de faire une étonnante découverte qui retrouvèrent, à cette date seulement, les jeux et sports où la France du XVIIIe siècle était encore maîtresse. Ajoutons à cela qu'en plein XIXe siècle, cette renaissance de l'éducation physique s'accompagna de toutes les naïvetés antiscientifiques, de tous les arguments mystiques ou sentimentaux que connurent les autres sciences à leur origine, sans oublier les questions de bannières politiques, les théories intéressées et les polémiques simplistes des créateurs de systèmes ou des inventeurs d'appareils artificiels. L'histoire de l'éducation physique en France, au début du XXe siècle, apparaît comme une sorte de petite guerre civile, comme un chaos de doctrines et quelquefois d'intérêts, où les meilleurs semblent se méconnaître lorsqu'ils ne se vilipendent pas les uns les autres.

Pour jeter un peu de lumière dans ce chaos, on y peut distinguer trois courants principaux. D'abord le courant officiel de la gymnastique scolaire, vague survivance de la discipline amorosienne, mal comprise et tronquée : la loi du sénateur Georges, en 1880, sur la gymnastique obligatoire dans les lycées, en est la phase la plus connue. Puis le

grand mouvement sportif, entièrement dû à l'initiative privée, qui se dessine dès 1882 et dont 1887 et 1894 sont les deux dates héroïques : la première est celle de la création de l'U. S. F. S. A. (*Union des Sociétés françaises de sports athlétiques*); la seconde celle du rétablissement en Europe des Jeux olympiques de la Grèce. Enfin, un troisième courant, rationnel et scientifique, semble partir de 1890 : il correspond à l'introduction en France de certaines gymnastiques artificielles qui se réclament expressément de l'anatomie et même de la médecine et qui, d'origine plutôt thérapeutique, envahiront cependant jusqu'à notre École militaire de Joinville. L'obscur Congrès de 1900, destiné à glorifier, entre augures, une de ces gymnastiques, la méthode suédoise, le retentissant Congrès de 1913, où se marque enfin une réaction et qui fit triompher, même aux yeux des médecins, la méthode naturelle du lieutenant Hébert, marquent les deux stades extrêmes de ce mouvement scientifique.

Ces trois grands rayons, pour ainsi dire, de l'éducation physique en France depuis 1850 jusqu'à nos jours ont une histoire déjà trop copieuse et trop touffue pour qu'on puisse espérer même d'en résumer, en quelques pages, la chronologie essentielle : il faut se résigner à y omettre des faits d'importance, des noms considérables, pour n'en retenir que l'histoire des idées et des tendances, des découvertes principales ou des erreurs instructives, et pour essayer d'indiquer la conciliation possible de tant d'efforts divergents.

C'est dans le domaine de l'éducation officielle et de la gymnastique d'État que ces efforts apparaissent le plus languissants, le plus dénués d'idée directrice et surtout de cette conviction ardente qui pouvait précipiter les réalisations. L'éducation physique, de longtemps, ne s'impose pas comme une nécessité première, comme une partie intégrante du régime scolaire, mais, tout au plus, comme un luxe superfétatoire de jeunes bourgeois et qui doit être soumis aux programmes d'instruction générale, loin de les commander ou seulement d'y avoir une place indiscutée. On s'occupe avec une fausse ardeur de cette « matière du programme », plus méprisée que la musique ou le dessin. On prend la question

à des hauteurs administratives d'où il sera bien difficile de la faire descendre à des réformes positives. En 1845, M. de Salvandy avait pompeusement chargé une commission de rechercher *les causes qui avaient fait négliger les exercices physiques dans l'enseignement*. C'était s'embarrasser de beaucoup de scrupules préliminaires : à moins que l'on ne voulût seulement gagner du temps, par paresse. Le seul fait qu'en 1850 une loi est promulguée pour déclarer la gymnastique *facultative* dans l'enseignement primaire dénote, à l'égard de l'éducation physique, une indifférence pire que l'hostilité. A vrai dire, nul, parmi ceux qui ont la charge d'élever les jeunes Français ne semble porter en soi, dans son corps autant que dans sa raison, la croyance essentielle à une éducation physique largement comprise, équilibrant, à la manière antique, celle du cerveau. L'obsession des programmes d'examens prime tout : il ne s'agit que de découvrir une méthode de gymnastique assez parfaite, assez condensée pour ne leur enlever que quelques minutes par semaine. C'est à quoi s'occupe consciencieusement, jusqu'à la guerre de 1870, le ministre Georges Duruy, qui, mieux éclairé, eût peut-être été l'apôtre nécessaire à une grande réforme.

Après 1870, les efforts officiels s'affirment et se multiplient, considérables sur le papier, mais, dans la pratique, peu sensibles. On croit avoir trouvé la gymnastique intégrale, définitive, dans un programme de mouvements d'assouplissement et d'exercices aux agrès que l'Allemand Jahn eût peut-être approuvé, mais qu'on a le tort de croire de la grande tradition amorosienne. Amoros n'y eût retrouvé, en effet, ni ces exercices naturels et naturellement pratiqués, si éminemment éducatifs, tels que marche, course à pied, sauts et escalades; ni ces exercices d'agilité et d'adresse, tels que le jeu de paume ou de ballon; ni cet exercice d'utilité et de sauvetage en même temps que d'entraînement général qui est la natation. Sans doute se fût-il avisé lui-même, devant le programme de 1880, qu'en limitant l'éducation physique des enfants à l'acrobatie des agrès, on commettait l'initial et grave contresens de prendre pour méthode *éducative* une gymnastique *d'application*, un *sport* véritable : l'un des plus durs et des plus spéciaux, car il exige des corps déjà musclés et se

fait une règle des modes de suspension ou de locomotion les plus difficiles, les moins prévus par la nature. Et c'est à ce résultat paradoxal qu'avaient abouti tant de commissions, d'enquêtes et de rapports; sans compter d'étranges erreurs de détail, par exemple cette large ceinture à boucle, dite ceinture de gymnastique, souvenir traditionnel, survivance superstitieuse des exercices amorosiens de sauvetage, pour soldats ou pompiers; dangereuse cuirasse pour des cages thoraciques de jeunes enfants.

Au reste, l'événement lui-même se chargea de vérifier la valeur de la méthode. Plus de la moitié des enfants restèrent impuissants et découragés devant les agrès, incapables même de s'y suspendre quelques secondes. Une méthode éducative est jugée lorsque l'A. B. C. n'en est pas accessible à tous. Bonne tout de même, malgré ses défauts, pour ceux qui pouvaient y réussir et qui, de ce fait, y acquéraient quelque débrouillardise, — « gymnastique de singes » ont dit les uns; mais, ont répondu les autres, l'agilité du singe n'est pas à dédaigner, — la méthode d'agrès n'eut qu'un défaut capital : celui d'être inapplicable aux neuf dixièmes des enfants. Que faire d'ailleurs avec une demi-heure par semaine, pendant laquelle chacun d'eux exécute cinq ou six mouvements? On ne régénère pas une race avec trois minutes d'exercice hebdomadaire, de quelque essence magique que soit cet exercice.

N'oublions pas que la dispense de gymnastique devient une élégance, presque une règle. Parents, médecins et maîtres y conspirent à l'envie. En 1908, le proviseur d'un lycée parisien m'avouait que, sur près de 3 000 élèves, 300 à peine recevaient la demi-heure d'éducation physique. Encore parlons-nous ici des lycées. Dans l'enseignement primaire, sauf pour quelques villes privilégiées, l'enseignement physique n'est qu'un leurre. Le stage régulier, à l'École de Joinville, à partir de 1904, de quelques centaines d'instituteurs ne profite guère qu'à ceux-là et n'est que la vaine ébauche de la grande réforme attendue. En 1908, le Dr Lachaud, député de la Corrèze, propose comme une nouveauté révolutionnaire d'étendre à tous les jeunes Français et de rendre vraiment obligatoire cette loi de 1880 qui l'avait été si peu. Mais que faire tant que proviseurs, chefs d'institution, instituteurs surtout traîneront derrière eux le

lourd boulet de la responsabilité civile en matière d'accidents : responsabilité excessive, paralysante que leur a imposée la pusillanimité des parents et de l'administration. Mille entraves à toute initiative; un état de timidité qui va jusqu'à la phobie de toute gymnastique active. Je n'oublierai jamais cette mince mais significative anecdote dont je fus témoin, en 1913, dans le parc de Montsouris. Un jeudi matin, un instituteur sportif essaie de faire courir quelques enfants, par équipes de trois ou quatre, sur une allée circulaire. Rien d'illicite; le parc, d'ailleurs, est désert. Cependant sur l'injonction brutale d'un simple jardinier, — pas même d'un garde!... — qui prétend que les enfants « vont abîmer ses outils » (une brouette, une pelle, un balai de bouleau...) l'instituteur, docilement, arrête la course, remet ses élèves sur deux files, au pas... J'entends bien que, depuis quelques années, l'Université commence à comprendre *sincèrement* la nécessité d'une éducation physique plus large que celle du règlement et qu'ayant compris, elle agira si on lui en donne la permission. Il n'en reste pas moins qu'un pays qui a si fortement organisé la scolarité intellectuelle de ses fils n'a pas encore réussi à fonder solidement leur discipline corporelle. L'étrange est que les meilleurs, les plus dévoués des éducateurs aient mis si longtemps à s'apercevoir que, pour le coup, la victoire de l'esprit sur la matière était par trop complète.

C'est de l'Université cependant que partira, chez nous, comme en Angleterre un demi-siècle plus tôt, le grand mouvement sportif qui, au bout de quelques années, allaient ramener indirectement l'attention publique sur la nécessité d'une pédagogie physique. Car, bien que j'aie proprement appelé *sport* la gymnastique d'agrès, je ne comprends point dans ce mouvement l'abondante floraison de sociétés de gymnastique qui, depuis 1860, mais surtout après 1876, couvrit la France. Les plus indulgents, ceux mêmes qui, comme M. G. Demeny, tinrent à en faire partie, malgré l' « enseignement incertain » qu'on y donnait, s'aperçurent vite qu'on y « sacrifiait le fond même de la méthode à l'effet théâtral des ensembles » et à la vanité de se montrer en public. N'oublions point toutefois que ces défilés claironnants furent animés d'un beau zèle pour la patrie

blessée et qu'en somme, pendant quinze ans et plus, leurs bannières flottantes nous conservèrent, sinon l'image vraie, du moins le fantôme de l'éducation physique.

Quant à la première renaissance des sports proprement dits, l'histoire en est pittoresque, presque légendaire malgré sa proximité. Elle est pleine de détails touchants ou héroïques. Ces courses à pied, dans la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare ou sur la terrasse des Tuileries, avec des casquettes de jockey et des cravaches dont les coureurs se fustigeaient eux-mêmes sur les derniers mètres, ces premières et lamentables équipes de football que la police arrêtait régulièrement, sur la pelouse de Bagatelle, croyant (avec la presse de l'époque) que les règles du jeu consistaient à se casser bras et jambes, qui pourrait croire que cela date d'un peu plus de vingt-cinq ans?... Nul ne saura jamais peut-être si l'idée de ce renouveau sortit toute armée du cerveau de quelques apôtres, Sainte-Claire-Deville, Paschal Grousset, Pierre de Coubertin, ou si elle ne jaillit pas tout naturellement, au cours de l'année scolaire 1880-81, des muscles de cet élève de l'École alsacienne qui s'appelait Jean Charcot et qui obtint de former, au Bois, la première équipe de rugby?... Quoi qu'il en soit, en 1892, l'U. S. F. S. A., d'abord réduite au Racing Club et au Stade Français, comptait 31 sociétés : elle comprend aujourd'hui, près de 1 800 clubs et associations, un corps d'armée de 300 000 sportifs. Il n'y a pas deux ans qu'elle est reconnue d'utilité publique. C'est qu'après les premiers efforts faits par les promoteurs du mouvement pour sceller le Concordat de l'État et des Sports, ceux-ci se virent bientôt abandonnés à eux-mêmes. *Farà da se* est resté la devise du sport français qui, peut-être, avait besoin, pour prospérer, de cette indépendance parfois besogneuse, de cette apparence d'État dans l'État. En 1894, le rétablissement de l'olympisme, dû à l'admirable initiative de M. de Coubertin, couronne l'œuvre sportive en lui donnant un stimulant nouveau et sa place dans les affaires internationales. Notre défaite à Stockholm (V^e^ olympiade) touche, pour la première fois, le grand public, provoque des enquêtes, aboutit à la création privée d'un Collège d'athlètes.

Mais c'est assez de chronologie. Quelle est, du point de vue de l'éducation de la race, la valeur de cet athlétisme de com-

pétition et de records qui, jusqu'ici, semble avoir assumé à lui seul la tâche régénératrice?... Les sports peuvent-ils, à eux seuls, constituer une méthode éducative?... Dès le début de cette renaissance, des physiologistes prudents en doutèrent. Si quelques-uns admettent que le football-rugby, sport complexe, résumé de la plupart des exercices naturels, peut devenir, bien gradué, un catéchisme de santé et de force en même temps que de discipline morale, en revanche, ils se méfient du sport individuel et de la « spécialité » olympique. L'artiste du saut en hauteur ou du lancement du disque profite d'une disposition particulière qu'il s'est découverte un jour : dès lors, écrit M. Demeny, « il obéit à l'attrait du merveilleux et de l'extraordinaire,... il veut être le premier à tout prix ; la satisfaction qu'il en éprouve est totalement étrangère à la recherche d'un perfectionnement sage et raisonné » ; étrangère et parfois nuisible à ce perfectionnement, encore qu'on puisse répondre que tout vaut mieux que l'inertie. Il faut se rappeler cependant ces premiers Lendits où de jeunes lycéens, athlètes improvisés, apportèrent plus de courage que de moyens physiques : faillite sportive, analogue à celle des bataillons scolaires dans le domaine de la préparation militaire. Le pis n'est point que quelques-uns s'y soient momentanément fourbus ; c'est plutôt que cet enthousiasme prématuré pour la « spécialité » ait failli tuer dans l'œuf le sport scolaire.

D'ailleurs, les sportifs eux-mêmes en arrivent peu à peu à la conception d'un entraînement général et d'une valeur physique totale, supérieure à la « forme » fragile et à la gloire précaire du champion d'un seul exercice. Si les grands spécialistes et les *recordmen* restent encore enviables à leurs yeux, comme les porte-fanions de notre renaissance physique, c'est à la condition qu'ils soient beaux gars, comme un Failliot, un Bouin ou un André. Dès 1906, nous voyons, dans les revues sportives, des chroniqueurs de vingt ans accuser les spécialistes exclusifs de n'être que de faux athlètes. La notion de l'« homme complet » passe peu à peu de l'hébertisme naissant dans le sport. L'olympisme lui-même contribue à la propager : après Stockholm, le nom qui flamboie dans la mémoire des adolescents, c'est celui de l'Indien Thorpe, pentathlète, plutôt que celui de Craig, vainqueur du 100 mètres. Des champions et des

hommes de record vont même, à Reims, tâter de la méthode naturelle. Enfin, quand, du Code Hébert, un journal tire l'idée d'un Concours national de l'Athlète complet, les artistes de l'U. S. F. S. A. s'y inscrivent en foule : c'est l'un deux qui, jusqu'à présent, en occupe la première place. En un mot, l'athlétisme lui-même sent le besoin d'une discipline plus large, plus complète.

Mais, du point de vue strictement éducatif qui nous occupe ici et sauf l'idée, mainte fois émise par M. de Coubertin, de faire du football lui-même, gradué selon l'âge des enfants, l'unique système éducatif de l'Université, que sort-il de tout cela?... Le sport est-il déjà, peut-il devenir cette discipline physique, nécessaire au premier âge, dans une civilisation où les enfants ne vivent plus l'existence libre et musculaire de jadis, où leurs jeux mêmes sont parcimonieusement dosés, où enfin il faut obtenir artificiellement cette bonne conservation de la race que l'exercice physique et aussi la dure sélection naturelle assuraient autrefois?... Il est trop évident que le sport organisé et conscient, quelque place de précurseur qu'il ait eue dans l'affaire, ne joue pas encore et ne pourra, de longtemps, jouer chez nous ce rôle de premier éducateur de l'enfance. L'âge même du recrutement sportif est déjà trop tardif pour qu'on puisse parler d'éducation première : c'est à quatorze ou quinze ans seulement que nous voyons se mettre au sport une élite d'ailleurs peu nombreuse encore et qui est justement celle des robustes, c'est-à-dire de ceux qui, à la rigueur, pourraient se passer d'éducation physique. Le sport est pratiqué le plus souvent, surtout dans les grandes villes, sous la forme d'un léger surmenage, hebdomadaire ou bi-hebdomadaire, avec cette circonstance aggravante que les spécialistes ne font presque rien en dehors de la « saison » de leur sport favori. Au total, l'éducation physique par le sport est tardive, incomplète et ne s'adresse guère d'ailleurs qu'aux garçons : déplorable lacune aux yeux de ceux qui pensent que la fillette relève aussi bien que son jeune frère de la pédagogie corporelle.

C'est pour toutes ces raisons, sans doute, que les méthodes dites scientifiques ou rationnelles ont connu, depuis quelques années, une telle fortune. Dans le siècle du machinisme et de

la chimie, il était naturel que la science essayât de s'emparer de la direction du corps humain et de l'intégrer dans des formules. Il était tentant d'analyser et de reconstituer comme en laboratoire les principes de la santé et de la force.

Le caractère commun de ces méthodes rationnelles, c'est, en effet, d'être analytiques, c'est-à-dire de considérer le corps humain comme un ensemble de segments musculaires et de fonctions vitales qu'on peut développer et éduquer séparément, par des mouvements purement artificiels et à l'aide d'appareils appropriés. La gymnastique de Ling, dite méthode suédoise, est le prototype de ces systèmes étrangement éducatifs : il semble, en effet, que l'antiquité ne les pratiqua qu'en tant que systèmes thérapeutiques et que l'antiquité grecque, notamment, ne connut cette thérapeutique que sous la forme de *sports* bien choisis et bien gradués, non sous la forme de *mouvements* analytiques. La gymnastique de Ling est l'œuvre d'un théologien rhumatisant, guéri par un sport, l'escrime, et auquel vint l'idée, louable en soi, de régénérer son pays par une méthode applicable à tous et à tous les âges. Cette méthode, il la trouva, croit-on, dans un manuel de prêtres chinois, vieux de 4 000 ans et dont il conserva quelques pratiques rituelles, formules inintelligibles, costumes blancs. En 1813, la fondation de l'Institut central de gymnastique fit de lui le grand maître de l'éducation physique dans son pays. La Suède eut d'ailleurs la subséquente et double précaution de restreindre l'usage de l'alcool et de pratiquer ardemment les sports. Mais elle ne veut pas que l'on insiste trop là-dessus : elle veut que ce soit la méthode de Ling qui l'ait sauvée. Elle eut, d'ailleurs, l'idée de faire part de son bonheur aux autres nations, en les inondant de petits manuels qui se vendaient bien et d'instructeurs qui se faisaient payer cher, en offrant aussi une hospitalité aimable à tous les étrangers avides d'apprendre sur place ce nouvel Évangile.

C'est ainsi que, dans un Congrès tenu à Paris, en 1900, la « suédoise » nous est révélée comme la vérité intégrale, absolue, sur l'affirmation éloquente d'un médecin français et d'un officier belge, munis simplement de quelques douzaines de clichés. Mais on ne demande qu'à croire au miracle suédiste. Quelques officiers ont été délégués aussi à Stockholm :

ils reviennent fort enthousiastes de ces équipes d'hommes blancs, aux synchronismes absolus, chez lesquelles semble s'épurer jusqu'à la perfection ce que le colonel Coste appelle « la discipline du rang, le sentiment de l'obéissance au chef ». Et, de 1905 à 1907, sous la direction du colonel Coste lui-même, l'Ecole de Joinville, dépouillée de ses agrès, devient une exacte image de l'Institut suédois.

La « suédoise », avec ses mouvements à mains libres, assouplissement plutôt qu'exercice, avec ses « attitudes fondamentales », immobilisant rigoureusement une partie du corps tandis que l'autre travaille, avec son « exercitation volontaire » de chaque muscle, par une contraction lente et *cérébralement* voulue, — discipline insupportable à l'enfant ou au jeune soldat français, — la « suédoise » ne fut cependant que la première et la plus retentissante des disciplines analytiques. D'autres, avec l'air de la discuter ou même de la condamner, en adoptèrent le principe essentiel. Telle, par exemple, cette *physical culture*, gymnastique d'haltères légers, plus rapide, plus énergique et plus effective aussi, qui nous est venue d'Angleterre après avoir été systématisée pour la première fois, semble-t-il, par un Français nommé Hippolyte Triat. Ce Triat, bel homme et de manières élégantes, fut un des premiers à organiser commercialement la culture physique. Dans un gymnase de 40 mètres de long, vêtu lui-même d'un costume d'opéra-comique, il faisait chèrement transpirer les obésités mondaines. Il y gagna jusqu'à 400 000 francs par an. Mais, comme il était d'âme généreuse et chimérique, il se ruina à poursuivre le rêve d'un Temple de la Régénération de l'homme qui devait, d'après un projet dont nous avons conservé la lithographie, couvrir l'île de Billancourt. Depuis quelques années, reprise par de nombreux empiriques, voire par des médecins anglais ou français, l'idée de la culture physique en chambre, avec haltères légers, appareils à ressort ou en caoutchouc, a fait quelque chemin.

« Suédoise » ou procédés de *physical culture*, qui de nous, il y a quelques années, au moment de se mettre ou de se remettre à l'éducation de son corps, n'a pas cru de toute sa foi à quelqu'une des méthodes précédentes?... La conception en était séduisante pour des cerveaux de logiciens, frottés de

quelque science. Il était bien tentant de découvrir, dans un nouveau machinisme, — celui du corps lui-même, — dans une série de mouvements rythmés, trigonométriques, gradués au dynamomètre, le secret de toute force et de toute euphorie. Nous rêvâmes d'une santé de laboratoire, plus subtile, plus parfaite que celle que donne le libre exercice au plein air. Devant les glaces de la salle de culture physique, nous nous émerveillâmes ingénument, pour quelques centimètres ajoutés à nos mensurations, sans nous soucier de savoir si la qualité de notre muscle avait suivi ses progrès morphologiques. Les médecins de l'art eux-mêmes se laissèrent emporter à ce besoin de raffiner sur la culture physique. Quelques-uns en arrivèrent, par exemple, à espérer tout du seul fonctionnement de la cage thoracique : pas de mois que certains spécialistes n'inventassent, qu'ils n'inventent encore, comme la panacée, quelque nouvelle et belle manière de respirer, même à vide, ne s'avisant pas que la gymnastique respiratoire, non précédée, non justifiée par le travail musculaire et par un juste appel d'oxygène, ne ressemble souvent — on l'a dit ingénieusement — qu'à la vaine opération d'un soufflet sur des cendres froides. Et je ne parle pas de quelques excellents thérapeutes qui, s'étant improvisés soudain pédotribes, mais continuant à tout voir sous l'angle de la maladie, ignorant presque, professionnellement, les notions de santé et de force vivante, ne songèrent qu'à limiter l'effort physique, qu'à l'embarrasser de mille restrictions et s'attirèrent un jour, de la part du plus amène des savants, cette condamnation brutale : « L'éducation physique entre les mains des pathologistes ressemble à l'enseignement intellectuel entre les mains des aliénistes[1]. »

Dès 1888 cependant, un médecin proteste, au nom de la science même, contre l'alchimie musculaire des méthodes trop savantes, des mécanothérapies mystérieuses et compliquées. Dans sa *Physiologie des exercices du corps*, le Dr F. Lagrange raille agréablement ces gymnastes de cabinet qui croient « que l'art de mouvoir ses membres ne puisse s'acquérir qu'à la suite de longues recherches et de profondes méditations ». Chiffres en main, il démontre que la fillette qui saute à la corde pen-

1. G. Demeny, *les Bases scientifiques de l'éducation physique*.

dant cinq minutes fait plus d'athlétisme et du meilleur que celle à qui l'on impose des « engins compliqués » et des « mouvements grotesques ». Il formule avec précision ce principe essentiel que les « effets généraux » de l'exercice physique au grand air sur le fonctionnement du cœur et sur la nutrition ont plus d'importance que les effets locaux d'une gymnastique analytique. Le voyage qu'il fait à Stockholm, en 1890, n'est pas pour modifier son opinion. Son compagnon de voyage, M. Demeny, qui, depuis quelques années déjà, étudie le mouvement athlétique en le décomposant cinématographiquement, rapporte de Suède un réel enthousiasme pour la foi « culturiste » des Suédois et leur merveilleuse organisation de l'éducation physique : il n'en garde pas moins une grande défiance à l'égard de la « suédoise », et c'est par une étrange habileté que les « suédistes » acharnés se servent de son autorité pour glorifier la méthode sacro-sainte, après le Congrès de 1900, et pour l'introduire officiellement à Joinville et dans l'armée par le *Règlement de gymnastique* de 1902. Il faudra qu'en 1909, dans son livre : *l'École française*, M. Demeny donne de la « suédoise » la critique la plus minutieuse et la plus mordante. Il faudra qu'enfin, précisant sa pensée et l'étendant à toutes les gymnastiques trop artificielles, il écrive à mainte reprise la formule suivante : « On ne peut admettre une éducation des mouvements *qui soit contraire à la manière dont on les utilisera dans la pratique.* » Qui ne voit que le renouveau de l'éducation physique est contenu dans ces quelques mots, et notamment la « méthode naturelle », dernier stade de cette longue évolution?...

Cette méthode, je n'ai pas à y revenir, en ayant longuement, ici même[1], analysé les principes et les procédés. Tout au plus en admirerai-je l'histoire, déjà légendaire et merveilleuse, à la façon de celle d'Amoros. Cet officier de marine, découvert, à l'un des bouts de la France, par quelques sportsmen, amené à Paris avec une demi-douzaine de fusiliers marins qui ressemblent à des disciples accompagnant un thaumaturge; l'exhibition toute privée, en 1904, de ces hommes

1. *La Revue de Paris*, n° du 15 janvier 1913.

presque nus, qui étonnent la presse; leur réapparition, en plus grand nombre, sur les canots Berton qui, en janvier 1910, sillonnent la banlieue inondée; puis, l'enthousiasme de la foule, au Congrès de mars 1913, devant le triple défilé des pupilles, des mousses et des marins; enfin, la retraite de Georges Hébert dans ce Collège d'Athlètes dont il devient directeur technique, l'œuvre de Lorient recommencée, avec le même succès, sur les enfants des écoles de Reims, voilà une rapide et belle aventure et qui fit plus pour secouer les dernières indifférences que cent volumes de pédagogie savante. J'aurai tout dit lorsque j'aurai rappelé que la méthode naturelle n'a d'autre principe scientifique que celui-ci : éduquer l'enfant ou rééduquer l'adulte au moyen des simples mouvements, marche, course, saut, lancer etc., pour lesquels notre corps est fait; d'autre procédé systématique que de graduer ces mouvements et de vérifier, par une cotation de points appropriée à chacun de ces exercices, la valeur totale de l'enfant ou de l'homme. Enfin, principe supérieur, nettement éducatif : rechercher moins la performance exceptionnelle et curieuse que la solide moyenne, la force de résistance, la « rusticité » : entendons la rusticité sans roideur, comportant, sinon les astuces spéciales du champion et du *recordman*, du moins toute l'adresse musculaire et l'acuité sensorielle de l'homme complet.

*
* *

Voilà où en est la science de l'éducation physique, terrain si laborieusement cultivé, du moins théoriquement, depuis bientôt un siècle et demi. Après les doctrines très simples des Tissot et autres éducateurs du XVIIIe siècle, qui ne font guère que rédiger avec netteté les lois du bon sens, vérifiées par une longue expérience, les nécessités militaires et le besoin de réparer la saignée napoléonienne nous inclinent à chercher plus précisément, à l'exemple de l'Allemagne, des éleveurs d'hommes et des méthodes de rendement intensif. Amoros apparaît, triomphe, retombe dans l'oubli, venu trop tôt sans doute dans un pays où la vieille discipline militaire et la jeune discipline scolaire ne semblent pas vouloir faire une place

à cette dernière venue, l'éducation physique. L'œuvre d'Amoros ne laisse d'autre prolongement qu'une École normale supérieure de gymnastique militaire, l'École de Joinville. Lorsque la scolarité croissante obligera les gouvernements à chercher, très mollement d'ailleurs, une discipline physique pour les enfants, on n'aura pas d'autre idée que de la demander à des éducateurs militaires et l'on imposera aux enfants, sans méthode ni succès, une gymnastique sportive, une gymnastique d'adultes. Par réaction contre cette méthode trop virile, à laquelle, du reste, les enfants échappent en fait malgré la loi de 1880, les mécanothérapeutes abondent en systèmes artificiels et bénins, si éloignés du jeu et de l'exercice instinctif des muscles que les enfants y répugnent plus encore qu'à la gymnastique de Jahn. Une méthode étrangère, la « suédoise », d'ailleurs édulcorée et souvent diminuée des exercices d'application (sauts, courses) qu'elle comporte encore dans son pays d'origine, conquiert, sur ces entrefaites, la faveur des médecins et l'opinion des militaires. Elle s'installe à Joinville même. A force de science et de fausse logique, après avoir commis la première erreur d'imposer à des enfants une gymnastique d'hommes, nous en arrivons à ce dernier contresens d'imposer à des hommes censés robustes une gymnastique de vieillards ou de convalescents. Il y a là une période désolée, un trou sombre dans l'histoire de notre pédagogie physique : tout serait perdu, semble-t-il, sans les sportifs qui, hors des voies officielles, sur les pistes de cendrée du 100 mètres ou du 1500, dans la glaise des cross-country ou sur les pelouses du football, sans nul encouragement de la part des pouvoirs publics, sans autre stimulant que le plaisir de lutter entre eux et de s'en glorifier dans leurs feuilles spéciales, continuent à brandir, de main en main, la torche sacrée.

Mais, soudain, dans ces deux dernières années, les événements se précipitent. La dernière Olympiade agite les esprits; la salutaire défaite de Stockholm inquiète la foule, jusque-là indifférente, comme un désastre national. A la faveur de cet échec, qui n'est que celui de quelques spécialistes, les éducateurs, qui voient plus loin, reprennent de toutes pièces le grand œuvre de l'éducation physique pour tous, pour le premier âge et pour les deux sexes. Qu'importe que le gros public

confonde encore, avec quelque naïveté, deux aspects très différents de la pédagogie musculaire : l'entraînement savant des champions, œuvre d'artistes et de managers, travail de laboratoire athlétique, et l'entraînement moyen de la grande masse des enfants, éducation première, orthographe de la vie physique? C'est à la faveur de cette confusion que le créateur du Collège de Reims va pouvoir tenter l'entreprise capitale : c'est parce que Bouin, à Stockholm, fut battu d'une poitrine par un Finlandais que l'on peut enfin parler à la foule simpliste de régénérer la race. En 1913, avant même de poser la première pierre de son Collège, le marquis de Polignac s'est assuré la collaboration d'Hébert, dont le Congrès du Vélodrome d'hiver vient de glorifier les efforts. Et, quelques mois plus tard, outre la poignée de champions, et les quelques douzaines de dilettantes qui sont venus faire retraite au stade, des milliers d'enfants des écoles, des lycées reçoivent, à Reims, par l'intermédiaire de leurs maîtres, de leurs instituteurs, conquis à la « naturelle », une discipline physique qui, déjà, les a considérablement améliorés.

C'est cette œuvre-là que la *Ligue des Collèges d'athlètes et des Stades municipaux* se propose d'étendre à toute la France en aidant à la multiplication et à l'organisation des terrains de pédagogie physique. Le moment est propice. La science elle-même commence à s'excuser d'avoir trop cru, pendant quelques années, aux systèmes artificiels, mystérieux et dogmatiques; elle relègue les mécanothérapies compliquées au rang de remèdes d'exception ou d'attente. Les faits lui ont enseigné que les exercices naturels eux-mêmes, régulièrement pratiqués, étaient la meilleure orthopédie enfantine dans tous les cas non désespérés; et qu'enfin, pratiquement, on ne saurait imposer à des enfants de notre race qu'une gymnastique allègre, des mouvements conformes à ceux de la vie. La méthode naturelle répond à ces conditions : les enfants la prennent volontiers comme un jeu; j'ai vu des petits Rémois sincèrement désolés lorsque le moniteur, par manière de punition, leur disait : « Va te rhabiller! » Les purs sportifs eux-mêmes, après s'être défiés parfois de la « naturelle », en artistes qui croyaient y voir un enseignement *primaire* (au sens fâcheux du mot) de leur art, commencent à reconnaître que,

de toutes les méthodes éducatives pour le premier âge, c'est celle qui contrevient le moins à leur idéal. Ne met-elle pas l'enfant, dès l'abord, dans la réalité? N'est-elle pas la préparation la plus directe et comme l'antichambre même du sport?... Je suis d'avis avec eux, en effet, qu'en France, plus que partout ailleurs, les sports, surtout les sports d'équipe, ayant été comme le truchement grâce auquel nous est revenu le goût de l'éducation physique, sont propres à faire durer ce goût et peuvent en devenir, en quelque sorte, le palladium. Les créateurs de la *Ligue des Collèges d'Athlètes et des Stades municipaux* l'ont bien compris, qui font cause commune avec les fédérations athlétiques déjà existantes et qui souhaitent que les terrains d'éducation physique se doublent partout de terrains de compétition sportive, de même qu'à Reims déjà le Parc des Sports voisine avec le stade du Collège d'athlètes.

Au total, nous voici, je crois, dans le vrai chemin. Ayant franchi la période des systèmes dogmatiques et compliqués, qui furent comme la scolastique de l'éducation physique, nous avons enfin trouvé, ou plutôt retrouvé un principe d'éducation physique aussi indiscutable que celui de la méthode cartésienne, cette « méthode naturelle » de la pensée française. Ce principe, — éduquer le corps humain par les simples exercices pour lesquels il a été créé, — nous avons dû en régler, en codifier l'application. Car Hébert lui-même ne saurait plus espérer ni même souhaiter des jeunes Français élevés comme le sont les jeunes Sénégalais ou comme le fut jadis un Duguesclin enfant, guerroyant contre ses camarades et rompant des lances à l'âge de quatorze ans ; et c'est dans le sens de l'adaptation aux mœurs que l'éducation physique peut se flatter de faire des progrès. Mais enfin nous avons reconquis le fondement solide de toute pédagogie corporelle : il ne reste aux municipalités et aux Mécènes qu'à bien vouloir agir et à réaliser cette prophétie de Ling, déjà vieille d'un siècle : « Le jour où la France s'occupera d'éducation physique, il se passera quelque chose de grand dans le monde. »

GEORGES ROZET

L'ALBANIE INDÉPENDANTE

Le prince de l'Albanie indépendante vient enfin de prendre en main le gouvernement de ses sujets d'adoption et la principauté d'Albanie figure désormais sur la carte politique de l'Europe. Étrange destinée, si imprévue pour l'opinion publique que beaucoup d'esprits se demandent si le nouvel État n'est pas une de ces inventions de chancelleries, telles qu'il en jaillit parfois dans les conférences internationales, quand on ne sait comment résoudre une difficulté.

Ces hommes, nous les connaissons si peu et si mal! nous les affublons du nom d'Albanais, alors qu'ils se nomment les Shkipetars; nous délimitons leur pays et nous ne savons ce qui se passe entre ces limites. Sur ces rives, la civilisation latine s'était jadis fortement installée; des ruines de monuments et de routes l'attestent; ses ports sont à quelques heures de mer de Venise, et cependant la politique turque a su le rendre presque impénétrable ; aussi chacun se demande : ces Albanais sont-ils vraiment un peuple ou seulement un souvenir historique? quel jeu se joue derrière la ligne de ces rivages inhospitaliers et que nous réserve ce nouvel aspect de la question d'Orient?

J'ai visité le pays du nord au sud et de l'est à l'ouest, j'y ai causé avec la plupart des principaux beys, et j'y ai reçu l'hospitalité des paysans; je voudrais en ces quelques pages résumer à grands traits la vie politique et économique de l'Albanie.

*
* *

Existe-t-il vraiment une nationalité, c'est-à-dire un sentiment national albanais? On a bien des fois rappelé les haines qui divisent les Albanais, leurs désaccords sur presque toutes les questions et l'on a eu raison; mais tout de même l'accord subsiste sur un point, qui est essentiel : tous se sentent Albanais.

De tous les sentiments nationaux qui ont survécu à la conquête turque et qui se sont ranimés au XIXe siècle, le sentiment national albanais est le plus remarquable; tous les autres ont été sauvegardés par la religion chrétienne conservée. Or, seule en Turquie d'Europe, la nationalité albanaise ne s'est pas fondue au creuset de l'Islam; la majorité de ce peuple est devenue musulmane, mais le musulman albanais est resté albanais.

Bien mieux, la nationalité albanaise a pris au début du XXe siècle une expansion nouvelle; en un vaste éventail les Albanais poussent leurs villages et leurs domaines de leur centre traditionnel, les montagnes d'Albanie, vers la frontière serbe, la plaine d'Uskub, la Macédoine centrale, Monastir et l'Épire. Servi par ses qualités et aussi ses défauts, ainsi que par la politique de Constantinople, ce peuple était en plein essor depuis trente ans sur toutes ses frontières à la veille des guerres balkaniques.

Dès lors qui se chargerait de supprimer cette nation vigoureuse que cinq siècles de domination turque n'ont pas réussi à détruire?

Mais si la diplomatie européenne a reconnu la puissance des faits en donnant droit de cité à la nationalité albanaise, le territoire qu'elle lui a ménagé est fort mal délimité; au lieu de créer un État bien constitué, on l'ampute d'un côté, on l'alourdit d'un autre d'un poids mort; on lui enlève Dibra et sa vallée pour la donner aux Serbes, à qui l'on refuse à ce prix la satisfaction de leurs intérêts légitimes; et l'on impose à l'Albanie les régions orthodoxes d'Épire, de langue grecque, comme pour lui assurer le maximun d'embarras.

Ce premier résultat du protectorat italo-autrichien, ne

laisse pas d'inquiéter; les mauvaises frontières de l'Albanie, démembrée au nord, dotée au sud d'une province en rébellion, lui rendront difficiles les relations avec ses voisins et lui préparent de graves difficultés intérieures.

*
* *

C'est le problème intérieur qui retiendra aujourd'hui notre attention. L'Albanie, constituée sous le protectorat de fait de ses deux puissants voisins, est-elle gouvernable? Certains prétendent volontiers qu'elle est incapable de toute vraie civilisation; M. Gustave Lanson, présentant une critique de mon ouvrage *l'Albanie inconnue*, écrit : « N'oublions pas que si le Turc est souvent un excellent homme, le régime turc fut toujours une détestable chose. Depuis 1360 qu'ils ont Andrinople, depuis 1453 qu'ils ont Constantinople, ces vainqueurs ont-ils établi en Macédoine et en Thrace un gouvernement tolérable aux vaincus? La conquête ne crée pas par elle-même un droit : elle se légitime avec le temps par la réconciliation du peuple conquis et son consentement au pouvoir du conquérant. Je ne donne pas là une théorie révolutionnaire empoisonnée de romantisme et de libéralisme; c'est celle de Bossuet. La faiblesse de l'empire turc, c'est qu'il n'a jamais eu de fondement que la force : en cinq siècles, il n'a pas su donner une patrie à ses sujets chrétiens. De plus, voyez le récit de M. G. Louis Jaray : routes, ponts, fleuves, partout où le Turc et l'Albanais sont maîtres, c'est l'incurie, la négligence; les anciens travaux sont en ruines, les eaux voguent et ravagent. On n'entretient pas les ouvrages d'art, on n'utilise pas les forces naturelles. Et dès qu'on passe la frontière du Monténégro, de ce petit Monténégro qui, vu de Paris, ne nous paraît pas beaucoup moins sauvage que les montagnes d'Albanie, les routes sont bonnes; à défaut de chemins de fer, des services d'automobiles sont organisés. La civilisation fait son œuvre. Il faut bien le dire, — et on peut le dire sans être taxé de cléricalisme, — avec le musulman, il n'y a rien à espérer : le chrétien est civilisable quand il n'est pas civilisé. Le plus inculte paysan bulgare contient en lui plus d'avenir

que le Turc le plus raffiné, qui parle anglais, allemand et français sans aucun accent et qui peut causer avec vous de droit, de philosophie ou des petits théâtres de Paris. »

Que la thèse du savant professeur à l'Université de Paris soit ou non conforme aux faits en ce qui concerne les conquérants turcs, il n'importe; car il s'agit ici des Albanais et non des Turcs; or, bien loin de ne se soucier ni des écoles, ni des voies de communication, ni des progrès matériels, les beys albanais et les commerçants albanais les appellent de leurs vœux, et c'est toujours le gouvernement de la Turquie qui pour maintenir sa domination a enfermé volontairement la population albanaise dans l'isolement et l'ignorance. L'Albanie n'a pu se développer économiquement ni intellectuellement sous le joug turc, pas plus que les autres nations chrétiennes des Balkans avant leur libération, et pour les mêmes raisons.

L'Albanais musulman serait-il donc incapable de progrès et d'organisation, parce qu'il a embrassé la foi de Mahomet? La preuve est difficile à administrer et le mieux est de laisser l'expérience se produire. Pour moi, je n'ai pas noté de différences appréciables entre l'état social des Albanais des trois religions et rien ne m'a paru plus semblable qu'un *Mallissore* catholique et un *Lumniote* musulman ou qu'un bey catholique de Scutari et un bey musulman de Tirana[1].

En vérité l'obstacle auquel se heurtera l'organisation politique en Albanie sera l'anarchie albanaise. Prenez une carte de l'Albanie autonome : un peu plus d'un tiers du pays n'a jamais obéi qu'aux chefs de village; on peut délimiter cette région en traçant une ligne depuis la nouvelle frontière vers le lac de Scutari, au nord de la ville du même nom, jusqu'au lac d'Okrida; cette ligne laisserait au sud les villes d'Alessio, Kroia, Tirana, El-Bassam; tout le massif des montagnes du nord compris entre cette ligne et la frontière, est habité par des

1. On sait que les catholiques albanais sont nombreux, surtout dans les montagnes du nord (le Mallissore est un montagnard des tribus) et autour de Scutari; les orthodoxes commencent à apparaître sur les bords de Scumbi augmentent à mesure qu'on descend vers le sud. Il est impossible de donner des chiffres en l'absence de tout recensement, même approximatif; mais les musulmans forment la grande majorité de la population surtout dans les tribus du nord-est (Livma, Dibra, etc.) et dans le centre (Tirana, El-Bassam, etc.), et il ne paraît pas que cette population dépasse 1 800 000 à 2 millions d'habitants.

tribus réparties traditionnellement en confédérations : la population en est à l'état social des clans gaulois du temps de Vercingétorix; ce n'est que dans les cas graves et contre l'envahisseur que les clans s'unissent et nomment un chef qui les mènera à la bataille. Dans la vie courante, sur le terrain de parcours reconnu par la tradition, l'autorité réside dans le chef de village, assisté, selon les cas, du conseil des vieillards.

La situation est à peu près la même dans les montagnes entre Bérat, El-Bassam et le lac d'Okrida, et même d'une manière générale dans toutes les régions montagneuses d'Albanie. Toute cette partie du pays n'a jamais reconnu l'autorité souveraine du Sultan, mais seulement son autorité religieuse; en temps ordinaire, les montagnards ne payaient pas l'impôt et ne faisaient de service militaire que comme volontaires ou en cas de guerre sainte.

Les montagnards catholiques qui habitent entre Scutari et Alessio ou Kroia vivent dans le même état social. Toutefois deux autorités centrales y subsistent : celle du prince de la confédération des Mirdites et celle du pouvoir religieux de l'abbé d'Orosch.

Le reste du pays en est à la fin du régime féodal; il payait l'impôt d'argent et l'impôt du sang au suzerain et en même temps au seigneur féodal ou bey.

Enfin les villes de la côte, Scutari, Durazzo, Vallona, ont des analogies avec les villes et ports marchands du moyen âge où les commerçants ont imposé des règles et des coutumes.

Dans un tel milieu, si l'on prétend du jour au lendemain appliquer nos usages modernes, les principes d'égalité devant l'impôt, de service militaire obligatoire, d'organisation judiciaire uniforme, etc., l'échec est certain.

A ces clans gaulois, à ces féodaux, à ces communes marchandes, il importe de ne demander que ce qu'ils peuvent donner et d'imiter nos rois de France, qui, pour bâtir leur royaume, procédaient graduellement et saisissaient toutes les occasions de faire avancer leur autorité.

Pour organiser politiquement l'Albanie, il faut lui donner un chef qui soit pour les Albanais un symbole vivant de cohésion et que ce chef sache assouplir sa politique aux besoins et à l'état social du pays.

Malheureusement aucun homme en Albanie ne jouissait d'un prestige de chef. La désignation d'un prince de la famille du Sultan aurait eu l'avantage de lui concilier les tribus musulmanes, qui auraient vu en lui un chef religieux. On ne saurait oublier l'importance de ces tribus et leurs sévères traditions religieuses; l'infiltration de l'autorité centrale sera difficile; la nomination d'un prince musulman l'aurait facilitée.

Par contre un prince étranger trouvera peut-être moins de défaveur auprès des tribus catholiques, mais il ne doit pas s'attendre à rencontrer en elles un véritable appui, à moins qu'il ne leur demande ni hommes, ni argent; à ce prix, les influences religieuses et l'Autriche pourront faciliter sa tâche.

Enfin, on aurait pu s'adresser à une des grandes familles de beys, ayant déjà dans le pays influence, relations, richesses et hommes d'armes; des avances et des concours lui auraient permis d'étendre peu à peu son rayon d'action; une politique adroite aurait pu amener d'autres beys à se déclarer feudataires du prince albanais, au prix d'une assez large autonomie de fait, comportant toutefois le paiement d'un tribut; ainsi lentement l'organisation centrale aurait fait tache d'huile et pacifié le pays, d'ailleurs non sans à-coups.

De tous ces systèmes, c'est le second qui a été choisi, sans doute parce que l'Autriche et l'Italie ont cru ainsi s'assurer plus de sécurité pour l'avenir. Les mérites de l'homme désigné pour cette œuvre pleine d'embûches ne seront pas un des moindres facteurs de la réussite ou de l'insuccès de l'opération.

En tous cas le prince de l'Albanie, s'il a pour mission de créer un État et de développer les ressources naturelles du pays, commettrait la plus grave erreur, en prétendant y transplanter tout d'un coup les institutions politiques en faveur au XXe siècle.

Et d'abord, si l'on veut tenter quelque organisation sérieuse en Albanie, qu'on ne commence pas par y constituer, comme on l'a fait à Vallona, une caricature de régime parlementaire avec chambre, sénat et ministère prétendu responsable. L'Albanie a besoin d'organisateurs, non d'orateurs. Qu'on ne prétende point non plus instaurer en Albanie le régime moderne de la propriété et de l'égalité des charges entre les citoyens. Ce serait à une révolution politique ajouter

une révolution sociale. L'autorité centrale devra percevoir les impôts dans les villes, puis dans les villages qui s'y étaient soumis; elle aura à éviter les abus de perception jadis si fréquents; puis peu à peu elle tâchera d'amener le reste du pays au versement régulier d'un tribut, sans prétendre à une égalité immédiate, et en tenant compte des traditions locales, de l'organisation féodale, domestique et collective. La mise en valeur du pays et la sécurité des communications doivent précéder et non suivre le recouvrement *général* de l'impôt et ce n'est d'ailleurs pas une des moindres difficultés du nouveau pouvoir.

Enfin le prince de l'Albanie pourra utilement s'appuyer sur les facteurs d'union et de cohésion qui subsistent dans le pays : d'abord le sentiment très vif de la nationalité, les souvenirs historiques que symbolisent toujours l'étendard de Scanderbeg et son hymne guerrier, le goût de l'indépendance et la fierté de défendre son sol contre l'étranger. Ces sentiments pourront-ils triompher des sentiments contraires, haines de religion, compétitions des clans, hostilités et jalousies des grandes familles de beys, manœuvres et embûches de l'étranger, l'histoire des prochaines années nous l'apprendra. Mais rien n'autorise à affirmer que cette œuvre soit impossible ni que l'Albanie soit ingouvernable. Il serait opportun de constituer une fédération de cantons, dont chacun conserverait une certaine autonomie; on respecterait ainsi les influences existantes, les particularités religieuses et les traditions des tribus de la montagne. En tous cas un des moyens les plus efficaces de pacification serait d'assurer, par une mise en valeur intelligente, la prospérité du pays et le développement de ses richesses latentes.

*
* *

L'Albanie ne saurait prétendre à un avenir économique aussi brillant que celui de la Macédoine et de la Vieille Serbie. La montagne y occupe de trop vastes territoires; les terres fertiles des vallées et des plaines côtières y sont trop limitées; mais cependant que de progrès à faire et de richesses à mettre en valeur!

Il y existe une main-d'œuvre assez habile. Il est vrai qu'on soutient que l'Albanais est homme d'épée et n'est que cela. Mes observations me rendent moins pessimiste à cet égard; il est vrai que l'Albanais est un guerrier dans l'âme; voilà des siècles qu'il est habitué au péril et à la lutte; mais je suis convaincu que les Albanais peuvent parfaitement s'adapter aux travaux de toute nature : dans le centre de l'Albanie, l'homme libre de la campagne est un paysan dont les méthodes sont arriérées, mais qui ressent l'amour de la terre et le culte de sa petite propriété. Même dans les montagnes du nord, dès qu'un coin de sol est cultivable, on l'exploite et, si la technique est rudimentaire, elle témoigne en tous cas du goût de la culture; d'ailleurs les Albanais émigrés à Constantinople ont la réputation d'être des jardiniers aussi habiles que les Bulgares. Aptes pour l'agriculture, ils le sont aussi pour le commerce : beaucoup de négociants de Scutari, de Durazzo, de Vallona, de Prizrend sont des Albanais et ceux de Scutari, connus par leur habileté, sont des fils des rudes montagnards qui entourent la ville. Autant qu'on peut en juger, ils semblent être capables aussi de s'adapter à l'industrie : n'est-ce pas eux qui, à Prizrend, à Diakovo, à Ipek, comme à Tirana ou à El-Bassam, travaillent l'or et l'argent, et cisèlent les ornements de fer, fabriquent ces beaux pistolets de cuivre, ces poignards incrustés, ces yatagans magnifiques? A Prizrend, j'ai visité une partie du quartier commercial où forgerons et ouvriers albanais exercent ces métiers et sont réputés pour leur adresse; ces industries locales sont en décadence, il est vrai; la pacotille de l'Europe centrale s'infiltre peu à peu; mais les qualités natives de la race s'affirment encore. L'Albanais, généralement intelligent, vigoureux, subtil, est très capable de s'adapter à tous les métiers, comme d'ailleurs il le fait dans les villes où il émigre.

Mais agriculture, commerce, industrie, voies de communication, moyens d'échange, tout est à créer ou à perfectionner, car volontairement la Porte a tout laissé à l'abandon.

Actuellement l'Albanie est un pays purement agricole : la culture de certains produits, l'industrie pastorale et forestière composent la presque totalité de sa production que mettent en valeur la petite propriété patriarcale et la grande propriété

féodale; la première revêt la forme collective dans les tribus des montagnes du nord et la forme individuelle chez les paysans du centre; la seconde comprend dans le centre, à l'ouest et au sud, de vastes domaines exploités par des fermiers. Dans l'une comme dans l'autre, on cultive surtout le maïs et en seconde ligne le blé, d'un bout à l'autre du pays, puis l'olivier à partir de Durazzo, particulièrement sur la côte, le riz le long de quelques fleuves, dans la plaine d'El-Bassam et sur les rives de la Vopussa, le coton aux environs de Vallona, enfin les fruits et un peu de seigle, d'avoine et d'orge. Mais une très grande partie des terres cultivables restent en friche, faute de sécurité et de moyens de communication, faute aussi du désir de les mettre en valeur, l'échange des produits étant insuffisamment développé. Le blé notamment pourrait prendre une extension considérable et s'exporter. Toutes ces cultures donnent d'excellents produits, le climat étant favorable selon les lieux au maïs, aux fruits, au riz et au coton. Cette production pourrait être beaucoup plus considérable en quantité, et grandement améliorée : on se sert presque partout des charrues les plus antiques; le battage du grain est archaïque; la vigne, qui pousse merveilleusement bien, est attaquée par les maladies que les indigènes ne savent combattre; de même ils ignorent les bons procédés de fabrication du vin; l'olivier est renommé, mais l'huile d'olive est mal faite. L'établissement de la sécurité, le développement des communications et des échanges, la création de fermes modèles et d'écoles pratiques paraissent les moyens les meilleurs pour améliorer l'agriculture; de la sorte, l'Albanie n'aura plus besoin d'importer son riz, qu'elle produit encore insuffisamment, et son vin, et elle pourra exporter son blé et son huile d'olive.

Les bœufs, les chèvres, les moutons, les chevaux se retrouvent partout; mais on ne sait ni les nourrir, ni les soigner lors des épidémies, ni assurer leur hygiène; j'ai vu maints paysans inquiets se demander comment ils allaient pourvoir à la nourriture de leur bétail; il n'est pas douteux que des améliorations dans l'industrie pastorale rendraient possible une exportation du bétail albanais ou de ses produits, notamment des peaux et laines.

Enfin il n'est pas un voyageur qui n'ait été frappé dans toute l'ancienne Turquie d'Europe par la dévastation complète des forêts; les chèvres ont si bien mangé les jeunes pousses, que les montagnes présentent partout un aspect pelé et rocailleux. L'Albanie seule fait exception et la forêt revêt d'importantes régions des essences les plus variées. De Scutari à Durazzo, à partir de quelques kilomètres de la côte et indéfiniment en allant à l'est, le voyageur rencontre la forêt, d'abord des chênes, des ormes et des frênes, puis des hêtres, plus haut encore des pins et des sapins, jusqu'à l'altitude de 1 500 mètres environ où les rochers calcaires ne laissent pousser qu'une herbe rare; on peut dire que du Drin à l'Adriatique c'est la forêt qui domine : j'y suis entré en partant de Prizrend ; j'en suis sorti quelques kilomètres avant Scutari.

A partir de Durazzo et du lac d'Okrida, la forêt commence à faire place aux taillis et à la futaie méditerranéenne, surtout vers la côte; à l'intérieur, j'ai encore traversé, le long du Scoumbi des bois importants, quoique de moins belle venue que dans le nord ; au sud de Vallona et de Koritza, les montagnes côtières atténuent l'influence du climat méditerranéen et la forêt repousse comme dans le nord.

Or, de cette magnifique richesse naturelle, rien encore n'a été mis en valeur; on ne saurait en exagérer l'importance économique, et le nouveau gouvernement doit en assurer l'exploitation et la protection.

Les produits de la terre et des troupeaux resteront longtemps encore la principale richesse du pays; l'industrie proprement dite paraît avoir peu de chance de s'y développer prochainement, à la seule exception des industries locales et agricoles; il faudrait, pour qu'il en fût autrement, que des découvertes minières se produisissent; mais jusqu'à présent c'est tout juste si l'on a trouvé près de Vallona du bitume que l'on exploite, comme le sel de la côte adriatique. Il semble donc que, jusqu'à nouvel avis, l'attention ne peut se porter que sur les petites industries locales ou domestiques, comme celles des poteries ou des armes, des broderies ou du filage, et sur les industries agricoles, comme celles du bois, des peaux, de la farine, qui pourraient être protégées et développées.

*
* *

L'Albanie ne connaît aujourd'hui ni la paix intérieure, ni la justice dans le prélèvement des impôts; elle n'a ni chemins de fer, ni écoles pratiques d'agriculture et d'industrie; elle ne possède de lignes télégraphiques que dans les ports, de postes que dans quelques villes du centre et du sud; on compte les routes carrossables, la plupart des voies de communication n'étant que des sentiers à la merci des intempéries; les ports sont laissés dans la plus complète incurie; ceux qui ont besoin d'être dragués ne le sont pas et les dépôts des rivières ensablent San Giovanni di Medua et Durazzo; la fièvre paludéenne rend dangereux le séjour sur les côtes, notamment à Vallona, où rien n'a été tenté, où pas un eucalyptus n'a été planté; le système monétaire légué par la Turquie est le plus imparfait, le plus compliqué, le plus anticommercial qu'on puisse rêver; l'organisation du crédit est presque inexistante et les opérations de banque et de paiement sont faites par les sarafs, changeurs et petits banquiers, qui spéculent sur l'ignorance générale et l'insuffisance de la monnaie; c'est à peine si depuis deux ou trois ans quelques tentatives d'organisation d'écoles primaires ont été commencées et, en dehors de celles-ci, il n'existe que des écoles étrangères dans les ports, de telle sorte que cette population intelligente est dans la masse complètement illettrée. Il est donc à peine exagéré de dire qu'au point de vue de l'organisation économique tout est à créer, et pour cela, il faut un gouvernement qui sache administrer et qui ait de l'argent.

La question financière est insoluble si l'on ne vient pas au secours de l'Albanie. La justice aurait voulu qu'un emprunt fût contracté par la Turquie, qui en aurait conservé la charge pendant un certain nombre d'années, pour compenser ce qu'elle n'avait pas fait pour l'Albanie pendant une si longue période. Mais cette solution est devenue impossible avec l'avènement du prince de Wied, et on en est réduit à contracter un emprunt avec garantie internationale et paiement des arrérages par les revenus de la douane. C'est sur cet emprunt futur que l'Autriche et l'Italie font des avances à la jeune Albanie.

La question des ressources immédiates va être en tous cas une des difficultés du nouveau régime. Pour établir la paix en Albanie et organiser la vie économique, il faut de suite engager des dépenses importantes, et le pays est incapable actuellement d'en assurer le règlement, et d'ailleurs il ne les payerait que si on l'y contraignait par la force. Ce n'est que le développement de la sécurité et des moyens d'échange qui, en créant l'aisance, créera du même coup la faculté de payer des impôts et aussi un nouvel état d'esprit. Lorsque l'Albanais verra les bénéfices qu'il retire de l'organisation économique du pays, il ne croira plus comme aujourd'hui que l'argent qu'on lui demande est prélevé injustement du seul droit de la force et pour l'enrichissement d'un maître. Il supportera les charges de la civilisation quand il en sentira les bienfaits matériels; or, ces avantages, il les ignore, du moins dans l'intérieur du pays; la seule méthode de pénétration durable est donc de les lui apporter; une autre peut s'imposer, mais que de mécomptes n'est-elle pas susceptible d'engendrer. Pour implanter vraiment les progrès matériels de notre civilisation en Albanie et pour assurer l'avenir, ce n'est pas une victoire des armes qui importe, mais le changement progressif de l''âme d'un peuple.

*
* *

Tel est cet État nouveau surgi, au début du XXe siècle des dernières convulsions de la Turquie agonisante en Europe. L'Albanais ressuscite par la force des sentiments impérissables. Saura-t-il s'adapter au milieu où il renaît?

Disparaître, il ne saurait. Quel que soit son sort, la race et le sentiment national survivront; on ne peut rayer du nombre des nations celle qui, plus de cinq siècles durant, a résisté, avec une si merveilleuse vigueur, à la conquête turque et à la conversion musulmane.

GABRIEL-LOUIS JARAY

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI

Je suis né à Vicence et je pensais bien y devoir mourir lorsque me fut signifiée la sentence du Podestat par laquelle j'étais condamné à être conduit au lieu des exécutions et à être pendu par le cou à la potence, ainsi que le portait le jugement rendu contre moi, Tito Bassi, fils d'Ottavio Bassi, cordonnier, et de Clelia Gherambini, lingère, tous deux décédés et dont Dieu ait l'âme, comme il eût eu la mienne en l'occasion que je rapporterai et comme il l'aura au jour qu'il le jugera à propos.

Cet instant, d'ailleurs, je ne le crains point, pas plus que je ne redoutais le moment fixé par les magistrats pour me séparer de cette terre sur laquelle nous sommes, en m'élevant au-dessus d'elle d'un nombre de pieds égal à celui dont elle me devait recouvrir. La vie m'est à charge et j'acceptais de bon cœur que la mienne se terminât ainsi qu'en avaient disposé les lois. Mais puisque le ciel n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, je ne reprendrai pas le cours d'une existence trop longue à mon gré et trop peu semblable à celle que j'eusse voulu vivre-sans avoir relaté par écrit certaines circonstances assez sin, gulières qui firent de moi ce que je suis au détriment de ce que j'aurais souhaité d'être. Le récit que j'entreprends pourra peut-être amuser quelques curieux et divertir quelques-uns de ces esprits forts qui veulent bien croire qu'un simple

comédien est capable d'éprouver des sentiments au-dessus de sa condition et différents de ceux que lui imposent les rôles qu'il tient et dans lesquels on l'applaudit ou on le siffle. Aussi est-ce dans ce propos que je rédige ce mémoire, le quatrième jour d'octobre de l'an 1773, juste un mois après l'événement qui faillit bien faire de Vicence, ma ville natale, le lieu de mon repos définitif, si la volonté de Dieu et la facétieuse clémence de notre Podestat n'en eussent décidé autrement.

*
* *

Mon père, Ottavio Bassi, cordonnier de son état, était, lors de ma naissance, un homme déjà sur l'âge, car il ne se maria pas de bonne heure, n'ayant point, comme il le disait plaisamment, trouvé tout de suite « chaussure à son pied ». Cette plaisanterie était d'ailleurs, la seule que je lui eusse entendu faire, car il ne s'égayait pas volontiers. Il n'en eût pas fallu conclure que mon père fût mécontent ou malheureux, tout au contraire, mais il n'éprouvait pas le besoin de manifester au dehors son contentement ou son bonheur. Il les gardait pour lui seul et n'en faisait part à personne, pas même à ma mère qui en était pourtant le principal sujet, car il l'aimait sincèrement et il avait trouvé en elle la meilleure des épouses. Malgré qu'il s'en dût rendre compte, il ne le lui marquait point et ne se laissait aller envers elle à aucun de ces petits compliments qui sont la politesse et le baume des ménages. Certes, il vivait avec elle honnêtement et veillait à ce qu'elle ne manquât de rien, car elle était de complexion délicate, mais hors ces soins, il ne lui en rendait guère d'autres et ne se prodiguait guère en paroles comme si, lui ayant exprimé son amour en une fois et une fois pour toutes, ç'eût été désormais entre eux chose convenue et sur laquelle il n'y avait pas lieu de revenir.

Je dois dire aussi, pour être entièrement juste, que mon père était dans sa conduite, un mari exemplaire et que la plus jalouse des femmes n'eût rien eu à lui reprocher. Debout de grand matin, il se tenait tout le jour à son travail. Il l'accomplissait avec une assiduité admirable et, à l'heure des repas, il le fallait arracher à ses cuirs et à ses formes. A peine sorti de

table, il se remettait à tailler, à coudre et à clouer, maniant l'alène et le marteau sans se laisser détourner un seul instant de sa besogne. Avec les pratiques, il ne se prêtait guère au bavardage et répondait le plus court possible. Il ne montrait aucune curiosité de leurs propos, pas plus qu'il n'en ressentait pour tout ce qui, d'ordinaire, sollicite celle des gens de la ville, ce qui le rendait l'homme le plus casanier du monde. Les cérémonies, les processions, les divertissements populaires et réjouissances publiques ne parvenaient pas à le faire sortir de chez lui et il ne fallait rien moins que l'office du dimanche pour l'amener à délaisser sa boutique.

Cette boutique, où se passait le plus clair de son temps, était située dans la contrada del Pozzo Rosso, en face du palais Vallarciero. Il y aurait eu dans ce voisinage de quoi distraire quelqu'un de moins laborieux que mon père, car il se faisait au palais Vallarciero un va-et-vient continuel de gens de toutes sortes, mais mon père demeurait fort indifférent à ce spectacle et ne levait guère la tête de sur son ouvrage. Ma mère, qui parfois l'en complimentait doucement, prétendait qu'il n'en avait pas été toujours ainsi et que mon père avait eu jadis l'ouïe plus fine qu'aujourd'hui. Elle racontait en riant qu'en ce temps-là elle ne pouvait mettre le pied dans la rue que le choc de son talon sur la dalle ne fît dresser l'oreille à un certain Ottavio. A peine avait-il entendu le bruit de la fine semelle que le sang lui montait au visage et que son marteau cessait de battre le cuir, si bien que, lorsqu'elle passait devant la boutique, elle voyait deux yeux fixés sur elle avec un feu qu'elle ne pouvait pas ne point remarquer. Et, comme ce manège l'amusait, elle ne manquait pas de le renouveler fréquemment. A telles enseignes qu'un beau jour, n'y tenant plus et ayant enlevé son tablier, cet Ottavio Bassi, traversant la rue, s'en vint droit au palais Vallarciero y demander la main d'une certaine Clelia Gherambini, femme de chambre de la Comtesse, laquelle poussa tout d'abord les hauts cris quand elle sut que sa camériste préférée voulait la quitter pour épouser un vilain tailleur de cuir qui, tout amoureux qu'il fût, n'était pas digne de dénouer les cordons des souliers d'une aussi gentille personne !

C'est ainsi que mon père et ma mère s'étaient mariés. Rien en eux, d'ailleurs, n'aurait pu faire prévoir cet accord et qu'il durerait même de quoi me laisser naître. Autant mon père était appliqué, taciturne et terre à terre, autant ma mère était distraite, expansive et chimérique. Avec cela, jolie et délicate, mais sa délicatesse ne l'empêchait pas d'être active à sa façon. Comme elle avait du talent pour coudre et broder, elle ne tarda point à joindre au métier de mon père un petit commerce de lingerie. Grâce à la protection de la comtesse Vallarciero, les pratiques ne lui manquèrent pas. Ce genre de travail plaisait à ma mère et l'occupait sans la fatiguer. Elle en faisait exécuter une bonne part sous ses yeux et se contentait de mettre la main aux pièces difficiles, le reste étant confié à des ouvrières que ma mère dirigeait fort habilement. Quant à elle, sa principale occupation consistait à aller chercher les commandes et à reporter les travaux. Ce soin lui donnait l'occasion de courir de palais en palais et lui procurait d'agréables accointances avec les plus belles dames de Vicence auprès de qui la comtesse Vallarciero l'avait mise à la mode. Partout on accueillait ma mère avec faveur. On la mêlait familièrement aux conversations, et elle rapportait de ces courses maintes nouvelles de toutes sortes. Comme elle aimait à lire, on lui prêtait des gazettes, des brochures et même des livres qu'elle dévorait avidement et qui contribuaient à l'entretenir dans un désordre de cervelle à quoi elle n'était que trop encline et dont elle m'a transmis sans doute le chimérique héritage.

Ces réflexions me ramènent aux différences de caractères qui séparaient mon père et ma mère et faisaient de leur union une bien curieuse singularité. Mon père donc, comme je l'ai dit, était l'homme le plus terre à terre du monde. Nul mieux que lui ne suivait le précepte « cordonnier, pas au-dessus de la chaussure ». Ses préoccupations se bornaient exclusivement à son métier. Que ses cuirs fussent solides, que ses pointures fussent exactes, c'en était assez pour lui! Ce qui ne se rapportait pas à ces questions, ne l'intéressait nullement. De toutes les rumeurs de la terre, il n'estimait que le bruit que font, en la foulant, les semelles et les talons. Il ne supposait pas qu'il eût pu mener d'autre existence que la sienne et

rien au monde, je le répète, ne lui semblait plus important que la confection d'une paire de souliers. Mon père, pour tout dire, n'avait aucune imagination.

Ma mère, au contraire, en avait et de toutes les sortes, et elle en faisait l'accompagnement continuel de ses travaux. L'aiguille, entre ses doigts, était une Fée et les ciseaux un Dragon docile dont les mâchoires s'ouvraient et se refermaient à son gré. Je pense bien que mon père, quand il vint demander sa main, revêtit à ses yeux la figure d'un Enchanteur, travesti sous quelque humble habit d'enchantement. Je jure qu'elle avait dû croire épouser un magicien, mais elle n'avait besoin de personne pour se créer à elle-même ses propres sortilèges. Tout en cousant sa lingerie, elle laissait sa pensée aller à mille choses diverses. Ma mère possédait le don singulier de vivre, avec sa vie, maintes autres vies. Elle était, tour à tour et simultanément, qui elle voulait. Elle s'appropriait à sa fantaisie et s'incorporait à l'image qu'elle substituait à sa propre réalité. Par les gazettes qu'elle lisait, elle augmentait l'étendue du cercle magique où elle se mouvait avec une aisance naturelle, et les romans lui apportaient la ressource de leurs personnages imaginaires parmi lesquels elle choisissait ceux qui lui semblaient le mieux à sa convenance du moment. Cette faculté de se transformer ainsi l'entretenait dans un état de distraction habituel et charmant et lui donnait la plus douce égalité d'humeur. Qu'importe d'être l'épouse d'un humble cordonnier et d'occuper un médiocre logis de la contrada del Pozzo Rosso, si l'on peut, à sa guise, s'imaginer qu'on est la plus belle dame de la ville et en habiter le plus beau palais, si, de petite lingère, l'on peut devenir aussi bien une comtesse Vallarciero que la favorite du Grand Turc ou la femme du Grand Mongol!

Le résultat des différences que je viens de relever dans le caractère de mes parents était que ni l'un ni l'autre ne s'occupaient beaucoup de moi, car, tandis que je relate ces particularités de famille, j'oublie de vous dire que j'avais grandi au point de commencer à me rendre compte des détails que je rapporte ici. J'avais atteint alors ma dixième année et me plaisais à observer ce qui se passait autour de moi et à en raisonner avec moi-même.

Le premier effet de ces raisonnements fut que mon attention se porta sur ce qu'avait été ma première enfance. En y réfléchissant, ce début de ma vie m'apparaissait sous un jour plutôt favorable. Sans avoir été particulièrement enviable, mon sort n'avait rien eu qui méritât que je m'en plaignisse. Mon père et ma mère m'aimaient, à leur façon. Tout d'abord, ils avaient pris soin de me bien nourrir, de telle sorte que je leur devais, à l'âge dont je parle, d'être un assez gros garçon joufflu et de bonne apparence corporelle. Ma figure, sans être belle, était fraîche et régulière. J'étais grand, de port un peu nonchalant, mais capable, à l'occasion, de supporter la fatigue. D'ailleurs, je ne prenais guère que celle qui me plaisait, car mes parents ne m'en imposaient aucune et je jouissais de la plus entière liberté. Du matin jusqu'au soir, je faisais ce que je voulais. J'étais le maître de mes actions et personne ne songeait à les diriger en quoi que ce fût.

La sollicitude de mes parents à mon égard ne s'exerçait que sur deux points. Mon père tenait, avant tout, à ce que je fusse commodément et solidement chaussé et ma mère à ce que j'eusse toujours le corps couvert de linge très propre et très fin. Ce résultat obtenu, on s'inquiétait fort peu du reste. Aussi mon vêtement montrait-il souvent des traces de cette négligence. Mon père et ma mère y étaient fort indifférents. Qu'importait à mon père que mes bas troués laissassent voir ma peau, pourvu que j'eusse le pied pris dans du bon cuir! Qu'importait à ma mère que ma culotte déchirée laissât passer un pan de ma chemise, pourvu que cette chemise fût de la toile la plus fine et la plus souple!

Ces détails fâcheux de mon accoutrement m'eussent pu donner la mine d'un franc polisson, si la douceur de ma physionomie n'eût corrigé ce pronostic. D'un polisson, en effet, je n'avais que l'aspect. Il en aurait bien pu être autrement, car, comme je l'ai dit, je menais la vie la plus libre et la plus abandonnée. Mes journées m'appartenaient et j'en usais à ma guise. Après quelques heures passées chez le « maestro » qui m'apprenait à lire, à écrire et à compter, je disposais de mon temps, comme bon me semblait. J'aurais donc été à même de me joindre aux bandes de jeunes vauriens qui parcouraient Vicence, si j'avais eu la moindre disposition à la

mauvaise conduite, mais tel n'était pas mon penchant et je n'avais nul mérite à ne pas me mêler aux jeux bruyants de cette troupe criarde et vagabonde,

Jamais donc je n'ai fréquenté les garnements de Vicence qui remplissaient les rues de leurs turbulences tumultueuses. J'évitais leurs expéditions et ne me mêlais point à leurs équipées. Jamais on ne me vit poursuivre les chiens et les chats à coup de pierres, lancer de la boue et des cailloux sur les carrosses, tirer le cordon des sonnettes ou laisser retomber lourdement les heurtoirs des portes, troubler l'eau où les laveuses lavent leur linge, dans le Retrone ou le Bacchiglione, franchir les murs des jardins pour y dérober les fruits et commettre mille méfaits citadins ou contadins. En un mot, je n'avais en moi aucune de ces dispositions malfaisantes qui sont trop souvent l'apanage de l'enfance et rendent odieux à nous-mêmes le souvenir que nous gardons de la nôtre.

Si j'insiste sur ces choses, ce n'est point, certes, par un sentiment de vanité. Je sais qu'il ne sied pas d'avoir l'air de se vanter, mais je dois au lecteur la vérité du portrait que j'essaie de tracer de moi-même. D'ailleurs, ce n'est pas à mon propre mérite que j'attribue le peu de bien que j'ai à dire sur mon compte. Il ne me revient pas l'honneur d'avoir été ce que je fus de mieux. La douceur de mœurs dont je témoignai, durant ces premières années de ma vie, j'en dois l'hommage à la noble cité de Vicence où je vis le jour et qui fut la véritable institutrice de ma jeunesse.

Notre cité n'est ni la plus antique, ni la plus fameuse, ni la plus grande, ni la plus belle de l'Italie, et, durant les hasards de ma vie errante, j'ai vu plus d'une ville qui la surpassait en opulence et en majesté. L'idée ne me viendrait pas de comparer notre Vicence à ses illustres rivales dont le nom seul proclame la gloire incontestée. Qu'est-elle, en effet, auprès de la souveraine Rome, mère des peuples, auprès de la divine Florence, princesse des arts, auprès de la docte Bologne? La vaste Milan la dépasse ainsi que la populeuse Naples. Nos deux voisines même, Vérone et Padoue, la dominent par le prestige de leur passé de guerre et de science. Quant à Venise dont le Lion ailé étend ses griffes sur notre cité vicentine, ne la prime-t-elle pas en puissance et en

étrangeté? Reine des Mers, elle est l'incomparable sirène qui enchante les yeux et les cœurs. Elle attire à elle la curiosité du monde entier, et les étrangers qui la visitent conservent à jamais dans leur mémoire le souvenir de sa grâce inoubliable.

Et, cependant, elle est digne, elle aussi, de retenir les regards, notre Vicence! Admirez-la, au pied de son Monte Berico, dans sa plaine fertile, parmi ses vergers et ses vignes qu'enguirlandent les pampres aux belles grappes, au centre d'un horizon agréable et étendu. Ses deux rivières, son Retrone et son Bacchiglione lui font une ceinture d'eaux vives et fraîches. La voici qui, de loin, offre aux yeux la svelte hauteur de son campanile de briques, les dômes arrondis de ses églises et la majestueuse architecture de sa Basilique Palladienne. Ah! qu'elle fait donc noble figure, qu'on la contemple de la plaine ou des pentes verdoyantes du Monte Berico! De près, elle n'a pas moins belle mine. On ne la peut voir sans l'aimer, mais l'amour que l'on a pour elle ne va pas sans un sentiment de respect. N'est-elle pas la ville des Palais? Le génie de son divin Palladio l'a ornée d'une magnifique parure de pierres. C'est lui qui a élevé les façades si noblement pompeuses qui donnent à notre Vicence sa glorieuse dignité et d'où descendent dans l'âme, par les yeux, des idées de grandeur et d'héroïsme.

Cela est si vrai que je ne crois pas trop dire en affirmant que ce fut la vue quotidienne de tant de merveilles qui contribua, en grande partie, à ce que je ne devinsse pas un galopin sans vergogne, à un âge où l'abandon et la liberté dans lesquels je vivais eussent pu faire de moi l'émule des pires vauriens. En effet, au lieu de prendre dans mon vagabondage le goût des mauvaises compagnies, j'acquis celui de la solitude qui m'empêcha de me mêler aux jeux bruyants et redoutables de mes camarades. Ne partageant pas leurs plaisirs, je préférais m'éloigner de leur présence, et ce fut à cet isolement que je dus de devenir ce que j'ai été, un moment, et qui eût pu être quelque chose de noble et de grand, si la malice du destin n'était pas venue contrecarrer ces heureuses dispositions de ma nature.

Elles étaient assez singulières pour qu'elles valent peut-être d'être rapportées. Il faut donc que vous sachiez qu'en ces

temps de ma dixième année, mon principal plaisir était de contempler les plus belles façades des nombreux palais qui sont la parure et l'honneur de notre ville. Chaque jour, je les visitais une à une et je ne pouvais me lasser d'en admirer les beautés. Je savais par cœur le nombre de leurs colonnes et de leurs fenêtres. Je les connaissais dans leur plus minutieux détail. Les statues qui ornaient leurs niches et leurs frontons m'étaient toutes familières. Elles m'intéressaient infiniment par leurs attitudes et leur vêtement, pour la plupart à l'antique, par leurs attributs et par la pompe ou la grâce de leur aspect. Quand je les avais bien regardées, je m'exerçais à imiter, de mon mieux, leurs gestes et leurs expressions. A ce jeu, mon âme d'enfant s'exaltait sans que je susse exactement pourquoi, mais cette exaltation me causait de véritables délices. Je me sentais transporté dans un monde surnaturel, dont ces statues me semblaient les représentants, et ceux qui habitaient les nobles édifices dont elles avaient la garde me paraissaient participer de leur noblesse et de leur dignité.

Quoique je les entendisse souvent nommer par ma mère, qui portait chez eux ses lingeries et ses fanfreluches, je ressentais pour les maîtres de ces opulentes demeures une vénération singulière. Ce sentiment était chez moi si fort et si naïf que j'avais peine à comprendre comment ma mère qui avait eu l'insigne bonheur d'habiter pendant plusieurs années le palais Vallarciero, étant au service de la Comtesse et l'approchant à toute heure du jour, avait pu consentir à échanger un pareil séjour contre le modeste logis que nous occupions. Cette déchéance me semblait inexplicable. J'étais trop jeune pour me rendre compte que ma mère, grâce à sa merveilleuse faculté d'imagination, n'avait cessé qu'en apparence de hanter le palais Vallarciero et qu'elle en avait emporté dans son esprit une image assez fidèle et assez vive pour qu'elle remplaçât la réalité. Le palais Vallarciero était l'un des nombreux domaines imaginaires où ma mère se jouait à elle-même la fable diverse de sa vie. Quoi qu'il en fût, j'interrogeais fréquemment ma mère sur ce que contenait ce mystérieux palais Vallarciero dont la haute façade se dressait sans cesse devant mes regards curieux. Je m'en faisais décrire les dispositions intérieures. Le palais Vallarciero m'apparaissait comme une

sorte de paradis et ceux qui y pénétraient me semblaient les plus fortunés des mortels. Quant à ceux qui y résidaient, j'eusse juré qu'ils étaient d'une essence supérieure. Seules, des actions sublimes pouvaient leur avoir donné droit à une pareille récompense. Je leur attribuais naïvement toutes les vertus.

Ainsi commençaient à s'organiser dans ma petite tête les chimères de ma vie et à se former les rêveries qui devaient diriger mon existence. J'en sais maintenant, hélas, les déplorables effets. Elles ont fait de moi le pauvre diable que je suis et c'est à elles que je dois d'avoir failli me balancer au bout d'une corde de chanvre. Encore n'eussé-je eu trop rien à redire à ce dénouement. Il y a, dans l'aventure d'être pendu, je ne sais quoi qui corrige la platitude d'une destinée. Sur ce point encore j'ai été le jouet de la malignité des événements. Mais n'anticipons pas sur eux et revenons au temps où je n'étais encore qu'un garçon de treize ans.

Je me revois tel que je m'apparaissais alors dans le carré de miroir suspendu au mur de mon galetas. Je n'avais plus besoin de me hausser pour m'y regarder, car, avec l'âge, j'avais grandi et je commençais à me dégingander. Mon père ni ma mère ne s'apercevaient de ma croissance et ne songeaient que le moment approchait où il faudrait chercher à m'employer à quelque besogne et à me choisir un métier. En attendant qu'ils prissent une décision à cet égard, je continuais à jouir de mon oisiveté. Elle ne me pesait pas, d'ailleurs. Mes journées se ressemblaient les unes aux autres et je ne les trouvais jamais trop longues. Quand j'avais erré suffisamment à travers les rues de Vicence, je revenais m'asseoir à la porte de notre boutique, sur une grosse borne qui était là et où j'établissais mon observatoire. J'y demeurais indéfiniment, écoutant retentir le marteau de mon père ou résonner la voix de ma mère. Mon père battait son cuir en cadence et ma mère accompagnait souvent de quelque ariette la course distraite de son aiguille, mais le principal attrait du poste que j'avais adopté était la vue qu'on y avait de la façade du palais Vallarciero, situé, comme je l'ai dit, juste en face de chez nous. La rue est assez étroite en cet endroit et l'énorme masse du palais Vallarciero y dresse avec majesté ses hautes fenêtres,

ses colonnes plates, ses statues et toute sa riche et emphatique décoration due au compas de notre grand Palladio. Avec quelle curiosité mes yeux restaient fixés sur cette façade et sur la vaste porte qui donnait accès dans la cour intérieure! Cette porte exerçait sur moi un attrait singulier. Elle servait de passage à un va-et-vient continuel, le palais Vallarciero étant fort fréquenté. J'y voyais pénétrer des valets, et toutes les sortes de gens qui participent à la vie d'un grand seigneur comme l'était le comte Vallarciero, depuis les abbés jusqu'au maître à danser. Il y entrait aussi des carrosses amenant compagnie, mais le plus beau était quand il en sortait celui du Comte et de la Comtesse. Deux gros chevaux à queue tressée le traînaient, que menait un énorme cocher. Les laquais, montés sur les soupentes d'arrière, portaient des livrées dorées. A travers les glaces j'apercevais la haute coiffure de la Comtesse et la longue perruque poudrée du Comte. Et ce spectacle admirable me faisait battre le cœur à gros coups.

Peut être ces émotions naïves donneront-elles à rire, mais elles avaient au moins le mérite de la sincérité. Jamais mortels ne furent admirés avec plus de simplicité. Quels hauts faits pouvaient-ils bien avoir accomplis pour jouir de pareils privilèges? Sur ce sujet, l'imagination romanesque que je tenais de ma mère entrait en jeu. Sans qu'elle me confiât ses rêveries, j'en devinais quelques-unes par des bribes de conversation, car ma mère se laissait aller parfois à prendre mon père pour auditeur de ses chimères. Il ouvrait de grands yeux et ne comprenait goutte à ces divagations, mais mes jeunes oreilles y étaient attentives et elles n'en perdaient pas un mot. Je trouvais là comme un encouragement à mes propres rêveries et je m'y abandonnais plus librement. Aussi ne me lassais-je pas d'attribuer au Comte et à la Comtesse, et à moi-même, de merveilleuses aventures dont la moindre sans doute les aurait fort étonnés. Bref, je déraisonnais, mais ma déraison n'avait rien de méprisable et que je ne puisse avouer. Vous en saurez le principal, quand je vous aurai dit que je n'eusse point hésité à accomplir les actions les plus difficiles pour avoir l'honneur d'être connu avantageusement du Comte et de la Comtesse. Pour arriver à ces fins, j'inventais des événements propices. Je me voyais, par exemple,

arrêtant les chevaux emportés de leur carrosse. On me relevait à demi écrasé par les roues, mais quel regard de majestueuse reconnaissance me valait cet exploit de la part de ces nobles personnages! Avec quel courage j'aurais dispersé les brigands qui les eussent attaqués et avec quelle mine glorieuse fussé-je rentré à Vicence! J'aurais voulu faire prisonniers le Grand Turc et le Grand Mongol pour les ramener, chargés de chaînes, au palais Vallarciero. Mais la sorte de fièvre où me jettaient ces fantasmagories durait peu et je retombais de mon haut en reconnaissant que je n'étais qu'un jeune garçon assis sur une borne et se laissant aller à de vaines songeries. Néanmoins, tout en constatant l'humilité de ma condition et la faiblesse de mon âge, je ne pouvais arracher de mon cœur les chimères d'héroïsme où il s'exaltait. Il me semblait qu'un jour viendrait l'occasion de me montrer tel que je m'imaginais, et cet espoir me soutenait dans mon illusion et ma folie.

Ces fantasmagories étaient parfois interrompues par une chiquenaude à l'oreille ou par une tape amicale sur l'épaule. C'était le bon abbé Clercati qui me tirait ainsi de ma contemplation. L'abbé Clercati était des connaissances de mes parents. Il les aimait pour leur piété et leur vertu, et souvent il entrait chez nous pour y faire un moment de conversation. Il appréciait la grave simplicité de mon père et il s'amusait à pousser ma mère sur ses sujets préférés, car sa finesse avait bien discerné les caractères de mes parents. Mon père et ma mère, pour remercier l'abbé de l'intérêt qu'il leur montrait, lui faisaient parfois présent de quelque paire de fins souliers ou de quelque élégant rabat de lingerie. L'abbé n'était pas insensible à ces gâteries. C'était un gros homme à figure poupine, avec une expression de bonté et de douceur répandue sur tout son visage. Très propre de sa personne, il se plaisait aux bonnes compagnies et aurait fort aimé les femmes, si son état le lui eût permis davantage, mais, sur ce point, le bon abbé, sans être irréprochable, n'avait guère à s'accuser que de discrètes peccadilles. Il se rattrapait sur la gourmandise. C'était, de plus, un très savant homme, excellentissime latiniste. Le comte Vallarciero le tenait en haute estime pour les belles épitaphes et les pompeuses inscriptions qu'il avait composées en l'honneur de la famille Vallarciero. Quant à la Comtesse, elle ne se mon-

trait pas insensible aux odes, aux élégies et aux madrigaux que lui dédiait l'abbé et qui, au dire de tous, n'étaient pas indignes des meilleurs poètes de l'antiquité. Il en résultait que l'abbé Clercati était un des familiers du palais Vallarciero et qu'il passait souvent devant notre porte, quand il allait rendre ses devoirs au Comte et à la Comtesse. En ces occasions, il ne manquait guère, si je me trouvais là, assis sur ma borne, tout en tirant de sa poche de menues friandises, dont il était toujours muni, tant pour lui-même que pour les distribuer au carlin favori de la Comtesse, de m'adresser des paroles bienveillantes :

— Eh! par les Dieux, que fais-tu là, Tito, à bâiller aux corneilles, comme si tu voulais consulter les augures? Tu ferais mieux de venir chez moi apprendre un peu de latin ou de jouer avec tes camarades que de demeurer sur cette pierre, les jambes pendantes, sans compter qu'un beau jour le carrosse de M. le Comte te les rompra de sa roue, en prenant le tournant.

A ces discours, je baissais la tête avec confusion, tout en rougissant de plaisir. En effet, que n'eussé-je donné pour que la menace du bon abbé se réalisât! J'aurais supporté les pires douleurs, si elles eussent dû attirer sur moi le regard de M. le Comte. Bien plus, elles m'eussent été douces et savoureuses. Oui, je l'avoue sans honte. En ma naïveté, j'étais à ma façon, une sorte de héros. Le désir de la gloire me possédait, car ce n'était pas autre chose qui se manifestait en moi selon mes forces, et ce désir me donnait, avec celui d'être héroïque, celui d'être beau.

Car ce fut vers ce temps-là que je me préoccupai, pour la première fois, des traits de ma figure et que je l'examinai dans un autre but que de me rendre compte si elle était convenablement lavée. Je me souviens d'une après-midi où, penché sur le parapet du pont San Michele, je considérais dans l'eau du Retrone le reflet de mon visage. Je constatais avec tristesse qu'il ne présentait rien de remarquable. Il m'apparaissait placide et régulier, un peu mou, et le jeu des muscles le déformait aisément. Il manquait de cette fermeté de contour que j'observais aux visages des statues. Je lui en eusse voulu les nobles proportions, mais, hélas, il ne me les offrait point.

Comme je m'absorbais dans ces réflexions, j'en fus tiré par une assez violente bourrade dans le dos. Brusquement, je me retournai, avec un regard irrité, sur l'inconvenant qui troublait ainsi ma contemplation. Je reconnus Girolamo Pescaro, garçon de mon âge que j'avais rencontré chez le maestro. Nous avions ensemble épelé le rudiment. Quoi qu'il en fût, je n'étais pas moins furieux, mais ma fureur, au lieu d'intimider Girolamo le fit éclater de rire et d'un rire qui redoublait à mesure qu'augmentait ma colère. Il fallait que j'eusse une bien drôle de mine, car Girolamo se tenait littéralement les côtes. Cette vue me remplit de confusion et retint ma main levée vers le moqueur. Girolamo en profita pour me crier :

— Voyons Tito, ne te fâche pas? Si tu voyais la tête que tu fais? Laisse-moi encore rire un peu. Là, c'est fini. Maintenant viens à la maison. Ma mère a cuit une galette, et puis mon père est absent. Je te montrerai le théâtre.

Ces mots me calmèrent comme par enchantement. Le père de Girolamo Pescaro était le gardien du célèbre Théâtre Olympique qui est, comme chacun sait, une des curiosités de notre Vicence et l'une des œuvres mémorables dues au génie de notre Palladio. J'avais souvent demandé à Girolamo de me faire pénétrer dans ce lieu fameux, mais jamais il n'y avait consenti. Pour y avoir introduit une fois quelques polissons de sa connaissance qui y avaient causé du dégât; Girolamo avait été sévèrement puni. Aussi sa proposition me fit-elle subitement oublier ma colère et l'insolence de Girolamo à mon égard. J'acceptai avec enthousiasme et nous nous dirigeâmes vers le logis des parents de Girolamo qui habitaient dans le bâtiment même où était construit le théâtre. Girolamo ne mentait pas. Son père était absent et sa mère avait fait cuire une galette. Après donc que la bonne femme nous eut munis chacun d'un gros morceau de pâte succulente, nous nous hasardâmes dans un étroit couloir où Girolamo me précédait, tenant à la main une grosse clé qu'il avait adroitement enlevée du clou où elle pendait et qui devait nous ouvrir l'entrée du sanctuaire. Une lourde porte devant laquelle nous parvinmes donnait accès à un escalier de quelques marches. Girolamo m'y poussa. Je le gravis, puis soudain, je laissai tomber ma galette et jetai un cri de stupeur.

Devant moi s'étendait une vaste salle en hémicycle qui étageait ses gradins surmontés d'un rang de colonnes soutenant une balustrade. Entre ces colonnes, dans des niches, se dressaient des statues à l'antique. En face des gradins, s'élevait la scène, fermée par un magnifique décor représentant un portique à la grecque. Ce portique, orné aussi de colonnes et de statues, s'ouvrait par une triple arcade sur la perspective de trois rues bordées de palais. L'illusion était si bien ménagée que ces trois rues se perdaient dans l'éloignement et que les palais qui les bordaient, faits de carton peint et de stucs colorés, semblaient construits de superbes matériaux et enrichis des marbres les plus précieux. On aurait dit que l'on eût rassemblé là les plus beaux édifices de notre Vicence et qu'on les eût placés côte à côte pour le plaisir des yeux et pour en former une ville sans défaut. Là, tout était noble et splendide. J'y reconnaissais soudain les lieux héroïques où j'eusse voulu vivre. Tout y paraissait préparé pour ces grandes actions dont je rêvais si souvent et que j'eusse accomplies, vêtu d'habits somptueux, car une pareille ville ne devait point contenir de gens du commun. Aucune boutique ne s'y montrait, en effet, auprès des palais qui la composaient et rien ne disait qu'on y exerçât les humbles métiers et les pauvres commerces actuels. Que le marteau d'un cordonnier y eût donc fait un bruit déplacé! Un silence complet rendait encore plus majestueux ce décor devant lequel je demeurais fasciné d'admiration.

Je fusse resté là, bouche bée et bras ballants, tout le reste ma vie, si un bruit soudain ne m'eût tiré de ma rêverie. Un pas pesant me fit tourner la tête, en même temps qu'un affreux jurement, et le père de Girolamo apparut en haut de l'escalier, un gourdin à la main. Girolamo n'eut pas le temps d'éviter le danger : la main paternelle l'avait saisi par l'oreille et le gourdin tournoyait pour la correction méritée. Il aurait peut-être été de mon devoir de futur héros de me précipiter au secours du coupable et de partager son sort, mais il était dit que l'heure n'était pas encore venue où j'emporterais du Théâtre Olympique de cuisants souvenirs, et, pendant que Girolamo se débattait comme un beau diable, je profitai de la bagarre pour m'éloigner prestement.

Malgré le contretemps dont elle avait été troublée, ma

visite au Théâtre Olympique me laissa une impression ineffaçable. Pendant des semaines, j'en demeurai ébloui. Je ne pouvais songer à autre chose qu'à la merveille que je venais de découvrir et j'en prenais plus d'admiration encore pour notre Vicence, à penser qu'elle contenait en elle ce lieu magique, un instant entrevu. Plus que jamais le désir de la gloire hantait ma cervelle et, assis sur ma borne, les jambes pendantes, en face du palais Vallarciero, je continuais à nourrir de vent et de nuées mes généreuses et vaines chimères.

*
* *

C'est à cette époque, alors que j'allais atteindre l'âge de quatorze ans, que se place un événement dont les conséquences furent si importantes que je demande la permission de m'y étendre avec quelque détail. A l'occasion du mariage d'une de leurs nièces, le comte et la comtesse Vallarciero décidèrent de donner un grand divertissement à toute la noblesse de Vicence et des environs. Bien que ma mère eût assisté maintes fois en imagination aux fêtes qui se célèbrent chez le Grand Turc et le Grand Mongol, la nouvelle de celle qui devait avoir lieu au palais Vallarciero ne laissa pas de l'intéresser et vous pensez que, pour ma part, je n'y demeurai pas indifférent. Durant les jours qui précédèrent cette cérémonie, je quittai moins que jamais ma borne d'observation et ce qui se passait au palais Vallarciero fut l'objet de toute mon attention. Jour par jour, je suivais du dehors les préparatifs. Ils étaient considérables. L'air bourdonnait d'une rumeur continuelle. Le marteau des décorateurs faisait taire le marteau paternel, car on dressait dans la cour du palais un théâtre provisoire où devaient jouer des mucisiens et des bouffons. C'était le fameux impressario Capagnole, dont la troupe tragique et comique est réputée dans toute l'Italie, qui avait reçu mission de régler cette partie des divertissements. Aussi fut-ce à cette occasion que je vis pour la première fois ce signore Capagnole qui devait plus tard exercer une si notable influence sur ma destinée et qui ne me parut, pour l'instant, qu'un petit homme noirâtre et sec, aux mouvements vifs, et dont

l'étroite et sarcastique figure semblait avoir été pourvue par la nature d'un faux nez, à l'abri duquel ses yeux perçants et rapprochés brillaient d'un feu redoutable et redoublé.

Je pourrais vous redire, une à une, toutes les allées et venues que causèrent au palais Vallarciero les approches du grand jour. Enfin il arriva. Dès la tombée du soir, le palais s'éclaira magnifiquement. La façade en était toute illuminée de girandoles et de lampions et on avait placé dans des anneaux de fer de grosses torches de résine qui jetaient une vive lumière, de sorte qu'on y voyait aussi clair qu'en plein midi et que je ne perdais aucun détail du spectacle. Il était magnifique. La contrada del Pozzo Rosso était pleine de carrosses qui se succédaient à la file et qui avaient peine à se faire place à travers la foule des curieux qui encombraient les abords du palais. Pendant plus d'une heure, il descendit de ces carrosses des dames superbement parées et des hommes en grand habit. Le public applaudissait aux couples les plus richement vêtus. Il en était venu de Padoue et du Vérone et même de plus loin, et tout ce beau monde s'engouffrait dans le palais avec mille grâces et milles simagrées, au bruit des instruments qui saluaient les entrées.

Pendant tout ce temps, j'étais le cou tendu à la fenêtre où ma mère m'avait installé auprès d'elle. Elle regardait cette pompe avec des yeux distraits. A sa mine, je m'apercevais bien qu'elle était loin de nous en pensée. Depuis longtemps son esprit nous avait quittés pour se mêler, sans doute, sous quelque personnage d'emprunt, à la foule brillante qui emplissait les salons et les galeries du palais Vallarciero. Ces jeux imaginaires lui étaient familiers. Ils ne provenaient pas chez elle du mépris de sa condition, ni de vanité, mais ils étaient l'effet d'une disposition de sa nature qui la portait à embellir sa vie de toutes sortes de fantasmagories. Cette faculté lui causait de grands plaisirs et jamais je n'aurais pu supposer qu'elle devînt pour elle un danger, pas plus que prévoir que cet innocent désir de gloire qui me tourmentait dût être cause, un jour, des misères de ma destinée. Pour le moment, d'ailleurs, ma mère était parfaitement heureuse de cette fête à laquelle elle participait par la vertu de son imagination complaisante, tandis que moi, hélas, j'avais le cœur dévoré de

chagrin, car je ressentais, mieux que jamais, mon obscurité et le rien que j'étais auprès de tous ces gens à beaux habits et à carrosses. Pourquoi le ciel m'avait-il donné les parents dont j'étais né sans racheter au moins ce tort par des dons éclatants? Je souffrais de ma naissance. Ce nom de Tito Bassi, sous lequel il me faudrait vivre, me paraissait bien misérable. Encore si mes parents eussent pris soin de le parer de l'éclat de quelque action mémorable, mais c'était à moi seul qu'ils avaient laissé la charge de l'illustrer. Certes, je ne doutais pas qu'il n'en fût, un jour, ainsi, mais cette nécessité ne laissait pas cependant de m'inquiéter et je poussais par moments de longs soupirs.

Cependant la nuit s'avançait et mon père s'était allé mettre au lit depuis longtemps. Ma mère avait plusieurs fois tenté de m'envoyer coucher, mais je m'y refusais obstinément. De guerre lasse, elle prit le parti de se retirer dans sa chambre, sur ma promesse de regagner la mienne dès que les derniers carrosses auraient emmené les derniers invités. Quand cela fut fait et que le dernier attelage eut tourné la croupe, il me restait encore à voir sortir ces messieurs les bouffons et les musiciens, ce à quoi je ne manquai pas et qui me donna l'occasion d'apercevoir encore une fois le fameux signore Capagnole battant en retraite avec sa troupe musicante et grimaçante.

Cette fois, la fête était bien finie. Il devait être très tard après minuit. Les girandoles et les lampions commençaient à s'éteindre et il ne demeurait plus que quelques fenêtres d'éclairées. Une à une, je les vis s'obscurcir et la façade du palais Vallarciero disparut dans l'ombre qui était, cette nuit-là, très épaisse. Maintenant qu'il ne subsistait plus rien du spectacle que j'avais contemplé avec tant d'admiration et de regret, j'en repassais le détail dans ma pensée. J'aurais aussi bien pu me livrer à cette occupation sous mes draps, mais je ne sais quelle singulière attente me retenait à cette fenêtre. Je demeurai ainsi durant un temps que je ne puis évaluer et, sans doute, le jour m'eût surpris dans mes réflexions, lorsqu'une lueur insolite attira mon attention. Que se passait-il au palais Vallarciero? Brusquement, une des fenêtres venait de s'éclairer de nouveau, puis une autre et une troisième. Au

même moment une odeur de fumée me parvint aux narines. Stupéfait, je regardais sans comprendre. A cet instant, j'entendis un grand bruit de vitres brisées et une longue flamme lècha soudain la façade du palais, illuminant d'un rouge pourpre le geste d'une des statues du fronton. A cette vue, je poussai un cri. Le palais Vallarciero brûlait, sans que les maîtres et les valets endormis s'aperçussent du danger qui les menaçait! Alors, de toute la force de ma voix, le corps penché hors de la fenêtre, pour avertir les voisins, je me mis à hurler éperdument :

— Le palais Vallarciero est en feu, le feu est au palais Vallarciero!

A mes cris, mes parents, réveillés en sursaut, mêlèrent leurs clameurs. En un clin d'œil, la rue se remplit de monde et, l'alarme se propageant de proche en proche, tout le quartier fut debout. A l'annonce du sinistre, chacun accourait plus ou moins vêtu. Les uns apportaient des échelles, les autres des seaux, mais les secours avaient peine à s'organiser et le plus grand désordre régnait dans cette foule agitée. Beaucoup se contentaient d'écarquiller les yeux et de contempler avec stupeur les progrès de l'incendie. Il s'était développé avec une extrême violence et devait faire rage à l'intérieur, car les flammes jaillissaient par les fenêtres et on entendait des sifflements et des craquements répétés. Une âcre odeur de fumée rendait l'air difficile à respirer. Tout à coup, une même pensée traversa l'esprit des spectateurs. Où étaient le Comte et la Comtesse? Avaient-ils pu s'échapper par les derrières comme les valets l'avaient fait? Ou bien étaient-ils ensevelis dans le brasier?

On se posait ces questions avec anxiété et l'angoisse étreignait tous les cœurs, quand la grande porte du palais s'ouvrit et l'on vit apparaître, dans une lueur rougeâtre, le Comte et la Comtesse. Ils étaient en costume de nuit, la Comtesse avec un bonnet de lingerie sur ses cheveux et une simple mante jetée sur ses épaules, le Comte en robe de chambre, sans perruque et un foulard des Indes noué autour de la tête, mais, en ce simple appareil, tous deux conservaient tant de décence et de dignité que nul ne songea à sourire et que chacun s'inclina avec respect, quand, le Comte ayant offert

la main à la Comtesse, tous deux traversèrent la rue pour se réfugier dans notre boutique, où ma mère, arrachée un instant à ses chimères et se souvenant sans doute qu'elle avait été jadis au service de la Comtesse, les accueillit avec de grandes révérences, tandis que mon père leur offrait des sièges comme s'ils fussent venus se faire prendre mesure pour quelque commande d'importance.

Vous pensez avec quel intérêt je considérais cette scène singulière, lorsque soudain la Comtesse se mit à témoigner d'une grande agitation qui bientôt se tourna en larmes et en pamoison. Tantôt accablée et comme en proie au désespoir le plus profond, tantôt debout et se tamponnant les yeux avec son mouchoir, elle gémissait ou éclatait en reproches. Je ne fus pas longtemps sans apprendre la cause de ces transports. Dans le trouble de son réveil nocturne et dans la hâte de sa fuite à travers le palais enflammé, la Comtesse avait oublié d'emporter avec elle son carlin favori, le divin, l'adoré, l'incomparable Perlino. La pauvre bête, couchée, dans sa niche de satin, était restée dans le cabinet où on l'enfermait pour la nuit. Et, à cette pensée, la Comtesse redoublait ses lamentations.

Nous les écoutions tous dans un respectueux silence, quand tout à coup, ma mère se jette sur la main de la Comtesse, et s'élance hors de la boutique. Elle se faufile prestement à travers les curieux, écarte la haie des sbires du Podestat qui, ne pouvant rien contre le fléau, se contentaient d'en contempler le progrès et, en courant, elle disparaît, par la grande porte, dans l'intérieur du palais où l'incendie sévissait avec la dernière fureur. A cette vue, mon père pousse un affreux jurement, le seul que je lui eusse entendu proférer et, prenant le même chemin, se précipite à la suite de ma mère sans que personne ait eu le temps de le retenir.

Je me suis souvent demandé plus tard ce qui s'était passé dans l'esprit de ma mère. Fut-elle le jouet de quelqu'une de ses fantasmagories familières? Se crut-elle, par vertu magique, transformée en quelque fée salamandre, à l'épreuve de la flamme ou plutôt, par un ressouvenir subit de son ancienne condition, retrouva-t-elle soudain les habitudes d'obéissance qui lui avaient fait, pendant des années, prévenir jusqu'aux désirs de la Comtesse? Je l'ignore, mais

ce que je sais c'est que je demeurai stupide et anéanti, partageant l'angoisse de la foule pour les deux insensés qui se hasardaient ainsi dans ce palais brûlant, devant lequel je fermais les yeux d'épouvante.

Un grand cri de terreur, qui s'élevait de centaines de poitrines, me les fit rouvrir et, à mon tour, je me précipitai hors de la boutique. D'un bond, je fus sur la borne et voici ce que je vis. A une des fenêtres du palais Vallarciero, dessinés en noir sur un fond de lueur rougeâtre, mon père et ma mère apparaissaient, ma mère tenant par la peau du cou le carlin de la Comtesse et, le bras passé à travers les barreaux, agitant au dehors la bestiole glapissante. Quant à elle et à mon père, emprisonnés par la flamme qui leur avait coupé le chemin, rien ne pouvait les sauver d'une mort affreuse. A ce moment, deux sbires appliquèrent une échelle à la muraille et, comme l'un d'eux recevait des mains de ma mère le petit chien, avec un fracas effroyable, le plancher de la salle où se trouvaient mes malheureux parents s'effondra sous leurs pieds et ils s'abîmèrent dans un tourbillon de feu et de fumée, tandis que, sentant mon corps devenir lourd et liquide ainsi que du plomb fondu, je tombai de ma borne, les bras tendus et le nez dans le ruisseau...

*
* *

Lorsque je revins à moi, j'étais couché dans un lit fort propre, la tête soutenue par des oreillers et entourée d'un bandeau de linge ; je ne souffrais pas, mais je me sentais d'une extrême faiblesse au point que de garder les yeux ouverts était pour moi un effort. Pas plus que je ne reconnaissais l'endroit où je me trouvais, je ne me souvenais des événements qui m'y avaient conduit, et toute ma cervelle ne formait qu'un chaos endolori. Cependant, je m'efforçais à considérer les objets qui m'entouraient, en attendant qu'un peu de jour se fît dans ma mémoire. La pièce où j'étais couché était assez bien meublée. Outre le lit, elle contenait une grande table couverte de fioles et de médicaments et deux bons fauteuils garnis de cuir brun. Aux murs étaient fixés des images

de piété. Une porte entrebâillée donnait dans une pièce voisine. Il n'en sortait aucun bruit, et, comme j'étais très faible, j'allais me rendormir, sans pousser plus loin mes investigations, quand, de la rue, le jappement éloigné d'un chien parvint à mes oreilles.

Ce jappement produisit sur moi un effet singulier. A peine l'eus-je entendu que la mémoire me revint. Soudain, je me rappelai la nuit funeste, l'incendie du palais, les larmes de la Comtesse, la généreuse folie de ma mère courant, suivie de mon père, chercher dans les flammes le carlin oublié, leur apparition tragique, derrière les barreaux de la fenêtre, l'animal passé au travers et mes pauvres parents précipités dans le brasier. Ces souvenirs furent si forts, si déchirants que je mis mes mains sur mes yeux et poussai un cri de détresse.

A ce cri, la porte s'ouvrit et je vis l'abbé Clercati qui accourait à moi.

Penché sur mon lit, il ne savait que me répéter ces mots :

— Tito, mon pauvre Tito!

Et comme il m'avait pris la main et passait doucement la sienne sur mon front, je me mis à pleurer à gros sanglots, tandis que l'abbé répétait toujours :

— Tito, mon pauvre Tito!

Mon premier désespoir, calmé, ce fut par l'abbé Clercati que j'appris ce qui s'était passé depuis la nuit fatale. L'incendie, une fois éteint après avoir consumé tout l'intérieur du palais dont les murs restaient seuls debout grâce à leur solide construction, on n'avait retrouvé aucune trace de mon père et de ma mère. J'étais donc doublement orphelin. De plus l'émotion que j'avais éprouvée et la chute que j'avais faite du haut de ma borne avaient causé en moi de graves désordres. J'avais été très malade et on avait eu pour ma vie de graves inquiétudes, mais maintenant le danger était conjuré et ma guérison certaine. Il ne me fallait plus que du repos. Le bon abbé se chargeait de me le procurer, de même qu'il avait déjà veillé aux soins nécessaires à mon état. Quant à mon avenir, il n'y avait pas lieu de m'en préoccuper. Certes, je n'aurais rien à attendre de la succession de mes parents dont les affaires avaient été trouvées en fort mauvais état, ma mère ne surveillant guère les siennes et mon père, par scrupule

d'honnêteté, mettant plutôt du sien dans les fournitures qu'il faisait. Mais le bon abbé s'engageait à pourvoir à mon entretien et à me donner le vivre et le couvert, d'accord en cela avec le comte et la comtesse Vallarciero décidés à reconnaître par leurs bienfaits la belle action accomplie par ma mère en sacrifiant sa vie à l'existence d'un petit chien carlin qui, grâce à elle, s'était tiré du péril avec le seul dommage d'une patte tordue et de quelques poils un peu roussis.

A ces assurances, le bon abbé Clercati ajoutait maintes choses obligeantes et, en particulier, qu'il n'hésitait pas à se charger de moi, non seulement à cause du désir qu'en avaient exprimé le comte et la comtesse Vallarciero, mais aussi en souvenir de mes bons parents, et de son propre mouvement. Ma physionomie lui avait toujours paru plaisante et il se sentait de la sympathie pour mon humble personne. L'abbé n'augurait pas mal de moi et il était persuadé que je m'efforcerais, par ma bonne conduite et mon application, à lui donner satisfaction et à lui faire honneur. De son côté, il s'emploierait de son mieux pour me mettre à même de faire figure dans le monde. Si je voulais m'y prêter, il se portait fort, à son école, de me rendre un bon latiniste, à quoi il ajouterait les connaissances nécessaires à ce que je tirasse parti de ce que j'aurais appris sous sa férule. Puisque je n'avais point l'esprit bas et que je ne manifestais guère de dispositions pour un métier manuel, pourquoi ne tenterais-je pas de m'assimiler les bons auteurs de l'antiquité et de me rendre capable, un jour, de les enseigner à autrui? Le digne abbé me jugeait assez propre à ce dessein. J'étais d'un naturel doux et d'un caractère réfléchi, assez taciturne et réservé et ne montrais pas de goût pour les mauvaises fréquentations.

Après ces propos encourageants, l'abbé Clercati m'adressa encore toutes les consolations possibles sur la double perte que j'avais subie, puis il me recommanda la patience et le calme et prit congé de moi. Quand il fut parti, je versai d'abondantes larmes, et je finis par m'endormir. Quelques jours plus tard, je pus commencer à me lever et à faire quelques pas jusques à mon fauteuil. Les progrès de ma convalescence furent assez rapides et, un mois après le funeste événement que j'ai relaté, j'étais à peu près complètement rétabli.

La bonté de mon tempérament avait pris le dessus sur le rude coup dont j'avais été assailli. Dès que je fus en état de l'écouter, le digne abbé se mit en devoir d'entreprendre ce qu'il s'était promis et commença à me donner quelques leçons. Je les suivais avec toute l'attention dont j'étais capable. Elles me paraissaient trop courtes, car elles m'intéressaient vivement. La nouvelle existence que je menais opérait en moi de singulières transformations. Autant, auparavant, j'étais paresseux et vagabond, autant, à présent, je me montrais appliqué et sédentaire. L'abbé Clercati habitait dans la contrada Calonega, tout près de la cathédrale. Il m'avait assigné une fort jolie chambre, tout en haut de la maison, et j'y passais le plus clair de mon temps. Les cloches de la cathédrale en réglaient les heures. Elles s'écoulaient avec rapidité et je n'éprouvais aucune envie de sortir. Rien ne m'attirait au dehors. A mes flaneries de jadis, je préférais de beaucoup demeurer dans ma chambre, quelque livre à la main ou la plume aux doigts, ou, plus simplement, les bras ballants et l'esprit perdu en quelque rêvasserie.

Je m'y trouvais donc, un jour, en train d'étudier mes leçons, quand le petit laquais vint m'avertir, de la part de l'abbé, que l'on me demandait en bas. L'abbé m'y faisait parfois appeler pour partager avec lui quelques menues friandises, car il était fort gourmand et les dévotes de Vicence, sachant son goût pour les sucreries, l'en pourvoyaient abondamment. Je m'apprêtai donc à obéir, prévoyant quelque surprise de ce genre et loin de songer à celle qui m'attendait, car, en entrant dans la salle, j'eus celle de me trouver inopinément en présence du comte et de la comtesse Vallarciero.

Depuis l'incendie de leur palais, le Comte et la Comtesse s'étaient retirés dans leur belle villa de la montagne, mais ils descendaient assez souvent à Vicence pour surveiller les réparations que le feu avait rendues nécessaires au palais de la contrada del Pozzo Rosso et, aujourd'hui, ils avaient eu l'idée de venir s'enquérir par eux-mêmes de l'état de leur jeune protégé. Lorsque le bon abbé Clercati m'eut fait remarquer la grâce insigne et l'honneur qui m'étaient faits, je m'inclinai profondément, mais je me sentis pris d'une insurmontable timidité. J'aurais préféré avoir été enseveli sous les ruines du

palais Vallarciero que me trouver ainsi face à face avec le Comte et la Comtesse, tant ils me parurent, à voir de près, d'imposants personnages. Le Comte l'était par sa corpulence et sa haute mine et par la somptuosité de ses vêtements. En effet, avec quel air magnifique ne se tenait-il pas assis en son fauteuil, sa canne à pomme d'or entre ses jambes croisées, et de quel geste glorieux ne maniait-il pas sa lourde tabatière à couvercle de jaspe! Son aspect superbe était encore relevé par l'immense perruque à la vieille mode qui lui enveloppait la tête, descendait sur ses épaules et blanchissait de poudre le col de son habit en velours amarante. La Comtesse, assise pareillement dans un fauteuil, n'était pas moins majestueuse par son opulente prestance, sa coiffure monumentale, son corsage à échelles de rubans, l'ampleur de sa robe et les pierreries qui la couvraient. Tous deux composaient quelque chose de tout à fait noble. On entendait piaffer, dans la rue, les chevaux du carrosse qui les avait amenés jusqu'ici et qui, tout à l'heure, les allait remporter vers leur villa, dans un grand fracas de sabots, de roues et de fouet.

Malgré l'air de bonté et d'intérêt avec lequel le Comte et la Comtesse me considéraient, mon embarras n'en était pas moins extrême, et il se changea en le trouble le plus profond, quand j'aperçus, entre les bras de la Comtesse, une boule de longs poils qui s'y agitait frénétiquement et roulait de gros yeux en remuant des pattes griffues et quand je reconnus le carlin favori dont l'oubli dans les chambres enflammées du palais avait causé tant de malheurs. J'avoue que la vue de cette bestiole funeste m'infligea une pénible émotion. Il me semblait la revoir se débattant aux mains de ma mère apparue derrière les barreaux de la fenêtre grillée. N'était-ce pas pour sauver ce fâcheux carlin que la pauvre femme s'était hasardée à travers les flammes, suivie de mon père épouvanté? Et le sinistre tableau se reformait devant mes yeux. Je réentendais les sifflements de l'incendie, son ronflement, ses craquements et les cris de terreur de la foule. Ces souvenirs qui se pressaient à mon esprit étaient si affreux que j'avais peine à me tenir debout et que je me sentais sur le point de tomber en faiblesse, tandis que, les yeux gros de larmes, je contemplais le hideux carlin que sa maîtresse avait posé sur le sol et qui

s'étirait, tout en laissant pendre de sa gueule baveuse une langue pareille à une petite flammèche. Eh quoi, me disais-je, cette misérable bestiole puante valait-elle donc de coûter la vie à deux bons chrétiens? Quoi, c'était pour ce chétif animal que mes parents étaient morts, pour ce vilain magot de Perlino qui, sans vergogne, levait la patte contre le pied du fauteuil et y pissait laborieusement et copieusement.

Cette impression fut si forte qu'elle m'empêcha de répondre aux propos obligeants que m'adressait le Comte. Tout en considérant avec complaisance l'incontinent Perlino à qui l'abbé présentait de menues friandises, le Comte ne cessait point de me parler avec beaucoup d'honnêteté. Après s'être déclaré content du rétablissement de ma santé, il avait entamé l'éloge de mes défunts parents et, en particulier, celui de ma mère dont la conduite héroïque attestait l'âme généreuse. Quelles louanges un exploit si valeureux ne méritait-il pas? La Comtesse ne devait-elle point à l'humble courage de ma mère le salut de son cher et adoré Perlino, de sa petite bête favorite? A ces propos, il fallait bien que j'acquiesçasse et, quoique je dusse le faire d'un air quelque peu contraint, mon attitude ne déplut pas au Comte qui, à quelques mots aimables concernant le rapport que lui avait fait l'abbé de mes dispositions et de mon assiduité au travail, en aurait ajouté davantage si le carlin lui en eût laissé le temps, mais Perlino s'étant mis à glapir pour témoigner son impatience et s'étant dirigé vers la porte, ce fut au milieu d'un concert de jappements aigus et auxquels ils n'eussent eu garde de désobéir que le Comte et la Comtesse regagnèrent leur carrosse d'où la petite bête, le nez à la portière, ne cessa d'aboyer furieusement jusqu'à ce que je l'eusse perdue de vue.

Cette visite des Vallarciero produisit sur moi un effet singulièrement mélancolique. Elle me remit dans l'esprit les tristes événements qui commençaient à peine à s'y effacer. L'héroïsme de ma mère, tant vanté par le Comte et qui, bien qu'inutile par son objet, n'en demeurait pas moins admirable, me rappelait cruellement mon inertie et mon manque de décision en la tragique circonstance où elle s'était montrée d'une hardiesse au-dessus de son sexe. N'aurais-je pas dû me précipiter avec elle dans les flammes et suivre en cela l'exemple

admirable de mon père qui, si l'on peut dire, ne l'avait pas quittée d'une semelle? Bien plus, ne m'eût-il pas appartenu de la devancer et de courir, de moi-même, au secours du carlin de la Comtesse? Au lieu de cela, j'étais resté sur place à m'évanouir. Eh quoi, était-ce donc là une conduite digne de quelqu'un avide de s'acquérir du renom et de la gloire? Moi qui avais si souvent souhaité les plus martiales aventures, quel avait été mon rôle en cette occasion? N'étais-je donc qu'un couard et un poltron et en serait-il ainsi durant tout le cours de ma vie?

Cette pensée me faisait rougir jusqu'aux oreilles et j'en éprouvais une honte inexprimable. Bientôt elle devint ma préoccupation principale et le tourment de tous mes instants. Elle se mêlait à mes leçons et m'accompagnait jusqu'en mon sommeil. Je la portais partout avec moi. Sans cesse je m'interrogeais et je tenais avec moi-même d'interminables colloques et des discussions infinies. Je n'en sortais que pour passer de longs moments à m'examiner au miroir. J'observais ma physionomie avec une attention scrupuleuse. Je cherchais à lire sur mon visage quelle mine je ferais si quelque circonstance dangereuse ou effrayante se présentait jamais à moi. Toutes mes rêveries d'héroïsme me revenaient à l'esprit. Serais-je donc toujours de l'espèce des hommes inférieurs ou saurais-je me montrer un jour l'égal de ceux que la gloire couronne de ses lauriers?

A cette dernière idée, je m'exaltais. Mon imagination qui, un temps, s'était tenue coite, entrait de nouveau en jeu. Je me plaisais à inventer mille épreuves dont je me tirais avec honneur. Je m'en applaudissais moi-même et ces applaudissements que je me donnais sur mes hauts faits futurs rachetaient un peu à mes yeux la conduite misérable que je me reprochais amèrement d'avoir eue dans l'affaire de l'incendie. Très sincèrement, j'attendais l'occasion de me montrer à moi-même que la défaillance que je déplorais n'avait rien d'irrémédiable, et cette occasion je l'appelais de tous mes vœux.

Cependant les mois et les années s'écoulaient et si je n'étais guère satisfait de moi, l'abbé, en revanche, n'en était pas mécontent. Je faisais véritablement de grands progrès et je

commençais à me débrouiller dans mon latin. L'abbé se louait chaque jour de mon application et de ma facilité. J'étais fort attentif à ses leçons et je n'avais cessé, depuis mon entrée chez lui, de lui témoigner ma reconnaissance par l'assiduité la plus exacte. Il me considérait avec amitié et bienveillance, autant pour mon goût à l'étude que pour la tranquillité de mon caractère. Il eût été bien étonné, le bon abbé, s'il s'était douté de ce qui se passait dans la cervelle du grand garçon que j'étais devenu, car j'atteignais mes dix-sept ans et j'étais formé comme un homme. Mais rien ne décelait dans mes dehors les agitations intérieures auxquelles j'étais livré. Je montrais dans mes manières et dans mes paroles beaucoup de calme et de bonhomie et nul n'eût deviné, quand je gravissais, gravement et posément, les pentes agrestes du Monte Berico, les yeux baissés et quelque livre sous le bras, que ce jeune pédant, tout farci de latin, qui s'en allait sous les ombrages méditer son Virgile ou son Cicéron, avait le cœur tout bouillonnant d'exploits et la cervelle hantée de mille chimères.

Le Monte Berico était ma promenade favorite; j'en préférais la solitude aux rues de Vicence où je m'étais aperçu parfois que ma présence provoquait des regards empreints de quelque moquerie. Parfois, sur mon passage, les têtes se retournaient avec une curiosité que j'interprétais défavorablement. Je me demandais alors ce qui pouvait bien motiver l'effet qu'il m'arrivait de produire et sur le caractère duquel il m'était difficile de me méprendre, mais dont je ne trouvais la raison ni dans ma conduite, ni dans mon accoutrement. Ma démarche était modeste et mon vêtement toujours simple et convenable. Je ne cherchais à attirer l'attention ni par mes gestes, ni par mes habits. Je ne faisais rien qui pût être remarqué ou qui pût prêter à sourire et cependant je sentais que les yeux me considéraient avec une certaine ironie à laquelle j'étais loin d'être insensible. Il en résultait pour moi une espèce de gêne qui me faisait, comme je l'ai dit, préférer aux promenades citadines les promenades solitaires de notre Monte Berico.

J'y montais donc presque chaque jour, car le bon abbé Clercati exigeait que, pour me délasser de mes travaux, je prisse chaque jour quelque exercice. Souvent, sans aller plus loin, je m'asseyais au pied d'un arbre, mais parfois aussi j'accom-

plissais d'assez longues courses au plein air. Parfois encore j'entrais dans l'église de la Madonna del Monte et je m'agenouillais aux marches de l'autel, mais j'en revenais insensiblement à mes rêveries ordinaires; alors j'allais me réfugier auprès de mon arbre favori, d'où je voyais notre Vicence étalée pompeusement à mes yeux.

Longuement, je la contemplais. Mes regards erraient de sa Basilique Palladienne aux dômes de ses églises, pour revenir à son campanile si élégamment fuselé et s'en retourner à ses rues et à ses places que je distinguais comme si le plan s'en fût déroulé devant moi, et cette vue me jetait en d'étranges pensées. Parfois, j'épiais avec anxiété si nulle fumée ne s'élevait au-dessus des toits et ne me signalait quelque incendie. Ah! s'il en eût été ainsi, avec quelle vitesse mes jambes ne m'eussent-elles pas conduit en bas de la montagne! Avec quelle hardiesse ne me fussé-je pas élancé dans les flammes, rien que pour prouver mon courage! Et j'imaginais encore maintes autres façons d'en donner des marques éclatantes! Tantôt je supposais notre Vicence assiégée par des ennemis inconnus, réduite à la famine et tombée aux dernières extrémités. Je croyais voir les bombardes lancer sur elles leurs lourds boulets. C'est alors que j'apparaissais, ranimant le courage des habitants, me mettant à leur tête, les entraînant à ma suite et, l'épée à la main, me précipitant au plus fort de la mêlée, et délivrant du péril ma cité maternelle. Et quel triomphe me valaient ces hauts faits! Il me semblait assister à mon entrée victorieuse. Au milieu d'une foule en délire, je parcourais les rues pavoisées et les places jonchées de branchages. Les cloches sonnaient à toutes volées. Le Podestat s'inclinait devant moi. On me conduisait à la Basilique et, sur ma tête, on posait une verte couronne de laurier.

Tantôt encore c'étaient d'autres vœux que je formais. Je me complaisais dans le lugubre tableau d'une Vicence désolée et toute retentissante de gémissements. La peste sévissait. Les charrettes en longues files emportaient les cadavres stigmatisés. Les confréries ne suffisaient pas à leur tâche funèbre. Mais j'étais là! Je prenais la direction des secours et des mesures propres à combattre le fléau. Je me dévouais, je me

multipliais. La nuit, je cherchais des remèdes, et mes efforts étaient enfin couronnés de succès. Les malades se levaient de leurs lits. Le mal disparaissait. Vicence renaissait et saluait en moi son libérateur et son sauveur.

Quand je me réveillais de ces ambitieuses divagations, le retour que je faisais sur moi-même me rendait encore plus pénible ma situation véritable. Qu'étais-je donc au regard de ce personnage de fantaisie que je me substituais ainsi? Un pauvre garçon, sans fortune et sans parents, qui ne subsistait que par la charité du bon abbé Clercati et par la hautaine protection du Comte et de la Comtesse. Qu'ils me la retirassent, qu'en serait-il de moi, avec pour toute ressource mon latin et les quelques connaissances que je devais à l'étude? Mais ce n'était pas encore le précaire de ma destinée qui me causait le plus de chagrin. Ce n'était pas le souci de mon avenir matériel qui me tourmentait le plus vivement. Non, ce qui m'affligeait surtout, c'était la platitude et la médiocrité de ma vie. Serais-je donc condamné à cette terne et morne uniformité de tous mes jours, moi qui ne rêvais, dès l'enfance, que d'aventures héroïques et merveilleuses, ne fût-ce que pour y trouver l'occasion d'effacer en moi-même le mauvais souvenir de ce que j'appelais ma lâcheté et dont l'amer regret ne cessait de me poursuivre, depuis la nuit fatale où j'avais vu mon père et ma mère périr dans l'incendie du palais Vallarciero? Et cette occasion ne se présenterait donc jamais de faire mes preuves de courage vis-à-vis de moi-même et, en les faisant, d'acquérir, aux yeux d'autrui, cette gloire dont j'étais si orgueilleusement et si naïvement avide?

Mon désir en était si fort et si naïf que parfois je sortais de chez moi, bien persuadé que mon heure allait sonner et que je ne rentrerais pas sans avoir accompli la prouesse dont l'attente me consumait d'une sorte de fièvre généreuse. Je marchais, le cœur tout gonflé de souhaits intrépides. Je lançais à droite et à gauche des regards anxieux et déterminés, mais, par une malchance inexplicable, il survenait, ce jour là, quelque petit événement médiocre et ridicule qui déconcertait mes nobles prévisions. Souvent, par exemple, c'était le rire d'un passant qui me ramenait soudain à la réalité. Il arrivait souvent, en effet, que, si plein de mes pensées, je me

laissais aller à gesticuler et à parler tout haut, ce qui amusait fort les gens et dont ils me témoignaient, à leur façon, leur contentement, que je ne partageais guère et pour lequel je leur eusse bien volontiers montré mon courroux, si je n'avais trouvé plus digne de réserver la vigueur de mon bras à des tâches plus relevées.

Cependant, je crus bien, un jour, le moment venu où, faute de mieux, j'allais pouvoir, au moins, tenter l'essai de mes vaillantes dispositions. Un jour, donc, comme je me promenais sur la route de Padoue, j'aperçus un cavalier qui s'approchait au grandissime galop. Il ne semblait pas être maître de sa monture et il agitait les bras d'une manière qui me semblait désespérée. A cette vue, ma résolution fut vite prise et je me plantai délibérément au beau milieu de la route, dans le dessein de me jeter à la tête du cheval emporté. Aussi, dès qu'il fut à ma portée, me précipitai-je à ses naseaux et avec tant de bonheur que je parvins à le saisir par la bride. Après m'avoir quelque peu traîné dans la poussière, l'animal s'arrêta, ce qui, tout contusionné que je fusse, m'emplit le cœur de fierté. Mais, comme je ramassais mon chapeau, en m'attendant au compliment d'usage en pareil cas, ce furent de formidables jurements et de grossières injures qui m'accablèrent. De quoi me mêlais-je d'arrêter les chevaux des cavaliers qui s'exerçaient à la course, en manquant de les désarçonner et de me faire rompre les membres? Avait-on jamais vu un pareil bélître avec sa mine de niais et son air de sot? On se plaindrait au Podestat... Et le milord anglais dont j'avais si malencontreusement entravé le galop continua son chemin vers Vicence, rouge de colère, après m'avoir encore, traité d'imbécile et en regrettant de ne pas m'avoir cinglé la figure de quelque bon coup de cravache.

Ce fâcheux exploit m'eût dû servir de leçon, mais j'avais un si grand désir d'être à tout prix un héros qu'elle ne contribua qu'à me donner l'espoir de quelque occasion meilleure. Il me parut bien l'avoir trouvée, un jour que, passant devant une ferme, j'entendis de grands cris qui me firent accourir vers le lieu d'où ils partaient. Ils étaient poussés par un de ces moines mendiants qui vont de porte en porte emplir leur besace. Celui-ci était aux prises avec un redoutable et énorme chien qui l'avait

saisi par le pan de son froc. La bête furieuse menaçait de faire un mauvais parti au pauvre diable, d'autant plus que je me persuadai sur-le-champ qu'elle était enragée. A cette pensée, je m'armai d'un gros bâton qui me tomba sous la main et j'en frappai si rudement l'animal que, du coup, je l'étendis sur le sol. Comme avec l'Anglais, j'attendais du moine quelque compliment, mais ce furent encore des injures que je recueillis. De quoi m'étais-je mêlé en tuant ce chien et de quel droit m'étais-je immiscé dans les desseins de la Providence? Si Dieu voulait que son serviteur périt sous la morsure de ce molosse, avais-je qualité de m'y opposer? Si, au contraire, il en avait décidé autrement, pourquoi m'aviser de faire l'important en cette affaire?

Le ridicule de ce double échec me découragea quelque peu et m'induisit à des réflexions salutaires dont mon beau zèle se trouva momentanément ralenti. Je compris qu'il fallait, pour l'instant, que je me contentasse d'être un héros imaginaire, jusqu'à ce que ma vocation héroïque rencontrât des circonstances ouvertement et pleinement propices. En attendant ces avances de la destinée, il ne me restait qu'à cultiver pacifiquement mon latin, ce à quoi ne cessait de m'inviter le bon abbé Clercati. Pour lui, un homme qui savait à fond le latin n'avait pas son égal au monde. Le bon abbé considérait la connaissance de cette langue incomparable comme le seul but valable de l'existence, et l'amitié qu'il avait pour moi venait toute des quelques dispositions que je montrais pour cette étude. Il ne se passait pas de jour qu'il ne me fît l'éloge de cette science latinesque qu'il était fier de m'avoir transmise et qu'il comptait bien conduire en moi à sa perfection. Aussi m'appelait-il parfois, en riant son : *Exegi monumentum*, comme si je dusse représenter le pinacle de sa pédagogie.

HENRI DE RÉGNIER

(A suivre.)

LETTRES[1]

(1871-1877)

A Édouard Ferry[2].

Versailles, 15 avril 1871.

J'ai reçu, très cher ami, avec un gros retard de poste, qui désormais, je crois, a disparu, les lettres pleines de tendresse et de sollicitude, qui m'ont pendant tant de mois fait défaut. Il en est de cette correspondance interrompue comme d'une figure aimée, qu'on n'a pas vue depuis longtemps, et dont on refait la découverte.

J'ai bien besoin, très cher, que l'on m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup. Je roule depuis huit mois sur un lit de graviers et d'épines, dans la sécheresse des espoirs déçus, des efforts impuissants, des désirs et des vouloirs réduits en poussière. Je ne vis plus depuis huit mois, depuis huit siècles, que des douleurs sans mesure et sans nom dont est faite pour nous la chose publique. Pendant dix ans, hélas! avoir fait le métier de prophète criant dans le désert, et la risée des sots, et quand la justice tardive qui châtie les nations aveugles s'est

1. Dans cette livraison et dans celle qui paraîtra le 1er juin, les extraits ont été choisis dans la période qui commence en avril 1871, en pleine Commune, et finit en décembre 1877, après la victoire du parti républicain.

2. Son cousin germain. Jules Ferry, depuis le 6 septembre 1870 était délégué près l'administration du département de la Seine; le 16 novembre il avait, en outre, été nommé maire de Paris; le soir du 18 mars il avait, l'un des derniers, quitté l'Hôtel de Ville et rejoint M. Thiers à Versailles.

accomplie, être choisi pour mener le deuil, pour décorer la tombe, pour s'en aller, pêle-mêle avec tout ce qui a failli, avec tout ce qui n'a voulu ni voir ni entendre, aux mêmes gémonies! périr sous des responsabilités accumulées par des mains criminelles, qu'on a si longtemps, si vainement dénoncées; être rivé à la tâche impossible, chargé de réparer l'irréparable, et, pour tout dire d'un mot, sous couleur de gouvernement de salut public, de pouvoir souverain, de dictature, purement et simplement voué aux dieux infernaux. Tel est le sort qui nous a été fait, telle est la spirale ténébreuse où les dieux m'ont jeté, et dont il est écrit que je ne sortirai pas.

Nous allons de ténèbres en ténèbres, de catastrophe en catastrophe. L'horizon, si pesant et si sombre il y a trois mois, laissait encore apparaître quelque espoir de clarté. Un coin de voile avait l'air de se lever, laissant voir la France châtiée mais corrigée, se refaisant par le travail, par la simplicité, par la discipline.

Aujourd'hui tout s'évanouit dans je ne sais quel rêve de démence sanglante. La situation n'est pas seulement pénible, pas seulement obscure, elle est monstrueuse, elle est sans précédent, sans analogue. Ce n'est pas de l'histoire que nous faisons, mais du cabanon. Paris est, dans toute l'horreur de l'expression antique, en proie aux furies. C'est la suprême douleur et l'épreuve intolérable. Il y a six mois, sur une folle tentative des mêmes scélérats qui triomphent aujourd'hui, Paris nous donnait 350 000 suffrages. A cette heure, Paris a soif de notre sang. Pour Paris, j'ai donné, six mois durant, tout ce que j'ai d'âme, de force et de vie, j'ai usé mon corps et mon cerveau, et répandu, en vérité, tant je me sens vide, tout ce qui était en moi. Et j'ai dû quitter Paris par une nuit sinistre, en fugitif et en proscrit, tandis que la foule hideuse me hurlait *la mort* aux oreilles. Si je tombais dans les mains de ceux qui m'ont élu, je serais, sans plus de forme, jeté au même mur où fut *saigné* Clément Thomas. Ainsi vont les choses, et telles elles sont, telles il faut savoir les prendre. Le mal qu'elles nous font c'est le moindre, mais le mal est en elles, et celui-là est profond. Si l'état de Paris ne s'explique pas par un accès de fièvre chaude, et la fièvre chaude, hélas, n'explique pas tout, il n'y a plus rien à attendre, à espérer de notre misérable

patrie. La haine des classes, la division des âmes, l'affaissement et l'aigrissement des caractères, l'absence de toute vertu publique, l'égoïsme et la convoitise, l'esprit de discorde et la passion d'envie, avec beaucoup de lâcheté brochant sur le tout, feront de nous non un peuple, mais un enfer, une Pologne plus folle et plus tragique, et non moins justement punie.

De ces noires pensées, que j'épanche dans ton cœur ami, ne conclus pas, très cher, que l'insurrection de Paris soit triomphante, ou que je doute du dénouement. Nous avons ici une armée complètement refaite et qui vaincra. Mais à quel prix? et quel lendemain aura la victoire!

Charles est à Mâcon où il réussit à merveille. Le ministère est ravi de lui, et, sur ma foi! je voudrais voir qu'il n'en fût pas ravi. Ce sera le meilleur et le plus beau préfet de la République française. Parle-moi de ta chère Émilie et de toi-même. Dis-lui, à elle, que je voudrais aussi redécouvrir son écriture, que je suis seul comme le bourreau, triste comme le temps où nous sommes, mais pas encore tout à fait mort, et que mon cœur, au moins, vit pour vous deux.

A Charles Ferry.

[Versailles], le 9 mai 1871.

Nous venons de compter un succès sérieux, nous avons pris le fort d'Issy pour tout de bon. L'effet sera grand. Il faut, en guerre civile, jouer des forces morales autant que du canon, et cet événement, qui n'est point décisif militairement, peut avoir des conséquences morales considérables.

L'insurrection avait concentré sur ce point ses meilleures troupes et ses généraux, au point de dégarnir l'enceinte vers l'ouest. Ainsi le Pont-du-Jour que, depuis hier, 100 pièces de canon placées à Montretout sont en train de réduire en poudre, répond à peine, et ne se réarmera pas sous une telle voûte de feu. A l'abri de cet ouragan de projectiles, on pousse déjà les travaux d'approche, et l'on espère placer bientôt les batteries de brèche...

... Tout bien combiné, et avec un peu de bonheur — s'il en est encore, de par le monde, pour l'étoile de la France —

nous pouvons entrer dans Paris avant huit jours. Avec quelle ivresse déposerai-je, alors, ce fardeau qui m'accable depuis tant de mois!

Les petites chambres de l'Hôtel de Ville, dévastées par les citoyens généraux et leurs citoyennes, sont désormais pour moi un objet d'horreur. J'y ai porté trop d'angoisses pendant six mois; trop de honte pendant une nuit, la dernière, celle de la fuite.

Il est bien doux d'être du Conseil, mais le siège m'a blasé sur cette joie, dont l'omnipotence de l'exécutif a fait pour tous et pour chacun une consultation *pro forma*, qui tous les jours se réduit en durée et en importance. Il serait attachant de panser les plaies du budget municipal, mais les Parisiens ne m'en sauraient aucun gré et Léon Say — s'il accepte (étant accepté) — fera tout le nécessaire. Rentrés dans Paris, j'espère que le projet, formé par plusieurs, de donner à la Chambre un mois de vacances, de contact avec la France, pourra se réaliser, et je m'en irai dans les Vosges en passant par Mâcon, où tu es homme à me retenir.

Pour tout cela il faut d'abord avoir repris la capitale.

Cela fait, je ne redoute pas les passions réactionnaires de l'Assemblée. Il s'y fait un secret travail, que l'aspect résolu des élections municipales[1] encourage et propage de jour en jour — et je ne serais pas surpris de voir un jour ou l'autre sortir du centre droit une proposition tendant à conférer à M. Thiers la présidence de la République pour trois années. Nous laissons faire, prêts à l'appuyer; la gauche, en un sujet si délicat, doit suivre, en dissimulant avec soin la satisfaction qu'elle éprouve. Il y aurait là pour l'opinion républicaine, un grand apaisement, une sécurité pour le pays, un temps sérieux d'épreuve pour la République, un terrain de gouvernement parlementaire, terrain qui fait défaut aujourd'hui, puisque la Chambre, véritable Convention, ne peut toucher à un ministre sans toucher à M. Thiers.

Si tu t'ennuies, cher, ne crois pas que je m'amuse. Paris m'ôte la liberté de l'esprit, et j'ai assez de fonctions publiques

1. Les élections municipales du 30 avril avaient été républicaines dans le plus grand nombre des villes.

pour m'ôter celle de la vie. Le printemps est incomparable à Versailles et aux alentours, mais le dimanche seul m'ouvre la porte des champs. J'ai vu, il y a deux jours, et Buzenval et la Bergerie, et tout l'appareil formidable dont les batteries de Garches étaient le centre et la place d'armes. Le sang de nos pauvres gardes nationaux noircit encore les murailles crénelées, mais autant eût valu essayer de prendre la lune avec les dents. Sois rassuré sur notre domicile. On l'a menacé de scellés, mais on n'y a en somme rien apposé ni soustrait. Rosalie[1], que j'ai pourvue d'argent et d'instructions, monte la garde, elle a ordre de ne rien payer des taxes communales, et j'attribue à ses accointances démagogiques le calme qu'on a laissé jusqu'à présent à notre mobilier.

En somme, très cher, je crois que nous approchons du terme. Je crois que la République n'est point encore enterrée, et que petit bonhomme vit encore. Je crois que la temporisation n'a pas fortifié l'insurrection, et qu'elle la mettrait à bas, et, n'était le péril que l'attente déchaîne sur la province, ce serait la voie la plus sûre et la moins lamentable. Mais l'agitation provinciale fait une loi de finir vite, et les plus irrésolus en ont pris leur parti. Le sang va couler à flots, mais qu'y faire?

A Charles Ferry.

Versailles, 15 mai 1871.

Tu ne m'écris guère, il me semble que ta dernière lettre remonte à des temps très anciens. N'oublie pas que c'est là toute l'alimentation de mon cœur, tout ce qui rompt la monotonie intolérable de cette halte dans l'absurde, au pied de la folie triomphante. Triomphe qui touche à ses dernières heures, j'en suis à présent bien convaincu. Les généraux nous promettent, sur leur tête, la fin du drame d'ici à six jours.

Vanves est tombé comme Issy. Ce qui tombe surtout, c'est le souffle et l'organisation; avec Rossel, toute capacité militaire s'est retirée d'eux. Delescluze remplace les talents mili-

1. La cuisinière.

taires par la rage de l'arrestation; il finira par s'arrêter lui-même, et ce sera le dénouement. Pendant ce temps, le Comité central, de plus en plus galonné et désordonné, de plus en plus dédaigneux de la Commune, caracole à travers tous les services militaires et civils, et la pétaudière est à son comble. Tel est au vrai l'état de Paris. Tout cet odieux finira par le grotesque et personne ne se fera sauter. Deux choses seulement marqueront le passage de cette saturnale sans idées et sans plans, deux actes de vandales et d'iconoclastes : la démolition de la colonne Vendôme et celle de la maison de M. Thiers. La première accomplie hier. Le fût de bronze a cessé de couper l'horizon parisien, il s'est écroulé sur le lit de fumier que les ingénieurs révolutionnaires lui avaient préparé. La seconde, en voie d'accomplissement, sous les regards d'une foule muette et quelque peu frappée de stupeur. Je ne pleurerai pas la colonne, bien que je tienne pour aussi bête que malfaisant ce vandalisme de notre propre histoire, mais, ici comme ailleurs, l'extrémité de la réprobation nous mènera, n'en doutons pas, à quelque regain napoléonien. M. Thiers a grandement pris l'assassinat de son immeuble; il a pleuré ses bronzes et ses souvenirs, mais, après tout, ce n'est pas à tout le monde que ces choses arrivent, et c'est une des formes de la gloire. Je suis de plus en plus content de l'exécutif; la gauche modérée est devenue son vrai soutien, les liens qui l'unissent à ces amis inconnus s'affermissent de jour en jour; s'il n'était pas lié par le compromis de Bordeaux[1], surtout par la crainte de provoquer, à cette heure décisive, un déchirement dans l'Assemblée, il dirait du haut de la tribune ce qu'il ne cesse de répéter dans le conseil, que la République est la seule solution qui convienne à la situation actuelle, que le manifeste Chambord est une imprudence,... qu'il fera exécuter les lois d'État, et qu'il ne demande, après la prise de Paris, qu'à faire un discours — le dernier — pour supplier l'assemblée et le pays de laisser tous les princes à la porte et d'expérimenter, sans arrière-pensée, la République...

1. Plus exactement « le pacte de Bordeaux » : M. Thiers, dans un discours prononcé le 10 mars, avait promis de n'avoir d'autre programme que la « réorganisation du pays ».

A Charles Ferry.

Versailles, 2 juin 1871.

Quel enfer! Je m'en échappe, pour la première fois depuis dix jours, pour prendre les ordres du *prince*[1]. Je croyais trouver au logis quelque lettre de toi, rien! As-tu aussi ta fournaise? Mais non, le Mâconnais, vert de vignes naissantes, sourit au ciel et à son préfet.

Mon domaine à moi, celui que tous m'envient, et que personne n'ose prendre, c'est celui de l'incendie et de la mort. Il m'était réservé d'être acteur et spectateur de drames plus horribles que ceux du siège, d'angoisses plus poignantes que celles de l'affreuse semaine où nous capitulâmes, et de voir luire un jour où toutes nos misères passées, toutes nos douleurs, tous nos calvaires, me sembleraient, à côté du présent, le royaume des cieux et le paradis des anges.

Place-toi par la pensée, aux rayons du soleil levant, en face de l'Hôtel de Ville flambant et fumant, sa façade éventrée, découronnée, déchirée, découpant, sur la fumée noire et la flamme pétrolée, le reste de ses pignons et le peu qui survit de ses statues. Une barricade se dresse entre les deux annexes, pétillant l'une et l'autre comme deux fagots d'épines; nos soldats la tiennent tandis qu'en face, au pont Louis-Philippe, le hideux drapeau rouge déploie son haillon sanglant, sur une barricade qui tire encore sur nous. Derrière nous le Théâtre lyrique brûle, le Palais de justice brûle, la Préfecture de police n'est plus qu'un monceau noir et fumant. Devant, on se bat, on tiraille des fenêtres, on bombarde des Buttes Chaumont; j'ai la tête dans le feu, les pieds dans le sang. Mes yeux brûlés par l'incendie se reposent sur les fusillades. Je les ai vues, cher ami, les représailles du soldat vengeur, du paysan châtiant en bon ordre; libéral, juriste, républicain, de mes yeux j'ai vu ces choses et je me suis incliné, comme si j'apercevais l'épée de l'archange.

Pendant ce temps l'Assemblée s'indigne que le 4 Septembre se fasse pompier, et s'informe si j'y resterai longtemps. Tout

1. M. Thiers.

brûle? qu'importe! est-ce qu'il va rester préfet? Mais tout brûle! mais personne ne veut faire la chaîne! qu'importe? est-ce qu'il va rester préfet?

Depuis ce temps je suis plongé dans ce problème : sans asile, sans archives, sans argent, refaire une administration qui vaut trois ministères, nourrir un peuple qui meurt de faim, apaiser, en empêchant de brusquer les choses, une population qui s'inquiète du lendemain politique qu'on lui prépare; maintenir, par ma présence, ces braves maires de la République, mes compagnons d'ingratitude, que la majorité vilipende et sans lesquels rien ne se pourrait faire; supporter les rebuffades de l'autorité militaire; diriger, *proh pudor!* la police de la presse et des théâtres, avec ce programme : Paris au pain sec!

Étrange destinée! Je la subis pour M. Thiers, qui m'a si noblement défendu, pour les maires, que seul je puis remplacer, épurer sans encombre. A l'horizon prochain, je vois la délivrance, ce sera peut-être demain.

Picard est démissionnaire, superbe à sa dernière heure. On devait mettre à sa place Victor Lefranc. Ce matin c'était Lambrecht, ce sera Victor Lefranc demain. La droite demande le retour de la *maison de France*. Chaque jour l'Assemblée-Minotaure dévore un morceau du 4 Septembre, Simon est démissionnaire, Favre est démissionnaire, le préfet de police est démissionnaire, et moi aussi, et il n'y a pas de police, et tout le monde attend l'arme au pied. M. Thiers vient de me dire qu'il allait dénouer la crise. Il faut qu'on se compte enfin! L'Assemblée est endiablée. Ducrot l'agite et personne ne la mène. Ici une maison de fous, là-bas un bagne.

Ma foi! le bagne vaut mieux, et j'y vais attendre, en faisant mon métier de garde-chiourme, la fin de cette comédie qui nous mène droit à la guerre civile.

A Charles Ferry.

Paris, le 6 juin 1871.

Enfin!

Le 6 juin 1871 est un beau jour; il ferme ce cycle de neuf mois, commencé le 4 septembre 1870 : neuf mois de pouvoir,

neuf mois d'angoisses, neuf mois d'outrages et de calomnies, neuf mois de responsabilités et de calvaire. L'*Officiel* contient enfin la nomination de Léon Say à la préfecture de la Seine, à la suite de l'arrêté qui remplace Picard par Lambrecht, Lambrecht par Victor Lefranc, Leflô par de Cissey. Picard n'est pas en liesse, bien qu'il aille gouverner la Banque de France. Étrange destinée que la sienne! Cette Assemblée n'était-elle pas faite à son image? C'était l'union libérale dans toute son incohérence; l'*Électeur libre* l'avait conçue, portée, choyée, couvée, il l'eût triée qu'il ne l'eût pas fait autre. Il avait tout pour la conduire, la rassurer, la charmer, et c'est lui qu'en dépit de toutes les concessions, de toutes les faiblesses, elle dévore le premier. C'est lui — lui Picard! — qu'on jette le premier au Moloch de réaction qui demande, à l'heure qu'il est, avec bave et fureur, hurlements et grincements, ivre de rancune et de haine, un morceau de 4 Septembre à déjeuner tous les matins...

Les autres restent; Jules Favre, malgré lui; Jules Simon avec persistance et diplomatie profonde. L'exécutif le goûte infiniment, les ultramontains n'ont pas à se plaindre de lui; les gallicans et l'Université le vilipendent. Je contemple avec admiration ces miracles d'équilibre. Victor Lefranc était annoncé à l'Intérieur, Lambrecht ne le vaut pas, mais signifie que M. Thiers veut être le ministre de l'Intérieur, comme il est le préfet de Paris, car le bon Léon Say, — entre Alphand, que M. Thiers a grandi outre mesure en le faisant directeur des travaux de Paris, et l'exécutif qui entend voir par lui-même toutes les affaires de l'ex-capitale, — n'aura plus de la dictature d'Haussman, et de ce qu'on appelait *ma* dictature, qu'une ombre pleine de fraîcheur, de responsabilités, méritées par d'autres, et de persécutions de journaux qui ne l'épargneront pas plus que ses prédécesseurs.

La situation générale n'est pas bonne. Les légitimistes de l'assemblée sont endiablés. La presse versaillaise est un poison; l'audace des monarchistes n'a d'égale que leurs illusions. Croire à une restauration bourbonienne parce qu'on a été nommé pour faire la paix, arborer le manifeste de Chambord au bout d'une gaule, sans se douter que c'est un épouvantail et non un drapeau, c'est un degré de niaiserie politique dont la

seule excuse est dans l'abus des petits livres de la propagation. Maintenant qu'ils sont sauvés, ils se livrent à toute leur rage, la tâche étant, comme a dit M. Thiers, à la hauteur de leur capacité et de leur courage. Les habiles qui sont au milieu d'eux rêvent un coup de majorité qui leur livrerait le pouvoir sous un Monk quelconque, Changarnier ou Ducrot, et poussent aux résolutions extrêmes, sentant bien que tout le temps qui s'écoule nous profite, et qu'une autre Chambre ne pourra produire que bonapartisme ou République. M. Thiers reste pourtant le maître de la Chambre, mais d'une Chambre qui devient rétive et qui finira par être ingouvernable. Il recule devant la proposition des deux ans de pouvoir, de crainte d'un échec qui ne se produirait pas s'il jouait le tout pour le tout, peut-être aussi parce qu'il se croit plus fort sous le régime de l'amendement Grévy, qui lui permet de mettre le marché en mains deux fois par séance, qu'avec la République constitutionnelle et parlementaire qui peut toucher aux ministres sans toucher le président. Bref la proposition de deux ans devait venir hier, elle n'a pas été déposée. M. Thiers demande qu'on la dépose plus tard, après les élections complémentaires. Il entend que ces élections renforcent la politique de *l'essai loyal*, et ne veut jouer la grosse carte qu'après.

M. Thiers me parle de nouveau de l'Amérique[1] ! Il insiste avec un accent paternel et de bonnes raisons. Tu sais le pour et le contre. Admire avec moi la fermeté et la fidélité de l'homme. Il lui était si facile de me jeter à l'eau. Et comme il m'a défendu ! ! Pour finir, il va jeter à la tête de cette droite ameutée un grand poste pour le pelé, le tondu, le galeux... Je n'y vois que cela, pour mon compte, une belle vengeance de tant d'outrages ; la résolution en elle-même est grosse. Tu serais député des Vosges à ma place, mais quelle séparation ! Et puis, n'en serais-je pas amoindri ? Vous reviendrez, dit M. Thiers, reposé, instruit, les haines s'apaiseront. Oublié peut-être. — Mais le grand honneur et le beau voyage ! — Je dirais « non » résolument si je voyais clairement mon rôle, notre rôle à l'Assemblée, d'ici à un an. Éclaire-moi, écris-moi, comme s'il s'agissait de toi-même.

1. Il offrait à Jules Ferry le poste de ministre à Washington.

A Charles Ferry.

Paris, lundi 17 juillet 1871.

Le silence est l'effet de la paresse, de la chaleur et de l'ennui. Je ne suis absorbé par aucun souci, et n'ai point d'affaire plus grave que de décider si je coucherai à Paris ou à Versailles et quand je verrai, pour les Commissions qui font partie de mon état « de commissionnaire », le ministre de... ou le ministre de... ou le grand prévôt. Je crois que mon pays subit comme moi, sous le ciel brûlant qui tout à coup se découvre, cette même influence de nonchalant ennui, qui convient aux cerveaux fatigués et aux âmes endolories. On s'ennuie de ne plus vivre dans la poudre et dans le vertige, et l'on ne reprend qu'avec peine le travail qui apaise et moralise, parce qu'il fatigue et absorbe. Les patrons (tailleurs, chapeliers, etc.) racontent que les ouvriers ne connaissent plus l'outil et s'arrêtent haletants au bout de la deuxième heure. Les travailleurs législateurs, plus frais à la besogne, n'aboutissent guère plus : ils ont, comme on dit, les yeux plus gros que le ventre, touchent à tout, mangent de tout et ne digèrent rien.

Les nouvelles élections ont jeté le parti monarchique dans un découragement profond, les nouveaux élus sont très modérés, en général, et malgré quelques velléités qui, je l'espère, n'aboutiront pas, les radicaux nommés le 2 juillet et qui se rangent autour de Dréo et de Férouillat — ces deux volcans — imiteront de Gambetta le silence prudent et la réserve diplomatique.

Ainsi s'atermoient et se remettent toutes choses, sans grand péril d'ailleurs, à ce qu'il semble. Je suis fort décidé à partir pour l'Amérique, mais fixer le jour du départ, c'est autre chose. Favre est d'avis que je puis prendre du temps ou n'en pas prendre à ma convenance. Ce qui prouve uniquement que l'ambassade de Washington est une énorme superfluité. Quant à lui, il se démet incessamment et demeure, et demeurera. Il nourrit d'ailleurs un projet de convention tendant à l'évacuation totale et prochaine du territoire, une chimère peut-être, qu'il garde fort secrète, mais qu'il poursuit et qui le retient.

Mais rassure-toi, ma résolution est bien prise, quoique tu

ne sois plus là pour l'affermir par les bonnes raisons dont tu es si riche. La solitude qui m'attend là-bas, et qui m'a d'abord effrayé, m'apparaît pour ce qu'elle est : moins grande que celle où je vis ici, séparé de toi, mon cher compagnon, comme de tous ceux qui vraiment m'aiment. Le petit logement de la rue Saint-Honoré est bien désert, si joli que tu l'aies fait, et si vide des amitiés qui le garnissaient jadis et que la tienne pouvait combler. J'y compte désormais les amis diparus ou morts, ou éloignés, ou refroidis, ou séparés par la politique.

Si j'avais eu deux jours de vacances, je te les eusse donnés, mais la semaine où ils auraient pu se loger fut la semaine des enquêtes [1]. Ceci m'amène à une de tes questions. Les enquêtes se passent fort bien, les bonnes gens qui composent les Commissions, et qui sont nos pires ennemis, sont visiblement surpris de ce qu'ils apprennent, et sentent qu'ils n'aboutiront à rien. J'ai donné à la Commission du 18 mars toutes mes dépêches de la journée (43); ils en ont été fort épatés. Comme on fait bien de garder ses pièces !

Si tu trouves mes lettres rares, je trouve les tiennes microscopiques. J'attends mieux et t'embrasse du meilleur de mon cœur.

A Charles Ferry.

Jeudi 5 octobre 1871.

Me voici, cher ami, attelé à une besogne inattendue, quoique accoutumée; on m'a fait, par force, candidat au Conseil général, j'ai fait une résistance héroïque, mais j'ai succombé. Je ne pouvais faire autrement. Les industriels du Thillot, tous républicains comme leurs voisins les Suisses, dont ils ont le tempérament, les eaux limpides, et la patiente industrie, sont venus me prendre au collet, pour m'opposer à M. Buffet, dont ils ne veulent plus. J'ai d'abord dit non, puis je suis allé voir, puis, ayant vu, et dans une importante réunion ayant exposé toutes les raisons pour lesquelles on eût fait mieux d'en choisir un autre, j'ai rencontré un mouvement d'opinion

1. L'enquête sur le 18 mars provoquée par l'Assemblée et publiée par la Commission d'enquête parlementaire.

si manifeste, une organisation si complète, de si grandes chances enfin, que je vais me donner la joie de battre M. Buffet sur son terrain.

J'ai donc repris pour deux ou trois jours le métier de 69, à cela près que j'évangélise les paysans au lieu des prolétaires parisiens, et que je ne rencontre personne sur les hustings, M. Buffet se laissant faire, mais ne voulant ni se montrer ni écrire.

A Charles Ferry.

Vendredi [8] décembre 1871.

Je n'ai pas mal à l'estomac et je me porte comme un charme. Il est bien vrai que je fais reposer sur ta tête le plus clair de mes espérances, mais je ne suis pas encore couché dans mon tombeau. J'écris comme un solitaire et tu m'en fais apercevoir. Mais ne suis-je pas bien seul et comment secouerai-je la mélancolie du temps, des hommes et des choses, des déceptions publiques, des amitiés dispersées et tant de liens rompus et relâchés? Je t'apporte aujourd'hui un surcroît de découragement, et je t'en demande pardon. Il ne vient pas de moi, mais de ton chef, de celui que Favre appelle « le petit roi![1] » Le message d'hier est un sujet d'affliction générale[2]. Cela commence à Léon de Maleville[3] et à Rivet[4], cela finit à Charles Rolland[5] et à moi. Le jeune Duchâtel[6] en est aussi triste qu'Henri Martin[7]. La droite n'en est pas bien joyeuse, mais elle sourit de notre désappointement. En somme, l'effet est désastreux pour M. Thiers. Il a eu le talent de ne contenter personne. Il n'a su se tenir ni dans le compte rendu, ce qui se comprenait,

1. Cette expression de Jules Ferry revient plusieurs fois pour désigner M. Thiers.

2. Le message de M. Thiers est du 7 décembre 1871. — La question du transfert du gouvernement à Paris fut posée à la séance du lendemain.

3. Député de Tarn-et-Garonne.

4. Le baron Rivet était député de la Corrèze.

5. Député de Saône-et-Loire.

6. Député de la Charente-Inférieure.

7. L'historien Henri Martin était représentant de l'Aisne à l'Assemblée nationale.

ni dans le discours-programme. Il a touché au programme par le seul point où l'opinion unanime de l'Assemblée et le préjugé public sont formés[1]. Il l'a fait sans nécessité, avec raideur et entêtement. Rien de l'enseignement obligatoire, rien de Paris. Vis-à-vis de la Chambre une attitude plate, qui ne peut être sincère, et dont personne ne lui sait gré; et l'oubli complet de la situation nouvelle que la proposition Rivet lui a faite[2], le marché à la main, sans provocation, sans nécessité. Pas un mot de la République, pas même le *mot*. Pour le public, pour les partis, pour le nôtre plus particulièrement, M. Thiers a l'air de passer à droite. Or rien n'est plus contraire à son langage habituel, à ses confidences, à celles de ses ministres. Qu'est-ce à dire? Sommes-nous joués? C'est le cri général. Tu t'en apercevras bientôt, et je ne crois pas que, par de pareilles manifestations, M. Thiers facilite l'action de ses préfets.

Ah! mon pauvre ami! comme il est dans les destinées de ce pays de trouver des hommes toujours inférieurs aux situations! Voilà le signe implacable, la révélation chronique de notre décadence! Avoir en main une belle partie, et ne pas la jouer! Pouvoir constituer dans ce pays le parti conservateur républicain qui peut tout sauver, commencer l'œuvre, recevoir, pour l'avoir seulement commencée, l'éclatante adhésion du pays, être le maître et le sauveur — et échouer dans l'irrésolution, la finasserie et la faiblesse! Je crains que ce ne soit là l'horoscope de M. Thiers et j'en conçois une affliction profonde.

Nous exagérons peut-être, nous avons nos nerfs. Mais ce qui se passe a bien mauvais air, est bien inopportun, dans tous les cas, bien maladroit, bien dangereux, dans la crise aiguë que nous traversons. Entre les d'Orléans qui prennent position, et les Bonaparte qui conspirent ouvertement, M. Thiers ne peut durer qu'à condition d'être, de se manifester, d'avoir un plan et une politique. On attendait cela de lui, on se raccrochait à ce message comme à une espérance suprême

1. M. Thiers s'était contenté de dire : « Il faut se préparer à doter la France d'un régime définitif, en ayant la claire intelligence de la société moderne. »

2. La loi du 31 août 1871, dite loi Rivet-Vitet, décidait que le chef du pouvoir exécutif prendrait le titre de Président de la République française.

et décisive. L'irrésolution de l'homme est telle, que, de cet acte de gouvernement, si capital en un pays qui cherche sa route et qui ne demande qu'à être mené, il fait de parti pris un acte d'impuissance, et une colossale déception. Bien plus : averti que la droite revient échauffée, travaillée par Cochin, Leroy et Cie, circonvenu par les endormeurs et les habiles, il gratte soigneusement de son message le nom de République et fait des courbettes à la droite, comme si la droite était le pays, comme si la gauche n'était pas son principal étai, comme si nous pouvions plus longtemps être un parti à la remorque, se traînant dans l'ornière gouvernementale, avec des électeurs qui nous pressent d'être, nous aussi, quelque chose et quelqu'un, et des radicaux — qui ne sont que des sots — tout prêts à nous jeter par-dessus bord pour se mettre à notre place.

Mais cela ne peut durer plus longtemps. Nous voulons tous, des derniers confins du centre gauche aux limites de la gauche radicale, mettre M. Thiers *en demeure*. Nous posons aujourd'hui même la question de Paris. Est-ce que M. Thiers ne nous fait pas supplier d'attendre, de louvoyer, de voir venir? Mais nous n'entendons plus de cette oreille. La résolution d'ajourner, elle-même n'est-elle pas le plus lamentable des symptômes? Et crois-tu que la mélancolie soit à l'ordre du jour!

A Charles Ferry[1].

Schiltigheim[2], vendredi [avril 1872].

Après la session du conseil général, dont je te parlerai tout à l'heure, j'ai voulu visiter les Édouard dans leur nid. Il n'est pas de plus grand bonheur que de voir celui des autres; l'objectif est ici fort supérieur au subjectif, dont, en général, l'intéressé n'a qu'une sourde conscience. Ceux-ci sont de vrais coqs en pâte, malgré les ombres que projette la nouvelle conquête. Du moins ici, sur cette colline d'où les Barbares, tout à leur aise, se faisaient de la ville une cible et du clocher un

1. Alors préfet de la Haute-Garonne.

2. Près Strasbourg.

but-en-blanc, rien ne révèle la présence du Prussien. Le gros village étale paisiblement, sous le soleil printanier qui fait verdir les massifs et blanchir les arbres à fruits tout autour des maisons blanches, ses longues avenues bordées de hauts pignons, de grands toits bruns penchants, percés de lucarnes basses qui regardent gentiment le passant, de corniches en bois sculpté, de fenêtres à meneaux mêlées aux volets verts. Et puis, par une singulière et frappante interversion de sentiments, dans ce coin d'Alsace où, jadis, on ne se faisait pas faute de dauber l'esprit français, le caractère français et tous nos vrais défauts français, ce n'est plus que là, mon cher, que l'on respecte la France, qu'on loue la France, qu'on croit à la France, qui ne croit plus en soi, qu'on aime la France, avec toutes les illusions et toutes les ardeurs du patriotisme en son printemps. Rien n'est plus touchant, plus réconfortant.

Ah! la conquête est une grande torture, mon bien, cher, il faut entendre l'oncle Ch...[1] le sage, le savant, l'âme sereine, avec son esprit à moitié d'allemand et tous ses faibles pour la Germanie, dire, les larmes aux yeux : « Je ne savais pas ce que c'est que la conquête. Je le comprends maintenant, et je sens à quel point c'est chose barbare et cruauté de toutes les heures, de toutes les minutes, supplice dans les grandes choses, supplice dans les petites... » Et pourtant la conquête s'est faite douce jusqu'à présent, les Allemands laissent tout faire et tout dire. Toute la colère, toute la rage, toute la persécution est du côté des vaincus. La séparation absolue, fière, implacable est pratiquée avec un esprit de suite extraordinaire, en haut, en bas, à tous les degrés de l'échelle sociale. Aussi ne vient-il ici que le rebut des employés, et le *caput mortuum* des déclassés, des escrocs de l'Allemagne. Les monteurs d'affaires en actions, de sociétés immobilières, etc., a fait pâlir nos folies de 1854-56.

Le Conseil général a été tendu. Le préfet a continué à me faire la guerre sur le dos du service vicinal.

Puis, derechef, nous avons signé une adresse républicaine...

1. Le docteur Charles Schützenberger.

A Charles Ferry.

[Fin avril 1872.]

Ta présence et tes conseils m'ont bien manqué et j'ai fort égoïstement maudit ta fugue inopportune. Mais enfin, même sans toi, je deviens plus sage, car je n'ai pas fait de coup de tête et, bien que j'en fusse passionnément tenté, j'ai réussi à m'enrayer moi-même. Le petit roi m'a appelé et enjôlé, me priant de lui faciliter, en renonçant à l'Amérique, une combinaison de personnes à laquelle il tient beaucoup, et comme il a commencé par me déclarer qu'il ne voulait pas mourir sans avoir fondé la République, qu'il ferait les élections au printemps prochain, qu'il ne songe dès lors, ni à mourir ni à se retirer, qu'il se plaît au contraire à envisager par avance les difficultés qu'il pourra rencontrer dans le tête-à-tête avec la nouvelle Assemblée, celle-là essentiellement républicaine, il a trouvé tout de suite le chemin de mon cœur. Il m'a exposé, avec la gentillesse qu'il sait avoir dans ces occasions-là, les avantages respectifs des deux postes d'Athènes et de La Haye. Il considère Athènes comme plus important, en ce moment, les premières difficultés devant, selon lui, surgir du côté de l'Orient; il dit que c'est le chemin de Constantinople, qu'il y a là beaucoup à apprendre, beaucoup plus qu'à La Haye, où il n'y a rien à faire, puisque la cour est anti-prussienne. Cependant, il me donnerait La Haye tout de suite sans l'objection que voici et qui est grave : la reine de Hollande, qui a beaucoup d'esprit et qui mène non le roi, voué à d'autres appâts, mais la cour et la ville, est aussi énergiquement française que furieusement bonapartiste. Elle est, en effet, princesse de Wurtemberg, cousine germaine et amie particulière du prince Napoléon. Elle déteste la République, elle a rompu avec M. Thiers dont elle était l'amie, et elle a reçu aussi mal que possible M. de Bourgoin, si peu républicain que fût cet ambassadeur de la République.

Que fera-t-elle à un homme du 4 Septembre? Les gens qui la connaissent la croient capable de tout. Dois-je exposer ma personne et mon drapeau à quelque rebuffade, exploitée au dedans comme au dehors?

J'ai enfin cédé à l'argument. Mes amis étaient divisés, en majorité pour la Haye cependant. Le risque d'une impertinence, qui sait, d'un refus? (puisque l'on consulte la cour où l'on dépêche un envoyé) m'a paru sérieux, dans l'état de faiblesse où la Chambre met le gouvernement, et dans l'état d'acharnement où sont mes ennemis. Bref, il faut en finir, et comme le Conseil des ministres double ici le *petit roi*, et qu'ils sont venus tous me prier d'accepter, à commencer par Rémusat, en qui j'ai trouvé un véritable, sûr et adorable ami, comme il n'y a que deux moyens d'en sortir : rompre avec eux tous, avec M. Thiers, ou dire oui, j'ai dit oui, hier au soir. Tout se fera par le même décret, j'ai, bien entendu, stipulé cette condition *sine qua non*, sur laquelle d'ailleurs aucun doute ne s'est élevé...

A Charles Ferry[1].

Athènes, 28 juin 1872.

J'ai trouvé en arrivant ton télégramme qui m'avait gentiment devancé, et qui me fut une douce bienvenue. J'ai mis juste quinze jours à faire la traversée d'une Athènes à l'autre, par la voie la plus courte. Il faut dire que j'ai passé quatre jours à Rome et autant à Naples, moitié touriste et moitié ministre. J'ai fait beaucoup de politique à Rome et beaucoup de *farniente* sous le soleil de Naples.

Il faut que tu voies cette triomphante, luxuriante et païenne nature, ce débordement de vie qui s'encadre entre deux cataclysmes, celui du monde ancien, enterré sous le sol, et celui du Vésuve, toujours jeune et toujours renaissant; il faut que tu te donnes, avant de vieillir, le spectacle de cette prodigieuse, silencieuse, pénétrante évocation qu'est Pompéi, qui demeurera une des plus grandes, des plus profondes impressions de ma vie; il faut que tu respires, ne fût-ce, comme moi, qu'en passant, le parfum de cet art incomparable, dont le musée de Naples à le monopole, l'art du bronze grec, une collection de chefs-d'œuvre arrachés à la lave d'Herculanum,

1. Jules Ferry fut nommé, le 12 mai 1872, ministre plénipotentiaire à Athènes.

cette petite ville dont un seul coin, mal exploré, a suffi à peupler d'œuvres de premier ordre un des plus grands musées du monde! Quand tu seras las des vivants, nous irons vivre un peu parmi ces morts.

Des vivants, je le dis bien vite, je n'ai d'ailleurs qu'à me louer. Depuis que j'ai secoué la poussière de ma bienveillante patrie, je n'ai trouvé que des roses dans mon chemin. M. Visconti-Venosta[1] m'a comblé de caresses ; j'ai trouvé dans M. Fournier, notre ministre à Rome, un esprit aussi libre que distingué, et qui fait des efforts infinis pour remettre notre politique italienne sur le bon chemin ; Ferrari[2], que tu as si bien reçu à Mâcon, m'a piloté parmi les parlementaires, qui délibèrent, *rari nantes*, dans une salle en papier couleur chocolat. La gauche et la droite ont rivalisé de bonne grâce et d'empressement. Hélas! gauche et droite ne sont point ici gauche et droite de chez nous : dans la politique générale, on ne les reconnaîtrait pas l'une de l'autre, et des deux côtés, j'ai noté, avec une satisfaction profonde, des sympathies pour la France qui ne ressemblent guère aux tableaux de nos ultramontains.

Je crois, comme M. Fournier, parce que la chose est si claire qu'elle crève les yeux, parce que le langage est trop concordant et trop net chez des hommes de partis et d'origines si diverses, pour être une hypocrisie, et qu'on en sait autant là-dessus après quatre jours qu'après quatre mois, je crois qu'il n'existe entre l'Italie et l'Allemagne qu'une connexité passagère d'intérêts, et que pour reconquérir la confiance et l'amitié de l'Italie, il suffirait à la France de dire, sans ambages, qu'elle a, pour toujours, passé l'éponge sur la question du pouvoir temporel. Il faudrait le dire une bonne fois, parce que M. Thiers, gêné par la droite, ne l'a pas dit assez complètement, et qu'avec les Italiens la pire duperie est de jouer jeu double, vu qu'à ce jeu-là ils sont et seront toujours beaucoup plus forts que nous.

Non, carissimo, la France n'est point si bas que nous l'entendons dire. Si l'on ne devait éviter les vieux clichés d'avant

1. Alors président du Conseil.

2. Joseph Ferrari, député, un des orateurs du parti mazziniste.

le 4 Septembre, il serait exact de dire qu'elle fait, depuis un an, l'étonnement du monde. Quant aux peuples, et particulièment aux peuples méridionaux et orientaux, dont l'esprit toujours en éveil se tourne incessamment vers l'Occident, la lutte follement héroïque qui a suivi le 4 Septembre a puissamment frappé leur imagination romanesque. Les hommes d'État, d'autre part, ont pour M. Thiers une admiration qui dépasse la nôtre. Il n'y a que deux hommes en scène, Bismarck et lui, et il est, lui, le sympathique, le « favori ».

Cette lettre va être écourtée, mon bien cher; j'en étais là quand on est venu m'annoncer, fort inopinément, que le roi arrivait tout exprès pour moi, du séjour d'été qu'il s'est choisi dans la montagne, à 2 000 mètres plus haut, et à cinq lieues d'Athènes. Vite il a fallu écrire un petit discours, le communiquer, endosser l'habit brodé, etc., etc.

Le roi est une manière de cadet allemand, tout jeune, tout imberbe, et qui a été aimable et bon enfant. Sa femme est une gentille Russe, rose et blonde, qui lui donne un enfant tous les ans. Ils ne sont pas riches, détestent le soleil autant que l'étiquette, et ne se croient pas destinés à durer. Le gouvernant actuel est un vieux palicare, Bulgaris, qui s'habille, lui seul à Athènes, comme les Grecs des portraits du Titien. Il a la tournure, la courtoisie, le costume d'un pacha.

En Grèce, où tous les politiciens parlent français, je ne communique avec ce rustique que par un interprète, mais le rustique est très fin et manie la candidature officielle comme pas un. Ici, d'ailleurs, on est en République, avec tous les défauts de la race, qui sont ni plus ni moins que ceux de la vieille Athènes.

Je crois m'être mis au mieux avec le vieux Bulgaris. Au fond, il vise à quelque présidence, quand les Grecs en auront assez d'un roi qui ne fait rien, succédant à un roi qui faisait trop. L'intérêt qu'il porte, ainsi que tous les politiqueurs, à nos affaires, est doublé, visiblement, d'une arrière-pensée d'imitation prochaine. Tu vois que le milieu est proprice à un envoyé de ma sorte.

La température est poussée à des hauteurs pyramidales, et l'Orient se déchaîne à travers les marbres dorés du Parthénon.

Je suis provisoirement à l'hôtel, où ma bourse passe au

laminoir. Je pourrai louer en septembre une charmante maison avec un beau jardin.

Jusque-là, l'hôtel, et dans quinze jours, probablement le superbe logement de M. Burnouf dans l'École d'Athènes : du moins l'aimable savant m'en fait l'offre formelle, que motive son départ pour un congé de trois mois.

J'accepterai bien entendu, puisque c'est le bail de l'État. Dans un mois, il n'y aura plus à Athènes ni gouvernement, ni Chambre, ni roi, ni ministres, ni âme qui vive ayant de quoi fuir l'étouffante chaleur de ces beaux lieux. On sera dans les îles, sous les oliviers, partout, excepté à Athènes. Le corps diplomatique est déjà parti, presque en entier sauf le ministre d'Italie qui reste, comme moi, à cause du Laurium[1], cette interminable et insupportable affaire qu'a contée la *Revue des Deux Mondes* et que j'espère avoir la chance de mener à bonne fin, Athènes est bien loin, cher ami, plus loin que je ne croyais. Nous n'avons les lettres qu'une fois par semaine, et pas de dépêches Havas!

Quel devoir cela impose à ceux qui m'aiment! Je jure de devenir un correspondant modèle : levé à cinq heures, chose facile en ce brûlant pays, j'ai l'ineffable joie des matinées, pures de clients et de solliciteurs. Écris-moi donc, et pas sur des petites feuilles avec des grosses pattes de mouches. Renseigne-moi sur Versailles, car j'ignore tout.

JULES FERRY

(A suivre.)

1. Affaire des mines du Laurium dans laquelle était intéressée une compagnie française.

EN VACANCES D'AVRIL

A l'arrivée, toujours la même sensation d'une chute brusque dans le silence et le calme, et ce contraste avec le tumulte qu'on apporte en soi : les affaires et les besognes diverses, jamais finies, enchevêtrées, surchargées par l'imprévu, qui chaque matin impose quelque corvée supplémentaire, les appels pour la même heure à des endroits différents, la nécessité d'inscrire sur un agenda ses servitudes, les dîners officiels et les déjeuners spirituels, les comédies et les drames de la vie publique, les passions, les haines, les mensonges, toutes les intentions suspectées, presque personne à qui l'on puisse se fier pleinement, l'inquiétude de savoir ce que la France dira qu'elle veut le dernier dimanche de ce mois d'avril, le crépitement de feux qui, dans l'incohérente péninsule des Balkans, couvent parmi les ruines et de temps en temps dardent des langues de flamme, les gestes compliqués des deux compagnies concurrentes des pompiers d'Europe, la Triple alliance et la Triple entente, les apprêts par ces pacifiques de la guerre sur terre, sur mer et dans les nuages, partout l'instabilité, l'insécurité, l'attente de l'inattendu, — et puis, dans les rues, la circulation encombrée d'obstacles hideux, la menace des trompes, l'effarement à la traversée, la sale poussière, et, chez soi, le bruit profond des grosses roues de véhicules, le tintement des vitres, le tremblement du siège où l'on est assis et de la table où l'on écrit, et de la main qui tient la plume....

L'indifférence de ce calme étonne, inquiète presque : la vie s'est donc arrêtée? Où suis-je? Dans quel pays? Dans quel temps lointain?

*
* *

La première visite est pour le cimetière. Je m'arrête devant une grille modeste aux barreaux de fonte creuse; cinq enjambées en mesurent la largeur, et huit, la longueur. La droite de ce champ clos est occupée par deux tombeaux gisant l'un derrière l'autre; la gauche reste libre pour l'heure qui viendra. Le souvenir soulève les pierres et libère les prisonniers de la mort; je revois des visages et je réentends des voix; des sourires et des paroles s'adressent à moi comme au temps où j'arrivais du collège : « Te voilà revenu ! » Et l'enfant que j'étais réapparaît au vieillard que je suis, debout, tête nue, promenant un regard grave, mais très calme, des deux tombeaux à la place laissée libre pour l'heure qui viendra. — C'est la visite entre toutes efficace pour l'apaisement des tumultes; les tumultes sont occasionnels et passagers : la mort, le souvenir, l'amour, cela fut, est, sera.

*
* *

Me voici sur la vieille grand'route qui mène de Mézières à Montreuil-sur-Mer. Des peupliers la bordaient autrefois, et, lorsque je descendais du chemin de fer, je la regardais au loin fuir vers l'Ouest entre deux rangs de lances gigantesques, car les peupliers sont des arbres d'escorte. J'aime cet arbre là; il n'est pas beau : son écorce rugueuse et tachée de mousse maladive me déplaît; il est trop simple, d'un dessin trop naïf, même il a l'air un peu bête des géants; mais son élan rapide vers le haut est un geste fier, et ses feuilles s'émeuvent plus que toutes autres aux soufles de l'air. Il m'arrive à l'automne de me promener sur la route, les jours de grands vents. Le peuplier a repris pour la mort prochaine la toilette d'or jeune qu'il portait au printemps. Il s'agite d'un bruis-

sement métallique ; les feuilles résistent désespérément ; puis une, puis deux, puis toute une troupe, arrachées, emportées à la dérive, ici, là, descendent, planent, tournoient, tout à coup se relèvent, et puis redescendent, et planent et tournoient encore, pour obéir enfin à la grande loi et tomber. Je ne connais point d'arbre où se joue mieux le drame de la chute des feuilles. Mais le peuplier a deux ennemis : les Ponts et Chaussées qui l'ont planté lui reprochent que son ombre entretienne l'humidité sur les routes, et les propriétaires riverains l'exècrent parce que ses racines, « traçant » jusqu'à vingt et trente mètres, mangent le suc de la terre au détriment de l'herbe sacro-sainte. Un jour donc, mes peupliers succombèrent. Quand je vis les longs troncs couchés, j'en eus du chagrin. La route me sembla déchue de sa dignité, car la haie de peupliers est le privilège de la grand'route, celle à qui nos révolutions ont donné un roulement de trois épithètes, la route royale, puis nationale, puis impériale, royale une seconde fois, une seconde fois nationale, impériale de nouveau, nationale aujourd'hui pour la troisième fois...

A gauche, un petit chemin se détache ; il s'appelle d'un joli nom, le Cheminet et va vers un hameau dont le nom, quand j'étais petit, me semblait emprunté d'un conte de fée, le Moulin Lointain. Dans le Cheminet solitaire, on ne voit ni maison, ni visage ; à l'extrémité, la bordure forestière se dresse haute et hautaine. De chaque côté du chemin, une haie d'épines vient d'être taillée ; de petits tas de fagots s'alignent dans une pâture, si réguliers, à intervalles si exactement égaux, que je suis bien sûr que le fermier est un homme à mettre ses idées en bon ordre. Mais voici, par extraordinaire, quelqu'un : un travailleur de la haie d'épines, ceint du tablier de cuir, les bras cuirassés de cuir, retire ses gants de cuir ; il a fini sa besogne ; maintenant, parmi les branches coupées, il choisit les brindilles et les jette dans un brasier ; le feu brille au-dessus de la fine cendre blanche, une fumée monte, s'incline sous le vent et se dissipe comme un rêve léger. La haie émondée apparaît vigoureuse ; les petits troncs noueux et serrés les uns contre les autres, les petites feuilles drues dans la fraîcheur luisante de leur verdure à peine éclose, les épines aiguës, si méchantes qu'elles semblent avoir été fabriquées de main

d'homme, s'apprêtent à leur métier de gardiens. Au pied de l'une des deux haies coule un filet d'eau, ruisselet du Cheminet, que bientôt l'été tarira.

Des bêtes viennent d'entrer en pâturage. Depuis novembre, elles étaient enfermées, têtes attachées au mur. A la fin, ce long supplice les ennuyait. Elles voyaient s'allonger les jours et le soleil égayer l'écurie ; elles sentaient la tiédeur du dehors et flairaient la petite pointe de l'herbe. Chaque fois qu'entrait le fermier ou la fermière, elles tournaient la tête, tiraient sur leurs cordes et « broquaient » pour demander à sortir. On a détaché la corde et ouvert la porte ; elles s'en sont allées une à une, et tout de suite leur tête s'est baissée vers la terre nourricière. Ce sont des vaches bretonnes que j'aperçois là, petites et fines, vêtues d'une robe brillante blanche et noire. Deux me regardent ; je m'arrête et nous nous regardons. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien penser ? L'une baisse la tête, hume, renâcle, cherche une herbe meilleure et la trouve ; l'autre me regarde toujours ; je me remets en marche ; elle marche dans le même sens que moi jusqu'à ce qu'une haie l'arrête. Pourquoi celle-là m'ayant dédaigné, celle-ci s'intéresse-t-elle à moi ? Près d'elle, tombé du haut de l'arbre où ce brigand a juché son nid, un geai sautille, comme elle noir et blanc sur le fond vert tendre.

C'est un ciel d'avril ; tout à l'heure d'un noir sinistre, il a crevé en averses cinglantes ; à présent, le soleil brille ; des espaces apparaissent d'un bleu liquide ; des nuages blancs courent, à forme d'animaux étranges, de bâtiments fantastiques, d'Alpes qui promènent leurs pics neigeux ou d'avalanches qui croulent ; mais, à l'ouest, reparaît le noir sinistre qui va recouvrir l'azur et les blancheurs ; puis il se dissipera lui aussi, mis en déroute par les flèches d'or... J'aime mon ciel du nord. Le bleu continu des pays fortunés me fatigue vite. J'aime que le ciel soit le miroir de la terre — *sicut in terra et in cœlo* ; — un ciel calme et bleu est un mensonge ! Dans le mien, les contrastes se succèdent, des larmes et des sourires, des caresses et des coups ; il est l'exact miroir de notre vie.

J'arrive au bout du Cheminet. Le calme en moi s'est approfondi. Le tumulte me paraît maintenant loin, loin. Le prin-

temps ne se soucie point des élections qu'on prépare ; il sait bien qu'il reviendra l'an prochain, puis celui d'après, toujours, et sur les champs balkaniques aussi il fait pousser l'herbe et le blé.

*
* *

Revu les vieux et vieilles camarades, et revu avec grand plaisir. Un dos se voûte de plus en plus ; une cataracte mûrit ; on se plaint que les jambes raidissent et que le « soufflet » s'use ; il faut raccourcir les promenades. C'est tout une affaire de se baisser pour ramasser un objet tombé : « La terre, elle est si basse, à ct'heure ! » Mais à quoi servirait de se plaindre : « On ne peut pas être et avoir été. » Il s'agit seulement de se défendre le plus longtemps possible, et nous nous le promettons en souriant.

Ces jours-ci, nous avons parlé surtout de la transformation en ville de notre Nouvion-en-Thiérache, de bourg qu'il était — et s'intitulait sur les affiches. — Les grands épisodes de cette petite histoire sont la construction de notre hôtel de ville, et la reconstruction de notre église.

L'église où je reçus le baptême, il y a si longtemps qu'il ne m'en souvient plus, était une bonne église sans prétentions. L'architecte qui la bâtit, vers le milieu du XVIIIe siècle, je crois, dessina sur le terrain une croix dont les bras étaient un peu longs. Il éleva sur ces lignes des murs de brique percés de fenêtres arrondies, soutint par des colonnes la charpente en beau bois de chêne, et dressa au-dessus du porche un clocher lourd, qui semblait un éteignoir pour grands cierges. L'église était courte et trapue ; ses flancs s'élargissaient comme ceux d'une poule couveuse. Un cimetière, où dormaient les poussins d'autrefois, l'entoura longtemps ; il n'en restait, lorsque j'étais enfant, qu'un mur d'enclos sur lequel nous courions les bras étendus. Les sept marches du porche s'encadraient dans une rampe inclinée ; nous usions le fond de nos pantalons en glissant assis sur sa pierre polie. Deux tilleuls ou bien deux marronniers, je ne sais plus, flanquaient le porche ; des marronniers ou des tilleuls cernaient l'abside.

A l'intérieur, des bancs en double rangée dans la nef, en

une rangée dans chacun des bas-côtés, se succédaient, tous semblables à l'exception de quelques-uns, qui, appartenant à de notables personnes, étaient clos. Taillés dans les chênes de notre forêt, le temps et les dos des fidèles les avaient patinés de brun rougeâtre. Le maître-autel ne portait que des candélabres et un tabernacle sur la porte duquel les pèlerins d'Emmaüs s'agenouillaient, stupéfiés d'avoir reconnu le Maître au geste de rompre le pain. Quelques statues de saints étaient apposées aux piliers; je me souviens d'un saint Roch accompagné de son chien. Le chien m'intéressait, parce qu'il était pareil à ceux que je connaissais, et qu'il me semblait qu'on pouvait entrer en conversation avec lui et peut-être par lui avec saint Roch lui-même. Des deux bannières de la paroisse, l'une représentait la Vierge sur une nuée où souriaient des têtes d'angelots, et l'autre, le patron de la paroisse, saint Denis, qui tenait sa tête coupée dans ses mains. La première fois que j'interrogeai sur l'étrangeté de cette image, un « grand » qui avait fait sa première communion, m'expliqua que c'était un miracle, et je compris qu'un miracle est une chose qui n'arrive pas tous les jours. Les stations du chemin de la Croix étaient peintes en douze grands tableaux, œuvres d'un artiste auquel mon père acheta la maison où je suis né. Ce peintre mettait aussi les maisons en couleur, il y posait les vitres et les papiers. Je ne sais ce que les tableaux sont devenus, ni ce que j'en dirais si je les revoyais; mais ils me semblaient beaux alors; les figures étaient presque de grandeur naturelle; la douleur des saintes femmes m'apitoyait, surtout celle de sainte Madeleine, peut-être parce qu'elle était la plus jeune et la plus belle.

Je croyais que la vieille église avait toujours été, qu'elle demeurerait toujours comme je la voyais; mais, vers l'année 1854, un événement la menaça. Le maire du pays souffrait de mégalomanie. Sa taille haute, l'ampleur de sa charpente, la grosseur de sa tête, la superbe de son regard dur lui donnaient un air de puissance. Il était de naissance modeste; un de ses oncles, tout petit herbager, suppléait à l'insuffisance de ses revenus au moyen d'une vieille planche de sapin où les endoloris d'une rage de dents venaient enfoncer d'un coup de pouce un clou; cette opération qui calmait la douleur

instantanément valait au propriétaire de la planche merveilleuse une pièce de dix sous. J'ai vu chez lui une collection de planches émaillées de têtes de clous. Le neveu, M. le maire, commença par être marchand de nouveautés; mais, après un bon mariage, il acheta en bordure de la forêt un terrain défriché, dont il fit des pâtures. En cet endroit solitaire qu'on nomma le *Défriché* (le populaire dit le *Défraîchi*), il bâtit, entre jardin grillé et cour murée, une maison très ample à laquelle un clocheton acheva de donner l'air seigneurial; et de grands bœufs tout blancs paissaient dans les pâtures. M. le Maire abandonna le magasin de nouveautés à une vieille demoiselle; les gardes champêtres portaient le courrier au Défriché, d'où ils rapportaient les ordres. Or, M. le Maire était impérialiste, et, dans la commune, il se croyait l'empereur. Il détestait nos hauts bourgeois demeurés fidèles à la maison d'Orléans; un jour, il souffleta en plein conseil municipal le principal de ces bourgeois. Sur les petites gens, au contraire, tombait de haut sa bienveillance. On disait qu'il avait à Paris les plus hautes relations et qu'il correspondait avec le prince Napoléon. Toujours est-il qu'il fut décoré; son ruban rouge, rare alors, attirait nos regards étonnés. Il voulut que la commune qui avait l'honneur d'être gouvernée par lui se distinguât par de visibles marques de celles qu'administraient des maires ordinaires et tranquilles; il haussmannisa. On commença par dessiner des trottoirs qu'on borda de pierres bleues; l'herbe du devant des portes fut arrachée avec défense de repousser. Je ne regrettai pas une sorte de petit pont qui, devant la porte de ma maison natale, permettait le passage les jours où un ruisseau formé par les pluies dévalait du Rejet d'en haut. On disait : « Ce sera comme à Paris », et je me rengorgeais.

Un jour, nous apprîmes une grande nouvelle : nous allions avoir, au lieu d'une petite « maison commune », qui ressemblait à toutes les autres maisons, un hôtel de ville. La question se posa : Où mettre ce monument? Il semblait naturel que ce fût sur la place; mais, pour diverses raisons, M. le Maire estima que le meilleur endroit serait celui que la halle occupait le long du côté gauche de l'église. Légère bâtisse ouverte à tous les vents, la halle où les marchandes de beurre jacassaient en langue picarde les jours de marché, ne gênait

presque pas l'église et ne la cachait pas. Mais voilà qu'il s'agissait d'élever un palais ; la halle occuperait un large espace du rez-de-chaussée ; elle serait close par un mur plein du côté de l'église. L'opposition conservatrice s'émut : « Quand on arrive dans un endroit, qu'est-ce qu'on va voir d'abord —, demanda un conseiller, membre du conseil de fabrique. C'est l'église, et vous allez la cacher ! » Le curé-doyen ne décolérait pas. Mais justement, parmi les raisons qui déterminaient M. le Maire, le plaisir de faire enrager M. le Doyen n'était pas la moins déterminante. Lui aussi, le Doyen, voulait être une puissance ; comme les grands papes du moyen âge, il estimait qu'autant le soleil qui éclaire le jour l'emporte sur la lune qui n'éclaire que les nuits, autant le spirituel était supérieur au temporel, et, par une très certaine conséquence, lui, M. Baudet, curé-doyen de la paroisse, à M. Caudron, maire de la commune. Le presbytère et la mairie se querellaient comme autrefois le Sacerdoce et l'Empire.

Il fut donc décidé que la mairie serait bâtie sur l'emplacement de la halle qui fut démolie. On procéda aux fondations du monument. Tout de suite on rencontra des tombes de l'ancien cimetière. Ce fut une émotion dans le pays ; des groupes entouraient les ouvriers. Des fils se rappelaient ou croyaient se rappeler la place où leurs parents avaient été enterrés ; ils disaient : « C'est ici, non c'est là... » ; mais la terre leur rendait, parmi des planches pourries, des fragments disjoints de squelettes anonymes. Les gamins, au sortir de l'école, s'arrêtaient. Ils se contaient d'étranges histoires comme celle-ci : « M. Monvoisin a reconnu son grand-père, mort il y a plus de cent ans. » Les mains derrière le dos, nous nous tenions très sérieux devant ce spectacle. Un ouvrier me tendit un crâne ; je le pris bien que le cœur me battît très fort : « Ce que c'est que de nous » me dit l'homme ! Je me souviens que je pensai alors à l'avenir de mon pauvre crâne ; ce soir-là, je m'endormis tard, et cette parole me revenait : « Ce que c'est que de nous ! » Ce fut la première leçon de philosophie que je reçus ; l'impression fut très profonde.

Peu de temps après, commença de courir le bruit que l'église allait être démolie et reconstruite. On disait que la toiture était

usée, que tel mur ne tenait plus. Une réparation aurait suffi certainement; mais le doyen et les personnes pieuses voulaient à l'hôtel de ville nouveau, opposer une église nouvelle, dont le toit et le clocher montassent très haut. On choisit pour le futur édifice le style gothique; idée fâcheuse, car aucun style autant que celui-là, n'appartient à un temps défini; aucun n'exprime au même degré un certain état de foi, de mœurs, d'enthousiasme glorieux, de joie triomphale, aucun n'exige un pareil concours d'artistes plus divers, une telle discipline dans une si grande liberté, ni cette obéissance d'une technique à un mysticisme. Une église gothique aujourd'hui n'est qu'une parodie déplorable.

Au-dessus du nouveau porche ogival, un manœuvre a sculpté sur une pierre d'un blanc sale les figures renfrognées du Christ assis et de deux anges agenouillés loin de lui dans les coins, comme s'ils avaient peur. Plus haut, un grand rond, qui encadre des ronds moindres, simule une rosace. Une tourelle carrée porte un élégant clocher. A l'intérieur, dans la grande nef, au lieu des bancs monotones et graves, des chaises mettent le désordre de leurs formes et de leurs couleurs dissemblables. L'église neuve est beaucoup plus ornée que n'était notre vieille église. Assurément, je rends hommage aux bonnes intentions des fidèles qui firent don de lustres, d'un chemin de la Croix et de vitraux où je retrouve des noms et même des visages que j'aime; mais je regrette les grands tableaux où jadis je suivais le Christ dans la voie douloureuse; les petites sculptures du Chemin d'aujourd'hui, dans leurs cadres ogivaux, je les ai vues en trop d'endroits. Je regrette surtout mes vieux saints; et moi qui soigneusement évite certaines parties de la rue Saint-Sulpice et de la rue Bonaparte, pour ne point m'offenser par la vue de l'iconographie industrielle, je suis fâché de retrouver ici la banale et terreuse figure de saint Antoine de Padoue, un saint Éloi, de qui la mître dorée flambloie et les vêtements resplendissent de pourpre et d'azur, une Jeanne d'Arc cuirassée de zinc argenté, lourde, inexpressive, terreuse. Cela sent le neuf, la fabrication par douzaines, l'objet facturé, le colis postal.

Le vieux mur d'enclos de l'ancien cimetière a été démoli; les arbres ont disparu. L'hôtel de ville et l'église juxtaposent

leurs masses de briques séparées par un couloir lugubre, que ferment des grilles blindées. Et maintenant, au principal endroit de ce chef-lieu d'un canton de verdure, pas une feuille, pas un brin d'herbe ne tremble au vent... On a cru de bonne foi embellir le Nouvion; mais il est si difficile, l'art d'embellir!

*
* *

Avec les vieux camarades, c'est un des sujets de conversation que le souvenir de certains disparus, jadis remarquables par des singularités. Un de ceux-là remplissait nos rues; je veux dire qu'on ne pouvait circuler dans le pays sans le voir ou l'entendre. On l'appelait, d'un surnom, Malo. Il était membre d'une petite tribu d'irréguliers, les Tapage, les Péché, les Meinhomme et compagnie, pas méchants garçons, gagneurs de leur vie au hasard des circonstances. Malo achetait pour les revendre des verres cassés, des ferrailles, de vieux habits, surtout des peaux de lapin. Il faisait des commissions et s'employait les jours de marché; ces jours-là il se soûlait et criait à tue-tête avec une intonation nasale; il criait du nez. A l'ordinaire, il parlait très haut en bourdonnant; de là peut-être lui venait son surnom, car, chez nous, on appelle Malo la grosse mouche bourdon. Il était simple d'esprit, pour cela, il avait été réformé, il y a cinquante et des ans; ce fut pour lui une grande joie, car l'idée de quitter le Nouvion pour sept ans lui était odieuse. Afin d'être bien sûr de son fait, il demanda au préfet sortant du conseil de revision : « C'est y vrai que je suis réformé de la milice? — Est-ce bien toi qui es idiot? » répliqua le préfet? « Oui, monsieur le préfet. — Eh bien! tu es réformé. »

Malo faisait tout de même assez bien ses petites affaires; seulement il ne voulait rien savoir du régime décimal. Si on lui offrait soixante-quinze centimes d'un objet, il lui arrivait de se récrier : « Vous croyez donc que je l'ai volée cette affaire-là? vous ne l'aurez pas pour moins de douze sous ». Au reste, très honnête, il était incapable de voler un liard. En politique, ses opinions étaient conservatrices; il disait : « Je vote avec les honnêtes gens. » Les honnêtes gens, c'étaient les riches,

qui lui donnaient de temps en temps une pièce de dix sous et leur démise. Le jour où il avait reçu un vêtement de M. Vandelet ou de M. Fossier, il s'en parait dans une promenade majestueuse. Quelqu'un, pour s'amuser, faisait semblant de se tromper : « Bonjour, monsieur Fossier », disait-il, et, se reprenant : « Tiens, c'est Malo » ! Malo ne s'étonnait pas : « Vous n'êtes pas le premier qui se trompe. » La révolution du 4 septembre le fâcha ; pour une bouteille de Champagne il n'aurait pas crié « Vive la République » ! Les premiers quatorze juillet, il se réfugia dans la forêt pour n'être pas offensé par le spectacle des réjouissances. Pourtant, on m'a dit que, dans les derniers temps, il était réconcilié avec la République.

Malo était une « curiosité » du pays, comme les trois grands chênes et la fontaine Amélie ; on l'a mis, je crois, en carte postale. On le montrait aux voyageurs ; un jour, un de ces voyageurs eut l'idée de lui payer un dîner à condition qu'il commencerait par la fin. Il accepta, commença par le café et le gloria et remonta ainsi jusqu'à la soupe. Volontiers, il serait redescendu de la soupe au café. Il était glouton avec des raffinements. Un jour, je l'ai vu manger du « fromage de cochon » sur une tranche de pain d'épice.

Il m'aimait beaucoup ; c'était moi qui lui fournissais ses chapeaux. Une année que j'avais manqué à cette habitude, — j'ai quelque peine à me séparer de mes vieilles affaires, — il m'en fit souvenir : « Je ne demande jamais de chapeaux à des autres, me dit-il ; nous avons la même tête » ; or il avait une grosse tête, ornée d'énormes bosses au front, des « burles » comme on dit chez nous. La dernière fois que je le rencontrai, il m'appela « iminent patriote » ; il voulait dire « éminent compatriote », ayant sans doute entendu lire un journal local où l'on parlait de moi en termes si honorables.

Longtemps il fut heureux, probablement l'homme le plus heureux du Nouvion ; mais, à la fin, perclus de rhumatismes gagnés dans l'hospitalité d'un grenier, il cessa de paraître dans les rues. La charité le nourrit quelque temps ; puis la commune lui offrit de le faire transporter au dépôt départemental de mendicité. Il s'en défendit tant qu'il put, bourdonnant, criant et pleurant. Il se décida enfin, et nous pensâmes qu'il allait nous manquer, à nous qui, depuis longtemps l'entendions et

le voyions; mais nous lui manquâmes encore davantage : le lendemain du jour où il fut admis à Montreuil-sous-Laon, ce déraciné mourut.

***

Bien d'autres figures encore nous réapparaissent, de braves gens pour la plupart; mais nous nous arrêtons de préférence à ceux dont les travers ou les ridicules défrayaient jadis les conversations : des avares enrichis à vivre misérablement, et qui, tenant leurs souliers en main hors des villages pour ne point user leurs semelles, allaient chez tous les notaires des environs placer des billets de mille; d'incorrigibles amoureux et des amoureux insatiables; des paons et des dindes; des gobe-mouches et des aigrefins. Il n'est si petit groupement d'hommes où celui qui sait regarder et voir, ne reconnaisse tous les habituels acteurs de la comédie humaine. Les gens d'ici regardent et voient bien; les masques ne les trompent guère, et j'admire en eux la jolie malice et le sourire de France.

***

J'ai presque oublié un des principaux devoirs de vacances, qui est d'employer des heures de paix et de loisir à réfléchir sur certains sujets et notamment sur soi-même. Mais ces vacances d'avril sont si courtes! A peine les a-t-on commencées qu'on en touche le terme. Deux fois seulement je remonterai mon horloge que j'aime tant, parce qu'elle est plus lente que ma pendule parisienne, répète l'heure après l'avoir sonnée, et que sa haute gaîne fut sculptée d'une image de sainte par le couteau d'un artiste inexpérimenté.

D'ailleurs, depuis des années, je n'avais pas vu le printemps s'épanouir. Cette année, son œuvre est prompte merveilleusement. A l'arrivée, je trouvai la forêt dénudée, toute grêle. Ses troncs noirs, séparés par des vides, lui donnaient un air de lendemain d'incendie; seuls les petits arbustes hasardaient leurs premières feuilles, et la fleur perce-neige annonçait le renouveau. Quelques jours après, toute la végétation d'en bas

entrait en effervescence; les coucous d'or pullulaient; les jacinthes bleues dressaient leur minuscule pyramide ; les cerisiers sauvages fleurissaient ; les grands arbres, même les chênes, commençaient à s'émouvoir; le vent éveillait l'harmonie des bruits feuillus, et les oiseaux chantaient de toute leur âme. J'ai trop à faire à regarder le printemps.

Je suis tout de même hanté par un lambeau d'une phrase de Taine retrouvée dans une lecture : « Le sauvage, le brigand et le fou que chacun de nous recèle endormis dans la caverne de son cœur. » J'essaye d'explorer cette caverne de notre cœur, un des endroits les plus obscurs qu'il y ait au monde. Je n'ai pas pu réveiller mon fou; sans doute, il dormait depuis trop longtemps; de fait, j'ai regretté à plusieurs moments de ma vie qu'un grain de folie m'ait manqué; — je me sens trop raisonnable —. Il y a longtemps aussi que le brigand et le sauvage dormaient — et je me sens aussi trop civilisé —; pourtant, je les ai réveillés après les avoir bien secoués, le brigand et le sauvage; je les fais causer et ils m'intéressent en m'expliquant maintes choses de moi, qui viennent d'eux très certainement. Si je mettais en ordre ces conversations, si je les écrivais? Mais je n'ai pas le temps, je vais partir... Mauvaise raison. La vraie, c'est que je serais gêné de me confesser tout seul, et je pense : quels précieux documents ce serait que des confessions où répéteraient les confidences de leurs sauvages, de leurs bandits et de leurs fous, messieurs les membres de l'Institut, de la Cour de Cassation, de la Chambre haute et de la Chambre basse du Parlement, et du Conseil des ministres!

ERNEST LAVISSE

MARRAKECH[1]

VI

L'AIGUEDAL

Au sud de la *medina* s'étendent les quartiers maghzen : une autre ville, reconnaissable, de loin, aux toitures vertes des palais et pavillons chérifiens, à ces longues lignes de créneaux qui découpent l'espace, bordant les cours de parade et l'interminable couloir qui s'en va vers l'Aiguedal.

L'Aiguedal, palais d'été, jardins infinis et secrets, lieux de délices musulmanes, où les femmes des sultans venaient dormir, rêver, jouer, au murmure des colombes, au parfum des citronniers et des roses, à la rafraîchissante rumeur des eaux qui courent dans l'ombre, l'ombre religieuse que font, en une longue avenue, les plus beaux oliviers du monde. De notre terrasse on les voit, ces jardins, étendus en longs rectangles aux confins de la ville : un riche et grand tapis de laine verte posé sur l'étendue rose d'où monte, à quinze lieues d'ici, le spectre radieux de l'Atlas.

C'est un voyage, depuis les quartiers serrés de la *medina*, de gagner l'Aiguedal. Il faut traverser (toujours à l'intérieur du rempart) de vastes espaces, et d'abord la poudreuse désolation dont s'entoure la grande Koutoubia, à côté de son palmier solitaire. A l'heure où je passe là pour aller aux frais

1. Voir la *Revue* des 15 avril et 1er mai.

jardins ombreux, le ciel commence à s'enflammer au sud, et, sur ce fond d'excessive lumière, l'arbre est une fusée si noire que tout le long de sa souple tige on voit pâlir et vibrer l'azur.

Cet unique dattier, qui, je ne sais pourquoi, m'exprime mieux que les cent mille aigrettes de la palmeraie l'âme brûlante du pays ; la grande tour dépouillée qui a vu le passé d'orgueil et de conquête ; çà et là, parmi les tumulus et les fosses d'un sol ravagé, des vivants qu'on pourrait prendre pour des morts, tant ils sont inertes, tristement empaquetés en leurs linges, tant leur présence, loin de rompre, semble accroître le silence et la solitude ; sur tout cela le feu d'un soleil encore oblique et pourtant déjà brûlant : quel paysage où se concentre l'essentiel de l'Afrique et de l'Islam !

Plus loin les longues aires dévastées se peuplent de passants, prennent un vague aspect du chemin. On suit une interminable rigole où file une eau couleur de neige fondante — l'eau de l'Atlas qu'amène un primitif aqueduc, — et l'on vient tomber dans le long rectangle que deux replis du rempart et le mur accolé de la kasbah enferment sur trois côtés. Rien de plus sarrasin que cette place, ni de plus proprement pittoresque, et Benjamin Constant le savait bien, qui a mis là ses *Derniers Rebelles*. Un décor pour drame romantique : des dents noires de créneaux sur le ciel, de hautes clôtures, deux portes monumentales et militaires, et, de l'une à l'autre, sur la terre fauve, avec les files de bestiaux, dromadaires, baudets, le cheminement du peuple maugrebin. Celle du fond, qui perce la courtine de Marrakech, c'est Bab-er-Rob, l'une des poternes qui jalonnent l'enceinte de la ville : elle donne sur les vides ardents de la plaine. A gauche, c'est l'entrée du quartier chérifien, Bab-Agnaou, sans pareille à Marrakech, et, j'imagine, au monde. Si différente de style, pour l'altière simplicité musulmane, pour la grandeur et la simplicité d'accueil, elle rappelle la Porte rouge des Victoires, haut dressée sur sa nappe de degrés à Futtehpore-Sikri, dans l'Inde des Mongols. A l'entrée d'une enceinte militaire, un tel décor monte comme une fusée de fanfares, comme l'acclamation d'un peuple pour un triomphateur.

Comment décrire celui-ci ? Sommairement c'est une ogive outrepassée, ceinte d'un large croissant de brique où, sans

doute, luisait jadis un bleu revêtement de faïence. Mais par-dessus cette fruste matière, trois fers à cheval s'élargissent l'un au-dessus de l'autre, chacun souligné du trait d'ombre que projette son relief, — trois glorieux cercles concentriques et que l'arche inscrite interrompt à son ressaut. Elles sont faites, ces grandes zones, de substance inaltérable : longues dalles de grès qui rayonnent sur des champs de fleurs ciselées dans la même pierre. Alentour, trois bandeaux rectangulaires, où s'enroule un lacis pareil, enferment toute cette triomphante et voluptueuse beauté dans un cadre impérieux de grandeur et de précision musulmane.

Mais une seule chose importe et se laisse à peu près exprimer : l'idée que manifeste un tel décor, l'émotion spéciale qu'il veut traduire et qu'il excite. Gloire et triomphe, il faut répéter ces deux mots. Triomphe du Victorieux revenant des guerres au milieu de ses cavaliers, et qu'acclame le cri frémissant des femmes ; gloire du Chérif, du Saint, du Pur, en qui revit le sang du Prophète, et dispensateur des miraculeuses effluves. De ces orbes superposés le plus élevé n'a peut-être pas trente pieds, mais quand on suit de la terre à la terre le développement d'un arc qui dépasse de beaucoup la demi-circonférence et que l'œil achève de lui-même, l'impression de grandeur est extraordinaire. A mesure que l'on avance on dirait un autre ciel qui commence à vous envelopper, un ciel rayonnant où se suspendent des nimbes, des gloires successives. A l'entrée de la kasbah chérifienne, l'effet cherché, c'est l'apothéose, et pour le concevoir tout à fait, il faut imaginer, débouchant de la voûte centrale, des escadrons et des cortèges, les pompes militaires et religieuses auxquelles la foi d'un peuple unanime prêtait un sens absolu.

Mais tout ce qui pénètre sous cette porte, — et ce n'est aujourd'hui que la vie merrakchi de tous les jours — s'enveloppe de grandeur et de solennité. Piétons, cavaliers, troupeaux, caravanes, affluent sur la place entre les grands murs, les uns venus du nord, par le couloir que nous avons suivi, les autres, par Bab-er-Rob, de l'ouest et de la plaine. Presque tous s'en vont passer au centre des grands orbes, sous l'obscure croisée d'ogive que l'arche suspend dans sa profondeur. Mais admirables surtout les processions de dromadaires que

la lente oscillation de leurs têtes arides, le long pas qui les enfonce dans l'ombre de la voûte, leur progrès sans hâte, sans bruit, sans vie, toute leur étrange et hautaine solennité harmonisent au style d'une telle architecture.

Au pied de Bab-Agnaou, quel contraste fait un poste de nos petits soldats! La mine vive et délurée sous leurs casques blancs, ils s'étonnent peu de garder un si grave et si grand décor. Un seul, l'arme à l'épaule, est de faction. Les autres devisent, les mains dans les poches, en roulant des cigarettes. Il n'y a pas huit mois que le tricolore flotte à Marrakech.

En face, à l'entrée de Bab-er-Rob, sont les péagers du Pacha, qui flânent d'une autre façon, couchés sur le banc de pierre, somnolant à l'ombre de la voûte; ou bien accroupis en groupes, et jouant aux dés comme les soldats des vieux tableaux de Passion. Une bouilloire à thé mijote à côté d'eux sur des charbons.

Beaucoup de dormeurs et mendiants, par terre, au bas des murs, tout au long de la place, chacun replié sur lui-même, le menton aux genoux, chacun pareil à ses voisins et comme inconscient de leur présence, comme seul au milieu de tous. Funèbres immobilités, atonie des regards fixés sur la poussière. Des malades? des fiévreux? On dirait qu'ils grelottent, tant ils serrent, par en-dessous, leurs guenilles autour d'eux, tant ils s'y enferment, y blottissant le bas du masque, ne montrant juste que leurs sombres prunelles sans vie. Les animaux, la jeunesse finie, peuvent ainsi passer les heures, en des poses qui tiennent à la fois de la veille et du sommeil. Mais à quelques pas du poste français, comme on les sent chez eux, ces misérables, à l'ombre des portes superbes! Leur sérieux farouche, leur parti pris d'inertie fataliste, leur simplicité épique de style, c'est l'Afrique, c'est l'Islam, c'est tout le vieil Orient aux pieds des simples et souveraines Puissances. Sous les grands pylônes de Thèbes et de Memphis qui portaient haut la gloire des dieux et des pharaons, il faut imaginer des rangs de fellahs prostrés en des postures semblables, — une plèbe passive dont chaque individu répétait, comme dans une cité d'insectes, le type, la vie, le rêve de tous ses pères et de tous ses frères.

*
* *

Bab-Agnaou franchie, on arrive tout de suite à la grande mosquée de Moulay Yazid, où le Sultan vient faire ses dévotions du vendredi. Blancs parvis, blancs portiques, blanches et secrètes cours dont nul pied chrétien n'a jamais foulé la pierre. Au passage on entrevoit les files neigeuses de croyants, debout, ou bien les fronts touchant les dalles, dans la gymnastique disciplinée de la prière,

Le minaret a gardé son précieux vêtement de faïence ; il est couleur de turquoise : ce bleu-vert qui est la couleur proprement islamique, et que l'on voit à Stamboul et à Brousse, comme à Damas et à Fez. Faïence aux doux reflets, et que gaufre, du haut en bas, un riche lacis de losanges.

Une telle architecture, la tour qui tranche l'azur de ses arêtes lisses, le rectangle exact de la mosquée, les rangs tout blancs, pareils et parallèles d'arcades : quel symbole plus direct de l'idée autoritaire et simple qui ordonne toute la vie et toutes les vies de l'humanité musulmane? A côté des superstitions obscures, des cultes extatiques et magiques du maraboutisme africain, c'est ici la religion venue des sables d'Arabie, véhémente, précise, rectiligne, celle dont l'idée monothéiste a jailli jadis sur l'Orient comme la première flamme, tout de suite ardente, du jeune soleil en ces latitudes.

Au pied de la belle mosquée s'ouvre une humble place qui ressemble à bien des carrefours de Marrakech et de Fez, mais, tout de même, elle a sa figure, une figure dont j'ai fini par aimer chaque trait en passant là tous les jours. C'est, d'abord, le long portique religieux dont la chaux, si nous venons le matin, est bleue comme de la neige à l'ombre, — et que le soir rosit comme de la neige. Un haut mur démantelé forme le fond de la place, avec une très ancienne fontaine comme on en voit dans les kasbahs des campagnes, — sans luxe de faïences, de stalactites ou d'inscription ciselée. Mais un petit peuple fraternel de bêtes et de gens — des ânes, des chameaux, des femmes, des porteurs d'outres velues — se presse toujours dans la noirceur fumeuse de son double arceau,

buvant ou puisant à sa double cuve. Une immense main de Fatma est à côté, barbouillée à la chaux comme par des enfants ou des sauvages, sur le plâtras d'une masure. De la terre jusqu'au toit, elle se dresse, repoussant de ses cinq doigts ouverts les influences de certains yeux funestes, figurant la sûre formule de conjuration : *khamsa fi aïnek!* Cinq dans ton œil! — Attrape! méchant djinn ou vilain sorcier!

Et pour mieux nous protéger contre les maléfices, il y a l'invariable présence de la cigogne dans sa corbeille, au faîte du vieux mur, qui se présente par la tranche et semble un grand pilastre dressé pour la porter religieusement. Haut érigée sur les deux fils de ses pattes, solitaire dans l'azur, elle mène, sans s'occuper des humains, sa vie de cigogne et de mère dans ce vaste nid de broussailles dont nous ne voyons que le dehors. Comme on sent qu'il est ici chez lui, le grand oiseau marabout, bien plus que les gens qui remuent ou dorment en bas, sur la place, et dont aucun ne fait spécialement, comme lui, partie du paysage. Peut-être est-il né là, sur ce même pan de mur où, chaque hiver, grands et petits attendent son retour. Quelle habitude, sans doute héréditaire, il doit avoir de l'humanité en beurnouss, des chameaux et des baudets, et du champ pâle que font les terrasses de Marrakech, et des femmes que l'on voit, de là-haut, vaquer à leurs éternelles besognes dans les puits carrés des cours, — et surtout du vert minaret voisin, et de l'homme qui vient surgir à son faîte comme une autre cigogne, pour élancer, toujours aux mêmes heures, la même longue clameur solennelle!

Une petite place bédouine, des masures, une fontaine, une famille de gens et de bêtes sous ses noires ogives, un immobile oiseau qui semble le génie du lieu : qu'y a-t-il là qui touche et se fasse aimer si vite? Une Française, dont le mari vient de servir à Marrakech, rentre en France avec lui, et pour nous dire la nostalgie qu'elle emporte, c'est justement ce coin de la ville qu'elle évoquait : « Qu'est-ce qu'il y a dans ce pays pour qu'il vous prenne ainsi? Tenez, sur la route de l'Aiguedal, près de la mosquée, on traverse une sorte de carrefour assez misérable, avec un grand mur disloqué et une cigogne.... Ah! vous avez remarqué l'endroit? C'est une sorcellerie... On ne peut pas dire le pouvoir de ces choses-là... »

*
* *

Un très long faubourg qui conduit tout droit aux esplanades chérifiennes, et puis à la solitude des jardins. Une plèbe active circule entre les logis plâtreux, sans pignons ni fenêtres, dont l'intérieur rappelle ceux que l'on a vus à Pompéi (les Arabes nous ayant conservé la maison gréco-romaine de l'Orient byzantin).

Dans ce cadre classique, sous la bande bleue du ciel qui s'allonge vers la splendeur de l'Atlas, ce qui frappe, ce n'est pas, comme au labyrinthe obscur des souks, le caractère local, musulman, maugrébin des gens et des choses; c'est plutôt l'aspect antique et méditerranéen de cette civilisation. Si Thaïs s'éveillait ici, saurait-elle qu'elle est si loin du Nil et que des siècles ont passé? Dans les bas faubourg d'Alexandrie aussi bien que de Carthage, j'imagine une population très semblable, un même va-et-vient dans la poussière de figures drapées ou demi-nues : citadins, cavaliers, bédouins, parmi des files d'ânes et de dromadaires. Sans doute, aux portes des petits logis d'argile ou de boue séchée, on voyait ces mêmes signes de la vieille magie d'Orient — on les retrouve aujourd'hui jusque dans l'Inde — mains ouvertes, pentagrammes, quadrillages bleus et rouges. Sans doute encore, en des échoppes aussi petites, les artisans besognaient avec les mêmes outils presque naturels; et les marchands, en attendant les clients, s'immobilisaient dans les mêmes postures, — les droguistes, grainetiers juchés au fond de leurs logettes, sous leur balance suspendue, tout en haut de leur tas d'herbes sèches ou de graines; — les autres assis sur leurs chevilles, derrière d'identiques petits étalages : lait caillé, dattes, fritures, huile, épices, goudrons, en des jarres, en des jattes, en des coupes de type invariable et que notre art répète depuis la Renaissance.

Et sûrement, aussi, l'on voyait des femmes de la campagne et du désert vêtues et tatouées de ce même bleu qui signale toujours en Orient les bédouines et, dans notre Afrique du Nord, les berbères, de la montagne. Elles sont nombreuses le matin, les berbères, sur la longue voie que nous suivons pour

aller à l'Aiguedal. La draperie qu'elles portent est la plus archaïque de toutes, une sorte de *khiton* dorien : large étoffe horizontalement repliée par en haut, et que deux fibules de fer attachent aux épaules. Par là-dessus un long voile, qui tombe du turban, entoure à demi le visage, et, glissant sur les bras nus, se prolonge par derrière comme un manteau de cour. Sous ce vêtement il faut imaginer de grandes femmes au visage presque découvert, au teint brûlé, aux yeux cernés de khol. Sur la voie droite, au soleil de dix heures, je les vois qui reviennent par groupes de la fontaine : le bras, cerclé de métal jusqu'au coude, se lève pour tenir derrière l'épaule une longue amphore, — un geste de Panathénées. Et non moins grecs, sculpturaux, le pli flottant qui tombe sur la poitrine, le mouvement, sur les pieds nus, d'une draperie que rompt, au rythme de la démarche, l'aigu d'un genou fléchissant. Mais, surtout, ce qui donne la grandeur, c'est, avec l'impassible sérieux du visage, la ligne oblique et continue qui descend de la nuque et s'allonge en traîne processionnelle dans la poussière.

Je songeais, tout à l'heure, à l'Alexandrie romaine. J'aurais pu dire, la Thèbes de Ramsès, tellement cette humanité, par ses traits divers, rappelle tous les siècles antiques. Mais un presque imperceptible détail suffit à signaler le moment actuel de l'histoire humaine. C'est la petite chose — une sorte de moustique jaune — qui se meut si vite dans le ciel, du côté de l'Aiguedal : l'avion venu l'autre jour de Casablanca, et qui gire à six cents mètres de hauteur, surveillant le pays.

*
* *

La route tourne; on franchit une porte dans un grand mur, et l'on est hors de la ruche humaine, devant toute la chaîne déployée des hautes neiges. Subitement c'est l'espace, une esplanade entre des files de créneaux, la première des solennelles enceintes chérifiennes, faite pour des rangs et des galops de cavaliers en beurnouss.

Le palais est tout près, et le matin, à l'heure des affaires au Dar-Maghzen, cette grande cour n'est pas tout à fait

déserte. Va-et-vient de vizirs, kaïds, scribes, mokhaznis, — les grands personnages reconnaissables à leurs mules luisantes et bien allantes, au fin drap rouge de leurs housses, à leurs mines de sagesse et de dignité, à toute la perfection de leur tenue mauresque : flots et plis de mousseline, de laine crémeuse dont ils s'enveloppent savamment. D'une porte à l'autre ils suivent une piste oblique.

Hors ce cheminement qui ne dure pas, l'enclos est vide et, par-dessus ce vide, une chose fixe d'abord les yeux : à l'autre bout du quadrilatère, au faîte de la clôture, ce bleu triangle profilé tout seul sur l'écran lointain de l'Atlas. C'est le pavillon au toit de faïence où les femmes du Sultan viennent se cacher pour suivre, derrière une grille, les cérémonies du Méchouar. Il se lève entre de noires pointes de cyprès qui dépassent tout juste, comme sur une gouache persane, le bord de la courtine, annonçant les jardins qui se suivent par derrière, et s'en vont finir très loin dans les solitudes de la plaine. Et, dominant tout, la splendide et légère apparition de la montagne, vingt cimes surgies d'un bout à l'autre de l'invisible horizon — blancheurs aiguës, pans vaporeux, incertains luisants de neige — une prodigieuse toile de fond au paysage vide qu'une enceinte militaire compose presque tout entier, et dont un bleu pavillon de femmes, sur une ligne de créneaux, occupe exactement le centre.

Au sortir des perspectives confinées du faubourg, tant d'espace nous arrête. Silence, solitude, abîme de lumière où la théorie des cimes se suspend, presque évanouie, sans relief et sans poids, comme le fantôme d'un autre monde. Au-dessus de ces pâleurs, et par-devant, dirait-on, l'astre darde ses flammes que le sol jaune et les clôtures réverbèrent. Et pourtant quel air on respire ! C'est la vivacité d'une eau courante : un air jeune, allégé d'avoir passé sur les neiges, et qui tressaille en traversant des rayons de feu.

Serré contre un mur qui jette son ombre, on resterait là, sans remuer, dans cette paix splendide du matin que les immobiles aiguilles des cyprès rendent plus sensible. Longtemps on écouterait le silence, en aspirant ce souffle ardent et vif qui sent encore l'altitude, en se pénétrant de la lumière que le

ciel verse à flots, et qui semble l'énergie même, l'énergie visible du monde.

Pas un nuage. Seul un gypaète plane en décrivant de lentes spires, et puis il se fixe. Pendant une longue minute il reste là, sans autre mouvement qu'un frisson imperceptible des ailes. Et soudain il tombe, comme mort, sa chute tout de suite éclipsée par un rang de créneaux.

*
* *

Nous allons parfois jusqu'au Dar-Maghzen, le palais du Sultan, trop moderne, inachevé encore. Une sorte de cloître le précède, dont le péristyle intérieur s'entoure d'une succession de chambres blanches. Ce sont les *benikas* des vizirs et grands fonctionnaires indigènes. Le matin, on rencontre quelques uniformes français (interprètes, officiers du bureau des renseignements) — mais l'ensemble du personnel reste arabe. Nous sommes ici au cœur de la vieille vie politique du Maroc, bien loin, toujours, de l'Europe et de notre temps.

Le long du cloître qu'anime le va-et-vient des mokhaznis, kaids, secrétaires, j'aime à faire le tour de ces loggias. Chacune présente à peu près le même petit tableau où tout est pur et simple religieusement : ombre pâle, ombre transparente entre des murs de chaux. On penserait aux cellules de Saint-Marc, à Florence, si, dans cette candeur, l'orange somptueux d'un tapis de Rabat n'évoquait plutôt une *zaouia*. Sur le tapis, sur les dalles, trois paquets blancs et coniques sont posés : c'est le ministre avec ses *hodjas*, — tous enveloppés de laines qui, de la pointe du capuchon, s'élargissent pour se répandre autour de leurs jambes croisées. Penché sur une tablette pas plus haute qu'un tabouret, l'un ou l'autre trace, de droite à gauche, de la pointe d'un calame, les belles, fantastiques calligraphies arabes.

En d'autres cellules, des vizirs donnent audience. Sur le seuil, des clients, solliciteurs attendent, pelotonnés sur les dalles, peu nombreux : dans ces bureaux de ministères tout se présente réduit, simplifié, à l'échelle de la civilisation

musulmane. Courbé dans un profond *salaam*, les mains au cœur, chacun à son tour vient conférer avec le maître, s'accroupit tout près de lui comme pour une confession. Dans la chambrette blanche, dont la porte reste ouverte, ces deux blancs triangles humains, c'est une image d'Orient légendaire qui rappelle encore les miniatures persanes. Par le caractère islamique des physionomies, par l'aspect général des vêtements, par les attitudes et la couleur, celle-ci me répète exactement une gouache — blanc sur blanc — que j'ai trouvée jadis à l'autre bout du monde musulman, à Jeypore, dans l'Inde du nord-ouest où l'influence de la Perse sur tous les arts est évidente.

Dans les échoppes des souks on peut voir, à chaque pas, des groupes tout semblables. Mais au centre officiel de l'état marocain, ces postures, ces aspects si spéciaux de l'être humain prennent je ne sais quelle valeur singulière. Plus directement qu'ailleurs on sent une longue évolution à part, d'autres formes de l'homme et de la société dont les plus vieilles civilisations d'Orient présentaient déjà les caractères propres. Ces copistes accroupis devant leurs tablettes dans les blanches *benikas* n'eurent-ils pas pour prototypes les scribes de la vieille Egypte, ceux dont on voit encore les cellules aux temples de Karnak et de Denderah?

*
* *

De là jusqu'à l'Aiguedal on chemine longtemps entre deux murs fauves, sous des frondaisons débordantes. Et c'est déjà la joie de sentir autour de soi les jardins, de respirer l'effluve d'un peuple invisible d'orangers. Flots de poussière, lents convois de chameaux qui viennent, les uns de la montagne, les autres simplement du Palais d'été où sont établis nos services d'intendance. Gaîment pointillent çà et là du rouge et du bleu, au long de ce corridor, et nous croisons des pelotons français : zouaves, spahis, chasseurs. Ce matin, devant nous, trois de ces cavaliers se haussaient en sifflotant sur leurs étriers, et à grandes volées de badine, fouettaient les ramures d'oliviers à la crête du mur, éparpillant les feuilles. En pays musulman, où

tout est mutisme, secret, immobilité, un tel geste de jeune énergie qui veut se dépenser prend une signification.

L'Aiguedal — aujourd'hui notre hôpital militaire —, c'est un admirable palais mauresque, résidence d'été du Sultan. Longs patios où les beaux cyprès, leur pied lisse emprisonné dans de la faïence ou du marbre, lèvent leurs noires quenouilles sous des guirlandes de roses roses. Neigeux piliers, aux arêtes savamment évidées, portant le ressaut aigu des larges ogives arabes, et scandant de leur succession les perspectives du péristyle. Portes monumentales de cèdre où s'incruste, sous l'or fumeux, sous toutes les alvéoles et stalactites des auvents, une glorieuse confusion de soleils, d'étoiles entremêlés : le thème invariable du décor mauresque, et qui chante encore aux palais de Grenade et de Cintra. Et puis, dans les longues salles où le jour n'entre que par le porche, après s'être éteint sous l'arche et dans les noires verdures du patio, voici la profondeur d'ombre somptueuse où luisent les plafonds constellés, où s'enténèbrent, aux pages des murs, l'or et la pourpre des saintes sourates : un illisible grimoire énonçant, peut-être, les sortilèges de paix et de sensualité dont nous sentons autour de nous les influences.

Tout ce luxe mahométan dont nos lointains aïeux auraient eu peur comme d'une invention démoniaque : quelle vision de rêve pour les malades dont les yeux s'ouvrent entre deux torpeurs de fièvre, — les petits soldats couchés dans les lits blancs, et que viennent veiller maternellement des femmes de France!

Mais la merveille de l'Aiguedal n'est pas le palais; c'est le paradis de jardins qui s'étend par derrière — la solitude végétale qu'entoure la solitude ardente de la plaine, sous l'écran bleuissant des neiges.

Un paradis dont les portes sont gardées pas deux ou trois braves garçons de chez nous : yeux clairs, visages sans mystère et gentils, évoquant des images de là-bas, de beaux sillons droits, un clocher de village sous un ciel sensible. Chacun monte sa faction solitaire à l'entrée d'un merveilleux jardin de grenadiers et d'orangers fleuris.

Ensuite il n'y a plus personne dans ce dédale de grands clos

qui communiquent entre eux par les brèches et les trouées des vieux murs. Plus rien que le soleil et l'azur, et les peuples de beaux oliviers, et les palmiers surgissants, et l'arome embaumé des étoiles de cire qui stagne entre les rangs et les rangs de clairs feuillages vernis; et la pointe vermillon des jeunes fleurs promettant les grenades, — et aussi les chants, les trilles, les subites querelles des grives et des merles. Et, par-dessous ces musiques particulières, partout présente, comme une âme évanouie dans du bonheur et qui flotte avec les nappes de parfum, la rumeur endormie des invisibles colombes, la même qu'à la Mamounya, mais plus vaste encore, et si faible, régulière qu'on la distingue à peine du silence.

... Un paradis, avant le mal, avant la peur, où ne vit encore que l'innocence des fleurs et des oiseaux. On est si loin des hommes et de soi-même! On a retrouvé la prime jeunesse du monde; et quelle paix, quelle sécurité, quel pur oubli de tout! — on oublierait ici la mort dont l'ombre n'a jamais passé sur ces lieux. Seulement la perfection de la vie, de son moment suprême : frais éclats, beauté, volupté. Et ce divin moment, on dirait qu'il est fixé pour toujours, que cet enchantement, rien ne viendra le dissiper ou le rompre.

Un matin d'avril? A l'Aiguedal? Au Maroc? C'est plutôt l'éternel matin; c'est à jamais le ciel sans tache, les feuillages lustrés, chargés de sèves aromatiques, les fruits d'or, les oliviers pâles de leur écume de fleurs. Et toujours, dans ce calme divin, l'immense, innombrable murmure de l'amour, longuement rythmé comme une respiration d'extase. L'heure est comme suspendue dans un bonheur qui se confond à la lumière. Rien qui parle de la succession des jours.

Là-bas, entre des bouquets de citronniers, sous des panaches suspendus de dattiers, je vois briller les neiges...

... Un paradis, mais musulman, à cause des trop molles délices du lieu, de ses suggestions de repos et de volupté : on voudrait s'asseoir en fermant un peu les yeux pour se pénétrer de silence, de parfums, de pure clarté sans images. Et l'âme islamique aussi peut s'exalter de ces belles ordonnances, exactes et simples comme les parvis et les péristyles d'une mosquée, — de l'immense rectangle liquide, au centre de ce domaine : silencieux miroir de la montagne et de la solitude, — s'exalter

du lustre grave des immortels feuillages, de l'ombre vraiment religieuse de certaines avenues où des oliviers ravinés par le grand âge suspendent leurs grises franges, vous enveloppent de longs rideaux légers, pour plus de paix et de mystère. Tout au long de l'avenue, la ligne d'un rapide ruisseau brille en un mince canal de chaux très blanche. Du secret, de l'ombre, de beaux arbres, le bruissement et la fraîcheur d'une eau vive, quel accord musulman! Voilà bien le luxe et la beauté qu'ont cherchés les émirs dont le rêve s'éternise en Andalousie, aux jardins clos du Généralife et de l'Alhambra. On peut imaginer l'un d'eux, poète, assis là, dans ses plis de mousseline, sur le blanc rebord du ruisseau : il écrit des vers d'amour, riches en métaphores subtiles, en mots dont le vulgaire ne percevra pas tous les sens.

Justement l'avenue sacrée s'ouvre au loin sur un kiosque qui ne semble fait en cette solitude que pour des musiques et des jeux d'amour. A l'autre bout de la voûte ombreuse il se lève dans du soleil. On voit briller entre ses colonnes son treillis blanc, car il est ajouré comme une jolie cage; sous le dernier arceau des oliviers bleuit le bas de sa toiture : un peu de douce poterie turquoise.

Par un jour d'extrême avril, par un de ces midis où la ville se plombe et s'écrase sous le soleil, où les franges des hautes palmes fondent dans l'azur aveuglant, j'ai passé sur le parvis qui précède ce pavillon. A l'intérieur, à travers la dentelle du mur, peu à peu dans un riche demi-jour, j'ai vu paraître, au large, obscur cornet du plafond, des entrelacs d'or et de pourpre confuse. Par terre, au milieu de l'hexagone de faïence dont six colonnes marquaient les angles, sur des tapis aux tons d'or, deux formes humaines s'allongeaient : sans doute de simples jardiniers réfugiés là, à l'heure de la sieste. Mais ils ne dormaient pas. Mes yeux, s'habituant à cette pénombre, distinguaient leurs yeux demi-ouverts, tournés vers le portique où s'encadrait pour eux une pure vision de poésie arabe : l'obscure et profonde perspective des oliviers entre des clartés de verdures et, tout au milieu, le long filet d'eau courante.

Ils ne semblaient pas conscients de notre présence. Ils ne remuaient pas, absorbés dans leur *kief*, goûtant la perfection d'un bonheur que des sultans avaient préparé pour eux-

mêmes : délices de l'ombre (à l'heure où la terre et le ciel s'incendient), de l'ombre parmi des couleurs, des luisants d'arabesques et de faïences ; — paix du beau jardin dont l'image s'inscrit, symétrique et lumineuse, dans le contre-jour découpé du portail ; — et, sans arrêt, le ruissellement endormeur de l'eau froide et volubile....

Ce n'était rien que deux jardiniers à l'heure de la sieste. Mais, après avoir longuement erré dans ces jardins déserts, on avait l'impression de rencontrer enfin, au centre de la splendide solitude, l'âme humaine, celle qui avait voulu, ordonné ce royaume du silence et du rêve, et qui, maintenant immobile, cachée dans sa retraite d'ombre, ne faisait plus que le refléter.

VII

LES GRANDS KAÏDS

Visites à quelques personnages indigènes : vizirs, pachas, chefs de tribus. De ceux-ci, me dit-on, le rôle a plutôt grandi depuis l'occupation française ; ils n'ont jamais été les feudataires indépendants, les puissants barons héréditaires qui nous furent décrits. Le Sultan nommait et déposait très bien les grands kaïds. Aujourd'hui nous les ménageons, nous les flattons, nous servant d'eux contre les dissidents, de l'autre côté de l'Atlas. C'est une politique : nous n'avons pas assez d'hommes pour mener des opérations de l'autre côté des neiges et nous aventurer dans le Souss où le moindre échec devrait être aussitôt réparé. Car on ne règne ici que par le prestige. Qu'un Goundafi, qu'un Ayadi soldés par la France, se laissent battre, qu'El-Hiba leur fasse des prisonniers, ce n'est que tant pis ; nous ne sommes pas obligés de suivre : le drapeau français n'est pas engagé.

Hier matin, par hasard, j'ai vu rentrer l'une de leurs harkas, celle du Goundafi. Gagnant obliquement la ville vers Bab-Doukkala, elle venait d'atteindre l'angle que pousse, par là, le rempart dans la plaine pour enfermer les jardins de la Mamounya. Le long du vieux mur ébréché, à travers la pierraille et les crevasses d'une terre couleur de feu, c'était une pauvre troupe

de cavaliers disparates : nègres, mulâtres, berbères guenilleux sur leurs maigres rossinantes, avec cet air de singes affaissés dans leurs oripeaux, après des exercices de cirque, qui m'avait frappé jadis, à Fez, chez les soldats du Sultan. Babouches pendantes ou pieds nus, leurs fusils sur le dos, — de longs fusils cerclés de cuivre, quelques-uns, incrustés d'ivoire, dignes des panoplies de nos pères — ils passaient à la queue-leu-leu : frise étrange sur l'immense plan rouge qui fuit dans l'ouest où rien ne le peuple ni le limite.

Et pourtant ils rentraient en victorieux, le Goundafi ramenant un kaïd du Souss, Si-El-Arbi Dardouri, son beau-frère dont il avait décidé la soumission, — l'un et l'autre reconnaissables à leurs purs et blancs beurnouss dans la procession dépenaillée.

Est-ce bien sérieux? Ceux de nos amis — anciens résidents, algériens, arabisants, — qui peuvent suivre de près les mouvements de l'âme indigène semblent en douter. Suivant eux un kaïd fait toujours de la politique, la sienne, laquelle ne connaît que deux mobiles : l'intérêt personnel; la jalousie à l'égard des autres kaïds. Dans une société dont l'un des traits propres fut de tout temps l'instabilité des gouvernements, la grande affaire, pour un chef de tribu, c'est de se maintenir et grandir à travers tous les changements du pouvoir; c'est de guetter le premier signe de faiblesse du maître ou parti qu'il sert, pour s'offrir à temps au compétiteur. Calcul délicat, surtout aujourd'hui, quand d'un côté sont les roumis, dont on connaît mal les ressources et les fins véritables. L'an dernier El-Hiba, l'homme de la guerre sainte, régnant à Marrakech, les kaïds semblèrent à ses pieds : ils n'eurent pas un geste pour défendre du pillage les maisons des Européens. Cependant ils regardaient au nord où remuaient les Français. Ceux-ci franchiraient-ils l'Oum-er-Rebia? A ce signe se révélerait ce qui est écrit. Tant que le Roumi ne dépassait pas Mechra-ben-Abou, on pouvait douter qu'il se risquât dans le sud. S'il traversait la rivière, il marcherait tout droit sur Marrakech.

Ce signe donné, le marabout put sentir à certaines nuances que les kaïds allaient séparer leur fortune de la sienne. Des yeux qui se détournent, un service qui se néglige, une visite attendue qui ne vient pas, c'est assez, en pays arabe, pour

avertir celui dont baisse le prestige du dangereux changement d'atmosphère. Enfin, les fuyards de Sidi-Bou-Othman paraissant un soir, sous Bab-Doukkala, les grands firent le pas décisif. Il s'agissait de rendre au victorieux l'éclatant service qui forcerait sa faveur. Le marabout s'était saisi des Européens qui n'avaient pas fui Marrakech à son approche. Les chefs lui dirent : « Rends-nous les roumis sains et saufs, et tu pourras gagner la montagne en paix avec tes hommes, tes femmes, tes esclaves, tes bêtes ». Probablement El-Hiba attendait cette offre et ne gardait les chrétiens que pour négocier s'il était vaincu.

Allah récompense les sages, et les croix d'honneur vinrent illustrer les blancs beurnouss des kaïds. Surtout, comme on croyait avoir besoin d'eux, on fut discret : on ferma les yeux sur leurs « mangeries ». Elles dépassent aujourd'hui, nous disait un cadi, un hadji respecté, ce qu'on avait connu, et le peuple en vient à regretter l'ancien régime. Et pourtant, telle était la corruption sous les anciens sultans, qu'on entendait alors fréquemment répéter dans les souks : « N'importe quoi plutôt que le maghzen actuel! Tout, même un gouvernement de youdis! » Les chrétiens furent accueillis avec espoir, car on avait des nouvelles de Fez; on savait que les Français y avaient établi l'ordre, la sécurité, bien mieux, qu'ils enseignaient aux Fahsis à s'administrer eux-mêmes. Hélas! pour les Marrakchis la désillusion est venue. Jamais les grands n'ont eu la main si rapace et si dure. Au moins les anciens sultans régnaient : quand un chef avait trop pillé, ils le mandaient à Fez-Djdid, le forçaient à rendre gorge, parfois le retenaient dans leur basse fosse du Dar-Maghzen. Les volés ne revoyaient pas leurs douros, les bâtonnés gardaient leurs coups de bâton, mais quel baume au cœur de l'opprimé, et quelles louanges au Dieu vengeur!

*
* *

Je résume ce que nous disait ce cadi, un puissant mulâtre, de mine intelligente et grave, et dont l'horizon, élargi par ses voyages de pèlerin, dépasse de beaucoup celui d'un musulman

ordinaire. Derrière les souks, dans la dernière cour d'une maison assez pauvre, nous étions allés le saluer, et nous l'avions trouvé seul, malade. Malgré nos protestations, il nous avait fait asseoir à son chevet, et peu à peu, chose surprenante chez un arabe, il s'était mis à parler vraiment, à parler avec une confiance grave et nuancée de quelque mélancolie. Trait plus singulier encore, ce *hadji*, ce docteur en théologie musulmane (il avait commenté les *hadits*, dix années durant, à la Mecque et à Médine) semblait sincèrement désirer le succès des roumis.

« Longtemps, disait-il, j'ai cherché ce qui manque aux Croyants pour égaler les chrétiens en force et en richesse. J'ai vu Oran, Tunis, et le Caire, et Damas. A La Mecque, où j'ai vécu, trois cent mille musulmans se réunissaient chaque année sous des tentes. Il en venait de Chine et de Perse, de Stamboul et du Mahgreb ; ils parlaient des langues différentes. Mais j'ai compris que tous étaient également pauvres et désarmés devant vous. Et la raison, que je croyais cachée, en est simple : c'est que vous pratiquez le précepte du travail, qui est dans le Koran, et qui, tu le sais, n'est pas dans l'Évangile. »

Tristement il insistait sur cette idée de la paresse musulmane, et comme nous invoquions alors la différence des climats, le soleil d'Afrique et d'Asie qui conseille aux roumis eux-mêmes les sages immobilités, il eut le geste et le sourire de celui qui rend grâces. Non, non ! — il comprenait notre intention, il remerciait notre courtoisie, mais il refusait cette excuse. Il savait : il s'était arrêté en Égypte, qui est sur la route du Lieu Saint, et où le soleil n'est pas moins chaud qu'à Marrakech. Il y avait vu l'industrie des Européens et, sous leur direction, celle des indigènes : l'irrigation plus large, les cultures de blé, de coton, de canne à sucre qui s'étendent chaque année plus loin des deux côtés du fleuve, l'enrichissement et toute l'activité du delta. Peut-être, sous le sage gouvernement des Français, le Maroc, si pauvre, allait-il devenir une Égypte d'Occident. Dieu l'accorde ! *incha'llah !* Il l'avait espéré.

Une tristesse se décelait dans son accent. Il n'avait pu souhaiter le Protectorat, mais il s'était résigné, comprenant la nécessité de l'événement et, même, qu'il était juste. Dans cette petite chambre, que meublait seul le lit de fer, il y avait

quelque chose de touchant à l'aveu d'un Croyant que sa foi n'aveuglait point aux infériorités de l'Islam. Quel était le fond d'une pensée qu'il ne pouvait nous livrer tout à fait? Théologiquement, comment ce docteur expliquait-il la vertu supérieure qu'il reconnaissait aux chrétiens, et la prééminence de leurs œuvres sur la terre?

Il revint à la politique et aux kaïds. Oui, le Maroc allait sans doute connaître des années d'abondance. « Mais, ajoutait-il, pardonne ma franchise. Je sais que les Français aiment la justice, et que s'ils tolèrent en ce moment l'oppression des petits par les grands, c'est qu'ils comptent sur les grands pour les aider à soumettre les tribus de l'autre côté de la montagne. Alors seront établis l'ordre et la loi, et les brebis défendues contre les mauvais bergers. Seulement méfiez-vous que les kaïds ne fassent attendre longtemps ce jour-là. Ils n'ignorent pas que, le faux marabout vaincu, leurs plus beaux jours seront finis. Ils ont vu l'aéroplane, le canon, et comprennent que le Roumi finira par gouverner comme il l'entend. Mais d'habiles gens savent faire durer le plaisir. On peut prendre le thé avec un beau-frère dans le Souss. On peut causer avec El-Hiba lui-même, arranger avec l'un ou l'autre de petits succès, amuser les Français. Rien ne presse : tu sais le mot du Maroc : *Chouïa, Chouïa...* »

Bien entendu nos chefs voient clair et préféreraient agir directement, mais pour passer l'Atlas et réduire El-Hiba, il manque vingt mille hommes : la force dont dispose en ce moment le général Brulard suffit tout juste à garder Marrakech. Pour mener la lutte contre le Marabout on n'a que les ressources indigènes dont on connaît et dont on tâche à corriger les défauts.

Par exemple, quand on combine une expédition, on prend soin d'y réunir plusieurs kaïds. On compte sur leur individualisme berbère, sur leurs inextinguibles jalousies mutuelles pour les exciter à se surveiller, à se dépasser les uns les autres. Aux honneurs, aux flatteries du maghzen français ils se montrent sensibles, et chacun trop envieux d'un succès de guerre ou de diplomatie pour laisser un rival se targuer d'un faux mérite. De ces jalousies, des mœurs qui les traduisent, et qui

rappellent l'Italie du moyen âge, un curieux exemple nous était donné le jour même de la triomphante rentrée du Goundafi. Nous dînions, ce soir-là, avec un officier supérieur, chez un fonctionnaire maure du quartier de Bab-Doukkala. On commentait l'événement du jour, quand notre hôte nous offrit de nous en présenter incontinent le héros, son ami, son voisin. Il n'avait qu'à lui envoyer un mot pour l'inviter à finir avec nous la soirée... Un quart d'heure plus tard, le mokhazni rapportait la réponse écrite. Le Goundafi remerciait, il implorait le pardon, mais la prudence l'obligeait à remettre au lendemain matin la joie de revoir son ami. Il n'était pas assez bien avec un certain seigneur, principal habitant du même quartier, et tout-puissant en ce moment à Marrakech, pour oser s'aventurer dans la rue à la nuit close.

*
* *

J'ai vu chez eux la plupart de ces magnifiques : l'Ayadi-Er-Rac'hmani, kaïd des Rac'hmana, le M' Touggui des Tougga, le Goundafi, le Madani-El-Glaoui et son frère, le Pacha. Celui-ci réside en un palais dont le dehors annonce le faste. Le luxe des autres reste secret. Derrière une clôture quelconque d'argile séchée, un morne mur aveugle, c'est un paradis privé qui se cache : libres jardins d'oliviers, de palmiers ou de fleurs, enveloppant des pavillons de sieste et de musique, graves jardins cloîtrés où de ténébreux cyprès, autour d'une grande coupe d'eau vivante, exaltent la blancheur des arcades; enluminure infinie du décor arabe dans la pénombre et la paix des longues chambres où les seuls meubles sont des divans. De grandes familles peuplent ces retraites. Chez le M' Touggui, où Si-Bou-Talib nous accompagnait encore, on dit qu'il y a trois cents femmes, et que le nombre des esclaves mâles est le même. Nous entendions flotter au loin de vagues, interminables mélopées chromatiques. C'étaient, nous dit notre ami, les favorites qui prenaient leurs leçons de musique. Mais à ce qui est *heurm* (interdit, secret) nulle allusion n'est permise. Il fallait faire semblant de ne rien entendre.

Ce M' Touggui, chef d'une grande tribu, n'a rien d'ailleurs des pachas byroniens. Un vert et pétillant vieillard, un peu asthmatique, envahi par la graisse, et dont l'œil borgne souligne de ses clignements les propos de belle humeur et de cordialité. Il me rappelle certains vieux bourgeois que j'ai connus jadis dans ma province, et pour la physiologie, le tempérament, un médecin de chez nous le classerait avec plusieurs de ses clients. Mais sur le fonds de commune substance humaine, quels caractères spéciaux, imprimés par la civilisation différente! Ce petit grand-père à mine humouristique et opiniâtre, c'est un musulman fataliste; il exerce sur une tribu — des milliers d'hommes — un pouvoir de despote. Il compte ses esclaves par centaines. Un peuple de femmes réchauffe bibliquement sa vieillesse.

Dans une petite chambre d'audience, accroupi dans sa *djellab'*, il devisait avec des gloussements brefs, de vifs mouvements de tête, égrenant les boules d'un chapelet d'ivoire qu'il oubliait, parfois, pour se caresser les orteils. Il parlait avec une malveillance allègre de ses pairs, — du Goundafi, un brouillon, qu'il accusait d'avoir dérangé pour longtemps le pays. Oui, oui! c'était de lui qu'étaient venus tous les troubles au temps d'Abd-el-Aziz. S'imaginant en défaveur et craignant pour son kaïdat, il avait fait croire au Madani, à d'autres, que le Sultan, qui cheminait tranquillement vers Marrakech, venait les déposer. « Alors, tu sais, ils coupèrent la route d'Abd-el-Aziz, et puis inventèrent Moulay-Hafid... Ce Madani! Ne manque pas d'aller le voir! Lui aussi a des souvenirs... Il a particulièrement connu Moulay-Hafid. Il te contera l'histoire de certaine colique fâcheuse qu'un grand vizir attrapa en dînant avec son maître, et de la visite empressée que celui-ci rendit le lendemain matin au cher ami presque mort!... »

Et les zigzags de la conversation nous menant ensuite à l'aéroplane. « Mais certainement, j'ai vu... J'étais à la fête de la Menara : la chose s'est élevée dans les airs. Quelle merveille! Les Français sont de grands *fqihs*. Mais l'Hadj-Thami s'est fait expliquer la machine, et il raconte qu'il a compris. Et c'est vrai qu'il n'a pas eu peur! Il a fait serrer d'une corde son beurnouss, il s'est assis entre les ailes à côté de l'officier, et *vrr*, *vrr*, le voilà qui traverse le ciel jusqu'au Gheliz, comme

Bourak, le cheval du Prophète! Quand il a su cela, Hadj-Bou-Chaib, le khalifa du grand vizir, s'est écrié : « Un Chleuc'h en aéroplane! Et moi qui suis un Arabe! » Mais au moment de s'envoler à son tour, il tremblait; il a dit que c'était la fièvre, mais on l'a vu faire sa prière. » Des clignements de l'œil borgne commentaient ironiquement ces potins.

Par une longue galerie qui longe des parterres intérieurs — roses, pieds d'alouettes, anémones — le vieux seigneur nous a menés prendre le thé dans un grand jardin de palmes. Les musiques n'avaient pas cessé. Scandées de pulsations sourdes, elles nous arrivaient comme des bouffées de parfums arabes, entretenant de leur magie l'atmosphère étrange. Soudain une clameur féminine interrompit ce concert, d'aigres cris de querelle — lointains d'abord, et qui, très vite, se rapprochèrent. Alors, au moment où nous arrivions au pavillon de thé, un incident fâcheux : l'apparition glapissante d'une de ces belles mystérieuses auxquelles nulle allusion n'était permise. Insensible à la présence des étrangers, dévoilée, elle se jeta sur le maître, tordant ses bras et clamant ses griefs. Il la repoussait, la grondant à voix basse et rapide comme une petite fille colère que l'on veut dominer et ramener aux convenances. La scène se prolongeant, deux noirs emmenèrent cette furieuse. Lui, paterne, se tourna vers nous, les deux mains levées, avec le sourire qui signifiait : Eh oui! ces choses arrivent.... Avec les femmes!... vous êtes gens d'expérience et d'éducation!...

Enfin la cérémonie du thé, dans le grand kiosque circulaire. Deux personnages avaient surgi — « ses confidents », nous souffla Si Bou-Talib; d'abord un neigeux vieillard, très islamique, d'allure un peu morose, et puis un petit maigre : barbe de jais, œil luisant, mine à la fois chafouine et doctorale. Tous trois, dans leurs mousselines blanches, s'affaissèrent d'un mouvement égal sur le tapis, et notre ami, au geste cordial de l'hôte, prit place sur le même rang. Sous le portique, un beau Soudanais, le poignard courbe au côté, préparait le thé suivant les rites, n'oubliant pas d'échauder d'abord la théière, de goûter, en faisant claquer sa langue, le brûlant breuvage, et puis le présentant avec les gâteaux d'anis et les « cornes de gazelle » sur un grand plateau Louis XVI que le vieux kaïd, avec le geste d'importance qu'il fallait, nous signala comme

un cadeau de son grand ami, le Général. Il s'était remis à parler avec feu, louant le thé qui rend l'homme intelligent, blâmant les boissons qui enivrent, s'étonnant que le sage Président de la République n'en interdît pas l'usage à son peuple. Malheureusement on commençait à en vendre à Marrakech; mais tant que lui, le M' Touggui, serait vivant, les Tougga n'y goûteraient pas, à ces liqueurs de péché! Et ni kif, ni tabac non plus! C'était sa loi. Il n'aimait ni les fumeurs ni les priseurs. Seulement le thé, sous peine de bastonnade ou de prison!

A sa droite et à sa gauche, les deux « confidents », le rosaire aux doigts, opinaient, approuvant de la tête ces propos despotiques, parfois jetant à la traverse un mot chaleureux et bref: « Tu as raison!.. Le jugement vrai est avec toi! » Et sous la joaillerie confuse du plafond, entre les colonnettes qui découpaient derrière eux l'azur ardent et les fonds de palmes, ces quatre encapuchonnés, avec leurs mines sentencieuses, leurs gestes schématiques à force d'expressive simplicité, toute la stylisation de leurs personnes, c'étaient des figures que nous *reconnaissions*, les ayant devinées dès l'enfance, en lisant dans le vieux livre de Galland les histoires merveilleuses de cadis et de vizirs.

La formule d'adieu fut jolie. Il nous conviait à partager son repas (on apportait déjà l'aiguière des ablutions), et nous déplorions de ne pouvoir céder à ses insistances. Alors, levant la main, avec l'air de la sagesse qui se résigne : « Eh bien donc! dit-il, puisque tu ne veux absolument pas, entre nous ce sera seulement l'amitié. Qu'elle soit durable! »

*
* *

Tout autre, réticent, énigmatique, ténébreux, bien plus arabe, m'est apparu l'Ayadi (El-Ayadi Er-Rac'hmani, kaïd des Rac'hmana) qui nous reçut, lui aussi, à l'ombre de ses palmiers. Grande et grave silhouette dans la simple *djella'b* qui tombe tout droit sur ses pieds nus; des prunelles dont la nuit se dilue sur les bords, troublant la cornée, comme il arrive chez les races tropicales. L'ombre du khol cerne à demi ces

grands yeux où, par moments, passe un noir éclair : regard mystérieux, lointain, où rien de sûr ne se laisse lire. On sent des ardeurs qui couvent, le sombre feu sémite. La tenue si droite, le vêtement qui s'évase, la noire toison bouclée qui lui tombe sur la poitrine font penser à quelque roi de bas-relief assyrien.

Sa main droite, blessée d'un coup de feu, n'a que des gestes de noblesse et de cérémonie ; mais un rival qu'il recevrait dans une de ses kasbas n'oublierait pas de se méfier. Parole prudente, enveloppée de formules de cérémonie, de religion où la personne se dissimule comme en un blanc beurnouss. « Tu te portes bien ?... Tu te portes vraiment aussi bien que tu veux ?... Et tes affaires vont bien ?... Et tu as les meilleures nouvelles de tes amis ?... Que Dieu soit remercié ! »

Nous savions qu'il se préparait à partir pour l'Atlas, et nous le félicitions de faire parler la poudre : il ne répondait que par de larges et solennels *incha'llahs*. Et, commentant notre prochain départ, il prit un air plus grave pour émettre cette pensée : « Voilà, il était écrit que pendant trois semaines tu foulerais le sol de Marrakech, tu boirais l'eau de Marrakech, tu respirerais l'air de Marrakech... Maintenant tu vas tourner une autre feuille du livre. »

Une seule fois quelque chose du fond personnel est apparu. Il était question du Hadj-Thami et de son projet de voyage en France. Il interrompit : « Maintenant », dit-il, ironiquement, « le Hadj-Thami va dans l'Atlas pour faire avec moi la guerre, — Dieu le permette !... Ce qu'il fera plus tard, on le verra plus tard. Le Pacha parle beaucoup de ce qu'il fera... »

La flamme noire a passé dans ses yeux. Si les deux chefs ne s'entr'aident guère dans l'Atlas, on peut compter au moins qu'ils se surveilleront.

*
* *

Ce Glaoui, l'Hadj-Thami, pacha de Marrakech, et que la France favorise, peut exciter la jalousie de tous ses pairs : c'est le plus grand des grands, et sa figure l'annonce prince. Devant son palais, près de Bab-Doukkala, parmi les mules et les chevaux tenus en main des personnages qui reçoivent audience,

j'ai vu chaque jour une plèbe patiente, rang sur rang, border la rue. Accroupis sur le petit galet, les yeux tournés vers le porche où les gardes comptaient leurs coups de dés, ils attendaient la Présence, l'apparition du Puissant qui comptait plus pour eux que tout le maghzen français, étant de leur race, intelligible, pareil à ceux qu'avaient connus tous leurs pères. Ils étaient de sa *gens* : dans certaines rues de la vieille Rome, devant les maisons d'un Pompée, d'un César, j'imagine, du matin au soir, une semblable clientèle.

Je passais là quand je l'aperçus pour la première fois. Monté sur une bête superbe, voilé de blanc jusqu'aux pieds, mince et strict, il sortait de son palais, précédant trois de ses cavaliers. Une clameur monta de la foule qui se mit à courir pour le suivre : quelques-uns se poussaient, cherchant à baiser son étrier. Déjà, au tournant de la rue, il prenait le galop, quand une vieille Berbère, au risque de se faire tuer, se jeta à la tête du cheval qu'il cabra, l'arrêtant net. D'une voix aiguë et tendre à la fois, où passaient des inflexions de caresse et d'imploration, avec toute la grimace de la douleur, plus expressive et pitoyable chez ces pauvres femmes indigènes, elle clamait sa plainte à celui qu'elle appelait sans doute des antiques noms orientaux qui flattent : *Notre Seigneur* (*Sidna*)... *Maître*... *Redresseur des Torts*... *Protecteur des Pauvres*... Une mère, peut-être, qui suppliait pour un fils prisonnier. Lui, courbé bas sur la crinière de sa monture, et qui sentait les regards et l'attention du peuple, semblait l'écouter. Quelques instants il resta là, penché tout près d'elle dont la gesticulation s'excitait, la fixant de ses grands yeux de noirceur trouble et douce, les lèvres aiguisées de son sauvage et fascinant sourire. Et soudain, impatient, il piqua des deux, enlevant sa bête qui bondit de côté. La femme manqua tomber. Des gardes s'en saisirent et l'entraînèrent. Derrière un voile de poussière, il poursuivait sa route au galop, sa longue boucle de Filali volant au vent de sa course.

Un tel geste, aperçu par hasard, ne prouve rien, mais, tout de même, il fait rêver. On perçoit directement le vieux fonds des sociétés orientales, la relation antique de la multitude anonyme, des fellahs indiscernables comme les mouches, et des grands qui règnent sur leurs têtes, — celle qui nous apparaît

figurée en ces bas-reliefs égyptiens où, par-dessus des rangs serrés de petits humains, se dresse, fouet en main, une haute silhouette impérieuse et linéaire. Le fouet d'ailleurs sévit chez la plupart de ces chefs : il arrive qu'un visiteur européen, en avançant vers les sourires et les salutations de l'hôte, entende les coups et les cris. Il arrive qu'au bureau de la place un esclave en sang vienne se réfugier, et le maître, qui n'a reçu jusque-là que faveurs de l'autorité française, s'étonne que nos officiers refusent de le lui rendre. On m'assure que, l'an dernier, il est arrivé pire, et Droin, dans un saisissant et véridique poème [1], a évoqué la scène, une scène d'Orient tragique. Au cours d'une soirée de musique, dans une grande maison de Marrakech, une enfant (amenée, peut-être, comme tant d'autres, du Sénégal derrière les chameaux), une fillette de douze ans laisse tomber un plateau chargé de tasses. Au fracas qui l'arrache aux béatitudes du rythme, celui qui donne la fête sursaute, dégaine et lui plante son poignard au cœur. Et dédaigneux, se laissant retomber sur les coussins : « Qu'on m'enlève cette charogne ! »

J'ai revu de près et plusieurs fois le beau Filali. Une telle figure, toute de réserve et d'aristocratie, semble la fleur d'une race et d'une civilisation : fleur à part, étrange, hors nature, parce que l'élément commun en est éliminé et qu'elle ne manifeste plus que le parti pris, prolongé pendant des générations, d'une certaine culture.

A travers les rangs de la clientèle — les gens du banc qui peuplent les vestibules du palais — conduits par des gardes qui nous remettaient à d'autres gardes, nous avions gagné le péristyle d'un jardin clos, et nous attendions devant un décor où tout semble disposé pour faire oublier l'heure. Immobiles comme des flammes noires les hauts cyprès, en groupes symétriques où l'on reconnaît les belles ordonnances de l'Islam, montent dans le rectangle bleu du ciel, et parlent de religion, d'éternité. Mais la splendeur de la jeune saison court de l'un à l'autre avec les roses : molles roses rouges, en grappes, en guirlandes suspendues, quelques-unes enroulées jusqu'à la pointe des ténébreuses quenouilles. Et leur parfum s'enferme

1. *La Fête chez Ba Hamed* dans *Du Sang sur la Mosquée.*

avec celui des beaux orangers, avec le perpétuel murmure de la vasque débordante, dans le quadrilatère de pures arches blanches.

Nous attendions sous la pourpre et l'or confus d'un portail, à l'entrée de la chambre d'audience. Des personnages indigènes, en groupes, s'espaçaient. Des *hodjas* faisaient les honneurs. Une silhouette blanche parut, si droite, si simple, d'un blanc si nu que je compris que c'était lui. Nous ne l'avions pas vu venir, ce maigre moine de haute race; personne ne l'avait annoncé; il surgissait seul, en silence, le plus simple de tous, sans même un poignard à sa ceinture. Je le vis d'abord de profil, et j'eus tout de suite le sentiment d'un rythme spécial de sa personne : la démarche, la tenue avaient la légèreté suspendue d'un animal de vitesse, oiseau, sloughi, cheval de sang.

Ce jour-là nous n'avions pas d'interprète. Les paroles de cérémonie prononcées, il nous promena par les patios et les plus belles salles de son palais, s'exprimant surtout par ses regards et ses gestes : gestes variés, délicats de la main sèche et sombre, le pouce et deux longs doigts remuant seuls, tour à tour, levés, écartés, réunis, en mouvements mesurés de sensibilité juste et vive, — ou bien la paume s'ouvrant, retournée, sur l'immobile poignet, comme pour offrir ou noblement accueillir. Ses regards, plus parlants quand il se taisait, presque magnétiques dans nos minutes de silence, me pénétraient du charme et de l'étrangeté de sa personne. Quel contraste avec les gras bourgeois maures de Marrakech, avec les épais sultans mulâtres que j'avais connus! Son visage s'enfermait dans un voile qui ceignait le front et dont les plis pendants se perdaient dans le beurnouss : une sorte de *coufieh* comme en portent les chefs bédouins d'Arabie, et qui m'évoquait les ardeurs du désert. Face aiguë, profondément creusée, toute en traits, d'un seul ton aride et sombre de hâle. Des yeux extraordinaires de grandeur, des yeux inhumains et doux, avec je ne sais quoi de léthargique, de nocturne, la prunelle d'une seule noirceur liquide, comme si la pupille dilatée l'emplissait tout entière. Des lèvres obscures, ridées, épaisses, mais qui s'effilent longuement aux commissures comme celles des statues archaïques de la Grèce; la moustache coupée ras, réduite à un trait d'ombre, en découvrant tout le bel arc. Un perpétuel sourire retroussé sur les dents sauvages,

— énigmatique dans le sérieux profond de cette figure. Quelque chose enfin d'ardent, de brûlé, de consumé. Un air de lynx au repos, ne montrant que sa grâce et son souple velours, mais dont on pressent les griffes, et qu'il peut bondir.

Il allait près de nous sous les arches, très droit, de son pas muet et léger. Un pas dont le beurnouss flottant, et de ligne sévère, répétait la cadence en l'élargissant. Dans cette démarche il y avait de la danse, et pourtant une dignité simple et sûre de soi, une noblesse souveraine. Il nous désignait les jardins, les architectures de son mouvement délicat des doigts et de la main : main sensible, plus expressive en l'absence de tout autre geste, seule chose vivante hors des longues laines blanches. Je songeais à tout ce que j'avais entendu conter de lui : aux centaines de lieues de son territoire qui, dépassant l'Atlas, s'en va jusqu'au Sud Oranais, à ses châteaux forts, à ses prouesses de cavalier et de guerrier, à ses rapines, aux haines et méfiances qu'il excitait. Il passait pour cruel envers ses esclaves...

Ce Berbère aux aspects de félin, créature de la montagne et du désert, on comprenait mal qu'il se trouvât pacha, magistrat, administrateur d'une grande cité. Marrakech, sans doute, lui était une riche proie.

C'est un poète. A notre seconde visite nous l'avons trouvé seul, couché sur des coussins, entre plusieurs livres reliés de beau maroquin rouge qu'il nous permit de regarder. L'un, édité au Caire assez récemment, mais déjà célèbre, paraît-il, dans tout l'Islam, était un recueil de poèmes égyptiens, en arabe littéral (qu'il a jadis appris d'un *taleb* dans son château natal de la montagne), avec portraits de l'auteur en stambouline et en fez, et de la dame, objet des strophes d'amour, perdue dans les infinis volants d'une mirifique robe à ramages et plus plissée qu'un accordéon. L'autre volume, manuscrit, calligraphié par son secrétaire, ne contenait, sous les arabesques or et vert des titres, que le florilège de ses poèmes favoris, avec des notes à l'encre rouge de sa main : des pages vides attendaient ses admirations futures. A nos questions, que le vif et gentil Si-Bou-Talib, aux yeux d'oiseau, lui posait en demandant pardon d'un sourire, il répondait par

des mots brefs, prononcés à voix lente, et dont une inclination de la tête, l'attention de son chaud regard obscur accroissaient la gravité. Il daigna nous laisser savoir que lui-même composait, et même, à ce propos, qu'un malheur venait de l'atteindre : la mort de son maître de poésie, qui ne l'avait jamais quitté depuis l'adolescence ; — un grand, un très grand deuil. Si-Bou-Talib, en homme de tact, laissa tomber son sourire. Un silence s'imposait.

Un troisième volume nous attirait ; mais notre ami, tout en nous en soufflant le titre, nous avertit d'un signe que, sur celui-là, nulle question ne serait séante. C'était un *Guide des Vertus*, pieux ouvrage dont un hadji ne se sépare pas, et qui participe du secret de la religion. Voilà ce qu'il médite après les nuits de plaisir, lui l'âpre cavalier berbère, le moine blanc aux yeux de caresse et de nuit. Couché sur les coussins, seul au fond du grave jardin cloîtré où chante le jet d'eau, il se délecte en connaisseur aux métaphores de la poésie, ou se perfectionne en sainteté en méditant son *Guide des Vertus*.

Il finit par sortir de sa lente allure cérémonieuse, et du feu s'alluma dans ses yeux quand la conversation se posa sur la chasse et les chevaux. Il eut alors son expression de félin qui va bondir, celle que je lui vis, plus tard, à la fête hippique du grand méchouar, quand, tapi dans l'ombre de sa tente, solitaire et replié sur lui-même, le profil aigu et fixe, toute la vie réfugiée dans les prunelles, il guettait les sauts de nos cavaliers.

« Non, traduisait le Tlemçami, il dit qu'il n'y a pas de lions dans l'Atlas ; il tire de grandes bêtes qui ont des cornes (des mouflons ?) ; il les attaque à cinq cents mètres ; on reste en chasse plusieurs jours... Il dit que, derrière la montagne, dans son pays du Tafilelt, il chasse à courre avec les sloughis. Il dit aussi que, là-bas, il y a des buveurs d'air qui sont les meilleurs du monde : des naseaux de sang, des crinières d'une beauté ! — et si généreux qu'ils galopent indéfiniment, sans boire ni manger, sans connaître jamais la fatigue. Il faut les arrêter pour qu'ils s'arrêtent. » D'un signe de tête l'ardent chasseur nous confirmait ce prodige. Je pensais aux chevaux de la reine de Saba qui courent d'un train égal pendant trois lunes, une pierre entre les dents pour mieux fendre le vent.

Il voulut, cette fois, nous conduire jusqu'en haut de son

palais, œuvre d'un architecte indigène en qui se prolonge encore la vieille tradition d'art sarrasin (j'ai même cru voir dans les architraves du second patio un très lointain souvenir des Achéménides, une stylisation de têtes de taureaux). Malheureusement, dans les chambres les plus somptueusement décorées, des séries de lits — les plus petits, en cuivre doré, venus évidemment d'Allemagne ou d'Angleterre — s'étageaient depuis le milieu de la grande salle jusqu'à la monumentale couche de parade qui monte le long du mur. Il nous fit admirer ses plus rares et récentes merveilles : un piano, des commutateurs de lumière électrique, un téléphone pour parler avec le général et même, à Rabat, avec le Résident. Son maigre bras couleur de bronze sortit de ses voiles blancs quand il nous en présenta le récepteur. Entre le présent et le fabuleux passé, l'intervalle des temps était aboli. Je croyais voir le téléphone chez un satrape de Darius.

Les ardeurs du soir affluaient au ciel comme nous arrivions à la terrasse, et là aussi nous pouvions nous croire devant un morceau d'antique Orient ressuscité : un paysage comme il s'en évoque à l'esprit, aux noms de Babylone et de Suse. Une grande ville avec ses tours, ses îlots de jardins, au sein d'une campagne de palmiers : noires aigrettes suspendues par milliers, en lignes, en plans successifs dans l'or et les fumées du crépuscule. Au loin, dans le nord, deux clairs anneaux successifs encerclaient à demi la forêt tropicale : une zone de plaine désertique, déjà lavée d'ombre lilas, et, tout à l'horizon, la dentelure des Djebilet, — pierre aiguë dont les pointes, à cette heure, deviennent de cristal bleu. Un morceau du rempart, dont nous dominions le revers, se profilait, rouge, sur la plaine rouge, et fait de la même terre; on l'en eût à peine distinguée sans la rangée de blancs ibis qui s'y était posée. De la grande ruche humaine, bourdonnante par-dessous, on ne voyait que l'enveloppe, le couvercle de chaux : étendue pâle, un peu teintée de reflets crépusculaires, où s'espaçaient, parmi les tours, des gerbes de dattiers, en ombres chinoises, en noires étoiles, dans l'incendie croissant du ciel, quelques-unes de ces palmes vaguement laquées de lueur rouge.

C'était l'heure où mille bruits fragmentaires, confus, mon-

tent de la ville avec des fumées dans l'espace : infinie rumeur de la vie qui se ranime, délivrée des ardeurs du jour, — cris anxieux de martinets tournoyant par essaims dans l'ivresse du soir, gazouillis d'oiseaux qui se rassemblent dans les jardins pour la nuit, vagues cadences de tambourins, et, sonorité principale, si l'on est près d'un verger, le large et nombreux coassement des rainettes, qui va s'enfler encore, tout à l'heure, dans l'obscurité transparente et tiède : voix de l'amour élémentaire, semble-t-il, clamant sa volonté violente et brève, et remuant la terre au chaud printemps du sud.

Déjà les toits de chaux blanche commençaient à se peupler. En été, du coucher du soleil à l'aube, c'est là que l'on vit, que l'on joue, que l'on dort. Je l'imagine alors, sur sa haute terrasse où nul ne peut le voir, le chef au sourire sauvage, aux grands yeux de noirceur trouble, l'ardent guerrier poète. Il est couché sur des tapis, il est seul avec une favorite, ou bien de belles esclaves sont là ; de grêles musiques frémissent. Au-dessous d'eux, c'est toute la ville avec ses palmiers profilés dans le bleu nocturne. Alors, sur les champs vagues des toits, d'autres couples, d'autres femmes respirent, rêvent, défaillent dans la nuit pâmée. Alors, flottent partout des soupirs de flûtes, de *rhaïtas*, des chants d'amour et de prière...

***

Les chants de prière, c'est au cœur de la nuit, surtout, qu'ils règnent et s'exaltent, quand l'une après l'autre, en cette saison, toutes les rumeurs et sonorités quelconques ont fini par se taire, quand la vie semble évanouie de la ville, — tous les milliers de Marrakchis silencieux, invisibles, engloutis dans le sommeil, sauf ces quelques moueddens qui veillent sur certains minarets, et, dont souvent, avant l'aube, j'écoute la clameur modulée se déployer là-haut sous les étoiles. Heures mystérieuses, où rien n'annonce encore la naissance d'un jour nouveau, et qui n'appartiennent plus au jour que l'on vient de vivre. Parfois alors, en certaines insomnies très lucides, on dirait que le cours de l'illusion s'interrompt ; l'être individuel et particulier ne s'est pas tout à fait reformé ; un inter-

valle s'ouvre où de l'éternel apparaît, comme le bleu de l'éther nocturne entre deux nuages.

O Mensch! gieb Acht!
... Was spricht die tiefe Mitternacht!
... Die Welt ist tief!
Und tiefer als der Tag gedacht[1]*!*

La première fois que je les entendis, ces longues voix nocturnes, ce fut d'une façon bien vague et qui tenait plutôt du sentiment que de la perception. Sans doute je dormais encore; mais ce devait être un de ces moments où le sommeil se fait plus léger sur nous, où, dans son eau moins profonde, des rayons et des ombres viennent transparaître du dehors. J'ignorais alors que des moueddens chantaient, la nuit, tout près de ma terrasse. Aussi bien je ne puis dire que je percevais des voix. Simplement, dans un rêve indistinct, je me sentais porté, enveloppé par une vie puissante, vibrante, continue, et qui se déployait par élans, par ondes successives. Au petit jour, tous les voiles du sommeil s'évanouissant, il m'en restait une impression grave et singulière. Il me semblait, pendant la nuit, avoir respiré de religieux effluves, m'être pénétré de je ne sais quelle influence solennisante et qui me rapprochait du profond de l'âme arabe, cette âme dont les hommes comme les choses, autour de moi pendant le jour, n'étaient que de fragmentaires et fugitives expressions.

Quelques jours plus tard les moueddens me réveillèrent tout à fait. Quel concert ils menaient au dehors, dans la solitude de l'espace! Il y en avait trois ou quatre, qui tantôt mêlaient leurs appels, et tantôt se répondaient. L'un d'eux était certainement tout près : vie ardente, posée sur quelque terrasse voisine, dans la nuit bleue, à la surface du pâle couvercle qui clôt Marrakech. Avec quelle passion il montait, s'essorait, le chant extatique et viril, et puis, une note suprême atteinte, se maintenait là, tendu, vibrant, éployé sur la ville, prolongeant à n'en plus finir les *Alla...a...ah!... Alla...a...ah!...* Et soudain, par une étrange, spasmodique modulation, comme un oiseau épuisé de s'être soutenu trop longtemps, il retombait

1. Nietzsche.

au silence. Alors, pendant une brève et solennelle pause, la nuit recommençait de s'élargir ; on prenait conscience de ses espaces en écoutant les autres voix pareilles, plus mystérieuses d'être affaiblies par la distance. Ailes planantes de prière, longues ailes qui s'entre-croisent en tremblant d'extase, la nuit, au-dessus d'une ville d'Islam endormie. Au sortir d'un néant de sommeil, dans la noirceur visible où tout reste englouti, où l'on n'est rien qu'esprit naissant, passif et tout entier prêt à sentir, quel religieux émoi, soudain, de percevoir cette frémissante présence, — et puis quelle volupté de se laisser prendre, porter par cette passion!

Une certaine nuit, je ne sais ce qu'ils avaient, les moueddens, mais ils chantaient avec des accents si véhéments et si purs, leurs hautes notes se tendaient si vibrantes, ils modulaient avec une telle ardeur qu'il n'était plus question de dormir. Ma montre marquait deux heures et demie. A la lueur de la pauvre chandelle de bazar (qui fit vaguement apparaître aux vantaux du portique le fantastique décor de roues, de soleils entremêlés), je gagnai l'autre bout de la longue chambre arabe, et puis, par le vieil escalier en colimaçon, la porte de la terrasse. Un lourd loquet de fer poussé, l'espace apparut. Il était d'un bleu poudroyant et vaguement lumineux. Un croissant de lune que j'avais regardé flotter, quelques heures auparavant, avait disparu ; à ce signe on percevait le progrès de la nuit, on voyait que, durant l'évanouissement du sommeil, la terre avait tourné dans l'espace, et que, par en-dessous, le matin devait commencer à monter. Entre les brillantes étoiles remuées dans leur frisson sans trêve, la Polaire, repérée par la Grande Ourse et sensiblement abaissée, signalait l'étrange latitude.

A mon premier pas sur la terrasse, le mouedden du voisinage se tut, — pure coïncidence ; mais ce fut exactement la même impression de secret que si l'on approche, la nuit, d'un taillis où s'exalte un invisible rossignol, et le chant aussitôt s'évanouit. Au loin, durant ce long silence, j'entendais s'épancher les autres... Il reprit, et tout de suite il n'y eut plus que lui, que cette ardente et mordante clameur qui, d'une longue tenue tremblée, emplissait l'espace. De l'homme on ne voyait rien : seulement la tour d'où s'élançait la voix, et

que deux terrasses, tout au plus, séparaient de la mienne : silhouette d'ombre, presque insubstantielle dans le bleu de la profondeur constellée. Mais quelle certitude et plénitude d'être, quelle force vivante, quelle triomphante volonté dans ce jaillissement de foi enthousiaste ! Ce n'était pas la simple, invariable mélopée de l'appel à la prière ; cela semblait varier, s'infléchir, moduler, s'arrêter et reprendre suivant les ondes, les afflux d'une inspiration. On eût dit que l'homme ne chantait que pour lui-même, comme le rossignol encore, enivré d'être seul, de posséder la nuit et d'y exhaler à son aise sa passion d'absolu.

Et, par delà le minaret fantôme, l'étendue de la ville aussi n'était que vague et pâleur. Pas un humain visible. Pas un bruit que ces voix. Le détail changeant des êtres et des choses s'était évanoui. Rien ne restait que de l'essentiel et du permanent. Ce chant, c'était de l'âme, l'âme islamique, celle qui s'est incarnée en des millions de vivants. Dans la nuit tiède, sous les feux et les frissons de l'univers, elle n'était qu'ardeur et qu'adoration.

ANDRÉ CHEVRILLON

STENDHAL[1]

HISTOIRE DU BEYLISME

IV

Nous avons essayé de montrer qu'en dépit de son originalité innée, en dépit de sa formation solitaire, Stendhal avait grandi d'accord avec la première génération romantique, que sa notion de l'élite, sa conception de l'amour et du bonheur étaient romantiques, que la mélancolie stendhalienne n'est, à tout prendre, qu'une des variétés du mal du siècle. Mais, après avoir posé cette analogie, que la contiguïté des époques et la concordance des conditions rendaient en quelque sorte inévitable, il convient de rappeler vigoureusement les dissemblances. La plus apparente est qu'au lieu de se complaire, comme les romantiques, dans ce mal du siècle dont la contagion l'a gagné, Stendhal le juge et le combat. Il ne se targue pas de son mal-être ou de sa peine; il ne se drape pas dans ses désillusions. Il tient le mal pour un mal, en analyse les symptômes et tente d'instituer la thérapeutique morale qui procurera la guérison. L'insatisfaction romantique, n'est pas, à ses yeux, un thème inspirateur. Il pense, comme le brahmine de Voltaire, qu'il ne s'agit, après tout, que d'être heureux, et

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février et 1er mai.

l'appel vain vers le bonheur ne lui paraît pas compensé par le cri lyrique où il s'exprime. Son romantisme s'échappe et suinte, pour ainsi dire, en aveux involontaires, en petits traits courts et secrets. Il ne l'étale pas en variations orgueilleuses, en chants communicatifs qui, peut-être, n'auraient pas répugné à sa nature profonde, mais où son goût n'aurait vu qu'emphase et déclamation. Pour s'abandonner à l'expansion poétique, la première condition est de ne pas craindre le ridicule, et ce courage indispensable n'a jamais manqué davantage à personne.

Autre point essentiel : bien que la déception vitale ait pris pour lui comme un caractère de fatalité, on n'aperçoit, fût-ce dans ses œuvres confidentielles, nulle trace de révolte ou même de récrimination. Rien n'est plus éloigné de son accent que l'espèce de rugissement satanique par lequel Byron et son école répliquent à la malédiction qui les accable. Il écrit dans *Henri Brulard*, en parlant de ses années les plus disgraciées : « Je n'ai jamais eu l'idée que les hommes fussent injustes pour moi », et le *Journal* contemporain, bien que le fond soit plein d'amertume, frappe par un ton d'acceptation courageuse. Le bonheur, sans doute, est le but unique de l'homme, mais à aucun homme le bonheur n'est dû. Au reste, tel que Stendhal le conçoit, il n'emprunte rien au dehors et doit être acquis par les seules ressources individuelles. Ce n'est pas un présent de Dieu, lequel n'existe probablement pas, ni de la nature, ni de la société, indifférente ou malfaisante par principe vis-à-vis de l'élite qui se dérobe à ses lois, mais une pure création intérieure, le fruit mûri par les énergies profondes de l'âme. Dès lors, pourquoi s'en prendre à Dieu, à la nature, à la société, pourquoi se plaindre et requérir, pourquoi ces indignations vengeresses? Le bonheur ne tient qu'à nous-mêmes, et, s'il nous échappe, il n'en faut accuser que nous. De même qu'il était absurde de s'enorgueillir, il est puéril de se plaindre, et tous « ces soi-disant poètes » qui « vivent et meurent à la fois de leur soi-disant malheur », encourent l'épithète la plus cruelle dont Stendhal puisse disposer. Il les trouve « souverainement ridicules ».

Stendhal s'élève ainsi au-dessus des lamentations romantiques, par l'effort de virilité que renouvellera plus tard un

Vigny. Encore ce mot d'effort s'appliquerait-il plus convenablement à Vigny, car on ne sent chez Stendhal nul travail sur soi-même, nulle tension stoïque. Rien ne lui est plus naturel que cette sobriété altière, ce mélange vraiment souverain de réserve et d'abandon. Quand, au début d'*Henri Brulard*, il embrasse d'un coup d'œil sa vie passée — vie manquée et déjà proche de son terme — l'amertume est absente, la mélancolie n'ajoute au récit qu'une nuance presque insensible, et l'impression qui domine est celle d'une sérénité aisée, presque souriante. L'attendrissement, qui se trahit et s'insinue malgré tout, fait la vertu poétique de l'œuvre ; mais son élégance réside dans cette dignité du cœur qui s'applique à ne jamais forcer la voix et surpasse l'émotion la plus aiguë. Pour soutenir une telle position sentimentale, une condition est nécessaire : c'est que l'échec de la vie ne paraisse pas correspondre à une injustice, — car on ne voit guère d'hommes à qui le sentiment de l'injustice subie ne laisse de l'amertume ou de la révolte — et Stendhal en effet n'a jamais vu, dans son épreuve, l'effet d'une persécution ou le signe de l'iniquité. Il n'a jamais écrit le mot bonheur sur un billet qui dût s'acquitter à l'échéance : « Je n'ai pas cru que la société me dût la moindre chose. Helvétius me sauva de cette énorme sottise. La société paie les services qu'elle voit. » Stendhal ne s'indigne nullement qu'elle se refuse à payer les services cachés ou les mérites inutiles. Au reste, le rappel du nom d'Helvétius éclaire son cas d'une lumière suffisamment révélatrice. Ce qui l'a sauvé des faiblesses fécondes du romantisme, ce qui l'a soustrait à l'ostentation de la souffrance, à la morgue vaine des imprécations, qu'est-ce en effet, sinon le contrepoids de la méthode, la croyance persistante à l'efficacité de la logique, à la valeur de la volonté réfléchie? Là gît la distinction essentielle : ce qui, chez les purs romantiques, est le tout, n'est, chez lui, qu'un élément, un aspect. Le romantisme a eu beau pénétrer Stendhal, il ne compose pas tout le beylisme. Dans l'autre plateau de la balance, les forces opposées subsistent et maintiennent l'équilibre, cet éternel et paradoxal équilibre entre des contradictions.

Si Stendhal réprime les langueurs et les vertiges auxquels les romantiques se livreront jusqu'à l'ivresse, c'est que la

méthode instruit à s'examiner, à se corriger, à se guérir. Comment accepterait-il le désenchantement d'un Chateaubriand et d'un Byron et tous ces dégoûts insolents d'anges déchus, alors que, depuis sa vingtième année, il a patiemment exercé sa volonté contre l'ennui? Ses lettres à Pauline sont pleines de recettes contre l'ennui et l'on en pourrait tirer toute une méthode d'entraînement pratique. On l'entend, de même, tancer Mélanie Louason sur son abandon à la mélancolie, et la persuader que son mal — car c'est un mal — ne résisterait pas à un bon régime intellectuel. Le beylisme accoutume à dresser la balance des peines et des plaisirs, et les peines jugées les plus nobles n'en sont pas moins des peines, dont il faut, autant qu'on le peut, supprimer les causes ou limiter les effets. Eût-on lieu de se considérer comme un privilégié de la souffrance, il faut lutter pourtant contre elle, et l'on en peut venir à bout avec de la logique et du caractère. D'où procèdent les faiblesses et les misères extrêmes de Rousseau? Rousseau « a manqué de beylisme », c'est-à-dire qu'il a consenti complaisamment aux excès de sa sensibilité et de son humeur, au lieu de réagir par toutes les énergies militantes de la raison. Stendhal n'adhère pas davantage à la répugnance romantique contre l'action, laquelle, pour contribuer au bonheur, doit offrir au sujet un objet entièrement digne, mais qui, même imparfaite, constitue un exercice sain. Il n'eût jamais dit, comme Rolla : « Un gagne-pain quelconque, un métier de valet... » Le mal du siècle, dont il est atteint, n'entame ainsi aucune des fonctions vitales, puisque son romantisme sentimental n'a pas entamé sa foi logique ou son idéologie pratique, et que, sur tous les points, la raison intacte réagit.

***

Mais, précisément, le romantisme, dès ses débuts et pendant dix grandes années, se présente comme une protestation véhémente contre l'idéologie de l'Empire et la philosophie purement logique du XVIIIe siècle. Quand on parcourt les premières revues de l'École, on y suit un long cri d'indignation contre ce bas esprit d'examen et de calcul, contre ces doctrines

avilissantes qui ravalent l'individu à la matière ou à la machine et qui ont failli tarir toute divinité dans l'esprit humain. Rien d'étonnant, dès lors, si, dans tous les ordres de questions qui comportent une solution positive, ou que la méthode logique prétend à résoudre, beylisme et romantisme se trouvent en pleine contrariété, si, par conséquent, en matière politique, religieuse ou même esthétique, Stendhal se place aux antipodes du Cénacle. Avant 1830, c'est-à-dire avant que Stendhal lui-même eût quitté Paris et rompu le contact, les romantiques sont royalistes de droit divin. Ils entendent que la société française soit ramenée en deçà de 1789, et Napoléon, pour eux, se nomme l'Usurpateur ou Buonaparte. Stendhal, au contraire, fidèle à l'enseignement de Montesquieu, de Hume, de Beccaria, conserve en politique les vues d'un Constituant raisonnable. On ne le voit guère hésiter que sur un sujet : Napoléon, l'énormité du personnage ayant fasciné son imagination sans annuler pourtant son attention critique, et l'on trouvera dans la *Vie de Napoléon*, dont Jean de Mitty a publié les fragments, le curieux résultat de ces dispositions complexes. Mais il est invariable dans sa haine de la monarchie absolue et dans son admiration pour le travail révolutionnaire. Il souhaite, ou bien la République, ou bien la royauté constitutionnelle, appuyée sur une opinion libre et sur un Parlement doté de pouvoirs réels. Le régime orléaniste, qui aurait pu le contenter en théorie, ne choqua pas seulement chez lui le sens de la dignité française; il blessa ses convictions de démocrate en ce qu'il essayait, à son avis, de ruser avec les libertés consenties, et de restaurer sournoisement la Restauration.

A cet égard, le désaccord entre Stendhal et le romantisme ne s'accuse, il est vrai, que pour une période de temps limitée. Il correspond au premier état de l'École, à l'époque où, dans son retour emporté contre le matérialisme et le prosaïsme du siècle passé, elle prenait en toute matière le contre-pied de ses doctrines. Après 1830, ses chefs les plus importants devaient procéder peu à peu aux ventilations inévitables. Ils cessèrent de mettre une technique révolutionnaire au service de la réaction politique et retrouvèrent ainsi, par un long détour, le système d'opinions libérales — l'épithète étant prise dans son acception ancienne — dont Stendhal ne s'était jamais départi

Mais en matière religieuse, rien ne vint combler la séparation. Le romantisme qui, dans le début, s'était résolument dévoué à la rénovation catholique, Chateaubriand tenant le rôle d'inspirateur et Lamennais celui de directeur d'âmes, dénoua sans doute son attache avec l'autel comme son lien avec le trône. Il interrompit sa profession orthodoxe; l'adhésion à une foi définie se changea peu à peu en une confuse aspiration, mêlée de croyance et d'inquiétude. Cependant, le besoin religieux persista jusqu'au bout. On le retrouve dans la foi toute personnelle qu'un Hugo confectionne à son usage; on le retrouve dans la philosophie et dans la morale des grands romantiques, fondées l'une et l'autre sur l'immortalité de l'âme et la conscience impérative du devoir; on le retrouve même dans leur façon de douter. Tout compte fait, ils ne renièrent jamais leur horreur pour le hideux sourire de Voltaire, c'est-à-dire pour l'incrédulité quiète ou la négation sardonique. Chez Stendhal, au contraire, toutes les formes de l'esprit religieux font tranquillement défaut, le doute comme la croyance. Nulle aspiration vers un idéal divin, nulle inquiétude morale : l'affirmation catégorique en morale, la négation péremptoire en matière religieuse dépendent exclusivement de son rationalisme critique. Ce sont là questions que la méthode résout, et, dès que la connaissance est possible, le trouble de l'esprit ne se conçoit plus.

En matière esthétique, le contraste a besoin d'être établi de plus près, car Stendhal passe communément pour un des précurseurs et même pour un des théoriciens du romantisme littéraire. Il est vrai que son *Racine et Shakespeare*, écrit de 1823 à 1825, au plus fort de la bataille, a devancé la préface de *Cromwell*, que la bonne moitié de ce pamphlet-manifeste est une réplique au réquisitoire dressé en pleine Académie, contre les novateurs littéraires, par un ultra-classique dont le nom même est oublié. En apparence, il est bien l'allié du Cénacle et combat pour lui. En réalité, le beylisme ne s'accorde avec le romantisme que dans sa partie critique et polémique. L'art dépendant du domaine sentimental, et l'objet de l'art, selon Stendhal, étant de procurer du bonheur, ou, ce qui revient au même, de susciter des émotions intenses, il partage l'animosité romantique contre la littérature purement intellec-

tuelle de Boileau et de Voltaire. Durant les deux siècles classiques, à peu d'exceptions près, les écrivains visent à convaincre ou à plaire, non à toucher. Les plus grands d'entre eux provoquent l'admiration, qui est un sentiment froid et presque une idée, alors qu'il faudrait parler au cœur, faire couler des torrents de larmes, créer chez le lecteur ou le spectateur ces états d' « illusion parfaite » qui sont les moments exquis de l'art. D'autre part, le rejet du principe d'autorité étant la base fondamentale du beylisme, Stendhal s'associe tout naturellement à la campagne entreprise contre des principes tout faits, contre des « règles boiteuses » qui peuvent tout au plus servir d'oracle « à des artistes perroquets ». Vis-à-vis de ce code du goût, il faut se délivrer de tout respect, de toute obéissance et procéder selon la méthode connue : faire place nette par un scepticisme préalable, observer, comparer, se fier aux découvertes de sa seule raison. Quels sont les résultats immédiats de cette recherche empirique? Que l'idée du beau, comme toute autre idée, est élaborée par les sens; que, par suite, il n'existe pas de beauté absolue, ni de canons invariables de la beauté. L'idée du beau varie selon les races, les climats, les époques, les formes de gouvernement. Il varie même selon les individus, puisque l'effet propre de la beauté est d'apporter aux sens une promesse de bonheur, et que les conditions du bonheur sont tout individuelles. Un loyal examen de conscience nous convaincra que l'idéal antique nous est étranger, que nous sommes indifférents aux vertus qu'il exalte, qu'il ne répond ni à nos passions actuelles, ni à notre sens moderne de l'utilité. Sans remonter si haut, n'est-il pas clair que la société de la Restauration n'offre rien de commun avec la société du temps de Louis XIV, que les conditions d'existence, les ambitions, les rapports de classes, les sources d'émotions, les ridicules, qu'en un mot tout ce qui fournit sa matière à l'écrivain, a, dans cet espace de cent cinquante ans, subi une transformation radicale? La seule Révolution a si profondément bouleversé la France que, de 1780 à 1820, le type même du sot a changé. Notre conception du beau diffère donc nécessairement de celle d'un Sophocle ou d'un Racine. L'erreur absurde des classiques est de méconnaître ce caractère sensualiste et relativiste de la beauté, de ne pas tenir compte

de l'évolution des goûts qui suit l'évolution des mœurs, de nous condamner à la répétition indéfinie des mêmes chefs-d'œuvre qui, pourtant, n'ont été chefs-d'œuvre que parce qu'ils exprimaient les mœurs de leur temps, et qui n'ont plus rien de commun avec le nôtre.

Voilà le procès des classiques dûment dressé. Et comme au terme de classicisme s'oppose tout naturellement celui de romantisme ou de « romanticisme », Stendhal est conduit, par sa propre discussion, à se proclamer « romanticiste ». On voit pourtant quelle acception particulière le mot prend dans sa polémique. Romantisme, pour lui, signifie en effet modernisme, « actualisme » ou même, en un sens, réalisme. Or si le romantisme est simplement « l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible », il s'ensuit que Sophocle et Racine ont été romantiques de leur temps, ce que Stendhal accorde d'ailleurs de la façon la plus expresse. Tous les grands écrivains, quels qu'ils fussent, mériteraient même cette qualification, et le classicisme, au lieu de correspondre à une forme d'art définie, possédant ses lois et ses procédés propres, ne signifierait plus que l'imitation servile des formes d'art périmées. On sait suffisamment que, pour la génération qui suit Chateaubriand, le conflit s'engage sur un terrain moins étroit et correspond à des dissentiments plus graves. D'autre part, le romantisme, à ses débuts tout au moins, est de tendance archaïque plutôt que moderniste, puisque, par delà deux siècles de raison froide, il veut rejoindre les sources ardentes de la poésie et de la foi. L'esprit gothique ou chevaleresque l'anime, et l'édifice qu'il veut bâtir est tracé sur le modèle des cathédrales. Nous verrons, par exemple, Stendhal recommander aux jeunes écrivains les sujets tirés de l'histoire nationale; nous le verrons désigner Shakespeare comme le meilleur des modèles. Mais pourquoi? Par le double motif, nettement spécifié, que les antiquités historiques correspondent au goût propre de l'an 1823, et qu'il existe, entre l'Angleterre du temps d'Elisabeth et la France de la Restauration, des analogies fortuites, mais assez profondes pour justifier une notion commune du beau. Les vrais romantiques, au contraire, exaltent Shakespeare pour

des raisons que l'on peut dire indépendantes du temps et de l'espace. Dans les grands génies du passé, comme dans la vie des nations ressuscitée par l'histoire, ils tentent de retrouver ces inspirations éternelles, ces courants permanents de la passion et de la pensée qu'ils ont l'ambition de prolonger. Dans la vie moderne elle-même, leur poésie isole les éléments les plus généraux, alors que Stendhal recherche ce que les scolastiques nommaient l'idiosyncrasie, c'est-à-dire les caractères propres à chaque individu et qui le rendent discernable de tout autre. Ils rendent lyriquement ces thèmes universels, c'est-à-dire qu'ils en fournissent, par la résonance des mots et la vertu évocatrice des images, l'expression la plus communicative et la moins déterminée, alors que Stendhal s'attache à la traduction la plus précise, la plus spéciale, la mieux définie. Beylisme et romantisme veulent également parler au cœur, mais on voit assez qu'ils ne lui tiennent pas le même langage. Dans sa haine de l'emphase, des grandes attitudes et du grand style, Stendhal porte contre la poésie elle-même une condamnation sans appel. Si l'alexandrin classique n'est, à ses yeux, qu'un « cache-sottise », le lyrisme romantique sert à couvrir le vide et le vague des lieux communs sentimentaux. Il entend que le théâtre régénéré use exclusivement de la prose, et lui-même, comme le remarquait récemment un critique plein de vues, M. Albert Thibaudet, emploie la prose la plus prosaïque qu'ait connue notre littérature, la plus volontairement purgée de toute influence poétique. Romantique par sa vision de l'amour et du bonheur, par sa conscience de la solitude personnelle, par sa révolte contre la tyrannie des règles et la permanence des formes, il se sépare ainsi de l'École par toutes ses opinions réfléchies et toutes ses préférences d'écrivain. Anti-classique, sans doute, mais anti-lyrique et anti-religieux, au sens que Lamartine et Hugo n'ont cessé d'attacher à ce dernier terme. Nous l'avons dit déjà : les deux courants du XVIIIe siècle restent confondus en lui : le courant Voltaire, que les romantiques essaient obstinément de faire refluer; le courant Rousseau, qu'ils continuent, mais tout teinté de christianisme à travers Chateaubriand, — tandis que chez Stendhal, l'aspiration passionnée ne dépasse pas l'individu et que la sensualité même est irréligieuse.

*
* *

La conciliation qu'offre le beylisme entre le siècle passé et le siècle qui s'ouvrait, n'avait, dans le premier moment de la lutte, aucune chance d'être acceptée. Stendhal demeura donc à l'écart du champ de bataille dans une position qui n'est pas sans analogie avec celle de Benjamin Constant, ou avec celle de cet Henri de Latouche qu'il serait temps d'étudier de plus près, car nous savons en vérité trop peu de chose sur l'homme qui a découvert André Chénier et que Marceline Desbordes-Valmore a aimé[1]. Non seulement, il n'eut pas de liaison personnelle avec les romantiques de la première génération, mais il s'exprime à leur sujet avec une animosité persistante. Ses jugements sur Lamartine et sur Hugo sont connus. Les futurs Jeune-France étaient, à ses yeux, des « niais importants de journal qui portent leur tête comme un Saint Sacrement ». Il écrit dans son *Journal* (mars 1813) : « Chateaubriand ne pense pas. Cet homme *shall not outlive his century*. Je parierais que en 1913 il ne sera plus question de ses écrits. » Dix ou quinze ans plus tard, il persiste à envelopper dans les mêmes accusations dédaigneuses — fatras, ronron niais, appel au bas romanesque — Chateaubriand, d'Arlincourt ou Marchangy. Il ne distingue pas entre le maître et les plats simulateurs; tous lui semblent des rhéteurs vides, « des Balzac », et il s'agit de Guez de Balzac, comme on le suppose. Les romantiques lui renvoient d'ailleurs son dédain. Ils le tiennent pour un homme d'esprit, au sens de Duclos par exemple, et rien autre chose. Le mot esprit qui, même dans la langue du XVIIIe siècle, est simplement synonyme de talent, commençait à prendre son acception actuelle : ironie, légèreté paradoxale, combinaison piquante des idées ou des formules. Mais le romantisme a le mépris de cet esprit-là, presque l'horreur, et dirait déjà, comme Baudelaire : « L'esprit me fait mal. » Seuls, quelques disciples,

1. Latouche représente, avant 1825, le romantisme libéral et libre penseur, en lutte avec les tendances royalistes et catholiques du Cénacle. Il a traité, à un an de distance, le même sujet bizarre que Stendhal. L'*Olivier*, de Latouche, est de 1826; *Armance* de 1827. Ajoutons ce fait curieux qu'entre Latouche et Stendhal, George Sand avait perçu une ressemblance personnelle.

ceux chez qui persistait l'attache avec le XVIIIe siècle voltairien et qui, par là même, devaient tôt ou tard faire dissidence, paraissent en état de saisir le charme stendhalien. Musset aurait pu l'aimer, Musset que Stendhal se flatte presque d'avoir découvert et qu'il exceptait de la condamnation générale portée contre les nouveaux poètes. Mérimée et Sainte-Beuve l'eussent compris s'ils n'avaient été égarés par les apparences trompeuses de l'homme, et surtout par l'idée de leur propre supériorité sur cet aîné trop négligent et trop fantasque. Avant la mort de Stendhal, le seul document français où la grandeur de son œuvre soit marquée, la durée de son nom pressentie, est l'article fameux de Balzac, d'Honoré de Balzac, sur *la Chartreuse de Parme*. Cependant, le vieux Gœthe, toujours attentif aux grands phénomènes de la culture européenne, faisait lire à ses amis, *Rome, Naples et Florence* et confiait au fidèle Eckermann son admiration pour *le Rouge et le Noir*. « Une grande observation, un profond coup d'œil psychologique... Il attire, il repousse, il intéresse, il impatiente, et en fin de compte, on ne peut se séparer de lui... »

Le fracas de la bataille, l'éclat absorbant des grands et des faux génies firent de sa disparition un événement obscur, presque ignoré. La *Revue des Deux Mondes*, où il avait publié la plupart des *Chroniques Italiennes*, lui consacra, en manière de nécrologie un peu tardive, cette amicale et clairvoyante étude d'Auguste Bussière dont M. de Gourmont écrivait tout récemment qu'elle demeure le plus beau morceau de la critique stendhalienne. Mais l'article de Bussière resta sans écho [1], et, quelques années plus tard, vers 1850, l'oubli pouvait sembler irréparable, quand une suite d'événements singuliers vint brusquement changer le sort. La réparation ne vint pas de la critique qui cependant, hostile ou favorable au romantisme, aurait également pu trouver son lot dans cette œuvre double. Elle vint de l'Université, et le nom qui devrait rester lié à cette aventure est celui d'un maître de conférences à l'École Normale, Paul Jacquinet. Par quelle rencontre

1. M. Adolphe Paupe n'a pu retrouver, comme articles contemporains de la mort de Stendhal que deux chroniques du *National* et du *Courrier français* et une notice de la *Gazette du Dauphiné*. L'article du *Courrier français*, signé d'un nom oublié (Paul Merruau) est remarquable.

Jacquinet, qui professait à l'École la langue et la littérature françaises, avait-il connu les romans de Stendhal, que personne ne lisait plus? par quelle correspondance intime en avait-il perçu l'attrait? C'était un homme jeune, ou très proche de sa jeunesse, n'ayant dépassé la trentaine que de peu. Imaginons, pour rester dans le romanesque, quelque analogie secrète entre sa jeunesse et celle de Julien Sorel. Toujours est-il qu'il voulut communiquer à ses élèves sa prédilection. *Le Rouge et le Noir, la Chartreuse* circulèrent donc, sous la caution du maître, parmi les promotions de 1847 à 1849, lesquelles comptaient, comme on sait, parmi leurs membres, J.-J. Weiss, Prévost-Paradol, Sarcey, Edmont About, et celui qu'il faut nommer avant tous, Hippolyte Taine. La semence était déposée dans un riche terreau; elle germa avec une rapidité et une force extraordinaires. Une trentaine de jeunes gens d'élite, vivant et pensant en commun, cristallisèrent, à la fois, comme l'a dit joliment Sarcey, pour ces chefs-d'œuvre méconnus qu'ils se jurèrent d'imposer au monde. Qu'on se reporte à cette lettre du même Sarcey, datée de l'École et qu'a publiée M. Adolphe Brisson : « M. Jacquinet m'avait dit, l'année dernière, que *la Chartreuse* était un chef-d'œuvre ignoré... Aujourd'hui, je suis de son avis : c'est un livre admirable... Je me suis juré que tous mes camarades, toutes mes connaissances, toutes les dames que je rencontrerais au bal, liraient *la Chartreuse* ou, du moins, en entendraient parler. Il faut nécessairement qu'un aussi bel ouvrage arrive à la gloire... Nous l'avons répandu et popularisé à l'Ecole; il faut poursuivre cette bonne œuvre au dehors. » Sarcey et ses amis poursuivirent en effet cette bonne œuvre. « Au sortir de l'École, nous nous sommes répandus dans le monde. Quelques-uns de nous sont arrivés, d'un train plus ou moins rapide, à la célébrité. Nous avons tous travaillé à propager les livres et le nom de notre auteur bien-aimé. Taine a été l'un des ouvriers les plus actif de cette réhabilitation... » Nul doute que la gloire posthume de Stendhal ait été l'œuvre de cette conspiration normalienne. Admettons que, dans ce zèle militant, il soit entré tout d'abord, en même temps que de la complaisance à un maître, quelque secrète pensée d'orgueil. C'est une attitude flatteuse que de s'en aller « comme saint Paul répandant la bonne

nouvelle d'un génie retrouvé ». On tire quelque fierté juvénile d'une admiration dont on détient le privilège et toutes les générations ont connu de ces orgueilleux enthousiasmes, souvent imprudents, et plus souvent passagers. Mais il fallait bien cette fois que l'enthousiasme fût sincère et répondît à des sentiments profonds pour qu'il ait si fermement persisté. Le jeune Prévost-Paradol, débutant dans le journalisme, signe du pseudonyme de Sorel les premiers articles qu'il donne à la *Liberté de Pensée*, et Taine, à la fin de sa vie, relit encore *la Chartreuse* une fois par an, pour le moins.

Il semblait donc que Stendhal eût rencontré son public et les conditions d'où dépendait l'intelligence de son œuvre se trouvaient réalisées, au moins en partie, dans le groupe auquel Taine et Paradol appartenaient. Stendhal est si personnel, si confidentiel qu'on ne peut pénétrer en lui que par la sympathie, c'est-à-dire par la conscience de quelque similitude. Ses livres ne possèdent pas ce caractère de grandeur qui s'impose universellement à l'esprit et force l'admiration, même étrangère. Étranger à lui, on ne conçoit pas que d'autres puissent l'admirer. Il faut l'aimer, se confondre avec lui, ou du moins se reconnaître parfois en lui. Chez Taine et ses condisciples, cette parenté intime apparut en effet pour la première fois. Weiss ou About sont des voltairiens; Taine est, par essence, l'interprète et le généralisateur des méthodes expérimentales. Tous, comme Stendhal, se rattachaient à la pensée critique et rationaliste du XVIIIe siècle. Contre le romantisme et contre les systèmes spiritualistes qui en sont issus, ils entendaient restaurer la logique claire, la connaissance précise et définie fondée sur l'observation du réel. Ils étaient saturés de lyrisme, excédés de ces vagues sentimentalités qui, plus tard, par contre-coup, devaient provoquer l'impassibilité parnassienne. Comment n'eussent-ils pas subi l'attrait d'un homme qui, dans l'expression des sentiments les plus ardents, gardait de la précision et de l'esprit, qui composait un caractère avec des faits, non pas avec des épithètes ou des images, qui, surtout, prétendait appliquer à l'étude de l'homme moral, la même rigueur méthodique qu'à l'observation de l'homme physique ou de la nature inanimée? Cette confusion préméditée entre la vie spirituelle et la vie

matérielle devait saisir le puissant penseur qui voulut fonder comme sciences positives la psychologie et la critique. Taine retrouvait chez Stendhal sa religion du fait, religion encore un peu vague, mais dont certains rites cependant devaient se transmettre d'une œuvre à l'autre. Ce fut de Stendhal autant que de Spinosa qu'il apprit, à envisager « la nature et la logique des idées », à ne pas considérer les passions, les dons ou les œuvres de l'esprit comme un empire dans un empire. L'idée de la mécanique mentale, la théorie des milieux sont ébauchées dans l'œuvre stendhalienne, sous la forme même où Taine les achèvera, et l'on ne saurait concevoir, à l'appui de la thèse déterministe, d'exemple plus probant que cette histoire du lieutenant Louaut[1] dont Taine recommandait la lecture à ses amis, et que Stendhal n'osa pas offrir à la *Revue de Paris* « craignant que le directeur de cette feuille n'eût peur de M. Cousin ».

Dans leur goût de l'exactitude, de la netteté prosaïque, les élèves de Jacquinet vont jusqu'à vanter le style de Stendhal. Sarcey déclare que *la Chartreuse* est un livre « admirable de style ». Taine s'imprègne de cette « manière étonnante ». En 1852, à Poitiers, rédigeant les thèses de doctorat qu'allait refuser la Sorbonne impériale, il appliquait à son usage la recette connue de Stendhal et prenait le Code civil « pour modèle idéal ». Balzac s'était montré plus sévère et les critiques modernes devaient renchérir sur sa rigueur. De nos jours, il paraît communément admis que Stendhal « écrit mal », et le reproche est si courant que ses plus véhéments admirateurs éprouvent quelque embarras à l'en justifier. Il est vrai qu'il rédige hâtivement, comme un homme que l'idée presse, qui, pour suivre le fil, griffonne au plus vite sur le premier chiffon de papier. Il n'écrivait que dans l'ardeur d'une émotion ou d'une vue ; sitôt l'étincelle passée, les mots n'étaient plus pour lui que des mots et il répugnait au maniement tranquille de cette matière refroidie. Il n'a jamais su se corriger, et il aimait mieux recommencer que se relire. C'est pourquoi son vocabulaire est pauvre ; il s'en tient au mot immédiat, lequel n'est pas toujours le plus juste ; ses qualificatifs demeurent souvent vagues, inertes. Il écrit : « La

1. Lettre à Sutton Sharpe, du 28 décembre 1829.

pendule superbe du brillant salon où j'étais ». Il parle tour à tour d'un Voltaire « supérieurement relié » et de sa maîtresse « supérieurement bien faite ». Certaines épithètes sont accolées si régulièrement à leur sujet qu'on les nommerait homériques, n'était leur banalité : les hommes sont des hommes d'esprit, les femmes de charmantes femmes, les Français d'aimables Français. Accordons aussi les répétitions, la lourdeur ou la monotonie élémentaire de la syntaxe, la chute incertaine des phrases. Toutes ces négligences ou ces pénuries expliquent suffisamment le mépris des romantiques et des parnassiens, l'antipathie d'un Flaubert, la sévérité des critiques grammairiens et des critiques artistes. Taine, qui connaît ou qui pressent ces reproches, répond péremptoirement que le bon goût ne consiste pas « à mettre des enluminures aux idées », que « la nudité du style, la haine des métaphores et des phrases imagées sont des qualités » que l'objet unique de l'écrivain est de faire percevoir clairement l'idée à travers les mots et que, « au fond, la suppression du style est la perfection du style ».

Ces formules, qui procèdent de la haine du verbalisme et de la confusion tenace entre la science et l'art, eussent assurément enchanté Stendhal. On serait tenté pourtant de le défendre contre cette imprudente apologie. Dans un passage du *Journal*, lui-même nous a confié ses scrupules et ses tourments d'écrivain. Souvent, dit-il, il ne parvient à livrer que le contour des choses et en laisse échapper « les nuances fines, le profond, le meilleur » parce que les termes manquent, et qu'il faudrait des heures pour plier à cette expression une langue pauvre et rebelle. Et il est vrai, d'une part, que la rareté et l'ambiguïté des mots rendent malaisée dans notre langue toute notation psychologique un peu fine, d'autre part que le contenu des émotions n'étant pas fixé par la mémoire comme celui des idées ou des images, l'écrivain sentimental est tenu de saisir l'instant et de s'en remettre à une sorte d'inspiration immédiate. Mais la traduction claire de l'émotion n'en représente pas moins un travail d'art, n'en implique pas moins un don d'écrivain, et même de styliste, puisque la clarté de l'expression, sa vertu communicative dépendront le plus souvent de l'emploi d'un mot ou d'une tournure grammaticale. Stendhal en convient

malgré lui quand il avoue son effort et sa peine à transporter dans des mots la matière intacte de sa pensée, difficulté qui ne s'oppose qu'à l'écrivain artiste et qui est le fondement même de l'art d'écrire. Cette difficulté, Stendhal la résout avec une sûreté presque constante et c'est en quoi il faut le tenir pour un bon, ou même pour un grand écrivain. Les pauvretés de vocabulaire ou de syntaxe, le manque de polissage, sont les conséquences forcées de sa manière qui exclut tout travail après coup; elles représentent, si l'on peut dire, des licences d'inspiration. Mais Stendhal est un inspiré, non pas un improvisateur. Il ne se jette sur son papier que lorsque l'émotion à rendre a gagné son point parfait de maturité. Il écrit alors, malgré lui, pour son soulagement et sa joie, et il faut bien qu'un don d'écrivain l'habite, puisque les mots qu'il choisit font passer en nous la secousse, puisqu'il parvient, avec une justesse divinatrice, à émouvoir le lecteur favorable dans la direction, dans la mesure, dans la teneur exacte où lui-même était ému.

Ce sont aussi des qualités d'écrivain que cette aisance souveraine du ton, cette présence continuelle et charmante, cette élégance qui rehausse et surpasse tous les sujets, ce piquant de l'esprit qui jamais ne lasse ni ne blesse. Voilà des mérites qui n'ont rien de négatif, et qui feront convenir contre Taine que le style de Stendhal est autre chose qu'une absence de style. Mais il demeure exact en un sens que la parfaite simplicité de sa manière a tout à la fois différé et consolidé son succès : « Supposez un jeune littérateur plein d'esprit, débutant aujourd'hui à Paris, et osant écrire en style simple, comme Voltaire. Il serait comme une femme arrivant sans rouge dans un salon où toutes en portent. » Du vivant de Stendhal, tout le monde, ou peu s'en faut, portait du rouge, et c'est pourquoi son style parut incolore et plat. Mais un moment vient où l'on se fatigue du fard, où les yeux trouvent de l'agrément et du répit à se poser sur la fraîcheur naturelle d'un visage. Taine et ses amis, encore éblouis du romantisme, ont senti ce soulagement, que devaient retrouver, trente ou quarante ans plus tard, de jeunes écrivains fatigués par les débauches polychromes du Parnasse. L'absence de qualités plastiques et de musicalité, le rebut volontaire de toute enluminure devinrent

pour eux, non seulement des mérites, mais des charmes. C'est grâce à cette nudité que le style de Stendhal n'a point vieilli, qu'il a pu, par delà les années, rattraper son public véritable. Certains fragments de son œuvre datant aujourd'hui de plus de cent ans; on pourrait les croire écrits d'hier. Le visage sans fard n'a pas une ride; l'étoffe nue n'a pas une coupure et ne fait pas un pli. On peut penser aux maîtres du XVIIIe siècle dont il s'est nourri, à Montesquieu, à Voltaire, et Taine a fait ce rapprochement tout naturel. Mais Stendhal dépouille et simplifie encore une prose si pure; il la débarrasse de ses agréments, de l'ironie courte, scintillante, presque mécanique, de tout ce brillant qui peut passer, et qui nous semble, en effet quelque peu éteint. Son style est extra-temporel, si l'on peut dire, et n'a rien à redouter de la mode, non plus que du temps. Tandis qu'à certains moments du siècle, la prose de Chateaubriand ou celle de Flaubert semblaient factices et pesantes, le style de Stendhal a défié ces revirements de fortune. Pour qui l'a goûté, pénétré, il semble en quelque sorte indémodable. Il ne flatte ni ne contrarie aucune habitude esthétique, aucune préférence d'école; il peut satisfaire également les écrivains les moins assortis par leur manière personnelle. Si Stendhal a pu devenir, à l'intérieur d'une même génération, le point de contact, le lieu commun où venaient se rencontrer toutes les tendances diverses, c'est, dans une large mesure, par la vertu de ce style si dédaigné.

*
* *

Sarcey l'a dit avec raison : personne n'a travaillé plus efficacement que Taine à la gloire de Stendhal. Personne ne l'a loué avec des expressions plus grandes et plus magnifiques. L'étude réimprimée dans les *Nouveaux essais de critique et d'Histoire*, la phrase des *Philosophes français* : « Stendhal, le plus grand psychologue des temps modernes et peut-être de tous les temps... », le passage fameux de l'introduction à l'*Histoire de la Littérature anglaise*, sont des panégyriques auxquels on ne saurait rien ajouter, Taine fut invariable dans cette admiration, — sauf, à la fin de sa vie, quelques réserves d'ordre moral que nous avons indiquées, — invariable et infatigable : « Là-

dessus, je suis comme Nestor, je parlerais un an... » Il a perçu, peut-être même au delà de l'équité, tant il était saisi par l'identité avec sa propre pensée, ce qu'il y a de fécond et de créateur dans les vues méthodiques du beylisme. Il a compris pourquoi Stendhal traitait les émotions en matière de science et comment il les transformait en matière d'art; comment il passait de la notion empirique du fait à la notion esthétique. Il a aimé ces visions raccourcies, ces traits et ces mots qui enferment tout un contenu d'âme, cette maîtrise abrupte qui sait, quand il le faut, rompre les chaînes, qui prête l'accent de la liberté, de la vérité fortuite et aventureuse, à des sentiments si fortement mécanisés. Ni le système, ni l'art de Stendhal n'ont jamais trouvé de juge plus pénétrant, plus prévenu dans l'admiration. Mais à l'accord intellectuel et artistique, s'est-il adjoint, comme il le fallait, la parenté intime? Taine et sa génération ont-ils pénétré cette sensibilité stendhalienne qui est aux antipodes du système mental, ou même du procédé artistique? Au-dessous du rationalisme anti-romantique, ont-ils retrouvé ce romantisme latent qui le baigne et que nous avons cherché tenacement à tirer au jour?

Ici encore, ici surtout, la pleine intelligence exigeait la similitude des formations et des états. Le romantisme de Stendhal, n'étant ni moral ni lyrique, ne correspond pas à des états généraux et permanents de la sensibilité. Il est, si l'on peut dire, fonction de certaines nuances de sentiment et de certaines contingences sociales. L'écrivain a déterminé d'avance son futur public, et c'est la vie même de Stendhal qui fournit la loi des véritables amitiés stendhaliennes. Comme il n'a traité, sous des fictions multiples, qu'un seul sujet, l'apprentissage du bonheur, il fallait, pour nouer la complicité sentimentale, des jeunes gens, ou des hommes qui eussent pris liaison avec lui dès leur jeunesse, ou pour le moins des hommes qui eussent été jeunes et se souvinssent de l'avoir été. Nous l'avons vu : ainsi que Musset et pour les mêmes raisons, Stendhal ne s'accorde pleinement qu'avec une période déterminée de la vie. On lui demeure étranger, ou bien on glisse à la surface de son œuvre, si l'on n'a pas retenu quelque chose de cet émoi, si quelque candeur fragile d'enthousiasme et de chimère ne reste mêlée au développement de la raison ou n'a pas sur-

vécu à l'expérience. Un tel état d'inquiétude et de naïveté conquérante est ordinairement procuré par l'éducation livresque, par l'ignorance prolongée du monde où l'on se trouvera brusquement introduit. Il fallait donc que ces jeunes gens, comme Stendhal lui-même, eussent été formés par l'unique influence des livres, que, de leurs lectures favorites et de leurs rêveries solitaires, ils eussent tiré quelque vision romanesque de la vie. Mais le drame intime du beylisme est le conflit d'un individu donné avec un milieu donné, et, pour qu'il pût se jouer à nouveau, les deux antagonistes étaient pareillement indispensables. Au retour d'individus semblables et envisageant la vie sous le même jour, devait s'ajouter la reconstitution d'une société analogue. Il fallait que la confiance des futurs disciples passât par une épreuve particulière, que les mirages du monde, combinés par la logique illusoire de l'imagination, fussent heurtés par certaines réalités sociales. Il fallait qu'une société ambiguë les appelât sans les accueillir, encourageât leur attente avant de la décevoir et de la meurtrir, renouvelât pour eux, en un mot, l'expérience que Stendhal a lentement subie : se sentir attiré par de grandes promesses et par une apparente facilité, se sentir blessé par de petits mépris et par une répugnance foncière, dépendre par la susceptibilité, la crainte du ridicule et l'appétit même du bonheur d'un monde auquel on a fini par se reconnaître étranger.

Taine et ses amis ont connu Stendhal en pleine jeunesse, en pleine ardeur de croissance. Provinciaux ou petits bourgeois parisiens, ils avaient grandi en dehors de toute culture mondaine ; les livres avaient été leurs seuls démonstrateurs de vie, et s'ils avaient rêvé de succès, de bonheur ou de puissance, les romans seuls auraient pu nourrir ces rêves incertains. D'autre part, la société qui se développait autour d'eux présentait, comme aux débuts du Consulat et de l'Empire, ce caractère de confusion propre aux époques post-révolutionnaires. Les journées de 1848 n'avaient pas seulement renversé un régime politique : elles avaient ébranlé l'ordre social. L'inquiétude était commune à toutes les classes, et les coalitions paradoxales qui se nouaient entre les partis brouillaient provisoirement toutes les hiérarchies. Plus encore que le monde vrai, le monde imaginaire où ces jeunes gens avaient vécu

était empreint de troubles et secoué de violents mélanges. Presque tous, avant d'entreprendre Stendhal, avaient subi l'influence de Balzac, toute puissante de leur temps, et qu'il faut tenir d'ailleurs, même aujourd'hui, pour la plus sûre introduction à la connaissance du beylisme. La société que Balzac a construite de toutes pièces et dont il a projeté l'image avec une puissance de visionnaire, se prêtait plus complaisamment encore que la société réelle aux prises ardentes, aux élévations soudaines. Histoire et roman semblaient ainsi composer le terrain le plus favorable à la culture de jeunes Julien Sorel. Tout semblait attirer leur appétit d'émotion, encourager leur énergie ombrageuse. Et comme l'orage qui brouillait la surface sociale était passager, comme le monde balzacien n'était, à tout prendre, qu'une hallucination de génie, ils étaient destinés, sitôt l'appât saisi, au déchirement des déceptions inévitables.

Formation individuelle, structure sociale répondaient donc, à ce qu'il semble, aux exigences du programme. Un seul événement fit défaut : le contact effectif entre ces individus et cette société. De fait, le frottement ne s'établit jamais. Il ne paraît pas que, dans la génération de Taine, nul, sauf peut-être le malheureux Paradol, ait jamais franchi le fossé, tenté la fortune. Il faut croire que, dans leurs lectures d'adolescents, la part des romans et des vers n'avait pas été la plus forte. Les effets d'une éducation rigide s'étaient prolongés dans l'âge viril. L'habitude acquise les tint enfermés dans leur tâche professionnelle, et ils ne s'en laissèrent détourner ni par l'injustice, ni par le succès. Le métier, le travail furent pour eux la hiérarchie qui limite et protège, la caste dont on n'essaie pas de sortir. Se fussent-ils montrés plus aventureux, autre chose encore leur eût manqué pour renouveler l'histoire de Stendhal, par conséquent pour la comprendre. Durant les vingt années qui précédaient, le romantisme avait consommé trop de passion, de malaise, de mélancolie ; ils s'en trouvaient dépourvus d'avance par les prodigalités imprudentes de leurs aînés. Ils étaient sages et satisfaits, probablement heureux. La biographie de Taine, de Taine jeune homme, en fournit un exemple paradoxal. On sait quelle suite d'iniquités et de persécutions marquèrent son entrée dans la vie active et ces souvenirs devaient rester la honte de l'Université impériale. Rejeté de

parti pris aux concours dont sa carrière dépend, suspect, traqué, réduit à vivre de leçons privées qui minent sa santé, Taine cependant se déclare heureux entre ses livres, quelques amis, et sa musique : « A part quelques contrariétés et inquiétudes inévitables, je n'ai rien à désirer. Je suis occupé d'une façon noble et élevée, j'augmente mes connaissances ; je vis dans la science; j'ai des amis, assez d'argent, peu de besoins. Que me faudrait-il de plus?... »

Une telle sérénité n'a rien de stendhalien[1]. Les notes du *Journal*, écrites au même âge, dans la petite chambre vis-à-vis du Louvre, ne sont qu'un cri de tristesse intrépide, mais douloureuse. Nul doute que ce ton familièrement stoïque puisse s'expliquer par les raisons les plus nobles : la gravité du caractère, l'application à une tâche qui absorbe toute la volonté et qui est conçue comme l'objet unique de l'existence. Cependant, on y perçoit des traces de docilité, de prudence rassise qui révèlent, pour trancher le mot, le fond bourgeois. Taine et les jeunes hommes de sa génération sont, malgré tout, des satisfaits, et leur révolte contre les traditions « juste-milieu » demeure tout intellectuelle. Aussi devait-on les voir, l'un après l'autre, rejoindre ce terrain solide des principes conservateurs, dont ils s'étaient détournés par leurs façons de penser, non par leur façon de sentir ou de vivre. Dans la société, raffermie et relevée après un court bouillonnement, ils devaient s'intégrer bientôt sans trouble et sans effort, chacun prenant sa place naturelle. Comment, dès lors, et quand même les circonstances leur en auraient accordé l'occasion, eussent-ils retrouvé l'unisson stendhalien? Quelle communauté d'émotions ou de souvenirs les eût mis d'accord avec « l'espagnolisme » qui représente la réaction contre toutes les formes de la sagesse bourgeoise, avec cette hyperesthésie qui traduit l'anxiété personnelle, l'attendrissement rétractile et souffrant? En fait, ils n'ont jamais touché ce fond de souffrance passionnée, et ils

1. Elle souffre, pour tout dire, quelques exceptions, mais fort rares. Dans une lettre de 1852, datée de Poitiers où Taine professait, on peut lire : « On n'imagine pas quelle désolation c'est de corriger les plates niaiseries emphatiques des élèves, de sentir qu'on n'est pas compris, de rabaisser ces idées et son enseignement, de vivre parmi des gens sans idées ni passion, que les idées et la passion offusquent. *Notre histoire est celle de Julien au séminaire.* »

n'y pouvaient pas atteindre parce qu'ils ne le trouvaient pas en eux-mêmes. Taine, à force d'intelligence, a pressenti le mystère. Il a deviné que les amis et biographes de Stendhal, même les plus familiers comme Colomb, ne nous livraient pas une image vraie de sa personne, de l'homme vivant qu'il avait été. Mais il lui a manqué la sympathie au sens profond du terme, c'est-à-dire l'analogie des situations et des sensibilités pour concevoir à son tour la vérité et toucher la vie. Il a saisi l'observateur, le penseur systématique en qui il pouvait se reconnaître, l'artiste dont il partageait les dégoûts et les préférences, mais non l'homme, à qui il ne ressemblait pas. Le portrait qu'il a laissé, et qu'on peut juger à certains égards plus grand que nature, devait fatalement omettre des traits essentiels. On y cherche en vain la passion, l'inquiétude et cette solitude désolée parmi les hommes. Au Stendhal positif ne s'ajoute pas, contradictoire et complémentaire, le Stendhal romantique. Cependant, isolé de ce contenu rebelle qu'il ne parvint jamais à comprimer, le beylisme n'est qu'une forme vide. Il faut embrasser à la fois les deux faces de ce génie double, et c'est le méconnaître que le connaître à demi.

***

La génération qui suivit ne fut pas davantage, et bien loin de là, celle des élus. Les naturalistes de 1865 ne se bornent pas comme Taine à diviser l'homme, à éliminer un des aspects de l'œuvre; ils lui opposent, de toutes parts, la même humeur incompatible. Non point que dans l'établissement des rapports, ils aient montré de la malveillance ou de la mauvaise volonté. Au contraire, ils le revendiqueraient volontiers pour un maître. L'étude de Zola, remarquablement lucide sur bien des points, frappe par une sorte de déférence affectueuse. En dépit de ces bons sentiments, le naturalisme entretient avec Stendhal le plus irrémédiable des malentendus : participant à peu près des mêmes influences, il les détourne toutes dans un sens opposé. Zola, par exemple, entend comme Stendhal fonder sa construction romanesque sur une assise scientifique. Mais, tandis que Stendhal conçoit la science comme une logique appliquée, acheminant régulièrement la raison vers une suite continue de

certitudes, Zola l'entrevoit comme une métaphysique parlant à l'imagination ou à la foi et procédant par grandes hypothèses créatrices. Zola subit l'hérédité du romantisme comme Stendhal en avait subi la contagion. Mais dans le bagage romantique, il retient exclusivement ce que Stendhal en rejette, le sens de l'expression lyrique, la recherche du pittoresque extérieur, la prépondérance accordée aux « milieux » et à l'univers sensible. Il poursuit la force, l'énergie vitale, la passion, mais la passion qui, chez Stendhal, relève du mécanisme cérébral, ressortit exclusivement chez lui à l'appareil sensuel. Son positivisme est une religion, son matérialisme un appétit concret de la chair et de la vie, et non plus une combinaison raffinée d'abstractions et de symboles. Aux yeux de Zola et de ses émules, la psychologie de Stendhal n'est donc qu'une mécanique artificielle, sa méthode qu'un jeu de l'esprit, et son œuvre leur paraît manquer de réalité parce qu'elle tient peu de compte de l'individu physique et donne peu de place au monde extérieur. Hors d'état de percevoir le sens profond de la logique stendhalienne, ils répugnent également à s'approprier une notion toute sentimentale de la passion et du bonheur. Réagissant en cela contre les excès du bas romantisme, ils tiendraient volontiers le « sentiment » pour un signe de débilité quand Stendhal y voit la forme suprême de l'énergie. Un parallèle entre Julien Sorel et le Frédéric Moreau de l'*Éducation sentimentale* ferait ressortir cette divergence. Dans l'intention de Flaubert, il existe une correspondance évidente entre la façon d'être de Frédéric et sa façon d'aimer ; l'idéalité romanesque de la passion s'accorde avec l'atonie générale du caractère, et une passion de cette qualité chez un personnage si veule fût apparue au contraire à Stendhal comme une anomalie ou comme un miracle.

Méthode et matière, idées et confidences sont donc, au même titre, demeurées étrangères au naturalisme, et la mésintelligence est entière. Chose singulière, on reconnaîtrait plutôt quelque air de famille stendhalien au romancier dont les succès bien pensants balancèrent victorieusement ceux de l'École. Octave Feuillet a, sans nul doute, aimé Stendhal. L'audace de ses héroïnes fait souvent songer à Mathilde de la Môle et son *M. de Camors*, livre important et trop oublié, représente en grande partie une interprétation tendancieuse du beylisme.

Assurément, d'autres influences et d'autres intentions concourent à expliquer l'œuvre, mais par l'allure et la manière, Camors procède de Julien Sorel plutôt que des types balzaciens. Feuillet a même pénétré avec une justesse particulière ce fond d' « espagnolisme », cette religion de l'honneur intime qui, chez les héros de Stendhal, rehaussent toute action, et la pire inconséquence de son livre est que, dans sa préoccupation morale, Feuillet ait fait commettre à son personnage des actes dont l'honneur aurait dû suffire à le détourner. Mais cette rencontre est de peu de conséquence, et Feuillet d'ailleurs, après une fortune éphémère, cède au naturalisme triomphant. Pendant près de vingt ans, naturalisme et Parnasse, deux écoles étroitement unies dans leurs principes et dans leur objet, détiennent la maîtrise presque sans partage, et rien en eux ne pouvait s'accorder avec un art plus dépourvu que tout autre d'extériorité, de rigueur plastique et d'impassibilité. Les premiers symptômes de réaction apparurent avant 1880; ils concordaient avec une de ces crises d'invasion étrangère qui sont intermittentes, mais périodiques en France, et qui présentent tour à tour comme aliment à notre ignorance engouée les Scandinaves, les Espagnols ou les Persans. Vers 1880, on découvrit les Anglais et surtout les Russes. Certes, le réalisme humoristique des Anglo-Saxons, ou le réalisme mystique des Slaves contrecarraient sur bien des points le naturalisme français, mais Stendhal ne profita point de leur vogue, car ils s'opposaient plus fortement encore au beylisme. Dickens reste essentiellement objectif; Tolstoï essentiellement altruiste. Nous savons, par les plus sûrs témoignages, que Tolstoï admirait *la Chartreuse* et *le Rouge et le Noir* au-dessus de tous les romans du siècle et l'on devine les causes de cette prédilection, qui sont la franchise totale de la confession intime, le courage entier de la vérité descriptive. Mais Tolstoï avait beau chérir Stendhal, les Tolstoïens ne pouvaient devenir des Beylistes. Le goût personnel d'un écrivain pour un autre n'empêche pas la contrariété des influences, et rien n'était plus contraire à l'art purement personnel et égoïste de Stendhal que l'attendrissement humanitaire et la religion de la pitié. Un exemple pourra suffire : Personne n'a jugé *le Rouge et le Noir* avec plus de rigueur que E.-M. de Vogüé et ses sévérités allèrent jusqu'à inquiéter Taine.

Le critique qui contribua le plus efficacement, par sa grâce armée et insinuante, à accommoder le néo-mysticisme au goût français, M. Jules Lemaitre, a reconnu sans le moindre ambage que Stendhal demeurait pour lui un étranger. « Je n'ai jamais parfaitement compris, je l'avoue, cet homme singulier, et j'ai beaucoup de peine, je ne dis pas à l'admirer, mais à me le définir d'une façon satisfaisante. » Il raille doucement le culte qu'on lui voue, « où il y a du mystère et un orgueil d'initiation ». Brunetière le néglige. M. Faguet lui consacre un essai que nul ne pourra plus omettre, tant il est solide, mais où l'on ne sent que le jeu de l'intelligence. Une grande moitié de *la Chartreuse* ennuie M. Faguet à périr, et l'un de ses thèmes directeurs est « la sécheresse » de Stendhal. Cependant, l'ironie même de M. Lemaitre suffirait à nous instruire que le culte stendhalien venait, malgré tout, de se reformer. Il s'était même reformé très près de lui, et si l'on persistait à s'étonner qu'il n'y ait pas participé, ni M. Faguet, ni quelques autres, on pourrait, outre la raison de doctrine que nous avons indiquée, en hasarder une plus personnelle. Les carrières fixes et heureuses ne prédisposent pas au beylisme. Vivre d'abord séparé du monde par la claustration de l'internat ou du métier, puis s'y transporter d'un coup avec le prestige d'un grand nom, c'est précisément éluder cette période ambiguë d'apprentissage et d'épreuve qui est le terrain propre de Stendhal. Avant le succès, M. Lemaitre et M. Faguet sont des provinciaux en province, fixés dans la tâche qu'ils ont choisie et dans le milieu qui est le leur, affranchis par conséquent de tous les tâtonnements, de toutes les anxiétés aventureuses. Après le succès, qui fut immédiat pour l'un et prompt pour l'autre, la question ne se pose plus. On ne commence pas à goûter Stendhal après spécialité choisie et fortune faite. Pour composer à nouveau une église stendhalienne qui, cette fois, se trouvât avec le maître en communauté de cœur, il fallait des provinciaux transplantés à Paris dès l'adolescence ou des Parisiens de modeste origine, introduits sans transition, sans étapes régulières dans les cercles supérieurs de la société, tous sans métier défini, privés de l'obligation d'une tâche, de la contrainte et de l'appui corporatifs, tous ambitieux, avides, tendant vers les plus hautes

jouissances de la vie des ambitions tremblantes et des appétits maladroits.

Cette génération se trouva : ce fut celle des jeunes gens qui avaient commencé de grandir ou de penser après les Années Terribles, et qui, entre 1880 et 1890, opérèrent successivement leur entrée dans la notoriété parisienne. M. Paul Bourget et M. Maurice Barrès en sont les représentants les plus illustres. Ils étaient jeunes et sortaient presque tous d'une étroite bourgeoisie de province. Comme le jeune Beyle chez le grand-père Gagnon, ils avaient connu la solitude de la maison familiale, puis, comme Julien Sorel, la solitude du collège, plus agitée et peut-être moins pénible. Les livres avaient été leurs seuls compagnons, leurs vrais maîtres, non plus seulement, comme pour Taine, les livres qui instruisent et qui font penser, mais les livres sur lesquels on rêve. Les méthodes de l'éducation, déjà relâchées, exigeaient une application moins constante et moins mécanique; elles créaient entre les condisciples une communauté moins étroite. Il restait du jeu pour la solitude, pour le cheminement intime d'une strophe ou d'une page, pour l'échange, avec quelques camarades choisis, de l'enthousiasme et de la mélancolie, pour leur refoulement secret vers l'avenir. Par l'exemple de Beyle lui-même, nous savons dans quel sens ces habitudes d'adolescents font pencher les caractères. Elles excitent la première confiance chimérique dans la bonté des hommes et dans la facilité du bonheur. Elles forment des jeunes gens que dépayseront longtemps les milieux nouveaux et la peur des positions fausses, qu'arrêteront, dans leur appel vers le dehors, la plus légère erreur de goût, la plus fine discordance sentimentale, qui souffriront également de la sécheresse et de la vulgarité. Et rien au monde n'étant si rare que la perfection du goût sans rien de sec, ou que la franchise d'expansion sans rien de vulgaire, l'issue fatale, comme chez Stendhal et ses personnages, sera l'échec quotidien, la déception répétée du cœur, le retour vaincu sur soi-même.

Avec plus ou moins d'allégresse ou d'audace, mais avec le même fond d'ambition, cette génération de « déracinés » entreprit son aventure juvénile. Ils n'étaient pas, comme les romantiques, une bande de génies militants et triomphants,

mais des isolés, des singuliers, chargés chacun de sa fortune, attendant tout de leur contact personnel avec ce monde qui les attirait. Et la société dont ils allaient tenter l'escalade rappelait, de plus près encore que celle de 1848, les lendemains de la grande Révolution. Après 1789, les années de la Guerre et de la Commune sont la plus violente des crises françaises. Dans l'ordre politique, moral ou religieux, tout se trouva remis en cause; on vit s'opérer sous le choc les plus étranges revirements, les conversions les plus imprévues; on vit se redresser, intactes et agissantes, des convictions qu'on pouvait croire endormies depuis cinquante ans. Ce fut le temps du pessimisme et de l'espoir, des essais incertains au milieu des ruines. Tandis qu'après les secousses de février et de juin la société s'était vite réformée, avait retrouvé promptement son assise dans la béatitude matérielle du second Empire, cette fois la confusion se prolongeait. La France cherchait à tâtons son équilibre, sa loi stable, et comme il advient nécessairement, ce bouleversement des opinions, des positions intellectuelles et morales apportait le désordre dans les échanges sociaux. Les mêmes symptômes sont communs à l'enfantement ou à la dissolution des démocraties; entre l'ordre rompu et l'ordre latent la place paraît libre, et il semble que toutes ces forces vacantes n'attendent que des mains neuves pour les gouverner. C'est cet appel qu'avait entendu ou devancé l'élite des jeunes intellectuels formés par les livres, aiguillés par la rêverie vers les conceptions ardentes de la vie. Et, durant les premiers contacts, ils allaient fatalement éprouver quels solides fondements de hiérarchie subsistaient sous le bouillonnement superficiel; ils allaient apprendre à leur tour que dans un pays de longue tradition, les cadres et les castes ont toujours plus de résistance qu'on ne croit et que, même dans une société fondée sur l'égalité théorique des droits, il n'y a pas d'égalité pratique entre les hommes. Tout changeait pour ces jeunes gens si Paris leur avait fourni, dès l'arrivée, une famille, une compagnie égale, un grand emploi, et Stendhal aussi n'eût pas subi son épreuve si, comme certains de ses compagnons, il avait trouvé les éléments tout prêts d'une fortune, d'une société, d'un état. Mais le déraciné n'est pas seulement celui qui quitte sa province, c'est celui qui la quitte

pour l'aventure, qui accourt à la ville quêtant sa place incertaine, l'espérant des hommes et du hasard. Stendhal attendait, pour la parfaite éclosion de sa gloire, ce public de déracinés souffrants, de dilettantes laborieusement parvenus, d'intellectuels mêlés au monde sans y appartenir, et consolant leur dépendance apparente par le sentiment intime de la supériorité.

Ajoutons aussitôt qu'une étroite analogie spirituelle fortifiait les correspondances sociales. En parcourant les *Essais de psychologie* de M. Bourget, on aperçoit sans peine que les jeunes gens dont il est le porte-parole se trouvaient, si l'on peut dire, au confluent des mêmes courants intellectuels et sentimentaux qui avaient enveloppé Stendhal. Vers 1885, le méthodisme scientifique entrait en contact avec une dernière poussée du romantisme, ou, si l'on préfère, avec un néo-romantisme renaissant. « Nous avons grandi dans la foi rationaliste », a dit quelque part M. Anatole France, et M. Bourget n'eût assurément pas renié cette parole d'un grand aîné. Toute cette génération avait grandi en effet dans la foi, ou dans l'illusion, qu'un passage d'*Henri Brulard* exprime avec tant de grâce crédule : « Je me figurais, à quatorze ans, que les hautes mathématiques, celles que je n'ai jamais sues, comprenaient à peu près tous les côtés des objets, qu'ainsi, en avançant, je parviendrais à saisir des choses sûres, indubitables... » Cette croyance, fortifiée par Taine et ses contemporains, que la raison fournit des règles universelles, que les procédés d'analyse, et de généralisation scientifique s'appliquent à la vie, à la conduite, au bonheur, cette croyance est précisément l'un des pôles du beylisme. Mais, en 1885, on ne la professait déjà plus sans alarme et sans partage. L'unité de doctrines, l'assurance catégorique de l'esprit ne conviennent pas à des périodes de trouble. L'inquiétude personnelle, les préoccupations humanitaires, l'essor latent d'une sensibilité inadaptée allaient bientôt défrayer un lyrisme nouveau et dont on percevait déjà les prodromes. Quelques-uns des maîtres de cette génération, M. Barrès, par exemple, ont si longuement oscillé entre ces deux tendances opposées, entre l'analyse méthodique et la suggestion poétique, entre les constructions rigoureuses à la Taine et les évocations passionnées à la Chateaubriand qu'ils n'ont jamais fait délibérément

leur choix et que leur originalité profonde tient à la persistance du mélange. Or, ce mélange est stendhalien, ou plutôt, cette coexistence d'éléments contraires et qui ne s'altèrent pas par leur contact.

On peut pousser le parallèle plus loin et jusqu'à de plus menues ressemblances. Chez les écrivains de 1885, élevés d'un bond aux sommets de la culture, introduits dans l'intelligence ou dans l'art par une brusque initiation, on sent le même resserrement orgueilleux, la même conscience altière de l'élite. La réaction contre les médiocrités bourgeoises, contre la mesquinerie des milieux familiaux leur inspire, au moins pour un temps, le goût des harmonies luxueuses, de la vie nomade, des types ou des mœurs cosmopolites, l'horreur méprisante de cette « bassesse bourgeoise » que, disait Stendhal, « mes personnages ne peuvent pas avoir ». Que cet « espagnolisme » chez quelques-uns, ait dévié, et pris la forme du snobisme, c'est ce dont l'histoire littéraire jugera. Chez beaucoup d'entre eux et de leurs successeurs immédiats, le sens de l'égalité et l'amour foncier de la justice se mêlent, comme chez Stendhal, au sentiment hautain de l'être d'exception, et ainsi put se développer, toujours à l'exemple de Stendhal, une sorte de haine sociale dont les effets furent quelquefois poussés assez loin. Enfin, par une dernière analogie, qu'accusa, sans nul doute, la protestation intime contre certains excès de naturalisme, leur notion de l'amour est moins sensuelle encore que celle de Stendhal. Dans aucune œuvre de ce temps, mis à part M. France et M. Pierre Loti, on ne perçoit de sensualité véritable. La passion elle-même est conçue et décrite comme un mécanisme purement cérébral, la conquête amoureuse comme une tactique, et l'analyse, en fin de compte au lieu de toucher l'amour même, n'atteint que l'imagination ou que l'orgueil.

*
* *

Dans celui des romans contemporains qui approche le plus de la manière et de la saveur stendhaliennes, l'*Ermeline* de M. Abel Hermant, le héros — lequel, à vrai dire, n'est qu'une image transposée du Beyle de 1800 — déclare avec une lucidité digne de son modèle : « Je serai compris lorsque l'univers

engendrera, par un développement naturel, des êtres bâtis comme je le suis moi-même par exception et par suite d'un hasard révolutionnaire... » Lorsque Stendhal annonçait d'avance : Je serai lu vers 1880, nul doute qu'il enveloppât dans sa boutade le sens si précisément dégagé par M. Hermant. Pour couronner le miracle, il se produisait au jour dit. L'époque précise que Stendhal avait jetée au hasard de sa prophétie enfantait des êtres analogues à lui, non plus seulement par les prédilections de l'intelligence, mais par les plus fines particularités du sentiment. Aussi leur ferveur dépassa-t-elle de bien loin le goût littéraire et l'admiration théorique d'un Taine. Ils avaient reçu le choc au cœur, et leur entraînement ressembla moins à l'admiration qu'à l'amour. Parmi les preuves et les documents, qui surabondent, M. Adolphe Paupe a retrouvé le plus significatif : c'est une chronique du journaliste Léon Chapron qui, en 1882, détenait à l'*Evénement* le Courrier de Paris et la critique et dont la notoriété de boulevard n'a guère survécu à une fin prématurée. Pendant l'entr'acte d'une première représentation, Chapron s'était réfugié au cabaret le plus proche lorsqu'il vit entrer le vieux Barbey d'Aurevilly, flanqué d'un jeune homme à l'aimable visage. « On eût dit d'Antigone — en chapeau haute forme et complet bleu sombre — guidant les pas d'Œdipe ». Le jeune homme, qui était las ou que la pièce ennuyait, se laissa tomber sur une chaise, non sans accompagner son geste de ce cri : « Ouf! je suis dans un état d'imagination renversée. » Chapron sursauta. La formule l'avait atteint à l'endroit sensible, puisqu'elle était empruntée, comme on s'en souvient, au *Rouge et Noir*, et tout aussitôt surgit en lui le désir de répondre à l'inconnu par un signe de reconnaissance. « Négligemment, dit-il, et faisant celui qui n'a pas l'air, je murmurai entre haut et bas, parlant de l'auteur de la pièce : « Ah! si les lettres de cachet existaient encore, il n'eût pas osé. » L'Antigone de Barbey tressaillit à son tour. « Ces deux citations, ajoute Chapron, avaient placé cet inconnu et moi sur un terrain ami. C'est une sorte de franc-maçonnerie que l'admiration, j'oserai dire la folie du *Rouge et Noir*. » Là-dessus entre par hasard M. Jean Richepin, qui était encore un stendhalien, ou mieux un Rougiste, « un peu inférieur » cependant, car « à partir de la deux

centième page, certaines parties du texte lui échappaient ». M. Jean Richepin présente les deux jeunes gens l'un à l'autre; le jeune homme en chapeau haute forme et en complet bleu sombre n'était autre que M. Paul Bourget. Il ne fut plus question de rentrer au théâtre. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, M. Paul Bourget et Chapron se récitèrent l'un à l'autre *le Rouge et le Noir*. La foi commune était si ardente, elle jaillissait de couches sentimentales si profondes qu'elle créa l'amitié en coup de foudre, comme l'eût fait une confidence d'amour. Quelques mois plus tard, en souvenir « des confessions communes et des enthousiasmes partagés », M. Paul Bourget dédiait à Léon Chapron son recueil de vers, *les Aveux*.

Rien n'est plus gracieux ni plus frappant que cette anecdocte. Elle fait saisir dans sa marche ce vertige collectif, cette « folie » de stendhalisme, ou plutôt, comme dit Chapron, de Rougisme qui se propageait alors dans toute une portion de la jeunesse. Les journaux et papiers personnels n'étaient pas encore publiés. *La Chartreuse*, que Taine et ses amis avaient tout naturellement préférée, puisque le mécanisme psychologique y apparaît en pleine variété, en pleine ampleur, éloignait quelque peu ces fanatiques par un ton de mélancolie distante et d'intime sérénité. Mais dans le *Rouge et Noir* ils pouvaient étancher toutes leurs ardeurs, discerner et consoler toutes leurs inquiétudes. Le livre fut pour eux le Livre, la Bible, le recueil sacré qu'on peut ouvrir au hasard et dont chaque phrase répond à une émotion éprouvée, résout une angoisse, explique un chagrin. Dans le sonnet dédicatoire à Léon Chapron, M. Paul Bourget préfère Stendhal à Skakespeare, à Balzac, à Byron. « Rien ne vaut *le Rouge et le Noir*... Livre unique, aussi tendre et rêveur qu'infernal... » Il serait vain de critiquer ces jugements et ces soins au point de vue de l'équité littéraire. La dévotion des stendhaliens n'exprimait pas une opinion de lettrés, ils semblaient y engager leur vie même. L'analogie de la formation et des circonstances les avait logés au cœur même de la sensibilité de l'écrivain et ils se confondaient avec lui et avec son héros. Cette passion put se modérer avec l'âge, avec le succès, avec l'installation dans des groupes sociaux définis. Quand les déracinés eurent poussé des racines neuves, d'autres forces purent lui faire équilibre et

même la neutraliser. Mais elle était si forte et venait de si loin que la trace ne s'en effaça plus. Le beylisme, ou, comme a dit M. Bourget, le romantisme analytique, opère des effets incurables quand il est administré au sujet requis, dans des conditions opportunes. Quels que soient les hasards futurs et la fortune, des signes indélébibles marqueront toujours ceux qui ont vécu jusqu'à la souffrance l'aventure de Julien Sorel et de Stendhal, « l'indéfinissable déception, l'étourdissement, cette griserie d'orgueil et cette angoisse de gaucherie... »

Cependant, était-il compris avec une entière, une pure exactitude? Car enfin, il était encore plus aimé que compris, et il entre toujours un peu de malentendu dans l'amour. Les stendhaliens de 1850, trop exclusivement attachés à la méthode rationnelle, avaient omis le fond intime, la tendresse avide et blessée, toute l'insatisfaction, tout le romantisme. Peut-être les stendhaliens de 1885, tirant l'œuvre en sens contraire, en ont-ils exagéré le sens personnel et négligé ou méconnu le contenu logique. Comme Taine, mais dans une direction opposée, ils ont interprété Stendhal en se guidant sur la ressemblance la plus marquée, la plus pressante qu'ils se reconnussent avec lui. Obsédés par l'analogie des positions sentimentales, ils ont parfois perdu de vue que la méthode, chez Stendhal, oppose un contrepoids rigoureux à l'épanchement émotif, qu'elle est autre chose qu'une dépendance ou qu'un instrument de la sensibilité, qu'elle prétend à une vertu propre et à une portée générale. Les stendhaliens de 1885 ont réduit le beylisme, qui est un procédé de connaissance et de conduite universelle, à un procédé d'introspection et de division psychologique. Se méprenant sur l'objet de la méthode comme sur ses moyens, ils l'ont aiguillée vers le succès pratique et la conquête, alors que Stendhal la dirige vers une notion toute désintéressée du bonheur. Analyse et arrivisme, ces deux mots enferment le malentendu qui, déjà latent chez les maîtres, devait éclater dangereusement chez les disciples. Il y a vingt ans, des milliers de jeunes gens n'ont plus cultivé Stendhal que comme un professeur d'énergie froide, de rouerie, de logique impitoyable. Lieutenant de grenadiers à cheval, maître de l'intrigue à la Machiavel, historien des revanches plébéiennes, ces traits en lui, vrais ou faux,

masquèrent le reste. On aima Julien Sorel pour ses manigances et ses duretés qui pourtant ne sont que l'armure protectrice d'une tendresse étouffée. « Nous lui aurions voulu plus d'hypocrisie encore, disait déjà Léon Chapron, pour mater et dompter cette insolente patricienne. » Stendhal dénaturé finit par servir de bréviaire aux êtres qu'il aurait le plus méprisés, à de petites volontés tendues vers les plaisirs médiocres et les profits matériels, à de petits esprits pleins d'égoïsme et de morgue, incapables d'un sentiment ardent et d'un sacrifice.

*
* *

C'est ainsi que, pareil à beaucoup de religions, le dogme stendhalien dévia peu à peu de la pensée originelle. Nous n'en pourrions plus suivre l'histoire sans toucher à des questions trop actuelles, et surtout sans aventurer de trop hasardeuses conjectures. Tout au plus pourrait-on noter qu'après 1895, le fanatisme baissa peu à peu, qu'il devint même un sujet d'étonnement pour une génération nouvelle qui ne le partageait plus. Les interprétations vicieuses de certains disciples avaient peut-être quelque part à ce revirement, mais on pressent la raison véritable. Les conditions générales de la formation et de la vie avaient changé; elles ne se prêtaient plus au même travail d'identification sentimentale. L'éducation n'enfermait plus les jeunes gens dans la lecture, dans la réflexion intime. La pratique des sports rompait leur solitude; la musique canalisait leur penchant à la rêverie; de grands courants collectifs avivaient, mais dirigeaient chez eux le goût de l'action. Dans la société, par une contradiction singulière, les conditions et les rapports s'égalisaient de plus en plus, en même temps que les principes hiérarchiques et les sentiments conservateurs fortifiaient régulièrement leur consistance. Au-dessus de ces bases consolidées, les nuances s'effaçaient, les barrières tombaient et ainsi, par un double effet, se dissolvait le milieu propre du beylisme.

A considérer la plus récente génération littéraire, on croirait reconnaître au premier regard, mêlées ou juxtaposées en elle, deux tendances maîtresses du beylisme. Elle est à la fois

scientifique et romantique, logique et quasi mystique, critique et passionnée. Mais elle fait moins de crédit que Stendhal à la méthode, ou même à l'intelligence; son appétit de passion est plus solide, plus substantiel dans ses besoins, aiguisé par une sensualité plus vraie. Avant tout, par l'effet des événements, il lui manque la susceptibilité sensible, le malaise social. Stendhal n'est plus pour elle un ami d'élection, un conducteur et un révélateur d'âmes, mais simplement un grand écrivain. Qu'on se reporte aux pages si dignes que lui a consacrées M. André Suarès. On y retrouvera les plus amples, les plus importantes louanges. Stendhal est le grand homme, le poète de la France ou même de l'Europe révolutionnaire... « Rien ne lui fait défaut que le génie lyrique... Son style est le dessin le plus aigu, presque sans ombre et sans couleur. Il est nu comme la ligne. Il rappelle Lysias et l'orateur attique. » M. Suarès perçoit avec une lucidité parfaite la dualité de l'homme et cette expansion passionnée qu'empêche de percevoir l'excès d'esprit. Il note tour à tour que « pour l'intelligence, si on égale Stendhal, personne ne le passe », et que cependant, « il regarde l'état de passion comme le seul où l'on vive, et n'envie que d'être toujours en passion ». On le voit, la complexité contraire des dons est clairement désignée, mais elle est saisie dans son achèvement, dans sa maîtrise, non plus dans son ballottement douloureux. M. Suarès dira de Stendhal : « C'est un homme qu'on se figure toujours dans l'âge mûr, fort pour la vie et déjà usé », ou encore, « c'est un inventeur de caractères... », ou même « il a ses fortes tristesses qu'il cache dans ses livres ». Une telle vision, de tels jugements sont également significatifs. Dans ce Stendhal mûri, dans cette œuvre dépersonnalisée, on ne sent plus le débat, l'instabilité intime, les froissements d'orgueil, les désillusions de la tendresse, tout ce qui pouvait, en un mot, créer avec lui comme une communion sentimentale. L'image dressée est grande et juste, mais trop au repos; il y manque ces expressions secrètes qui venaient toucher le cœur comme un aiguillon.

Peut-être entrait-il dans la destinée de cet homme si simple de n'être jamais compris et accepté simplement. Les romantiques l'ignorent, ou le ravalent au rang subalterne d'un amateur spirituel, alors qu'il est un grand esprit et un grand

artiste. Les normaliens de 1850 ne voient en lui qu'un voltairien, un écrivain simple, un homme qui sait raisonner sur les sentiments et qui a deviné la psychologie scientifique, alors que son originalité ou même son génie, est de combiner la plus froide clairvoyance avec la susceptibilité la plus ardente, d'adapter sa rigide méthode à une faculté infinie de souffrance, à un goût presque lyrique de la passion. Suivant l'exigence de Pascal, il joint à l'excès d'une vertu l'excès de la vertu opposée, et l'un sans l'autre ne serait rien. Les littérateurs de 1885, éclairés par l'analogie des conditions, touchent l'homme de si près que son œuvre paraît s'absorber en leur vie, mais, à leur tour, ils font leur choix partial dans le mélange. Ils restreignent la sensibilité stendhalienne ; ils la privent de cette pureté désintéressée que lui contèrent le voisinage d'un grand système et une idée parfaitement libre du bonheur. On les voit progressivement isoler, dans l'homme, l'égotiste, l'analyste, l'apôtre de l'action. Répétons-le une fois de plus : tout l'effort de Stendhal artiste est de montrer la force nue de la passion. Toute la doctrine de Stendhal moraliste tend vers une idée du bonheur où l'action ne tient aucune place. Sans doute aurait-il distingué entre l'action telle qu'elle s'offrait de son temps et l'action telle qu'elle est possible au nôtre. Il aurait prévu qu'il est dangereux de conseiller l'énergie sans lui proposer en même temps un objet utile, et désavoué d'avance un enseignement qui, pour emprunter un exemple à l'œuvre romanesque de M. Barrès, produit des Racadot et des Mouchefrin. Mais, en fait, la seule énergie qu'il ait jamais conseillée est celle du cœur, et l'action avait, à ses yeux, ce tort inexpiable qu'elle détourne de l'art ou de l'amour. La terre qu'il a choisie et déplorée est l'Italie de 1820 — une Italie sans vie politique, sans armée, sans distinctions sociales, mais où se trouvaient à portée des musées, des théâtres, des musiciens et des poètes qui lui semblaient les premiers du monde, des femmes qui ne craignaient pas d'aimer, où nulle ambition n'était possible que celle du séducteur et de l'artiste, où tout parlait, où rien ne distrayait de la passion.

Aujourd'hui, sa gloire est acquise. Les écoles ou les partis le revendiquent chacun pour soi, et la contrariété de ses dons

explique suffisamment ce genre de disputes. On étudie sa vie, on publie et l'on commente son œuvre; on catalogue ses qualités et ses opinions. Son nom paraît soustrait à toute contestation et notre jugement ne fait que devancer sans doute celui de la postérité. Mais est-il bien sûr que Stendhal soit fait pour les modes normaux de la gloire? Aux jugements officiels, consacrés par l'opinion et enregistrés par les manuels de littérature, à la curiosité ou à la complaisance de la foule, n'eût-il pas préféré le don ardent d'une élite, quelque chose comme la ferveur de ces « Rougistes » en qui chaque phrase éveillait un souvenir, une leçon, une réflexion studieuse sur soi-même? Avoir tenu d'avance le journal intime de quelques jeunes gens « capables de sentir », Stendhal n'eût pas souhaité de plus grand destin. Aujourd'hui son nom, trop largement, trop tranquillement illustre, commence à entrer dans une sorte de recul un peu froid. Dans l'église stendhalienne, la plupart des adeptes ont atteint, ou passé, la maturité de leur âge, et il ne s'en recrute guère de nouveaux. L'admiration s'est consolidée et propagée, mais elle a perdu en profondeur ce qu'elle gagnait en certitude et en étendue. Ce n'est plus l'amour, ce n'est plus cette foi tremblante qui se partageait comme un aveu.

Pour présager l'avenir, il faudrait pouvoir prédire du même coup dans quel sens évoluera la société française. *Le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse* demeureront deux chefs-d'œuvre de notre littérature romanesque. Nul doute sur ce point et l'on peut tenir le classement pour définitif. Mais il y a, dans une littérature, deux sortes de grands hommes et deux sortes de chefs-d'œuvre : les grands hommes agissants et les grands hommes nominaux et inertes; les chefs-d'œuvre qui s'incorporent à notre vie, ceux qui restent distants de nous, et qu'on a lus, une bonne fois, pour se débarrasser d'un devoir. Suivant les temps, les livres de Stendhal seront plus ou moins présents et actifs. Stendhal est l'homme des moments confus, des mélanges sociaux, des périodes désordonnées. Chaque fois que dans la formation individuelle des caractères, les sensibilités pourront s'aiguiser sans contrepoids et les ambitions s'exalter sans objet et sans discipline, chaque fois que, par le développement naturel de l'histoire, les classes sociales se trouveront brouillées à leur surface et séparées dans leurs fon-

dements, de larges catégories de jeunes gens occuperont vis-à-vis du monde le même poste équivoque, risqueront les mêmes stations douloureuses. Avec le retour des éléments stendhaliens : anxiété personnelle, contrariété des influences, alternatives de l'appel et de l'accueil, on verra se raviver la foi stendhalienne. Dans les intervalles, Stendhal, sans doute, ne sera pas oublié, il ne peut plus l'être ; mais il ne sera qu'admiré comme les autres. Il comptera tout au plus quelques fidèles isolés, ceux qu'aura rapprochés de lui quelque coïncidence particulière, peut-être ceux qui auront conservé au fond d'eux-mêmes un peu plus d'attendrissement rêveur et de candeur d'âme. Ce sort est le plus beau, et il ne faut pas lui en souhaiter d'autre. C'est un rare mérite pour un artiste que la pleine pénétration de son œuvre dépende de certains états sociaux, puisque alors il en a livré la traduction la plus fidèle et la plus forte; c'est une douce récompense, quand la pleine sympathie dépend de certains états du cœur, et reste liée à la fraîcheur ou à la permanence profonde de la jeunesse.

LÉON BLUM

L'ORGANISATION PROFESSIONNELLE
AU XVIIIE SIÈCLE [1]

Le Syndicalisme, la Mutualité, la Coopération sont à des titres différents les modes d'organisation que recherche aujourd'hui le monde patronal et ouvrier. Le règne de l'association paraît ainsi succéder à celui de l'individualisme; et il est même des penseurs qui n'hésitent pas à déclarer qu'il faut voir dans ces phénomènes comme un retour au passé, une résurrection de l'ancien régime. Ce sont là des affirmations que l'étude historique controuve, que le sociologue impartial se voit obligé de réfuter. Les ressemblances que l'on serait tenté d'indiquer sont toutes de surface et disparaissent quand on va au fond des choses; le rapide exposé qui va suivre s'efforcera de le démontrer.

L'organisation du travail comprenait dans la France de l'ancien régime trois organismes : la Corporation, la Manufacture Royale, le Compagnonnage.

I

LA CORPORATION

La Corporation est née en même temps que la France. A l'époque où Louis le Gros augmentait le pouvoir royal et

1. A consulter : Martin Saint-Léon, *Histoire des corporations de métiers;* du même : *le Compagnonnage;* Germain Martin, *Grande industrie sous Louis XIV;* du même, *Grande industrie sous Louis XV*, et *les Associations ouvrières au XVIIIe siècle ;* Levasseur, *Histoire des classes ouvrières avant 1789*, t. I et II; H. Hauser, *Ouvriers du temps passé*; du même, *les Compa-*

commençait à « rassembler » la terre française, les bourgeois des villes se concertaient dans le grand mouvement des Communes pour se faire accorder des franchises municipales et les gens de métier s'associaient par professions dans les cadres de la future Corporation. Les origines de cette dernière sont extrêmement obscures. Certains la font dériver du collège d'artisans romains, d'autres de la guilde germanique. Il est assez probable qu'elle tient de l'un et de l'autre, dans la proportion où les éléments latin et germain se sont fondus pour constituer notre race.

C'est à partir du XIIe siècle que nous trouvons des indices certains sur l'histoire des corporations. A vrai dire, la première en date comme la plus puissante n'est pas à proprement parler un corps de métier, mais plutôt une association de marchands, c'est la célèbre corporation des marchands de l'eau. Toutefois, dès cette époque, les corporations d'artisans naissent et se multiplient et vers le milieu du XIIIe siècle, il n'est guère de métier qui, à Paris, tout au moins, ne soit organisé. La construction des grands édifices religieux a puissamment développé entre tous les artisans l'esprit de corps : la Corporation dans ses grandes lignes nous apparaît comme définitivement constituée, à l'époque de Saint Louis, où, au dire de Joinville : « le royaume de France resplendissait au regard de tous les autres comme le soleil qui répand ses rayons ».

Pourtant, le corps de métier, institution caractéristique de l'industrie au XIIIe siècle, n'était pas et ne fut jamais d'un emploi général.

Pendant tout le moyen âge, le travail industriel fut en grande partie domestique, et il s'en fallait de beaucoup que la population industrielle de toutes les villes fût agrégée ou que dans les villes jurées, elle fut toute entière agrégée en corporations. D'autre part, l'organisation professionnelle n'était pas identique dans toutes les provinces françaises. Les corps de métier des pays de langue d'oïl paraissent avoir été plus sévèrement réglementés que ceux de la langue d'oc. C'est pourquoi, quand nous décrirons la corporation,

gnonnages d'arts et métiers à Dijon aux XVIIe et XVIIIe siècles; P. Boissonade, *Essai sur l'organisation du travail en Poitou du XIe siècle jusqu'à la Révolution.*

nous aurons surtout en vue le corps de métier de Paris, où il fut presque la règle universelle.

Mais il vint un moment où l'on éprouva le besoin de mettre un peu d'unité dans le chaos contradictoire des coutumes et des usages et le législateur intervint pour codifier en quelques principes de droit ce qui n'était encore que fait à peu près général. La tâche en la matière incomba au Prévôt de Paris, Étienne Boileau ou Boilieaue, qui, par les attributions de sa fonction, était particulièrement bien renseigné sur l'organisation du travail à son époque. Après le Roi, le Prévôt n'était-il pas la première autorité de la ville? C'est très vraisemblablement entre 1260 et 1270 que Étienne Boileau entreprit de réunir, dans une seule codification intitulée « Livre des Métiers ou Establissement des Mestiers à Paris », tous les usages et règlements en vigueur.

Il divisa son ouvrage en trois parties. Dans la première, il traita des métiers de Paris, de leurs *ordinances* (règlements), des *entrepresures* (délits) de chaque métier et des amendes; dans la deuxième, des redevances et impôts de toutes sortes (chaucies, tonlieus, travers, conduits etc.); dans la troisième des *joustices* et *jouridictions*. Cette troisième partie ne fut jamais rédigée; la deuxième ne regarde qu'indirectement notre sujet, la première nous concerne seule. Elle comprend cent titres, dont chacun vise une corporation.

En retraçant les grandes lignes du corps de métier au XIIIe siècle, nous ne ferons pas œuvre vaine. L'organisme, dont nous avons vu la genèse, arrive maintenant à son plein développement et il est nécessaire de le fixer en quelque sorte pour se rendre compte de son évolution postérieure. Et pour nous en faire une idée nette, le mieux est d'en démonter successivement tous les rouages pour les étudier séparément, de voir ensuite comment ils se composent entre eux pour apporter vie et santé dans tout l'organisme.

Prise dans son ensemble, la Corporation a pour base la division des artisans en trois classes : apprentis, valets, maîtres, « ceux qui apprennent, ceux qui servent, ceux qui commandent ». A chacun de ces trois échelons correspondent des droits et des devoirs d'une nature particulière, dont l'énumération se trouve dans les statuts du métier. Mais, entre ces

trois classes d'artisans des conflits peuvent éclater et, en tous cas, pour assurer le respect des règlements, une autorité supérieure est nécessaire. Elle est confiée à des prud'hommes jurés, pris parmi les maîtres et, en général, désignés à l'élection, sous réserve toutefois de l'approbation du Prévôt de Paris; leurs fonctions sont toujours temporaires et à leur sortie de charge, ils rendent des comptes à l'Assemblée des Maîtres.

D'autres autorités exercent également un droit de contrôle. La première de toutes est le Prévôt de Paris, juge ordinaire de toutes les contestations et de tous les différends de métier. D'autre part, l'intérêt fiscal ou la faveur royale ont entraîné l'inféodation de certains métiers à des particuliers ou à de grands Officiers de la Couronne.

Ainsi, hiérarchie à trois degrés, magistrature élective, autorité suprême du Prévôt, tels sont les organes essentiels du corps de métier qu'il nous faut maintenant étudier d'une façon plus précise.

Et d'abord l'apprenti. Par les statuts de chaque corps de métier, il était protégé contre lui-même et contre son patron. Un maître ne pouvait avoir un apprenti que s'il offrait toutes les garanties désirables pour l'enfant dont il demandait à avoir la garde. C'était aux maîtres et jurés des métiers de s'assurer que l'enfant serait bien traité et recevrait une sérieuse instruction professionnelle; aussi le nombre des apprentis que les maîtres de chaque corporation pouvaient prendre était-il limité.

Cette restriction était justifiée par l'intérêt de l'apprenti lui-même. Les progrès ne seraient-ils pas d'autant plus rapides que le maître n'aurait pas à partager ses leçons et ses soins entre de trop nombreux disciples? Le maître ayant présenté aux yeux des jurés toutes les garanties suffisantes, on conclut alors le contrat d'apprentissage, dont la durée est déterminée conformément aux statuts de chaque métier, et qui contient également la fixation du prix qui devait être payé au maître de l'enfant lors de la signature des conventions.

Une fois apprenti, l'enfant doit s'efforcer de satisfaire son maître, lui « faire gré » comme dit un des règlements. Le patron a sur lui un droit de garde, de surveillance et de correction. En revanche, il doit le traiter en « fils de prud'-

homme, l'héberger, le nourrir, l'habiller, lui fournir sauf convention contraire, la lumière et le blanchissage ».

Son apprentissage terminé, le jeune artisan pouvait immédiatement acquérir la maîtrise, mais le plus souvent, il avait rarement les ressources et l'instruction professionnelle suffisantes pour s'établir de suite. Il prenait service chez les autres. Il devenait « valet » et se présentait chez un maître pour lui demander du travail. Le maître, au moment où il embauche un ouvrier, peut et doit exiger la production de certaines justifications. Il le met tout d'abord en demeure de prouver qu'il a bien fait son apprentissage. Cette preuve donnée, le valet devait encore établir qu'il était libre de tout engagement. Non seulement le valet devait parfaire le temps pour lequel il était « alloué », mais il lui était interdit de contracter un nouvel engagement avant l'expiration complète de son temps. D'autres prescriptions procédaient de préoccupations morales : ne pas engager un valet larron ou meurtrier, ne pas engager un *valet houlier* (débauché) etc., etc.

Lorsque l'ouvrier avait fourni toutes ces références, le contrat se concluait verbalement. Mais, au préalable, le valet jurait sur les Saints qu'il ferait le métier bien et « loyalement et que s'il apprenait qu'aucun du métier méprenait en aucune chose, il le ferait savoir aux gardes ». L'engagement de l'artisan se terminait le plus souvent par l'arrivée du terme fixé par la convention. Mais le point sur lequel on ne saurait trop insister est le suivant : c'est que les ouvriers faisaient alors réellement partie de la Corporation. Souvent même, ils concouraient à la nomination des jurés et étaient éligibles à ces fonctions. D'ailleurs la ligne de démarcation entre le maître et le valet était loin alors d'être aussi nettement tracée qu'elle le fut plus tard. Le maître n'était lui-même qu'un ouvrier plus aisé et d'une condition sociale qui ne différait pas de celle du valet.

Pour obtenir la maîtrise, il fallait tout d'abord prouver que l'on avait accompli son apprentissage. En outre le futur maître était tenu de prouver qu'il possédait les connaissances et l'habileté professionnelles requises pour l'exercice du métier. Le chef-d'œuvre était inconnu au XIIIe siècle ; il n'existait que dans un seul corps de métier, celui des chapuisiers, et ne s'introduisit que plus tard dans les mœurs, aux

XIVe et XVe siècles. Néanmoins le maître devait toujours présenter certaines garanties et acquitter les taxes ou redevances imposées par l'autorité royale ou par la coutume. Ces taxes étaient de diverses catégories ; d'abord celles qui représentaient le droit d'exercer la profession, l'achat du métier ; il fallait aussi payer des droits, soit aux gardes du métier « pour la peine et le travail qu'ils auront à garder le métier », soit à la Confrérie ; parfois aussi, comme chez les bouchers, on devait offrir à ses nouveaux confrères des repas de bienvenue, dits past et abreuvement, etc... Le cumul de deux métiers était un fait exceptionnel ; la spécialisation de la profession était un des caractères de l'industrie à cette époque.

Les coalitions entre maîtres ou entre valets, les premières ayant pour but de maintenir le prix des denrées à un taux concerté ou de mettre obstacle à la liberté des enchères pour l'achat des matières premières, les secondes pour obtenir la réduction de la journée de travail ou l'élévation du salaire, étaient sévèrement prohibées.

Enfin les maîtres supportaient collectivement une charge qui les mécontentait fort, et contre laquelle ils ne cessaient de protester, nous voulons dire : le guet. C'était une milice bourgeoise qui, au temps de paix, veillait à la sécurité publique, et en temps de guerre, concourait à la défense de la cité.

Au-dessus des maîtres, dans la hiérarchie corporative, se trouvaient les jurés et les gardes. Le pouvoir exécutif leur était dévolu ; c'étaient des magistrats, véritables mandataires de tous les maîtres du métier. Ils détenaient et exerçaient l'autorité au nom de la collectivité. Parfois les gardes et jurés étaient élus directement par leurs confrères ; parfois les valets nommaient aussi des jurés valets qui exerçaient des fonctions concurremment avec les jurés élus par les maîtres. Les jurés étaient en nombre variable. Leur nom provenait de ce qu'après leur élection ils se rendaient devant le Prévôt pour prêter serment et là juraient de garder le métier « bien et léaument, de faire savoir au Prévôt toutes les entrepresures qui seraient faites au métier et de ne déporter, ne grever, nul par amour, ne haine ».

Les principales fonctions des jurés étaient les suivantes : 1° surveillance des contrats d'apprentissage et protection des

apprentis; 2° convocation du guet; 3° examens des candidats à la maîtrise, perception des droits, réception du serment des nouveaux maîtres; 4° présidence des assemblés, même dans les métiers soumis à un maître; 5° gestion des finances de la Corporation; 6° contrôle de la fabrication et de la vente, droit de faire des visites domiciliaires pour constater les malfaçons, dresser les procès-verbaux et opérer les saisies.

La durée des fonctions de jurés variait suivant les métiers. La plupart du temps, elles étaient annuelles. A leur sortie de charge, ils rendaient des comptes à l'assemblée des gens de métier.

Les procès intéressant les gens de métier se divisaient en deux catégories : 1° les procès de métier à métier suscités par des rivalités professionnelles; par des empiétements d'une corporation sur les attributions d'une autre. Et ici, en principe, la juridiction de droit commun, c'est-à-dire le Prévôt de Paris en premier ressort et le Parlement en appel, était seule compétente; 2° les procès entre membres d'une même corporation, c'est-à-dire ceux qui s'agitaient entre maîtres et entre maîtres et ouvriers. Ici l'intervention officieuse des jurés s'efforçait d'apaiser les litiges.

Nous venons de voir fonctionner successivement tous les rouages de l'organisme corporatif. L'apprenti, le valet, le juré, le Prévôt de Paris, chacun a sa tâche, chacun possède des attributions déterminées dont il ne peut sortir. Mais là n'est pas toute la Corporation. Le corps de métier n'est pas seulement une collectivité d'hommes réunis par des intérêts communs. Il a, au-dessus des êtres qui le composent et qui ne rentrent dans ses cadres que pour un temps donné, une existence autonome, une personnalité étendue.

A une époque où le droit se confond avec le privilège, la puissance d'une institution se mesure au nombre de privilèges dont elle est dotée. La Corporation jouissant de nombreux privilèges civils, de tous les privilèges économiques possibles puisqu'elle exerçait au XIIIe siècle un monopole quasi-absolu, on peut juger de l'importance de son rôle, tant économique que social, et on ne s'étonnera pas de la voir sortir même du domaine qui lui était réservé et jouer dans des temps troublés un rôle politique de premier ordre.

La Corporation jouissait de tous les droits civils. En particulier, elle était investie de toutes les actions réelles dérivant du droit de propriété, comme aussi de toutes les actions possessoires; elle pouvait contracter, stipuler, s'obliger par l'intermédiaire de ses représentants naturels et légaux, les jurés du métier. Elle possédait un patrimoine; nous ignorons à peu près comment était assurée sa gestion, mais il semble qu'au premier rang des dépenses qui étaient imputées sur son avoir, figuraient les frais qui entraînaient les institutions de bienfaisance de la Confrérie et qui comprenaient notamment la nourriture des vieillards.

Au point de vue économique, la Corporation était investie du monopole de la fabrication et de la vente. En outre, le travail de chaque métier était réglementé par le corps de métier lui-même. Nous ne pouvons songer à descendre dans le détail de cette réglementation; qu'il nous suffise de dire qu'elle fut extrêmement minutieuse et qu'un double principe semble en avoir inspiré toutes les dispositions : assurer la bonne police du métier et s'assurer en même temps du monopole. Enfin, de crainte que, protégées par le monopole, les corporations ne fissent pas « œuvre bonne et loyale » les gardes et jurés veillaient à l'exécution des règlements. Fréquemment, ils faisaient des visites inattendues dans les ateliers ou au contraire, appelés par le fabricant, venaient constater la bonne qualité de ses produits.

Ainsi, vue dans son ensemble, la Corporation nous apparaît comme une République qui s'administrait elle-même, et qui employait à défendre ses privilèges une bonne partie de son activité. Elle était profondément chrétienne, presque égalitaire quand on y considère la situation réciproque du maître et du valet; elle constituait l'organe économique de la commune, puisque rarement son pouvoir dépassait cette division territoriale. Mais du XIIIe au XVIIIe siècle elle évolua lentement, des barrières de plus en plus nombreuses s'élevèrent pour interdire l'entrée de la maîtrise à ceux qui n'étaient pas fils de maîtres.

Elle subit l'influence de la centralisation monarchique par les trois édits de 1581, 1597, 1673. L'affaiblissement de l'esprit chrétien sous les attaques de la Renaissance et de la Réforme contribua également à la transformer.

Au XIIIe siècle, la distance entre l'ouvrier et le patron n'était pas grande. Il n'est pas certain que, dans une ville comme Paris, il y eut alors plus d'ouvriers que de maîtres. Le contraire est même vraisemblable, quoiqu'il n'existe pas de statistique pour l'affirmer. Mais plus on va et plus se différencient ces deux catégories de producteurs. Pourtant les conditions de l'apprentissage, tout en devenant plus rigoureuses, ne modifièrent guère les rapports de l'apprenti avec son maître. Ce sont surtout les conditions d'accès à la maîtrise qui se transforment complètement. Le XIVe siècle imposa, sous le nom de chef-d'œuvre, des épreuves souvent longues et coûteuses. Au XIIIe siècle, il n'existait encore que dans la corporation des chapuisiers. Au XVe siècle, il semble être devenu une loi générale.

Ce n'était pas un simple examen que le patron faisait subir à son apprenti pour s'assurer de sa capacité; c'était un travail souvent long et difficicile que la Corporation donnait solennellement à faire à tout ouvrier qui, ayant déjà passé par l'épreuve de l'apprentissage, voulait s'établir. Ce chef-d'œuvre était nécessaire pour obtenir le brevet de maîtrise, c'est-à-dire le droit d'ouvrir boutique en son nom.

Quelquefois même dans certaines professions, un examen oral s'ajoutait aux difficultés du chef-d'œuvre; mais ces épreuves étaient rendues plus douces quand il s'agissait de fils de maître. Dans plusieurs corporations, les statuts, plus explicites encore, n'admettaient que les fils et gendres des maîtres et refusaient à tout autre le droit de s'établir dans la ville. Cette exclusion, qui commençait déjà à se produire au XIIIe siècle, tendait à devenir plus fréquente au XIVe. D'ailleurs les compagnons n'étaient pas admis immédiatement à cette épreuve. Il fallait qu'ils attendissent leur tour dans les métiers où le nombre des maîtres était déterminé, et dans les autres, qu'ils fissent un stage de plusieurs années en qualité d'ouvriers. Aussi la plupart d'entre eux y renonçaient et allaient chercher auprès d'autres associations une protection et une égalité qu'ils ne trouvaient plus auprès de leurs patrons; c'est à cette époque que paraît s'être formé et développé le Compagnonnage, sur lequel nous reviendrons plus tard.

Avec les siècles, s'élargit l'écart entre maîtres, compagnons

et apprentis. L'apprentissage et le chef-d'œuvre sont des épreuves rendues plus difficiles pour qui ne pouvait s'en affranchir à prix d'argent, et prennent de plus en plus le caractère d'entraves à la concurrence. Au XVIe siècle, il ne suffit plus d'être arrivé à la maîtrise pour jouir de la plénitude des privilèges de la communauté. Dans quelques métiers, une hiérarchie nouvelle s'était introduite parmi les maîtres. On distinguait les « jeunes », les « modernes », les « anciens ». Les jeunes étaient les maîtres qui n'avaient pas encore dix ans d'exercice, ils ne pouvaient être élus jurés, et dans certaines corporations, ils n'étaient pas même appelés ou n'étaient appelés qu'en petit nombre à l'élection de ces jurés; les anciens ou maîtres ayant déjà exercé cette charge prenaient part à l'élection et formaient à eux seuls la majorité de l'assemblée; c'était une aristocratie qui choisissait le plus souvent les magistrats dans son sein.

Le sentiment de la hiérarchie n'existait pas seulement à l'intérieur de chaque corps de métier; dès le XIVe siècle, les corporations se hiérarchisèrent entre elles. En 1431, à l'entrée d'Henri VI d'Angleterre dans Paris, six communautés se séparèrent pour la première fois des autres métiers et obtinrent la faveur de porter, à tour de rôle, le dais sous lequel s'abritait le roi. Ces six communautés, élevées plus tard au rang de corporations privilégiées, devinrent célèbres sous le nom de « Six Corps » et leur fédération constituait, au début du XVIIIe siècle, comme l'âme de tous les corps de métiers parisiens.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs, que l'on ignorait ces abus; ils étaient connus; on cherchait à les détruire, mais on n'y parvenait pas. Pourtant, au XVIIe siècle, les abus qu'on vient de signaler dans l'administration des jurés étaient devenus moins criants; les réclamations moins fréquentes; le mal moins grand. Mais ce progrès n'était pas dû à une initiative de la vieille corporation. Il est rare que les institutions se réforment elles-mêmes. L'influence extérieure qui agit en cette circonstance fut celle de la royauté.

Les motifs qui ont amené les rois à intervenir dans le fonctionnement de l'organisme corporatif sont au nombre de deux : 1° le besoin d'argent; 2° la volonté de constituer l'unité éco-

nomique en même temps qu'ils réalisaient l'unité territoriale du royaume.

Il serait très difficile, sinon impossible, de retracer l'histoire séparée de ces causes; aux lecteurs que la question intéresse de démêler ce qui procède de la première, ce qui provient de la seconde. De tout temps, dans le domaine royal, les officiers royaux intervinrent pour faire observer les statuts, surtout quand il s'agissait d'amendes au profit du souverain; à Paris, particulièrement, c'était le Prévôt de Paris qui avait la haute surveillance et la juridiction des métiers. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût pas de nombreuses contestations et Charles V, entre autres mesures, dut, par une ordonnance de 1372, maintenir formellement la juridiction de son Prévôt contre les prétentions des juridictions nouvelles.

En même temps, à mesure que le pouvoir royal se développait et prenait plus d'autorité, les anomalies, qui étaient fréquentes d'une province à l'autre sous le régime féodal au XIIIe siècle, tendaient à disparaître. Les rois publiaient des édits généraux qui obligeaient également tous les gens d'une même profession par toute la France; Jean le Bon, en 1351, Charles VI, en 1415, rendirent de grandes ordonnances, qui sont de véritables codes de police et de commerce. Sans doute elles ne concernaient que Paris; mais déjà Paris servait de règle au royaume. La royauté, à cette époque, n'hésitait même pas à intervenir directement entre maîtres et ouvriers. Le roi faisait sentir aux métiers sa puissance et les corps de métier acceptaient le contrôle de son autorité.

Tout eût été bien, si l'influence royale s'était contentée de protéger ainsi de haut l'organisation du travail.

Le malheur fut que les finances publiques étaient trop souvent désorganisées et qu'on eut besoin, pour se procurer de nouvelles ressources, de s'adresser au travail. Ce fut Louis XI, le premier monarque absolu, qui établit ou du moins généralisa le détestable expédient fiscal des lettres de maîtrise. Ces lettres, accordées par le roi à l'occasion d'un événement solennel, tel qu'un sacre ou une naissance de Dauphin, et moyennant finances, dispensaient leur bénéficiaire de tout ou partie du stage exigé des compagnons, ainsi que de l'obligation du chef-d'œuvre, et lui conféraient d'emblée la maîtrise.

La Corporation était obligée de la sorte d'accueillir un intrus souvent inexpérimenté ou incapable. C'était là une première brèche, et importante, dans les règlements des métiers. Elle devait avoir par la suite les plus graves conséquences. De plus en plus les rois usèrent de cet expédient. Tous les princes, toutes les princesses de sang, à leur mariage, à la naissance de leurs enfants, à la prise de possession de quelque nouveau titre, obtenaient à leur profit le droit de vendre un certain nombre de maîtrises dans les corporations du royaume. C'était un véritable cadeau que leur faisait le roi sans bourse délier.

Pourtant l'intervention royale n'était pas toujours guidée par des considérations aussi mesquines. De tous temps la monarchie s'efforça de rendre le corps de métier plus accessible; mais elle se heurtait au mauvais vouloir et à l'opposition sourde de l'esprit corporatif. C'est ainsi qu'un des droits dont les artisans et surtout les maîtres se montraient le plus jaloux était celui qui excluait de leur corporation et de leur ville tout maître étranger, et ne permettait de s'y établir qu'à ceux qui y avaient fait leur apprentissage. Ce droit, accepté d'abord comme un rempart utile dans un pays morcelé où chaque ville était ennemie de la ville voisine, était devenu un obstacle au développement de l'industrie. Les rois cherchèrent dans l'intérêt commun de leurs sujets à le supprimer; une première ordonnance rendue en 1531 resta sans effet; ils revinrent plus tard à la charge et parvinrent sur certains points à corriger l'esprit exclusif des statuts.

En somme les rois des XIVe, XVe et de la première moitié du XVIe siècle s'immiscèrent dans les affaires de l'industrie autant pour créer de nouveaux privilèges que pour combattre d'anciens abus. Leurs successeurs devaient s'efforcer de réaliser « l'ordre par l'unité ». Trois dates 1581, 1597, 1673 jalonnent la voie que nous allons maintenant suivre. La Corporation de commune du XIIIe siècle a vécu, la Corporation d'état la remplace.

Et d'abord l'édit de 1581 : au mois de septembre de cette année, Henri III fit publier une ordonnance pour réformer l'organisation professionnelle et régler sur un plan uniforme tous les métiers du royaume. Cette ordonnance avait quatre objets : 1° organiser en corps de métier tous les artisans du

royaume; 2° faire que le système des corporations fût moins exclusif en rendant l'admission plus facile; 3° supprimer les abus des jurandes, maîtrises et confréries en plaçant les corps de métier sous la surveillance directe de la royauté; 4° prélever un impôt sur le travail au profit de la royauté.

Telle est dans ses grandes lignes la célèbre ordonnance. L'intérêt politique, les exigences fiscales et le désir de remédier aux abus l'ont également inspirée. Sans doute, de tout temps, la royauté intervint pour créer, réglementer, amender les corps de métier et ce serait une erreur profonde de voir dans l'édit de 1581 comme une création artificielle, issue de la toute puissante volonté du dernier Valois. Il plonge plus avant qu'on ne le croirait d'abord ses racines dans le passé.

Mais ce qu'il y avait de nouveau, c'était d'obliger les artisans des campagnes aussi bien que ceux des villes à constituer une corporation. La royauté imprimait pour la première fois à l'organisation professionnelle le caractère d'une institution d'état.

A vrai dire, l'ordonnance ne fut pas exécutée ou du moins donna fort peu de résultats. Les troubles de la Ligue, les guerres de religion déchiraient alors le royaume. Il fallait attendre la paix. Cependant la royauté ne renonçait pas à son dessein et dès 1597, Henri IV, poussé d'ailleurs par le besoin d'argent, renouvelait expressément toutes les dispositions de l'ordonnance de 1581.

Ses prescriptions se heurtèrent à bien des résistances et notamment la clause qui prescrivait le groupement de tous les artisans de province en corporations obligatoires ne fut pas exécutée, comme le prouve plus tard l'édit de 1673; mais les ordonnances de 1581 et 1597 n'en marquent pas moins une époque dans l'évolution de la politique royale vis-à-vis des corporations. On tend à leur enlever leur indépendance pour les ériger en institutions d'état, en groupements administratifs analogues pour l'industrie, à ce que les baillages et les sénéchaussées sont pour le territoire.

Louis XIV ne pouvait manquer de continuer la politique inaugurée par ses devanciers. Les idées centralisatrices et unitaires n'avaient rien perdu de leur force et c'est d'elles que s'inspirèrent l'édit de 1673.

Cet édit est très court. Il constate tout d'abord que les édits précédents enjoignant à tous marchands et gens de métiers de se constituer en maîtrises n'ont pas été exécutés, ce qui n'était pas d'ailleurs rigoureusement exact; en conséquence l'édit soumet au régime des règlements toutes les branches d'industrie et prescrit l'établissement de communautés dans tout le royaume.

Mais si la volonté royale réussit à rendre plus étroite encore dans les villes de province la dépendance des corporations déjà existantes, et à leur faire perdre leur caractère original en modelant leur organisation sur un type presque uniforme, l'opposition passive des artisans des bourgs et campagnes ne permit jamais de les grouper en communautés.

Cependant la situation extérieure se compliquait. Après les brillants succès des débuts du règne, vinrent les jours malheureux de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Pour entretenir la flotte et quatre armées, pour réprimer les révoltes des protestants du Midi, il fallait beaucoup d'argent et le trésor était vide. Les économies de Colbert avaient disparu depuis longtemps. Et pourtant il fallait se créer des ressources. C'est alors que Pontchartrain songea aux corporations. Et voici l'expédient fiscal qu'il imagina. Sous prétexte que les édits de 1581, 1597, 1673 étaient demeurés lettre morte, que les jurés élus jusque-là par leurs confrères s'étaient montrés incapables de supprimer les anciens abus (exagération des frais du chef-d'œuvre, repas imposés aux récipendiaires, cabales dans les élections), il fit promulguer au mois de mars 1691 un édit retirant aux corporations le droit d'élire leurs officiers et les remplaçant par des jurés syndics, véritables fonctionnaires publics nommés par le roi. Bien entendu, celui-ci se réservait de vendre ces charges érigées en offices.

Effrayés à l'idée d'être soumis à l'autorité d'officiers royaux et de perdre ainsi le meilleur de leur indépendance, les corps de métier proposèrent à Pontchartrain de racheter les offices et de demeurer dans le *statu quo*. Ce qui fut fait. Mais le fisc était décidé à recommencer. Un nouvel édit du 23 mars 1694 portait création d'auditeurs-examinateurs des comptes pour chaque corps des marchands de Paris et du royaume. Cette fois, l'assemblée des six corps protesta, mais il leur fallut payer 400 000 livres la suppression de ces offices.

Les édits de 1691 et 1694 ne furent pas sans lendemain. Pareilles mesures se renouvelèrent plusieurs fois pendant la guerre de succession d'Espagne. Les corps de métier furent obligés d'emprunter pour se libérer.

Nous voici maintenant parvenus au seuil du XVIIIe siècle, nous pouvons d'un regard mesurer le chemin parcouru. Sans doute, tout n'a pas changé dans la Corporation. Les statuts s'inspirent encore du livre d'Étienne Boileau. Elle possède toujours le monopole de la fabrication et de la vente, pour la petite industrie tout au moins. Elle est encore obligatoire pour tout ce qui concerne la réglementation du travail. Mais son esprit s'est profondément modifié; alors qu'au XIIIe siècle, elle était chrétienne, égalitaire et communale, nous trouvons au XVIIIe siècle une institution d'où peu à peu l'esprit de fraternité et de charité s'est retiré pour faire place à un aristocratique exclusivisme. D'autre part, devenue organisation d'État, elle ne puise plus sa raison d'être dans la conscience populaire et déjà on a l'impression qu'elle ne se maintient que grâce aux édits royaux.

D'ailleurs elle a vu deux ennemis se dresser contre elle, deux ennemis qui lui survivront, l'association ouvrière et la grande industrie.

D'une part, les ouvriers exclus du gouvernement de la Corporation, ont songé à se créer un abri où ils se sentiraient indépendants. Ils ont fondé des associations qui, pour être secrètes, n'en sont pas moins puissantes et respectées; c'est le Compagnonnage. D'autre part, le privilège royal en constituant de toutes pièces la grande industrie a porté aussi atteinte au monopole économique de la Corporation; la Manufacture royale apparaît.

II

LA MANUFACTURE ROYALE

A côté de la Corporation qui sert de cadre à la petite industrie et que l'on désigne encore sous le nom d'arts et

métiers, se place au début du XVIIIe siècle, la Manufacture royale qui constitue la première forme de la grande industrie. La situation de ses entrepreneurs et salariés ne ressemble que d'assez loin à celle des maîtres et compagnons du corps de métier. La Manufacture, par le fait qu'elle groupe en un même lieu une grande masse d'ouvriers et les oppose à un seul entrepreneur, crée entre les deux facteurs de la production de nouveaux rapports.

On pourrait faire remonter les origines de la Manufacture royale à François Ier, et même à Louis XI. Mais les essais des XVe et XVIe siècles sont encore timides. En 1589, il n'existe que huit manufactures. Il était réservé à Henri IV et à ses collaborateurs, Laffemas et Sully, de développer l'institution. On sait toute l'importance qu'attachait au numéraire l'école mercantile toute puissante aux XVIIe et XVIIIe siècles. C'est pour éviter l'exportation des matières d'or et d'argent que Henri IV décida d'installer en France des industries de luxe afin de rendre inutile l'importation des produits étrangers. Et pour susciter et encourager les entreprises, il leur octroya de nombreux privilèges et leur alloua d'importantes et de grosses subventions. Pourtant, elles n'eurent qu'une durée éphémère. La plupart des manufactures succombèrent, soit après sa mort, soit même de son vivant. C'est à peine si Richelieu et Mazarin s'occupèrent de la question et il nous faut arriver à Colbert pour assister à une tentative plus heureuse et plus durable.

Colbert est le continuateur de Sully et de Laffemas. Comme eux, il est partisan de la doctrine mercantile et c'est pour éviter l'exportation du numéraire qu'il consacre toute son énergie à la création des manufactures. Mais il sait aussi, à l'occasion, dominer son époque et se montrer financier, économiste moderne. Autant que ses prédécesseurs, il a employé le privilège; il écrit pourtant aux échevins de Lyon « de ne considérer les privilèges que comme des béquilles temporaires »; il se rend compte par moments que la protection de l'État, pour puissante qu'elle soit, ne remplace pas la libre activité d'une nation.

A l'époque de Colbert on peut, d'après les états de fabrication dressés dans chaque province pour renseigner l'inten-

dant, distinguer deux classes de manufactures : 1° les manufactures royales; 2° les manufactures privilégiées.

Les manufactures royales comprenaient deux catégories : la première ne comptait guère que les Gobelins et la Savonnerie et on peut les considérer comme les analogues de nos actuelles manufactures nationales. Le roi en était propriétaire; elles étaient administrées pour son compte et travaillaient principalement pour l'ameublement de ses palais. Le roi n'était pas propriétaire des manufactures royales de la deuxième catégorie, mais seulement leur protecteur et accordait de nombreux privilèges aux entrepreneurs et aux ouvriers.

Les manufactures privilégiées ne différaient guère que par le titre des manufactures royales.

La manufacture royale avait à sa tête « un entrepreneur de fabrique ». Pour en élever une ou en obtenir la concession, il fallait être un puissant personnage, sinon, solliciter des intendants, des évêques ou des grands seigneurs des recommandations pour les membres influents du Conseil du Commerce ou pour le contrôleur général lui-même.

Notons à ce propos que la plupart des lettres patentes délivrées à des roturiers portait la mention que les nobles pourraient leur être associés sans déroger à la noblesse.

S'il y avait une telle brigue pour la fonction de manufacturier royal, c'est que de nombreux avantages y étaient attachés. Le roi, quoique protecteur de la manufacture, ne percevait aucun bénéfice sur la vente du produit, et se portait en quelque sorte garant de sa bonté envers le public.

En outre, la manufacture royale jouissait en général du monopole de la fabrication et de la vente dans un certain rayon et avait seule le droit, dans ce rayon, d'embaucher des ouvriers de la profession. Parfois aussi elle était dotée de primes d'exportation pour ses produits, parfois aussi d'exemption de droit de douanes et de péages pour l'importation et le transport des matières premières.

Si, d'autre part, les industriels manquaient de fonds pour acheter des bâtiments et du matériel, le Prince enjoignait à ses trésoriers, aux États provinciaux ou aux villes de consentir des prêts sans intérêt.

Au total, le titre de manufacturier royal mettait l'industriel

à l'abri des saisies et des procès. On peut dire que la fabrique relevait directement de la Royauté qui la surveillait par ses inspecteurs et ses intendants.

Les gardes et jurés du corps de métier ne possédaient sur elle qu'un droit de vente.

L'ouvrier de la manufacture royale était également un privilégié. Il était déchargé de toutes tailles, subsides, logement de gens de guerre, tutelle et curatelle. S'il était jugé indispensable à la manufacture, le roi l'exemptait du service militaire. S'il travaillait longtemps à la même fabrique, il obtenait le titre de maître, et s'il quittait son directeur, il pouvait rentrer comme tel dans les corporations d'arts et de métiers. En revanche, il était astreint à une réglementation très sévère. Les ouvriers de la manufacture royale ne pouvaient être pris que parmi les habitants du lieu où se trouvait la fabrique, — restriction qui en 1688, fut levée. Les artisans accomplissaient leur tâche dans les locaux appartenant aux patrons. Ils étaient logés et nourris dans les manufactures royales et ne pouvaient sortir de l'enceinte de l'établissement qu'à des heures fixées. Dans les métiers qui n'entraînaient pas l'obligation d'habiter dans les immeubles attenant aux ateliers, Colbert avait interdit qu'en aucun cas les ouvrages fussent exécutés au domicile des ouvriers. Ceux-ci ne pouvaient non plus quitter leur patron quand bon leur semblait. S'ils invoquaient un motif légitime pour partir, il leur était permis d'abandonner la fabrique, mais après en avoir averti le directeur plusieurs jours auparavant et avoir reçu de lui un congé. De son côté, le patron ne congédiait les artisans que pour des motifs graves; des indemnités leur étaient allouées s'ils se blessaient en travaillant; quand ils mouraient, leurs veuves touchaient une pension.

Ainsi l'ouvrier de la grande industrie possède assurément une situation supérieure à celle du compagnon employé dans les corps de métier. Moins libre, en ce qu'il est soumis d'une façon absolue à tout un ensemble de mesures policiaires généralement favorables au patron, par contre il possède une liberté plus grande pour discuter le taux de son salaire. Mais il ne faudrait pas croire que la liberté du contrat de travail existât à la fin du XVIIe siècle. En particulier, les réclama-

tions contre la durée de la journée de travail qui s'élève alors à quatorze ou seize heures, risquent de ne pas aboutir si elles heurtent les règlements. La réglementation existe dans la grande industrie comme dans la petite. La seule différence consiste dans le fait qu'elle est nationale, non locale; enfin, point commun entre les artisans et les ouvriers, le droit d'association leur est formellement refusé. Nous verrons pourtant qu'en fait la prohibition légale des associations ouvrières n'était pas respectée; qu'au début du XVIIIe siècle, elles sont déjà puissantes, bien organisées et que les ordonnances et édits multiples qui les ont condamnés n'ont jamais été respectés.

Mais l'on comprend toute l'importance de la Manufacture royale : sa création a provoqué la naissance d'un nouvel état économique et social, dont la sphère, encore restreinte à l'époque qui nous occupe, prendra au XIXe siècle une extension considérable.

Au point de vue économique, il faut surtout noter l'organisation de la production en grand qui commence par delà le cadre corporatif. D'autre part, pour constituer la manufacture, les rois l'ont dotée de privilèges. Ces privilèges s'opposent parfois aux privilèges des communautés d'arts et de métiers : on ne peut plus dire que le monopole de la production appartienne à la corporation.

Au point de vue social, la production en grand détermine la concentration ouvrière et en face d'elle la concentration des capitaux. L'entrepreneur est en général un homme riche, ayant tout au moins un certain crédit, avantages tels que rarement l'ouvrier pourra espérer le remplacer et que toute sa vie il conservera son sang de salarié. D'autre part, réunis en masse, les ouvriers s'apercevront de la divergence de leurs intérêts avec ceux de leurs patrons et la conscience de cet antagonisme, qui petit à petit s'éveille, engendrera la lutte de classes.

Déjà au XVIIIe siècle les grèves seront fréquentes : d'autant plus que la prospérité de la grande industrie est assez instable. Les guerres, les ministres, courtisans ou paresseux, ont tôt fait de mettre à mal l'œuvre de Colbert. Ce n'est qu'entre 1750 et 1770 que la Manufacture royale connaîtra une période de grande activité, pour retomber peu après dans

le marasme. Toutes ces intermittences provoquent des chômages et entretiennent dans les associations ouvrières un perpétuel état d'agitation.

III

COMPAGNONNAGE

Entre le maître et l'artisan du XIIIe siècle, il y avait identité d'intérêt. L'ouvrier comme le patron trouvait alors dans la corporation un abri contre la concurrence illimitée, le chômage et les crises de surproduction. Tant que les compagnons se sentirent ainsi protégés par le corps de métier, ils ne cherchèrent pas ailleurs un moyen de défense. Mais lorsque les deux organes de la production commencèrent à se différencier, la dualité d'intérêts apparut. Les ouvriers s'unirent alors entre eux par des liens secrets, puisqu'ils ne pouvaient le faire légalement.

On désigne ces associations ouvrières sous le nom générique de compagnonnages. Nous verrons successivement leur historique, leur organisation et quelle fut, vis-à-vis d'elles, l'attitude de la Royauté.

Les compagnons ou ouvriers se divisaient d'ailleurs en trois rites et chacun racontait l'histoire à sa manière.

Il y avait d'abord les enfants de Salomon ou Compagnons du Devoir de Liberté, qui prétendaient s'être constitués au moment de la Construction du Temple de Salomon.

Venaient ensuite les enfants de Maître Jacques, nommés encore Compagnons du Devoir ou Dévorants. Le Compagnonnage du Devoir prétendait avoir été créé par un personnage fabuleux, Maître Jacques, qui selon les uns aurait été un des premiers maîtres artisans de Salomon; selon les autres, il se confondait avec Jacques de Molay, le dernier grand maître des Templiers brûlé par ordre de Philippe le Bel.

Enfin, les Enfants du Père Soubise qui sont les précédents Compagnons du Devoir, mais qui s'en distinguent par leurs traditions et leurs rites. Soubise aurait été lui aussi, un des

architectes du temple de Salomon. Tout d'abord ami de Maître Jacques, il se serait séparé de lui par la suite et même, d'après certains, aurait été l'instigateur de son assassinat. Suivant un autre récit, Soubise aurait été un moine bénédictin et aurait vécu à la fin du XIIIe siècle.

Historiquement il est probable que les premières sociétés de compagnons sont issues des confréries. C'est ce que pense M. Martin Saint-Léon [1], mais il ajoute qu'il importe de remarquer que le compagnonnage n'a été qu'une des formes et sans doute la plus récente des confréries. Les confréries étaient des associations religieuses, destinées à satisfaire les besoins spirituels des membres de la corporation. Mais souvent elles oublièrent leur raison d'être et leurs réunions parfois visèrent à un tout autre but que l'édification des artisans. C'est ce qui explique les nombreuses condamnations que l'Église et le Roi prononcèrent contre elles.

On ne possède pas avant le XIVe siècle de document visant à peu près certainement le compagnonnage. A cette époque, une ordonnance des échevins d'Amiens interdit aux ouvriers de s'assembler au nombre de plus de quatre et d'avoir une caisse commune. Une autre ordonnance du même temps accuse les tanneurs de conspirer en vue d'imposer aux maîtres une hausse des salaires. D'autres textes plus voisins de nous, — sentence du Châtelet du 10 mars 1506, ordonnance de Villers-Coterets de 1539, ordonnance d'Orléans (1560), de Moulins (1566), de Blois (1579), — nous prouvent qu'il existait dans la classe ouvrière une entente et une discipline étroites. Mais ces liens étaient-ils le résultat d'une organisation occulte, nettement définie et cohérente? Il n'est plus permis d'en douter lorsqu'on a pris connaissance d'un document qui constitue le certificat d'identité du compagnonnage au XVIIe siècle : la sentence de la Sorbonne qui, en 1655, condamne « les pratiques impies, sacrilèges et superstitieuses des compagnons selliers, cordonniers, tailleurs, couteliers et chapeliers ». Ce document renferme une description complète du rituel d'initiation en usage chez les compagnons d'alors.

1. *Op. cit.*, p. 15.

D'ailleurs, cette sentence, pas plus que les précédentes et que les nombreuses qui suivirent, n'entraîna la dissolution du compagnonnage. Celui-ci était issu du désir de trouver un appui chez son semblable dans la lutte pour la vie; et tant que l'état économique et social qui lui a donné naissance ne se modifia pas, le compagnonnage, loin d'être affaibli par les prohibitions légales, puisa dans les attaques dont ses membres étaient l'objet la conscience qu'il défendait bien les intérêts de classe des ouvriers contre la double coalition du patron et de l'État.

Le compagnonnage était avant tout une association secrète d'ouvriers. En tant qu'association, il rendait à ses membres de nombreux services sur lesquels nous reviendrons; en tant que société secrète, il donnait lieu à une quantité de rites bizarres, qui constituent plutôt son côté plaisant, parfois ridicule, et qui ont fait dire, mais sans preuves pour l'époque qui nous occupe, qu'il se rattachait à la franc-maçonnerie.

Le nouveau compagnon était reçu dans le plus grand secret. Nous n'entrerons pas dans le détail des cérémonies. Qu'il nous suffise de dire qu'il prenait un nouveau nom, afin de devenir insaisissable pour la police. Présidait à sa réception, un ancien compagnon, qu'on nommait « Capitaine » ou « premier compagnon ».

Le principal devoir du nouveau compagnon était d'effectuer le tour de France. Ce voyage, fait à travers diverses provinces, complétait l'éducation professionnelle de l'ouvrier. Et ceci nous prouve que le compagnonnage ne se recrutait que parmi les salariés désireux d'apprendre, et représentant l'élite du monde ouvrier.

Pour nous rendre compte de la nature des services que le compagnonnage rendait à l'ouvrier, nous prendrons le compagnon au moment où celui-ci arrive dans une ville et nous le suivrons jusqu'à ce qu'il en sorte[1].

L'artisan se rend à la première boutique où il sait trouver des compagnons et se fait reconnaître par eux. C'est le salut de boutique. De là, on le mène chez la mère. Le père

1. Martin Saint-Léon, *Compagnonnage*, p. 2 et suivantes.

et la mère étaient des aubergistes, généralement anciens compagnons, affiliés à l'association, et chez lesquels les compagnons logeaient et s'assemblaient. Dans cette auberge l'association avait une chambre qui lui était réservée où se trouvaient les archives de la société locale et la bourse commune ou boîte. La bourse commune alimentée par les cotisations et les amendes supportait les frais occasionnés par les conduites, banquets, fêtes religieuses, enterrements. On venait aussi en aide aux compagnons malades et nécessiteux. Entre ceux-ci et la bourse commune, c'était un échange continuel d'avances.

Après s'être installé chez la mère, le compagnon était conduit auprès du rouleur ou rôleur. Celui-ci était chargé de placer les compagnons; il tenait un registre où il inscrivait à tour de rôle les nouveaux venus et se chargeait de leur procurer du travail contre l'acquittement de certaines taxes dites d'embauchage.

Pendant tout le temps que le compagnon séjournait dans la ville, sa conduite était sévèrement surveillée. Les fautes que le compagnonnage punissait avec une rigueur particulière étaient celles qui entachaient l'honneur du délinquant : les abus de confiance, escroquerie, grivèlerie, filouterie. Le fait de quitter une ville sans payer ses dettes exposait le compagnon à des pénalités. On le déclarait « brûleur » et comme tel, il était exclu de la Société, mis en quarantaine et pourchassé partout où il se rendait, jusqu'à liquidation complète. Quand il quittait la ville, au lieu de l'accompagner une partie du chemin, on lui faisait la conduite de Grenoble, « sorte d'exécution publique avec accompagnement de huées, d'invectives et de coups ».

L'esprit chrétien était encore au début du XVIIIe siècle comme l'âme de ces associations. C'est ainsi que le règlement des compagnons serruriers de Mâcon renfermait une clause aux termes de laquelle les compagnons étaient tenus de faire dire et célébrer la Sainte Messe le jour de la Sainte-Anne, avec grande solennité, « tous les compagnons étant requis d'assister à la messe sous peine d'une amende de 5 sols ».

Quel était maintenant le milieu dans lequel se recrutaient surtout les compagnons? Dans la grande industrie, on ren-

contre moins souvent l'association ouvrière que dans les arts et métiers. L'ouvrier de la fabrique étant sans cesse en contact avec ses camarades, pour décider une grève immédiate il lui suffisait de prendre rendez-vous au sortir de la manufacture. Les salariés de la grande industrie chez lesquels l'association permanente est la plus répandue sont les ouvriers drapiers et surtout les papetiers. Chez les ouvriers de la petite industrie, l'association permanente était au contraire le cas le plus général. Les sociétés locales de toutes les villes de France sont affiliées entre elles et c'est un échange perpétuel de correspondance.

Une affaire concernant le compagnonnage était-elle discutable? Un referendum s'organisait à travers tout le pays. Les divers Devoirs acquéraient ainsi une plus grande force pour l'action commune. Les principaux moyens qu'ils employaient pour imposer leurs volontés aux patrons étaient les suivants : 1° la mise en interdit ou *damnation* d'un atelier, c'est-à-dire l'entente pour cesser de travailler chez tel ou tel maître et l'ordre de ne reprendre le travail qu'à un certain prix ; 2° des amendes à tout sociétaire qui ne se conformerait pas aux mesures arrêtées dans les réunions de compagnons ; 3° l'interdiction à tout compagnon qui n'était pas affilié à leurs groupes de travailler dans les mêmes ateliers qu'eux ; 4° la cessation simultanée du travail.

Les grèves de la petite industrie étaient en général locales et déterminées par des causes particulières ; celles de la grande industrie s'étendaient non seulement à une manufacture, mais à toutes les manufactures d'une ou plusieurs villes. Ces accords temporaires n'empêchaient pas d'ailleurs les Devoirs de se jalouser entre eux. Leur rivalité se traduisait par des rixes fréquentes, parfois sanglantes. Ils ne se trouvaient unis que lorsqu'il s'agissait de lutter contre les patrons ou contre les ouvriers indépendants ou « sarrazins » qui nous apparaissent comme les précurseurs des « renards » d'aujourd'hui.

Ainsi les compagnonnages sont de puissantes organisations ouvrières. On peut dire qu'ils ont comme buts essentiels : la formation professionnelle de l'ouvrier (avant d'être reçu compagnon, il devait faire un chef-d'œuvre), la défense des

intérêts des salariés vis-à-vis des maîtres, le placement, l'organisation de secours en cas de maladie et d'accidents, l'assistance matérielle et morale donnée à l'ouvrier voyageur. Le compagnonnage nous apparaît comme jouant au début du XVIIIe siècle, à peu près le même rôle que le syndicat et la société de secours mutuels d'aujourd'hui.

Et maintenant quelle fut l'attitude de la Royauté vis-à-vis des associations ouvrières? Nous avons déjà signalé son effort persistant pour les supprimer, ses échecs non moins répétés. Par l'application et l'extension des droits royaux, que les juristes inventèrent pour centraliser la justice entre les mains du Prince, on était arrivé au début du XVIIIe siècle à confier à la police le soin de surveiller et de dissoudre les associations ouvrières. La police sous l'ancien régime n'était pas réduite aux attributions étroites qu'elle possède de nos jours : son champ était extrêmement vaste. L'Encyclopédie méthodique la définit ainsi : la police est proprement « le gouvernement de la cité, la partie de l'autorité publique chargée de l'exécution des lois d'ordre, de sécurité, de tranquillité » : elle comprenait toute l'administration; les associations ouvrières étaient donc de son ressort.

A Paris, l'officier de police fut au début le Prévôt de Paris dont nous avons analysé le rôle au temps d'Étienne Boileau. En 1498, on lui retira ses attributions de police pour les donner au lieutenant civil et au lieutenant criminel. Entre les deux lieutenants, des contestations de toutes sortes surgissaient. Elles amenèrent, le 18 avril 1673, la création d'un Châtelet composé d'un seul lieutenant général de police. En province, à partir de 1699, on créa des lieutenants généraux de police. Les délits qui rentraient dans leur compétence étaient précisément ceux qui nous intéressent, les attroupements, cabales et assemblées illicites. Au-dessous d'eux, dans chaque province, les intendants et plusieurs autres délégués.

Le récit des démêlés de la police avec le monde du travail serait interminable. Les juges de police souvent étaient peu au courant de leurs fonctions, ils s'écartaient des règlements, la procédure variait d'une province à l'autre. Tout ce

désordre était favorable aux agitations ouvrières. Ici nous touchons de près à une des causes du discrédit de l'ancien régime ; impuissant à maintenir l'ordre, n'ayant plus l'autorité nécessaire pour se faire respecter, il ne put diriger les tendances nouvelles qui bientôt le renversèrent sans résistance.

COMTE ANDRÉ DE FELS

(A suivre.)

UN PETIT MONDE[1]

A quelques jours de là, de bonne heure dans l'après-midi, je partis en voiture avec M. d'Omeuse, pour aller voir dans une église des environs deux statuettes de la Renaissance dont il désirait avoir des reproductions pour son hôtel de Paris. Je fis rapidement quelques esquisses de ces statuettes, qui ornaient un tombeau. Après quoi nous remontâmes dans la voiture, un phaéton que M. d'Omeuse conduisait lui-même.

J'étais assis près de lui; derrière nous, sur un siège étroit, se tenait un domestique.

Tandis que nous revenions, j'eus avec lui une longue conversation, dont le souvenir m'est resté présent surtout peut-être à cause d'une circonstance assez singulière qui la termina.

En sortant de l'église, nous avions été accostés par plusieurs mendiants, et M. d'Omeuse, ennuyé et généreux, leur avait jeté quelques pièces de monnaie ; c'est cet incident sans doute dont le souvenir l'occupa pendant les premiers moments de notre retour, et qui l'amena tout à coup à me raconter le petit épisode suivant.

— C'était à Paris, — me dit-il, — il y a déjà pas mal d'années, par une nuit d'hiver sombre et sans neige, à deux ou trois heures du matin; je sortais d'un bal. J'avais eu la fantaisie de rentrer chez moi à pied, quoiqu'il fît extrêmement froid. Il soufflait dans les rues désertes une bise aiguë et rapide qui pénétrait

1. Voir la *Revue* des 15 avril et 1er mai.

jusque sous les vêtements les plus épais; de loin en loin, des becs de gaz étaient encore allumés, et le vent qui s'engouffrait parfois sous leur vitrage faisait vaciller leurs flammes en sifflant. Sous l'un de ces becs j'aperçus un groupe de femmes en haillons, agenouillées ou penchées, qui semblaient activement occupées à fouiller dans quelque chose. M'étant approché, je vis qu'elles grattaient avidement avec leurs doigts dans des seaux pleins de débris, de cendre et de détritus; elles étaient vieilles, sales, horribles, déguenillées; elles avaient l'air affamées; leur aspect faisait frémir. Je m'arrêtai près d'elles : véritablement, quoique je n'aie jamais eu ce qu'on appelle une âme sensible, par cette nuit glaciale et sinistre, j'éprouvai devant cet abîme de misère une sorte d'angoisse... Il me sembla que si je ne faisais rien pour soulager leur épouvantable détresse, une fois rentré chez moi, dans mon appartement chauffé et clos, ma mémoire resterait hantée par ces spectres comme par un remords. Je voulus leur donner quelque chose; je fouillai dans ma bourse; j'avais seulement des pièces de vingt francs; j'en pris une que je tendis au hasard à l'une de ces vieilles, probablement à la plus décrépite. Sous la clarté tremblante du bec de gaz, toutes virent briller l'or...

» Ensuite je m'éloignai. Je tournai à l'angle de la rue voisine, dans laquelle je m'engageai; mais à peine avais-je fait quelques pas dans cette autre rue que j'entendis derrière moi des cris affreux. Je revins vivement jusqu'à l'angle, et j'aperçus à une centaine de mètres, à la lueur du bec qui n'éclairait au-dessous de lui qu'une place étroite, les quatre ou cinq mégères pareilles à des fantômes, s'agitant dans une sorte de danse frénétique, dans un sabbat tumultueux et bizarre. Je les distinguais mal, et cependant je me doutai bien qu'elles étaient en train d'assommer celle à qui j'avais fait l'aumône. Les cris continuaient. Je revins en courant.

» Me voyant approcher, ces femmes, l'une après l'autre, détalèrent dans la nuit, sauf une plus acharnée qui ne voulait point lâcher la victime étendue par terre, qui s'était comme collée à elle, de sorte que j'eus presque de la peine à l'en arracher. Celle qui gisait sur le trottoir avait le visage ensanglanté; elle me dit que les autres avaient voulu lui prendre la pièce. Elle avait essayé de l'avaler, mais celles-ci, lui serrant

la gorge, l'avaient jetée sur le sol et lui avaient broyé la figure sous leurs talons pour lui faire cracher l'or. Une s'était emparée du louis à l'insu des autres, et elles avaient continué à la battre toutes ensemble. Elle avait reçu des coups de pied dans le ventre, au point qu'elle pouvait à peine bouger. Je pensai que, pour une fois que je faisais la charité, je n'avais pas la main heureuse.

» Elle me dit que ce n'était pas la peine de lui rien donner d'autre parce que ces femmes le lui arracheraient encore, qu'elles ne devaient pas être loin, et qu'elles épiaient déjà.

» Je lui dis que j'aurais mieux fait de diviser mon aumône en portions égales distribuées à chacune ; mais elle me répondit qu'on se serait tout de même battu, et que, quant à elle, on ne lui aurait probablement pas laissé sa part, car les autres la maltraitaient toujours, et l'avaient pour souffre-douleurs.

M. d'Omeuse se tut, et il resta un moment en silence. Je le priai de me dire ce qu'il concluait de cet incident.

Il répliqua sèchement :

— Rien.

Mais je compris bien pourtant que ce n'était pas là sa vraie pensée.

La conversation se trouva suspendue. Cependant, au bout de quelques minutes, elle reprit, et, par un détour imprévu, finit par revenir à peu près sur le même sujet.

Il était alors entre trois et quatre heures de l'après-midi ; le temps était superbe, le ciel pur et sans nuages. Dans ces journées d'octobre, d'ordinaire les nuits et les matinées sont froides ; mais si l'air est sec, une fois que le soleil est monté dans le ciel, il darde des rayons brûlants ; aussitôt sévit une chaleur irritante qui semble faire courir ses ondes à la surface des objets ; la nature s'anime ; l'atmosphère devient étouffante, on dirait un retour brusque et violent de l'été. Nous traversions des bouquets de bois qui parsemaient des prairies ; le cheval allait au pas ; des mouches acharnées bourdonnaient au-dessus de lui et s'abattaient sur ses flancs. M. d'Omeuse, du bout de son fouet, les chassait. Il laissa flotter les guides ; et, sans se soucier du domestique qui pouvait l'entendre, il se remit à parler.

D'abord il fit quelques remarques au sujet des deux statuettes

de l'église; puis, sans doute parce qu'il m'avait vu prendre plaisir à les considérer, puis à les reproduire par mes dessins, il me dit que la vie des artistes l'avait toujours étonné; même quand il admirait leurs œuvres, il ne pouvait s'empêcher au fond de l'âme de tenir celles-ci pour quelque chose d'un peu vain et frivole; et, avec une ironie du reste bienveillante, il ajouta qu'il s'émerveillait de ce grand nombre de gens capables de trouver le bonheur de leur innocente existence à faire des images des choses. Je protestai contre ce jugement sommaire; alors il insista dans son sens, déclarant que quant à lui ses sympathies allaient aux hommes qui sont aux prises avec les réalités mêmes, et particulièrement à ceux qui convoitent et qui exercent la puissance.

Je lui dis qu'une telle opinion n'avait rien de surprenant de sa part, puisque aussi bien, depuis longtemps, par ses actes, il la manifestait avec éclat. Je protestai cependant à nouveau, lui faisant cette objection, banale du reste et d'ordre idéologique, que la puissance en elle-même n'est pas un but, qu'il faut bien qu'elle serve à quelque chose, et qu'elle se découvre au-dessus d'elle un objet.

Il ne répondit même pas; il fit seulement une moue avec les lèvres; et il parut à nouveau vouloir laisser tomber la conversation.

Mais je lui posai alors une question qui, malgré sa forme très générale, lui parut sans doute le viser directement, car il répondit cette fois non seulement sans se faire prier, mais encore avec une sorte d'âpreté qui me surprit.

Je lui avais simplement demandé si, à son opinion, ceux entre les mains de qui échoit la puissance, ont le droit d'en faire même un cruel usage, sans tenir compte de rien — interrogation qui peut-être enveloppait un reproche souvent formulé contre lui. Il répliqua sur-le-champ, de manière un peu brusque :

— Chacun suit ses goûts... C'est affaire de tempérament et de race... Évidemment il y a des gens que leur nature porte à se soumettre sans cesse à mille autorités, pour qui tout est scrupule, borne, limite, interdiction.

Ces derniers mots furent marqués d'un accent de mépris si tranchant que je levai les yeux vers lui, étonné. Il vit mon

regard; il reprit aussitôt, d'un ton d'abord calme et conciliant, mais qui peu à peu se remit à frémir de la même sourde violence, — laissant paraître en tous cas que ce sujet le touchait infiniment plus que je ne l'aurais imaginé :

— Je sais que moi, par exemple, j'ai la réputation d'être dur; il est vrai que j'aime le hasard et les risques : cela déshabitue de la pitié... On sait bien qu'il est impossible de rien tenter, rien accomplir sans nuire à quelqu'un : on en doit une fois pour toutes prendre son parti, sinon il faut renoncer à jamais rien faire de grand, ou même simplement à avoir une activité un peu vaste. Très bien pour ceux qui sont faibles, délicats, sensibles, et se retirent de la vie; cependant tout le monde n'a pas cette même disposition à se mettre par l'imagination à la place d'autrui, qui est la véritable source de la pitié...

On eût dit qu'il luttait contre un adversaire. Ces rudes pensées, exprimées rudement, laissèrent un pénible silence après elles; dans sa bouche elles n'étaient point abstraites et vides, mais lourdes au contraire d'une multitude d'actes qu'elles avaient inspirés, ou qu'elles résumaient.

Pour faire une sorte de diversion, je lui demandai si malgré tout il n'admettait pas qu'en dehors de la force et du pouvoir, quelque autre chose au monde eût du prix. Je m'attendais à une réponse encore cassante et brusque; au contraire, après ce premier éclat, il s'exprima d'une manière mesurée, réfléchie, même confiante et familière qui me surprit.

Il me dit d'abord que pendant un temps il avait été très pessimiste.

— Cela vous étonne? Certes je ne suis pas un rêveur. Cependant il y a eu un moment où je me suis demandé : à quoi bon la vie? à quoi bon rien entreprendre? est-ce que tout n'est pas également vain? Quelle occupation vaut qu'on s'y consacre?... Oui, j'ai passé plusieurs mois pendant lesquels je me répétais cela... Peut-être parce que j'avais vécu dans un cercle de gens où le ton continuel était celui du scepticisme et du persiflage, ou bien parce que tel était mon penchant, je n'avais que de l'ironie et du dédain pour tout ce qui communément est tenu en respect... J'étais près d'avoir trente ans; ma jeunesse avait été désordonnée, avide de plaisir, en somme gâchée et perdue.

Or, précisément alors il me vint un grand dégoût à penser que toute mon existence s'accomplirait ainsi, jusqu'à la vieillesse, sans me laisser dans les mains quelque chose de plus satisfaisant; cependant rien ne me tentait...

» C'est en ce temps-là que mon père mourut : je me rendis à Maille où je n'étais pas revenu depuis cinq ou six ans. Quittant la société d'amis et d'égaux parmi lesquels je vivais à Paris, je me trouvai jeté tout à coup, ainsi qu'en pays ennemi, au milieu d'inférieurs qui me méprisaient. Et où? sur la terre de mes ancêtres, où j'apparaissais maintenant, héritier d'une fortune médiocre et d'un donjon ruiné. J'aurais voulu remettre un joug à ce peuple. J'étais, à ce moment-là, comme je viens de vous dire, blasé, dégoûté, ennuyé : tout à coup, du fond de ce néant, la puissance et la domination brillèrent à mes yeux d'un éclat imprévu et magnifique. C'était comme la soif d'une revanche. Moi, qui ne désirais rien, j'ai levé la main vers cet objet magique. Lui seul, au milieu de tout, me parut réel, existant; et il en a été de même pendant des années ensuite; il est vrai que rien d'autre n'a compté pour moi; et je puis dire même que si j'ai cherché la fortune, ce n'est ni pour le bien-être ni pour le luxe, dont je saurais me passer, ni pour des satisfactions d'orgueil, mais seulement pour cette souveraineté que l'or apporte et qu'il symbolise.

Il n'avait pas l'habitude sans doute de parler, ni peut-être de réfléchir sur ces sujets; on eût dit qu'il devait faire effort pour s'emparer de chacune de ses pensées, et celles-ci semblaient autant de vérités nées l'une après l'autre; mais, soit à cause de cette manière saccadée et personnelle, soit à cause du contenu même des paroles, l'ensemble avait un accent presque héroïque.

Il n'avait pas répondu précisément à ma demande. Sa réponse, il est vrai, était sous-entendue, diffuse en ce qu'il avait dit. Aussi est-ce moins pour me renseigner que pour provoquer de sa part des réflexions nouvelles, que je répétai ma question.

Je lui demandai si, à présent qu'il avait accompli ses desseins et était parvenu à ce faîte de puissance autrefois convoité, il vérifiait en effet ses pressentiments; si, ayant fait cette haute expérience, le pouvoir et la force lui apparaissaient toujours comme le trésor unique de la terre, celui qui fait tout posséder.

Question qui me sembla à moi-même, tandis que je l'exprimais, superflue, au point que je la regrettais presque : j'étais persuadé qu'il allait, de façon dédaigneuse, dire : « Évidemment !... en doutez-vous ? »

Au lieu de cela pourtant, il resta silencieux, et je crus qu'il ne répondrait même pas. Cependant à la fin, baissant soudain la tête, il dit :

— Non.

Ce « non » contradictoire avec tout ce qu'il avait exprimé auparavant, était si imprévu, si surprenant, si extraordinaire, qu'au premier instant je crus à peine l'avoir réellement entendu. Et pourtant, il y avait de la grandeur dans cet aveu, tant il était plein, ample, chargé de savoir et de sens, aggravé encore par la méditation silencieuse et brève qui l'avait précédé. J'interrogeai M. d'Omeuse du regard, mais je vis qu'il n'ajouterait rien. Certainement il avait heurté tout à coup quelque pensée pénible. Son visage s'était assombri. Ses yeux immobiles considéraient un point de l'horizon que sûrement ils ne voyaient même pas, et tous ses traits contractés portaient le sceau d'une réflexion amère. Cela ne dura que quelques secondes... mais pourquoi à ce moment-là, par quelle étrange coïncidence, ou au contraire par quel rapport mystérieux et profond, le souvenir d'Isabelle, sans que je l'eusse appelé, s'éleva-t-il dans ma mémoire, et son image vint-elle flotter devant mes yeux ?

Sans doute ce n'était pas seulement parce qu'au ras de l'horizon un lambeau de ciel pris entre deux arbres avait le même éclat de doux saphir qui illuminait ordinairement ses prunelles, mais bien plutôt parce que les paroles du comte l'avaient évoquée, pour ainsi dire par contraste, en me remémorant l'abîme infranchissable qui s'ouvrait entre elle et lui. Il avait dû lui aussi connaître combien elle était de nature dissemblable de la sienne ; s'il l'aimait réellement, il avait sûrement souffert de s'apercevoir que tout ce que son âme avait de personnel et de précieux lui échapperait à jamais. Je me dis que peut-être tout à l'heure il avait pensé à cela précisément ; et que c'était cette même image d'Isabelle, surgie aussi tout à coup devant lui, qui, une seconde, avait fait courber sa tête, et qui venait de mettre tant d'ombre sur son front.

Qu'existait-il de commun entre lui, porté par ses penchants

comme par ses habitudes vers la possession des choses terrestres, façonné par elles, adonné à la domination, et cet univers immatériel où naissaient, mouraient, vibraient, retentissaient, où avaient leurs conséquences et leurs échos les événements qui faisaient la trame de la vie d'Isabelle? Il y avait en elle quelque chose d'étranger au monde, comme un signe ineffaçable de sublime origine. Toute sa vie intérieure, violente et pathétique, joie, élans, trouble, remords, détresse, s'ordonnait, qu'elle le voulût ou non, par rapport au drame d'une âme perdue ou sauvée; aussi il demeurait dans ses sentiments une sorte de pureté toujours présente qui, même à travers ses égarements et ses fautes, continuait à briller comme un diamant. Quoi d'étonnant que le comte, près d'elle, ait vu se lever un coin de voile sur un ordre de réalités où il n'avait pas accès? Oui, peut-être il songeait à cela en cette minute, et à cette réflexion il avait dû son subit regret sur les destins... Mais s'il pensait à elle avec un tel sentiment de déception, et si moi également elle m'avait par toute sa vie déçu, et de telle façon qu'il m'était en cette circonstance particulièrement amer de me le rappeler, d'où venait donc pourtant que tous deux ensemble nous nous attardions à son image, et que, si blessant que fût son souvenir, il nous semblait en dépit de tout, qu'elle était venue glisser, à travers tant de dures paroles, sa douceur de femme?

Après quelques instants il se remit à parler; et, comme par une pente invincible, il revint au premier sujet de notre conversation. Il s'étendit sur ses rapports avec les gens pauvres, notamment avec ceux qu'il employait. Peut-être parce que ses propos précédents l'avaient grandi à mes yeux, je crus voir en son nouveau discours moins de sécheresse que tout à l'heure. Sans doute le même mépris des hommes s'exhalait à chaque phrase, peut-être plus sensible encore, mais nuancé pourtant d'une sorte de rudesse amère, et qui, au lieu de paraître l'expression d'un égoïsme étroit, semblait au contraire puiser ses raisons dans une altière équité.

Il me dit d'abord que, selon lui, dans les relations d'affaires avec les inférieurs, il fallait ou exiger rigoureusement son droit, ou entièrement y renoncer; que dès qu'on laissait compter sur la pitié du maître, celle-ci devenait une nouvelle ressource

que tous exploitaient à l'envie, et sur elle pullulaient aussitôt le mensonge et la ruse.

— Et du reste, — ajouta-t-il, — les gens du peuple, surtout ceux des campagnes, sont bien plus près de comprendre et d'approuver l'égoïsme que la charité. Ils sont durs entre eux, et ne s'étonnent point de la dureté; mieux vaut, dans les relations qu'on a avec eux, suivre leurs habitudes que les déconcerter. Leur vie tourne autour de cette conviction obscure qu'à un travail âpre et à une sèche économie répondra à la fin un accroissement de bien-être : que vient-on faire avec de la pitié, qui dérange toute leur justice?

Nous suivions, sous le soleil toujours ardent, une petite route onduleuse et déserte. M. d'Omeuse avait remis le cheval au trot. Mais tout à coup il tira les rênes brusquement, de sorte qu'il fit arrêter la voiture presque net. Surpris, je levai les yeux vers lui; je vis son regard intrigué fixé sur une ferme dont la cour s'ouvrait près de nous sur la route. Il y avait là en effet un spectacle singulier.

Près de la maison, en plein soleil dans un fauteuil bas, un homme était assis, ou plus exactement étendu, qu'on ne voyait guère à vrai dire, qu'on devinait plutôt, car il était recouvert d'un drap d'où ne sortaient guère que ses pieds allongés sur un escabeau. Au-dessus, une multitude de mouches bourdonnaient, formant par leur masse comme une colonne bruyante et noirâtre. Sous le drap l'homme s'agitait, se secouait, avec des mouvements pénibles qui n'aboutissaient pas.

M. d'Omeuse se tourna vers le domestique assis derrière nous, et, le supposant renseigné parce que c'était un homme du pays, il lui demanda :

— Qu'est-ce que cela?

L'autre, sans hésiter, répondit :

— C'est un vieux.

— Hein! — fit le comte surpris. — Comment dites-vous?

Sans que passât un pli sur sa face rasée, le domestique répéta :

— C'est un vieux.

M. d'Omeuse ne parut pas comprendre; toutefois il n'insista pas; mais brusquement il poussa son cheval du côté de la cour, où nous entrâmes. Alors se déroula une scène impression-

nante, surtout parce qu'elle venait de façon singulière illustrer les propos qu'il avait tenus.

Au bruit de la voiture une femme parut sur le pas de la porte; elle tenait à la main un plat de faïence brune qu'elle essuyait avec un linge. M. d'Omeuse, désignant du doigt le fauteuil, d'où s'élevaient des plaintes, lui demanda ce qu'il y avait là. A cette question, elle sembla très irritée; elle se retira d'un pas, et nous crûmes qu'elle allait fermer la porte. Mais en cet instant deux hommes se montrèrent derrière elle. Le comte les interrogea à leur tour, mais encore inutilement. En reconnaissant M. d'Omeuse, ils avaient témoigné d'abord quelque embarras, puis aussitôt leurs regards avaient pris une expression de haine; ils semblaient dire : Que vient faire chez nous cet homme qui n'est pas notre maître? Qu'il passe sur la route avec son équipage! mais pourquoi se mêle-t-il de nos affaires, et veut-il commander ici?... Voyant qu'on ne voulait pas répondre, M. d'Omeuse sauta de la voiture; il alla jusqu'au fauteuil et arracha le drap.

Alors nous vîmes un petit vieillard ratatiné, vêtu seulement d'une chemise et d'un caleçon, qui gisait là. Il était dévoré par les mouches qui se posaient sur son visage et sur son cou, si acharnées et si nombreuses que par endroits elles faisaient des plaques rondes et remuantes, des taches noires au-dessus desquelles frémissait le reflet bleuté de leurs ailes. Il ne pouvait se défendre parce qu'il avait le côté et le bras droits paralysés, et le bras gauche ne valait guère mieux; il pouvait seulement remuer les jambes et le cou, et aussi les muscles de son visage, qui grimaçaient et se contractaient sous les piqûres des mouches.

M. d'Omeuse, se tournant vers les hommes, leur demanda s'ils n'avaient pas honte de laisser ce vieillard à l'abandon sous le soleil, torturé ainsi.

Ils répondirent en grommelant qu'ils l'avaient d'abord mis à l'ombre, et que ce n'était pas leur faute si le soleil avait tourné; qu'ils avaient placé un drap sur lui précisément pour le protéger, mais qu'ils ne pouvaient cependant pas empêcher les mouches de s'introduire par dessous.

Alors le vieux se mit à se plaindre, d'une façon âpre et rancunière. Il dit au comte que, depuis dix mois qu'il était para-

lysé, ses enfants le traitaient plus mal que n'importe quelle bête des écuries ; que jamais on ne s'occupait de lui ; qu'on le laissait des journées entières sur ce fauteuil ou sur un matelas, sans se soucier s'il avait faim ou soif ; qu'on lui reprochait le peu de nourriture qu'on lui jetait comme à un chien ; qu'on parlait sans cesse devant lui de sa mort prochaine comme d'une délivrance espérée...

Pourtant c'était lui qui avait élevé ses six enfants par son travail : il en était récompensé de cette façon ! mais heureusement il y avait un bon Dieu, qui les punirait dans son enfer.

Les hommes écoutaient, immobiles. Le comte lui dit :

— Allons ! tais-toi, vieux, tu vois bien que quand je serai parti on te fera payer cela.

Les gens racontèrent que depuis qu'il était paralysé, il était devenu mauvais ; que, du plus loin qu'il apercevait un de ses enfants, il se mettait à l'insulter ; que toujours il les menaçait du feu de l'enfer.

La femme ajouta :

— Voilà des mois que nous le nourrissons !

Le comte leur dit que n'importe qui deviendrait méchant à être rongé ainsi par les moustiques. Il commanda de le transporter à l'ombre ; et, avant qu'on l'étendit à nouveau, on chassa les mouches. Les paysans obéissaient en maugréant, témoignant par des gestes et des murmures leur mauvais vouloir et leur dépit de céder à une autorité qu'ils ne reconnaissaient pas.

Nous remontâmes en voiture. M. d'Omeuse fouetta son cheval, qui partit vivement. Au bout d'un instant je lui dis :

— On sent ici, comme il arrive bien des fois, qu'il y a besoin de la mort.

Il ne dit rien. Je lui demandai s'il ne pourrait pas faire transporter cet homme à l'hospice de Nevers.

— Oui, je veux bien m'en occuper... Mais, — ajouta-t-il en hochant la tête, — qui sait si on les rendra meilleurs en leur enlevant leur vieux ?...

Nous arrivâmes au bas d'une côte ; le cheval se mit au pas. Alors M. d'Omeuse laissa tomber les rênes.

— Ce sont des bêtes, — dit-il, — vraiment des bêtes.

Là-dessus il se mit à rire, et se frotta les mains.

*
* *

Encore un souvenir du séjour que le comte d'Omeuse fit à Maille en cet automne de l'année 1905...

Un dimanche matin, comme j'étais allé au château, il me retint à déjeuner.

Cette fois, un temps triste; la pluie menaçait; l'atmosphère était douce et tiède. Le vent très mou enveloppait les grands arbres, tournait autour d'eux, leur prenait sans violence leurs feuilles mortes qu'il allait ensuite coucher sur les pelouses. Le ciel était gris, mobile pourtant, constamment traversé par de vastes nuages aux contours incertains qui portaient vers l'est les tempêtes dont ils étaient lourds; des pans de brouillard qu'ils laissaient traîner au-dessous d'eux voilaient par moments le faîte des peupliers jaunis.

Après le déjeuner, je me trouvais avec M. d'Omeuse devant le château, au commencement de l'avenue qui s'étendait en ligne droite et majestueuse jusqu'à l'entrée principale du parc, lorsqu'un laquais vint lui dire qu'un garde des forêts demandait à lui parler.

Nous vîmes en effet dans l'avenue cet homme qui approchait.

Il était de petite taille; il s'avançait avec une démarche raide et résolue, en frappant régulièrement le sol de son bâton ferré. Il portait une blouse très courte, d'un bleu foncé et qui paraissait neuve. Il avait une haute casquette de couleur verte où se montraient bien en évidence, brodées de fil d'argent, les deux lettres : R. F. Un épais collier de barbe noire mal taillée entourait son mince visage, lui donnant un air un peu sauvage et presque méchant. Il pouvait avoir une quarantaine d'années.

Arrivé à quatre pas du comte, il s'arrêta net devant lui, et toucha sommairement d'un doigt la visière de sa casquette.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? — demanda sèchement M. d'Omeuse, qui l'avait attendu sans bouger.

L'homme dit qu'il venait se plaindre à lui parce que quelqu'un du château « avait fait la cour à sa fille ».

Le comte fronça les sourcils :

— Qui?

— Je ne sais pas ; — répondit le garde. — Quelqu'un du château... Ah! c'est pas bien, ça! — ajouta-t-il avec colère, et il frappa le sol de son bâton.

— Enfin qui? — reprit le comte. — Si vous ne savez pas son nom, au moins donnez-moi une indication. Vous vous trompez peut-être...

— Non, — dit l'homme, — je le connais, je l'ai vu.

— Quand l'avez vous vu?

— Ce matin... C'est quelqu'un qui va tous les jours chez le maître d'école.

— Chez le maître d'école! — s'exclama M. d'Omeuse étonné. — Vous devez vous tromper...

— Non, — reprit l'autre d'un ton rude et comme s'il n'eût pas douté que le comte, en ce moment, cherchât à se débarrasser de lui et à le berner. — Je vous dis que je le connais!

— C'est peut-être un domestique... — murmura M. d'Omeuse, comme se parlant à lui-même. Il reprit :

— Il n'y a pas eu d'accident?

Le garde ne comprit probablement pas le sens de la question; cependant, de sa voix rauque et avec un accent déterminé, il répéta :

— Pas d'accident.

Cet homme des bois s'exprimait difficilement. Il cherchait longuement ses mots, et quand il en trouvait un à sa portée, il le prononçait avec une violence soudaine. De plus, à chaque instant, il répétait d'un ton pénétré : « Ah! c'est pas bien, ça ! »

Quand M. d'Omeuse eût entendu sa réponse, on aurait dit qu'il se trouvait soulagé d'un véritable ennui. Il fit un mouvement des bras qui indiquait qu'en ce cas l'affaire lui paraissait d'une importance très diminuée.

— Bien, — dit-il. — Voilà une déclaration à retenir... C'est essentiel.

— Essentiel! — dit l'autre, qui, me sembla-t-il, n'avait encore pas dû comprendre, mais qui ne s'exprimait pas pour cela avec un accent moins résolu. Il raconta que le matin même, vers huit heures, il avait aperçu de loin dans un pré sa fille en société de ce garçon ; il accompagna ces mots d'un geste singulier dont la signification m'échappa d'abord : ayant glissé

son bâton sous son coude, il faisait vivement tourner ses mains l'une autour de l'autre.

— Quel âge a-t-elle, votre fille?

— Treize ans, monsieur le comte.

— Treize ans! — s'exclama M. d'Omeuse. — Diable! Elle commence de bonne heure...

Cette réflexion n'offusqua point l'orgueil paternel du paysan, car il répondit seulement :

— C'est ce que j'y ai dit, monsieur le comte. J'y ai dit : « C'est-y un âge... Ah! c'est pas bien, ça! » — Et il frappa à nouveau le sol avec son bâton ferré.

M. d'Omeuse lui dit que le coupable était peut-être un des domestiques, et qu'il allait se renseigner. Il entra dans le château, se dirigea vers les cuisines; là il trouva tout le monde attablé, et il demanda s'il y avait quelqu'un qui allait chez le maître d'école.

J'étais resté dehors, et m'étais un peu éloigné du garde, qui attendait, immobile. Cinq ou six minutes passèrent. Puis le comte reparut sur le perron, et il descendit les marches.

Derrière lui venait lentement, l'oreille basse et à très grand regret, un petit valet de chambre de seize ou dix-sept ans, de jolie figure régulière, blond, très frisé, timide, au teint rose, que j'avais vu déjà et dont j'avais remarqué l'air de fillette innocente et malheureuse. Chaque pas qu'il faisait pour descendre les degrés de l'escalier semblait lui coûter infiniment. Il avait l'air de demander : « Hélas! Qu'ai-je fait? Que me veut-on? » Et il poussait des soupirs.

Tous deux allèrent jusque vers le garde, lui suivant M. d'Omeuse toujours tristement.

L'identification fut rapide.

J'entendis de loin le bonhomme dire rudement au petit valet de chambre :

— Ah! c'est vous qui faites la cour à ma fille!

— Non! — dit l'autre apeuré.

— Comment! non! — reprit le garde avec fracas. — Que je vous ai vus ce matin encore qui vous rouliez ensemble dans l'herbe comme deux carpes qu'on viendrait de tirer de l'eau...

A nouveau il fit tourner ses mains l'une autour de l'autre,

reproduisant le mouvement qui m'avait surpris un moment plus tôt, et qui, comme je le compris alors, était destiné à fournir une figure schématique des événements.

Pour le coup, le garçon resta convaincu; il ne souffla plus mot. Il y eut un silence, au milieu duquel l'homme reprit tout à coup la parole d'une voix haute, d'un ton rude, acerbe et important, qui, à lui seul, indiquait qu'on était venu maintenant au point capital de la conférence, et que tout ce qui avait précédé devait être mis au rang de simples préliminaires :

— Et maintenant, — dit-il, — il faudrait bien me donner quelque chose!

Le comte et le petit domestique eurent ensemble un sursaut d'étonnement.

— Ah! pour cela je m'y oppose, — fit M. d'Omeuse, feignant de croire, contre toute évidence du reste, que la demande s'adressait au coupable et non à lui.

— Il faut, — dit le garde. — Ou bien j'irai trouver les gendarmes. — Ensuite il fixa son prix : au moins cinquante francs.

— Jamais! — dit le comte. — Il ne vous donnera rien. Vous n'avez pas honte! Demander de l'argent à ce gamin! Quand il n'y a pas eu d'accident, voyons...

— Il faut, — reprit le garde.

— Non. Il ne recommencera pas, voilà tout. Mais il ne vous doit rien. Cela suffit; allez-vous-en. Et surveillez votre fille, ce sera le mieux...

La voix du comte, quoique autoritaire, était restée très calme, presque conciliante même. Quant à l'homme, son petit visage blême avait pris une expression haineuse; il frémissait de colère; on aurait dit qu'il allait lever son bâton, et l'indignation le lui faisait trembler dans les mains. Visiblement il se croyait lésé dans un droit strict.

Regardant M. d'Omeuse bien en face :

— Ce n'est pas à lui que je demande, — dit-il. — C'est à vous. Vous êtes assez riche... Si vous refusez, je reviendrai avec les gendarmes.

Le comte alors lui dit rudement :

— Non, vous n'aurez rien, ni de moi ni de lui... Allez-vous-

en!... Et tout de suite, n'est-ce pas? — Il lui montra de la main la porte du parc.

Le garde, l'air outré, pivota sur ses talons et s'éloigna d'une vingtaine de pas; puis là, il se retourna tout à coup, et désignant de son bâton levé à la fois le comte et son château, il dit lentement, d'un ton de malédiction funeste :

— Et puis ils y viendront bien sans cela les gendarmes, dans ce château!

Quand il fut parti, M. d'Omeuse dit au petit domestique :

— Et vous, Justin, je vous conseille de ne pas retourner près de cette demoiselle. Allez, rentrez.

Ensuite il se dirigea de mon côté. Nous montâmes les marches de l'escalier, et nous traversâmes les appartements du rez-de-chaussée pour gagner sur la façade opposée une terrasse où étaient réunis les invités du comte. Tout en marchant, M. d'Omeuse, qui ne s'était jamais bien troublé, devisait avec une tranquille ironie :

— Voyez-vous ce bonhomme? dès qu'il a aperçu sa fille cabriolant dans l'herbe, il a cru avoir gagné ses cinquante francs... Je les lui aurais bien donnés; mais c'est mettre la main dans un engrenage : où va-t-on? Cela se serait su; tous les trois jours j'aurais eu des demandes pareilles; mes domestiques auraient été aguichés par toutes les filles du pays. Irais-je faire de la réclame à ces chenapans? Notez, — continua-t-il, — que ces filles traînent dans tous les fossés; personne n'y prend garde. Mais, que par hasard le garçon passe pour avoir un peu d'argent, les parents accourent, indignés.

Je lui dis :

— Il a été furieux... Il est parti exaspéré.

— Bah! Bah! — fit M. d'Omeuse avec indifférence, comme s'il ne s'en était même pas aperçu.

Nous arrivâmes sur la terrasse; de là on dominait une vaste étendue de campagne plate, prairies coupées de haies, fermes, chemins, champs que jaunissaient encore les tiges de blé coupé.

M. d'Omeuse s'assit au milieu de ses invités, et dit d'un ton plaisant :

— Je viens d'être victime d'une tentative de chantage...

— Comment cela?

On s'étonna. Avec esprit il raconta l'incident, n'omettant

aucun détail, et faisant rire à chaque moment. Quand il dit que s'étant rendu dans les cuisines et, ayant demandé si quelqu'un allait chez le maître d'école, il avait vu le petit Justin timidement se désigner :

— Comment! Celui-là! — s'exclama-t-on. — Ce petit chérubin! qui aurait cru cela?...

— Et alors? Dites-nous la suite? — On s'amusait énormément.

A ce moment, comme j'étais allé au bord de la terrasse, et que, appuyé à la balustrade, je regardais du côté des champs, je vis à quelques centaines de mètres, dans un sentier bordé de haies, le garde qui causait avec des paysans. Je signalai sa présence, mais sans succès : on ne le regarda même pas.

Cependant le spectacle en valait la peine. Car lui aussi, de son côté, racontait l'histoire...

Son récit était beaucoup plus lent que celui du comte, et ses auditeurs ne riaient pas.

Il y avait là seulement deux hommes et deux femmes qu'il venait de rencontrer et qu'il avait arrêtés pour leur narrer l'aventure. Il expliquait tout, d'abord comment il avait découvert sa fille et le garçon dans un pré, et il faisait son singulier geste pour qu'on se représentât bien ce qu'il avait vu. Ensuite il mima sa discussion avec le comte, figurant à la fin le comte lui-même qui le chassait et lui montrait de son bras tendu la porte du parc. Quand son récit fut terminé, il se tourna du côté du château, et, sans plus rien dire, le menaça longtemps de son bâton levé. Les paysans eux aussi regardaient le château; sérieux, les bras ballants, ils le considéraient en silence, certainement dans le même esprit de révolte et d'indignation.

Pendant ce temps, sur la terrasse, comme la comtesse mécontente avait manifesté l'intention de renvoyer le petit Justin, tout le monde intercédait pour lui.

— Mais, voyons, — disait M. d'Omeuse, — puisqu'il a été reconnu qu'il n'y avait pas eu d'accident...

— Madame, — disait une autre personne, — ce n'est pas un crime de se rouler dans l'herbe...

— Comme des carpes, — ajoutait une troisième...

— A l'heure de la rosée...

— Treize ans! c'est un âge d'innocence.

Quelqu'un dit :

— Madame, faites-le venir, vous lui demanderez des explications et je suis sûr qu'il se justifiera.

Cependant la comtesse, que ces plaisanteries choquaient, au milieu de tous les rires ne desserrait point les lèvres.

Le garde maintenant, s'étant séparé de ses interlocuteurs, poursuivait son chemin. Mais bientôt il fit de nouvelles rencontres : alors il recommença son histoire. Ce manège dura plusieurs heures; presque toute l'après-midi il resta ainsi dans les sentiers aux alentours du château, et on apercevait son buste et sa casquette au-dessus des haies qui, sous le ciel bas, entremêlaient à perte de vue leurs lignes fuyantes. Il arrêtait quiconque passait, et reprenait son lent récit; c'étaient toujours les mêmes péripéties : son geste pour figurer les déportements de sa fille, puis comment on lui avait refusé de l'argent et on l'avait chassé. Après quoi son bâton menaçant se levait vers le château : alors les auditeurs, se tournant du côté désigné, regardaient longuement la demeure seigneuriale, graves, immobiles, sans mot dire, approuvant sa colère et y participant.

Plusieurs fois j'indiquai au comte ou à ses amis qu'il était toujours là, et je leur signalai l'attitude des paysans. Mais personne n'y voulut faire attention...

V

Après avoir passé environ un mois à Maille, M. d'Omeuse retourna à Paris dans le courant d'octobre, avec sa famille, ses amis et toute la domesticité. Dès le milieu de septembre, les hôtels de la station balnéaire de Pougues s'étaient vidés et clos. Une tranquillité profonde régna à nouveau dans tout le pays, après l'agitation futile des jours d'été.

J'allai cet automne-là en Italie. Je passai quelque temps à Florence. Ensuite j'errai à l'aventure à travers la Toscane, séjournant çà et là dans ces petites cités anciennes qui ont gardé presque intacte la rude empreinte du moyen âge. A la fin de janvier seulement je me décidai à rentrer à Paris; je fis un détour pour passer quelques journées dans la Nièvre.

J'arrivai de nuit à Nevers. Le lendemain matin, avant de me rendre chez ma mère à Pougues, j'allai faire une visite à mon ami Bonassé qui était alors à Nevers, et que je n'avais pas revu depuis six ou sept mois. M. d'Omeuse, à qui, comme on s'en souvient, je l'avais recommandé, l'avait gardé quelque temps près de lui à Paris, lui témoignant beaucoup de confiance; puis, un jour, à la fin de l'année précédente, il l'avait éloigné, et l'avait placé dans ses bureaux de Nevers. C'est là que j'allai le trouver.

Par ce matin de janvier le temps était radieux. C'était jour de marché, ou de foire; la ville semblait avoir comme par enchantement et pour quelques heures rompu ses habitudes d'immobilité et de monotonie. On ne voyait qu'un peuple affairé; des paysans en blouse bleue, des paysannes en coiffe, avec leurs paniers au bras, des magasins débordant de monde, des files de petites charrettes traînées par des ânes à l'air tranquille et sérieux, parfois aussi de grosses et maladroites carrioles campagnardes qui, lancées à fond de train sur le pavé des ruelles, allaient buter d'un trottoir à l'autre; un tumulte incessant d'où montait une rumeur de conversations, mêlée au bruit traînant des sabots : enfin tout cet aspect immémorial et charmant des abords d'une foire. A travers la foule, une grande circulation d'animaux, des bandes de moutons serrés en tas; des porcs toujours grognant, obstinés à quêter quelque aubaine, le groin au ras du pavé; des bœufs placides, que rien n'étonne, courbés sous le joug. Par-dessus tout cela, une lumière éclatante et pure, un doux soleil d'hiver, délicat, coloré, un dôme d'azur clair lamé de nuages blancs, sur lequel dans les rues tortueuses se découpait nettement le profil des pignons anciens. Au sortir des cités d'Italie, et « des étranges pays » — comme disent les gens de cette province — on se sent le cœur plus à l'aise, le pied plus solide au milieu de cette vie des campagnes françaises, qui a une physionomie si particulière et qui est, dans l'ensemble, si avenante, si aimable.

On les devine, ces paysans, rudes à la besogne, d'esprit pratique, pleins de bon sens, grande masse immobile, solide et sérieuse...

Nevers a gardé jusqu'à aujourd'hui l'aspect rural qu'ont dû avoir pendant des siècles toutes les villes des plaines du centre.

Cité paisible, riche, habitée par une bourgeoisie économe et cossue, pareille à celle que Balzac décrivait il y a soixante-dix ans, elle a encore un cachet d'ancienne France avec ses rues enchevêtrées et étroites, ses vieux hôtels, sa cathédrale, ses églises romanes et le gracieux palais de ses ducs. Elle est située comme une forteresse en avant de sa province, sur les confins du Bourbonnais; elle a eu une longue histoire monotone : on y voit les débris d'une enceinte de pierres massive et quelques portes monumentales, derniers vestiges d'un passé militaire qui fut sans éclat. Un de ses quartiers s'élève en gradins sur un coteau au pied duquel la Loire vient tourner. Lorsqu'en arrivant du Bourbonnais on l'aperçoit de loin, la colline où elle s'étage s'arrondit et prend un profil de coupole; elle paraît hérissée de tours, de bastions, de clochers, tandis qu'une cascade de maisons blanches ruisselle jusqu'au fleuve.

Les bureaux de M. d'Omeuse étaient situés dans la rue principale. Je m'y rendis vers onze heures; dans les salles du premier étage, grises et poudreuses, je trouvai Bonassé très occupé. Il me demanda de l'attendre, et un peu avant midi nous sortîmes ensemble.

Ayant remarqué la différence entre ces bureaux d'aspect plutôt chétif et le beau cabinet de travail où je l'avais vu quelquefois à Paris, l'été précédent, chez M. d'Omeuse, je le plaignis en riant d'être maintenant éloigné des grands du monde. Mais je vis que cette observation le peinait, son visage s'assombrit, si bien que je me demandai si son exil n'avait pas des motifs plus graves que je ne l'avais jusque-là supposé.

Nous vînmes à passer sur la place où se dresse le palais ducal, au sommet de la colline sur laquelle la ville est bâtie. Nous nous arrêtâmes là et y restâmes assez longtemps, d'abord retenus par le spectacle admirable qui s'offrait aux yeux, et ensuite par notre conversation. Le palais des ducs, charmante construction du XVIe siècle, flanquée de ses tourelles hexagonales où des fenêtres à meneaux disposées irrégulièrement dessinent à l'extérieur l'enroulement des escaliers, déployait en ce moment au soleil ses toits d'ardoise et sa façade blanche. De la terrasse où nous nous trouvions, qui s'étale devant lui et d'où l'on descend jusqu'à la Loire par des jardins en pente raide, la vue s'étend au loin sur le fleuve et sur les plaines.

Au bas de ces jardins, la petite rivière de Nièvre vient se réunir à la Loire; elle glisse parmi des maisons; emprisonnée dans des écluses et des barrages, elle nous apparaissait un peu sombre, immobile comme un canal; au-dessus jouaient des mouettes dont le vol et la blancheur se répétaient avec éclat dans l'eau.

Un peu plus loin, la Loire était, au contraire, grosse et rapide; elle remplissait presque tout son vaste lit. Comme, à un ou deux kilomètres en amont, elle fait un coude assez brusque, par un effet de perspective elle paraissait là-bas étroite, resserrée : mais brusquement ensuite elle se déployait, s'ouvrait, et elle venait s'étendre à nos pieds comme un immense manteau bleu tout à coup jeté sur les sables. Le soleil la pailletait de milliers d'étincelles. Il était midi; l'angélus sonnait à plusieurs églises de la ville. Çà et là à travers la campagne brillaient de vastes lambeaux de neige. Au-dessous de nous, sur le pont arqué aux vieilles pierres jaunies, passaient de petites troupes de gens et d'animaux revenant de la foire, et on apercevait plus loin, égrenées sur la route, quelques charrettes s'en allant vers les lentes plaines du Bourbonnais.

Je dis à Bonassé quel plaisir j'éprouvais à respirer l'air de mon pays natal après quelques mois d'absence; à retrouver, au milieu de la splendeur du bel hiver, ces couleurs d'une vivacité délicieuse sur ce fond net et mesuré. Les fortes lignes précises! Comme cette nature a un air sage, reposé, sensé! Comme elle semble exprimer un équilibre profond : cela ne se trouve nulle part ailleurs...

En disant ces mots je fus frappé tout à coup par la pensée du contraste entre ce raisonnable paysage, de beauté claire et tranquille, et les décorations qui, derrière nous, ornaient la façade du château, et que j'avais l'instant d'avant une fois de plus considérées. Là, sous chaque fenêtre, en des bas-reliefs pareils à des tapisseries qui y seraient suspendues et qui ondoleraient au vent, se trouve représentée l'histoire merveilleuse du chevalier Lohengrin. Une princesse de Clèves, venue d'Allemagne au XVIe siècle et mariée à un comte de Nevers, avait fait figurer ainsi sur sa demeure nouvelle les légendes de son pays. On voit le chevalier au fond d'une clairière apparaître à sa fiancée terrestre; ailleurs, sous un chêne immense,

il est assis, entouré d'animaux fantastiques et de cerfs aux hautes ramures; plus loin on le retrouve, debout dans une barque, l'air pensif, appuyé contre son cheval, et traîné par son cygne mystérieux. Partout le cygne... On voudrait savoir la pensée de l'inspiratrice : regrettait-elle la brume de ses légendes sous ce ciel étranger? Toute cette poésie du Nord, les secrets indicibles de ses lacs et de ses forêts, l'enivrement de ses songeries troublées, cette princesse du Rhin, qui voulait les rappeler ici et leur dédier son château, dut par bien des jours reconnaître qu'en ce cœur de la France ils étaient deux fois en exil.

Et l'Italie, pensais-je, quel autre monde encore!

— Vous douteriez-vous, Bonassé, que j'ai vu il y a quelques jours de la neige à Sienne? de la neige sur ses deux tours, sur ses clochers, sur sa campagne, par un temps doux et clair comme celui qu'il fait en ce moment ici... Et vous imagineriez-vous que, comme j'étais dans un monastère au fond de la Toscane, ce monastère fut attaqué par des bandits? C'est-à-dire qu'un bandit est venu sonner à la porte et a menacé arrogamment la communauté d'un pillage si on ne lui accordait comme rançon une somme de quarante lires; un camarade au chapeau emplumé, à quinze pas se dissimulait derrière un tronc d'arbre en faisant apparaître le canon d'un vieux fusil.

» On discuta par le judas d'une porte; l'agresseur de temps en temps parlait à la cantonnade comme s'il avait commandé à des troupes importantes disséminées aux alentours. Les religieux étaient peu inquiets sur la question du pillage, mais ils craignaient tout de même quelque mauvais coup. Devant la fermeté des clercs, l'assaillant, peu à peu, tomba de concession en concession : si bien qu'il finit par transiger pour un peu de soupe; moyennant quoi il promettait de s'éloigner. Le marché fait, il appela son compagnon, qui accourut.

» On les servit dans des écuelles sur le pas de la porte; tous deux, quoique vêtus de haillons, avaient assez bel air, mais ils grelottaient. Ils étaient affamés, et ils mangèrent leur soupe avec avidité. Le petit frère portier, en robe blanche et à la figure jeunette, devant leur misère était troublé de compassion; il levait les bras, et il répétait d'une voix désolée, en les regardant manger sans dignité sur la marche : « *O poveri banditi !* »

» Vous représentez-vous, Bonassé, la physionomie de ces choses? cette figuration d'opéra-comique, ces silhouettes, ces tromblons et ces chapeaux à plumes? Comme tout est différent ici! Quel aspect ferme et sérieux! Il n'y a que sagesse et réalité...

Bonassé m'avait écouté sans rien dire, et même sans donner le moindre signe d'assentiment. Son regard était fixé au loin sur la campagne. Je me doutai qu'il devait avoir quelque impression très différente de la mienne; aussi ne fus-je point surpris, lorsque je me tus, de le voir ne manifester que du dédain pour mes réflexions.

Il hocha la tête, et dit :

— Non, non, tu ne soupçonnes pas ce qui se passe ici... tu regardes en artiste et tu juges d'après les apparences les plus superficielles; mais il faudrait voir le fond des choses. D'ailleurs tu n'es ici qu'un voyageur, un passant... Assurément la terre est toujours féconde, les foires sont bonnes, les forges ont du travail. Mais qu'on est loin de cette sagesse contente que tu imagines! Ce qui est, c'est tout le contraire : une irritation, un désordre, une animosité sourde et méchante, une atmosphère de jalousie et d'envie dont tu ne peux te faire seulement idée...

» On a habitué les paysans, les ouvriers à maudire leur travail. Eux qui ne connaissent cependant pas la misère, semblent ne pouvoir supporter que d'autres hommes soient plus à l'aise qu'eux. Cela est venu à un point incroyable. Les bûcherons qu'on rencontre dans les bois, si l'on n'est pas vêtu comme eux, vous ont des regards mauvais. Pour obtenir leurs votes, on leur fait entrevoir comme une chose possible et prochaine le partage des terres et des biens. Et qui fait cela? qui plus que tout autre?... Tu sais qui je veux dire... Cela ne pourra durer : les mêmes les excitent et les trahissent... Comment ceux qui attisent leurs colères ne songent-ils pas qu'ils pourraient être les premiers à en supporter le poids? Écoute, je ne parle pas à la légère; je crains — et j'ai des raisons pour dire cela — je crains que d'ici peu il ne survienne des événements tragiques; il y aura des catastrophes et du sang.

Sa voix était devenue violente, et en même temps qu'il prononçait ces derniers mots, il fit un geste large qui enve-

loppait le paysage déployé sous nos yeux, cette ample vallée de la Loire qui en amont comme en aval se perdait dans des lointains de neige et de soleil. Mais ce petit univers encerclé dans son mol horizon paraissait si pacifique et si joyeux que ces sombres paroles détonaient. Comment ne pas penser qu'on a entendu cent fois de telles emphatiques prophéties, et que les choses pourtant vont leur train!

Il reprit d'un ton plus calme :

— La compétition de M. d'Omeuse et du député actuel de Pougues a achevé de tout envenimer. Tu sais qu'ils se présentent tous les deux sous la même étiquette. Tant que le comte a été réactionnaire, c'est-à-dire jusqu'à ces dernières années, Lourmier a été au mieux avec lui, et il allait volontiers dîner chez lui à Paris, avenue Montaigne. Mais du jour où il a vu M. d'Omeuse adopter ses propres opinions politiques, il s'est mis à le haïr mortellement. Peut-être a-t-il, dès les premiers débuts de cette conversion, flairé en lui le rival d'à présent.

» Ce Lourmier n'est pas du reste un homme méchant, il est plutôt ce qu'on appelle un bon vivant, même un viveur: seulement il est de cette espèce bien connue de gens qui, dès qu'ils voient deux personnes en querelle, par inclination naturelle accourent, et trouvent que l'affaire se présente bien.

» C'est lui surtout qui, pour s'assurer la clientèle des bûcherons, les a excités ces derniers temps et a été cause des récentes grèves. Il y a eu, au cours de ces grèves, des incidents d'une violence inouïe...

» Évidemment, — dit Bonassé en s'adressant à moi d'une façon plus directe — tu ignores cela, et de cette terrasse où nous causons on ne découvre rien de ces choses. C'était un vrai commencement de jacquerie. Les bûcherons s'en sont pris à la forêt elle-même, plus facile à atteindre que leurs ennemis, les riches marchands de bois. On a vu une extension incroyable de la maraude et de la malfaisance; des bois ont été incendiés; on a poursuivi et blessé des gardes... Lourmier allait avec bienveillance d'un groupe à l'autre, ménageant toutes les haines avec impartialité. Sa gloire a été de faire attribuer aux bûcherons par ses collègues du Palais-Bourbon des indemnités de chômage que les communes se sont partagées, de sorte

que l'État, perdant des deux mains, donnait de l'argent pour qu'on dévastât ses forêts.

» Lourmier fait bien du reste de puiser dans les caisses publiques pour se concilier les faveurs du corps électoral, car il a en M. d'Omeuse un adversaire redoutable qui s'entend mieux que lui encore à flatter et à exploiter la cupidité populaire. Combien il est supérieur! et dans ses moyens quelle géniale simplicité! Il s'est fait remettre la fortune du pays, et il le tient par ce qu'il en a reçu. Il faut passer ses journées dans les bureaux où je travaille pour savoir jusqu'à quel point la richesse de cette région est venue s'accumuler dans ses mains. Les gens d'ici, même les très petites gens sont économes, avides d'amasser; c'est leur vertu. Comme je te l'ai expliqué une fois déjà, l'élévation rapide et merveilleuse du comte les a éblouis. Aussi dès qu'il les y a conviés, ils lui ont porté leur or, avec un désir âpre et envieux d'avoir part à tant de bonheur et de fortune. Et maintenant il faut bien soutenir celui à qui ils ont prêté. Cela durera jusqu'à quand? Leur jalousie ne favorisera peut-être pas indéfiniment leur confiance. Le comte tout à la fois, les mène par l'appât du gain et les anime contre ceux qui possèdent, par une de ces contradictions dont il ne s'embarrasse jamais, mais dont il pourrait cependant se repentir un jour...

Après un silence, il reprit d'un air soucieux :

— Il faut les voir, ces paysans, venir aux guichets de nos bureaux, déployer les mouchoirs dans lesquels d'ordinaire ils roulent leurs pièces, puis aligner celles-ci avec une physionomie grave et encore soupçonneuse, en train de réfléchir pour la dernière fois comme au bord d'une résolution tout à fait solennelle. Oui, il faut les voir, cela donne à penser...

L'entendant s'exprimer ainsi, je fus pris d'une inquiétude :

— Mais, — demandai-je vivement, — les affaires du comte sont solides au moins?

Bonassé ne répondit pas précisément à ma question.

— Ils ont bien eu peur quelquefois, — dit-il, — mais seulement à cause de rumeurs malveillantes, et sans motifs sérieux... Un jour de foire (je n'étais pas encore ici, mais on me l'a raconté) il y a eu une sorte de panique, on est venu en foule; on a assiégé les bureaux; tous criaient et voulaient

avoir leur argent. Notre directeur est un homme jeune, très capable, tout à fait dans la manière du comte, énergique et téméraire. Il a réussi à se faire écouter de cette foule furieuse; il a déclaré que, puisqu'on réclamait ainsi, il allait faire suspendre les autres opérations et qu'on paierait à tous les guichets à la fois — simple bluff du reste, proposition absurde et complètement irréalisable, mais qui a rassuré, et qui a suffi pour faire disparaître le tumulte comme par enchantement.

— Mais enfin, — repris-je, répétant ma question, — il n'ont rien à craindre?

Bonassé hocha la tête sans répondre, et son silence par lui-même ne me parut déjà guère rassurant.

— Tu dois t'étonner, — dit-il enfin, — que je parle si librement du comte quand je suis encore à son service. Sois persuadé que je ne le ferais avec nul autre que toi; mais réellement je vois tant de choses qui m'offusquent!... Pendant le temps que je suis resté près de lui à Paris, j'ai été à même de constater qu'il y a beaucoup de désordre dans ses affaires...

» Il spécule, et court de terribles aventures; jouer à la Bourse est sa principale occupation. Ce ne fut pas toujours ainsi; mais depuis quelque temps son caractère s'est altéré, a pris quelque chose d'audacieux, d'insatisfait, d'insolent; on dirait qu'il aime à provoquer la fortune. D'après ce qu'il m'a été donné de voir, je devine, je soupçonne que ses affaires d'ordre industriel ou commercial ne sont guère qu'une façade. Je le sais engagé actuellement dans une très vaste spéculation, aventure pleine de hasards d'où il ne pourra guère sortir que triomphant ou ruiné. Il a déjà jeté là des capitaux considérables, et ne peut plus reculer. Alors je me demande quels sont les liens de ses autres entreprises avec celle-là? Elles devraient être séparées : mais le sont-elles? Oui, je me demande si cet or que les paysans apportent à nos guichets n'est pas dirigé secrètement vers le gouffre de cette spéculation illimitée... Je crains que le comte n'ait pas de scrupules à cet égard. Il a dû déjà agir ainsi. La chance, il est vrai, a toujours servi ses audaces; de sorte que jusqu'ici l'on n'a pas soupçonné ses manœuvres, sauf peut-être dans son entourage immédiat, où l'on a plusieurs fois tremblé.

» S'il est bien vrai que cette spéculation cachée et tramée

dans l'ombre domine ses autres entreprises, si elle met toutes celles-ci à la merci d'une même chance, d'un seul événement, n'y a-t-il pas de quoi frémir en songeant à l'immense responsabilité d'un homme qui traîne derrière lui la possibilité de tant de ruines? Tout peut crouler un jour. Et alors quelle désastre ici! quelle colère! quelle juste colère!... Non, je n'avais pas tort de dire tout à l'heure qu'il fallait craindre une catastrophe. Ce ne seraient pas seulement les paysans et les bûcherons, ce seraient aussi les ouvriers de tous les petits centres métallurgiques des environs qui viendraient assaillir son château. On verrait ce jour-là une explosion de vengeance à laquelle ils ne sont déjà que trop préparés. Il y aurait des pillages, des incendies, et il en résulterait un long ressentiment, une interminable haine de classes, qui ne serait pas faite certes pour assainir ce pays.

» Dédaigne-t-il ces risques, ou bien se plaît-il au contraire à les braver? qui pourrait le dire?... Mais tu vois quelles divisions, quels conflits sur cette terre que tu supposes inspiratrice de sagesse et de paix. Partout c'est la même sourde insatisfaction. Le comte lui-même, que veut-il? Pourquoi ne sait-il se contenter de ce qu'il a, au lieu de donner l'exemple du désordre et de la cupidité?... Ses besoins d'argent sont immenses. J'ai constaté cela de près. Tu n'as pas idée des sommes qui sont gaspillées dans cette maison. Que n'a-t-il fait pour Isabelle Féryl!

» Il l'a comblée de cadeaux. Il a acheté pour elle un hôtel où il l'a installée avec magnificence... Quand on saura ici ses relations avec elle, voilà encore qui fera un déplorable effet... Et puis je suis tellement sûr qu'Isabelle ne demandait pas cela!

— Pauvre Isabelle! — murmurai-je.

Il m'entendit, et reprit :

— Oui, on peut la plaindre, cette fois je ne te contredirai pas. Pauvre Isabelle, ce n'est pas l'attrait du plaisir, ni le goût d'une telle existence qui l'a conduite là... Mais pourquoi donc chez elle aussi cette étrange inquiétude qui l'a jetée dans les aventures?

» Quant à moi, sans doute, le comte m'a jugé trop médiocre pour ses libres desseins. C'est, j'imagine, la raison pour laquelle j'ai été éloigné du centre des événements, et relégué ici. Il

n'accepte que le dévouement aveugle. Un blâme deviné, un doute préssenti suffisent pour l'indisposer. Il a foi en lui, en son étoile... Et du reste qui voudrait nier ses grandes capacités? Certes ce n'est pas moi, qui, pendant quelque temps, ai travaillé près de lui. Il séduit, il attache; on le sent supérieur par l'intelligence, intrépide, hardi. La rapidité de ses décisions émerveille; dès que surgit une difficulté, c'est vers lui qu'on se tourne instinctivement. Au milieu de tant d'entreprises, il a l'esprit constamment frais, éveillé, alerte, précis, incapable de trouble et de démarches incertaines. Ceux qui se proposent de l'accabler auront affaire à forte partie : ce sera un beau combat... Seulement ce qui m'étonne, c'est son indifférence à l'égard d'autrui; jamais il ne considère les autres personnes que comme des instruments plus ou moins aptes à le servir. Je sais bien que moi, par exemple, la crainte des calamités qui peuvent par sa faute fondre sur les gens d'ici, constamment m'oppresse : on est surpris de voir qu'au contraire ce sentiment d'une responsabilité publique est absent de son esprit; on dirait que pour lui cela n'existe pas... Enfin puisse ce pays n'en pas trop souffrir! son sol a été foulé déjà par bien d'autres conquérants.

Il y avait plus d'une heure déjà que nous causions, tandis que les mouettes au cou massif cravaté de noir tantôt s'ébattaient au loin sur les eaux, tantôt venaient presque nous frôler de leur vol. Le soleil des brèves journées d'hiver, qui n'était pas monté bien haut, déjà semblait descendre et s'incliner, sa lumière prenait une teinte un peu fanée et jaunie. Bonassé se rappela tout à coup qu'il devait ce jour-là être de bonne heure à son bureau, de sorte qu'il ne lui restait plus que quelques instants pour déjeuner.

Aussi nous nous séparâmes bientôt. Une heure plus tard, comme je me rendais à la gare par les rues encore bruyantes, je regardais avec une curiosité nouvelle les paysans qui m'entouraient; et au milieu de cette animation paisible, le souvenir de toutes les sombres paroles que je venais d'entendre me paraissait reculer dans un lointain un peu chimérique.

Et j'eus la même impression le soir aussi, lorsque, causant avec ma mère, je lui demandai ce qu'on pensait de M. d'Omeuse dans le pays, de quelle façon on en parlait. Elle me dit qu'as-

surément on avait en général peu de sympathie pour lui; mais que néanmoins il demeurait aux yeux de tous le seigneur puissant et respecté; que certes si sa fortune venait à s'écrouler ce serait un désastre pour beaucoup de gens et il en résulterait une grande misère. Mais tout cela exprimé avec calme, de la façon posée des personnes qui, vivant constamment à la campagne, ont aisément de la sérénité.

Certes, loin des villes, et surtout peut-être par ces brèves journées d'hiver, en cette saison inerte, dans la profonde immobilité des champs, en ce temps de silence total, de paix infinie, de ténèbres interminables, l'importance des affaires humaines et de leurs intrigues a vite fait de s'amoindrir et de s'atténuer. On prend naturellement pour en parler un certain ton mesuré qui, à lui seul, les met à leur rang et les juge... En pourrait-il être autrement? C'est le soir, la nuit vient; un brouillard opaque et jaunâtre flotte au loin sur la neige, puis peu à peu s'étale, se rapproche, enveloppe la route et la maison. Parfois un paysan passe, dont les sabots sonnent sur le sol gelé. Des enfants qui sortent de l'école se hâtent sur le chemin, par petits groupes sérieux, leurs cartables sur les épaules, et tout de suite ils s'enfoncent et se perdent dans l'obscurité. On allume la lampe, on clot les volets, on cause... on s'étonne qu'il n'y ait pas sur la terre que paix et recueillement.

Ma mère me donne des nouvelles de chacun, me met au courant des événements du pays, des mille incidents qui constituent le fond monotone de la vie des campagnes : Albert Arlet, depuis son mariage, habite avec sa femme dans une maison qu'ils ont louée de l'autre côté de Pougues, tandis que sa mère est restée seule dans leur ancienne demeure... C'était le temps où les passions anti-religieuses sévissaient à travers la France, et où l'on dispersait les couvents. Geneviève est à Pougues en ce moment : à peine avait-elle commencé son noviciat dans son cloître de Bourges que l'ordre a été dissous; et la communauté maintenant se reforme en Belgique. Avant d'aller là-bas où elle prononcera ses vœux, elle est venue voir les siens pour la dernière fois.

— Elle était si charmante! — disait avec un peu de mélancolie ma mère, qui avait toujours eu pour elle beaucoup d'affection. — Je ne l'ai pas rencontrée depuis son retour.

Avant de partir elle viendra peut-être chez moi... Quand on songe qu'elle a été pendant des années l'amie intime d'Isabelle Féryl! C'est étrange : avoir été élevées ensemble, et plus tard suivre des voies opposées! l'une vers le mal, l'autre au ciel... Ainsi se font les destinées... Enfin, — ajoutait ma mère, — pourvu qu'elle soit heureuse, la pauvre enfant!

Le lendemain matin, je reçus un mot d'Albert Arlet qui, ayant su que j'étais à Pougues pour deux ou trois jours, m'engageait à venir dîner le soir même avec sa femme et lui.

J'acceptai. J'arrivai donc chez eux vers six heures, à la nuit déjà close, un peu ému, un peu curieux. La petite maison qu'ils occupaient était située hors du village, du côté de la gare, et très loin de chez ma mère. Albert et sa femme m'attendaient déjà. Je me trouvai brusquement, au sortir de la campagne enténébrée, dans un salon étroit, aux tentures fraîches et vives, un peu nu, très éclairé, particulièrement par une lampe à pied haute et grêle. Denise, maintenant madame Albert Arlet, avait une toilette blanche avec quelques ornements noirs, signe de leur deuil récent. L'ameublement pas trop abondant, était léger et clair. Je remarquai, bien en vue, un paravent que madame Arlet avait elle-même décoré à l'aquarelle, pivoines et paysages entremêlés.

Leur installation avait le défaut de se ressentir un peu trop de sa date récente; tout était lisse, verni, intact; on n'y voyait aucune marque d'usage et d'habitude. Leurs meubles semblaient avoir été posés çà et là par hasard. Eux en tous cas paraissaient ravis, et ils me firent les honneurs de leur maison avec une évidente satisfaction que je ne pus m'empêcher de trouver un peu puérile.

Albert tint à me conduire dans les diverses pièces, détaillant ce qui s'y trouvait, et m'exposant leurs projets d'aménagements futurs. Ils avaient un jardin qu'il fallut bien se passer de me faire visiter, étant donné le froid, la neige et l'obscurité; et, au-devant du jardin, accollée à la maison, une sorte de véranda ou galerie vitrée, qui pouvait servir de serre, et que je dus considérer.

Il me sembla qu'ils s'étaient à l'avance presque concertés pour me laisser l'impression qu'ils jouissaient d'un bonheur exceptionnel... On se rendit dans la salle à manger. Nous

nous assîmes autour d'une table ronde, couverte d'une nappe étincelante, en face d'un feu de bois qui flambait. Malheureusement la conversation eut peine à s'établir, il se produisait de longs silences qui me causaient un malaise. Madame Arlet était principalement occupée du service, et elle suivait sans cesse du regard avec un air de crainte une petite bonne qui pouvait bien avoir quatorze ans, paysanne chétive qui semblait, il est vrai, manquer passablement de savoir-faire, mais à laquelle par sa surveillance prolongée elle achevait, je crois, de faire perdre la tête. A tout moment elle éprouvait le besoin de l'excuser, bien qu'Albert et moi l'eussions assurée que nous ne remarquions rien d'insolite.

Comme je lui demandais à quoi elle employait ses journées, cette question l'étonna et la fit sourire... Eh bien! mon Dieu! naturellement... elle s'occupait de son ménage; après quoi elle allait voir sa mère, ou sa belle-mère, ou bien elle recevait leur visite. S'il lui restait du temps, elle jouait du piano, ou peignait à l'aquarelle. Son mari depuis quelques semaines apprenait à sculpter sur bois; le soir après dîner et les dimanches il s'exerçait près d'elle.

Je voulus poser à Albert quelques questions au sujet de l'usine qu'il dirigeait, sur ses rapports avec les ouvriers, et particulièrement sur ses relations avec M. d'Omeuse. Mais il semblait avoir peu à dire sur ces sujets, et ce peu, encore le disait-il à contre-cœur : visiblement il n'avait point de goût, une fois rentré chez lui, à penser encore à son travail et ses affaires. Il ne me parut pas très actif, ni très animé... La conversation, après chaque effort, retombait dans le néant; point d'abandon, point d'entente: il serait inexact cependant de dire que la glace ne se brisait pas, car il n'y avait rien de glacé non plus.

Tous les deux du reste, après leurs cinq mois de mariage, étaient loin d'être parfaitement appareillés. Ils n'avaient pas encore ce fonds commun d'habitudes, cette parité de sentiments et même de gestes qui se forment assez vite dans beaucoup de ménages de la bourgeoisie; ils ne se devinaient pas. Denise laissait soupçonner un caractère personnel beaucoup plus accusé qu'Albert, et qu'on entrevoyait par instants singulièrement décidé.

Derrière le désir de se montrer gracieuse maîtresse de maison, et aussi de bien traiter un camarade de son mari, je devinais chez elle à mon égard une hostilité nette et certaine... Il était facile du reste de présumer que tout ce qui touchait à l'ancienne liaison d'Albert et aux circonstances de leur mariage devait meurtrir un point particulièrement sensible de sa mémoire. Comment ne pas se tenir en garde contre quelqu'un qui avait connu un passé tout proche, offensant, douloureux, peut-être menaçant encore, contre quelqu'un qui avait vu, qui se souvenait, et — mon Dieu! peut-on savoir — qui se trouvait peut-être chargé de quelque mission secrète, d'une perfide ambassade? Je la sentais pour ainsi dire en état de défense, ayant au fond d'elle quelque chose de résolu, de méfiant, d'intraitable, de déterminé, qui n'était plus du tout d'une jeune fille, quoiqu'elle eût gardé sur le visage beaucoup de traits encore presque enfantins. Elle avait des joues rondes au teint fleuri, le nez mutin, le front bombé; mais çà et là des signes d'une volonté et d'une nature de femme perçaient ce masque encore puéril.

Comme j'étais venu à demander à Albert des nouvelles de sa sœur Geneviève que je savais être ici, et en particulier comment elle s'était trouvée de son séjour dans le monastère de Bourges, ce fut elle aussitôt qui répondit; elle donna tous les renseignements d'un seul trait, d'une façon rapide, précise, concluante : Geneviève était à Pougues pour tant de jours; elle rentrerait au couvent à telle date; elle était enchantée des religieuses de Bourges, et elle ne demandait qu'à les rejoindre au plus tôt en Belgique... Il était clair qu'il n'y avait pas lieu d'insister. Mais à cause de l'âpreté même de son ton, comment ne pas songer à la relation qui existait entre la vocation de Geneviève et l'abandon d'Isabelle, entre ce sacrifice illimité et leur présente union? En ce moment elle y pensait donc elle-même, à ce rapport mystérieux? et elle se trouvait donc offensée, dans son âme brève et aimante, par cette expiation de la faute d'Albert et par ce rachat divin de son bonheur étroit?

Après le dîner nous retournâmes dans le salon, où la conversation se poursuivit, coupée des mêmes intervalles de silence. Vers neuf heures je me levai pour partir. Albert voulut m'ac-

compagner; en dépit des objections de sa femme, il sortit avec moi.

Je me retrouvai dehors avec bonheur. Un vent léger soufflait, qui emplissait les poumons. L'obscurité n'était plus compacte et massive comme quelques heures auparavant. Le brouillard avait disparu; on voyait des milliers d'étoiles. La nuit était pure, froide, avec un grand ciel libre où de beaux nuages voguaient comme des navires.

Albert marchait près de moi. Après quelques observations touchant l'état de la route et le temps, il se mit à parler de son intérieur, de sa femme, de sa situation, par phrases espacées, moitié affirmations, moitié questions, qui toutes avaient pour objet caché ou apparent de m'amener à convenir qu'il avait eu beaucoup de chance de se marier ainsi; par des voies obliques et détournées, il insista si bien que je finis par céder ce point; et même je poussai la faiblesse jusqu'à accorder que son sort était enviable. Ensuite nous parlâmes d'autre chose; mais je continuai à le sentir préoccupé, et je voyais qu'il avait encore une pensée secrète qui sans cesse se représentait à son esprit, qui faisait traîner ses phrases, ou même tout à coup les suspendait. Je devinais bien à quoi il tendait : seulement j'étais résolu cette fois à ne lui point venir en aide.

Nous avions déjà traversé Pougues, et nous trouvions à l'embranchement du chemin qui conduit à Maille. Nous nous arrêtâmes là.

Alors il aborda par un biais ce sujet qui lui tenait au cœur, revenant pour cela au premier thème de notre conversation : Oui, c'était précisément cette existence-là qu'il lui fallait, c'était la sorte de vie dont il avait besoin... Avec Isabelle, au contraire, jamais il n'aurait pu s'entendre, n'était-ce pas évident? Elle avait un caractère si bizarre, si difficile, si instable... si différent, n'est-ce pas? de tout ce que l'on peut imaginer... Elle-même d'ailleurs n'aurait pas été heureuse. Ils n'auraient pas pu vivre ensemble... Véritablement, c'était impossible...

Sans nul doute il sollicitait une approbation, qui peut-être eût délivré sa conscience d'un poids gênant; mais je ne voulais rien dire, et je parus ne même pas remarquer que les interro-

gations qui parsemaient son discours n'étaient pas de simples formes de langage, mais s'adressaient directement à moi.

Constatant mon silence, il reprit d'un ton sec :

— Oui, c'était impossible... Voilà!

Ce « voilà » sonna comme une conclusion, une brève note finale, comme le petit choc suprême et net qui fait tomber en poussière une chose déjà morte.

Alors moi je répétai ce mot exactement comme il l'avait dit, reproduisant son ton : Voilà!

Peut-être fut-il choqué de ce trop fidèle écho de sa propre voix; il resta quelques secondes immobile, me regardant... Je lui tendis la main, nous nous dîmes adieu; je m'éloignai, mais pendant un moment les dernières paroles qu'il avait dites vibrèrent encore dans mes oreilles.

La pensée de cette fin si mesquine d'un événement qui à tant d'égards avait été grave, la pensée de cette fin nécessaire et mesquine me serrait le cœur sous les étoiles. Je le revoyais, lui, rentrant dans sa maison, s'enfermant pour ce soir, pour demain, pour toujours dans son contentement chétif. Pourquoi hier Bonassé disait-il que personne ne sait plus accepter son sort? est-ce que ce n'est pas la satisfaction qui, au contraire, se manifeste et s'étale partout?... Est-ce mieux, est-ce pire ainsi? je ne sais... Je me le demandais, en suivant la route obscure à travers les champs neigeux... Mais moi, en tous cas, combien je vous aime mieux, Isabelle, vous qui au moins avez la noblesse d'un cœur inquiet, dont l'âme n'est pas juste à la mesure de ce qui l'entoure, mais ajoute quelque chose au monde. Et vous surtout, Geneviève, vous intacte et pure, et qui n'avez jamais bu qu'aux sources de la vie spirituelle, combien je vous suis reconnaissant rien que de ce que vous existez! Je songeais à votre renoncement mystique, à cette échelle des grandeurs : eux, Isabelle, vous... Je ne me doutais pas alors que j'allais avant votre départ pour une terre étrangère, vous revoir encore une fois; que le lendemain vous viendriez dans notre maison pour vos derniers adieux — visite si simple, sobre de paroles, mais pleine d'émotion, à laquelle après plusieurs années accomplies, je dédie encore un souvenir émerveillé.

Donc le lendemain elle vint chez nous vers trois heures de l'après-midi. Elle ne savait point me trouver là et fut un peu surprise. Elle nous dit qu'elle ne devait plus rester à Pougues que trois ou quatre jours, et elle s'excusa auprès de ma mère de ne pas être venue la voir plus tôt.

Nous nous assîmes autour de la cheminée dans la petite pièce où ma mère se tenait ordinairement. Geneviève était en face du feu, et quelques reflets des flammes passaient sur son visage. Nous la regardions avec attention, observant, peut-être un peu trop, ses gestes, ses attitudes; sans doute elle remarqua notre curiosité, car il fut visible au début qu'elle se surveillait comme si elle avait eu peur de ne pas demeurer assez secrète. Aussi la conversation commença par être tendue, un peu glacée, avec une note légèrement fausse, un tour qui ne convenait ni à ses sentiments, ni aux nôtres, ni à sa présence en ce lieu. Puis, au cours de sa visite, lentement cette gêne s'évanouit; et peu à peu tout alla se perdre dans une émotion unique, à la fois autoritaire et douce qui nous inclinait devant elle, comme si c'avait été une influence venue d'elle, comme s'il y avait eu une victoire d'elle sur nous; et cela se fît de soi-même, par transitions insensibles, sans qu'on eût pu dire à quel moment.

Elle était strictement vêtue de deuil, et portait une robe unie qui la serrait un peu. A son corsage s'attachait un lourd chapelet aux grains noirs. Elle avait une légère pâleur sur le visage. Elle parlait, la tête légèrement inclinée; puis, quand elle avait fini, elle la relevait et arrêtait sur la personne à qui elle s'adressait, ses yeux clairs et un regard reposé. Ses gestes étaient rares, avec des façons contraintes, restreintes, presque chétives, qui serraient le cœur. Sa voix était blanche, morte, sans accent, ou du moins avec un seul accent immobile. Ce qu'il y avait en elle de vie diminuée, ce qu'on devinait d'inclinations condamnées, détruites, sacrifiées, faisait peine; et néanmoins, au-dessus de toutes ces choses finissantes, apparaissait comme une promesse et une aurore, le reflet d'une suavité et d'une douceur nouvelles.

Pendant un moment d'abord on parla de choses indifférentes, du temps, de la santé de chacun, de cet endroit qu'elle

ne connaissait pas encore, où devait se reconstituer son couvent et où elle vivrait désormais.

— Vous êtes contente? — demanda ma mère.

— Très contente, — répondit-elle, toujours de sa voix unie.

Puis tout à coup la conversation fut difficile; il fut visible qu'elle n'intéressait plus; il sembla qu'elle était devenue fragile, superflue : il y avait dans l'esprit de chacun trop de pensées, trop de souvenirs. Elle se coupait de silences à chaque instant, mais de silences vivants, frémissants, où les colloques devenaient si rapides et si précipités qu'il était nécessaire de chercher des paroles pour les briser.

Ma mère se leva, elle proposa de sortir et de marcher un peu, car le temps était doux. Nous allâmes dehors, dans notre étroit jardin. Le ciel était tout à fait pur et calme; le soleil déjà bas sur l'horizon inondait toute la campagne d'une averse de flèches vermeilles. Nous nous promenâmes dans l'allée centrale, allant et revenant depuis la porte encadrée de vigne vierge qui donnait sur les champs, jusqu'au puits rustique presque accolé à la maison.

Le jardin entouré de ses murs blancs avait été tellement dépouillé par l'hiver qu'il semblait encore plus resserré que de coutume. La terre était nue, noirâtre, avec de minces lamelles de glace qui brillaient dans les moindres trous. Le long de l'allée où nous marchions les groseillers étaient enveloppés d'épais manteaux de paille destinés à les garantir contre les gelées; les plates-bandes étaient foulées et jaunies, et dans le vaste azur limpide les arbres dressaient avec une netteté surprenante leurs branches grêles et noires.

Ma mère interrogea Geneviève sur la vie qu'elle avait menée pendant son séjour au couvent. Geneviève répondait toujours aux questions du même ton posé, serein, donnant exactement l'explication qu'on demandait, sans rien ajouter. Nous apprîmes que là-bas le silence était presque continuel, que dès qu'elle était arrivée elle avait dû se soumettre à une dure obéissance et qu'on l'avait employée aux besognes les plus rudes. Ma mère s'étonnait; mais chaque fois Geneviève répondait avec simplicité :

— C'est la règle.

Ma mère lui dit son indignation de voir les couvents dispersés et la religion maltraitée. Mais ses sentiments ne rencontrèrent point d'écho; de cela même Geneviève paraissait n'avoir éprouvé ni surprise, ni mécontentement.

Ma mère lui dit encore :

— Enfin êtes-vous satisfaite? — Je ne sais pourquoi, c'était ce point qui la préoccupait le plus.

Et Geneviève répondit :

— Oh! oui... — Mais encore avec ce ton mesuré qui ne livrait rien.

— Pourtant, — disait ma mère, presque comme si elle s'était parlé à elle-même, — être séparée ainsi des siens définitivement! ne plus même les voir!

— C'est la règle, — dit Geneviève de sa voix blanche.

Et ainsi chaque fois c'était la même réponse, avec le même ton calme et pénétré : c'est la règle. C'est-à-dire non seulement l'ordre reçu, l'obligation; mais on devinait à son accent qu'elle entendait par ce mot beaucoup plus encore : la loi véritable, l'établissement premier et souverain... C'est la règle : il faut l'aimer.

Et comme déjà j'étais touché de son haut détachement, l'idée me vint de lui parler d'Isabelle. Pour cela je profitai d'un instant où ma mère s'était un peu écartée, car elle ignorait quelle place avait eue Isabelle dans les résolutions de Geneviève; je crois aussi qu'elle aurait blâmé cette affection sans bornes pour une amie indigne; que peut-être même elle n'aurait pas compris ce risque, ce rachat... Mais moi qui avais été instruit des circonstances de sa vocation, qui connaissais leur passé commun, leur amitié, et qui avais deviné cet échange de destins, j'étais curieux de savoir quelle place il occupait encore dans sa vie.

Donc je lui demandai si elle savait quelque chose d'Isabelle. Question cruelle peut-être... Aussitôt je vis ses joues s'empourprer; elle détourna la tête, et son cœur dut battre très fort car j'entendis le bruit de sa respiration précipitée.

— Non, non, — dit-elle, — je ne sais rien... Elle fit comme un geste instinctif pour repousser ma question. Alors je fus pris d'une émotion vive, qui pour moi la grandissait, en voyant que tant de calme apparent et de mystique oubli pou-

vait si facilement se déchirer et s'entr'ouvrir sur une âme palpitante et blessée.

Nous nous remîmes à marcher; mais je me souviens qu'au bout d'un moment tout à coup elle s'arrêta. Nous nous arrêtâmes également et nous vîmes que ses regards s'étaient portés au bout de l'allée sur une auge de pierre attenant au puits, sur laquelle venait de s'abattre une bande de pigeons. Ceux-ci assez souvent le soir venaient se poser sur la margelle du puits et sur les bords de l'auge pour boire ou se baigner. A peine si nous prenions garde, ma mère et moi, à ce spectacle familier; mais Geneviève au contraire parut surprise de les voir; elle tenait les yeux fixés sur eux, et semblait tout absorbée dans sa contemplation... Il est vrai que ce soir là, sous les derniers rayons roses du soleil couchant, qui venaient les frapper presque parallèlement au sol, ils composaient un tableau lumineux et magique, comme une aérienne vision. On ne voyait que des chatoiements et des reflets. Ces pigeons aux pattes roses, au teint d'ardoise ou de perle, ou blancs, ou gris, ou bleutés, ou tachés de noir, pour une part nageaient sur l'eau, tandis que d'autres, arrêtés sur les rebords de pierre verdâtres, lissaient leurs plumes. De ceux qui se baignaient à tout instant quelques-uns s'élevaient, battant des ailes avec bruit, et faisant pleuvoir sur les autres une multitude de gouttelettes irisées.

Geneviève, immobile, les bras tombants et les mains unies, les considéra longtemps d'un regard limpide et plein.

— Comme ils sont beaux! — dit-elle lentement, avec un accent ému.

Il y avait dans sa voix une sorte de regret splendide; elle paraissait à la fois éblouie et rêveuse; ma mère et moi, nous restions silencieux près d'elle avec une déférence secrète.

Encore quelques minutes, puis le soleil disparut au-dessous de la ligne noire de l'horizon. Aussitôt l'obscurité, le froid; les voix sonnèrent étrangement dans le soir vide... Ce fut tout, on se dit adieu... Et pourtant je me souviens encore d'une chose...

Nous avions accompagné Geneviève jusqu'à la petite porte au fond du jardin. Déjà nous avions ouvert cette porte, et Geneviève était debout dans l'embrasure, près de l'un des

montants, d'où tombaient presque jusque sur son visage quelques lianes désséchées de vigne vierge.

Ma mère lui dit encore :

— Ce qui me fait plaisir, c'est que vous ayez l'air d'être contente; vous avez le ton, la physionomie, enfin l'extérieur d'une personne contente...

Mais cette fois Geneviève tarda à répondre; elle avait baissé la tête, et ne la relevait plus.

Ma mère comprit plus vite que moi ce long silence; elle jeta de mon côté un regard troublé de compassion.

Quand enfin Geneviève releva la tête, je vis avec surprise, dans la clarté mourante du jour, que ses yeux étaient mouillés de larmes; elle fit un brusque mouvement comme pour les chasser. Et alors elle dit une fois de plus les mêmes mots répétés déjà souvent, mais qui étaient lourds maintenant d'une signification autre et d'un aveu presque tragique :

— Cela, — murmura-t-elle, — c'est la règle aussi...

Ce fut un mouvement de sincérité subite. L'émotion étouffait sa voix. Elle serra nos mains et partit.

Ma mère me dit :

— Je me doutais bien qu'elle n'était pas si détachée. Tout n'est pas fini. Elle souffrira encore... Mais après quelques années de lutte, elle deviendra pareille aux autres, dans son couvent.

Geneviève s'éloignait vivement pour ne point se laisser prendre sur la route par la nuit rapide... Nous parlâmes d'elle encore longtemps. Je songeais à ce que m'avait l'avant-veille raconté Bonassé, à tout ce qui à cette heure se tramait dans ce pays, à ces conjurations de la haine, à tant de furieux appétits, à tant de jalousies déchaînées. Voilà donc qu'elle, pure de ces choses, s'en va sur les chemins à travers le crépuscule hâtif, portant au front le rayonnement de son abnégation et de ses pensées. Pour compenser le mal du monde, que peut-elle? Est-elle forte? est-elle faible? Son sacrifice aura-t-il des répondances célestes? existe-t-il, comme elle le croit, de mystiques échanges? Ou bien n'en peut-il rester que la grandeur d'un exemple, et l'influence toute humaine d'un noble renoncement?

*
* *

Le lendemain je repartis pour Paris. J'avais le projet de faire une visite au comte d'Omeuse; mais je fus très occupé, et je passai presque deux mois sans sortir de mon atelier et sans voir personne.

Au commencement d'avril je reçus la visite de Bonassé qui était de passage à Paris pour les affaires du comte. Il était pressé, et ne resta que quelques minutes.

Je lui rappelai les craintes qu'il avait exprimées à Nevers au mois de janvier.

— Il ne s'est rien passé de nouveau, — dit-il. — Jusqu'ici nous avons eu les sommes nécessaires à tous les paiements. Même les dividendes de plusieurs de nos affaires ont augmenté. Au fond de tout cela qu'y a-t-il? je ne sais trop... Le comte est venu à Nevers; il a fait une sorte de tournée électorale qui était comme un voyage de prince souverain. Je crois qu'il sera élu... Et malgré tout, — ajouta-t-il, — dans l'ensemble je ne suis pas très rassuré...

Il ne voulut rien dire de plus; et ce furent là pour quelques mois les seules nouvelles que j'eus des personnes mêlées à ces événements... Toutefois le hasard me fit un jour apercevoir Isabelle...

Par une belle matinée d'avril, pour me délasser de mes travaux, j'étais allé me promener au Bois de Boulogne, et, cherchant de préférence les parties écartées, j'avais erré longtemps à l'aventure. J'arrivai sans y songer dans une de ces allées où de dix heures à midi se donne rendez-vous Paris mondain, flâneur et cosmopolite : c'était comme rencontrer tout à coup à travers la solitude du Bois une ruche bourdonnante environnée d'un frémissement d'ailes dorées. Après une longue course dans les fourrés qu'avril teintait à peine d'une légère verdure tendre, ici, sous le soleil, les couleurs variées et vives, les toilettes printanières, les fleurs sur les chapeaux, ce tumulte animé semblaient, au milieu de la nature qui commençait à secouer son sommeil hivernal, comme une image plus abondante et précoce de toute la vie qui s'éveille.

De nombreuses robes claires illuminaient l'allée; mais à côté on voyait de lourds manteaux sombres que ramenaient encore le souvenir de l'hiver et la crainte des vents glacés. Partout le luxe et l'insouciance; des conversations, des rires, des rencontres prévues, des propos rapidement échangés... Dans un sentier réservé passent des cavaliers et des amazones. Sur la chaussée circulent de somptueuses automobiles et des équipages qui vont lentement, aussi lentement que les promeneurs et qui, comme eux, arrivés à l'extrémité de l'allée, tournent, puis reviennent.

Or, dans une très luxueuse victoria, basse, profonde, correcte, vernie, avec cocher et laquais en tenue, attelée de deux chevaux maintenus au pas, mais qui semblaient toujours sur le point de se cabrer et d'emporter comme un fêtu de paille la voiture à la fois massive et gracieuse, j'aperçus Isabelle.

Elle était seule, assise au fond, une couverture négligemment jetée sur les genoux, l'air distrait; elle paraissait ne même pas voir ce qui se passait autour d'elle. Accoudée au rebord de la voiture, elle soutenait sa tête de la main, avec un long doigt nu posé sur sa tempe. Une épaisse plume noire qui s'enroulait autour de son chapeau, par une disposition heureuse en dépassait le bord, et, descendant jusque près de sa joue qu'elle frôlait, faisait apparaître mieux l'ovale pur de son visage et la mate blancheur de son teint. Sa toilette, sa beauté attiraient les yeux moins par quelque éclat surprenant que par un air de délicate et sûre perfection.

Je l'admirai avant de la reconnaître; la voiture, qui venait en face de moi, s'approchait de plus en plus. Quand elle fut à peu de distance, et que je distinguai avec précision les traits d'Isabelle, je fus si saisi d'étonnement que je m'arrêtai net. Un instant je demeurai immobile, ne songeant même pas à la saluer; mais il arriva, sans même que je l'eusse voulu, que mon regard insistant finit par joindre et réveiller le sien. Elle me reconnut, tressaillit. Une seconde ses sourcils se froncèrent; une rougeur légère colora sa joue. Elle laissa tomber la main qui soutenait son front; puis elle détourna lentement la tête, en même temps qu'elle tâchait de rendre à son visage une expression distraite.

La voiture m'avait dépassé. Je pensai qu'à une certaine distance, elle ferait demi-tour comme les autres équipages, et, parcourant à nouveau l'allée, reviendrait passer près de moi. Aussi je la suivis des yeux; mais lorsqu'elle fut arrivée au carrefour ensoleillé où la plupart des voitures tournaient, je vis le laquais assis sur le siège près du cocher se pencher en arrière comme s'il avait été appelé pour recevoir un ordre. Puis aussitôt l'équipage s'ébranla, partit au grand trot, et il diminua rapidement dans les lointains solitaires de la longue allée...

ÉMILE CLERMONT

LE RÉVEIL PATRIOTIQUE EN SUÈDE

La renaissance du patriotisme suédois, qui s'est révélée à nous lorsqu'elle a provoqué des manifestations retentissantes, ne s'est pas produite subitement. Préparée depuis plusieurs années en dehors des milieux politiques, elle s'est imposée à eux. Elle a ses origines dans la conscience du peuple de Suède qui retrouve aujourd'hui, après en avoir longtemps détourné les yeux, son ancien idéal de courage et de fierté.

Ce mouvement patriotique a commencé par un nationalisme de l'imagination, si l'on peut s'exprimer ainsi. La période précédente avait eu beaucoup de ressemblances avec celle à laquelle en Danemark on donne le nom de Brandes [1] ; cet écrivain exerça aussi son influence sur les Suédois. Ce fut l'ère du positivisme et du naturalisme. Zola fut alors admiré et imité; mais les poètes et les romanciers de ce temps, dont le plus marquant était Strindberg, ne tombèrent pas dans le scepticisme et la nonchalance des Danois. On ne trouverait peut-être pas dans un seul de leurs romans l'impassibilité, attitude essentielle du naturalisme. La description des choses

1. Voir mon article sur *l'Essor du Danemark et le mouvement national* dans la *Revue de Paris*, 15 août 1913.

repoussantes n'y est faite que pour les dénoncer comme horribles et pour exciter l'indignation. On y sent gronder des révoltes et des rages populaires contre l'élégance des manières et contre les traditions qui servent à masquer l'hypocrisie et l'injustice sociale. Chez Strindberg en particulier, l'horreur du matérialisme, la nostalgie de la métaphysique, ont donné de la profondeur à une œuvre très mêlée et aussi féconde en surprises que l'était le caractère de l'homme lui-même. Pourtant on se fatigua du naturalisme et l'on se mit à lire des traductions, surtout celles des romans russes.

C'est à ce moment qu'ont paru des écrivains romantiques et nationalistes. Il est curieux d'observer que celui qui le premier a opéré cette réaction, Verner de Heidenstam, s'est mis à aimer son pays d'un amour plus ardent tandis qu'il en était éloigné. Errant en Italie, en Orient, saturé de soleil, de couleur, de beauté, il écrivait ces vers pour lesquels Ellen Key, une grande patriote sous ses apparences révolutionnaires, donnerait, a-t-elle dit, les plus beaux poèmes que possède la Suède : « J'aspire à revenir depuis de longues années, — même dans mon sommeil j'ai senti ce désir, — en quelque lieu que je sois, j'aspire à revoir — non pas les hommes! J'aspire à revoir les champs, — les pierres où, enfant, je jouais. »

Au milieu de figures et de paysages étrangers, les traits du caractère suédois lui étaient apparus avec plus de relief et il avait senti que tout ce qui touchait à sa patrie le tenait aux entrailles. Dans son *Humeur suédoise*, qui parut en 1896, avec beaucoup d'âpreté et d'amertume, il signala chez ses compatriotes deux défauts qui lui paraissaient amoindrir leur patriotisme, l'absence de fierté nationale et d'esprit conservateur. Par son œuvre entière il devait dans la suite faire croître l'orgueil suédois, développer le traditionalisme et rendre à ses compatriotes le goût de l'histoire, qu'ils avaient perdu.

En 1897, il publie *les Carolins*, suite de tableaux et d'histoires fragmentaires où revivent les compagnons de Charles XII. Le roi y apparaît de temps en temps, parfois occupant le premier plan, d'autrefois passant dans le lointain. Charles est, à ses propres yeux et aux yeux de son peuple,

l'élu de Dieu qui remplit une mission, châtie les ennemis de la Suède et « les lâches qui ne tiennent pas leur parole ». Une héroïne plus grande qu'il n'est grand héros, c'est la Suède faisant fondre ses cloches, offrant jusqu'au pain et au vin de la communion, donnant tous ses fils pour un roi qu'elle n'a pas vu pendant quinze ans; ses enfants qui le suivent depuis les premières batailles et les marches triomphales jusqu'à Pultava, jusqu'à Bender, ou, prisonniers, sont dispersés aux quatre coins de la Russie. Ni l'enthousiasme, ni l'amour de la gloire ne les anime; ils sont attachés à leur roi parce que, pour eux, il représente une grandeur morale à laquelle ils s'associent en lui étant fidèles; la force de chacun d'eux naît du sentiment personnel d'être dans la main de Dieu, sous son regard, tout près de lui.

Heidenstam est un génie mâle qui exalte la volonté. N'ayant peut-être pas lui-même de foi en Dieu, il accorde à la religion une grande place dans ses livres, parce qu'il n'ignore pas qu'elle s'est confondue avec la patrie pendant la plus grande partie de l'histoire de Suède. Un autre de ses romans historiques a pour personnage principal sainte Brigitte; un troisième, *l'Arbre des Folkungar*, se passe à l'époque où le christianisme fut introduit en Suède; on y voit les luttes de la religion nouvelle et ses mélanges avec les vieux cultes païens.

Artiste et grand seigneur, Heidenstam donna du lustre au patriotisme qu'auparavant on trouvait vulgaire. Le snobisme, qui jusque-là avait porté à adopter les modes et les manières étrangères, fit que désormais on admira la Suède et que l'on aima tout ce qui était suédois.

Un peu avant *les Carolins*, en 1891, avait paru *la Légende de Gösta Berling* où Selma Lagerlöf avait raconté comment on vivait autrefois dans le Värmland, la province où elle est née. Sans intentions, presque sans idées, elle répétait ce qu'elle avait entendu dans son enfance, et, dans un style lyrique qui n'était plus à la mode, elle ressuscitait les propriétaires de mines, les gentilshommes, les pasteurs, les châtelaines dont les aventures, les plaisirs et les douleurs avaient fait retentir les échos du lac Fryken. Plus tard, dans *Jérusalem en Dalécarlie*, elle a décrit l'existence que mènent encore aujour-

d'hui ces antiques races d'orgueilleux paysans qui sont le limon au grain rude, solide et résistant dont a été faite la nation suédoise.

Zorn, le peintre si aimé en France qu'il semble l'un des nôtres, a sa part, avec Heidenstam et Selma Lagerlöf, dans le renouveau patriotique. Il peint par touches grasses et chaudes les maisons rouges des paysans, les vêtements rouges ou blancs des femmes, leurs lourdes pelisses, leurs cheveux d'or, leur teint éclatant, les danses des claires nuits de juin, les fleuves aux rives pierreuses, au courant rapide. Il n'est pas seulement nationaliste par ses opinions et par son art, il l'est aussi par la façon dont il vit en Dalécarlie dans son *gaard* de Mora où il redevient pleinement suédois après avoir passé une partie de l'année en France, à Venise ou en Amérique. Il est comme un grand paysan, au milieu d'objets d'art du pays, entouré de personnes de sa famille dont quelques-unes portent des costumes nationaux; à sa table hospitalière il fait asseoir les paysans qui viennent le voir et trouvent auprès de lui un frère du roi qui est peintre. Il restaure les vieux usages et les concours de violonistes populaires. Il a fait de quelques-uns de ces musiciens si originaux et si curieux, de Hins Anders, de Sparf Anders, de Timas Hans, des portraits caractéristiques. Madame Zorn seconde son mari; une école qu'elle a fondée contribue à répandre le goût et la pratique des travaux de tissage, de broderie, de dentelle, de sculpture sur bois que l'on faisait autrefois à la campagne.

*
* *

Des savants et des professeurs appartenant à des milieux différents exerçaient en même temps une influence qui agissait dans le même sens. A l'Université d'Upsal, M. Harald Hjärne, ancien député au Riksdag, a eu une très grande action sur la jeunesse qui l'entoure et, directement ou indirectement, sur toute la Suède lettrée, par ses beaux ouvrages [1] et par les his-

1. *Östanifrån* (De l'Orient), Stockholm, 1905; *Svenskt och främmande* (Suédois et étrangers), Stockholm, 1908; *Ur det förgångna* (Du passé), Stockholm, 1912, recueil d'articles, de discours et de mémoires; *Révolution och Napoleon*, Stockholm, 1911; *Stat och Kyrka* (L'État et l'Église), 1912.

toriens qu'il a formés. Aristocrate de naissance et de tempérament, tout dans son enseignement et dans ses livres porte la triple empreinte qu'ont laissée sur son caractère les générations de savants, de juristes et d'hommes considérables qui l'ont précédé. Il a apporté une méthode de lente et prudente investigation qui a pour règle de n'isoler aucun fait historique et de ne pas séparer l'histoire intérieure d'un pays de son histoire extérieure, ni la vie sociale de la vie religieuse. L'historien doit donc, selon lui, être doublé d'un politique aussi capable de deviner les ressorts qui ont fait agir les hommes du passé que de comprendre la vie contemporaine. Par des articles et des discours, il a exprimé ses opinions sur toutes les questions importantes débattues en Suède depuis une trentaine d'années. Il était inspiré par les idées que lui ont données la pratique de l'histoire et la connaissance de son pays.

Ce qui, pour M. Harald Hjärne, fait la grandeur et la force d'un peuple, c'est la culture nationale et la prépondérance de hautes classes ou plutôt de classes dirigeantes, le soin qu'elles mettent à entretenir cette culture, l'ardeur qu'elles mettent à défendre leur position ou tout au moins leur droit à être plus actives que les autres. Elles doivent être l'âme du peuple. Il importe peu que le patriotisme soit très répandu dans le reste de la nation. Cependant un pays ne peut vivre par sa culture seulement; il lui faut tous les organes d'un État. J'ajouterai, sans trahir je crois la pensée de M. Hjärne, qu'il faut que cet État possède une culture qui lui soit propre; sans cela il court fatalement le risque de tomber sous la domination intellectuelle de l'étranger. La Suède a été souvent menacée de cette dépendance. Tantôt sa culture est plus française, tantôt plus allemande, et un des avantages de cette poussée nationaliste que nous signalons ici doit être de la libérer de la servitude allemande, la seule qui présente pour elle un vrai danger.

Toute société, d'après M. Hjärne, renferme des puissances d'organisation qui, sous le désordre apparent des crises et des révolutions, subsistent et se font jour peu à peu. Si elles ne parviennent pas à dominer, c'est que cette nation est atteinte mortellement. Il y a des lois dans l'histoire; l'humanité marche dans un certain sens; personne ne peut voir tout entière la

ligne que décrit cette marche; on la distingue seulement par intervalles. On pressent qu'une main divine nous conduit. Si une volonté souveraine nous guide, on en doit conclure que les lois implacables du développement ne sont pas un système de règles sèches, mais la manifestation d'une intelligence qui les domine. L'intérêt qu'a pour nous l'histoire, c'est d'y chercher comment et quand s'est montrée cette volonté.

Il y a et il y a toujours eu des peuples élus de Dieu pour accomplir des tâches particulières. Leur devoir est de découvrir quelle est cette tâche. L'étude de l'histoire, qui leur permet de considérer le chemin déjà parcouru, les y doit aider. Mais ils sont libres et refusent parfois d'accomplir leur mission. Les peuples, qui sont maîtres de leur destinée, se laissent périr quelquefois. Ils ont, comme les hommes, leurs responsabilités et vivent, comme eux, au milieu des périls dont le pire est l'amoindrissement de leur vie et de leur caractère national.

M. Hjärne ne veut alléger aucun des devoirs de la personne humaine. On comprend que, bien qu'il se déclare ami de la paix et qu'il tienne à n'être pas classé parmi les nationalistes, il soit un partisan de la défense nationale avec toutes les conditions nécessaires pour qu'elle soit efficace. Dans une réunion en faveur de l'augmentation des armements, il a comparé la défense militaire aux gros murs d'une maison; l'intérieur a son importance pour la commodité de la vie, mais sans les murs de fondation elle n'existerait pas. La pensée d'un Hjärne et celle d'un Tolstoï sont aux deux pôles opposés.

Un autre professeur d'Upsal, le pasteur Söderblom, partage avec lui l'empire des esprits. Beaucoup plus jeune que M. Hjärne, d'une activité infatigable, d'un entrain qui ne se dément jamais, d'une éloquence brillante, il est doué d'une intelligence riche en intuitions pénétrantes surtout pour ce qui appartient au domaine du sentiment religieux. Ce n'est pas ici le lieu de faire connaître ce que contient de nouveau et d'absolument personnel la théologie de ce disciple de Ritschl, d'Auguste Sabatier et aussi, pour les études Zends, de James Darmesteter. Mais celle de ses idées dont on peut distinguer l'influence sur le mouvement d'opinion qui a pris naissance parmi les étudiants d'Upsal est sa conception de la révélation; il ne la cherche pas seulement dans l'Écriture, mais

dans les religions non chrétiennes et surtout dans l'histoire. Il a ainsi ouvert de larges fenêtres dans l'Église de son pays. Il a révélé des formes de pensées et de piété autres que celles qu'on y pratique. Il a élargi la foi des jeunes générations et diminué les dangers du pharisaïsme dans lequel tombent si facilement les dévotions exclusives. Par contre il aurait pu propager un éclectisme qui eût débilité le sentiment religieux. Mais il a fortement insisté sur la valeur qu'a pour ses compatriotes l'Église suédoise. Presque tous les grands hommes de la Suède ont été des personnalités religieuses, tous les élans patriotiques ont été aussi des élans religieux. Entre l'émiettement du protestantisme et l'autorité de l'Église catholique, le luthéranisme suédois est une *via media*. C'est une société organisée où cependant l'individu peut s'épanouir. Elle offre à ses fidèles les trésors d'une haute poésie contenue dans la Bible suédoise et dans les psaumes auxquels chaque génération, en la personne de ses poètes, a apporté sa voix. Elle a une culture élevée; elle joue un très grand rôle dans les universités et dans l'enseignement public, et ainsi, par ses mérites incontestables, se trouve justifiée, selon M. Söderblom, sa position d'Église d'État qu'on prétend lui retirer et qui est ici plus défendable que nulle part ailleurs.

***

Ce qu'on a appelé *le mouvement d'Upsal* est un réveil du sentiment religieux et patriotique qui s'est manifesté d'abord parmi les jeunes gens de l'Université d'Upsal. Une société de missions intérieures, créée parmi eux en 1884, surtout par M. Söderblom, alors étudiant, en fut le point de départ. Elle réunit au début tous les étudiants scandinaves dans de grandes assemblées qui, à partir de la séparation de la Suède et de la Norvège, ne comprirent plus que des Suédois. C'est alors que les tendances religieuses et patriotiques se sont accentuées. *L'Union chrétienne des étudiants d'Upsal*, ainsi que s'appelle ce groupement, quoiqu'il comprenne des jeunes gens des quatre universités suédoises, des élèves des séminaires (écoles normales) et des lycées, répand ses idées au moyen de *croisades*,

c'est-à-dire de séries de conférences faites par ses membres dans tel endroit ou dans tel milieu déterminé. Les inspirateurs du mouvement sont M. Eklund, évêque de Carlstadt, M. Söderblom et M. Billing, professeur à Upsal également. Le leader en est M. Manfred Björkvist. Il a fondé pour appliquer ses principes une école supérieure populaire. C'est, on ne l'ignore pas, une institution propre aux pays scandinaves et qu'on doit à l'influence de Grundtvig. Le paysan, jeune homme ou homme déjà mûr, et la paysanne y viennent chercher une formation intellectuelle. M. Björkvist, au lieu de les bercer, comme il est d'usage dans ces écoles, d'une poésie empruntée à la fois à l'antiquité scandinave et au christianisme, leur apprend à découvrir seulement celle qui contient le christianisme et, au lieu de leur donner des connaissances vagues sur divers sujets, leur enseigne à cultiver leur métier, leur *vocation*.

Les chefs du mouvement ne se proposent pas de s'adresser à des foules ni d'entraîner des masses. Ils s'efforcent de former des personnalités. Ils partent de cette idée, dont nous trouvons l'origine dans M. Hjärne et dans M. Söderblom, et que Manfred Björkvist a résumée par cette formule : Le peuple de Suède, un peuple de Dieu. Chaque nation est destinée à remplir une tâche. Il appartient aux Suédois de découvrir celle que Dieu leur a assignée. L'histoire de leur pays et celle de la société chrétienne qu'est son église leur en donnent le moyen. Il en est des individus comme des nations; chaque être humain a sa vocation, c'est-à-dire qu'il y a une chose dont il doit s'acquitter mieux qu'un autre, dans les circonstances où il est placé. Mais l'homme peut se soustraire à sa vocation aussi bien qu'un peuple peut se dérober à la sienne.

La séparation de la Suède et de la Norvège a réveillé le patriotisme sommeillant des Suédois. Les jeunes gens d'Upsal, qui n'étaient qu'une élite, ont alors trouvé des alliés dans des écrivains comme M. Stridsberg, M. Eli Heckscher, M. Laurin, indifférents il est vrai aux préoccupations religieuses, mais qui, dans leurs journaux, dans leurs revues, dans leurs ouvrages, quotidiennement donnent l'assaut à l'indifférence patriotique et au socialisme.

*
* *

La loi de 1909 a introduit en Suède le suffrage universel et la représentation proportionnelle. Jusqu'alors il fallait pour être électeur avoir un revenu d'au moins huit cents couronnes[1] ou, si l'on était paysan, posséder une propriété dont la valeur fût d'au moins mille couronnes. C'est ce qui explique la prépondérance des paysans dans la politique du milieu du XIXe siècle. Seuls les ouvriers ne votaient pas. Le suffrage universel pour tous les hommes âgés de plus de vingt-quatre ans a été pratiqué pour la première fois aux élections de 1911. Les radicaux y ont obtenu la majorité. Avant l'apparition du socialisme ils représentaient en Suède, comme partout, ce qu'il y avait de plus avancé. Ils ont été autrefois les partisans du libéralisme économique, du parlementarisme et du suffrage universel, encore que ce soit la droite qui ait fait aboutir la dernière réforme. Aujourd'hui ils cherchent des alliés, selon les circonstances, tantôt parmi les conservateurs, tantôt parmi les socialistes. Le chef du parti, M. Staaff, chargé de former le ministère, voulut s'adjoindre des socialistes qui refusèrent d'entrer dans la combinaison, mais le soutinrent presque toujours. Chez ces derniers, deux tendances se font jour, de même que dans les autres pays : il y a les réformistes et les révolutionnaires anarchistes. Ceux-ci veulent le désarmement complet; les socialistes parlementaires consentent à défendre leur pays, mais en diminuant les dépenses militaires. Ils ont à leur tête M. Branting, un savant et, sans doute, l'homme le plus intelligent qu'il y ait aujourd'hui en Suède dans la vie politique.

Un des premiers actes du ministère Staaff fut de remettre à une époque ultérieure et indéterminée la construction d'un cuirassé pour lequel les crédits avaient été votés quelques années auparavant et que les hommes compétents regardaient comme une nécessité absolue de la défense. Il y eut alors un mouvement d'indignation générale. Les incidents de l'été précédent, l'affaire d'Agadir et le conflit européen qui avait failli

1. La couronne vaut environ 1 fr. 39.

éclater, avaient tenu l'idée de guerre présente à tous les esprits. De pareilles résolutions semblèrent à ce moment là tout à fait inopportunes. Le roi Gustave, en signant ces décrets, avait très nettement formulé ses réserves.

Sven Hedin lança au milieu de l'émotion qui avait suivi la nouvelle des décisions ministérielles, au mois de janvier 1912, sa brochure, *Un mot d'avertissement*, qui fut tirée à un million d'exemplaires. Il apportait à la défense de la cause nationaliste le souvenir de ses explorations héroïques, sa renommée, son expérience. En dehors de ses récits de voyage, où les informations scientifiques tiennent autant de place que les descriptions, si brillantes, il a publié un volume[1] où il traite des questions de politique actuelle. Lors de la séparation, il s'est mêlé aux polémiques qui eurent lieu entre Suédois et Norvégiens. Il a été pour la Suède ce qu'a été, pour la Norvège, Nansen, dont le rôle dans l'établissement de la monarchie fut très grand. Sven Hedin, conservateur, patriote, a la fougue et l'énergie d'un homme jeune, hardi, impétueux. On retrouve en lui tout ce que le caractère suédois a de martial, de fier, et peut-être aussi son manque de pondération. Dans son *Mot d'avertissement*, il a employé des couleurs *asiatiques*, a-t-il dit lui-même, pour mieux frapper les imaginations. Il *avertit* ses compatriotes qu'il ne suffit pas que la Suède soit loin du centre de l'Europe pour être inattaquable et qu'il ne lui suffit pas non plus de s'être déclarée neutre pour être sauvée. Il montre que la Russie a besoin de s'étendre. Pour rendre ses affirmations plus certaines, il rappelle qu'il connaît l'empire pour l'avoir parcouru en tous sens. Il a visité la Corée et la Mandchourie; dans le nord de la presqu'île scandinave, il est monté de Boden, jusqu'au cap Nord par Kiruna et Narvik et, en Perse, il a été de Djulfva jusqu'à Téhéran par le chemin même que suivait l'armée russe au moment où il écrivait, c'est-à-dire qu'il a pris les trois routes qui conduisent la Russie vers la mer. Celles de la Perse et de la Mandchourie lui sont fermées ou presque fermées, aussi lui arrivera-t-il fatalement de se tourner vers la Scandinavie et non pas seulement vers le petit port de la Norvège septentrionale dont on parle toujours

1. *Sverige och den Stora Östern* (La Suède et l'Orient), Stockholm, 1902.

comme étant la proie qu'elle vise; mais vers les riches provinces du Sud. Il décrit en détail quel serait l'état de la Suède si jamais elle était soumise à la Russie.

Sven Hedin ne développe pas de théorie; sa brochure est un écrit de circonstance. Il grossit le danger russe parce que la Russie étant l'ennemie héréditaire de la Suède, c'est l'épouvantail qui causera la plus grande frayeur. Les faits paraissaient lui donner raison puisqu'alors le gouvernement russe amassait, ce qu'il continue à faire, des troupes en Finlande et qu'il y augmentait, dans une proportion considérable, les voies ferrées. Les Suédois ont cru que ces armements étaient uniquement dirigés contre eux. Sven Hedin ne parle d'aucune autre menace comme s'il n'y avait que celle-là. On peut, en lisant ce volume, deviner ses sympathies pour l'Allemagne quoiqu'elles ne soient pas encore formellement exprimées.

Son but était surtout de réveiller les énergies affaissées et de montrer comment la Suède peut utiliser des forces médiocres en nombre, mais qui, en cas d'attaque, auraient l'avantage d'opérer en pays connu, et comment elle peut pratiquer, dans la défensive même, une offensive rapide et vigoureuse.

Il voulait secouer cette race de soldats que cent ans de paix ont endormie, mais que travaille l'esprit aventureux de ses ancêtres. Le désir inconscient de vivre dans les luttes, de découvrir de nouveaux horizons pousse beaucoup de Suédois à l'émigration, vraie trahison envers la patrie. Chaque année des milliers d'entre eux s'en vont en Amérique chercher un champ plus vaste dans lequel ils puissent exercer leur activité et quittent une terre qui n'est déjà pas assez habitée. Mais il faudrait, pour les retenir, qu'ils comprissent qu'ils sont nécessaires à leur pays, il faudrait qu'il y eût de l'idéal dans la politique suédoise.

En même temps que Sven Hedin lançait cet appel, M. K. G. Westman, un des adhérents du *mouvement d'Upsal*, faisait un discours inspiré par les mêmes idées sur *la politique et la défense*. A ce moment la Norvège répondait aux manœuvres de la flotte allemande faites dans ses eaux par une augmentation de sa défense maritime. On commençait à s'émouvoir.

Une souscription s'organisa pour la construction du cuirassé auquel on avait renoncé. En quelques mois 17 millions de

couronnes (24 millions de francs) furent versés par 120 000 personnes. La famille royale envoya 100 000 couronnes. Des étudiants vendirent leurs livres afin de pouvoir donner quelque chose. Beaucoup de personnes se sont engagées à verser en trois ans, par tiers, une somme égale à celle de leurs impositions en 1911. Il n'y a en Suède que très peu d'impôts indirects, ce qui fait que ce don volontaire représente un sacrifice plus grand qu'il ne le serait ailleurs.

M. Manfred Björkvist avait ouvert une autre souscription. La construction du cuirassé étant assurée par la première, le demi-million rassemblé à Upsal a été employé à l'achat d'aéroplanes militaires. Les souscripteurs appartenaient à presque tous les partis sauf au socialisme.

L'été suivant eut lieu un essai de mobilisation projeté depuis longtemps. Les troupes de l'armée active y montrèrent une endurance admirable et les réservistes firent preuve d'un esprit de discipline d'autant plus digne de remarque que le parti socialiste avait donné à ses membres l'ordre de refuser le service. L'échec que subit en cette circonstance la campagne antimilitariste fit très bonne impression. Le mouvement nationaliste eut le droit de regarder ces manœuvres comme son œuvre puisque c'est sous la pression de l'opinion que le gouvernement, très indifférent, comme on l'a vu, aux questions d'armement, les avait ordonnées.

*
* *

Les nationalistes demandaient une augmentation de la flotte et un prolongement du service militaire qui, d'après eux, devrait être de cinq cents jours pour les étudiants, de trois cents à trois cent soixante-cinq pour les paysans et non plus de huit mois comme aujourd'hui. Dans leur projet, les dépenses seraient couvertes par un impôt sur les fortunes dépassant cinquante mille couronnes. L'examen de ces propositions fut confié à des commissions. L'inquiétude s'empara du pays, lorsque, l'été dernier, le bruit courut qu'elles n'auraient terminé leur travail qu'en 1914 et que, par conséquent, le plan de défense qui serait adopté par le Riksdag, ne commencerait

à être exécuté qu'en 1915. Des affaires d'espionnage, où l'on vit la main de la Russie et que d'autres ont pu croire, sinon inventées, du moins exagérées et utilisées par l'Allemagne, mirent le comble à l'agitation. Le discours du président du conseil M. Staaff, prononcé le 21 décembre à Carlstadt, quoiqu'il manifestât le plus grand zèle pour la défense, au demeurant ne promettait rien de ce que l'on considérait comme essentiel. Il abandonnait complètement la prolongation du service pour l'infanterie, ne la réclamait que pour les armes spéciales et pour la marine.

C'est sous l'impression de ces incidents que se décida la grande manifestation des paysans qui eut lieu le 6 février. Trente-deux mille paysans venus de toutes les parties de la Suède se rendirent auprès du roi pour lui demander qu'il assurât au plus vite le règlement des questions touchant la défense du pays. La « procession des paysans » s'est avancée vers le château royal, chaque province étant précédée de ses bannières. Les habitants de l'île de Gotland, point le plus exposé en cas de guerre et base d'opération désirable pour une puissance près d'attaquer, avaient envoyé un paysan sur dix. Les Dalécarliens, les descendants des populations parmi lesquelles Gustave Vasa trouva des hommes pour l'aider à affranchir les Suédois du joug danois; parmi lesquelles à son tour Gustave III alla chercher des soldats pour ses guerres et des soutiens pour sa politique; les paysans du Lappland et du Norrland, les avant-postes de la Suède dans le Nord, furent acclamés encore plus chaleureusement que les gens des autres provinces tandis qu'ils passaient au milieu d'une foule enthousiaste.

Le roi ayant paru dans la cour où la moitié des manifestants avait trouvé place, ils lui apprirent pourquoi ils étaient là; ils ajoutèrent qu'ils consentaient à faire tous les sacrifices qu'on réclamerait d'eux pour sauvegarder l'indépendance de leur pays. Gustave V répondit qu'il désirait aussi qu'un plan d'armement fût adopté promptement et il leur promit que la confiance qu'ils avaient mise en lui ne serait pas déçue.

Pour bien comprendre la portée de cette démonstration des paysans, il faut se rappeler quel a été leur rôle en Suède. Le mot même de paysan ne désigne pas, comme chez nous, tous

ceux qui cultivent la terre. Il ne s'applique qu'aux propriétaires du sol, qu'ils en aient une parcelle ou une grande étendue; le fermier et l'ouvrier agricole ne portent pas ce titre. Le paysan n'a jamais été serf; il a toujours envoyé au Riksdag ses propres députés qui formaient le quatrième État et dont la politique l'a souvent emporté sur celle des autres États. Beaucoup de choses ont contribué à donner au paysan suédois son esprit d'indépendance, son orgueil et son omnipotence; il vit dans une propriété généralement éloignée de tout lieu habité, il exerce une domination souveraine sur une famille nombreuse, sur un domestique considérable. Il est entouré d'objets solides et artistiques, car il a son art à lui : sa religion est un luthéranisme sévère et grave. A voir les hommes au visage rude, au regard fier, à la taille élevée qui s'adressaient au roi Gustave V, on pouvait deviner en eux une vigueur, une exaltation calme, une volonté de fer qui, dans la lutte, demeurerait inébranlable et qui serait une force inappréciable pour qui saurait l'employer.

Les socialistes, qui croyaient diminuer l'effet de la procession des paysans en déclarant qu'elle n'avait pas eu un caractère spontané, profitèrent de leur admirable organisation pour faire à leur tour, le dimanche 8 février, une manifestation de trente mille personnes, hommes et femmes, qui protestèrent contre les armements. Mais les étudiants, qui avaient eu une si grande part à cette éclosion de patriotisme dont l'affirmation avait évidemment eu besoin d'être préparée, vinrent le mercredi suivant apporter à Gustave V le témoignage de leur fidélité. Devant eux il affirma son droit, dans les moments où la situation du pays présentait une certaine gravité, de dire ce qu'il regardait comme indispensable au salut du peuple. Il les conjurait, eux qui étaient éclairés, de continuer à instruire la nation des dangers qui la menaçaient et de la nécessité de se défendre.

Le Parlement s'émut de voir le roi outrepasser ses droits constitutionnels en exprimant une opinion personnelle. Il n'entendait pas être gouverné à la manière d'un empereur allemand. Il y eut dans les Chambres des séances orageuses; on attaqua les ministres et, bien qu'ils se fussent défendus en affirmant qu'ils avaient déjà fait des représentations au souverain, ils durent donner leur démission.

D'un autre côté les juristes affirmaient que rien dans la constitution de 1809 ne s'opposait à cette intervention du souverain. Verner de Heidenstam déclarait, dans un éloquent discours, que, si même elle n'était pas constitutionnelle, elle était conforme aux traditions historiques de la Suède. Gustave V recevait des témoignages de fidélité de toutes les parties du royaume, de tous les corps de la nation. Des écrivains, des savants, des artistes parmi lesquels se trouvaient Selma Lagerlöf, Mittag-Leffler, Svante Arrhénius, Zorn lui envoyaient une adresse pour lui exprimer leur reconnaissance de ce qu'il avait fait servir son autorité à la cause de la défense nationale.

Le roi, dont on a pu craindre un instant que le trône ne fût ébranlé, a conquis une popularité qu'il n'a jamais eue auparavant. Les nationalistes souhaitaient depuis longtemps d'avoir en lui un chef; ils lui reprochaient de se contenter d'un rôle trop effacé et de souscrire à des mesures décrétées par ses Chambres qu'il savait funestes à son pays. Oscar II et lui ont mis leur point d'honneur à être des rois parlementaires; on les trouvait parfois parlementaires à l'excès. Les personnes qui avaient approché Gustave V annonçaient que, quoique moins brillant et moins doué que son père, il avait des qualités d'énergie qu'à vrai dire il n'avait pas jusqu'à présent montrées. Elles viennent de se révéler, un peu brusquement peut-être. Mais s'il est très attaqué à cette heure, il est, malgré cela ou sans doute pour cela, devenu une personnalité aux yeux du peuple suédois à qui il a tendu la main. Pendant ces moments décisifs, la reine, que sa santé avait souvent tenue éloignée de Suède, a paru à ses côtés. Elle incarne aux yeux des Suédois, la race des Vasa dont elle descend [1].

Le roi nomma alors un ministère composé d'hommes presque tous étrangers à la vie parlementaire, mais dont les travaux et la carrière garantissaient la haute compétence. M. Ham-

1. Née princesse de Bade, elle est l'arrière-petite-fille de Gustave IV Adolphe dont la fille fut mariée au Grand-duc de Bade. Gustave IV était un Holstein qui se rattachait aux Vasa par les femmes. La popularité du roi s'est manifestée à l'occasion de l'opération qu'il vient de subir. Des milliers de personnes en attendaient silencieusement le résultat autour de l'hôpital où on l'avait transporté.

marskjöld, qui le préside, est célèbre en Europe par sa connaissance du droit international; M. Knud Wallenberg, le ministre des Affaires étrangères, est l'ancien directeur de la *Stockholm Enskilda Bank*, le ministre de la Marine est un armateur. Leurs opinions politiques, qui les rangent dans la gauche modérée, ne sont pas ce qui leur a fait donner le pouvoir; c'est leur volonté de mener à bout, le plus rapidement possible, les projets de défense. La Chambre a été dissoute et on a procédé à des élections qui viennent d'être terminées. Le ministère et les nationalistes, conservateurs en plus grand nombre et radicaux devenus conservateurs, formant un nouveau parti, celui de la « Défense avant tout », ont placé les élections sur le terrain des armements; les radicaux ont voulu d'abord les placer sur celle de la constitution, menacée à leurs yeux, remettant la discussion des lois militaires à une époque lointaine, après des lois qui intéressent le bien-être des classes ouvrières. Ils ont dû abandonner cette manœuvre et faire aussi passer la défense en première ligne. Ils ont pris pour programme celui qu'avait exposé M. Staaff dans son discours de Carlstadt; tout en affirmant qu'ils sont dévoués à la cause de la défense, ils abandonnent quelques-uns des points que les autorités militaires regardent comme essentiels. Pendant la campagne électorale, bien des adversaires de la défense, radicaux et même socialistes, ont dû modifier leur position. L'agitation a été telle que la Suède n'en avait jamais vue de pareille. Les étudiants sont devenus les agents électoraux les plus actifs et les professeurs, les encourageant dans cette voie, ont promis de donner pendant les vacances une série de cours pour remplacer ceux que leurs élèves ont dû manquer ou même qui n'ont pas été faits pendant ce temps; Heidenstam, Mittag-Leffler, Oscar Montelius et Sven Hedin se sont lancés avec passion dans la lutte. Le dernier a publié une autre brochure, *Second Avertissement*, où il donne des détails très précis sur l'organisation militaire qu'il préconise. Cet immense effort a eu surtout pour effet d'augmenter le nombre des votants. Les abstentions avaient été presque de 43 p. 100 en 1911; elles ont été cette année à peine de 25 p. 100. Toutes ces voix muettes autrefois se sont portées du côté de la défense qui aura pendant la nouvelle session 86 partisans. Ce sont surtout

les radicaux qui ont perdu des représentants; ils n'en ont plus que 71 au lieu de 102; les socialistes en ont gagné 9; ils en auront donc 73. Le parti de la défense n'aura peut-être pas eu une victoire absolue; il a obtenu une victoire morale. Le mouvement en faveur des armements a été très net; les radicaux sont prêts à faire alliance avec la droite. On peut prévoir dès aujourd'hui que, quel que soit le gouvernement, la Suède va prendre de sérieuses mesures de défense.

***

Le 2 avril, Sven Hedin prononçait à Christiania un discours qui a fait beaucoup de bruit et où il a révélé sa pensée tout entière. On s'était déjà ému à l'avance à l'idée qu'il paraîtrait devant un public norvégien; on se rappelait la violence de ses propos à l'égard de la Norvège au moment de la séparation et l'on se demandait comment il serait accueilli. Les expressions de sa sympathie pour les Norvégiens ont dès l'abord été si cordiales qu'il a été couvert d'applaudissements. Il a de nouveau agité le spectre russe, aussi effrayant pour les Norvégiens que pour les Suédois, et il les a invités à conclure une alliance avec *le peuple frère*, la presqu'île étant d'après lui indéfendable si les deux nations ne marchent pas d'accord et ne sont pas également armées. Animées d'une commune volonté de résistance à toute attaque, elles seront amenées, d'après lui, à entrer dans la Triple-Alliance. Elles n'ont rien à espérer, elles n'ont à attendre que du mal de la Triple-Entente. On sait assez, a-t-il ajouté, qu'on ne peut se fier à l'Angleterre. Si la Russie envahissait une partie de la Scandinavie, elle s'assurerait immédiatement, sur d'autres points, d'utiles possessions.

Les nationalistes suédois ont généralement des tendances allemandes; quelques-uns, avant Sven Hedin, avaient déjà soutenu les avantages d'une alliance avec l'Allemagne et ces amitiés ont fait supposer que c'était elle qui, en sous-main, poussait la Suède à s'armer. On peut penser qu'elle a essayé d'exploiter ce mouvement, spontané à coup sûr, pour se

servir des forces suédoises contre la Russie. Sven Hedin a cru constater que les nations de la Triple-Entente, par la voix de leur presse, conseillaient aux Suédois de désarmer[1]. Bien au contraire la France, pour ne parler que d'elle, a le plus grand intérêt à ce que la Scandinavie conserve sa neutralité et qu'elle soit prête à la défendre. Une entrée de la Suède dans la Triple-Alliance serait un pas très dangereux pour elle. Elle doit redouter le péril allemand autant que le péril slave. La domination germanique s'établirait insensiblement sous couleur de culture. La jeunesse suédoise irait chercher, ce qui n'arrive déjà que trop, la science dans les universités allemandes. Les journaux continueraient à puiser les nouvelles qu'ils annoncent dans les journaux allemands. Un jour, une union douanière serait imposée par les Allemands à leurs *cousins* du Nord et ce serait le premier anneau d'une chaîne. Sven Hedin sait assez lui-même que les Allemands n'ont pas la main plus douce que les Russes, et que leur manière peut paraître encore plus lourde. Il l'a dit autrefois à Mommsen qui avait flétri la façon dont les Russes traitent la Finlande. « Comme les Prussiens, avait répliqué l'explorateur, traitent le Slesvig. »

Les Norvégiens le comprennent bien. Lorsque Sven Hedin eut achevé de parlé, le général Lowzow, ancien ministre de la Guerre en Norvège, lui a répondu qu'il ne pouvait y avoir d'alliance scandinave sans que le Danemark y participât et que la Norvège ne voulait pas plus marcher dans le sillage de l'Allemagne que dans celui de l'Angleterre. Plusieurs articles signés de noms connus ont exprimé le lendemain les mêmes sentiments. Le professeur Collin pensait même pouvoir ajouter que l'idée d'une alliance allemande était propre à Sven Hedin et à un petit nombre de ses compatriotes, qu'elle n'avait pas de racines dans la population suédoise.

Nous avons montré comment le patriotisme suédois s'était réveillé dans ce pays où le cosmopolitisme avait été une maladie, que la littérature et l'art, gagnés, naguère, à l'esprit étranger avaient contribué à ce réveil, et l'histoire aussi :

1. Sur ce point, Sven Hedin se trompe. Aucun journal français n'a combattu le principe des armements suédois Le *Times*, *le Temps* et *les Débats* ont publié des articles favorables à la défense.

transformation importante puisque la négligence que jusqu'à présent la jeunesse avait mise à l'étudier avait été certainement une des causes de l'affaiblissement du patriotisme. C'est par l'élite de l'intelligence qu'a commencé la résurrection ; ce sont les étudiants qui, tout en réclamant pour eux les plus grosses charges militaires, ont informé les paysans de l'état insuffisant de la défense et qui en ont fait les ardents soutiens des lois militaires. Chez certains nationalistes, le renouveau patriotique a pris un caractère religieux et traditionaliste. En se répandant, il est resté aristocratique et hautain ; il fortifie le sens des responsabilités, il demande à l'homme le plus qu'il puisse faire, il prêche une réforme morale. Par là il cultive les anciennes aspirations de ce peuple de soldats. « Les Suédois se regardent toujours fièrement », dit un des Carolins dans le poème d'Heidenstam. Il faut souhaiter qu'aujourd'hui ils ne laissent pas endormir leurs vertus belliqueuses et qu'ils sachent assurer vis-à-vis de tous l'intégrité de leur pays. Les résolutions qu'ils prendront décideront du sort de toute la Scandinavie. S'ils se laissaient séduire par le prestige de la force, s'ils étaient conquis moralement par une politique impérialiste qui se montre adroite à leur égard et, oubliant les deux autres nations scandinaves dont la diminution serait pour eux un amoindrissement, s'ils étaient entraînés dans l'orbite de l'Allemagne, leur indépendance ne serait plus qu'un nom. Il leur faut à l'heure actuelle la réflexion, non celle qui paralyse, mais celle qui fait voir juste, et l'esprit de sacrifice pour avoir toujours le droit de se considérer eux-mêmes et de regarder le monde avec fierté.

JACQUES DE COUSSANGE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LA VIE
DE
VINCENT VINGEAME, APÔTRE

I

M. Clairgeau, qui avait accepté d'être parrain et se tenait près de l'enfant, s'exclama en le voyant hurler, quand le prêtre lui mit du sel aux lèvres :

— Cré coquin ! ça fera un gaillard !

Grand-père se redressa, soulevant d'un coup les soixante-dix ans qui lui pesaient aux épaules et dit avec orgueil :

— C'est un Vingeame, monsieur.

On revint à la ferme escorté par les gamins sur qui M. Clairgeau lançait les dragées à poignée pour les voir se battre ; et il décernait joyeusement une praline au plus rude frappeur. La mère prenait le soleil à la porte en écoutant les cloches qui chantaient pour son petit et lui résonnaient aux entrailles. Quand elle le vit, elle dégrafa son corsage, le saisit et l'installa dans l'anse de son bras gauche, puis elle lui donna son sein, un sein gonflé, pulpeux, éclatant dans la lumière. Et M. Clairgeau dit encore :

— Ah ! le sacré veinard !

Puis il s'en fut trinquer avec les hommes. Vincent se gorgeait de lait à petits bruits goulus, et la mère, encore lasse de

ses couches et sentant sa vie ruisseler dans son fils, avait cette mollesse béate et profonde de la chair qui se donne toute, jusqu'à s'épuiser, tandis qu'à mi voix elle berçait son extase avec un vieux air languissant.

Vincent profita tellement les premiers mois qu'il fit l'admiration du pays. Un moment on craignit qu'il ne fût aveugle parce qu'il fixait obstinément ses regards sur les points lumineux sans prendre garde aux mains que l'on faisait danser devant ses yeux bleus pour constater s'il voyait. Mais l'horreur qu'il manifesta pour l'ombre rassura vite tout le monde. On ne pouvait le laisser dans l'obscurité sans qu'il criât à s'étrangler.

Sevré, il ne mangea plus. Maman tapait sur une casserole, grand-père chantait, ou alignait des bouchées de pain qu'il appelait des soldats et que Vincent devait avaler l'une après l'autre ; mais rien n'y fit. On remarqua pourtant que lorsqu'il était assis sous le tilleul et qu'un rond de soleil tombait sur sa bouillie, il la mangeait sans rechigner. Il essayait d'ailleurs toujours de saisir les ronds de soleil par terre. Il buvait aussi volontiers le lait réservé aux chats, à quatre pattes, en barbottant dans leur écuelle.

Avec l'âge son goût pour les animaux s'accentua. Il préférait la niche du chien à son berceau et il n'était pas rare de le trouver endormi entre les pattes de Turc ; et Turc se retenait de remuer pour ne pas le déranger, car l'on sait que les gros chiens respectent la faiblesse des enfants.

Vingeame disait en riant à sa femme :

— Nous avons fait là une petite bête !

De quoi elle riait aussi, bien qu'inquiète au fond de voir Vincent grandir sans polissonner comme les galopins du voisinage. Vingt fois par jour en le rencontrant dans ses jambes elle le secouait et répétait :

— Quel endormi ! mais je t'aimerais mieux comme ce garnement de Chenu qui a toujours les genoux et le pantalon en loques !

Or un matin il rentra le sarrau déchiré, les joues en sang. Il s'était battu pour des cerises rouges que Chenu avait tenté de lui enlever. Il triomphait d'avoir rossé Chenu et de rapporter les cerises en si glorieux état. Il fut stupéfait quand sa mère

les lui arracha et, ayant lavé son visage, l'enferma au fournil, dans l'obscurité, par punition. Elle l'entendit hurler et taper des pieds dans la porte pendant un quart d'heure, puis il se tut. Quand elle ouvrit, elle aperçut Vincent assis sur un boisseau, qui contemplait le four où tombait, par la cheminée basse, une colonne de lumière ambrée jusque sur une miche de pain bis rayonnant dans la pénombre comme si elle eût été pétrie de l'or éclatant des champs de blés.

— C'est beau, maman, — fit le petit en désignant la miche.

— Oui, — répondit-elle, — tu as faim; allons, viens manger!

Mais il ne quitta son boisseau que quand sa mère le menaça d'une calotte.

A l'école il ne fit rien. Souvent même il manquait la classe parce qu'il s'attardait au bord de la rivière qui l'attirait invinciblement. Elle était paisible et sans courant, encaissée entre deux côteaux rocheux et embocagés qui parfois dévalaient directement dans l'eau, parfois surplombaient des prairies toujours vertes. De jeunes saules penchaient sur son miroir pour se regarder; de vieux chênes, aux bras terribles, se montraient le poing d'une rive à l'autre. Vincent se plaisait à voir l'eau vivre au moindre souffle, vivre à la moindre lumière, poussée par grandes plaques, striée de rides, peuplée de reflets, toujours diverse et qui souriait en rond quand il y jetait une pierre.

L'instituteur ne s'inquiétait guère de son absence. Il considérait Vincent comme un pauvre être borné, incapable de retenir que Charlemagne était fils de Pépin le Bref; il l'abandonnait à ses rêvasseries. Toutefois, ayant remarqué que l'enfant s'intéressait aux gravures des livres, il lui apportait les images des tablettes de chocolat ou un volume du *Magasin pittoresque* pour que Vincent lui laissât la paix. Le petit s'appliquait consciencieusement à reproduire tous les dessins sur ses cahiers d'écriture.

De sa communion data la première empreinte de la vie sur son âme. M. Clairgeau était venu à la ferme, rappelé à ses fonctions de parrain par une lettre quémandeuse. Il offrait un missel et le brassard. Il demanda le petit et s'exclama :

— Le voilà tout gringalet à présent! moi qui croyais voir un lapin!

Vingeame, froissé dans son honneur de producteur, se déchargea sur son fils :

— Il n'y a pas moyen de le faire manger, monsieur.

— Ah! tu ne manges pas, — reprit M. Clairgeau, — eh bien! mon gaillard, prépare ton estomac, je t'emmène déjeuner chez moi après la communion!

Dès lors Vincent eut à subir tant de recommandations qu'il fût soulagé d'entrer chez les Clairgeau parce qu'il laissait sa famille à la porte. Il avait pourtant très peur et n'osait parler. A force de câlineries, madame Clairgeau, qui était douce, l'apprivoisa. Elle n'avait pas d'enfant et joua au poupon avec lui. Elle disait qu'il était gentil, parla de ses cheveux blonds, de ses yeux bleus, de son teint vif. A vrai dire sa belle cravate blanche, qui l'étranglait, lui donnait des couleurs et il était rouge aussi de honte parce qu'on s'occupait trop de lui. A table, M. Clairgeau lui versa largement à boire.

Sa femme s'interposait vainement. Il rigolait, happait à grands coups, mastiquait bruyamment, vidait son verre d'un trait et l'abattait en le faisant sonner sur la table. Vincent, qui ne le contemplait d'abord pas sans terreur, se mit bientôt à rire, et comme M. Clairgeau trinquait avec lui, par plaisanterie, il but encore. Mais il eut soudain l'impression de n'avoir plus de jambes, en même temps que son esprit s'exaltait; il voyait les pensées bondir autour de son crâne comme des chats en cage et il eut l'audace de parler.

M. Clairgeau cria :

— Allons, voilà le petit qui se dégèle!

Il bavarda beaucoup, sans pouvoir s'arrêter. Il conta son amour pour la rivière, pour les bonshommes lumineux des fenêtres de l'église et les images; il confia que plus tard il ferait aussi des hommes, des animaux et des arbres, mais qui seraient encore plus beaux à voir. M. Clairgeau se tapait les cuisses en toussant à force de rire. Il tendit au petit un verre que sa femme saisit. Vincent eut conscience d'une courte dispute, puis un étourdissement l'étala sur la nappe.

Il reprit ses sens dans son lit, derrière la rangée d'armoires qui séparait en deux la grande pièce de la ferme. Il se sentait

un corps de plomb et souffrait horriblement de la tête. De l'autre côté on parlait, on riait fort. Son père disait :

— Ah bien! vous lui avez soigné sa cuite!

Et la voix de M. Clairgeau répondait :

— Il n'y a que ça pour faire un homme!... A votre santé, les enfants!

Les verres tintaient parmi des rires énormes.

Tout à coup il vit sa mère penchée sur lui. Il ne l'avait pas entendue venir. Elle lui mit la main sur le front, fit les gros yeux en disant :

— Eh bien! tu en fais de belles!

Puis elle ajouta avec une envie indulgente :

— On t'a donc donné de bien bonnes choses?

Vincent demeurait immobile, les yeux fixes. Il lui semblait qu'il ne pourrait plus jamais ouvrir la bouche ni remuer. Sa mère appela les autres et cinq ou six grosses faces apparurent autour du lit. Son père criait :

— Tu te saoules maintenant, comme le grand Nau, c'est du propre!

Mais il avait l'air de trouver cela très drôle et s'amusait de la mine de son fils. Grand-père dit :

— Il est un peu vert, la première fois ça vous travaille!

Les grands rires résonnèrent de nouveau et ils retournèrent boire.

Dans son petit lit, Vincent souhaitait de mourir, tant il avait honte. — Alors, il s'était enivré, comme le grand Nau qu'on rencontrait à peu près chaque jour chantant tout débraillé, ou étendu dans son ordure, le long du chemin. Il avait fait des bêtises, comme Nau, et on s'était moqué de lui sans doute en l'excitant à en faire d'autres selon la coutume. Est-ce que les gamins n'avaient pas couru après lui en l'appelant saouleau? Pourquoi donc ne le battait-on pas? pourquoi ne l'enfermait-on pas au fournil? C'était ignoble ce qu'il avait fait là, et ses parents ne paraissaient point fâchés et le grondaient pour rire... C'est vrai qu'il n'entendait jamais condamner un ivrogne, même le grand Nau; on s'en amusait, voilà tout... Il était giflé quand il manquait l'école pour aller vivre en pleins champs; ça n'était pas mal pourtant, au lieu que se saouler... Oh! le vilain mot!... Mon

Dieu, comme il aurait voulu être Turc, le bon chien qui ne s'enivrait pas et n'allait point en classe!

A l'école, l'instituteur et ses condisciples rirent de lui, mais sans méchanceté. Il comprenait même que la plupart lui accordaient une supériorité qui le blessait plus que des injures. Alors, la petite âme pure de Vincent, qui n'avait encore aspiré que le franc parfum de la nature, sentit vaguement autour d'elle l'odeur fétide du cœur des hommes. Et parce qu'il souffrait, il réfléchit.

L'année suivante, il n'obtint pas son certificat d'études. Son père le battit dans le premier moment, parce que corriger est un geste paternel et surtout pour venger un peu sa vanité déçue, puis il affecta de l'insouciance et cria partout :

— Pas besoin d'être un savant pour remuer le fumier; il ira aux champs comme nous!

Vincent n'en fut pas fâché. On partait de bonne heure le matin quand le soleil jaillit au ras de la campagne. Les sabots se trempaient vite dans l'herbe blanche de rosée; des coqs lançaient leur chant vif comme l'air, éclatant comme la lumière, — l'hymne de la vie neuve qui secouait l'enfant d'une émotion encore imprécise.

Vincent ne put bêcher longtemps et régulièrement à la manière de son père. Vingeame retournait la glèbe à coups rythmiques, écrasait les mottes du pied, s'arrêtait tous les cinquante pas environ pour tendre son échine et regarder au loin, en maître, la bonne terre odorante dont il fouillait à son gré les entrailles pour des fécondités plus abondantes; puis il repartait comme une machine.

Parce qu'il était fort, il méprisa la faiblesse de son fils qui pliait les jarrets à chaque pelletée soulevée. A l'époque des foins, Vincent n'apprit pas à faucher et resta parmi les faneuses; pendant la moisson, on dut le mettre à glaner comme une petite fille; et quand vint la vendange, le temps où les gars font parade de leur force au pressoir, il apparut nettement qu'il n'était bon à rien. Un litre de vin lui faisait peur.

Alors on décréta qu'il n'était pas un homme. Son père en voulait à sa femme qui avait enfanté cet avorton. Elle sentit la rancune sourde de son mari et retomba sur Vincent. Elle ne

perdait pas l'occasion de le reprendre. Elle exigea qu'il balayât la place et récurât les chaudrons comme une servante ; et aux repas, elle ne lui donnait point son compte de pommes de terre « parce que les fainéants n'ont pas besoin de manger ».

Grand-père, que la vieillesse rendait inutile, tressait des paniers au soleil ou au coin du feu pour faire oublier qu'il était à charge, ce dont il souffrait. La parité des situations lui révéla les peines de Vincent et il le ramassa. Il lui enseigna l'art d'assembler l'osier. S'il n'était pas robuste, l'enfant avait des doigts souples et habiles, ce dont personne ne s'était aperçu, et, très vite, ses mains connurent tous les mouvements des mains du vieux. Mais Vingeame ayant remarqué que son fils souriait parfois près du grand-père, l'envoya aux prés garder les bêtes, « parce qu'on n'a pas le droit de s'amuser quand on on ne sait rien faire ».

Ah ! la joie enfin des longues solitudes, vautré dans l'herbe ou tapi sous les haies ! la joie d'être libre, de n'avoir plus sans cesse autour de soi la menace d'un coup, d'une injure, d'une humiliation ! être seul dans la lumière, la verdure, avec les bonnes vaches paisibles et Turc, l'ami aux yeux pleins de pitié ! Vincent connut le prix de la liberté parce qu'il avait été esclave, et parce qu'il avait été esclave de ses parents, il les détesta. Il les jugeait avec sa sensibilité meurtrie et sa souffrance, leur reprochant de n'avoir pas vu au delà de son maigre corps qu'il avait une âme. Son père avec sa force féroce et sa mère trop vigoureuse lui semblaient de méchantes gens qui le torturaient à plaisir, car il ne comprenait pas encore que c'étaient là de pauvres êtres qui s'éreintaient à vivre, et pour qui un fils inutile était un surcroît de charge. On n'a pas le temps de penser aux âmes quand il faut gagner le pain quotidien.

Il n'éprouvait de tendresse que pour grand-père dont les forces apaisées cédaient la place au cœur, et, parce que, comme tous les vieillards, il aimait à conter le passé où ils revivent, répétant toujours : « Tu n'as pas connu ça toi, petit ! » — Triste vanité des hommes qui donneraient bien tout ce qu'ils ont connu pour un peu de jeunesse.

Vincent pensait à grand-père, le soir, quand il rentrait à la

ferme, pour se donner du courage. Turc le suivait sur les talons; les vaches allaient devant se fouettant de la queue et s'arrêtant parfois pour dépouiller à bout de mufle un scion vert dans un arbre bas. Le calme était si profond que Vincent marchait dans l'herbe pour ne pas faire de bruit, respectueux du recueillement comme on l'est dans une église.

Aux champs, il confectionnait parfois des paniers, mais le plus souvent il regardait autour de lui, inlassablement. Il découvrait peu à peu la nature, sans être étonné de son infinie variété. Il emmagasinait en enfant, ne discutant point ses visions, croyant d'ailleurs qu'elles étaient semblables pour tous, parce qu'il ignorait que la plupart des hommes voient rarement au delà d'eux-mêmes. Il observa la coloration des ombres par l'ambiance, tour à tour verte, mauve ou violette et l'aspect différent des campagnes aux différentes heures du jour. Et quand il était sûr de n'être vu de personne, il tirait de sa poche du papier, un crayon et s'efforçait de reproduire les arbres, ses vaches ou même les nuages en suspens au fond du ciel.

Un jour qu'il était au Bas-Pâti, le long de la rivière, il s'entendit appeler. Chenu et quatre ou cinq galopins dégringolaient le chemin creux. Par derrière suivait en clopinant le fils du forgeron qu'on nommait Canard parce qu'il boitait. Vincent éprouvait de la sympathie pour ce petit, non tant à cause de son infirmité que parce qu'on s'en moquait. Il souffrait des sobriquets qui désignaient la difformité des individus et des plaisanteries qu'ils suscitaient. Il était le seul à remarquer le pauvre rire par lequel ces déshérités les recevaient, un rire qui demandait grâce à la fois et flattait comme s'ils trouvaient drôle cette verve dépensée contre eux, tant le faible plie d'instinct, bassement, devant le fort.

Au bord de l'eau, Chenu dit à Vincent :

— On va noyer des chats pour rigoler!

Et il plongea dans la rivière une petite bête suspendue à un fil. Accrochés aux saules, les enfants riaient en chœur aux efforts de la victime, et le plus jeune qui n'avait pas dix ans, conseilla :

— Trempe-le pas longtemps pour qu'il dure un peu...

Mais il était asphyxié déjà. Chenu rejeta rageusement cet

animal dont la hâte à mourir le privait d'une joie, et il en tira un second de sa poche. Alors Vincent demanda timidement :

— Donne-le-moi ton petit chat?

— Pourquoi faire?

— Pour l'élever! c'est méchant de le tuer!

— Poule mouillée! tu vas le voir plonger un peu!

Le chat heurta l'eau. Vincent ne réfléchit pas; il bondit si rudement sur Chenu qu'il l'aurait culbuté dans la rivière sans une branche à laquelle l'autre s'agrippa en jetant la bête. Chenu hurlait :

— Lâche! sale lâche!

Tous tombèrent sur Vincent qui n'avait pas Turc pour le défendre. Chenu lui lança à la tête le dernier petit chat qui s'écrasa sur un chêne. Il fut roué de coups, insulté, et, tandis que les gamins remontaient le chemin, Canard, par derrière, le bombardait de pierres en le traitant de capon!

Le soir, Vingeame tança vertement son fils. On disait par le village qu'il avait voulu noyer Chenu. Des gens le rencontrèrent sur la route le lendemain et s'écartèrent de lui avec crainte.

Dans le même temps, son père l'envoya un soir creuser un trou près du fumier. Cela fait, Vingeame décrocha son fusil du ratelier, regarda dans les canons, fit jouer les gâchettes et mit une cartouche. Cependant, sa femme, avec une jatte de lait, avait amené le long du trou le vieux Turc tout perclus et qui n'allait plus aux champs. Vincent flânait, la pelle à la main, quand son père parut et brusquement déchargea son arme dans la tête du chien. Vincent cria, comme s'il était blessé, parmi la fumée que le vent rabattait sur lui. Il vit Turc tout sanglant, raide au fond du trou. Sa mère ramassait la jatte; elle dit :

— Il était bon de touche et n'avait pas la dent dure...

Le fusil fumait doucement aux doigts de Vingeame immobile; il dit à son tour :

— Allons, Vincent, enfouis-le!

Mais Vincent pleurait comme une source et n'avait plus de force. Son père empoigna la pelle et il entendit sa mère s'exclamer en riant :

— Ah! le cœur de poulet!

Oh! comme il l'eût embrassée si elle avait pleuré elle aussi!

Le lendemain, Vingeame rentra avec un jeune chien. Il le donna à son fils en disant :

— Apprends-lui à toucher les bêtes. Il se nomme Bas-Blanc.

Vincent s'efforça de détacher Bas-Blanc de ses parents. Chaque fois qu'il le surprenait à flatter son père il l'appelait et lui confiait bas :

— Ne va pas avec lui, il te tuera!

De même il chassait les moineaux du crottin, les merles des arbres et cachait sous des branches les nids trop visibles. Le père Pampie qui le surprit à effrayer un martin-pêcheur posé sur une barque le traita de mauvaise bête; mais il continuait en répétant :

— Sauvez-vous! ils vont vous tuer tous!

Il avait quinze ans. Il n'avait de camarade qu'une fillette qui gardait les oies le long de la rivière. Ils s'étaient connus un jour qu'il avait retrouvé une de ses oies égarée dans le taillis de la Butte aux Moines. Elle lui avait dit « merci », puis s'était assise amicalement près de lui, et ils étaient restés ainsi jusqu'au soir, sans parler. Vincent fut reconnaissant à la fillette de ce silence qui avait ménagé sa timidité et il la revit avec joie.

Elle se nommait Lucie tout court. Elle ne savait pas si elle avait un nom de famille; en tout cas, elle ne se rappelait point sa famille. Elle était toujours nu-tête, les cheveux collés plat par un peigne en arc au-dessus de son front bombé. Elle portait des vêtements étrangers mis à peu près à sa taille par des pinces; ses sabots mêmes n'avaient point l'air faits à son pied, et elle n'avait jamais de bas. Vincent fut le premier à remarquer la beauté de ses yeux noirs dans une face anguleuse et tavelée.

Ils devinrent bons amis. Lucie était solitaire, douce aux bêtes et point bavarde. Elle écouta volontiers Vincent qui lui parla du soleil merveilleux et de l'eau vivante. Elle avait l'air de comprendre une parole qui, à vrai dire, passait au-dessus d'elle, mais qui la changeait des jurons et était bonne à entendre.

Vincent se sentit en confiance et eut envie de lui faire un

cadeau, mais il n'osait pas, ignorant comment elle le prendrait, s'il lui ferait plaisir ou si elle en rirait. Comme il achevait un panier, finement tressé en chèvrefeuille, que son père voulait offrir à madame Clairgeau, avec des fraises, elle admira :

— Il est joli!

Les doigts de Vincent s'arrêtèrent; il dit sans la regarder :

— Le veux-tu?

Mais elle ne répondit point parce qu'elle ne pensait pas qu'on pût lui offrir une si belle chose, seulement au fond de son cœur elle la désirait. Vincent termina le panier, le tourna dans ses mains pour en juger, puis le tendit à Lucie.

— Il est pour toi, — fit-il.

Elle craignait qu'il ne plaisantât et ne bougeait pas; mais le désir l'emporta :

— Vrai! Vrai! — cria-t-elle, — tu me le donnes!

Il le lui mit au bras. Alors elle lui sauta au cou et l'embrassa gentiment.

Vincent s'attarda seul au crépuscule dans ce coin de champ dont il ne pouvait s'arracher. Ses vaches attendaient à la barrière et Bas-Blanc jappait autour de lui. Il ressentait si violemment la joie d'avoir donné qu'il projetait mille autres dons à Lucie et il lui tardait de la revoir pour constater si elle était toujours contente; car son cœur, déjà pris, souhaitait inconsciemment que celui de la fillette le fût aussi.

Maintenant ils se retrouvaient tous les jours au bas de la Butte aux Moines. Elle tricotait tandis qu'il sculptait des spirales sur des branches de bourdaine et à quatre heures ils partageaient le pain beurré que Vincent portait dans sa musette. Vincent hésitait encore à lui confier son gros secret, les croquis levés à la dérobée; mais l'envie de dessiner Lucie le décida.

Il s'appliqua et elle fut émerveillée. Elle disait que c'était plus beau que le portrait de la fille de son maître pendu au mur de la ferme, et spontanément elle pria :

— Oh! Donne-le-moi?

Il le trouvait beau lui aussi et l'aurait gardé avec satisfaction, mais il le donna pour être embrassé, comme la fois du panier. Or, elle ne l'embrassa point et il attendait, tout penaud, les yeux sur ses yeux. Alors ils rougirent beaucoup l'un et l'autre et ils comprirent ensemble qu'ils n'osaient plus.

Leurs rencontres furent désormais gênées et ils parlèrent moins d'eux-mêmes parce qu'ils y pensaient davantage. Ils s'aperçurent aussi qu'ils se touchaient en jouant, de quoi ils ne s'étaient point avisés auparavant, et leurs jeux devinrent plus retenus. Instinctivement ils s'écartaient l'un de l'autre par ignorance d'un sentiment qui aurait dû les rapprocher. Ce n'était point de l'amour, mais la première tendresse du cœur, qui étonne, se disperse en crainte, en pudeur, bouillonne dans la solitude et tombe à plat dès que paraît l'objet chéri. Vincent, qui n'osait même plus offrir une pomme à Lucie, rêvait de sacrifices, de dons surhumains et il sentait trop étroite sa poitrine pour l'épanouissement de son cœur où, faute d'emploi, s'était accumulé tant de force d'aimer.

Un orage qui les surprit un jour rompit leur contrainte. Une averse drue fouettait le feuillage en crépitant, la rivière fumait sous l'ondée et les bêtes cherchaient précipitamment un abri. Vincent entraîna Lucie vers une grotte, nommée la Chambre des Moines, qui s'ouvrait au-dessus du pré, à flanc de coteau. Arrêtée par les frondaisons, l'eau ruisselait en nappes sous bois. Vincent jeta sa veste sur le dos de la jeune fille, mais sitôt le refuge gagné, elle leva comme une aile un pan du vêtement en l'invitant à s'y blottir.

— Tu vas avoir froid, — dit-elle.

Il répondit que non, pour paraître fort, mais se glissa néanmoins auprès d'elle. Serrés l'un contre l'autre et la main dans la main, ils regardaient tomber la pluie blanche que ballonnaient les grands coups de vent qui faisaient geindre les ramures. Ils n'avaient pas peur parce que la vie de la terre, même féroce, leur était familière, mais surtout parce qu'ils écoutaient leurs voix intérieures. On n'entendait pas un bruit humain ; elle dit :

— C'est drôle, il semble que nous soyons seuls au monde !

— Qu'en dirais-tu si c'était vrai ?

— Moi, je serais contente parce que je t'aime bien !

Vincent crut défaillir, puis il lui prit la tête et l'embrassa si follement qu'elle en fut toute dépeignée. Il était bien heureux qu'elle eût prononcé le mot qu'il n'osait dire. Une barrière venait de s'abattre entre eux et ils se livraient spontanément l'un à l'autre.

La pluie cessa ; un arc-en-ciel s'éleva sur le coteau d'en face

et sous le soleil reparu, la terre fuma et odora violemment. Ils s'attardaient dans la grotte. Lucie était satisfaite et fière un peu des caresses et des serments du jeune homme. Vincent se fondait en tendresses et il donnait pour toujours son cœur et sa pensée, tout son être. Ils ne pouvaient comprendre qu'ils n'étaient, au fond l'un pour l'autre que des prétextes à se révéler : elle avait la joie de sentir pour la première fois tressaillir en elle les puissances de la femme; il laissait déborder son inépuisable bonté.

Le lendemain, comme Vincent cherchait du foin au grenier, la servante monta. C'était une grande fille au corsage bien garni, aux hanches vivantes sous le cotillon mince et dont les yeux lui faisaient peur. Vincent redoutait, sans trop savoir pourquoi, de se trouver seul avec elle; il culbuta une botte de foin par la trappe et s'apprêta à descendre. Mais elle l'arrêta :

— Espère donc un peu, Vincent, on va causer...

Puis elle éclata de rire devant l'air inquiet du jeune homme, s'exclama : « Oh! le gros bête! » l'empoigna par le cou, le baisa à pleine bouche et le fit choir avec elle, dans ses bras robustes, parmi le foin. Vincent suffoquait, se débattait et ruait si fort qu'elle le lâcha tout à coup en criant :

— Ah! je ne suis point ta Lucie, moi!

Vincent demeura étendu, assommé par l'apostrophe. On dut l'appeler pour qu'il descendit. Alors, au grand jour, il fut pris d'une honte douloureuse parce qu'il s'imaginait que tout le monde savait l'aventure. Il se croyait définitivement souillé et le plus abject des hommes. Il n'osait plus revoir Lucie, bien qu'il lui en coûtât, et il menait ses bêtes à des pacages lointains; mais les filles du village qu'il croisait en chemin riaient en le provoquant. Il lui arriva de fuir quand elles l'interpellaient, d'autant plus vite qu'il sentait, malgré ses protestations, des ardeurs mauvaises soulever sa chair. Il avait peur de toutes les femmes; il avait peur de lui-même. Il songea sérieusement à se noyer et rôda deux nuits de suite au bord de la rivière.

Or, la seconde nuit, en rentrant au clair de lune, il surprit son père qui sortait du fournil avec la servante. Vingeame avait des yeux de fou, et la fille cet épanouissement de la face qu'il revoyait toujours depuis l'affaire du grenier.

Ce fut le dernier coup. Vincent courut se réfugier dans

son lit pour y pleurer à l'aise. Son père venait de tuer le respect et de souiller à la fois ce fournil où il aimait à rêver devant la lumière tombée dans l'âtre, et où il ne pourrait plus rentrer sans les voir tous deux, son père et la servante!

Sur ces entrefaites, grand-père mourut. Il s'éteignit discrètement, sans déranger personne, tant il avait pris l'habitude de se faire oublier. Un beau matin qu'il ne se leva point, sa bru le trouva froid dans son lit. A onze heures, lorsque Vincent rentra, sa mère lui dit :

— Ton grand-père est mort, tu vas aller prévenir dans le village qu'on l'enterrera demain soir.

En même temps il entendit la voix de son père qui trinquait au cellier avec le charpentier en discutant sur un prix, — c'était pour le cercueil, — et le sable qui crissait au fond du chaudron que récurait la servante. Cette régularité de la vie coutumière le fit douter des paroles de sa mère, mais la tache blanche d'un visage sur le lit du fond l'arrêta dès le seuil. Il approcha cependant, par curiosité de la mort, car il n'avait jamais vu de cadavre d'homme.

Grand-père avait une douceur d'expression inconnue, malgré la forte ossature de son visage qui saillait singulièrement. Vincent trouva d'abord qu'un mort était très beau par son calme, puis à force de le regarder, la terreur de cette immobilité définitive entra dans lui, bien que ses yeux abusés lui fissent voir des mouvements par éclairs. Le visage clos, les mains jointes sans se tenir, les pieds pointés sous le drap n'avaient point l'immobilité vivante du sommeil, mais cette immuable fixité qui fait peur, cette froideur totale qui glace à distance et dont les moelles de Vincent furent soudain pénétrées. Alors il se jeta dehors, en plein soleil.

Un homme charruait à la crête du coteau, pesant aux bras de la charrue que tiraient des bœufs, d'un pas égal, invinciblement; et le soc troussait la terre, gravait au sol le sillon de l'effort, le sillon chaud ouvert à la semence. Vincent l'admira d'instinct parce qu'il se mouvait et travaillait, avec l'obscure intelligence du symbole peut-être! Puis, Bas-Blanc lui sautant aux jambes, il gambada en criant et se frappant rudement la poitrine pour se sentir vivre. Mais sa mère accourut et l'interpella sévèrement :

— Es-tu fou de danser quand ton grand-père est mort! En voilà d'un sans cœur!

C'était vrai que grand-père n'était plus! Il n'avait encore songé qu'à la mort. Il fut attristé soudain et inquiet de savoir où était le vieux Vingeame et ce qu'il deviendrait. Il se rappela tout d'un coup l'écureuil, mangé par les vers, qu'il avait heurté un jour dans la châtaigneraie, et la vision repoussante du grand-père dévoré s'imposa douloureusement à lui. Il souffrit. Son père et sa mère supputaient les frais d'un repas après l'enterrement.

Vincent ne comprit que plus tard la séparation qu'est la mort en ne retrouvant plus, le soir, les bons radotages du vieillard. Cette fois, il ne lui restait plus que lui-même. Il dessina passionnément, s'appliquant à rendre par des plans et des volumes les jeux de la lumière et de l'ombre. Il se cachait toujours et, si l'on découvrait des croquis, niait qu'ils fussent de lui. Il craignait d'être traité de fainéant et battu. Il ne se trahit qu'une fois par sympathie pour un homme qui faisait des merveilles.

C'était un peintre. Vincent le surprit un après-midi d'été, installé sous un chêne, devant son chevalet. Il avait un drôle de chapeau à larges bords entouré d'un volant de lustrine verte qui lui ombrageait tout le visage. Un champ de blé foisonnant de coquelicots montait doucement en face de lui et une jeune femme noyée dans l'or de la lumière et des épis y glanait les fleurs rouges. Vincent s'arrêta net, ébloui, chancelant. Jamais il n'avait vu cela : du soleil, des vapeurs blondes, de l'espace, de la brise sur une petite toile qui paraissait immense, tant la moisson mûrissante débordait le cadre. Il demeura en extase. Les vitraux de l'église qui étaient encore pour lui les plus belles des choses cessèrent d'exister. Il regardait fixement la toile où le pinceau voltigeait et il était à ce point transfiguré d'admiration que le peintre fut saisi en se retournant.

Il dévisagea Vincent dont les yeux luisaient au-dessus des pommettes saillantes et lui dit :

— Çà t'intéresse petit?

Il dut répéter sa question. Vincent songeait à ses rêves où la nature lui apparaissait radieuse et vaste comme dans ce

tableau, lorsqu'il entendit qu'on lui parlait; il rougit et ne trouva rien à répondre. A grand'peine le peintre lui arracha son nom et quelques renseignements sur sa famille et ses occupations, puis il lui donna rendez-vous sous le chêne pour le lendemain.

Vincent l'y attendit dès l'aurore. Il arriva vers dix heures, les mains dans ses poches. Vincent fut dépité de voir qu'il n'avait pas sa toile :

— Tu connais le pays, — fit le peintre. — Eh bien! je te suis, promenons-nous!

Ils déjeunèrent à l'auberge dans un village voisin. Chez lui on attendait Vincent. Il jubilait de fierté et était si ému qu'il ne pouvait manger. L'après-midi, ils continuèrent leurs courses. Parfois le peintre croquait un arbre, un paysage sur son carnet. Vincent l'observait et il le conduisit à tous les endroits qu'il avait lui-même dessinés. Il sentait dans sa poche de pantalon ses dessins lui brûler la cuisse. Il aurait voulu les sortir, les montrer, les comparer. Il n'osait pas. Le soir le peintre s'exclama :

— Mais qui diable t'a appris à voir, petit? Tu sais ton pays en artiste!

Vincent devint cramoisi jusqu'au bout des oreilles. Il serrait ses papiers dans sa main gauche. Ah! s'il avait pu parler! Mais bien qu'il le souhaitât ardemment, il ne parvenait pas à se vaincre. Il pensa : demain, parce que remettre est le courage des timides.

Quand il vit rentrer son fils, Vingeame le couvrit d'injures et se disposa à lui administrer une râclée de maître. A sa grande surprise Vincent se rebella et lui tint tête. La joie de son cœur lui donnait des forces. Mais dans la nuit il entendit de son lit le père qui disait à sa femme :

— Faut se débarrasser de Vincent, il n'est bon à rien et devient mauvaise tête.

Alors, au matin, il courut à l'auberge du peintre. Il le trouva qui bouclait sa valise et sans rien dire il tira ses dessins de sa poche. Il y eut trois minutes de terrible silence. Le peintre feuilletait, regardait et tout à coup il éclata :

— C'est toi! toi qui fais ça!... Mais où as-tu appris ça! Ah le bougre! Toi! c'est pas possible!... Tiens, tiens, fais ma gueule!... Oui, moi, là! là!

Il lui tendait son album. Vincent avait envie de rire, de sauter, d'embrasser, en demeurant cloué sur place. Il crayonna pourtant, mais tout de suite l'autre l'arrêta en proférant :

— Il voit! il voit, le bougre!

Et empoignant le bras de Vincent :

— Allons chez toi! — cria-t-il.

Vingeame relevait du fumier le long de l'étable quand il entendit crier :

— J'emmène votre fils!

Il prit son temps, toisa le « monsieur » et répondit :

— Faudrait voir... Comme domestique?

— Comme élève!

— Qu'est-ce que vous dites?...

— Comme domestique, si vous voulez!

— Bon!... Nourri, couché, entretenu de vêtement?

— Oui.

— Et vingt francs par moi que vous m'enverrez?

— Entendu.

— Bon!... eh bien, faut signer ça!

Vincent fit son ballot. Son père et sa mère semblaient satisfaits. Ils s'embrassèrent tous à la gare. Alors, dans ce baiser si grave du départ, Vincent s'aperçut qu'il avait des parents et la mère retrouva son fils. Elle sentit frémir ses entrailles comme au temps où elle nourrissait de sa vie l'être fragile qu'elle avait enfanté. Elle lui recommanda de ne pas quitter ses flanelles et de garder pour l'hiver ses bas de laine, parce qu'elle recouvrait cette tendresse maternelle qui emmaillotte toujours l'enfant, même grandi et vieilli, pour le défendre contre la mort.

Le train parti, les derniers reflets de cette grande joie, qui avait illuminé Vincent pendant deux jours, s'éteignirent. Une sensation d'arrachement lui déchira la poitrine et tout son pays s'évoqua en lui : la rivière, la Butte aux Moines, le fournil, Bas-Blanc, Lucie, la ferme... tout son pays familier où il faisait bon souffrir... Il ne savait point où il allait! pourquoi même il partait!... et s'il reviendrait jamais!...

Le respect humain lui retenait les larmes aux paupières, mais le peintre l'ayant deviné lui prit les mains avec un bon sourire et il pleura silencieusement, très longtemps. Déjà le pays traversé lui était étranger, et, rempli sans doute par la

douleur d'autres hommes, il ne pouvait comprendre la sienne. Aussi ses larmes lui retombaient sur le cœur ; goutte à goutte, brûlantes et corrosives comme un acide.

II

Les circonstances de la vie, comme il est heureusement habituel, détournèrent Vincent de son chagrin. Ses regrets s'effacèrent, parce que, chez les jeunes hommes, le présent a toujours raison du passé, même douloureux.

Il était à Paris. Il s'en effrayait quand il y pensait, pour avoir appris, au pays, que tous les perdus de la province y émigraient, et que les honnêtes gens allaient s'y perdre. Mais, dans la réalité, Vincent s'ouvrait simplement et avec confiance à toutes les impressions nouvelles.

Elles se bornaient, au début, à l'éblouissement de la peinture.

L'atelier de Marèze lui était apparu comme un soleil. C'était une grande salle vitrée sur une face, avec un poèle en faïence blanche bordé de cuivre, dans un angle, et des tableaux sur tous les murs, jusqu'au plafond. Vincent demeura plusieurs jours en contemplation devant ces toiles. Il passait de l'une à l'autre, revenait aux premières et parfois tombait dans une extase profonde qui lui bouleversait le visage.

Marèze guettait avec une joie infinie ces émotions silencieuses qui lui révélaient une âme accordée à la sienne à l'occasion de ses propres œuvres. Souvent il suivait Vincent dans son tour d'atelier, lui désignait les études préférées, des ports et des campagnes sous les brumes d'automne ou les vapeurs d'été, en jetant :

— Et ça ! Et ça ! Comment trouves-tu ça ?

— C'est beau !

— Ah ! petit ! petit ! — criait Marèze.

Et il empoignait le jeune homme, le serrait sur sa poitrine, écoutait son cœur battre au mouvement du sien, tandis que Vincent versait des larmes chaudes qui lui faisaient du bien. Ils étaient plus unis par une compréhension commune, à peine

exprimée, que par des détails critiques ou des jugements précis.

Mais brusquement Marèze coupa les effusions.

— Allons, au travail, je ne t'ai pas amené ici pour rêver!

Vincent parla de peindre. Du coup Marèze se fâcha.

— Ah çà! te fiches-tu de moi? Ça ne sait même pas tenir un crayon et ça veut peindre! Dessiner! entends-tu! dessiner! dessiner! et quand tu dessineras comme ce bougre là, tu auras un pinceau!

Marèze montrait des sanguines de Watteau. Vincent les regarda avec défi et se mit au travail.

Il avait conservé sans honte ses habits campagnards. Il n'attachait nulle importance à sa vêture dont les domestiques se moquaient. Ils l'appelaient le *cul terreux* sans se gêner devant lui, et riaient de ses allures, parce qu'ils sentaient jalousement que cet homme, de la terre comme eux, allait s'en évader et grandir.

Vincent souffrait de leur hostilité et s'ingéniait à se passer d'eux. Le matin il faisait son lit dans la mansarde qu'on lui avait aménagée, si bien qu'il s'attira la sympathie de Jeanne, la femme de chambre, que madame avait chargée de « monsieur Vincent ».

Madame était la jeune femme qu'il avait vue glaner des coquelicots dans les blés le jour de la rencontre du peintre. Vincent l'admirait pour sa beauté et le goût de ses robes; il la vénérait pour sa douceur. Elle le nommait « le petit Vincent », le reculant au rang d'un enfant bien qu'il eût vingt ans, plus, sans doute par protection que par bonté. La veste râpée et la chemise à carreaux l'offusquaient un peu à table. Elle parla d'un trousseau, mais Marèze s'emporta.

— Pourquoi pas aussi un habit! Ai-je toujours porté des complets à la mode? Laisse lui donc son pays sur le dos le plus longtemps possible!

Vincent goûta cette réponse. Il dut pourtant accepter des chaussures légères parce que Marèze se plaignait qu'il défonçait les tapis avec ses godillots. Il en rougit comme d'une aumône, songea qu'il n'avait pas d'argent et était à la charge des autres. Dès lors, il mangea peu, travailla beaucoup, et se fit silencieux pour être oublié.

Il ne sortait pas, content du grand jardin qui s'étendait derrière l'hôtel. Il était tout encombré de fleurs très belles, asters, pois de senteur, roses et capucines qui débordaient sur les allées comme une coulée de vie multicolore. Elles l'intimidèrent un peu d'abord, comme tout ce luxe étranger qui l'entourait, mais les arbres furent tout de suite ses amis; près d'eux, il retrouvait son adolescence.

Il dessinait au jardin surtout, s'appliquant à saisir les mouvements des servantes, du jardinier ou des chiens, s'efforçant, par la justesse des plans, d'éclairer son croquis parce que Marèze lui avait dit :

— Avec deux lignes, tu entends, deux méchants traits de plume, Rembrandt fait de la lumière!

Il ne connaissait pas encore Rembrandt. Il savait seulement que c'était « un bougre formidable ». Il en rêvait, demandait à voir ses œuvres, mais Marèze s'interposait toujours.

— Non, non, pas encore! Fais ce que tu vois, ce que tu sens d'abord; rien que toi maintenant!

Et il allait au gré de son âme et le patron se récriait souvent d'enthousiasme, en feuilletant ses carnets.

Un jour, sa vieille veste craqua au coude. Il fut épouvanté parce qu'il n'avait rien pour la réparer, n'osait le dire à madame et ne voulait pas prier une bonne. Il s'aperçut alors de sa tenue qui détonnait parmi le confort. Il ne songea plus qu'à cacher sa misère comme une mauvaise action.

Jeanne, la femme de chambre, logeait aux combles sur le même couloir. Elle se gorgeait de roman feuilleton tous les soirs. Vincent exalta son courage pour solliciter du fil. Elle demanda pourquoi faire. Il chercha à mentir en rougissant. Elle dit :

— Vous avez des raccommodages?

Il hésitait, mais elle vit son coude.

— C'est ça? — dit-elle, — ôtez votre veste.

Alors pour la remercier il proposa :

— Voulez-vous que je lise?

Elle accepta joyeusement, mais dix minutes après il s'arrêtait, suffoqué par les énormités de sa lecture. C'était une histoire de filles et de souteneurs dans un argot ordurier. Il saisit sa veste réparée et s'esquiva malgré Jeanne.

Le lendemain il mit son propre broc plein à la porte de la chambre voisine parce qu'il savait que Jeanne descendait chaque matin à l'office chercher de l'eau. Il recommença tous les jours en fuyant les remerciements de la fille qui se faisait tendre. Désormais elle lui visita son linge en cachette. Vincent en fut contrarié; mais ils n'en continuèrent pas moins à s'entr'aider tacitement.

Il songea à gagner quelque argent pour se revêtir et courut le paisible quartier d'Auteuil où habitait Marèze. Il découvrit un écriteau sur la cloture d'un terrain vague : *Cannage, rempaillage, réparations de paniers.* Il entra. Des poules picoraient parmi des traces de carrés; du linge séchait sur des cordes; un chien aboya. Vincent avisa une maisonnette devant laquelle traînaient des chaises et un baquet où trempait de l'osier. Une énorme bonne femme triait du rotin sur le seuil. Elle mit les mains sur son ventre et releva ses lunettes jusqu'au bonnet pour considérer Vincent qui lui demandait si elle ne pourrait point l'employer.

Il avait un pantalon trop court marqué aux genoux, sa veste rapetassée et un chapeau déteint. Le chien grognait en le flairant. La bonne femme hésita, cria misère, mais comme il ne parlait point de prix elle crut pouvoir essayer.

Il vint l'aider quelques soirs à la suite. Elle fut contente et l'employa régulièrement tous les jours. Elle lui donnait vingt sous dont Vincent s'accommoda. Il lui fit de jolis paniers en chèvrefeuille qu'elle vendit fort cher à des fleuristes, sans l'augmenter.

Marèze s'aperçut vite de ces sorties quotidiennes bien que Vincent se cachât. Il plaisanta le jeune homme qui s'affligea des suppositions du patron, sans oser les détruire.

— Amuse-toi, mon gaillard, — disait Marèze, — mais avec précaution et rappelle-toi que tu appartiens à la peinture!

Au bout d'un mois il acheta, chez un soldeur du quartier, un complet informe. Madame éclata de rire en le voyant flotter dans cet habit démodé et Marèze tempêta :

— Où as-tu décroché ce sac? Tu ne pouvais donc pas parler, Hélène t'aurait accompagné!... Et maintenant tu n'as plus le sou?

Vincent ne répondait pas, accablé.

— Entends-tu? Qu'est-ce qui te reste de mes cent francs?

Du coup, Vincent ne comprenait plus. Il regardait Marèze, étonné.

— Oui, fais l'épaté! Tu as tout boulotté! Tu vas bien mon garçon!

— Je vous jure que je n'ai jamais eu cent francs, — articula Vincent.

— Quoi! quoi! le billet du tiroir?

— Je n'y ai pas touché.

Marèze sauta vers l'escalier. On l'entendit monter puis descendre à la charge. Il brandissait un billet bleu et criait :

— C'est trop fort! c'est trop fort! tu refuses mon argent! Monsieur est susceptible; on glisse quatre sous parmi ses affaires et il les dédaigne! Oui, je sais, ta fierté! Eh bien, va la traîner ailleurs ta fierté, si je ne suis pas même bon à te nourrir!

Marèze marchait à grands pas, gesticulait, le sang au visage. D'un coup de poing il fit bondir ses palettes sur la table, et comme Vincent restait immobile et très pâle, il le chassa :

— Fous l'camp! fous le camp, je ne veux plus te voir!

Mais un quart d'heure plus tard, au moment où Vincent allait sortir il le saisit, l'embrassa en disant tout bas :

— Moi qui t'aime comme un père... comme un père!... Est-ce qu'on refuse quelque chose à son père?

Et le soir, en dînant, il dit à sa femme :

— Hélène, tu t'occuperas de l'habiller! c'est un enfant...

Puis il ajouta pour Vincent :

— J'ai prévenu la marchande de paniers; elle ne t'attend plus désormais :

Ce fut un coup pour Vincent. Il s'empourpra tandis que le patron poursuivait :

— C'est bien ce que tu as fait là, petit, mais n'aimes-tu pas mieux veiller avec moi?

Et parce qu'il savait que les sensibles s'ingénient à se rendre la vie impossible, Marèze s'avisa d'un parti pour endormir l'âme de Vincent. Il prit deux de ses dessins et lui rapporta cent francs le lendemain en proclamant :

— Vendus, petit! empoche toujours ça, nous recommencerons.

Vincent fut tout joyeux et fit des projets; mais il lui vint soudain une émotion nouvelle.

Il pénétrait dans l'atelier, dont il avait l'entrée libre, quand il se trouva face à face avec une femme nue qui se chauffait le dos au poêle. Elle lui dit bonjour; mais tout saisi, sans répondre, il cherchait à sortir quand la voix de Marèze retentit :

— Du nu aujourd'hui, petit, crache un peu dans tes mains!

Le modèle prit la pose. Vincent ne voyait que la femme. Elle était jeune, d'une beauté virginale parfaitement à point, et à la veille d'un épanouissement pour une maturité splendide. Son visage se distinguait par une bouche charnue, un menton lourd et des yeux gris. Elle sourit à Vincent pour son effarement, ce qui le rendit très malheureux.

Il vivait solitaire et malgré l'emprise de l'art, les inquiétudes des jeunes hommes le visitaient parfois. Il eut beaucoup de peine à se concentrer sur son papier; le sang lui battait trop au cœur. Mais quand il découvrit la merveille de la chair dans la lumière, l'harmonie des lignes, la coloration des modelés, le moelleux profond et à la fois la tenue ferme de la matière, alors il ne fut plus qu'un regard.

Par la suite pourtant, il observa la femme de chambre qui l'entourait de prévenances frôleuses d'autant plus qu'il l'ignorait. C'était une blonde assez jolie avec le tablier à bavette et la robe noire. Jeanne avait ces yeux flottants qui chavirent au moindre baiser et cet abandon d'allure qui fait tendre les bras alentour. Effrayé de ces promesses, Vincent se verrouilla la nuit dans sa chambre; mais il se plut davantage à lui monter de l'eau chaque matin.

A propos, Marèze l'emmena dans Paris et aux Musées.

Il s'étonna d'abord de la médiocrité des collections, et d'être déçu par bien des toiles dont il avait lu merveille. Et quand Marèze lui révéla les luttes d'un Manet, la réprobation d'un Cézanne, l'oubli d'un Millet, son cœur creva de désespoir et il sanglota parce qu'il sentit d'un coup sur lui toute la souffrance des aînés.

Qu'avaient donc les hommes à fermer les yeux délibérément, à repousser systématiquement tout ce qui venait de la

vie, pour s'attacher à une imitation exténuée des anciens maîtres? Vincent n'en revenait pas qu'il fallût combattre pour imposer un art de production, non de reproduction, tant il lui paraissait normal d'exprimer les êtres et les choses dans leur apparence, avec tout ce qu'elles dévoilent de profond et d'intime à qui sait voir. Rembrandt, Velasquez, Chardin, Van deer Meer n'avaient rien fait d'autre, et quel éblouissement de les découvrir, de retrouver dans leurs chefs-d'œuvre avec sa propre vision l'émotion même qu'on porte en soi!

Vincent fut frappé en pleine intelligence au point qu'il en perdit la tranquillité et délira dans son sommeil. Tous les jours il retournait au Musée s'enivrer et les gardiens devaient le mettre dehors aux heures de fermeture. L'un d'eux, qui le bouscula un jour dans son extase, reçut une gifle retentissante. Vincent fut conduit au commissariat où Marèze dut le réclamer. Il regretta son acte, fit des excuses à l'homme et entreprit, par compensation, de lui communiquer les joies de son âme.

Devant le *Ménage du Menuisier* ou l'*Infante Marguerite* il tint de longs discours qui étaient moins des théories critiques que des exultations enthousiastes, le jaillissement impétueux de toutes les forces soulevées de sa sensibilité. Il ignorait qu'on riait autour de lui et la confiance le soutenait; mais les gardiens, après l'avoir cru dangereux, le désignaient d'un mot qui méprisait sa passion inoffensive :

— C'est le piqué!

Maintenant il fallait que Vincent peignît. La méditation des grandes œuvres avait déterminé une hantise, puis un besoin intolérable qui le faisait rôder autour des palettes. Il pria le patron qui répondit :

— On verra ça! dessine toujours!

Vincent jeta ses crayons, déchira un album, puis il se terra sous la tonnelle du jardin pendant deux jours.

Le mois de mai éclatait avec violence dans les corbeilles et les plates-bandes. Marèze plantait par nappes les fleurs qu'il aimait à peindre. Il y avait un champ de roses, un tapis de tulipes, des bosquets de lilas mauves et de cytises aux grappes d'or qui envahirent si bien les yeux de Vincent que le troisième

jour il vola des couleurs qu'il étendit sur un fond de boîte.

L'hôtel dormait encore le lendemain lorsque Vincent fit sa première pochade. Le pas du jardinier l'avertit de l'heure. Il cacha son attirail dans le poêle de la serre.

Ce jour-là, Jeanne ne trouva pas d'eau à sa porte, ni les jours suivants. Vincent se prêta sans frayeur à ses questions alarmées parce qu'il était loin d'elle.

— Il faut que je fasse des fleurs, — lui dit-il, — des fleurs, au soleil, et surtout de la fraîcheur, de la brume... qu'on ait l'impression d'ouvrir une fenêtre au saut du lit, comprenez-vous?

Elle l'admira davantage parce qu'elle le comprenait moins.

Marèze s'occupait peu de lui, absorbé par un portrait qui le mettait de méchante humeur. C'était sa femme, tout en noir, dans un fauteuil de paille adossé à une verrière voilée de toile écrue, en plein midi. Elle semblait flotter dans l'air doré, tache violente et pourtant fondue dans l'ambiance aux contours.

Libre, Vincent poursuivait sa peinture en cachette, aux premières heures du matin. Il peignait sur des planches, ou des cartons qu'il continuait à entasser dans le poêle de la serre. Mais, un après-midi qu'il regardait l'étang, il entendit Marèze l'appeler à tue-tête :

— Vincent! Vincent!... Où est-il le bougre?

Vincent accourut. Le gilet ouvert, sans chapeau, Marèze criait sur le perron malgré le soleil. Ce devait être grave; Vincent fut inquiet.

— Ah! ah! te voilà! garnement! Allons! plus vite que ça, monsieur le désobéissant!.. Hein! c'est toi qui commandes ici, c'est toi qui enseignes! Marèze? une vieille baderne! n'est-ce pas jeune fourbe!...

Il le poussa dans l'atelier. Vincent vit d'un coup toutes ses études alignées le long du mur. Il eut pour la première fois conscience de sa tromperie et fut accablé par sa faute. Toutes les bontés de Marèze lui remontaient à la surface du cœur comme des bulles : il se sentait gravement coupable. Derrière lui, le patron regardait, les yeux clignés, et Vincent qui s'attendait à une tempête, l'entendit prononcer doucement :

— Tu seras un grand peintre, mon petit. Je n'aurais pas

trouvé ça, moi... Quelques détails à mettre en ordre, par-ci par-là; je te montrerai... Tout de même c'est très beau!

Il parlait ainsi, avec conviction et mélancolie, déjà respectueux du génie qu'il sentait grandir à ses côtés comme un chêne qui retient tout le soleil dans son feuillage et répand de l'ombre autour de lui. Vincent tremblait d'émotion. Ils se donnèrent la main parce que les mains, avec leurs étreintes souples, se disent des choses fortes et profondes que les baisers mêmes ne contiennent pas.

Vincent composa une toile à son gré. Il réalisa l'œuvre préparée par ses études matinales : *le Jardin*. A son insu le patron le fit admettre au Salon, et le jour du vernissage il emmena le jeune homme avec lui.

Vincent fut ébahi par toutes ces salles où s'entassaient pêle-mêle des milliers de peintures. Il mit du temps à découvrir une bonne chose parmi le fatras et, déconcerté, il demanda qui exposaient :

— Mais, nos maîtres, — fit Marèze, — et d'un bout à l'autre de l'année les Salons se succèdent et regorgent!

— Où donc sont les artistes?

— Je ne sais pas!... Ici je n'en connais qu'un seul.

Et il le conduisit dans une dernière salle où Vincent vit son œuvre.

Elle éclatait sur la cimaise, franche et crue, ouvrant des perspectives de boulingrins tendres tachés par des massifs de tulipes, de roses, et la coulée moutonneuse des capucines naines déferlant sur l'allée. Et par-dessus un mur treillissé d'espaliers, un arbre, au loin, et le ciel laiteux, sans fond, des matins d'été entraînaient le regard.

Vincent se sentit frémir jusqu'aux entrailles d'émotion et de fierté à la fois. La splendeur de son œuvre si manifestement au-dessus des autres le touchait naïvement après le grand choc de la surprise. Elle attirait comme un phare au fond de la salle, et la foule se portait vers elle dans un éblouissement presque inconscient.

Alors Vincent se sentit fort dans ses muscles, dans son cerveau, et dans son cœur. Le génie créateur tressaillit profondément en lui, et le monde lui apparut comme une boule de glaise qu'il modelait à la puissance de ses mains selon

l'idéal de la beauté parfaite. Et pendant un instant, dans l'équilibre conscient de ses facultés exaltées, il comprit et aima comme un dieu.

Autour de lui, on riait discrètement. Des mots dominaient le tumulte sourd :

— Décadence de l'art!... Plus de discipline!... Mort des Salons!... Ah! nos vieux peintres!...

Marèze voulut l'entraîner. Il résista, les sourcils froncés, avide d'entendre. En vérité, était-ce bien de lui qu'on se moquait? de ce cher jardin où il avait mis à la fois toute la luxuriance des couleurs et l'intimité d'un enclos qui contient les goûts et les rêves d'un homme? Il crispait ses poings, blémissait, au moment où un importun, reconnaissant Marèze, s'écriait :

— Ah! mon cher maître, que fait donc le jury? Admettre ça! Ma parole on se croirait chez les fauves!

— Imbécile! triple imbécile! — hurla Vincent dans ses oreilles, — on devrait te crever les yeux puisque tu n'es pas digne du soleil!

Ce fut un scandale. La foule oscilla, toutes les faces roulèrent vers Vincent et des garçons accoururent. Mais empoignant son élève au bras, Marèze s'ouvrit un chemin, courut à la sortie et le poussa en voiture.

Maintenant Vincent tremblait de sa folie et redoutait Marèze. Ils ne se parlèrent pas durant tout le trajet et le patron ne rappela jamais la chose. Il ne voulait pas donner raison à Vincent qu'il approuvait en secret.

La presse fut muette sur *le Jardin*. Deux journaux seulement l'éreintèrent. Vincent ne pouvait comprendre que sa toile, étant la plus belle, ne triomphât pas. Il était jeune et avait l'orgueil des forts. Il devint mélancolique et refusa de peindre malgré les exhortations de Marèze et de sa femme qui s'efforçaient, en outre, de le distraire. Le premier y arrivait par des conversations sur l'art qui exaltaient Vincent. Devant Hélène il se dérobait. La beauté et la douceur de la femme avaient éveillé peu à peu en lui un sentiment qui était plus que du respect et de l'admiration. Il avait pour elle une sympathie d'homme dont il se défiait et, dans ce cas, livrer sa peine à une femme qui la comprend, c'est tenter l'amour.

Voilà pourquoi Vincent fuyait la tendresse, maternelle pourtant, de « madame ».

Or, un deuxième choc acheva de le désemparer. En fouillant parmi les cartons du patron, il tomba, au fond d'un tiroir, sur une pile de dessins. Il les reconnut d'emblée pour les siens, mais avec stupeur. Il les compta : il n'en manquait pas un. Les cent dessins pour lesquels il avait touché mille francs et que Marèze prétendait avoir vendus étaient là.

Vincent éprouva d'abord un froissement à cette découverte puis, à la réflexion, la reconnaissance pour Marèze l'emporta parce qu'il fut touché de la forme délicate du bienfait. Et sentant qu'il devait l'ignorer pour laisser la joie du maître intacte, il replaça les dessins et ferma le tiroir.

On l'aimait donc bien dans cette maison où l'affection prenait des ménagements pour le servir? Ici Marèze se cachait pour lui faire du bien, et là-haut dans sa petite chambre, il retrouvait partout les soins secrets de Jeanne. Ah! s'il avait osé leur crier ses remerciements et sa détresse! se blottir dans leurs bras et parler avec son amour! Mais comme tous les jeunes gens, il avait honte de son cœur. Et celui-ci, pourtant, était si plein, si lourd qu'il lui pesait dans la poitrine.

Le soir, il montait vite à sa mansarde parce qu'on cherche l'isolement quand on se sent déjà seul.

La nuit d'été envahissait la chambre, douce et violemment parfumée d'acacia. Le ronflement d'une chauve-souris passait parfois près de la fenêtre où Vincent s'accoudait. La cité vivait sourdement au large et les mondes mystérieux pullulaient dans l'infini. C'était le calme silencieux dont un bruit perdu révèle soudain l'écrasante immensité.

Là-bas, une petite lumière rouge flottait haut dans les ténèbres. Une fenêtre éclairée : veilleuse d'espoir, de travail ou de malheur; minuscule lueur humaine qui sollicite l'imagination et fait penser au navire sur l'horizon.

Vincent s'amollissait à ces impressions vagues et pleurait sur lui-même. Il avait à la fois du dégoût et de l'amour pour les hommes. Il leur en voulait de ne pas le comprendre et aurait étreint avec joie le premier venu, car il perdait pied dans la débâcle de ses sentiments contradictoires. Ce fut le moment où Jeanne vint à lui.

Elle avait entendu des sanglots du corridor. Elle ouvrit la porte et le prit dans ses bras. Il se laissa faire : c'était un enfant qui avait besoin d'être bercé. Mais elle éveilla bientôt l'homme et Vincent ne la repoussa point parce l'amour s'était fait consolation.

Ils s'éveillèrent dans le même lit le lendemain. Ils se regardèrent avec chacun aux lèvres un sourire de gratitude et s'embrassèrent. Et ils ne soupçonnèrent pas qu'ils se remerçiaient déjà de bonheurs différents parce que les baisers, même qu'on croit sincères, sont hypocrites.

III

Vincent puisa dans ces dernières aventures la force de s'en aller seul par la vie.

Il quitta Marèze malgré les prières et d'autant plus vite que le peintre fit insister Hélène. Depuis son initiation, Vincent ne pouvait voir une femme sans chercher, d'abord et d'instinct, par quoi elle était désirable. Madame n'échappa point; et de plus, son cœur tendait à Vincent le piège banal de l'amour où trébuche toujours notre corps. D'autre part il ne voulait plus être à charge, ni recevoir d'aumônes, même déguisées. Enfin, il s'était juré de prouver à sa famille qu'un artiste peut gagner sa vie comme un maçon. Il partit.

Marèze l'installa à Montparnasse, le meubla, paya le loyer de force et l'abandonna péniblement après l'avoir embrassé.

— Et puis tu sais, petit, Marèze sera toujours là! Bon courage!

Le soir, le peintre et sa femme sentirent un vide à leur table. Elle s'apitoya sur le jeune homme et parce que Marèze jeta bruyamment :

— Bah! ça lui fera du bien de voir la vie de près!

Elle connut tout le chagrin de son mari, car ce sont les pensées les plus douloureuses qu'on écarte avec désinvolture.

Vincent habitait une maison d'artistes ou vingt ateliers se superposaient. Au fond du sien s'élevait une soupente que remplirent le lit et la commode. Une lucarne regardait les toits de ce côté, tandis que devant, le vitrage donnait sur une

cour profonde où du lierre noircissait le long de murs humides.

Vincent connut ses voisins au robinet du palier. Ils y venaient chaque matin remplir leur broc. C'étaient des jeunes gens chevelus, et taciturnes, peut-être parce qu'ils pensaient, ou simplement craignaient de décrocher leur pipe; des femmes maigres et excentriques. Parfois des chants sonnaient gaiement toute une journée; quelque ripaille grondait de rires et de cris la nuit entière; mais la plupart du temps la grande bâtisse demeurait lourdement calme sur les milliers de rêves qu'elle couvait.

Vincent ne se lia point d'abord, par défiance et besoin de travailler. Il se cloîtra, seul avec son effort. Il poursuivait une œuvre commencée chez Marèze, un matin de soleil levant que Jeanne sommeillait nue sur le lit de sa chambre. Frappé par la splendeur de cette chair libre dans la lumière légère, il avait fait une première pochade et avait obtenu de la fille qu'elle reposât les jours suivants.

Jeanne ne savait d'ailleurs rien lui refuser. Elle était amoureuse avec soumission et se résignait facilement pour une caresse. Câline et frôleuse comme une chatte, elle s'attachait obstinément à l'homme qui lui procurait la joie. Aussi, lorsque Vincent décida de s'en aller, elle s'entêta pour le suivre, imaginant mille projets de ménage, comme en rêvent tous les amants, en marge de l'expérience.

Vincent eut de la peine à ne pas céder. Outre qu'il avait du goût pour Jeanne, son cœur et nos vieux instincts d'animal social l'inclinaient à la vie commune avec sa compagne. Mais la honte de quitter le toit du bienfaiteur avec la femme de chambre fut plus forte; et puis il craignait l'entrave dans son labeur.

D'ailleurs, dès l'instant qu'il se mit à peindre la jeune femme, Vincent ne la regarda plus avec les mêmes yeux. Elle devint plus pour lui le modèle que la maîtresse et la préoccupation de l'œuvre fut désormais toujours entre eux.

Jeanne le comprit et s'en affligea. Elle redoubla ses gentillesses tristes d'amante qui sent l'amour échapper, et s'ingénia en mensonges auprès de madame Marèze pour rejoindre Vincent le plus souvent possible.

Elle arrivait le matin de bonne heure ou tard dans la soirée, tambourinait des doigts à la porte pour s'annoncer et, sitôt entrée, se jettait sur Vincent avec le froid de l'automne aux joues et dans les cheveux. C'étaient alors sur la mine du jeune homme, sa barbe, l'emploi de son temps, des questions puériles qui, après l'avoir amusé, l'exaspéraient. Parfois elle apportait des friandises dérobées à l'office. Au début, il l'avait grondée; mais elle avait répondu avec un étonnement si inconscient : — Comment? c'est pour toi mon chéri! — qu'il n'avait rien ajouté, devant cette croyance à l'amour par delà l'honnêteté et la justice.

Maintenant, dès qu'elle était à l'atelier, il ne pensait plus qu'à travailler.

— Déshabille-toi, veux-tu?

Et il l'encourageait, par quelques caresses, à s'étendre rapidement nue sur le lit; et elle faisait à son gré, dans l'espoir de terminer la séance par des étreintes. Mais Vincent fronçait le sourcil, parlait sèchement, s'absorbait au point qu'il ne voyait plus Jeanne, et ne s'interrompait que lorsque la fatigue lui courbaturait le cerveau. Alors il s'allongeait près d'elle, la tête lourde, et s'endormait.

Il recommença vingt fois sa toile sans découragement, acharné à fixer cette beauté fugitive que l'esprit n'atteint vraiment que par intervalle. Enfin il dit un jour :

— Ça y est!

Et il parut soudain tout léger et rieur, parce que les œuvres d'art qu'on porte en soi alourdissent et troublent comme les enfants des femmes, jusqu'à la délivrance.

Il laissa trois jours de suite sa toile sur le chevalet. Ce fut pendant ce temps qu'un voisin vint quêter chez lui pour l'enterrement d'un camarade mort de misère dans les mansardes. C'était un peintre aussi, que le propriétaire n'avait point chassé, malgré sa dette, parce qu'il se doutait bien qu'il n'en avait pas pour longtemps. Vincent apprit qu'il se nourrissait de croûtes de pain trempées dans l'huile et se vêtait de rebuts. Il avait discrètement aidé la mort avec une poignée de charbons mendiés à la concierge. Vincent fut impressionné et donna largement. Alors le quêteur, qui contemplait obstinément la femme nue du chevalet, demanda :

— C'est vous qui faites ça ?

— Oui, — fit Vincent.

L'autre ne répondit pas, mais son visage s'éclaira d'admiration et il se retira presque cérémonieusement, en s'excusant.

Il revint peu après, pour annoncer l'heure de l'enterrement et s'inquiéta de ne plus voir la toile.

— Elle est partie ?

Vincent la lui montra, tournée au mur.

— C'est pour le Salon ?

— Non.

— Pour vendre ?

— Non.

— Ah !...

— C'est pour moi, — dit doucement Vincent.

Le lendemain ils se retrouvèrent dans la chambre mortuaire, un réduit, sous le toit, éclairé par un chassis à tabatière. Il y avait, dans un coin, une antique malle en cuir poilu et un hamac au plafond. On avait mis le cadavre par terre, dans un vieux drap de charité, sur lequel s'étendait une barbe broussailleuse qui mangeait la face creuse, comme une mauvaise végétation. Sur le mur pendaient les portraits d'une vieille femme en bonnet et d'une fillette, deux peintures surtout remarquables par l'expression de bonté placide et cette hauteur calme du même front qui dominait aussi le visage ravagé du mort.

Une atmosphère de misère, irrespirable, étouffait la vie dans les poitrines. On n'entendait que le frottement du plancher et les pas, au dehors sur l'escalier de bois. Les jeunes gens passaient, contemplaient la scène dans le jour gris, et sortaient vite, angoissés par cette loque abattue à leurs pieds, et si longue vue de haut, qui avait été un frère plein d'espoirs et de rêves comme eux et beaucoup mieux doué que la plupart d'entre eux.

Vincent ne put aller au cimetière ; la douleur lui coupait les jarrets. Il descendit chez lui et s'affaissa sur une chaise. Il pensait qu'il avait derrière lui des parents, Marèze, qu'il avait mangé toujours à sa faim et dormi commodément et que des bras s'ouvriraient encore, à l'occasion, pour le recueillir. Il fut effrayé de l'indifférence des hommes dans la triste fin de cet artiste solitaire. Ce n'était pas sa mort en soi qui l'affectait ;

il ne la redoutait pas pour lui-même. C'était qu'on l'y eût condamné à force de rebuffades et d'insouciance, comme un chien qu'on chasse, à coups de botte, de la table où il quémande, au passage, sans se soucier s'il mangera ailleurs. Et pourtant alentour, des hommes s'agitaient dans une vie gâcheuse, des hommes tout ronds d'égoïsme et de graisse, inaccessibles. Étaient-ce des méchants?... Même pas sans doute! Mais voilà, ils ne savaient pas, ils ne comprenaient pas...

Vincent retrouvait dans toutes les mauvaises actions humaines, depuis la simple vexation jusqu'au crime, la même incompréhension. Si on l'avait maltraité au village, si on avait ri du *Jardin* au Salon, c'est qu'on ne l'avait pas compris, car ceux-là qui savaient, son vieux grand-père et Marèze, avaient toujours été bons à son égard. Et maintenant, il voyait les hommes tuer tranquillement un frère qui avait une âme.

Alors pour la première fois Vincent songea qu'il faudrait les prêcher peut-être, répandre parmi eux la parole qui éclaire.

Un peu plus tard, comme il sortait, il rencontra la concierge qui emportait les deux portraits de la mansarde. Il lui en offrit cinquante francs sur le champ. Elle déplora d'abord les avances qu'elle perdait, puis accepta joyeusement. Vincent pendit les toiles au mur de son atelier comme on marque une date au calendrier de sa vie. Il les considéra longuement et dit :

— Il avait bien du talent, et il n'a pu gagner son pain, même à la sueur de son front...

Deux jours après le voisin revint. Il se nomma : Guillaume Coster, et dit qu'il était du Nord. Il pria Vincent aux réunions qui avaient lieu chez lui, tous les vendredis soirs, et ajouta :

— Vous savez, je vous aime beaucoup, parce vous faites ce que je sens, — et il désignait les études de Vingeame. — Moi, je ne peux pas... Ça chante pourtant là-dedans! — et il se frappait la poitrine. — Mais ma main ne veut pas écrire la chanson...

Ils allèrent tous deux travailler devant la nature. Vincent était attiré par la Seine. Il avait appris à la rivière de son pays la magie de l'eau qu'un souffle, une ombre, un rayon transforme d'instant en instant. Ici, c'était le fleuve fuyant, devant

lequel les hommes ont bâti leurs palais, parce que le spectacle de sa vie est toujours neuf; c'était le fleuve puissant aussi, qu'ils ont emmuré et condamné à porter leurs fardeaux.

Des gens baguenaudaient autour d'eux parfois et Vincent leur parlait du grand fleuve qu'il désignait à larges gestes, leur révélait la couleur, la forme des objets et les harmonies d'ensemble, tandis qu'il jetait sur un carton des taches ardentes, une juxtaposition de volumes avec ici ou là un détail essentiel qui animaient ses pochades tels les yeux un visage. Ah! comme il se sentait fort! comme il laissait déborder ses sensations, heureux de les réaliser sur la toile, heureux de les dispenser aux gamins, aux traîne-savates et aux vieux qui l'écoutaient avec intérêt parce qu'il les distrayait de leur misère.

— Tu as vu, — disait Vincent au retour, — ils ne riaient pas ceux-là! Ah! s'ils pouvaient tout comprendre!

Il bâtit ainsi une œuvre forte qu'il nomma *le Fleuve*. Marèze supplia pour qu'il l'exposa. Vincent refusa obstinément et la tourna contre le mur, par-dessus *la Femme*, « ne voulant pas, disait-il, se livrer aux bêtes une seconde fois ».

Marèze devint inquiet. Il ne savait pas comment renouveler les ressources de Vincent qu'il pensait épuisées. A la vérité, elle duraient encore, tant il dépensait peu. Il prenait ses repas chez un marchand de vin où déjeunaient des balayeurs qui s'endormaient à table, la panse lourde, ou, repoussant leur couvert, bien calés et la pipe aux dents, patoisaient avec le patron, car ils étaient pays.

Vincent, d'ailleurs, ne songeait point à ses finances. A peindre il vivait tranquille. Il n'avait pas, non plus, l'inquiétude de ceux qui ont renoncé leur premier idéal. Il avait été élevé par la nature. Il ne cherchait pas Dieu : il le portait en lui.

L'insistance de Jeanne était son seul ennui. Elle se cramponnait à lui, d'autant plus fort qu'il s'en détachait, avec cette maladresse des femmes qui redoublent leurs caresses pour retenir l'homme qu'elles en ont écœuré. Il était excédé par les bras au cou et les âneries câlines. Il voyait sa maîtresse sans illusions, avec ses doigts et ses propos crasseux. Elle lui faisait de la peine, à tisonner obstinément des cendres froides, et il l'étreignait encore, par pitié. Mais le jour où cette obsession

devint épuisante, il se dressa férocement devant l'amour qui traversait son art :

— Eh! tu ne vois donc pas que tu m'excèdes?

Elle ne le voyait sans doute pas avant qu'il le lui eut crié. Elle se leva, le visage convulsé, puis, tout d'un coup, déboula l'escalier en sanglotant.

Une heure après Vincent courait à sa poursuite. Il battit le quartier, les boulevards, les rues, descendit jusqu'aux quais et, au hasard, fonça dans Paris. Il ne rentra que le soir, exténué et dit à Coster :

— Je suis un misérable, j'ai tué une femme...

Il n'avait pas trouvé Jeanne et redoutait son désespoir. Il alla découvrir la toile où il l'avait peinte, pour alimenter son chagrin de souvenirs précis. La femme était splendide, large de hanches, à la fois féconde et fauve, créatrice et mangeuse d'hommes. Vincent contempla longtemps son œuvre et prononça :

— Maintenant, je vais faire *l'Homme*.

Il ne pensait déjà plus à Jeanne. Et d'ailleurs elle pouvait bien disparaître après avoir inspiré le génie d'un Vingeame et rempli, sans doute, sa fonction dans le tourbillon des mondes.

Vincent fit *l'Homme*. Il le peignit sur l'âpre terre, pesant aux bras d'une charrue, tout en charpente et en muscles mais le front clair levé, travailleur acharné dont la beauté est dans la lutte, car la vision gravée du laboureur qui rayait le coteau, le jour de la mort de son grand-père, refluait à ses yeux, du fond de cette mémoire inconsciente où se cristallisent les chefs-d'œuvre. Et un autre souvenir, encore plus lointain, se levant des réserves de l'enfance, de ces couches profondes de sensations où nos imaginations et nos pensées ont leurs racines, il fit *le Pain*.

La miche dorée, rayonnant d'une lumière discrète dans sa pâte dilatée, éclairant le briquage roussi du four, la maie engluée de farine, les jattes d'osier et les fagots; la miche, apparue derrière le vantail de fer, comme un soleil à l'enfant des hommes qui la convoite d'une porte entre-bâillée où le jour est gris. Et avec une tache lumineuse qui révélait des formes vagues alentour, Vincent rendit tout le miracle du froment et tout l'espoir de notre vie.

Puis il tourna ses toiles par-dessus les autres, au fond de l'atelier.

Marèze criait à la folie, Coster le conjurait d'exposer. Vincent répondait toujours :

— Puisqu'ils ne comprendront pas!

— Ah ça! — ripostait Marèze, — prends-tu tous les gens pour des imbéciles?

— Non, mais ils ne savent pas... Il faudrait les cultiver, les prêcher peut-être!...

Or un matin, il compta ses derniers sous. Le soir il refusa d'accompagner Coster au restaurant sous prétexte de travail. Mais Guillaume le surprit, un peu plus tard, à manger un petit pain trempé dans du lait. Talonné par l'inquiétude, il prévint Marèze.

Celui-ci dépêcha un marchand de tableaux à Vincent. C'était Godenheim, trafiquant notoire et expert distingué. Il portait le haut de forme enfoncé jusqu'à la nuque et de l'or sur un ventre qui débordait la jaquette. Il accompagnait chacun de ses pas d'un mouvement de canne, comme s'il marchait sur trois pattes; et il lorgnait à l'aide d'un face à main d'écaille.

Il fit lentement le tour des études accrochées au mur et dit sur deux tons .

— Bigre!.... Bigre!...

Et avisant les toiles retournées, il saisit la première.

— Laissez cela, — fit Vincent, — ça ne vous intéressera pas.

— Mais tout m'intéresse, mon cher enfant, tout...

Il découvrit *le Jardin*, *la Femme*, *l'Homme*, *le Fleuve*, *le Pain* et brandit sa canne.

— Saperlotte! encore un qui va me ruiner! C'est trop beau pour laisser ici et c'est invendable, invendable!

— Mais je ne tiens pas à les vendre.

— Et l'Art! mon enfant, l'Art qui perdrait ces choses!... Tous les mêmes les artistes! ils ne comprennent rien qu'à leur peinture! Mais je les aime, moi, je suis là; je vous sauverai, comme les autres! Tenez, on va organiser une petite exposition. Oh! ne vous illusionnez pas, nous ne sommes plus au temps des ferveurs, mais tout de même!... Vous avez des rentes?

Vincent rougit et fit non de la tête.

— Naturellement, ils n'en ont jamais! Pas même de quoi attendre!

Godenheim lorgna des études de nouveau, décrocha des fleurs et mit cinq louis sur la table.

— Vous savez je ne regarde pas à l'argent quand ça me plaît!

Il offrit un cigare à Vincent, lui tapa sur l'épaule, secoua ses mains et s'en alla aux anges, le carton sous le bras, en répétant :

— J'ai fait une découverte, une vraie découverte!

L'après-midi on vint chercher les toiles de Vincent qui demeura triste à les voir partir, puis il sortit, désemparé et très sensible, comme après une rupture.

Quand il rentra, Coster était là pour lui parler de gloire. Il semblait qu'il fit sienne l'affaire de l'exposition et, attestant l'astuce de Godenheim, il certifiait le succès. Et Vincent disait :

— Oui, il faut en avoir pour les imbéciles!

Mais ces paroles désabusées lui tombaient seulement des lèvres, car il croyait en effet, tout au fond de lui, à l'aurore d'une ère nouvelle; et quand il reçut de Godenheim un mot qui l'avisait que « ça marchait mal et qu'il faudrait patienter », il n'en fut pas déçu.

Il savait que maintenant les hommes n'étaient pas prêts, qu'ils passeraient devant lui comme ils avaient passé devant ce camarade dont il conservait les deux toiles en témoignage de son martyr. Il médita devant les portraits de la fillette et de la vieille en bonnet dont les yeux contenaient des âmes mystérieuses; ils se souvint des attentions qu'éveillaient ses enseignements sur les berges de la Seine; et tout chaud d'espoirs grandioses il prononça :

— Ils m'attendent!

Et Vincent Vingeame descendit dans la rue pour prêcher les hommes.

MARC ELDER[1]

(A suivre.)

1. Prix Goncourt, en 1913.

LETTRES[1]

(1871-1877)

A Charles Ferry.

Athènes, 11 juillet 1872.

Il n'y a qu'une calamité, c'est l'absence de nouvelles. Je ne croyais pas que la Grèce fût si loin. Des courriers, tous les dix jours, pas de dépêches télégraphiques régulières : je ne pensais pas qu'Havas pût me manquer à ce point. Je n'ai su que par une dépêche assez obscure, reçue par la chancellerie grecque et obligeamment communiquée le grand fait des jours passés, le traité franco-allemand[2]. Qu'en dit-on en France? L'étranger y voit le complément des grandes choses faites par la France — ils disent crûment : par M. Thiers — depuis un an. L'admiration qu'inspire le petit roi est une des passions de l'Europe, en ce moment, et la France est un sujet d'étonnement, très touchant et très consolant par la candeur même avec laquelle il se produit. On veut bien nous traiter en revenants et nous dire que nous sommes une boîte à surprises. On a peine à y croire, mais l'Europe qui commençait à sentir que la France était trop absente, sourit, l'Allemagne exceptée (et l'Angleterre), à cette résurrection qu'elle regarde comme

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

2. La convention conclue le 29 janvier 1872 à Versailles pour le paiement de l'indemnité de guerre et l'évacuation du territoire.

un prodige. Du dehors je t'assure que la question des matières premières compte pour peu de chose dans la vie d'un peuple, que l'impôt sur le revenu n'a rien de commun avec sa grandeur, et qu'on peut sans perdre l'espérance, consentir au service de cinq ans. Les gens qui nous regardent sont beaucoup plus frappés de la réception faite par le président aux délégués de la droite, ils pensent que c'est un grand point d'avoir la République, quand même on commencerait par n'avoir que le mot et très peu la chose.

Quant aux peuples, dans ce bassin de la Méditerranée, parmi ces races italiques ou grecques, que la France a réveillées, galvanisées, tirées du sépulcre, il n'y a entre eux et nous que l'épaisseur d'une assemblée, et d'une politique dont les tendances ultramontaines s'étalent avec impudence, comme si l'ultramontanisme n'était pas, en Orient, en Italie, plus encore qu'à Paris, la source de toute impopularité, de toute faiblesse et de toute décadence.

Tu es mélancolique, mon bien cher, tu te trouves seul. Que dirais-tu, si tu vivais, comme moi, au bout du monde habitable?

Athènes est bien plus petite, bien plus « province », que Toulouse. Au point de vue de ce qu'on est convenu d'appeler les ressources, c'est un chef-lieu d'arrondissement. L'Europe n'importe ici que sa camelote; les magasins, qui visent tous aux façons occidentales, feraient rougir Raon-l'Étape. Pour tout amusement, pour tout spectacle, et pour tout Opéra, pour seul et unique lieu de plaisir, pour tenir la place de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, et d'Orphée par-dessus le marché, Athènes a deux cafés chantants. Sous le feuillage des chênes-lièges et des poivriers, entre deux cloisons de papier peint, trois fillettes râclent du violon; un baryton éraillé beugle quelque chose qui doit être de l'italien; on passe de la bière chaude sur des tables de cabaret. C'est au bord de l'Illissus que se passent ces choses, l'Illissus un pauvre petit fleuve ruiné, qui traîne sur des galets brûlés par le soleil, les restes languissants de sa renommée. C'est à quelques cents mètres plus haut que les Grecs de l'ancien temps s'assemblaient pour voir jouer les *Perses*, sur les chaises de marbre du Théâtre de Bacchus, avec la mer bleue et Salamine rose pour toile de

fond. A deux pas, douze colonnes restées debout du temple de Jupiter Olympien, daignent abriter, sous leur majesté incomparable et dévastée, le commerce d'un débitant de limon en plein vent.

Il en est ainsi de toutes choses. La plus départementale vulgarité s'accote aux grands ossements de l'ancien monde, du monde qui a été et qui ne sera plus, du monde de la beauté, de la justesse, de l'harmonie. Athènes fait de son mieux, mais fît-elle cent fois mieux encore, que veux-tu que devienne ce morceau d'Europe moderne, entre ces deux grandes choses qui l'écrasent de leur masse : l'Orient qui n'a pas d'âge, et l'Antiquité qui ne peut périr?

J'ai eu heureusement beaucoup à faire pour commencer...

A Charles Ferry.

Athènes, 21 novembre 1872.

... Le courrier que je viens d'ouvrir m'apporte le message du président[1]. J'en suis épanoui d'aise, fondu de contentement, exubérant de joie. Il a attendu l'heure, il l'a attendue longtemps, mais comme il l'a vivement et courageusement saisie! Nous en aurons donc fini avec les à peu près et les réticences. Voici la crise décisive.

Que peut la majorité de droite contre un pouvoir décidé? contre un langage auquel tout le pays va applaudir? contre ce grand souffle de bon sens, de raison, de droiture, qui se dégage du message? Est-ce que ton pessimisme voit les choses autrement? La bourgeoisie cléricale n'est pas la France, elle n'est qu'une minorité dans ce tiers-état qui est notre vraie moelle. Je n'accepte pas la formule : la République a contre elle la majorité des intérêts. Elle est fausse, elle n'est pas de ce temps, c'est la formule de 1851, et nous voyons bien que nous ne sommes plus en 1851. Les conversions à la République conservatrice sont trop nombreuses, trop éclatantes

1. Le 13 novembre M. Thiers, dans son message à l'Assemblée, avait déclaré : « la République existe, elle est le gouvernement légal du pays, vouloir autre chose serait une nouvelle révolution et la plus redoutable de toutes ».

pour qu'il soit permis de dire que la majorité des intérêts est contre la République...

A madame Ferry-Millon.

Αθήναι, 27 novembre 1872

Chère grand'mère,

J'ai reçu les couchages apprêtés par vos soins; je vous en remercie mille fois. Sans eux j'allais me trouver réduit au sort commun des palicares, qui couchent de préférence, même quand ils ont un lit, suspendus à la maîtresse branche d'un olivier du voisinage, roulés dans leur couverture de voyage. Ne poussant aussi loin la couleur locale, j'avais, dès le 15 octobre, pris un grand parti. Ayant une maison mais pas de meubles, un lit mais pas de draps, j'ai pris domicile pendant quatre bonnes et belles semaines à bord de l'aviso français qui stationne au Pirée, et que le ministre de la Marine avait mis gracieusement à ma disposition pour visiter les côtes de Grèce. Un beau vapeur de guerre, filant ses dix nœuds à l'heure, c'est, quand on ignore, comme moi, jusqu'au soupçon du mal de mer, le véhicule idéal, la malle-poste de la béatitude, la locomotion libre, variée, souveraine. J'ai pris là l'amour des marins et l'amour de la mer; de nos marins qui sont tout simplement des anges, et de la mer, cette mer de Grèce, plus bleue, plus mélodieuse, plus adorable encore que celle de Naples, où se joue du matin au soir cette gamme des tons insaisissables à toute palette, commençant à l'iris et à l'opale transparente, et finissant à l'indigo noir et solide comme un marbre en fusion. Les yeux ne se rassasient pas de ce prodigieux spectacle, qu'aucune autre mer du globe, au dire de ceux qui ont fait le tour du monde, ne reproduit à ce degré. Voici la côte cependant, toujours âpre, mais toujours rose, et au-dessus de l'azur profond des flots, au-dessous de l'azur éclatant des cieux, comme enveloppée de gaze rose transparente. C'est de cette couleur que Fromentin, dans son *Voyage d'Afrique*, dépeint la porte du Sahara. Mais ici ce n'est point le Sahara; cette côte hérissée, rocailleuse, presque partout inhabitée, enferme, comme dans une muraille des contes de

fées, un des plus beaux et des plus riches pays du monde. Je vous ai représenté, sur la vue de l'Attique, la Grèce comme un rocher poudreux, baigné d'une adorable lumière. Mais c'est comme si l'on jugeait de l'Italie par le Lido. Le Péloponèse, que je viens de parcourir, est un ensemble de montagnes escarpées et ravissantes, et de plaines bénies des dieux; la nature y développe, sur des proportions moins grandes que celles des Alpes, plus hautes que nos Vosges, toutes les hardiesses, toutes les découpures, toutes les fantaisies dont les cimes montagneuses sont coutumières; mais la verdure éternelle de l'olivier sauvage, de l'yeuse, les buissons de lentisques et de plantes grasses tapissent et relèvent gaîment les flancs de marbre des montagnes; dans les vallées et dans les plaines les oliviers, les mûriers, les citronniers, les champs de coton alternant avec les champs de maïs, découpés, délimités par ces hautes haies de cactus qui produisent la figue de Barbarie, attestent la richesse infinie du sol. Sparte, qui ne nous apparaît qu'au travers de moroses images de brouet noir et de lois inhumaines, est, en réalité, une des plus riantes plaines du monde, déroulée au pied du terrible Taygète, comme un morceau de la Haute-Italie au pied des massifs du Mont-Rose. L'Argolide, toute pleine de légendes sanglantes et de sombres tragédies, ferait douter des Atrides et de l'histoire d'Agamemnon, tant elle est opulente, souriante et caressante au fond de son doux golfe de Nauplie, si les forteresses cyclopéennes de Tyrinthe et de Mycènes n'attestaient par leur grandeur farouche, leur construction extraordinaire et quasi fabuleuse, l'existence de je ne sais quelle race de géants appropriée à ces monstrueux repaires.

Il est difficile de comprendre que sur cette terre-là, sous ce ciel et dans cette lumière, les hommes puissent adorer autre chose que le soleil. Il les brûle en été, mais comme il les caresse au plus fort de l'hiver! Chez nous il neige, et les poêles ronflent. Ici la nature se paye un second printemps. Après quelques jours de pluies diluviennes, la terre se sèche, parée soudain de verdure et de fleurs, sous un soleil tiède et clair dont se contenterait l'été vosgien, sous un ciel d'un bleu profond, que la nuit sème d'étoiles si nombreuses et si brillantes que l'œil en est confondu. Ce soir les étoiles filantes

sont si nombreuses qu'on dirait que quelqu'un là-haut les jette à pleins paniers dans l'infini.

Je vous envoie, chère bonne, en regrettant de ne pouvoir vous les donner dans des cadres (*delicias dominæ*) trois photographies d'Athènes, deux vues de l'Acropole sous ses deux aspects, une vue de la ville moderne, où une marque rouge (vers le haut à gauche) vous indique l'hôtel que j'habite tant bien que mal. Vous n'y pourrez voir ni les ateliers de tapissiers, dont la lenteur fait mon désespoir, ni les espaces vides dans les grands salons, attendant les caisses que les Messageries se plaisent à m'égarer, ni l'homme merveilleux qui fait de l'ordre avec du désordre. M. Bonnet, mon majordome; Bonnet embellit ma vie. Lui et le Parthénon font prendre le temps en patience dans cette capitale sans théâtres, où toutes les femmes sont sages et tous les chevaux fourbus.

Je vous embrasse mille millions de fois, chère grand. Un arrivage prochain de miel de l'Hymette vous est annoncé, sous le couvert de tante Camille; il y a moitié pour vous.

A Charles Ferry.

Athènes, 12 décembre 1872.

... Le télégraphe nous a apporté les noms des nouveaux ministres, mais comme la ligne de communication est momentanément rompue avec Constantinople, nous n'avons pas ceux de la Commission de constitution[1].

J'imagine que les nouveaux choix ont été dictés par le besoin de se rapprocher des choix de la Chambre, et de maintenir la majorité de 370 voix. Le renouvellement partiel doit concentrer actuellement tous les efforts du gouvernement et des hommes de bon sens, attachés à leur pays plus qu'à leurs systèmes. Est-ce trop attendre de Gambetta qu'il n'y mette pas d'obstacle insurmontable? Il nous devrait cette preuve de sagesse, après ses intempérances de Grenoble, qui nous ont

1. Le 7 décembre le ministère Dufaure avait été remanié : De Goulard était passé des Finances à l'Intérieur, Léon Say avait reçu le portefeuille des Finances, de Fourtou celui des Travaux publics. — La Commission des trente, élue le 29 novembre, devait régler les attributions des pouvoirs publics.

mis en si grand péril. Ici, le roi vient de dissoudre la Chambre pour les beaux yeux d'un ministre qui n'a pas de parti sérieux dans le pays. Cela n'est pas fait pour avancer l'affaire du Laurium. Le bon sens paraît se faire de plus en plus rare sur cette terre.

A Charles Ferry.

Athènes, jeudi 26 décembre 1872.

Me laisser sans lettre pendant trois semaines, au temps où nous sommes, mon cher, c'est un crime. Je souffre de ne rien savoir de cette crise si intense, si prolongée, et qui m'inspire, à la fin, par sa persistance, une anxiété profonde. Quelques dépêches clairsemées dans les journaux italiens et levantins, très obscures et peu rassurantes, voilà tout ce que je sais depuis dix jours. Tu as été à Paris et tu as eu la cruauté de ne pas m'écrire un mot. J'en suis toujours à la nomination de la Commission des trente. Je connais les noms des nouveaux ministres, mais j'attendais de toi quelques explications sur la portée de ce changement. Le départ de Calmon est un mauvais son de cloche, et je ne sais que penser de M. de Goulard[1]. M. Thiers va-t-il se laisser reprendre son message en détail? Ne se laissera-t-il pas prendre au piège de sa propre tactique, qui est évidemment de gagner le centre droit par de nouvelles avances? Je vois un grand danger aux concessions de personnes. Sacrifier l'un après l'autre les ministres de gauche et de centre gauche pour les remplacer par des ministres centre droit, c'est la pire des politiques.

Je crains que la Commission des trente ne traîne M. Thiers indéfiniment, que l'effet du message ne soit perdu, évaporé, que la gauche ne commence à se lasser, que M. Dufaure ne soit porté à l'Intérieur par la droite, et qu'il ne fasse dans l'administration ce qu'il a fait dans la magistrature. Je crains tout, cher Abner, enfin et par-dessus tout, le temps qui s'écoule. Le fil auquel nous tenons, la vie de M. Thiers, qui

1. Calmon avait quitté le ministère de l'Intérieur qu'il occupait depuis le 23 février 1871. Il avait été remplacé par M. de Goulard.

s'use, et l'abîme d'anarchie que j'entrevois après lui me fait reculer d'épouvante. Je médite, pour me consoler, cette parole de ta dernière lettre : « On ne le tirera du pouvoir ni par les pieds ni par la tête. » Je rumine des solutions qui tournent toujours autour du coup d'État, et qu'il faut bien envisager pourtant, au cas où la tactique de M. Thiers ne pourrait faire rentrer au bercail les trente voix flottantes du centre droit. La chose est bien invraisemblable, mais si M. Thiers était battu, dans cette seconde bataille, livrée sur le même terrain que la première, que ferait-il? Y a-t-il songé? y songe-t-on autour de lui? Se retirerait-il? Nous livrerait-il à l'anarchie civile et militaire, à l'invasion, au bonapartisme? Subirait-il la tutelle de la droite? Deviendrait-il l'instrument passif de la réaction monarchique et cléricale, qu'il tient en échec depuis deux ans? L'un et l'autre parti sont également impossibles, car le second implique les mêmes dangers que le premier, et aboutit nécessairement à l'agitation, à la désaffection des républicains, à la répression, à la réaction, à l'émeute et la guerre civile ; dans un cas, c'est l'anarchie à bref délai, elle n'est dans l'autre qu'une question de temps.

Si ces deux solutions sont impossibles la solution extraparlementaire est nécessaire. Avoir tout un pays avec soi, être l'unique obstacle qui sépare ce pays de la guerre civile et de l'invasion, avoir le sentiment que l'on peut, en persistant, fonder la liberté dans l'ordre, tandis qu'en désespérant, ou en cédant, on perd tout, tout cela oblige et il est de l'honneur et du devoir d'agir. De quelle façon? En fermant l'assemblée, en mettant la clef dans sa poche? Non, cela a mauvaise apparence et mauvais goût. Pas de coup d'État, mais un plébiscite. Ma plume hésite à ce mot détesté, mais je ne vois, entre M. Thiers et la Chambre, si elle s'obstine, rien autre chose que le pays, et je ne puis être ni en morale ni en droit, scandalisé d'un pouvoir exécutif posant, dans une telle crise, cette question au pays : Le président de la République est-il, oui ou non, autorisé à dissoudre l'Assemblée nationale.

Et toi, qu'en dis-tu?

A monsieur et madame Édouard Ferry.

Athènes, 19 janvier 1873.

Il m'est arrivé de Strasbourg un succulent souvenir, que je vous dois, sans doute, mes chers anges ; mais pourquoi ne vient-il de vous que des pâtés? Est-ce que mon cher Edouard est à ce point absorbé par les affaires qu'il n'ait point le temps de me donner le régal de ces pages où s'épanche sa chaude et fraternelle amitié? Est-ce que ma petite sœur[1] ne garde pas pour l'exilé un petit coin de son cœur?...

La dernière Chambre grecque a mis un mois à vérifier ses pouvoirs, trois jours à voter le budget, puis le roi l'a dissoute. En ce moment on est en pleine crise électorale. Cela me distrait. Je vais aller voir fonctionner le suffrage universel à Corinthe! Sur le sol, à peine effleuré par les chercheurs, où sont enfouies tant de merveilles, un sous-préfet à la française travaille, selon la formule, les électeurs en fustanelle. La candidature officielle est, paraît-il, la même partout.

Je songe à 1863 et à la lutte électorale. N'était-ce pas le bon temps alors? Alors un voile épais cachait à nos yeux les désastres qui déjà se préparaient à l'horizon prochain; alors se levait, douce comme un souffle de printemps, cette brise de la popularité naissante, qui a si bien tourné depuis; alors, très cher, nous avions dix ans de moins, et la France, hélas, beaucoup de honte de moins et deux provinces de plus. Mes chers, combien j'ai pensé à vous, et combien j'ai pleuré sur vous, à cette échéance fatale, qui a rompu le lien sacré et consommé le grand attentat[2].

Il me semble qu'il y a eu à Paris de bons mouvements, une vraie émotion. Mais quels mouvements et quelle émotion seront jamais dignes de ton grand cœur, chère Alsace, violée et meurtrie. Quel spectacle pour l'histoire, qui déjà commence sa besogne justicière, que ces longues files d'émigrants en

1. Sa cousine, madame E. Ferry.

2. Après le 1er octobre tous les Français, nés ou domiciliés en Alsace-Lorraine, qui n'auraient pas opté pour la France, devaient être considérés comme sujets allemands.

deuil, que cette protestation, sans précédents dans aucune histoire, sauf celle de la Pologne, des âmes libres contre la force brutale, de l'idéal humain de justice contre l'injustice de Dieu!

Ma chère petite sœur, j'ai une belle maison, un jardin plein de roses, un grand salon où l'on peut danser, un piano qui reste muet, une cuisinière qui fait époque, mais je t'accorde qu'un petit bout de femme est dans une légation hospitalière et sous un ciel qui, en fait d'hiver, ne compte que des jours de printemps, un accessoire indispensable. Mais que veux-tu? chacun a son destin. Le mien est de devenir philosophe, contemplant les agitations de mon pays, apaisant celles de mon propre esprit, entre ces deux grands calmants sans pareils au monde, les grandes ruines et la grande mer.

Je vous embrasse du plus tendre de mon âme, et je prie les Schütz[1], grands et petits de ne pas oublier que je les aime tous, de tout mon cœur.

A Jules Simon.

Athènes, 30 janvier 1873.

Mon cher ami,

Ce n'est pas M. Thiers que la droite devrait éloigner de la tribune, comme un magicien dangereux, capable de faire faire à l'assemblée le contraire de ce qu'elle veut, c'est vous[2], vous êtes le grand enchanteur, et je crois qu'il est dans l'histoire des assemblées peu d'exemples d'une aussi étonnante domination de la parole, d'une aussi inattendue métamorphose des esprits et des volontés, d'une si douce et persuavive violence triomphant de tous les partis pris, du miel aigri du duc de Broglie, comme des foudres de l'évêque Dupanloup. Ne vous le dissimulez pas, ceci est une victoire décisive, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir, une de ces victoires qui découragent les plus confiants et qui enlèvent aux irréconciliables l'envie de recommencer.

1. Les Schützenberger.

2. Allusion à la discussion du budget qui dura du 17 mai 1872 au 21 janvier 1873. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, fut en butte aux attaques de la droite.

Vous avez admirablement conduit toute cette grande affaire, selon les règles de la vraie politique, sacrifiant les petites choses aux grandes, en concentrant judicieusement vos efforts sur le cœur du débat. Telle est aussi, je l'espère, la tactique du président de la République devant la fameuse Commission des trente. Je dis que je l'espère, parce que je n'en suis pas tout à fait sûr. Il me semble qu'il dépasse la mesure des concessions, et qu'il livre les grandes choses avec les petites. On est excusable d'y mal voir à une telle distance, et j'espère que quelque chose d'essentiel et de caché m'échappe. Je supplie mes amis de me l'expliquer. Mais à ne consulter que les apparences — et si tout cela n'est pas un jeu pour amuser le tapis, en attendant l'évacuation du territoire, — j'estime que M. Thiers se rapetisse sans aucun profit en acceptant le règlement disciplinaire que l'on compose savamment contre lui, l'abdication progressive qu'on lui impose, tout ce code d'impertinences parlementaires, qui dégoûtent du parlementarisme, et qui vont nous rendre, si l'on n'y prend garde, la fable et la risée du monde[1]. Que les myrmidons des coteries monarchiques avouent avec un tel cynisme qu'ils ne peuvent voir l'éloquence en face, et qu'ils désespèrent de régner à côté d'elle, c'est un spectacle fort extraordinaire. Mais que M. Thiers s'y prête, et que l'homme du message consente à devenir l'oripeau impuissant de je ne sais quel constitutionnalisme bâtard, cela me paraît parfaitement impossible, et je suis convaincu que ce n'est qu'un jeu. Mais si on allait le prendre au mot? Voilà ma terreur. Car je me demande ce qu'on lui donne en échange de ce qu'il livre à une seconde Chambre, dont on n'indique ni l'origine, ni les attributions, mais dont on voit très bien la fonction : succéder à celle-ci, la continuer sans interrègne, flanquer le pouvoir exécutif pendant les élections, l'incommoder, le gêner, l'interpeller, le tyranniser, de facon, non certes à provoquer des élections monarchistes, mais des élections excessives, des élections de colère et de défiance, celles que nous ne voulons ni les uns, ni les autres.

1. L'Assemblée avait décidé, en particulier, que le Président ne communiquerait plus avec elle que par des messages écrits. M. Thiers protestait contre ces « chinoiseries ».

A Charles Ferry.

Athènes, 30 janvier 1873.

Nous avons un peu amélioré l'exil en nous arrangeant, toutes les légations réunies, pour avoir les dépêches de Constantinople. Nous avons de la sorte des nouvelles de Paris dans les deux jours, quand le fil n'est pas rompu; malheureusement le fil se rompt incessamment dans les escarpements du Pinde et de l'Ossa, où les Titans ne cessent pas, sans doute, de nous jouer de mauvais tours. Mais enfin, et quoique les rédacteurs de ces bulletins soient bien idiots, c'est un grand progrès de civilisation que nous avons fait là. J'ai tort de te le révéler : tu vas en prendre prétexte pour ne plus me faire l'aumône hebdomadaire. Cela est bien nécessaire pourtant, non seulement au cœur qui en vit, mais à l'esprit, qui perd le fil des choses, à cette grande distance. Ainsi je déclare ne rien comprendre au jeu de M. Thiers avec la Commission des trente. J'ai poussé un cri jusqu'à Saint-Hilaire et jusqu'à Paul de Rémusat[1]. Il me semble qu'on joue une bien périlleuse et glissante partie. Comment M. Thiers accepte-t-il, seulement *ad referendum*, les propositions impertinentes qu'on lui soumet?...

Je commence à en rougir pour mon pays, qui se relevait dans l'estime générale. Cette assemblée nous voue à l'impopularité européenne, au ridicule européen, au gâchis parlementaire et, retiens ceci, aux excès électoraux, aux réactions du suffrage universel, qui sera d'autant plus déréglé qu'on l'aura rendu plus défiant. Je ne sais pas si cela est vrai dans la Haute-Garonne, mais je vois, je sens, je sais que c'est vrai dans les Vosges, qui ne marquent pas pourtant un des hauts degrés du thermomètre républicain.

Il semble que de cette assemblée dont je suis si heureux d'être séparé, et dont j'aurais cessé depuis longtemps de faire partie si les élections n'étaient pas si prochaines, il se dégage une atmosphère énervante et stupéfiante, qui obscurcit les esprits les plus clairs.

Voilà M. Thiers envahi par les poisons du parlementarisme,

1. Député de la Haute-Garonne.

qui laisse émietter le message entre ses doigts, voilà Casimir Périer qui remplace le discours politique par le logogriphe. Voilà de Goulard qui court le guilledou dans les couloirs de droite, avec un entrain qui me fait douter de sa parfaite chasteté. Il n'y a que Simon, morbleu, lui, le pelé, le galeux, la victime marquée pour le sacrifice, qui tient bon, et qui rosse à deux jours de distance le duc de Broglie et Dupanloup. Ceci est simplement un prodige. Tu es trop vigilant pour ne pas l'en avoir félicité. Quant à moi, je viens de le faire, avec un enthousiasme qui n'a rien d'artificiel...

A madame Ferry-Millon.

Athènes, 18 février 1873.

Cette fois, chère bonne, le rideau est retombé sur la féerie de la lumière et de l'azur, et, à ma grande surprise, quantité de flocons blancs et serrés qui descendent lentement des cieux gris et silencieux, et qui doivent être de la neige, blanchissent un instant le sol, puis se fondent. C'est le grand hiver; il dure trois jours au plus. Si la nuée lourde et basse se déchire par instants, la croupe de l'Hymette apparaît abrupte et saupoudrée, et ses profils ondulés, ses crevasses profondes prennent un faux air des Vosges. J'en suis ému plus que je ne saurais dire. Mystérieux accord des sentiments et des choses! Cette petite neige qui fait geindre les indigènes dans leurs maisons mal closes, m'apporte d'aimables et tendres visions, et tout un tas de souvenirs des temps passés et des jours récents, entre la larme et le sourire. C'est la neige du triste siège, de la cruelle et lente agonie, la neige de notre Calvaire, mais c'est aussi la neige de notre tranquille et chaude enfance, peuplée de tant de vénérables et chères images, la neige des vieilles montagnes et de la vieille Tuilerie. Vers vous, chère survivante de cette lignée d'êtres nobles et bons, ma pensée exilée se reporte, comme au lien visible qui unit le présent au passé. Vous ne savez pas chère grand'mère, par combien de fils vous tenez nos cœurs!...

A Charles Ferry,

Athènes, le 13 mars 1873.

... Le printemps grec, le plus beau de tous les printemps, éclot de toutes parts et d'un seul coup, comme ces fleurs de Yucca, dont on dit, dans nos froids pays, qu'elles éclatent une fois tous les dix ans, avec un bruit de détonation. Je n'ai jamais contemplé pareille joie de la nature. Que ne peux-tu en mettre un peu dans tes tristes pensées! On devient ici parfaitement païen. Tous les dieux d'autrefois flottent vraiment dans l'air, et celui des larmes ne tenait pas, à beaucoup près, dans l'antiquité la place qu'il occupe parmi nous. Les Grecs en sont restés d'ailleurs aux temps antiques pour la sentimentalité, ils font beaucoup de bruit autour de leurs morts, mais ils s'empressent de les oublier. Le lugubre est inconnu à l'ombre du Parthénon. Heureusement ou malheureusement nous sommes autrement bâtis, et la note mélancolique nous demeure la plus chère, nous croyons aux larmes et nous les aimons...

Je viens de lire les débats récents. Il n'en reste qu'une chose, le discours de M. Thiers. C'est une merveille d'équilibre, et nous devons en être entièrement satisfaits. C'est d'un demi-ton au-dessous du message, mais ce n'est pas le reniement du message, où Dufaure a excellé.

A Édouard Ferry.

Paris, 24 mai 1873.

Le présent ne vaut rien, et l'avenir est bien sombre, mon cher ami, et vos tristesses sont inspirées d'un juste sentiment des choses. Tout n'est pas perdu, loin de là, mais tout est compromis. Moi qui viens du dehors, et qui sais comment le dehors juge la France, je suis surtout frappé, navré, écœuré de l'opinion que l'Europe se fait de nous [1].

C'est là le vrai coup qui nous a été porté. M. Thiers me rapportait hier ce mot écrasant d'un agent d'une des grandes cours : « Nous sommes découragés de la France. » Hélas! oui! la France décourage l'estime du monde qui lui était

1. Le 24 mai, devant l'opposition des conservateurs M. Thiers avait donné sa démission, le maréchal de Mac-Mahon candidat des droites, avait été élu à sa place.

revenue, la sympathie poussée jusqu'à l'admiration, qu'avait fait naître, depuis deux ans, le relèvement imprévu d'un pays saigné aux quatre veines, ces miracles de bon ordre et de crédit, cette apparente discipline des partis sous la main d'un chef honnête, impartial et sensé. Nos amis et nos ennemis nous croyaient enfin corrigés par l'adversité et fixés sur quelque chose. Il apparaît de nouveau que nous ne pouvons, que nous ne voulons nous fixer sur rien. Tantôt l'aveuglement et la passion des foules, tantôt l'ineptie et le mauvais vouloir des classes dirigeantes, tantôt l'imbécilité des gouvernants ou l'incapacité politique des gouvernés : qu'importe à ceux qui nous regardent ou qui nous jugent? Je me verrai toujours revenant de Grèce, dans la première quinzaine d'avril, ignorant tout, et ne sachant de mon pays que les derniers faits qui devaient, en l'affranchissant, consolider (on pouvait l'espérer alors) le règne de la sagesse et du bon sens, le traité de libération anticipé.

A peine avais-je touché le sol d'Italie que j'appris le démission de Grévy et la candidature Barodet [1]. O mon pays, terre classique du gâchis, m'écriai-je, je te salue! Le gâchis, nous l'avons. Le gâchis est notre destin. Je ne sais quelle fatalité ironique et malfaisante voue la France au gâchis, comme d'autres peuples sont voués à l'empire du monde, à la royauté des mers, à la liberté sage et progressive.

La situation actuelle n'a pas d'autre nom. Ce n'est ni une réaction d'opinion, ni une conspiration militaire, ni le triomphe d'une idée, ni la victoire d'un parti. La coalition qui est au pouvoir n'a ni plan, ni homme. Comme me le disait l'un deux, qui est homme d'esprit : « On est d'accord à la condition de ne pas s'expliquer. On est au pouvoir, mais on n'en peut sérieusement user qu'à la condition de rompre l'union. Ce que la majorité fera de sa victoire, sauf l'hécatombe des préfets et l'encouragement aux processions, nul ne le sait et elle ne le sait pas elle-même. Le problème gouvernemental n'a pas fait un pas. Il y a un maréchal et derrière lui une armée obéissante. Que veut le Maréchal? Où nous mène-t-il? Lui surtout n'en sait rien.

1. Le 2 avril Jules Grévy avait donné sa démission de la Présidence de la Chambre; — M. Barodet, candidat aux élections à Paris, contre M. de Rémusat.

Esprit lent, médiocre, irrésolu, sans conception et sans initiative, dévot et timide, assez sensé pour tenir les extrêmes à distance, trop peu éclairé pour donner aux gâchis une solution quelconque, trop peu doué pour prendre sur qui que ce soit une autorité quelconque, c'est un gendarme à tout faire et surtout à ne rien faire, mais peut-être à tout laisser faire. Et voilà où en est la France, le pays de la clarté, des idées simples, des solutions promptes : le brouillard pour horizon, le marécage pour point d'appui.

Vous avez raison, amis, d'être triste. Vous ne l'êtes pas plus que nous.

A madame Ferry-Millon.

Thann, 3 septembre 1875.

Chère grand'mère,

Voici la nouvelle la plus extraordinaire, la plus inattendue, la plus... vous savez le reste, chère Sévigné. J'ajoute à la litanie charmante de votre aînée et devancière, la plus agréable et la plus souhaitée par votre cœur de mère...

Je suis fiancé depuis hier avec mademoiselle Risler-Kestner, de Thann, la petite fille de madame Kestner, dont vous avez aperçu certainement le parc, en vous promenant avec vos hôtes de Willer. Nous pensons de même sur toutes choses. Le bonheur n'est que dans les voies droites, et on le sent d'autant plus vivement, on en apprécie d'autant plus profondément le charme incomparable qu'on a hésité à s'y engager. J'aime mademoiselle Eugénie Risler depuis longtemps, et je n'ai rien fait d'aussi judicieux dans ma vie. Ce n'est point un arrangement comme il y en a tant, c'est un choix à la fois réfléchi et passionné, un acte du cœur et de la raison, un beau roman qui finit bien.

Voilà pourquoi, chère bonne, on ne m'a pas vu encore à la Tuilerie. Je n'étais ni à Paris, ni à Épinal, ni en Suisse, mais ici, dans cette maison bénie...

Je pense que si quelque chose de ceux qui ne sont plus plane autour de vous dans la vieille maison, les ombres paternelles béniront la résolution de

Votre neveu respectueux et tendre.

A madame Jules Ferry.

Remiremont, 27 avril 1876.

Autant Épinal est peu avenant, autant me plaît cette petite ville abbatiale et coquette, proprette, riante, dans son cirque de grands bois, de montagnes déjà sérieuses, au débouché de trois larges et pittoresques vallées qui forment un cadre de belle couleur et de grand air, formidablement couronnée depuis une année par un des grands forts qui doivent reconstituer notre frontière éventrée.

Par la vallée de la Moselle, qui est la plus longue, m'arrive je ne sais quelle brise de par delà les monts, toute chargée de souvenirs charmants et passionnés, tout imprégnée de rêves tendres et de souvenirs embaumés. Elle vient du petit coin béni, qui est là-bas derrière la haute chaîne, et bien que l'hiver dispute encore la place au printemps attardé, que la neige soit encore sur les cimes, que les cerisiers poudrés de blanc semblent s'être trompés de date, cette brise d'Alsace me réchauffe et m'enchante. Je m'en vais partir allègrement pour mon vieux Thillot, avec l'illusion que je marche vers Thann souriant à tous les détours du chemin et montrant à tous les bouquets de bois, à tous les ravins, à toutes les chutes d'eau, la figure d'un homme heureux... Je le suis absolument, délicieusement, incommensurablement !... Il est deux manières de le sentir, de près et de loin, avec je ne sais quoi de poignant et de doux, qui est la pointe aiguë de l'absence, et qui donne au cœur, s'il est possible, une plus complète sensation de lui-même...

A M. Risler-Kestner[1].

[12] juillet 1876.

Cher ami et tendre père,

Nous avons livré hier une première bataille, la plus importante, sur cette loi municipale, qui me vaut tant d'attaques injustes, mais dont la Chambre comprend enfin le caractère de nécessité[2]. Gambetta a combattu mes conclusions, mais il s'est fait battre avec éclat, et n'a réuni que 81 voix[3]. Par

1. Père de madame Jules Ferry.

2. Jules Ferry était rapporteur des projets d'organisation municipale.

3. Gambetta, d'accord avec le député Le Pomellec, demandait l'ajournement.

une rencontre piquante, Floquet s'est trouvé d'accord avec votre gendre pour repousser la motion de Gambetta. Du haut de la tribune présidentielle, bonne-maman [1] contemplait cette guerre intestine entre ses fils et son dieu, mais elle ne nous en a pas voulu. Votre fille était cette fois de la partie, et elle a eu la bonté d'être ravie. « C'est mon début à la tribune », disait-elle gentiment. Je n'ai plus qu'un souci dans la vie, c'est de justifier incessamment son choix et le vôtre, et ce mobile est le plus noble et, de beaucoup, le plus énergique dont j'aie jamais senti l'impulsion.

La loi municipale votée, si la loi Waddington passe au Sénat, nous pourrons nous séparer avec tranquillité [2]. Je ne suis pas bien sûr que les élections ne hâteront pas le moment des vacances. La Chambre a la ferme intention de ne pas quitter Versailles avant le 8 août, jour auquel finiront nos cinq mois de session réglementaire. Mais comme il y aura nécessairement une session d'automne, il est à prévoir qu'on y renverra le plus qu'on le pourra de la besogne courante. Quant à moi, je voterai pour la continuation de nos travaux, mais j'aspire ardemment à la liberté des champs, aux frais loisirs, à l'air pur et au mouvement. Nous agitons maint projet, mais il n'en est qu'un de fixe, et le cher Thann nous sourit, dans sa ceinture de vignobles et de grands bois, comme l'oasis par excellence. Vous travaillez, cher père, à nous y faire un nid, afin qu'incessamment nous soyons vos obligés. Votre bonté, qui est infinie, se complaît à ces soins fastidieux, mais n'oubliez pas qu'il ne faut qu'une branche pour nous loger. Quelle fête de vous revoir, cher père, et de renouer ma vie au fil d'or que j'ai laissé là !...

A madame Jules Ferry.

Épinal, mardi [21] août 1876.

Encore la mort ! C'est de l'acharnement. Une dépêche nous est venue hier soir, nous invitant aux obsèques de notre pauvre ami [3] ; nous n'eussions pu partir, quand nous l'aurions

1. Madame Kestner.

2. Le projet de loi Waddington sur la collation des grades fut rejeté au Sénat le 26 juillet 1876.

3. Nefftzer, fondateur, du *Temps*, mort à Bâle le 20 août 1876.

voulu ; la session nous tient et ne nous lâche pas. J'aurais trouvé sans cela, de la douceur à me rendre à Bâle, pour porter à Nefftzer mon dernier hommage. Je crains que, pour des raisons analogues à celles qui nous retiennent, le pauvre mort n'ait été bien seul. L'Alsace s'y est-elle rendue ? Il l'avait grandement honorée. Quand on y songe, l'œuvre qu'il a accomplie n'était point mince : fonder sous l'Empire, un grand journal libéral et pur, qui fit plus pour la désaffection et l'affranchissement de l'esprit public que maintes feuilles d'allure bruyante ; et de cette feuille libérale, l'Empire tombé, faire l'apôtre républicain le moins apostolique sans doute, mais le plus efficace que l'on ait connu. En pleine bourgeoisie, en plein Orléanisme, le *Temps* est le journal qui a le plus et le mieux recruté pour nous. C'est la vérité pure : je ne me défends pas d'y mêler peut-être un peu de cette tendresse que l'on garde pour son berceau. La maison me fut hospitalière, je lui dois de la reconnaissance. Il m'en reste plus encore : la mémoire d'un honnête endroit, où l'on ne rencontrait que d'honnêtes gens, où le mal était sincèrement haï, prudemment attaqué, où ma plume de débutant jeta ses premières gourmes, sous la férule vigilante du sage et vigoureux esprit à qui je n'ai pu porter à Bâle mon dernier adieu...

A madame Jules Ferry.

Épinal, mardi 17 avril 1877.

... Tu as tant d'esprit que tu tirerais quelque tableau piquant de ce fond quelque peu gris et par trop monotone de la session provinciale. Ma verve s'est épuisée sur ce thème somnolent, qui se répète toujours le même.

Mêmes gens et mêmes choses, mêmes dossiers, mêmes visages, mêmes dîners ; hier chez le sénateur Claude qui inaugurait avec une inaltérable gaieté et un laisser-aller des plus humoristiques ses nouvelles destinées de mari et de millionnaire ; aujourd'hui, chez le préfet, méridional avisé, qui brûle d'avancer en nous quittant et que notre amour attache, bien malgré lui, au rivage. Heureusement cet administrateur remarquable n'a pas mis cette fois trop de coton à la quenouille de son parlement départemental, les dossiers sont légers, les

affaires de peu de conséquence, nous comptons bien en finir jeudi.

Si je n'étais conseiller du Thillot, je pourrais coucher jeudi soir à Saint-Dié, et rentrer à Paris dimanche ou lundi. Mais il faut compter deux jours pour payer la gloire d'avoir, il y a six ans, battu M. Buffet à vingt lieues de chez moi. Dis un mot, fais un signe, et je me défais de ce boulet! Ici c'est une commune qui veut se diviser, là un groupe intransigeant à ramener au sens commun, plus loin, une source minérale, notre source de Bussang, qui a, paraît-il, avec la Moselle, de fâcheux démêlés; horreur! Le bruit s'est répandu que la rivière fait dans la source des invasions plus qu'indiscrètes; mes pauvres gens sont au désespoir. Je vais donc aviser à faire rentrer la Moselle dans son lit, et les radicaux dans la sagesse. Entre temps je reçois des solliciteurs et je visite les chefs de service. On était beaucoup plus tranquille dans l'opposition. Mais voir les longs nez et les airs battus de M. de Ravinel et des siens, c'est un spectacle qui vaut bien des corvées et qu'un bon Vosgien ne saurait payer trop cher.

Voilà, n'est-il pas vrai? une cuisine bien prosaïque, et comme dit notre ami..., une République qui n'engendre pas de forces morales, j'en conviens. Mais ma force morale je l'ai laissée chez moi, avec ma poésie...

A madame Jules Ferry.

Remiremont, 20 avril 1877.

Je n'ai ce matin qu'un instant de répit pour t'envoyer ma pensée. Ma Majesté est descendue cette nuit chez monseigneur le sous-préfet de notre bonne ville de Remiremont, elle a daigné dormir d'un excellent sommeil dans les draps des préfets de l'Empire et donner audience au soleil printanier, qui paraît pour la première fois dégagé de nuages, et éclaire d'une rare splendeur la Moselle grossie et scintillante, au long de laquelle serpente, toute blanche et comme un ruban, la route de mon petit Thillot, ma *via sacra* à moi, celle où j'ai gagné ma première victoire. Un petit char à bancs, traîné par un biquet, me sert de char triomphal : il va me porter à midi chez le maire de Rupt, le plus gros de mes villages (5 000 habitants),

et le soir au chef-lieu de canton. Samedi, j'irai à Bussang; tous ces lieux me sourient, car ils mènent vers toi et si j'ai le temps de grimper jusqu'au tunnel et de humer l'air qui vient du Rossberg, il me semble que je t'aurai fait une visite et appris quelque chose de toi. Je serai dimanche à Saint-Dié, n'ayant plus qu'une pensée : hâter mon retour, en faisant la part la plus petite aux exigences, aux obsessions et à l'amour de mes peuples.

Le sous-préfet de céans est un personnage tout particulier : c'est un officier qui a été garde-chiourme, je veux dire qu'il a servi à la Nouvelle-Calédonie. Il a présidé aux ébats des forçats avant de régenter les anciens sujets des dames abbesses de Remiremont. C'est un grand gaillard, jeune, beau, brun, qui a toute l'étoffe d'un préfet à poigne, très bon républicain d'ailleurs; c'est plaisir de voir mon bon petit Méline tout mince, tout essoufflé par le travail des juges de paix, abriter sa destinée électorale dans les larges mains de ce Néo-Calédonien.

Nous avons eu hier une bonne et utile réunion d'électeurs choisis et de candidats incomparables; le corps électoral l'est plus que tous ensemble et nous augurons bien de la campagne prochaine [1].

Si le mauvais génie qui poursuit ma correspondance n'est pas dompté, je deviendrai superstitieux. Je tremble de trouver ce soir au Thillot la troisième lettre que je t'ai écrite, avec la deuxième y incluse...

A M. Paul Bœgner.

19 mai 1877.

Mon cher monsieur Bœgner.

L'adresse des 350 à la nation répond à la question que vous me posez ce matin [2]. Nous vous supplions d'attendre votre révocation, et ce qui doit vous rassurer, c'est qu'elle ne tardera pas [3].

Il faut être à la fois violent et sot comme X... pour se réjouir

1. Pour les élections qui eurent lieu en octobre 1877.

2. Le 16 mai, le maréchal de Mac-Mahon avait écrit à Jules Simon la lettre qui devait provoquer le lendemain la démission de celui-ci. Le 17, 347 députés — contre 149 — votaient l'ordre du jour des gauches proclamant la prépondérance du pouvoir parlementaire.

3. Il fut relevé de ses fonctions de préfet des Vosges par décret du 24 mai 1877.

de l'incartade présidentielle qu'ici les orléanistes intelligents qualifient « d'insanité sénile » (*sic*)...

On ne fait pas un coup d'État — réussi — en dehors de certaines conditions : un grand prestige et l'affolement d'un pays qui redoute l'anarchie. Le prestige est nul et la France n'a plus peur des républicains. Le coup d'hier les réunit et les cimente en un faisceau semblable à celui des 221, et nous sommes assurés par là qu'il ne sera pas commis de faute. Je ne crois pas à M. de Broglie l'étoffe d'un Bonaparte, et M. de Mac-Mahon est trop battu pour se faire prendre au sérieux comme dictateur. Quant au rôle de Monk — qu'il est fort capable de jouer, le « loyal soldat » — la question est toujours de savoir au profit de qui, et d'éviter l'insoluble difficulté de trois compétitions, ou seulement de deux compétitions irréductibles. M. de Broglie, qui a déjà échoué à la poursuite de cette solution, s'apercevra avant peu qu'il est beaucoup plus difficile encore de la trouver à cette heure qu'au lendemain du 24 mai.

A M. Paul Bœgner.

28 mai [1877].

Mon cher monsieur Bœgner.

Le *Mémorial* a été envoyé à tous les conseillers municipaux, etc... Je crois fort important, comme vous, d'expliquer aux campagnards la situation et de les préparer à tout, même à un changement de président. Mais pour cela on ne saurait trop clairement établir que nous n'avons pas un seul tort à nous reprocher. Si vous imaginez un moyen plus efficace de répandre cette circulaire, j'ai grande confiance dans vos conseils et je les suivrai. Vous connaissez à merveille notre pays et vous avez la note aussi juste que nous qui en sommes, avec la précision qui fait de vous un administrateur de premier ordre et la connaissance des hommes et des choses. Je compte avoir recours plus d'une fois, dans la lutte qui commence, à votre expérience et à votre bon jugement,

Je serai à Saint-Dié mercredi ou jeudi. Je voudrais profiter de cette circonstance qui a refait ici la complète union du parti, pour rendre un peu de vie au groupe local, éteint depuis le 20 février. Je crois que les dissidents ont eux-

mêmes intérêt à cette union, et qu'ils sont assez avisés pour le comprendre.

Votre préfet[1] est un homme très jeune, il a vingt-huit ans, il est mélomane, point politique, encore moins administrateur, bonapartiste couleur *Figaro*, absolument étranger aux affaires et un peu préfet malgré lui; j'ai eu, par hasard, des détails intimes sur ses premières impressions. L'aspect d'Épinal retentissant des louanges d'Oustry l'a stupéfait et effrayé. Si M. de Fourtou n'a pas d'autres hommes à poigne, il n'ira pas même jusqu'aux élections.

J'espère vous trouver encore à Saint-Dié. Je saurai du moins où vous êtes par notre ami Queuche[2]. Faites-moi la grâce de me traiter désormais en ami, et sans formule officielle. Les amitiés se nouent vite sur le champ de bataille, et nous sommes désormais liés par la fraternité des armes, dans la campagne de demain comme dans celle d'hier.

A madame Jules Ferry.

[Saint-Dié, le 2 juin 1877.]

J'ai trouvé ici ce que j'attendais. La bonne terre vosgienne n'est point très riche, mais elle est forte, solide, compacte, et elle a été depuis six ans bien cultivée, fumée, arrosée. Il ne se produit nulle part de résistance légale plus inexorable. Hier le sous-préfet révoqué a quitté la ville, quelques heures avant mon arrivée. Les deux sociétés musicales lui ont fait cortège avec deux mille personnes, au moins, de toutes conditions. Très ému, le bon grand Bœgner voulait brusquer les adieux, mais la foule a enveloppé l'équipage et l'a conduit au pas jusqu'à l'extrémité du faubourg. Les fanfares jouaient la *Marseillaise*, la foule criait : « Vive la République! ». Le sous-préfet pleurait, madame Bœgner pleurait : c'était un curieux mélange d'adieux et de victoire avec l'angoisse du lendemain planant sur le tout et donnant à la manifestation je ne sais quoi de grave que le public, me dit-on, a très bien compris, et que les réactionnaires eux-mêmes n'ont pu critiquer. Ceux-ci sont

1. M. de Saint-Quentin. M. Oustry avait été relevé de ses fonctions au lendemain du 16 mai.

2. Maire de Saint-Dié.

d'ailleurs confondus, et à l'exception de quelques marguillers, confessent que tout cela est bien inopportun, bien mal conçu et fort inquiétant.

Imagine ce matin le plus frais et le plus tendre, le plus éblouissant, le plus fin, le plus fleuri des jours de printemps. Le froid et la pluie ayant tout mis en retard, les arbres du ruisseau sont à peine vêtus de leur plus délicate verdure. L'herbe haute dans les prés est pleine de boutons d'or; les lilas s'ouvrent à peine. C'était adorable. En quelques minutes, la scène a changé : de grosses nuées orageuses ont amené une tempête de pluie qui gâte tout et mon pauvre pays a repris l'aspect pluvieux, mélancolique et navré qui lui est le plus habituel.

A madame Jules Ferry.

5 juin 1877.

Quelle bonne journée de paysan je viens de faire! J'ai exploré un des plus arriérés de nos cantons : pas le plus petit centre, des villages faits de hameaux épars, de grands bois partout et de grands seigneurs régnant sur tout cela. J'y ai trouvé une clarté de vue sur ce qui s'est fait, une fermeté goguenarde, une trempe politique, en un mot, à laquelle j'étais loin de m'attendre. C'est Jacques bonhomme faisant le gros dos et serrant le poing dans ses poches, résolu à regarder faire, à ne rien dire, mais à porter dans l'urne le petit bulletin dont lui seul sait le secret, et dont il connaît la toute puissance. Les braves gens ont des sourires d'ironie féroce, quand on leur parle de candidature officielle; personne ne sait mieux qu'eux ce que pèse un sous-préfet.

La dernière loi municipale (la mienne) a mis dans presque toutes nos communes les mairies dans les mains d'hommes jeunes, qui n'ont point connu les terreurs de 1848 et 1851, qui datent politiquement du plébiscite et de la guerre et qui dépassent de mille coudées en intelligence politique, en activité persuasive, en fermeté civique, les meilleurs de la génération précédente. Le trait le plus curieux du moment, celui qui condamne le coup de tête du 16 mai à un échec ridicule, c'est que le vieux conservateur campagnard a été atteint et qu'il blâme ouvertement. On a troublé sa quiétude, arrêté ses

petites affaires sans qu'il sache pourquoi. On a posé devant lui une véritable énigme et tout ce qu'il y voit de plus clair, et son gros bon sens ne le trompe pas, c'est un caprice de ceux qui sont en haut, dont le pays doit faire les frais. Aussi, dans tous les villages que j'ai vus hier, et je les ai choisis à dessein parmi les plus récemment conquis, nos gens m'assurent-ils que depuis le 16 mai, loin de perdre des partisans, on en a gagné parmi les plus réfractaires.

Combien il est intéressant de saisir ainsi les impressions toutes vives, sous le coup d'un événement qui a profondément remué les dernières couches du suffrage rural; comme c'est la vraie, l'unique base d'une politique expérimentale : tu le comprends, ma bien chère, et comme ton esprit est l'associé de bonne foi et le compagnon clairvoyant du mien, je t'en entretiens sans crainte de t'excéder. Il est à regretter que les mœurs ne te permettent pas d'assister à ma petite cuisine campagnarde. C'est de la politique d'après nature : tu aurais pu la mêler hier à la peinture d'après nature. Je résiste à mon humeur descriptive, et je ne dis rien de la beauté des bois, de la splendeur des mousses, taillis, fougères, myrtiles qui font tapage sous le soleil tamisé par les hauts sapins. Je ne te peindrai pas la procession villageoise dessinant sa file bigarrée à travers les prés saupoudrés de boutons d'or (car je n'ai pas échappé aux processions, et mes électeurs en sortaient tous). Je pars ce matin dans une autre direction. Demain mardi je verrai les paysans sur la foire. J'ai rendez-vous mercredi à Épinal et je voudrais pouvoir te revenir jeudi.

A madame Jules Ferry.

7 juin 1877.

... Encore un peu de paysannerie, puisque c'est pour la dernière fois. Ce matin le bruit courait sur la foire de la démission de Mac-Mahon. Les paysans me prenaient à part pour m'interroger sur ce sujet. Cela se disait depuis les légumiers qui sont près de la cathédrale, jusqu'aux chaussetiers et plumassiers qui touchent presque au grand pont. Et sur ma réponse négative, chacun de dire d'un air goguenard :

« C'est ben pourtant grand dommage! » Voilà ce qu'on peut appeler un président populaire.

Le nouveau sous-préfet est arrivé, c'est un freluquet qui brandit sa canne comme un fouet. Il a l'air cassant et casseur et trouvera à qui parler. J'ai passé hier l'après-midi avec son délicieux prédécesseur[1]. Comme il habite Sainte-Marie provisoirement, je lui avais donné rendez-vous à Wisembach chez l'ami Gaire. Nous avons passé en revue quelques maires des alentours, c'était un délire. Si Bœgner était éligible il serait élu à toutes choses. Nous lui devons, au prochain tour de roue, pour le moins une préfecture.

Disons ensemble au revoir à ces lieux aimables qui semblent si vides quand on t'y a vue mettant l'âme et la vie... à ce joli nid qui m'est à la fois poignant comme un veuvage, et chantant comme un souvenir... J'ai soif de vivre, c'est trop paître le caillou.

A madame Jules Ferry.

[Nancy, 29 juin 1877.]

Je n'ai jamais fait depuis l'Espagne, aussi poussiéreux, incommode, agaçant et disgracieux voyage.

J'ai avalé par la bouche, par le nez, par les oreilles et par les yeux toute la Champagne pouilleuse. J'ai heureusement trouvé à Nancy fraîcheur, onde pure, grande chambre, bons visages et bonnes gens. Mes hôtes me comblent de petits soins et dans le silence de la nuit de province, dans l'immense cube d'air de l'appartement quasi royal qui m'est dévolu, je me suis délicieusement reposé et je me lève pour t'invoquer, t'appeler à moi, et si je ne t'envoie plus mon âme c'est que tu l'as gardée.

J'ai trouvé la métropole lorraine radieuse, pimpante et pomponnante de soleil et de drapeaux, enrubannée, comme une noce de village, coquette et régulière, élégante et toute blanche comme une belle personne poudrée d'autrefois[2]. Par ce soleil radieux, avec cette foule joyeuse et ce grand air de fête, c'est

1. M. Bœgner.

2. On célébrait à Nancy le centième anniversaire de la naissance de Mathieu de Dombasle.

une merveilleuse capitale. Après un dîner chez le sénateur-maire Bernard, agape intime avec les bourgmestres environnants, depuis celui de Luxembourg jusqu'à celui de Reims, non une illumination de province, des lampions pour rire, mais une vraie folie chinoise de lanternes et de verres de couleur, dont s'est fort réjouie ma badauderie bien connue. Ce qui m'a réjoui plus encore, c'est la bataille qu'on entend gronder sous ces airs de fête.

Nancy, au point de vue républicain, est une élite ; les républicains y son nombreux, cultivés, actifs, respectés, c'est un centre de modération et d'intelligence.

L'ordre moral est parti en guerre contre les professeurs, les fonctionnaires. Aux éloges dont on m'accablait se mêlait le récit de toutes les petites vexations, de toutes les persécutions basses qui commencent. Mais nos maîtres se trompent d'époque, car les plus humbles se cabrent, et le recteur, mis en demeure de frapper deux professeurs de la Faculté des sciences, hommes éminents, qui ont signé une adresse aux députés, a dû répondre que la situation de ces messieurs était, à Nancy, d'une telle importance qu'on se brûlerait les doigts en y touchant.

Ce soir, banquet final. C'est le morceau de résistance, le champ de bataille où le nouveau préfet va se mesurer avec le maire Bernard. Je dois te dire que Saint-Vallier est dans l'affaire. Saint-Vallier, qui a été plénipotentiaire français auprès de Manteuffel pendant l'occupation, et qui s'est fait bénir, toastera et sera toasté. Transition naturelle pour passer au libérateur du territoire. Voilà le citoyen Delorme[1] dans ses petits souliers. Bernard a dû le prévenir, l'autorité réglant les toasts. S'il n'est pas révoqué ce matin, nous verrons ce soir une scène curieuse : le préfet buvant à Mac-Mahon, et le maire à M. Thiers. Dans cette situation, suffisamment tendue, nous n'avons pas jugé qu'une incursion plus marquée sur le terrain politique fût nécessaire. Je ne veux pas être le prétexte d'une dissolution municipale avec tout ce qui s'ensuit. Bernard parlera seul, et nous serons le chœur à l'orchestre.

1. Le préfet.

A Jules Simon.

Vichy, 17 juillet 1877.

Mon cher ami,

J'ai sans doute forcé quelques notes, comme il m'arrive souvent en suivant une thèse que je crois juste. Je crois que c'est une grande vérité de dire que les gens qui nous gouvernent se méprennent absolument sur la cause profonde des succès électoraux du Second Empire. Ces succès provenaient avant tout de ce que le paysan était impérialiste. La défaite de la candidature officielle mac-mahonienne est dès à présent assurée, parce qu'il n'y a pas de mac-mahonisme. Je sais bien que cette thèse se rencontre avec celle des bonapartistes, mais les constitutionnels de l'école du *Moniteur* sont les seuls qui puissent se plaindre. Quant à nous, il ne peut nous déplaire d'entendre dire que le suffrage universel ne peut enfanter que deux choses : République ou Empire.

Si vous voyez des inconvénients à la thèse elle-même, mettez tout au panier. Si c'est une question de mesure, vous êtes le meilleur censeur, censurez.

A vous de cœur.

A madame Kestner.

Saint-Dié, 11 août 1877.

Quand vous irez, demain, à la tête du cortège de vos enfants, visiter ce champ du souvenir où sont marquées les étapes douloureuses de votre grand cœur, je veux être avec vous, auprès de vous[1]. En m'y conviant, il y a deux ans, vous me mettiez au rang de vos fils; je me rappelle cette date et cette visite comme une consécration. Depuis, le lien est devenu si profond et si doux qu'il me semble procéder autant de la nature que de la grâce. Je suis tellement entré dans vos souvenirs, je me suis tellement identifié avec votre vie, que tous ces êtres chers, toutes ces âmes d'élite, qui dorment pour toujours dans le pieux enclos, je les connais sans les

1. Anniversaire de la mort de M. Kestner, grand-père de madame Jules Ferry.

avoir vus, je les reconstitue, je les retrouve, aussi bien dans les traits spéciaux de vertu et de grâce qui revivent dans leurs enfants que dans les souvenirs tout vibrants encore qu'ils ont laissés autour d'eux. Quelle noble et vivante mémoire que celle que nous évoquons aujourd'hui! Quelle impression profonde, touchante, il a laissée chez tous ceux qui l'ont rencontré! Quelle vie et quel exemple, et quel plus bel éloge que de s'entendre dire comme vous me dites, quand vous êtes contente de moi, que vous me jugez digne de lui? La vraie immortalité, la seule dont on soit sûr, elle est dans le cœur de ceux qui nous ont aimés. Aimer ses morts et vivre avec eux, c'est les faire revivre. C'est tout notre culte : gardons-le, pratiquons-le, car à lui seul, comme douceur et comme leçon, il vaut sûrement tous les autres...

A madame Jules Ferry.

8 septembre 1877.

Je viens d'assister au spectacle le plus touchant et le plus grandiose que jamais regard humain ait contemplé [1]. De la rue Lepeletier au Père-Lachaise, un million d'hommes, échelonnés en masses profondes sur le passage du cortège funèbre, debout, tête nue, recueillis, l'immortelle à la boutonnière, saluant le char — couvert des montagnes de fleurs apportées par la France entière (384 villes étaient représentées), — d'un seul cri, roulant, grave, résolu, formidable, des deux côtés du boulevard : Vive la République! Et dans cette foule immense, passionnée, vibrante, pas l'ombre d'un désordre, d'un incident, d'une inconvenance. La haie se faisait toute seule, non par la présence des sergents de ville disséminés le long des trottoirs, mais par la résolution de ce peuple, le plus spirituel du monde, qui sent que l'histoire à les yeux fixés sur lui, et qui veut qu'aucune ombre, aucune dissonance ne vienne troubler la marche triomphale de ce mort qui dans son cercueil reste un guide, une espérance, un symbole. La pluie battante jusqu'à midi s'était soudain arrêtée, les vieux avec lesquels nous cheminions, les vieux qui ont vu les funérailles

1. Les obsèques de Thiers.

de La Fayette, de Périer et de Lamarque, disaient que leur mémoire ne leur offre rien de comparable. Léon Renault qui a été préfet de police, avait les yeux humides d'admiration. Il faut remonter jusqu'aux premières journées de la Révolution française, où le simple ruban tricolore suffisait à contenir les foules enflammées, pour retrouver un tel exemple d'un peuple ardent et, chaque jour insulté, bafoué, taquiné par un gouvernement odieux, faisant lui-même sa propre police, et trouvant dans la sincérité de son émotion, dans le sentiment du péril que traverse la patrie, le secret de faire à un simple citoyen des funérailles que jamais souverain, si grand qu'il fût, n'a tenues de l'amour de ses peuples.

A M. Paul Bœgner.

Paris, 31 octobre [1877].

Cher Monsieur,

Je vous écris à Saint-Dié, où vous étiez attendu. Vous savez qu'il a été fait choix de deux bons candidats et que le zèle de nos amis, loin de se ralentir, est plus ardent que jamais. Je crois à un beau succès. Il faut veiller sur Taintrux et sur Laveline. On compte sur votre concours personnel et il sera fort utile.

Votre successeur est ici, c'est un homme de bon sens, il sent la maison qui croule, et se précautionne. Il est allé implorer Calmon, et la plus petite sous-préfecture ferait à présent son affaire. Il atteste les dieux qu'il n'a *rien fait* contre moi!

C'est qu'en effet la déroute a commencé. Le ministère n'hésite plus que sur la façon de mourir qu'il lui faut préférer. De Broglie voudrait tomber avec grâce, le 7 novembre, devant le Sénat, dont on attend un vote de défiance, et en couvrant le maréchal. Celui-ci voudrait démissionner, l'entourage seul résiste, dans l'espoir de faire payer aux infortunés fonctionnaires — que nul ne défend plus — la rançon du traité de paix. J'augure mieux de la nature militaire du chef de l'État, et je crois à sa retraite finale. Elle est à peu près forcée, du moment qu'il désarme — et il faut bien puisque le plan de bataille des premiers jours : à savoir, vote de confiance et

deuxième dissolution, est abandonné par tout le monde comme absolument impraticable.

Dites tout cela aux hésitants, aux maires *finauds* que vous savez.

A madame Jules Ferry.

Épinal, 21 décembre 1877.

C'est l'hiver, un hiver clair et dur avec de la neige sur les montagnes et un grand vent qui coupe la figure. Mais tout sourit en dépit des frimas, les visages sont joyeux, les cœurs légers. C'est une allégresse universelle, à laquelle les plus rebelles s'associent. C'est la vie qui renaît, l'espérance qui refleurit, l'industrie qui pousse un grand cri de délivrance. La France entière a le sentiment qu'elle revient du seuil du tombeau. Elle est affamée de vie, comme une convalescente, elle se tâte, et prend plaisir à se retrouver saine et vivante. Il est touchant pour ceux qui savent le mieux combien près nous avons frisé le fond de l'abîme, d'assister à cet épanouissement des cœurs et des intérêts, d'en recueillir les manifestations si unanimement et si profondément reconnaissantes, il est doux de respirer cette atmosphère de gratitude, dont m'entoure ce brave pays, d'entendre tous ces cœurs sincères, de lire sur tous ces visages enchantés et bienveillants. On est ainsi bien largement payé du formidable souci qu'on a si longtemps et si cruellement porté. La session s'est ouverte tout à l'heure au milieu de ces bonnes impressions. Bœgner, arrivé de la veille, a lu un fort excellent discours, le président Claude s'est élevé à des hauteurs presque lyriques, nous sommes véritablement les maîtres et les maîtres reconnus, incontestés. On a rendu à ton mari son ancienne vice-présidence, pour honorer en lui le comité des 18, sur l'initiative même du sénateur Claudot qui l'occupait depuis deux ans. J'espère une courte session et je t'en assurerai avec plus de précision quand j'aurai vu le budget. J'y cours avec un vif désir de rentrer au plus vite. Rien ne m'est plus sans toi.

JULES FERRY

L'ODÉON

L'Odéon s'est vengé de Théophile Gautier. Il y a mis près de trois quarts de siècle, car l'Odéon est lent. Mais son heure vint enfin et ce fut une belle revanche.

Vous vous souvenez assurément de ce fameux prologue, où l'harmonieux Théo réunit en faisceau toutes les plaisanteries dont ce malheureux théâtre fut la cause. Il chanta les « champignons qui poussaient aux balcons » et désormais, le steppe Odéonien fut rangé parmi ces régions blanches que les géographes laissent vides sur les cartes — sans doute pour entretenir le goût de la géographie chez les races nouvelles.

Or, voici que plusieurs semaines durant, au printemps de Paris, en pleine saison, bien plus, en un mois électoral, l'Odéon a occupé, inquiété, surpris toute la ville. Il fut le théâtre du jour — ne pouvant être le théâtre du soir, — il eut la grande vedette des feuilles quotidiennes, il eut son portrait dans les journaux illustrés, il passa dans tous les cinématographes. Il fut le cœur de l'actualité et, pour une fois, la rive droite n'ignora point ce que faisait la rive gauche...

Pour troubler ainsi l'opinion il fallut à la vérité quelque chose comme la chute d'un mont. Antoine s'écroulait. Son labeur immense, son désintéressement prodigue, son effort, son génie, tout cela retombait sur lui et l'écrasait. Un respect

inconnu entourait la catastrophe. On en sentait l'injustice et la nécessité. Ce fut le drame le plus émouvant qu'ait jamais joué l'Odéon.

Quelques heures après l'événement paraissaient les déclarations d'Antoine à la presse. Et elles se résumaient en cette formule brusque : « *L'Odéon est un théâtre impossible!...* »

Pourtant, on vit tout aussitôt un peuple de candidats solliciter la succession du grand vaincu. Il y en eut de généreux, de lettrés, d'étonnants, de graves, de multiples, qui proposaient plusieurs combinaisons ; il y en eut d'indignés, il y en eut d'humoristiques, il y en eut même de voluptueux. Le Ministre de l'Instruction publique était, dans le même moment, candidat lui-même dans le département de la Creuse et il vivait entre deux foules : celle de ses électeurs, et celle des aspirants à l'Odéon.

Les grandes décisions théâtrales se prennent volontiers devant l'ennemi. La Comédie-Française fut réglementée à Moscou. C'est en face du suffrage universel que M. Viviani prit la résolution la plus sage, en même temps que la plus heureuse, en appelant M. Paul Gavault à succéder à Antoine.

Auteur dramatique aux longs et éclatants succès, avocat exercé, administrateur remarquable, M. Gavault a écrit pour le théâtre, plaidé pour lui, siégé pour lui. Il est plein de raison et de goût. Comment, au reste, ne le louerions-nous pas, puisque nous retrouvons dans son programme quelques points communs envers celui que nous allons exposer, et qui, hâtons-nous de l'assurer, garde le privilège de l'ancienneté. Le jeune Anacharsis, visitant la Grèce, rapporte que l'Odéon ruiné par Sylla fut relevé par Ariobarzane. Voilà qui est pour M. Gavault d'un réconfortant exemple.

Pourtant, tout en lui souhaitant toutes les prospérités qu'il mérite, nous n'en tenons pas moins que l'Odéon ne sera sauvé, et ne cessera d'être « impossible » que lorsqu'il sera rentré dans sa destinée, qui est d'être le Second Théâtre-Français, c'est-à-dire lorsqu'il sera annexé administrativement et financièrement à la Comédie-Française, réuni à elle sous une direction unique.

Alors l'Odéon sourira. Les recettes seront à l'étroit dans ses

caisses. Et la maison de Molière, plus fastueuse grâce à lui, le couvrira d'un pan de sa gloire.

Notre idée, proclamons-le sans tarder, n'a que des avantages. Elle en a tant, en vérité, que ça finit par n'être pas très bon pour elle. Ils surgissent de toutes parts, si nombreux qu'ils se font tort et s'étouffent, comme les herbes au printemps.

*
* *

Le projet peut se résumer dès le début.

L'Odéon est un théâtre « impossible », autrement dit indirigeable, parce qu'il n'a ni auteurs, ni répertoire, ni acteurs, ni public.

La Comédie-Française a trop d'auteurs, trop de répertoire, trop d'acteurs, trop de public.

Elle est encombrée effroyablement : encombrée de devoirs, de richesses, de gloires. Elle ne peut utiliser, et de bien loin, qu'une infime partie de ses ressources. Que de belles choses perdues!

Tout d'abord elle entretient une troupe largement assez nombreuse pour suffire à deux théâtres. Qu'en résulte-t-il? Que la plupart des artistes ne jouent jamais, ou quasi. Ils se découragent, se rouillent, quelques-uns se révoltent, d'autres perdent le goût, le désir et presque le don du théâtre. Si l'Odéon faisait troupe commune avec la Comédie-Française, tous ces comédiens joueraient, se perfectionneraient et, si j'ose dire, s'entraîneraient sans cesse, améliorant ainsi singulièrement la troupe de second plan de la maison-mère. Les jeunes tragédiens surtout pourraient paraître plus souvent, et n'est-il pas évident qu'on ferait à l'Odéon de très belles recettes en donnant *Œdipe* ou *Bérénice* avec la jeune troupe rehaussée de Mounet-Sully ou de Silvain, de mesdames Bartet ou Segond-Weber? Ce qui n'empêcherait point du tout d'en réaliser, ces mêmes soirs, de magnifiques, rue de Richelieu, avec d'autres vedettes, puisque la maison n'en chôme point.

La Comédie-Française enrichirait donc l'Odéon et c'est elle qui profiterait de cet enrichissement.

Dira-t-on que c'est accabler de travaux les sociétaires et pensionnaires de Molière? Mais ils ne demandent qu'à paraître plus souvent sur les planches, ils maudissent leur inaction et quelques-uns, hélas, la maudissent en vers...

En cédant ainsi à l'Odéon son superflu, son trop-plein d'artistes, ce qu'elle néglige ou laisse perdre, la Comédie ferait donc œuvre utile et œuvre d'art. Les élèves du Conservatoire profiteraient eux aussi de l'aubaine; appelés à compléter parfois la troupe, ils y gagneraient une pratique de la scène qui leur manque terriblement et perdraient, au contact de leurs aînés et de leurs maîtres, une assurance, une satisfaction d'eux-mêmes dont, à dire vrai, ils sont trop souvent infestés.

Ce qu'elle ferait pour les comédiens, la Comédie-Française le ferait pour son grand répertoire, celui qu'elle joue parfois; pour son répertoire négligé, celui qu'elle ne joue jamais, et pour ses ouvrages nouveaux.

Le *Cid*, *Hernani*, *Polyeucte*, l'*École des femmes*, le *Bourgeois*, le *Barbier* — nous citons au hasard — sont attendus, réclamés par un grand public. Ils emplissent la salle à chaque épreuve et sont joués bien moins souvent qu'ils ne pourraient l'être. Il en est ainsi de vingt pièces de Molière, de Corneille, de Racine, d'Hugo. Que joue-t-on d'eux? Quatre ou cinq ouvrages de Molière, deux de Corneille et de Racine, deux d'Hugo. Le classique en souffre, et aussi beaucoup d'honnêtes gens qui voudraient payer leur fauteuil pour en écouter. A l'Odéon, assurément, la recette serait un peu moindre, mais pas beaucoup, si l'on y entendait la même troupe; et comme les frais seraient infiniment réduits, le profit matériel serait important, et le profit littéraire considérable.

Pour le répertoire « négligé » n'en serait-il pas de même? Pourquoi tant de pièces interrompues si tôt, comme *Marion de Lorme*, comme *Amphytrion*? parce qu'elles ne réalisaient plus une moyenne suffisante au Théâtre-Français. Mais elles avaient encore une belle carrière à fournir à l'Odéon.

On nous opposera l'insuccès d'Antoine avec *Psyché*. Mais ce sont les frais de *Psyché* qui l'ont ruiné. Elle est venue, sa petite lampe d'or à la main, et au lieu de l'Amour, elle a éclairé le Déficit qui sommeillait près de la caisse.

Tous les spectacles que nous proposons seraient, au con-

traire joués sans frais puisqu'ils sont tous montés rue de Richelieu. Il y aurait tout juste à faire état des dépenses de chariotage des décors, des « feux » à attribuer aux artistes, et des appointements du petit personnel.

Avant d'abandonner ce « répertoire négligé » notons combien d'ouvrages pourraient être remontés et donnés à l'Odéon par la troupe de la Comédie-Française, sans frais nouveaux ou presque, puisque costumes et décors existent : Musset — qui est ou qui sera le grand auteur dramatique du XIXe siècle — n'est-il pas tout à fait abandonné rue de Richelieu? Que ne nous rend-on les *Caprices de Marianne* et le *Chandelier* et *On ne badine pas*?

On ne le peut faute de place et de temps. Marivaux n'est-il pas délaissé lui aussi? Et Dumas fils, et Augier, et Sardou, et Labiche, et Meilhac et Halévy, et Porto-Riche, et Barrière encore, et Scribe tout de même? N'y a-t-il pas là un merveilleux répertoire Odéonien a créer? Rendons à M. Gavault cette justice qu'il a indiqué semblable dessein dans son programme. Mais il n'aura pas les noms éclatants, les talents aimés. Il n'aura pas Féraudy dans Poirier, Paul Mounet dans *Patrie*, Georges Berr dans *Scapin*, madame Bartet dans *Francillon*, mademoiselle Leconte dans l'*Ami Fritz*, madame Pierson dans le *Goût du Vice*, madame Piérat dans la *Marche Nuptiale*.

Ces deux derniers titres nous ramènent aux œuvres modernes. Et ici éclate l'incroyable avantage que trouveraient les auteurs contemporains à voir continuer, sur la scène de l'Odéon, des ouvrages qui, presque toujours, quittent l'affiche avant d'avoir épuisé leur veine.

Les auteurs ne peuvent s'étonner de ces fins hâtives. D'abord il y a beaucoup de pièces reçues et qui attendent. Et puis les très grosses recettes sont une nécessité rue de Richelieu, parce que le budget de la Comédie est surchargé. Allégée par l'Odéon, qui lui apporterait, avec sa subvention de 100 000 francs et son loyer gratuit, avec le profit de ses représentations données à frais minimes, une source importante de bénéfices inattendus, elle serait doublement à l'aise et pour faire durer chez elle les représentations d'une pièce nouvelle, et pour les prolonger sur sa scène annexe.

Est-il permis, par exemple, de douter que lorsque s'en ira *Georgette Lemeunier*, elle pourrait, en passant les ponts, ne point nous priver, avant longtemps, de son adorable grâce?

Les anciens et les modernes, si divisés dans les dissertations de rhétoriciens, se trouveraient donc enfin unis par l'intérêt commun qu'ils trouveraient à la fusion des deux théâtres.

Je me hâte vers d'autres avantages.

De par son nom même, et sa tradition, le Théâtre-Français ne peut guère jouer de pièces étrangères. Je sais bien qu'on y répète *Macbeth* à cette heure et qu'on y a superbement donné *Hamlet*, mais peut-on estimer que Shakespeare a sur nos scènes la place qui convient? C'est justement à l'Odéon qu'Antoine, et Porel autrefois, ont le plus fait — à leur grand honneur — pour le service du premier des poètes dramatiques. S'ils ne réussirent point comme ils en étaient dignes, c'est que l'entreprise leur était écrasante. Mais elle ne le serait point pour la Comédie-Française. Si elle régnait sur l'Odéon, elle pourrait nous donner d'abord, et régulièrement, les ouvrages qu'elle a déjà donnés : *Hamlet*, cette *Mégère Apprivoisée*, dont nous nous souvenons avec délices, et le *Marchand de Venise*, et *Othello*, tout cela sans la moindre dépense et à grand profit. Car s'il n'y a pas, comme le voulait Antoine, trente salles pour acclamer, durant trente jours consécutifs *la Mort de César* ou *Roméo*, il y a, et de reste, un millier de spectateurs pour aller se réjouir, s'émouvoir, s'exalter chaque année à quelques représentations Shakespeariennes.

Satisfaits pour Shakespeare, nous ne réclamerions certes pas le *Guillaume Tell* de Schiller, qui fut une sorte de vengeance qu'Antoine exerça contre le public, un jour de mauvaise humeur. Mais nous voudrions Ibsen; Ibsen ignoré de presque tous les spectateurs Français, Ibsen immortel sans être connu. Et ne pensez-vous pas que ce serait un spectacle saisissant, un spectacle « à argent » que *Maison de Poupée*, les *Revenants* ou *Solness*, interprétés par les plus beaux talents de la Comédie-Française?

*
* *

Nous croyons avoir tenu notre engagement et montré que la fusion de l'Odéon et de la Comédie-Française ferait de l'Odéon un théâtre admirable, et vaudrait à la Comédie-Française une puissance, un prestige, une richesse qu'elle n'a jamais connus.

Et cette richesse lui permettrait d'attribuer enfin à ses comédiens des appointements moins indignes d'eux. De ces comédiens les uns sont illustres, les autres sont nombreux. Tous trouveraient leur situation matérielle justement améliorée, et n'auraient qu'à se louer de voir plus souvent le public. Car, à ne se voir jamais, on finit par s'oublier.

Cet accroissement de profits aurait donc, par ricochet, une conséquence des plus heureuses. Gagnant davantage, les artistes de la Maison feraient moins de tournées.

On objectera peut-être que nous nous exagérons les bénéfices que pourra donner l'Odéon, même magnifié par les artistes et les auteurs que la fusion lui apportera?.

Nous ne le croyons pas, car il reste bien des ressources nouvelles dont nous n'avons point parlé :

Les matinées d'abord : le Théatre-Français, qui en donnait jadis une soixantaine, en donne maintenant près de cent chaque année. Et il y refuse constamment des spectateurs. Aux Jeudis classiques on ne trouve plus une place. L'administrateur général ne peut cependant augmenter le nombre des représentations de jour, parce qu'on a besoin de la scène pour répéter. S'il avait l'Odéon pour ce travail, il pourrait donner au moins trois matinées chaque semaine, peut-être plus, peut-être même quotidiennement, comme on fait à Londres avec grand succès. Il augmenterait un peu sa troupe pour cela, mais il a au Conservatoire, à des prix dérisoires, une réserve illimitée.

Et nous n'avons rien dit des abonnements, dont on pourrait dériver le surplus sur le théâtre-annexe. Il suffirait de dix noms choisis en tête de liste pour que l'Odéon devînt élégant — nous dirions snob, s'il n'était construit en forme de temple grec.

*
* *

Telles sont les grandes lignes d'un projet qui sera inévitablement réalisé quelque jour, parce que la Comédie-Française est trop petite pour ses gloires, parce que l'Odéon est trop grand pour ses malheurs.

Un physicien formulerait à ce propos la théorie et le principe des théâtres-communiquants.

Un économiste soutiendrait que, pour son expansion normale, le Théâtre-Français a besoin d'une colonie.

Rallions-nous à celui-là. Son argumentation répond à tout : Car si l'Odéon est à vrai dire un peu loin comme théâtre, comme colonie, il est tout près !...

G.-A. DE CAILLAVET

L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI[1]

II

Ce fut vers la fin de la cinquième année de mon séjour chez l'abbé Clercati que se produisit une circonstance par laquelle j'allais me trouver à même de mettre à l'épreuve ses doctes leçons latines et de faire honneur à son enseignement, aussi bien que de prouver au comte et à la comtesse Vallarciero ma reconnaissance de ce qu'ils avaient fait pour moi. Le Comte et la Comtesse s'apprêtaient, en effet, à célébrer prochainement leurs noces d'argent et cet anniversaire conjugal devait donner lieu à d'imposantes cérémonies de famille. Cet anniversaire concordait également avec l'achèvement du gros travail de réparation entrepris au palais Vallarciero. L'incendie n'en ayant guère laissé debout que les quatre murs, il avait fallu en refaire tout l'intérieur. Il ne restait plus qu'à y effectuer les décorations nécessaires, après quoi le Comte et la Comtesse pourraient quitter leur villa du Monte Berico où ils s'étaient retirés depuis le sinistre et réintégrer leur demeure citadine.

La villa Vallarciero où se devait célébrer la fête commémorative était une des plus belles parmi celles qui s'élèvent aux environs de Vicence. Située sur la pente du Monte Berico,

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

elle dominait une vaste étendue de pays, tant du côté de Vicence qu'à l'opposé de la ville. Ce contraste formait un des paysages les plus pittoresques que l'on pût voir et ce devait être un rare plaisir pour les yeux que d'habiter cette demeure où l'on jouissait de l'air le plus pur et de la vue la plus variée. Il s'y ajoutait tout l'agrément du luxe le mieux entendu, tant au dedans de la villa, par les beaux meubles qui la garnissaient, qu'au dehors par les superbes jardins dont elle était entourée et que séparait de la route un mur assez élevé qu'ornaient des fantoches de pierre très gaillardement sculptés. Ces grotesques à grosses têtes et à corps de nains, vêtus d'accoutrements bizarres, amusaient les passants et disposaient à la joie, mais, dès l'entrée par le grand portail, on se sentait plus envie d'admirer que de se divertir. Les belles ordonnances des parterres imposaient vite à l'esprit des pensées sérieuses et les nobles proportions des bâtiments l'inclinaient à une sereine gravité.

Ces bâtiments n'étaient pas très grands, mais l'architecte les avait disposés avec un art consommé, de façon à ce que l'effet en fût à la fois magnifique et gracieux. L'intérieur y répondait parfaitement à l'extérieur. L'ornement principal de la villa Vallarciero était sa galerie entièrement peinte à la fresque, de la main de Messer Tiepolo, de Venise, qui y avait représenté en tableaux la vie de la fameuse reine Cléopâtre d'Égypte. Tous ces personnages costumés à l'antique ou à l'orientale, donnaient à cette galerie un aspect de singulière magnificence et en faisaient un lieu fort propre à y réunir illustre et nombreuse compagnie, ainsi qu'il en advint en la circonstance dont j'ai parlé et lors des événements que je vais relater.

Les Vallarciero étaient fort considérés à Vicence pour leur faste et leur dignité ; aussi la plupart des membres de la noblesse vicentine avaient-ils tenu, au jour marqué, à leur venir apporter leurs hommages et leurs vœux. Il en était résulté qu'une longue file de carrosses encombrait les abords de la villa. Je m'aperçus de cet empressement lorsque, accompagné du bon abbé Clercati, nous approchâmes à notre tour du portail où la sediola que l'abbé avait louée pour la circonstance nous déposa modestement. Certes, je savais bien que nous

trouverions le Comte et la Comtesse en compagnie, mais je ne m'attendais pas à une pareille assistance, et cette surprise augmenta ma timidité et mon embarras, si bien que le rouleau de papier que je tenais à la main en tremblait entre mes doigts.

Ce rouleau était, le dirai-je, le fruit de bien des veilles et je le considérais avec anxiété, tandis que le bon abbé Clercati le contemplait avec amour. Il contenait le texte de la harangue latine que je devais adresser au Comte et à la Comtesse et qui servirait d'ouverture et de préambule à la cérémonie qui se préparait. Cette harangue, je le répète, nous avait coûté bien des veilles, et l'abbé et moi nous avions mis en commun toute notre latinité afin de la fournir des tours les plus élégants et les plus oratoires et de la rendre digne de l'usage auquel elle était destinée. Pas une phrase qui n'en eût été polie et repolie, pas un terme qui n'en eût été pesé et repesé. Quant au fond il était plein des éloges les plus vifs et les plus délicats, comme l'exigent ces sortes de composition, auxquels nous avions essayé de donner la forme la plus doctement cicéronienne. L'abbé Clercati, de bonne foi, considérait cette harangue comme un chef-d'œuvre où il n'y avait rien à reprendre et capable de frapper d'admiration les plus rebelles. Et c'était cette pièce d'éloquence que je devais, tout à l'heure, débiter au Comte et à la Comtesse.

Aussi, quand j'eus mis pied à terre, le cœur me battait-il déjà à grands coups dans la poitrine et mon trouble ne fit que s'accroître lorsque, précédé du bon abbé Clercati, je pénétrai dans la villa. La galerie, à ce moment, était plus qu'à demi pleine, et le Comte et la Comtesse allaient de l'un à l'autre avec beaucoup de politesse et beaucoup d'affabilité, recevant les compliments qu'on leur adressait et y répondant de la façon la plus courtoise. L'abbé les aborda et je leur fis la révérance, tout en tenant ferme mon rouleau, puis, en attendant le moment redoutable où je devais prononcer mon discours, je me blottis dans un coin et demeurai à regarder ce qui s'offrait à ma vue.

Certes, il y avait là noble et grande compagnie et de quoi troubler le plus dégourdi, mais, bien que l'éclat des parures et la dignité des personnages m'en imposassent con-

sidérablement, un autre spectacle que celui-là m'occupait davantage. Avec admiration mes yeux s'arrêtaient aux fresques de Tiepolo qui couvraient les murs et le plafond de la galerie. Les figures qui y étaient représentées composaient une assemblée autrement magnifique et grandiose que celle qui était réunie entre les murailles peintes. Qu'étaient, en effet, nos plus nobles Vicentins et nos plus belles Vicentines auprès du Prince Antoine et de la Reine Cléopâtre! A leur aspect, toutes mes chimères me revenaient soudain à l'esprit. Je me trouvais transporté, comme par enchantement, dans ce monde sublime au seuil duquel m'avaient si souvent conduit mes rêveries. C'était là que j'eusse voulu vivre et je ne pouvais me lasser d'admirer les images de ces héros dont j'eusse souhaité, au prix même de ma vie, d'égaler les superbes destins. Ces pensées me remplissaient d'enthousiasme et d'émotion et je nageais en pleines délices, quand un coup de coude du bon abbé Clercati me ramena sur cette terre et me fit comprendre qu'il était temps de quitter des yeux le bâton de commandement que le Prince Antoine brandissait d'un geste orgueilleux pour m'occuper de mon rouleau de papier :

— Allons, Tito, courage, mon enfant et n'oublie rien de mes recommandations. *Macte animo, generose puer.*

Et l'abbé Clercati, doucement, me poussa par les épaules.

Je fis quelques pas et je me trouvai dans un espace vide. Je sentis que tous les yeux se dirigeaient sur moi. Devant moi, sur une estrade surmontée d'un dais, assis côte à côte en de grands fauteuils, j'apercevais le Comte et la Comtesse. Quoique je fusse assez proche d'eux, ils m'apparaissaient lointains et diminués. Il me semblait que ma voix ne parviendrait jamais jusqu'à leurs oreilles. J'avais la gorge serrée. La tête me tournait. J'aurais voulu m'enfoncer subitement dans le sol, que les plafonds s'effondrassent, que le feu prît à la villa, que quelque événement inattendu me délivrât d'une tâche au-dessus de mes forces. Puis, il se fit en moi un calme subit, comme si quelqu'un se fût substitué à moi et, lentement, posément, je déroulai mon papier, et l'exorde de ma harangue s'échappa de mes lèvres. Je la croyais voir tout entière écrite dans l'air et elle empruntait ma voix sans que je fisse aucun effort et sans que j'y eusse aucune part, si bien que, me

sentant comme inutile, je me mis à observer ce qui se passait autour de moi.

C'est alors que mon attention fut attirée par un gros homme assis dans un fauteuil, tout à côté de l'estrade. Il était assez salement, mais richement vêtu. Sa large figure étalait sa rondeur percée de petits yeux presque sans sourcils et terminée par un triple menton. Ses deux mains crasseuses croisées sur son ventre rebondi, il écoutait avec une expression d'étonnement peint sur son visage. Peu à peu, cet étonnement se changeait en une agitation manifeste. Ce manège m'intriguant au plus haut point, j'en avais oublié ma harangue, aussi fus-je fort surpris, quand je m'aperçus qu'elle était terminée. A ce moment, toute ma timidité me revint et je crus que j'allais défaillir. J'étais si troublé que je vis à peine le gracieux signe de tête par lequel le Comte et la Comtesse me témoignaient leur approbation. Je n'avais d'yeux que pour le gros homme de tout à l'heure.

Il s'était levé de son fauteuil et s'empressait vers moi en se frayant un passage parmi les invités qui s'effaçaient respectueusement devant lui. Aux égards qu'on lui marquait et à la crasse qui le couvrait et dont nul ne paraissait s'offusquer, ce devait être un personnage important, et la pensée qu'il m'allait peut-être aborder me remplissait de confusion. J'avais gagné à reculons la place où je me tenais auparavant et j'aurais voulu pouvoir rentrer dans la muraille, mais, hélas, elle n'appartenait point aux humbles mortels. Elle était le séjour peint des Reines et des Héros. Seul notre divin Tiepolo eût pu y ajouter une figure et ce n'eût pas été celle d'un pauvre harangueur comme moi. Il me fallait donc affronter l'approche du gros homme qui visiblement s'avançait pour me parler. Quand je fus à sa portée, il me saisit brusquement au collet et me secoua avec force, tandis qu'il m'interpellait d'une voix tonnante, en se tournant à demi vers le cercle qui s'était formé autour de nous :

— Tenez, regardez-moi ce grand sot, croyez-vous qu'il sache seulement l'insigne faveur que les Dieux lui ont faite! Eh bien, je vais vous l'apprendre, moi, Alvise Alvenigo! Mais oui, malheureux, tandis que tu débitais ta harangue, tu n'entendais donc pas le son de ta voix. Tu ne te doutais

guère, ignorant, qu'elle n'est pas faite pour prononcer de banales sentences, mais pour déclamer les vers sublimes que les poètes mettent dans la bouche des héros de l'antiquité et de la fable, de même que ce n'est point sous ces habits vulgaires que tu devrais te montrer en public, mais sous la cuirasse à la grecque et sous la toge à la romaine.

Le gros homme m'avait lâché et s'était retourné vers l'abbé Clercati :

— Et toi, l'abbé, comment n'as-tu pas deviné ce qui crève les yeux et les oreilles? Je pense que tu vas me donner ce gaillard-là. Je me charge d'en faire quelque chose. Le Comte ne me disputera pas cette merveille de la nature dont il n'a que faire et qui ne lui sert de rien. C'est convenu, n'est-ce pas, tu me l'enverras demain chez moi à la Rotonda.

Et, comme plusieurs des assistants à cette scène ne se privaient pas de sourire, le gros homme les regarda d'un air si furieux qu'il s'en fût sans doute suivi pour eux quelque algarade, si un chœur de musique, célébrant les louanges conjugales du Comte et de la Comtesse qui paraissaient fort peu contents de cet intermède, n'y eût mit fin fort heureusement.

***

Si le mémoire que je rédige était une œuvre de littérature et avait d'autre prétention que la vérité, ce serait une véritable faute contre les règles de la composition que d'introduire en mon récit un personnage dont la venue n'a pas été préparée et à qui il n'a été fait auparavant aucune allusion, mais je dirai pour ma défense que je me suis borné, en cette occurrence, à suivre l'exemple de la vie qui ne nous ménage pas les surprises et qui n'hésite pas à mettre notre destinée aux prises avec des événements imprévus. C'était, en effet, ce qui m'arrivait et la rencontre fortuite que je venais de faire du seigneur Alvise Alvenigo allait avoir pour moi les conséquences les plus importantes et les plus inattendues. Aussi est-il juste que je trace un léger crayon de celui qui devenait l'arbitre de mon sort et que je place son portrait en frontispice au chapitre qui le concerne.

Sa Seigneurie Alvise Alvenigo était membre de l'illustre famille vénitienne de ce nom, l'une des plus illustres et des plus puissantes de la cité. Appelé à plusieurs des charges importantes de la République, il les avait remplies sans grand zèle et sans grande exactitude. Le seigneur Alvenigo n'avait pas beaucoup de goût pour les affaires, même pour celles qui honorent le plus un citoyen par les services qu'elles le mettent en mesure de rendre à l'Etat, aussi, dès qu'il l'avait pu, s'était-il affranchi de ses devoirs pour se consacrer tout entier à ses plaisirs. Les femmes en avaient été un des principaux, mais, parmi elles, il distinguait surtout celles qui appartenaient au théâtre. Le seigneur Alvenigo avait presque toujours eu une comédienne pour maîtresse. Familier des coulisses, il jugeait avec une égale passion les productions scéniques quelles qu'elles fussent. Grand amateur de farces, il se posait aussi en grand connaisseur en tragédies et se piquait de posséder en leur détail toutes celles qui avaient été composées, tant par les anciens que par les modernes. On le soupçonnait même d'en avoir rimé quelques-unes, quoiqu'il ne les eût pas avouées publiquement.

Son nom, sa richesse, ses amours, ses bizarreries avaient acquis à Alvise Alvenigo une réputation d'original dont il tirait vanité et qu'il favorisait orgueilleusement. Tout en portant à l'extrême la négligence de son vêtement, et bien qu'il affectât de mépriser l'opinion, il n'eût, pour rien au monde, osé hasarder sa susceptibilité d'auteur au caprice du public. L'idée d'un sifflet le faisait pâlir de rage et il préférait ne pas s'y exposer. Le seigneur Alvenigo craignait le ridicule.

Après la chance d'être sifflé, à laquelle il se dérobait prudemment, le risque d'être trompé lui tenait particulièrement au cœur. Or ce sentiment amena, une fois, un grand changement dans la vie du seigneur Alvenigo.

Éperdument amoureux de la Dellinzona, et jaloux d'elle avec raison, il tua en duel un rival détesté. Cette action qui, pour tout autre, eût pu avoir des suites fâcheuses, attira au seigneur Alvenigo le conseil que lui donnèrent les magistrats de s'éloigner de Venise sous prétexte que l'air des lagunes ne valait rien à sa santé et qu'il aurait besoin d'en respirer un plus vif et plus salubre.

Le seigneur Alvenigo comprit la sagesse de cet avis et, après diverses hésitations, il se décida à se fixer à Vicence où il acheta, sur le Monte Berico, la belle villa nommée la Rotonda, œuvre admirable de notre Palladio. Il s'y était installé l'année même où brûla le palais Vallarciero et, depuis lors, il n'en était guère sorti. Il y avait transporté ses bustes antiques, ses livres et il s'était mis à y vivre en solitaire et en philosophe, car il se piquait d'avoir l'âme noble et grande et au-dessus des revers de la fortune.

Cette solitude philosophique où vivait le seigneur Alvenigo ne l'avait guère fait aimer de la noblesse vicentine, car les hommes ne supportent point que l'on affecte de se pouvoir passer de leur compagnie. Pour tout dire, l'Alvenigo était sourdement détesté, mais l'on n'osait guère lui faire montre du sentiment qu'il inspirait. Malgré sa disgrâce, il avait la main longue et rien n'est éternel en ce monde, même les mauvaises postures où l'on peut se trouver quelquefois. On se contentait donc de déclarer Alvise Alvenigo un original fieffé. On riait de sa mise négligée qui allait jusqu'à la crasserie, de son vêtement taché d'encre et de son gros nez plein de tabac. On faisait aussi des gorges chaudes du goût qu'il conservait pour les gens de théâtre. En effet, il ne passait pas par Vicence une troupe d'acteurs qu'Alvenigo ne la mandât chez lui à la Rotonda. Il les traitait magnifiquement, proclamant que de bons comédiens sont l'honneur de leur siècle et qu'il était plus fier de recevoir à sa table un signore Capagnole que le Podestat de Vicence en personne.

C'était donc chez ce bizarre personnage que j'allais habiter désormais. La chose avait été réglée à l'issue de la fête conjugale des Vallarciero. Le gros Alvenigo, après s'être enquis auprès de l'abbé Clercati de ma condition exacte et, ayant appris que je dépendais de la générosité du comte Vallarciero, lui avait fait demander qu'on me remît entre ses mains. Le Comte n'eut garde de me refuser, ravi de faire ainsi une politesse à l'Alvenigo qui, tout exilé qu'il fût de Venise, n'en avait pas moins un frère Provéditeur de la Sérénissime République. Quant au bon abbé Clercati, cette décision le chagrina fort et lui tira presque des larmes. Il s'était attaché à son Tito Bassi et me vit m'éloigner avec regret. Il voulut me

conduire lui-même à la Rotonda avec mon paquet de hardes où il avait glissé le meilleur Virgile de sa bibliothèque, et ce ne fut pas sans m'avoir recommandé de ne pas trop oublier mon latin qu'il me laissa aux mains des valets de Sa Seigneurie.

Ce fut donc entre deux de ces gaillards qui portaient mon paquet de hardes que je gravis pour la première fois les degrés de la Rotonda. Bien souvent, durant mes courses solitaires et mes promenades sur les collines vicentines, j'avais admiré ce chef-d'œuvre de notre Palladio. Avec quel respect, je considérais ses quatre péristyles dont les frontons s'appuyaient à des colonnes harmonieuses. Cette quadruple couronne faisait la principale beauté de cet édifice, singulier par son élégante majesté et sa gracieuse noblesse. De beaux jardins l'entouraient de leur verdure égale. Que de fois m'étais-je arrêté pour les contempler, mais jamais je n'avais pensé qu'il me serait donné d'y pénétrer! Et voici cependant que j'en franchissais aujourd'hui le seuil, non en intrus, mais comme quelqu'un d'attendu et de qui on espère de grandes choses!

Cette pensée, je dois l'avouer, me donnait un certain orgueil dont bénéficiait la sûreté de ma démarche, aussi fût-ce d'un pas presque assuré que je foulai les larges dalles qui résonnaient sous mon pied. Avec la même tranquillité, je m'avançai dans la grande salle qui faisait le centre de la villa. Elle était couverte par une coupole, de proportions si justes qu'il s'en dégageait une impression de recueillement. Cette salle ne comportait guère d'autres ornements que des bustes romains placés sur des piédestaux et rangés le long des murs. Entre deux de ces bustes, accoudé à une large table, j'aperçus Sa Seigneurie Alvise Alvenigo.

Tout en m'avançant vers lui, je l'examinais curieusement. C'était donc là mon nouveau maître et de qui allait dépendre ma nouvelle condition. Il m'apparaissait tel que je l'avais vu à la villa Vallarciero. Seulement, il avait échangé son riche habit contre une ample houppelande et remplacé sa perruque par un petit bonnet de soie noire qui coiffait sa grosse tête chauve, mais le bonnet et la houppelande étaient couverts des mêmes taches que l'habit de cérémonie. A un angle de la table était posée une tabatière ouverte où il puisa une pincée

de tabac, en m'adressant un geste d'accueil, tandis que sa forte voix retentissait dans la sonorité de la coupole :

— Te voilà donc, Tito. Approche, mon garçon, et écoute bien ce que j'ai à te dire. Si je ne me suis pas trompé dans mes prévisions et si tu réalises les espoirs que j'ai fondés sur toi, ta fortune est faite. Foi d'Alvenigo, je fais serment de te léguer mes biens et je te traiterai comme mon propre fils et tu le seras véritablement, puisque... Mais ce n'est point maintenant de cela qu'il s'agit. Il suffit, pour l'instant, que tu saches, ô Tito Bassi, que, l'autre jour, en t'écoutant prononcer ton insipide harangue, j'ai eu la révélation subite de tes hautes destinées. En est-il de plus belle, en effet, que d'animer par la parole et le geste les créations des poètes et, particulièrement, celles qui mettent en jeu les personnages de l'histoire antique et de la fable? Eh bien, Tito Bassi, il m'a semblé que la nature t'a formé tout spécialement pour les incarner et leur redonner la vie. C'est par toi et en toi qu'ils renaîtront. Ah! je sais bien que la tâche est ardue, mais pourquoi n'en comprendrais-tu pas la beauté? Oui, tu devras revêtir leurs apparences, éprouver leurs passions. Leurs fureurs, leurs désespoirs, leurs amours devront être tes amours, tes désespoirs, tes fureurs. Ton existence se confondra avec la leur. Telle est, ô Tito Bassi, ta magnifique destinée, mais seras-tu à à la hauteur de cette dignité tragique à laquelle je te crois appelé et qui fera voler ton nom sur la bouche des hommes au lieu qu'il se restreigne à ne désigner par ses obscures syllabes le cuistre que tu eusses été, si tu étais demeuré aux mains du brave abbé Clercati et si les Dieux ne m'avaient pas conduit sur ton chemin?

J'étais si interloqué de ce discours qu'il m'eût été bien impossible d'y répondre, mais je n'eus pas besoin de rassembler mes esprits, car l'Alvenigo reprenait d'une voix encore plus éclatante, qu'il accentuait de gros coups de poing frappés sur la table :

— C'est dans une vie admirable que tu vas entrer aujourd'hui, Tito Bassi, et je compte que tu t'en montreras digne. Il faut désormais que tu oublies que tu n'as été jusqu'à présent qu'un pauvre garçon, né dans les plus bas rangs du peuple, fils d'un cordonnier et d'une lingère et nourri aux frais de ces

Vallarciero qui t'ont confié aux soins charitables d'un abbé. Désormais, tout cela ne doit plus compter pour toi. Désormais tu n'as plus à t'occuper des sordides détails de l'existence. A partir d'aujourd'hui, tu dois cesser d'être toi-même; tu es comme si tu étais mort, mais tu vas ressusciter en mille vies plus hautes, plus ardentes, plus passionnées. Il ne t'arrivera plus rien, mais tu seras le héros de toutes les aventures. Tito Bassi, écoute bien cela. Tito, tu vas être, tour à tour, despote, roi, conquérant. Tu gouverneras des provinces, tu régneras sur des royaumes. Tu auras à punir et à pardonner, à déjouer des intrigues et à faire tomber des têtes. Tu auras aussi à mourir, Tito, mais, de chacune de ces morts, tu renaîtras, comme le Phénix et c'est de ce nom que je te salue, ô Tito Bassi, car la nature t'a formé pour l'étonnement de l'Italie. Allons, parle que je réentende ta voix.

Je m'étais mis à réciter les premières phrases de la harangue des Vallarciero. Dans la sonorité de la vaste salle à coupole, les périodes latines résonnaient noblement. Peu à peu, je haussais le ton, pris d'une sorte de délire. Je m'agitais, je gesticulais. A cette vue le gros Alvenigo ne put retenir son enthousiasme; il bondit de son fauteuil, se précipita vers moi, me serra dans ses bras en criant ces paroles dont je ne pouvais pas saisir le sens :

— Ah! Tito, tu seras mon César; Tito, mon César...

Et il se tourna vers un buste antique placé sur un des piédestaux et qui représentait l'illustre Romain.

Le lendemain, quand je me réveillai, fort tard du reste, car j'avais eu grand'peine à m'endormir, dans la chambre que l'on m'avait assignée, quel ne fut pas mon étonnement de ne plus retrouver à leur place les vêtements que j'avais quittés en me couchant. Au lieu de mes nippes familières, le seigneur Alvenigo mettait à ma disposition toute une garde-robe de théâtre. C'étaient des toges à la romaine, des habits à la grecque, un assortiment de cuirasses, de glaives, de casques. Ma nouvelle vie commençait, et ce fut, vêtu comme un personnage de tragédie, les pieds nus dans des sandales et drapé de pourpre que je descendis dans la grande salle de la Rotonda où m'attendait l'Alvenigo.

*
* *

Accoutré donc comme je viens de le dire, je pris pied dans la nouvelle existence dont le seigneur Alvenigo venait de m'ouvrir les portes magiques et que j'acceptais avec empressement. Cette fois, il me semblait bien avoir trouvé ma véritable voie et je m'y élançais avec assurance, persuadé que j'y rencontrerais les plus glorieux plaisirs. N'était-il point naturel, en effet, puisque le hasard me refusait ces occasions héroïques que j'avais si vivement souhaitées, que j'en cherchasse l'équivalent dans un art pour lequel on me disait particulièrement doué, et où j'allais pouvoir peut-être satisfaire ma passion de renommée et de gloire? Grâce à l'illusion scénique, je deviendrais, au moins par emprunt, ce que j'avais tant rêvé d'être. Les aventures les plus sublimes de la légende et de l'histoire allaient m'échoir en partage et j'étais d'autant plus certain de m'y bien comporter que mon rôle y serait réglé d'avance. Je n'aurais qu'à me conformer aux sentiments qu'il nécessiterait et à les exprimer par les moyens que la nature m'avait donnés et dont le seigneur Alvenigo, qui me les avait découverts, se chargerait de diriger l'emploi.

L'état d'enthousiasme et de reconnaissance dans lequel je me trouvais avait modifié les sentiments que j'avais éprouvés, tout d'abord, pour le seigneur Alvenigo. Il n'était plus pour moi un gros homme riche, sale et crasseux à qui je devrais plaire pour gagner ma vie. A présent, je le considérais comme une sorte de magicien qui tenait les clefs d'un singulier et merveilleux royaume dans lequel lui seul pouvait me faire pénétrer et comme le gardien des fantômes illustres que je devrais animer. Aussi en concevais-je pour lui un respect infini. Ce respect, d'ailleurs, devait augmenter à mesure que l'Alvenigo m'instruisait dans l'art dont il se prétendait un des connaisseurs les plus infaillibles, car, dès le lendemain de mon arrivée à la Rotonda, il commença à s'occuper de ce qu'il nommait pompeusement mon éducation tragique.

Grâce aux leçons latines de l'excellent abbé Clercati, j'étais suffisamment versé dans la connaissance de l'antiquité pour que les personnages auprès desquels m'introduisait le seigneur

Alvenigo ne me fussent pas entièrement étrangers, mais ils m'apparaissaient maintenant sous un aspect nouveau. Naguère il me semblait les apercevoir dans le recul des siècles, tandis que maintenant ils m'environnaient de leur foule superbe et familière. Cette impression était si forte que parfois je croyais entendre leurs voix. Peu à peu, je pénétrais leur pensée. Entre eux et moi, le seigneur Alvenigo servait de truchement. Grand amateur de théâtre, il possédait une ample collection de toutes sortes d'ouvrages et ce fut à la lecture et à l'étude des principaux que nous consacrâmes les premiers temps de mon séjour à la Rotonda. Cet exercice dura plusieurs mois, pendant lesquels ma cervelle s'emplit d'actions magnifiques et mon oreille de mots sonores. Chaque jour, nous occupions de longues heures à ces lectures qui m'enflammaient l'esprit et auxquelles le seigneur Alvenigo mêlait les explications nécessaires que j'écoutais avec la plus extrême attention. Mon maître y mettait un feu communicatif et il en était comme transfiguré. J'en oubliais sa tabatière et ses mains crasseuses, tant j'étais possédé, à l'entendre, d'un véritable enivrement. Il s'en formait autour de moi comme une atmosphère glorieuse à laquelle convenait admirablement le noble décor de la Rotonda.

Lorsque j'eus acquis une connaissance suffisante du répertoire tragique, le seigneur Alvenigo passa à d'autres visées. Il s'agissait de me mettre à même d'interpréter un personnage et de le représenter avec vraisemblance et justesse. A ces fins, Alvenigo agit graduellement. Tout d'abord, il me fit réciter des fragments de rôles, puis il m'en fit jouer certaines parties, m'aidant à régler mes gestes et à diriger ma voix, me reprenant avec une juste sévérité, quand mes mouvements lui semblaient manquer de noblesse et mes intonations d'harmonie. J'obéissais docilement à ses observations et à ses conseils. Parfois le seigneur Alvenigo paraissait content de moi. Mais le plus beau était de lui voir me donner la réplique. Il se laissait emporter à des clameurs dont toute la Rotonda retentissait.

Pour faciliter mon travail, il avait fait fabriquer une douzaine de grands mannequins qui tenaient lieu des personnages de la pièce dont je remplissais le rôle principal. On les couvrait de costumes appropriés et le seigneur Alvenigo se

plaisait à les faire parler. Il s'y prêtait avec une verve admirable. Gardes, confidents, princes, reines captives, il était à tout et à toutes et ne leur marchandait pas le secours de sa grosse voix. Il se démenait comme un diable, sa tabatière à la main et sa calotte de travers. Quant à moi, j'étais si pénétré de ce que j'avais à dire et si absorbé par les sentiments que j'avais à exprimer, que je ne m'apercevais pas de la singularité du spectacle que nous donnions et qui n'avait heureusement pas de témoins. Y en eût-il eu, d'ailleurs, que je ne me fusse pas déconcerté, tant était grande mon exaltation. J'étais véritablement possédé d'un démon et le seigneur Alvenigo, à ces moments, me considérait avec une satisfaction qui me remplissait de fierté.

Je prenais, en effet, ardemment à cœur mes nouvelles occupations et, hors d'elles, rien ne m'intéressait. Toutes mes chimères de songe-creux y trouvaient leur emploi et je vivais dans une illusion qui me procurait un contentement continuel. Quand je repense à ce temps, je ne puis m'en souvenir que comme d'une époque de véritable bonheur. Je le devais à un état de folie qui me comblait le cœur d'un naïf orgueil. Que me manquait-il maintenant de ces aventures extraordinaires dont l'absence me causait jadis tant d'amertume? Je n'avais qu'à choisir parmi les plus tragiques et les plus glorieuses. Elles étaient toutes à ma portée. Grâce à elles, j'étais l'égal des héros les plus fameux. Je ressentais toutes leurs passions, j'épousais toutes leurs querelles, je partageais leurs triomphes, je subissais leurs catastrophes. Les plus cruelles me causaient une volupté singulière et une étrange félicité. Ce m'était un délice, que je ne puis dire, de feindre de boire le poison ou de m'enfoncer dans le sein un fer meurtrier. Ces actes sublimes me transportaient d'enthousiasme. Tout cela me composait la condition la plus enviable qui eût jamais été celle d'un mortel et je me sentais élevé au-dessus de moi-même dans un enchantement incomparable.

Aussi dans quel lointain médiocre et misérable m'apparaissaient les pauvres jours de mon passé! Je ne songeais pas sans dégoût au piteux galopin qui, la chemise sortant par les trous de sa culotte, parcourait les rues de Vicence et rentrait, le soir, chercher son gîte dans l'humble demeure d'un cordonnier de

la contrada del Pozzo Rosso. Était-ce bien moi qui avais passé tant d'heures, assis sur une borne, à contempler la façade du palais Vallarciero, en proie à mille chimères de roman? Quel coup de baguette soudain avait donc transformé ma vie et m'avait tiré du bourbier! Le sentiment de ce changement était si fort qu'il me poussait à l'ingratitude. Je ne conservais aucune reconnaissance au bon abbé Clercati. A peine lui savais-je quelque gré du latin qu'il m'avait appris. Que valaient les meilleures périodes cicéroniennes, dont il m'expliquait la contexture, auprès des tirades grandioses que me faisait débiter aujourd'hui, à grand renfort de gestes, le seigneur Alvenigo? Rien d'autre ne m'intéressait, au point que je ne songeai pas une fois à descendre jusqu'à Vicence pour aller faire visite au pauvre abbé Clercati. Quant aux Vallarciero, je les avais complètement oubliés. Ainsi ne sortais-je point de la Rotonda et de ses jardins. L'eussé-je souhaité, d'ailleurs, que j'en aurais été empêché par l'obligation où je me serais trouvé de dépouiller, pour le faire, les vêtements à la romaine ou à la grecque où je me drapais si fièrement et dont la vue eût ameuté sur mes talons tous les polissons de la ville et fait se mettre aux portes les artisans et les bourgeois.

Or, la pensée que l'on pût rire de moi m'était particulièrement odieuse, tant je concevais pour moi-même un singulier respect. Il me venait des personnages illustres que je ne cessais de représenter et des grands événements imaginaires ou historiques auxquels je me trouvais continuellement mêlé. Il me venait aussi des costumes que je portais et aussi des lieux que j'habitais. Tout cela, je le répète, développait en moi un orgueil composite dont j'étais comme ensorcelé. Ce désir d'héroïsme, qui avait toujours été l'instinct secret de ma nature et auquel les circonstances s'étaient longtemps montrées contraires, s'épanouissait en moi, à présent, avec une merveilleuse facilité. De plus, j'étais infatué par la persuasion de mon génie. Les louanges du seigneur Alvenigo étaient responsables de la vanité qu'elles me donnaient. Il ne cessait de me corner aux oreilles que je serais un jour un des plus grands acteurs de toute l'Italie et que j'éclipserais, quand je voudrais, tous mes rivaux. Le fils du cordonnier de Vicence irait à la gloire, chaussé du cothurne tragique.

Le temps donc passait pour moi aux exercices que j'ai décrits et, pendant que je m'y livrais avec frénésie, le seigneur Alvenigo méditait sur les vues qu'il avait formées pour mon talent. L'épreuve à laquelle il me réservait lui semblait sans doute devenue opportune, car, un beau jour, il manda à la Rotonda l'illustrissime signore Capagnole.

Ce signore Capagnole, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler, était, comme je l'ai dit en son lieu, le directeur d'une des troupes théâtrales les plus réputées de l'Italie. Ses succès, tant dans le comique que dans le tragique, ne se comptaient plus. Capagnole excellait à former de remarquables acteurs dans les deux genres et Sa Seigneurie Alvise Alvenigo le connaissait depuis longtemps. Il avait grande confiance dans son jugement et était curieux de savoir celui qu'il porterait sur mon mérite.

J'étais justement occupé à l'étude d'un rôle, quand le signore Capagnole se présenta à la Rotonda. Je ne l'avais pas revu depuis l'époque de la fête donnée au palais Vallarciero, où je le guettais, perché sur ma borne. Il n'avait guère changé, mais il me parut de plus en plus noirâtre et sarcastique. A peine se fut-il montré que Sa Seigneurie le tira à part et l'entraîna dans les jardins où je les apercevais devisant, l'Alvenigo avec animation, Capagnole d'un air attentif et incrédule, car je le voyais, de temps à autre, hocher la tête à ce que lui disait Sa Seigneurie. L'Alvenigo se récriait avec de grands gestes, le Capagnole agitait son mouchoir et s'épongeait le front, car, je m'en souviens, il faisait très chaud, ce jour-là. Enfin, quand ils eurent terminé leur entretien, ils se dirigèrent vers l'endroit où je me trouvais; je me levai à leur approche. Le seigneur Alvenigo semblait fort animé :

— Oui, le voilà, Capagnole, le Phénix de notre temps, le rénovateur de la tragédie ! Mais tu vas en juger par toi-même. Allons, mon Tito, montre-lui ce que tu sais faire et, toi, mécréant, apprête-toi à goûter les joies du Paradis.

Pendant que l'on apportait les mannequins, Capagnole me dévisageait. Il évaluait avec soin les proportions de mon corps et de mes membres, mais ma figure surtout semblait retenir son attention. L'insistance qu'il mettait à l'examiner aurait eu, peut-être, de quoi m'intimider, si je n'eusse été persuadé que la

nature m'avait doué de toutes les qualités physiques nécessaires à mon état. J'en étais aussi certain que de l'excellence de ma voix et de la perfection de mon jeu. Aussi commençai-je à déclamer sans aucun doute sur l'effet que j'allais produire. A mesure, d'ailleurs, que je m'exaltais, Alvenigo me prodiguait les marques d'approbation. Tantôt, il fermait les yeux avec recueillement, tantôt il les ouvrait avec extase. Tantôt il soupirait d'émoi, tantôt il poussait des petits cris d'admiration. Ce succès m'encourageait, d'autant plus que je remarquais que Capagnole me considérait d'un air de plus en plus curieux et intéressé. Évidemment les préventions qu'il avait pu avoir envers un talent qu'un autre que lui avait découvert ne tenaient pas devant l'admiration que je lui imposais. De là, sans doute, ce certain air d'étonnement qu'il manifestait en levant ses sourcils et que je prenais pour un hommage à l'éclat de mon mérite. Cette assurance faisait que je me laissais aller, de plus en plus, à mon inspiration, tant et si bien qu'époumonné, n'en pouvant plus, je me fusse laissé choir sur la dalle si le seigneur Alvenigo ne m'eût recueilli dans ses bras. Quand il m'eut fait boire quelques gouttes d'un cordial et que je fus un peu rentré en possession de moi-même, il se tourna triomphalement vers le signore Capagnole :

— Eh bien! es-tu convaincu, maintenant?

Le signore Capagnole leva les sourcils encore plus haut que je ne lui avais vu faire et se mordit la lèvre en s'inclinant, comme s'il eût voulu réprimer son dépit :

— Votre Seigneurie a raison. Tito Bassi sera fameux et je suis aux ordres de Votre Seigneurie.

Au lendemain de cette scène, le seigneur Alvise Alvenigo s'ouvrit à moi de son grand projet. Capagnole revenu dès le matin, à la Rotonda, était resté enfermé une partie de la journée avec lui. Quand le signore Capagnole fut parti, Sa Seigneurie me fit appeler. Il était assis dans son fauteuil et me fit signe de prendre place sur un tabouret :

— Voici donc le moment venu, mon Tito, de t'annoncer la grande nouvelle que j'ai à t'apprendre. Je ne peux pas priver plus longtemps l'Italie du plus grand tragédien qu'elle aura jamais connu. Je lui dois de te révéler au monde, mais c'est ta ville natale qui sera la première à t'applaudir et à t'acclamer.

Je te donne à Vicence, Tito. Tu débuteras sur son Théâtre Olympique. Écoute maintenant ce qu'Alvise Alvenigo a décidé.

A mesure que parlait le seigneur Alvenigo, j'éprouvais une impression extraordinaire. Il me semblait qu'un rêve se réalisait. Je revoyais ce Théâtre Olympique où, jadis, je m'étais introduit en fraude avec mon camarade Girolamo Pescaro. Je voyais son décor de ville antique, ses rues divergentes bordées de palais et de statues. Et, tout à coup, ce décor s'illuminait à mes yeux et je m'y apparaissais soudain à moi-même, la toge aux épaules, le laurier au front. Sur les gradins, toute la noblesse de Vicence serait rangée. Je parlerais; les applaudissements éclateraient. Je m'étais levé du tabouret; mes jarrets ployèrent et je me trouvai aux genoux du seigneur Alvise Alvenigo.

Il m'avait saisi par l'oreille et me la tirait affectueusement.

— Ne me remercie donc pas, Tito, et écoute plutôt ce que j'ai encore à te dire. Oui, c'est de toi que j'attends le plus grand bonheur de ma vie, et, si tu me le procures, tu m'auras payé, en un jour, de tout ce que j'aurai pu faire pour toi. A ton tour, ô Tito, tu es maintenant l'arbitre de ma destinée et c'est elle que je dépose entre tes mains avec ce rouleau. Il contient, ô Tito, une tragédie que j'ai écrite et que je crois admirable. J'ai mis en elle cet espoir que tout homme conserve de ne pas mourir tout entier. Grâce à elle, on oubliera qu'Alvise Alvenigo fut un gros homme assez répugnant et on se souviendra peut-être de quelques-uns des vers qu'il aura composés. Or, c'est à toi que je confie mon œuvre, ô Tito Bassi! Quand, par toi, Vicence l'aura applaudie, toute l'Italie voudra l'entendre. Avec elle, tu iras de ville en ville, comme un véritable triomphateur. Relève-toi, Tito Bassi; relève-toi, César, car c'est le titre de ma tragédie, et c'est César, que tu vas être, mon petit Tito, César!...

Il avait placé dans mes mains un gros rouleau de papier et je le serrai avec fierté, comme si j'eusse tenu entre mes doigts un bâton de commandement à qui la gloire allait obéir ainsi qu'elle avait obéi au grand Romain dont je sentais déjà frémir en moi l'âme altière et orgueilleuse.

***

La nouvelle se répandit rapidement à Vicence que l'on allait donner au Théâtre Olympique un ouvrage de tragédie qui avait pour auteur Sa Seigneurie Alvise Alvenigo en personne, et dont le principal interprète serait un jeune Vicentin dont le seigneur Alvenigo avait découvert et formé le talent tragique. Cette nouvelle provoqua une vive curiosité parmi les amateurs de théâtre dont Vicence comptait un grand nombre, car l'art dramatique est une des passions de l'Italie. Aussi le spectacle qui se préparait était-il le sujet de toutes les conversations. Capagnole, que l'Alvenigo avait chargé de régler le détail de cette représentation et qui, à ce propos, venait souvent à la Rotonda, se faisait l'écho de ces rumeurs. Il devait dire vrai, car plusieurs des plus curieux se présentèrent à la Rotonda dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements sur l'œuvre de Sa Seigneurie et sur son interprète. Mais ces importuns en furent pour leurs frais. Le seigneur Alvenigo les éconduisit sans pitié, leur laissant entendre qu'il n'avait point de temps à perdre en explications qu'il estimait fort inutiles, et qu'ils dussent, jusqu'au jour venu où ils pourraient juger du spectacle qui leur serait offert, s'en tenir aux conjectures qu'il leur plairait d'en faire. Ces déclarations un peu brusques mécontentèrent assez les visiteurs, parmi lesquels se trouva le comte Vallarciero qui, par le fait d'avoir été mon protecteur, se croyait des droits à être mis, plus que quiconque, au courant d'un événement auquel je me trouvais mêlé. Mais le Comte fut déçu dans son attente et dut s'en retourner sans en avoir appris plus que les autres. A la suite de ces démarches, d'ailleurs, les portes de la Rotonda furent fermées à tout venant, à l'exception, je le répète, du signore Capagnole, chargé de fournir les acteurs qui devaient me donner la réplique et avec qui je ne devais me trouver en rapport que le jour de la représentation, tant Sa Seigneurie entendait que le secret fût gardé étroitement sur l'excellence de mon jeu, afin de ménager l'éclatante surprise que je ne pouvais pas manquer de produire. Jusque-là, je devais donc

m'exercer avec mes mannequins habituels, sous la direction de Sa Seigneurie.

Je ne vous rapporterai pas avec quelle ardeur, avec quel feu, je me livrai à l'étude du rôle qui m'était confié. J'y donnais toute ma voix et j'y appliquais toutes mes forces ; j'y employais tous mes moyens. Mes moindres inflexions, mes moindres gestes furent l'objet de l'étude la plus attentive. Je prétendais commander avec certitude à tous les mouvements de mon corps et à toutes les expressions de mon visage, afin d'atteindre au plus de dignité et au plus de tragique possible. Le seigneur Alvenigo suivait pas à pas tous mes progrès et voulait bien s'en déclarer content. Pour ma part, je l'étais extrêmement aussi du rôle qui m'incombait. Il ne m'en paraissait pas de plus noble et de plus éloquent, ni de plus propre à faire valoir ce que je pouvais avoir de mérite. Parfois, Sa Seigneurie me disait, quand je ne lui semblais pas assez pénétré de toute la grandeur de mon personnage :

— Songes-tu, mon Tito, que tu as à représenter le maître du monde et à prononcer par ta bouche quelques-unes des plus belles sentences de tragédie qui aient jamais été écrites !

A ces encouragements, je redoublais d'efforts. Ma voix s'enflait et remplissait de ses éclats la grande salle de la Rotonda et il me semblait que la rondeur sonore de sa coupole fût la couronne même de mon génie.

Ce fut à ce moment que j'atteignis le plus haut point de ce que je pourrais appeler mon illusion héroïque. Plût à Dieu, que j'eusse à arrêter là mon récit et que je n'eusse rien à y ajouter ! Si quelque accident eût interrompu ma vie à cet instant, je n'aurais eu qu'à en louer le ciel, mais le sort malicieux ne l'a pas voulu. Ah ! pourquoi les chevaux du carrosse qui me mena, quelques jours après, de la Rotonda au Théâtre Olympique ne s'emportèrent-ils pas en route et ne me brisèrent-ils pas la tête contre les pierres du chemin ! Je fusse mort dans l'enivrant mensonge où je vivais. Mais à quoi bon gémir et se lamenter ! Nos destins sont réglés d'avance aussi bien celui de César lui-même que celui de Tito Bassi, et ce qui doit arriver arrive.

*
* *

La représentation, au Théâtre Olympique de Vicence, de la tragédie du seigneur Alvise Alvenigo avait été fixée à la date du quatrième jour de septembre, et ce fut en face de Sa Seigneurie que je pris place dans le carrosse dont les vitres avaient été voilées afin de me dérober au public, car j'étais en habit de théâtre. Pendant que Sa Seigneurie me donnait ses dernières instructions, j'écartais parfois le rideau pour voir où nous nous trouvions. Bientôt j'aperçus les nains de pierre qui ornent le mur de la villa Vallarciero. En leurs postures gibbeuses et grotesques, ils me regardaient passer, mais je ne fis pas grande attention à leurs grimaces sculptées et je n'y vis aucun mauvais présage. Cependant, nous ne tardâmes pas à approcher de Vicence dont le haut campanile se dressait fièrement, éclairé par les dernières lueurs du jour, et enfin nous arrivâmes aux abords du Théâtre. Ils étaient envahis par une véritable foule, car tout le peuple de Vicence s'y pressait pour assister à l'entrée des invités. Ils étaient nombreux, Sa Seigneurie ayant convié à cette fête dramatique toute la noblesse de la ville et des environs. On y était venu de Vérone, de Padoue et même de Venise, et c'était devant cette noble assemblée que j'allais faire mes débuts sur le tréteau tragique.

Ils excitaient, comme bien l'on pense, une très vive curiosité. La nouveauté de l'œuvre, la personne de l'auteur, ce que l'on racontait de la façon dont il avait découvert un nouveau Roscius sous le latin cicéronien du bon abbé Clercati, tout cela était d'un grand attrait. On s'attendait à quelque chose d'extraordinaire. Je m'en aperçus à la peine que trouvait notre carrosse pour se frayer un passage. Une rumeur de voix et de cris nous accompagnait. Des gens montaient sur le marchepied pour chercher à nous voir par les interstices du rideau et il ne fallut rien moins que les sbires de M. le Podestat pour nous dégager et nous permettre d'atteindre l'entrée du théâtre.

On avait eu grand soin, heureusement, de ne laisser pénétrer qui que ce fût d'étranger dans la coulisse, aussi n'y trouvâmes-nous que le signore Capagnole et les acteurs qui devaient prendre part à la représentation. Ils avaient déjà revêtu leurs

costumes qui étaient magnifiques, car le seigneur Alvenigo avait exigé du signore Capagnole qu'il ne négligeât rien de ce qui pouvait donner au spectacle une pompe particulière. Les dépenses que Sa Seigneurie avait ordonnées étaient considérables et contrastaient avec sa ladrerie habituelle. Une part de ce faste ne m'avait pas été ménagée et mes habits étaient de la dernière beauté. J'en éprouvais un sentiment d'assurance singulier. Un étrange orgueil s'emparait de moi et l'on m'aurait bien étonné si l'on m'eût rappelé que cet éclatant accoutrement couvrait, non pas un César tout-puissant, mais un pauvre garçon de Vicence, du nom de Tito Bassi. Mais nul ne songeait à me tirer ainsi par un pan de mon manteau et on me laissait jeter autour de moi un regard souverain. Je promenais donc mes yeux, tranquillement et fièrement, sur les acteurs qui devaient me seconder et auxquels le seigneur Alvenigo adressait ses dernières recommandations, quand, soudain, je les arrêtai sur le signore Capagnole, occupé à me considérer. Il le faisait d'un air si sarcastique que j'en demeurai un moment interdit. Son attitude me parut assez bizarre pour que je fusse sur le point de lui demander si quelque détail de mon costume ne lui semblait pas défectueux, mais, à cet instant, Sa Seigneurie lui fit signe de s'approcher et il s'éloigna de moi sans que je pusse le retenir.

Sous le coup de cette impression désagréable, je m'étais avancé jusqu'à un point des coulisses d'où l'on pouvait, sans être vu, apercevoir la salle presque entière. Elle était déjà remplie et les gradins, de haut en bas, garnis de spectateurs. Des centaines de bougies allumées à des appliques ou à des lustres répandaient la lumière avec une éclatante profusion et cette abondante clarté permettait de distinguer combien la noble foule qui composait l'assemblée était brillamment parée. Les dames rivalisaient de richesse et d'élégance dans leurs atours et elles formaient un tableau magnifique. Les hommes, ne leur cédaient en rien en somptuosité et en fantaisie. Cette vue, je dois l'avouer, me combla d'orgueil. Tout à l'heure, en effet, tous ces galants gentilshommes et toutes ces belles dames n'allaient-ils pas me devoir les sentiments pathétiques qui les animeraient un instant? C'était moi qui serais en partie l'auteur de leur émotion. Grâce à moi, leurs cœurs se gonfle-

raient d'enthousiasme, leurs yeux se rempliraient de larmes. Et tous ces mouvements inaccoutumés, c'était moi qui les produirais en eux. En ces pensées, je ne cessais de parcourir des yeux ces gradins surchargés de public et d'où bientôt partiraient les applaudissements. Nul doute que le comte et la comtesse Vallarciero n'en donnassent le signal. Je les distinguais, assis au premier rang, le Comte avec sa grosse perruque poudrée, la Comtesse en habit de gala et tenant sur ses genoux son carlin favori dont elle n'avait pas consenti à se séparer. Cette bête me fit songer à mon pauvre père et à ma pauvre mère. Ah! qu'ils eussent été heureux de voir leur fils en costume romain et d'assister à son triomphe!

Brusquement une main se posa sur mon épaule. C'était celle de Sa Seigneurie. Je la sentis qui tremblait, et ce fut d'une voix plus basse qu'un souffle que le seigneur Alvenigo me glissa à l'oreille :

— Allons, Tito, on commence... Et souviens-toi, que tu portes César... et ma fortune.

Il voulut rire à cette plaisanterie, mais il était si troublé que les gouttes de sueur lui coulaient du front et faisaient de larges taches sur son jabot frippé. Je le considérai avec pitié. Pour ma part, je n'éprouvais plus aucune anxiété. L'âme même de César était en moi. J'avais cessé d'être moi-même pour devenir le personnage qu'il m'incombait de représenter dans toute sa majesté et sa grandeur.

Les deux premières scènes de la tragédie de Sa Seigneurie Alvise Alvenigo se passèrent sans que j'y parusse. De l'endroit où je me trouvais, je suivais avec une parfaite tranquillité le jeu des acteurs et j'écoutais leur débit que je ne jugeais pas excellent. La perfection du mien n'en ressortirait que mieux. César était naturellement le sujet de leur entretien et j'attendais donc l'instant d'y prendre part. Il me semblait remarquer quelque impatience des spectateurs aux discours des deux confidents. J'en conclus que l'on souhaitait ma venue. Soudain une sonnerie de trompettes l'annonça. Les quatre licteurs qui devaient me précéder haussèrent les faisceaux consulaires. D'un pas ferme, je les suivis. Lentement, la tête haute, je débouchai de la coulisse. Derrière moi la ville antique qui formait le décor du théâtre ouvrait sa triple perspective de

palais. Devant moi le vaste hémicycle de la salle étageait ses gradins. Mon entrée fit taire les chuchottements. Un grand silence s'établit, dans lequel j'entendis soudain retentir le son de ma voix.

Elle me surprit par sa faiblesse, car elle n'avait plus, pour la soutenir, la sonorité de la Rotonda. Pour obvier à cet inconvénient, je lui donnai toute l'ampleur dont elle était capable. Il s'agissait, d'ailleurs, de gourmander deux sénateurs qui venaient de parler de moi, et mon ton devait être celui de la colère. Je m'y efforçais de mon mieux et je veillais à ce que mes attitudes et l'expression de mon visage s'accordassent avec les paroles que j'avais à prononcer, mais ma gorge était serrée et mon cœur battait violemment. Tout en parlant, je fis un pas en avant, puis un autre, si bien que je me trouvai presque au bord de la scène. Alors, avec un geste noble et violent, je tendis le bras vers le public en articulant d'une voix vibrante les derniers vers de la tirade que j'avais à déclamer.

A ces vers et à ce geste pour lesquels j'attendais de justes applaudissements, un bruit étrange répondit. Effrayé, sans doute, par ce geste et par l'éclat de ma voix, le maudit carlin de la comtesse Vallarciero s'agitait furieusement entre les bras de sa maîtresse en poussant des jappements aigus et plaintifs. A cette singulière réplique, un murmure étouffé courut à travers les rangs de l'auditoire et se propagea de gradins en gradins. La surprise désagréable que j'en ressentis me fit demeurer dans la posture où je me trouvais et, au lieu de me retirer au fond de la scène, comme je le devais alors, je restai sur place et visiblement déconcerté. Ce petit incident et les marques de trouble que je donnais suffirent à exciter l'hilarité, d'autant plus que le maudit carlin s'était mis à gémir et à japper de plus belle. Quelques spectateurs se levèrent pour mieux voir ce qui se passait. Il s'ensuivit un certain désordre qui fit redoubler les rires du public et les aboiements de l'affreuse bestiole.

Si j'avais été un acteur consommé j'aurais dû continuer mon rôle et, par là, tâcher d'imposer silence aux rieurs. Mais, malgré l'assurance où j'étais de mon génie, j'étais un débutant encore inexpérimenté, si bien que la sueur commençait, sous le fard, à couler sur mes joues. De plus, l'avanie faite à César

par cet accueil indécent m'échauffait le sang, mais, en même temps, une douloureuse angoisse s'emparait de tout mon être. Je sentais mon visage se contracter misérablement. A ce moment, j'entendis Sa Seigneurie qui me criait, de la coulisse :

— Mais continue donc, continue, Tito de malheur...

A cette pressante objurgation, j'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit et je demeurai béant, coi, planté seul au milieu de la scène que les sénateurs avaient désertée et où j'eusse été heureux que les licteurs me coupassent la tête, de leur hache, pour mettre fin au supplice lamentable que j'endurais.

Brutale, irrésistible, une bourrasque de rires et de sifflets assaillit mon désarroi. De tous les coins de la salle, ces rires et ces sifflets venaient me flageller et ce qu'il y avait pour moi de plus affreux, c'est que je me rendais compte que la cause en était mon pauvre visage angoissé. Plus ce sentiment entrait en moi, plus l'expression effarée de mes traits devait porter de ridicule. Et cette impression achevait de me bouleverser et de m'empêcher de reprendre contenance. Moi qui avais rêvé de présenter à cette foule la figure même de César, je ne lui offrais que le masque grotesque et piteux de ma détresse. Et voici que soudain l'illusion héroïque dans laquelle j'avais vécu se dissipait misérablement et s'effondrait sous les risées.

Car toute la salle, transportée d'une joie irrésistible, s'esclaffait et trépignait de plaisir, en proie à un de ces mouvements contagieux contre lesquels rien ne peut rien. Fussé-je, pour de vrai, sur cette scène, tombé mort d'émotion et de douleur, que ces gens eussent ri de mon cadavre. Me fussé-je enfoncé au cœur le glaive inutile qui pendait à mon côté, mon geste n'eût fait qu'accroître cette gaieté convulsive. J'étais emporté dans un tourbillon que je ne pouvais maîtriser! Et, pour déchaîner cet ouragan, il avait suffi du jappement inopportun d'un petit chien, d'un jappement que, maintenant, la salle entière imitait, dans un croisement de lazzis et de cris qui l'emplissaient d'un indescriptible tumulte.

Oui, ces gens pompeux et parés, réunis là pour écouter une œuvre tragique et pour voir revivre devant eux quelques-unes

des plus grandes heures de l'histoire, il avait suffi d'un pauvre incident grotesque pour que soudain ils fussent atteints d'un véritable délire! Ils s'enivraient de leur propre frénésie. En quelques minutes, le vacarme fut à son comble, d'autant plus que des mauvais plaisants s'avisèrent de commencer à éteindre les chandelles à leur portée, ce qui produisit une demi-obscurité favorable à toutes les entreprises. Si bien que cette salle obscurcie, pleine de gens qui criaient et gesticulaient, prenait un aspect presque fantastique. Alors, impuissant devant cette tempête, je me sentis pris d'une peur inexprimable et, tout à coup, abandonnant la scène, claquant des dents et tremblant de tous mes membres, je me précipitai comme un fou vers les coulisses où, mon pied ayant butté, je m'abattis sur le plancher, tandis que mon casque roulait devant moi avec un risible fracas de ferraille.

Soudain, un poing brutal me releva et je me trouvai face avec Sa Seigneurie. En le voyant, mon premier mouvement fut de mettre mes mains devant mes yeux, car le seigneur Alvenigo était effrayant à voir. Toute la colère de l'auteur sifflé apparaissait sur sa figure. Les yeux hors de la tête, les habits en désordre, il écumait littéralement de rage. Il m'avait saisi à la gorge et me secouait avec fureur. Tout d'abord ce ne fut qu'un torrent d'injures qui sortirent de sa bouche hurlante, puis, peu à peu, j'y distinguai ces paroles :

— Ah te voilà, misérable idiot, César imbécile, fils de savetier! Non, mais regardez-moi cette face de sot! Et dire que j'ai eu devant moi, pendant des mois, cette tête à giffles sans m'apercevoir de sa stupidité! A quelle folie ai-je donc été en proie? A quoi ai-je pensé à vouloir nourrir ce malencontreux bouffon, fait pour les nasardes, de la belle et sainte nourriture tragique? Pourquoi m'étonner qu'il l'ait rendue en hoquets et en vomissements? Comment ai-je pu supposer, une minute, qu'un Tito Bassi pût devenir un César? Et dire que c'est à ce fantoche balbutiant que j'ai confié mon œuvre! O bourreau de mes vers admirables, assassin de ma gloire, meurtrier de mon génie! Mais tu ne pouvais donc pas m'avertir que je me trompais, que tu n'étais qu'un niais, incapable d'autre chose que de jargonner du latin. Oui, écoute les rire de ton impudence, ces imbéciles, trop contents de me bafouer.

Va les retrouver, tu es leur complice. Pourquoi restes-tu là à me regarder, sous tes oripeaux ridicules? Va-t-en, traître, va crever aux revers d'un fossé ou te balancer à la potence, mais, avant que tu ne t'en ailles, reçois l'adieu d'Alvenigo, Tito Bassi, illustre tragédien.

Il m'avait repoussé furieusement et, avant que j'eusse pu me défendre, un formidable coup de pied au cul m'envoya rouler dans le bras du signore Capagnole, tandis que Sa Seigneurie, avec un jurement effroyable, disparaissait de ma vue. Déjà je m'attendais à quelque pareille rebuffade de la part du signore Capagnole quand j'entendis sa voix qui me criait à l'oreille, en même temps que ses bras m'étreignaient :

— Ah! divin Tito, permets que j'accueille, comme il le mérite, le présent inestimable que me fait la fortune. Sèche tes larmes, mon garçon! Ce coup de pied que tu viens de recevoir est le signe même de ta vocation. Je l'ai devinée dès que je t'ai vu, et rends grâces aux Dieux qui t'en ont averti un peu rudement. Non, tu n'es pas né pour jouer la tragédie, Tito Bassi. Je m'en suis aperçu tout de suite à ta figure. Mais comment aurais-je osé contredire Sa Seigneurie? Mes paroles lui eussent paru un véritable blasphème. Un tragédien, toi, c'est un comédien que tu es! Ah! que n'as-tu pu te voir tout à l'heure avec ta figure ahurie et tes gestes absurdes! Sache seulement retrouver à l'occasion une pareille physionomie et je te promets un succès admirable. A partir d'aujourd'hui, Tito Bassi, je t'engage dans ma troupe. Allons, ne fais pas la grimace. La batte d'Arlequin égale le glaive de César et il vaut mieux faire rire les gens par de bonnes farces que par des tirades ampoulées.

Et, comme je continuais de pleurer le désastre de mon illusion évanouie, le signore Capagnole tira son mouchoir de sa poche, m'essuya les yeux et me moucha paternellement.

HENRI DE RÉGNIER

(La fin prochainement.)

L'ESTAMPE JAPONAISE

De Moronobu à Hiroshigé, de la fin du XVIIe au milieu du XIXe siècle, l'Estampe japonaise fut une peinture des mœurs et des paysages populaires.

Avant Moronobu, la gravure sur bois avait déjà servi à illustrer romans et poésies et à tirer des « images de préservation », représentant des divinités bouddhiques, que les fidèles achetaient aux moines et collaient aux piliers des temples en manière d'ex-votos. Il y avait eu aussi des peintures de genre figurant des bonshommes du XIIIe siècle mêlés à des miracles ou à des cataclysmes légendaires.

La nouveauté de Moronobu et de ses successeurs, c'est qu'ils représentent les manières et les coutumes du jour, par contraste avec les figures d'histoire des œuvres classiques ; c'est un art d'actualité et c'est vraiment un art populaire par son public, par ses artistes et par son répertoire.

L'art au Japon était resté, jusqu'au XVIIe siècle, un divertissement noble ; mais la fin du XVIe siècle fut une époque de bouleversements politiques et sociaux. Le pouvoir passa des mains de l'illustre famille des Ashikaga en celles d'un petit samuraï, Nobunaga, puis d'un parvenu, Hideyoshi, enfin de

son lieutenant Ieyasu qui, sur le Japon maté pour deux siècles et demi, assit le pouvoir de la dynastie des Shôgun Tokukawa. L'ébranlement des guerres civiles se prolongea même dans la paix; beaucoup de féodaux, d'humble origine, s'étaient haussés aux dignités, tandis que des nobles authentiques et les Empereurs eux-mêmes avaient, pendant les mauvais jours, connu une vie toute différente de leur existence cloîtrée dans leurs palais de Kyôto. Les goûts changèrent avec ces expériences. Au Japon, pays de forte tradition, pour qu'une École populaire sortît d'un art tout aristocratique, il fallut que, dans la première moitié du XVIIe siècle, les figures classiques des peintures Tosa, les figures chinoises des peintures Kano[1], plussent moins à des nobles, dont les idées s'étaient élargies et aérées. Ils n'ont pas patronné ouvertement l'école populaire, mais ils ont protégé Matabei[2], de qui dérive cette école. A cette initiative aristocratique, le peuple avide de culture répondit; enfin tranquille dans des villes prospères où presque, chaque temple avait une école; il eut sa littérature, son art, auxquels l'imprimerie à l'aide de caractères mobiles, dont les armées de Hideyoshi avaient rapporté de Corée le secret, et la gravure sur bois donnèrent une grande diffusion.

Aussi bien que son public, l'Estampe eut ses artistes à part. A travers leur biographie incertaine et l'incertaine chronologie de leurs œuvres, on voit ces provinciaux qui abandonnent d'humbles professions pour la peinture, et, après un court passage dans l'atelier d'un artiste de l'École Kano ou chez quelque maître de l'estampe, se risquent à innover; quelques-uns sont des transfuges des écoles classiques, comme Yeishi; le talent de tel autre, comme Koriusaï, paraît avoir été reconnu par les grands de ce monde, mais le plus souvent, sortis du peuple, ils vivent avec lui et chichement, en querelle avec leurs graveurs qui trahissent leurs intentions, avec leurs libraires toujours lents aux commandes et aux paiements, avec leurs rivaux qui les plagient et parfois avec l'autorité qui les emprisonne. Familiers de Yedo, ils fréquentent assidûment au Yoshiwara, quartier des courtisanes, et

1. L'École Tosa date du XIIIe siècle; l'École Kano, de la fin du XVe siècle.

2. Matabei Iwasa meurt en 1650 à soixante-treize ans; d'une famille de samuraï, il fut à plusieurs reprises employé par le Shôgun et des daïmyo.

dans les théâtres; parfois ils suivent leurs modèles dans la banlieue, et même le long des grandes routes, et trouvent auprès de ce public un succès très vif, qui se répand dans les provinces et dans les ports où sont parqués les étrangers, Chinois et Hollandais. Ce sont de bons garçons et de belle humeur, comme il apparaît dans les propos blagueurs et fantaisistes d'un Outamaro et d'un Hokusaï; ils changent dix fois de nom, dix fois de patrons, ont des dizaines d'élèves et saluent philosophiquement la mort dans des poésies d'inspiration bouddhique.

Public spécial, artistes spéciaux, l'Estampe a aussi son répertoire spécial; la principale héroïne en est la *bijin*, jeune fille ou jeune femme, courtisane le plus souvent, et cela au moment même où la culture chinoise, toute-puissante sur les samuraï et sur les lettrés, chasse la femme de la littérature classique dont elle avait été la reine. Les autres héros de l'Estampe sont les acteurs du théâtre populaire, *Kabuki Shibai*, fondé à Yedo vers le milieu du XVIIe siècle. Les chefs des grandes dynasties d'acteurs qui se sont prolongées jusqu'à nos jours, sont contemporains des premiers peintres d'estampes : Ichikawa Danjuro, le modèle favori de Shunsho, débute en 1673. Or, un samuraï qui se respecte rougirait d'être reconnu dans un théâtre populaire : c'est donc une distraction réservée au peuple et dont la nouveauté l'enthousiasme. Enfin, avec le Yoshiwara et avec le théâtre, le décor principal de l'Estampe, c'est Yedo et ses environs [1]. A Yedo, — fondée par le Tokugawa Ieyasu en 1603, imposée par son petit-fils Iemitsu comme résidence aux daïmyo ou, s'ils s'en absentent, à leurs femmes et enfants laissés en otages; — à Yedo, du haut de son château féodal aux assises cyclopéennes qui domine orgueilleusement d'innombrables petits toits pressés le long de canaux sillonnés par des jonques, le Shôgun gouverne le Japon d'un air à faire trembler tout ce qui le hait. Au profit de sa capitale peuplée, peut-être, d'un million d'habitants, il ruine tout le pays. Cependant Kyôto conserve le divin Empereur, trônant inébranlable dans son palais aux cent assises de pierre, Kyôto sommet idéal du Japon, vers lequel, par respect

1. L'estampe est souvent appelée *Yedo-ye*, image de yedo et *Azuma nishiki-ye*, images de la capitale des Provinces de l'Est.

pour la présence du Mikado, dans les descriptions poétiques, le voyageur est toujours censé monter; Kyôto, la vieille capitale, collectionneuse de reliques, avec ses grands temples et ses jardins déserts, les modes et les traditions de ses aristocrates, ses antiques écoles d'art, tout cela serré dans l'écrin de ses montagnes forestières, comme sont roulés dans de vieilles soies changeantes de vénérables kakémono; Kyôto, « séjour des nues », nimbée de la poésie des âges, — alors que Yedo, naguère encore village de pêcheurs, à l'Est du Japon, dans cette partie de l'Empire occupée longtemps par des Barbares aïno, longtemps simple marche militaire et fertile en guerriers grossiers, est considérée par le Japon classique de la littérature et de l'art, comme une terre sans passé, sans culture, sans éclat. Mais de Yedo, le peuple, le public des estampes s'enorgueillit : c'est sa capitale, à lui, et qui date du temps où il a commencé de compter dans la vie de la nation; et c'est avec enthousiasme qu'il accueille les *meisho*, livres illustrés ou séries d'estampes détachées, qui célèbrent les beautés de sa ville et de ses environs.

Par prévention de classe, plutôt que par conviction esthétique, le public auquel s'était toujours adressé l'art classique, traita de haut l'art populaire. Nobles qui révéraient les divertissements et les paysages à l'ancienne mode, comment auraient-ils daigné s'intéresser aux acteurs, aux courtisanes, aux mœurs dissolues et aux décors de la grande ville neuve où ils devaient venir publier leur servitude? Collectionneurs qui tenaient enveloppés dans de vieilles étoffes et enfermés dans des bois précieux, des kakémono, notoires par leur auteur et les circonstances où il les avait composés, notoires aussi par leurs différents possesseurs, œuvres uniques qu'on n'exposait que dans des circonstances choisies de lieu, de saison, avec mille précautions d'officiant tirant du sanctuaire le saint des saints et après une préparation spirituelle pour en comprendre et en suggérer aux quelques compagnons privilégiés de la cérémonie de thé le subtil symbolisme, — comment auraient-ils daigné s'intéresser à des estampes gravées par des artisans et répandues à la grosse, au grand jour, pour quelques *sen*[1]? L'art à bon marché

1. Le goût de la collection était tel au vieux Japon que l'action de maints

n'a jamais tenté les collectionneurs. Et puis ces esthètes, amateurs surtout de peintures en blanc et noir et de grès aux tons rompus, étaient offusqués par les couleurs vives des estampes, qu'ils prenaient sans doute pour des manières de menus, de programmes ou de cartes postales.

Par contre, son caractère populaire valut à l'Estampe un franc succès auprès des étrangers. Pour le public européen, Hokusaï, pendant longtemps, résuma le meilleur de la peinture japonaise : d'emblée ses croquis, par leur prestesse, leur fantaisie et leur bonne humeur, le rendirent universellement accessible aux artistes et aux critiques d'Occident. Puis survint une seconde génération de connaisseurs étrangers qui, s'étant avisés du dédain où l'amateur japonais tenait l'estampe, furent pris de honte comme s'ils avaient été convaincus d'avoir jugé la peinture française depuis ses origines sur la seule image d'Épinal. Un critique, qui, durant un long séjour au Japon, avait assisté aux inventaires officiels des trésors des temples et des collections impériales, se fit le héraut de l'art du vieux Japon contre l'Estampe [1] et de Kiyonaga, contre Outamaro et Hokusaï. Les critiques les plus récents sont entrés dans ses vues [2]. Deux dogmes naquirent : l'estampe « réaliste » tranche tout à fait sur le classique art « idéaliste » de la Chine et du Japon; parmi les estampes, celles du XIXe siècle ont été surfaites par les Européens : « Ce ne fut après tout qu'un regain, et même, par quelques côtés, une décadence. »

Ayant profité de l'occasion, qui jamais encore n'avait été offerte en aucun pays, d'étudier au cours de six années consécutives [3], quelque deux mille cinq cents pièces présentées méthodiquement et en leur ordre chronologique, il nous a semblé qu'on avait trop parlé du caractère populaire des

romans et pièces de théâtre roule sur la perte, la recherche et le recouvrement d'objets d'art.

1 Cf. Fenollosa's, *Review of the chapter on Painting in Gonse* (*Japan weekly mail*, 12th of July 1884, à propos de l'*Art japonais*, par M. L. Gonse.

2. Cf. W. de Seidlitz, *les Estampes japonaises* (traduction de P. André Lemoisne), Hachette, 1911, Préface, *passim*.

3. Expositions organisées par le Musée des Arts décoratifs de 1909 à 1914. Cf. les articles publiés dans la *Revue de Paris* de 1910 à 1914, sur Harunobu, Kiyonaga, Outamaro, Hokusaï et Hiroshigé.

estampes, par quoi elles trancheraient sur la peinture classique, et qu'on avait trop opposé les estampes du XVIIIe siècle à celles du XIXe siècle et parlé de celles-ci comme d'un art dégénéré et corrompu.

L'Estampe japonaise, c'est, selon nous, à l'usage d'un public nouveau, grâce à un procédé nouveau, la somme de toutes les traditions picturales et philosophiques du vieux Japon.

*
* *

L'Estampe est un authentique art populaire, mais nous sommes dans un pays extrême-oriental, qui a toujours respecté les coutumes ancestrales, qui s'est toujours vanté de l'antiquité et de la continuité de sa civilisation ; nous sommes au Japon des Tokugawa, d'où les indigènes ne peuvent sortir sans autorisation, où quelques étrangers ne sont que tolérés sur un îlot. C'est un âge de repliement sur soi et de curiosité historique, car à défaut de liberté dans l'espace, il reste la faculté d'errer dans le temps. Et la classe populaire au Japon a toujours été avide d'adopter tout ce que les classes supérieures condescendaient à laisser imiter de leurs habitudes; théâtre, retraite vers la quarantaine, et quand, après la Révolution de 1868, le service obligatoire remit des armes à tous, le dernier des manants fut flatté qu'on l'admît à partager l'ancien privilège des samuraï. La cérémonie de thé, jadis distraction réservée aux sages ou aux nobles, offrit, à partir du XVIIe siècle, un refuge de libre méditation à tous ceux qui désiraient échapper au formalisme d'un pouvoir féodal et confucéen. De même, l'Estampe, adaptation populaire de l'art classique, fournit une occasion de s'évader vers le rêve traditionnel. Grâce à de tels divertissements, qui rapprochaient toutes les classes dans la même culture, se forma une confrérie d'aristocrates en matière de goûts, paysans ou boutiquiers qui se plurent à disposer des fleurs dans des vases et qui n'abordaient un paysage ou une œuvre d'art qu'avec la déférence qu'ils témoignaient à des supérieurs. Dès qu'une nouvelle curiosité des daïmyo à l'endroit des scènes contemporaines

eut donné le branle, avec Matabei, à un art plus populaire et qu'une technique nouvelle en eut favorisé la diffusion, c'est à une interprétation plus libre et plus moderne du répertoire classique qu'il fut immédiatement employé. Et l'on vit alors l'Estampe, art de Yedo et du Japon de l'Est, évoquer à travers des scènes et des paysages populaires, l'antique conception de la nature qu'avaient eue jadis, à Kyôto, les Japonais de l'Ouest, lors de la période dite Héian, du IXe au XIIe siècle de notre ère.

Car le passé le plus lointain restait étrangement vivant parmi toutes les classes. Une estampe de Masanobu représente Sugawara no Michizane, noble de la fin du IXe siècle : en costume de cour, il trône sur une estrade basse ayant à côté de lui une branche de pin et un prunier en fleurs. Exilé, à la suite d'intrigues de Cour, bien qu'il fût favori de l'Empereur, il dut quitter Kyôto au temps de la floraison des pruniers. C'étaient les fleurs favorites de son jardin, où se dressait un « pavillon du prunier rose ». Sa poésie d'adieux à ses fleurs, tout Japonais, aujourd'hui encore, la connaît par cœur :

Sous la brise de l'Est,
Brillez de tout votre éclat,
O fleurs de prunier;
Bien que n'ayant plus de maître,
N'oubliez pas le printemps.

Émue par ces regrets, l'âme du Japon prêta ses sentiments au prunier. Elle imagina qu'il avait langui loin de son maître, et comme une main pieuse avait sans doute planté un prunier près de la tombe de Michizane, cet arbre, dans l'imagination populaire, devint l'arbre du jardin de Kyôto qui, déraciné par l'angoisse, s'était envolé vers le banni. Et comme dans la poésie japonaise, le prunier est toujours associé au pin, la légende joignit un vieux pin au prunier fidèle, et tous deux symbolisèrent les esprits des serviteurs qui n'avaient pas abandonné leur maître. Cette légende avait inspiré maintes œuvres classiques[1], avant qu'une estampe populaire la rap-

1. Voir dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XI, nos 1-2, janvier-juin 1911, une belle étude de M. Noël Péri sur la légende de

pelât. C'est que le culte de Michizane et de ses arbres restait toujours aussi vif : en l'année 1765, date où fut précisément inventée l'impression en couleurs, le Japon célébra avec enthousiasme le jubilé de l'entrée de Sugawarano Michizane à la cour de l'Empereur Seiwa, neuf siècles auparavant.

Autre exemple : Moronobu, Harunobu, Kiyonaga ont peint des épisodes de la grande bataille d'Ichi-no-tani, gagnée en 1184 par les Minamoto sur les Taïra. Une estampe de Harunobu représente Taïra no Atsumori à cheval parmi les vagues. La bataille est perdue pour son parti, dont l'armée a gagné ses nefs. Atsumori, un enfant de seize ans, s'aperçoit que tous les bateaux ont pris le large; il pousse son cheval dans la mer pour les rejoindre. Un guerrier du clan des Minamoto le défie du rivage; Atsumori y retourne; il est terrassé par son adversaire qui lui coupe la tête : en souvenir de sa bravoure, il fut enterré, dit-on, à Ichi-no-tani [1]. Son histoire ainsi que les gestes héroïques des guerriers d'alors, contées dès le XIIIe siècle dans des manières de « chansons de geste » comme le *Heike monogatari* et le *Gempei sei suiki*, furent si bien popularisées depuis lors par des chanteurs ambulants, dont la mélopée s'accompagnait sur le *biwa*, que lors de la guerre contre le Russe, il y a dix ans, les officiers d'une garnison voisine de Kobé vinrent en pélerinage sur la tombe d'Atsumori et y firent dresser en ex-voto une haute colonne à tête sculptée...

Dans notre Europe moderne, dont les civilisations sont en échanges perpétuels les unes avec les autres, dans notre France où nous avons perdu toute intelligence intime et directe de nos épopées du moyen âge, nous avons peine à comprendre cette civilisation japonaise où la continuité des traditions poétiques faisait du peuple auquel s'adressaient les estampes, des contemporains de héros du IXe et du XIIe siècle. Qu'on imagine un Français du XVIIIe ou du XIXe siècle, sans

Sugawara Michizane, suivie d'une traduction du nô *Oimatsu* (Le Vieux Pin). — Sugawara Michizane, divinisé après sa mort, est resté le type de l'homme accompli ayant gardé l'âme d'un Japonais malgré sa culture chinoise et sa foi bouddhique.

1. Cf. la légende d'*Atsumori* et une traduction du *nô* dont il est le héros, dans les études de M. Noël Péri sur le drame lyrique japonais. *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XII, n° 5, 1912.

rapports avec le monde, vivant replié sur la terre et le passé de sa race, et contemporain en imagination d'Olivier et de Roland : tel fut le public de l'Estampe ; et l'on aura quelque idée de ce qu'en fut le répertoire par les sujets de nos images d'Épinal, qui vont des *Quatre fils Aymon* à l'*Épopée napoléonienne*.

En plus de cette communauté de souvenirs, l'imagerie de Yedo profita d'une forte tradition plastique ; ses artistes, bien que d'origine populaire, se relièrent aux écoles classiques. Le procédé de l'Estampe ne les en a pas éloignés, car aucun peintre de l'École populaire n'a gravé lui-même son œuvre ; il dessinait non pas directement sur la planche même, mais sur une feuille de papier transparent ; cette feuille collée, la face sur un bloc de cerisier ou de buis scié en long dans le sens du grain, servait de modèle au découpeur du bois, qui réservait en relief les traits du dessin ; l'estampe était ensuite tirée à la main ou au frottoir, les peintres surveillant leurs graveurs, modestes artisans dont il est très rare que les noms figurent sur les estampes. Ainsi, qu'ils peignissent un kakemono, — et ils en ont laissé de nombreux, — ou qu'ils peignissent un modèle pour l'estampe, le travail de leur pinceau ne pouvant être effacé, leur trait devait avoir même décision, même sûreté, même souplesse. Et, de fait, entre la peinture classique et l'Estampe, la transition fut beaucoup plus insensible que ne le donnent à croire les classifications des historiens de l'art. L'École populaire dérive de Matabei ; c'est lui qui peint des scènes de la vie contemporaine. Or, sur le dos de chacune de ses peintures, Matabei mentionne qu'il est « un des plus modestes ruisseaux dérivant de Mitsunobu Tosa » et ses figures et ses décors d'intérieurs rappellent en effet le style des Tosa. Au reste les critiques japonais se sont avisés que le style nouveau, dont on a dit que Matabei était l'inventeur, se retrouve dans beaucoup d'œuvres de son temps qui ne peuvent lui être attribuées, tels les panneaux du château de Nagoya exécutés sans doute vers 1610, probablement par des artistes de l'École Kano. En cette première moitié du XVIIe siècle, c'est donc pour créer une peinture de genre représentant la vie familière du Japon, un commun effort de toutes les écoles. L'Estampe

est la suite naturelle de ce mouvement. Parcourez un livre d'esquisses de peintres japonais, c'est, côte à côte, des croquis d'après nature et des copies de modèles classiques, divinités bouddhiques, sages taoïstes, personnages légendaires, guerriers ou ermites, Kwannon ou « Femme aux Sapèques », voisinant avec des truands, avec des fleurs, des oiseaux, — un art d'observation directe recourant sans cesse à la tradition, ou plutôt une reconstitution des aspects les plus familiers des hommes, des bêtes, des paysages avec des données empruntées aux anciens.

Au Japon, pays d'Extrême-Orient, où l'art a toujours souffert de l'habitude de trop se répéter, cet effort pour s'approprier toutes les trouvailles classiques afin de représenter avec style la réalité quotidienne et familière que l'art classique avait délaissée, fut un effort vraiment national. La Chine ne l'a pas tenté, elle qui pourtant avait été à l'origine de tous les grands mouvements artistiques au Japon. Depuis neuf siècles, en effet, les œuvres d'art au Japon y avaient été surtout d'inspiration bouddhique et chinoise, quand parmi ces plantes exotiques, ce fut, au XVIIe siècle, avec Koyetsu, Sotatsu, Matabei, Kôrin, Moronobu, un merveilleux épanouissement de la fleur du Yamato.

Si humbles qu'aient été, au moins pris littéralement, les thèmes de l'estampe, son style garda toujours de ces origines une belle tenue classique, — calligraphie des lignes, distinction de la couleur, décence des attitudes, noblesse des draperies : c'était la nature, en des aspects neufs, mais vue avec la poésie et représentée avec le savoir des maîtres. Il a fallu du temps pour que les peintres de l'estampe donnassent à penser qu'ils s'intéressaient à la réalité pour elle-même. Au vrai, ce n'eût pas été japonais.

Sans doute, les modèles de Matabei et de son école, gens bien nés, ne sont plus les modèles de Moronobu, qui peint volontiers maisons joyeuses et courtisanes. Et, les mœurs se dégradant, la vie perdant sa simplicité et se chargeant de luxe en ces temps de paix et de bien-être, il y eut plus de licence chez ses successeurs. Parallèlement, la technique de l'estampe se complique, se raffine et finit par verser dans l'excès. Aux premières estampes de Moronobu et des Kwaigetsudo, gravées en noir, parfois rehaussées d'un ton rouge, ou

frottées de laque noir et de poudre d'or, la chromoxylogravure, — art de la gravure en couleurs sur bois, — importée de Chine ou trouvée par des artistes du Japon, substitua, vers 1735, l'estampe en deux tons, puis vers 1764, en cinq ou six tons. Dans le premier tiers du XIXe siècle, on alla jusqu'à se servir d'une cinquantaine de planches, et les graveurs avaient appris aussi peu à peu à rompre les valeurs, à varier les coloris, à parsemer les fonds de nacre pulvérisée, à gaufrer plumages et robes... Ainsi le patrimoine classique s'est lentement apprivoisé au plein jour un peu cru de la réalité populaire et la tradition, d'abord toute-puissante, s'est effacée devant l'individualité des belles, des acteurs, des paysages, chargés de l'interpréter.

Les critiques comme Fenollosa, Seidlitz, Binyon, dont l'arrière-pensée est que l'École populaire représente une rupture franche avec l'art traditionnel, et qu'elle s'est souciée, sans plus, de peindre exactement les mœurs et les décors de son temps, ont eu beau jeu de parler de fléchissement des mœurs à propos d'Outamaro, qui serait un décadent, d'une baisse de style avec Hokusaï, qui serait surtout un artisan, d'un affaiblissement du sens poétique avec Hiroshigé, qui, plutôt qu'un paysagiste, serait un faiseur de « guides » pittoresques — au total du penchant de toute l'École, au XIXe siècle, vers la vulgarité, par désir de plaire à un public vulgaire. Outamaro peint des courtisanes, c'est vrai, mais il en fait des princesses lointaines, dont les dehors trahissent leur vocation, qui est de suggérer une singulière manière de réagir devant le spectacle de l'univers; nul plus que Hokusaï ne s'est rapproché en ses croquis de la réalité familière, mais toute sa longue vie est une aspiration vers le beau style des anciens, soit dans le genre *Kwacho*, animaux et fleurs, où il se montre le digne émule des Chinois, soit dans ses paysages, qui sont des commentaires de poésies illustres; Hiroshigé répond au goût de ses contemporains pour les promenades aux sites célèbres du Japon, mais la vraie signification de son œuvre, c'est une certaine image classique de la Nature. Ainsi donc, même chez les artistes qui, en apparence, se sont les plus éloignés des figures et des décors de convention, reparaît quand même le souci du rêve traditionnel — même chez cet étrange Sharaku,

dont les sinistres matamores, par des bribes de style gardées au milieu de leur turpitude, laissent voir qu'ils appartiennent à une vieille race de guerriers authentiques.

Jusqu'à la fin de l'école et tant qu'il s'agira des maîtres de l'Estampe, ce sera toujours la même transposition du passé dans des figures et des paysages qui jusqu'alors avaient été dédaignés comme modèles par l'art classique. Naturellement, cette transposition variera avec les tempéraments et avec les temps. Cela veut-il dire que de Moronobu à Outamaro il y ait décadence? Qu'ils diffèrent, cela est trop clair : un siècle les sépare, un siècle de modes, de mœurs, de techniques nouvelles; mais la décadence, dans ce pays, où chaque maître de l'estampe réunit des dizaines de disciples et fonde une école, elle est plutôt de chaque grand artiste, à sa suite d'imitateurs. Pour les maîtres, Moronobu, Harunobu, Kiyonaga, Outamaro, Hokusaï, Hiroshigé, alors même qu'ils représentent avec une audace, une exactitude, une liberté croissantes, toujours les mêmes scènes de la vie populaire, l'estampe demeure un art de souvenir, bien plus que d'exécution directe d'après nature. Ses allusions à des poésies, ses illustrations de légendes; la rapidité de mouvement de ses figures et des « effets » de ses paysages; certaines bizarreries de construction de ses figures et de ses paysages; une extrême simplification de la ligne; un délicieux coloris de poète : tout prouve que c'est un art de souvenir, mais il est sans cesse vivifié, renouvelé par un appel incessant à un énorme répertoire traditionnel.

Car, de ce que le répertoire populaire de l'Estampe, — acteurs, figures de femmes, Yedo et sa banlieue, — allait à l'encontre des préjugés aristocratiques, il ne suit pas qu'il n'ait pas été une perpétuelle allusion au patrimoine d'héroïsme, d'esthétisme et de naturalisme sur lequel a toujours vécu le Vieux Japon.

Les acteurs, c'est l'héroïsme japonais, depuis les exploits des guerres entre Taïra et Minamoto, jusqu'aux récents faits — divers des grandes routes, — héroïsme naturellement assez théâtral, tout en forcenés corps à corps précédés de défis magnifiques; le Japonais, si modeste et si menu d'habitude,

y gonfle ses muscles, ses veines, sa voix, sa mimique comme pour effrayer à distance; lui qui a un sens si fin de la mesure, prend soudain le goût de l'énorme, qui éclate dans ses figures de lutteurs, de bêtes sauvages et aussi chez les héros des albums érotiques; lui qui se plaît tant à la douce lumière du jour, prend plaisir, la nuit venue, à se repaître de macabre et de monstrueux. Cet héroïsme, quand il est traduit par des acteurs à l'adresse d'un public populaire, s'accompagne sur l'estampe d'une certaine outrance ironique; néanmoins il représente avec plus de sérieux qu'on ne croit l'humeur des Samuraï. Et, à la suite du théâtre populaire, l'estampe reprend les vieilles légendes des drames lyriques, des Nô : le courage d'Atsumori, les pieux remords de son meutrier Kumagai Naozane, qui dépose les armes, prend le voile du moine bouddhique et prie pour le salut de l'âme de sa victime; les amours coupables du bonze qui, pour se protéger contre la passion de son amante, se réfugia sous la grosse cloche du Dojoji; la touchante longévité des vieux pins de Takasago, figurés par un couple de vieillards... C'est tout le vieux passé bouddhique qui reparaît.

Et ce n'est pas seulement les thèmes du répertoire, c'est encore la traditionnelle simplicité de ses décors que l'on retrouve sur les estampes. La cloche du Dojoji n'y est qu'une sonnette; le pin près de Michizane, deux branches de quelques centimètres. Simple indication qui ne veut ni attirer les regards, ni détourner l'attention, mais simplement mettre en branle l'imagination. Car la simplicité des œuvres d'art japonaises n'est qu'apparente. Vous entrez dans une chambre du château Nijo ou du temple Nishi Hongwanji à Kyôto : elle vous paraît vide et nue; vous découvrez un jardin japonais : de petits arbres taillés, quelques pierres à sec; vous assistez à la représentation d'un nô : quelques personnages en costumes de voyageur, de guerrier, d'esprit; vous regardez une estampe de Harunobu : une fillette errant près d'un ruisseau; une estampe de Hiroshigé : une averse. Est-ce tout et n'est-ce que cela? Mais en ce décor si simple, quelle force de suggestion! Ce n'est qu'une invite à l'illusion. Le tort a été d'excepter l'estampe populaire de ce tour d'esprit traditionnel.

Et aussi bien dans les attitudes des belles sur les estampes

que dans les gestes des acteurs de nô sur la scène, c'est la traditionnelle mimique minutieusement réglée, un peu guindée en son hiératisme, mais très concentrée : un geste, un mouvement de tête ou du bras suffisent à révéler toute la force d'un sentiment : se détachant sur du vide, la moindre inflexion du corps prend une éloquence singulière. Et encore dans la lenteur de la démarche des belles, dans le très léger balancement de leur buste, dans le port de leur tête, dans la fixité de leur regard, dans leur art de soutenir, avec leurs bras et leurs coudes, l'ampleur de leurs vastes manches et de développer les plis de leurs kimono, dans le léger fléchissement de leurs genoux, dans leurs mouvements sans brusquerie, dans les glissements à plat de leurs pieds sur le sol, on retrouve l'harmonie classique des anciens drames lyriques. Et puis, soudain par contraste, tout comme dans les nô, succède au monologue ou au dialogue, dont les gestes sont calmes et mesurés, la danse rapide, heurtée, bondissante, des guerriers ou des esprits, on voit sur les estampes, gagnées par le frémissement des fleurs, des eaux courantes et de la brise, des danseuses brandir des masques, des chapeaux fleuris, des éventails et disparaître dans l'échevèlement des voiles et dans le papillotement des fleurs qu'elles agitent.

Impassible ou grimaçante, toute physionomie sur les estampes tient du masque de théâtre, vieux masques primitifs d'une fantaisie énorme, ou bien au contraire masques de femmes doucement résignées : car les belles, aussi bien que les acteurs, le plus souvent, y remplissent un rôle; elles figurent des divinités, des empereurs, des sages de la Chine, des personnages historiques ou légendaires, des poétesses illustres. Et ce sont encore *les six bras et les six vues de la rivière Tamagawa représentés par des femmes; Neige, lune et fleurs représentées par des femmes; Femmes représentant les quatre saisons; Femmes représentant les douze heures du jour...* Cette adaptation de héros ou de scènes du passé à la vie la plus familière d'aujourd'hui, tous les artistes de l'École populaire l'ont tentée, chacun à sa manière, Moronobu avec une certaine gaillardise héroïque, Harunobu, avec une exquise candeur de jeunesse, Kiyonaga avec une noblesse simple, Outamaro avec un extrême affinement de la sensibilité. Et cette féminisation de la tradition

et de la nature apparaît toute simple au Japon où la Cour, encore aujourd'hui, selon l'antique coutume, ne confie qu'à des dames le soin de maintenir les vieux usages, où la langue, comparée au Chinois, est une langue de femme, où l'héroïsme est œuvre de la femme, qui élève ses enfants dans le culte du « bushido » et qui sait être la compagne du guerrier.

Enfin les héros de l'estampe, ce n'est pas seulement des guerriers, des acteurs, des jeunes filles et des courtisanes, c'est aussi certains paysages familiers de Yedo et de sa banlieue : la Sumida; le pont Riyôgoku; Shinagawa sur la baie, le Fuji, le Tôkaïdô. A tous, leur rôle est de manifester la beauté des eaux, des ciels, des feux, des terres, exaltée par le sentiment mélancolique qu'elle s'enfuit éphémère. La Sumida, c'est la volupté des embarquements, la nuit, sous les feux d'artifice, tandis que ses rives, avec leurs cerisiers en fleurs, disent la griserie passagère du renouveau; le pont Riyôgoku, c'est entre ses pilotis massifs le jeu furtif de la lune et des lumières dont s'ornent les bateaux de plaisir, et, le long de son parapet, les belles regardant couler l'eau ou processionnant aux lanternes; Shinagawa, rappelle la mélancolie de la lune d'automne; le Yoshiwara, la tristesse des séparations à l'aube froide après la nuit d'illusion; le Fuji, la solitude du sage auprès de qui, dans la retraite, viennent mourir bruits et mouvements de la ville; le Tôkaïdô est tout en passages d'errants, de voiles, de nuages, d'averses et d'oies sauvages.

Car il n'est pas de paysage sur les estampes qui n'ait un rôle de suggestion. Il suffit de feuilleter les *Trente-six Vues du Fuji*, de Hokusaï, de noter, dans l'œuvre de Hiroshigé, les neiges, les averses, les nuits qui dévêtent les paysages de leur physionomie habituelle, et aussi de remarquer comme ils s'entendent à attirer notre regard vers leurs lointains, pour deviner que tous ont une arrière-pensée, — l'arrière-pensée du paysage classique dont le vide, la solitude et le brusque changement des apparences, ont un rôle édifiant. Et les bêtes et les fleurs, sur les estampes, reprennent aussi le rôle d'édification qu'elles ont toujours joué sur les Kakemono classiques, Religion d'amour, prêchant le salut pour tous les êtres, le Bouddhisme, dont presque tous les rites s'achèvent sur le vœu : « que toutes les créatures, avec nous-mêmes, progres-

sent sur le chemin du *bodhi* et parviennent au pays de Béatitude », le Bouddhisme avait de longue date inspiré aux Japonais la pitié pour tous les êtres que le tourbillon de la vie et de la mort ramène incessamment à l'existence. Pitié, toutefois, mêlée d'admiration pour ces frères à notre image, aigles armés pour le combat, cerfs troublés par le désir d'amour à l'automne, lapins rêvant à la lune... Admiration surtout pour les fleurs, qui, en leur brusque éclosion, en leur éclat éphémère, en leur mort soudaine, présentent un raccourci saisissant de notre destinée et nous ramènent, chaque saison, au mystère du passage de la mort à la vie, de la vie à la mort. Aimer au temps des premières fleurs de prunier, méditer avec le lotus, tomber en beauté à la manière des pétales du cerisier, et disparaître en plein éclat comme les feuilles des érables sur les torrents à l'automne : telle est la sagesse...

*
* *

Heureuse ville, heureuse banlieue de Yedo où régnait entre l'homme et la nature une si profonds sympathie. C'était déjà ainsi à Nara et à Kyôto, aux VIIIe et IXe siècles de notre ère, alors que le prunier fidèle se penchait sur l'ombre de Michizane; c'était ainsi au temps des guerres entre les Taïra et les Minamoto, où les guerriers brandissaient entre leurs lances des branches fleuries; c'était ainsi à Yedo, à l'époque de Moronobu, et ce fut encore ainsi, il y a quelque dix ans, lors de la guerre contre le Russe, quand les guerriers japonais, bien qu'ils ne portassent plus l'arc des ancêtres, comparaient, dans des poésies qu'on a retrouvées sur leurs cadavres, leur mort à la chute des fleurs de cerisiers. Elle a de lointaines origines l'harmonie qui, sur les estampes, s'établit spontanément entre l'humeur des belles et leur décor de paysage. Drapées dans leurs kimono qu'envahissent les fleurs, les herbes, les oiseaux, les eaux courantes, que soulèvent la brise et l'orage, passives, elles assistent comme extasiées à la pénétration de tout leur être par les plus fugaces aspects du paysage, dont elles ont le charme mobile et fluide. Et le vide qu'elles entretiennent dans leur vie désœuvrée, comme avec le dessein que la nature ait le champ libre pour se mieux mani-

fester à travers elles, on le retrouve aussi sur les paysages de Hiroshigé. C'est la même docilité en ces sites familiers, comme en ces figures, à se laisser bouleverser par une brusque saute de l'atmosphère... Averses succédant aux coups de vent : on dirait que les paysages, comme les belles, après avoir étalé en pleine brise leurs grandes manches en forme d'ailes, les rabattent soudain pour essuyer leurs larmes.....

Le grand personnage extrême-oriental, le vrai héros de toutes les estampes comme de tout l'art classique, et qui explique les affinités entre les belles et les paysages, c'est la Nature. Quelle nature? Le vrai nom de l'École populaire, de l'Estampe, c'est *Ukiyo-ye :* Matabei, qui en est le père, est appelé *Ukiyo Matabei*. Or, dans le traditionnel enseignement bouddhique, *Ukiyo* signifie : monde d'illusion, monde éphémère et douloureux (*Uki*, douloureux; *yo*, monde). Pendant des siècles, l'âme japonaise a frémi au son de ce mot, qui revient comme un murmure tenace dans les lamentations de la poésie classique et que l'on retrouve dans les *hakkaï*, courtes poésies, populaires au temps de l'Estampe. Et sans doute quand il désigne l'École populaire, *Ukiyo* ne garde pas le sens de monde qu'il faut haïr et fuir pour s'affranchir des passions, causes de la douleur en cette vie et dans toutes les vies où les êtres renaissent sans fin; il signifie : le monde d'aujourd'hui, presque le monde à la mode, mais avec cette arrière-pensée que bien qu'il faille y vivre on en sent tout de même depuis des siècles le caractère éphémère et douloureux [1]. Accommodement à l'inévitable, résignation souriante devant la nature impersonnelle et colossale, extase devant les phénomènes qui en révèlent le mieux le caractère passager, et toujours pitié; sympathie (*aware*), voilà le cœur du Japon.

L'ère des Tokugawa, à partir du XVIIe siècle, fut, auprès des lettrés et des nobles, une période de grande faveur pour les

1. La plupart des critiques traduisent *Ukiyo-ye* par École réaliste. « Réaliste », ce mot déjà obscur quand on l'applique à un artiste d'Occident, que signifie-t-il quand on s'en sert pour définir l'Estampe? Pour imaginer la « réalité » que ces estampes « réalistes » ont voulu représenter, je crois nécessaire de donner à *Ukiyo* le sens traditionnel qu'il a toujours eu dans l'art et la poésie classiques, son sens fort et primitif de monde éphémère, de monde d'illusion. Telle est l'image millénaire de la réalité au Vieux-Japon, et qui ne pouvait pas ne pas se retrouver, au moins en partie, dans l'Estampe.

idées confucianistes, qui ne visaient qu'à organiser solidement la société selon les cinq relations ; mais le peuple resta fidèle aux idées ancestrales. La vieille culture bouddhique ; il continua de la retrouver partout, dans les temples des faubourgs populaires, dans les sanctuaires épars autour des villes qu'ils encerclent, dans les lieux de pèlerinages, au milieu des arbres, près des cascades, et surtout dans les saisons, dans les heures qui passent si capricieuses en ce pays changeant, car il y avait des siècles que la Doctrine ouvrait les yeux de cette race sur l'impermanence de l'univers, qu'il lui démontrait que tout ce qui arrive en cette vie, tout ce qui arrivera dans les vies futures est la conséquence du *Karma*, d'une existence antérieure, et cela indéfiniment jusqu'à ce que, détaché de l'illusion, l'on s'évade de la voie des Asuras ; il y avait des siècles qu'il s'apitoyait sur la fragile beauté des femmes tombant dans l'oubli après avoir été fêtées, sur l'inconstance de l'amour, sa cruauté, ses vengeances posthumes quand, survivant sous forme de fantôme, il s'empare de l'amant infidèle et le torture ; il y avait des siècles que le bouddhisme enveloppait ce monde de douleur d'un grand filet de miséricorde, qu'il ramenait toujours les yeux de ce peuple sur les plus poétiques images de l'instabilité, perles de rosée sur une liane, feuilles frémissant au clair de lune, herbes arrachées à la rive et que le courant entraîne, bandes d'oiseaux de mer qui passent en criant, fleurs de convolvulus et chants de cigale qui ne durent que quelques heures, jours se pressant comme les tintements des cloches, le soir, tristesse de l'automne, douceur du printemps, terreurs de l'ombre au creux des montagnes, brocart des feuilles d'érable sur les eaux ; il y avait des siècles qu'il montrait dans les fleurs du printemps se haussant jusqu'à la cime des arbres une invite à chercher l'illumination qui élève, dans le reflet de la lune d'automne descendant au fond des eaux une image de la conversion des êtres...

Ces thèmes traditionnels, modulés pendant des siècles sur le mode mineur, les voici transposés par l'Estampe en un ton moins mélancolique... « Images de femmes de ce monde éphémère », disait Moronobu de ses modèles. Ce monde éphémère, dont les belles des estampes sont de si gracieuses images, la conception en est venue au Japon, de l'Inde, en passant par la

Chine. C'est un compromis de taoïsme, — vieille philosophie chinoise qui, avant le bouddhisme, prêchait la relativité des apparences, le détachement de la vie active, l'entretien du vide en soi, pour y préparer les voies à la révélation du *tao*, principe impersonnel, indicible, immanent à l'univers, — et de bouddhisme qui, lui aussi, détachait de la vie, dispersait le monde solide en une fumée d'apparences, et, douant bêtes, plantes, fleurs, pierres, cailloux, d'une destinée douloureuse, joignait aux raisonnements taoïstes une vive sympathie pour la nature entière. De ce mélange de taoïsme et de bouddhisme, tel qu'il fut réalisé dans la poésie et l'art des Tang, puis des Song, est sortie la philosophie extrême orientale de la nature; cette philosophie, en réaction contre la positive doctrine de Confucius, conseilla toujours l'évasion hors du monde, la retraite en pleine nature, l'ouverture des sens et, de l'esprit à toutes les apparences symboliques de la vraie réalité, et, dans le vide de cette existence de retraite et d'abstraction, une parfaite souplesse à suivre le rythme de l'univers. Au Japon, une telle sagesse après avoir inspiré la poésie et l'art classiques, pénétra petit à petit l'âme du peuple, mais elle y fut moins austère, la sensibilité et l'art du Yamato ayant toujours été dociles aux enseignements de la secte Zen, qui tempérait les austérités du bouddhisme et admettait comme des approximations de la sagesse, les divertissements esthétiques (pratique de la poésie, contemplation d'œuvres d'art, cérémonies de thé) où l'esprit s'affinait à méditer sur l'Illusion. Et, naturellement, les images de ce monde éphémère ont, sur les estampes, des dehors plus détendus et souriants, s'adressant au peuple qui n'avait ni le loisir de se retirer du monde pour méditer, dans un monde d'abstractions, à l'imitation du sage traditionnel, que les paysages classiques de la Chine et du Japon représentent méditatif et solitaire, ni la permission de déserter le rang où la règle chinoise de Tokugawa le rivait dans la société étroitement hiérarchisée. Tout de même, l'*Ukiyo-ye* reste dans la tradition de l'art classique; il est un affranchissement de la vie sociale, une évasion vers le rêve en plein air.

C'est un art urbain; mais, jusque dans Yedo, le paysage vient solliciter le Japonais, campagnard toujours prêt à reprendre la route pour le pèlerinage ou pour la flânerie, Il a le goût sain

de la nature non asservie, la curiosité de surprendre, à leur insu, bêtes rôdant en quête de nourriture et d'amour par les champs et par les eaux, fleurs se détachant sur le vide du ciel et dialoguant, à la muette avec les paysages et les oiseaux : pin, prunier et rossignol formant une heureuse triade ; neige, lune et fleurs qui sont inséparables, ainsi que le moineau et le bambou, le rossignol et le prunier. Et les femmes que le Japonais adore sont des beautés des villes, dont les divertissements sentent les fleurs et l'air marin. Sur les estampes, en des paysages mi-sauvages, mi-apprivoisés, de volcans, de rocs, de cascades, de golfes déserts, où tout à coup, sur un lambeau de rizière, sur une bonne place de pêche, pullulent de petits hommes ; voici ces femmes qui errent, princesses lointaines, mi-sauvages, mi-apprivoisées, tenant leur cour avec des piétements de fougueuse petite bête dressée, mais non soumise. A tous moments, voyez-les déserter la fête qui se poursuit joyeuse dans la maison de thé, pour contempler, un instant solitaires, un lointain où se lève la lune ; et dans ce pays de stricte politesse observez avec quelle brusquerie, sur les estampes, les paysages faussent compagnie aux petits hommes et s'enveloppent de neige, d'averse ou de nuit... Perpétuelles invites par delà les spectacles familiers, à rejoindre le rêve millénaire du monde éphémère qui, de toutes parts, enveloppe la vie quotidienne et la pénètre.

*
* *

Parlant des paysages de Hokusaï, « si éloignés des songes de la vision de l'atmosphère, de la douce contemplation du grand art de la Chine », M. Laurence Binyon[1] déclare que l'esprit japonais en son fond est plus spirituel que poétique, que Hokusaï était un vrai Japonais, et que c'est « la franche et joyeuse acceptation du monde comme il est qui a valu à Hokusaï l'admiration de l'Europe moderne ». Nous dirons, au contraire, que l'Estampe paraît témoigner, chez le Japonais, du désir d'être ému, encore plus que d'être distrait, de rêver plutôt que de rire, d'un attrait plus vif vers le côté mélanco-

1. *Painting in the Far East.*

lique de la vie que vers ses aspects plaisants. Nul art n'a jamais été plus poétique ; « un poème est une peinture avec une voix ; une peinture est un poème sans voix », dit un poème japonais ; les peintres de l'Estampe ont composé des poésies, ont commenté des poésies que tout le peuple savait par cœur et dont quelques-unes sont antérieures à nos plus anciennes chansons de geste. En nul pays le passé poétique n'est aussi vigoureusement populaire qu'il l'est encore au Japon[1].

L'Univers s'écoule entraînant avec lui les fleurs de cerisiers, les feuilles d'érable, l'eau du torrent, la bravoure des guerriers et la beauté des belles. Les individus passent, mais les espèces se réincarnent indéfiniment en de nouveaux individus ; les paysages eux aussi se dissolvent, mais leurs « beautés » subsistent, les « Beautés de la Tamagawa », les « Huit vues d'Omi », les « Trente-six vues du Fuji », les « Cinquante-trois étapes du Tôkaidô », les « Trois capitales », les *San Kei*, les « Trois fameux sites de l'Empire » et les *Sandai ka*, les « Trois illustres rivières ». Tout est éphémère, mais sont éternelles, en cette race de conservateurs impressionnistes, ses réactions devant l'éphémère, ses traditionnelles catégories de pensées et de sensations. Ce qui dure ce n'est ni l'individu, ni l'univers, c'est une attitude notoire devant ce monde d'illusion, attitude singulière, historique, qui pour sa crânerie ou sa subtilité mérite de ne pas mourir, de devenir un réflexe de la race. La nature, alors, telle que ce peuple l'imagine, ce sont les aspects de l'univers ainsi distingués, au cours des siècles, par des yeux et des cœurs habitués à percevoir des phénomènes révélateurs de ce monde d'illusion, des phénomènes remarquables par tel sentiment qu'ils ont évoqué, par tel geste qu'ils ont provoqué, désormais, à jamais et pour des foules entières, évocateurs du même sentiment, provocateurs du même geste. Sur le lac Biwa, les clairs de lune d'automne, les couchers de soleil, les escadrilles de voiles, les files d'oies sauvages, la brise, les neiges, les pluies nocturnes et les sons de cloche crépusculaire, passent et

1. Nous avons montré la popularité du recueil des Cent Poésies *Hyakuninn-isshu* à propos de Hokusaï, qui les a commentées dans ses *Cent Poésies*, et nous avons noté l'analogie entre les thèmes des *hakkaï*, poésies de 17 syllabes, si répandues du XVIIe au XIXe siècles, et les estampes de Hiroshigé.

s'évanouissent depuis des siècles; mais ses huit beautés demeurent, les huit catégories d'émotion, empruntées déjà à la tradition chinoise, localisées jadis en huit de ces sites japonais et qui, depuis, toujours célébrées aux mêmes endroits par des générations, ont, par analogie, ouvert d'autres yeux sur d'autres beautés semblables indéfiniment : la lune d'automne vue d'Ishiyama; le coucher de soleil à Seta; les barques revenant de Yabase; les oies sauvages s'abattant sur Katata; un ciel clair avec de la brise à Awasu; la neige, le soir, sur Hirayama; la pluie nocturne à Karasaki; la cloche du soir à Miidera. Un site n'est pas célèbre en toute saison : dans la banlieue de Yedo, le sanctuaire de Benten, sur le lac Inokashira, est fameux par la neige; le village de Shinagawa l'est par la lune d'automne; Mukojima, sur la Sumida, par ses fleurs de cerisier, se classant ainsi parmi « les places fameuses pour la neige, la lune, les fleurs », *Musho Setsu gekwa*. De même le chant des pluviers ramène immanquablement l'imagination à la rivière Tamagawa, l'éclat sanglant des feuilles d'érable à la rivière Tatsuta, près de Nara, la gaze rosée des cerisiers à la colline de Yoshino que, sous les fleurs, traditionnellement, on croirait couverte de neige ou enveloppée d'un nuage. Le lac Biwa, la Tamagawa, la rivière Tatsouta, la colline de Yoshino, et tous les paysages qui leur ressemblent, dans le Japon plus neuf de l'Est, voilà l'univers du Japonais, et la *bijin* qui frémit au spectacle de ces sites éternels, parce qu'éternellement suggestifs d'éphémère; le guerrier qui leur emprunte des exhortations à mourir en beauté, voilà ses héros. — Et les heures chaque jour; les jours chaque saison; les saisons chaque année; les années au cours d'une même vie, ramènent les mêmes beautés, découpent dans l'écoulement des choses, sans commencement ni fin, des cycles, des retours, et alors le même passé anime les mêmes gestes et les mêmes imaginations, de génération en génération, sans que jamais cette civilisation, de formes aussi arrêtées que les civilisations de l'Islam, ait jamais perdu son frémissement initial.

Rien de limité à l'immédiat, à l'individuel, comme chez nos gens d'Europe, qui regardent la nature surtout pour la modifier; tout, au contraire, appartient à l'espèce invariable et participe de sa durée en ces héros de l'Estampe, qui sont surtout

des contemplateurs. Et comme l'on comprend le peu de souci de cet art, de peindre très exactement femmes et paysages, dans toutes leurs singularités! L'espèce pin, l'espèce bambou, l'espèce prunier, l'espèce bijin, suffit à suggérer le souvenir de telle émotion, de tel geste traditionnel. Ces gestes d'autrefois s'incarnant dans des formes toujours jeunes, voilà le vrai sujet de l'Estampe, et l'on comprend que de saisir une ressemblance personnelle quand ils peignaient une belle, ait paru secondaire à Harunobu, à Kiyonaga, qui nous ont laissé, chacun à plusieurs centaines d'exemplaires, le portrait du même type de femme, et aussi qu'ils aient aussi peu varié leurs thèmes et que souvent ils les aient traités si brièvement : ils s'adressaient à un public averti, quoique populaire; et telle de leurs allusions à une attitude de la poétesse Ono no Komachi, par exemple, était tout de suite comprise. Art elliptique, impersonnel, tout en intentions secrètes et en allusions, et qui jamais ne s'est intéressé à la réalité individuelle pour elle-même, mais seulement dans la mesure où elle manifestait, en son charme éphémère, une éternelle « beauté » traditionnelle. A ce conservatoire de gestes, d'attitudes, d'émotions provoqués jadis par le spectacle de l'univers qui s'écoule, ce fut la nouveauté de l'Estampe de faire des emprunts à propos de la vie de tous les jours.

Dès lors on s'explique les traits impersonnels, les dehors singuliers des belles, leur amincissement jusqu'à la transparence, le vide apparent de leur vie, leurs sens tendus vers l'au-delà : être sensible au monde des apparences tel que l'ont décrit les sages et les poètes, n'être sensible qu'à ce qui passe, sacrifier tout pour se préparer à ne refléter que cela : c'est une vocation. Et de même que la *bijin* reflète docilement l'aspect passager du paysage, le paysage est lui aussi docile à se laisser tout à coup envahir par un brusque phénomène naturel. Les images des belles, si elles avaient été des portraits de courtisanes, destinées à un public populaire désœuvré et débauché, n'eussent été que caricatures : toutes auraient ressemblé aux femmes de Sharaku. Figures d'une certaine philosophie traditionnelle, elles ont, au contraire, malgré leur simplicité, un halo de prêtresses, d'initiées. Les belles du Yoshiwara et les sites de Yedo, esquisses parfaitement justes du Vieux-Japon, si

justes qu'encore aujourd'hui on ne peut s'empêcher de le voir à travers elles, sont nimbés sur les estampes de l'éblouissement des grands rêves asiatiques, auréolés de féerie.

Jamais la femme et la terre du Japon n'avaient été aussi exactement portraicturées : c'est bien les travaux, les divertissements de la femme japonaise, ses dehors effacés, sa douceur précieuse, ses jolis gestes instinctifs et son humeur un peu inquiète, c'est bien là cette terre japonaise si enveloppante, si douce aux hommes, si calme et pourtant toute en brusques revirements, et en sautes d'humeur sauvage. Par delà l'incomparable document d'ethnographie et de géographie, nous voici entraînés vers des sensations subtiles et complexes : une extrême acuité et justesse de vision, un perpétuel frémissement quasi immatériel, la hantise de la destinée mêlée à la moindre sensation de nature, un ton de légende, de poésie, une souveraine aisance à alléger et à activer notre monde trop pesant et trop lent, un art magique pour dire l'essentiel à cœur ouvert. Et puis nous voici tout naturellement menés vers des intuitions qui, dans nos âmes d'occidentaux, ont été étouffées par d'autres manières exigeantes de penser, l'exquise impersonnalité extrême-orientale trouve sa récompense dans l'intelligence subtile et charmante qu'elle donne à l'homme de la nature entière. Les estampes, cela passe devant nos yeux avec l'élan des oies sauvages en plein vol, cela ruisselle de clartés comme un cerisier qui s'effeuille, cela vous inonde de lumière comme un clair de lune, cela vous fait sentir à pleines narines l'air salin, l'odeur chaude des pins, la verdure sous la pluie d'été, et c'est la rage de l'averse, le bondissement des chevaux, le coup de queue des carpes, l'œil morne des poissons rôdant entre les herbes des rivières, les gentillesses du martin-pêcheur en plein ciel sur la branche, au-dessus de l'eau qu'il surveille, et c'est encore les hésitations de biche aux aguets, et de mante religieuse qu'ont les belles d'Harunobu et d'Outamaro : bêtes heureuses, libre végétal, torrents non captés, épanouissement total de l'instinct à l'air pur : murmures, couleurs, mouvements auxquels nous ne sommes pas habitués. Enfin, ces décors de fantaisie, simples prétextes à un éphémère élan poétique; ces paysages, dont le vide, entre leurs premiers plans familiers et

leurs lointains brumeux, invite notre émotion à les envahir; ces figures dociles à suivre le rythme de la nature, et légères à flotter entre ciel et terre, selon l'exemple de ce sage taoïste qui ne s'apercevait pas que le vent fût violent étant le vent lui-même; le sens exquis du relatif chez ces belles, qui retrouvent une saison dans une fleur, un site sauvage dans un jardin de quelques pieds, la tradition dans un geste de tous les jours; leur goût d'embellir la vie d'harmonies d'art ou de nature, plus fort que leur goût de la vie même, — quelle haute spiritualité en la moindre de ces estampes!

L'univers qui intéressait le peuple de Yedo dans les siècles où il vivait reclus, en marge du monde, tournait toujours dans le même cycle d'occupations et de divertissements, mais les grandes forces de la nature, un large courant de vie instinctive, et un élan continu de lyrisme, apparaissent à travers les paysages, les fleurs, les belles et les bêtes des estampes en traits si justes, si émouvants, que leurs auteurs, ces soi-disant observateurs terre à terre, ces amuseurs de la canaille, après avoir enchanté leur public du Japon deux siècles durant ont conquis depuis un demi-siècle l'admiration de tous les artistes occidentaux. Elles n'auraient pas ainsi rayonné sur le monde, ces modestes estampes des quartiers populaires, si elles n'avaient pas concentré tant de vieux rêves ardents en un si beau style traditionnel!

Il faut partir de cette idée du monde éphémère pour comprendre l'Estampe qui en est l'image. Voilà la vraie réalité qu'elle vise toujours à suggérer à travers les tableaux de la vie de tous les jours. Les Primitifs nous font saisir le lien entre l'esthétisme et la bravoure au Japon; Harunobu, c'est la tradition féminisée en la personne d'une fillette; Kiyonaga est le créateur de la courtisane princesse, l'artiste qui a épuré le beau style des Primitifs, le style du théâtre classique. Outamaro est, avec Harunobu, le plus grand poète de la femme « image du monde éphémère »; nul n'a été plus loin que lui dans la suggestion d'un monde d'illusion. Hokusaï, c'est la force de l'univers, lançant les vagues à l'assaut des rocs, faisant bondir les bêtes et les hommes, ruisseler les cascades; Hiroshigé, c'est le monde éphémère même en ses aspects jugés révélateurs par les traditions millénaires.

Les peintres de figures ne sont venus à la vie de tous les jours, aux professions et aux métiers définis, aux figures sur lesquelles on pouvait mettre des noms, que petit à petit; mais en même temps qu'ils représentaient la tradition sous des dehors de plus en plus familiers, ils s'écartaient aussi de la réalité immédiate pour inventer un type de femme qui fût parfaitement à l'image de ce monde fugitif : depuis Moronobu, la Japonaise, courte et trapue, allait s'allongeant, s'amincissant, s'effilant, s'assouplissant sur les estampes, se modelant sur son rôle qui était de percevoir de plus en plus subtilement l'*ukiyo*.

L'Estampe n'est venue aux paysages qu'après plus d'un siècle consacré à la figure. Paradoxe que cette apparition tardive dans l'*Ukiyo-yé* du paysage pris comme thème principal, alors que, dès l'origine sur les estampes, en son frémissement d'eau courante et d'arbres en fleurs, il s'harmonise avec l'inquiète sensibilité des belles chasseresses d'images symboliques... Si l'École populaire a été plus lente à suggérer l'image du monde d'illusion à travers un paysage de Yedo et de sa banlieue, qu'à travers une courtisane, c'est peut-être à cause du respect traditionnel à l'endroit du paysage, lieu de retraite et de méditation, loin du monde poudreux, et que les hautes émotions philosophiques et morales, que l'on était habitué par l'école classique à chercher dans la nature, paraissaient difficiles à évoquer à l'aide de sites que le peuple avait chaque jour devant les yeux.

Sur l'Estampe, le paysage affirme son caractère surhumain : il taquine gentiment les belles de ses coups de vent et de ses averses, mais toujours, il est la force qui les anime, qui les domine. Il est encore d'humeur familière sur les sourimono de jeunesse d'Hokusaï, où flâneurs et artisans prennent la vie doucement, dans un décor paisible et modéré, et dans les *Trente-six vues de Fuji*, où le volcan joue avec les petits bonshommes; mais aussi comme il sait brusquement leur fausser compagnie et se replier dans la solitude! M. Raymond Kœchlin, dans son introduction au catalogue d'Hokusaï[1] s'est étonné de la disproportion de l'homme avec le paysage dans

1. Publié à propos de l'Exposition organisée en 1913 par le Musée des Arts Décoratifs.

les *Trente-six vues* : « Que nous importe, dit-il, devant la masse immense du Fuji, ce paysan qui court comiquement après son chapeau et ses papiers emportés par le vent? On pourrait imaginer, il est vrai, quelque idée philosophique en cette disproportion; nous voyons mal toutefois Hokusaï se plaisant à illustrer des thèmes tels que la petitesse de l'homme en face de la grande nature et il semble plutôt qu'ici son génie se soit trouvé à court. Il n'a pas su agrandir le style de ses figures, comme il avait agrandi celui des paysages et même peut-on le dire? il l'aurait plutôt rétréci. » Toutefois, comme M. Kœchlin note lui-même que, dans les *Dix Poètes*, Hokusaï a su trouver « l'équilibre entre les paysages et les figures », c'est donc bien de propos délibéré et non par impuissance que Hokusaï a rétréci la taille des personnages des Trente-six vues. Il a voulu exalter l'immobile omniprésence de la montagne au-dessus de toutes les agitations humaines, cette figure de sage, qui condescend parfois à se mêler de loin à la vie éphémère, mais qui garde son quant à soi, face à face avec la nature, dans la solitude, le vide, le silence. Les bonshommes, ils sont là pour souligner par le contraste de leur chétive petitesse et de leur dévote admiration, la grandeur surhumaine du volcan, qui, en même temps qu'un brave citoyen de Yedo, sait être un dieu. Et si Hokusaï, par exception, a grandi ses figures dans les paysages des *Dix Poètes*, c'est qu'autant que la scène d'où avait jailli la poésie, il convenait qu'il représentât le poète lui-même; mais c'est une exception, et les personnages des *Cent Poésies* redeviennent tout petits. Au reste, voyez les kakémono classiques, chinois ou japonais : du vide, de la solitude, des brumes, d'où surgissent des montagnes énormes, et, aussi perdu qu'un brin d'herbe dans une anfractuosité de roche, le contemplateur en extase. Enfin sur les estampes de Hiroshigé, où le paysage du Japon perd tout à coup sa très exacte physionomie familière, pour revêtir les philosophiques apparences du paysage classique, les personnages sont encore plus petits et plus humbles que chez Hokusaï. Souligner l'effacement des belles devant l'univers qu'elles reflètent, rétrécir la taille des hommes dans les paysages, a toujours été la tendance des artistes extrême-orientaux. Nous touchons ici à une idée fondamentale de la pensée asiatique. La réalité, c'est la

Nature dont l'homme ne pense pas qu'il est le centre. Il s'efface, il se soumet, il s'abandonne, il admire : des images de l'écoulement universel il fait des symboles de sa destinée. Voyez encore aujourd'hui le Japonais du peuple devant des cerisiers en fleurs, ou des érables en feu ; il est joyeux et dévotement grave : de plain-pied avec la nature qui lui est douce et familière, il la sent pourtant soudaine en ses variations et brutale et cruelle; il cueille la fleur qui s'offre, jouit de sa beauté passagère et pour le reste se résigne, reprenant ainsi les attitudes de ses arrière-grands-pères des âges classiques, de ses grands-pères et pères des estampes, — gestes qui, malgré l'évanescence de ce monde d'illusion, donnent la chance de survivre dans le souvenir des générations...

***

Authentique école populaire, par son public, ses artistes et leur répertoire, l'Estampe a pourtant des origines aristocratiques et académiques; toute en allusions au passé, elle ne s'est jamais lassé de commenter l'image millénaire d'*Ukiyo*, monde d'illusion : en ces îles japonaises, à l'abri des influences étrangères, il y eut alors une civilisation fortement organisée autour d'idées très simples, mais qui allaient loin dans l'interprétation de la vie, de l'univers, de la place de l'homme dans le monde; et c'était un patrimoine commun à toutes les classes, où en toute occasion elles puisaient. Jamais peuple, en apparence tout à la joie de flâner sur les routes, et de prendre gaiement la vie, n'a tant vécu de transpositions, d'allégories, de symboles, n'a été plus préoccupé de voir le passé à travers le présent, plus inquiet de retrouver à tout bout de champ et à propos de tout ce qu'il voyait, les sentiments, les attitudes de ses ancêtres. Jamais, — sauf peut-être les hommes de notre XIIIe siècle, qui, eux aussi, avec leurs symboles, leurs allégories, leurs préfigurations concernant la nature et la destinée de l'homme, surent créer un bel art populaire, où de vieilles traditions bibliques et évangéliques se rajeunissaient sous les traits des bonnes gens d'alors.

Ces estampes aux dehors familiers et modestes et qui

résument toutes les traditions du Vieux-Japon, nous font rêver, comme les peintures de vases grecs et les statuettes de Tanagra, de vie antique au bord d'une mer intérieure, de draperies aux plis harmonieux, de surprises s'exprimant en gestes modérés. Mais l'éphémère, où nous autres Méditerranéens n'avons jamais vu que vanité, l'éphémère qui pour nous s'accompagne des idées de vieillesse et de désespoir, ne leur ont inspiré que figures de jeunesse, symboles de joyeuse résignation... Iles Fortunées où le passé survivait, au grand soleil, sans ruines ni rides, en de jeunes corps frémissants qui, instinctivement, reprenaient l'ancienne joie de vivre, qu'aiguisait la pensée de la beauté fugitive. Nostalgie d'un âge d'or où l'on était si agile à poursuivre les images de l'éphémère sur les eaux, de branche en branche, de nuage en nuage, où l'on partageait la joie des torrents et des bêtes à bondir dans l'air pur... Ce Japon des Estampes, il existait encore, intact, il y a un demi-siècle, si près de nous... Mais, même alors, entre ce monde et nous quel écart de rêves!

LOUIS AUBERT

UNE AMITIÉ ROMANTIQUE

GEORGE SAND

ET

FRANÇOIS ROLLINAT

Parmi les traits saillants de l'esprit de George Sand, celui que la critique moderne s'est appliquée à mettre en évidence, celui qui a paru aux uns et aux autres le plus frappant, a été cette sorte de soumission volontaire aux influences extérieures qui a fait de l'âme et du talent de ce grand écrivain le plus magnifique et le plus retentissant des échos. Cependant il reste à se demander si, par un choc en retour assez curieux, George Sand n'a pas, réciproquement, exercé une influence profonde sur ceux qui l'entouraient. On s'en doute déjà par les confidences de tant d'écrivains qui furent ses vieux amis, — en particulier de Gustave Flaubert : mais pour que l'emprise de cette grande âme fût absolue, il fallait un être inférieur à elle par l'intelligence ou le caractère afin de subir dans tout son rayonnement cette suggestion incomparable. Or cet être a existé, et c'est François Rollinat.

De caractère absolument opposé à celui de George Sand, il était aussi pessimiste qu'elle était optimiste, aussi inquiet qu'elle était confiante, aussi malade d'esprit qu'elle était saine et vigoureuse. Mais tous deux, issus de la même génération romantique, étaient hypnotisés par le rêve, s'exaltant en

commun sur les mêmes objets, animés de la même flamme généreuse dans l'étude des questions sociales. François Rollinat et George Sand nouèrent ainsi une amitié solide, indestructible et surtout passionnée, comme tout ce qui se rapporte à ces temps frénétiques. Amitié sincère et spontanée de part et d'autre, mais amitié *mâle* au premier chef, d'où était écartée, par avance, toute suggestion sentimentale ou sensuelle. Amitié égale d'un côté et de l'autre, mais ayant des effets fatalement inégaux dans l'âme des deux amis, George Sand étant incomparablement supérieure à Rollinat par l'esprit, le talent et la volonté. Amitié précieuse enfin pour l'historien littéraire et le psychologue en ce qu'elle leur permet de saisir sur le vif cette empreinte puissante des esprits supérieurs sur les caractères faibles, et de constater à quel point l'exemple vivant de cette femme de génie pouvait modifier l'orientation de vie de ses contemporains.

Cette amitié, c'est son histoire que nous voudrions résumer ici grâce à la longue correspondance que les deux amis ont échangée entre eux de 1832 à 1867[1]. On verra souvent ces deux cœurs communiant dans une même foi et dans une même pureté à une époque où l'amour, avec son cortège sentimental et sensuel, régnait en souverain maître, où les cœurs débordaient de lyrisme extravagant.

*
* *

Au tome IV de l'*Histoire de ma vie*, George Sand a conté de quelle amusante façon elle avait fait la connaissance de Jean-Baptiste Rollinat, le grand avocat de l'Indre, père de François.

Ce petit vieillard sec qui, dans ses accès d'enthousiasme, « sautillait si drôlement sur ses jambes grêles », était de vieille souche berrichonne. Il avait dix enfants dont le cadet, François, était né le 15 juin 1806. Nichée nombreuse et maigres ressources : Jean-Baptiste était un insouciant, optimiste à l'extrême, doublé d'un passionné du jeu et qui ne

1. Nous remercions bien vivement ici madame Aurore Lauth-Sand, d'une part, M. Saint-Pol Bridoux, héritier de François Rollinat, d'autre part, qui nous ont permis de mettre à jour cette curieuse correspondance.

s'occupa jamais beaucoup de sa famille. Cependant il avait aperçu en François une intelligence éveillée, et, entrevoyant la possibilité de lui céder plus tard son cabinet d'avocat, il l'avait poussé dans son instruction. Effectivement, à vingt-deux ans, François était reçu membre du barreau de Châteauroux et avait fait dans son pays natal des débuts presque éclatants.

Malheureusement, ce pays natal, c'était la triste province. Quel enlisement pour une âme comme celle de François! S'être aperçu dans un rêve grand orateur du Palais ou du Corps législatif, ou grand artiste, ou grand politique, ou grand général, ou grand diplomate, ou héros d'une passion extravagante, — et se retrouver à la barre de Châteauroux discutant sur un mur mitoyen pour gagner une humble matérielle, quelle chute! Et quelle rancœur dans son âme d'imaginatif forcené!

Heures d'amertume inoubliables dans lesquelles passe, soudain, une grande lueur d'espérance : l'arrivée d'une femme, d'une âme d'élite. Pour cet ardent, pour cet enthousiaste, pour cet exalté, George Sand fut mieux que le salut, ce fut la vie même. Ce fut à la fois pour lui et l'incarnation de son propre rêve, une vision de ce qu'il aurait voulu être, et une promesse de ce qu'il serait plus tard, s'il avait le courage de surmonter les obstacles de son destin, — un exemple en même temps présent et futur. Devenir l'ami, le confident de George Sand, quelle perspective pour lui!

De son côté, l'auteur d'*Indiana* était arrivée à l'une des époques les plus pénibles de sa vie. Un peu lassée déjà de la vie littéraire, dégoûtée de l'existence de bohême qu'elle avait menée à Paris, aspirant à regagner son cher Berri et épouvantée par avance à l'idée de s'y retrouver avec M. Dudevant, elle était dans la période des troubles, des angoisses, des incertitudes. Aussi se jeta-t-elle sur cette amitié pour Rollinat avec une sombre ardeur. Grâce à sa faculté d'illusion romantique, elle la transforma tout de suite, du reste, en la sublimisant. De François Rollinat, bon ami de province, cœur tendre et dévoué, elle fit l'Ami en soi, le héros de l'Amitié, l'incarnation du Confident rêvé. Dès janvier 1832, un an à peine après qu'ils se sont connus, elle lui avoue l'empire qu'il a pris sur son âme :

Mon cher Rollinat,

Dites-moi que vous viendrez bientôt, j'ai le spleen. Vous me guérirez. Aimez-moi, quoique je ne mérite guère l'amitié d'un homme comme vous. J'en ai d'autant plus besoin.

GEORGES[1]

Mais alors elle est si triste, si sombre, si découragée!

Vous écrire, mon ami, c'est impossible. C'est tout au plus si je pourrais vous parler de moi. Je suis fatiguée de la vie, c'est tout ce que je sais, c'est tout que je sens à l'heure qu'il est. Que personne ne m'aime pour le quart d'heure, je ne suis pas capable de le rendre. Oubliez-moi tous comme on oublie les morts.

Quand je reviendrai à la vie, je repartirai par Paris et je vous verrai certainement à Châteauroux. En attendant, donnez-moi de temps en temps signe de vie. Si vous pouvez vous échapper un jour, venez. Sinon, priez quelquefois Dieu pour l'âme du purgatoire. Envoyez-moi ces chants de Berlioz si on ne s'en sert pas chez vous[2].

De Nohant à Châteauroux, la distance n'était pas grande : dans les heures de crise trop intense, George Sand profitait du voisinage de son ami pour l'appeler auprès d'elle, ou bien c'est elle-même qui, prise soudain d'un désir d'épanchement, allait le trouver dans sa vie de tracas :

Cher ami,

Pourriez-vous venir me voir à l'hôtel Suart dimanche prochain? Je vous ferai avertir en arrivant. Auriez-vous, malgré vos affaires, une heure ou deux de causerie à me consacrer? J'irai avec vous demander à dîner à votre mère si le départ de la diligence me le permet, sinon je lui ferai toujours une petite visite.

A dimanche donc. Je reporterai la musique à votre sœur. Adieu je vous aime de tout mon cœur.

G. *Jeudi*[3].

Cette inégalité d'humeur qui est la sienne alors, on la retrouve dans le style de ces courts billets à Rollinat qui fixent des rendez-vous, parfois en quelques mots précis, presque secs, d'autres fois en phrases gamines, primesautières comme

1. Lettre inédite.
2. *Id.*
3. *Id.*

cette fin d'une lettre : « Bonsoir, mon petit avocat, je vous donne ma très sainte bénédiction. » Ou un autre jour : « Je ne connais rien de plus canaille que moi aujourd'hui, mon vieux... Si tu étais là, pauvre cervelle, je te griserais pour me faire rire, dussions-nous en crever tous les deux!... » Et puis, tout d'un coup, deux jours après, elle envoie à François Rollinat le court billet suivant écrit d'une plume nerveuse et comme rageuse :

Je n'irai point à Valençay, je n'irai point à Châteauroux, j'irai peut-être au cimetière. Si vous pouvez me consacrer ces trois ou quatre jours que nous eussions passés en patache, venez.

G. S.

Nohant, 22 août 1832[1].

Mieux qu'un long récit, ces sautes d'humeur brusques nous révèlent dans quelle agitation de pensée et de sentiment se trouvait alors George Sand. Il semble bien que jamais le besoin d'une affection tendre et fidèle ne lui parut plus nécessaire. Même revenue à Paris, l'image de cet ami incomparable qui peinait là-bas dans une ingrate besogne lui revient à l'esprit, et lorsqu'en écrivant *Lélia* elle façonne le personnage de Trenmor, c'est sous les traits de François Rollinat qu'elle l'aperçoit; le héros romantique, exaspéré, impossible, se trouve ainsi avoir été calqué sur la pâle physionomie d'un petit avocat de province. Nous n'en voulons pour preuve que la lettre qu'elle lui écrivit le 20 mai 1833, lettre parue dans la *Correspondance* à la date inexacte du 26 mai.

... Tu es toujours à mes yeux le plus honnête et le meilleur des hommes. Je ne t'ai pas donné signe de souvenir et de vie depuis bien des mois. C'est que j'ai vécu les siècles, c'est que j'ai subi un enfer depuis ce temps-là... Je t'enverrai une longue lettre avant peu de temps, c'est-à-dire un livre que j'ai fait depuis que nous nous sommes quittés. Mais c'est une éternelle causerie entre nous deux. Nous en sommes les plus graves personnages. Quant aux autres, tu les expliqueras à ta fantaisie, mais tu iras au moyen de ce livre jusqu'au fond de mon âme et jusqu'au fond de la tienne... Adieu, Trenmor, écris-moi, parle-moi de toi beaucoup, etc...

1. Lettre inédite.

Premier épisode de cette amitié romantique qui avait surtout pour effet de créer un halo d'illusion autour de chacune des deux âmes : la grande, l'incomparable amie se penche vers le cher compagnon de sa route et s'efforce de l'élever jusqu'à lui par le miracle de l'art. Deuxième épisode : François, cœur tendre et dévoué, s'offre spontanément à son amie, le jour qu'il sent celle-ci succomber sous le fardeau de la vie. C'est la suite de la grande crise passionnelle que vient de traverser George Sand.

De l'histoire lamentable et sublime de Venise, des serments échangés et violés, des baisers pris et rendus, que connut François Rollinat? Peu de choses très probablement, ce qu'on savait à la Châtre et à Châteauroux, des bribes, des portions mensongères, des racontars entremêlés de faits véridiques émanant des lettres de madame Sand à Boucoiran, à Hippolyte Charon, à Gustave Papet. Sans doute son cœur d'ami a-t-il deviné qu'un drame effroyable se joue dans la vie de son autre lui-même, mais aucune donnée précise de la réalité ne vient confirmer ni détruire les hypothèses que forme son cerveau inventif, dans les quelques repos arrachés à son labeur quotidien.

Enfin, vers le milieu de mai 1834, n'y pouvant plus tenir, il adresse cette lettre à George Sand à son ancien domicile 19, quai Malaquais :

Châteauroux, 17 mai 1834.

Mon amie,

Êtes-vous morte ou vivante? Depuis six mois vous ne m'avez pas donné signe de vie. Je n'ai pourtant pas cessé de penser à vous. Vous êtes toujours l'objet de mes plus profondes affections, mon idole, mon seul espoir dans ce monde et dans l'autre. Votre amitié me console de toutes les tribulations de la vie; avec vous je me sens grand et fort. Sans vous je suis frappé de découragement et de désespoir.

Écrivez-moi donc, mon amie, que vous ne m'avez pas totalement oublié, que vous me conservez encore quelque reste d'attachement. Dans tous les cas, souvenez-vous de l'inviolable amitié que vous portera jusqu'au tombeau votre fidèle et vieux camarade.

ROLLINAT[1]

La lettre paraît demeurée sans réponse. A ce moment George

1. Lettre inédite.

Sand, arrachée à la fièvre de Venise, vagabonde de Suisse en Italie, et c'est le 15 août suivant seulement qu'elle répond à son ami par une lettre joyeuse et charmante où elle lui apprend son retour à Nohant :

« Viens, brave homme. Nous t'attendons. Je t'embrasse de toute mon âme. »

Au fond, elle traîne une douleur incurable : la plaie que l'amour a faite à son cœur est loin d'être cicatrisée, c'est tout au plus si elle peut s'étourdir et oublier les lancinantes souffrances... Mais François n'est-il pas là? L'âme tendre et dévouée qui s'est offerte à elle dès le premier jour ne va-t-elle pas vivre tout à côté de la sienne?...

Ces trois premières semaines de septembre 1834 vont être une date capitale pour l'épanouissement de leur amitié. Sous les ombrages de Nohant, le long des traînes encore fumeuses des buées du matin ou endeuillées par les premières ombres du soir, dans le parc solitaire, à la clarté des étoiles, des paroles vont être dites, des sentiments vont être évoqués, des confidences vont s'arracher qui vont définitivement donner *le ton* à cette amitié, qui vont, en quelque sorte, la sublimiser sur l'autel de la douleur commune.

Les curieux de psychologie féminine trouveront dans les *Lettres d'un Voyageur* la lettre à Néraud de septembre 1834 où est décrite avec des détails d'une précision extraordinaire cette vie des deux amis sous le même toit de la chère maison. Par un détour de sentiment très curieux, François Rollinat est devenu pour George Sand une manière de consolation dans la douleur par le spectacle d'une grande âme, blessée elle aussi et martyrisée par la vie, — si tant est que la vue de la souffrance d'autrui puisse calmer la nôtre! « La présence de Rollinat m'infuse silencieusement la résignation mélancolique et la sérénité morne. Son silence opère peut-être plus sur moi que ses paroles. Quand il est assis, à une heure du matin, au fond du grand salon, et qu'à la faible clarté d'une seule bougie, oubliée plutôt qu'allumée sur la table, je jette de temps en temps les yeux sur sa figure grave et rêveuse, sur ses orbites enfoncées, sur sa bouche close et serrée, sur son front que plisse une méditation perpétuelle, il me semble

contempler l'humble courage et la triste patience revêtus d'une forme humaine. »

Qu'on n'aille pas croire que, du haut de cette amitié, George puisse glisser insensiblement à l'amour. Rollinat parti, elle s'interroge minutieusement et elle n'hésite pas à écrire loyalement à François :

Je n'ai jamais eu pour toi ni amour moral, ni amour physique, mais, dès le jour où je t'ai connu, j'ai senti pour toi une de ces sympathies rares, profondes et invincibles que rien ne vient altérer; car plus on s'approfondit, plus on se connaît identique à l'être qui l'inspire et la partage. Je ne t'ai pas trouvé supérieur à moi par nature; sans cela, j'aurais conçu pour toi cet enthousiasme qui conduit à l'amour. Mais je t'ai senti mon égal, mon semblable, *mio compare* comme on dit à Venise... Je connais bien des hommes qui te sont supérieurs, mais jamais je ne les aimerai du fond des entrailles comme je t'aime. Jamais il ne m'arrivera de marcher avec eux toute une nuit sous les étoiles, sans que mon esprit ou mon cœur ait un instant de dissidence ou d'antipathie[1]...

Telle est la définition de cette amitié incomparable qu'en donne l'un des deux protagonistes. L'autre n'est pas moins explicite, et, rentré dans le labeur obscur de sa vie quotidienne, repris par les petites médiocrités de l'existence, il répond à sa confidente, laquelle a regagné Paris :

Châteauroux, 24 octobre 1834.

Je suis toujours triste et souffrant comme toi, mon amie; il y a quelques moments où je perds la résignation et la patience, j'ai des accès de rage et de démence furieuse; ces crises terribles de l'âme dans laquelle je me débats comme un damné me fatiguent et m'accablent; je ne sais plus souffrir. Aussi, mon amie, ma vie est une vie d'épuisement ou d'énergie fébrile et convulsive. Quand tout cela finira-t-il? Quand sentirai-je mon cœur battre moins douloureusement dans ma poitrine? Je ne sais : je n'entrevois de bonheur possible pour moi dans ce monde que dans une existence qui me rapprocherait de toi, qui nous permettrait presque de suivre ensemble, de mêler et confondre nos joies et nos douleurs. Voilà comment je conçois la vie possible dans l'état présent des choses.

... Tu ne te trompes pas en comptant sur moi à la vie à la mort. Tu sais que je suis à toi, à toi seule, je suis ta propriété, ta chose, tu

1. *Correspondance*, t. I, p. 284. (Calmann-Lévy, éditeurs.)

peux disposer de moi comme tu voudras. Oh ! que ne ferais-je pas pour te rendre la vie moins amère? En attendant la fin de nos misères, subissons nos destinées et espérons un avenir meilleur. Toi, fais des livres, soulève autour de toi des tempêtes littéraires, continue à te faire le poète de la douleur, rime le ciel et l'enfer, et, surtout moque-toi de l'admiration et de l'injure; pendant que tu poursuivras cette brillante et orageuse carrière, moi je ferai retentir les voûtes d'un tribunal obscur, d'une voix rauque et d'un raisonnement absurde. Ainsi va le monde. Adieu. Je t'embrasse de toute mon âme. Écris-moi chez G. Dansard.

ROLLINAT[1]

Hélas! au moment où cette lettre lui parvenait dans l'humble logis du quai Malaquais, l'auteur de *Lélia* passait par l'une des plus douloureuses crises de sa vie sentimentale. Ces derniers mois de l'année 1834 et surtout les premiers de 1835 furent remplis tout entiers par les scènes avec Musset, scènes d'amour, scènes de rupture, reprise et abandon final, qui forment le douloureux épilogue d'un douloureux roman.

Dans ces mois d'incertitudes et de doutes, Rollinat n'oublie pas celle qu'il a élue sa sœur de souffrance. Comme mû par une mystérieuse pitié pour les douleurs qu'il devine, il lui écrit le 20 février 1835 :

Hé bien, mon amie, comment supportes-tu l'existence, comme dit M. Frédéric?... J'ai vu dernièrement Royane et tous nos amis à la Châtre où j'ai été plaider contre Dutheil. Il semble que nous soyons tous privés d'une partie de nous-mêmes depuis que nous ne te voyons plus, et, pour mon compte, je ne saurais vivre heureux où tu n'es pas. Peut-être irai-je à Paris dans quelques mois pour des affaires. Je passerai te voir alors et compte quelques jours heureux dans ma triste vie.

Adieu, mon amie. Je ne t'écris ces quelques lignes que pour te dire que je t'aime, que je t'adore, que je te vénère comme mon ange tutélaire. Tu le sais déjà, mais c'est égal, je ne me lasse pas de te le redire.

Adieu, je t'embrasse tendrement.

ROLLINAT[2]

1. Lettre inédite.
2. *Id.*

*
* *

Les jours d'épreuves ne faisaient que commencer pour George Sand. Le moment de quitter définitivement son mari approchait, avec tous les incidents domestiques, toutes les scènes, tous les tracas que cette séparation allait entraîner.

Cependant, il y eut un moment, au cours de cet été de 1835, où l'auteur de *Lélia* crut de bonne foi, afin d'éviter un procès tapageur, qu'on pourrait peut-être entrer en pourparlers avec l'adversaire. La lettre suivante adressée à François — et non datée — témoigne d'une espérance de cette sorte :

Mon bon vieux, je suis décidée à entamer le procès, c'est-à-dire à révoquer la procuration pour le paiement de la pension. M. D. plaidera certainement, il faut que tu aies la bonté de te charger de cette affaire, et que ton père nous dirige pour les premières démarches. Le procès sera inévitable, néanmoins il faut agir comme si on pouvait l'éviter et procéder avec M. D. par l'entremise polie d'un tiers. Il faudrait que ton père fût cet intermédiaire grave et désintéressé, soit par lettres, soit par conversation. M. D. est attendu *au pays*. Mais je voudrais que nous pussions en conférer tous avec Duteil. Demande à ton père s'il pourrait t'accompagner ici à Pâques, et, après la conversation d'affaires, passer quelques jours à *chanter*, *rire* et *boire* avec nous. Il est plus jeune que nous tous. Je me remettrai même à la bouillotte pour lui faire plaisir, quoique je n'aie pas touché des cartes depuis le jour célèbre de mes débuts où je passai avec un brelan de dames. Dis-moi encore si tu pourras amener Juliette [1] ; sans faire encore d'ouvertures à ta mère sur mon désir de l'avoir près de moi, tu pourrais en faire pressentir la possibilité à ton père et me procurer cette occasion de la connaître. Je suis très *sympathique* à tout ce que tu m'as dit de son caractère, mais encore faudrait-il se voir et rien ne serait plus naturel que ton père l'amenât comme pour se promener quelques jours à la campagne. Je ne tirerai Solange de sa pension que lorsque je serai certaine que Juliette me convient et que je conviens à Juliette, car il faut se plaire et s'aimer naturellement. Arrange cela prudemment de manière à ce que rien ne soit *engagé* par cette entrevue et que Juliette soit avec moi toute à l'aise, toute naturelle. Si la sympathie s'établit (premier point) l'affaire sera bientôt arrangée.

Bonsoir, cher vieux. Réponds-moi quel jour ton père pourrait

1. Une des sœurs de François Rollinat.

venir. Duteil voudrait bien que ce fût samedi ou dimanche, car il plaide lundi, et comme il adore ton père, il voudrait le voir tout son saoûl.

Adieu, je t'embrasse de toute mon âme.

LE DÉPLORABLE ORESTE[1]

Cependant les affaires ne s'arrangent pas aussi vite qu'elle le désirerait. Voici, maintenant, les deux époux face à face à Nohant, les désaccords qui recommencent, chaque jour plus âpres et plus graves.

Dans cette atmosphère chargée d'orages, le caractère de madame Sand savait, pourtant, réagir avec cette admirable volonté de résistance qu'elle avait toujours marquée. On en aura la preuve par la lettre suivante, bouffonne et cocasse, qu'en pleine crise de vie intime, elle trouvait le temps d'écrire à son cher Rollinat :

Nohant, 9 octobre 1835.

Ne manque pas de m'écrire, cher vieux, et de me dire comment tu te gouvernes, écris-moi *de toi* et tout à l'aise; si je crois ma réponse utile *pour deux,* je la ferai en conséquence, sinon je la ferai pour toi seul.

Ne manque pas de t'occuper de mon cheval, *nous verrons si tu penseras à moi. Que mon cheval soit bon.* ACHÈTE MOI, EN MUSIQUE : FLOTS DE LA MER, etc... etc...

V. Planet, épîtres choisies.

Sans plaisanterie, occupe-toi-y-en. Dis à ton homme que s'il trouve quelque chose qui me convienne, il me l'envoie par un homme que je paierai, afin que je prenne la bête à l'essai, ou bien qu'il te prévienne et j'enverrai quelqu'un le chercher. Ou s'il ne peut avoir le cheval à l'essai, qu'il ne conclue pas sans que je l'aie vu. J'irai à Châteauroux à cet effet, dès qu'il me fera dire qu'il a rencontré ; rien de plus bête que cette lettre si ce n'est toi : *de mon berger volage j'entends le grognement,* etc...

Être laborieux, sensible, complaisant, etc...

Vive la République!!!

Que mes parfums soient bons. Reviens bientôt, où trouveras-tu un être assez stupide pour être à la hauteur, si ce n'est moi? Où peut-on être mieux, etc... que mon innocence et mes pleurs... Je viens de recevoir un billet de Charles, il part pour la Grande Chartreuse. Salut!

1. Lettre inédite.

Que mon cheval soit bon, je ne pourrai le payer que dans *trois mois, dors-tu, Mignon*, vainement Pharaon.

Cette lettre est le pendant du devant de cheminée hiéroglyphique.

Vive Planet!!!

Pourvu que toutes ces bêtises ne te trouvent pas dans le chagrin! La vie est faite comme cela, on se quitte en riant et l'un des deux rit encore que l'autre pleure déjà.

A bas la vie!
A bas les parfums!
les flots de la mer,
le cheval, le flageolet,
l'être laborieux, l'innocence,
et les pleurs. A bas François! [1].

Qu'on ne pense pas maintenant qu'après avoir écrit ces pages folles, George Sand perdît la direction de sa maison : dans le même temps qu'elle se gaussait ainsi avec François, elle lui écrivait une lettre — très sérieuse, celle-là — où elle revenait sur cet achat d'un cheval avec des détails précis et une lucidité de jugement parfaite :

Je vois que ton Fougerat [2] est un maquignon comme les autres et qu'il veut me tromper sur la valeur de sa jument, sans cela il ne craindrait pas de me la donner à l'essai. Je ne l'essaierai certainement pas à Châteauroux et quand je l'aurais essayée une heure après qu'on l'aura poussée d'avoine, je serais loin de la connaître. Je pense que je ne ferai pas affaire avec lui. J'irai à Châteauroux lundi pour reconduire mes enfants qui partent avec leur père. Dis à Fougerat de me montrer sa jument ce jour-là, s'il consent à ce que je l'emmène passer quelques jours ici, je la paierai à la journée comme un cheval de louage, je ne demande pas mieux, sinon qu'il la garde [3]...

Cependant, deux jours après cette missive d'ordre domestique, éclatait à Nohant, entre les deux époux, une scène plus violente que les autres, à la suite de laquelle madame Sand, épouvantée, s'enfuyait avec ses deux enfants pour se rendre à Châteauroux chercher protection auprès de Michel de Bourges, de François Rollinat et de Duteil. On tint un grand conseil et

1. Lettre inédite.
2. Vétérinaire à Châteauroux.
3. Lettre inédite.

il fut décidé qu'Aurore Dupin, dame Dudevant, porterait plainte contre son mari devant le tribunal de la Châtre, en demandant la séparation de corps pour sévices et injures graves. François Rollinat et son père mirent toute leur activité au service de leur amie. François écrivait à George Sand, le 3 novembre :

Mon amie,

Aussitôt après mon retour à Châteauroux, j'ai conféré de ton affaire avec mon père. Son opinion est que, soit qu'il y ait ou non contradiction de la part de l'adversaire, si les faits articulés sont prouvés, les juges ne peuvent se dispenser de prononcer la séparation... Tu conçois que, quel que soit le parti que prenne l'adversaire, cette affaire est destinée à un grand retentissement dans le monde judiciaire. Ta célébrité, ton nom, ta position sociale et littéraire, ton hostilité bien connue contre nos institutions abrutissantes, tout cela joint à l'amour-propre irascible d'un petit procureur du roi qui voudra se distinguer, pourra faire de ton affaire un procès tout social. C'est sur ce terrain qu'il faudra surtout faire bonne figure.

Pour moi, mon amie, je t'appartiens tout entier. Si, jadis, j'ai rêvé un procès digne de toutes mes sympathies. c'est, assurément, celui-là : pour qui plaiderais-je bien si ce n'est pour la personne que j'aime le mieux au monde, pour celle qui possède mon amitié, mon estime et mes plus hautes affections [1]!...

Le 30 octobre, Mme Sand dépose une plainte contre son mari, tendant à la séparation de corps et se réfugie à la Châtre, chez les Duteil. Elle continue de correspondre régulièrement avec Rollinat qui, dans ces heures de détresse, apparaît comme le meilleur et le plus prudent des conseillers.

Un des frères de ce dernier, Charles Rollinat, qui vivait loin du Berri, étant venu revoir sa famille, le pays, qui se passionnait tout entier pour le procès le représenta comme accourant servir de témoin dans l'affaire de la baronne Dudevant. George Sand apprenant ces racontars, écrit aussitôt à François :

La Châtre, 21 novembre 1835.

Cher ami,

Je suis un peu malade. Je me ferai soigner demain et ne te verrai que dans deux ou trois jours.

1. Lettre inédite.

Charles est près de vous : pourquoi? est-ce à cause de mon affaire qu'il est venu aussi vite? Je lui avais écrit que je l'appellerais sans doute comme témoin lorsque le moment de l'enquête serait venu. A-t-il compris que je l'attendais déjà? S'il en était ainsi, je serais désolée qu'il se fût tant pressé et il faudrait lui conseiller de retourner à Valence, sauf à revenir au mois de janvier, ou à n'être pas assigné, si tous ces voyages l'ennuient et le fatiguent. Du reste, si c'est pour moi qu'il a pris cette peine et fait cette dépense, je le remercie tendrement de son zèle, et n'entends pas qu'il lui en coûte rien. Mais si, comme je le crains, cette longue absence avait pour résultat de le faire destituer de ses fonctions de pédagogue, il faudrait ne pas le retenir jusqu'à la fin de l'affaire qui, je le répète, ne réclamera sa présence qu'au mois de janvier. Son empressement à nous voir me chagrinerait d'autant plus maintenant que je n'en suis pas plus avancée, ne demeurant pas à Nohant et ne pouvant jouir de son aimable *socilliété* comme autrefois, et comme à l'avenir, je l'espère.

Dis-lui tout cela s'il y a lieu, et, si je me trompe, si son voyage a d'autres motifs et d'autres causes, prends que je n'aie rien dit, et embrasse-le de ma part dans tous les cas.

Et toi, mon pauvre vieux, qu'as-tu donc? Tu travailles trop de l'esprit et pas assez des jambes, tu devrais marcher, prendre l'air, ne fût-ce qu'une heure ou deux, le soir. Surtout pas de préoccupations morales, ta santé, ta famille avant tout.

Je te remercie pour la fameuse lettre. Je l'ai serrée dans le carton. Mon procès va toujours de même, l'adversaire s'est retiré, je n'ai plus affaire qu'aux imbéciles du tribunal et du parquet.

Bonsoir et tout à toi de cœur,

GEORGE[1]

Un mois plus tard, elle lui adressa une nouvelle lettre, comprenant quel bienfait est pour cette pauvre âme désenchantée une page d'écriture de celle qu'il proclame son bon génie :

La Châtre, 30 décembre 1835.

Que deviens-tu? Je suis passée à Châteauroux en revenant de Bourges. C'était l'heure où tu plaidais et je ne pouvais attendre jusqu'au soir. Je ne t'ai pas vu. Viens donc un peu, il le faut absolument, ou je croirai que tu es mort. Je n'ai pas besoin de te voir pour t'aimer, mais j'ai besoin de te voir pour te voir. Est-ce *spérituel* ?

Je suis à poste fixe dans mon cabinet avec une table couverte de

1. Lettre inédite.

papiers, de pipes et de livres. Il y a bien quatre jours que je n'ai pas eu l'occasion d'articuler une parole, c'est un peu différent de ta vie qui n'est qu'un discours et une amplification d'un bout à l'autre. Tous les métiers sont bons quand on en peut prendre modérément. Ce n'est pas le cas où je me trouve. Je suis éreintée. Si je pouvais causer, rire et philosopher avec toi, je serais guérie. Viens donc ou que le diable t'emporte!

G.[1]

Cependant les événements marchent : le procès s'annonce comme devant être plaidé prochainement. A la fin de janvier, première alerte. George Sand, sous le coup de l'émotion, écrit à son ami :

La Châtre, 31 janvier 1836.

Mon ami,

Écris vite, courrier pour courrier, un mot à mon avoué M. Acolas constatant que tu ne peux te rendre ici pour plaider mon affaire, afin que lorsqu'il se lèvera pour lire l'enquête, il puisse produire cette lettre au cas où le tribunal ferait des difficultés pour laisser la parole à un avoué.

Il n'est pas à propos de plaider lorsqu'il n'y a pas d'opposition. On me fait faire beaucoup de menaces, et, néanmoins, l'affaire marche et sera jugée après-demain mardi. Tu vois que tu n'as pas un instant à perdre pour répondre.

Adieu. Je t'embrasse de cœur,

GEORGE

Dimanche soir[2].

Et, presque courrier pour courrier, Rollinat lui répond par cette lettre bizarre et désespérée, si curieuse par l'égoïsme ingénu qu'elle reflète, où il oublie les angoisses de son amie pour ne songer qu'aux siennes propres :

Châteauroux, 2 février 1836.

Mon amie,

J'ai écrit sur-le-champ ce que tu demandais à Acolas : il devra recevoir ma lettre à temps. Quand bien même il eût été nécessaire de plaider, je crois qu'il m'eût été impossible de te rendre ce service. Je suis accablé, exténué, anéanti, ou, plutôt, je ne vis plus, je suis déjà mort. Ce n'est pas là de l'exagération, ce n'est malheureusement que trop vrai, et, certes, la vie que je mène ici, les inquiétudes

1. Lettre inédite.
2. *Id.*

ignobles qui me poursuivent partout et ne me laissent pas respirer, tout cela ne contribue pas peu à tuer le peu d'énergie qui me reste. Je crois que l'habitude du chagrin et du malheur finiront par user entièrement mon âme. Je tomberai bientôt comme une machine qui a perdu son mouvement et son ressort, et cette mort morale qui me menace, je sens qu'une horrible fatalité m'y pousse chaque jour. Toutefois je crois que le dernier sentiment qui s'éteindra dans mon cœur sera mon amitié pour toi. Oh! N'abandonne pas un malheureux qui a mis en toi son appui. Sauve-moi, sauve-moi, je t'en conjure. Rends-moi la vie, ranime mon courage abattu, inspire-moi la force de vivre ou de mourir.

Adieu, je t'embrasse de toute mon âme.

R.

P.-S. — Écris-moi sur-le-champ le résultat de ton affaire que j'attends avec la plus vive impatience[1].

Un peu apeurée par le ton de cette missive, soupçonnant quelque entraînement secret de la part de son ami, craignant qu'il ne se laissât aller à commettre une sottise, George Sand lui répondit, poste pour poste, par cette autre parue dans la *Correspondance*[2] dont nous rétablissons certaines parties dans leur texte intégral :

La Châtre, 4 février 1836.

Qu'as-tu donc, mon bon vieux? Manques-tu de courage? T'est-il arrivé quelque chose de pis que la vie ordinaire? Pourquoi es-tu si consterné et si abattu? Ta lettre m'inquiète beaucoup...

Tu es fou avec ta mort morale! Les hommes comme toi ne sont pas appelés à une pareille fin. Il y a en toi une si grande sérénité de vertu que l'intelligence ne peut que gagner avec les années, et même avec les fatigues et les douleurs. Tu sais bien que c'est là le fond, l'aiguillon des grandes âmes. Je ne redoute pour toi que les préoccupations de l'amour et je crains qu'il n'y ait quelque chose comme cela dans ta tristesse. S'il en est ainsi, j'irai te voir et je te donnerai le courage de briser, s'il le faut, des liens funestes. [Je suis experte en ces matières et en cette guérison[3].] L'amour tel que la plupart des hommes et des femmes l'entend n'est fait que pour les enfants. Il ne convient pas aux esprits sérieux, il les tiraille et les torture sans jamais les satisfaire. [Si la femme que tu aimes te rend

1. Lettre inédite.

2. Tome I, p. 338.

3. Les phrases entre crochets sont celles qui avaient été supprimées dans la *Correspondance*.

malheureux, si elle est un fardeau et un supplice de plus dans ta vie laborieuse et rude, elle est bien coupable ou bien nulle. Elle ne comprend rien, elle n'aime qu'elle-même, elle n'est pas digne de toi.]

...Tu es, après le vieux paysan de là-bas, l'homme que j'aime le mieux et que j'estime le plus. Je ne puis pas désormais m'habituer à vivre sans toi; songe, vieux Montagne, à ta Laboëtie qui t'a connu étant déjà vieux et qui s'est dépêché de t'aimer beaucoup afin de réparer le temps perdu...

A quoi Rollinat, un peu plus calme, semble-t-il, lui répondit :

Châteauroux, 5 février 1836.

Mon amie,

Ta lettre m'a fait du bien; tu es le seul être au monde qui puisse quelque chose pour mon bonheur, tout le reste me fatigue et m'ennuie. Tu crains, dis-tu, pour moi les préoccupations de l'amour. Oh! Mon Dieu, sois tranquille. Je n'ai pas le moindre reproche à faire à la personne que tu sais, elle est pour moi ce qu'elle peut être, et je n'ai pas le droit d'en exiger davantage. Ainsi sois bien convaincue que mon mal ne vient pas de ce côté; au contraire, sans elle, je serais encore beaucoup plus malheureux. D'où vient donc ce spleen horrible, ce dégoût universel de toutes choses excepté toi? Ma foi, je n'en sais rien, je sens seulement qu'il existe, s'il fallait en chercher la cause, je la trouverais peut-être dans ma vie de chaque jour, dans mes travaux sans fin et presque sans résultat, dans ma gêne pécunière, dans toutes ces ignobles préoccupations de la pauvreté laborieuse et souffrante, dans mes fatigues physiques qui altèrent sensiblement ma santé, enfin dans une espèce de lassitude qui me tue, qui m'épuise, qui m'accable et qui me force à soupirer maintenant après le repos d'esprit...

Quoi qu'il en soit, mon amie, ton amitié est au-dessus de tout pour moi, je préfère ma position avec tous ses malheurs, à tous les trésors du monde, sans toi. Que serais-je maintenant, grands dieux! si je ne t'avais pas rencontrée sur mon chemin dans cette vallée de misères et de larmes, si je ne m'étais de temps en temps reposé sur toi, si je n'avais eu constamment à mes côtés, pour me soutenir, pour me ranimer, pour me retremper, pour me relever à mes propres yeux, une âme grande, noble, généreuse, sublime, une de ces âmes d'élite dont le monde n'est pas digne! Adieu, mon amie, continue avec moi ton zèle d'ange consolateur, sois bénie!

Tout à toi,

ROLLINAT[1]

1. Lettre inédite.

On voit par le ton que prenaient ces lettres quels sentiments à la fois très anciens et très neufs faisait surgir cette correspondance dans l'âme de chacun des deux amis. Pour Rollinat, c'était la consolation tant souhaitée; pour George Sand c'était cette douce impression de bonheur procuré qui devient la forme active de la pitié et qu'on veut sans cesse ressentir lorsqu'on y a goûté une fois. Leur amitié ne faisait que commencer depuis quelques années, et, déjà, l'un et l'autre en recueillaient tout le fruit. La première parole de joie, le premier cri de douleur de Rollinat est pour George Sand, la première souffrance de George Sand est pour Rollinat et aussi son premier tressaillement de bonheur. Le 20 février 1836, elle lui écrit cette lettre triomphale :

Cher et bon ami,

Rassure-toi, mon jugement est prononcé dans le sens le plus favorable, j'ai mes deux enfants, et ce qu'il y a de mieux, c'est que M. Dudevant, possédé de folie apparemment, veut en appeler à Bourges afin de perdre sa pension, la jouissance de son fils la moitié de l'année, enfin tous les avantages du traité. Nous attendons une lettre positive de lui à ce sujet, ou son arrivée pour acquiescer au jugement et ratifier le traité. De toutes façons j'irai voir mes enfants le mois prochain, et, passant par Châteauroux, je te verrai et causerai avec toi de mes affaires et des tiennes. Je voulais t'aller voir pour tenter un effort sur ton spleen, mais j'ai été malade d'un mal de gorge opiniâtre et je n'en suis quitte que depuis trois jours. Maintenant je suis forcée d'attendre la position que va prendre l'ennemi. Tout va mal pour lui, surtout sa tête qui est faible, violente, bornée, et qui le conseille toujours à contresens.

Reprends-tu un peu le dessus? Ta santé est-elle bonne, du moins? Aime-moi et que cela te donne du courage, tu es une partie de moi, et je ne crois pas que l'amputation fût possible sans compromettre mon existence.

Adieu à bientôt.

G.[1]

*
* *

La période qui suit cette phase d'amitié active, si l'on peut dire, entre George Sand et François Rollinat, est pour ce dernier une période d'hésitations, de tâtonnements. Accablé sous

1. Lettre inédite.

un poids sans cesse plus lourd à porter, contraint de s'occuper d'une famille qui se repose presque entièrement sur lui, le jeune avocat se sent de plus en plus emprisonné dans cette geôle de la vie provinciale.

D'autre part, esprit romanesque et sensible, souffrant de son isolement dans la vie, trop souvent séparé de son amie pour puiser dans l'amitié la vraie consolation, il songe de temps en temps à trouver la compagne qui lui sera à la fois un appui moral et un repos. Mais entendez qu'il songe au mariage en romantique, c'est-à-dire d'une façon plus ou moins frénétique, — mais plutôt *plus* que *moins*. Le mariage, c'est l'union sacrée de deux êtres d'élite, c'est le lien qui réunira deux cœurs trempés comme l'acier et si forts de leur amour qu'ils en seront indestructibles ! La passion doit être à la base du mariage comme elle est à la base de l'amour...

Hélas ! La vie, qui n'est pas romantique, va infliger à chacune des idées, à chacun des sentiments de François le plus cruel et le plus outrageant des démentis.

En attendant, même lorsqu'il caresse en rêve ces projets d'union, il ne le fait qu'avec le consentement de son amie. Déjà, en 1835, nous l'avons vu faire allusion dans une lettre à une femme que, dans sa passion, il ne lui parlait rien moins que d'enlever. Et Oreste, qui voyait la vie avec des yeux autrement lucides que ceux de François, lui avait répondu par la curieuse lettre qu'on trouvera dans la *Correspondance*[1], et qui est un si parfait appel au bon sens en même temps qu'une si haute leçon d'hygiène morale. George Sand lui fait le tableau des scènes effroyables qui se déroulent généralement entre amants après le *coup de tête* fatal, et aussi des vilenies de l'adultère d'où tout le monde se retire un peu sali. L'âme de François est trop pure pour plonger dans cette fange. Que lui faut-il donc ? La sagesse. Mais, encore ici, il ne peut s'agir d'une sagesse ordinaire, banale, pour ces âmes exaltées. C'est la sagesse romantique, c'est-à-dire la sagesse *sublimisée*, une vertu aussi sacrée que l'amour, une résignation frénétique à l'instar de tous les autres sentiments humains. Que François et son amie s'aiment dans le déses-

1. Tome I, p. 303.

poir de ne s'appartenir jamais, et voilà encore de la belle passion romantique! « Épurez vos cœurs, soyez des martyrs et des saints... Cette vertu rigide ne sera, je suppose, vraiment difficile qu'à toi, homme. Je serais bien étonnée qu'une femme toute jeune et toute pure n'en comprît pas la poésie et le charme, et qu'au bout de très peu de temps, elle n'y trouvât pas toutes les garanties de son bonheur et de sa sérénité. »

Telle était alors la puissance de la passion : elle se mettait à tout, elle se coulait en tout, on la trouvait au fond de l'âme, au fond de la douleur et jusqu'au fond même de la plate résignation!

Un an après cette confidence qui lui valut cette leçon de morale exaltée, Rollinat fit une nouvelle allusion à un projet de mariage dans la correspondance avec son amie :

Je vois bien d'après ta lettre, mon bon vieux, — lui écrit-il au printemps de 1836, — que tu n'as pas reçu la lettre que je t'ai écrite il y a environ un mois et que je t'ai adressée à Paris, quai Malaquais, n° 19. Je ne te disais rien de nouveau, je te demandais des nouvelles sur toi, sur ton affaire, sur Michel. Je te disais quelques mots sur ma position, sur mon désir incessant de te voir, de passer ma vie auprès de toi, je te parlais d'une scène terrible qui a eu lieu entre un de mes frères et moi, d'une tentative de suicide que j'ai heureusement empêchée, enfin je te disais qu'on m'engageait dans ma famille à me marier, que c'était peut-être le seul moyen d'améliorer ma position pécuniaire, mais que je craignais le mariage comme le tombeau de ma liberté, qu'au surplus je ne ferais rien que par toi, attendu que je t'appartiens, et que c'est à toi à disposer de la chose, et je te demandais ton avis sur tout cela[1]...

Madame Sand donna à François le sage conseil d'attendre que sa situation se fût améliorée, et des mois passèrent avant que son ami la prît à nouveau pour confidente de ses projets matrimoniaux.

Comme toujours François Rollinat va voir surgir de grandes difficultés, rencontrer sur sa route des obstacles sans nombre avant de toucher au port, de trouver la compagne douce, charmante et un peu silencieuse qu'il rêve dans ses moments de mélancolie.

1. Lettre inédite.

Au commencement de l'année [1840], — écrit-il à son amie, — j'avais eu l'idée de changer de vie, de courir les chances du mariage : précisément le hasard me fit faire connaissance d'une jeune personne ravissante. Michel la connaissait beaucoup, il voulut bien se charger de la direction de cette affaire, mais, malgré tous les efforts de son éloquence et de son amitié, il ne put réussir. On n'a pas voulu. On m'a trouvé trop vieux ou trop laid, ou trop grave, ou trop sale, ou trop pauvre. Ainsi va le monde! Qu'importe que vous ayez un cœur, que vous renfermiez en vous des trésors de tendresse et d'amour pour le premier objet qui voudra vous permettre de les épancher sur lui, pour le premier cœur qui voudra bien s'ouvrir pour recevoir le vôtre! Il s'agit bien de tout cela! Si vous n'avez pas pour tous l'élégance de la forme ou le brillant de la fortune, allez vous promener, ne songez pas à vous faire aimer, vous perdriez tous vos frais de sensibilité et d'amour [1]...

Rollinat exagère, et il suffit d'une lettre d'Oreste pour consoler Pylade. Néanmoins il ne se fait pas d'illusions :

Quant à ce que tu me dis de mon peu de succès auprès de mademoiselle E. T. cela ne m'étonne pas. Je n'ai jamais été et je ne serai jamais, tu le sais, un homme aimable, je suis essentiellement paysan du Danube; je me sens capable d'affection, de dévouement, de tendresse, de fidélité inviolable, autant et plus que qui ce soit au monde, mais d'*amabilité* jamais. Si donc, il faut faire l'aimable, il est inutile de faire une expérience qui ne manquerait pas de tourner encore fort mal [2].

On voit que le romantique qui est en lui est bien revenu de ses illusions de jeunesse. Néanmoins il se sent si accablé dans son isolement, acculé par la vie si fatalement à cette nécessité du mariage qu'il finit par s'y jeter presque comme dans un gouffre, tête baissée et les yeux fermés!...

Pauvre Rollinat! quel embourgeoisement pour une âme exaltée comme la sienne! Avoir rêvé toutes les chimères romantiques et se retrouver semblable au premier bourgeois venu!... C'est avec une raillerie amère qu'il annonce la grande nouvelle à sa chère confidente.

Ma future est une jeune personne que tu as connue fort jeune à ce qu'il paraît et qui s'est battue plus d'une fois avec Maurice à

1. Lettre inédite.
2. *Id.*

Nohant, lorsqu'elle n'avait que six ans. C'est la fille du grand, de l'illustre, de l'incomparable capitaine de gendarmerie que M. Dudevant honorait de son amitié, en un mot de M. Didion. Elle a une fortune médiocre qui consiste en un petit domaine qui ne jette guère plus de huit cents francs de revenu, et, en outre, des espérances *sur la succession d'un oncle*. Cela est fort modeste comme tu le vois mais la personne m'a parue bonne, simple, naturelle et très disposée à se laisser pétrir et façonner par un mari qui saura se faire aimer d'elle. Tu conçois qu'il y aura beaucoup à faire, mais quelque chose me dit que mon choix ne sera pas malheureux...

Voilà où j'en suis. Encore six mois, et je serai *endidionné*[1]...

Le sort en est jeté, les bans vont être publiés : François sera marié dans les premiers jours d'avril 1842. Au fur et à mesure que la date fatidique se rapproche, il sent ses craintes s'évanouir, la confiance renaître dans son vieux cœur ulcéré. Il observe sa fiancée :

Elle est véritablement bonne, simple, souriante et *modeste*, confie-t-il à George Sand. Comment expliquer cette transformation, me diras-tu? Je n'en sais rien. Enfant, elle a pu être gâtée par son père et avoir des instincts de vanité et d'outrecuidance; ce qu'il y a de certain, c'est que, jeune fille, elle a constamment vécu séquestrée du monde par son père, c'est que son père lui a depuis sept ou huit ans rendu la vie aussi dure qu'elle lui avait été douce, c'est qu'elle a longtemps appris à souffrir en silence, et tu sais qu'après l'éducation de la famille et celle des pensionnats, il n'y a pas de plus salutaire école que celle de l'isolement, de la souffrance et du malheur[2].

Six semaines plus tard. Voilà quinze jours déjà que François est marié : il ne « se trouve pas mal de son nouvel état », selon son expression, et il fait un petit tableau de son bonheur, toujours un peu naïf, d'après son habitude :

La personne que j'ai épousée est bien ce que j'espérais, bonne et affectueuse. Je vis maintenant chez moi dans une maison séparée de ma mère et de ma sœur qui habitent ensemble une autre maison. Je fais une pension annuelle à ma mère. Si je n'avais pas de dettes je serais tranquille; mais ces maudites dettes me tracassent, et tu conçois que les dépenses forcées qu'a occasionnées mon mariage et mon installation n'ont fait que les augmenter. Enfin, avec le travail et la persévérance, j'en viendrai peut être à bout...

1. Lettre inédite du 26 janvier 1842.
2. Lettre inédite du 22 février 1842.

... Mon Dieu, mon Dieu, quand te reverrai-je? Quand viendras-tu à Châteauroux? J'aurai au moins un asile à t'offrir, je serai chez moi et je pense bien que tu seras toujours mon Oreste comme je serai toujours ton Pylade; écris-moi un mot dans tous les cas, et aime-moi come je t'aime. Je t'embrasse de toute mon âme.

ROLLINAT[1]

Ce serait toutefois, bien mal connaître le cœur d'un vieux romantique tel que Trenmor que de l'imaginer trouvant le repos absolu, le repos définitif. Cette âme inquiète peut être momentanément calmée par la douce influence de sa femme, elle ne tardera point à retrouver ses soucis. Au cours des lettres qui s'échangent entre François et George Sand de 1842 à 1848, c'est toujours le même, l'éternel refrain. Au fond, le mariage a très peu changé ce vieux cœur de romantique invétéré. Père de deux beaux garçons, Émile et Maurice, mari d'une femme discrète, silencieuse et charmante, menant une vie, en somme très acceptable dans une ville de province où il est connu et estimé, son imagination insatiable l'entraîne toujours hors des frontières du réel pour lui laisser entrevoir des paradis où il ne séjournera jamais, un idéal qu'il ne pourra pas atteindre, car si son cœur est plein de désirs infinis, sa volonté est faible, son tempérament est mou, sa faculté d'attaque est limitée. Alors, au lieu de se résigner, il gémit dans son coin, il soupire, il s'irrite, il ne peut supporter le pauvre petit bonheur bourgeois que la vie lui offre — à sa taille.

Mais il est demeuré aussi le très excellent, très fidèle et très loyal ami qui s'est donné une fois pour toutes et ne sait plus se reprendre. C'est toujours le commissionnaire diligent qui n'épargne pas ses peines quand il s'agit d'un service à rendre à son cher Oreste, qui ne connaît ni les fatigues, ni les tracas, ni les ennuis. Tant de dévouement, tant d'activité affectueuse effacent bien des défauts, et c'est, au fond, l'image d'un très brave homme qui se grave devant nos yeux, un brave homme qui va montrer aussi, en pleine débâcle sociale, qu'il sait être un homme brave et un courageux citoyen.

1. Lettre inédite du 28 avril 1842.

***

La Révolution de 1848 apparut à François Rollinat ce qu'elle fut pour tous les romantiques de sa génération : un champ magnifique d'action sociale qui s'ouvrit soudain devant ses regards de rêveur impatient de réaliser sa chimère. Toutes les grandes idées de fraternité et de liberté humaines qu'il avait si longtemps agitées en pensée, toutes les aspirations profondes vers un état politique meilleur qu'il avait nourries dans le silence de sa province éclatèrent au début de cette année 1848 avec la violence d'une force trop longtemps comprimée.

Le romantique méconnu va-t-il donc prendre sa revanche? Le grand homme de province qui ambitionne depuis si longtemps de jouer un vrai rôle dans l'histoire de son pays va-t-il se révéler enfin?... L'occasion est tentante, presque inespérée. La France a besoin d'hommes nouveaux qui puissent insuffler un sang jeune dans les veines appauvries du Parlement. D'autre part, le Berri qui n'a jamais été très riche en illustrations politiques ne peut susciter à Rollinat des concurrents bien dangereux lorsque les élections approcheront. Enfin George Sand, l'amie des mauvais jours, la compagne fidèle, la confidente sacrée n'est-elle pas là pour soutenir son Pylade, son autre soi-même, de l'autorité immense de sa grande voix d'écrivain et d'amie du peuple?...

Jamais, sans doute, Rollinat ne rencontrera partie plus belle à jouer, et, s'il était vraiment avisé, c'est tête baissée qu'il devrait se jeter dans la politique, laissant là le tracas des affaires qui l'obsède pour la liberté reconquise, la liberté de la parole et de l'action dans l'époque fiévreuse qu'on va vivre. Mais le rêveur est impénitent et éternel en lui. Sans doute il aspire à un rôle politique, mais sans avoir aucune des qualités qui font l'homme d'action. Il est inquiet et versatile, il a des sautes d'humeur qui étonnent, qu'on supporterait de la part d'un artiste, qui indigneront venant d'un homme public. Trop loyal, son caractère sera vite percé à jour; trop hésitant, son esprit n'aura aucune autorité. Quel que soit l'effort qu'il fournisse dans le domaine de l'action, il est à peu près certain d'échouer.

Cependant, pris dans l'engrenage de la machine politique, le voilà tout de suite placé aux premières places pour réussir. A peine la Révolution est-elle proclamée, Eugène Grillon devient maire de Châteauroux, et Rollinat son adjoint. Bientôt il n'est douteux pour personne que l'ami de George Sand acceptera de se porter candidat aux élections. Mais il hésite encore, il hésite perpétuellement, assailli de craintes et de désirs tout à la fois, inquiet déjà de l'avenir qu'il entrevoit, trop perspicace aussi pour ne pas être dégoûté de cette cuisine politique avant même de l'avoir absorbée.

Le 11 mars 1848, il écrit à son amie :

Mon amie, je comprends tout ce que les circonstances nous imposent à tous de devoirs et d'efforts... Je suis membre d'une commission départementale qui s'organise, je suis membre d'un comité électoral qui se forme chez Eugène Grillon, qui représente l'élément bourgeois sympathique au peuple, mais toutefois dans une juste mesure, je vais à la Préfecture, deux ou trois fois par jour, voir Fleury, le soutenir lorsqu'il tombe dans le découragement, lui réchauffer le cœur lorsqu'il sent son espérance et sa foi s'affaiblir, lui procurer des hommes sûrs et des auxiliaires utiles lorsque je ne peux pas l'aider moi-même. Enfin des comités de rédaction de journaux républicains de toutes les nuances, de toutes les tendances s'organisent; et je suis mêlé à tous ces comités, quoique peut-être hostiles entre eux et qui, cependant, appellent tous mes concours. Tu vois, cher Oreste, que, pour un homme naturellement indolent et complètement neuf à la vie publique, je suis passablement occupé, lorsqu'il faut avec cela que lundi je plaide pour un accusé d'assassinat, le surlendemain pour un accusé de coups et blessures, ensuite pour un accusé d'incendies et enfin pour un notaire accusé de faux. Tu m'avoueras que pour suffire à tout cela, il faut de la tête et du cœur et de la foi et le secours de ton amitié sur lequel je compte[1].

François espère bien arriver à la députation : il a pour lui « le peuple, en général, l'action du gouvernement qui devra soutenir partout les amis du peuple », et il ne croit pas trouver d'hostilité dans la bourgeoisie conservatrice. Mais que de trembleurs autour de lui! Il ne se consolerait pas d'être si mal entouré s'il n'y avait le peuple, le vrai peuple, l'être pri-

1. Lettre inédite.

mitif, celui chez lequel, d'après les théoriciens de 1848, se doit trouver toute sagesse et toute science humaines. Aussi espère-t-il que quelque député vigneron ou paysan sera élu. Malheureusement tel n'est pas l'espoir des « fortes têtes de l'endroit ».

Confier la création de la Constitution qui doit nous régir à des gens qui ne savent ni lire ni écrire! Fi donc, c'est absurde, c'est ridicule, c'est stupide, c'est ignoble, et Carnot pour avoir émis le vœu dans sa circulaire d'avoir à la Chambre beaucoup de paysans mérite d'être ignominieusement conspué par tout ce qui craint l'odeur de l'étable ou de l'échoppe à la tribune [1]...

Quelques jours plus tard, Rollinat commence sa campagne électorale, soutenu par le Club de la Fraternité qui devient son vrai centre d'action. Il y prononce plusieurs discours qui font époque dans la contrée, car il est vraiment éloquent, et il y développe son programme avec cette prolixité de paroles, avec cette surabondance d'idées qui sont le propre de la littérature politique de cette époque.

« La fraternité, — proclame-t-il, — est le vrai principe de vie de l'ordre nouveau, c'est l'âme de la politique de l'avenir, et, quoique nos cœurs, préparés par dix-huit cents ans de christianisme, ne sont pas encore mûrs peut-être pour cette fraternité politique et sociale, c'est vers cette unité fraternelle de tous les éléments de la société que nous devons marcher. Comment le courage et la foi pourront-ils faillir en nous? Nous marchons avec Dieu, avec l'humanité tout entière. »

On retrouve là l'écho des conversations exaltées sur l'avenir social que Pylade a eues sous les ombrages de Nohant avec son cher Oreste. Profession de foi toute brûlante d'amour sincère, d'amour frénétique pour l'humanité.

Le pauvre rêveur! A peine dans les couloirs de l'Assemblée Nationale, ses yeux vont se désiller, son cœur va se serrer, sa foi va se ternir au contact des basses réalités de la politique.

Je suis d'une tristesse immense comme le mal qui me dévore, — écrit-il le 14 juin 1848 à George Sand. — Je ne vois partout que foyers d'intrigues, que tiraillements, qu'incertitude; le découragement

1. Lettre inédite du 11 mars 1848.

gagne les masses, le bien qu'on attend est lent à se faire, et le mal qui arrive toujours au galop est lent à se réparer.

J'avoue que ce que j'ai vu depuis trois mois m'a rendu cent fois plus misanthrope que je n'étais, et que je n'ambitionne d'autre bonheur que celui de vivre au fond de quelque solitude, loin des ambitieux et des sots...

Je n'ai pas besoin de te dire que si je ne t'ai pas écrit ces jours-ci, je n'en ai pas moins pensé à toi à toute heure; qu'est-ce donc qui t'aimerait si je ne t'aimais pas, moi qui te connais et qui sais tout ce que ton cœur renferme de grandeur, de bonté, de simplicité, de tendresse profonde et vraie pour tes amis? je serais un polisson si je ne t'aimais pas plus que tout au monde, plus que la République elle-même qui, certainement, ne te vaudra jamais, ne sera jamais à la hauteur de ton âme.

Voilà ce qui te fera tant d'ennemis, parce que les âmes comme la tienne sont nécessairement blessantes pour la foule qui n'aime que les petites choses et les petits esprits. Je t'engage au nom de tes amis et au mien, à vivre momentanément, complètement, en dehors de Paris et des événements politiques. Je sais qu'une foule de gens charitables serait charmée de te voir bien gravement compromise dans quelque bonne grosse échauffourée à laquelle on ne manquerait pas de rattacher ton nom quand tu serais parfaitement innocente. Sois donc prudente comme les serpents et simple comme les colombes.

... Adieu, si, pour être un peu consolée de tout ce qui se passe, il te suffit de savoir que tu es aimée, tu peux te flatter d'être la plus aimée des amies.

Je t'embrasse,

PYLADE[1]

Quelques jours plus tard, il revient sur le dégoût, sur la nausée que lui causent les événements et surtout les hommes qui y sont mêlés. Évidemment un caractère rigide et tout d'une pièce comme le sien était incapable de se plier aux sinuosités de la politique.

Je ne te dirai rien de la position actuelle : elle est plus triste de jour en jour; l'avenir est évidemment gros d'orages. Tu es bien heureuse, là-bas, sous les frais ombrages de Nohant, si, toutefois, on peut goûter quelque bonheur, au milieu des calamités universelles qui pèsent sur le pays.

Écris-moi quelques lignes; depuis que je suis dans cet affreux tourbillon où l'on s'agite dans le vide, où tout est vanité, stérilité,

1. Lettre inédite.

charlatanisme, jonglerie, égoïsme, où le peuple joue un si triste rôle et où ses représentants font preuve de tant d'impuissance, je ne sais si l'on ne doit pas désespérer de l'humanité [1].

Cependant les événements se précipitent : par leur horrible spectacle les sanglantes journées de juin endeuillent à jamais l'âme de Rollinat et la plongent dans le plus morne désespoir : « La main de Dieu s'est appesantie sur nous », proclame-t-il avec son emphase coutumière.

Néanmoins, fidèle jusqu'au dernier jour à tous les chapitres de son programme, il vote toutes les sanctions démocratiques. Il approuve successivement *la liberté de la presse, l'abolition du cautionnement des journaux, le droit au travail, l'abolition de la peine de mort, les libertés de réunion et d'association, la gratuité de l'enseignement, la diminution des gros traitements.*

Cette fidélité à tenir ses engagements. cette admirable loyauté de caractère qui a été l'honneur des hommes de cette génération lui fait considérer avec plus de tristesse encore le spectacle des basses intrigues politiques qui s'offre à ses yeux. « Quant à moi, — écrit-il à madame Sand au début de 1849, — je te dirai que je suis profondément dégoûté de tout ce qui se passe... » Et, quelques lignes plus bas, il ajoute qu'il lui tarde de voir arriver son mandat à expiration afin de quitter l'air empesté de la politique pour la fraîcheur délicieuse de l'air de Nohant. Cependant il était dit que son repos ne serait pas encore assuré cette fois-ci.

Lorsque arrivèrent les élections de mai 1849 à l'Assemblée Législative, François Rollinat fut ardemment sollicité par ses amis de se présenter à nouveau, et, un peu malgré lui, son nom fut inscrit à la suite de celui de Fleury sur la « liste adoptée par le Comité Central Républicain de l'Indre ». Encore une fois il fut élu.

La sincérité de ses votes fut la même, la rectitude de sa ligne de conduite aussi parfaite, et, pourtant, le succès ne couronna pas ses efforts. Cette gloire de la tribune et de la politique qu'il avait ambitionnée à l'égal des autres gloires, celle

1. Lettre inédite du 22 juin 1848.

du barreau et celle de l'amour, lui faisait défaut à son tour. La même impuissance qu'il avait manifestée ailleurs se retrouvait là, et il aboutissait à la même tragique impasse, à la même contradiction entre ses rêves et la réalité. Homme d'imagination, pétri pour l'illusion et la chimère, incapable d'adapter son esprit à des données réalistes, François Rollinat dut s'apercevoir bientôt de sa quasi-impuissance. Un grand, un immense dégoût s'empara de lui et c'est avec un soupir de profond soulagement qu'il reprit bientôt le chemin de sa triste province, sans espoir de s'en arracher jamais.

*
* *

A partir de ce moment, les lettres s'espacent de plus en plus avec madame Sand. Elles se réduisent presque toutes à des commissions, à des services que Rollinat exécute avec le même zèle que jadis. Et puis ce sont de longs silences de plusieurs mois : les deux amis se voient toujours pendant la chaude saison à Nohant, mais il semble que la vie les ait séparés à jamais. La belle intimité du début n'existait-elle donc plus? Si, sans doute, mais François avait dû comprendre que son sillon à lui était désormais tracé à perte de vue dans la même direction dont il ne s'écarterait plus, qu'il lui fallait marcher droit devant lui sans espoir d'obliquer à droite ou à gauche, que sa vie était faite. Et il courbait le front, déjà résigné.

Enfin, le 13 août 1867, s'éteignait le bon ami, le cœur loyal, l'âme pure et haute qu'était François Rollinat.

En apprenant cette mort, qui fut soudaine, George Sand écrivait dans son journal intime :

14 août 1867. — Coup de massue. Mon pauvre Rollinat, *Pylade*, parti pour toujours. Mort hier à huit heures du matin. Je ne peux pas le croire. J'ai sa figure devant les yeux, sa voix dans les oreilles, il me semble qu'il va nous surprendre un de ces jours avec ses dossiers sous le bras. Est-ce possible? Il ne reviendra jamais. Ils s'en vont tous avant moi, et lui, le meilleur de tous, l'ami parfait, l'homme sans tache, l'âme sans ombre, où es-tu? ami, où es-tu? Le cri de mon cœur montera-t-il jusqu'à toi? — Nous causerons encore et toujours ensemble, tu m'entendras.

Le coup de massue, comme elle dit, avait dû être terrible pour elle. Une semaine plus tard, elle n'en était pas encore remise : elle écrivait à Gustave Flaubert, son vieux confident des bons et des mauvais jours :

... Je suis au désespoir. J'ai perdu tout à coup, et sans le savoir malade, mon pauvre cher vieux ami Rollinat, un ange de bonté, de courage, de dévouement... Si tu étais là, tu me donnerais du courage; mais mes pauvres enfants sont aussi consternés que moi : nous l'adorions; tout le pays l'adorait[1].

Et un mois après, elle avouait qu'elle n'avait pu encore retrouver cet équilibre de l'âme si naturel, pourtant, chez elle et si parfait. N'est-ce pas marquer la place immense qu'il avait su prendre dans ce cœur de femme?

Rollinat n'était pas, en effet, un esprit chimérique, c'était un très simple et très brave cœur, susceptible par cette affection de s'élever jusqu'à son illustre amie. Il aura aimé de toutes les forces de son âme, il aura brûlé de ce feu divin et si rare de l'amitié pure, il aura cherché à s'identifier avec celle qui l'avait élu comme son égal, il aura réalisé, de concert avec madame Sand, cet éternel rêve de l'amitié entre homme et femme qui devint une chose vraie grâce à ces deux êtres d'élite.

N'est-il pas piquant que cette forme si particulière de l'amitié, qui suppose tant de clairvoyance dans tant de pondération, ait été cultivée par les deux âmes les plus éperdûment romantiques qui fussent? Et ne serait-ce pas la preuve, s'il en fallait décidément une, que l'équilibre de l'esprit était aussi parfait chez les gens de cette génération que chez ceux qui l'ont précédée ou suivie?...

JULES BERTAUT

1. *Correspondance*, t. V, p. 211.

LA
BUREAUCRATIE AUTRICHIENNE

Dans chaque État organisé, la question des rapports entre les fonctionnaires de l'État et le public qui les entretient prend actuellement une importance très grande, mais nulle part elle n'est si pressante que dans la Monarchie des Habsbourg. Quoique le monarque soit pénétré du sentiment de son autorité impériale divinement constituée et de sa mission dynastique, son gouvernement dans les matières soumises à son autorité immédiate est juste et clément, si on le compare à la tyrannie anonyme exercée, à travers une douzaine de départements et une centaine de divisions d'État, par une hiérarchie de plusieurs milliers de potentats. Lorsqu'on réfléchit sur la nature du gouvernement bureaucratique en Autriche et dans d'autres pays, on en arrive à la conclusion que la bureaucratie y possède quatre caractéristiques essentielles : le sentiment de l'autorité et de la supériorité sur ceux qui sont administrés ou gouvernés, sentiment qui prenait autrefois la forme d'une conscience bureaucratique corporative, mais qui est maintenant réduit en atomes et individualisé ; l'horreur de la responsabilité, et, en conséquence, une disposition à habiller l'action administrative dans les formes illusoires élaborées par la pratique des générations ; l'esprit hiérarchique qui fait de chaque fonctionnaire d'un certain rang un objet de respect

1. Extrait d'un livre, *the Hapsburg Monarchy* (London, Constable et Co), qui, traduit en français par M. Firmin Roz, va bientôt paraître à la librairie Armand Colin.

pour les fonctionnaires d'un rang inférieur, tandis que le passage au rang supérieur devient le principal objet de l'effort bureaucratique; enfin la tendance à s'offenser, comme d'une sorte de lèse-majesté, de toute tentative pour critiquer le fonctionnement, réduire le pouvoir ou réformer l'organisation de la bureaucratie elle-même. Ce dernier caractère est peut-être le lien le plus fort entre les fonctionnaires autrichiens d'aujourd'hui. On en peut citer un curieux exemple. Il n'y a pas longtemps, le directeur d'un théâtre de la Cour désirait reprendre une comédie d'un auteur autrichien-allemand bien connu, qu'un de ses prédécesseurs avait fait jouer avec succès. L'auteur consulté exprime le doute que les autorités de la Cour autorisent cette reprise, étant donné que dans un de ses ouvrages subséquents, étranger d'ailleurs au théâtre, un chapitre avait été supprimé par le ministère public comme contenant des passages injurieux pour la dynastie. Le directeur s'informa et acquit l'assurance que ce doute n'était pas fondé et que ni les autorités de la Cour, ni l'Empereur ne faisaient aucune objection à la reprise de la comédie. Il décida donc de la reprendre, mais reçut l'avis qu'il serait bon au préalable de consulter les archives du théâtre. Il y découvrit une lettre d'un ancien premier ministre autrichien, un fonctionnaire, au précédent directeur du théâtre pour lui demander qu'il n'y ait plus de pièces de cet auteur jouées au théâtre de la Cour, à cause des critiques que cet auteur avait décochées à la bureaucratie. Le directeur s'adressa au premier ministre d'alors, un autre fonctionnaire, pour faire lever l'interdit, mais fut avisé qu'il n'y avait rien à faire. Ferdinand Kürnberger, dont la collection d'essais est un guide indispensable à qui veut comprendre les choses autrichiennes, a consacré une de ses plus brillantes satires à l'illustration de cet esprit bureaucratique. Elle fut inspirée par la difficulté qu'il éprouva, avec un ex-officier du nom de Schöffel, à déférer à la justice divers fonctionnaires corrompus qui essayaient de vendre à des spéculateurs juifs la ceinture de prairies et de forêts qui fait des environs de Vienne les plus beaux que puisse montrer aucune capitale européenne. Schöffel et Kürnberger sauvèrent la ceinture de forêts, et un modeste monument à Mödling rend témoignage à leurs mérites. La satire de Kürnberger : « La

malhonnêteté est la meilleure politique[1] », traite de la terreur d'un voleur de fonctionnaire « marocain » dont les déprédations dans les forêts de son maître ont été découvertes. Un Franc de ses amis encouragea le voleur à redoubler ses déprédations et à se faire dénoncer publiquement, avec toute la caste des fonctionnaires, dans la presse « marocaine ». Cela fait, le voleur se trouva au comble de la prospérité, et il échappa au châtiment parce que le fait qu'un fonctionnaire avait été publiquement dénoncé suffisait à lui assurer la protection de ses collègues, qui tous juraient par la mystique formule : *Justament nöt*!

L'esprit de *justament* et ce qu'on appelle la *Justament-politik* jouent un grand rôle dans les affaires autrichiennes. C'est un esprit d'autorité à rebours, un pouvoir d'obstruction conscient de sa force qui s'exprimerait assez bien par la formule : « Oui, mais pas cela! » La Bureaucratie a d'immenses pouvoirs d'obstruction et les utilise quand on ignore son autorité ou qu'on met en question son importance. Hors de là, elle est inoffensive ou du moins n'a rien d'agressif. Les fonctionnaires autrichiens sont, en règle générale, des hommes de bonne éducation, de bonnes manières, d'un caractère facile et qui n'ont rien de rigide. Ils ont souvent l'amabilité de montrer au simple citoyen un chemin qui coupe au court à travers une loi ou une route qui permet de tourner un obstacle en apparence insurmontable. Mais il faut que le simple citoyen reconnaisse, au moins implicitement, leur puissance et leur autorité. Il doit, pour ainsi parler, solliciter *in forma pauperis* la faveur de leur aide, sans insister sur ce qu'il peut considérer comme ses droits. D'après les règlements de la « police architecturale » en Autriche, il est, par exemple, impossible, au point de vue technique, de bâtir un théâtre de manière à en faire une entreprise profitable. Pourtant on bâtit de nouveaux théâtres, qui prospèrent, tandis que de vieux théâtres, qui violent les principes essentiels des règlements, sont maintenus. Les autorités bienveillantes ne demandent qu'à fermer l'œil sur les illégalités, pourvu qu'il soit tacitement entendu que celui qui profite d'une telle indulgence ne se montrera pas récalcitrant si la

1. *Siegelringe*, édition originale, p. 271, « Dieb-Sein währt am längsten ».

convenance de l'État requiert de sa part docilité. Le directeur d'un théâtre qui refuserait de faire disparaître de l'affiche une pièce déplaisant aux autorités, ou qui insisterait sur le fait que la pièce avait été autorisée par le censeur, pourrait bien voir une commission spéciale déclarer insuffisantes les mesures hygiéniques prises dans son théâtre, ou l'état du plafond dangereux, ou les dégagements d'incendie beaucoup trop étroits. S'il était sage, il aurait vite fait de comprendre l'inconvenance de la pièce. Un cas singulier se produisit, voici quelque trois ans, à propos d'une « blague » militaire écrite par un ex-officier enclin à la littérature. Elle fut jouée, avec le consentement du censeur, et eut dix-neuf représentations, non seulement sans que personne protestât, mais au grand amusement du public civil et militaire. Quelque censeur officieux découvrit alors qu'un des personnages était une caricature d'un important dignitaire de l'armée. Le directeur, qui était lié par contrat avec l'auteur, ne s'empressa pas de retirer la pièce quand il en était doucement pressé par les autorités. Il fut donc mandé à la direction de la police et invité à annoncer que l'acteur principal était malade, faute de quoi on lui rappelait que sa licence, qui avait été accordée seulement pour la comédie musicale, demanderait une revision. Trop vieux dans le métier pour avoir l'idée de résister, le directeur se préparait à capituler, mais la société du théâtre et la société des auteurs intervinrent et le menacèrent brutalement de le boycotter, s'il cédait. Il demanda donc aux autorités d'interdire la pièce ; mais celles-là, toujours peu soucieuses d'encourir des responsabilités, dirent qu'il devait adresser une demande d'interdiction. Le directeur temporisa et offrit de faire des coupures et autres changements. Les autorités déclarèrent qu'elles ne pouvaient accepter cette offre avant que le Conseil auxiliaire de la censure eût été consulté. Le Conseil sauva la situation en refusant de sanctionner les changements et en interdisant une innocente farce que le censeur avait d'abord autorisée.

Kürnberger appellerait cet état de choses « asiatique ». Il est plus facile de l'appeler bureaucratiquement autrichien. La bureaucratie a le sentiment d'être l'État ; et, pour la masse du public, elle est l'État. On a si bien l'instinct de cette vérité que la « lutte des races » en Autriche, sur laquelle on a dit et

écrit tant de choses, est en grande partie une lutte pour les emplois bureaucratiques. Les Allemands et les Tchèques ont lutté pendant des années pour accroître d'une main et défendre de l'autre leur patrimoine de positions officielles. Ce qu'il y a au fond de la lutte des langues, c'est une lutte pour l'influence bureaucratique. Pareillement, quand de nouvelles Universités ou Écoles secondaires sont demandées par des Tchèques, Ruthènes, Slovènes et Italiens, tandis que les Germains, les Polonais, ou autres races, opposent leur résistance, c'est qu'il s'agit de créer de nouvelles machines à tourner des fonctionnaires virtuels que l'influence politique des partis parlementaires se chargera bien de hisser jusqu'à des emplois bureaucratiques. Au parlement autrichien, le Gouvernement, qui se compose surtout de fonctionnaires, achète quelquefois l'appui de leaders politiques en donnant des emplois de l'État à leurs proches ou à leurs protégés, ou de l'avancement aux protégés déjà en fonctions. Une main lave l'autre, et c'est un échange de services. A l'occasion, les votes d'un parti tout entier peuvent être achetés par la nomination d'un de ses membres les plus en vue, à un sous-secrétariat permanent dans un département d'État. Une fois nommé, il est en mesure de faire nommer d'autres fonctionnaires de sa race ou de son parti. Chaque position ainsi conquise forme une part du patrimoine politique de la race ou du parti qui se l'est assurée et qui la défend avec vigueur contre les attaques. Les nominations sont ainsi multipliées à l'excès, — aux dépens du contribuable et pour la plus grande complication des affaires publiques.

Joseph II, qui essaya bravement de réformer et de simplifier la bureaucratie, écrivait, dans son mémorandum de 1765, sur l'état de la Monarchie : « Il arrive que personne ne travaille, et qu'entre cent rames de papier qui se consomment bien en huit jours dans les dicastères de Vienne, il n'y a pas quatre feuillets d'esprit, ou de choses nouvelles, ou de propres idées. Le préambule, une longue récapitulation, et deux mots d'opinion composent nos référats, qui se réduisent toujours à peu près au même[1]. » Il serait inexact et injuste de dire aujour-

1. *Maria Theresia und Joseph II*, publié par Alfred Ritter von Arneth, Vienne, 1868.

d'hui que « personne ne travaille », il serait aisé de prouver qu'entre cent rames de papier consommées dans les ministères autrichiens, quatre-vingt-dix sont gaspillées en superfluités. La bureaucratie existe dans le monde entier, mais les entraves qu'elle apporte à toute liberté de mouvement dans la Monarchie des Habsbourg devraient être un avertissement pour les pays qui proposent à la légère d'ajouter de nouvelles roues à la machine bureaucratique. Le professeur Joseph Redlich, membre éminent du Reichsrath et critique compétent du système administratif autrichien, semble en vérité d'accord avec Joseph II. Il faut faire plus d'ouvrage, écrit-il[1]. Nos fonctionnaires à Vienne ne travaillent pas assez. On est étonné du nombre des fonctionnaires qu'il y a dans certains départements, et on se demande ce que font tous ces gens. Il est, par exemple, incompréhensible, qu'un Bureau des Comptes puisse avoir besoin d'autant de mains qu'on en trouve dans nos bureaux des comptes. Ce qu'on appelle « bureaucratisme » vient de cette pléthore. Le bureaucratisme est une forme sans substance, une apparence sans réalité; il maintient soigneusement des apparences qui s'accommodent fort bien avec l'indifférence à l'égard des résultats. La multiplication des fonctionnaires est une conséquence naturelle de la multiplication des départements et des autorités. Permettez-moi, continue le professeur Redlich, de donner un exemple emprunté à la vie pratique. Qu'arrive-t-il en Autriche quand le surveillant d'une école pour l'extension de l'éducation industrielle demande au maître d'école une rémunération spéciale de vingt couronnes (20 fr. 80)? Le maître transmet la requête avec un avis favorable au Conseil des Écoles provinciales. La requête est enregistrée et soumise au fonctionnaire supérieur du département des comptes de ce conseil. Ce département émet une opinion, qui sert de base au Conseil provincial pour un rapport adressé au Ministère des Travaux publics, après que ledit rapport a été dûment élaboré, approuvé et revisé par trois fonctionnaires distincts. Au Ministère, le rapport est enregistré et numéroté, après quoi un chef de bureau le transmet à un fonctionnaire spécial pour examen,

1. *Zustand und Reform der österreichischen Verwaltung*, pp. 35-37.

et il peut arriver qu'on prenne l'opinion du service de comptabilité du ministère. Dans ce cas, la requête est envoyée au Ministère des Finances, accompagné d'un document ministériel du Ministère des Travaux publics. Au Ministère des Finances ce document est l'objet d'un rapport; après quoi il est soumis à l'approbation d'un fonctionnaire, revisé par un autre, numéroté, mis au net, collationné et transmis d'un bureau à un autre. Alors une décision est prise, communiquée au Ministère des Travaux publics, qui la communique au Conseil des Écoles provinciales, où elle est de nouveau enregistrée et soumise à un rapport. Enfin le Conseil provincial informe le maître de l'école que la rémunération spéciale pour le *surveillant* ne peut pas être accordée!

On pourrait croire que cet exemple est exagéré. En voici un autre qui peut illustrer les procédés administratifs. Un médecin désire fonder un sanatorium et fait sa demande d'autorisation. La demande va à la Section juridique du Ministère, et après avoir été dûment enregistrée, examinée, mise au net, approuvée et revisée, elle est transmise aux services techniques, qui sont au nombre de deux. L'un et l'autre se livrent sur elle au même genre de travail et finalement la renvoie, avec leurs deux opinions, à la Section juridique, qui ordonne une enquête locale. L'enquête locale une fois faite, le rapport qui la concerne va à son tour à ladite Section et celle-ci le soumet de nouveau, avec toutes les formes de la procédure bureaucratique, aux deux services techniques. Là il subit l'examen des experts et, sauf le cas — qui est rare — où l'on admet que la première enquête locale a épuisé la question, la Section juridique est avisée par les départements techniques de donner aux autorités locales des instructions pour une enquête locale supplémentaire, dont le rapport est renvoyé par les autorités locales à cette Section et par cette dernière aux deux départements techniques. Alors, s'il n'a été découvert aucune objection, l'autorisation peut être accordée et son heureux titulaire peut commencer à lutter avec les fonctionnaires provinciaux et municipaux, de qui relèvent la police des constructions et autres règlements. Si on se rappelle qu'à chaque étape de cette procédure compliquée, chaque document est soumis à une demi-douzaine de forma-

lités bureaucratiques et demande, selon les intraduisibles termes du jargon bureaucratique, à être *präsentiert*, *exhibiert*, *indiziert*, *prioriert*, *konzipiert*, *revidiert*, *approbiert*, *mundiert*, *kollationniert*, *expediert*, et *registriert*, on verra quel large champ est ouvert à l'emploi des talents au service de l'État. Un ancien nonce du pape à Vienne, qui avait l'expérience des lenteurs et des détours de la Curie romaine, exprimait il y a quelques années à l'auteur de ce livre son indignation des lenteurs de la bureaucratie autrichienne. « On sait quand un document est remis à un département d'État, disait-il ; mais un jeune homme peut devenir un vieillard avant de savoir quand il le reverra. Accoutumé comme je le suis aux méthodes pratiques du Vatican, je trouve exaspérantes ces lenteurs qui n'en finissent pas ! »

On se tromperait si l'on supposait que le public et le monde des affaires ne souffrent pas cruellement d'un pareil système administratif. Mais personne n'a grand espoir d'une véritable réforme. Chaque fonctionnaire nommé représente une sorte de situation acquise. Il faudrait un nouveau Joseph II, ou un nouveau Lueger, et un nouveau mouvement populaire pour réduire la bureaucratie et simplifier sa procédure. Il est donc plus sage pour ceux qui ont affaire avec le monde officiel d'entretenir de bonnes relations personnelles avec les fonctionnaires influents et d'obtenir, par faveur, qu'on « abrège la procédure » dans leur cas particulier. Cette sagesse est fort en usage. On est étonné de la rapidité avec laquelle l'encombrante machine bureaucratique peut fonctionner quand les roues sont graissées par la bonne volonté. Mais que la bonne volonté soit absente, ou qu'il y ait mauvaise volonté, les portes d'un ministère pourraient étaler l'inscription : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate !* L'ordre même de l'Empereur, direct et personnel, ne suffit pas toujours à vaincre la résistance des fonctionnaires endurcis qui semblent parfois déterminés à mettre à l'épreuve le sentiment de l'autorité chez le Monarque et à lui prouver que *l'État c'est nous !* Il y a quelques années un marchand, fort estimé, mais mal avisé, se trouva pris dans des difficultés. Un fripon d'avocat, et un parent non moins fripon, s'arrangèrent pour donner à ces embarras une apparence frauduleuse et pour faire condamner le marchand à un certain temps de prison.

Indignés d'une telle injustice, les parents de la victime obtinrent pour sa jeune fille, que ces machinations avaient réduite de l'opulence à une honteuse misère, une audience privée de l'Empereur. Touché par l'histoire de la jeune fille, le souverain lui remit un ordre pour la libération immédiate de son père. L'ordre fut porté au fonctionnaire compétent, mais le marchand resta en prison et tomba gravement malade. Anxieux de lui épargner la honte de mourir sous les verroux, ses amis obtinrent une seconde audience pour sa fille, à qui l'Empereur, étonné que son premier ordre n'eût pas été obéi, en remit un second plus péremptoire. De nouveau la jeune fille se rendit auprès du fonctionnaire compétent, qui, de nouveau, avec des remarques désobligeantes, se montra disposé à ne pas tenir compte de la clémence impériale. Heureusement la jeune fille, encore qu'elle ne fût qu'une enfant, eut le courage de gourmander si vigoureusement le fonctionnaire et elle menaça si bien de le démasquer, qu'il contresigna l'ordre d'élargissement. Le marchand fut mis en liberté, pour mourir quelques semaines plus tard au milieu de sa famille appauvrie. Les noms et les détails de ce singulier exemple d'obstruction bureaucratique sont connus de celui qui écrit ces lignes, et il pourrait les citer.

Quand un département d'État se met à entraver soit le cours de la justice, soit une réclamation contre lui-même qui, si elle aboutissait, pourrait convaincre de culpabilité ou de négligence ses agents, la résistance qu'il peut offrir est à peu près insurmontable. Au début de 1911, à un passage à niveau sur une des lignes du chemin de fer de l'État en Bohême, un chariot chargé de bois se trouva pris entre les rails à cause d'une traverse pourrie. Un train brisa la charrette, tua un des chevaux et blessa l'autre. Le tribunal local mit le charretier hors de cause et rejeta la faute sur l'administration du chemin de fer. Le charretier, en conséquence, demanda à l'État douze cent cinquante francs d'indemnité. L'administration du Chemin de fer de l'État commença par interdire l'usage du cheval qui avait été blessé, mais s'était rétabli dans l'intervalle. Puis sept commissions différentes, dont quelques-unes, formées de huit personnes, firent des « enquêtes locales ». Ces commissions étaient composées de fonctionnaires de

Pilsen, d'Eger, de Carlsbad et comprenaient des vétérinaires de Prague, Eger et Carlsbad pour examiner l'état du cheval blessé. L'accident fut « reconstitué »; un chariot chargé de bois fut placé entre les rails et une locomotive amenée à un pied de lui. Défense fut faite de réparer la traverse défectueuse, de peur que la situation *de facto* ne changeât, tandis que les commissions faisaient leurs rapports. Bientôt un manufacturier de la localité, dont les camions s'étaient trouvés plusieurs fois pris au même passage et avaient dû être dégagés à grand'peine, offrit d'effectuer la réparation à ses frais. La direction de la gare des marchandises à Pilsen lui défendit d'en rien faire, par crainte sans doute que cet acte ne fît juger l'affaire aux dépens du Chemin de fer de l'État. Le 6 mars 1912, plus d'une année après l'accident, un membre du Parlement porta l'affaire à la connaissance du ministre des Chemins de fer et le pressa d'en obtenir le règlement. Il reçut du ministre, le 3 juillet 1912, la note suivante : « L'affaire en question est entrée dans la phase de procédure probative; l'administration des Chemins de fer de l'État à Pilsen ne peut donc prendre aucune décision à ce sujet avant que la procédure ne soit terminée. L'enquête sur place, jointe à l'audition des témoins et des experts, a déjà eu lieu et l'on attend maintenant les rapports de l'expert et l'interrogatoire de quelques hommes d'équipe. » On ignore la suite, on sait seulement que l'infortuné charretier fut ruiné par la perte de sa voiture et par la défense qui lui fut faite de se servir du cheval qui lui restait ou de le vendre.

La bureaucratie, dont le pouvoir d'obstruction est mis en lumière par de tels exemples, est en train de devenir vite le plus important problème autrichien. La nationalisation des chemins de fer a accru énormément le nombre des fonctionnaires et a rendu la réforme urgente. Les employés des Chemins de fer de l'État sont à la fois des fonctionnaires et des ouvriers. Si les voyageurs les insultent, l'insulte est classée parmi les « outrages contre des fonctionnaires de l'État dans l'exercice de leurs fonctions ». Pourtant, si des employés de chemins de fer sont mécontents, ils peuvent léser les voyageurs par des grèves ou par la « résistance passive », qui consiste à observer les règlements d'une manière

extra-pointilleuse. L'Autriche ne s'est pas encore aventurée à imiter le système prussien qui divise les fonctionnaires de l'État en trois grandes catégories : les hauts fonctionnaires, ayant passé par l'Université ou l'École technique supérieure, les fonctionnaires moyens, formés par l'école secondaire, et les agents subalternes qui n'ont reçu qu'un enseignement élémentaire; et il n'est pas certain que l'Autriche, qui est, à bien des égards, un État plus élastique que la Prusse, aurait avantage à copier purement et simplement des modèles prussiens. Il y a onze degrés ou classes de fonctionnaires autrichiens. Quoique l'éducation de l'Université soit d'ordinaire exigée pour atteindre aux plus hauts rangs, quelques individus favorisés franchissent rapidement les étapes et arrivent vite aux emplois bien rétribués. Mais la masse a souvent dix ou douze ans à attendre avant de franchir un degré de la hiérarchie. Les émoluments et l'avancement sont réglés par la loi, mais une infinité d'ordonnances et des allocations spéciales laissent place au favoritisme et à l'arbitraire. Des augmentations de salaires et d'allocations ont été à maintes reprises votées par le Parlement; mais aucun homme d'État n'a encore eu le courage de s'attaquer au problème dans son ensemble.

Les temps ne sont peut-être pas encore favorables aux mesures radicales qui pourraient seules réaliser un véritable progrès. L'intérêt dynastique ne semble pas exiger une réforme immédiate, et le peuple non plus, pour parler comme Carlyle, n'a pas encore tout à fait « mis l'œil sur le nœud qui l'étrangle ». Les essais de Lueger pour défendre les « humbles » contre l'organisation des monopoles du commerce et de l'industrie conduisirent, et doivent nécessairement conduire, à un accroissement des services publics soit d'État, soit municipaux. On ne se défendrait vraiment contre la bureaucratie à tous les degrés qu'en cultivant un esprit d'indépendance politique et d'initiative économique chez les particuliers, et en traitant les bureaucrates comme de véritables serviteurs, non comme les maîtres privilégiés de la communauté. Mais cela est singulièrement difficile en Autriche où la supériorité de l'État et de ses serviteurs sur l'ensemble de la communauté est assez généralement acceptée pour empêcher tout contrôle vigi-

lant du public sur les agissements de la bureaucratie. Il faudra que la réforme, si une réforme peut être faite, vienne d'en haut, ou qu'elle sorte du sein même de la bureaucratie, dont les membres les plus intelligents verront bientôt les dangers auxquels les services publics, à force de se développer, et les fonctions, à force de se multiplier, sont en train d'exposer l'État et de les exposer eux-mêmes.

En Autriche, les changements dans le système bureaucratique, depuis le milieu du XVIIIe siècle, ont d'ordinaire accompagné ou précédé une métamorphose politique. La transformation du vieil État féodal en un corps politique centralisé commença sous l'autocratie semi-éclairée de Marie-Thérèse qui, avec l'aide d'Haugwitz et sous l'influence du mercantilisme français, s'efforça d'absorber dans l'État les administrations indépendantes de la haute noblesse, les municipalités, les monastères et les sièges ecclésiastiques. Au même temps, le système de police qui, dans la suite, allait s'identifier avec le gouvernement autrichien, fut progressivement développé. Quand, à la mort de son père en 1765, Joseph II devint co-régent avec sa mère Marie-Thérèse, ce mouvement de transformation s'accéléra. Peu à peu le pouvoir et la juridiction des nobles féodaux furent restreints; la population commença à s'apercevoir que les nouveaux bureaucrates étaient plus influents que les vieux seigneurs; le système fiscal et le système militaire furent réorganisés et le pouvoir juridico-administratif de l'Église brisé. Un corps spécial de doctrine politico-économique fut formulé par des écrivains et des professeurs comme Martini et Sonnenfels, ce dernier un savant d'origine juive. Sonnenfels énonça la théorie que, dans l'intérêt de l'État, la Police doit contrôler toutes les manifestations de la vie publique. L' « ère des lumières » était ouverte. Les jésuites, naguère tout-puissants, avaient été abolis comme ordre et chassés; les francs-maçons et autres sociétés secrètes prirent leur place et furent extrêmement florissants. La nouvelle bureaucratie se pénétra de l'esprit laïque et de notions séculières sur les rapports de l'Église et de l'État, la nature du mariage considéré comme un contrat et le caractère laïque de l'éducation. Le clergé lui-même acceptait en partie les idées nouvelles et, comme la noblesse, se soumettait à

l'extension des fonctions et attributions de l'État. Tout d'abord, la centralisation progressive des affaires publiques causa des retards et de la confusion, mais quand, en 1780, Joseph II eut succédé à Marie-Thérèse, sa puissance de travail mena le nouveau système aussi près du succès qu'il fut jamais. Il travaillait du matin au soir et faisait travailler de même ses fonctionnaires; mais il établit pour eux des « bulletins de conduite » qui faisaient dépendre leur avancement de rapports secrets et engendrèrent un esprit d'inquisition et de délation. En jouant habilement des rapports et des « bulletins de conduite », les francs-maçons et autres partisans des « lumières » réussirent à caser dans des emplois importants leurs candidats. Les Juifs, que Marie-Thérèse avait détestés [1], mais que Joseph avait partiellement émancipés [2], se poussèrent rapidement, et les Protestants furent tolérés et encouragés. L'esprit de l'époque était celui de l'Encyclopédie et du Jansénisme, mais transformé par des idées allemandes. Et ce que se proposait Joseph II, c'était de créer une nation autrichienne avec les éléments hétérogènes qui avaient constitué l'héritage des Habsbourgs sous la Pragmatique Sanction. De là sa tentative d'établir l'allemand comme unique langue officielle pour l'ensemble de la Monarchie, et son ordonnance qui ne permettait de nommer en Hongrie que des fonctionnaires sachant l'allemand. L'impossibilité de transformer en si peu de temps la mosaïque de ses royaumes féodaux en un État centralisé, la résistance opiniâtre des Magyars et le déclin de sa propre santé, condamnèrent son œuvre à un échec formel. Mais la

1. Trois ans avant sa mort Marie-Thérèse fit la réponse suivante à une supplique privée, présentée par son grand Chancelier, le comte Blümegen (19 juin 1777) : « A l'avenir, aucun Juif ne devra être autorisé à séjourner ici (à Vienne) sans ma permission écrite. Je ne connais pas de pire fléau pour l'État que cette race de fourbes, d'usuriers et de manieurs d'argent, bonne à réduire le peuple à la mendicité, à commettre tous les méfaits dont les honnêtes gens ont horreur. Donc, autant que possible, la tenir à l'écart et s'en garder. » (Cf. Krones, *Geschichte Oesterreichs*, vol. IV, p. 501.)

2. Joseph permit aux Juifs d'affermer et plus tard de posséder la terre, sous condition toutefois qu'ils la feraient travailler par des « mains juives » et ne se borneraient pas à l'exploitation indirecte. Ils réussirent à éluder cette condition. Il était aussi difficile pour Joseph de venir à bout du dégoût des Juifs pour les travaux agricoles et de les empêcher de spéculer que de résoudre la question des Gipsies en Hongrie et en Bohême. (*Op. cit.*, pp. 489-490.)

bureaucratie centralisée lui survécut et resta le principal instrument de gouvernement à travers tout le XIXe siècle.

Quand, à la mort de Joseph, en 1790, Léopold vint de Toscane et apporta avec lui des idées précises sur la police secrète comme moyen de gouvernement et des tendances moins radicales que celles de son frère, la réaction, qui devait durer jusqu'en 1848 et de 1849 à 1867, s'installa peu à peu. Les excès de la Révolution française fortifièrent l'esprit réactionnaire et permirent au successeur de Léopold, François, et à ses ministres, Colloredo et Metternich, de faire de la police et de la bureaucratie un instrument d'oppression sous lequel l'Italie du Nord et la plus grande partie de l'Allemagne gémirent durant des dizaines d'années. Colloredo, le tout-puissant ministre de l'empereur François, avait remarqué que dans la Révolution française, comme dans les premiers mouvements en Belgique et en Hollande, un rôle important avait été joué par les légistes, les médecins, les hommes de lettres, les petits capitalistes et le bas clergé, tandis que la plupart des mouvements contre-révolutionnaires avaient été conduits par des membres de la noblesse et soutenus par le peuple. De là il conclut que le danger pour les trônes venait principalement des classes moyennes instruites. Son « système », repris dans la suite et développé par Metternich, cherchait en conséquence à réduire et à circonscrire le développement des classes moyennes grâce à la bureaucratie et au contrôle de la police. Une censure sévère empêcha la publication des ouvrages scientifiques ou littéraires. L'administration centralisée, établie par Joseph II, se trouva naturellement encombrée quand des monarques moins énergiques montèrent sur le trône et quand les fonctionnaires ne furent plus maintenus dans leurs devoirs par son exemple et sa discipline de fer. Des affaires que Joseph aurait réglées en quelques jours ou quelques semaines traînaient sous François et Colloredo pendant trois et même six ans. François, de plus, pareil en cela à ses successeurs, se méfiait des hommes de talent. Il les regardait comme ambitieux et enclins aux innovations. La médiocrité avait ses préférences. Cette tendance garda toute sa force en Autriche à travers le XIXe siècle et n'a pas encore disparu. Elle a été bien définie comme « le principe

de la sélection à rebours », dont l'application garantit la tranquillité des monarques et des ministres en temps ordinaire et les laisse fort dépourvus, sans un conseiller sur qui ils puissent faire fond, aux moments de crise. La bureaucratie fut dressée à baisser la tête, à obéir et à ne point intervenir. On défendit aux fonctionnaires de relever les défauts du fonctionnement des lois et ordonnances, et ils en vinrent bientôt à comprendre que, quand on faisait appel à leur opinion « d'experts », on désirait une approbation flatteuse et non une critique. Dans ces conditions, les hommes du « parti des lumières », qui s'était développé sous Joseph et qui était encore puissant dans la petite bureaucratie, furent réduits à dissimuler leur existence. Le mot « culture » fut substitué aux « lumières », la « vertu » fut sur toutes les lèvres et on professa le plus bas loyalisme envers l'ordre de choses établi. Le parti, en pliant ainsi, évitait de rompre et il réussit à sauver, au moins dans leur esprit, nombre d'ordonnances secondaires de Joseph. Dans les trente ou quarante dernières années du XIXe siècle, quand le vent eut tourné, le « Libéralisme » autrichien fut une plante de serre. Il avait ses racines dans la bureaucratie et dans le capitalisme financier et industriel, non dans le peuple. Pourtant, entre 1867 et 1879, il eut son utilité, avant de céder la place au Socialisme chrétien d'une part et à la Social-Démocratie de l'autre. La disparition du « Libéralisme » et la dégénérescence du parlementarisme autrichien en un système sous lequel des Cabinets formés de fonctionnaires achètent l'appui des groupes parlementaires ou des députés influents, au moyen de concessions bureaucratiques, ont tendu à la fois à démoraliser la bureaucratie elle-même et à la développer.

Maintenant la communauté se trouve en face d'un problème de première importance auquel on n'entrevoit encore aucune solution, — le problème que présente le maintien d'une immense armée de fonctionnaires, en possession de l'autorité exécutive et pouvant, quand ils le veulent, faire de l'obstruction, mais n'ayant aucune capacité créatrice, une armée dont l'entretien dévore presque un tiers des revenus publics sans leur apporter une contribution notable. La complexité croissante de l'organisation sociale et économique implique comme

conséquence naturelle un accroissement des éléments administratifs et régulateurs et une diminution des éléments productifs dans une communauté. Mais en Autriche l'accroissement a été disproportionné et a besoin d'être contenu. A moins qu'on ne trouve les moyens de réduire le nombre et d'augmenter le rendement des fonctions et des fonctionnaires, la bureaucratie elle-même tombera dans le discrédit et deviendra à la fois une classe de frelons privilégiés et un prolétariat intellectuel. La cherté de la vie s'est accrue beaucoup plus rapidement que les salaires des fonctionnaires; le résultat est que, peu à peu, ils s'appauvrissent et s'endettent. De temps en temps, le Parlement est amené à accorder l'aumône d'un supplément de quelques louis par tête et par an; mais si grand est le nombre des fonctionnaires que si l'aumône se chiffre pour la masse par des vingtaines de millions et grève sérieusement le budget, elle n'apporte aucun secours appréciable à ceux qu'elle entendait assister. Cependant les universités continuent à former d'année en année des milliers de jeunes gens pour les carrières officielles. Au début cette formation était presque exclusivement juridique et calculée de manière à mettre ceux qui la recevaient hors d'état de comprendre d'une manière pratique les besoins du peuple.

Ces fonctionnaires de formation juridique, ces « juristes », prédominent encore dans la bureaucratie autrichienne; il y en a presque deux cents dans le seul gouvernement de la Basse-Autriche. Mais dans les derniers temps les Écoles techniques supérieures ont produit des ingénieurs et autres « experts » qui sont allés grossir l'armée de bureaucrates sans en accroître beaucoup les capacités ni le rendement. Comme l'offre est plus grande que la légitime demande, des influences politiques et des « protections » de toute sorte sont mises en jeu pour assurer une place à des candidats qualifiés, mais sans emploi. Ainsi le mal grandit, et le contribuable plie sous la charge d'entretenir de plus en plus des fonctionnaires qui auraient été mieux employés dans le commerce, l'industrie, l'agriculture ou même les arts et métiers. Tôt ou tard le sentiment que la bureaucratie, comme les monastères du moyen âge, ronge le pays, finira par se manifester par une demande de réduction radicale et de réforme.

On peut apercevoir déjà des signes de changement, sinon d'amélioration. Tandis que des centaines de jeunes gens ambitieux, avec leur formation artificielle, assiègent en foule la bureaucratie, quelques-uns des hauts fonctionnaires, particulièrement ceux qui sont d'origine juive, abandonnent le service de l'État pour celui de banques privées ou demi-privées et pour les affaires. D'autres réclament leur pension dès qu'ils y ont droit et augmentent leur revenu en s'assurant une place dans les conseils d'administration des banques et des compagnies industrielles, où leurs anciennes accointances officielles leur permettent de rendre des services. Les points de contact souterrain entre la bureaucratie et les entreprises privées qu'elle doit, en théorie, contrôler, se trouvent ainsi multipliés, et de nouveaux rouages sont ajoutés aux rouages qui compliquent le fonctionnement des affaires autrichiennes.

H. WICKHAM STEED

L'ORGANISATION PROFESSIONNELLE

AU XVIIIE SIÈCLE[1]

Nous arrivons ainsi au seuil du XVIIIe siècle. Jusqu'alors l'organisation du travail de l'ancien régime évoluait par le jeu de deux ordres de causes : l'un interne, différenciation croissante du patron et de l'employé, l'autre externe, ingérence de l'autorité royale. Mais un troisième ordre de causes vient battre en brèche l'organisme corporatif : ce sont les doctrines philosophiques et économiques des Encyclopédistes. Ceux-ci attaquent les privilèges de toute sorte, par suite le monopole économique du corps de métier, et formulent leurs revendications au nom des principes de liberté, ce qui amène la suppression des règlementations corporatives.

La distance s'accroît entre le maître et l'employé. Sans doute, on maintient encore ce principe que la maîtrise est accessible à tous. Les communautés protestent même quand on parle d'ériger les maîtrises en offices héréditaires. Mais ce n'est là que la façade. La réalité est tout autre. Les droits de réception sont extrêmement élevés : 1 800 livres chez les

1. Voir la *Revue* du 15 mai. — Pour cet article, comme pour le précédent, je me suis surtout inspiré du livre de M. Martin Saint-Léon, en le résumant.

charpentiers, 1 700 chez les maçons, 1 500 chez les bouchers, charrons, paumiers et selliers. On comprend facilement que les ouvriers ne puissent réunir pareille somme. Certains métiers interdisent même, pour une période de dix à vingt années, de recevoir de nouveaux maîtres, afin d'éviter le développement de la concurrence. D'autre part, les jurés accordent parfois des dispenses de chef-d'œuvre contre le versement d'une somme d'argent.

L'apprenti n'est pas mieux traité que l'ouvrier. Il n'est plus l'ami du patron; le temps d'apprentissage est prolongé : on décourage ainsi les futurs candidats à la maîtrise. Les fils de maître sont au contraire favorisés; depuis l'édit de 1581, leur temps d'apprentissage est réduit de moitié. Non seulement l'apprenti est détesté du maître, mais il est l'objet de brimades de la part des compagnons. Comme il travaille gratuitement, les ouvriers salariés le considèrent comme un concurrent dangereux et ce temps de servitude se prolonge pour lui, car le patron néglige de lui apprendre le métier et s'en sert comme domestique.

Ces transformations provoquent le développement des associations ouvrières.

N'ayant pas le droit d'association, les ouvriers s'unissent dans des sociétés secrètes; ne pouvant faire triompher leurs revendications par des moyens légaux, ils ont recours aux mesures illégales. Le patronat corporatif n'ayant qu'un désir : accaparer la main-d'œuvre afin de faire aux employés la loi pour leurs salaires, on comprend que le terrain de lutte porte précisément sur cette question du taux des salaires et sur cette autre connexe : la durée de la journée de travail.

Les moyens les plus employés par les ouvriers sont les grèves et l'accaparement du placement de leurs camarades.

La grève est extrêmement fréquente au XVIIIe siècle. Elle revêt parfois un caractère de violence qu'elle n'a pas oublié de nos jours. C'est ainsi qu'en 1744 à Lyon, les ouvriers, pour amener les patrons à capituler, s'emparèrent de leurs femmes et de leurs enfants, les retinrent comme otages et menacèrent de les maltraiter. Parfois les fabriques sont pillées, les directeurs enfermés et battus. Les intendants interviennent alors pour rétablir l'ordre : ils promettent de satisfaire les revendi-

cations des grévistes, puis la sédition calmée, on exécute sur la place publique deux ou trois des meneurs qui ont osé s'associer à l'encontre des ordonnances et arrêts.

Les grèves le plus souvent locales, s'étendent parfois à tout le royaume. C'est ainsi que les ouvriers des manufactures de papier étaient liés par une association générale. Et l'écrit de 1777 qui constate son existence ajoute : « l'effet de cette police séditieuse est qu'un seul ouvrier peut débaucher tous les ouvriers d'une papeterie, empêcher que d'autres ne viennent les remplacer ». Voici maintenant un cas de grève générale. Elle est provoquée par les ouvriers relieurs ; ils travaillent seize heures par jour et demandent qu'on abaisse à quatorze heures la durée de leur labeur. Ils ont constitué une bourse commune pour soutenir la grève. La cessation du travail se produit un lundi du mois d'octobre 1776, mais le lieutenant de police intervient et arrête six ouvriers dans la nuit du dimanche 13 au lundi 14 octobre. Les camarades se remettent à l'ouvrage.

Les grèves ont peu d'action sur le taux des salaires. Si elles amènent une hausse, elle n'est que momentanée. Le pouvoir royal et les statuts des règlements sont là pour empêcher toute élévation durable. Pourtant, il y a un mode d'organisation ouvrière qui agit puissamment sur les maîtres et les oblige, par une pression constante, à hausser les salaires. Nous voulons parler du monopole du placement des camarades par les ouvriers.

On sait déjà que dans la plupart des villes du royaume, dans celles qui se trouvaient sur le trajet du Tour de France principalement, les compagnonnages avaient organisé tout un système de placement. Ce système acquiert une force considérable au cours du XVIIIe siècle, malgré de perpétuelles divisions. Il réussit par moments à provoquer une crise dans la main-d'œuvre, et à la raréfier de telle sorte que les maîtres sont à la merci des compagnons. Aussi le pouvoir royal et les communautés interviennent. Au bureau de placement organisé par le compagnonnage, on substitue le bureau qui relèvera uniquement des maîtres. Le clerc de la communauté remplira un office analogue au rouleur qui, dans l'organisation ouvrière, se charge de procurer du travail à ses camarades. Mais ceci ne

suffit pas à faire rentrer dans l'ordre les ouvriers ; à mesure que le XVIIIe siècle s'avance, ils redoublent de violences. Les maîtres, de leur côté, ont recours à des mesures restrictives. Ils obtiennent en 1749 des lettres patentes interdisant aux compagnons de les quitter sans un billet de congé. En 1781, de nouvelles lettres patentes obligent tout ouvrier de se munir d'un livre ou cahier sur lequel sont portés successivement les certificats que leur délivrent leurs maîtres. C'est l'origine du livret ouvrier.

La communauté d'intérêts qui, au XIIIe siècle faisait de l'ouvrier l'allié naturel du patron n'existe donc plus. La corporation n'est plus l'organe de pacification qu'elle a été. L'intervention royale hâte encore sa décadence.

Le trésor royal n'a guère été mieux administré au XVIIIe siècle qu'aux siècles précédents. Le règne de Louis XV s'ouvrit pourtant sous les auspices les plus favorables. Le duc de Noailles, dont l'influence était prépondérante au Conseil des finances, fit adopter le principe de nombreuses réformes fiscales dont les gens de métier devaient être les premiers à tirer profit. Mais on les frappa de nouveau, lorsque l'échec du système de Law eut bouleversé de nouveau les finances. On leur réclama en 1725 un droit de confirmation. Ils protestèrent avec énergie. Il fallut néanmoins composer et payer au fisc près de 430 000 livres.

En 1722, Louis XV atteignit sa majorité. En 1725 il épousa Marie Leczinska. On sait quelle était la signification de ces événements pour les corporations. Le Roi, à leur occasion, créait de nombreuses lettres de maîtrise, mesure dont le principal résultat était d'introduire des incapables dans des corps où le recrutement aurait dû toujours rester professionnel.

En 1730, nouveau rachat d'office imposé aux corporations, 48 000 livres rentrèrent de ce chef dans les caisses de l'État. Ces exigences fiscales achevèrent de mettre à mal les finances des corps de métier. Il fallut procéder à la liquidation générale de leurs dettes. Déjà, en 1709, un édit de Louis XIV, puis, en 1714, un arrêt du Conseil, leur avaient enjoint de soumettre leurs comptes au lieutenant général de police et au procureur du roi. Ces prescriptions étant demeu-

rées sans effet, il fallut les renouveler en mars et en mai 1716. En 1740, l'opération n'était pas encore terminée. Turgot devait seulement régler la question en 1776.

La guerre de la Succession d'Autriche amena en février 1745 la création de nouveaux offices, qui, comme toujours, furent rachetés. Il nous faut maintenant arriver à l'année 1757 pour trouver un événement important.

Le 20 septembre de cette année, Louis XV, moyennant certaines indemnités, s'engagea à s'interdire désormais tout octroi de lettres de maîtrise. C'était là une réforme de premier ordre, à condition toutefois qu'elle fût exécutée. Pendant dix ans, le Roi tint sa parole. Mais en 1767, sous prétexte de faciliter l'accès de la maîtrise, un édit les rétablissait.

Par contre, la même année, le régime corporatif recevait une consécration nouvelle. Un arrêt du 23 août, renouvelant les prescriptions des édits de 1581, 1597, 1673, enjoignait à tous les marchands et artisans demeurés libres de se réunir en communautés.

Mais à part ces démêlés avec le fisc, les corporations si turbulentes aux siècles précédents firent montre d'une soumission et d'un loyalisme à toute épreuve. Les six corps complimentaient le Roi à toute occasion : à sa majorité, lors de son mariage, pour la naissance du Dauphin. Et même à la fin du règne, alors que Louis XV n'était plus pour son peuple le Bien Aimé du début, les six corps votèrent après Rossbach en 1759 un crédit spontané de 514 000 livres. En 1762, au moment où Pondichéry succombait, ils offrirent au Roi un vaisseau de 72 canons.

Ainsi la politique de Louis XV vis-à-vis des Corps de métier ne diffère pas de celle de ses prédécesseurs; elle s'inspire toujours du besoin d'argent et du désir de centraliser. Sous son règne la centralisation économique arrive à son apogée. L'édit de 1767 en marque comme le point culminant. Au rebours de ceux qui l'avaient précédé, il fut exécuté. Il n'y eut donc plus de professions où le travail fût libre; partout, il fut réglementé par les statuts de la Corporation et si on ajoute qu'aucun corps de métier ne pouvait exister depuis le XVIIIe siècle sans lettres patentes royales, on se rendra compte combien le Roi tenait dans ses mains toute l'organisa-

tion économique et professionnelle du royaume. Mais au moment où l'Etat semble arriver au but poursuivi depuis près de trois siècles, celui-ci lui échappe. La corporation dont le Roi a fait un organisme d'État n'est plus qu'un squelette dont toute vie s'est retirée. Ce témoin du passé va lui aussi disparaître sous les attaques des philosophes et des économistes.

La question ouvrière commence à se poser vers le milieu du XVIIIe siècle, mais personne ne songe aux problèmes sociaux qu'elle soulève, car les conflits de classe ne se sont pas assez généralisés pour attirer l'attention des penseurs. L'ouvrier, nous l'avons dit, n'est officiellement que l'instrument, le domestique de son patron. Le prolétaire conscient n'est pas encore apparu. L'association, qui est la forme même de toute organisation idéale, est refusée par les lois aux salariés. Et cet état de choses rencontre l'approbation unanime. Pour les jurisconsultes et les économistes « les hommes se réunissent plus souvent pour nuire à l'État et à la tranquillité publique, que pour s'occuper du bonheur général et de la société de tous ».

La discussion porte, non sur le terrain social, mais sur le terrain économique. Ce que réclament les Encyclopédistes et les économistes, c'est la suppression de toute espèce de réglementation, la pleine concurrence, la liberté du travail.

Le système des économistes du XVIIIe siècle repose sur cette idée que toute société a pour base « l'ordre naturel ». L'ordre naturel désignait « le jeu régulier des lois physiques et morales établies pour la conservation, la multiplication et le bonheur de l'espèce » et constituait le fondement de l'ordre positif social qui se résume dans cette triple notion : liberté, propriété, autorité.

D'accord sur ces principes généraux, les économistes libéraux différaient d'avis sur la source de la richesse. Les uns, comme Quesnay, voyaient dans la terre, qui rend plus qu'on ne lui donne, la source unique de toute richesse et c'est à lui et à ses disciples que l'on réserve plus particulièrement le nom de « physiocrates ». Les autres, dont le plus illustre était Vincent de Gournay, ne jugeaient pas le travail industriel absolument stérile. Turgot nous dit, dans le panégyrique qu'il lui

a consacré, que Gournay pensait « qu'un ouvrier qui avait fabriqué une pièce d'étoffe avait ajouté à la masse des richesses de l'État une richesse réelle ». C'était là une doctrine plus compréhensive et ceux qui s'y ralliaient prenaient le nom de « ploutocrates ». Pourtant Quesnay eut plus de succès et dans le fameux entresol et les salons où il réunissait quelques fidèles, comme le marquis de Mirabeau, Mercier de la Rivière et Dupont de Nemours, il était écouté comme un oracle.

Les premières réclamations portèrent donc contre les barrières de douanes qui s'opposent à la circulation. Bois-Guillebert, le premier, avait au début du siècle, dénoncé les dangers d'une législation prohibitive; et, s'attachant plus particulièrement aux céréales, avait écrit dans son *Traité de la nature, culture et commerce des grains* le passage suivant qui résume bien la question :

« L'avilissement du prix des grains, comme leur extrême cherté qui en est une suite nécessaire, doit être regardé avec le même degré d'horreur. Or, la défense de faire sortir les blés étant cela même qui produit cet avilissement, c'est à elle seule qu'il faut déclarer la guerre. »

Quesnay reprit le sujet en 1756. Il publia cette année-là dans l'*Encyclopédie* sous les rubriques « Fermiers » et « Grains » deux éloquents plaidoyers et en 1758 les *Maximes Générales du Gouvernement*, qui contiennent un exposé complet de son système. Les réclamations de l'École du « laissez faire, laissez passer » devaient aboutir à la déclaration royale du 25 mai 1763, qui proclamait la liberté de commerce des grains à l'intérieur du royaume et à l'édit de juillet 1764 aux termes duquel toutes les entraves qui s'opposaient jusqu'alors à la sortie des grains étaient supprimées.

Une première partie du programme était donc atteinte; le Roi « laissait passer ».

Voyons maintenant comment la propagande économiste réussit à imposer le « laissez faire ».

La question de l'abolition des corporations ne s'est pas fait jour aussi rapidement que celle de la suppression des barrières douanières. Elle n'est mentionnée ni par Vauban dans la *Dîme Royale*, ni par son disciple, Bois-Guillebert. Tout au plus peut-on signaler, dans la première moitié du XVIIIe siècle,

une modification des tendances générales du *Conseil et Bureau de Commerce* à leur égard. On se montre surtout plus difficile qu'autrefois pour autoriser la création de nouvelles communautés d'arts et métiers. Mais la première mesure libérale ne remonte qu'à 1755. On sait que jusque-là ne pouvaient être reçus maîtres que ceux qui avaient fait leur apprentissage dans la ville même où ils voulaient exercer leur industrie. Paris seul était exempté de cette règle. Après 1755, tous les sujets qui purent justifier d'un apprentissage et compagnonnage chez les maîtres d'une ville jurée du royaume furent admis à la maitrise de leur profession dans toutes les villes, sauf Paris, Rouen, Lyon et Lille.

Trois ans après, en 1758, Clicquot de Blervache, sous le pseudonyme de Delisle, fit paraître un formidable réquisitoire contre les corporations. Après avoir signalé les abus que nous connaissons déjà, il demandait qu'il n'y eût plus d'apprentissage, de compagnonnage, de chef-d'œuvre, que l'on proclamât la liberté pour tous, même pour l'étranger, de s'établir et de travailler, de se transporter d'une ville dans une autre. Clicquot de Blervache allait même plus loin : dans son désir d'affranchir le travail de tous les liens qui l'enserraient, il refusait le droit d'association aux travailleurs : « La loi, disait-il, doit porter défense générale et expresse à tous les membres d'une même agrégation de s'assembler entre eux, ni d'élire des jurés ».

Mais avant de donner satisfaction aux tendances nouvelles en supprimant les corporations, le pouvoir royal fit une courte incursion dans le domaine de la liberté commerciale. L'édit le plus significatif en la matière fut celui de 1765, qui proclama la liberté du commerce en gros. Sans doute, en théorie, le commerce de gros avait toujours été soustrait au monopole corporatif. En fait les six corps s'étaient peu à peu emparés du haut commerce. Aussi la proclamation de cet édit apparut-elle aux contemporains comme une attaque des plus sérieuses contre l'organisme corporatif.

Nous nous acheminons ainsi vers le règne de Louis XVI. Pour un temps, le Roi, en appelant Turgot au pouvoir, va faire alliance avec les économistes contre les corps de métier.

Turgot arrivait au Contrôle Général avec un programme étendu, trop vaste même, puisqu'il embrassait à la fois l'organisation financière, industrielle, commerciale, professionnelle. Ses idées économiques lui avaient été inspirées à la fois par Quesnay et Gournay. Il croyait, comme le premier, que la terre était l'unique source de la richesse, et divisait la société en classe « productrice », celle des cultivateurs, et classe « stipendiée », celle des industriels ou commerçants; mais éclairé par le chef des ploutocrates, il avait sur la culture, la monnaie, le rôle du capital, des idées plus modernes et attribuait à la manufacture et au commerce un rôle plus actif que ne le faisait Quesnay.

La première mesure importante fut l'édit du 20 septembre 1774 qui établissait la liberté de commerce des grains, supprimée en 1770. Après la liberté commerciale, la liberté du travail. Pour l'établir pleine et entière, une double mesure était nécessaire : supprimer les corps de métier, abolir les règlements de fabrique. Turgot n'eut que le temps de faire la première réforme.

Afin de préparer les esprits, les économistes avaient fait paraître, l'année précédente, sous le titre d'*Essai sur la liberté du commerce et de l'industrie* un écrit posthume du président Bigot de Sainte-Croix qui exposait de la façon la plus claire les arguments des physiocrates contre les communautés d'arts et de métiers. Au nom des principes de liberté, ce nouveau réquisitoire condamnait les vieux abus, l'exclusivisme des communautés, la cherté de la maîtrise, l'injustice des privilèges dont jouissaient les fils de maître; il s'attaquait en outre à des mesures qu'il jugeait surannées, la limitation du nombre des apprentis, la division des professions en communautés, le monopole corporatif.

Inquiets, les corps de métier se préparèrent à la défense. En janvier 1776, les six corps s'adressèrent à Maître Delacroix, avocat, qui rédigea un mémoire sur l'*Existence actuelle des six corps et la conservation de leurs privilèges*. Ce mémoire ne nie pas les abus, mais propose simplement une réforme.

Cette opposition n'arrêta pas Turgot. L'arrêt du Conseil du 22 février 1776 supprima d'abord tous les mémoires publiés pour la défense des corporations. Quelques jours plus tard

parut l'édit de suppression des jurandes et maîtrises, précédé d'un long préambule justificatif.

Ce préambule comprend un exposé de doctrine économique et une critique du régime existant. Il s'attaque tout d'abord à la théorie alors en honneur chez les jurisconsultes, qui faisait du droit au travail un droit royal que le prince pouvait vendre, que les sujets devaient acheter. Ce droit, le roi le puiserait dans l'intérêt public qui exige la probité et la plus grande perfection possible de la production.

En face de la vieille théorie légiste, voici la proclamation de la nouvelle doctrine. « Dieu en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait du droit de travailler la propriété de tout homme, et cette propriété est la première, la plus sacrée et la plus imprescriptible de toutes. » Le mot *Dieu* seul nous avertit que nous sommes encore sous l'Ancien Régime, mais remplacez-le par le vocable *Être suprême* et vous croirez lire un article de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen.

Mais il n'y a pas qu'une question de principe qui condamne l'organisation professionnelle existante. Il y a des faits, des abus criants : la difficulté d'accéder à la maîtrise, l'impossibilité de choisir à son gré ses propres ouvriers et de profiter par suite des avantages que donneraient le bon marché et la perfection du travail, l'interdiction aux femmes d'exercer les métiers les plus convenables à leur sexe, comme la broderie, etc... et l'édit ajoute : « Nous ne suivrons pas plus loin l'énumération des dispositions bizarres, tyranniques, contraires à l'humanité et aux bonnes mœurs, dont sont remplis ces espèces de codes obscurs, rédigés par l'avidité, adoptés sans examen dans des temps d'ignorance, et auxquels il n'a manqué pour être l'objet de l'indignation publique, que d'être connus. »

Cependant, il ne suffit pas d'affranchir les producteurs, il faut rassurer les consommateurs qui pourraient s'inquiéter d'un tel bouleversement. Il n'y a pas à craindre qu'une foule d'artisans n'usent de la liberté pour exercer des métiers qu'ils ignorent. N'y a-t-il pas déjà dans les faubourgs et autres lieux dits privilégiés des ouvriers libres qui travaillent aussi bien que ceux de l'intérieur de Paris. Aucune crise de surproduction ne menace, car dans les lieux où le commerce est le plus

libre, le nombre des marchands et ouvriers de tout genre est toujours limité et nécessairement proportionnel au besoin, c'est-à-dire à la consommation.

Puis vient un passage pour rassurer les créanciers des communautés et qui promet de les payer, et l'on passe à l'article 1er par lequel « sont éteints et supprimés tous les corps et communautés de marchands et artisans, ainsi que les maîtrises et jurandes; sont abrogés tous privilèges, statuts et règlements donnés auxdits corps et communautés ».

Les articles 2 et 10 posent les bases de la nouvelle organisation : Les maîtres ne seront plus tenus que de se faire inscrire devant le lieutenant général de police sur un registre spécial. — On établira dans les différents quartiers des villes du royaume un syndic et deux adjoints, qui seront élus par les marchands et les artisans. Ce syndic et ces adjoints chargés d'une sorte de surveillance sur le commerce devront s'acquitter gratuitement de leurs fonctions.

Ne sont point pourtant comprises dans ces dispositions quatre professions : d'abord les communautés de barbiers, perruquiers, étuvistes, parce que leurs maîtrises ont été créées en titre d'offices et que la situation des finances ne permet pas de les rembourser; ensuite celles dont l'exercice peut donner lieu à des abus, qui intéressent ou la sécurité publique, ou la police générale de l'État, ou même la société et la vie des hommes, la pharmacie, l'orfèvrerie, l'imprimerie.

Pour éviter que les corporations dissoutes ne se reconstituent, l'édit défend aux anciens jurés de faire désormais aucun acte de leur charge, et aux maîtres, compagnons, ouvriers et apprentis de former aucune association et assemblée, sous quelque prétexte que ce soit. Toutes les confréries sont supprimées.

Les procès entre communautés de métiers, qui furent, on le sait, d'une fréquence et d'une longueur extraordinaires, sont déclarés éteints, sauf ceux qui ont pour objet des biens fonciers, des locations, des arrérages. Et encore doivent-ils être promptement réglés.

Enfin vient la question des dettes. Elle avait été agitée à plusieurs reprises depuis 1709, et n'avait jamais été réglée, moitié par paresse administrative, moitié par mauvais vouloir

des corporations qui refusaient de laisser examiner leurs comptes. L'édit de 1776, en ordonnant qu'elles soient liquidées, clôt cette période d'atermoiements.

Tel est dans ses grandes lignes l'édit de 1776. Les corporations sont supprimées brusquement et ne sont remplacées par rien. A la place de la vieille organisation du travail, la liberté. On peut regretter, semble-t-il, qu'à une période de compression extrême succède sans transition une période de liberté totale. L'apprentissage de la liberté est peut-être plus qu'aucun autre nécessaire. Ce sont ces idées et d'autres analogues que le Parlement opposa à l'édit dans le très remarquable plaidoyer que l'avocat général Séguier prononca en faveur des institutions corporatives, le 12 mai 1776, devant le Roi tenant son lit de justice. Comme Maître Delacroix, il déplora les abus, préconisa des réformes, telles que la limitation du nombre des professions par la fusion des métiers annexes, l'admission des femmes, etc... mais s'élèva avec force contre une suppression immédiate et totale. « Si, dit-il, leur anéantissement était le seul remède, il n'est rien de ce que la prudence humaine a établi que l'on ne dût anéantir et l'édifice même de la constitution politique serait peut-être à reconstituer dans toutes ses parties. » L'audace de ces paroles n'avait d'égale que leur vérité. Il était impossible de modifier sur un point l'organisation de l'ancien régime. Tous les organismes qui le composaient formaient un tout complet : en supprimer un, c'était en quelque sorte supprimer un bras ou une jambe à un patient. Il fallait conserver intact l'ancien ordre de choses, ce qu'un état de civilisation plus avancé ne pouvait supporter, ou changer tout de fond en comble, ce qui fut l'œuvre de la Révolution.

Aussi le pouvoir royal ne persévéra-t-il pas longtemps dans la voie où il venait, peut-être un peu légèrement, de s'engager. De toutes parts, une coalition se forma contre Turgot. Et le Roi sacrifia son ministre à l'opinion publique, le 12 mai 1776. Seuls, Condorcet, Morellet, Beaudeau et surtout Voltaire lui prêtèrent leur appui, mais ne furent pas écoutés.

Turgot tombé, Maurepas remit de suite à l'étude la question du rétablissement des corporations. Toutefois, décidé à sup-

primer quelques abus, il s'inspira, pour la rédaction d'un nouvel édit enregistré le 28 août 1776, des critiques de Delacroix et de Séguier. Le titre même de l'édit, qui ne vise que Paris, nous donne une indication générale sur ses tendances : « Édit par lequel Sa Majesté, en créant de nouveau six corps de marchands et quarante-quatre communautés d'arts de métier, conserve libres certains genres de métiers ou de commerce, réunit les professions qui ont de l'analogie entre elles et établit à l'avenir des règles dans le régime desdits corps et communautés. »

Il divisait les professions en deux classes : les unes libres, les autres organisées en communautés. Pour exercer les premières, il suffisait de faire une déclaration à la police. Parmi celles-ci, nous citerons les bouquetières, brossiers, cardeuses de laine, coiffeurs, cordiers, fripières, brocanteurs ambulants, faiseurs de jouets, jardiniers, filassières, etc... Pour être reçu maître dans les secondes il fallait justifier de son apprentissage et compagnonnage, avoir vingt ans d'âge pour les hommes et dix-huit ans pour les filles (les femmes n'étaient donc plus exclues). En outre, il fallait payer les droits fixés par un tarif annexé; ces droits étaient à peu près la moitié de ceux qui existaient avant l'édit de janvier.

Ceux qui étaient le plus à plaindre étaient les anciens maîtres, qui, ayant déjà soldé une première fois les droits de maîtrise, devaient payer un cinquième, un quart ou un tiers des nouveaux droits pour jouir des privilèges de la communauté. Ceux qui ne se soumettaient pas à cette règle étaient classés comme « agrégés » et pouvaient continuer l'exercice de leur profession. Le trésor royal gagnait à ces changements répétés. Sur les nouveaux droits de maîtrise, que l'édit du 23 août instituait, les trois quarts ne revenaient-ils pas au fisc; et l'on estimait, quelques années plus tard, vers 1786, que les droits de jurande et de maîtrise, comptés parmi les revenus casuels du domaine, atteignaient le chiffre de 4 millions et demi de livres. Les maîtres payaient cher le rétablissement éphémère de leurs privilèges!

L'administration intérieure des six corps était confiée à trois gardes et trois adjoints; pour les autres corporations, à deux syndics et deux adjoints. Ces officiers étaient élus par un suffrage à deux degrés. Les communautés de moins de

six cents maîtres élisaient trente-six députés, celles de moins de quatre cents, vingt-quatre. Ces vingt-quatre ou trente-six députés élisaient à leur tour les gardes, syndics et adjoints.

Ces officiers étaient élus pour un an; leurs fonctions étaient strictement délimitées. Ils ne pouvaient, sans autorisation des députés du corps former aucune demande en justice, sauf celles en validité de saisies faites de l'aveu du lieutenant de police. Défense de transiger sur des saisies sans l'autorisation des députés ou du lieutenant de police, d'engager aucune dépense extraordinaire, ni d'emprunter sans autorisation des députés. A la fin de leur année de gestion, ils présentaient un compte, qui était arrêté provisoirement, puis soumis aux commissaires du roi.

Les litiges professionnels étaient jugés par le Châtelet et en appel par le Parlement. Les procès pendants entre les communautés lors de leur suppression étaient de nouveau déclarés éteints et la vente de leurs immeubles était ordonnée pour l'acquittement de leurs dettes. Enfin on renouvelait l'interdiction des confréries et des associations de compagnons.

Tel était, dans ses grandes lignes, le plan nouveau sur lequel on essayait de reconstituer l'organisme corporatif[1]. L'édit du 23 août réalisait sans doute d'importantes réformes, telles que la réduction des droits de réception à la maîtrise, le cumul autorisé de plusieurs professions. Mais le malade était plus profondément atteint qu'on ne le croyait et les remèdes qu'on lui apportait ne pouvaient suffire à lui rendre la santé. Nous verrons d'ailleurs que les abus, un instant supprimés, réapparurent. Telle était pourtant l'ignorance et la confiance générales que l'édit fut accueilli avec enthousiasme. L'exemple de Paris fut suivi par la plupart des villes françaises. Successivement, Bordeaux en novembre 1776, Lyon en janvier 1777, Rouen en février 1778, et d'autres encore, rétablirent les corps de métiers. Pour un observateur superficiel, il pouvait apparaître que la Royauté avait en quelque sorte conclu avec le monde du travail un nouveau bail; en réalité, seize ans ne passeront pas que l'une et l'autre ne soient emportés dans la tourmente générale.

1. Martin Saint-Léon, *op. cit.*, p. 586 et suivantes.

Nous voici arrivés à la dernière phase de la longue décadence du corps de métier. L'influence royale s'affaiblissant elle-même, ne jouera qu'un rôle secondaire dans les événements qui vont venir. Après l'effort de 1776, le Roi, résigné semble laisser aller les événements.

On sait que l'édit d'août 1776 rétablissant à Paris les communautés d'arts et de métiers fut calqué dans la plupart des grandes villes du royaume. Il ne faudrait pas croire que leur exécution fut immédiate. Elle souleva au contraire, dans les provinces, certaines résistances. C'est ainsi qu'à Rouen, la plupart des corporations demandèrent le rétablissement pur et simple des anciens corps, tandis que les cordiers protestaient de leur union avec les filassiers. Dans la même province de Normandie, les fabricants de toile d'Alençon suppliaient au contraire qu'on laissât libre leur industrie. La perception des droits se fit difficilement. A Lyon, Rouen et Troyes, il fallut proroger le premier délai, et à Paris ce délai courait encore en 1785.

Les édits de 1776, 1777, 1778 instituaient de nouvelles communautés. Elles ne se constituèrent qu'avec difficulté. En Lorraine, par exemple, les officiers de police négligèrent de constater le nombre des agrégés et laissèrent exercer le commerce par le premier venu. L'anarchie régnant un peu partout, il arrivait quelquefois que l'on donnait des dispenses d'apprentissage. Plus qu'une autre peut-être cette mesure est significative, si l'on se souvient de la rigueur des temps précédents pour tout ce qui concernait les apprentis. Mais ceci n'empêchait pas l'esprit d'exclusivisme de subsister. Le 7 février 1777, les six corps, par arrêt du Conseil, furent déboutés de leur opposition à l'admission des juifs et durent procéder à l'enregistrement des nommés Israël Salomon, Joseph Petit et Moïse Perpignan.

En 1786, nouvelle intervention des six corps en faveur de leur monopole. Les huissiers du Palais-Royal étaient autorisés à vendre à prix fixe et publiquement. Grimoult, le garde de la draperie, s'éleva contre cette prétention des huissiers; il insinua « que la fraude se cachait sous le voile spécieux de la confiance et que le public séduit par un prix fixe qu'il n'osait contredire et qu'on lui offrait comme la valeur réelle

de l'objet en vente, se déterminait sans connaissance pour un magasin dans lequel il regardait son incapacité comme à l'abri de toute surprise ». Les six corps ici furent plus heureux : un arrêt de septembre 1789 leur donna gain de cause.

Ainsi, jusqu'à la fin de la monarchie, les six corps firent alliance avec elle. Pourtant, à côté des nombreuses marques de loyalisme que le commerce de Paris donna à la famille royale, on pourrait montrer un esprit d'opposition assez sérieux dans les années qui précédèrent la convocation des États Généraux. C'est ainsi que le 3 septembre 1787 les six corps adressèrent des *remontrances* au cardinal de Brienne sur l'exil du Parlement à Troyes et félicitèrent ce corps à son retour, le 13 novembre de la même année. En 1788, les six corps émirent la prétention d'élire des députés aux États Généraux. De Sèze rédigea un mémoire juridique et Guillotin, le futur inventeur de la guillotine, fit un factum de propagande en faveur du monopole et des privilèges corporatifs. Mais les six corps n'obtinrent pas satisfaction.

1789 est pour ainsi dire la dernière année des six corps de métier. Leur registre se termine au 14 décembre.

Quelle fut l'attitude de la nation vis-à-vis des corps de métier ?

La question du maintien et de la suppression des corporations fut souvent envisagée, et non seulement dans les cahiers du Tiers, mais aussi dans les délibérations de la Noblesse, plus rarement dans celles du Clergé. Les ordres privilégiés étaient plutôt favorables à la suppression des communautés, dans l'espoir que la liberté de concurrence amènerait la baisse du prix des denrées. Le Tiers discuta la question avec passion.

On peut diviser ces cahiers en plusieurs catégories. Neuf d'entre eux demandèrent le maintien intégral de l'état existant. D'autres réclamèrent le retour à l'ancienne organisation des communautés ; c'est ainsi que le tiers de Beauvais reprocha à la nouvelle législation d'avoir réuni des corporations qui n'avaient entre elles aucun rapport. Les plus nombreux se déclarèrent pour la suppression complète des jurandes et pour la liberté du travail, quoique de l'avis général une réglementation fût nécessaire. Enfin, des cahiers réclamèrent

des réformes impliquant le maintien des corporations. Tantôt, comme à Pont-à-Mousson, on protesta contre la vénalité des arts et métiers; tantôt comme à Dijon on voulut l'interdiction du colportage et la convocation obligatoire d'assemblées professionnelles quand plusieurs jurandes l'auraient demandé, etc., etc.

En somme, l'opinion était flottante et incertaine. Les vœux favorables à la suppression avaient une légère supériorité numérique, mais les vœux favorables au maintien avec réformes émanaient de bailliages et de villes plus riches. C'est ainsi que Lille, Rouen, Reims, Nancy, Marseille, tenaient pour les corporations. A Paris, il semble que l'on ait été plutôt partisan du maintien avec réformes.

Cette incertitude ne devait pas se retrouver dans l'Assemblée Constituante. Composée en majeure partie de physiocrates, hostile par conséquent à tout monopole, à toute réglementation, elle vota dans la fameuse nuit du 4 août le principe de la réforme des jurandes. C'était là, il est vrai, pure question de forme; la question de principe restait ouverte. Elle ne devait être réglée que dix-huit mois plus tard en février 1791.

La Constituante discutait alors les réformes à apporter à l'organisation fiscale de l'ancien régime. Il s'agissait de créer un nouvel impôt sur le commerce et l'industrie. Cet impôt, tout imbu d'idées physiocratiques, se nommait la contribution des patentes. Le rapporteur en était le baron d'Allarde, ancien capitaine au régiment des chasseurs de Franche-Comté et député de la noblesse pour le bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier. Dans toutes les discussions, il s'était montré l'adversaire financier de Necker. Le 15 février, il monta à la tribune pour donner lecture de son rapport, et en même temps demanda qu'on liât le vote de cet impôt « à un grand bienfait pour l'industrie et le commerce, à la suppression des maîtrises et jurandes ». Son discours reproduisait les arguments des économistes. Personne dans l'assemblée ne se présenta pour défendre les corporations. Le 17 mars 1791, la loi fut votée. Elle avait un caractère bien marqué de loi de finances. Le Trésor était vide, on voulait se procurer de nouvelles ressources et où pouvait-on mieux en trouver qu'en imposant la classe que les physiocrates nommaient « stipendiée ». De là, l'obligation

pour tout commerçant et industriel de se pourvoir à partir du 1er avril d'une patente. Comme compensation, on leur accordait la liberté du travail. Les offices de perruquiers, barbiers, peigneurs, étuvistes, ceux des agents de change, les brevets et les lettres de maîtrise, les droits perçus pour la réception des jurandes et des maîtrises, ceux du collège de pharmacie, et tous privilèges de professions, sous quelque dénomination que ce fût, devaient être supprimés à partir du 1er avril.

Les anciens maîtres étaient indemnisés. La proportion de l'indemnité variait, suivant qu'ils avaient été admis avant ou après le 4 août.

En fait, ces indemnités ne furent payées que partiellement et à grand'peine. Leur chiffre total avait été fixé à 40 millions, crédit très insuffisant et qui fut encore réduit par l'obligation d'accepter le paiement en assignats. On comprend que nombre de commerçants furent ruinés. Pourtant on s'inclina. L'opinion publique vit disparaître avec indifférence les corps de métier et il est remarquable qu'à une époque où chaque décret important soulevait une nuée de brochures, il n'y eut que deux médiocres pamphlets en leur faveur et deux manifestations, l'une des perruquiers de Nancy, qui applaudissaient, et l'autre, des perruquiers d'Auxerre, qui récriminaient. La seule protestation énergique partit d'un homme qu'on ne s'attendait pas à voir intervenir en la matière, de Marat. « A l'égard des arts utiles et de première nécessité, écrivait-il, l'artisan doit être assujetti à faire preuve de capacité, parce que personne ne pouvant se passer de leurs productions, bonnes ou mauvaises, l'ordre de la Société exige que le législateur prenne des mesures pour prévenir la fraude, la dépravation des mœurs et les malheurs qui en sont la suite. »

Les ouvriers mirent à profit la suppression de toute réglementation pour accentuer leurs violences, et il fallut que l'Assemblée les mît à la raison par la loi de Le Chapelier. Afin de montrer le vrai caractère de cette loi, si souvent présentée comme une pure mesure de doctrine, il nous faut voir les événements qui l'ont précédée.

Jamais, au XVIIIe siècle, les associations ouvrières ne furent plus puissantes que dans les dernières années de l'ancien

régime, jamais les conflits entre patrons et employés ne furent plus fréquents. La grande industrie avait connu entre 1750 et 1770 une époque de remarquable prospérité. En 1780, cette situation durait encore et l'on pouvait voir naître de nouvelles manufactures. Mais vint bientôt l'administration des Calonne et des Brienne, l'arrivée au pouvoir des courtisans, et la débâcle commença. Leurs expédients fiscaux donnèrent aux capitalistes tant de craintes que peu à peu ils retirèrent des entreprises leurs capitaux et les fabriques déclinèrent; la crise industrielle se compliqua d'une crise agricole. Plusieurs récoltes furent désastreuses. Le prix du blé haussa jusqu'à déterminer la famine, qui accentua la misère, à un tel point qu'en 1788, on prévoyait pour l'hiver suivant un chômage général dans les ressorts des intendances de Paris, Tours, Poitiers, Limoges et du Dauphiné. A Sedan, 9 000 ouvriers drapiers étaient sans travail; à Lyon, en 1787 30 000 ouvriers attendaient leur subsistance de la charité publique; à Paris, sur 650 000 habitants, le recensement de 1791 comptera 188 000 indigents. Des émeutes éclataient un peu partout. Ce fut surtout à Saint-Étienne et à Lyon, qu'elles revêtirent un caractère insurrectionnel.

A Saint-Étienne, le prix des soieries haussa tellement que les fabricants n'en achètèrent pas et firent par suite chômer les ouvriers. Ceux-ci exigèrent alors le renvoi des ouvriers étrangers et se mirent en grève. Le subdélégué de l'intendant du Lyonnais se vit obligé de faire appel à la maréchaussée. Quatre tisseurs furent pris et mis en prison. Et on les y maintint jusqu'à ce que l'ordre fût rétabli.

Mais en 1790 les troubles recommencèrent. Dans les premiers jours du mois d'août, l'émeute éclata formidable, d'autant plus que la rareté des grains réduisait les ouvriers à la misère. Pendant deux jours, les mutins furent maîtres de la ville. Ils nommèrent une municipalité révolutionnaire, menacèrent les riches bourgeois de brûler leurs demeures et de les pendre. La maréchaussée rétablit l'ordre et arrêta les principaux meneurs. Ces troubles étaient d'autant plus graves qu'ils étaient généraux. A Paris, la situation n'était pas plus calme. On sait la part que les ouvriers du faubourg Saint-Antoine prirent aux événements du 14 juillet. A partir de

cette date, l'insurrection fut en quelque sorte permanente dans la capitale. Le 18 juillet 1789, la population s'empara du corps de garde et de la caserne des Invalides. A la fin du mois, le district de Saint-Joseph écrivit au Comité militaire de l'Hôtel de Ville pour obtenir l'envoi de force contre les ouvriers de Montmartre qui détruisaient les blés de la plaine Saint-Denis; le 5 août, le Ministre de la maison du Roi appela l'attention de Bailly sur la nécessité d'éloigner de Paris les gens sans emploi. Au mois d'octobre, la situation apparut tellement dangereuse que l'on prépara de nombreux projets de répression.

En face de toutes ces émeutes, organisées pour la plupart par les associations ouvrières, quelle était l'attitude de l'Assemblée Constituante? La plupart de ses membres adhéraient à l'aphorisme de Jean-Jacques Rousseau : « Il ne doit y avoir au sein de la Société que l'État et les individus. » Les libéraux n'hésitaient pas à blâmer les associations, à la suite d'Adam Smith qui avait écrit : « Il est rare que des gens du même métier se trouvent réunis, fût-ce pour une partie de plaisir ou pour se distraire, sans que la conversation finisse par quelque conspiration contre le public ou par quelque machination pour faire hausser les prix. » Adam Smith pourtant ne condamnait pas les associations ouvrières, et cela au nom même des principes des physiocrates. Il disait : « Il est impossible à la vérité d'empêcher ces réunions par une loi qui puisse s'exécuter et qui soit compatible avec la liberté et la justice; mais si la loi ne peut empêcher les gens du même métier de s'assembler parfois, au moins ne devrait-elle rien faire pour faciliter ces assemblées et bien moins encore pour les rendre nécessaires. »

Ce passage curieux nous montre l'économiste hésitant entre son horreur de toute intervention de l'État et sa défiance de l'association. Mais en bon individualiste, il haïssait plus le premier que la seconde et comme à regret, lui décernait un brevet de tolérance. L'Assemblée était nourrie de ces idées. On comprend aisément que si un péril pressant se dressait à l'horizon, elle ne devait se faire aucun scrupule de renouveler contre les associations ouvrières toutes les interdictions de l'ancienne monarchie.

Tous ces troubles motivèrent, le 14 octobre 1789, le dépôt par Mirabeau d'un projet de loi interdisant les associations illicites. Rien ne se calma pendant l'année 1790 : la crise agricole et la crise industrielle se compliquèrent d'une crise monétaire. Pour payer, il fallut recourir aux assignats et comme les ouvriers n'en voulaient pas, c'était d'interminables réclamations. La misère augmentant, on fut obligé, pour éviter le chômage, de recourir à l'assistance par le travail à Valognes et à Saint-Quentin, par exemple. Ces ateliers de charité rencontrèrent à Paris un tel succès qu'en les multipliant on encombra la ville d'ouvriers qui ne fournissaient qu'un faible travail! Aussi bien vite ils dévièrent de leur but primitif, devinrent des lieux de réunions violentes. Le 31 août 1790, parurent des lettres patentes qui abolissaient les établissements de ce genre. C'était jeter à la rue des quantités d'ouvriers et constituer un premier noyau pour l'armée révolutionnaire.

Parmi les corporations les plus remuantes, il faut compter les charpentiers. Le sort de ceux-ci était misérable. L'hiver rigoureux de 1788-1789, la baisse continue des salaires, la rareté de travail, renforcèrent l'esprit de solidarité de leur association. Ils formèrent entre eux « une caisse de secours mutuels pour les malades et les infirmes », et devaient y annexer « une école paternelle et d'apprentissage, un bureau de placement, correspondance, qui servirait d'instruction sur la probité des uns et des autres ». D'autre part ils s'efforçaient par tous les moyens possibles, même les plus violents, de faire hausser les salaires. Leurs revendications prirent un caractère plus aigu encore après la suppression des corporations. Bailly, le 16 avril 1791, dut écrire à Lafayette pour qu'il exerçât une surveillance particulière sur les ateliers des patrons charpentiers de l'Archevêché, attendu qu'on leur « enlevait leurs garçons de force et qu'on portait atteinte au travail ».

Cette surveillance ne donnant aucun résultat, la surexcitation des esprits continua. La municipalité de Paris s'effraya, mais ne fit rien. On fit paraître une proclamation le 29 avril 1791, puis un arrêté affirmant ce grand principe de l'ordre social nouveau « qu'en vertu même de l'idée de la liberté, il est impossible d'imposer aux patrons une décision quelconque »

Les charpentiers s'associèrent en « Union fraternelle des ouvriers en l'art de la charpente » (cette union atteignit environ 80 000 membres), pour demander aux patrons de rédiger d'un commun accord un règlement. Les entrepreneurs refusèrent et demandèrent à la municipalité d'intervenir. C'est alors que la municipalité, se sentant impuissante devant l'émeute grandissante, fit appel à l'Assemblée. Et le 14 juin 1791, on vota la fameuse loi Le Chapelier.

Après avoir rappelé que l'anéantissement de toute espèce de corporation est une des bases fondamentales de la Constitution, elle interdisait aux citoyens de même état ou profession, aux ouvriers et compagnons d'un art quelconque de nommer des présidents, secrétaires ou syndics, de tenir des registres, de prendre des arrêtés sur leurs « prétendus intérêts communs ». Elle déclarait inconstitutionnelles les délibérations prises par des citoyens de même profession au sujet des salaires et ordonnait de prendre des mesures de rigueur contre ceux qui les auraient provoquées. Ils seraient passibles d'une amende de 500 livres et de la suspension pour un an de leurs droits de citoyens actifs.

C'était la police, et non le tribunal de droit commun, qui devait connaître du délit d'association. Mais, tandis que les anciens règlements punissaient d'amendes ou de peines plus graves le simple fait de s'associer, la nouvelle loi tout en interdisant toujours les associations ne frappait que les conventions tendant à fixer les salaires. Et cette mesure s'étendait aux patrons comme aux ouvriers.

La loi qui supprima les corporations le 14 mars était le fait de théories économiques et peut être considérée comme l'aboutissement naturel et le triomphe de la propagande des Quesnay, des Gournay et des Turgot. La loi du 14 juin fut une loi de circonstance, visa un fait particulier : l'émeute qui grondait aux portes de l'Assemblée et qu'il fallait réprimer. Mais Le Chapelier s'efforça dans son préambule de rattacher la loi du 14 juin à celle du 14 mars. Il présenta les associations ouvrières comme une reconstitution des organisations corporatives supprimées. Il y a là une erreur de fait manifeste. Nous savons que corporations et associations ouvrières étaient deux choses absolument distinctes. L'ignorance ou la mauvaise foi seules

pouvaient les confondre, à moins que ce ne fût la peur, contre laquelle la classe bourgeoise se défend mal.

La Révolution fut éminemment le fait du Tiers. C'est là un point d'histoire qu'il ne faut pas oublier. La bourgeoisie travailla pour elle, non contre elle. Et sur le fait particulier des associations ouvrières, elle se montra aussi rigoureuse que la monarchie. Avant et après le 14 juin, il fut interdit à l'ouvrier de s'associer, pour « prétendus intérêts communs ». Il n'eut pas à sa disposition de moyens légaux pour faire triompher ses revendications.

Il y eut pourtant quelque chose de changé dans la condition du salarié mais par la loi du 14 mars. La liberté individuelle du contrat du travail réalisa, sans conteste possible, un progrès immense sur l'état antérieur. Peut-on reprocher aux physiocrates de n'avoir pu prévoir l'avenir et d'avoir établi une législation conforme à la situation économique de leur époque? N'oublions pas que la grande industrie ne se développa vraiment que plus tard, après l'apparition du machinisme. C'est alors, mais alors seulement, que la liberté individuelle sera pour l'ouvrier une cause d'infériorité et qu'elle l'isolera en face d'un patronat puissant. Un entrepreneur unique pourra réaliser une concentration de capitaux, acquérir ainsi un pouvoir plus considérable qu'une association de petits patrons. C'est ce fait que Le Chapelier n'a pas aperçu, mais encore une fois, il ne devait se produire que plus tard.

Certains n'hésitent pas à écrire que cette loi retirait aux ouvriers le droit d'association qu'ils possédaient, bien mieux, qu'elle dépouillait les salariés du patrimoine corporatif et en faisait des prolétaires. Double et profonde erreur! Les ouvriers n'ont pas plus le droit de s'associer que de participer au patrimoine corporatif. On ne parle encore que de leurs devoirs, nul ne songe à leurs droits.

Indiquons les résultats de cette étude, les points que nous espérons avoir mis en lumière.

1° La corporation du XIIIe siècle est la chose de tous. Maîtres et valets sont unis par des intérêts communs. Cet état ne dure pas. Le progrès économique et social amène entre les deux facteurs de la production une différenciation

croissant sans interruption du XIVe siècle à nos jours. L'autorité royale centralise et uniformise l'organisation professionnelle du royaume.

2° Le corps de métier se transforme alors en une association patronale, ce qui détermine les ouvriers à constituer des associations purement ouvrières.

3° Le progrès économique rend inutiles, nuisibles à la production le monopole et les réglementations du corps de métier. La loi du 11 mars 1791 le supprime.

4° Le jour où la centralisation monarchique arrive à son apogée, la corporation est frappée à mort.

5° Les associations ouvrières n'ont jamais été légales sous l'Ancien Régime, et la Révolution, en les interdisant, ne fait que renouveler les défenses antérieures.

6° La question sociale ne se pose pas au XVIIIe siècle, la question économique seule préoccupe les esprits.

COMTE ANDRÉ DE FELS

L'ÉVOLUTION POLITIQUE

DES

CATHOLIQUES ITALIENS

Depuis plus de quarante ans que la Monarchie italienne a établi sa capitale à Rome, le Saint-Siège proteste contre le fait accompli. Il n'a jamais reconnu le statut, à son point de vue unilatéral, élaboré en 1871 par le Parlement italien, qui porte le titre de *Loi sur les prérogatives du Souverain Pontife et du Saint-Siège et sur les relations de l'État avec l'Église*, et qu'on appelle communément *Loi des garanties*. Il ne s'est jamais prévalu même de l'article 4 de cette loi, qui prévoyait en sa faveur une dotation annuelle de 3 225 000 lires. Les Papes, depuis cette époque, se sont abstenus de franchir les limites du Vatican exterritorialisé. Enfin, pour associer à leur protestation les catholiques soucieux d'obéir en tout aux prescriptions de l'Église, ils leur ont fait une règle de conscience de ne point prendre part aux élections politiques. En théorie, tout au moins, la situation de l'Église et de l'État en Italie est donc celle de deux Pouvoirs qui s'ignorent, et dont le premier impute une spoliation à l'autre.

Dans le courant de l'année dernière, certains symptômes publics et concordants ont révélé que cette situation était en voie de détente. A la veille des élections générales d'octobre, le classique *Non expedit*, emportant prohibition aux catholiques de voter, a été suspendu dans la plupart des diocèses. Il

paraît établi que cet accommodement est la conséquence d'un « pacte », conclu entre un des hommes les plus notoirement investis de la confiance du Saint-Siège, le comte Gentiloni, et le gouvernement lui-même. Fait moins attendu encore : six semaines après les élections, au cours de la « Semaine Sociale » de Milan, deux orateurs, qu'on ne peut suspecter d'avoir pris la parole sans l'aveu, tacite au moins, du Vatican, ont fait pressentir une évolution de la « question romaine ». Le comte della Torre, président de l'*Union catholique populaire*, a pu dire que « si les catholiques italiens, en tant que fidèles, ne sauraient rien abandonner du principe essentiel de la liberté et de l'indépendance du Pape, en tant que citoyens, ils avaient le droit d'aspirer à la solution d'un différend funeste à l'Église et à l'État, par un effet *de la volonté constitutionnelle du pays* ». L'archevêque d'Udine, Mgr Rossi, ami personnel du Pape Pie X, a constaté que l'indépendance du Saint-Siège, qui avait si longtemps trouvé sa sauvegarde dans le Pouvoir temporel, pourrait, en l'état actuel de la société, être assuré par *d'autres moyens*; il a même suggéré que les Puissances catholiques apportassent leur caution au règlement définitif des rapports entre l'Église et la Monarchie italienne. C'était donner à entrevoir, à titre de solutions possibles du conflit ouvert depuis 1870, l'un la revision contradictoire, l'autre l'internationalisation de la Loi des garanties.

Si l'opinion s'est quelquefois trompée dans l'interprétation de ces faits, elle n'a pris nulle part le change sur leur importance. Elle s'est au contraire partout rendu compte qu'ils n'étaient pas accidentels, et qu'ils révélaient, en Italie, un état nouveau, gros de conséquences aux points de vue intérieur et extérieur.

Essayons d'abord d'en reconstituer la genèse.

*
* *

Même pendant la période aiguë du *dissidio* entre l'Église et l'État, les membres du clergé séculier et de l'épiscopat italiens se sont sagement abstenus « d'ignorer » les autorités du Royaume. On assure que Victor-Emmanuel II reçoit chaque

année, pendant sa villégiature à San Rossore, la visite de l'archevêque de Pise, Mgr Maffi, cité parmi les *papabili* actuels. Dans les anciens États pontificaux, à Bologne même, le cardinal Svampa n'a pas craint de paraître aux côtés du roi, en 1907, au cours d'une cérémonie officielle. Le gouvernement italien, d'autre part, bien qu'il se soit réservé le droit d'*exequatur*, s'abstient de discuter les choix du Saint-Siège en matière de nominations épiscopales : le désaccord auquel a donné lieu la vacance actuelle de l'archevêché de Gênes peut être considéré comme tout à fait exceptionnel. Il passe aussi pour faire une application assez généreuse du budget du *Fundo Culto* aux réparations d'églises, dans les campagnes surtout. Enfin — et c'est le plus important — il évite de donner à sa politique intérieure tout dehors d'anticléricalisme doctrinaire, qui répugnerait d'ailleurs à l'esprit de mesure de la nation italienne.

Dans le principe même du *Non expedit* la pratique, dès avant les élections de 1913, avait ménagé des fissures. Les unes étaient tout simplement le fait d'électeurs catholiques, qui passaient outre, sans le dire trop haut. Les autres résultaient d'expresses dispositions épiscopales, dont le Pape actuel, alors patriarche de Venise, a l'un des premiers donné l'exemple, en autorisant jadis les catholiques à faire masse, dans le collège de Treviglio, contre la candidature du socialiste Engels. Au reste, l'Encyclique *In fermo proposito*, qui parut vers la même époque, tout en rappelant la doctrine du *Non expedit*, réservait, en faveur des autorités diocésaines, le droit d'en suspendre l'application. Ces suspensions, depuis quelques années, étaient devenues usuelles, surtout dans certaines régions de la Haute Italie et dans les Romagnes, où l'abstention des catholiques, en favorisant indirectement le socialisme agraire, leur eût attiré le reproche d'ingénuité, sinon même de complicité avec des fauteurs publics de désordre.

Or précisément, sous l'impulsion des évêques et du clergé, pendant le pontificat de Léon XIII, les classes catholiques dirigeantes s'étaient piquées de prendre une part active à la « défense sociale » et elles y avaient réussi. Au sein des masses ouvrières, elles avaient fondé de nombreux syndicats (le syndicat textile national de Milan, ceux des *ferrovieri*, des

tramvieri, etc.) et l'on doit à ces groupements, campés en face des organisations socialistes similaires, l'échec d'un certain nombre de grèves, plus politiques que professionnelles. Elles avaient su créer et fort habilement administrer de petites banques coopératives, dont la première en date fut le *Piccolo Credito*, de Bergame. Nées du besoin d'arracher le peuple à l'usure, et — selon l'expression même de leur plus diligent organisateur, le comte Medolago — de « christianiser la fonction du crédit », ces banques atteignaient déjà au nombre de soixante-quatorze, en 1911, et représentaient un capital, réserves comprises, de vingt-quatre millions. Tout récemment, à la suite d'un congrès tenu à Bergame, elles viennent de se constituer en une Fédération, qui a pour but, dit l'*Osservatore romano*, « de concilier la protection, la surveillance, la coordination et l'assistance mutuelles avec l'exercice autonome de l'activité de chaque banque ».

On parle aussi d'un *trust*, constitué par le *Banco di Roma*, qui engloberait les principaux journaux catholiques de la péninsule, *Il Corriere d'Italia*, de Rome, *Il Momento*, de Turin, *L'Italia*, de Milan, et quelques autres. Enfin, pour soumettre à une discipline et à une direction homogènes toutes les formes de l'activité catholique en Italie, il a été fondé cinq « Unions » dont les chefs passent pour recevoir les inspirations directes de la Secrétairerie d'État au Vatican : l'*Union catholique populaire*, présidée par le comte della Torre, l'*Union électorale*, présidée par le comte Gentiloni, l'*Union des Dames catholiques*, celle de la *Jeunesse catholique*, qui toutes ont leur siège à Rome, enfin l'*Union économique*, dont le siège est à Bergame.

Peut-être la Papauté, indépendamment du prix intrinsèque qu'elle attache à ces œuvres, se proposait-elle, en les suscitant, de dédommager en quelque manière les catholiques de l'attitude passive qu'elle exigeait d'eux, comme citoyens. Elle montrait par là qu'elle est loin de perdre de vue les intérêts temporels des fidèles, que même elle sait s'adapter aux besoins et à l'esprit du siècle, d'autant plus jalouse, en Italie, de son action *sociale* qu'elle a plus de réserves à faire sur la constitution *politique* du pays. Il était toutefois à prévoir que la distinction, séduisante en doctrine, finirait, en pratique, par aboutir à une impasse.

D'abord cette formule ne résolvait pas le douloureux conflit élevé dans l'âme italienne, et même dans les âmes les plus sacerdotales, par le *dissidio* entre l'Église et la patrie, *dissidio* fondé sur la fatalité historique qui avait fait de la disparition du Pouvoir temporel une des conditions de l'unité nationale. Ensuite, à mesure que s'évanouissaient les chances, pour ne pas dire les motifs plausibles de restauration de ce Pouvoir, était-il bien sage de s'attarder à une protestation sans objet, au lieu, soit de chercher à la question romaine une solution nouvelle, soit de s'accommoder, au moins en fait, de l'ordre en vigueur depuis quarante ans?

Même pour l'école des « catholiques avant tout », la question devenait de plus en plus pressante, à mesure que la société et l'État éprouvaient davantage le besoin d'être défendus contre les partis révolutionnaires, recrutés, en Italie comme ailleurs, parmi les ennemis avérés de l'Église elle-même. Si, sous prétexte de protester contre l'occupation de Rome en 1870, le Saint-Siège avait empêché les catholiques de faire front à la poussée socialiste et anti-cléricale, quelle responsabilité n'aurait-il pas fini par encourir? Et même à quel risque immédiat n'eût-il pas exposé ces institutions de coopération, d'éducation, et de prévoyance, auxquelles il venait de vouer sa sollicitude, et qui tendaient précisément à écarter du prolétariat l'influence des doctrines qualifiées subversives? C'est donc son œuvre même en Italie que la Papauté eût compromise, en s'efforçant de maintenir les fidèles respectueux de ses directions à l'écart des salles de vote.

En quelque disposition à la soumission, d'ailleurs, qu'elle s'attendît à trouver ces fidèles, elle ne pouvait leur prêter une sorte d'inaptitude à comparer et à réfléchir. Or, tout justement, les directions que Léon XIII avait données aux catholiques des autres pays non seulement les incitaient à « faire de la politique », mais les engageaient, en général, dans les voies de la politique gouvernementale. Le même Pape qui a conseillé en France le ralliement à la République, et dont les interprètes préconisèrent sous cette forme le « devoir électoral », avait contribué à réconcilier le centre catholique allemand avec le prince de Bismarck, et soutenu la Monarchie espagnole contre les carlistes et les républicains. Se pouvait-il donc que

son successeur continuât à exiger des seuls Italiens, à l'endroit de la Monarchie nationale et des intérêts essentiels de leur pays, une attitude, je ne dis pas même passive, mais, à certains égards, hostile? Et s'il l'eût exigée, l'obéissance, — au moins celle de la nouvelle génération — était-elle sûre?

D'autres causes plus prochaines encore, et plus pressantes, paraissent avoir déterminé le Saint-Siège à tenir compte de la poussée de l'opinion catholique en Italie. S'il reste maître de fixer l'heure et les conditions d'une réconciliation officielle avec l'État, ni l'entourage italien du Pape, ni le Pape actuel lui-même ne veulent marchander une réconciliation avec la patrie. Or la guerre de Libye a été tout à la fois cause et effet d'un sursaut de vitalité nationale. Pendant cette campagne et la crise balkanique consécutive, « bouder » le Pouvoir politique eût équivalu à renier le drapeau. Pas plus au Vatican que dans les cures de campagne les cœurs n'étaient capables de ce renoncement. Au contraire le clergé, épiscopat en tête, a saisi spontanément, sincèrement, l'occasion de donner libre cours à son patriotisme. Des prières publiques ont salué le départ des régiments. Sous les étendards aux armes de Savoie sont venus se ranger les aumôniers. Depuis cette époque, l'irrésistible et réciproque attraction de l'Église et du soldat s'est non seulement affichée, mais ritualisée d'un bout à l'autre de l'Italie. En juillet dernier, la troupe porte les armes au Cardinal-vicaire Pompili, appelé à consacrer la chapelle de l'hôpital militaire du Coelio. En décembre, l'inauguration de la *Ligue navale* de Salerne a lieu en présence des représentants de l'archevêque.

Redevenu « national », comment le clergé ne tendrait-il pas à devenir peu à peu « civique », puisque les destinées du pays ne se jouent pas qu'à la guerre et qu'il y a des batailles aussi à gagner à l'intérieur? — Une raison décisive sollicitait les catholiques italiens, à prendre part aux élections générales de 1913. C'est que cette consultation constituait la première expérience d'un mode de suffrage équivalant, ou peu s'en faut, au suffrage universel, et que la question se posait de savoir dans quels partis, derrière quels hommes s'encadreraient cinq millions de nouveaux électeurs? Comme l'exprimait la circulaire du 2 avril 1912 de la *Direction générale de*

l'action catholique italienne, signée par les présidents des cinq *Unions*, force était de constater que « la meilleure partie du peuple, au point de vue catholique, celle dont la foi vive n'a pas encore été altérée par une demi-instruction, est restée jusqu'ici privée du droit électoral ». Allait-on essayer de tenir ces illettrés croyants à l'écart des urnes, contre leur désir, contre leur droit, contre l'intérêt même des « candidats de l'ordre » ; ou, pis encore, les laisserait-on exposés aux sollicitations des partis d'Extrême gauche? A supposer même qu'encore cette fois la tactique de l'abstention fût excusable, n'était-il point à prévoir que, tôt ou tard, elle deviendrait imprudente et même dangereuse? Aucun patriote, aucun homme de bon sens ne pouvait s'attarder à de pareilles questions : les nécessités du moment et de l'avenir dictaient la réponse.

*
* *

Donc les catholiques ont pris part aux élections générales de 1913, cette fois de l'aveu, à l'incitation même des autorités diocésaines, qui, dans la plupart des collèges, ont officiellement suspendu le *Non expedit*. Peut-être l'*Osservatore romano* a-t-il exagéré les conséquences de leur intervention, en écrivant que, si elle ne s'était pas produite, « plus de cent socialistes ou républicains auraient encore renforcé au Parlement les rangs déjà notablement grossis des partis subversifs ». Réserves faites sur la rigueur de cette arithmétique électorale, il reste acquis que les catholiques ont apporté un appoint souvent indispensable à un très grand nombre de candidats constitutionnels. Et, d'après cette expérience, on peut déjà pressentir ce que seront la physionomie, le programme, la tactique de ce parti, né d'hier, dont la force numérique passe pour osciller entre le tiers et le quart des électeurs actuels.

Est-il assuré, d'abord, que les catholiques d'Italie se proposent tout justement de constituer un « parti », au sens précis et fermé du mot, à la façon du Centre allemand et des catholiques belges? On ne peut guère s'y attendre, à lire ce monitoire de l'*Osservatore romano*, publié la veille des élections :

Pas plus dans l'avenir que dans le passé, la participation éventuelle des catholiques aux élections politiques ne doit s'inspirer du concept familier aux autres partis. Ils ne sauraient être, en effet, un parti politique, *car ils ne tendent point et ne peuvent tendre à devenir un parti parlementaire*. Ils se proposent simplement et uniquement d'exercer, *par des voies plutôt indirectes que directes*, une action *purement défensive* des intérêts suprêmes, religieux, moraux, sociaux, bref de ce patrimoine d'idées, de sentiments, d'attachements qu'il leur incombe, selon l'Encyclique *In fermo proposito*, de sauver à tout prix du péril où il risque de sombrer.

Et, au lendemain des élections, dans la *Civilta cattolica*, le R. P. Casoli insistait :

De programme politique proprement dit, selon la rigueur du terme, les forces catholiques n'en avaient pas, précisément parce qu'elles *ne le voulaient*, parce qu'elles *ne le devaient* pas. Elles se proposaient d'adopter, dans sa partie saine, le programme du parti qualifié communément « parti de l'ordre », ne demandant, en échange de l'appoint considérable qu'elles apportaient, que l'acceptation ou la confirmation de quelques points essentiels, inséparables du concept même de l'ordre et du bien public en Italie.

On comprend ces réserves. Ouvertement constitués en parti, sous un drapeau et avec un programme autonomes, les catholiques eussent donné en Italie l'impression de je ne sais quelle milice anti-constitutionnelle, de « prétoriens » du Vatican, et la concentration de presque toutes les autres nuances de l'opinion se fût automatiquement opérée contre eux. Supposé qu'ils eussent réussi néanmoins à faire élire cinquante ou cent députés, les discours, les tactiques, les abstentions même de ce groupe, dont on eût fait remonter l'inspiration jusqu'au Saint-Siège, eussent exposé l'Église à une recrudescence d'attaques. Un jour ou l'autre, enfin, dans l'enceinte du Parlement, le même groupe aurait été acculé par ses adversaires à quelque déclaration explicite touchant les « revendications temporalistes », et c'est là par excellence le sujet sur lequel, au Vatican, on n'entend pas être engagé par des députés, puisqu'on y dénie même aux archevêques qualité pour engager l'Église [1].

1. A la suite, en effet, du discours retentissant de Mgr Rossi, au cours de la *Semaine sociale* de Milan, l'*Osservatore romano*, dans un *leader* article

On a résumé cette politique dans une formule, qu'on place à tort ou à raison dans la bouche même du pape Pie X : « Des catholiques députés, *oui*; des députés catholiques, *non* » — et de fait on ne compte pas même vingt catholiques, élus comme tels, dans la nouvelle Chambre italienne.

Mais alors les catholiques électeurs, puisqu'ils renoncent, ou puisqu'on les fait renoncer à former un corps de bataille distinct, vont-ils simplement devenir les recrues ou les réserves des partis déjà constitués, dont ils se sentent le moins distants par les sentiments et les opinions? La vieille école libérale ne serait pas fâchée de les pousser jusque-là, et son argumentation, qui n'est pas de tous points désintéressée, ressort d'ingénieux et brillants articles, publiés par le *Corriere della Sera*, à la veille des élections. Le grand organe milanais débutait par une distinction doctrinale, qui n'est nulle part plus nécessaire qu'en Italie, entre le *catholique* et le *clérical*.

Le *catholique* est un citoyen qui professe ouvertement son sentiment religieux, qui se conforme à la discipline spirituelle de l'Église de Rome. Toutefois, bien qu'il tienne sa croyance pour un élément essentiel de sa personnalité, il se comporte en politique d'après des sentiments et des idées qui peuvent n'être pas liés à cette croyance. — Le *clérical* est un catholique qui subordonne son attitude à un concept politico-religieux, difficile à définir clairement, mais qui revient pratiquement à ceci : soumission complète à l'autorité pontificale, c'est-à-dire à une autorité qui n'est pas celle de l'État, qui peut entrer en conflit avec celle de l'État, et qui a pris chez nous, en face de l'Etat, des attitudes de Puissance étrangère.

Et le *Corriere della Sera* de conclure par un conseil qui ressemble fort à une invitation :

Nous ne disons donc point qu'un catholique n'ait pas le droit de poser sa candidature dans un collège où il a des chances de réussir; nous ne disons pas davantage que ce fait constitue une

qui réflétait évidemment la pensée de la Secrétairerie d'État, s'était borné à déclarer « que les Congrès catholiques avaient pour mission d'étudier les problèmes, non de les résoudre » et à reconnaître opportune « la discussion d'un régime de garanties en faveur de l'indépendance pontificale, qui pourrait être éventuellement substitué au régime millénaire accordé par la divine Providence ».

menace par lui-même. Nous disons seulement qu'un catholique, en posant sa candidature, doit *choisir le parti* dans lequel il prétend prendre rang, parce que la qualité de catholique n'est pas, ne peut, et ne saurait être, dans l'intérêt même de l'Église et de la religion, un programme politique à elle seule.

Évidemment, en pratique, un grand nombre de voix catholiques sont allées à des candidats du parti libéral, et même à d'autres candidats de nuance plus avancée, mais, si l'on veut savoir dans quel esprit, il faut relire la *Civilta cattolica* :

Nous nous sommes approchés du libéralisme comme le médecin du malade, pour guérir celui-ci, non pour en contracter la maladie. Nous avons tendu la main au libéralisme, comme on la tend au malheureux qui est sur le point de se noyer, mais en prenant garde de ne pas se laisser entraîner à la même ruine, au fond de l'abîme. Et, quand le *Corriere della Sera*, au nom des siens, souhaite et prophétise précisément l'absorption des catholiques par le parti libéral, il est lui-même le malade qui veut causer la mort du médecin, en même temps que la sienne; il est le naufragé qui cherche à entraîner son sauveur dans la perdition.

Au total, ni « autonomes », ni « annexés », telle paraît être, jusqu'à nouvel ordre, la devise des catholiques italiens. Ils n'en constituent d'ailleurs, par leur nombre, leur organisation, leur discipline, qu'une force plus respectable, avec laquelle tout gouvernement devra compter désormais, et dont les dirigeants se réservent de n'accorder leur concours qu'à condition. Déjà, le « pacte Gentiloni », auquel ont souscrit, dit-on, 228 élus, soit la moitié de la nouvelle Chambre italienne, exclut du programme législatif l'atteinte à la liberté d'enseignement, l'aggravation du régime des associations religieuses, et, par dessus tout, la loi du divorce. Et, bien que ce pacte ait essuyé l'anathème collectif du Congrès radical réuni à Rome en février, bien qu'un certain nombre de ceux qui l'ont souscrit, plus ou moins explicitement, cherchent la manière honnête de s'y dérober, il n'est pas douteux qu'une entreprise contre l'un des articles de ce programme *minimum* se heurterait à une très vive opposition, au Parlement et dans le pays.

Les journaux et les associations catholiques viennent du

reste de nous donner un avant-goût de leur combativité rajeunie par la campagne qu'ils ont menée contre un des derniers projets de loi, d'apparence assez anodine, déposés par le cabinet Giolitti. Il ne s'agissait pourtant que d'adapter en Italie une institution séculaire en France : l'antériorité obligatoire du mariage civil sur le mariage religieux. Ce projet, dont le sort reste en suspens, vient d'être attaqué avec un appareil si imposant d'arguments doctrinaux et tout à la fois une entente si moderne des moyens de vulgarisation et d'agitation populaires, que le phénomène a une valeur de *criterium*. Il révèle que les catholiques se sentent décidément en condition d'exercer une influence, au moins par « les voies indirectes » sur la vie législative et politique de leur pays. Et tout donne à penser que cette influence sera notable.

***

On a même pu se demander si les transactions dont nous sommes témoins, entre les intérêts constitutionnels et les intérêts confessionnels en Italie — transactions sinon préparées, du moins approuvées par l'Église et par l'État — n'étaient pas le prélude de quelque évolution à long terme de la « question romaine »? Concilier l'unité italienne avec les droits historiques et l'indépendance du Saint-Siège, telle était la difficulté d'hier : or la voici à peu près écartée en fait, et l'on songe, nous l'avons vu, à lui trouver une solution juridique. Dès lors, qu'est-ce qui nous garantit que le problème de demain, la « question romaine » évoluée, ou, pour mieux dire, *retournée*, ne consistera pas à concilier les intérêts des nations catholiques, et peut-être même non catholiques, avec les conséquences d'un rapprochement trop étroit des deux Pouvoirs qui ont leur siège à Rome?

Jusqu'ici, les documents pontificaux et épiscopaux qui alléguaient le manque d'indépendance du Saint-Siège ne faisaient guère allusion qu'à l'indépendance *territoriale*, celle qui permettait jadis au Pape, deux fois Souverain, de communiquer sans intermédiaire et sans contrôle avec la catholicité. Mais qui donc pensait à l'indépendance *morale* dont il

doit jouir dans ses rapports avec la Monarchie, l'opinion et même la nation italiennes; à celle dont l'idée même exclut qu'il puisse mettre son magistère universel au service d'intérêts spécifiquement italiens, soit par l'effet d'une pression politique acceptée, soit sous une influence sentimentale? De cette indépendance-là, il n'était pas question; nul ne réclamait de garanties pour elle, précisément parce que, depuis la disparition du Pouvoir temporel, la meilleure garantie semblait résulter du conflit que cet événement même avait élevé entre le Pape et l'État. Les catholiques du monde entier, les catholiques français surtout, ne se demandaient pas combien de temps ce conflit durerait, ni même s'il était soluble. Il leur suffisait de savoir qu'il existât pour ne concevoir aucun ombrage, aucune prévention, du fait que le Chef suprême de l'Église est, de tradition presque constante, un Italien, résidant en Italie, renseigné et conseillé par un entourage où l'élément italien domine, et qu'enfin, depuis 1870, le siège du gouvernement italien se place à côté du Vatican.

Et cependant, ceux qui s'abandonnaient à cette sécurité étaient les premiers à reconnaître, à proclamer même, que l'étendue va s'agrandissant des domaines ouverts à l'influence du Saint-Siège. A elle seule, l'histoire du pontificat de Léon XIII justifie qu'un Pape, pour peu qu'il ait le goût de la politique, ou qu'il estime de son devoir de s'en occuper, a mille occasions de s'immiscer à la vie des sociétés et des États modernes. Selon l'esprit qu'il apportera à régir le monde des Missions catholiques, en Afrique et en Orient, il dépend de lui de favoriser alternativement la politique d'expansion de la France, de l'Italie, de l'Allemagne ou même de l'Espagne. — Affaire politique encore, pour l'Autriche-Hongrie, le protectorat catholique dans les Balkans, et profonde déconvenue politique, si l'Église mettait fin à ce protectorat, par le simple fait de conclure des Concordats avec la Serbie, l'État albanais, la Roumanie peut-être.

Au sein même de la Monarchie dualiste, entre combien d'attitudes et d'inflexions ne dépend-il pas de la Papauté de choisir, aucun de ces choix n'étant indifférent à l'avenir des partis ou des nationalités, ni à l'équilibre de l'ensemble. En Autriche, Léon XIII et le cardinal Rampolla encouragent le

christianisme « social », à tendances anti-sémites, de Lueger, et tout récemment le cardinal Merry del Val, dans une lettre publique à l'archevêque de Vienne, en prend la défense contre certaines intrigues de Cour. En Istrie et en Dalmatie, Rome établit dans un grand nombre de paroisses l'usage de la langue paléo-slovène, apportant ainsi une sorte de concours liturgique à l'affermissement du sentiment national slave, aux prises avec l' « italianité ». Aujourd'hui, elle a son mot à dire dans la question des Ruthènes du rite « uniate », tiraillés, sur les confins de la Gallicie et de la Bukovine, par des propagandes rivales, qui tournent au conflit d'influences entre la Russie et l'Autriche-Hongrie, et dont le procès de Marmaros vient de révéler l'ardeur.

Serait-il bien étrange, après tout, qu'un Pape, renouant la tradition de Pie IX, remît la main à la question polonaise, qui intéresse trois Empires, ou à l'irlandaise, sujet de préoccupations si graves pour le Royaume-Uni? Et je n'évoque que pour mémoire l'action politique exercée par le Saint-Siège sur les catholiques de France, d'Allemagne, d'Espagne, de Belgique. Et je passe sur l'influence qu'il conserve, sur la clientèle dont il dispose, aux États-Unis, au Canada, et dans l'Amérique latine.

A présent, admettez — ce qui est, sinon vraisemblable, du moins possible — qu'un des Papes de l'avenir subisse l'ascendant de ses propres origines nationales au point de rapporter, plus ou moins, sans qu'il s'en rende bien compte peut-être, les multiples questions politico-religieuses qui surgissent dans le monde à l'intérêt italien. Supposez-le un instant l'admirateur, qui sait? le confident et l'ami d'un homme d'État dont l'Italie s'enorgueillisse. Imaginez un nouveau Léon XIII, celui-là patriote italien, contemporain d'un nouveau Cavour. De quels ressorts disposeraient ces deux hommes, et jusqu'où pourraient se faire sentir les effets de leur puissance conjuguée! — N'allons même pas si loin, et demandons-nous, avec les plus fidèles interprètes de la pensée actuelle du Vatican, si l'accroissement continu de la puissance matérielle et du prestige de l'État italien n'a pas pour effet spécifique, abstraction faite des combinaisons des hommes, de rendre plus délicate la situation du Saint-Siège devant la

catholicité? Un peu doctrinal et subtil, mais toujours pénétrant, M. Angelini, directeur de l'*Osservatore romano*, écrivait récemment ces lignes qui donnent à réfléchir :

En même temps que la force et le prestige d'un État, les défiances et les jalousies montent autour de lui, parmi les autres peuples, et il est à redouter que les progrès de la nation italienne n'entraînent, par nécessité logique, une diminution de liberté et d'autorité pour l'Église. Étroitement liée au sort d'un État puissant par l'emplacement territorial de son siège et par la nationalité de son chef suprême, une Église qui s'accommoderait, docile et résignée, à de pareilles conditions, en viendrait à partager toutes les défiances, tous les soupçons, toutes les antipathies éventuelles que pourrait rencontrer dans les compétitions internationales l'État arbitre de ses destinées.

Chacun de ses actes serait soupçonné de connivence et de solidarité avec les vues politiques de cet État et avec ses intérêts; ses ministres et ses représentants à l'étranger, par le seul fait de leur nationalité, seraient considérés comme autant d'émissaires et d'instruments de la politique nationaliste; chacun de leurs agissements serait soupçonné d'être une manœuvre politique. Le Souverain Pontife, lui-même, en sa qualité d'Italien, bien plus, de premier parmi les Italiens, cesserait d'être, aux yeux des gouvernements étrangers, le Père commun des fidèles, le pasteur suprême et le Maître universel de tous les croyants, pour se muer en un puissant facteur, en un précieux coefficient de l'influence et même de l'hégémonie que l'État, grâce à lui, pourrait aspirer à exercer parmi les nations.

Mais il nous faut entendre aussi ceux qui pensent que ces préoccupations sont chimériques, ou du moins fort prématurées. Sans doute ils sont d'avis que le terme entrevu du *dissidio* entre l'Église et l'État pourrait marquer le début d'une période, sous le rapport inverse, critique; mais précisément, ajoutent-ils, l'un et l'autre en sont assez convaincus pour prendre leurs précautions, dans leurs rapports réciproques et devant le monde. — « Ceux dont l'imagination, me disait M. Luzzatti, entrevoit déjà je ne sais quelle éventuelle connivence entre l'Église et l'État, peuvent être bien tranquilles. Nous avons trop fait l'épreuve des susceptibilités extérieures éveillées par notre *risorgimento*, pour nous attirer bénévolement, de tous les points de l'univers catholique, celles qui seraient la conséquence d'un rapprochement intime avec

le Vatican. Une « entente cordiale » de ce genre, d'ailleurs, se heurterait à la résistance de tous les partis de gauche en Italie ». Du côté du Saint-Siège, on connaît de reste et une haute personnalité énumérait devant moi les dangers d'une attitude qui passerait les limites de la prudence et de la dignité dans la détente. Aller au delà, me disait-on, serait réhabiliter la théorie et justifier la pratique de l'*Exclusive*. Ce serait peut-être aussi remettre en question, non pas, bien entendu, le fondement théologique de l'Infaillibilité, mais les postulats humains du dogme, qui se ramènent à concentrer sur le Pape — on dirait alors : *sur un Italien* — la plus haute somme d'autorité morale qui soit au monde [1]. Et même ne sent-on pas que l'ultime conséquence d'une réaction de l'opinion catholique pourrait être de chercher des garanties, auxquelles ni la doctrine ni la discipline de l'Église ne font obstacle, dans un Pape *non-italien*?

Tout compte fait, nous croyons que ces raisons prévaudront longtemps, sinon toujours, contre une diminution de l'autonomie de l'Église vis-à-vis de l'État italien, et réciproquement. Apaisée, la question romaine n'est pas près d'être transposée. Du reste, dans le domaine international, les résultats déjà assurés de l'évolution des catholiques d'Italie peuvent nous dispenser de nous attarder aux hypothétiques. En libérant les consciences d'une sorte de scrupule confessionnel, cette évolution a fait éclore, au sein du pays, un nouveau ferment de confiance, d'énergie, de susceptibilité aussi peut-être. En tous cas la presse et les orateurs catholiques — le dernier discours du comte Soderini sur la politique méditerranéenne de l'Angleterre en est une preuve — se montrent particulièrement jaloux du prestige national. De leur côté, même les cabinets à tendances anti-cléricales auront à tenir compte d'une disposition générale de l'opinion

1. Dans l'intimité de sa résidence de Djakovo, vingt-cinq ans après le Concile du Vatican, Mgr Strossmayer me confiait que son opposition à la définition de l'Infaillibilité procédait surtout de la crainte de voir l'élément italien absorber l'autorité dans l'Église. Compte tenu des besoins du temps présent, il estimait qu'il eût mieux valu instituer, autour du trône de Saint-Pierre, une sorte de représentation permanente des divers États, ou plutôt des *races*, qui s'inspirât du caractère international des grandes Congrégations.

qui envisage désormais le zèle des religieux italiens comme un levier d'influence en Orient. Il faut même savoir prendre note, fût-ce à regret, que la nouvelle accession des catholiques à la vie politique intérieure et extérieure de l'Italie s'accompagne de présages qu'on voudrait plus rassurants pour les intérêts français.

***

S'il est excessif en effet d'imputer aux catholiques italiens l'aversion de la France contemporaine, il faut avouer qu'ils se défient d'elle. Beaucoup vous diront sincèrement qu'ils redoutent pour leur pays la « contagion » — c'est leur mot — des lois et de l'esprit de gouvernement qui caractérisent le régime de la troisième République en matière religieuse. D'autres, par tactique, ne se feront pas faute d'exagérer cette crainte, pour immuniser plus sûrement leur clientèle contre les suggestions du radicalisme national. La langue de leurs polémiques s'est enrichie du terme *bloccardismo*, par lequel ils désignent les tendances avérées de la politique radicale française, et plus ou moins latentes chez leurs propres adversaires. — « *Et nunc erudimini*, semblent-ils dire, défiez-vous de la législation et des pratiques, imitées de la France, que les ennemis de la religion voudraient implanter en Italie. » C'est un procès moral aussi qu'ils intentent à la République, lui reprochant d'avoir encouragé l'anti-militarisme, le malthusianisme, le relâchement des liens familiaux. Sur la stagnation de notre natalité, ils ont l'amplification avertie et complaisante, et, malheureusement pour nous, les cinq cent mille naissances annuelles que le peuple italien comptent en excédent sur les décès justifient qu'ils prennent de l'orgueil à la comparaison.

Éprouvent-ils en revanche quelque penchant amical pour les catholiques français? — On dirait plutôt qu'ils ressentent à leur endroit une sorte de jalousie rétrospective, aiguisée par un sentiment actuel de rivalité. N'en soyons point trop surpris. N'est-il pas vrai que, sous les Pontificats antérieurs, les catholiques de France se sont inspirés sans discrétion du vieil adage que leur nation est la fille aînée de l'Église, et du concept qu'à Rome, la Ville des Papes, tous les fidèles sont chez eux —

excepté les Italiens, avait un peu l'air d'ajouter Louis Veuillot? — Relisez les articles, les livres, la correspondance du grand polémiste, qui a façonné chez nous le type populaire du catholique militant, et dont l'esprit revit, depuis deux générations, dans les phalanges des pèlerins, ses compatriotes : vous y trouverez réunis, ou plutôt inséparables, la conviction que, lorsqu'il est à Rome, il est « chez son Père », un sentiment épanoui de primogéniture, enfin un état d'indignation *sui generis* qui ne lui a permis de faire grâce d'aucune invective à l'unité italienne.

Sous Léon XIII, ce n'est plus tant la France catholique qui prend parti dans les affaires de la Papauté; c'est plutôt la Papauté qui prend intérêt aux affaires de la France. Et elle s'y intéresse avec une prédilection, une patience, une largeur de vues, qui frappent les Italiens plus que nous, par contraste, puisqu'enfin le même Pontife, dans le même moment où il tend la main à la République et à la démocratie, ne se relâche en rien de sa rigueur vis-à-vis de la Monarchie italienne. Son illustre secrétaire d'État mérite d'entrer dans l'histoire avec le titre d' « ami des Français », dont plusieurs furent les confidents intimes de sa politique. Mais il devait s'ensuivre que le Français, sortant de l'audience du cardinal Rampolla, une fois franchie la porte du Vatican, avait le sentiment de passer d'un pays dont il était un peu citoyen dans un pays étranger. Et ce sentiment profond d'exterritorialité, il le rapportait en France, et l'y propageait, avivant d'autant le parti-pris d'ignorer l'Italie nouvelle, qui caractérise malheureusement notre mentalité catholique nationale. Étonnez-vous dès lors que, de l'autre côté des Alpes, ceux qui sont aussi, et ne craignent pas de se dire enfants de l'Église, eussent l'impression, amère à leur amour-propre, d'être considérés par leurs coreligionnaires de France en frères doublement « cadets », je veux dire comme catholiques et comme Italiens.

A présent, voici que la question du protectorat des catholiques d'Orient risque d'alimenter les dissidences.

Notre protectorat reste entier, en ce sens que les divers titres juridiques sur lesquels il se fonde n'ont été, jusqu'ici, ni infirmés, ni même sérieusement contestés. Mais diverses causes en rendent l'exercice au jour le jour plus délicat. D'abord le coefficient de l'élément français s'abaisse de plus en plus au

sein des grandes Congrégations : conséquence des lois qui gênent le recrutement de ces Congrégations en France. Il y a là un phénomène qu'on peut comparer de loin à la stagnation de notre natalité, en ce sens que la famille religieuse, plus encore que la famille naturelle, par des raisons d'ailleurs différentes, a cessé de trouver chez nous des conditions favorables à son épanouissement. — Ensuite, lorsque des empiètements ou des abus se produisent, à l'encontre des intérêts de notre protectorat, si, par exemple, le représentant de l'Italie reçoit indûment, dans l'église du Saint-Sauveur à Jérusalem, des « honneurs liturgiques » qui ne sont réservés qu'au nôtre, nous ne pouvons porter plainte au Vatican, puisque nous n'y sommes plus représentés. — Enfin nos consuls ne sont-ils pas excusables d'hésiter quelquefois à montrer du zèle, lorsqu'ils voient notre gouvernement hésiter lui-même à persévérer dans les traditions en conflit avec le principe de la stricte neutralité religieuse?

Chez nos voisins, au contraire, ce principe, bien que Cavour l'ait imprimé avant nous sur la législation piémontaise, reçoit tous les *temperamenti* qu'au dedans et au dehors justifie l'intérêt pratique de la nation. Ils ne reconnaissent pas, sans doute, de personnalité juridique aux Congrégations; mais, en fait, ils les tolèrent, et s'abstiennent de chercher aux propriétaires apparents de nombreux et vastes couvents la querelle des « personnes interposées ». Il en résulte que les sources *italiennes* du recrutement religieux, loin de tarir, deviennent de plus en plus abondantes, et se déversent sur les missions d'Orient. Ensuite l'amélioration des rapports de fait entre le Saint-Siège et l'État a rendu aux réguliers italiens la liberté d'être des patriotes non pas sincères — ils le furent toujours — mais agissants. Et enfin, le gouvernement italien lui-même ne commence-t-il point à répudier la théorie négative que l'anticléricalisme ne saurait être un article d'exportation pour lui substituer la pratique de l'utilisation du levier catholique à des fins nationales? Le 16 octobre 1913, l'*Osservatore romano* pouvait annoncer qu'à la suite d'une entente avec M. di San Giuliano, l'ordre si populaire et si actif des Salésiens allait ouvrir à Adalia une école primaire et un Institut commercial. Le 22 avril précédent, l'officieuse *Tribuna* n'avait pas craint

d'écrire : « Une grande nation ne saurait se désintéresser impunément des affaires religieuses et de l'existence de l'Église. S'obstiner dans cette voie serait, à l'heure présente, une faute inqualifiable, particulièrement pour l'Italie. »

Il arrive donc aujourd'hui que, dans un grand nombre de missions d'Orient, où jadis prédominaient les éléments de nationalité française, la majorité relative a passé du côté des Italiens, et que dès lors ceux-ci, sans oser répudier ouvertement le protectorat français, — dont Léon XIII a confirmé le principe avec éclat, par la Circulaire *Aspera rerum conditio*, du 22 mai 1888, — cherchent des biais pour s'y soustraire. Au cours de récents débats dans la presse et à la Chambre françaises, il a été prétendu bien à tort que l'arrangement de 1905, conclu entre notre Ambassade à Rome et le gouvernement italien, avait aggravé, en lui donnant des effets juridiques, cette situation de fait. Il est inexact que cet arrangement ait prévu la substitution inconditionnelle du protectorat de l'Italie au nôtre, sur les missions dont la composition numérique révèle la prédominance de l'élément italien. Au contraire, l'accord de 1905 — qui n'a reçu, d'ailleurs, que des applications fort rares — prend soin de subordonner cette substitution à un examen contradictoire, et à une entente préalable, pour chaque espèce, entre les deux gouvernements. La France, au lieu donc de risquer d'être dessaisie, à la longue, par de simples constatations arithmétiques, se trouve désormais abritée, contre les exigences brutales de l'arithmétique, par une procédure amiable, où elle joue le rôle de libre partie. Et il était difficile, il y a dix ans, de réserver nos intérêts avec une prévoyance plus insigne, puisqu'enfin, depuis cette époque, les jeux combinés du déplacement numérique et de l'émulation nationale n'ont cessé d'ébranler l'organisme séculaire du protectorat français.

La situation actuelle paraît assez exactement dépeinte dans un article d'*Il Resto del Carlino*, du 10 janvier dernier, qui a fait le tour de la presse catholique française. Un correspondant du grand organe bolonais, M. Bevione, après avoir rappelé les compétitions chrétiennes autour des Lieux Saints « cet espace restreint chargé de plus d'histoire que le ciel de l'Acropole uni au firmament de Rome », expose :

Nos *nouvelles* maisons religieuses qui s'établissent en Orient tombent immédiatement, même comme entités, sous notre protectorat. De celà on ne discute plus. *La situation de fait domine la situation du droit.* La France ne cherche plus à obtenir, par exemple, que les Salésiens, qui viennent d'ouvrir une école à Adalia, arborent son drapeau.

Les corporations religieuses italiennes, fortement italiennes (sic) qui sont encore sous la protection française, ne tarderont pas à suivre la même voie...

Enfin, lentement, grâce à ce sens instinctif de conciliation, de mesure, d'équilibre, qui est enraciné dans tout cerveau italien, les rapports entre notre gouvernement et le Vatican se modifient et s'améliorent. Il s'opère, surtout dans les affaires d'ordre extérieur, un rapprochement tacite (d'exprès, il n'y en aura jamais) mais certain, entre les deux autorités. A un moment donné, si la Papauté croit que l'Italie puisse défendre — et elle le peut — les intérêts du catholicisme mieux que la France, et si le gouvernement italien juge utile d'assumer cette défense, tous les arguments français, et Charles Martel, et Charlemagne, et saint Louis, et François Ier ne pèseraient pas une once dans la balance, et le protectorat de Terre-Sainte passera, sans autre forme, à l'Italie...

L'auteur italien ne se préoccupe guère de voiler la théorie de la prédominance du fait sur la tradition et sur les traités; dans l'ordre des faits même, il est un peu pressé de dénoncer l'anachronisme du protectorat français. L'avertissement, pour nous, n'en est que plus salutaire.

*
* *

Résumons. Si, des divers phénomènes dont nous avons tâché de rendre compte ne se dégage pas la perspective d'une réconciliation officielle entre la Papauté et la nouvelle Italie, il paraît bien que leur conflit, un peu grâce à l'œuvre du temps, beaucoup sous la pression des circonstances et de l'opinion, a cessé de diviser le Royaume.

Au point de vue intérieur, il résultera de cet apaisement une collaboration publique et plus efficace des catholiques à la défense des intérêts conservateurs *lato sensu,* et sans doute une orientation parlementaire qui permettra plus fréquemment

la constitution, comme c'est le cas aujourd'hui, de ministères de droite.

Au point de vue extérieur, le gouvernement italien se sentira désormais fort de l'appui unanime du pays, et peut-être cet appui, à certaines heures, se changera-t-il en impulsion, surtout si les éléments catholiques fusionnent avec le nouveau parti *nationaliste*, dont nous esquisserons prochainement la physionomie et le programme.

En somme, il semble que nous assistions à l'ouverture d'une phase nouvelle — la « phase catholique » — du *risorgimento* commencé dans une atmosphère d'excommunication. L'événement, d'ailleurs, n'est pas pour surprendre ceux qui savent avec quelle patience et quelle sagesse la nation italienne a démêlé peu à peu l'écheveau, d'apparence inextricable, des difficultés contemporaines de son origine. Et nous nous réjouirions sans réserves pour elle, s'il n'y avait lieu de craindre, à certains symptômes, que ce changement l'éloigne davantage de la France.

Gardons-nous cependant d'exagérer la portée des événements dont nous sommes témoins. Gardons-nous aussi de croire que notre politique soit intéressée à réagir, en cherchant systématiquement des appuis du côté des « partis de gauche » en Italie. Après tout, les relations franco-italiennes ont laissé fort à désirer au temps de M. Crispi, qui eût fait pourtant en France un ministre accompli de Défense républicaine. Et, dans ce même temps-là, beaucoup de ses compatriotes — lui-même peut-être — loin de nous imputer de pervertir le sens religieux, moral et même social en Italie, nous accusaient de conspirer le rétablissement du Pouvoir temporel.

Ces souvenirs, rapprochés du présent, valent aux deux pays une belle leçon sur la mobilité des événements et la vanité des préjugés politiques. Puisse la leçon leur rappeler qu'ils se sont gratuitement prêté des intentions malveillantes et leur inspirer plus de mutuelle équité dans l'avenir.

CHARLES LOISEAU

MACBETH[1]

ACTE Ier

Tableaux I et II

1er TABLEAU

Sur la lande déserte.
Voiles de brume. Tonnerre et éclairs. Pluie.

SCÈNE I

LES TROIS SORCIÈRES

PREMIÈRE SORCIÈRE

Quand est-ce qu'on se revoit,
Dans pluie ou foudre, nous trois?

DEUXIÈME SORCIÈRE

Après le tohu-bohu,
Combat gagné ou perdu.

TROISIÈME SORCIÈRE

Au soleil couchant, veux-tu?

PREMIÈRE SORCIÈRE

Où?

1. La version nouvelle et inédite de *Macbeth*, par M. Jean Richepin, que la Comédie-Française donne en ce moment avec un éclatant succès, offre l'intérêt d'une œuvre originale, principalement dans les scènes en vers. Non seulement, en effet, le texte français est calqué sur celui de Shakespeare avec une fidélité supérieure à celle de toutes les précédentes traductions en prose, mais le traducteur a respecté le rythme même et jusqu'à l'allure prosodique des vers anglais.

DEUXIÈME SORCIÈRE

Sur la bruyère, ici.

TROISIÈME SORCIÈRE

Pour y voir Macbeth aussi.

(*Un miaulement de chat.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE

Oui, minet.

(*Un râle de crapaud.*)

DEUXIÈME SORCIÈRE

Qui m'appela?
Toi, Paddock?... Voilà! Voilà!

PREMIÈRE SORCIÈRE

Beau est laid.

DEUXIÈME SORCIÈRE

Laid est beau.

TROISIÈME SORCIÈRE

Les deux ne font qu'un.

TOUTES LES TROIS, *ensemble.*

Planons dans l'air sale et la brume et l'embrun.

(*Elles s'évanouissent dans l'air.*)

SCÈNE II

(*Pluie. Tonnerre et éclairs. Mouvement des voiles de brume, dégageant peu à peu l'horizon.*)

SCÈNE III

LES TROIS SORCIÈRES, *revenant.*

PREMIÈRE SORCIÈRE, *à la seconde.*

D'où viens-tu?

DEUXIÈME SORCIÈRE

De tuer les cochons.

TROISIÈME SORCIÈRE, *à la première.*

Et toi, sœur?...

PREMIÈRE SORCIÈRE

La femme d'un marin s'offrait une douceur,
Des châtaignes. Elle en avait tout plein sa poche
Et mâchait, et mâchait, et mâchait. Je m'approche.
« Donne-m'en! », que je lui demande. « Oh! rien qu'un peu! »
— Toi? Veux-tu te sauver, sorcière! Au diable! au feu! »

Qu'elle criait, la rogne à la croupe trop grasse.
Mais sois tranquille, va! Je ne lui fais pas grâce.
Son homme est parti pour Alep, comme patron
Du *Tigre*. J'irai, moi! Pas besoin d'aviron
Ni de voile! Au moyen d'un crible sur l'eau bleue!
J'irai, dans son navire, où, comme un rat sans queue,
Trouant jusqu'à ce que le trou soit à mon gré,
Je ferai, je ferai, je ferai, je ferai...

(*En imitant le mouvement d'une tarière.*)

DEUXIÈME SORCIÈRE

Je te promets un vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Oh! que de gentillesse!

TROISIÈME SORCIÈRE

Et moi, je t'en promets un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Non, non, laisse!
Je les ai tous. Au lieu de si bien me pourvoir,
Regardez donc plutôt ce que j'ai là.

DEUXIÈME SORCIÈRE

Fais voir.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Un pilote, au port même où l'attendait sa douce?
Fit naufrage... Et ce que j'ai là, c'est...

DEUXIÈME ET TROISIÈME SORCIÈRES

C'est?..

PREMIÈRE SORCIÈRE, *le montrant.*

Son pouce.

(*Roulements de tambours au lointain.*)

TROISIÈME SORCIÈRE

Le tambour! Le tambour!
Macbeth, voici ton jour.

LES TROIS SORCIÈRES, *ensemble.*

Les sœurs aux paroles de mystère,
Rôdeuses de la mer et la terre,
Ainsi tournent, tournent, tourneront,
La main dans la main, en rond, en rond,
Trois fois à la tienne!
Trois fois à la mienne!

Et trois fois encor, trois fois de plus,
Pour que les neuf tours soient révolus!
Chut! Fini! Les charmes sont conclus.
(*Elles demeurent immobiles, la bouche close par l'index.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MACBETH, BANQUO

MACBETH

Si laid ni si beau jour on n'a jamais vu.

BANQUO

Certe!
Tempête et gloire!... Tiens! Sur la lande déserte,
Quels sont ces êtres, si flétris, d'accoutrement
Si sauvage, qui n'ont point l'air assurément
D'habitants de la terre, et sont pourtant sur elle?
Êtes-vous des vivants? De la chair naturelle?
Quelque chose qu'on peut questionner, enfin?
Vous paraissez m'entendre, et ce n'est pas en vain
Que vous tenez ensemble avec des airs farouches
Ce doigt gercé sur la peau sèche de vos bouches.
On devrait vous penser femmes; mais le peut-on,
Quand on vous voit ces longs poils de barbe au menton?

MACBETH, *impérieusement*

Parlez, si vous pouvez! Qu'êtes-vous? Je vous somme
De me le dire. Moi, c'est Macbeth qu'on me nomme.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Salut, Macbeth! Salut, Glamis! Salut à toi!

DEUXIÈME SORCIÈRE

Salut, Macbeth! Salut, Cawdor! Salut à toi!

TROISIÈME SORCIÈRE

Salut, Macbeth! Salut à toi, qui seras roi!

BANQUO

Mon bon seigneur, d'où vient que votre chair frissonne?
Craindriez-vous ces mots où tant de gloire sonne?
(*Aux sorcières.*)
Enfin, voyons! Au nom, vous, de la vérité,
Êtes-vous cauchemar ou bien réalité?

Mon noble compagnon, votre salut l'honore
De hauts titres présents, et d'un plus haut encore
Pour l'avenir, si bien qu'il semble dans l'effroi
Et l'extase devant cet espoir d'être roi.
Pour moi, vous vous taisez. Si votre esprit regarde
Ce que le temps au fond de ses germes nous garde,
Et peut y distinguer les bons des mauvais grains.
Parlez donc à moi, qui n'implore ni ne crains,
Aux heures qui me sont prochaines ou lointaines,
Rien de vous, rien, pas plus vos faveurs que vos haines.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE

Moindre et plus grand que lui.

DEUXIÈME SORCIÈRE

Bien plus heureux demain, beaucoup moins aujourd'hui.

TROISIÈME SORCIÈRE

Être toi-même roi, jamais, point ne l'espère;
Mais nombreux sont les rois dont tu seras le père.

LES TROIS SORCIÈRES, *ensemble.*

Donc, salut à Macbeth et Banquo!

(*Elles esquissent le geste de s'en aller.*)

MACBETH

Non, restez!
Bavardes ne disant que des obscurités,
Parlez plus clair. Je veux en savoir davantage.
Par la mort de Sinel, mon père, en héritage
J'ai Glamis. Mais comment pourrais-je être Cawdor?
Le seigneur de ce nom, prospère, vit encor.
Quant à devenir roi, moi, quel motif d'y croire?
Et d'où la tenez-vous, donc, cette étrange histoire?
Et pourquoi, vous, avec ces choses de demain
Qui nous grisent, pourquoi nous barrer le chemin
Sur cette lande au ciel sinistre?... Assez vous taire!
Parlez, je vous l'ordonne.

(*Les Sorcières s'évanouissent dans l'air.*)

SCÈNE V

MACBETH. BANQUO

BANQUO

Ainsi que l'eau, la terre
A des bulles. Et c'en était, voilà! Plus rien!
Où cela s'en va-t-il?

MACBETH

Au vide aérien.
Ce qui semblait avoir un corps fond dans l'espace
Et s'y mêle ainsi qu'une haleine au vent qui passe...
Quel malheur de ne plus les voir encore ici?

BANQUO

L'avons-nous vu vraiment, cela?... Peut-être aussi
Que nous avions mangé de la racine étrange
Par quoi soudain, dit-on, la raison se dérange.

MACBETH, *pensif.*

Vos enfants seront rois!

BANQUO, *même jeu.*

Vous-même serez roi.

MACBETH

Et thane de Cawdor, hein? C'est bien ça, je croi,
Qu'elles ont dit?

BANQUO

A moins que nos têtes soient folles
Toutes les deux, c'est ça! Même air! Mêmes paroles!
Eh! qui va là?

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSSE, ANGUS

(*Rosse et Angus entrent à la voix de Banquo, qui les avait entendus venir.*)

ROSSE, *à Macbeth.*

Macbeth, le roi, par ses courriers,
Connaît tous les détails de tes succès guerriers
Et comment ta victoire assure sa puissance.

ANGUS

Il nous charge de te conduire en sa présence.

ROSSE

Et pour marque d'honneur, ici-même, au départ,
Je dois te saluer, en son nom, de sa part,
Thane de Cawdor.

BANQUO, *à part.*

Quoi? Il dit donc vrai, le diable?

MACBETH, *irrité.*

Cette plaisanterie est, messieurs, pitoyable.
Le thane de Cawdor, certes, n'est pas défunt.
Pourquoi m'habillez-vous de vêtements d'emprunt?

ROSSE

Il vit, c'est vrai; mais dans la honte; et, comme traître,
Privé du titre dont le roi vous fait seul maître.

MACBETH, *à part.*

Donc, thane de Glamis et thane de Cawdor!...
(*A voix haute.*)
Merci, messieurs!
(*A part de nouveau.*)
Un titre est à venir encor!
(*A Banquo qu'il attire à l'écart.*)
Celles qui m'ont nommé de ce nom les premières,
Cawdor, ont-elles donc pour vous moins de lumières;
Et si vous y croyez, ami, comme j'y crois,
N'avez-vous pas l'espoir que vos fils seront rois?

BANQUO

Prenons garde! Voilà d'étranges choses, certe!
Mais souvent, c'est pour mieux assurer notre perte
Que la ténèbre ainsi vous dit des vérités;
On vous amorce avec des riens; vous en tâtez,
Honnêtement, puis l'eau profonde vous charrie,
Les conséquences vous entraînent...
(*Laissant Macbeth à l'écart, absorbé, il rejoint Rosse et Angus, et va s'entretenir à voix basse avec eux.*)
Je vous prie,
Un mot, cousins!...

MACBETH, *à l'écart, réfléchissant.*

Ainsi, déjà deux vérités
Sont dites, comme deux prologues enchantés

Au grand drame ayant pour dénouement la couronne!
O voix surnaturelle, es-tu mauvaise ou bonne?
Mauvaise, tu ne peux l'être, puisque le roi
En me nommant Cawdor vient de me donner droit.
Bonne, donc? Mais, alors, pourquoi céder, infâme,
A la suggestion dont tu me remplis l'âme,
Et dont l'horrible image en me dictant ses vœux
Fait soudain sur ma peau se dresser mes cheveux,
Et, fou, battre mon cœur par monstrueuses sautes
Qui heurtent ma poitrine à me briser les côtes?
Ah! quand l'acte est présent, on a moins de terreur
Que par l'acte dont on imagine l'horreur!
Un fantôme de meurtre est là, dans ma pensée,
Et toute ma nature en est bouleversée,
Et, pour moi, rien n'est plus, sauf cela, qui n'est point.

BANQUO, *à Rosse et Angus.*

Comme il est absorbé! Regardez à quel point!

MACBETH, *toujours à l'écart.*

Bah! si le hasard veut ici le diadème,
(*En se touchant le front.*)
Le hasard saura bien m'en couronner lui-même
Et sans un mouvement de moi pour m'en saisir.

BANQUO, *revenu à Macbeth.*

Digne Macbeth, nous attendons votre loisir.

MACBETH, *se reprenant.*

Pardon, messieurs!... J'étais dans des choses anciennes,
Des souvenirs... Chers bons seigneurs, toutes vos peines
Sont dans un livre dont je tournerai souvent
Les feuilles... Allons vers le roi.
(*Bas à Banquo.*)
Vous, en rêvant
Aux choses qui nous sont tout à l'heure advenues,
Réfléchissez; et quand, de nous deux mieux connues,
Nous en verrons, plus tard, et le contre et le pour,
Nous en reparlerons librement quelque jour
A cœur ouvert.

BANQUO

Fort bien.

MACBETH

Jusque-là, vigilance!
(*A Rosse et Angus.*)
Venez, Messieurs!
(*Bas à Banquo.*)
Et, pour tout le monde, silence!
(*Ils s'en vont.*)

Rideau. Changement à vue.

2e TABLEAU

Devant le château de Macbeth.

SCÈNE I

LADY MACBETH, *seule.*

(*Elle sort du château par la poterne de gauche et vient en lisant la lettre de Macbeth.*)

LADY MACBETH

« Elles me rencontrèrent le jour de la victoire; et j'ai appris par le plus parfait témoignage qu'elles ont en elles plus que du savoir humain. Comme je brûlais du désir de les questionner plus à fond, elles se sont elles-mêmes changées en air dans lequel elles s'évanouirent. Pendant que je restais immobile, dans l'extase de cela, vinrent des messagers du roi qui me saluèrent thane de Cawdor, titre par lequel auparavant les fatidiques sœurs venaient de me saluer, en m'ajournant au temps futur avec ces mots : « Salut à toi, qui seras roi! » Ceci, j'ai cru bon de te le mander, ma très chère compagne de grandeur, pour que tu ne risques pas de perdre ta part de joie en ignorant quelle grandeur t'est promise. Couche cela dans ton cœur, et adieu. »

Tu es Glamis, Cawdor, et tout va suivre ainsi.
Ce qu'on t'a dit de plus, tu dois l'avoir aussi.
Mais je crains que ton cœur contre toi ne se dresse.
Il est trop plein du lait de l'humaine tendresse.
Il te détournera de couper au plus bref.
Tu voudrais être grand; mais, pour devenir chef,

Ayant l'ambition, l'amour du mal te manque.
Tu voudrais, joueur faux, faire sauter la banque
Comme en trichant, mais sans l'audace de tricher.
La chose qu'il te faut te dit : « Viens me chercher! »
Et, quelque fort que soit le désir qui t'y porte,
Ta terreur de la prendre est encore plus forte.
Oh! viens vite ici, viens, pour que je verse, moi,
Mon courage dans ton oreille, avec ma foi,
Et pour qu'au cercle d'or dont le ciel t'environne
Je force enfin ton front à ceindre la couronne.

SCÈNE II

LADY MACBETH, SEYTON

(*Entre Seyton, en messager.*)

LADY MACBETH

Quoi de nouveau?

SEYTON

Le roi descend ici ce soir.

LADY MACBETH

Tu es fou?.. Rien n'est prêt, rien, pour le recevoir;
Et ton maître et le mien, Macbeth, qui fait partie
De sa suite, m'en eût tout d'abord avertie...

SEYTON

C'est pourtant vrai, ne vous déplaise. Il arrive, oui.
Votre époux... Le courrier, qui courait devant lui
Pour vous le dire, vient de tomber, hors d'haleine.

LADY MACBETH

Soigne-le bien. Ce qu'il m'apprend en vaut la peine.
(*Sort Seyton.*)

SCÈNE III

LADY MACBETH, *seule.*

LADY MACBETH

Ah! Ah! la destinée est avec nous, je vois!
Car lui-même il s'enroue et s'essouffle, sans voix,
Le corbeau dont le cri devait croasser l'heure
Ouvrant au roi Duncan ma fatale demeure.

Venez donc, vous, esprits de mort! Mon sexe ôté,
Soûlez-moi de la plus féroce cruauté!
Emplissez-m'en, depuis les orteils jusqu'au crâne!
Faites mon sang épais! Qu'il bouche et qu'il condamne
Toute entrée au remords ébranlant mes desseins!
Non pas de lait, mais bien de fiel, gonflez mes seins!
Toi, nuit noire, mets tes crêpes les plus funèbres,
Et que tout soit couvert d'infernales ténèbres,
Afin que mon poignard aigu ne puisse voir
Les trous qu'il fait, afin que, soulevant le noir
Des couvertures sous lesquelles il me guette,
Le ciel ne vienne pas me crier : « Halte! Arrête! »

SCÈNE IV

LADY MACBETH, MACBETH

(*Entre Macbeth.*)

LADY MACBETH

Salut, mon grand Glamis, mon glorieux Cawdor,
Et, bien au-dessus d'eux demain, plus grand encor!
Combien ta lettre à la nature bienfaisante
A transporté mon cœur loin de l'heure présente
Qui ne sait rien, tandis que désormais j'entends
Tout le futur dans ce plus petit des instants!

MACBETH

Mon cher amour. Duncan ce soir ici repose.

LADY MACBETH

Et quand part-il?

MACBETH

Demain, à ce qu'il se propose

LADY MACBETH

Oh! jamais le soleil ne verra ce demain!
(*Macbeth tressaillant, pâlit.*)
Votre face est un livre où tout regard humain
Pourrait lire, et, vraiment, lire d'étranges choses.
N'ayez pas, pour tromper les gens, ces airs moroses!
Faites comme ils font tous, portez le bon accueil
Sur votre langue, dans votre main, dans votre œil!

Ressemblez à la fleur innocente et sans tache,
Et soyez le serpent qui sous elle, se cache!
Celui qui vient doit nous trouver charmants pour lui.
Quant à la grande affaire, ici, de cette nuit,
Par qui nous aurons tout, pouvoir, gloire et richesse,
Fiez-vous-en, pour la conduire, à ma sagesse.

MACBETH

Nous en reparlerons.

LADY MACBETH

Ayez l'air sans émoi,
Rien de plus! Tout le reste est ma besogne à moi.

(*Fanfare de trompettes, puis marche de bag-pipes venant de la campagne à gauche. — En les entendant, Macbeth et lady Macbeth rentrent vivement par la poterne dans le château.*)

JEAN RICHEPIN

LA CONFÉRENCE
DE L'AMIRAL BREUSING
A BÂLE

A la fin du mois dernier un journal du matin rendait compte d'une conférence faite à la colonie allemande de Bâle[1], par M. l'amiral Breusing, sur la flotte allemande.

S'il ne s'était agi, dans cet entretien, que d'énumérer les unités de combat dont dispose et dont disposera bientôt — car les constructions s'accélèrent et se multiplient — le puissant Empire qui prétend à l'hégémonie européenne, notre curiosité de marins français eût été médiocrement piquée. Nous sommes assez bien renseignés déjà sur ce sujet. Mais l'honorable officier général s'est élevé à des considérations beaucoup plus intéressantes en exposant les méthodes de guerre et la tactique de combat que la marine allemande se propose de mettre en jeu contre la marine anglaise. Or c'est, me semble-t-il, la première fois qu'une bouche autorisée s'exprime, sur ce sujet délicat, avec une telle liberté. Hâtons-nous donc d'en profiter et bien que, sans nul doute, ce soient deux choses fort différentes qu'une conférence faite devant des profanes et que les véritables plans de l'État major de la Marine impériale, tenons pour certain que les idées et opinions qui ont été émises à

1. Il y a de cinquante à soixante mille Allemands, soit à Bâle-ville, soit à Bâle-campagne.

Bâle sont bien la base essentielle sur laquelle s'échafaudent les théories favorites des marins allemands quand ils discutent le rôle qu'ils seraient appelés à jouer en cas de conflit avec l'Angleterre.

***

Parlons d'abord de la méthode générale de guerre : c'est la *défensive-offensive*, excellente méthode en effet pour qui n'a pas la supériorité du nombre. M. l'amiral Breusing la définit à peu près dans ces termes :

« Nous les attendrons, dit-il, à proximité de nos côtes, dans la situation la plus favorable. Nos torpilleurs et nos sous-marins, exercés de longue date aux attaques de nuit, ne peuvent manquer de causer des ravages énormes à la flotte anglaise. Il faudra qu'elle se ravitaille en munitions, tandis que nous aurons les nôtres sous la main. Ainsi, peu à peu, le moment arrivera où un certain nombre de vaisseaux ennemis étant détruits, d'autres distraits pour protéger le commerce anglais, nos flottes seront sensiblement égales... »

La configuration géographique et les particularités hydrographiques du « Deutschebucht » — le grand golfe méridional de la mer du Nord où se déversent les estuaires Allemands — se prêtent en effet à la défensive active d'une force navale importante qui appuie sa gauche à l'île fortifiée de Borkum (aux bouches de l'Ems), sa droite au promontoire de Blaavand's-Huk du Jutland, ou plutôt à l'île de Sylt, pourvue d'un bon port de refuge pour les bâtiments moyens; qui couvre le centre de cette ligne de défense par l'îlot-citadelle d'Helgoland[1]; qui peut enfin se retirer, si elle est pressée par des forces supérieures, soit dans l'Elbe, soit dans la Jade, soit dans l'Ems, en conservant l'avantage de s'y ravitailler, de

1. Cette citadelle n'est d'ailleurs pas inexpugnable. On a montré ici-même (*Revue de Paris* du 15 août 1913, *Le Siège d'Helgoland par les Anglais*), que l'îlot résisterait difficilement à une attaque régulière, organisée à loisir. Mais tant que ce genre d'attaque ne pourra se produire, cette belle position militaire restera le solide appui, le précieux pivot de manœuvre de la flotte allemande.

se réparer, de recevoir même des renforts de la Baltique par le canal maritime, qui débouche justement dans l'Elbe.

Tout cela est fort bien et il semble qu'il n'y ait rien à reprendre à la satisfaction des marins Allemands. Une réserve cependant : A quelque moment que ce soit, au prime début de la guerre ou au cours des opérations, quand l'occasion se présentera favorable, une attaque brusquée, inopinée, de la flotte anglaise, supérieure en nombre, peut contraindre l'allemande à une action décisive ; et si cet engagement tourne mal, si le défenseur est acculé à une retraite précipitée, les avantages de ses bancs de sable et de ses passes étroites, enchevêtrées, de ses mines savamment disposées peuvent se tourner contre lui parce que ses grandes unités de combat seront dans la nécessité de ralentir leur marche pour défiler une par une et se mettre à l'abri des fortifications de côte, parce que, donc, l'adversaire jusque-là distancé rejoindra l'arrière-garde, mordra sur le gros, qui sait? rentrera peut-être dans les passes en soudant son avant-garde à la dernière division de la flotte vaincue.

Tous les militaires le savent : une armée battue qui se retire, en présence de l'ennemi, sur des défilés, se trouve en fort mauvaise posture.

Mais je viens de parler de la supériorité de la flotte anglaise et, comme conséquence de cette supériorité, de son succès dans la rencontre décisive. Or rien de cela n'est admis par M. l'amiral Breusing. Sans doute, tout au début de la guerre, la flotte anglaise aura plus de cuirassés que la flotte allemande. Mais cet avantage durera peu ; les torpilleurs et les sous-marins sortis des estuaires de la Frise ou de leur port-abri d'Helgoland y mettront bon ordre. Bientôt les deux forces navales en présence compteront le même nombre d'unités.

Il y a, dans ces assertions gratuites, un optimisme dont l'exagération ne peut avoir sa raison d'être que dans une conférence de propagande — car c'est la Ligue maritime allemande qui a envoyé M. l'amiral Breusing porter à Bâle la bonne parole. Remettons les choses au point.

Les Anglais auront dans la mer du Nord, presque immédiatement après la déclaration de guerre, trente-huit cuirassés

environ[1], vingt croiseurs cuirassés[2], une soixantaine de « destroyers » (grands torpilleurs de haute mer), des escadrilles de mouilleurs et de dragueurs de mines, une trentaine de sous-marins, sans parler des croiseurs protégés, anciens ou modernes, ravitailleurs et conducteurs de flottilles, organes de liaison, éclaireurs d'escadre; sans parler non plus des simples torpilleurs, engins démodés, ni des cuirassés de plus de vingt ans, ni des grands croiseurs comme le *Powerful*, autrefois l'orgueil de la Marine anglaise...

Les Allemands, de leur côté, mettront en ligne vingt-quatre cuirassés, six croiseurs cuirassés[3], à peu près autant de « destroyers » que les Anglais, trois bons mouilleurs de mines, une escadrille de torpilleurs-dragueurs, vingt-six sous-marins, des éclaireurs, etc, etc... Mais encore faut-il admettre, pour établir cet « ordre de bataille » de la flotte allemande dans la mer du Nord, que l'État-major de Berlin n'ait aucune préoccupation au sujet de la Baltique et qu'il soit donc assuré de la neutralité Russe; et voilà, certes, une hypothèse très aventurée!

Quoiqu'il en soit, on doit convenir qu'avant que la mise en jeu des torpilleurs et sous-marins allemands ait rétabli l'équilibre des forces, en ce qui touche seulement les grandes unités de combat, cuirassés et croiseurs-cuirassés, il se passera du temps. Détruire, d'entrée de jeu, une douzaine de cuirassés et autant de croiseurs, croyez-vous cela si facile?

Pensez-vous qu'ils ne sachent point se garder[4], qu'ils se hasardent sans précautions tout près de vos côtes, que la vigilance de la multitude de bâtiments légers qui les accompagnent restent toujours en défaut, que vos torpilleurs et vos sous-marins ne connaissent jamais aucun obstacle, qu'ils n'aient rien à redouter ni des hommes, ni des éléments?...

1. Dont vingt-cinq toujours prêts à marcher à la première heure; ce sont les plus récents et on y compte dix-sept ou dix-huit « Dreadnoughts ».

2. Dont quatre croiseurs de combats « ou croiseurs Dreadnoughts », qui qui peuvent s'aligner avec les cuirassés d'escadre.

3. Dont quatre « croiseurs de combat », les *Moltke*, *Von-der-Tann Gœben* et *Seydlitz*; deux autres sont en achèvement à flot et deux encore en construction.

4. Les unités de combat anglaises sont pourvues de doubles filets pare-torpilles, système Bullivant.

Mais j'accorde qu'il en soit ainsi et que la confiance que M. l'amiral Breusing met dans l'efficacité des petits bâtiments soit parfaitement justifiée. Je demande alors pourquoi les « destroyers », torpilleurs et sous-marins anglais n'exerceraient pas, au début des opérations, sur la flotte allemande, les mêmes ravages que leurs similaires allemands sur la flotte anglaise. Serait-ce qu'ils ne sont pas « exercés de longue date aux attaques de nuit[1]?... » Comment imaginer pareille insouciance et quelle singulière idée a-t-on, en Allemagne, de l'entraînement de la Marine rivale? Je crois, pour ma part, qu'à tout le moins les flottilles se valent, des deux côtés, et que si, dès le début des hostilités, « il y a de la casse » — qu'on me pardonne la familiarité de l'expression — dans la Medway, l'Humber, la Tyne ou le Firth of Forth, il y en aura bien autant dans l'Elbe, la Jade ou l'Ems.

« Il faudra, ajoute l'éminent conférencier, que la flotte anglaise se ravitaille en munitions, tandis que nous aurons les nôtres sous la main ».

M. l'amiral Breusing a voulu dire sans doute — il a même dit, très probablement — que la flotte Anglaise serait obligée, pour tenir son blocus, de se ravitailler à la mer, ce qui n'est pas toujours aisé, ou d'envoyer des détachements se réapprovisionner, les uns après les autres, dans les ports anglais, ce qui l'affaiblirait.

Il est vrai; et ceci revient à constater ce fait évident que les escadres britanniques seront presque toujours plus éloignées de leurs bases d'opérations que ne le seront les escadres allemandes. N'exagérons rien, toutefois. Du « nœud stratégique » de la mer du Nord, centre du déploiement des forces navales anglaises, point que l'on peut placer par 55° de latitude Nord et 2° de longitude Est, environ, au nouveau port de guerre du Firth of Forth, Rosyth[2], il n'y a que 275 milles, au plus.

1. Pour les *attaques de nuit*, il est à croire qu'il ne s'agit guère que des torpilleurs. Cependant les sous-marins ne sont pas incapables d'en éxécuter aussi, avec des périscopes spéciaux.

2. Cet arsenal, actuellement en état de rendre des services en temps de guerre, a été expressément créé, il y a une douzaine d'années en vue des opérations contre la marine allemande. Cette décision de l'amirauté anglaise a marqué nettement le changement d'orientation de la flotte britannique, du sud à l'est.

C'est un trajet de dix-sept ou dix-huit heures pour un bâtiment de marche moyenne. Le ravitaillement pouvant s'effectuer en quelques heures, l'absence du cuirassé ou de la division ainsi détachés ne durerait pas plus d'une quarantaine d'heures. Ce serait beaucoup moins encore si ces bâtiments allaient à l'embouchure de l'Humber (Kingston upon Hull et Grimsby), qui reste à 170 milles seulement du point considéré. Et l'on ne voit pas ce qui pourrait empêcher l'amirauté d'adopter cette solution, si elle le jugeait à propos.

D'ailleurs si les ravitaillements à la mer sont délicats, il s'en faut qu'ils soient impossibles. On en a déjà fait, on en fera encore. Il y a des bâtiments et des appareils exprès pour cela. Et enfin la mer du Nord n'est point toujours si mauvaise, surtout dans sa partie sud, le « Deutsche bucht ». Du moins ne connaît-elle guère les longues et constantes houles de l'Atlantique, qui, même par calme, font rouler les plus lourds vaisseaux. Le fort clapotis qu'on y trouve quelquefois s'atténue, suivant les brises régnantes, quand on se rapproche soit de la côte cimbrique, soit de la côte anglaise.

*
* *

M. l'amiral Breusing compte sur une autre circonstance encore pour égaliser les forces des deux partis : « D'autres bâtiments ennemis, dit-il, seront distraits pour protéger le commerce anglais. »

Ceci est intéressant et d'ailleurs juste. Intéressant, par ce que l'on n'envisageait guère, jusqu'ici, cette physionomie spéciale de la lutte maritime anglo-germaine. Il semblait que les Allemands dussent s'estimer déjà fort heureux s'ils réussissaient à préserver leurs côtes, à tenir à peu près libres leurs estuaires, enfin à conserver, vaille que vaille, la possibilité de faire franchir la ligne de blocus anglaise par leurs grands paquebots rapides. Mais depuis quelque temps, en effet, nos voisins de l'Est portent leurs vues, de ce côté, beaucoup plus loin. Là encore ils entendent pratiquer l'offensive, convaincus non seulement que, pour défendre son commerce sur mer il est fort bon de menacer celui de l'adversaire, mais aussi que

c'est un excellent moyen — et un moyen dont l'efficacité augmente tous les jours — de réduire la Grande-Bretagne à merci que de lui couper les vivres et d'intercepter les matières premières indispensables à son industrie.

Il y a quelque quinze ou vingt ans, au plus aigu de la mésentente entre l'Angleterre et nous, cette dernière opinion avait fort séduit un bon nombre de marins français qui demandèrent que nos programmes de constructions navales s'inspirassent de l'intérêt capital qu'ils attribuaient à l'organisation de la « guerre commerciale ». Le mot déplut et jeta de la défaveur sur l'idée. Pour comble de disgrâce, la politique se mêla de l'affaire : le croiseur devint révolutionnaire, alors que le cuirassé restait conservateur et bien pensant. C'est ce dernier qui l'emporta, après une lutte qui a duré des années, au grand dam de notre puissance navale. Entre temps, par bonheur, nous étions passés de la mésintelligence avec l'Angleterre à l'entente cordiale, de sorte que nous n'aurions pas trop à regretter l'arrêt brusque qui s'est produit dans la construction de nos croiseurs cuirassés si nous avions la certitude que, marchant avec nous dans une guerre contre l'Allemagne, la Grande-Bretagne ferait, avec les siens, le nécessaire pour protéger son commerce et le nôtre, en même temps que pour détruire celui de l'adversaire commun et intercepter ses arrivages. Mais cette certitude, nous ne l'avons pas. Il faut même ajouter que l'Amirauté anglaise, qui semblait pourtant très satisfaite de ses « croiseurs de combat » du type « Dreadnought », incline aujourd'hui à donner la préférence à des bâtiments moins énormes, partant moins coûteux, mais qui, au large, isolés, tiendraient difficilement devant un *Seydlitz* ou un *Lützow*[1].

Tant y a que l'Allemagne qui, elle, au contraire, va doubler sa production de grands croiseurs cuirassés rapides, est parfaitement en droit d'espérer qu'elle donnera de grands embarras

1. Le *Lützow*, lancé à Dansig il y a six mois environ aura un armement qui le rapprochera des cuirassés d'escadre : 8 canons de 305 millimètres. A la maîtresse partie, sa cuirasse atteint 30 centimètres, ce qui est beaucoup pour un croiseur rapide, si l'on songe au « pourcentage » du poids total qu'exige le développement d'une puissance motrice de 110 000 chevaux au moins. — Du même type, le *Derfflinger*.

à l'Angleterre en agissant avec vigueur et persévérance sur les lignes de communications de celle-ci. Ne parlons pas des nôtres, qui ont cependant leur importance, car pour peu que la guerre dure — et bien aventureux sont ceux qui jurent qu'elle sera courte ! — nous aurons grand besoin, nous aussi, de nous ravitailler, de nous réapprovisionner au dehors, par les voies de mer.

Ceci dit, il n'en est pas moins vrai que, *dans l'état actuel des choses*, la flotte anglaise serait en état de défendre efficacement les convois de paquebots venant d'Amérique, d'Australie ou des Indes, sans compromettre la nécessaire rigueur du blocus du golfe allemand de la mer du Nord. Si, pour battre l'Atlantique Nord, l'amirauté de Berlin détachait du gros de sa force navale les quatre croiseurs « Dreadnought » dont elle peut disposer en vue de cet objet[1], celle de Londres n'aurait qu'un radiotélégramme à envoyer pour mettre à la poursuite de l'entreprenant adversaire sa première escadre de croiseurs de combat[2], à laquelle se joindrait une seconde[3], suffisamment puissante encore, s'il était nécessaire.

Et les Anglais auraient toujours le considérable avantage de la multiplicité des points d'appui, des « victualling yards » dans cet Atlantique Nord, où ils possèdent — outre les ports anglais eux-mêmes — Gibraltar, les Bermudes, La Jamaïque, Halifax, etc..., tandis que les Allemands n'y ont rien.

Il n'apparaît donc pas clairement que la nécessité de la protection du commerce maritime anglais puisse avoir pour résultat immédiat de contribuer à rétablir, au profit des Allemands, l'équilibre des forces en présence dans la mer du Nord.

D'aucuns affirment, à la vérité que beaucoup de paquebots germains ont des canons légers au fond de leur cale, avec les munitions nécessaires et des armes portatives. Aussitôt avertis de la déclaration de guerre — ils le seront par la T. S. F., ayant à peu près tous les appareils récepteurs et émetteurs — munis, du reste, à l'avance d'une déclaration régulière de réquisition pour le service de l'État allemand, ces navires cour-

1. *Von-der-Tann*, *Gœben*, *Moltke*, *Seydlitz*.

2. Cette escadre, toujours prête, se compose des *Lion*, *Princess-Royal*, *Queen-Mary* et *New-Zealand* (bientôt le *Tiger*, beaucoup plus puissant).

3. Croiseurs cuirassés de 14 à 15 000 tonnes, types *Defence* et *Cochrane*.

raient sus aux cargoboats anglais, démunis de tout moyen de défense.

Il se peut; et encore que le nombre des paquebots ainsi disposés[1] dût être forcément restreint, il est clair qu'au premier moment les pertes subies par le commerce britannique seraient assez sensibles. La riposte, toutefois, ne tarderait pas et, pour nettoyer l'Atlantique, dans ce cas spécial, il suffirait à l'amirauté anglaise d'y jeter ses croiseurs protégés, ainsi que ses croiseurs auxiliaires, les grands coureurs des lignes de New York et du Canada, toujours armés et approvisionnés

*
* *

Mais enfin, M. l'amiral Breusing veut que, par les moyens qu'il a indiqués, ce précieux équilibre des forces navales se produise à bref délai. Concédons-le et passons, avec le conférencier, du terrain des méthodes de guerre à celui des méthodes de combat.

« A partir du moment où les deux flottes seront sensiblement égales, l'avantage est pour nous, affirme l'honorable officier général. Nos vaisseaux possèdent six tubes lance-torpilles, au lieu de quatre qu'ont les Anglais[3]. Nos canons sont en parfait état après deux cents coups; les leurs perdent toute précision après soixante. De plus, les deux escadres arrivant en sens contraire, l'avantage sera d'abord à la flotte la plus apte au combat à longue distance. Or nos canonniers, constamment exercés, obtiennent des résultats merveilleux à 10 000 mètres. Il n'en est pas de même des Anglais. Nous leurs ferons d'énormes dommages pendant qu'ils se formeront pour le combat à courte distance, le seul qu'ils pratiquent... »

1. Il ne s'agit pas ici des croiseurs auxiliaires d'ores et déjà *déclarés* et qui figurent dans l'ordre de bataille de la flotte allemande; ces bâtiments sont au nombre de sept (25 000 à 50 000 tonnes; 20 à 23 nœuds; compagnies Nord Deutscher Lloyd et Hambourg Amerika Linie).

2. *Lusitania* et *Mauretania*, par exemple, de la Cunard line (33 000 tonneaux, 25 nœuds).

3. Les derniers cuirassés anglais ont cinq tubes lance-torpilles; l'infériorité signalée s'atténue déjà beaucoup.

Qu'un amiral Allemand mette en tête des avantages qu'il accorde aux cuirassés de sa nation celui d'avoir six tubes lance-torpilles, au lieu de quatre, voilà qui surprendra peut-être un peu nos collègues de France et sans doute aussi ceux d'Angleterre, car, des deux côtés du détroit, l'unité de combat moderne n'est guère considérée que comme un véhicule de canons de gros calibre, ou du moins ce n'est qu'à la lutte d'artillerie que l'on attache de l'importance. Depuis quelque temps, toutefois, on se laisse impressionner par les indéniables progrès de la torpille automobile et l'on admet à la rigueur qu'elle puisse jouer un rôle dans le combat, mais seulement quand la distance entre les deux armées sera réduite à cinq ou six mille mètres et à condition de tirer, non pas sur un bâtiment déterminé, sur un groupe au contraire, un groupe assez étendu pour que la torpille ait des chances suffisantes de l'atteindre en dépit d'une certaine déviation de trajectoire, assez compact, en même temps, pour que l'engin ne risque pas trop de passer dans un intervalle entre bâtiments; bref, à condition de « tirer dans le tas », si le tas est assez gros.

Les Allemands pensent-ils pouvoir utiliser leurs *Schwartzkopf* au-delà de 6 000 mètres et passent-ils outre à la condition dont je viens de parler? C'est une question. En attendant qu'on la puisse résoudre je me borne à noter l'intérêt qu'un de leurs chefs attribue à la mise en jeu d'une arme qui semblait, il y a peu de temps encore, tombée en discrédit, au moins pour les bâtiments de ligne.

Arrivons au canon. On sait que le canon Krupp[1] est le parangon des canons. Sa supériorité est, pour tout bon Allemand, un article de foi. Au reste les marins français prônent leur artillerie — poudres à part, bien entendu, et cette réserve ne s'applique d'ailleurs qu'aux poudres anciennes — les marins anglais admirent la leur, comme les Italiens, les Américains, les Russes, etc... Et les choses sont fort bien ainsi. Mais la sévérité de M. l'amiral Breusing pour le canon anglais est-elle justifiée? Là est le point important.

1. En Allemagne il n'y a pas, pour la marine plus que pour l'armée, d'usine d'État pour l'artillerie. Mais on sait aussi quelles sont les étroites attaches de l'immense établissement d'Essen avec les deux ministères militaires.

S'il faut tout dire, la faiblesse de la *durée* d'une pièce de marine anglaise de gros calibre était, il y a quelque temps, parfaitement connue de tous les marins, des marins anglais comme des autres. Ces derniers se résignaient à subir un inconvénient sérieux, dû à la haute température de combustion de la *cordite* — poudre à la nitroglycérine — en compensation des qualités balistiques que l'emploi de cette substance explosive donnait à leur artillerie. On en était quitte pour retuber les canons quand l'usure de l'âme était poussée jusqu'à l'arasement des rayures ; et cette dépense supplémentaire ne paraissait pas trop lourde à une Marine si riche.

Est-ce vers le 60e coup[1] qu'apparaissait la nécessité du retubage? Peut-être... En tout cas il ne faut pas croire que l'on attendît le dernier moment, c'est-à-dire la constatation d'écarts considérables, pour retuber les pièces avariées ; celles-ci étaient envoyées à Woolwich et remplacées à bord par des canons neufs ou restaurés dès que des doutes se manifestaient sur la justesse ; de sorte que l'efficacité de l'armement des vaisseaux anglais n'était pas réellement compromise.

Mais tout cela, c'est le passé. Aujourd'hui, si je suis bien renseigné, les critiques adressées à l'artillerie anglaise ne sont plus justifiées. Les nouvelles cordites ont une température de combustion sensiblement moins élevée que les anciennes[2] ; et l'usure des tubes des canons de gros calibre est, par conséquent, beaucoup moins rapide.

Qu'on ne s'imagine pas, au reste, qu'un canon de gros

1. Il est bien entendu qu'il s'agit de coups tirés à charge complète, à charge de combat. Quand on tire à charge réduite — tirs d'exercice, par exemple — l'usure est bien moins rapide, presque insignifiante.

2. Voici des renseignements assez précis sur cette intéressante question : l'ancienne cordite avait la composition suivante :

Nitrocellulose	37	p. 100.
Nitroglycérine	58	—
Vaseline	5	—

Dans la nouvelle cordite, la proportion de nitroglycérine tombe à 30 p. 100, à 25 p. 100 même pour quelquestypes de poudres spéciales. La température de combustion s'abaisse alors de 300 à 400° environ.

Quant aux poudres allemandes, il semble qu'il y en ait deux types, toujours à la nitrocellulose, mais avec ou sans addition de nitroglycérine. La confection en est *très soignée* et la disposition des brins en forme de tubes (poudres macaroni) semble très favorable à la régularité de la combustion, autant qu'à la conservation.

calibre auquel il ne resterait, par exemple, que trente ou quarante coups à tirer avant d'arriver au point où l'on admet que le retubage est utile, ne fût pas en état de faire bonne figure au combat. Outre que les écarts vraiment sensibles ne s'accusent qu'aux grandes distances[1] et que celles-ci — nous allons le voir tout à l'heure — ne sauraient être maintenues longtemps, dans les engagements d'escadre, il faut se persuader qu'il n'y aura guère de grande bataille navale où une bouche à feu de 305 ou 340 millimètres puisse tirer plus de quarante coups. C'est même là un maximum très élevé.

Ce que l'on peut dire, en définitive, c'est que si un conflit anglo-allemand devait avoir une longue durée et comporter plusieurs batailles navales rangées; si, d'autre part, l'amélioration des poudres anglaises ne s'était pas produite; si, enfin, au cours de la guerre et comme conséquence de la diminution bien constatée des facultés balistiques de certains canons, l'amirauté britannique se trouvait absolument obligée de rappeler dans leurs ports quelques cuirassés de type relativement ancien pour changer les bouches à feu incriminées, l'écart sensible — quant à la force numérique — des deux flottes en présence dans la mer du Nord pourrait être en effet momentanément atténué.

Mais ce sont là des hypothèses, ou inexactes, ou très hasardées, sur lesquelles il semble téméraire de faire fonds.

Voilà donc pour les armes. Venons-en maintenant à la manière de les employer, c'est-à-dire à la tactique de combat.

*
* *

On a vu quelle est, à ce sujet, la conception de M. l'amiral Breusing. Cet officier général se représente les deux escadres — ou plutôt les deux groupes d'escadres — arrivant en sens contraire; mais comme il pose en fait que les Allemands feront aux Anglais « d'énormes dommages » pendant que ceux-ci se

1. Les hausses des canons anglais relativement anciens sont graduées pour la diminution de portée éventuelle qui peut résulter d'une certaine usure de l'âme.

formeront pour le combat à courte distance, c'est donc qu'il admet que les siens auront, de bonne heure, cessé de marcher tout droit sur leurs adversaires; qu'ils se seront rangés, au contraire, sur une ligne perpendiculaire à celle qui joint les deux armées, afin que, présentant le travers, généralement mieux armé que l'avant, ils puissent accabler de feux convergents les têtes de file des escadres britanniques, tandis que celles-ci continueront la marche d'approche qui doit les conduire à la distance choisie pour leur déploiement.

Et vraiment, dans de telles conditions, cette marche d'approche serait bien dangereuse ! Mais avouons aussi qu'il serait bien surprenant que les amiraux anglais ne s'en fussent point aperçu. S'il est vrai — et le point reste douteux — qu'ils recherchent exclusivement le combat à courte distance, ils ont à leur disposition, pour arriver à ce résultat, des moyens moins périlleux que ce dispositif de marche en colonnes parallèles qui n'aurait que l'insuffisant avantage de rappeler le mode d'attaque de Nelson à Trafalgar [1]. Sans parler des ordres de front ou des ordres en échiquier qui leur permettraient au moins d'opposer l'artillerie de tous leurs « avants » à celle de tous les « travers » de leurs adversaires, pourquoi, s'étant déployés en temps utile, ne donneraient-ils pas à la longue file ainsi formée une orientation oblique par rapport à celle de la ligne Allemande? Pourvu que la convergence des deux routes fût telle que toutes les pièces anglaises du même bord restassent battantes, le commandant en chef britannique obtiendrait plus lentement, mais assez vite encore, le rapprochement que l'on suppose qu'il désire.

M. l'amiral Breusing a, il est vrai, réponse à ceci ; et je suis d'accord avec lui que si les canonniers allemands tirent en effet beaucoup mieux, à 10 000 mètres, que les canonniers anglais, l'avantage restera pendant la première phase de la bataille à la flotte impériale — toutes réserves faites sur la

1. Justement, les chefs de l'armée combinée franco-espagnole et les commandants des vaisseaux alliés jugèrent d'abord très téméraire la formation anglaise. Ils crurent qu'il leur serait facile d'écraser de leurs feux les premiers bâtiments des deux colonnes de Nelson et de Collingwood. Il n'en fut rien parce que leurs canonniers tiraient fort mal, ou plutôt tiraient « à démâter ».

suite, en raison de la différence du nombre des unités mises en jeu de part et d'autre.

Mais comment peut-on être si assuré, en Allemagne, de la supériorité qu'on s'attribue à l'égard de l'habileté des pointeurs de grosse artillerie? Des comparaisons de ce genre ont toujours été délicates. Elles deviennent impossibles maintenant que les grandes marines gardent jalousement secrets les résultats de leurs tirs, ou n'en font connaître que ce qui leur convient, au point de vue de l'effet à produire, soit sur leurs nationaux, soit sur les étrangers. Ces tirs sont, quoi qu'il arrive, admirables et toujours en progrès sur les précédents.

On sait cependant qu'en 1910, dans leurs tirs de « battle practice » — nos tirs de combat — les Anglais faisaient commencer le feu entre 8 000 et 9 000 mètres, ce qui n'est déjà pas si loin des 10 000 mètres dont parle M. l'amiral Breusing. Et j'ajoute que, pratiquement, dans les conditions moyennes de clarté d'atmosphère qui sont celles des parages de la mer du Nord, pouvoir tirer *efficacement* à 8 000 mètres, c'est fort beau.

Ce que l'on peut dire encore, en toute sincérité, c'est que, pendant quelques années, il parut qu'en Angleterre on se laissait aller, par une pente bien naturelle, à donner aux exercices de tir ce que j'appellerai une physionomie sportive. On s'attachait plutôt à tirer très vite et très juste aux distances faibles et moyennes qu'à tirer plus lentement — et juste aussi — aux grandes distances. Il semblait même que l'intérêt du *record* de la vitesse l'emportât sur celui de la justesse. En tout cas, on faisait entrer en ligne de compte les *touchés* dûs aux ricochets, pratique à laquelle on a renoncé en 1909.

Mais tout cela, je le répète, a changé. Ne cherchons d'autres preuves de la valeur que l'amirauté attache aux coups portés, de très loin, dès le début du combat que la hâte avec laquelle elle introduit dans la flotte anglaise les bouches à feu de 343 et de 381 millimètres, et aussi que le soin avec lequel elle fait disposer dans les mâtures des nouveaux « super-Dreadnoughts » des postes et observateurs chargés de noter, à la lunette, les points de chute des projectiles lancés sur la silhouette minuscule et indécise qu'est le navire ennemi se profilant sur l'extrême horizon.

Et au surplus, que l'on soit bien convaincu en Allemagne (je pense bien qu'on l'est à l'office impérial de la Marine, à Berlin) que l'Angleterre est *très bien renseignée* et qu'elle ne se laissera pas distancer au point de vue du rendement de l'arme à laquelle elle a, de tout temps, attaché une valeur essentielle.

*
* *

« Après la bataille, aurait dit encore M. l'amiral Breusing, nous aurons l'avantage énorme, grâce à notre personnel, à nos chantiers, à nos arsenaux plus nombreux, de pouvoir réparer et reconstruire plus vite... »

Les auditeurs de l'honorable amiral ont-ils bien entendu? Les « reporters », du moins, ont-ils bien compris ce passage de la conférence? Il semble vraiment difficile qu'un officier aussi averti que celui qui représentait à Bâle la ligne maritime allemande puisse méconnaître la puissance des arsenaux et des chantiers anglais au point de célébrer la supériorité de l'Allemagne. Certes, ces derniers sont admirables et leur développement, en un quart de siècle, frappe de surprise ceux-là mêmes qui savaient ce que l'on pouvait attendre — ou redouter — de l'esprit d'entreprise, de la persévérance, de la ténacité intelligente, mis au service des plus hautes et des plus ambitieuses visées; mais tout de même, si l'on fait un bloc des chantiers de Danzig, de Stettin, de Kiel, de Flensburg, de Hambourg, de Bremerhaven et de Wilhelmshaven, on n'arrive pas encore au degré de productivité et aux facultés de réparations immédiates que présentent des usines maritimes — commerciales ou militaires — telles que Southampton-Portsmouth, Chatham, Londres, Hull, Newcastle, Rosyth, Dundee, etc...

Et je passe les chantiers de l'ouest de l'Angleterre ainsi que ceux de l'Irlande...

L'intérêt de la question est d'ailleurs essentiellement « fonction » de l'opinion que l'on se fait de la durée probable des opérations. Je ne suis pas — on l'a vu déjà plus haut — de ceux qui croient que les guerres futures seront beaucoup plus

courtes que celles d'autrefois et encore moins de ceux qui, fort étourdiment, s'en félicitent; mais, quand je me représente le nombre, l'importance des blessures que recevront les unités qui figureront dans la prochaine bataille navale, quand je réfléchis à l'extrême gravité et aux conséquences des avaries qui résulteront de la mise en jeu des armes sous-marines, torpilles automobiles ou dirigées et mines de toute espèce — laissons de côté pour le moment celles que feront les grands aéronefs — quand je constate que le plus difficile et surtout le plus long ne sera pas de réparer les coques et les tourelles, mais bien de remplacer ou de restaurer complètement cette quantité de canons et d'appareils d'artillerie, de machines motrices et auxiliaires, d'engins délicats, coûteux et *dont on ne peut avoir un approvisionnement*, qui auront été broyés par les projectiles ou disloqués à distance par la formidable explosion d'une torpille, je me demande s'il n'est pas vain de compter qu'un cuirassé mis hors de combat dans la première rencontre puisse être utilisé de nouveau dans la même guerre.

On est sûr que oui, là-bas, sur les bords de la Deutschsee? Soit. Nous verrons bien.

Et puis ce n'est pas tout, ce n'est même rien que de réparer coques, murailles, hélices, tourelles, casemates, machines de toute sorte, si l'on ne répare pas en même temps les pertes en personnel, qui seront grandes et cruelles, surtout en officiers et sous-officiers. Or il n'est pas aisé de remplacer ceux-ci, parce que ce sont, le plus souvent, des spécialistes. Et de ce côté l'avantage reste bien, je crois, à la Grande-Bretagne, dont les réserves sont plus riches.

Je ne suivrai pas M. l'amiral Breusing dans les considérations stratégico-politiques d'une haute portée qui ont rempli la deuxième partie de sa conférence. L'honorable officier général estime, par exemple, que la flotte italienne suffira, sans le secours de l'autrichienne, à paralyser l'armée navale française de la Méditerranée. Les plus surpris de cette assertion seront nos camarades d'au delà des Alpes, gens trop fins et trop avisés pour nourrir — du moins pour le présent — de telles illusions. Quant aux généraux italiens, ils accueilleront avec quelque froideur, je le crains, l'idée de marcher de

Tripoli sur l'Égypte avec 120 000 hommes. Ils se souviendront, ils se souviennent déjà de Cambyse. Mais quoi! un conférencier de la ligue maritime Allemande ne parle pas nécessairement du même ton qu'un professeur de stratégie à la « Krieg's Akademie » de Berlin ou à la « Marine-Akademie » de Kiel. Que lui demande-t-on? De grossir le nombre, si imposant déjà, des membres d'une association qui, sous le couvert de demander le développement intensif de l'organisme naval allemand, poursuit nettement, résolument — on vient de le voir — la destruction de la puissance maritime anglaise. Il convient assez, pour cela, de mettre un peu d'exagération, sinon de forfanterie, dans l'expression de la confiance que méritent, à des degrés inégaux, et la flotte impériale et celle de l'allié méditerranéen. Le discours de M. l'amiral Breusing a eu, paraît-il, un grand succès. Cela n'est point pour surprendre : les peuples veulent être flattés, comme autrefois les rois.

CONTRE-AMIRAL DEGOUY

L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI[1]

III

Il est de pires métiers que celui d'acteur comique et, cependant, ce fut avec un véritable désespoir que je me résignai à suivre les conseils du signore Capagnole. Ce qui me poussa à cette détermination ce ne furent certes pas les pronostics de réussite dont il encouragea ma détresse, mais l'impérieuse nécessité où je me trouvais de pourvoir aux besoins de mon existence. Après l'esclandre du Théâtre Olympique, je n'avais plus à compter sur le seigneur Alvise Alvenigo. Sa malédiction d'auteur sifflé, et sifflé, croyait-il, par ma faute, me fermait à jamais les portes de la Rotonda. D'ailleurs, je n'eusse point consenti à y rentrer. Le souvenir des folles espérances que j'y avais conçues m'eût fait trop cruellement souffrir. Peut-être aurais-je pu m'adresser aux Vallarciero et les apitoyer sur le sort de leur harangueur, mais j'eusse préféré mourir de faim que de paraître devant le Comte et la Comtesse, après le scandale dont j'avais été cause et de risquer d'entendre de nouveau le jappement néfaste du maudit carlin.

Restait bien le bon abbé Clercati, qui ne m'eût pas refusé

1. Voir la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

un morceau de pain, mais je répugnais à solliciter son aide et l'idée de demeurer à Vicence, après les risées dont j'avais été l'objet, m'était insupportable. Le plus sage et le plus simple, sans doute, eût été de me laisser mourir de faim. Un homme de cœur aurait cherché quelque coin solitaire du Monte Berico et là, à l'abri d'un buisson, eût laissé patiemment venir la mort. Mais la catastrophe des mes illusions m'avait enlevé tout courage et tout esprit de décision. Il ne me demeurait donc, pour seule ressource, que la proposition du signore Capagnole. Elle avait l'avantage de favoriser le violent désir que j'éprouvais de m'éloigner le plus vite possible de Vicence et de n'y reparaître jamais.

Le signore Capagnole m'en offrait, sur-le-champ, les moyens. Après la funeste représentation dont je n'ai que trop parlé, car l'affront que j'y reçus est encore cuisant dans mon souvenir, le signore Capagnole m'avait emmené à l'auberge où j'employai la nuit à pleurer et à me lamenter. Le lendemain matin, m'ayant fait donner des habits décents, il me fit part de ses vues. Le soir venu, je gagnerais Padoue où il ne tarderait pas à me rejoindre. A Padoue, je devais ne point quitter le logis qu'il m'indiquerait et ne parler à personne. Au fond, le signore Capagnole craignait que Sa Seigneurie, sa colère apaisée, ne se ravisât et ne revînt sur le jugement qu'il avait porté de moi, et il trouvait prudent de mettre à l'abri un sujet sur lequel il comptait.

Je suivis donc, de point en point, les ordres du signore Capagnole. Au jour tombant, muni de quelques hardes, je gagnai sans encombre la campagne, mais, avant de prendre le chemin de Padoue, il me vint à l'idée de revoir une dernière fois ce Monte Berico où j'avais passé tant d'heures à caresser mes chimères. Il faisait justement, ce soir-là, un très beau clair de lune qui favorisait mon projet et ce fut à la clarté de l'astre que je gravis la pente du mont. Arrivé à l'endroit où je m'étais assis si souvent, du temps que j'étudiais le latin avec le bon abbé Clercati, je m'arrêtai. La beauté du spectacle que j'avais devant les yeux m'émut. Pour la dernière fois, je pouvais contempler notre Vicence. Elle s'étendait noblement dans la plaine. Les eaux du Bacchiglione et du Retrone luisaient. Le campanile s'élevait hardiment dans l'air pur de la nuit, auprès

de la Basilique Palladienne. Çà et là, brillaient des lumières A cette vue, je ne pus retenir mes larmes. N'était-ce pas dans cette pompeuse ville qu'étaient nés, avec moi, mes beaux désirs d'aventure et d'héroïsme? Que de fois n'avais-je pas imaginé l'illustration qui rejaillirait sur elle de mes hauts faits futurs et de ma gloire certaine! Hélas, de toutes mes ambitieuses espérances, il ne restait rien. Le sort impitoyable, après les avoir éludées une à une, venait de les détruire en une fois. L'avare destinée ne m'avait pas fourni ce que j'attendais d'elle. De même qu'elle ne m'avait pas permis d'être un héros véritable, elle renversait le vain simulacre par lequel j'avais tenté de suppléer à la médiocrité de mon destin. A défaut de ce que j'eusse voulu être moi-même, n'avais-je pas essayé de l'emprunter aux sublimes personnages de l'histoire et de la fable? Mais la fortune marâtre m'avait arraché des épaules l'habit de parade que j'avais endossé imprudemment. De ses mains brutales, je sortais nu. Et, je songeais aux circonstances de ma vie, à mes vagabondages exaltés de polisson, à l'incendie du palais Vallarciero, à mon studieux séjour chez l'abbé Clercati, à mes rêvasseries valeureuses du Monte Berico, à mon entrée à la Rotonda, en qualité de génie, à la fatale soirée du Théâtre Olympique, où venait de s'écrouler, sous les huées, le fragile édifice de ma fortune, et à l'injurieux coup de pied qui avait mis fin à la brève carrière de Tito Bassi, tragédien.

Et, à cette heure, ton avenir t'apparaissait dans toute son ironie, pauvre Tito Bassi! C'était vers de nouveaux coups de pied et vers de nouvelles risées que tu allais, et ces risées, il te faudrait non seulement les subir, mais les provoquer volontairement. Puisque la nature avait donné à ton visage, à ta voix, à ton geste le triste pouvoir d'exciter l'hilarité, il te fallait tirer parti de ce don néfaste et le tourner au profit de ta subsistance. Il te faudrait plier ton esprit à l'invention de toutes sortes de bouffonneries et te conformer à celles que l'on voudrait bien t'indiquer. Tout entier, il te faudrait t'évertuer à cette vile tâche. Ta bouche, tes yeux, ton nez, tes membres, ton corps tout entier, ne devraient plus servir qu'à des fins comiques. Désormais, ta seule étude allait être d'apprendre ce risible usage de toi-même, car c'est un art que de savoir

donner et recevoir la bastonnade, tenir l'office de valet, imiter le niais, faire le burlesque. Et, au prix de ces contorsions et de ces grimaces, ô Tito Bassi, tu allais obtenir de quoi nourrir ton estomac et peut-être même une sorte de basse et grotesque renommée, une sorte de gloire triviale dont la pensée seule te soulevait le cœur de dégoût!

Ce fut, dans ces noires rêveries, que je redescendis les pentes du Monte Berico et que je pris, cette fois pour de bon, le chemin de Padoue. La distance en est à peu près de sept lieues et, si la nuit eût été obscure, j'eusse eu grand'peine à les parcourir, mais la lune éclairait si bien la route que je parvins à Padoue sans encombre. Une fois à l'auberge, je me conformai aux instructions du signore Capagnole. Mon état de tristesse était tel que je ne me sentis nulle envie de visiter cette ville fameuse dont l'abbé Clercati me parlait si souvent et où il avait espéré me produire, quelque jour, car les belles lettres y sont en honneur autant que les sciences, et le bon abbé comptait que mon latin n'y passerait pas inaperçu. Mais ces beaux projets s'en étaient allés en fumée, ainsi que certains autres dont le souvenir m'emplissait d'amertume. Il en paraissait quelque chose sur mon visage et le sombre personnage que je faisais n'avait guère l'aspect de quelqu'un qui s'apprête à exciter l'hilarité d'un public de théâtre et dont l'apprentissage comique va bientôt commencer.

Il ne tarda point, pourtant, à en être ainsi, car, dès que le signore Capagnole m'eut rejoint à Padoue, il se mit en mesure de tirer parti des talents qu'il me supposait. Certes, à son estime, la nature m'avait déjà pourvu du principal, mais il disait que l'art doit seconder la nature. A propos de cette disposition qu'il me trouvait à produire par ma seule mine un effet propre à faire rire, le signore Capagnole m'avoua qu'il en avait été frappé, dès la première fois où il me vit, dès ce jour où, à la Rotonda, le seigneur Alvenigo m'avait exhibé à ses yeux comme le Phénix de l'art tragique. Il avait eu grand'peine à garder son sérieux, tant la pompe de ma voix, l'incohérence de mes gestes, la niaiserie de ma physionomie, la balourdise de toute ma personne, sous les oripeaux qui la décoraient, lui paraissaient d'une irrésistible bouffonnerie. Il avait été sur le point d'en aviser Sa Seigneurie,

mais il savait trop, d'expérience, combien il est dangereux de contrecarrer les manies des grands, les billevesées des originaux et surtout les prétentions des amateurs de théâtre. Aussi, avait-il jugé plus prudent de se taire et de laisser aux événements le soin de désabuser le seigneur Alvenigo de son engouement forcené à mon égard. Ses pronostics s'étaient trouvés amplement vérifiés. Sans en tirer orgueil, le signore Capagnole n'en était point mécontent. Le seul point qui le chagrinât, car, sous ses apparences sarcastiques, le signore Capagnole était un excellent homme, c'était la confusion où il me voyait, chaque fois qu'il revenait sur ce sujet. Pour la diminuer il me frappait paternellement sur l'épaule en me tenant des discours consolants, et après s'être extasié sur les avantages comiques dont la nature m'avait doué à l'encontre de mes vœux, il ajoutait :

— Allons, Tito, ne prends pas cet air contristé, un bon comique n'est point un personnage si méprisable et va plutôt étudier ce petit rôle que je t'ai dit.

En effet, ainsi que je l'ai rapporté, le signore Capagnole m'avait mis sans tarder à la besogne et avait commencé à m'enseigner les tours de mon métier. Bien que la troupe de Capagnole représentât parfois la tragédie, elle excellait surtout dans la comédie. Son répertoire se composait de pièces écrites et de simples canevas sur lesquels les acteurs improvisaient à leur fantaisie et dont l'intrigue prêtait à mille inventions qu'il fallait tâcher de rendre divertissantes pour le public. Les acolytes du signore Capagnole jouissaient dans toute l'Italie d'une réputation méritée et le signore Capagnole prétendait que je ne leur fusse pas inférieur. Aussi n'épargnait-il rien pour que je devinsse capable de figurer avantageusement à leurs côtés. Je dois reconnaître que ses efforts étaient secondés par ceux de toute la troupe. La mésaventure éclatante et singulière à qui je devais l'intérêt que me portait le signore Capagnole les intéressait également à moi. Aussi ne me ménageaient-ils ni leurs conseils, ni leurs encouragements. Ces nouveaux compagnons qu'un sort malencontreux m'avait donnés n'épargnaient rien pour me rendre moins pénible ce que je considérais comme une humiliante infortune et je n'eus donc qu'à me louer de leurs procédés à mon égard. Du reste,

il n'existait dans la troupe de Capagnole aucune de ces rivalités qui font parfois, dit-on, de ces compagnies un véritable enfer. Dans celle-là, régnait un parfait accord qui se ressentait aux représentations où chacun faisait de son mieux sans chercher à se pousser aux dépens d'autrui. Les comédiens du signore Capagnole aimaient leur métier et il s'employaient à me mettre au fait du mien.

Le signore Capagnole se proposait de me produire dès que je serais en état d'aborder la scène. Il comptait m'y faire débuter par quelque petit rôle à ma portée, sans songer à me révéler brusquement aux spectateurs comme un phénomène. Au lieu de me jeter à la tête du public, il entendait au contraire que je gagnasse sa faveur graduellement et que mon mérite se fît reconnaître peu à peu. C'est ainsi que se forment, répétait-il volontiers, les réputations solides et durables, et il voulait que la mienne s'établit de la sorte. Afin qu'elle ne dût rien, non plus, à la curiosité qu'aurait pu exciter à mon endroit le souvenir du scandale de Vicence, il avait également exigé que je changeasse de nom et que je remplaçasse le mien par celui de Scarabellin qui avait, par lui-même, disait-il, quelque chose de comique et qui préviendrait en ma faveur.

Ce fut donc sous cette appellation nouvelle que je dus paraître, pour la première fois, sur l'affiche, et ce début eut lieu, en septembre, dans la ville de Bergame, à l'occasion de la Fiera. Cette foire de la Saint-Alexandre produit à Bergame un grand concours de peuple et elle est marquée par de grandes réjouissances. Celles du théâtre sont des plus goûtées. Le nôtre, bâti de toiles et de planches, était vaste et assez commodément aménagé. On y jouait surtout des farces et des parades, car c'était de ces spectacles que le public bergamasque se montrait le plus friand et la pièce à laquelle je devais prendre part avait pour titre : le *Pâté enchanté*. Je devais y tenir le rôle d'un valet gourmand et fripon. Au dénouement, je sortais des flancs du pâté où l'on m'avait enfermé et je recevais des mains d'Arlequin, de Brighella et de Pantalon une magistrale bastonnade.

Je ne vous dirai pas les réflexions que je fis durant que j'étais enfermé dans la croûte de carton et que j'attendais l'ins-

tant d'offrir mon dos aux gourdins qui devaient y retomber en cadence. Les spectateurs qu'allaient réjouir, tout à l'heure, mes gambades, mes contorsions et mes grimaces eussent certainement pris pitié de moi s'ils avaient pu deviner l'amertume de mes pensées. Ah! que je me sentais donc piteux et misérable! Les larmes coulaient sur mon visage fardé pendant que je me lamentais une dernière fois sur mon destin malencontreux. Ce gros pâté, dans lequel je tenais tout entier, était vraiment comme mon tombeau. C'était là que gisait le pauvre Tito Bassi et ses rêveries d'aventures et de gloire. C'était là qu'il gisait, ce Tito Bassi qui avait rêvé d'incarner les grandes figures de la tragédie en leur prêtant sa voix et son geste. Hélas, c'était du flanc de ce pâté de carton, que, le couvercle soulevé, il allait sortir sous le bâton, César mort-né du Théâtre Olympique, pour devenir à jamais, sacré par les gourdins et les taloches, le bouffon Scarabellin!

Les applaudissements qui saluèrent ma sortie du pâté me déchirèrent le cœur, tandis que la bastonnade me caressait l'échine. A ce contact, j'éprouvais un affreux sentiment d'humiliation à laquelle se mêlait un sursaut de révolte. Sous le fard qui la couvrait, un flot de sang empourpra ma joue. Mes poings se serrèrent avec violence. Je fus au moment de me précipiter sur mes bourreaux, d'en saisir un à la gorge et de l'étrangler de mes mains furieuses, d'assommer l'autre et de labourer de mes ongles le visage du troisième. Il faudrait bien que le public imbécile cessât de rire quand il entendrait râler mes victimes! Mais, de quel droit venger ainsi les tristes déboires de mon orgueil et m'en prendre à mes malheureux compagnons! Ne subissaient-ils pas la même servitude que moi, en s'offrant, comme je le faisais moi-même, aux divertissements de la foule? Le mieux n'était-il pas de me résigner à mon infortune et de tendre le dos aux bourrades, sans me plaindre et sans regimber?

C'est ce que je fis, et Arlequin, Brighella et Pantalon s'acharnèrent tant qu'ils voulurent à leur besogne, au grand plaisir des assistants qui ne pouvaient se lasser des cabrioles que j'exécutais et des contorsions auxquelles je me livrais. Hélas, ce n'était là que mon début et l'on devait recommencer bien souvent sur moi ce jeu des bâtons auquel je dus

mon premier succès dans une carrière pour laquelle je ne me fusse jamais cru fait et qui ne cesse encore de me remplir de honte et de colère, car, l'avouerai-je, je n'ai jamais pu me débarrasser du sentiment d'indignation que je ressentis dans l'occasion que je rapporte. Mais le plus curieux n'est-ce point que ce fut ce sentiment qui me valut la petite faveur dont je jouis auprès du public? Il donnait à mon jeu une expression sans doute particulière, et cet air de fureur, que je conservais malgré moi dans les situations les plus ridicules et les ébats les plus grossiers, produisait par son contraste un effet de gaîté dont ne se lassaient pas les spectateurs. Le signore Capagnole me félicitait de cette particularité et mes compagnons me l'eussent enviée, s'ils n'avaient eu de l'amitié pour moi. Ils la reconnaissaient pour inimitable. En effet, ils n'éprouvaient rien de semblable et, loin de souffrir des nasardes que leurs rôles leur imposaient, ils tiraient vanité des rires qu'ils provoquaient, tandis que ces rires m'infligeaient un véritable supplice. Non seulement ils me persécutaient sur le tréteau, mais j'étais encore persuadé qu'ils me poursuivaient dans la rue. Je m'y sentais victime d'une dérision perpétuelle et j'y gardais l'impression d'être partout et pour tous un personnage ridicule. Bientôt mon caractère participa de cette méfiance où je vivais. Ce souci s'ajouta aux chagrins qui me tourmentaient déjà et je devins taciturne et hypocondre.

J'avais tort assurément, car, mis à part les inconvénients qu'elle comportait, ma situation n'était pas mauvaise. Les gages que m'allouait le signore Capagnole suffisaient largement à mon entretien. Sans être un acteur renommé, j'étais devenu assez vite un comédien apprécié. L'existence que je menais avec notre troupe n'avait rien dont, en d'autres dispositions, je n'eusse pu m'accommoder. J'aurais même dû y prendre un certain plaisir. Hors du théâtre, nous avions des réunions fort agréables. Le signore Capagnole, qui aimait le vin et la bonne chère, nous invitait souvent à de petits soupers fort gais et fort bons. On y devisait de mille choses, tout en jouant à des jeux de société ou en faisant de la musique. De plus, nos déplacements de ville en ville nous empêchaient de nous ennuyer, mais, malgré ces diverses raisons que j'eusse dû avoir d'être à peu près satisfait de mon état, je n'en demeurai

pas moins, même dans mes meilleurs jours, morose et mélancolique. Le signore Capagnole s'en étonnait et parfois me gourmandait, car il me témoignait beaucoup d'amitié, quoique je n'eusse pas fait, en somme, la brillante fortune comique sur laquelle il avait compté. Néanmoins, il ne m'en tenait pas rigueur. Il reconnaissait volontiers que, sans être un sujet hors ligne, je m'acquittais très convenablement des emplois que l'on me confiait, que j'étais ponctuel, attentif, ne rebutant aucun travail et que j'avais même, dans ma façon de recevoir les coups de bâton, quelque chose d'inimitable.

Je n'avais donc pas aux yeux du signore Capagnole de particulier sujet de tristesse, aussi me taquinait-il parfois sur le chapitre de mes rêveries. Il me disait :

— Voyons, Tito, mon ami, quitte donc ce front morose et cette mine renfrognée. As-tu quelque ennui d'argent ou quelque peine de cœur? Non, alors réjouis-toi et accepte ta destinée. Oui, je sais bien qu'elle n'est pas ce que tu souhaitais qu'elle fût. Mais tu n'es pas le seul dans ton cas. Qui te dit que je me suis toujours senti fait pour conduire une troupe de comédiens? Sais-tu si je n'eusse pas préféré aux chandelles du tréteau les cierges de l'église? Qui t'assure que je n'aie pas désiré être capitaine ou marchand ou exercer tel métier que tu voudras supposer? Allons, Tito, avoue au moins que celui de comédien a du bon, à tout prendre, et écoute l'éloge raisonné que je veux t'en faire. Et, tout d'abord, conviens que le comédien a droit à la reconnaissance du public. La foule, en effet, aime son plaisir et n'est pas ingrate envers celui qui lui en procure un. Par là, l'état de comédien est supérieur à beaucoup d'autres. Est-ce que nous avons, par exemple, de la gratitude pour notre boulanger ou notre cordonnier? Non. Le comédien, lui, jouit, d'un privilège qui le met au-dessus des conditions ordinaires. Il détient un secret, qui est d'amuser, et cela nous vaut mille gâteries dont la moindre n'est pas ces applaudissements qui accompagnent nos efforts à divertir le public, en sont la récompense et résonnent si agréablement aux oreilles. Et puis, les acteurs, et particulièrement ceux qui tiennent des rôles bouffons, sont fort aimés des femmes, ô trop discret Scarabellin!

Et l'excellent signore Capagnole, clignant ses yeux rapprochés dans sa face noirâtre, terminait son discours en me tirant paternellement les oreilles que ces propos rendaient plus rouges que si les lèvres de l'amour y eussent murmuré leurs doux secrets. Hélas, pauvre Scarabellin, tu n'avais guère à te louer de lui! C'était ce que j'aurais pu répondre aux galantes insinuations du signore Capagnole, mais je préférais me taire sur ce sujet et garder pour moi mes déconvenues. Jusqu'à mon départ de Vicence, j'étais demeuré fort naïf sur ces matières, mais, quand on court le monde avec une troupe comique, cet état de naïveté ne risque guère de durer. Je subis donc le sort commun et j'y trouvai une diversion à mon ennui, mais ni ma vanité, ni mon cœur n'avaient eu de part dans les banales aventures où je m'étais engagé. Il n'en avait pas été de même dans celle qui m'était advenue à Vérone et que je dois consigner ici avec quelque détail.

Un soir donc, après avoir diverti les Véronais par mes grimaces et mes lazzis, je fus accosté, en rentrant à l'auberge, par un grand laquais qui me demanda si j'étais bien le signore Scarabellin. Sur ma réponse affirmative, le drôle me tendit un pli cacheté. Comme la rue était assez obscure, il leva sa lanterne pour que je pusse lire la missive. C'était une déclaration d'amour en bonne forme. Rendez-vous m'était donné pour le lendemain, après le théâtre, devant le Castel Vecchio. Là, je devrais me laisser bander les yeux et suivre ce même valet que je trouverais, posté à m'attendre.

Le lendemain, à l'heure dite, je fus exact au rendez-vous. Après avoir été conduit par la main à travers un dédale de rues, nous nous arrêtâmes enfin et j'entendis mon guide mettre la clé dans une serrure. Une fois entré et mon bandeau enlevé, on me fit monter un escalier et on m'introduisit dans un cabinet de glaces où un souper était servi. J'étais là, depuis quelques instants, quand une femme parut. Elle était vêtue du déshabillé le plus galant et portait un masque sur la figure; sa gorge découverte assurait de sa jeunesse et de sa beauté. Elle commença par me dire mille choses obligeantes : qu'elle m'avait remarqué parmi tous mes compagnons et qu'elle avait désiré me connaître, mais que sa situation l'astreignait à beaucoup de secret et de prudence. A ces propos, je répondis de

mon mieux, mais elle les abrégea en me donnant les premières caresses. Je les lui rendis avec ardeur et j'eus lieu de croire, par le plaisir que j'y pris et qu'elle y parut prendre, que nous nous quittions fort contents l'un de l'autre.

Toute cette affaire n'aurait été qu'un agréable passe-temps, si je n'eusse commis la sottise de me croire aimé pour de bon. A chaque fois que je revoyais mon inconnue, j'entrais davantage dans ce sentiment, tellement que l'idée que je devrais bientôt m'éloigner de Vérone me tourmentait cruellement. Nuit et jour, je rêvais aux moyens de remédier à mes destins errants et, chaque soir, je retrouvais, devant le Castel Vecchio, le valet avec sa lanterne. J'attendais cette heure avec impatience. Avec quelle hâte, à peine sorti de scène, je me dépouillais de mes oripeaux comiques pour courir à mon rendez-vous où j'arrivais les joues en feu et le cœur battant! Quelle ne fut donc pas ma surprise quand, un beau soir, je m'aperçus que l'homme à la lanterne n'était pas à son poste. Persuadé qu'il ne pouvait tarder, je me mis à faire les cent pas, mais j'avais beau attendre, personne ne paraissait. L'impatience, l'inquiétude se disputaient mon esprit. J'étais dans de l'huile bouillante et j'arpentais désespérément la place solitaire, quand une vieille femme, en passant près de moi, me glissa dans la main un paquet et s'éclipsa avant que j'eusse le temps de la retenir. Il ne me restait plus d'autre ressource que de rentrer à l'auberge, ce que je fis avec grande peine, car la nuit était fort sombre et je n'avais plus le valet et la lanterne pour me reconduire jusqu'à ma porte, les yeux bandés. A peine revenu dans ma chambre, j'allumai la chandelle et j'ouvris le paquet. Il renfermait une bourse et une lettre. La bourse était pleine de sequins et la lettre contenait ces mots : « Gardez cette bourse et ne cherchez pas à me revoir; je sais maintenant que Scarabellin n'est amusant que sur la scène et que l'amour d'un bouffon n'a rien de particulièrement divertissant. »

Si les sequins me remplirent de honte, la lettre me combla d'une affreuse confusion. Ainsi, jusque dans l'amour, me poursuivaient les stigmates de ma misérable condition. Ce qu'on attendait de moi, ce n'était ni un sentiment vrai, ni une passion sincère. Je serais donc toujours réduit à jouer le piteux personnage de celui dont on veut tirer à tout prix de l'amuse-

ment ; j'étais à jamais condamné à faire rire, et cette perspective me causait une rage inexprimable. Si mes compagnons acceptaient tranquillement le bénéfice d'un pareil métier, je n'étais pas comme eux résigné à m'en accommoder. Le consentement à une destinée à laquelle je répugnais de tout mon être eût achevé de m'avilir à mes propres yeux. Plutôt renoncer à l'amour que de lui servir de jouet! Plutôt vivre solitaire que de me prêter à ce qu'on en escomptait de moi! A la chandelle à demi consumée qui éclairait mon logis, je brûlai la lettre détestable et, par la fenêtre, je lançai sur le pavé la bourse de sequins, puis je pleurai amèrement. Les plaisirs même que j'avais goûtés avec ma belle inconnue augmentèrent l'amertume de mes larmes par l'humiliante curiosité qui lui avait fait me les accorder.

Cette malencontreuse aventure contribua à me rendre plus morose et plus hypocondre encore et je m'abstins désormais de tout commerce avec les femmes. J'étais cependant à un âge où cette privation ne laisse pas d'être pénible, mais je tins bon dans ma résolution. J'eus un certain mérite à agir ainsi, car l'amour avait une grande importance dans notre troupe et y faisait un des principaux sujets de conversation. Le signore Capagnole, tout sarcastique qu'il fût, était loin d'avoir renoncé au beau sexe et nous confiait volontiers ses bonnes fortunes ; mes compagnons en agissaient de même. On ne se gênait guère devant moi et il se passait peu de jours où je n'assistasse à quelque tendre scène ou à quelque débat galant. On me prenait volontiers pour intermédiaire et mes amis ne me cachaient rien de leurs peines ou de leurs plaisirs. Je ne pouvais, hélas, leur rendre la pareille. Mes peines, ils ne les eussent pas comprises et mes plaisirs, il eût fallu que je les inventasse pour les leur conter!

Ma vie se poursuivait donc monotone, médiocre et errante, car nous nous déplacions fréquemment. La même année, nous séjournâmes à Bologne, à Florence et à Rome. La suivante, nous poussâmes jusqu'à Naples. Je continuais à accomplir ponctuellement les devoirs de mon métier et, quand je les avais remplis, j'employais le reste de mon temps à de vagues rêveries. Je faisais de grandes promenades ou je m'attardais indéfiniment dans quelque café. Souvent aussi je ne quittais

pas l'auberge et je demeurais de longues heures à ruminer le passé.

Il arriva ainsi que nos périgrinations nous ramenèrent à Ferrare et ce fut là que se produisit l'événement dont j'ai maintenant à m'occuper. Un soir donc, que je jouais le rôle du valet dans la farce du *Pâté enchanté*, je sortis si maladroitement de ma croûte, à l'instant de la bastonnade, que je tombai et qu'en tombant je me donnai une si forte entorse que l'on dût interrompre le spectacle et me transporter à l'auberge. L'accident, bien que sans gravité véritable, allait, pendant quelque temps, me tenir éloigné de la scène. Or, la troupe du signore Capagnole était attendue à Milan et, comme le voyage, en cette occurence, m'eût été pénible, il fut entendu que je resterais à Ferrare jusqu'à ce que je fusse rétabli. Le signore Capagnole ne partit point sans m'avoir fort recommandé à l'hôtelier qui promit qu'il aurait soin de moi et que je ne manquerais de rien. Les deux filles de ce digne homme, Gerolima et Pierina furent chargées particulièrement de veiller sur moi.

L'aînée, Gerolima, était une grande fille serviable et joufflue, mais, si la cadette, qui s'appelait Pierina, ne cédait en rien à son aînée en attentions et en prévenances pour moi, elle était, de plus, la plus délicieuse personne que l'on pût voir. Jamais je n'ai rencontré rien de plus vif et de plus mutin que cette Pierina. Imaginez un visage charmant, la taille la mieux prise, le pied le plus petit et, avec cela, le caractère le plus avenant et le plus enjoué. Pierina me témoignait beaucoup d'intérêt. J'admirais de quel air empressé elle s'approchait de mon lit pour prendre de mes nouvelles ou pour m'apporter quelque friandise. Pierina passait de longues heures dans ma chambre à m'interroger sur ma vie errante. Elle se montrait fort attentive à mes récits. Je ne lui cachais ni mes tristesses, ni mes dégoûts de l'existence qu'un sort cruel m'avait forcé à adopter. Elle semblait y compatir et s'évertuait à m'en consoler par mille gentillesses. Il en fut ainsi jusqu'au jour où je parlai de départ. Ce jour là, Pierina me déclara, le plus sérieusement du monde, que, depuis que j'étais ici, elle avait réfléchi à bien des choses et qu'elle avait pris certaines déterminations dont elle voulait me faire part et dont la principale était de m'accom-

pagner partout où j'irais et tout d'abord à Milan où j'allais me rendre. Son petit paquet était préparé et rien ne la pourrait faire renoncer à son projet, car elle m'aimait et ne consentirait jamais à être à un autre que moi.

A cette déclaration que rendaient plus irrésistible encore les beaux yeux de Pierina, je demeurai stupéfait et confus. Eh quoi, le pauvre Scarabellin, objet des risées populaires et voué au divertissement des amateurs de grimaces et de bastonnade, inspirait de l'amour à une fille charmante qui lui offrait ingénument de partager son sort! A cette pensée, mes sages résolutions s'évanouirent. En vain je me souvenais de l'amère aventure de Vérone, mais, cette fois, c'était l'amour qui parlait et non une offensante curiosité. Et puis le désir d'être heureux, si enraciné au cœur de l'homme, n'a-t-il pas raison de nos scrupules les plus affermis? D'ailleurs, comment aurais-je résisté au sourire de Pierina et à la moue avec laquelle elle accueillit mes objections? Il ne me restait qu'à lui obéir et, sans prévenir le bon aubergiste de nos desseins auxquels il eût pu s'opposer, un beau matin, nous décampâmes de Ferrare après avoir mis au fait la grosse Gerolima qui devait rassurer son père sur mes intentions futures à l'égard de Pierina, que je me promettais bien d'épouser dès que j'aurais obtenu pour ce mariage l'assentiment du signore Capagnole.

A Milan, le signore Capagnole en tête, toute la troupe nous fit excellent accueil. Le signore Capagnole trouva Pierina charmante et lui proposa de lui apprendre notre métier, mais je m'y opposai de toute ma force. Je ne voulais pas que Pierina montât sur le théâtre, de même que je lui fis jurer qu'elle ne chercherait jamais à me voir dans aucun de mes rôles, J'eusse souffert mille morts à la pensée que ma femme fût témoin de mes grimaces et assistât aux spectacles de mes bastonnades. D'ailleurs, Pierina n'insista pas. Pourvu qu'elle eût de jolies robes et passât son temps à se regarder au miroir, elle ne demandait rien de plus. Elle semblait heureuse et je l'étais aussi. Quant à ce goût de la parure qu'elle manifestait si naïvement, j'y voulais voir une preuve de son amour. C'était pour me plaire que Pierina s'efforçait de mettre en valeur les charmes qu'elle possédait. Étant la cause de ses coquetteries, j'eusse été mal venu à y reprendre quoi que ce fût.

Les choses allèrent ainsi durant toute une année, car il me fallut ce temps-là pour m'apercevoir que Pierina n'était pas si désintéressée de l'admiration d'autrui que je l'imaginais. Aux premiers indices, je fermai les yeux, mais il me fallut bien les ouvrir peu à peu. Certes, je ne devais pas conclure des petits manèges où se plaisait Pierina qu'elle n'eût pas d'affection pour moi. En obéissant à sa coquetterie, elle suivait le penchant de la nature, sans y entendre malice. Le mieux était d'en prendre mon parti et de ne point m'en fâcher. Pierina était coquette. Elle l'était avec moi, comme avec le signore Capagnole, comme avec les autres acteurs de la troupe, comme avec quiconque l'approchait. Néanmoins, cette disposition, inoffensive pour l'instant, pouvait se tourner à mal, un jour ou l'autre. Et alors que ferais-je pour arrêter ma Pierina sur cette pente glissante et dangereuse? Quelle autorité, quel ascendant peut avoir un mari bouffon sur la femme qui sait qu'on le bâtonne, chaque soir, au grand divertissement d'un public qui applaudit aux nasardes qu'il reçoit et aux lazzis qu'il débite. Hélas, non seulement je faisais rire les gens sur le tréteau, mais je risquais fort de les réjouir autrement. Pierina était trop jolie pour ne pas attirer les galants et trop coquette pour ne pas être sensible à leurs propos. Et puis se gêne-t-on avec la femme d'un pauvre comédien?

Ces tracas me tourmentaient douloureusement et me faisaient faire d'amères réflexions sur l'échec de ma vie et la bassesse de ma condition. Et, maintenant, à mes misères, s'ajoutait celle d'être jaloux. Oui, jaloux, et la jalousie dont je souffrais si cruellement me suggérait les projets les plus déraisonnables. Parfois, je songeais à quitter le théâtre, mais je n'avais pas d'autre moyen d'existence et celui-là me fournissait de quoi pourvoir largement à mes besoins et aux petites fantaisies de Pierina. Elle avait pris certaines habitudes d'aisance dont il eût été barbare de la priver. Son goût des fanfreluches et des babioles demandait quelque dépense et je tenais à honneur d'y subvenir, car ma jalousie n'eût pas souffert qu'elle y pourvût en acceptant ces gentils cadeaux que les femmes n'hésitent guère à recevoir de toutes mains et à payer de menues faveurs qui sont souvent le prélude innocent des plus coupables complaisances. A cette idée, ma tête s'éga-

rait, mais à cet égarement se mêlait un sentiment singulier qui relevait mon désespoir d'une certaine fierté bizarre.

Cette fierté, en effet, me venait de ma jalousie. Certes, comme je l'ai dit, je souffrais cruellement d'être jaloux, mais que je fusse capable d'éprouver jusqu'à l'extrême un pareil sentiment me rehaussait à mes propres yeux et me sortait, pour ainsi dire, de l'avilissement où m'avait fait tomber le métier que j'exerçais. Je m'étonnais de retrouver en moi l'homme sous le bouffon. Ma jalousie m'était un supplice, mais aussi un réconfort. A la pensée que Pierina pouvait me trahir, mon sang s'enflammait dans mes veines. Mes yeux lançaient des éclairs et je serrais les poings avec fureur. Cette fureur me causait une satisfaction étrange. Elle m'apparaissait comme une faculté précieuse et inattendue. Au lieu de chercher à la calmer, je la mettais en réserve, comme si elle eût dû me servir un jour. Par moment, j'oubliais que j'étais le piteux Scarabellin et je sentais renaître en moi le Tito Bassi de jadis, celui qui promenait à travers les rues de la noble et pompeuse Vicence ses désirs d'actions violentes et ses chimères de vie héroïque.

Cet état d'esprit ne faisait que s'accroître à mesure que la coquetterie de Pierina devenait plus vive et plus inquiétante et le spectacle de ses manèges, au lieu de m'attrister et de m'alarmer comme auparavant, excitait en moi une sorte de curiosité indéfinissable. Loin de lui en vouloir, j'éprouvais pour elle une espèce de reconnaissance, en même temps que je ressentais une colère sourde. Pour un peu, je me fusse montré méchant et brutal et, quand je constatais en moi ces mouvements de violence et, de révolte, ils me causaient un mélange singulier de plaisir et d'orgueil. Quant à Pierina, elle ne s'apercevait pas de ce changement de mon humeur et elle continuait à exercer le pouvoir de ses charmes avec une parfaite insouciance et une souriante légèreté.

J'en étais là, quand je reçus une lettre du bon abbé Clercati. Depuis mon départ de Vicence et après la sorte d'hébêtement et de honte où m'avaient plongé mon fiasco lamentable du Théâtre Olympique et mes premiers pas dans la carrière comique, j'avais renoué des relations épistolaires avec ce digne homme. Notre correspondance, sans être suivie, n'était pas rare.

De temps à autre, nous échangions des lettres latines et, plus d'une fois, le bon abbé m'avait exhorté à délaisser le tréteau et à chercher quelque occupation plus convenable où je pusse mettre à profit les connaissances en latinité que j'avais acquises à son école. Le métier que j'exerçais lui semblait indigne de me retenir plus longtemps et il le jugeait dangereux pour mes mœurs. Aussi avait-il accueilli avec faveur l'annonce de mon mariage avec Pierina. Il y voyait une sauvegarde morale dont il se réjouissait, mais qui ne lui paraissait pas suffisante. C'était sans doute à ce souci que je devais la nouvelle que m'annonçait la lettre en question. En effet, le bon abbé, en périodes savamment cicéroniennes, m'y apprenait la mort du comte Vallarciero et que le Comte, avant de mourir, l'avait chargé de me transmettre, sur ses instances, une somme d'argent assez importante qui me permettrait de quitter le théâtre et de me procurer une position honorable. Le comte Vallarciero, par cette libéralité, entendait racheter le mal qu'il m'avait fait en me livrant aux mains de Sa Seigneurie Alvise Alvenigo et en m'engageant ainsi dans une voie néfaste. Le Comte voulait reconnaître aussi par ce don le dévouement qu'avaient témoigné à la personne de la Comtesse mon père et ma mère, lors du funeste incendie du palais Vallarciero. Le bon abbé ajoutait que ladite somme était à ma disposition et qu'il était prêt à me la faire tenir, mais qu'il lui serait agréable que je vinsse la recevoir de ses mains, car il sentait les atteintes de l'âge et il aurait plaisir à serrer dans ses bras son ancien disciple. Néanmoins si, comme il le souhaitait, je me décidais à venir à Vicence, il me recommandait de m'y faire reconnaître le moins possible. En effet, Sa Seigneurie Alvenigo, récemment rentré en grâce auprès du Sénat de Venise, venait d'être nommé Podestat de Vicence. Ma présence signalée dans la ville eût pu réveiller la rancune de Sa Seigneurie, bien que, depuis l'aventure du Théâtre Olympique, le seigneur Alvenigo ne s'occupât plus guère des choses de théâtre et qu'il y eût peu de chances qu'il identifiât le pauvre comédien Scarabellin avec ce Tito Bassi à qui il avait prédit un avenir tout différent de celui de sortir de la croûte d'un pâté pour recevoir la bastonnade.

Ma résolution prise de déférer au désir du digne abbé Clercati, j'en fis part à Pierina, ainsi que de l'événement qui

motivait ce voyage. A la pensée que j'allais recevoir une assez forte somme d'argent, Pierina fut d'abord fort contente. Elle la vit tout de suite convertie en robes et en parures, mais, lorsque je lui eus dit l'usage auquel elle était destinée, elle se rembrunit singulièrement. L'idée que je renonçasse au théâtre pour mener une vie sédentaire ne lui agréait nullement. Pierina avait pris goût à notre existence vagabonde et elle ne souciait guère d'en changer. Elle y trouvait un champ toujours renouvelé et propice à l'exercice de ses coquetteries auxquelles la diversité des lieux et des personnes était singulièrement favorable. Elle me laissa donc entendre clairement que les écus des Vallarciero serviraient à toute autre chose qu'à m'affranchir d'un métier exécré et que je n'eusse point à me bercer de vains espoirs. Quant au voyage de Vicence, elle prétendait bien y prendre part, et elle s'en promettait beaucoup de plaisir.

Je n'eus pas la force de m'opposer aux volontés de Pierina. D'ailleurs, ma jalousie ne m'eût guère donné de repos si j'eusse laissé ma coquette à Bologne où nous nous trouvions présentement. Ce fut donc de Bologne que nous partîmes, Pierina et moi. Je lui avais fait promettre d'être raisonnable et de ne point attirer l'attention par ses mines. Elle me le jura avec mille baisers qui me mirent la joie au cœur, car j'aimais sincèrement Pierina, malgré les tourments qu'elle me causait, et ce fut en parfait accord momentané que nous arrivâmes à Vicence, où nous descendîmes à l'auberge des *Trois Œillets*.

Ma première visite fut pour l'abbé Clercati. L'entrevue fut touchante. Le pauvre abbé avait beaucoup vieilli et ses infirmités le clouaient sur son fauteuil, mais si ses membres étaient perclus, la tête restait bonne et ce fut dans le meilleur latin que nous nous épanchâmes. Le bon abbé en semblait tout regaillardi. Il me fit promettre de lui amener Pierina le lendemain. Il voulait la voir, lui parler et l'exhorter à la raison. En nous séparant, l'abbé me recommanda la prudence et de me montrer le moins possible en public, car les sbires du Podestat avaient l'œil sur les étrangers. Je rentrai assez tard à l'auberge et je montai à notre chambre d'où Pierina m'avait promis de ne point sortir durant mon absence. Je l'y trouvai, en effet, mais quel ne fut pas mon étonnement de la voir

parée de sa plus jolie robe et, toutes les bougies allumées, en train de se faire des mines au miroir! A mon air dépité, elle répondit en me complimentant de la galanterie de mes concitoyens. De sa fenêtre, elle avait reçu, des passants, beaucoup d'œillades et deux jeunes seigneurs, très bien mis, avaient passé et repassé plus de dix fois dans la rue pour la lorgner et lui adresser des signes. En me faisant ces confidences, Pierina ne se doutait pas qu'elles venaient fort mal à propos. Je me trouvais, en effet, dans un singulier état d'irritation et de tristesse. La vue de Vicence avait réveillé en moi l'amer souvenir de mes illusions perdues. Les nobles architectures palladiennes de la cité me rendaient encore plus cruel le sentiment de ma déchéance. Moi, qui avais si souvent rêvé qu'elles seraient les témoins de ma gloire et qu'elles accueilleraient mon triomphe, je me présentais à elles dans un bien piteux équipage, celui de pauvre comédien errant et de mari jaloux d'une femme coquette, et dont la coquetterie s'amusait à mes dépens.

Car Pierina, en voyant ma mine renfrognée, n'avait pu s'empêcher de rire. L'imprudente ne se rendait pas compte que ce rire qui, plus d'une fois, m'avait désarmé, me rappelait aujourd'hui ceux qui m'avaient jadis fait affront et ceux qui, chaque soir, sur le tréteau, renouvelaient mon supplice de les devoir supporter en silence... Mais Pierina s'était habituée, dès longtemps, à considérer mon humiliation quotidienne et la rancœur qu'elle me causait comme les effets d'un caractère malencontreux. Qu'avais-je donc à me plaindre de recevoir des coups de bâton, puisque j'y trouvais le moyen de lui procurer les milles petites douceurs dont elle était friande? Y avait-il là de quoi en demeurer morose et taciturne? Puisque j'étais ainsi, elle n'entendait pas s'en préoccuper et se conformer à mon hypocondrie. Aussi prétendait-elle bien ne point passer cette soirée en tête-à-tête avec moi, dans une mauvaise chambre d'auberge, tandis qu'à deux pas de nous toute la jeunesse aisée de Vicence paradait sur la Piazza dei Signori et s'attablait gaiement dans les cafés.

Certes, j'aurais dû m'opposer à cette fantaisie de Pierina et je l'eusse fait sans doute, si elle ne m'eût mis au défi. J'avais donc bien peur des sbires du Podestat que je n'osais

m'aventurer dehors. Cela ne l'étonnait pas que l'on se fût moqué de moi jadis, et un poltron de ma sorte ne devait guère être propre, en effet, à jouer des rôles héroïques. J'étais bon, tout au plus, à divertir le populaire par mes simagrées. Que je fusse reconnu, il ne pouvait rien m'en arriver de fâcheux. Je n'avais commis aucune action repréhensible. Tout le monde n'est pas né pour remplir le personnage de César dans une mauvaise tragédie. Je n'avais aucune raison de me cacher. Et d'ailleurs, a-t-on jamais tort, quand on accompagne une jolie femme? Que M. le Podestat lui-même y trouvât à redire, il aurait à qui parler. Tant et si bien que, piqué au vif, je finis par accéder au désir de Pierina.

Lorsque nous arrivâmes à la Piazza dei Signori, nous la trouvâmes assez solitaire, car une légère averse qui venait de tomber avait chassé les promeneurs vers les cafés. Trois ou quatre, fort éclairés, étaient pleins de monde et celui où nous entrâmes était le mieux achalandé, si bien que nous eûmes peine à nous procurer une table vacante. Une fois installés dans notre coin, je respirai plus à l'aise. Malgré la jolie figure et la jolie robe de Pierina, notre entrée avait passé presque inaperçue, tant tous ces gens étaient occupés à leurs conversations particulières. Je me félicitais déjà de cette chance et que personne ne m'eût reconnu, quand je remarquai que les regards commençaient à se tourner vers nous. En peu d'instants, nous fûmes le point de mire de toutes les tables. Il avait suffi de quelques aguicheries et de quelques œillades de Pierina pour produire cet effet. Elle semblait, d'ailleurs, parfaitement satisfaite de l'intérêt qu'elle inspirait. Elle minaudait et prenait ses airs les plus évaporés, se laissant lorgner de toutes parts avec un plaisir visible. A cette vue, la sourde irritation que je portais en moi se changea en une muette colère. Un affreux malaise me saisit. Il me semblait lire dans chacun de ces regards une moquerie à mon endroit. N'y pouvant tenir, je dis un mot à l'oreille du Pierina, pour la supplier de partir afin de mettre fin à un supplice qui me devenait intolérable. Mais Pierina s'y refusa, en riant, sous prétexte que son sorbet était bon et qu'elle s'amusait.

Tout en me parlant, Pierina ne quittait pas des yeux un certain coin de la salle. Involontairement, mes regards suivirent

les siens. Ils allaient à deux jeunes seigneurs assis à une des tables et je surpris des signes que l'un d'eux adressait à Pierina. C'étaient évidemment les deux galants dont elle m'avait signalé les manèges et qui, durant la journée, avaient passé plusieurs fois sous sa fenêtre. A ce moment, ils dévisageaient Pierina avec l'effronterie la plus choquante. J'en fis la remarque à Pierina en lui renouvelant mon désir que nous nous retirassions, mais elle ne voulut rien entendre, me traitant de bonnet de nuit et de vilain jaloux et continuant à répondre aux agaceries de ces deux insolents. L'attitude de Pierina, mon débat avec elle, mon air furieux excitaient la curiosité et l'attention des assistants. On nous observait. Autour de nous, j'entendais des chuchottements étouffés. Une dernière fois, je suppliai Pierina de s'en aller et de rentrer à l'auberge, mais, au lieu de m'écouter, elle commanda un nouveau sorbet.

Comme le petit laquais le lui apportait, je remarquai qu'il lui glissait dans la main un papier plié que Pierina chercha à dissimuler dans son corsage. Cette fois, ma patience était à bout et, rudement, je sommai Pierina de me remettre le poulet qu'elle venait de recevoir sous mon nez. A ma requête elle se contenta de lancer un regard de connivence sur les auteurs probables du ménage galant et, tranquillement, plongea sa cuiller dans son sorbet. Cette impudence m'exaspéra. Plus vivement, je réitérai ma demande :

— Pierina, donne-moi, ce billet. Je le veux. Pierina...

J'avais élevé la voix et j'avais saisi Pierina par le poignet, si brusquement que je renversai le sorbet. Ma gorge se serrait et ce fut d'une voix rauque et forte que, perdant toute maîtrise de moi-même, je m'écriai :

— Pierina...

Un grand éclat de rire me répondit, mais ce n'était pas seulement Pierina qui riait, c'était la salle entière qui s'exclaffait de notre querelle. Cette fois, c'en était trop. La colère me monta au visage et j'oubliai toute retenue. De nouveau, j'avais saisi le poignet de Pierina. Furieuse, elle résistait. Je m'acharnais. Mon cœur battait avec une folle violence. Autour de nous, les gens s'étaient levés et faisaient cercle. Les plaisanteries se croisaient, tandis que nous continuions

notre lutte ridicule. On grimpait sur les chaises pour mieux nous voir, moi, cherchant à entraîner Pierina au dehors, elle se débattant pour échapper à mon étreinte. Je ne me connaissais plus. Les rires sonnaient à mes oreilles.

Oh ! ces rires qui me perçaient le tympan ! Je les reconnaissais bien. Je les entendais chaque soir, quand pauvre comédien, j'amusais le public, de mes bouffonneries ; je les avais entendus, dans cette même Vicence, quand, au Théâtre Olympique, ils avaient dégonflé de leurs pointes cruelles mes illusions héroïques. C'étaient ceux qui avaient salué les débuts grotesques du pauvre Tito Bassi et qui accueillaient les basses grimaces de l'illustre Scarabellin. Ils étaient l'accompagnement inévitable de ma destinée manquée. Il était donc dit que je serais partout et toujours un objet de risée. Cette idée me bouleversait. J'étais véritablement fou de colère et d'orgueil blessé et, plus ma fureur croissait, plus l'on riait du spectacle que je donnais.

Ce fut à ce moment que ma main rencontra sur une des tables un couteau qui avait servi à peler des citrons. Brusquement, je le brandis au-dessus de ma tête. A ce geste menaçant Pierina poussa un cri et voulut fuir, mais je m'étais précipité sur elle. Tous deux nous tombâmes. Quand je me relevai, un grand silence avait fait place au tumulte de tout à l'heure. On s'empressait auprès de Pierina étendue sur le sol. J'avais du sang aux mains. Les sbires du Podestat, attirés par le bruit et qui avaient fait irruption dans le café, me maintenaient solidement. Tout à coup leur chef poussa une exclamation :

— Comment, mais je ne me trompe point, c'est bien là Tito Bassi !

Je levai la tête et je reconnus Girolamo Pescaro, le fils du gardien du Théâtre Olympique, mon camarade de jeunesse, il ajouta :

— Allons, marche, ton affaire est bonne. Sa Seigneurie ne badine pas avec le couteau. Ah ! mon pauvre Tito.

Je me redressai et le regardai fièrement. La comédie de ma vie était finie. On ne riait plus de Tito Bassi.

*
* *

Quand je me trouvai dans la cellule où l'on m'avait enfermé, j'éprouvai de ma nouvelle situation un contentement singulier, et ma première pensée fut pour la pauvre Pierina. Certes je regrettais de l'avoir frappée si cruellement, mais à ce regret se mêlait un sentiment d'orgueil envers moi-même et de gratitude envers elle. N'était-ce pas Pierina qui, par sa légèreté et sa coquetterie, m'avait poussé à l'acte tragique qui me rendait l'estime de moi-même? Certes il n'était guère à la hauteur de ceux dont j'avais rêvé l'héroïque accomplissement, mais, à tout le moins, ne prouvait-il pas que, tout bouffon bâtonné que je fusse, j'étais encore un homme capable du souci de son honneur? Maintenant donc, n'ayant pas pu vivre comme je l'eusse souhaité, il me restait à bien mourir et à montrer ainsi que, si je n'avais pas pu être un héros, je n'étais toutefois pas un pleutre. Ce dernier point me semblait facile. La mort ne m'effrayait pas et la mienne me semblait juste. N'étais-je pas un meurtrier et je ne doutais pas que la justice du Podestat ne me donnât la fin que mon crime me méritait.

En effet, il y avait peu de chance que Sa Seigneurie Alvenigo se montrât indulgent à mon forfait. Il ne devait pas avoir conservé trop bon souvenir de ce Tito Bassi dont il s'était jadis engoué témérairemement jusqu'à tenter d'en faire un César et qui n'était bon, ainsi que l'événement l'avait prouvé, qu'à devenir un Scarabellin.

Le Podestat d'aujourd'hui devait encore avoir sur le cœur les huées qui naguère avaient accueilli, en ma personne, l'auteur sublime qu'il se croyait. Cette dure leçon infligée à sa vanité m'assurait de sa sévérité actuelle. D'ailleurs, le régime qui m'était appliqué en était un indice. On me tenait au secret et personne ne passait le seuil de mon cachot.

La seule exception en avait été pour le pauvre abbé Clercati. Dès le lendemain du jour où j'avais été emprisonné, il avait sollicité, tout infirme qu'il fût, une audience du Podestat, à laquelle il s'était fait porter dans son fauteuil. En vain il avait imploré la clémence de Sa Seigneurie, il n'en avait tiré

que des goguenardises et des facéties. Ainsi donc, mon sort ne faisait pas de doute et le pauvre abbé n'avait pu obtenir d'autre faveur que celle de pénétrer quelques instants dans ma prison afin de m'encourager à mourir au moins en bon chrétien, ce qu'il fit, tout en déplorant qu'un si docte latiniste n'eût pas trouvé de meilleur emploi à sa science que de monter sur un vil tréteau et se fût rendu coupable d'une action criminelle. A ces mots, j'en conclus que Pierina était morte de sa blessure, ce qui me fit répandre des larmes auxquelles le pauvre abbé mêla les siennes, en me donnant le baiser d'adieu.

Après cette entrevue, je retombai dans la solitude et, durant toute la semaine qui suivit, je ne vis que le guichetier qui m'apportait, chaque jour, ma nourriture. Sa venue troublait seule les réflexions auxquelles je me livrais et qui, toutes, me préparaient à bien franchir le pas où j'allais bientôt me hasarder. Comme le guichetier était assez brave homme, j'avais obtenu de lui qu'il me procurât un petit miroir devant lequel je passais de longues heures à composer mon attitude et à examiner mon visage. Mon grand souci était de marcher au supplice avec dignité et de montrer au public une physionomie où il pût lire distinctement le calme de mes esprits. Pour y parvenir, je me rappelais les plus beaux rôles tragiques auxquels je m'étais exercé jadis. J'essayais d'en retrouver les expressions en les appropriant à la circonstance, c'est-à-dire en leur donnant moins d'emphase et plus de sereine gravité.

Parfois, il me semblait avoir trouvé dans mes gestes et ma démarche de quoi satisfaire à l'exigence que je m'imposais. Mais mon visage n'était pas sans m'inquiéter un peu. Les traits, qui n'en étaient point vilains, avaient toujours eu une tendance à se déformer aisément et les rôles bouffons que j'avais joués, par les grimaces où ils l'obligeaient, avaient contribué à cette fâcheuse disposition. Je m'efforçais d'y remédier en leur donnant toute l'immobilité et en cherchant à les empreindre de toute la dignité dont ils étaient capables. Ce fut dans ces occupations que j'attendis le jour du jugement. La sentence fut celle sur laquelle je comptais. J'étais condamné à être pendu. Une fois rentré dans ma cellule, j'écrivis trois lettres. L'une au digne abbé Clercati, où je mis mon meilleur latin, une autre au signore Capagnole pour m'excuser de lui avoir

faussé compagnie et la troisième aux parents de Pierina pour leur demander pardon de sa mort. Quand je remis cette dernière au guichetier, il me regarda d'un air singulier comme s'il était sur le point de me faire quelque confidence, mais je n'y pris pas garde sur le moment.

Celui de mon exécution arriva, trois jours après que j'eus mis ainsi ordre à mes affaires. Il était un peu plus de midi quand les sbires se présentèrent au guichet. Girolamo Pescaro, mon camarade d'enfance, les commandait. Nous n'avions pas été liés d'amitié, Girolamo et moi, et cependant je fus frappé de la mine joyeuse avec laquelle il m'enjoignit de le suivre. Certes, je pensais bien que ma mort lui devait être assez indifférente, mais je trouvais tout de même étrange que l'on menât pendre un homme avec autant de satisfaction. Cette satisfaction semblait, d'ailleurs, partagée par toute l'escorte et par le guichetier lui-même. Je gardai pour moi cette impression et me mis en devoir d'aller où l'on paraissait me conduire si gaiement. Je raffermis mes traits, assurai mes regards et me mis en marche d'un pas mesuré. Je n'étais pas mécontent de ma contenance, bien décidé à ne m'en point démentir et à la conserver, la corde au cou.

C'était sur la Piazza dei Signori qu'était dressée la potence. Sa vue ne me causa pas le moindre trouble, mais je fus surpris du concours de peuple que l'événement qui allait avoir lieu avait attiré. La place était comble et les fenêtres des palais qui la bordaient garnies de spectateurs. A l'une de celles de la Basilique Palladienne, j'aperçus le Podestat lui-même. Sa Seigneurie n'avait pas changé et sa nouvelle dignité ne l'avait rendu ni plus propre, ni plus majestueux. Énorme et goguenard, il me fit un petit signe de la main. Je feignis de n'en rien voir et suivis mes gardiens qui m'ouvraient difficilement un chemin à travers la foule. Elle ne poussait, d'ailleurs, aucun cri et ne manifestait aucune hostilité. Au contraire, tous les visages portaient cette même expression de joie et de gaîté que j'avais déjà remarquée sur la figure des sbires et sur celle de Girolamo.

Je m'avançai ainsi jusqu'au pied de la potence. Une fois là, je la considérai avec tranquillité et avec une sorte de reconnaissance. N'était-elle pas, en effet, le suprême moyen qui me

restât de prouver à tous que j'avais des sentiments au-dessus de ma condition? Par elle, j'allais, si l'on peut dire, m'élever dans l'estime publique. N'est-ce point déjà quelque chose que montrer que l'on sait bien mourir et j'étais résolu à en faire la preuve sans faiblir? Et cependant, quel triste aboutissement de l'illusion héroïque qui avait été la mienne! Mais ce n'était point l'instant ni le lieu de m'attendrir sur moi-même. Une fois encore, je tournai mes regards sur la foule qui se pressait autour de moi et que les sbires, rangés en cercle, maintenaient à distance. J'étais satisfait de l'empressement que mes concitoyens avaient mis au dernier spectacle que j'allais leur donner; j'aurais voulu que la terre entière fût témoin de mon courage et ce fut d'un cœur ferme que je vis s'approcher de moi le bourreau.

Il semblait fort jeune et sa taille était assez petite. Une sorte de capuchon rabattu dissimulait son visage, mais je remarquai la finesse de ses mains, quand il me passa au cou la corde de chanvre. Je me laissai faire sans résistance et je mettais déjà la semelle au premier échelon de l'échelle, lorsque sous le capuchon de l'exécuteur fusa un rire clair, joyeux, en même temps que ce capuchon vivement rejetté en arrière, me découvrait les traits mêmes de Pierina, de cette Pierina que je croyais morte et qui se prêtait à l'affreuse facétie dont j'étais la victime et qu'avait imaginée la rancune de Sa Seigneurie.

Car maintenant je comprenais! Je comprenais, aux mille rires qui s'élevaient de la foule et qui remplissaient toute la place d'une immense clameur de joie, que la légère blessure de Pierina n'avait été qu'un prétexte à me bafouer, que mon jugement n'avait été qu'un jeu, que les apprêts de mon supplice ne constituaient qu'une comédie dont le mot avait été donné au peuple entier par ordre du Podestat que j'apercevais à sa fenêtre se frappant le ventre de ses deux mains et la bouche ouverte dans un rire qui se confondait avec celui de tout Vicence. Ainsi, c'était en vain que j'avais bravement accepté la mort, que j'avais composé mon visage pour aller au supplice; c'était en vain que j'avais cru que cette suprême occasion me permettrait de réaliser un instant le rêve d'héroïsme de toute ma vie. Mais, hélas, j'avais compté sans le seigneur Alvenigo!

Il avait su rabattre mes tragiques ambitions et leur organiser cette dernière déconvenue. Grâce à lui, j'étais de nouveau un objet de risée et un sujet de bouffonnerie. Grâce à lui, j'entendais encore résonner autour de moi ces rires qui avaient été toujours l'accompagnement de mes élans et, presque du haut de la mort, je retombais lourdement dans le grotesque. Et tandis qu'autour de moi Vicence entière acclamait la bonne farce de son Podestat et mêlait à ses acclamations le nom de sa maîtresse Pierina, je pleurai l'inutile et cruel affront infligé au pauvre Tito Bassi qui, redevenu à jamais l'illustre Scarabellin, sentait se refermer pour toujours sur sa destinée la croûte de carton du *Pâté enchanté*, tombeau dérisoire et définitif de son héroïque illusion.

HENRI DE RÉGNIER

UNE VISITE
AUX GROTTES DU DAHRA

Par mes fonctions je suis officiellement supposé connaître l'histoire de la conquête française de l'Algérie. Je suis forcé de m'avouer que je n'en sais pas un mot, et par manière d'excuse je me persuade que mon cas ne doit pas être isolé.

Quinze ou vingt ans d'escarmouches qui se ressemblent toutes, et entre lesquelles on n'a jamais pu trouver un lien, c'est trop lourd pour les mémoires moyennes. Il surnage, avec quelques noms, un nombre plus ou moins grand d'épisodes flottants, détachés de leur substratum chronologique : la prise de la smala, par exemple; c'est peut-être ce qu'il y a de mieux conservé dans la catégorie des anecdotes brillantes. Et dans celle des tragiques, un assez bon pendant est fourni par les grottes du Dahra. Presque tous les bacheliers savent confusément qu'une tribu arabe fut enfumée et asphyxiée dans une grotte, et ils associent à ce souvenir le nom du maréchal Pélissier.

Cette catastrophe du Dahra qui est du 19 juin 1845 a causé en son temps un ébranlement sentimental dont il est encore possible d'enregistrer des vibrations aujourd'hui après soixante-huit ans [1].

1. J'ai emprunté des documents à deux articles récemment parus : Busquet, *Revue africaine*, 1907; et Derrécagaix, *Revue hebdomadaire*, 22 juillet 1911.

Mais jamais, pas une seule fois en soixante-dix ans, les grottes n'ont été revues, du moins par quelqu'un qui se soit soucié, je ne dis pas de nous les décrire, mais simplement de nous dire où elles sont. Et comme dans ce laps de temps la littérature du sujet a été assez touffue, le contraste paraîtra peut-être bouffon.

Tacite raconte quelque part, et un biographe de Pélissier répète après lui, à titre justificatif, que le général romain Corbulon a, lui aussi, asphyxié des insurgés dans les grottes d'Arménie. C'est avec la même imprécision qu'on dit : les grottes du Dahra. Passe pour Corbulon qui était contemporain de Néron, mais pour un contemporain de Louis-Philippe on a droit à plus de détails.

***

Il y a au Dahra deux grottes historiques ou si l'on veut deux groupes de grottes. Les plus connues sont bien celles où Pélissier enfuma la tribu des Frachich, mais il y en a d'autres, qui appartenaient à la tribu des Sbéhas.

Il faut chercher la grotte des Frachich ou de Necmaria sur la feuille n° 80 de la carte d'Algérie au 50 000e, celle qui porte le nom de l'oued Kramis; tout en bas de la carte à gauche, et sur la rive gauche de l'oued Zerrifa, on trouvera en tout petits caractères la mention : *grottes*. Ces grottes-là, quoique la carte ne dise pas leur nom, ce sont précisément les nôtres. Pas le moindre soupçon d'hôtel bien entendu. Les villages les moins éloignés, Renault et Cassaigne, sont à cinquante kilomètres; on passera par Cassaigne qui est la commune dont Necmaria dépend et on y louera des mulets pour se rendre à Necmaria.

En somme avec Alger ou Oran comme points de départ, pour arriver aux grottes des Frachich, si on n'a pas d'automobile, il faut voyager quarante-huit heures et consacrer par conséquent à l'excursion un minimum de cinq jours, organiser une caravane muletière, solliciter des autorisations administratives. On peut espérer que le touriste ne se laissera jamais tenter. J'ai connu un étranger de passage à Paris, qui

est allé voir avant toute autre chose la Morgue : le macabre a notoirement son charme. Pourtant le souvenir atroce qui s'attache aux grottes des Frachich n'est pas seulement macabre; pour un Algérien il a quelque chose d'oppressant, et il n'est pas de ceux qu'on souhaite rafraîchir. Il est préférable que Necmaria demeure dans son isolement.

L'excuse est bonne en tous cas pour tous ceux qui ont raconté l'enfumade sans avoir eu la curiosité de voir le terrain.

L'autre groupe de grottes, celui des Sbéhas, n'est pas plus accessible, mais il est encore plus inconnu. Dans la collection des cartes au 50 000e, c'est sur la feuille de Charron, n° 105, qu'il faut chercher ces grottes. On ne les y trouve pas, mais il est facile d'indiquer le point où elles devraient être marquées. Au sud de Rabelais, à 5 kilomètres, un tout petit cours d'eau porte le nom de Chabet-el-Bir; cela signifie le ravin du puits; ce puits donne accès aux grottes des Sbéhas. L'officier topographe, qui a rendu très fidèlement l'aspect du sol, n'a pas soupçonné qu'il avait sous sa planchette, dans le sous-sol, une caverne historique. Le silence de la carte témoigne de cette ignorance qui est toute naturelle.

Les grottes du Dahra sont une catégorie à part parmi les grottes. Elles sont creusées dans le plâtre et non dans le calcaire comme tant d'autres, — les gouffres de nos causses, par exemple.

L'identité des conditions géologiques a entraîné des analogies, celle des dimensions par exemple. J'attribue à la grotte des Frachich un développement de 180 mètres et à celle des Sbéhas de 200 mètres.

Le dessin des galeries souterraines est à peu près le même de part et d'autre, aux Frachich comme aux Sbéhas. Une seule galerie, sans ramifications latérales, et à peu près rectiligne; entendons que les sinuosités en sont insignifiantes. C'est donc un couloir obscur, long d'environ 200 mètres, et qui se termine à chaque extrémité par une ouverture à l'air libre. L'une de ces ouvertures est à un niveau notablement plus élevé que l'autre. La porte la plus haute peut être appelée d'amont, et la plus basse d'aval, car la galerie n'est pas autre chose que l'œuvre passée et le lit actuel d'un cours d'eau sou-

terrain. Ce ruisseau est directement observable, on y patauge d'un bout à l'autre, mais il est petit et c'est un oued africain; il coule immédiatement après les pluies; dans l'intervalle il est représenté par des flaques, de la boue, et des suintements. La largeur de la galerie ne varie pas beaucoup; elle est très suffisante pour laisser passer un homme et voilà tout. Les passages où l'on peut s'avancer deux de front sont très rares; il n'y a rien qui puisse être comparé à une grande salle ni même à une petite chambre. C'est un boyau. Il est à la mesure du tout petit ruisseau qui l'a foré. Il faut se souvenir ici que la roche encaissante est du plâtre, on ne peut pas en attendre des voûtes d'une portée considérable.

La hauteur varie davantage; assez souvent dans l'étroit couloir, en des points où l'on touche les parois des deux coudes, quand on lève la tête on aperçoit difficilement à la lueur de la bougie les ogives et les stalactites du plafond, avec un jeu d'ombres fantastiques, dans un éloignement qui doit atteindre parfois une dizaine de mètres. D'autres fois la hauteur se réduit à 50 centimètres. On passe en rampant à plat ventre.

Pour des cavernes illustres, refuges de grandes tribus, ces dimensions surprennent par leur exiguïté. On pouvait s'attendre à quelque chose de plus imposant, et de plus compliqué. Un millier de personnes environ, — avec du bétail et des bagages, — étaient réfugiés dans la grotte de Necmaria lorsque Pélissier en fit le siège.

Parmi les curiosités qui m'ont amené dans le Dahra une des plus vives était de voir cette caverne d'un millier d'âmes, aussi peuplée qu'un village moyen. Je l'imaginais bien plus grande qu'elle n'est.

Un simple couloir de 180 mètres, boueux par places, ailleurs englué, sur plusieurs décimètres d'épaisseur, de guano de chauves-souris. Il est vrai que les parois très irrégulières offrent des ressources, balcons, perchoirs, niches; tout compte fait pourtant, y découvrir un coin où l'on puisse vraiment s'étendre pour dormir est un problème assez difficile. C'est là-dedans que plusieurs centaines d'êtres humains ont pu vivre des jours, éventuellement des semaines, sans sortir et presque sans bouger. Sans doute cette caverne était la leur, ils l'uti-

lisaient de père en fils depuis des siècles, et ils savaient y tirer parti du moindre accident. Des gens qui passent leur vie dans un gourbi ne sont d'ailleurs pas difficiles en matière de logement; l'endurance des indigènes, leur puissance de sommeil à volonté n'importe où, n'importe quand, et pendant un laps de temps illimité; une sorte de pouvoir qu'ils ont de s'anesthésier : ce sont des facultés de primitifs que nous entrevoyons chez eux et dont nous ne savons pas mesurer le degré. Explications très suffisantes, puisque la place matérielle pour loger tout ce monde ne faisait après tout pas défaut. Mais à coup sûr on était entassé, on se touchait; chacun n'avait guère droit qu'au morceau de sol immédiatement recouvert par son corps, une fraction de mètre carré.

J'ai cherché avec l'aide du terrain, à reconstituer le drame par le menu, à le revivre. Il y a peu de choses aussi éloignées de l'expérience courante qu'une enfumade; on éprouve à se la représenter une impuissance irritante de l'imagination. Je suis très sûr d'avoir été conduit à Necmaria par ce sentiment peut-être un peu monstrueux de curiosité pure.

Cette étude menue, trop technique pour être exposée ici, conduit à la conclusion suivante.

Je suis conscient de mon impartialité, je puis dire de mon indifférence dont je ne vois pas comment on pourrait se départir en spéléologie. C'est dans cet esprit que je constate la véracité de Pélissier. Son rapport, ses lettres, tout ce qui a été publié de lui sur l'enfumade, tout cela se tient très bien, et c'est en accord précis avec le terrain. Je ne suis pas sûr du tout que beaucoup d'autres bulletins de victoire, et encore bien moins de massacres, laisseraient une pareille impression d'honnêteté intellectuelle.

Cette conclusion modeste serait la seule que comporterait notre petite étude et je ne l'aurais pas supposée capable d'intéresser un public autre que professionnel, si la grotte de Necmaria était la seule grotte historique du Dahra. Mais il y a l'autre, celle des Sbéhas; elle est toute proche et fraternellement semblable; mais quand on y va voir on y fait des constatations qui m'ont paru stupéfiantes. Les deux drames, celui des Frachich et celui des Sbéhas voisinent dans le temps comme dans l'espace; il y a entre eux un lien étroit; quand on les éclaire

l'un par l'autre on arrive à des résultats qu'il serait dommage de taire, et qui n'ont plus rien de strictement spéléologique.

*
* *

Voici ce que Saint-Arnaud écrit à son frère, le 15 août 1845, au bivouac d'Aïn-Méran. Les grottes dont il parle sont celles des Sbéhas.

Le même jour, 8, je poussais une reconnaissance sur les grottes ou plutôt cavernes. Nous sommes reçus à coups de fusil, et j'ai été si surpris que j'ai salué respectueusement quelques balles, ce qui n'est pas mon habitude. Le soir même, investissement par le 53e sous le feu ennemi, un seul homme blessé, mesures bien prises. Le 9, commencement des travaux de siège, blocus, mines, pétards, sommations, instances, prières de sortir et de se rendre. Réponse : injures, blasphèmes, coups de fusil, feu allumé. 10, 11 même répétition, etc... Alors (le 12) je fais hermétiquement boucher toutes les issues et je fais un vaste cimetière. La terre couvrira à jamais les cadavres de ces fanatiques. Personne n'est descendu dans les cavernes; personne... que moi ne sait qu'il y a là-dessous cinq cents brigands qui n'égorgeront plus les Français. Un rapport confidentiel a tout dit au maréchal, simplement, sans poésie terrible, ni images.

Frère, personne n'est bon par goût et par nature comme moi. Du 8 au 12, j'ai été malade, mais ma conscience ne me reproche rien. J'ai fait mon devoir de chef, et demain je recommencerais; mais j'ai pris l'Afrique en dégoût[1].

Voilà qui est clair et précis, mais ce témoignage est rigoureusement unique. C'est très curieux, c'est absurde, mais c'est ainsi. Le rapport confidentiel du maréchal est introuvable; en tout cas il n'a jamais été publié, il est impossible de prévoir s'il le sera jamais. Les journaux du temps n'ont rien su.

Il est bien entendu que Saint-Arnaud a voulu expressément tenir l'affaire secrète; mais il paraît surprenant qu'il ait aussi bien réussi. Et depuis soixante-huit ans, le silence dure, ininterrompu.

La lettre ne suffit pas à trancher la question. Elle est trop seule, elle est familière, adressée à un frère, écrite sur le

1. *Lettres* du maréchal de Saint-Arnaud, t. II, p. 26.

terrain, dans l'excitation de la lutte. Quand un homme qui est à des centaines de lieues raconte aux siens des horreurs, fût-il Saint-Arnaud et non pas du tout Tartarin, le bénéfice d'inventaire s'impose. On est accroché par une phrase comme celle-ci : « la terre couvrira à jamais », et on ne résiste pas à la curiosité de savoir si en 1913, elle les recouvre toujours « les cadavres de ces fanatiques ».

Cette curiosité mène, après quelques tâtonnements, au village de Rabelais, qui boit l'eau d'Aïn-Meran.

L'administrateur est un homme aimable, il connaît admirablement sa commune. Une grotte des Sbéhas où des indigènes auraient été asphyxiés, il n'a jamais entendu parler de ça, il est tout prêt à favoriser une enquête.

Le village est ancien déjà et prospère. De vieux colons y sont fixés depuis une vingtaine d'années ; interrogés ils répondent sans hésitation : « Vous vous êtes trompé de chemin, la grotte n'est pas ici, elle est à Necmaria, c'est la grotte des Frachich ; on dit que le maréchal Pélissier, etc... »

Lorsqu'on cause avec les indigènes, qui appartiennent à la tribu administrativement supprimée des Sbéhas, la note change. Le tout premier avec qui on m'a mis en rapport a employé de suite des expressions qui m'ont frappé : « La grotte, eh ! oui ! la grotte, mon grand-père disait qu'on marchait sur les cadavres comme sur de la paille, *ki ma teben.* » Ils savent très bien, tous, jeunes et vieux, dans le menu détail ; et de le constater, après qu'on s'est heurté à l'ignorance des autorités et des Européens, cela ne surprend pas évidemment, — aurions-nous oublié à leur place ? — mais cela donne tout de même un petit choc.

Il n'y a plus qu'à se laisser guider par eux pour contrôler la lettre de Saint-Arnaud. La grosse affaire est évidemment la phrase : « Je fais hermétiquement boucher toutes les issues. » Pour en rendre compte il faut étudier la structure de la grotte. Comparée à celle de Necmaria elle en diffère par un seul détail important. Celle de Necmaria est une section souterraine d'un cours d'eau par ailleurs superficiel, il s'appelle Oued-el-Ghar, ce qui signifie la rivière de la grotte ; le sommet, la plate-forme de plâtre où Pélissier campa, a un nom significatif, el-Kantara, ce qui signifie le pont ; c'est rigoureuse-

ment exact, la grotte qui est creusée au-dessous n'est pas autre chose que le dessous de l'arche. Aux Sbéhas, les conditions sont bien différentes. Là aussi la grotte est le lit d'un cours d'eau, mais entièrement souterrain, et qui a une existence propre en dehors des ruisseaux visibles sous le soleil à la surface du sol.

A la surface du sol, sur le terrain et sur la carte, on voit deux rivières, l'une est le Chabet-el-Bir (le ravin du puits) ; l'autre l'Oued-el-Aoudj ; sur le terrain et sur la carte la bande de plâtre se distingue très bien, parce qu'elle se présente sous la forme d'une falaise à pic, discontinue ; les deux rivières traversent la falaise indépendamment l'une de l'autre, et vont confluer beaucoup plus bas. Dans l'intérieur évidé de cette bande de plâtre, la rivière souterraine établit entre les deux courants indépendants une communication invisible, l'équivalent grossier d'un court circuit électrique.

Cet organisme entièrement souterrain ne communique avec l'extérieur que par des puits naturels, analogues aux regards verticaux d'un égout ou d'un métropolitain ; à Necmaria, en amont comme en aval, on entre dans la grotte de plain-pied. La nomenclature indigène, adaptée à la réalité comme les noms populaires, tient un compte précis de cette différence. A Necmaria, on dit « la rivière de la grotte » et encore « le pont » ; aux Sbéhas « le ravin du puits ». Saint-Arnaud, qui lui aussi parle une langue nette, a senti la nuance et, quoique négligemment et en passant, il l'a exprimée : « les grottes », dit-il, puis il se reprend et ajoute « ou plutôt cavernes ».

Elle est terrible cette nuance, elle a une portée pratique épouvantable, lorsqu'il s'agit d'être enterré vivant ; parce qu'il est particulièrement facile de combler un puits. A Necmaria, Pélissier, s'il l'eût voulu, n'aurait pas pu boucher la grande entrée de la grotte.

Mais deux petits puits étaient le seul lien des Sbéhas avec le monde extérieur ; tous deux de diamètre insignifiant.

Dans ces puits béants sous les pieds l'assiégeant devait sentir instinctivement qu'il suffisait de précipiter n'importe quoi, des blocs de plâtre, des troncs d'arbre, des masses d'argile ; il n'y avait qu'à solliciter des écroulements ; un petit geste à faire, la pesanteur complétait la besogne, et le couvercle du

tombeau avait bien des chances de braver les efforts des ensevelis. A cette tentation il est certain que Saint-Arnaud n'a pas résisté. Il a bouché « hermétiquement », il nous le dit, et les indigènes se le rappellent très bien.

Autour de l'orifice d'aval, on trouve par places, dans les creux, une sorte de croûte à moucheture grise, bien distincte du sol naturel. D'après les indigènes c'est le dernier reste du bouchon de Saint-Arnaud ; les mouchetures grises sont de vieilles cendres, roulées dans la pâte argileuse, car il y eut d'abord l'enfumade, et c'est après qu'on emmura.

Saint-Arnaud évalue à « cinq cents brigands » le nombre de ses victimes, chiffre officiellement imprécis, puisqu'on n'a pas la prétention d'avoir compté.

J'admets donc que le nombre des emmurés aux grottes des Sbéhas ne doit pas avoir été inférieur à celui des asphyxiés de Necmaria ; au dire des indigènes, il serait supérieur. Les capacités des deux cavernes sont d'ailleurs à peu près équivalentes.

Voilà Saint-Arnaud tout à fait lavé du soupçon de rodomontade ; il a fait ce qu'il dit comme il le dit. A le lire pourtant on pourrait croire qu'il a détruit jusqu'à la caverne, ou du moins qu'il l'a rendue inaccessible.

En allant à Rabelais, avant d'avoir pris le contact, je craignais de me heurter à la nécessité d'entreprendre des fouilles peut-être impuissantes. Le cimetière souterrain avait-il été si bien clos qu'il fût resté intact, protégé contre la curiosité comme un hypogée nilotique ? Je ne pense pas que Saint-Arnaud lui-même s'y soit attendu. « La terre couvrira à jamais... », dit-il, mais par inadvertance une expression emphatique lui a échappé. Ici comme à Necmaria la grotte est restée ce que la nature l'a faite, immuable dans ses orifices, comme dans ses galeries. Ces grottes de plâtre sont par définition un petit trait périssable sur la face de la planète ; mais, à l'échelle humaine, elles bravent les capacités destructives d'une armée, comme elles ne vieillissent guère non plus en trois quarts de siècle. Après le départ de Saint-Arnaud tout a repris bien vite l'aspect ancien.

Voici ce que disent les indigènes. Après avoir quitté les grottes, la « mehalla », ce qui signifie bien entendu la colonne, s'est retirée à Aïn-Meran et y est restée douze jours.

Les indigènes affirment que pendant douze jours la peur de la mehalla toute proche a empêché leurs pères d'essayer un sauvetage.

Au bout de ce temps un certain Aïssa ben Djinn, dont il est question dans les lettres de Saint-Arnaud, arriva, et voici les paroles qu'on lui prête : « Il y a là-dessous, aurait-il dit, une femme que j'ai beaucoup aimée, tâchons de la ravoir morte ou vivante. » Ce petit discours a un parfum oriental violent, et il est difficile d'affirmer qu'il n'est pas légendaire. En tout cas, les Sbéhas débouchèrent leurs puits; dans les cavernes une minorité d'emmurés vivait encore; un vieux rescapé octogénaire, dont on m'a montré de loin la maison, était de ceux-là, et bien entendu il était tout enfant lors du drame.

Dans les faits divers on trouverait, je pense, des exemples de mineurs enfouis qui ont survécu une dizaine de jours. Les Sbéhas emmurés avaient des vivres, ils pouvaient boire dans les flaques de leur oued souterrain, à condition, nous dit-on, de soulever les cadavres pour arriver à l'eau. Restait le danger d'asphyxie. On nous dit que les rares rescapés étaient étourdis et chancelants, ce qui se croit aisément. Ceux qui survécurent étaient dans la partie amont de la grotte qui est un dédale vertical d'aspérités. On nous dit et il semble en effet évident que la grande majorité des enfouis était serrée dans la partie accessible de la caverne, la galerie horizontale d'aval. C'est justement là que tous les gaz délétères, entraînés par leur poids, ont séjourné, et c'est là qu'on marchait sur la couche des cadavres comme sur « une jonchée de paille ».

J'ai eu la curiosité de savoir ce qu'ils étaient devenus, et j'ai demandé si on les avait enterrés. Sans ironie, en toute simplicité, il me fut fait cette réponse « qu'ils étaient bien assez enterrés comme cela » et qu'on n'y avait pas touché.

Dans la caverne, aujourd'hui, on ne voit plus grand'chose de cet ancien charnier. Il s'est écoulé un laps de temps fort long, soixante-huit ans. La caverne est le lit d'un oued africain, qui, assurément, coule parfois avec violence. Enfin il y a les chacals et les hyènes. Cependant au cours d'une exploration très sommaire j'ai vu des ossements humains.

En somme l'enquête sur place a donné des résultats convaincants, du moins pour moi, qui l'ai faite. Ce n'est pas le nom de Pélissier qui devrait être lié au souvenir des grottes du Dahra. Saint-Arnaud a fait bien mieux que lui, on voit très bien pourquoi et comment.

La catastrophe des Frachich est du 19 juin 1845, celle des Sbéhas du 12 août; il y a moins de deux mois entre elles, et moins de cent kilomètres entre les deux grottes. Les deux épisodes font partie de la même campagne, dans la même province. Pendant que Pélissier assiégeait sa grotte, Saint-Arnaud, colonel comme lui, était là tout près. Les deux colonnes liaient leurs opérations. A ce moment, dans les lettres de Saint-Arnaud à son frère, Pélissier est nommé à toutes les pages. « Je suis peut-être appelé à me trouver dans huit jours dans une position identique. » Cette idée revient dans toutes les lettres, elle a obsédé Saint-Arnaud pendant tout le mois de juillet. C'est très naturel.

Il est sûr que Saint-Arnaud a pesé avec angoisse, pendant des semaines, les termes opposés d'un dilemme.

Bugeaud, dans une lettre au ministre de la Guerre, fait observer que la population entière des villes de guerre en Europe « supporte le bombardement et la famine ». Et ça a beau être irréfutable, on ne voit pas le moyen de reconnaître que l'asphyxie des femmes et des enfants puisse être de la guerre régulière.

D'autre part Saint-Arnaud dit : « J'agirai en militaire, et je ferai essuyer à l'ennemi le plus de pertes possible pour m'en épargner à moi-même, mes soldats avant tout. » Pélissier exprime plus brutalement la même idée : « La peau d'un de nos tambours avait plus de prix à mes yeux que la peau de tous ces misérables. »

Si vous voulez sentir le poids tout entier de cet argument, faites un effort d'imagination, supposez que vous êtes l'un de ces tambours, et que votre chef professe l'opinion inverse; quel sentiment s'agitera dans cette peau qui sera la vôtre, et dont il s'agira?

Il n'est pas possible d'être tout à fait de bonne foi, et de nier l'existence du dilemme. Plusieurs circonstances l'aggravaient.

On était en Algérie quinze ans après la fin du régime turc. La bibliothèque d'Alger est dans une belle et vieille maison mauresque, recommandée aux touristes. Je ne sais pas très bien qui l'habitait jadis avant les livres. Apparemment le bocal d'oreilles qui est dans un placard doit être un reste de cette ancienne destination, puisqu'il n'a pas de rapport avec l'actuelle. C'est un grand bocal plein d'alcool, où nagent des oreilles humaines très bien conservées, je dirais fraîches. Quand je les regardais, l'une d'elles attira mon attention, elle était grande avec une houppe encore dressée de poils. Le bibliothécaire fait remonter aux temps des Turcs ce dépôt macabre. Je ne sais pas s'il est bien sûr de ce qu'il avance. En tout cas dans les premiers temps de la conquête aussi et pour le compte des Français, j'ai bien peur qu'on n'ait « essorillé ».

On m'a raconté l'histoire suivante; elle concerne un vieux caïd dans la région de Djelfa, aux environs de 1890. C'était un très vieux caïd qui eût été de poil tout blanc, s'il n'eût pas vécu au pays du henné, — un octogénaire chenu. Il était coiffé comme tous les nomades ses administrés du grand haïk de mousseline fixé sur le turban par un enroulement de corde en poil de chameau, c'est dire qu'habituellement on ne voyait de sa tête que la figure et la barbe, le masque. Quand il venait au rapport, et qu'il était en présence des officiers ses chefs, cet homme d'un autre temps repoussait à chaque instant de la main les deux côtés de son haïk avec l'insistance agaçante d'un tic; il mettait ainsi en évidence les deux oreilles, habituellement cachées. Voici pourquoi : dans la région de Djelfa, le général Yousouf fit de longs séjours et conduisit plusieurs colonnes pendant plusieurs années consécutives. Dans cette besogne de pacification, il eut pour séparer le bon grain de l'ivraie un procédé constant. Aux insurgés pris les armes à la main, ceux à qui il eût estimé avoir le droit de trancher la tête, il se contentait d'enlever une oreille, la partie pour le tout. A cette marque indélébile de sa clémence, dans les insurrections ultérieures, il reconnaissait du premier coup les récidivistes, sans contestation possible. Vers 1890, le très vieux caïd, inconscient des quarante ans écoulés, exhibait encore toutes ses oreilles, marque honorable de sa fidélité constante.

Dans la correspondance adressée au maréchal de Castellane, je suis tombé sur une anecdote analogue.

Un autre officier musulman à notre service, le texte dit un officier turc, fait couper des poignets. Un indigène accompagné d'un ami, subit l'amputation, ramasse négligemment sa propre main tombée à terre, et, s'en va, sans avoir cessé un moment de causer avec son compagnon.

Dans une étude de Féraud sur la tribu des Z'moul, il est question d'un caïd de cette tribu. Ce caïd un jour tomba entre les mains des Berbères de l'Aurès, aux dépens desquels il avait conquis une grande réputation de bravoure et de férocité. Ils l'attachèrent tout vif à un génévrier, auquel ils mirent le feu. C'est l'arbre qui fournit le goudron; tout vert et sur pied on l'enflamme avec une allumette et il brûle longuement d'une flamme unique et énorme, tel qu'on imagine le buisson ardent de la Bible. C'était une vieille histoire d'avant 1830. Au temps de Féraud on montrait encore le tronc calciné du genévrier qui donnait son nom à un lieudit.

Parmi tant d'autres atrocités j'ai retenu celle-ci parce qu'elle a un pendant en 1845 dans le Dahra, au cours de la campagne de Saint-Arnaud, quelque temps avant l'affaire des grottes. Pélissier de Reinaud écrit : « Il y eut le 18 avril un petit combat dans lequel deux des nôtres, étant tombés entre les mains de l'ennemi, furent brûlés vifs par les « kbaïl ».

Si l'on veut être équitable, j'entends si l'on veut comprendre, il faut tâcher de reconstituer par l'imagination cette atmosphère de férocités orientales. Le régime turc la laisse partout derrière lui. Les guerres des Balkans en 1912-1913 nous en fournissent un magnifique exemple. Contre cette ambiance il n'est pas facile de se défendre intégralement.

Je ne sais pas si l'on a jamais recueilli cette anecdote qui court l'Algérie à l'état oral. Elle concerne le colonel Pein, auteur de « lettres familières », qui a laissé une réputation professionnelle de soldat, et qui fut en outre un homme spirituel. On avait confié à sa garde un prisonnier de marque, il avait pour instruction de satisfaire ses moindres désirs, sauf naturellement celui de s'en aller. Le colonel Pein lui fit mettre les menottes, et le grand chef arabe avec la grandiloquence coutumière s'écria : « On ne met pas les menottes à un homme

comme moi, on le tue. » C'était un désir, le colonel le satisfit pour se conformer à ses instructions; et le dossier de l'ex-prisonnier de marque fut transmis hiérarchiquement avec cette annotation : fusillé sur sa demande. C'est pour cela que Pein, à qui les étoiles de général semblaient dues, prit sa retraite comme colonel.

Naturellement l'anecdote est controuvée; authentique, elle ne serait pas drôle du tout. On voit bien la charge tout entière imaginée pour justifier le mot de la fin.

Mais une caricature, par définition, contient une parcelle de vérité. Dans ces horreurs orientales les victimes ont une part de responsabilité; c'est leur propre férocité qui est contagieuse, une sorte de typhus moral, contre lequel le vainqueur ne se protège pas. Dans cette guerre de dix-sept ans, entre la prise d'Alger et la soumission d'Abd-el-Kader, l'exaspération mutuelle est naturellement à son comble dans les dernières années. Au voisinage de 1845 il est facile de cueillir dans la correspondance de Saint-Arnaud des détails atroces. En février 1843, une colonne de Saint-Arnaud est surprise par la neige dans les montagnes. Elle enlève à la baïonnette le village de Médina-el-Kantara et, « à six heures du soir, quinze cents hommes, artillerie, cavalerie, troupeau, tout était logé et à l'abri dans des maisons. Le lendemain... deux pieds de neige... à peine avais-je fait quelques centaines de mètres, quel spectacle, frère, et que la guerre m'a semblé hideuse. Des tas de cadavres, pressés les uns contre les autres et morts gelés pendant la nuit! C'était la malheureuse population du village. »

Et cet autre passage, qui paraît anodin au premier abord, il est écrit en avril 1844 : « Je ne reconnais plus l'Afrique. Jamais je n'y avais vu les bêtes féroces en foule et malfaisantes comme cette année. On ne parle que de victimes des lions et des panthères. » La lettre est datée de Blida! Le pullulement des fauves est une conséquence bien connue des grandes dévastations, c'est la vermine des cadavres, les vols de corbeaux derrière l'armée.

Le pays et le temps étaient brutaux, il faut replacer l'affaire des grottes dans son cadre.

Il faut insister aussi sur une autre explication, plus fâcheuse. Le métier militaire serait le plus beau du monde si l'on n'y

avançait pas. L'ambition civile, en particulier la politique, est une maladie redoutable, moins terrible pourtant, je crois, que la variété militaire. La correspondance de Saint-Arnaud justement étale un cas d'avancite extraordinairement virulent. Saint-Arnaud a débarqué en Algérie en 1837, comme lieutenant; en 1847 il était général de brigade; c'est un avancement foudroyant; en dix ans il avait gravi à peu près toute l'échelle de la hiérarchie militaire, cinq échelons sur sept. A chacun d'eux il pousse dans sa correspondance intime des cris d'énervement, qui viennent du fond de l'âme. « Conçoit-on un niais qui me manque à quatre pas. S'il m'avait logé sa balle dans les bras, il me faisait lieutenant-colonel d'emblée... Chaque nuit je me réveille en sursaut à la suite d'un vilain songe qui m'annonce toujours que je ne suis pas lieutenant-colonel... J'ai appris que je n'étais pas nommé... le coup a été rude. J'ai dû dissimuler mon étonnement, ma douleur, et montrer un visage indifférent. » On pourrait multiplier ces citations.

Et alors dans ce mois de juillet 1845, où Saint-Arnaud voyait s'approcher la redoutable éventualité du siège des grottes, on imagine la tempête sous son crâne. La nécessité peut-être, à coup sûr l'ambiance et l'entraînement lui imposaient la solution brutale, que le souci de son avancement lui interdisait. Pélissier avait failli briser sa carrière; il avait été abandonné par les Chambres, le ministère; Bugeaud l'avait sauvé tout juste. Saint-Arnaud avait encore dans les oreilles « les hurlements de cette bonne presse ». Il lui fallait braver tous ces dangers par une récidive, qui, survenue deux mois après, paraîtrait une bravade. Pour sortir de cette impasse il a trouvé la solution cruelle et élégante.

La destruction totale des Frachich n'a pas été pour Pélissier un but vu nettement et délibérément poursuivi. Ç'a été un risque accepté, dans une certaine mesure même une catastrophe inattendue. Dès que le but militaire fut atteint, Pélissier envoya du monde au secours des victimes, il en sauva de la sorte une centaine.

De cette humanité après la bataille on ne songe pas naturellement à faire un mérite à Pélissier. Il n'a fait que son devoir et c'était bien le moins. Seulement c'est l'accomplissement de ce devoir-là qui a failli lui coûter si cher. Toute la colonne, en

départissant les vivants des morts, eut l'affreux spectacle sous les yeux; les petits soldats frais débarqués de France, les sous-officiers aigris et littéraires, les correspondants étrangers malveillants, tous purent regarder de près autant qu'ils voulurent. Huit jours après dans les journaux de France et d'Europe l'explosion se reproduisait.

C'est cette leçon qui ne fut pas perdue pour Saint-Arnaud. L'erreur évidente de Pélissier, ç'avait été le sauvetage. Saint-Arnaud s'en garde bien : on sait le mot de Charles IX à la Saint-Barthélemy : « Tuez-les tous, qu'il n'en survive aucun pour me reprocher le massacre. » Ce mot-là Saint-Arnaud l'a vécu : après l'enfumade, il murmure, et il s'en va : « Personne n'est descendu dans les cavernes, personne... que moi ne sait, etc... »

Naturellement, çà ne peut pas être rigoureusement vrai. Les soldats et surtout les officiers qui ont exécuté les ordres ne peuvent pas en avoir méconnu la portée. Canrobert, alors lieutenant-colonel, est cité dans la lettre du 15 août 1845 comme un collaborateur dans la campagne contre les Sbéhas. Dans une autre lettre, Saint-Arnaud l'appelle « mon ami intime et mon lieutenant de choix... Mieux que personne il pourra te dire ce que nous avons fait. » Il est peu croyable que celui-là n'ait pas su. Dans ses souvenirs, il parle de Pélissier et de ses grottes, et il lui reproche « d'avoir fait trop de bruit autour ». Que les événements réels se reflètent dans l'opinion avec des déformations absurdes, ou qu'ils ne s'y inscrivent pas du tout, c'est tout naturel après tout. Pourtant le cas particulier est superbe; qu'un événement aussi considérable et aussi récent n'ait laissé aucune espèce de trace dans l'histoire, c'est exceptionnel.

Et notez que cet événement rayé de l'histoire ne pourra peut-être jamais y être inscrit. Le tribunal de l'histoire est comme les autres, il juge sur pièces; la vérité historique n'a pas plus de rapport avec la réalité que la jurisprudence avec l'équité. Dans l'affaire des Sbéhas toutes les pièces du procès ont disparu, il reste des dépositions orales d'indigènes : il y a des chances pour que ça paraisse insuffisant.

Le plus curieux c'est qu'un homme, Saint-Arnaud, a voulu ce résultat, il nous en prévient expressément, et sa prédiction

s'est réalisée. Sans vouloir médire de l'histoire, elle a été déjà traitée de vieille radoteuse ; mais on peut être surpris qu'elle se montre aussi docile à la suggestion d'un homme isolé ; voilà qui choque un préjugé de vénération, et qui donne à Saint-Arnaud de la grandeur, peut-être pas très enviable. En tout cas Pélissier, que cette histoire de grottes met en concurrence avec Saint-Arnaud, fait un vif contraste avec lui. Il apparaît brutal, franc, ingénu, maladroit, tout près du type militaire classique : Saint-Arnaud est autrement compliqué.

Dans d'autres lettres familières, écrites par le colonel Montagnac, un passage concerne l'affaire des grottes ; c'est ce même colonel Montagnac, qui devait quelques semaines plus tard, en septembre, finir tragiquement à Sidi-Brahim. « Vos stupides, stupidissimes journaux de France sont bien drôles ; ce serait à mourir de rire, si cela ne faisait pitié. Les *enfumades* du colonel Pélissier les exaspèrent. Ce sont les *moyens sentimentaux* qu'il faut employer pour leur faire plaisir. Tas de cochons ! que je me trouve en pareilles circonstance, je leur fournirai de quoi hurler ! Ah ! rossailles que vous êtes... votre stupide philanthropie... c'est un peu trop mirobolant. »

C'est le style habituel de Montagnac.

Le recueil de ses lettres familières a paru en 1885 sous le titre : *Lettres d'un soldat*. Ce titre ne me paraît pas équitable. Il y a une félure dans la tête de ce soldat-là. Aux émotions d'une guerre atroce le cerveau n'a pas complètement résisté ; c'est un beau cas d'Européen livré à la suggestion turque. Les points d'interjection, les expressions soulignées, les mots créés pour suppléer à la pauvreté de la langue en injures, ce sont les balbutiements d'une colère de neurasthénique. Aveuglé de rage l'homme semble prêt en effet à donner dans le premier piège de l'ennemi. Sur ce style-là on croit voir déjà planer la mort violente. Il est facile, il est vrai, de prédire après coup.

Saint-Arnaud dans ses lettres n'appelle pas les philanthropes rossailles et stupidissimes. Seulement il a emmuré les Sbéhas. Le jour où il fut certain que le coup avait réussi, il a eu le droit d'avoir, en songeant aux journaux, un rire silencieux, qui vengeait Pélissier. Et il était trop fin en effet pour ne pas être sensible à l'énorme ironie de son acte, trop sage aussi pour

ne pas enfouir un sentiment aussi dangereux au plus profond de sa conscience ; il ne l'a pas manifesté à son frère, il ne se l'est peut-être pas avoué nettement à lui-même.

A côté des autres, Saint-Arnaud est le seul qui se montre adulte, un adulte trop averti, inquiétant.

Saint-Arnaud eut beaucoup d'ennemis dans l'armée : des officiers comme Forey, Bosquet, ont parlé de lui avec une vive antipathie, qui peut bien avoir été de la jalousie. Ces aversions cependant, pour une part au moins, peuvent avoir eu un motif respectable, Bosquet l'appelle « ce monsieur » ! Je ne sais s'il l'entend comme César appelant ses soldats révoltés « citoyens ». Je trouverais naturel que les camarades de Saint-Arnaud l'eussent senti fort différent d'eux, pas aussi exclusivement soldat qu'eux-mêmes. Chez lui, à côté du professionnel, il y avait l'homme du monde qui savait la vie, qui la savait trop bien.

Tous les généraux d'Afrique ont fait de la politique. Saint-Arnaud est le seul qui y ait réussi, scandaleusement. Evidemment ce ne sont pas ses victoires militaires qui font son importance historique. A travers cette superbe correspondance, que notre démocratie ne lit plus, peut-être par rancune, on croit voir cette carrière foudroyante de Saint-Arnaud se précipiter vers son couronnement, la fondation du second empire. Le but atteint, l'homme s'effondre instantanément, comme s'il avait « commandé à la mort d'attendre », dit Sainte-Beuve. La plupart des insectes mâles, après la pariade, leur rôle fini, ne survivent pas une minute. Il me semble voir une sorte de prédestination, en ce sens du moins que, parmi les officiers d'Afrique, il n'y en avait guère d'autre, à qui un prétendant sage et informé pût confier le soin d'un coup d'État. On a l'impression en tout cas que le choix fut très intelligent.

Or voici qui me frappe. Entre le prince-président et Saint-Arnaud, qui ne se connaissaient pas, on sait que l'intermédiaire a été Fleury, Or, Fleury, alors capitaine, a servi sous les ordres de Saint-Arnaud, pendant la campagne du Dahra ; il y était comme Canrobert, et il est inadmissible qu'il n'ait pas très bien compris ce qu'il voyait.

Il est bien certain que Fleury a documenté le prince-président. Ensemble ils ont passé en revue les généraux africains,

parmi lesquels Saint-Arnaud par son grade n'avait pas encore tout à fait le droit de figurer. C'est pourtant sur lui que le choix se fixe. Et si impérieusement qu'on organise l'expédition de petite Kabylie tout exprès pour avoir un prétexte de le nommer divisionnaire; et on la bâcle pour pouvoir le faire plus tôt. C'est du moins là ce qui est raconté partout, — la vérité officielle, qui ne paraît pas contestable dans ses grands traits.

Qu'est-ce que Fleury a bien pu dire? Il n'est pas difficile de l'imaginer, puisque tous les souvenirs personnels de Fleury sur Saint-Arnaud, qu'il n'a pas pu faire autre chose qu'égrener, concernent la campagne du Dahra. Il a raconté l'affaire des grottes des Sbéhas, c'est inévitable : dans cette anecdote-là il me semble que tout Saint-Arnaud tient déjà, le Saint-Arnaud du 2 décembre. Le futur Napoléon III, s'il l'a écoutée, a dû se dire : voilà mon homme.

Et si l'on se méfie de cette hypothèse trop précise et incontrôlable, à tournure peut-être fâcheusement littéraire, il reste pourtant quelque chose d'évident et de solide. L'opinion que Fleury avait emportée de son colonel, il n'est pas possible qu'elle n'ait pas été assise, pour une part importante, sur les souvenirs de la grotte emmurée. On n'assiste pas à une scène pareille sans en être frappé. Or, l'opinion du capitaine Fleury sur le colonel Saint-Arnaud a beau être un tout petit fait, il est notoire que ce petit fait a déclanché un grand événement. Je crois qu'on touche là du doigt un lien entre un incident des guerres africaines et une grande révolution métropolitaine. Entre ces deux pays bien plus étroitement rattachés l'un à l'autre qu'ils ne se l'imaginent, il est curieux qu'un tout petit fait lointain puisse avoir une semblable répercussion.

La réciproque est vraie d'ailleurs. Dans les atrocités de la conquête si la métropole s'imagine qu'elle peut rejeter sa part sur ses officiers et ses soldats, l'incident des Sbéhas emmurés est une belle occasion de lui montrer qu'elle se trompe.

Il faut se représenter combien l'orage fut violent à Paris[1]. La presse fut très vive : « Œuvre de cannibales... acte infâme qui souille notre histoire militaire et qui tache notre drapeau. »

1. J'emprunte les détails à l'article de M. Busquet, p. 125.

Il y eut une interpellation à la chambre des Pairs, et l'interpellateur fut le prince de la Moskowa. Ce parlementaire fut, comme il sied, inexact et violent : « ... Un acte de cruauté inexplicable, inqualifiable, à l'égard de malheureux Arabes prisonniers... ; un meurtre consommé avec préméditation sur un ennemi vaincu, sur un ennemi sans défense (*Sensation*)... »

Le maréchal Soult, ministre de la Guerre, répondit comme un président du conseil qu'il était : « J'attends les renseignements... je désapprouve hautement. » Ici le comte de Montalembert ne contient plus son indignation et ses angoisses patriotiques : « Le mot désapprouver est trop faible... ; il faut répudier avec horreur pour l'honneur de la France... l'effet qu'une pareille nouvelle va produire en Angleterre... un sentiment unanime d'horreur contre un attentat pareil » (*Oui! oui! agitation*).

Là-dessus M. le président du conseil retire l'expression jugée trop anodine ; il ne se contente plus de désapprouver, il « déplore ».

Les journaux algériens défendirent Pélissier ; ils rappelèrent que le premier prince de la Moskowa, après la victoire d'Austerlitz, avait noyé une douzaine de mille Russes vaincus et sans défense, dans un lac gelé dont il avait cassé la glace à coup de canon sous les pieds des fuyards.

Bugeaud se fâche dans une lettre au ministre, et il lui rappelle que l'armée se recrute dans le civil : « Parce que nous avons un habit militaire, nous n'avons pas répudié tout sentiment d'humanité et de pitié. Nos cœurs sont faits comme ceux des citoyens de France, ni plus ni moins ; nous faisons beaucoup de philanthropie sans nous en vanter... ; les Arabes savent fort bien le proclamer. »

Dans cette tourmente, ce qui me frappe davantage, c'est le compte rendu de la séance à la cour des Pairs, je l'ai lu avec une sorte de joie, qui je le crois était mauvaise. C'est qu'il n'est pas particulièrement de 1845 ; il est d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Cette violente odeur parlementaire est de tous les temps.

Notez que cette explosion terrible d'indignation à la tribune n'a pas eu le moindre résultat, du moins immédiat. Autant en a emporté le vent. Soult a gardé son portefeuille, Bugeaud son

gouvernement, Pélissier son régiment. C'est indirectement que les conséquences furent graves, d'une façon inattendue, tragiquement burlesque. Parce qu'il ne voulait pas s'exposer à de pareilles attaques. Saint-Arnaud a fait le possible pour qu'aucune de ses victimes n'échappât. La responsabilité de ce geste terrible, le comte de Montalembert, et le prince de la Moskowa, et la chambre des Pairs, les journaux parisiens, toute la métropole philanthropique en un mot, la partagent avec Saint-Arnaud. Bien entendu beaucoup de ces philanthropes-là sont suspects. Derrière une interpellation parlementaire on sait bien qu'il y a autre chose que des sentiments généreux. Quand il cherche à faire trébucher un ministre, un homme politique a ses raisons, qui ne sont pas celles de la tribune. A coup sûr le comte de Montalembert et le prince de la Moskowa songeaient à leur avancement, comme Saint-Arnaud. C'est tellement clair qu'on aurait pu le sous-entendre, et d'autant plus que çà n'est pas essentiel.

Quels que soient les petits intérêts qui s'y mêlent, qui en profitent et qui cherchent à le diriger, un grand soulèvement d'indignation publique ne se laisse pas décomposer en combinaisons de calculs particuliers. Il y a sûrement autre chose. Dans l'âme du grand public, et même, pour une part difficile à démêler, dans celle des comédiens qui le guident, l'indignation est sincère, extrêmement respectable. C'est précisément parce qu'il s'agit de très pure philanthropie qu'il est intéressant de la trouver pataugeant dans le sang, à son ordinaire.

***

Quand on visite en 1913 les grottes du Dahra, celles de Pélissier comme celles de Saint-Arnaud, on est guidé ici par les Frachich et là par les Sbéhas, les descendants des victimes; assurément ils se souviennent très bien, mais on voudrait savoir ce qu'ils sentent.

C'est une entreprise malaisée, et qui risque d'être décevante. Il m'a semblé pourtant qu'on rencontrait dans cette voie un petit nombre de faits concrets. Pour essayer de les exposer il faudra parler de quelques indigènes avec indiscrétion. Ces

messieurs ont des chances de ne pas le savoir parce qu'ils ne me liront pas; ce n'est pas certain pourtant; et en tout cas cette hypothèse n'est certainement pas suffisante pour mettre ma responsabilité à couvert. Mais il ne me paraît pas que l'interview, qui est d'un usage courant dans la presse quotidienne, soit nécessairement condamnable ailleurs.

Quand il assiégeait les Frachich dans leur grotte, Pélissier était aidé par de notables indigènes; en particulier le chef de la tribu rebelle que Pélissier désigne habituellement par son titre de khalifa; ses administrés ne l'avaient pas seulement renié; ils avaient aussi « incendié ses habitations, brûlé ses récoltes et enlevé ses troupeaux ». Par les soins de ce khalifa, Pélissier fut guidé jusqu'aux grottes qu'il eût eu de la peine à trouver; il fut exactement renseigné sur la position des issues; ce fut le khalifa qui fit porter les sommations; sa fidélité ne se démentit pas jusqu'à la catastrophe finale, incluse.

Or c'est le petit-fils de ce khalifa qui est aujourd'hui caïd de Necmaria. La charge a été depuis 1845 héréditaire dans la famille. Et non seulement la charge, mais aussi les dépouilles de la tribu asphyxiée. Ce fidèle khalifa, qui avait perdu pour nous tout son avoir, méritait assurément une compensation. On la lui donna sur place à proximité immédiate à quinze cents mètres peut-être de la caverne. Une cinquantaine d'hectares de bonne terre lui furent attribués, et la famille les a gardés; elle vit encore aujourd'hui sur ce domaine; elle y habite une ferme, et à vingt mètres de la maison d'habitation se dresse une forteresse militaire, un grand quadrilatère crénelé du type habituel, qu'on appelle dans l'Algérie française comme dans l'Algérie turque un bordj.

Installée dans sa position fortifiée, sur ses cinquante hectares de terres confisquées, la famille de Sidi-Laribi domine le pays depuis soixante-huit ans; depuis soixante-huit ans, ces gens-là n'ont pas perdu de vue, un jour, les grottes tragiques, origine de leur fortune.

Elles sont là, en contre-bas du bordj, très visibles. Seulement les jours critiques sont passés depuis longtemps, le bordj appartient toujours à l'administration militaire qui l'entretient tant bien que mal, par habitude. Elle en laisse l'usage au caïd moyennant un loyer très modeste, mais l'usage qu'en fait ce

locataire n'est nullement guerrier et il y abrite son bétail, tout particulièrement ses moutons.

Dans le monde entier l'autorité a la réputation de n'être guère aimable; en Berbérie, on admet universellement qu'elle n'est pas aimée, c'est le pays de la poigne. Je ne voudrais donc pas affirmer que le caïd de Necmaria soit adoré ; mais j'admets qu'il inspire à ses administrés exactement les mêmes sentiments que les autres caïds. Avec nos idées européennes on ne se défend pas au premier abord contre une répugnance, qui se laisserait à peu près exprimer ainsi : cette famille depuis soixante-huit ans, au vu et au su de tous, tranquillement sur le lieu même de la catastrophe, continue à manger les trente deniers.

Le fait n'est pas douteux, et c'est une preuve évidente que les sentiments des indigènes diffèrent des nôtres.

Quand j'ai visité les grottes de Necmaria, le fils du caïd, un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, a bien voulu m'accompagner. Dans un coin d'une anfractuosité voisine, qui n'était pas, il est vrai, la galerie macabre elle-même, un ossement se trouva sous nos pieds. Je le ramassai, et après examen, j'exprimai l'opinion que c'était un fémur humain. Le jeune homme le prit à son tour dans sa main, il considéra quelques instants ce débris possible d'un de ses contribules que son aïeul avait jadis aidé à asphyxier. Puis il le lança d'un geste vigoureux et négligent; le fémur s'en fut tournoyant, jusqu'à ce qu'il se heurtât bruyamment aux parois de la caverne. Je n'ai pas eu l'impression que ce geste fut affecté. On peut supposer évidemment que cet adolescent a cru devoir se raidir pour montrer de la force d'âme. Je crois que cette supposition, qui me vient à l'esprit, atteste une imagination européenne.

Pélissier écrit : « Depuis hier les survivants ont toute liberté pour retirer les effets épargnés par le feu, et pour enlever les cadavres de leurs frères ». De cette liberté il n'a été fait qu'un usage restreint. Dans la grotte de Necmaria, comme dans celles des Sbéhas, encore aujourd'hui, au lieu des indigènes, il n'est pas rare de trouver des os échappés au temps, au ruissellement et à la hyène. Pour nous, Occidentaux, les victimes eussent été des martyrs; cela ne fait pas de doute. A la plupart des cadavres pourtant, les honneurs funèbres n'ont jamais été

rendus, ils sont restés gisants, où ils étaient tombés, on ne les a pas disputés aux bêtes, et ça n'a choqué personne.

A la grotte des Sbéhas, lorsque sur le terrain, à l'orifice même, j'ai dit ma ferme intention d'entrer, j'ai nettement perçu chez les indigènes une indécision et une répugnance. Aussitôt, Occidental incorrigible, je les ai interprêtées de la façon qui me paraissait la plus naturelle, et comme s'il se fût agi de nous autres. Apparemment il était pénible aux Sbéhas d'introduire un étranger dans la nécropole sacrée. Je le dis et je me déclarais prêt à abandonner mon projet, si je ne pouvais l'exécuter sans froisser des sentiments respectables.

Aussitôt des protestations s'élevèrent, protestations d'étonnement et d'incompréhension. L'hésitation à m'introduire dans la grotte avait une toute autre cause ; on me l'avoua, et je ne puis pas mettre en doute son existence, parce que je l'ai vue de mes yeux, à la lueur d'une bougie, quelques moments plus tard, dans un recoin de la caverne.

C'était une hyène, animal inoffensif, il est vrai ; mais tout de même après tout un fauve.

Assurément c'est une petite nervosité au sujet de la hyène que j'avais confondue avec l'appréhension d'un sacrilège. Il est certain que les Sbéhas ne concevaient même pas que ma curiosité pût être profanatoire. Ils m'ont affirmé au contraire, et je le crois, qu'ils en étaient heureux. Faudrait-il dire flattés? flattés qu'on s'occupe d'eux? je ne sais pas. Quand il s'agit de cerveaux aussi éloignés des nôtres on n'ose pas choisir entre les nuances.

Tous ces menus faits attestent une indifférence qui nous paraît étrange, des âmes calleuses qui ne souffrent pas. La grande indignation qui a secoué la France en juillet 1845, lorsque l'affaire des grottes du Dahra fut ébruitée, il y eut un point du territoire français où elle fut tout à fait incomprise, et ce fut justement le Dahra.

Il faut songer que les indigènes algériens sont des Berbères, endurcis par quatre cents ans de régime turc. Et des Orientaux à qui le sens de la patrie fait défaut. S'il fallait définir l'Orient, on serait peut-être amené à reconnaître que c'est là son caractère distinctif. Dans les sociétés orientales les éléments sont juxtaposés en cases de damier ; et, entre ces éléments, tout

fait cloison étanche, la diversité des langues, des religions, des races, des costumes, des habitudes menues et quotidiennes, et par conséquent la haine irréconciliable. C'est sensible pour le touriste, dès le premier contact, à la variété pittoresque des passants dans les rues, qui contraste avec la monotonie de nos foules. En Thrace, en Macédoine, ce qu'on appelle question d'Orient, c'est précisément la difficulté de tracer des frontières; on ne sait comment départir trois ou quatre races en émulsion, dont les éléments sont mêlés à l'orientale. Aujourd'hui, où, sous nos yeux, des frontières viennent de naître douloureusement dans ces pays-là; de part et d'autre de ces limites fraîchement tracées on voit se produire des phénomènes étranges. Tantôt les populations de villages entiers émigrent en masse, après avoir incendié leurs chaumières et leurs églises, et pris soin même de défoncer les tonneaux de vin qu'ils ne pouvaient emporter. Ou bien une armée régulière reçoit, dit-on, l'ordre officiel de massacrer les femmes et les petits enfants, évidemment pour arracher jusque dans ses dernières radicelles l'ivraie qui pousse pêle-mêle avec le froment. Ce sont du moins les tableaux que nous tracent les journaux, et ils donnent la nausée, mais ils ne sont pas invraisemblables. On imagine comprendre pourquoi des convulsions terribles doivent accompagner le passage brusque d'une contrée orientale au régime occidental des patries.

L'Algérie est un morceau d'Orient, on n'en doute pas, elle n'a jamais été une patrie. Dans une région voisine du Dahra, et qui n'en est séparé que par la vallée du Chéliff, sur les pentes nord-ouest de l'Ouarsenis, se trouve une zaouïa. On sait qu'une zaouïa est un monastère. Les moines y conservent, à l'abri des mites dans un coffre en bois de cèdre, une tunique du maréchal Bugeaud. Leurs prédécesseurs ou leurs ancêtres furent des alliés fidèles du maréchal, qui leur demanda de fixer eux-mêmes leur récompense. « Donne-nous, ont-ils répondu, un objet que tu aies porté, qui ait touché ton corps ». Et Bugeaud, séance tenante, déboutonna sa tunique. Ce récit a une petite odeur de légende populaire; on n'en garantirait pas l'exactitude rigoureuse. Mais la tunique est là, on la sort volontiers du coffre de cèdre, elle se voit et elle se touche. Elle a quatre étoiles sur le col et sur le revers des manches;

beaucoup de gens apprendront peut-être à cette occasion, comme je l'ai fait moi-même, qu'un maréchal de France avait pour insigne quatre étoiles. A l'intérieur du col, à la place habituelle, on lit encore très facilement le nom et le titre du tailleur; c'était celui du 1er spahis. Cette tunique est une réalité indéniable.

M. l'administrateur d'Ammi-Moussa, qui m'a raconté le fait, songeait à racheter le vêtement vénérable pour l'offrir au musée de l'armée. Il y a renoncé, il s'est rendu compte que les moines, ses administrés, n'oseraient pas le lui refuser, mais qu'ils seraient ulcérés. Si l'Algérie délivrée de toute domination européenne, redevenait miraculeusement libre de suivre ses destinées orientales, je crois que la tunique resterait quand même dans le coffre de cèdre, on l'islamiserait peut-être elle deviendrait le caftan de Sidi-Bugeaud. Ou si l'on veut quelque chose de plus flou que cette hypothèse cocassement précise, je crois que la tunique, dès aujourd'hui, a pris quelque chose d'une relique. Et pourquoi pas? Nous sommes en pays musulman; les grands vainqueurs, voire les grands massacreurs, sont le bras d'Allah !

A Rabelais, pourtant, j'ai trouvé chez le caïd des sentiments d'une nuance nettement différente. M. Takarli Korichi, caïd de Rabelais, n'est pas du pays, j'entends du petit district avoisinant qu'il administre. Il est venu depuis peu comme fonctionnaire. Avant l'enquête qu'il a bien voulu faire à ma demande, il n'avait pas entendu parler du drame dans les grottes des Sbéhas. Cette enquête, c'est grâce à lui qu'elle a rapidement abouti, parce qu'il s'y est intéressé vivement; et ses résultats l'ont surpris et indigné. Ils lui ont fait la même impression qu'à nous d'absurde barbarie lointaine. M. Takarli Korichi est donc une exception, et ce qui est mieux, c'est à quel point cette exception, dès qu'on l'analyse, confirme la règle.

Je n'ai fait qu'entrevoir le caïd de Necmaria, il s'est trouvé rentrer de voyage au moment même où je partais. Pourtant j'ai été son hôte pendant plusieurs jours, j'ai vu sa maison, et ses enfants, plus particulièrement son fils aîné.

La maison est une ferme isolée, dans un site merveilleux; du seuil, par-dessus des dos de terrain aux couleurs vives, blanche et rouge, séparés par des ravins boisés, très loin à

l'horizon, par les temps clairs qui sont habituels ici, on voit nettement la Méditerranée. Dans ce pays immense il faut de l'attention pour apercevoir des traces de vie humaine, on est en tribu, et une tribu n'est guère apparente de loin; elle vit au ras du sol dans de petits domiciles bas et épars. Les villages des colons sont à cinquante kilomètres, la route qui les relie elle-même passe à plusieurs lieues de là. En ce coin les bruits de l'Europe ne pénètrent pas. C'est justement pour cela, j'imagine, que le caïd était absent, il doit l'être souvent; puisqu'il lui faut bien aller prendre contact avec l'autorité lointaine.

Dans cette maison j'ai refait une petite expérience banale en Algérie, j'espère avoir le droit de la dire sans être accusé d'ingratitude pour mon hôte. Je suis arrivé à la ferme de Necmaria sans être annoncé, le maître de maison absent. J'y ai trouvé la volonté de m'être utile et agréable, la meilleure du monde; parmi toutes les hospitalités orientales celle des caïds algériens tient un rang extrêmement honorable; à Necmaria pourtant l'absence du caïd paralysait les bonnes intentions. Et par exemple pour visiter la grotte il fallait de la bougie. Pour en avoir j'ai dû m'adresser à la maison forestière voisine. Les bougies ne faisaient pas défaut dans la maison du caïd, mais elles étaient sous clef. D'une façon générale tout était enfermé dans des coffres, des armoires, des pièces closes, et le caïd avait emporté les clefs. Entendez qu'il ne les avait pas emportées par inadvertance, ou par exception; mais bien par principe; c'est toujours comme ça. Et le caïd de Necmaria n'est pas une exception; il en est ainsi en règle générale, chez les notables indigènes, partout où il y a quelque chose à protéger contre des convoitises.

Il est bien entendu que, chez nous aussi, des ménagères enferment le sucre; mais ce sont des ménagères; les précautions qu'elles prennent, et qui font sourire, sont contre leurs servantes.

Bien entendu encore on n'oublie pas la définition de la famille occidentale par l'auteur de *Poil de Carotte* : la réunion sous le même toit de gens qui ne peuvent pas se souffrir. Ces gens pourtant ont le sentiment d'intérêts communs et quelque tenue; il y a des points où ils se fient les uns aux autres.

Dans la société orientale il n'y a rien de plus mystérieux pour nous que la famille. Pourtant on croit entrevoir des lignes générales. Les drames du sérail, les rois qui, à leur avènement massacrent leur parenté par mesure de prudence, ce sont de très gros faits universellement connus et qui ne paraissent pas contestables. Tout l'Occident admet que la famille orientale, cloîtrée entre les murs sans fenêtres de la maison, est maintenue par la force plutôt que par la cohésion intime des éléments. Ça doit-être dans *Bajazet* et peut-être même déjà dans Hérodote. Ce vieux sentiment universel, pourvu qu'on ne cherche pas trop à le préciser, ne paraît pas trop inexact.

J'admets que l'anecdote des bougies sous clef en l'absence du maître serait une petite contribution à une étude sur la famille orientale. Un caïd algérien ne trouve donc pas chez lui quelqu'un parmi ses proches à qui il puisse confier momentanément les humbles fonctions de majordome.

Parmi ces proches du caïd celui que j'ai vu le plus est le fils aîné. Comme les jeunes indigènes de son âge et de sa situation sociale dans le Dahra il a fait ses études au collège de Mostaganem. Il est le premier à reconnaître en riant qu'elles furent très mauvaises. A un adolescent de chez nous on pardonne bien volontiers d'avoir été un cancre, ce n'est pas pour en faire un reproche à un jeune indigène algérien.

Ce caïd de Necmaria est très respectable, lui et toute sa famille, enracinés qu'ils sont dans la vie rurale. Mais le contraste est vif avec le caïd de Rabelais. M. le caïd Takarli Korichi vit au village de Rabelais, en contact avec les fonctionnaires et les colons. Il entre au café, moins pour y consommer évidemment que pour y causer. Il parle et il écrit le français comme vous et moi. Ses plus jeunes enfants, un garçonnet et une fillette, sont confiés à l'institutrice; ils en savent exactement autant que les bambins français de leur âge, avec lesquels ils jouent. Son fils aîné, qui était l'an dernier élève de première au collège de Mostaganem, vient d'être reçu bachelier avec mention.

M. Takarli Korichi porte le costume arabe, les burnous, le haïk, le grand turban. Il ne peut pas s'en dispenser, m'explique-t-il, ayant à commander en tribu. Il sent l'inconvé-

nient pratique dans la vie moderne de ces très belles draperies; s'il s'habillait à son goût il porterait le costume européen, avec le fez.

Ce dernier trait éclaire toute la figure. Il est clair que M. Takarli Korichi est un Jeune-Turc, ou si l'on veut un Jeune-Algérien. C'est à Alger un tout petit parti, assez bruyant. Parmi ses chefs on compte le docteur Ben Tami, qui est une silhouette familière sur le boulevard de la République et au square Bresson; on me dit que Takarli Korichi est un parent du docteur Ben Tami.

Entendons bien que M. Takarli Korichi, qui est fonctionnaire, n'appartient pas du tout à un parti politique; j'ai voulu simplement le ranger dans une catégorie d'hommes.

Ils sont ainsi en Algérie un nombre malheureusement bien petit encore de notables indigènes qui ont franchement adopté notre langue et qui sont venus à notre culture, sans cesser d'être musulmans. Ceux-là en présence de catastrophes et de massacres comme ceux dont il s'agit ici, partagent notre dégoût, je pense que les autres, la masse énorme des indigènes, ne les sentent pas comme nous, ne les ont même pas sentis ainsi jadis, lorsqu'ils en furent témoins oculaires ou victimes.

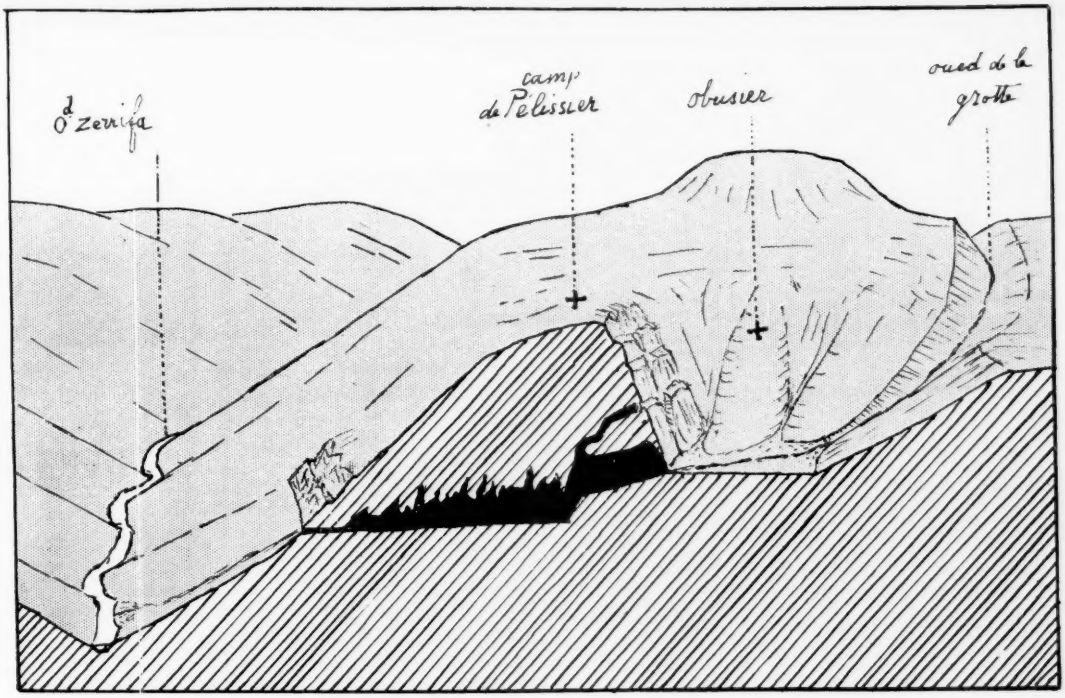
Lorsque son fils s'est présenté au baccalauréat, M. Takarli Korichi m'a écrit pour le recommander; c'était superflu, comme l'événement l'a démontré, mais c'était une preuve nouvelle d'habitudes occidentales. Sa lettre contenait un passage qui m'a semblé un document. Il s'excusait de ne pas connaître exactement le nom de son fils, j'entends son nom officiel de candidat sur les formulaires académiques. Il se pourrait que ce fût X... ben Korichi ou bien encore Y... ben Takarli, d'autres hypothèses étaient encore possibles. Cette indécision est toute naturelle évidemment, puisque les Arabes n'ont pas de nom de famille; ils ont un prénom, ils le précisent un peu en mentionnant celui de leur père; ils peuvent avoir un surnom, ils peuvent en avoir plusieurs, ils peuvent en changer; cela revient à dire qu'ils n'ont pas de nom tout à fait définitif. C'est comme çà dans tout l'Orient. Un individu y est si peu de chose, un grain de poussière au souffle de Dieu, il ne peut

pas avoir de prétention à une étiquette bien nette et bien complète pour lui tout seul.

C'est une particularité bien menue, cette inexistence du nom de famille. Mais on imagine l'entrevoir vaguement dans la dépendance de beaucoup de choses énormes, une organisation de la famille et de la société qui est l'antithèse de la nôtre, et jusqu'à une tournure d'esprit qui nous irrite, parce qu'elle exclut le sens de la précision.

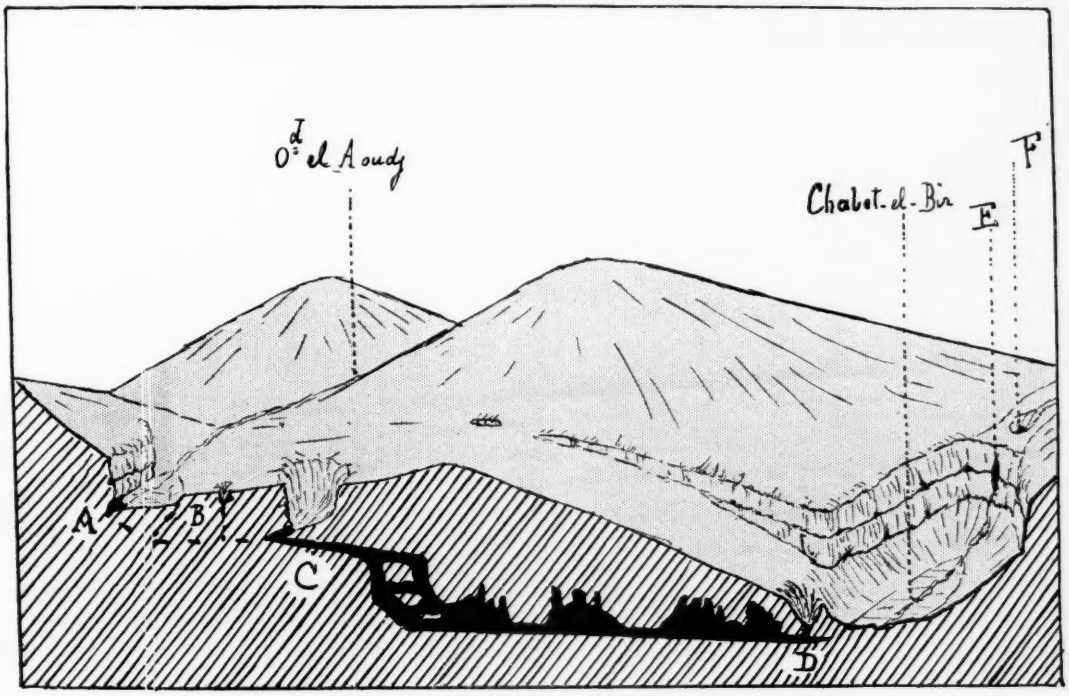
Ce petit détail me paraît jouer un peu le rôle du personnage insignifiant qui donne l'échelle dans la photographie d'un paysage. Il mesure l'immensité du gouffre entre eux et nous. Nous aurons d'autant plus de chance de le combler à la longue que nous n'aurons pas perdu de vue ses dimensions véritables.

E.-F. GAUTIER



GROTTES DES FRACHICH OU DE NUMARIA (PÉLISSIER).

La croix à droite désigne l'emplacement d'un obusier qui bombarda l'entrée principale de la caverne.



GROTTES DES SBÉHAS (SAINT-ARNAUD).

Les lettres A, B, C, D, E, F désignent les grottes visibles à la surface du sol. C et D sont les seules qui donnent accès à la caverne souterraine.

LA HAUTE ATMOSPHÈRE

L'atmosphère n'entre que pour un millionième dans la masse de notre globe, mais son importance, au point de vue humain, est telle que tout ce qui l'affecte, nous intéresse; et même, cet intérêt s'est encore accru, depuis que les chimistes extraient, de la mine atmosphérique, l'oxygène et l'azote dont nos industries font usage, et que les progrès de la locomotion aérienne ont entraîné les hommes sur le chemin des oiseaux. Mais les problèmes de la météorologie se sont, tout de suite, révélés si ardus, qu'on a cru nécessaire de les restreindre pour les mieux résoudre. A lire les traités même les plus modernes, on est frappé de voir combien mince est la pellicule gazeuse *qui nous intéresse* : dix ou douze kilomètres, au plus, contiennent la région où s'agitent les nuages, où circulent les grands courants aériens qui déterminent nos climats; dans cette couche inférieure, que le regretté Teisserenc de Bort a nommée *troposphère*, se passent tous les phénomènes météorologiques; au-dessus, dans la *stratosphère,* c'est la sérénité éternelle d'un milieu que rien ne vient troubler; l'eau est, en effet, le grand facteur de tous les troubles météorologiques; c'est par elle que la chaleur du grand foyer solaire se transforme en mouvement et en travail; mais elle ne pénètre pas dans la stratosphère, d'abord parce que la température y est trop basse pour qu'elle y puisse subsister à l'état gazeux, ensuite parce que l'air est trop raréfié pour pouvoir la soutenir à l'état condensé.

Pour toutes ces raisons, la science s'était longtemps désintéressée de cet hinterland atmosphérique ; mais on a fini par reconnaître la nécessité d'aller chercher en haut, l'explication de bien des phénomènes de la basse atmosphère ; les résultats, souvent inattendus, de cette étude, ont modifié sur bien des points les doctrines classiques et découvert des aperçus qui me paraissent mériter d'être connus en dehors du cénacle restreint des spécialistes.

La première question qui se pose, lorsqu'on cherche à se documenter sur la haute atmosphère, est celle des moyens à employer ; dans la troposphère, on n'avait que l'embarras du choix ; les nuages sont de précieux repères qui nous renseignent par leurs formes, par leurs aspects, par leurs mouvements ; les observatoires de montagne permettent, à diverses altitudes, des mesures de longue haleine, tandis que les ascensions en ballon fournissent des observations moins fréquentes, mais qui ne sont pas influencées par le voisinage du sol ; depuis le célèbre voyage qui emporta, en 1804, Biot et Gay Lussac à sept kilomètres d'altitude, jusqu'au record des aéronautes allemands Berson et Süring qui atteignirent 10 800 mètres le 31 juillet 1901, des centaines d'ascensions scientifiques ont permis d'étudier la composition chimique, les variations de température et d'humidité, enfin l'état électrique de l'atmosphère inférieure. Plus haut, tous ces moyens font défaut ; l'observation des éclipses de lune et celle de la lumière crépusculaire ne donnent que des indications très vagues ; mais l'étude des étoiles filantes permet de reconnaître l'existence de traces d'air à deux cents kilomètres d'altitude ; les aurores polaires reculent encore cette limite ; les multiples mesures effectuées en pointant simultanément, de deux stations éloignées, les extrémités des rayons auroraux, ont donné plus d'une fois cinq, six et même sept cents kilomètres ; en tenant compte de l'incertitude inévitable de pareilles opérations, on peut en tous cas affirmer l'existence de traces gazeuses jusqu'à trois cents kilomètres, c'est-à-dire que la stratosphère est vingt à trente fois plus épaisse que l'atmosphère « météorologique », bien qu'elle ne contienne pas le quart de la masse gazeuse totale ; mais la raréfaction s'opère en progression presque géométrique, et

avec une rapidité dont on peut se rendre compte à l'inspection du tableau suivant, dressé par l'éminent météorologiste autrichien Hann :

Altitude. . . .	0	10	20	50	100	kilomètres.
Pression. . . .	760	200	42	0,3	0,02	mm. de mercure.

Ainsi, à cent kilomètres d'altitude, l'air est aussi raréfié que dans les tubes à rayons X et, à l'extrême limite de visibilité des aurores polaires, la pression doit être réduite à moins d'un millionième d'atmosphère; si une bulle de savon, gonflée d'hydrogène, pouvait monter jusque-là sans éclater, son diamètre passerait d'un centimètre à un mètre.

En dehors de ces renseignements, que pouvons-nous apprendre d'en bas? L'étude de l'aurore, si nous savions mieux la conduire, pourrait nous donner des renseignements sur la constitution chimique de la stratosphère; examinée au spectroscope, elle montre en effet les rares caractéristiques des gaz qu'elle illumine; en particulier, Runge y a reconnu le spectre du Krypton, un des gaz les plus rares de l'atmosphère inférieure; mais nous ne connaissons pas encore les lois de l'illumination électrique d'un mélange gazeux; il nous faut donc mettre en réserve cette méthode d'analyse, jusqu'au jour où les progrès de la physique en permettront l'emploi.

En résumé, un seul moyen nous reste, l'emploi des *ballons-sondes*; heureusement, il est efficace. C'est en 1892 que deux aéronautes français, MM. Hermite et Besançon, commencèrent les premières tentatives avec un petit ballon de 26 mètres cubes, qui emporta dans les airs un thermomètre et un baromètre enregistreurs; mais l'appareil, rabattu par la pluie, tomba sans avoir atteint une grande hauteur; à la fin de 1892, douze lancers avaient été faits, et l'altitude de 8 200 mètres atteinte; mais le succès définitif fut acquis avec un ballon en baudruche, de 113 mètres cubes de capacité et gonflé au gaz d'éclairage; cet appareil, que MM. Hermite et Besançon appelaient « aérophile », fut lancé le 21 mars 1913, atteignit la hauteur de 15 000 mètres et retomba le lendemain dans le département de l'Yonne, où il fut recueilli; dans une nouvelle occasion, il eut le triste destin de tomber, dans la Forêt-Noire, entre les mains impitoyables d'enfants qui le brûlèrent. Mais

l'expérience mémorable du 21 mars avait établi la possibilité d'explorer la haute atmosphère; l'appareil pouvait remplacer l'homme dans des régions où la vie est impossible et, comme le poids à emporter est bien moindre, les dimensions des ballons, et par suite le prix de revient des ascensions, peuvent être réduits dans des proportions considérables; enfin plus de vies risquées, et cette considération a bien aussi sa valeur.

Désormais, l'idée était « lancée » : de tous côtés, des aérostats sans aéronautes prirent la voie des airs; les uns, destinés uniquement à étudier les mouvements de la troposphère, étaient fabriqués économiquement en papier verni, peints en couleurs vives afin qu'on en puisse mieux suivre la trajectoire, et gonflés au gaz d'éclairage ou même équipés en montgolfières. Teisserenc de Bort a lancé des centaines de ces appareils de l'observatoire qu'il avait établi à Trappes, en Seine-et-Oise[1]; mais pour atteindre les hautes régions de l'atmosphère, il faut des appareils plus soigneusement construits; ceux qu'on établit aujourd'hui sont faits du meilleur caoutchouc et gonflés à l'hydrogène; leur diamètre varie au départ entre cinquante centimètres et deux mètres suivant les appareils qu'on veut emporter; on peut alors leur confier une surcharge comprise entre cinquante grammes et quatre kilos; grâce à l'élasticité du caoutchouc, qui se détend à mesure que l'appareil s'élève, de façon à maintenir l'équilibre entre la pression intérieure et l'atmosphère, la force ascensionnelle reste très sensiblement constante; considérons, en exemple, un ballon dont le diamètre, au départ, soit d'un mètre; à 5 800 mètres d'altitude, la pression est réduite à moitié, donc le volume double et le diamètre atteint 1 m. 25; il s'accroît jusqu'à 1 m. 50, à 10 kilomètres, et 2 m. 60 à 20 kilomètres; et comme le poids de l'air déplacé reste tou-

1. Les exigences de la navigation aérienne ont conduit à systématiser ces essais; l'*Association internationale pour l'aérostation scientifique* a décidé en 1912, à son Congrès de Vienne, d'organiser dans toute l'Europe, à partir de 1914, des stations d'où auront lieu, chaque jour, des lancers de « ballons-pilotes », destinés à indiquer la direction et la vitesse du vent aux diverses altitudes. En France, Paris et Clermont-Ferrand ont été choisis pour ces opérations, mais 40 stations fonctionnent déjà en Allemagne et 32 en Italie; c'est assez dire quel effort s'impose à nous, si nous tenons à réduire au minimum les risques de nos aviateurs.

jours le même, la force ascensionnelle, qui est la différence entre ce poids et celui de l'aérostat, n'éprouve que de faibles variations; on voit, d'après cela, qu'un ballon-sonde pourrait s'élever indéfiniment, mais son ascension est limitée par l'élasticité de la membrane de caoutchouc; un moment vient où la membrane, trop distendue, se déchire; à partir de cet instant, cette loque dégonflée commencerait une descente vertigineuse, et les appareils délicats qu'elle soulevait tout à l'heure viendraient se briser sur le sol si des précautions spéciales n'étaient prises pour ralentir la seconde partie du voyage. Un procédé préconisé, et employé avec un certain succès, consiste à enfermer dans le ballon une deuxième enveloppe dont les dimensions sont choisies de telle sorte que le gaz restant équilibre presque exactement le poids total de l'appareil; on préfère aujourd'hui employer une sorte de parachute, formé d'un manteau de soie légère qui se développe sous la poussée de l'air; la descente, d'abord très rapide dans l'air raréfié des grandes altitudes, se ralentit peu à peu à mesure que l'atmosphère devient plus dense; ainsi le fragile fardeau des appareils, soigneusement emballé dans une nacelle d'osier munie d'amortisseurs, a des chances de retomber sans dommage sur le sol..., à moins qu'il ne soit, comme il arrive trop souvent, entraîné dans des précipices ou emporté sur la mer[1]; même si les instruments sont détériorés par la chute, l'expérience n'aura pas été inutile si les enregistreurs ont fonctionné pendant l'ascension et inscrit sur la feuille d'aluminium enfumé l'histoire du voyage, l'altitude atteinte et les températures correspondantes; mais il est d'autres instruments qui ne pourraient manquer d'être irrémédiablement détruits, avec les résultats qu'on en attend, par une chute précipitée : tels sont ceux qui servent à faire automatiquement des prises d'air à des altitudes déterminées; de telles opérations comportent toujours une part de hasard, mais une expérience

1. On peut cependant, lorsqu'on opère au-dessus de la mer, recourir au dispositif employé par S. A. le prince de Monaco: il comprend deux ballons jumelés, emportant un flotteur; lorsque l'altitude voulue est atteinte, un mécanisme commandé électriquement laisse échapper le gaz d'un des ballons; l'ensemble tombe à la mer, où le flotteur forme bouée tandis que le ballon encore gonflé reste suspendu et joue le rôle de signal; cet appareil a été utilisé pour des altitudes allant jusqu'à quinze kilomètres.

réussie console amplement de dix autres qui échouent. Voici donc notre ballon qui, par une heureuse fortune, échappe à toutes les causes de destruction; il est descendu en douceur et est resté accroché dans les branches d'un arbre; des paysans, qui travaillent près de là, l'aperçoivent, le dégagent; ils trouvent dans le panier une instruction leur indiquant où ils doivent rapporter ce haut courrier de l'atmosphère; ainsi le précieux appareil retourne à sa station d'origine, où les indications sont dépouillées avec soin.

Jadis, on opérait au hasard des initiatives individuelles; mais le Congrès météorologique international, tenu à Paris en 1896, a mis en évidence la nécessité de systématiser les sondages, dont la direction a été confiée à l'Association pour l'étude de la Haute-Atmosphère présidée par le professeur Herrgesel; ce qui importe surtout, c'est d'opérer simultanément en un grand nombre de stations distribués aux latitudes les plus différentes; aussi les ballons-sondes sont-ils lancés « par salves », à des époques determinées à l'avance, ce qui permet d'utiles comparaisons; mais on doit s'estimer heureux quand une dizaine de ces ballons errants rejoignent, avec des documents utilisables, leur laboratoire d'attache; un des plus fameux entre ces hauts-courriers, le *Cirrus*, fut emporté en 1894 de Berlin jusqu'en Bosnie, à la vitesse de 100 kilomètres à l'heure, et après avoir atteint 16 500 mètres; une autre fois, ce même ballon s'éleva jusqu'à 22 kilomètres; mais le record de l'altitude appartient incontestablement au professeur Gamba, de l'Université de Pavie : le ballon-sonde qu'il lança, le 17 décembre 1912 avait, au départ, un diamètre de 1 m. 90, c'est-à-dire qu'il comptait parmi les plus gros; il s'éleva presque verticalement jusqu'à 37 700 mètres et retomba doucement à 39 kilomètres de son point de départ.

*
* *

Ainsi, l'appareil est créé, le travail est organisé avec méthode; voyons les résultats.

Le premier, et le plus important, se rapporte à la variation

des températures avec l'altitude. Les premières ascensions en ballons montés, confirmant les mesures faites en montagne, avaient établi que la température s'abaisse, en moyenne, d'un degré pour une élévation de 120 mètres; ce phénomène est parfaitement conforme aux lois de la physique, puisque l'air qui s'élève se détend et, par suite, se refroidit; le calcul, conduit d'après les lois de l'expansion des gaz, aboutit à un résultat numérique très voisin du « degré aérothéorique » de 120 mètres donné par l'observation. Mais on conçoit que, dans les couches inférieures de l'atmosphère, incessamment brassées par les courants d'air verticaux, par les mouvements tourbillonnaires du vent, l'ascension de la vapeur d'eau et la chute de la pluie, la variation de température soit assez irrégulière; les aéronautes traversent souvent des couches alternativement chaudes et froides; ainsi Glaisher, dans une de ses nombreuses ascensions, vit la température descendre de 6 degrés, au niveau du sol, jusqu'à — 1, à 400 mètres, puis remonter jusqu'à 1 000 mètres, où elle atteignait 8°, puis redescendre à nouveau, et cette fois sans arrêt. Mais les phénomènes se régularisent à mesure qu'on s'élève; en admettant donc un abaissement constant d'un degré par 120 mètres, on arrive à cette conclusion qu'à 33 kilomètres d'altitude, la température de l'air atteindrait 273 degrés au-dessous de la glace fondante : c'est là, on le sait, le zéro absolu, la limite infranchissable des basses températures; mais l'extrapolation, qui prétend aller au delà de l'expérience, est la plus dangereuse des méthodes scientifiques; c'est en raisonnant comme je viens de le dire, que Biot, Boussingault et de Humboldt avaient fixé jadis la limite supérieure de l'atmosphère au voisinage de cette valeur de 33 kilomètres; les ballons-sondes se sont chargés de nous montrer que la loi de variation des températures était bien loin d'être telle qu'ils la supposaient; en réalité, la température, après avoir baissé assez régulièrement dans la troposphère, devient presque stationnaire aux altitudes supérieures; il semble même qu'en moyenne, elle passe par un minimum, voisin de 60 degrés au-dessous de zéro, pour se relever ensuite légèrement, et finalement, décroître avec une extrême lenteur. En tous cas, rien ne nous permet d'attribuer à la haute atmosphère des températures voisines du zéro absolu,

car les plus basses valeurs observées n'ont pas dépassé 80 degrés au-dessous de zéro ; une fois seulement, le 2 mars 1905, un ballon lancé de Vienne a enregistré — 85° à 9 700 mètres d'altitude ; chose curieuse, ces minima de température ne s'observent jamais au voisinage des pôles, ce qui montre bien que les couches élevées de la stratosphère vivent, au-dessus des agitations de l'atmosphère inférieure, une vie qui n'est nullement influencée par l'état du sol ; placées aux confins du ciel, elles absorbent une partie du rayonnement solaire, elles rayonnent elles-mêmes, vers le vide interplanétaire et leur température dépend uniquement de l'équilibre qui s'établit entre ces deux effets antagonistes.

*
* *

Absence d'eau, température presque constante ; telles sont les deux propriétés caractéristiques de la stratosphère. Une conséquence qui s'en déduit logiquement, c'est le calme presque absolu de ces hautes régions de l'air, puisqu'on n'y trouve aucun de ces facteurs de troubles qui provoquent l'agitation d'en bas. Reportons-nous au tableau suivant, qui résume les résultats de nombreuses mesures faites, soit avec l'anémomètre, soit par l'observation des nuages où à l'aide des ballons-sondes :

Altitude	0	1	5	9	12	15 kilomètres.
Vitesse du vent.	2,2	10	17,2	25,6	19	11 m. par seconde.

La signification de ces nombres est assez claire ; au ras du sol, l'air est immobilisé par les rugosités de l'écorce terrestre et sa puissance s'éteint en mouvements tourbillonnaires, comme sur l'océan, les grandes vagues rythmées du large donnent la médiocre houle qui s'agite entre les brisants de la côte ; à mesure qu'on s'élève, le vent croît, mais les forces qui l'animent n'existent plus dans la stratosphère où le mouvement de l'air est un entraînement communiqué par les couches inférieures, et qui s'affaiblit progressivement à mesure qu'on s'élève ; il est

probable que, dans la zone surélevée où le ballon de Gamba a pu seul pénétrer, l'immobilité est presque absolue.

Ceci n'est encore, actuellement, qu'une hypothèse vraisemblable; mais en tenant la chose pour vraie, on en peut déduire une conséquence intéressante. Un des faits les mieux établis dans la science, c'est la constance de composition du mélange gazeux qui constitue l'atmosphère ; toutes les analyses effectuées depuis Cavendish jusqu'à nos jours, sur l'air des plaines, des montagnes, sur celui qu'on recueille au-dessus des mers ou dans les ascensions aérostatiques, n'ont jamais décelé que d'insignifiantes variations; la chose s'explique aisément, puisque les vents effectuent incessamment le brassage de l'atmosphère inférieure; mais en est-il de même dans les couches sereines de la stratosphère? L'analyse des échantillons d'air captés, par d'ingénieux dispositifs, à l'aide des ballons-sondes, a fourni au professeur Hann des résultats fort curieux : l'azote qui forme, dans les couches basses de l'atmosphère, 78 p. 100 du volume de l'air, y entre pour 81 p. 100 à 10 kilomètres et 84 p. 100 à 20 kilomètres d'altitude. La proportion d'oxygène va au contraire en diminuant de 21 p. 100 en bas, à 18, puis à 15 p. 100; la teneur en argon et en gaz carbonique diminue plus rapidement encore. On peut résumer tous ces résultats en disant que les gaz lourds deviennent, proportionnellement, plus rares, et les gaz légers plus abondants à mesure qu'on s'élève; ceci paraîtra, en somme, assez naturel, puisque la pesanteur agit plus énergiquement sur les premiers que sur les seconds. L'enveloppe gazeuse qui nous entoure serait donc formée de plusieurs atmosphères superposées, mais dont les limites supérieures sont différentes; l'atmosphère de gaz carbonique ne dépasse guère 20 kilomètres, celle d'oxygène 70 à 80 kilomètres, celle d'azote 120 kilomètres; au delà, dans les régions les plus élevées de la stratosphère, n'existent plus que les gaz les plus légers, à savoir l'hélium et surtout l'hydrogène; c'est ainsi qu'à 100 kilomètres d'altitude, l'air serait constitué, d'après les calculs de Hann, par 99 centièmes d'hydrogène et 4 millièmes d'hélium, avec des traces d'azote.

Dès lors, une question se pose : d'où viennent cet hydrogène et, accessoirement, cet hélium? D'en haut disent les uns, d'en bas, prétendent les autres, et, en effet, il faut bien choisir entre

ces deux hypothèses. Pour le physicien suédois Arrhénius, l'hydrogène de la stratosphère a une origine solaire; ce gaz forme autour du soleil une atmosphère très étendue, il imprègne les grains de poussière cosmique que le grand Luminaire repousse constamment loin de lui; ainsi ces poussières, atomes d'étoiles filantes, voyageant dans l'espace à raison de mille kilomètres par seconde, arrivent jusqu'à notre atmosphère où elles apportent, en double bagage, l'hydrogène occluse dans leurs pores et les charges électriques qui produisent les orages magnétiques et les aurores polaires.

Une pareille hypothèse est, par essence, incontrôlable, mais il n'est pas besoin d'aller chercher si loin l'hydrogène et l'hélium atmosphériques; ces gaz sont en effet, vomis constamment et en quantités considérables par les entrailles de la terre; l'hélium se dégage constamment des minerais radioatifs; le gaz des eaux thermales, les « soufflards » des mines de houille en dégagent journellement des milliers de mètres cubes; quant à l'hydrogène, il apparaît, d'après les travaux de M. Armand Gautier, dans la réaction des eaux souterraines sur les granits surchauffés; les éruptions volcaniques en dégagent, d'un seul coup, des millions de mètres cubes; certaines fermentations en produisent; il ne faut donc pas s'étonner de le trouver normalement dans l'atmosphère, et effectivement, les dosages effectués au voisinage du sol en donnent 130 centimètres cubes par mètre cube d'air. Pourtant il n'est guère probable que l'hydrogène dégagé du sol progresse, par une lente diffusion, jusqu'aux limites de la stratosphère; des calculs de M. Gouy ont, en effet, établi l'extrême lenteur d'une telle diffusion; mais, lors des éruptions volcaniques, les gaz vomis avec la cendre volcanique, sont projetés par la gueule des volcans avec une telle puissance, que l'ensemble s'élève à d'extraordinaires hauteurs : lorsque le volcan de Krakatoa fit explosion, le 26 et 27 août 1883, le mélange de gaz et de cendres lancé par le volcan éleva son panache jusqu'à 32 kilomètres; la poussière microscopique se répandit dans la haute atmosphère avec une rapidité vertigineuse; elle y causa pendant plusieurs mois, d'admirables crépuscules rouges qui firent croire à l'apparition d'aurores polaires; un an après l'éruption, le brouillard volcanique se tenait encore à 15 kilomètres; quant à l'hydrogène

lancé par l'éruption, tout devait contribuer à le faire monter plus haut encore ; cette énorme bulle de gaz léger, que n'alourdit aucune enveloppe, qui ne porte point de nacelle, doit s'élever bien mieux que les ballons-sondes, jusqu'aux ultimes confins de l'atmosphère. La difficulté consisterait plutôt à expliquer pourquoi il y a si peu d'hydrogène dans l'air où il aurait dû s'accumuler, depuis des millions d'années, si des causes diverses n'en déterminaient la disparition ; les uns estiment que cet hydrogène se combine peu à peu à l'oxygène de l'air ; d'autres, plus audacieux, estiment, avec M. Johnstone Stoney, qu'il s'évapore peu à peu dans l'espace et va se condenser sur le Soleil ; on sait, en effet, que les molécules gazeuses sont des projectiles animés des vitesses les plus variables ; il suffit que certaines d'entre elles atteignent onze kilomètres par seconde pour que, s'élevant au-dessus de la zone où l'attraction de la terre et celle du soleil se compensent, elles soient aspirées par le soleil et précipitées vers lui. Cette explication est, on le voit, directement opposée à celle d'Arrhénius ; je ne cacherai pas qu'elle a mes préférences parce que, partant d'un fait incontesté, qui est le dégagement continu de l'hydrogène et de l'hélium, elle explique tous les phénomènes constatés ; mais il y a loin de la vraisemblance à la certitude et, après tout, rien ne s'oppose à ce que notre globe reçoive des gaz, comme il en dégage, de telle sorte que la constitution de son atmosphère résulte d'un équilibre mobile entre des échanges inverses.

*
* *

Jusqu'ici, nous avons étudié la stratosphère sans nous préoccuper du point de vue humain, sans nous demander si cette couche gazeuse lointaine et diluée joue dans nos destinées un rôle nuisible ou bienfaisant ; nous allons avoir, maintenant, l'occasion de constater que la science, même la plus désintéressée, ne fait jamais besogne inutile.

On sait, depuis longtemps, que le soleil nous envoie, non seulement la lumière visible, mais un spectre bien plus développé qui comprend, au delà du rouge et en deçà du violet,

de nombreuses gammes de radiations; l'ultra-violet, en particulier, a été dans ces dernières années l'objet de nombreuses études qui ont établi sa puissante action destructive de la vie, « abiotique », suivant l'heureuse expression de M. Dastre; il est incontestable que, si l'atmosphère ne nous en préservait en l'absorbant intégralement, la vie telle qu'elle est organisée, serait impossible à la surface du globe. L'air joue donc à ce point de vue un rôle essentiel, mais on avait jusqu'ici étudié les choses en bloc, sans se demander lesquels, parmi les gaz mélangés, nous protègent contre les radiations nuisibles. L'expérience ayant établi que les constituants essentiels de l'air, l'oxygène et l'azote, sont remarquablement transparents pour l'ultra-violet, il importait de savoir auquel des « gaz mineurs » revenait l'honneur de nous servir de parasol; il se trouve que cette fonction est dévolue tout spécialement à l'ozone [1], c'est-à-dire à l'élément le plus instable, à celui dont notre atmosphère paraît contenir les proportions les plus variables; les dosages effectués avec l'air des couches inférieures donnent, en moyenne, dix millimètres cubes d'ozone pour un mètre cube d'air, c'est-à-dire cent fois moins que d'hélium et de krypton, cinq fois moins que de xénon, le plus rare des gaz rares de l'atmosphère; encore ceci n'est-il qu'une moyenne; il arrive souvent, par exemple à la suite de pluies prolongées, que la teneur de l'air en ozone soit réduite à zéro. Tout ceci paraît, d'abord, assez paradoxal; si l'ozone est réellement l'écran qui vous protège contre les morsures de l'ultra-violet, cette protection paraît trop irrégulière pour être efficace; et même en supposant constante, dans toute l'atmosphère, la teneur moyenne indiquée par les analyses, cette proportion d'ozone serait encore 75 fois trop faible pour expliquer l'absorption intégrale des radiations dangereuses.

Mais tout s'arrange si on fait intervenir la haute atmosphère; le froid extrême qui règne dans cette région est favorable à la conservation de l'ozone, corps d'autant plus instable que la température est plus élevée; d'autre part, la pluie n'intervient pas pour dissoudre l'ozone et l'entraîner dans le sol

1. Je rappelle que l'ozone est une modification « allotropique » de l'oxygène : trois molécules de ce dernier gaz sont condensées pour former deux molécules d'ozone.

où il est promptement détruit; enfin, et c'est là qu'est la clef de l'explication cherchée, certaines radiations ultra-violettes, émises par le soleil, ont la propriété de fabriquer de l'ozone aux dépens de l'oxygène de l'air. Dès lors, il est facile d'imaginer ce qui se passe : lorsque la lumière solaire, dans sa splendeur intégrale, arrive aux confins de notre atmosphère, elle y trouve, après avoir traversé une couche transparente d'hydrogène et d'hélium, de l'oxygène raréfié; elle l'attaque et l'ozonise partiellement; mais elle ne peut réaliser cette transformation chimique qu'en se diminuant elle-même, et l'absorption qu'elle subit est la contre-partie du travail chimique qu'elle effectue; tant qu'il reste de l'ultra-violet dans le rayonnement solaire, cet ultra-violet se détruit lui-même en s'enfonçant dans l'oxygène atmosphérique; il résulte des récentes expériences de MM. Fabry et Buisson qu'il suffit, pour l'absorber intégralement, d'une couche d'ozone pur, mesurée sous la pression atmosphérique, épaisse de cinq millimètres seulement; cette masse d'ozone existe, à n'en pas douter, dans la haute atmosphère, et c'est ainsi que, par une admirable harmonie, les terribles radiations fabriquent elles-mêmes l'armure qui nous protège contre leurs coups; mais il suffit que, pour une raison ou pour une autre, l'écran d'ozone s'amincisse pour qu'aussitôt un peu d'ultra-violet vienne à filtrer jusqu'à nous; rien ne nous en avertit, le ciel n'est pas plus pur qu'à l'ordinaire, le soleil ne nous semble pas plus ardent, et pourtant la rougeur cuisante de notre épiderme nous avertit que nous avons été victimes d'une tentative d'héliocution.

Ainsi, bien des choses s'expliquent, sur lesquelles nous n'avions, il y a peu d'années, que des notions incertaines. En même temps, d'autres problèmes se posent, que la science n'a pas encore eu le loisir d'aborder; l'ultra-violet, en arrivant aux limites de la troposphère, électrise positivement les fines aiguilles de glace des cirrus, en dégageant les charges négatives correspondantes, qui vont on ne sait où; d'autre part, les électrons négatifs émis par les taches solaires traversent aussi notre ciel, où ils allument dans les gaz raréfiés les lueurs fugitives de l'aurore polaire; ainsi l'électricité atmosphérique a son origine aux confins de l'atmosphère supérieure, et on

commence à se rendre compte qu'une pluie électrique, irrégulière et localisée, tombe du ciel sur notre terre, où elle s'écoule en courants telluriques qui ruissellent sur sa surface; cette électricité atmosphérique joue probablement un rôle essentiel dans la condensation des nuages et, par contre-coup, dans la plupart des phénomènes météorologiques. Un jour, sans doute, on pourra dire là-dessus des choses précises; les effets s'éclaireront à la lumière des causes, et la vieille météorologie en sera toute rajeunie; mais ceci sera l'œuvre de l'avenir.

L. HOULLEVIGUE

LA VIE

DE

VINCENT VINGEAME, APÔTRE[1]

IV

Sur les boulevards il y avait une grande foire qui empestait le graillon et ronflait de toute la force de ses moteurs et de ses orgues.

Vincent chercha une clairière et s'arrêta près d'une roulotte contre laquelle séchaient des maillots décolorés. Une avenue dévalait devant lui à grandes houles tumultueuses, troublées de remous multicolores, d'où montait une poussière qui flottait au-dessus des arbres et se perdait sans transition dans un ciel grisonnant de crépuscule. Vincent ouvrit sa boîte à pochade et dès qu'il se mit à peindre une couronne de badauds l'environna.

Il ne parla point d'abord, absorbé par son étude, mais, doucement échauffé, son cœur se dilata et des mots d'enthousiasme s'échappèrent de ses lèvres.

Autour de lui la cohue s'accroissait peu à peu des passants, gens du peuple qu'émerveille toujours la main du peintre. Des fanfares de cuivre traînaient en l'air; une voix savonneuse filait une romance; une cloche battait, et parfois des automo-

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

biles passaient en grondant. Mais autour de Vincent on ne parlait pas et les visages tendus l'écoutaient avec attention.

— Vous avez des yeux et vous ne voyez pas, — disait-il, — vous avez une âme, mais on doute si elle n'est pas morte, même chez les plus jeunes d'entre vous qui semblent avoir perdu la faculté sacrée de tressaillir. Pourquoi, lorsque le pain quotidien est gagné, ne songez-vous qu'aux amusements grossiers où l'esprit doit s'effacer derrière le corps? La vie est là, pourtant permanente à vos entours, pour éveiller et raffiner votre sensibilité dès que vous ouvrirez les yeux. Regardez inlassablement autour de vous, d'abord les apparences que vous ignorez et qui vous conduiront, par la réflexion, à voir, au delà, ce qui palpite sous une forme, ce qui mûrit sous un visage. Regardez! regardez! l'ombre est violette sur l'asphalte et là-bas les membres nus de cet athlète verdissent, tandis que les méplats s'accentuent dans le clair obscur et font rouler des muscles plus formidables le long de ses bras. Sentez-vous comme le soir est lourd sous les platanes et que cette musique de foire n'est plus ignoble, mais triste comme des cris de condamnés?...

— Il fait peur, cet homme-là! — interrompit une femme.

Cette voix brisa le charme qui tenait les auditeurs immobiles et troublés. Un soupir de soulagement fit vaciller le cercle comme si on le déchargeait d'un grand poids, et des murmures circulèrent.

— C'est causé, pour un camelot!

— Il va pas bientôt faire sa loterie?

— Oui, qu'il vende sa peinture au lieu de nous endormir!

Et portant la main sur la toile un vieux demanda :

— Combien ton tableau?

Vincent paraissait ne pas entendre et il ne vit que le geste.

— Vous le voulez, — dit-il, — prenez-le...

Quarante bras se tendirent et il fut bousculé. Mais le vieux rafla le carton et s'éloigna en jouant des coudes, suivi par le public que la convoitise ne retenait plus autour du peintre.

Vincent se trouva subitement isolé. Trois gamins s'écartaient à reculons en le contemplant. La nuit tombait et de la roulotte voisine s'échappaient, avec une mince fumée, des odeurs de soupe à l'oignon. Une mélancolie tenace lui venait

de son abandon et d'avoir inutilement jeté aux hommes son cœur dont ils s'étaient détournés.

Il s'assit sur un banc. La foire s'était tue et les passants devenaient rares. Il ne prit garde qu'il y avait quelqu'un auprès de lui que lorsqu'il entendit un sanglot.

En regardant il vit une face plate bossuée par les pommettes, des cheveux coupés en frange presque au ras des sourcils, des yeux rouges et une bouche affaissée; mais surtout il vit, sur un tablier de fillette, deux mains grêles, gonflées de veines, — les mains ont tant d'expression! — qui s'accrochaient l'une à l'autre désespérément.

— Qu'avez-vous? — demanda-t-il.

Elle répondit d'un trait, sans penser qu'elle se confiait à un étranger et comme si cela lui faisait du bien :

— Mère est morte!

Vincent ne réfléchit pas combien ce devait être douloureux de perdre sa mère. Il fut seulement envahi par un gros courage, car ce n'est pas la joie qui réconforte celui qui souffre, mais bien le contact d'une plus grande misère. Il saisit dans les siennes les petites mains, qui n'auraient désormais plus rien à serrer les jours de peine, et attendri, et fier un peu d'être consolateur, il murmura :

— Pauvre petite!

La porte de la roulotte voisine s'ouvrit alors, une silhouette de femme se détacha devant la lampe et une voix commanda :

— Allons, rentre, Irma!

Et la fillette rentra comme une automate, sans regarder Vincent.

Les jours suivants il revint prêcher dans la foire. Les flâneurs du quartier et les concierges le connurent de la même façon que l'alcide ou l'avaleur du sabre et un cocher l'appela l'*Illuminé*, surnom qui lui resta. On l'entourait d'ailleurs, dans l'espoir d'emporter ces peintures qu'il distribuait. Mais une fois qu'il n'avait pas sa boîte et qu'il voulut parler, personne ne s'arrêta et les gamins dansèrent en rond autour de lui en criant : au fou!

Une femme dispersa la bande en appliquant des soufflets. Elle s'approcha de Vincent et s'exclama :

— C'est trop bon pour se défendre!

C'était la jeune femme de la roulotte dont il ne s'écartait guère, par sympathie inconsciente. Elle tenait avec sa sœur, qui avait treize ans, une loterie où l'on gagnait des poissons rouges. Elle n'était point belle, mais la beauté du visage est peu de chose pour qui sait lire au fond des yeux. Sa mère venait de mourir et elle restait orpheline avec la petite sœur. Ni l'une, ni l'autre n'avait connu leur père.

Vincent les aima tout de suite et elles le lui rendirent. Quand la foire déménagea, il changea de quartier avec elles. Il disait que ces déplacements favorisaient son œuvre, car il continuait d'enseigner la Beauté aux hommes. Vincent aimait les jeunes filles par pitié; elles l'aimaient par admiration. Sans le pénétrer, elles sentaient très certainement son génie. Il était comme un dieu très doux qu'elles gardaient entre elles, et même pour Julienne, l'aînée, il n'était pas un homme.

Vincent eut tout de suite l'idée de courir les pays à l'aide de cette roulotte, en semant sa parole. Julienne, à qui il en fit part, objecta qu'elle n'avait pas le sou et gagnerait moins en province. Jamais l'argent n'intervenait dans les projets de Vincent. Il vivait avec une égale sérénité la bourse pleine ou vide, et parce qu'il possédait toutes les joies intérieures il n'enviait pas la fortune. Il réfléchit, se leva et partit chez Godenheim.

Le marchand ne le reconnut pas d'abord. Vincent se négligeait fort depuis qu'il avait quitté Marèze. Sa veste lui tombait des épaules en mauvais plis et ses souliers s'effritaient sous un pantalon effiloqué. En outre une âpre barbe végétait à son menton et Godenheim le retrouva seulement au doux avancement de ses lèvres sous la moustache et à ses yeux retirés dans un rêve au delà des cils entreclos.

Godenheim se montra loquace et flatteur. Il n'avait pas encore vendu une toile mais l'exposition avait réussi. Il se réservait de les sortir plus tard après de nouvelles exhibitions qui répandraient le nom de Vingeame. Des amateurs s'étaient déjà rencontrés.

— Oh! ça marchera, mon cher enfant, ça marchera!

— C'est que j'ai besoin d'argent, — fit résolument Vincent dont la foi dissipait la timidité.

Godenheim l'attendait là pourquoi il savait bien que Vincent

était venu. Il afficha une bonhomie tapageuse, affirma qu'il était le père des jeunes et qu'on pouvait compter sur lui.

— Tenez, j'avais déjà préparé un petit traité...

Il fouilla dans un tiroir, tendit une feuille à bout de bras et empoigna sa face à main. Des breloques tintaient sur son ventre.

— Là... je vous propose trois mille francs comptant des tableaux que j'ai, et trois mille francs tous les ans pour six toiles au moins...

Vincent fut ébloui. Bien que Marèze l'eut prévenu, tant d'argent lui parut une générosité. Il signa. Et Godenheim, magnifique, lui mit une liasse de billets dans la poche en recommandant :

— Et qu'on travaille ! qu'on soit sérieux !

Quinze jours plus tard, Godenheim vendait six mille francs à un compère *le Jardin* de Vingeame, pour établir un cours. Puis il sortit une à une les autres toiles, et les amateurs revinrent.

Cependant Vincent quittait Paris.

La roulotte franchit les fortifications à l'ouest, de bonne heure, un matin de juin où tant d'oiseaux pépiaient dans les platanes que les feuilles semblaient jaser au-dessus de la route déjà dorée de soleil. Les acacias et les seringas embaumaient et, comme ivres de leur parfum, titubaient dans le vent léger, ce vent d'aurore piquant et fou qui vous pénètre le sang au travers de la peau.

Vincent cria de joie. Il humait à pleine narine, dilatait son thorax étriqué, lançait des bouts de refrains, des sons inarticulés, et soudain enlevant son paletot et ses souliers, la gorge et les pieds nus, sans chapeau, il gambada parmi la rosée des banquettes en riant comme un enfant. Alors Gardien, le chien qui cheminait dans l'ombre de la voiture, courut à lui, et sautant, hurlant, mordant, ils firent tous les deux une partie de sauvage dans les fossés où l'herbe est drue.

On s'était serré fraternellement dans la roulotte. Habituées aux promiscuités de la vie nomade, les deux sœurs avaient, sans gêne, fait place à Vincent. Il couchait près de la porte, sur un matelas déroulé chaque soir. Il avait trop de choses en tête pour s'apercevoir que des femmes dormaient près de

lui; mais s'il eût souhaité posséder Julienne, nul doute qu'elle ne se fût offerte à lui, soumise, comme à un seigneur.

Avant le départ, les sœurs avaient repeint la maison roulante en vert, avec des filets rouges; le matériel de la loterie s'entassait sur le toit; et Tortue, la vieille jument blanche, traînait le tout au pas, en sommeillant le long des routes.

Vincent marchait toujours à côté, rêveur ou monologuant. Lorsqu'un paysage l'enthousiasmait, il s'arrêtait pour le fixer sur la toile. Rangée sur la droite, le chien couché entre ses roues, la voiture l'attendait.

Ils arrivèrent ainsi dans un pays où l'on fauchait les foins. Les prés, tout constellés de pâquerettes et de boutons d'or, baissaient brusquement de niveau devant les hommes qui avançaient en ligne, à longs mouvements cadencés. On entendait le crissement des lames sur les chaumes et les coups des batteurs de faulx qui redressaient au marteau le fil des outils, à l'ombre des haies d'églantiers roses. Et l'air sentait fortement l'âcre sève et la fermentation chaude.

Bientôt les hommes quittèrent le travail parce que c'était l'heure du casse-croûte. Ils tirèrent un quignon de pain beurré de leurs musettes pendues aux branches, et s'approchèrent de la roulotte en bâfrant, pour voir. Vincent les attendait et dès l'arrivée des premiers il parla :

— Mes amis, je viens vers vous comme vers des frères, parce que les hommes des villes m'ont chassé. J'ai voulu leur enseigner la beauté des choses, mais j'ai trouvé leur cœur plus mort que le caillou des routes, car je n'en ai pu tirer une étincelle. Ils sont murés dans leurs cités, où ils s'amusent à de menues inventions, et ils ne voient pas au delà; ils sont dénaturés et trop loin de leur origine pour comprendre les simplicités primitives. Aussi je viens vers vous, les hommes de la terre, qui êtes de ma race et vivez les pieds dans le sillon et le front au soleil...

— Qu'est-ce qui va vendre? — dit un gars en se poussant une bouchée dans la gorge.

— Je sais point, j'imagine qu'il doit donner la comédie...

— Peut-être qui fait baller ses femmes, — dit un troisième.

Mais un grand paysan, proprement rasé, le chapeau sur les yeux, s'approcha de Vincent et l'avisa :

— Si vous avez quelque chose à montrer, venez dimanche au bourg. Maintenant les gars n'ont pas de temps à perdre ; la terre commande.

Et se tournant vers les faucheurs :

— Allons, les enfants, au travail ! Il y a un coup à boire au bout du pré !

Le dimanche Vincent se tint sur la place où l'église et la buvette se font vis-à-vis, parce que les hommes y viennent parler à Dieu et entre eux de leurs intérêts. Mais il survint un montreur d'ours et Vincent fut délaissé. Il ne resta qu'un idiot, accroupi sur une borne, qui rit au grand soleil pendant deux heures de temps. Puis le garde champêtre parut et chassa la roulotte, car il était interdit aux baladins de stationner dans le bourg.

Ils marchèrent de nouveau le long des routes infiniment blanches et vides où passent parfois une carriole, une charrette, un chemineau sous la besace. Irma cueillait des fleurs de champs et se noircissait les lèvres et les doigts à manger des mûres. Le soir, Tortue dételée paissait dans les fossés, Gardien rôdait dans les cotillons de Julienne autour de la marmite et, comme dans tous les coins de nature vastes et calmes, le crépuscule était solennel. Irma chantait parfois, inconsciemment, d'une petite voix aigre, les seules chansons qu'elle sut, des refrains de boulevard, tristement bêtes, qui faisaient hurler Vincent.

Au temps des moissons, il chercha les aires où ronflaient les machines, mais partout on l'écarta. Les fermiers redoutaient ces coureurs de grand'route qui viennent on ne sait d'où, s'en vont devant eux et qu'on nomme les gars de batterie parce qu'ils s'engagent pour battre les blés.

L'aspect de Vincent ne lui était pas favorable. Ses vêtements déguenillés et sa barbe broussailleuse lui donnaient mauvaise mine, et dans les yeux, où l'on a coutume de chercher le secret des âmes, il avait un étincellement qui inquiétait.

On le traitait de « bohémien » de « galvaudeux » ; une fois qu'il s'assit à l'ombre acidulée d'un pommier, on détacha le chien pour le chasser. La bête marcha sur lui, sans hâte, en tirant une langue assoiffée. Alors Vincent se leva, puisa de ses mains dans un seau d'eau, près de la machine, et les tendit à

l'animal qui y but sans hésiter. Les gars regardaient, des coulures de sueur aux joues, de la balle dans les cheveux et la toison de leur poitrine. L'un d'eux prononça :

— Il est quasiment sorcier !

Et le maître siffla son chien dans la crainte d'un sort.

Les gerbes aux têtes dorées, lourdes comme du métal, s'engouffraient dans la batteuse ; une poussière de paille odorante et sèche enveloppait les travailleurs ; des sacs gorgés passaient sur des dos ployés de porter le précieux fruit de la terre, et déjà l'on sentait la farine. Les pieds nus dans leurs sabots, des filles maniaient la fourche d'une poigne virile. Obstinées au labeur, elles avaient le front têtu, comme les hommes, et toutes les faces ne se déridaient qu'à la barrique, à l'ombre du hangar où chacun allait à son tour lamper une bolée de piquette en se raclant la sueur du front.

Vincent pensa :

— L'homme ne vit vraiment que de pain...

Et il s'éloigna pour chercher la solitude.

Mais le soir, qui était la veille d'une fête, il entendit les cloches lointaines sonner au-dessus des campagnes. Les notes tombaient une à une et s'épandaient dans l'air, à la manière des gouttes colorées qui tombent dans une eau claire et la teignent tout alentour. Et sans voir les clochers, Vincent évoquait le sanctuaire avec les toits qui l'environnent, le groupement des craintes mystérieuses qui hantent notre chair périssable et des espoirs qui la soutiennent, autour d'une Providence. Il songeait aux couches humaines qui, depuis des siècles, nourrissaient la terre, comme un engrais, là où chantaient ces cloches et que, pour tous ceux-là qui les entendaient par les chaumes, elles étaient la voix des morts, la voix des foyers où attendent les petits et la femme, la voix aussi d'une Puissance qu'on trouvait bonne les jours de malheur : c'était le cri de la terre qui se souvient, et qui réveille dans notre sang la vie très ancienne des aïeux, pourris dans la glèbe.

Et Vincent lui-même revit tous ceux qu'il avait aimé et il désira son pays. Puis il comprit nettement qu'il n'apportait à ces hommes rien de comparable aux cantiques des cloches, et qu'il ne ferait point tressaillir leur vieux cœur en leur parlant du beau soleil, parce que leurs ancêtres l'avaient ignoré et

qu'eux-mêmes n'avaient pas mêlé leur enfance à son rayonnement. Il aurait fallu des souvenirs de joie et de souffrance dans la lumière comme dans le carillon.

Alors Vincent désespéra de sa mission. Deux événements suffirent pour abattre son dernier courage.

Le premier fut la rencontre d'un cantonnier qui mangeait un morceau sur le talus d'une route. Gardien, le chien de la roulotte, accourait le flairer et quémander, lorsque l'homme lui décocha un si rude coup de pied que la bête, en pleurant, se réfugia dans les jupons d'Irma. Vincent cria :

— Ah! la brute! la brute!

— Tâche pas d'approcher, je t'en garde autant, voleur de grand'route! — riposta l'homme en garant sa musette.

Le second fut l'apparition d'une grande fille au bord d'une rivière d'où Vincent contemplait la vallée verte et rousse, marquée ici et là d'un toit rouge, d'une façade blanche, qui fuyait sur l'autre rive. Elle jaillit brusquement devant lui, parmi les joncs. Son caraco ouvert, à cause de la chaleur, montrait une gorge puissante; un chapeau de paille ombrageait sa face brune où rayonnait la clarté des dents et des yeux. Elle avait les manches troussées jusqu'aux aisselles, le cotillon jusqu'aux genoux, et, campée d'aplomb, drue comme une cépée de chêne, la hanche large, le sein fastueux, elle crevait de jeunesse et de sève.

Elle tenait de l'osier dans ses poings, et ses deux pieds enfonçaient dans la fange, comme ceux d'une bête magnifique soudain dressée dans sa bauge.

Vincent ne put retenir son enthousiasme. Il était de ceux qui comprennent la beauté, même bestiale. Il s'exclama :

— Oh! Qu'elle est belle!

La fille rigola, et lui jeta en clignant des yeux :

— C'est peut-être que t'en voudrais goûter?

Cet appel à ses instincts l'offusqua. Il haussa tristement les épaules, et tout en admirant cette bâtissure généreuse et la chair imprégnée profondément de soleil, comme un fruit, sans songer que cette violente beauté n'avait d'autre raison d'être que l'amour, il dit :

— Ma pauvre fille! — d'un ton si méprisant qu'elle fut blessée et rétorqua :

— Tu craches sur moi, à cause que t'es seulement pas un homme!

Pas un homme!... C'était l'injure commune sous les formes différentes. Un homme doit avoir des muscles fiers, boire largement jusqu'à l'ivresse et se ruer à l'amour. Il le voyait bien maintenant qu'il n'était plus de cette race, qu'il s'était élevé là où il désespérait de hausser ses semblables, dont la sottise et la brutalité lui paraissaient désormais incurables.

Or, quand il revint vers la roulotte, se retournant d'instinct vers les âmes simples de ses petites bêtes familières : le chien, les filles, la vieille jument, il vit Tortue attelée et demanda :

— Où donc allez-vous?

Julienne hésita, puis dit :

— A la ville voisine où il y a une foire demain ; nous installerons notre loterie sur la place.

Vincent les contempla. Elles avaient toujours leur petit air soumis et il jugea que d'un mot il pourrait les retenir. Pourtant il répondit :

— Allez, je vous rejoindrai...

Parce qu'il pensait : elles sont à bout d'ennui et il est juste qu'elles retournent vers les leurs ; elles ne sont pas avec moi.

La roulotte s'éloigna, déhalée par Tortue, la tête basse. Gardien jeta vers Vincent deux ou trois tours d'yeux, en manière d'invite, puis la suivit. La première maison d'un coude masqua l'attelage et Vincent se trouva seul au bord de la route vide. On ne connait toute son affection pour les gens que lorsqu'on les quitte ; en vérité c'est qu'on quitte tout ce qu'on leur a donné de soi-même. Il se réfugiait vers son propre passé quand le fantôme s'écarta encore pour le laisser seul, toujours seul.

Il tomba sur le fossé, le front dans les mains, lourdement.

Quand il le releva, il aperçut un enfant qui le regardait avec ces grands yeux étonnés des petits qui découvrent la vie. Les femmes s'intéressent à tous les enfants à cause de leurs entrailles ; les pères s'arrêtent à quelques-uns pour les comparer aux leurs ; mais les hommes passent généralement devant eux sans les voir : ils ne vivent pas dans le même monde.

Vincent observait cet enfant dont la peau transparente et le regard candide le ravirent. Le petit portait un costume de

marin avec un chapeau de paille où éclatait, en or, un formidable nom de guerre, car le vieil instinct combatif de l'espèce se réjouit d'affubler les rejetons en héros et d'afficher des vocables farouches sur la tête des pires avortons. Il tenait à la main un paquet de fleurettes blanches et bleues, entassées sans ordre, les enfants ignorant les rapports et les ensembles. Il dit à Vincent :

— T'as du chagrin?

— Mais oui, — fit Vincent.

— Viens voir maman, elle te donnera des choses pour te consoler...

Vincent sourit et tendit sa main vers l'enfant qui reprit :

— Tiens, voilà mes fleurs, elles sont belles...

Vincent les accepta et demanda :

— Tu aimes les fleurs?

— Oui... à cause des couleurs...

— Tu aimes le jour aussi?

— Oui, j'ai pas peur dans le jour...

— Et les bêtes, aimes-tu les bêtes?

— Oui, parce que ça remue...

Derrière la haie, une voix de femme appela :

— Jean! Jean! Veux-tu bien venir ici!

Jean descendit doucement le fossé en surveillant ses pieds et criant comme s'il se parlait à lui-même :

— Maman! Maman! C'est un bonhomme qui a du chagrin...

Mais Vincent serrait les petites fleurs sur sa poitrine et répétait dans sa pensée : il aime les couleurs, la lumière, la vie, et il a pitié...

Et soudain, il jeta très haut :

— Ah! imbécile! imbécile!

Le bandeau venait de tomber. D'un coup il vit la vérité par delà son désespoir. Ce fut un de ces éblouissements où, au sommet de l'exaltation, la route de l'avenir apparaît radieuse, fulgurante, le temps d'un éclair, au milieu des ténèbres de l'erreur où l'on tâtonne. Vision immense! perception nette! il embrassa l'ensemble et le détail d'un clin d'œil. Les moyens, le but rayonnaient! il voyait! il voyait!

L'imbécile! l'imbécile! Il allait vers les hommes dont l'éducation a faussé la nature et que les âpres réalités de l'existence

ont soumis; vers les hommes qui ne peuvent plus comprendre avec leur cerveau maçonné de morale, de préjugés ou d'égoïsme, sans songer à la source claire, au filet d'eau vierge jailli du granit inviolable, à l'enfant!

Il recula d'un bond dans le passé, retrouva le temps où il n'était qu'un petit être réjoui par des ronds de soleil et l'éclat des cerises, satisfait de la pâtée des chats et de la niche du chien, tout laiteux de corps et de pensée avant que la vie n'eût lâché la première goutte noire sur cette blancheur.

Il sourit. Le miracle était passé, mais l'inondait encore de sa splendeur. Il se dressa devant la campagne, et tournant le dos à la ville où la roulotte et les deux sœurs étaient entrées, il marcha sur la route, le front haut, comme vers une vision.

V

Vincent s'arrêta dans une vallée, au bord d'un grand fleuve, pour se faire maître d'école.

La vallée était large, plate dans le fond, et se relevait en collines variées, tour à tour molles ou abruptes. Le fleuve, qui était la Loire, déjà grossi par l'automne, se voyait venir de très loin avec cette majesté que donne l'espace aux éléments. Il glissait tout d'un bloc, des remous et des glacis à sa surface, entre deux rives alourdies de verdure. Des alignements de frênes et de saules courts, déjetés, la tête en boule, divisaient les prairies grasses où l'herbe foisonnait avec exubérance sur la terre trempée d'eau féconde.

Quelques fermes aventureuses approchaient le fleuve, mais la plupart s'étaient retirées sur les hauts, à l'abri des inondations. Un gros bourg s'étageait au tournant d'une coulée, débordant du flot d'or des vignes mûres. Les maisons regardaient, les unes par-dessus les toits jaunis des autres, le versant de la rive opposée, tout croulant d'une végétation riche, noire et rousse par plaques, mais verte au sommet où des futaies de sapins cernaient un château blanc.

Vincent s'arrêta dans ce bourg, parce qu'après les plaines de glèbe rase, paraissant brunes à perte de vue, qu'il venait de traverser, ce pays accidenté où remuait un fleuve, l'enchanta.

Il avait rejoint encore une fois la roulotte avant son départ définitif pour expédier ses toiles à Godenheim. Il en avait reçu une lettre enthousiaste et six mille francs. Il avait acheté un complet propre, des souliers ferrés et abandonné Julienne, Gardien, la petite maison roulante sans attendrissement, parce qu'il était si plein de rêves et de projets qu'il n'y avait plus place en lui, même pour une émotion.

Il était neuf. Il avait oublié complètement le passé le plus douloureux et vivait déjà un avenir merveilleux qu'il arrangeait au gré de son imagination. Il ne songeait même plus qu'il s'était trompé, avait constaté son erreur et modifié sa tactique. Non, il ne recommençait pas, il commençait. C'était une nouvelle passion qui le tenait, entière, absolue, au point qu'il dépassait l'espoir et voyait des résultats.

Sa pensée fermenta ainsi qu'un vin doux, tant qu'il chemina, le bâton à la main, au travers des provinces, et quand il s'arrêta, ses projets étaient comme un beau fruit qui va tomber de l'arbre. Il avait ressaisi la vie avec toute la force de sa jeunesse, moins par volonté que grâce à une poussée d'amour qui l'aveuglait d'illusions. Il ne raisonnait point sur l'impulsion donnée, mais la subissait. La logique des sentiments l'emportait en lui et il était de ceux pour qui l'on a écrit : « Marche comme ton cœur te mène. »

Cette fois, il allait triompher en instruisant les enfants des hommes, en façonnant leur petite âme vierge à l'image de la sienne. Et s'il y avait avant tout, en lui, le désir d'améliorer l'humanité pour elle-même, il ne se réjouissait pas moins d'atteindre le but suprême de tous les grands artistes : être enfin compris.

Il descendit à l'auberge du *Beau Maréchal* qui sentait le fumier et la corne brûlée. Le père Batteux ferrait les chevaux dans sa cour, tandis que « sa patronne » et une servante veillaient au cabaret. Un maréchal de France naïvement sculpté en plein bois servait d'enseigne à la maison. Il y avait toujours à la porte quelque haute charrette bâchée, aux brancards de laquelle les gamins faisaient de la gymnastique; des poules rôdaient par là pour l'aubaine des crottins; une auge de sapin s'effritait le long du mur.

Vincent demeura là deux jours, le temps de reconnaître le

pays, puis quand la mère Batteux sut qu'il désirait s'y fixer, elle l'envoya vers sa sœur, La Pelée, qui avait épousé Cônard, l'ancien garçon de la Bauche-Malo.

Elle habitait à l'entrée du bourg, sur la route, une maison à un étage à laquelle attenait un pavillon de deux pièces où Cônard rangeait ses outils de jardinier et ses barriques vides. Ils cherchaient à le louer. Vincent se présenta chez la Pelée.

La bonne femme qui portait un bonnet à cause du froid, parce que ses cheveux n'avaient pas repoussé depuis « sa fièvre » ne se montra guère empressée. Il fallait attendre son homme. Cônard, en arrivant, serra la main de Vincent et lui demanda des nouvelles de sa santé, comme à une vieille connaissance. C'était un grand paysan, franc d'allures, osseux, terreux, les joues marquées par la barbe rase et encochées de rides au coin des lèvres. Il conclut le marché rapidement en riant des prunelles. Mais quand il sut que Vincent allait peindre ses murs avec des personnages, il se rebiffa :

— Ah! dame, — dit-il, — voilà qui va changer.

— Çà ne peut que donner de la valeur à votre maison, — fit Vincent.

— Savoir, si ça mange la chaux... si c'est des bêtises... et que personne ne veuille plus louer après vous?

— L'huile, conservera vos murs, et ce ne sera pas des bêtises.

— Moi je veux bien, n'est-ce pas, mais dame quand on n'a pas vu, on sait point. Et puis j'ai blanchi dernièrement, alors c'est de l'ouvrage perdu...

Il se gratta les cheveux en repoussant son chapeau.

— Tout de même, avec une petite indemnité, — risqua-t-il.

— Si vous voulez.

Il exulta, saisit la main de Vincent et cria :

— Je savais bien qu'on s'entendrait! Vous êtes un honnête homme, vous! Je m'en fiche! Hé, la mère, va chercher une bouteille, et dans le vieux!

Puis il conclut négligeamment :

— On mettra cent francs pour les dégâts, quoi...

Vincent s'installa. Dans la plus petite chambre on lui dressa le lit de la vieille mère qui venait de mourir chez son gars où elle habitait. C'était un monument de noyer avec quatre colonnettes qui soutenaient un baldaquin de cretonne à fleurs. En

s'enlevant sur le bord, on se glissait entre les dais et la couverture et tout de suite on disparaissait dans la plume, enseveli. La Pelée était fière de ses couettes où elle entassait depuis dix ans tout le duvet de ses poules. Une table et une étagère complétèrent le mobilier.

Vincent se réserva la grande pièce qu'il laissa nue. Par derrière, une fenêtre donnait sur les vignes qui grimpaient le coteau; par devant, la porte ouvrait sur la route qui plongeait dans le bourg en tournant à droite; à gauche, la vallée paraissait à perte d'horizon avec le grand fleuve au milieu.

Vincent prit pension chez les Cônard. Ils eurent tout de suite une opinion sur son compte. La femme dit :

— Il n'est pas difficile, il mange de tout, c'est comme une poule.

Dégagé des soucis du ménage, l'homme porta un jugement général :

— C'est plus fou que méchant, — dit-il.

Pourtant il les intriguait avec ses allures mystérieuses, son désœuvrement méditatif, ses disparitions dans la campagne, avec ce silence impénétrable surtout, dont il était cuirassé contre les bavardages. On en parla chez Batteux, *Au Beau Maréchal*; et comme dans le moment l'Allemagne remuait ses canons et ses sabres avec son insolence coutumière de sous-officier ivre, Nicolas Chaumette, le charcutier, souffla entre deux verres que Vincent pourrait bien être un espion. — Qui était-il? D'où venait-il? De quoi vivait-il?... Un monsieur renfermé, qui courait le pays et se cachait pour prendre des notes!... Il l'avait rencontré, l'autre soir, en revenant de chercher un cochon dans les fermes; il dessinait sur un calepin, au coin de la Vigne Enragée!

C'était grave. L'hypothèse faillit s'accréditer, malgré les plaisanteries du médecin, homme fort qui ne croyait ni aux miracles ni à la guerre, renvoyait les espions dans le domaine des fées, et ne jurait que par le Progrès qui, pour lui, tenait dans une machine à voler. Vingeame était un artiste! et puis après!... On savait bien que tous les artistes étaient toqués!

Tout de même des gens se défièrent; mais pas longtemps, parce que les femmes prirent son parti en remarquant qu'il aimait les enfants, riait et jouait volontiers avec eux sur la

route, au seuil des portes. Dès lors, n'étant plus dangereux et même se montrant bon, il n'intéressa plus et parut un peu bête. On le laissa vivre à sa guise ; ses excentricités semblèrent naturelles. Il fut admis qu'il ne pouvait faire comme tout le monde, ce qui est, pour les hommes, la pierre de touche de la valeur mentale, parce qu'il avait la cervelle à l'envers. On le nomma « l'artiste » comme on dit « l'idiot » dans les villages où vagabonde un innocent.

Vincent ignorait l'opinion. Il poursuivait un double but avec enthousiasme : s'imprégner de la riche nature qui l'entourait et arriver jusqu'à l'âme lointaine des tout petits.

L'automne avançait, grave et moelleux avec ses matins semblables à des soirs, où un soleil rouge, étouffé, empourpre de crête en crête des nuages immobiles. Les brouillards pesaient sur les prés bas et le grand fleuve, en dérivant insensiblement avec lui. Il y avait tant de rosée sur l'herbe qu'elle pâlissait et que la terre fumait vers midi. C'était le court moment où le monde des reflets revivait dans la nature reconquise par l'astre de joie. Mais très vite il baissait, fondait dans les brumes tandis que les choses s'enveloppaient de nouveau et que la vie s'assourdissait dans l'imprécision des apparences. Des hommes rentraient des brouettées de feuilles mortes pour faire du fumier et l'on entendait rire dans les celliers où l'on goûtait le vin nouveau.

Quand il eut suffisamment meublé sa pensée, couvert ses carnets et ses toiles, Vincent ne sortit plus. Sur les quatre murs de la grande chambre, il traça quatre panneaux; celui du fond encadrait la fenêtre, les autres se dégageaient des portes qui étaient aux angles; un seul tenait toute la muraille. Comme il s'impatientait parce que les couleurs demandées à Paris ne venaient pas assez vite, il se mit à bâtir un escabeau et deux trétaux pour faire une table. Cônard le regardait travailler, les bras croisés, la pipe aux dents, riant des yeux; et de temps à autre il lâchait un conseil avec indulgence et supériorité :

— Soulagez votre scie, bon Dieu! Vous poussez, vous poussez! Faut que ça caresse le bois...

Vincent l'écoutait, se rendant compte qu'il allait plus vite ainsi, et quand il eut fini avec les planches, il s'en prit au

mur qu'il repiqua et crépit à nouveau pour obtenir des surfaces parfaitement lisses. Du coup, Cônard le surveilla en grommelant :

— Va-t-il point tout démolir?

Il ne se rassura qu'à la fin. Mais tout de même il était inquiet devant cette agitation fébrile qui possédait Vincent, cette frénésie de travailler sans répit, de faire quelque chose à quoi il dépensait des forces, comme réchampir ou clouer. Il disait avec un profond mépris :

— Ça a des sous et ça turbine!

Ainsi que la plupart de ceux sur qui pèse la nécessité du labeur pour manger, il ne comprenait pas que l'on put travailler par goût ou par besoin, et trouver dans les résultats une compensation des efforts. Dans la richesse, il enviait sourtout l'oisiveté qu'elle contient, et non seulement il n'admettait pas qu'on travaillât quand on possédait, mais il jugeait même qu'on le volait, lui et le peuple, de qui le travail est le privilège inviolable, car il ne pensait pas qu'on pût avoir d'autre fin que le gain.

Vincent n'y songeait guère, pas même à l'économie, mais les puissances créatrices de son génie commençaient à le bouleverser. La force invincible de la vie qui va jaillir faisait craquer sa volonté comme une écorce. Vainement il tentait de se réduire au calme, de se comprimer dans les habitudes coutumières, d'enchaîner cette exubérance qui le troublait comme un démon ; elle rompait tous les liens et s'évadait avec une fureur de bacchante ivre. Il lui fallait s'agiter, travailler, marcher, gronder pour tromper l'attente douloureuse, et quand enfin il eut dans les mains ses couleurs et ses pinceaux, il rugit — hosanna et plainte à la fois — le cri de triomphe et de soulagement des mères.

Les fresques qu'il tenait là tout entières avec leurs moindres détails de tons et de forme, à l'intérieur de ce crâne qu'elles excédaient, allaient enfin sortir frémissantes, défoncer les murailles de perspectives infinies, les animer du mouvement rythmé des arbres et des hommes, et les faire palpiter, ainsi qu'un cœur, d'amour et de joie. Il voulait mettre tout le ciel, toute la terre et la vie humaine sur quatre murs.

Les jours diminuaient, mais il profitait de toute la clarté,

obstinément. Malgré les remontrances de la mère Cônard, il ne se dérangeait point à midi pour la soupe. Il mangeait au petit matin et n'y revenait que le soir vers quatre heures à la nuit tombante. A table, il ne parlait pas, dévorait, et souvent s'endormait de fatigue, la tête dans les mains. Il n'avait plus, d'ailleurs, que ce premier sommeil de complet et de profitable. Deux ou trois heures après, il s'éveillait sous le coup de son imagination qui fermentait, et tout le reste de la nuit il sommeillait nerveusement, sautait, se détendait, parlait, noyé de sueur dans la profondeur du lit de plume.

La Pelée en avait pitié, lui préparait du tilleul le soir, et l'après-midi lui portait un bol de lait crémeux qui sentait la vache. Mais chaque fois elle exaspérait Vincent en fermant la porte qu'il tenait ouverte en même temps que la fenêtre.

— Encore dans les courants d'air qui sont si « traites » à cette saison!

Vincent courait rouvrir la porte rageusement.

— Mais vous allez prendre froid allons! et puis il faudra vous soigner!

— Je m'en fiche!

— Parlez donc à ça! C'est pis qu'un enfant! Tenez, je m'en va, attrape la mort si tu veux!

Et elle avait à peine le temps de refermer encore une fois la porte en sortant, par manière de protestation, que Vincent la lui arrachait des mains et la plaquait au mur en criant :

— Du jour! du jour!

Des poules entraient, faisaient un tour à pas secs, l'œil dardé, picoraient des chiffons, s'en allaient. Des chiens s'arrêtaient en passant, flairaient du seuil et s'éloignaient. Un basset poilu du voisinage prit l'habitude de s'installer à la porte pour guetter la route. Le roucoulement monotone des pigeons sur le toit, le froissement soyeux des feuilles mortes dévalant la vigne, la fanfare des coqs, le sifflet des trains quand les vents étaient bas, l'angelus paisible, le bruit clair du marteau sur l'enclume de Batteux, la sonnaille des rouliers, traversaient tour à tour la pièce librement. Le premier rayon de soleil, qui crevait la nue, tombait en travers sur les carreaux du sol qu'il rosissait; la brume, levée le soir au flanc du coteau, pénétrait en nuage par la fenêtre; et l'odeur fade de la terre mouillée,

l'odeur des engrais portés à pleine charrette à la glèbe lasse, circulait avec la brise comme en pleins champs.

Vincent travaillait.

Que lui importaient le brouillard qui enveloppe, le courant d'air qui saisit! Un tel feu brûlait en lui qu'il fondait le fer ennemi des forces physiques! Et puis, n'avait-il pas tanné sa peau au hâle des grandes routes, dans la rudesse de la vie nomade!

Intéressé, Cônard venait le voir, après déjeuner, au lieu de faire la méridienne. Il était tout béant devant ce pinceau qui sautillait, touchait son mur et y marquait avec sûreté des formes et de la couleur. Il fumait silencieusement sa pipe, le front plissé par l'écarquillement des yeux, la mâchoire serrée d'attention, lâchant par intervalles un petit nuage. Il se plaisait à deviner les choses dès les deux ou trois traits d'esquisse et annonçait :

— Un chêne!... une rivière!... un gosse! Qu'il est bien fait, le petit fils de garce!...

Et il riait en troussant ses babines piquées de barbe noire sur des dents jaunes.

Vincent répondait à ce bruit de voix, sans comprendre la pensée, en parlant de ses fresques.

— Il n'y a pas d'autre peinture... Le tableau! le portrait! C'est la fleur en pot à côté du parterre, du jardin! La fresque, voilà le jardin! C'est l'art dans la vie, la fête des yeux et du cœur gravée sur la demeure des hommes! C'est la fenêtre toujours ouverte sur la poésie et sur le ciel..... Oui, je veux reprendre l'œuvre d'un Giorgione; je veux peindre vos maisons, vos façades, celles des pauvres surtout, qui méritent le plus de joie, et j'y retracerai simplement les travaux et les jours de l'homme en magnifiant son éternel effort pour lui donner du courage...

Cônard se renfrognait à ses tirades, pensait : « Voilà que ça lui reprend! » en gagnant la porte d'où il envoyait des jets de salive sur la route. Et le soir, au *Beau Maréchal*, où selon son expression, il « il écrasait un grain de raisin », c'est-à-dire trinquait avec les amis, il disait de Vincent :

— Pour sur qu'il travaille bien, ce gars-là; mais dame, il y a son cafard!

Les gens du bourg montèrent le voir à leur temps perdu ou s'arrêtèrent désormais quand leurs affaires les menaient de ce côté. D'abord ils firent la demi-tête à la porte, risquèrent un œil, puis s'enhardirent jusqu'à entrer en constatant que Vincent ne disait rien.

L'habitude fut bientôt prise. Chaque jour, des gamins, des ouvriers, des paysans, la musette au dos, la houe sur l'épaule, stationnaient en passant pour regarder le faiseur d'images. Ils avaient plaisir à les voir naître. La création où il y a du mystère et du métier les intéressait en tant que travait manuel, car ils étaient accoutumés, dans leur vie laborieuse, à estimer les choses sorties des mains adroites de l'homme, et ils pensaient en eux, « c'est bien fait » !

Vincent ne s'inquiétait des spectateurs que quand il y avait des enfants parmi eux. Alors il les alignait devant tout le monde, près de lui, et peignait pour eux seuls en leur expliquant ses figures. L'après-midi, lorsque les petits gars revenaient de l'école, en sabotant, le sac de livres en bandoulière sur la blouse et la règle à la main pour se battre, il les appelait au passage et les retenait jusqu'au crépuscule.

Bientôt on vint en promenade à « la maison de l'artisse ». Fournerie, le médecin, donna l'exemple. C'était un homme pesant, bas sur pattes, qui marchait les bras et les jambes écartés, avec du sang à pleine peau sur la face. Il portait la barbiche en pointe, le feutre en arrière, le cou libre dans un col bas, et n'avait jamais de pardessus, même pendant les gelées. Les paysans l'aimaient pour l'insolence de sa santé, sa résistance au vin blanc, l'assurance de ses propos, son socialisme bon enfant et surtout le sans-façon flatteur de ses manières. Il y avait toujours une place à prendre dans son cabriolet sur la grand'route.

Par curiosité Fournerie entra voir, d'aventure, « ce que l'artiste barbouillait ». Il n'y comprit rien, mais frappé par la couleur et renseigné sur la peinture par les « échos » d'*Esculape*, il s'enthousiasma et s'en fut crier à l'impressionnisme chez le maire, le notaire, l'instituteur, et chez les bonnes demoiselles Plantar qui tenaient, près de l'église, l'épicerie de *l'Immaculée*.

Elles prirent peur et faillirent fermer boutique ce jour-là

en apprenant qu'il y avait dans le bourg « un sacré maboul qui en avait dans le ventre » !

M. Chesnay, le maire, voulut se former une opinion par lui-même comme il disait, avant d'adopter celle des autres. Il se défiait du médecin et montrait volontiers du goût pour les beaux-arts. Il laissait sa fille peindre des abat-jour sous la direction de maître Barbeau, le notaire, qui faisait de l'aquarelle.

Les deux hommes montèrent à la maison des fresques et se présentèrent cérémonieusement. Vincent ne tourna guère la tête. Ils contemplèrent les murs avec étonnement et prolongèrent le silence, n'ayant aucun jugement en tête et craignant, l'un et l'autre, de ne pas s'accorder dans la stupidité qu'ils énonceraient. M. Chesnay se dévoua et risqua en sourdine :

— Qu'en dites-vous?

— Il a de l'invention...

— Sans doute...

— Du sentiment...

— Bien sur!

— Mais la couleur...

— Ah! oui, la couleur!

— Moi, çà me brouille les yeux...

— Je suis comme vous, cher ami.

Maître Barbeau toussota, prit une pastille, regarda la porte et la fenêtre ouvertes et fit :

— Brrr!

Au même instant, la toiture crépita doucement sous la pluie, le jour s'obscurcit et, dans le calme, on entendit l'averse battre mollement la terre au loin, comme des doigts sur de la glaise.

— Mon Dieu! moi qui n'ai pas de parapluie, — soupira le notaire.

Une voiture escaladait la côte au petit trot d'un cheval cinglé de coups. M. Chesnay se pencha à la porte pour la reconnaître.

— Tiens, — dit-il, — les Boiscendré!

Et tout de suite il cria vers la route :

— Venez donc à l'abri!... Vous permettez, n'est-ce pas, monsieur? — ajouta-t-il pour Vincent.

Un cheval fumant, des roues jaunes parurent; des ressorts

gémirent; un juron gronda, et un homme de haute taille, en complet de chasse, le visage gras fourni de barbe fauve entra.

— Bon Dieu, — dit-il, — sacré temps!

Une jeune femme, qui paraissait petite auprès de lui, se glissa dans son ombre. On échangea des politesses.

— Ça sent l'huile ici, — fit de Boiscendré en reniflant.

Alors il remarqua le peintre qui travaillait près de la fenêtre et marcha vers lui.

— Ah! ah! vous faites de la peinture!... Vous savez, moi je n'y connais rien.

— J'en suis heureux, — riposta Vincent.

Le gentilhomme rit bruyamment en expulsant une haleine chargée d'alcool. Maître Barbeau jugea le moment propice pour intervenir :

— Je puis vous dire que monsieur a beaucoup de talent, — affirma-t-il en souriant. — Je manie un peu le pinceau, à mes heures, et je crois m'y connaître...

Vincent se retourna d'un déclanchement sec, les sourcils froncés, et ses regards tombèrent sur le doux visage résigné d'une jeune femme blottie sous un grand manteau à capuche.

— Il y a de l'invention dans ces fresques, — continuait le notaire, — et même du sentiment...

La palette de Vincent s'abattit sur la table en claquant, il cria :

— Je vous cède la place!

Et il sauta dehors par la fenêtre basse.

Stupéfaits, il le virent grimper la vigne aux sarments rouges, à la charge sous la pluie, comme s'il fuyait :

— Quel original! — fit M. Chesnay.

— Un fou! — appuya le notaire.

De Boiscendré, qui s'amusait, conclut :

— Allons boire un grog pour nous réchauffer!

Quelques jours plus tard, Vincent vit entrer la jeune femme au doux visage résigné, avec une autre dame. Elles restèrent un moment et se retirèrent en silence. Elle revint seule une autre fois encore et demeura longtemps près de la porte, sans parler. Vincent travaillait en lui tournant le dos, impatient de cette présence. La voix de Cônard le soulagea soudain :

— Tiens! bonjour madame Camille!

Elle répondit presque bas et s'en alla.

— J'ai vu çà naître, — contait Cônard, — c'est la fille du commandant Jamet, le voisin de la Bauche-Moalo; elle a épousé monsieur Jacques, le cadet à mon défunt patron, le père de Boiscendré. C'est point heureux; monsieur Jacques aime trop boire son coup; il y a des semaines où il ne dessoûle pas; un bon garçon pourtant...

— Pourquoi me dites-vous tout cela, Cônard, — fit doucement Vincent, car il sentait ce besoin de protester contre l'intérêt qu'il éprouvait malgré lui.

Elle ne reparut plus. Il n'y songea pas davantage et se hâta de terminer ses fresques, car l'hiver commençait à vaincre l'automne, et la nature mourait de froid, lentement.

Dans le pays bas, le fleuve inondait les prairies. La vallée était comme un lac d'étain traversé par le courant bourbeux et agité de la Loire où dérivaient des épaves. Les têtes rondes des frênes émergeaient sur leur mirage; les saules étiraient leurs longs jets en fusée, et les pointes apparentes des osiers faisaient des hachures rouges sur le glacis triste. Calme funèbre; calme gris. Le ciel et l'eau se renvoyaient leurs reflets morts; un vol de choucas passait, silencieux. Les arbres découpaient sur la nue leur croisillon tourmenté emprisonnant des boules de gui. Il y avait encore de petits chênes couverts de feuilles brunes qui ne voulaient pas tomber.

Vincent acheva son œuvre tandis qu'on taillait la vigne derrière chez lui. Il entendait le déclic des sécateurs et les plaintes des sarments qu'on ployait en bottes. Des pigeons roucoulaient sur son toit. Il finit un soir, à la chute du jour, et s'en alla sans se retourner.

Le lendemain, il attendit l'heure de la plus grande lumière, et il entra. Il contempla ses quatre fresques qui vivaient sur quatre murs.

Elles frappaient d'abord par l'harmonie de la couleur et la simplicité architecturale. Très montées de ton, jusqu'à la crudité, elles formaient cependant chacune, grâce à la justesse des valeurs, un accord parfait d'une intensité héroïque qu'amollissaient les modulations très douces par quoi elles s'enchaînaient l'une à l'autre. Déjà, de la joie radieuse, envahis-

sante, montait de cette fête lumineuse comme d'un matin de printemps crevant de soleil et de verdure ; et de la disposition stable des groupes, des gestes tranquilles, du mouvement continu des lignes, de l'ampleur des paysages émanaient une sérénité apaisante, un calme à endormir les âmes.

Elles ne retraçaient que des choses banales : *l'Amour*, *le Foyer*, *le Travail*, *la Mort*, les faits les plus ordinaires et les plus nécessaires de la vie humaine qui ont été les plus galvaudés, les plus méprisés par les incapables et les imbéciles, mais qui contiennent toute poésie, toute grandeur, et sont les vraies sources de l'art pour ceux qui ont la force d'y boire.

La première était *l'Amour* ; et c'est un jeune homme et une jeune fille qui passent au bras l'un de l'autre. Ils sont vus de profil, presque de dos. Il est grand, fort, et marche d'un pas élastique, soulevé du sol ; elle est plus petite, très brune et rougie par la vie rustique et l'émotion. Il l'encercle de son bras droit jusque sous le sein tiède ; elle s'abandonne, collée à lui et son corps livré ondule aux mouvements vainqueurs du compagnon qui l'emporte. Inclinaison légère des têtes, paupières closes, battements de cils, envol de la marche double, épanouissement des cœurs sur le visage, courbure de la nuque, mains qui pendent gauchement, chaque détail révèle le trouble, l'unisson de la pensée et du désir.

C'est le matin immense et frais, aux mille verts printaniers. Une brebis joue dans la prairie avec son petit ; des pêchers roses prodiguent au vent leurs pétales ; il y a des buissons d'aubépines et d'églantiers en fleurs, des nappes de boutons d'or et de marguerites. La terre est riche de promesses, débordante de sève. Des oiseaux se baignent en plein ciel ; une herse rouille au bord du chemin. Joie, amour, force, fécondité ! Et les amants s'en vont indifférents, parce qu'ils ont encore plus de féerie dans leur âme, vers une maison au toit bas qui paraît, là-haut, parmi la blancheur des arbres fruitiers. Derrière eux, une vieille rentre chez elle, les épaules lourdes, le dos résigné ; sa coiffe est restée de travers du dernier baiser ; elle ne se retourne pas, touche le seuil usé en creux par les pas des enfants ; des pots à lait s'égouttent à l'envers sur des pieux ; un rosier fleurit, et le chien gambade parce qu'il ne comprend pas.

Dans la seconde fresque, alors, on était dans la maison. A gauche, une marmite bouillotte à la crémaillère, au-dessus du large foyer de granit, au coin duquel le chat en boule se mire dans les flammes dansantes. Le grand-père est là, tassé sur son banc ciré par l'usage, mangeant avec gloutonnerie dans une écuelle qu'il serre à belles mains, tout à son dernier plaisir du ventre, à son dernier désir de vivre. A droite, il y a un vaisselier égayé de cuivres et d'assiettes à fleurs, la huche farineuse, et le charnier gras où le lard du cochon, tué avant le carême, confit dans le sel gris. Au centre et un peu sur le côté, pour démasquer la porte, la table massive, au pied calé d'une brique à cause du sol inégal, autour de laquelle se pressent trois enfants en bas âge, et un tout petit, à moitié nu, dodu, potelé, se roule dans une mare de soleil, avec des gestes de bébé, mous et désarticulés.

La femme coupe gravement la miche en longues tartines bises. Elle est propre, d'aplomb dans ses sabots, les chevilles et les poignets noueux, le teint basané. Elle tend le pain aux mains avides; des assiettes fument sur la table, le beurre luit. Elle a la taille épaisse, le front honnête, sans ride; on voit les sarraux raccommodés autour d'elle : c'est la mère. Et dans la lumière qui entre profusément au fond par la fenêtre et la porte, le père paraît au seuil, la chemise béante sur le poitrail, troussée aux bras, la face tranquille, les regards francs. Dehors, à perte de vue, l'or des blés mûrs tremble avec un bouquet d'arbres dans le brouillard d'or de midi.

Le soleil a baissé sur le troisième panneau; il se noie dans un ciel orageux où les bourrelets gras des nuages ont des reflets de cuivre. Les feuilles tombent, dévalent le coteau; les haies sont rousses, les prés sombres; au loin les toits fument; il y a des vols de corbeaux dans l'air.

Les jeunes hommes travaillent dans la vigne à retourner la glèbe. Ils bêchent à grands coups, les reins en deux, ployant sur les genoux à chaque pelletée, le masque fermé, têtus. Les paletots sont jetés sur des ceps près de la musette et de la bouteille. Ils bêchent, retournent les mottes, les écrasant à grands coups de sabot; la terre est noire d'humidité, lourde; des rouges-gorges suivent pour manger les vers; le front des hommes miroite de sueur.

A droite, la charrette attend avec les bœufs placides, au mufle baveux. Le père charge des sarments entassés au bord du chemin. Il est déjà courbé, comme un arc trop longtemps bandé, et ses bras tors semblent plus longs et pendent jusqu'à ses jarrets gauchis aussi par le labeur campagnard. Il travaille mécaniquement, avec la même expression tenace que ses gars. Une femme, passe, informe dans sa bure, déjetée par le seau de lait qu'elle emporte, et ses yeux regardent en dedans, son visage est obstiné. Des vieux passent, la binette à l'épaule, le sabot empâté de glaise, tout croches et le front penché vers la terre qui les appelle; ils rentrent; ils n'en peuvent plus; mais ils reviendront demain, du même pas branlant, travailler à la mesure de leurs forces.

Et puis c'était *la Mort* sur la quatrième fresque : pénombre, crépuscule, hiver au dehors où apparaissent les labours sombres. Au fond de la chambre, sous des solives enfumées, le grand drap du vieux lit de noyer répand une lumière blafarde. Un corps le soulève en long sur lequel s'accrochent deux mains comme des souches nouées; les pieds pointent à une extrémité; de l'autre côté, la tête qui semble si lourde chez les trépassés, pèse sur l'oreiller : face jaune, ossature saillante, trous aux joues, aux yeux, expression d'énergie quasi féroce.

Le cierge vacille sur une chaise, près d'une assiette ou trempe un rameau dans l'eau bénite. La mère est à genoux, le front sur le matelas : on ne voit que son dos qui souffre, sa coiffe qui sanglote. Et un vieux approche, peureux et curieux à la fois, éclairé par le reflet du drap, pour regarder cette mort qu'il sent déjà lui refroidir les moelles.

A l'écart, les enfants sont groupés, en habits du dimanche, résignés; les femmes pleurent, leur mouchoir à la main; les hommes sont pensifs. Et l'on emmène une petite fille en bleu, du côté du grand jour, « parce que les enfants n'ont pas besoin de voir ça ». Mystère, douleur, illusion! La mort est là — fin ou commencement? — et la ferme est silencieuse, vide des mille palpitations de l'existence, car les bêtes elles-mêmes sont troublées et s'enfuient, les hommes se détournent, et ceux qui restent là, par affection ou par devoir, sont immobiles dans l'épouvante.

Vincent contemplait son œuvre comme des fresques étrangères, et il ne lui semblait pas qu'elles fussent sorties de son cerveau et de sa main. Il éprouvait des émotions neuves, de la joie, des frissons tour à tour, et il dit tout haut pour se le persuader :

— Voilà ce que j'ai fait !

Alors il se sentit très grand, très bon, et quand il sortit sur la route, il y avait au fond de lui du mépris pour les autres hommes. Il eut une crise d'orgueil qui l'occupa quelque temps, mais dès qu'elle s'apaisa, il aperçut qu'il était las et tout désemparé après son effort, un effort inutile, comme tous, car il ne changerait rien à la face du monde. Et le fantôme de son mauvais passé reparut brusquement devant sa faiblesse.

C'est ainsi : dans les jours déprimés, on se retourne, on se laisse tomber sur la litière des souvenirs ; l'avenir est la vision des jours de courage. Vincent revit le spectre tentateur du suicide qui lui criait : Vanité ! vanité ! le même qui l'avait déjà frôlé au bord de la rivière, quand l'illusion de la pureté tomba de son âme adolescente.

Ce fut le gros de Boiscendré, qu'on ramenait un soir ivre mort, dans une charrette à porcs, qui lui rappela sa tâche. Il pensa tout de suite à la jeune femme douce que Cônard avait nommé « madame Camille ». Il eut pitié et se blâma d'avoir oublié cette éducation de l'enfance qu'il s'était juré d'accomplir : il y avait tant de douleurs à soulager !

Il se jeta vers les enfants, les bras ouverts. Mais c'était pour se cramponner à eux, à la manière de la femme tarie dans sa source de vie, déjà morte pour la nature, qui se prolonge désespérément par son amour d'aïeule.

MARC ELDER

(La fin prochainement.)

AU SERVICE DE LA NATION

LETTRES DE VOLONTAIRES

(1792-1798)

Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont point oublié les lettres du volontaire Brault, que leur présenta naguère[1] le colonel Ernest Picard, chef de la Section historique de l'État-Major de l'Armée. Curieux de l'âme des soldats qui firent triompher au delà de nos frontières la cause de la Révolution, le colonel Picard s'était proposé de publier, en une édition critique, d'importants fragments de leur correspondance : terrassé par la mort, au mois d'octobre 1913, il avait eu pourtant la force de poursuivre jusqu'au bout ce travail, qui va paraître incessamment.

C'est de ce volume posthume que sont extraites les lettres suivantes. On n'y cherchera point des renseignements nouveaux ou des indications précises sur la tactique ou sur la stratégie des campagnes de la Révolution française. Ecrites rapidement, sous les tentes, entre deux combats, ces lettres sont des documents pleins de vie sur la jeune génération qui, à l'appel de la Nation, s'est dressée tout entière pour assurer la défense de la Patrie et le salut de la République.

1. Voir la *Revue de Paris*, 1er février 1910.

I

Au citoyen Jacques Martin,
demeurant à Pionsac[1], *district de Montaigu-en-Combrailles,*
département du Puy-de-Dôme.

De Verdun, ce 12 février 1793, l'an IIe de la République française.

Mon père, je suis bien charmé d'avoir appris par la lettre de mon cousin que vous jouissiez d'une bonne santé. Je prie le Seigneur qu'il vous la conserve aussi bonne que la mienne. Si je ne vous ai pas écrit plus souvent, c'est que je croyais qu'il vous avait arrivé quelqu'accident que vous ne me faisiez pas de réponse. Mon père, je ne suis pas fâché d'être dans les volontaires. Je m'y plais bien; nous n'y manquons de rien. Tous les quatre jours, nous avons du pain frais, tous les cinq jours de l'argent; même si vous en avez besoin, vous n'avez qu'à me le marquer, je vous en enverrai. Vous direz à notre cousin de retirer mon obligation, et, quand le terme sera échu, de retirer l'argent, et qu'il le garde chez lui. Il doit avoir reçu de notre cousin du Moussaud la somme de douze livres, que mon frère lui avait donnée pour lui remettre; mon frère est bien malade voilà quelques jours.

On prétend que nous ne resterons pas longtemps où nous sommes. Les nouvelles font mention que toutes les couronnes veulent nous faire la guerre, et, s'il n'y a pas de trahison, ils ne nous feront pas beaucoup de mal. Le général Custine et son armée tiennent le roi de Prusse bloqué avec ses troupes[2]. On croit bientôt partir pour entrer en campagne.

Vous ferez bien des compliments à tous mes parents et amis. Le fils de Dumas est bien mécontent de ce que son père ne lui fait pas de réponse. Il croit que c'est sa belle-mère qui

1. Pionsat.

2. Sur la situation de l'armée de Custine qui, au mois de février 1793, avait pris ses quartiers d'hiver, cf. Chuquet, *les Guerres de la Révolution, l'expédition de Custine*. Il convient de noter que le volontaire Martin était mal renseigné sur les forces de l'armée de Custine, qui allait bientôt subir de graves revers.

l'empêche. Bien des compliments à ma belle-mère, et que je l'embrasse. Je finis, mon père, avec une grande inquiétude de savoir si vous avez besoin de quelque chose : vous n'avez qu'à me le marquer, je vous enverrai ce que je pourrai. Il n'y a que pour apprendre l'exercice que ça m'a un peu gêné. D'ailleurs nous sommes assez bien, et l'on peut toujours mettre quelques sous de reste.

Je vous assure de mes profonds respects et vous embrasse, et prie Dieu pour la conservation de votre santé, et suis

Votre très humble et très obéissant fils,

JULIEN MARTIN,
Volontaire au 1er bataillon de la Creuse,
dans la 5e compagnie.

Jean Dumas prie bien son père de lui faire passer ce papier, car il lui fait bien faute. Il est nommé caporal dans la 3e compagnie du 1er bataillon de la Creuse[1].

II

Au citoyen Valeyre, tourneur, restant à Riom, en Auvergne.

De Frikenfeld[2], le 18 juin 1793.

Mon très cher père et ma très chère mère,

... Comme nous sommes à un poste avancé de l'ennemi de l'avant-garde de l'armée que nous occupons, nous sommes comme l'oiseau sur la branche[3]. A chaque instant, nous sommes prêts à marcher. Il n'y a pas de jour qu'il n'y ait une attaque tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à telle heure que ça soit. Voilà une huitaine de jours que nous n'avons pas quitté notre sac et tout ce que nous avons dessus le dos. Être toujours en marche autant la nuit que le jour, à voltiger sans

1. Archives particulières de M. Mangerel, maire de Pionsat.
2. Freckenfeld, entre Minfeld et Schaidt.
3. Le chasseur Valeyre se trouvait à l'avant-garde de l'armée du Rhin.

cesse dans le pays ennemi, comme l'ennemi dans le nôtre, n'avoir pas reposé un instant, être assommé d'un sommeil ardent et la fatigue que nous avions, et ne pouvoir pas reposer. Et outre de ne pouvoir pas se rafraîchir seulement d'une goutte d'eau, la misère nous accable; et ne pouvoir pas manger quand nous voulons; et endurer la pluie sur notre corps et le mauvais temps qu'il fait; et coucher dehors par les fraîcheurs qu'il fait dans la nuit, à nous reposer sur notre fusil et toujours sac sur le dos, tout prêts à partir. Ah! Dieu, si nous avions encore seulement le couvert d'un linceul pour nous couvrir, afin que la pluie ne puisse pas nous mouiller! Mais il n'est point possible : il y a des instants que le fusil ni la personne ne peuvent travailler, parce que, une fois que le fusil est mouillé, aussi bien que l'amorce, il n'est pas possible que le fusil prenne. C'est comme une fois que le froid nous a surpris et même mouillé tout le corps, il n'est pas possible d'avoir le même courage que l'on aurait, n'étant pas surpris du mauvais temps.

Nous avons presque tous les jours des attaques avec l'ennemi; mais ces esclaves tremblent à l'approche de nos fiers républicains. Nous eûmes, entre autres, une attaque le 17 du mois dernier dans une plaine à côté de laquelle il y a un bois fort épais; les poltrons sortirent à peine deux cents pas dans la plaine; cela n'empêche pas que nous les canonnâmes d'importance [1].

Nous attendons tous les jours de partir pour Mayence délivrer nos frères d'armes [2]. Je vous dirai que nos frères de Mayence ont fait plusieurs sorties et qu'elles leur ont été favorables. Ils ont dernièrement pris à l'ennemi des vivres pour quinze mois, après leur avoir tué beaucoup de monde et fait prisonniers. S'il y a quelque chose de nouveau à l'avenir, je vous en ferai part. Si vous voulez, il y a tous les jours du nou-

1. Le 17 mai, Custine fit une tentative malheureuse pour enlever un petit corps de troupe que Wurmser avait poussé sur la droite de nos forces à Rheinzabern. Cf. Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et du Rhin-et-Moselle*, t. I, pp. 55 sqq.

2. Mayence devait capituler le 23 juillet 1793; la confiance du chasseur Valeyre en l'issue favorable du siège mérite d'être remarquée, car elle devait être partagée par beaucoup de ses « frères d'armes ».

veau; mais je vois qu'il est temps de finir parce que la place me manque et que je n'ai guère de temps à moi : à chaque instant, il faut marcher, soit d'alertes ou d'autres choses.

Pour la vie, votre fils,

VALEYRE,
Chasseur[1].

Voici mon adresse : Au citoyen Valeyre, chasseur au 12e bataillon de chasseurs d'infanterie légère, à Frickenfeld, par Wissembourg, département du Bas-Rhin[2].

III

Le citoyen Tiry à son épouse, à Saverdun (Ariège).

Saint-Jean d'Angély, le 27 septembre 1793.

Ma bonne amie, je suis fort en peine de ta santé; depuis que nous avons quitté Mayence, voilà deux lettres que je t'écris sans réponse de toi[2]. Je suis très inquiet.

La première lettre te disait de m'écrire à Troyes, poste restante. Je n'ai rien trouvé; j'ai patienté jusqu'à Orléans, où j'ai quitté l'armée pour entrer à l'hôpital, où je suis resté jusqu'à mon transport à l'hôpital de Saint-Jean-d'Angély.

A Orléans, je t'écrivais que j'avais été blessé au bras droit par une balle, à la première sortie de Mayence[3], en tombant sur le corps de l'ennemi à deux heures du matin, après avoir égorgé deux sentinelles de la grand'garde surprise dans ses tentes. Nous nous sommes battus à l'arme blanche, tué beaucoup. Je n'étais pas blessé; le feu a commencé à trois heures du matin jusqu'à sept heures, où nous fûmes battus à mitraille et à boulet par l'ennemi. Trop incommodés par ce feu, nous

1. Enrôlé le 15 novembre 1792.

2. Archives de Riom.

3. La première sortie des défenseurs de Mayence eut lieu dans la nuit du 10 au 11 avril 1793 (Chuquet, *op. cit.*, p. 187). Les détails donnés par le volontaire Tiry laissent supposer qu'il appartenait à la colonne commandée par Schaal, chargée durant cette sortie d'enlever une redoute hessoise.

avons pris d'assaut la redoute, tué 13 canonniers : j'ai été blessé.

Les grenadiers du 1er et du 2e régiment ont beaucoup souffert, nous avons eu l'avantage.

Devant un renfort sérieux arrivé à l'ennemi, nous sommes rentrés à Mayence, mais pour peu de temps, car nous sommes allés chercher les blessés sur le champ de bataille, car les ennemis les achevaient à coups de fusil. Nous leur avons fait payer toutes ces sorties.

Le citoyen Marveille, mon lieutenant, a été tué, le 15 avril, par une balle qui lui traversa la tête [1]. Je le regretterai toute ma vie. J'attends ta réponse avec impatience. Je finis en t'embrassant de tout mon cœur.

Compliments à ton père et à ta mère, à toute la famille et ceux qui sont dans la maison.

TIRY,
Grenadier au 60e régiment d'infanterie, ex-Royal-Marine,
à l'hôpital de Saint-Jean-d'Angély.

Je t'enverrai l'extrait mortuaire du citoyen Marveille.

Souhaite une bonne santé à mon père, à ma mère.

Tu dois connaître la misère que nous avons eue. Nous avons mangé 2 600 chevaux; je puis me vanter d'avoir vendu un gigot de chien, 12 livres en argent et 3 livres en papier.

Quelle misère après avoir si bien combattu et avoir détruit 4 500 hommes à l'ennemi et 1 600 à nous! Il faut qu'ils apprennent à se battre à l'arme blanche pour se battre avec nous. Il est vrai que le roi de Prusse nous a dit que ce n'était pas le droit de la guerre [2]!

1. Jusqu'à la fin du mois d'avril, les troupes françaises se livrèrent à des sorties presque quotidiennes. Le 15, elles attaquèrent le village de Mombach (Chuquet, *op. cit.*, p. 200). L'*historique* manuscrit *du 60e régiment d'Infanterie* (Archives Historiques de la Guerre) ne contient aucun détail sur cette escarmouche ni sur la mort du lieutenant Marveille.

2. Archives municipales de Saverdun, carton Ariège (2), XXVI.

IV

Des volontaires à leurs amis de la Société populaire de Saint-Jean de Losne.

Républicains, frères et amis, nous sommes arrivés à Strasbourg le 13; il y avait déjà plus de dix jours qu'un décret avait dissous la propagande [2 janvier 1794], nous n'avons pu y assister; voilà donc notre première mission remplie, mais non selon vos désirs[1].

Le drapeau a été remis à nos frères, sans cérémonie, car je crois qu'ils seront incorporés au premier jour avec le 3e bataillon de la Côte-d'Or[2]. Celui qui est chargé de cette affaire est un de mes bons amis et m'a dit qu'il retarderait le plus qu'il serait possible.

Nous vous avions promis des nouvelles! Crions tous: « Vive la République! »; victoires sur victoires[3], frères et amis! les Français sont à Worms, peut-être à Mayence; le butin qu'ils ont pris monte à plus de 200 millions, sans compter les canons, bagages, prisonniers, etc... Nous sommes bien fâchés de ne pouvoir encore vous annoncer la prise du Fort Vauban; nous espérons vous l'apprendre bientôt, car l'on doit donner aujourd'hui une attaque générale[4].

1. Le 6 décembre 1793, les représentants en mission Saint-Just et Lebas avaient obtenu un décret de la Convention pour chasser de Strasbourg les « propagandistes ». Les « propagandistes ou propagandaires », revêtus d'un costume théâtral, parcouraient la ville en prêchant la Révolution, le culte de la Raison et en passant les troupes en revue (Chuquet, *les Guerres de la Révolution, Hoche et la lutte pour l'Alsace*, p. 34).

2. Le 3e bataillon de la Côte-d'Or faisait partie de la division Hatry, à l'armée de la Moselle (État des forces de l'armée de la Moselle au 17 février 1794, publié par Chuquet, *op. cit.*, p. 228, n° 1).

3. Ces « victoires sur victoires » doivent s'entendre des succès éclatants de Hoche à Frœschwiller et au Geissberg, qui amenèrent, en décembre 1793, la reprise de l'Alsace, le déblocus de Landau et la retraite des Impériaux. Mais les volontaires de la Côte-d'Or dénaturent singulièrement les faits en écrivant à leurs concitoyens que les « Français sont à Worms, peut-être à Mayence ». Les troupes françaises, sous la conduite de Hoche et de Moreau, entrèrent à Germersheim, à Spire et à Kaiserslautern : elles ne poussèrent pas plus avant leurs conquêtes et prirent bientôt leurs quartiers d'hiver (Chuquet, *op. cit.*, pp. 130-244).

4. Les noms de Fort Vauban ou de Fort le Traître désignaient les ouvrages fortifiés de Fort Louis. Le général Durand avait livré la place au

On dit que la garnison a juré de mourir dans la place, mais à quoi sert le serment des esclaves contre la valeur des républicains. Qu'ils tremblent les tyrans! ils seront bientôt anéantis.

La ville de Strasbourg va divinement; la guillotine est toujours en activité; elle doit jouer aujourd'hui. Ah! si vous saviez quel effet elle produit dans cette commune! elle fait plus que des miracles; dans un jour, elle convertit plus de monde que tous les saints (ci-devants) du soi-disant Paradis.

Nous avons beaucoup de choses à vous dire de la part de nos volontaires, qui nous prient de vous adresser l'assurance de leur attachement.

Quant à nous, républicains et amis, comptez sur notre zèle et notre dévouement pour la chose publique... Nous tâcherons de mériter votre confiance dans toutes les occasions; s'il fallait aller aux antipodes pour le bien de la République, croyez que nous sommes prêts à partir et que rien ne peut écarter du chemin de vrais républicains, que vous nous avez tracé, en vous conjurant de nous croire pour la vie vos frères et amis [1].

COLIN, LEPREUX aîné.

V

Sans adresse.

Au camp de Longwy, le 22 floréal de l'an II de la République. 1794 [11 mai 1794].

Liberté, égalité.

J'ai eu la fièvre un jour; c'est le froid qui en est cause, puis il a fait trop chaud voilà huit jours. J'ai reçu de vos nouvelles le jour de la fête de chez vous, ce qui m'a fait un sensible plaisir.

général Lauer le 13 novembre 1793. Après les victoires de Hoche, les Autrichiens n'attendirent même pas d'être assiégés par les troupes du général Michaud. Le 18 janvier 1794, ils évacuèrent Fort Louis, après avoir fait sauter les remparts (Chuquet, *op. cit.*, pp. 11-14 et 226).

1. Sur la formation des bataillons des volontaires de la Côte-d'Or, cf. Sadi Carnot, *les Volontaires de la Côte d'Or. Origines historiques, formations de 1789 et 1791. Veillée des Armes.* Dijon, 1906, in-4°.

Nous étions encore à Arlon que nous avons été obligés de quitter [1]; on espère y retourner bientôt; nous sommes à présent proche de Longwy. Je vous dirai qu'on a pris deux cents pièces de canon et même deux cent soixante, sans compter les obusiers, et deux mille prisonniers. Il y a eu plus de deux mille tués, des émigrés pris; on s'est emparé de leurs vivres, de leurs munitions de guerre; nos gens sont campés dans leur camp.

Nous ne sommes plus du 6e bataillon de la Meurthe; on nous a mêlés avec un régiment de troupe de ligne et avec le 7e bataillon de la Meurthe. Nous sommes dans le premier bataillon de la cent-dixième demi-brigade. Vous ferez bien attention pour adresser vos lettres.

C'est le commandant du 7e bataillon de la Meurthe qui nous commande.

REMY THIRION

Aussitôt la présente reçue, vous aurez la bonté de m'écrire tout de suite; vous ferez bien attention. Vous mettrez mon adresse : au citoyen Remy Thirion, volontaire au premier bataillon de la cent-dixième demi-brigade. Armée de la Moselle. Division du général Morlot, par Thionville. Vous mettrez toujours à la compagnie de Marton [2].

Réponse de Nicolas Thirion, père du volontaire.

Beuvezain [3], 6 prairial an II de la République française [25 mai 1794].

Liberté, égalité,

J'ai reçu, mon fils, votre lettre en date du 22 floréal; votre mère, vos sœurs et moi, nous avons tous été fort aises d'ap-

1. Le 18 avril, sur un ordre donné à l'armée de la Moselle par le Comité de Salut Public, le général Hatry était entré à Arlon. Attaqué le 30 avril par des forces supérieures aux siennes, Hatry jugea prudent d'abandonner Arlon et de se replier sur Longwy (Commandant Dupuis, *les Opérations militaires sur la Sambre en 1794*, pp. 5-32).

2. Lettre communiquée par M. Thirion, médecin-major de 1re classe du 162e régiment d'infanterie.

3. *Beuvezin*, canton de Colombey, arrondissement de Toul.

prendre que vous vous portiez bien. La fièvre que vous avez eue n'est qu'une légère indisposition pour un républicain, qui doit savoir souffrir et mourir pour la défense de la liberté et de son pays. Tels sont, je n'en doute pas, les sentiments qui vous animent : ce sont ceux de votre père, de votre mère, de vos frères et de vos sœurs.

Vous me demandez de vous aider d'un assignat de cinquante francs; vous savez que je me suis toujours fait un plaisir de ne vous laisser manquer de rien, et je tâcherai toujours de subvenir à vos besoins tant que vous ne vous écarterez pas du chemin qui vous est tracé par l'Honneur et le Patriotisme. Vous trouverez jointe à cette lettre une reconnaissance que vous présenterez au bureau de la poste, et l'on vous remettra l'argent que vous demandez.

Tandis que vous combattez les satellites du despotisme, vos frères sont constamment occupés aux convois pour alimenter leurs frères d'armes : subsistances, fourrages, rien ne nous coûte quand il s'agit du salut de la Patrie. Nous gagnerons doucement les récoltes, qui donnent les plus belles espérances.

Prenez courage; ne vous écartez jamais des principes que je vous ai inculqués. Sachez supporter la faim, la soif, le froid, le chaud. Quand vous souffrez, sachez que c'est pour vos parents, votre Patrie. Quand vous marchez au combat, n'oubliez pas que c'est pour votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, et sachez préférer la mort même à l'ignominie.

Écrivez-nous dès que vous aurez reçu la présente et marquez nous si vous avez reçu l'assignat que je vous envoie.

Votre mère, vos frères, vos sœurs, tous vos parents vous embrassent.

Je suis toujours avec affection votre père,

NICOLAS THIRION [1]

1. Lettre communiquée par M. Thirion, médecin-major de 1re classe au 162e régiment d'infanterie.

VI

A la citoyenne Desbruères, chez le citoyen Crublier.
Rue des Pavillons à l'Indrelibre, ci-devant Châteauroux (Indre.)

Camp de Landau [1], 7 messidor an II [25 juin 1794].

Ma chère mère,

Je puis vous dire que, depuis notre départ de Besançon, nous avons toujours été en route. Cependant nous avons resté quinze jours à Kerningue [2], trois jours à Neuf-Brisach.

Vous me dites que vous avez fait tirer les cartes et que j'avais une jolie maîtresse ; je vous dirai avec vérité que j'ai eu beaucoup de chagrin en quittant Besançon, mais ce n'est pas pour les filles, c'est plutôt pour le bon vin à bon marché, tandis que maintenant nous ne buvons ni vin ni eau-de-vie, et les trois quarts du temps nous manquons de pain.

Je vous dirai que le 1er bataillon de l'Indre est près de nous. J'ai vu tous les camarades, ils se portent bien. Je vous dirai que le jour que nous sommes arrivés sur les hauteurs de Landau, l'ennemi a tenté de vouloir passer les lignes de Germersheim [3]. Il nous a fallu partir à deux heures du matin. Heureusement, nous sommes arrivés à temps et nous l'avons repoussé vivement. Actuellement, quand nous marchons à l'ennemi, nous ne portons plus nos sacs, nous avons seulement un peu de pain dans la poche et quelquefois rien du tout...

Nous nous attendons tous les jours à partir pour relever l'avant-garde, qui est bien fatiguée de service.

Salut et fraternité.

Votre fils,

DESBRUÈRES ANDRÉ

1. Dans les derniers jours de mai, en dessinant un mouvement de retraite à la suite de l'affaire de Kaiserslautern, l'armée du Rhin avait établi son quartier général à Landau.

2. Peut-être *Kerlingen* (Lorraine).

3. Desbruères fait probablement allusion à une attaque malheureuse de nos avant-postes par les Autrichiens le 19 juin 1794 (Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle*, t. II, p. 53).

Nous allons être embrigadés, deux bataillons de volontaires avec un de ligne, mélangés[1]. On donnera un autre nom au bataillon. Je vous le dirai : cela m'est égal. Je m'accoutume avec tout le monde. Il n'y a que l'armée du Rhin qui ne me plaise pas. Il doit faire meilleur et plus chaud en Espagne.

Cela m'ennuie d'être toujours dans le même endroit[2].

VII

Au républicain Chambrias,
maréchal ferrant à Pionsat, district de Montaigu,
département du Puy-de-Dôme.

Au bivouac de l'armée du Rhin, le 30 messidor,
deuxième année républicaine [18 juillet 1794].

Mon cher grand-père,

Je prends la liberté de vous écrire ces deux mots pour avoir le plaisir de m'informer de l'état de votre santé, ainsi que de celle de ma grand'mère. Vous m'accuserez peut-être de négligent de ce que je ne vous ai pas écrit plus tôt. Je vous prie de m'excuser, car je croyais toujours que j'obtiendrais un congé et que j'aurais l'avantage de vous aller embrasser. Je vous remercie infiniment des bontés que vous avez eues à mon égard. Je tâcherai de faire mon possible pour vous en prouver ma reconnaissance. Je désire ardemment, de tout mon cœur, que la présente vous trouve, ainsi que ma grand'mère, en bonne santé ; c'est tout ce que je peux désirer.

Quant à moi, je me porte assez bien pour le présent, malgré toutes les peines et fatigues que nous avons essuyées et ne cessons d'essuyer journellement, car je vous dirai qu'il [y] a sans exagérer plus de six mois qu'aucun de nous ne s'est déshabillé. D'ailleurs, je sais qu'un bon républicain ne doit pas

1. Le 1er bataillon du Doubs allait se trouver réuni au 1er bataillon du 3e régiment d'infanterie et au 4e bataillon de la Seine-Inférieure pour former la 5e demi-brigade.

2. Archives de Châteauroux, H. 89-93/24. Carton, 2e série, 1er bataillon du Doubs.

craindre la fatigue, surtout lorsqu'il s'agit de défendre la liberté.

Quant à la guerre, je vous dirai que le 25 de ce mois [13 juillet 1794], nous avons attaqué l'ennemi sur tous les points; il s'est donné une bataille terrible[1]. Nous [nous] sommes battus de part et d'autre avec acharnement, mais le courage incroyable des braves républicains ne s'est jamais ralenti d'un instant. Le feu a commencé à une heure du matin jusqu'à neuf heures du soir, que la bataille s'est décidée en notre faveur. Le champ de bataille a été jonché de morts ou de blessés. Nous leur avons tué infiniment de monde, pris huit cents prisonniers, beaucoup de pièces de canon et beaucoup de munitions.

L'armée du Nord fait tous les jours des prodiges de valeur; de tous côtés, la victoire nous tend les bras. Nous avons pris Mons, Ostende et Bruxelles. Notre armée marche sur Gand. Je vous dirai aussi que nous avons repris Condé et Valenciennes; ils se sont rendus à discrétion; toute la garnison a été prisonnière. Nous avons repris toutes nos pièces de canon, des vivres et des munitions en tout genre[2].

Je vous prie d'assurer de mes respects à mon père, à ma mère, ainsi qu'à mes frères et sœurs, oncle, tante et toute notre famille. Vous direz aussi à mon père que je suis bien inquiet sur sa santé, attendu que je lui ai écrit plusieurs lettres et je n'ai pas eu réponse. Comme aussi je vous prie, aussitôt

1. Le volontaire Defage doit vouloir retracer les péripéties du combat d'Eidesheim qui eut lieu à cette date, car la 54e demi-brigade de bataille prit part à cet engagement (Cf. *Historique* manuscrit du 54e *régiment d'infanterie*, par le lieutenant Guignard, p. 305 sqq., aux Archives Historiques de la guerre.) Ce combat et ceux des jours suivants assurèrent à la 54e demi-brigade et à l'armée du Rhin la complète possession des hauteurs vosgiennes. Toutefois, il ne semble point que l'engagement d'Eidesheim ait eu l'importance que Defage lui attribue.

2. Les renseignements que Defage envoie à son grand-père sur les opérations de l'armée du Nord sont sujets à caution. Sans doute, Mons, Ostende et Bruxelles étaient pris au moment où il écrivait cette lettre (la capitulation de Mons et d'Ostende est du 1er juillet 1794, celle de Bruxelles du 10 juillet). Mais Valenciennes ne capitula que le 27 août, et nos troupes ne reprirent Condé que le 30 août. On voit donc que le volontaire Defage anticipe singulièrement sur le récit des événements. Il y avait loin des cantonnements de l'armée du Rhin aux bivouacs de l'armée du Nord : entre les deux corps, les fausses nouvelles pouvaient aisément circuler et s'accréditer.

la présente reçue, de m'honorer de votre réponse. Poulignat, le scribe sergent, vous fait bien ses compliments. Je n'ai autre chose à vous marquer pour le présent. Je finis en vous embrassant de tout mon cœur et suis éternellement, avec un profond respect, votre petit-fils,

DEFAGE,
Volontaire au 3e bataillon de la 54e demi-brigade, 7e compagnie.
au bivouac de l'armée du Bas-Rhin[1].

VIII

Au citoyen Vidal,
jardinier à Riom, sur le boulevard de la Comédie,
département du Puy-de-Dôme.

Au bivouac devant Luxembourg, le 17 nivôse,
3e année républicaine [6 janvier 1795].

Mon cher père.

... Vous me recommandez de la surveillance et de l'activité dans le service ; cela est nécessaire surtout contre un ennemi vigilant et aguerri. Les défenseurs de la liberté n'en manquent pas et se montrent supérieurs en tout aux esclaves, soit par leur bonne conduite, soit par leur valeur. Nous les combattons toujours avec succès. Comme tambour-major, je fais porter la terreur chez eux en levant cette canne ; ce signal leur devient funeste et fatal. On bat le pas de charge, on croise la baïonnette, on immole à la liberté mille et mille esclaves ; les autres, se voyant pressés, fuient à grands pas le champ de bataille.

Nous sommes arrivés le 1er frimaire [21 novembre 1794] devant Luxembourg[2] ; nous avons eu un combat opiniâtre à

1. Archives particulières de M. Mangerel, maire de Pionsat.

2. Au mois de novembre 1794, trois divisions de l'armée de la Moselle conduites par le général Moreaux vinrent investir Luxembourg, que le feld-maréchal Bender défendait avec une armée de 15 000 hommes (Dumolin, *op. cit.*, t. I, p. 296). D'après l'*Historique* manuscrit *du 86e régiment d'infanterie*, conservé aux Archives Historiques de la Guerre, la division Debrun arriva en vue de Luxembourg le 15 novembre (p. 34). Le combat raconté par le tambour-major Vidal doit être l'engagement du 21 novembre à l'issue duquel 3 canons et 30 prisonniers restèrent aux mains de nos troupes

soutenir; il fallait chasser les hordes autrichiennes des hauteurs qui dominent cette ville. Les soldats républicains ont déployé dans cette circonstance cette valeur, cette opiniâtreté et cette constance si dignes d'un soldat qui combat pour sa Patrie. Plusieurs satellites ont mordu la poussière, et le reste a été dispersé, dissipé et repoussé jusque sous les glacis de la ville. Trois pièces de canon et quatre caissons ont été le fruit et le prix de notre courage. C'est ainsi que nous donnons des leçons terribles à ces vils ennemis, qui sont incorrigibles et qui ont la témérité de nous venir attaquer.

Le 18 nivôse, l'ennemi ivre a voulu surprendre nos postes et nous chasser de nos positions avantageuses. Sa témérité lui a coûté cher : il est tombé sur nos postes à cinq heures du matin avec rage et acharnement; ils ont été obligés de se replier; mais bientôt, venant du renfort à leur secours, ils ont bientôt eu l'avantage sur ces esclaves qui ont été obligés de battre en retraite et de se retirer bien vite sous les murs de la ville, où nos tirailleurs les allaient chercher. Nous avons perdu sept ou huit hommes et eu quelques blessés; l'ennemi a eu dans cette rencontre à déplorer la mort d'un grand nombre et en a eu beaucoup de blessés; le champ de bataille a été teint et couvert de son sang...

Votre bon fils,

VIDAL,
Tambour-major[1].

Mon adresse est : A Vidal, tambour-major en chef de la 86e demi-brigade, devant Luxembourg, division de Debrun, armée devant Luxembourg[2].

(pp. 35-36). Il convient de noter que la chronologie de cette lettre est incertaine. Vidal y parle de succès remportés le *18 nivôse*, et sa lettre est datée du *17 nivôse!* Dans ces conditions, on ne saurait dater avec précision la sortie malheureuse des Autrichiens, dont il fait le récit. Le siège de Luxembourg conduit successivement par les généraux Moreaux et Ambert se prolongea encore longtemps, car Luxembourg ne se rendit que le 1er juin 1795 sous la menace d'un bombardement.

1. Engagé volontaire le 15 septembre 1792.

2. Archives de la ville de Riom.

IX

Sans adresse.

De Mons, le 16 octobre 1792, l'an 4e de la Liberté, 2e de l'Égalité et de la République française.

Chère cousine,

Je voudrais avoir un génie assez sublime ou un esprit assez éloquent pour tracer le courage et l'intrépidité de nos soldats de la République française; mais comme vous savez que ma plume est trop faible pour vous détailler une bataille aussi intéressante que celle de Mons, je me trouverai assez heureux si je puis vous en crayonner une faible esquisse[1].

Je passerai sous silence les attaques que journellement les ennemis ont endurées de nous depuis le village de Quiévrain. Mais ils s'étaient retranchés dans un bois (le bois Bossu) où ils se croyaient imprenables par les retranchements et les redoutes qu'ils avaient faits; ils furent bien étonnés de la vitesse avec laquelle ils en furent chassés. Notre bataillon eut cet honneur. Il s'en est acquitté avec un courage si héroïque que le général ne put s'empêcher de nous en féliciter. Les attaquer, les démonter de leurs batteries, les chasser du bois et les poursuivre deux heures de chemin, ne fut que l'affaire d'un moment.

1. Les contemporains donnèrent d'abord le nom de bataille de Mons à la victoire de Jemappes, dont cette lettre constitue un récit vivant quoique emphatique. Sur les diverses péripéties de Jemappes, cf. Chuquet, *les Guerres de la Révolution*, *Jemappes et la conquête de la Belgique*, pp. 71-109, et capitaine de la Jonquière, *la Bataille de Jemappes*. Le village de Quiévrain (Belgique) est situé sur la route de Valenciennes à Mons. Les troupes autrichiennes étaient établies non loin de là, dans le village de Thulin, au moulin de Boussu et dans le bois de Sars. Elles en furent refoulées le 4 novembre par les troupes françaises. Ces opérations, auxquelles l'auteur de la lettre fait allusion, furent le prologue de la bataille de Jemappes, livrée le 6 novembre 1792. Les prouesses de l'aile gauche, que mentionne Huret, consistèrent dans la prise de Quaregnon et surtout du village de Jemappes, fortifié par les Autrichiens. Sur l'enthousiasme des Montois à l'arrivée des Français et sur les prouesses de nos troupes, cf. Chuquet, *loc. cit.* — Il importe de remarquer que cette lettre, qui est une exacte relation de la bataille de Jemappes, porte une date certainement fausse : elle est datée du 16 *octobre* 1792 et les Français n'entrèrent dans Mons, après leur victoire, que le 7 *novembre*, nous la rectifierons en 16 *novembre* 1792.

Après une victoire aussi complète, sans avoir pour ainsi dire essuyé aucune perte, on ne pouvait laisser les ennemis se fortifier par de nouveaux retranchements. On les rattaqua le lendemain avec autant de courage, et ils se retirèrent jusque dans les retranchements de Mons.

Cette bataille nous sera à jamais mémorable, et si la République n'a pas perdu plus de monde, elle le doit autant au courage et à l'intrépidité de ses braves soldats qu'aux soins et à la vigilance du brave Dumouriez.

Nos ennemis étaient situés d'une manière si avantageuse pour eux qu'ils pouvaient nous faire perdre du premier coup de leur feu une quarantaine de mille hommes. Ils avaient retranchements sur retranchements : hauteur, bois et rivière, tout était à leur avantage. Aussi, lorsqu'ils se sont vus démontés de leurs batteries, ils en étaient si surpris qu'ils disaient en se sauvant qu'il fallait que les Français fussent fous ou saouls pour fondre sur leurs pièces et braver les périls comme ils l'ont fait. Je vous le réitère encore, je me trouverais heureux si je pouvais trouver des expressions assez héroïques pour détailler la valeur de chaque soldat en particulier. Lorsque le combat s'est engagé, chacun bravait le feu et le fer de son ennemi et lui faisait mordre la poudre en l'étendant sur la poussière. L'aile gauche de notre armée a foncé sur les ennemis et a bravé les périls les plus certains. Le brave Dumouriez lui-même s'est engagé deux fois dans un combat à la tête de la cavalerie. M. de Beurnonville, qui commande notre avant-garde, nous mena au feu par un discours qui nous fit répandre des larmes de joie : « Courage, enfants, nous dit-il, notre général nous trace le chemin de la victoire ; il est lui-même à la tête de la cavalerie. » Il crie en même temps avec l'expression la plus tendre. « Vive la République ! » Chaque soldat sent des larmes de joie se répandre sur ses joues, un courage héroïque s'empare de lui, il tombe sur son ennemi au bruit du feu et du frottement des armes, et ne se retire du combat qu'après s'être couvert du sang de son ennemi. J'ai vu moi-même un chasseur se retirer du combat avec quinze coups de sabre, et, en rendant le dernier soupir entre les bras de son camarade, il criait : « Vive la Nation ! » et s'informait si les Français étaient toujours libres. Enfin, ce papier, quoique

volumineux, ne suffirait qu'à peine pour vous détailler tous les faits héroïques de cette bataille. L'ennemi nous abandonna Mons par une retraite ou pour mieux dire une fuite tout à fait désordonnée. Le nombre de leurs tués est si considérable que nous en ignorons encore le nombre, et quoiqu'ils chargeaient leurs tués et leurs blessés par mille sur des voitures et que les habitants de la campagne sont depuis la bataille occupés à les mettre en terre, la campagne et la rivière en sont encore couvertes. Pour nous, nous avons perdu 7 à 800 hommes. Mons s'est rendue par des signaux qui exprimaient le désir d'être libre. Enfin, il est impossible de vous exprimer ce qu'ils ont fait à nos troupes. Ils se proposent de prendre les armes et de nous conduire jusqu'à Bruxelles en se battant contre les Impériaux.

Je suis avec respect,

Votre serviteur et cousin.

HURET [1],
Républicain, Français et défenseur
de la Patrie [1].

X

Au républicain Demonchy, contrôleur des charrois des armées, du dépôt de Péronne, rue et vis-à-vis l'église Saint-Jean, à Péronne.

De Rousbrugge, ce 4 octobre 1793,
l'an II de la République.

Mon très cher frère,

L'indifférence que vous me témoignez en ne me répondant point aux trois lettres que je vous ai écrites m'oblige de vous en écrire une quatrième. Je suis au désespoir de ne point recevoir de vos nouvelles. Je crois que vous m'abandonnez totalement. Oui, je vous le répète, vous me mettez au désespoir, mais j'espère qu'aussitôt la réception de la présente, vous voudrez bien me racheter la vie en me donnant de vos nouvelles et de celles de mes parents que j'attends avec impatience.

1. Volontaire au 1er bataillon du Loiret.
2. Archives municipales d'Orléans, dossier H. 90.

Je vous apprendrai pour nouvelles que nous avons fait des grandes conquêtes dans le pays que nous occupons actuellement. Vous avez sûrement entendu parler de la prise de Hondschoote, où nous avons pris 158 pièces de canon à l'ennemi et un butin très considérable; enfin la victoire a été complète et l'ennemi mis tout à fait en déroute[1].

Nous sommes présentement cantonnés sur le pays ennemi, trois lieues de Bergues, six de Dunkerque et cinq de Furnes. Le bourg que nous habitons est totalement ruiné. Par le pillage que l'on y a commis, la moitié en est réduit en cendres et les habitants sont tous à la fuite, de façon que nous y sommes les maîtres.

Nous faisons de fréquentes découvertes dans les alentours de notre cantonnement; nous avons quelques petits assauts, mais très rarement. Dernièrement, nous avons fait une découverte en avant, à trois lieues du cantonnement, et cela par ordre du général; nous avons pris chevaux, poulains, vaches, moutons, cochons, enfin tous les bestiaux en général, et, d'après ces expéditions, l'on entre chez le paysan et, après avoir bien bouffé, bien bu son vin, l'on en emporte les couronnes et les esquelins. Voilà de la façon dont nous nous comportons chez messieurs les Impériaux; ils font encore bien pire chez nous, ils agissent avec cruauté, au lieu que nous autres Français, toujours avec humanité.

Nous faisons ici des bombances éternelles : la viande y est en profusion et l'on y jette les gigots par la fenêtre; le vin y coule, quoiqu'à 3 livres la bouteille; nous avons pris pour 2 700 livres de cuir, que nous avons vendu à Bergues au profit du bataillon.

Le bruit court que le Turc vient à grande force contre l'Empereur; ainsi, si cela est, nous serons débarrassés de ce côté-là, vu que l'Empereur portera ses forces de l'autre côté. Je désire ardemment que cela soit et que cette paix, si longtemps désirée, arrive.

Je vous réitère encore une fois, mon cher frère, de me donner de vos nouvelles; aussitôt la présente reçue, donnez-moi s'il vous plaît, un détail exact de ce qui se passe au pays.

1. La victoire de Houchard à Hondschoote (6, 7 et 8 septembre) avait marqué la défaite des Anglo-Hanovriens du duc d'York et de Wallmoden.

L'on dit que l'ennemi est aux environs de Saint-Quentin; si cela était, ça serait bien malheureux pour notre famille.

Donnez-moi des nouvelles de mon père, ma sœur, mon frère Albert et toute la famille que j'embrasse de tout mon cœur, principalement maman Catherine, que j'assure de mon respect; donnez-moi des nouvelles de votre femme, de vos enfants, de Louison et du petit que j'embrasse.

Et je finis en vous embrassant du plus profond de mon cœur, et j'ai l'honneur d'être, mon très cher frère,

Votre très affectionné frère,

A. DEMONCHY,
Caporal-fourrier au 14e bataillon d'infanterie légère[1], compagnie Lachaud, avant-garde de l'armée du Nord[2].

XI

Au citoyen Jabouille, chirurgien-major, procureur de la commune à Pionsat, proche Montaigu-en-Combrailles, à Pionsat.

Maubeuge, le 20 octobre l'an deuxième de la République française une et indivisible [1793].

Je viens seulement de recevoir votre lettre, mon cher père. Je profite du moment que j'ai pour vous répondre d'ici, où je couche une nuit. J'y suis venu chercher des souliers et chemises pour la division, et je pars demain à porte ouvrante. Je suis à sept lieues de Cadet[3], et je suis bien en peine pour souper. Je trouve du vin, mais point de pain. Cette ville, qui était entourée d'ennemis ces jours derniers, vient d'être

1. Le 14e bataillon d'infanterie légère était commandé par les lieutenants-colonels Queissat et Hacquin. Le nom du capitaine commandant la compagnie du caporal-fourrier Demonchy doit s'écrire *Lachaux* (L. Hennet, *État militaire de la France pour l'année 1793*, p. 194). L'avant-garde de l'armée du Nord comprenait à cette date « 1 500 chevaux, 4 500 hommes de troupes légères et 3 000 chasseurs du Mont-Cassel, aux ordres du colonel Vandamme » (Foucart et Finot, *la Défense nationale dans le Nord, de 1792 à 1802*, t. II, p. 92).

2. Archives départementales du Nord, liasse 2 144 (copie communiquée par M. le lieutenant-colonel Lévi).

3. Son frère cadet.

débloquée[1]. Elle est dépourvue de tout; je viens d'y payer une once de tabac dix sols; jugez d'après cela s'il fait bon dans les auberges, et, malheureusement, j'ai un poste à y être toujours.

Quelques jours après vous avoir écrit ma dernière lettre, j'ai été promu lieutenant, et lieutenant de gendarmerie. C'est sûrement un fort joli poste, qui est fort tranquille et où l'on a presqu'aucune comptabilité ni responsabilité. L'on a sans doute cru que je serais trop à mon aise, et l'on m'a donné une autre besogne.

Je fais dans ce moment les fonctions de quartier-maître trésorier, celui qui l'est réellement étant tombé malade. Cette marque de confiance de la part de la division est pour moi très flatteuse et je ne pouvais pas refuser d'accepter cet embarras qui me devient très coûteux : le malade devant toujours jouir de ses appointements, je ne peux pas en jouir d'autres que de ceux affectés à mon grade actuel, qui est de sept livres dix sols par jour.

A ma réception, j'ai fait des dépenses qui sont d'usage à la troupe. Je suis obligé de faire bien des emplettes. J'ai acheté un cheval six cents livres, je ne l'ai pas encore payé; il est vieux, mais ils sont si chers qu'il m'est impossible de choisir. Je le fatigue beaucoup, mais il est fort et pourra me faire de l'usage. Il me faudra bientôt un manteau ciré. Je vous assure que j'ai besoin de me ménager, surtout si je ne veux pas toucher à la somme que j'ai à Paris.

Cadet est brigadier-fourrier; je l'ai laissé ce matin en bonne santé. Depuis quinze jours, on se bat nuit et jour sur toute cette frontière. Nous avons juré d'y rester ou d'en sortir l'ennemi. Nous l'avons déjà bien repoussé : il nous a laissé beaucoup de cadavres, aussi la terre tremble des coups de fusil et de canon.

Comme quartier-maître, je ne suis plus qu'au trésor. Je n'ai plus l'avantage de voir l'ennemi. Cette place convient parfaitement à un capon. Faites toujours valoir ma demande d'adjudant-général : ma promotion d'officier ne nuira pas.

1. A partir du 23 septembre 1793, Cobourg avait complètement investi la place de Maubeuge. Jourdan vint au secours de la place et après les combats glorieux de Wattignies, le 17 octobre, à deux heures de l'après-midi, il fit une entrée triomphale dans Maubeuge, aux côtés de Carnot.

Bien des choses à Maymat de ma part. Il est porté pour mes intérêts et ne peut que m'être très utile.

J'ai un reproche terrible à vous faire, mon cher père, et cependant vous n'avez pas tort. Vous savez que, dans mon dernier séjour à Paris, je vous parlai mariage. Vous me le portâtes bien loin ; mon frère cadet ne disait pas tout à fait de même. Il me disait seulement que ma prétendue était encore trop jeune : elle avait quinze ans. Enfin je l'ai perdue, elle est morte et si, comme vous vous l'imaginiez, j'eus consommé le mariage avant de chercher à l'épouser, elle serait encore en vie et j'aurais rendu à la société une aimable femme et une bonne mère. Oui, j'ai considérablement perdu. Figurez-vous une femme pleine de talents, de douceur, de beauté, parlant trois différentes langues et les écrivant de même, enfin dont l'éducation a plus coûté que n'ont vaillant toutes les filles de Pionsat. Je [ne] pleure pas facilement, mais si vous l'eussiez connue, vous sentiriez ma douleur et vous [ne] m'auriez pas fait l'injustice de croire que c'était une fille prostituée. Ces sortes de filles peuvent être parfois pour mes plaisirs, mais je n'en ferai jamais ma femme.

Je finis, je suis fatigué et vais me coucher. J'embrasse ma chère mère et mes sœurs et frère. Ayez soin de ma Berton (?) dans sa maladie ; qu'elle ne fasse pas comme mademoiselle Gachot, qui avait tant désiré la connaître, Adieu,

JABOUILLE[1]

Comme nous n'avons point de résidence fixe, je vais vous donner mon adresse dont vous vous servirez jusqu'à ce que je vous en donne une de positive : Jabouille, officier dans la 34e division de gendarmerie, à l'avant-garde de l'armée du

1. Antoine Jabouille était né le 29 mars 1764 à Pionsat. Il était le fils de Jacques Jabouille, chirurgien et procureur de la commune de Pionsat. Après avoir servi dans les armées de la République, il devint chef d'escadron de gendarmerie, chevalier de la Légion d'Honneur à Liége (département de l'Ourthe). Il eut un fils, Edme-Thomas, né en 1796, qui fut officier dans la Jeune Garde. Mis en demi-solde à la chute de l'Empire, il reprit du service comme rengagé en 1820 et mourut capitaine-rapporteur du Conseil de guerre à Bordeaux (Maxime Mangerel, maire de Pionsat, *le Canton de Pionsat pendant la période révolutionnaire, 1789-1800*. Clermont-Ferrand, Delaunay, 1904).

Nord, commandée par le général-Fromentin. Sur l'adresse, quand vous m'écrirez, n'indiquez aucun endroit[1].

XII

Sans adresse.

Armée d'Italie, au camp de vieux Gênes[2]. Le 5 prairial de l'an II de la République française une et indivisible [24 mai 1794].

Mon adresse est toujours la même : au citoyen Combaud, volontaire dans la 1re compagnie du 2e bataillon de la 99e demi-brigade, par Nice, à l'armée d'Italie.

Ma chère mère,

Je vous avais écris du même camp une lettre dans laquelle je ne faisais que vous donner mon adresse avec quelques légers détails sur ma situation; les circonstances exigeaient cette brièveté; mais maintenant je puis m'étendre plus au long : je date ma lettre de vieux Gênes; vous vous figurez aussitôt un camp en règle avec des tentes; point du tout : ce ne sont que quelques chétives cabanes de pauvres paysans piémontais où les soldats sont couchés les uns sur les autres. Je suis vraiment étonné comment mes yeux ne sont pas malades : imaginez-vous que la baraque dans laquelle nous sommes logés depuis une dizaine de jours est construite avec de la paille à travers laquelle on voit le jour; nous n'avons point de porte, de sorte que le vent y pénètre en toute liberté; notez qu'elle est exposée au nord, qui est le vent qui souffle le plus régulièrement dans ces contrées. Nous sommes actuellement dans le mois de juin, et peut-être êtes-vous incommodés de la grande chaleur; quant à nous, nous souffrons de toutes les rigueurs de l'hiver : le matin il fait beau temps, le soir il pleut, il vente, il neige, de sorte que nous avons bien de la peine à nous réchauffer n'ayant d'autres matelas que de la paille coupée et d'autre couverture que nos habits que nous n'avons point dépouillés depuis que nous sommes ici. Cependant je suis

1. Archives de M. Mangerel, maire de Pionsat.
2. Vieux Gênes : Viozena.

toujours assez gai, assez content, et je me porterais assez bien si une maudite maladie ne s'était point introduite parmi nous : tous les soldats du bataillon ont passé par le flux de sang, et plusieurs mêmes ont été obligés d'aller à l'hôpital, entre autres Gorce et Dumontet, qui ont été incommodés presque tout le long de la route; quant à moi, je n'ai eu qu'une diarrhée peu violente depuis environ quatre ou cinq jours, mais qui m'a ôté mes forces et mon appétit; je commence néanmoins à me rétablir, je sens la faim renaître, et ça ira! Je crois que ces sortes de maladies ont été occasionnées d'abord par le manque de vin, qui est très difficile à transporter dans ces montagnes, par la vivacité de l'air et de l'eau, qui a sa source dans la fonte des neiges dont nous sommes environnés, et par la mauvaise nourriture, car nous n'avons que notre étape et quelque peu de fromage et de vin que nous achetons bien cher et que des marchands apportent de quatre ou cinq lieues. Vous jugez que nous ne pouvons pas faire grande dépense; aussi n'ai-je pas dépensé un liard depuis que je suis dans ces gueuses de montagnes. Ne vous plaignez plus désormais de la cherté des vivres, vous êtes dans l'abondance en comparaison des autres pays : le vin vaut ici 35,40 s. la bouteille, le pain 15 ou 20 s. la livre, le fromage 3 l. 10 s., le beurre 3 l., et n'en a pas qui veut : récriez-vous ensuite sur la disette et la cherté des denrées. Je ne vous ai point encore parlé de mes occupations, les voici : depuis que nous sommes ici, nous faisons régulièrement quatre ou cinq heures d'exercices par jour; nous montons la garde tous les trois jours dans les gorges, sur la cime des montagnes, exposés au vent, à la pluie, à la neige, sans aucun abri, à deux lieues des Piémontais; je pense que nous ne tarderons pas à aller au feu; nous allons quitter ces montagnes et descendre dans la plaine où il faudra mettre en usage toutes les manœuvres et ruses militaires; nous n'attendons plus que de la cavalerie pour marcher, si nous le pouvons, droit à Turin. Je ne sais pas si les affaires vont bien du côté du Nord, mais elles sont en assez bon état de ces côtés. Vous n'ignorez pas la prise du fort Saour[1], qui s'est faite sans beau-

1. Nous ne savons pas quelle localité le volontaire Combaud entend désigner sous ce nom. Son habitude de traduire librement en français les noms

coup de perte; le port de Sève[1] est assiégé; on s'est emparé du camp qui lui servait de défense avec 7 ou 800 prisonniers. De ce fort à la plaine, il n'y a plus qu'un pas. Du côté de l'Espagne, les succès ne sont pas moins brillants : un adjudant-général a écrit au bataillon que l'armée espagnole avait été vaincue et taillée en pièces, et qu'on avait mis le siège devant Barcelone; il finit par dire que ces succès amèneront une paix avantageuse à la fin de la campagne et un retour heureux dans nos foyers[2]. Je souhaite, ma chère mère, que ces nouvelles soient réelles et ne soient point seulement des motifs d'encouragement...

Nous avons eu des jeunes gens qui ont eu le bonheur de rester en arrière; les deux Barces et quelques autres ont été mis en réquisition à Nice pour y travailler jusqu'à la fin de la guerre; les Boirri, Sardier, Rouger et quelques autres sont dans une boulangerie à Oneille[3]; les Boirri comme chefs de la boulangerie ont double étape et de plus 4 l. par jour, les autres 5 l. Je me trouve assez bien associé; nous sommes de la 1re compagnie, Chassaigne, Bordaire, Chassaing, Attiret, Verin, Boisson, Faucon, Sirgen, Laverchère, Ducroux et quelques autres jeunes gens assez tranquilles, les anciens de la campagne ne le sont pas moins.

Votre fils,

COMBAUD, cadet.

de lieux italiens rend toute identification singulièrement malaisée. Peut-être Combaud fait-il allusion à *Saorgio*, dont le château s'était rendu à Dumerbion le 28 avril 1794.

1. S'agit-il de la forteresse de *Ceva*, position stratégique importante, ou de *Serra*, localité peu distante de Quarzina?

2. Aux armées des Pyrénées-Occidentales et Orientales, la situation était généralement bonne aux mois d'avril et de mai 1794. A l'armée des Pyrénées Orientales, en particulier, Dugommier, qui avait succédé au vaillant Dagobert, mort le 18 avril 1794 (Chuquet, *le général Dagobert, 1736-1794*, p. 412), avait vaincu à diverses reprises les Espagnols qui évacuèrent Saint-Elme, Port-Vendres et Collioure (23-29 mai).

3. Oneglia.

XIII

Sans adresse.

Du camp de Carline, le 12 vendémiaire,
3e année républicaine [3 octobre 1794]. Liberté, Égalité.

Ma chère mère,

... Nous sommes partis en détachement pour aller en découverte sur le bord de la plaine; quelques-uns disent que c'était pour favoriser l'attaque du fort de Sève, qui allait se faire, personne ne connaissait guère les intentions du général; quoiqu'il en soit, nous sommes partis environ au nombre de mille, à huit heures du soir, dans un chemin d'où l'on a de la peine à se tirer en plein midi. Ajoutez à cela que la nuit fut plus obscure qu'à l'ordinaire, à cause des brouillards. Après une marche d'environ deux heures, qui ne fut autre chose qu'une montée continuelle au milieu des rochers et de la neige, une pluie mêlée de grêle vint nous assaillir, le tonnerre se fit entendre d'une manière effroyable et les ténèbres devinrent si épaisses que l'on ne vit plus qu'à la lueur des éclairs, qui nous laissait ensuite dans la plus grande obscurité; de sorte qu'alors nous étions obligés de nous tenir les uns aux autres pour ne pas perdre la file, ne pouvant nous apercevoir. Cette peinture paraît exagérée; c'est cependant la vérité même, car il n'était personne qui ne crut le détachement perdu. Après bien des fatigues, nous nous trouvâmes, à la pointe du jour, devant le poste le plus avancé de l'ennemi, qui escopa bien vite après avoir tiré quelques coups de fusil pour servir d'avertissement, et se retira sur le pont de réserve. Aussitôt deux compagnies montèrent du village voisin et vinrent se poster sur le plateau le plus élevé et le plus escarpé. Il fallut les déloger de là; l'on ne fit point marcher notre détachement, mais celui du 3e bataillon de notre demi-brigade. Après une résistance d'environ une heure, ils prirent la fuite; nous fîmes prisonniers un capitaine, qui ne voulut point abandonner son poste, ainsi que son lieutenant, un sergent, un caporal et 23 fusiliers, et le capitaine avoua lui-même que, parmi ceux qui s'étaient sauvés, il y en avait eu une quinzaine de blessés; de

notre côté, nous n'eûmes que deux tambours de tués et deux soldats de blessés; voilà à quoi se réduisit l'expédition; mais si nous nous étions réunis à une autre colonne qui devait nous joindre, nous aurions pu faire quelque beau coup; car celle-ci, de son côté, fit 30 prisonniers et prit cinq pièces de canon. Attiret, Ducrochet, Verni, Bordaire et quelques autres de mes camarades, eurent le bonheur de ne point être de ce détachement, qui eut lieu le 2e jour des sans-culottides [18 septembre 1794][1]. Jugez s'il était agréable pour nous de savoir que l'on s'amusait à Riom, tandis que nous passions une nuit aussi affreuse : cela donnait lieu à mille réflexions qu'il est inutile de vous communiquer ici. Voici la seconde fois que nous avons quitté ce camp, et la seconde fois que nous y revenons, et toujours avec du plaisir, quoiqu'il ne laisse pas de nous ennuyer beaucoup, surtout dans le moment présent.

... L'on ne songe point ici à la paix, pas même à nous faire évacuer ce poste que la neige a déjà blanchi deux ou trois fois; nous commençons déjà à souffrir non seulement à nos gardes, que nous passons au milieu de la neige, mais encore dans nos baraques, que le vent traverse dans toute leur étendue; dans le mois où nous sommes, il fait ici aussi froid qu'à Riom au cœur de l'hiver. Toutes les espérances qu'on nous donne c'est que nous abandonnerons le poste lorsque nous ne pourrons plus résister au mauvais temps et lorsque les vivres ne pourront plus nous parvenir...

Votre respectueux fils,

COMBAUD, cadet.

1. Le fait d'armes raconté par le volontaire Combaud fut exécuté par le chef de brigade Pijon pour inquiéter les forces piémontaises, tandis que Masséna, parti de Ceriale, marchait droit sur le gros de l'ennemi. Masséna et Laharpe arrivèrent victorieusement jusqu'à Dego, mais furent empêchés par les représentants aux armées Albitte et Salicetti de profiter de leurs avantages en marchant sur Ceva (10-24 septembre). Sur ces opérations, dont le plan était dû à Bonaparte, cf. capitaine Colin, *l'Éducation militaire de Napoléon*, pp. 311 sqq.; Dumolin, *Op. cit.*, t. I, pp. 280-273 et croquis n° 36; *Historique manuscrit du 99e régiment d'infanterie*, pp. 26-28.

JACQUES CALLOT A FLORENCE

Dans ses *Entretiens sur la vie des Peintres*, Félibien écrit, en 1685 :

Callot résolut de sortir de Rome, et étant allé à Florence, il fut arrêté, à la porte de la ville, par ordre du Grand-Duc, qui voulait être informé du nom et de la qualité de tous les étrangers qui arrivaient. Ayant déclaré qui il était, il fut mené au palais et le Grand-Duc, après l'avoir lui-même interrogé sur ce qu'il faisait, l'obligea de demeurer à son service. Il lui fit donner une pension et ce qu'on appelle *la parte* avec un logement dans la même galerie où travaillaient quantité d'autres excellents ouvriers.

Dans quelle mesure était-il exact ce récit que Félibien avait recueilli des lèvres des éditeurs parisiens du célèbre graveur, Israël Henriet et Israël Silvestre, oncle et neveu, c'est ce qu'il avait été jusqu'ici difficile de déterminer. Les archives de Florence viennent enfin de révéler leur secret. Dans la série dite de la *Garde-Robe* ou du garde-meuble, les cartons, du n° 321 au n° 382, ont livré plus de 500 notes qui fixent, jour par jour presque, les dépenses et, par suite, les occupations de l'artiste; les registres de la *Depositoria* ou Recette générale indiquent dans quelles conditions Callot fut admis aux Offices; les volumes de la correspondance médicéenne con-

1. Une Exposition semestrielle de trois cents et quelques dessins laissés à Florence par Jacques Callot est ouverte, cet été, à la Galerie des Offices, grâce aux soins du directeur du musée, M. le Dr Poggi, à qui on doit la saisie de la *Joconde*. Le moment a paru opportun pour la publication de renseignements inédits sur les conditions, inconnues jusqu'ici, dans lesquelles le jeune artiste lorrain fut attaché à la Cour de Cosme II de Médicis et reçut un atelier aux Offices.

tiennent quelques-unes de ses lettres; de telle sorte que la légende peut, à présent, passer au second plan et faire place aux faits qui, s'ils ne nous montrent plus un génie surnaturel, n'en sont pas moins à l'honneur du jeune Lorrain, obligé de surmonter, à force de travail, les difficultés d'une carrière plutôt pénible à ses débuts.

*
* *

Jacques Callot avait exactement vingt ans quand, vers le 20 janvier 1612, il descendait à Florence, de la diligence, le *procaccio*, qui l'amenait de Rome. Il y avait déjà plus de trois ans qu'il se trouvait en Italie, dans une situation plus ou moins régulière vis-à-vis des siens. Un beau jour d'avril ou de mai 1608, il avait abandonné la maison paternelle et avait disparu sans qu'on eût pu savoir ce qu'il était devenu. La raison? C'est encore un mystère, mystère toutefois bien près d'être éclairci. Son grand-père, Claude, était arrivé à Nancy en 1561, au moment où le Duc Charles III, élevé à la Cour de France, rentrait lui-même dans ses États avec sa jeune femme Claude, fille de Henri II et de Catherine de Médicis. Le jeune Duc se constituait aussitôt une garde du corps dans laquelle Claude Callot eut la bonne fortune d'entrer. Après plus de vingt-deux ans de service, Claude l'Archer obtenait, le 30 juillet 1584, des lettres de gentillesse qui lui permettaient de placer ses économies en terres nobles, en fiefs, son rêve. Des économies, il en avait réalisé, non sur sa solde de 625 francs par an qui lui aurait à peine permis de supporter sa famille de sept ou huit enfants; mais, à côté de ses fonctions militaires qui lui laissaient du temps libre, il s'était créé, comme ses collègues d'ailleurs, d'autres ressources en tenant l'*hostellerie des Troys Roys*. Il acheta donc entre autres la terre de Bainville-sur-Madon, à quelque 16 kilomètres au sud-ouest de Nancy. De cette terre dépendait une chapellenie, de 300 francs peut-être, dont le titulaire était désigné par l'Évêque de Toul, sur la proposition du propriétaire. Le nouveau châtelain n'eut qu'une pensée, nommer un de ses enfants à cette chapelle de manière à ne pas laisser sortir de la famille une si bonne aubaine. C'est ainsi que le fils aîné de Claude, Jean, devint chapelain de

Sainte-Marie, à condition qu'il se donnerait à l'église lors de sa majorité (s'il ne changeait pas d'avis d'ici là). Il changea d'avis quand se présenta, en 1587, la chance d'un beau mariage avec Renée Brunehault, une jeune voisine de la rue de la Boudière, orpheline de père, riche, apparentée aux Gennetaire, c'est-à-dire aux meilleures familles bourgeoises anoblies de Nancy. Jean renonça donc aux ordres et entra, lui aussi, aux archers. On était à l'époque des guerres de religion; Charles III croyait avoir, catholique, autant que le protestant Henri de Navarre et Bourbon, droit à la couronne de son beau-père, Henri II, qui allait tomber en déshérence, Henri III n'ayant plus de frère, n'ayant pas encore d'enfant. De là, des campagnes auxquelles Jean Callot prit part, et c'est entre deux expéditions, vers la fin de 1591 ou le début de 1592, que Jacques, second enfant, vint au monde dans le tumulte d'une invasion, le Duc de Bouillon, père du grand Turenne, menaçant de mettre Nancy à feu et à sang.

Quand Jacques eut grandi, ayant assez peu appris à l'école publique de la rue du Moulin, son père qui avait adopté, à titre accessoire, la profession de peintre héraldique et qui avait, pour cette raison, été nommé héraut d'armes en 1600, songea à faire profiter ce second fils de la bourse ecclésiastique de la famille. Du reste, ce fut la préoccupation constante de cet excellent père de placer tous ses enfants, sauf l'aîné, dans les ordres. Jacques avait donc en perspective le collège ou le séminaire, la soutane et la tonsure. Il avait seize ans en avril 1608, quand cette perspective s'ouvrit devant lui. Son choix fut bientôt fait. Il disparut du logis. A quelque temps de là, on l'aperçoit à Rome, logé dans une chambre garnie, à *la Grua*, trafiquant de moulages artistiques avec de jeunes apprentis orfèvres, flamands et allemands, de la via Peregrini ou de la via Giulia. Puis, il entre, via Giulia, chez un graveur français, Philippe Thomassin, de Troyes, qui avait besoin, pour ses courses et pour ses travaux, d'un garçon à tout faire, logé, nourri, blanchi et probablement peu ou point payé. Pendant deux ans et demi, Jacques, un peu serviteur, un peu apprenti, un peu enfant de la maison, vécut fort à la dure. Thomassin devait être très économe : travailleur acharné, il ne perdait ni une minute, ni une baïocque. Du reste, tout

son avoir il entendait le laisser à la jeune femme, Jérômette Piscina, qu'il avait épousée en 1602, elle ayant quinze ans, lui en ayant quarante : il lui avait acheté une villa, une *vigne*, au Monteverde, hors de la porte Saint-Pancrace, et c'est là que se passaient les dimanches, dans les prés semés de bosquets. On a beaucoup parlé de Jérômette et, en 1615, Thomassin citera en police correctionnelle un de ses sous-locataires qui en a trop parlé. Il n'y a rien d'étonnant qu'on ait uni les noms de la jeune patronne de vingt-quatre ans et du jeune apprenti de dix-neuf ans. Toujours est-il qu'ayant appris à manœuvrer le burin plutôt mal que bien, Jacques se sépara de son maître, vers septembre 1611, sans jamais avoir signé la moindre planche gravée par lui chez le Troyen.

Obligé de compter sur lui-même — nulle part on ne trouve trace d'une aide quelconque de sa famille — Jacques cherche du travail chez un autre Français, Paul Maupin, d'Abbeville, éditeur à Rome, et il se met à graver pour lui, d'après Gio. Maggi, les principales œuvres d'art des sept églises jubilaires. Il est en relations avec un sculpteur lorrain, Nicolas Cordier, et grave pour lui, d'après Villamena, une *Conversion d'Henri IV*, destinée au piédestal de la statue du roi élevée par Cordier à Saint-Jean de Latran. Sur ces entrefaites, Antoine Tempesta reçoit de Florence la commande urgente de 26 compositions représentant les actes de la Reine d'Espagne qui vient de mourir, le 3 octobre, à Madrid. Ces esquisses doivent servir à brosser autant de cartouches qui décoreront les draperies du *Requiem* qu'on va célébrer à Florence, le 6 février 1612. Tempesta, dans sa hâte, s'adjoint deux ou trois collaborateurs et c'est ainsi que, sur les 26 planches gravées à l'eau-forte, Callot en exécute 8; c'est ainsi qu'il est chargé d'aller porter la caisse à destination; c'est ainsi qu'à la mi-janvier, il franchit, en diligence, la porte Romaine à Florence pour se rendre directement, via Maggio, chez Jules Parigi, ordonnateur des cérémonies de la Cour. Cette présentation eût été une bonne fortune, si Callot avait été de force à en imposer par son talent. On lui confia aussitôt quelques travaux : reproduire sur cuivre et à l'eau-forte la décoration du requiem de la chapelle Laurentienne; le résultat ne fut pas brillant. Un chambellan, Jean del Turco, lui commande un arbre généalo-

gique : l'œuvre est plutôt médiocre. De lui-même, il tente un portrait du duc de Lorraine, Charles III; peut-être s'attirera-t-il ainsi la faveur de la Grande-Duchesse douairière, Christine de Lorraine, fille de Charles III, veuve de Ferdinand Ier : c'est une œuvre d'enfant. De sorte que Callot, au lieu d'être reçu à bras ouverts par la Cour, comme l'écrit Félibien, rencontra plutôt de froids visages et apprit que, s'il pouvait s'enorgueillir de savoir, à vingt ans, tenir assez bien un burin et une pointe pour en tirer déjà quelqu'argent, il lui fallait en savoir bien davantage pour captiver admiration et enthousiasme.

Il eut le mérite de ne pas se décourager : plutôt mourir à la peine que de rentrer à Nancy en solliciteur, en pénitent. Il se mit à copier les Sadeler, des Flamands de mérite, qui avaient récemment vécu à Venise et dont les estampes couraient l'Italie. Il entra chez Poccetti, grava pour lui l'*Enfer du Dante* et reçut de bons conseils pendant les huit mois que le vieux peintre avait encore à vivre. Jules Parigi ne perdit pas de vue le jeune collaborateur de son ami Tempesta; il le prit à son école que fréquentaient de nombreux élèves dessinateurs, architectes, ingénieurs. Les éditeurs Giunti s'intéressèrent au Lorrain. Bref, en juin 1614, après deux ans et demi d'efforts, le jeune prince François de Médicis étant venu à mourir, Jacques burina son portrait avec tant de vérité que le succès n'était plus douteux. L'œuvre fut recherchée par la Cour et placée dans l'oraison funèbre qui s'imprima chez les Giunti. Un *Saint Paul*, d'après Bloemaert, prouva définitivement que Callot était en possession d'un talent de buriniste à peu près parfait.

***

Le Grand-Duc Cosme II n'avait que vingt-quatre ans, lorsque son frère François mourut; il était lui-même très dangereusement atteint. On avait ordonné à Florence les prières des quarante-heures, le 2 septembre; le 8, une procession allait du Pitti à Sainte-Félicité, princes et princesses mêlés à la foule, demander au ciel le rétablissement du malade. Cosme faisait le vœu, s'il revenait à la santé, de s'occuper de bonnes œuvres et d'élever un monument à la mémoire de son

père, l'ex-cardinal Grand-Duc, le pieux Ferdinand Ier, mort depuis déjà cinq ans. Cosme se rétablit et décida de faire écrire l'histoire des actes glorieux de son prédécesseur. Qui fut chargé de la rédaction? André Salvadori? Baudouin del Monte? Pietro Vettori? tous historiographes de la Cour. Les archives n'ont encore fait connaître ni l'auteur ni le manuscrit, s'il a jamais été écrit. Le livre devait être imagé et Callot fut l'artiste choisi pour la gravure de ces images.

Le registre 389 de la *Depositoria* est un volume magnifiquement relié, une sorte de livre d'or, où sont inscrits les familiers ou les pensionnaires de la Maison de Médicis. On y voit figurer Gio. Billivelt (Bilivert), peintre, à 25 écus par mois, du 3 novembre 1613; Galileo Galilei, philosophe et mathématicien, « au rôle, mais sans pension », du 11 juin 1614; Jérôme Montecuculli; Bauldoni del Monte. On y lit cette mention : « n° 1224, Jacques Castor de Lorraine, graveur au burin ». Cette mention apparaît suivie du chiffre 20 écus qu'on a barré et, sans doute, remplacé par : « seulement les dépenses de tinelle (ou de gamelle) pour un an, du 18 octobre 1614 ». Quelques lignes plus bas est enregistré, « Morat Castor, de Marseille, chanteur contralto, 10 écus par mois ». Le nom du chanteur était apparemment mieux connu que le nom du graveur : de là, le quiproquo. La tinelle était la table des pages, l'office, si l'on veut. Ce devait être la bonne école où le Lorrain allait recevoir de ces jeunes et gais cerveaux les meilleures leçons.

Aussitôt nommé, Callot était l'objet de l'ordre de service suivant :

Au Sr Cosme Latini, proviseur de la galerie, à San Tomaso.

M. Cosme Latini, faites donner la première chambre, près l'escalier, qu'occupe Me Giovanni Bilivelte et qui lui a été seulement prêtée. Débarrassez-la et faites-la donner à Jacques de Lorraine qui va faire des gravures pour les livres décrivant la vie du Sme Grand-Duc Ferdinand, de glorieuse mémoire. Vous lui ferez donner telles facilités dont il aura besoin pour son métier, et cela au compte de la Garde-Robe[1].

VINC. GIUGNI

Le 23 octobre 1614.

1. Garde-Robe, vol. 323, p. 701.

Les ateliers étaient alors situés à l'étage supérieur de la galerie des Offices, à l'endroit même, paraît-il, où se trouve aujourd'hui la célèbre Tribune. Suivant les ordres du Chev. Giugni, garderobier général, le directeur de la galerie, Latini, pourvoyait aux besoins du nouveau venu : le 4 novembre, on fournit au « Français qui grave sur cuivre » un bidon à huile de 18 sous (réduit à 15 sous par le contrôle). Le 5 novembre, le distributeur d'huile à brûler passe et remet au « Français nouvellement venu qui grave » une livre d'huile. L'état de ce fournisseur permet de connaître les voisins d'atelier de Jacques. Ce sont Gio. Bilivert, peintre; Gasparo Mola, médailleur, orfèvre; Agostino Diamantino, sertisseur de diamants; Édouard Vallet, bijoutier français; Berto, arquebusier; Guillaume, armurier français; Bastien Buonavita et Cosme Merlini, orfèvres. Plus tard, d'autres noms s'ajouteront à cette liste : Antoine, arquebusier; Christophe, Jona l'Allemand, Martin l'Allemand, tous trois orfèvres; puis, un relieur, un jardinier, et quelques attachés dont la profession n'est pas indiquée.

Muni de bidon et d'huile, « Jacopo le Français » reçoit enfin, le 17 novembre, une lampe et son pied, de 13 sous (réduits à 10 sous). Le 23 janvier 1614, dépense inexpliquée qui se renouvellera trois ou quatre fois encore : une poulie pour Jacopo, 6 sous. Est-ce pour y suspendre un châssis abat-jour, afin de mieux ménager la lumière sur son cuivre? Est-ce pour y fixer le contrepoids de sa porte, qu'il tient à avoir fermée? Est-ce pour communiquer par la fenêtre, avec le rez-de-chaussée, à la mode italienne? Suivant l'usage d'alors, le mois de janvier fait partie de l'année précédente : à Florence, l'année nouvelle commence le 25 mars, habitude à laquelle Callot aura grand'peine à se faire, car il datera, s'il lui arrive par hasard de dater, janvier du millésime nouveau.

Le 28 février 1615 (n. s.), le directeur rembourse le prix de 12 burins, 3 francs, à Jacopo Français, graveur d'histoire; et, le 27 mars, 4 fr. 10 sous, prix d'une planche de cuivre. La prochaine planche de cuivre sera fournie le 15 mai, ce qui donne à supposer que chacune des planches de l'œuvre confiée à Callot lui demandait six semaines de travail. On a longtemps cherché le titre des 16 scènes que Callot a repré-

sentées dans ce chef-d'œuvre de son burin. On y avait renoncé, faute de clé, et on s'est borné à les couvrir du nom générique, fort à la mode alors, de *Batailles des Médicis*. Aujourd'hui qu'il est acquis qu'elles rappellent des *Actes de Ferdinand Ier*, il est possible de les dénommer avec exactitude. Ce sont par dates : le *Mariage* et le *Couronnement de Christine de Lorraine*; les grands travaux de *Livourne*, *Pise* et *Florence*; le *Combat naval de Ténédos* (la seule eau-forte de la série); la *Prise* et l'*Abandon de Prévésa*; les attaques d'*Alajasso*, et de *Famagouste*; le *Recrutement* pour l'Afrique; l'*Attaque*, la *Prise*, l'*Invasion de Bône*; la capture de la *Caravane d'Égypte*; les *Dots Nuptiales*. Ce n'est pas à dire que les planches aient été gravées dans cet ordre : la sixième, par exemple, le *Combat de Ténédos*, ne peut être que de 1619, époque où Callot était devenu maître de la pointe, au même degré qu'il l'était du burin en 1615. Les fragments de planches qui restent de lui établissent qu'il a dû recommencer trois fois le *Recrutement*, une fois pour avoir choisi une planche trop étroite, une autre fois pour l'avoir prise trop haute : il est donc à supposer que c'est par celle-là qu'il a commencé cette œuvre qu'il ne termina qu'en mai 1619, date où les comptes le montreront se livrant au tirage complet de l'album.

En attendant, on remet, le 23 mai, au « Français, graveur d'histoire », plusieurs livres de ponce pour lui permettre d'effacer plus aisément ce qu'il juge bon de corriger; et, le 26 juillet, arrive de Rome une grosse caisse qui contient 36 planches consignées à Jacopo Français par J.-B. Incoronato, Siennois : elles pesaient 81 livres et demie et coûtaient 33 écus 17 baïocques de Rome, à 10 jules l'écu; soit 31 écus 4 lires (ou 221 lires) 3 sous, 6 deniers, de Florence, l'écu florentin valant 7 lires, la lire 20 sous, le sou 12 deniers. La lire d'alors pesait, en argent pur, 0 fr. 976 de notre monnaie; on peut donc la nommer franc pour la commodité et la clarté. La note de transport, payée à Cosme de Baldo, Siennois, s'élevait à 8 francs, 3 sous 6 deniers.

Le volume 336 de la Garde-Robe débute ainsi : « *Au nom de Dieu et de la glorieuse Marie toujours Vierge* » — chaque comptable a son invocation favorite — « ce livre couvert en parchemin, aux cordons rouges, doit servir aux entrées et

sorties des dépenses de la Garde-Robe de S. A. S^me^, du 1er septembre 1615 à la fin d'août 1616, tenu par moi Bastien Sacchettini. *En Écus.* » Il nous apprend, à la page 11, que la condition de Callot s'est améliorée, car on y lit : « Vendredi 2 octobre 1615, à Jacopo Carlot, Lorrain, 8 écus en monnaie, portés par Raphaël » ; ce sera, désormais, le salaire mensuel de l'artiste, 56 francs, du moins tant que ce livre et les suivants dureront.

*
* *

Mais voici qu'apparaît une nouvelle classe de dépenses au début de 1616. Déjà, le 23 mai précédent, il avait été livré à Callot pour 3 francs de poterie ; cette fois, la livraison atteint près de 27 francs ; il est vrai que Callot doit la partager avec Gaspard Mola. L'explication suit et se présente sous une formule d'eau-forte, formule qu'on a longtemps cherchée sans la découvrir. Par curiosité, la formule de 1620 est ici rapprochée de celle de 1616 de manière à indiquer dans quels sens se sont modifiées, après expérience, les préférences de l'artiste :

Vinaigre	1616	rose très fort,	3 livres;	1620 blanc,	6 livres.
Vert-de-gris	»	pilé,	2 onces;	»	4 onces.
Sel ammoniacal	»	pilé,	3 »	»	6 »
Sel marin	»	non mentionné.		»	6 »

La livre peut être, comme la livre romaine, d'à peu près 340 grammes ; elle se divise en 12 onces.

Depuis son entrée aux Offices, qu'il devait au burin, Callot semble avoir pris en dégoût le précieux outil et s'être, au contraire, épris de la pointe et de l'eau-forte. Jules Parigi, l'architecte ordonnateur des cérémonies officielles et très probablement le meilleur conseiller du jeune Lorrain, a dû diriger son élève dans cette voie qui conduisait à moins de mécomptes et, en tout cas, à des résultats plus rapides. A part, en effet, quelques images pieuses, essais évidents de travail à l'acide, les premières eaux-fortes de Callot sont d'après des dessins de Parigi : les terrines du mois du mai ont sans doute servi à la morsure de la *Barque* et du *Combat d'artifice*, œuvres aujour-

d'hui introuvables, les deux planches, plutôt médiocres, ayant été passées à la ponce et employées à d'autres travaux.

Au mois de février 1615 (style florentin), 1616 de notre style, le Grand-Duc, qui comptait sur la visite du prince d'Urbin, fiancé à sa jeune sœur Claude (elle n'avait pas douze ans), organisait pour le Carnaval un carrousel assez complexe, fort beau, qu'on avait dénommé la *Guerre d'Amour* : les répétitions avaient lieu au manège ou sur le place Sta-Croce et on s'en promettait un tel succès, qu'André Salvadori fut chargé d'en écrire le libretto, Jacques Péri la musique, ouvrage que Callot illustrerait de ses dessins. La fête eut lieu le 11 février. Les dessins passèrent à l'eau-forte le 27; ils furent tirés sur une presse que le graveur avait fait installer dans son atelier la semaine précédente. Comme on lui remettait en même temps 12 livres d'huile de lin, on peut en conclure que Callot faisait son encre lui-même, selon les enseignements économiques de Thomassin.

Le salaire mensuel de Callot lui est porté, le mardi 26 avril, par un nouvel employé, Antonio Francesco Lucini, *factore*, qu'on pourrait traduire *factotum*, s'il ne s'agissait d'un tout jeune apprenti de quatorze à quinze ans, à qui le nom de *Giovane*, gamin, s'applique plus communément. C'est le premier élève du graveur, ce ne sera pas le dernier; mais ni lui, ni ses successeurs n'arriveront à sortir de l'obscurité.

Le prince d'Urbin, qui n'était pas venu au Carnaval, comme on l'avait espéré, s'annonça pour la mi-octobre. On lui prépara une nouvelle fête, place Sainte-Croix, fête qui s'appela la *Guerre de Beauté*, décrite par André Salvadori et illustrée par Callot. Cette fois, on s'y prend d'avance, car la commande d'eau-forte est du 24 septembre, suivie d'un autre ordre livré, le 6 octobre, à Jacopo Calotti, nom que lui donnent maintenant les comptes. Après cette interruption, le graveur se remet à sa *Vie de Ferdinand Ier*, ce qu'indiquent des notes de burins. Le 18 novembre, il sollicite et obtient, non sans difficulté, car il fallait un décret spécial du Grand-Duc, 2 onces de bleu d'outremer. C'était une couleur faite de turquoises pilées et d'un prix extravagant. A quel usage Callot la destinait-il? On ne sait; mais voilà le champ ouvert à ceux qui veulent que Callot ait été peintre. C'est, toutefois, la seule livraison de cou-

leur qui lui ait jamais été faite pendant les six ans et demi qu'il a passés aux Offices. Ni châssis, ni chevalets, ni pinceaux ne lui ont jamais été fournis, comme on les fournissait à Bilivert, son voisin d'atelier. Le 16 décembre 1616, Callot fait passer cette note à la comptabilité : « La galerie me doit à moi Jacopo Calotti, graveur, 37 lires dépensées pour une presse et ses accessoires dont j'ai besoin pour imprimer l'Histoire et que j'ai achetée de Don Basile Latini, moine de la Sainte-Trinité. Jacop Callot Intagliatore ». Le tout est de la main d'un écrivain public, car Callot se défiait beaucoup de son italien et plus encore de sa calligraphie. Si habile à esquisser une silhouette, à bien planter un homme, un animal, un arbre, Callot ne peut arriver à écrire une belle ligne symétrique, sinon après des efforts extrêmes et encore ne réussit-il presque jamais.

Le 12 janvier 1617, l'artiste obtient de l'administration une faveur : on dote son atelier d'une nouvelle fenêtre donnant sur des toits, et, pendant qu'il est chez son voisin Bilivert, on apporte à celui-ci une planche de cuivre (17 pouces × 13) pour y peindre *Joseph et la femme de Putiphar*, son œuvre favorite. Les fêtes du Carnaval s'approchaient et, cette année, la Cour allait célébrer le mariage de Catherine, autre sœur de Cosme, avec Ferdinand de Gonzague, duc de Mantoue. Tous les palais allaient être mis à contribution, le Pitti, les Offices, le Pallazzo Vecchio. Entre autres fêtes, il y aurait grand opéra, spectacle nouveau, car il y avait à peine vingt ans que Jacques Péri avait donné, pour la première fois, sa *Dafné* avec soli, récitatifs et chœurs, créant un genre que Monteverdi devait, avec son *Orfeo*, imiter en 1607. La pièce serait divisée en trois actes et jouée en trois soirées, qu'on appela *Intermèdes* ou *Réveillons*. Le texte et la musique de la *Délivrance de Tyrrhène* sont à retrouver, mais ballets et décors, conservés par l'œuvre de Callot, ont, encore aujourd'hui, grand air et ne dépareraient pas nos meilleures scènes lyriques. Du deuxième acte, le graveur a tiré son premier *Saint Antoine*, sur lequel les comptes ne nous apprennent rien : si les échos de la tinelle retentissaient encore, les pages nous nommeraient le personnage énigmatique, Don Antonio peut-être, l'enfant imaginaire de Bianca Cappello, dont on entendait se moquer : les cornes

de cerf, les cornes de colimaçons se multiplient alors dans l'esprit et sous la pointe de Callot. Peut-être les archives judiciaires de Florence, quand on pourra les aborder, expliqueront-elles le mystère, car la police, paraît-il, intervint et l'artiste eut à passer à la ponce ce grand cuivre qu'il coupa ensuite en morceaux, morceaux que Mariette retrouvera à Nancy cent vingt ans plus tard, vers 1732.

C'était le temps où Galilée venait d'inventer le microscope et où chacun s'enthousiasmait pour les infiniment petits. Pris de l'engouement général, Callot s'adonne au travail en petit. Pour plaire au prince Lorenzo, frère de Cosme II, il lui compose un cours de dessin gradué, les *Caprices*, album de 48 estampes, une merveille de ténuité. Afin de maintenir propres ses ombres, il s'interdit de les couper de contretailles et il adopte partout une taille simple, qu'il élargit dans les parties obscures, qu'il amincit dans les parties éclairées, arrivant ainsi, sans surcharges, au bon effet. Sur des espaces plus petits que l'ongle, il trouve moyen de placer des foules et il ne peut obtenir des traits si fins et si variés qu'avec une multiciplité de morsures successives, procédé de travail tout à fait nouveau. La commande d'eau-forte pour cette œuvre est du 5 juin 1617. L'achat d'une pierre à aiguiser (4 fr. 13 sous) pour affiler pointe ou aiguille est du 17 juin; la commande du papier est du 4 septembre. Le 28 septembre, une allocation extraordinaire de 120 écus est payée à l'artiste, en dehors de son traitement mensuel de 8 écus. C'est, sans aucun doute, la gratification du prince Laurent pour le volume doré sur tranche, relié en parchemin, aux fers fleurdelysés, qui se conserve aux Offices, et où il ne manque qu'une estampe, jugée trop gauloise par la censure.

* * *

Au volume 332 de la Garde-Robe (p. 167) on trouve la lettre suivante :

Au Très Illustre S^r le Chevalier Vinc. Giugni, garde-robier général de LL. AA.

Le Grand-Duc S^me et Madame S^me m'ont commandé de vous écrire de faire donner par la galerie tous les cuivres dont peut avoir

besoin ce Français pour reproduire ou graver tous les plans que LL. AA. ont fait dessiner des Saint-Lieux de Jérusalem, afin qu'il exécute le travail. Je me recommande à vous de cœur.

BENEDETTO BARCHETTI

Pise, le 19 janvier 1617 (n. s. 1618).

Il faudra deux ans à Callot pour s'acquitter de ce long travail commandé à la prière de R. P. Amico, franciscain : 46 plans ou dessins sur 35 grandes planches; et, à la fin de novembre 1619, on le verra encore achetant des cuivres pour terminer cette œuvre. Pour le moment, on renouvelle, le 12 février, son bidon d'huile, sa lampe, son abat-jour; il est muni d'un soufflet à main, comme ses compagnons Tarziani et Mola. Les bordereaux nomment parmi ses voisins Francesco Cantagallina, ingénieur, qu'il retrouvera, en 1627, à Bruxelles et à Bréda, Pierre Fèvre, tapissier ou arrassier français. Le 7 mars, il présente une note réclamant « premièrement pour huit planches de cuivre à servir aux plans et élévations des Églises de Jérusalem trente-six lires et, de plus, pour les taxes et le port cinq livres, ci, 40 lires ». Il y avait erreur et le comptable liquide le compte à 44 lires 3 sous 6. L'envoi venait de Rome : Callot conservait donc là-bas ses relations anciennes.

La correspondance générale médicéenne contient au volume 5141 des lettres adressées à D. Giovanni Medici, oncle illégitime de Cosme II. Il était né, hors mariage, en 1567, du Grand-Duc Cosme Ier et de Léonora des Albizzi. Il avait pris la vie par ses côtés joyeux et récemment, en 1615, après s'être approprié Livia Vernazza, femme ravissante du matelassier Granara, il avait été exilé à Venise où la République l'avait nommé général de ses troupes, car c'était un homme de valeur. Aux pages 44 et 79 du volume on lit deux lettres de Callot qui rendent compte de l'emploi de quatre mois de l'artiste, de mars à juin 1618. Don Giovanni voulait avoir des vues de l'état de ses propriétés depuis son exil. Callot, le plus exact des artistes du temps, les lui envoyait en douze estampes.

A l'Ill^me et Ex^me S^r, mon honoré Protecteur, D. Gio. Medici, Venise.

Ill^me et Exc^me Seigneur et très honoré Protecteur,

Ce travail de moi devant passer sous les yeux d'un prince aussi éclairé que V. Exc. Ill^me, j'aurais désiré donner toute la satisfaction en mon pouvoir, mais la hâte qui m'a été imposée n'en rendra que plus apparents les défauts: aussi m'a-t-il paru nécessaire, en remerciant par cette lettre V. E., de la supplier d'excuser mon insuffisance et les multiples imperfections de ce travail, première œuvre en forme de paysage que j'aie jamais faite. Que V. E. veuille bien l'agréer comme le premier-né d'un de ses serviteurs les plus dévoués et ne laisser de m'employer, malgré les nombreux défauts qui s'y trouvent, car je m'ingénierai à la servir chaque jour mieux. Comme je n'ai pu avoir ensemble toute l'œuvre, il est possible qu'un cuivre ressorte plus creux qu'un autre. Dans ce cas, V. E. sait qu'en essuyant plus profondément la planche avec le linge au moment de l'impression, on arrive à mieux égaliser les estampes. Que V. E. veuille bien pardonner ma présomption et cet ennui et n'accuser que le désir que j'ai d'être reconnu pour son serviteur. Et si aucune occasion de la servir ne m'était offerte par V. E., ce que je regarderais comme une très grande disgrâce, si, un jour, je puis faire quelqu'œuvre moins imparfaite, mon désir sera de supplier V. E. de l'accepter d'un serviteur qui s'illustre de l'éclat de votre nom et d'une protection sous laquelle je prie V. E. de me recevoir. Baisant respectueusement le vêtement de V. E. et priant N. S. d'accorder à V. E. toutes les grandeurs dues à ses grands mérites, je reste de V. E. Ill^me le très dévoué serviteur,

IACOPO CALLOT

De Florence, le 15 juin 1618.

Le prince répondit par un mot aimable et voici la réplique.

Ill^me et Ex^me Seigneur et très honoré Protecteur,

J'ai vu par la si bonne lettre de V. E. qu'elle se déclare avec tant de bienveillance satisfaite de mes travaux; j'en ai la plus grande joie, ne désirant rien de plus que de la servir. Et comme pour ces travaux j'ai enduré assez de fatigues et dépensé plus de quatre mois de temps, je supplie V. E. de vouloir bien prescrire qu'on me paie en tout 150 écus, y compris les 100 écus que j'ai déjà eus et qui ne couvrent pas mes peines. Excusez mon importunité parce que cette œuvre m'a pris du temps et aussi de ma santé. Mais, en tout cas, j'estime la bienveillance de V. E. plus que tout l'or du monde. Et pour finir, je présente mes humbles respects à V. E. et demande

pour Elle à N. S. encore plus de grandeur. De V. E. Ill^me^ le très dévoué serviteur

IACOMO CALLOT

De Florence, le 16 juillet 1618.

Ces deux missives sont de la main d'un écrivain public qui n'a pas toujours bien lu le texte qu'il copiait; car il écrit *foglio*, feuille, là où Callot avait marqué *toaglia*, linge. Mais le sens n'est pas douteux. Les douze paysages restèrent à Venise. Vingt-cinq ans plus tard, vers 1643, Israël Silvestre, à un de ses voyages en Italie, en retrouvera dix qu'il rapportera à son oncle et qui seront, alors, publiés à Paris mais dans une édition bâtarde qui a fait jusqu'ici douter de leur authenticité.

On pourrait se demander par quels soins spéciaux Callot, voyageant ainsi à travers monts et vaux, arrivait à préserver le vernis de ses plaques d'éraflures inévitables aux cahots de la route, si on ne savait qu'il se servait de préférence de vernis dur, le vernis des ébénistes. La formule en a été conservée par le médecin de Charles Ier, roi d'Angleterre, le Dr Turquet de Mayerne, qui l'avait obtenue de Collignon, élève de Callot, (Brit. Mus. Fonds Sloane n° 2052) : faire cuire une demi-heure, à petit feu, 2 livres de poix grecque ou de poix-résine avec deux livres d'huile de noix ou de lin. Abraham Bosse a dit au docteur que deux livres de poix-résine et de poix noire des cordonniers avec 5 livres d'huile de lin, fondues ensemble, sans bouillir, donnaient un vernis moins mou. En tout cas, le 19 juillet 1618, Callot commande 16 livres de poix noire, coût 4 francs. Des fournitures sont, en même temps, livrées à Remi Cantagallina, dont Félibien a fait le premier maître de Callot, et à Jacques Ligozzi, le peintre, qui allait, au prochain règne, remplacer Jules Parigi aux Offices.

Hormis des livraisons d'huile, de papier pour les fenêtres, de bois, de compas de fer (coût 7 francs 10 sous) faites à Maitre Iacopo Français — comme on le désigne maintenant —, les comptes ne nous apprennent rien de nouveau pour l'année 1618. En 1619, au contraire, les dépenses vont être pour ainsi dire quotidiennes. On dédouble le logement de l'artiste : à l'aide d'une cloison on lui crée un atelier d'imprimerie : charpentier, maçon, carreleur, menuisier, peintre, viennent tour à tour fixer le plafond, les murs, le plancher, les fenêtres,

les portes, les armoires, les coffres. Le serrurier arrive avec une variété de fermetures des plus complexes. Ou les Offices n'étaient pas très sûrs — chaque semaine, Florence a un ou deux pendus pour vol — ou, ce qui semble plus probable, Callot est la défiance même. On multiplie les planches et les rayons d'armoires; on attache aux murs tringles, clous à crochets et cordes; Callot va, on le voit à l'œuvre, commencer l'impression de sa *Vie de Ferdinand Ier*. On lui donne un imprimeur spécial et deux attachés. D'après les rames de papier livré on peut calculer que le tirage comporte 300 exemplaires, de 16 estampes chacun, soit 4 800 estampes à sécher, à classer, à garder. L'impression, commencée le 29 mai 1619, se poursuivit jusqu'au 17 juillet 1620.

Le 14 mars 1619 (n. s.), le serrurier décrit ainsi le logement de Me Iacopo.

Avoir fait deux coudes en fer avec quatre coulisses pour fermer les persiennes faites l'une à la fenêtre du nouveau bureau fait dans les chambres où reste Me Iacopo, graveur sur cuivre, et l'autre à la fenêtre faite récemment qui donne sur le toit dans la seconde chambre. . . . . 3 francs.

Avoir fait, le dit jour, une grande serrure avec sa clé, et sa targette pour fermer dans la chambre, à la porte du bureau récemment fait pour Me Iacopo . . . . . 8 francs.

On a employé 400 carreaux rouges, à 4 francs 10 sous le cent, pour couvrir la nouvelle chambre; cent clous à tête d'or pour les rayons d'armoire, 15 sous; trois livres 10 onces de ficelle de chanvre à 15 sous la livre.

Pierre Cecconcelli, l'éditeur, fournit le papier, le 22 mai, et demande pour six rames de papier moyen à imprimer des gravures, consignées à Iacopo Calotti, à la galerie, à 12 lires la rame, 72 lires. Note de l'encre, du 29 mai : « La galerie me doit à moi, Iacopo Calotti, graveur sur cuivre, 28 lires pour avoir fait venir de Pérouse de chez Nic. Martiny 33 livres d'encre noire pour imprimer l'Histoire et autres sujets pour le service de S. A. S. » La signature seule est autographe : *Iacomo Callot*. Toutes les semaines désormais, Callot aura à délivrer à son ouvrier un bon, à raison de 3 lires 6 sous 8 deniers par jour, soit 20 francs la semaine de six jours.

Il n'y a pas trace aux comptes des deux gravures que Callot fit, le 10 juin 1619, pour le rapport officiel sur les batailles navales gagnées par l'amiral Montauti à la Roccella et à Skiathos. Ils mentionnent, par contre, au 2 juillet, une remise de 10 mains de papier (15 sous) pour le tirage du service funèbre de l'empereur Mathias que Callot grava sur un cuivre de rebut, portant au revers, condamné, un premier essai du *Recrutement* de la *Vie de Ferdinand Ier*. Le 12 juillet, le graveur présente une note autographe de 3 écus dépensés à l'achat de 4 planches pour y graver la *Tragédie de Soliman* du Comte Bonarello, suivant les ordres de S. A. S. Le 20 juillet, livraison de 26 mains de papier portées par Antonio « au Calotti » pour les fêtes de l'Arno. Il s'agit du célèbre *Éventail* auquel se rattache cette autre mention autographe :

27 juillet 1619. — Très magnif. Sr Cosmo Latini, veuillez bien mettre sur l'état les ouvriers ci-dessous qui ont travaillé les jours de fête et la nuit à imprimer des sujets pour le service de S. A. S.

Francesco de Paolo, imprimeur, a travaillé dimanche passé et deux nuits à 2. 13. 4 la nuit et le jour . . . . . 8 livres.

Baptiste de Julien, qui a travaillé comme susdit, à 24 sous par jour . . . . . 3 livres 12

Çà et là, on note quelques oublis : absence de dates que le contrôle fait rectifier; absence de total des journées dues, alors le comptable ne paie qu'une seule journée : de là, de l'humeur chez l'artiste qui insiste dans un nouveau certificat. Voici d'après une note autographe du 29 novembre 1619, comment l'artiste posait ses additions :

La galerie me doit pour dépense d'encre à imprimer : 23 livres à neuf grâces la livre, qui montent à	lires		17.	5
pour port et gabelle	lires	2. 13.	4	
[total]	lires	19	18.	4

Le compte est exact, mais il est singulièrement présenté.

Le 31 janvier 1620 (n. s.) apparaît une dépense curieuse : « 4 brasses 1/2 (la brasse = 58 centimètres) de feutre d'Espagne, blanc, superfin, à 8 lires la brasse, acheté au magasin de Baglione, porté par Raphaël à, dit-il, M. Jac. Calott, pour imprimer ». A cette remise s'ajoute une livraison,

le 7 février, de 2 grandes terrines doubles, d'une terrine moyenne, de 2 grands poêlons vernissés, de linge blanc et, le 15, de 3 mains de papier royal. Callot se prépare au tirage de son chef-d'œuvre, la *Foire de l'Impruneta*, qu'il offrira au Grand-Duc, au prochain jour de l'an, le 25 mars 1620. Les dossiers compulsés ne disent rien de la récompense qui suivit cette dédicace; mais comme la lettre de remerciement est classique, elle a dû beaucoup ressembler à la suivante, qui est du même temps.

Au Chevalier Giugni, garde-robier général de S. A. S.

Mon Très Ill^e et Dist. Seigneur,

Le Sér^me Maître me commande d'écrire à V. S. D. pour que vous veuillez bien faire donner à . . . . un collier accompagné de sa médaille à l'effigie de S. A. S. d'une valeur de . . . cent . . . écus.

Je reste le serviteur
de V. S. Très Ill. et Dist.

FABRICE COLLOREDO

Du Pitti, le . . . 1620.

L'ordre était passé par le Chev. Giugni à Gaspard Mola pour la médaille et à l'un des orfèvres pour le collier d'or. Callot porte cette décoration, la chaîne sur l'épaule gauche glissant sous le bras droit, la médaille sur la poitrine, près du cœur.

***

Félibien raconte ainsi, dans ses *Entretiens*, le départ du graveur de Florence :

Le Duc Cosme décédé, Callot médita son retour en Lorraine. Et comme le Prince Charles, qui venait de Rome, le vit en passant à Florence et lui promit que s'il voulait retourner à Nancy, il lui ferait donner de bons appointements par le Duc Henri de Lorraine, son beau-père, cela le fit encore plus tôt résoudre à quitter l'Italie, de sorte que sans différer davantage, il se mit à la suite de ce prince et retourna en son pays.

Les archives de Florence expliquent autrement le départ de l'artiste. Il y avait conflit entre le Chev. Giugni, garde-robier, et le Receveur général. Le crédit ouvert à la Garde-Robe avait

été, en 1619, limité à 315 000 francs. Mais comme les princesses s'habillaient sur cette somme, le crédit était toujours dépassé : il l'était de 160 000 francs, en octobre 1620, lorsque le Receveur se refusa à régler les notes. Le Grand-Duc eut donc à intervenir par un ordre spécial recommandant de réduire les dépenses. Telle était la situation lorsque Callot rentra de vacances, à cette date. Il avait été invité par l'Amiral Montauti à faire partie de la croisière d'automne et, sur les vaisseaux de Saint-Étienne, il avait, depuis août, visité les Baléares, l'Algérie, la Sardaigne, la Sicile, la Corse. Comme il avait congédié son imprimeur, en juillet, et fait blanchir son logement à neuf, il se croyait tranquille, bien que payé sur les fonds menacés. Il retrouvait attachés au palais Jacques Ligozzi, Philippe d'Angéli le Napolitain, Cornil Poelemburgh, Justus Sustermans, qui cherchaient, autour de Cosme alité, à distraire par leurs œuvres gracieuses ce prince aussi aimable qu'infortuné. Les artistes étaient donc goûtés et à l'abri du danger.

Le 27 décembre 1620, Giugni recevait le mot suivant (G. R. 332, p. 251) :

Vous savez déjà que le Grand-Duc veut réformer la galerie, de sorte que vous ferez bien de mettre la main au calcul de ce qu'il faut afin que le Grand-Duc puisse réaliser son dessein qui est de réduire la dépense à une somme limitée à partir du 1er février prochain. Mais voyez à être en mesure au moins au milieu du mois prochain ou mieux encore plus tôt, si faire se peut. Dieu vous garde.

Votre bonne amie,

CHRISTINE, Grande-Duchesse.

Du Pitti, 27 décembre 1620.

Autre lettre de Lorenzo Usimbardi, du 10 janvier 1621 .

S. A. ne veut plus dépasser 12 000 écus par an à dater du 1er février. Que Giugni présente un état, le 20 janvier, et commence à renvoyer peu à peu les employés pour qu'il n'y ait pas trop d'émotion.

Les exécutions commencent. Christine de Lorraine, qui, à l'exemple de sa grand'mère, Catherine de Médicis, n'a jamais cessé de gouverner le pays sous le nom de son fils,

est plus puissante que jamais, maintenant que Cosme ne quitte plus le lit. Callot a-t-il jamais pu s'acquérir des titres aux bonnes grâces de la douairière, fille, sœur de ses souverains? C'est douteux, bien qu'il ait été le protégé des deux intimes conseillers de la princesse : le confesseur, le R. P. augustin Étienne Arbinot, le ministre d'État, Curzio Picchena, à la fille duquel il enseignait le dessin. Le registre des traitements de cette période ne se retrouve pas. Toutefois, d'autres comptes montrent que Callot est encore à la galerie à la fin de février, lorsque, le 28, Cosme II rend le dernier soupir. Il est compris dans la distribution des étoffes de deuil et classé parmi les maîtres; car, alors qu'on donne aux gens de service du drap de Perpignan, il reçoit, lui, 10 brasses de serge, autant que Jules Parigi, Remi et Antoine Cantagallina, Pierre Tacca, Latini, Bilivert. Le Père Arbinot reçoit 13 brasses, Picchena 20 brasses de serge. Le 27 mars, Jacques est encore aux Offices et le distributeur d'huile en laisse deux livres à son logis.

Mais voici (G. R. 382) une supplique adressée au nouveau Grand-Duc Ferdinand II, qui montre que le danger s'approche : elle est de Vallet, le bijoutier français, voisin de l'atelier de Jacques.

Édouard, fils de Nicolas Vallet, joaillier de V. A. S., très humblement et respectueusement lui expose que le Grand-Duc Ferdinand, de bonne et très heureuse mémoire, lui avait assigné une provision de 15 écus par mois qui, depuis, me fut confirmée par le père de V. A. S. le Grand-Duc Cosme, de bonne et très heureuse mémoire, pour les 33 ans de service passés dans la maison Sérénissime de V. A. S. Aussi, le cœur agenouillé aux pieds gracieux de V. A. S , je la supplie d'avoir pitié d'un pauvre vieux de 80 ans, chargé de famille, afin qu'il n'ait pas à aller mendier en sa vieillesse et toujours il priera N. S. pour l'accroissement de votre bonheur et grandeur.

Apostillée par le Chev. Giugni, la demande fut prise en considération et le salaire du vieillard lui fut continué jusqu'à nouvel ordre.

Avec sa fierté et son indépendance, Jacques Callot n'aurait jamais écrit une telle lettre; voici celle qu'il adressa de Nancy et qui se trouve, à sa date, au vol. 4 269 de la correspondance médicéenne :

Au Très Ill^e S^r mon vénéré Protecteur, M. Curzio Picchena, secrétaire d'Etat de S. A. S. à Florence.

Très Ill^e S^r et très cher Protecteur,

Puis-je par cette lettre présenter mes très humbles salutations à V. S. et la remercier de l'honneur qu'elle a daigné me faire de me consoler avec tant de bonté et de courtoisie de mon départ qui n'a eu lieu vraiment qu'à mon plus vif regret et contre mes vœux, parce que je n'ai jamais eu d'autre désir que de rester dans cette si noble ville de Florence pour servir de tout cœur les Princes Sér^mes comme, d'ailleurs, tant d'autres nobles gentilshommes à qui, tant que je vivrai, je resterai éternellement reconnaissant, espérant retourner un jour là-bas, au Service, pour pouvoir m'acquitter en partie de tant d'obligations que j'y ai contractées. C'est pourquoi je prie V. S. de vouloir bien me maintenir dans les bonnes grâces de ces Protecteurs S^mes et, à l'occasion, les assurer du grand désir que j'ai de les servir. Je remercie humblement V. S. du paquet [vernis de Florence placé dans la valise diplomatique de Nancy] qu'Elle m'a envoyé et, de nouveau, je solliciterai de V. S. la faveur d'une lettre de recommandation auprès de M. le Résident [Hippolyte Buondelmonte] à Milan pour mon apprenti [Antonio Francesco Lucini] que je voudrais faire venir ici. Je désire seulement que la lettre de V. S. lui serve pour la sécurité de son voyage en bonne compagnie de Milan à Nancy. Je salue respectueusement V. S. en la suppliant de m'honorer de ses commandements et de me tenir au nombre

de V. S. Très Ill^e

très affectionné et reconnaissant serviteur

IACOMO CALLOT

De Nancy, le 5 août 1621.

Dans une lettre qu'il écrivait, le même jour, au secrétaire particulier du ministre, à Dominique Pandolfini, que ses amours avec Catherine, la fille adorée de Picchena, ont rendu célèbre, le graveur se montrait un peu plus expansif.

A l'Ill^re Sr Dominique Pandolfini chez M. Curzio Picchena, Florence.

Mon très Ill^e et très respecté Protecteur,

Je viens, par cette lettre, présenter mes respects à V. S. et la remercier de tant de faveurs que j'ai reçues d'Elle : je lui en resterai éternellement obligé. Je dirai à V. S. que rentré de l'étranger avec Mgr l'Evêque de Toul, mon grand protecteur, j'ai trouvé trois de vos

lettres où, dans deux plis j'ai trouvé le vernis et, dans une autre, j'ai vu que mon apprenti Antonio Francesco [Lucini] s'est décidé à venir ici dans notre pays, ce qui m'a fait un plaisir extrême. J'ai aussi appris que le Père augustin Jean-Baptiste a dit à V. S. qu'il a reçu l'ordre de donner l'argent dont le jeune homme aura besoin pour le voyage. Il est vrai que j'en avais prié le P. Etienne [Arbinot] et qu'il m'avait promis de me rendre ce service. Mais j'attacherai du prix à ce que ce Père ne manque pas de le lui donner, afin que mon apprenti ne manque pas de venir. Je regarderai aussi comme une très grande faveur une lettre de M. Curzio Picchena à l'agent de S. A. S. à Milan, recommandant Antonio en son voyage. Je note que V. S. me demande de ces batailles de ma main à la plume. Je n'en ai encore fait aucune; mais je ne manquerai pas d'en faire au plus tôt, d'autant plus que je me sens obligé de vous les envoyer au plus tôt. J'ai eu l'honneur de recevoir une lettre de M. Picchena qui m'a été d'une très grande consolation et a encore ajouté à la grande obligation que j'ai déjà envers lui de retourner un jour demeurer là-bas au service des autres Seigneurs. Il y a chez eux tant de gracieuseté! et plus je vois la manière de procéder ici et la compare à celle de Florence, il me vient une telle mélancolie que, sans l'espérance que j'ai de retourner un jour là-bas, comme je dis, je crois que je mourrais. Mais cela demandera quelque temps avant que je sois libre de moi. Ainsi, je salue très humblement V. S. la priant de croire qu'en quelque lieu que je sois, je serai toujours prêt à la servir de tout cœur. J'ai remis vos lettres en bonnes mains et je ne manquerai pas de veiller à la réponse.

Je reste de V. S. Ill^re^ le très affectionné et très obéissant serviteur,

IACOMO CALLOT

De Nancy, le 5 août 1621.

V. S. me fera la grâce de baiser les mains à tous les Pages noirs [ceux du Cardinal] ou blancs [ceux de la Cour]. Je ne manquerai pas dans peu de temps de leur envoyer mes salutations par lettre parce que je suis leur serviteur à tous.

V. S. me fera la grâce, lorsqu'elle m'envoie quelque chose, de ne pas le placer sous d'autre enveloppe que la mienne parce que le vernis a gâté l'autre lettre.

L'évêque de Toul, Mgr. Jean des Porcellets, rentra à Nancy vers le 15 mai 1621. Il avait donc dû quitter Florence vers le 30 avril. C'est jusqu'à présent le seul détail que l'on connaisse du départ de Callot des Offices. Mais les Archives florentines commencent seulement à s'entr'ouvrir et il est

probable que d'autres recherches et d'autres découvertes viendront jetter plus de lumière sur les relations comme sur les derniers incidents du séjour de l'artiste en Italie.

Jules Parigi perdit, au même temps, sa place qui fut aussitôt donnée au peintre Ligozzi; Justus Sustermans fut l'enfant gâté de la nouvelle administration.

Jacques Callot ne retourna pas à Florence, bien qu'il continuât à parler de son départ éventuel. La Cour de Nancy, Charles IV du moins, ne s'enthousiasma guère pour ses gravures. Il se maria bientôt avec une jeune Alsacienne, riche, Catherine Kuttinger. Ses travaux le menèrent à Bruxelles auprès de l'Infante Isabelle, à Paris auprès de Marie de Médicis. Né dans le tumulte des armes, les armes devaient assombrir ses derniers jours. La ville de Nancy succombait le 24 septembre 1633; dix-huit mois plus tard, le 24 mars 1635, ennemi et victime de la soldatesque, le peintre caustique des *Misères de la guerre*, jeune encore, fermait les yeux à cette lumière qu'il avait tant aimée. Il n'avait pas d'enfant. Mais il laissait des œuvres — 951 cuivres — qui ont rendu son nom immortel.

EDMOND BRUWAERT

LA REINE DE NEUF JOURS

Le règne tragique de Lady Jane Grey et l'avènement de Marie Tudor comptent parmi les épisodes les plus émouvants de l'histoire d'Angleterre; mais il est rare que le drame nous soit présenté dans sa vérité. Les uns ne nous montrent que la gracieuse figure de lady Jane, auréolée par une foi tenace en l'austère credo de Genève, et qui se détache lumineuse sur un arrière-plan de convoitise et de basse ambition dont elle fut la victime innocente. Les autres ne décrivent que la lutte acharnée de deux partis religieux sur qui rejaillit le sang de la jeune reine, alors que les croyances jouèrent un rôle presque nul en comparaison des considérations politiques. Je voudrais essayer, à l'aide des documents et des ouvrages les plus récemment publiés, de retracer exactement l'histoire complexe de « la reine de neuf jours [1] ».

1. Je ne puis indiquer ici que quelques sources : outre les Vies de Lady Jane Grey par George Horward (1822), Sir Harris Nicholas (1825), Agnès Strickland (dans ses *Tudor and Stuart Princesses*, 1844), Sidney (1900) I. A. Taylor (1908) et Davey (1909), on peut consulter : *Relacion muy verdadera de Antonio de Guaras*, Medina del Campo, 1554, édit. de R. Garnett, Londres, 1892, sous le titre de *The Accession of Queen Mary*; Giuglio Baviglio Rosso, *I successi d'Inghilterra dopo la morte d'Odoardo VI fino alla giunta in quel regno di Don Filippo d'Austria, principe di Spagna*, Ferrare 1560. (L'édition de 1558, dont Froude s'est servi, est mutilée et ne porte pas le nom de l'auteur); Michelangelo Florio, *Historia de la vita e de*

Le règne d'Édouard VI touchait à sa fin. Au nom du jeune roi avaient gouverné, les trois premières années, son oncle, le Protecteur Somerset, et depuis octobre 1549, John Dudley, vicomte de Lisle, comte de Warwick et duc de Northumberland depuis 1550, qui renversant Somerset en octobre 1549, le fit décapiter (janvier 1552), et lui succéda dans la direction souveraine des affaires publiques.

Northumberland était un soldat courageux, un habile diplomate, un homme du monde accompli. Son père avait pillé le trésor public sous Henri VII et, pour avoir trempé dans un complot contre Henri VIII, était mort sur l'échafaud. Mais le fils fit oublier la tache paternelle : il recouvra une partie des biens de son père, hérita de la fortune considérable de sa mère, puis épousa Jane Guildford, fille d'Edward Guildford, lord-gouverneur des « Cinque Ports ». En 1546, il s'était acquitté avec succès de son ambassade près de François Ier. Lors de l'invasion française de 1545, il était à la tête de la flotte anglaise de Spithead, et à la célèbre bataille de Pinkie (9 septembre 1547), il commandait en second. Grand Amiral sous Henri VIII, il devint chambellan à l'avènement d'Édouard VI. Brave, urbain, généreux en apparence, on l'appela de son temps un second Alcibiade.

Il était sagace, silencieux, rusé, plein de sang-froid. Il

la morte de Giovanna Graia, 1607; *Annales, or a general Chronicle of England. Begun by John Stow and augmenteed with matters forraigne and domestique, ancient and moderne, unto the end of the present yeere 1631. By Edmund Howes*, Londres, 1631; Peter Heylyn, *Ecclesia Restaurata*, Londres, 1661, édit. de l'Ecclesiastical History Society, Cambridge 1849; Strype, *Ecclesiastical Memorials*, publiés au commencément du XVIIIe siècle et réédités de 1812-1824, et en 1832; Abbé de Vertot, *Ambassades de MM. de Noailles en Angleterre*, Leyde, 1763; Griffet, *Nouveaux éclaircissements sur l'histoire de Marie, reine d'Angleterre*, Paris, 1776; Sir Harris Nicholas, *Literary Remains of Lady Jane Grey*, 1825; *The Chronicle of Queen Jane and of the two first years of Queen Mary*, édit. Nichols, Camden Society, 1850; *Tytler, England under the reigns of Edward VI and Mary*, Londres, 1839; *Calendar of State Papers of reign of Mary*, édit. William B. Turnbull, 1861; *Venetian Calendar* de Rawdon Brown, t. VI; Weiss, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. IV; Wiesener, *La jeunesse d'Élisabeth d'Angleterre*, Paris, 1878; Zimmermann, *Maria die Katholische*, Fribourg-en-Brisgau, 1890; Brosch, *Geschichte von England*, t. VI, Gotha, 1890; J. M. Stone, *Mary the First, Queen of England*, Londres, 1901; Martin Hume, *Two English Queens and Philip*, Londres, 1908; Mumby, *Girlhood of Queen Elisabeth*, 1909; Froude, *The reign of Mary Tudor*, édit. Londres, 1910.

réussit si bien à cacher ses motifs et ses desseins à ceux qui l'entouraient que l'histoire a mille peines à les démêler. « Il est ainsi fait, disait de lui Richard Morison, qu'il a toujours deux plans en tête dont l'un est sûr de réussir, de quelque façon que tourne l'événement ».

Roger Ascham, l'un des précepteurs d'Élisabeth, le disait « papiste de cœur »; lui-même, sur l'échafaud, confessa qu'il était toujours resté attaché à la foi catholique; et cependant nul ne montra plus de zèle pour la Réforme. Somerset avait essayé de satisfaire orthodoxes et protestants par un système de compromis dont les formules vagues pouvaient contenter les uns et les autres. Northumberland fut un réformé radical. Aussi ses coreligionnaires le portèrent-ils aux nues. Bale le compare à Moïse et d'autres à Josué. Hooper l'appelle « le très fidèle et très intrépide soldat du Christ », « l'instrument très saint et sans crainte de la parole de Dieu ». Or pour lui, favoriser la Réforme ne fut qu'un moyen d'avancer sa fortune.

Northumberland, sans porter le titre de Protecteur, en détenait le pouvoir. Le roi, dont il avait circonvenu l'esprit, ne fut guère qu'un instrument entre ses mains. « Il avait su s'imposer de telle sorte à l'esprit d'Édouard, dit une relation française contemporaine, que le roi le respectait ainsi qu'un humble sujet et faisait, comme de son propre mouvement, tout ce que désirait le duc, uniquement pour lui plaire... Northumberland avait coutume de visiter le roi durant la nuit; alors que tout reposait et que nul ne pouvait le voir. Le lendemain matin. Édouard entrait au Conseil et proposait les affaires comme de lui-même. au grand étonnement de beaucoup ».

Mais la santé d'Édouard déclinait chaque jour et, le roi disparu, la puissance de Northumberland s'effondrait.

Son ambition sans frein depuis la mort de Somerset, ses abus de pouvoir lui avaient suscité nombre d'ennemis. Sa propre belle-fille, Jane Grey, déclare qu'il était « haï et que les gens du peuple même parlaient mal de lui », que « sa vie était odieuse à tous ». L'ambassadeur français, de Noailles, constate « la grande hayne que l'on porte à icelluy duc qui a voulu tenir un chacun en craincte ». On l'avait surnommé

« cruel Pharaon », « tyran », « ours sauvage », impitoyable « ours de Warwich ».

Les grands et ses collègues du Conseil le détestaient pour son arrogance. N'avait-il pas tout fait pour se les aliéner? Les amis de Marie et ceux de Somerset étaient en prison. Les comtes d'Arundel et de Westmoreland, représentants de la vieille noblesse d'Angleterre, avaient été condamnés à des peines pécuniaires et soupçonnés dans leur loyalisme. Paget, le plus expérimenté et le plus sagace, après Cecil, des membres du Conseil Privé, s'était vu ignominieusement dégradé de l'Ordre de la Jarretière, sous prétexte de basse extraction. Les relations entre le duc et le comte de Pembroke venaient de se tendre. Enfin Cecil, le secrétaire d'État, supportait mal le joug de Northumberland.

Il ne restait vraiment au duc pour partisans que des faibles d'esprit ou des dupes comme le marquis de Northampton et Suffolk, le père de Jane Grey, des aventuriers, tels que sir Thomas Palmer et sir John Gates, ou de proches parents, comme sir Francis Jobson.

Pour prévenir sa chute, il avait travaillé les dernières élections des Communes et rempli de ses créatures la Chambre des Lords. Encore n'avait-il pu plier le Parlement à ses volontés; des bills proposés, peu furent votés, et Northumberland dut dissoudre le parlement un mois après sa convocation.

Le duc avait persécuté l'ancienne religion et jeté en prison les évêques Henriciens[1]. Maintenant les réformés, ses plus fidèles alliés, commençaient à le regarder d'un œil soupçonneux. Horn, Knox, Latimer, Lever, Bradford parlaient d'un roi innocent qu'entourent des conseillers pervers et ambitieux; et ce n'était plus comme jadis, les noms de Moïse ou de Josué qui montaient à leurs lèvres, mais ceux d'Achitophel, de Shebna et de Judas.

Afin de faire face à la tempête qui s'avançait. Northumberland recourut à la trahison.

1. Les prélats orthodoxes furent surnommés Henriciens ou partisans de Henri VIII, parce que, malgré leur attachement à la foi catholique, ils préférèrent renier l'autorité du pape que de se soustraire à celle de leur souverain. C'étaient, entre autres, les évêques Gardiner de Winchester, Bonner de Londres, Heath de Worcester, Day de Chichester, Tunstall de Durham, Thirlby de Westminster.

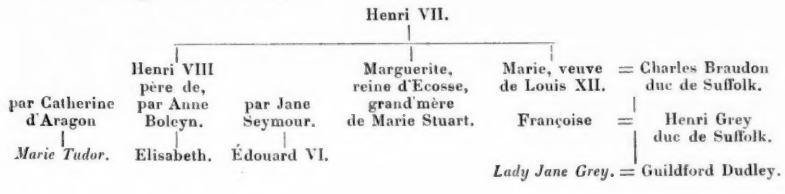
*
* *

Pour se sauver, il fallait qu'il continuât à être le maître. Or, il ne pouvait se flatter de cet espoir avec les deux filles de Henri VIII : Marie et Élisabeth n'auraient jamais partagé la couronne avec son fils. Il décida qu'elles ne régneraient point.

Le testament que fit Henri VIII en 1543, en vertu d'un acte du Parlement, désignait pour la succession au trône, après Marie et Élisabeth, les héritières de sa nièce lady Françoise Brandon, mariée à Henri Grey, la mère de Jane Grey[1]. Northumberland entreprit de persuader au jeune roi de léguer la couronne aux héritiers de lady Françoise. Le premier projet du testament d'Édouard commence ainsi : « Je cède le trône, à défaut de descendance mâle de mon corps, aux héritiers mâles de lady Françoise » et, à leur défaut, à ceux de ses trois filles, Jane, Catherine, Marguerite.

Mais lady Françoise n'avait que trente-six ans; elle pouvait encore avoir un fils. Aussi Northumberland fit-il ajouter par Édouard à son projet testamentaire : « si elle a semblable descendance (mâle), *avant ma mort* ». Le duc savait cette mort prochaine. La couronne restait donc « aux héritiers mâles de lady Jane », qui épouserait le fils de Northumberland. Malheureusement la mort imminente d'Édouard rendait aussi invraisemblable la naissance, en temps utile, d'un fils à Jane qu'à la duchesse de Suffolk. Il fallait jouer d'audace. Le duc recourut à un expédient de faussaire. Par un simple changement de possessif sur l'autographe testamentaire d'Édouard, la couronne se trouva transférée des héritiers mâles de Jane à Jane elle-même. Il suffisait d'effacer l's qui marque en anglais la possession et d'ajouter deux monosyllabes *and her*, pour que la phrase : Je lègue la couronne « aux descendants

1. Généalogie des Tudors :



mâles de Jane » *to the L'Janes heires masles*, devînt celle-ci : Je lègue la couronne « à Jane *et* à *ses* descendants mâles » *to the L'Jane and her heires masles*. L'original du testament conserve ces altérations faites d'une plume hâtive.

Beau-père d'une reine de seize ans, Northumberland se flattait de gouverner longtemps le royaume asservi.

Pour établir aux yeux de la nation les droits de Jane Grey, on recourut à des arguments spécieux et subtils. Les lettres patentes du 21 juin 1553 les exposaient tout au long. Edouard VI n'avait-il pas aussi bien que son père le droit de léguer la couronne par testament? On taisait que le Parlement avait concédé ce droit personnellement à Henri VIII, non à Edouard; qu'il avait ratifié le testament de Henri et déclaré traître quiconque y contreviendrait en matière de succession. Marie et Elisabeth étaient exclues du trône comme illégitimes; le Parlement, par deux actes non révoqués les avait déclarées bâtardes[1]. Mais l'illégitimité de la naissance n'entraînait pas nécessairement l'exclusion du trône. Un acte du Parlement de 1536 avait en effet décidé, que si Édouard mourait sans enfant, Marie et Elisabeth lui succéderaient, à moins que Henri n'en disposât autrement. Henri n'en avait pas disposé autrement; la succession des deux sœurs était donc aussi bien établie par l'acte du Parlement que par le testament de Henri VIII. — Enfin les lettres patentes invoquaient des raisons politiques : Marie et Elisabeth épouseraient des princes étrangers qui changeraient les lois, les statuts et les coutumes du royaume; plusieurs partis n'avaient-ils pas été déjà proposés aux deux sœurs?

Gagner l'assentiment d'Édouard fut aisé. Depuis la chute de Somerset, le pauvre enfant malade était le prisonnier de Northumberland et ne pensait plus que par lui. « Par crainte d'exciter la défiance, si l'on eût su qu'il intervenait en chaque chose, raconte une relation du temps, le duc faisait en sorte que toutes les affaires dont il ne voulait point paraître se mêler fussent traitées par un certain Gates, qui lui rapportait tout ce que faisait et disait le roi. Dans ce but, Gates ne quittait point

1. La première loi de succession, en 1534, disait seule légitime l'héritière d'Anne Boleyn, Élisabeth. Celle de 1536 la déclarait bâtarde, sans toutefois légitimer la fille de Catherine d'Aragon, Marie Tudor.

la chambre royale; et l'on croit que c'est lui surtout qui suggéra au roi de faire un testament contre sa sœur ».

La religion était assurément la considération la plus propre à mouvoir la volonté du jeune roi mourant. « Considérez, dira plus tard le duc au Conseil, que la cause de Dieu, le zèle pour sa Parole, et la crainte de retourner au papisme ont été les raisons fondamentales de votre agrément et de votre consentement. » Northumberland peignit les horreurs d'une réaction catholique, la restauration par Marie Tudor, si elle venait à régner, du pouvoir abhorré de la papauté, l'échec de l'œuvre glorieuse de la Réforme, plus chère au jeune prince qu'à qui que ce fût dans tout le royaume. Edouard n'était-il pas le Josias des temps nouveaux qu'avaient salué en chœur les réformés de tous pays, qui avait chassé les prêtres idolâtres et renversé les autels de Baal? Le culte impie serait-il donc rétabli et les élus soumis au joug des suppôts de l'antechrist? Le roi défaillant, épouvanté de tant de fantômes, ne voulut point léguer à son pays de si terribles maux et il adhéra sans résistance aux projets de Northumberland.

Quant au Conseil, dont la majorité se composait de ses créatures, selon le mot du lord-juge Montagu, le duc n'eut point de peine à le plier à ses volontés. Il ne pouvait le convaincre de la légalité d'un acte nettement inconstitutionnel; mais il pouvait le terroriser. Le plus rusé de tous les conseillers, le secrétaire d'État Cecil, malade d'anxiété, ne parut plus au conseil depuis la fin d'avril. Le chancelier, lord Audley, lui adressa une recette qui déguisait peut-être quelque intention sarcastique : « Prendre une laie de neuf jours, la couper en menus morceaux, y joindre une poignée de menthe, de fenouil rouge, d'hépatique, de navet, de céleri, neuf dattes bien triées et pelées, un quart d'once de muscade, deux bâtons de canelle écrasés dans un mortier; distiller le tout sur un bon feu et l'exposer dans un verre, neuf jours durant, au soleil. Puis en prendre neuf cuillerées à bouche quand il plaira ». La maladie de Cecil était un peu prématurée; le roi vécut quelques mois encore; et le 2 juin, John Cheke fut nommé secrétaire. Cecil n'était pas révoqué; mais il comprit l'avertissement : le 11 juin, il reprenait son office. Ce jour-là même, on convoqua les juges et les juristes, pour le lendemain, au palais de

Greenwich, où devait avoir lieu la comédie légale qui ratifierait les droits de Jane Grey.

Ce 12 juin, les hommes de loi se présentèrent devant le roi, qui leur demanda de rédiger eux-mêmes son testament d'après le « projet » autographe et par lui signé, qu'il leur remit. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien contre les arrêts du Parlement et la loi de succession. Mais Édouard n'admit point de refus. Ils se retirèrent avec le projet testamentaire du prince. Le lendemain, ils déclarèrent à l'unanimité, qu'exécuter un tel dessein et même le mettre par écrit serait une trahison de leur part comme de la part du Conseil. « Au nom de Dieu, Milords, s'écria le lord-juge Montagu, pensez par deux fois à ce que vous faites. Ce serait trahison pour nous tous de participer à ce projet ». A cette réponse, Northumberland lança au visage du lord-juge l'accusation de traître; jura de se battre avec qui que ce fût qui oserait lui résister en cette affaire. Les juges sortirent du palais, sous la menace de violences graves.

Le 15, le roi les rappela. Et comme ils se retranchaient derrière le Parlement qui seul pouvait défaire ce qu'il avait fait, Édouard, avec des paroles sévères et un regard irrité, leur ordonna d'obéir; derrière eux les lords du Conseil chuchotaient le nom de « traîtres ». Terrorisés, les hommes de loi recoururent à la casuistique de la jurisprudence, pour excuser à leurs propres yeux leur condescendance. Ils se dirent qu'obéir au roi pendant sa vie n'était pas une trahison, et que si, lui mort, ils ne faisaient rien contre Marie, on ne pourrait légalement les condamner. En outre, le Parlement, s'il se réunissait avant la mort du roi, légitimerait leur acte, tandis que s'ils refusaient leur assentiment, ce même Parlement les déclarerait traîtres.

On leur promit une « commission générale » sous le grand sceau qui assurait leur pardon, et un Parlement qui ratifierait ce qu'ils allaient faire. Gosnold, le procureur général, tint encore ferme; mais les autres, « le cœur oppressé et les larmes dans les yeux », ne résistaient plus. Ce jour-là, l'ambassadeur français, qui avait audience du Conseil privé, remarqua le contentement et la joie des conseillers, qui contrastaient avec l'abattement des jours précédents. Ils cherchèrent à donner le

change, en attribuant leur satisfaction à l'amélioration de la santé d'Édouard. « Et tant s'en fault que je trouvasse ceste compagnie si estonnée comme elle avoit esté les jours précédentz, qu'ils estoient par semblant plus contants et satisfaictz en leurs espritz, que je ne les avois veuz depuis que j'ay passé la mer ».

Le 21 juin, les lettres patentes étaient achevées. Elles furent signées par les juges, les hommes de loi, les membres du Conseil, et. les jours suivants, par plus de cent autres personnages du royaume, pairs, archevêques, évêques, échevins et shérifs. Un seul juge, James Hale, eut le courage de refuser sa signature.

En même temps, le Conseil privé et les principaux hommes de loi s'engageaient, par un autre acte, « sur l'honneur et par serment d'observer, d'accomplir entièrement et de garder chaque article et clause » du projet testamentaire d'Edouard « et de ne varier en rien, durant nos vies, de ladite limitation de succession ».

Le roi voulait en outre obtenir un acte du Parlement; mais la mort l'en empêcha.

Depuis un mois (21 mai), lady Jane Grey était la femme de Guildford Dudley, le fils de Northumberland. Le même jour, le comte de Pembroke, dont la velléité d'indépendance inquiétait Northumberland, avait abdiqué sa liberté en donnant son fils, lord Herbert, à Catherine Grey, la première dans l'ordre de succession après sa sœur Jane. D'autre part, la fille de Northumberland s'était unie à lord Hastings, fils du comte de Huntingdon, qui, comme descendant de Clarence, frère d'Édouard IV[1], avait quelque espérance d'arriver à la couronne.

Par ce faisceau d'alliances, Northumberland s'était efforcé de grouper autour de lui tous les intérêts et d'accumuler sur la tête des siens tous les titres et tous les droits contre ceux de Marie Tudor, l'héritière légitime.

1. Clarence, dont l'ambition portait ombrage à Édouard, fut déclaré par le Parlement coupable de haute trahison; on le jeta à la Tour de Londres, et on le noya, dit-on, dans un tonneau de malvoisie.

*
* *

Au dehors, tout lui semblait favorable. La rivalité de François Ier et de Charles-Quint servait à merveille ses desseins. Le grand souci des deux adversaires avait toujours été de se concilier la Grande-Bretagne, d'assurer tout au moins sa neutralité. L'alliance franco-anglaise permettait à la France d'envahir l'Italie et les Flandres; tandis que l'alliance anglo-impériale menaçait la France chez elle-même et en Écosse où ses intérêts devenaient de jour en jour plus grands.

La politique des Tudors s'ingénia toujours à tenir, entre les deux forces rivales, une égale balance, à se prémunir contre une coalition possible des deux puissances réconciliées, et à tirer le meilleur profit de leur mutuelle jalousie, sans devenir jamais le jouet de l'une ou de l'autre. Henri VII avait inauguré ce jeu auquel réussit quelquefois son fils, Henri VIII. Au temps d'Édouard, Somerset pencha nettement vers l'alliance impériale, la plus conforme aux intérêts commerciaux du royaume, qui depuis longtemps vivait de ses relations avec les riches marchés de Flandre et d'Espagne. Sa campagne en Écosse (1547) et ses agressions sur le continent permirent à Charles-Quint de faire face à ses sujets luthériens et de déjouer les intrigues françaises en Italie. Northumberland, pour renverser le Protecteur, dut adopter une politique opposée : le parti français l'emporta à la cour d'Angleterre sur le parti impérial. A peine la neutralité de l'Angleterre fut-elle acquise que le roi de France Henri II déclarait la guerre à Charles-Quint et déchaînait les corsaires sur ses navires de commerce.

Les relations les plus cordiales resserrèrent les liens entre la France et l'Angleterre, tant que gouverna Northumberland. Le duc comptait sur l'appui moral et probablement matériel du roi de France, pour seconder ses desseins. Il s'ouvrit à l'ambassadeur français, de Noailles, l'homme le plus capable de mener à bien une telle affaire. Il l'entourait de prévenances : au moment où se prépare le complot, il fait aménager pour lui la Chartreuse de Londres, « l'une de ses maisons qui est des plus belles et commodes qui soit en ceste ville ». En mai,

le secrétaire de Henri II, Claude de Laubespine, sous couleur de féliciter Édouard de son rétablissement, avait été chargé d'un message secret. Il avait averti Northumberland des mesures prises par l'empereur, croyait-on, pour assurer la succession à Marie. Mais là ne se bornaient point ses instructions dont le caractère était si confidentiel que l'on n'avait pas osé les donner par écrit. Sans doute il apportait l'assurance de l'aide effective du roi de France. Pour gagner Henri II, Northumberland, selon les uns, lui avait promis l'Irlande où les intrigues françaises avaient toujours été actives ; selon les autres, Calais et Guisnes paieraient l'appui attendu. Mais de telles offres n'étaient même pas nécessaires pour mettre Henri du côté de Northumberland. Si Marie Tudor régnait, c'était l'union de la monarchie anglaise et de l'empire, l'équilibre rompu au détriment de la France. Elle écartée, c'était au contraire l'alliance nécessaire et durable de la France avec l'Angleterre désormais menacée par l'empereur, qui pouvait à chaque instant faire revivre les droits de l'héritière légitime. En outre, exclure du trône les filles de Henri VIII préparait la voie à la succession plus ou moins proche de Marie Stuart qui allait épouser le Dauphin. L'Angleterre, un jour peut-être, serait une mouvance du royaume de France. La partie était trop belle pour que Henri II ne la risquât pas.

De son côté, l'empereur, à ce moment-là, ne se souciait pas de contrarier le complot de Northumberland. Il venait de subir un échec devant Metz. L'Allemagne était en effervescence et les Turcs menaçaient Naples. A Cambrai, les troupes espagnoles s'étaient mutinées ; un vent de révolte soufflait sur la capitale des Flandres. Et Charles-Quint était si malade « que les uns le disaient mort, les autres privé de la raison, et certains, si faible que tout rétablissement semblait impossible ».

Quand la vague rumeur des projets de Northumberland se fut répandue en Flandre, une ambassade impériale traversa la Manche. Elle arriva à Londres, le jour même de la mort du roi (6 juillet 1553). A n'en pas douter, son but était de soutenir les droits de Marie contre tout usurpateur. Aussi le Conseil royal, en communiquant aux ambassadeurs la proclamation de Jane Grey, leur déclara-t-il que le motif de leur venue était

assez manifeste et qu'ils n'avaient qu'à quitter l'Angleterre au plus tôt. De Noailles prétend même que les Impériaux étaient prêts à faire alliance avec la France plutôt que de souscrire à l'usurpation de la nouvelle reine. Mais c'est une erreur, comme le démontrent les instructions mêmes de Charles et la correspondance de ses ambassadeurs.

L'empereur ne pensait à rien moins qu'à faire reconnaître par la force l'héritière légitime. « Ce sont les vues d'intérêt public et non celles d'ordre privé dont il faut tenir compte », avait-il dit lors du divorce de Catherine d'Aragon, sa tante. Cette même maxime inspira sa conduite. Les premières instructions, qui sont du 23 juin 1553, tendent uniquement à se concilier Northumberland et à l'assurer que, dans n'importe quelle conjoncture, il restera son ami véritable et unique, tout au contraire de la France, l'ennemi séculaire de la Grande-Bretagne. « Et qu'ilz se souviennent que lesdits François sont les anciens ennemys d'Angleterre; que nostre coustel, ilz treuveront tout port, faveur et assistance, et faire bien entendre ce point au duc de Northumberlant et ceulx qui gouvernent ». Si l'avènement de Marie est encore possible, Charles ratifie d'avance toutes les exigences que Northumberland pourrait avoir. Le mari que désignera le duc à la princesse, il l'accepte. Rien ne sera changé dans le gouvernement et dans la religion. « Et pour aultant qu'il est vraysemblable qu'ilz ne vouldront admectre nostredite cousine à la corone, qu'ilz ne soient asseurez... qu'elle ne fera changement ny au gouvernement, ny és choses de la religion..., il sera besoing que, en cas qu'elle en fut requise, que en ce elle ne face difficulté ». Ainsi Charles-Quint estime qu'au cas où Marie arriverait à la couronne, elle devrait au besoin sacrifier le catholicisme. Et pour s'assurer la bienveillance de l'Angleterre, il sacrifiera Marie, s'il le faut. « Ils trouveront en nous toute entière volonté et sincère correspondance pour observer la mutuelle amitié que nous et nos pays avons tousjours tenu avec le royaulme d'Angleterre ». Alors que l'usurpateur a jeté le masque, Charles n'a encore à la bouche que les mots de « bonne voisinance et amitié », « bonnes et mutuelles affections », et il s'engage à procurer « de tout nostre pouvoir le bien, repos et tranquillité d'icelluy (royaulme),

comme il convient à nostre ancienne amitié, et avec la même volonté que faisons celuy de nos propres royaulmes ».

Les ambassadeurs impériaux trouvent la résistance de Marie Tudor « estrange, difficile et dangereuse... pour aultant que toutes les forces du pays sont és mains dudict duc ». Ils réprimandent sévèrement la princesse, l'avertissent « de non troubler le royaulme au désadvantaige de vostre majesté et ses pays », la menacent du « dangier et crime de lèse-majesté », prédisent son châtiment inévitable et s'efforcent de prouver à Northumberland qu'ils ne sont pas venus en Angleterre pour soutenir la cause de Marie.

Quand les partisans de la princesse s'informent « en quelle intention estoit vostre majesté quant à ce point, aians, comme ilz démonstrent, affection, si se sentoient assistés, de aider madicte dame », les ambassadeurs se taisent. Charles-Quint approuve leur circonspection, refuse tout appui armé, dans la crainte de voir les Anglais « se joindre et allier ensemble » contre lui. Tout ce que fit l'empereur, ce fut de supplier les traîtres, par la bouche de ses représentants, « avec toute modestie et douceur, sans entrer en contention du royaulme », d'épargner Marie et de la traiter avec mansuétude. Et Don Diego Hurtado de Mendoza, personnage trop considérable de la cour impériale, conseiller trop intime de Charles pour agir sans connaître ses intentions, s'empresse de saluer Guildford Dudley comme roi.

Con todo el mundo guerra
Y paz con Inglaterra[1].

Vraiment si Marie avait attendu de l'empereur sa couronne, Jane Grey aurait régné longtemps.

La rivalité des deux grandes puissances continentales du XVIe siècle, de même qu'elle avait permis à Henri VIII d'établir le schisme, sans crainte d'intervention étrangère, semblait assurer l'impunité à Northumberland, et à Jane Grey la couronne.

1. Avec le monde entier, la guerre — mais avec l'Angleterre, la paix.

*
* *

C'est dans un des sites les plus pittoresques de la Grande-Bretagne, près de Leicester, au manoir de Bradgate, assis sur un des arides monticules de schiste qui s'abaissent en pente douce vers de fertiles vallées, que naquit Jane Grey, les premiers jours d'octobre 1537.

Le château de style Tudor, à l'architecture élégante et sévère, avec son parc immense où les chênes séculaires émergent d'un épais tapis de fougères, de glaïeuls, de bruyères et d'iris, avec ses jardins en terrasses qu'aimait à couvrir de fleurs et de plantes rares le père de Jane, était une des demeures les plus charmantes de l'Angleterre du XVIe siècle.

Là avait vécu l'infortunée reine Élisabeth Woodwille, qui avait épousé un Grey, avant d'être la femme d'Édouard IV[1]. Là passa toute sa jeunesse l'infortunée « reine de neuf jours », comme le rappelle cette poésie anglaise toute sentimentale du XVIIIe siècle :

Douce Jane, voici ton miroir,
Voici ta verte solitude où chaque soir
De ta fenêtre étincelante,
Quand le soleil achève au loin sa marche lente,
Tes yeux suivaient l'ébat de quelque daim lustré,
Qui broutait l'herbe au bord du ruisseau, dans le pré.
Le même ruisseau coule. Et l'on peut voir descendre,
Chaque soir, le soleil que tes yeux ont connu.
Le daim broute encore l'herbe tendre...
Mais, toi-même, où donc es-tu?

Aujourd'hui encore les paysans de Bradgate se content sur Jane maintes légendes et montrent au visiteur les chênes séculaires que leurs ancêtres étêtèrent le jour où ils apprirent sa décapitation.

Les Grey prétendaient descendre de Rollon ou Fulbert, chambellan de Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, qui

1. Deux fois elle dut se réfugier au monastère de Westminster, lors de la fuite d'Édouard IV (1470), et de sa mort (1489). La fin tragique des fils d'Élisabeth, étouffés sur l'ordre de leur oncle, Gloucester (août 1483), inspira le drame de Casimir Delavigne : *Les Enfants d'Édouard*.

lui avait donné le château de Croy, en Picardie, près de Montreuil-sur-Mer. Grey ne serait que la forme anglaise de Croy. C'était en tous cas une des plus anciennes familles de la noblesse anglaise, et le grand père de Jane[1] était le fils aîné d'Elisabeth Woodville qui, avant d'être reine, avait épousé en premières noces John Grey, comte de Rivers. Le testament de Henri VIII, en plaçant la mère de Jane, lady Françoise, en première ligne dans la succession à la couronne, après Marie et Elisabeth, donna aux Grey une illustration. Leur fortune était considérable. A Londres, ils habitaient un palais au bord de la Tamise, près de Witehall Palace, sur la place qui jusqu'à ces derniers temps porta leur nom, Dorset Place; dans les environs de la capitale, Northumberland, après l'exécution de Somerset, leur avait cédé l'ancienne chartreuse de Sheen.

Il semble bien que les parents de Jane fondèrent sur elle, de bonne heure, des projets ambitieux; ils songèrent à lui faire épouser le jeune Edouard VI. Aussi son éducation fut-elle tout à fait exceptionnelle. Elle apprit le latin, le grec, l'hébreu, jusqu'aux langages, dit-on, de l'Arabie et de la Chaldée. A quatorze ans, elle écrit en latin à Bullinger; et l'humaniste Roger Asham la surprend, à douze ans, lisant le *Phédon* de Platon, dans le texte grec, avec « autant de plaisir qu'en prennent nos cavaliers à lire les joyeuses histoires de Boccace ». L'étude fut la consolation et l'unique plaisir de la pauvre enfant; ses parents étaient sévères jusqu'à la dureté; elle chercha un refuge dans un monde idéal dont les livres qu'elle lisait lui entr'ouvraient la porte. « Sachez donc, confia-t-elle à Roger Ascham, que l'un des plus grands bienfaits que Dieu m'ait jamais accordés a été de me donner, avec des parents exigeants et sévères comme les miens, un maître aussi bon que l'est M. Aylmer. Lorsque je suis en présence de mon père ou de ma mère, soit que je parle ou que je me taise, soit que je reste immobile ou que je me meuve, soit que je m'occupe à coudre, à jouer, à danser, ou à n'importe quoi, il faut absolument que je fasse tout cela, pour ainsi dire, avec autant de poids, de mesure et de nombre, en un mot, aussi parfaitement que Dieu a créé la

1. Thomas Grey d'où venait à la famille le marquisat de Dorset et la baronnie de Ferrers.

terre. Faute de quoi, je suis si vivement réprimandée, si cruellement menacée et parfois même battue, je suis maltraitée avec tant d'excès que je me figure être en enfer, jusqu'à ce qu'arrive le moment où je dois aller prendre mes leçons avec mon précepteur; mais alors M. Aylmer m'instruit si doucement, si agréablement, et avec une façon si ingénieuse de m'exciter à apprendre, que je crois toujours que le temps n'est rien, pendant que je puis rester avec lui. Et quand on me rappelle et que je le quitte, je me mets à pleurer, parce que tout ce que je fais, hormis apprendre, est rempli pour moi de souci, d'effroi, et d'affreuse répugnance. »

Les portaits de lady Jane nous la représentent frêle et menue, d'une taille fort au-dessous de son âge, non pas jolie, peut-être, avec son maigre visage pointu entièrement semé de taches de rousseur, mais si gracieuse et si innocente que personne ne pouvait la voir sans éprouver pour elle un sentiment de sympathie. Le regard de ses grands yeux teintés de reflets rouges, avait une étrange expression de mélancolie. Challoner dans sa « Deploratio » vante la grâce de Jane :

Formosa fuit : divina movebat
Saepe viros facies.

Et une épigramme anonyme loue les charmes de son esprit :

Quicquid dulce animum compleverat, utile quicquid;
Ars cerebrum, pietas pectus, et ora sales.

Les Suffolk avaient embrassé avec un zèle égal le schisme de Henri VIII et le protestantisme d'Édouard. Aux yeux des protestants, Henri Grey passait « pour la lumière la plus éclatante de l'Église d'Angleterre, la terreur et l'effroi des papistes »; avec Northumberland « il a plus fait pour la réforme de l'Église que tout le reste du Conseil privé ». C'est avec enthousiasme que le père de Jane avait accueilli les réformés du continent. Bradgate et son palais de Londres leur étaient tous grands ouverts. Pour le célébrer, Johannes ab Ulmis ne trouve pas d'expressions assez louangeuses; Bullinger lui dédie sa cinquième Décade et lui envoie son traité *De la perfection chrétienne*.

Dès sa plus tendre enfance, Jane fut entourée de protes-

tants. Le chapelain de Bradgate, qui lui apprit à lire, était calviniste; son précepteur, John Aylmer, deviendra, sous Elisabeth, évêque de Londres. Johannes ab Ulmis, l'ami de Bullinger, lui donna des leçons de grec et d'hébreu. Les Asham, les Pellikan, les Sturmius ne cessaient de veiller sur sa foi religieuse et de l'enflammer. Aussi les réformés vantent-ils à l'envi celle qui, un jour peut-être, sera « la Sémiramis calviniste ». « Elle est pieuse et accomplie au delà de toute expression, écrit l'un d'eux. Pour ma part, je ne crois point qu'il y ait eu jamais jeune fille méritant plus de respect. On entend dire, et par des personnes de crédit, que cette très noble vierge doit être fiancée et donnée en mariage à Sa Majesté le roi. Oh! si cet événement avait lieu, quelle heureuse union serait-ce et combien profitable! »

Voilà ce qu'espéraient les réformés : le mariage de Jane avec le roi. Mais ils n'avaient pu prévoir les projets de Northumberland et le rôle auquel il destinait, par l'union avec son fils, la petite savante et la zélée puritaine de Bradgate.

***

Edouard VI, dans sa quinzième année, atteignait l'âge fatal aux héritiers mâles des Tudor, l'âge auquel étaient morts son frère le duc de Richmond[1], et le prince Arthur, fils aîné de Henri VII. Avant même qu'il montât sur le trône, on disait qu'il vivrait peu. Une attaque de rougeole et de petite vérole, au printemps de 1552, affaiblirent un tempérament à demi phtisique. La toux dont il souffrait, augmenta durant l'hiver. Il assista à la clôture du Parlement; mais aussitôt après il se retira à Greenwich, dans un état de faiblesse alarmant. En mars 1553, il ne put se rendre à Westminster, pour y ouvrir le Parlement. A la fin d'avril, les plus graves rumeurs sur sa santé circulaient parmi le peuple. « Le roi est pulmonique, et en grand péril », écrivait de Noailles, le 13 mai.

Le jeune prince, dans sa foi puritaine, vit la mort sans effroi. « Seigneur Dieu, dit-il à son agonie, délivre-moi de cette

1. Bâtard de Henri VIII.

misérable vie, et prends-moi parmi tes élus; que ta volonté soit faite, et non la mienne. Seigneur, je te remets mon âme. Tu sais combien je serais heureux d'habiter avec toi; si cependant c'est utile à tes élus, donne-moi santé et vie, afin que je te serve fidèlement. Seigneur Dieu, bénis mon peuple et défends ton héritage. Sauve ton peuple élu d'Angleterre. Protège ce royaume du papisme, et conserve-le dans ta vraie religion, afin que moi et mon peuple puissions louer ton saint nom, pour l'amour de Jésus-Christ. »

Sa mort fut gardée secrète pendant deux jours afin que Northumberland pût prendre ses mesures. On remplit la Tour de soldats, la ville de milices et la flotte de marins. Cinq cents hommes gardaient le château de Windsor. Et les amis de Northumberland s'étaient partagés les lieutenances des comtés : Northampton commandait ceux du centre; Bedford, le sud-ouest; Pembroke, le pays de Galles et le Wiltshire. Andrew Dudley, le frère du duc, était en France pour y chercher du secours; et déjà l'on annonçait, dans Londres, l'arrivée de 6 000 Français. Des navires croisaient sur les côtes pour empêcher la fuite dans les Flandres de Marie Tudor. Il ne manquait plus qu'à s'assurer de la princesse.

Jusqu'à ce moment les procédés courtois de Northumberland avaient endormi la défiance de Marie : ses armoiries, telles qu'elle les portait au temps de son père, lui avaient été rendues; on lui avait gracieusement accordé des échanges de terres et de maisons du domaine royal; ceux qui lui volaient des faucons étaient jetés à la Tour ou mis à la torture; et le duc, par de fréquentes lettres, renouvelait ses assurances de fidélité et de respectueuse soumission. Soranzo rapporte que Marie avait une telle confiance dans Northumberland que ses amis du Conseil n'osèrent lui révéler ce qui se tramait contre elle, dans la crainte qu'elle n'en parlât au duc.

Deux jours avant la mort d'Édouard, le Conseil la manda à Londres, sous prétexte d'une dernière entrevue avec son frère. Marie quitta Hunsdon, dans le comté de Hertford, et prit le chemin de la capitale. Mais, en route, quelque partisan secret, Sir Nicholas Throckmorton, croit-on, l'avertit de la mort d'Édouard et des projets de Northumberland. Sans tarder, elle remonta à cheval, tourna bride et s'enfuit à Ken-

ninghall (Norfolk), puis au château de Norfolk, à Framlingham, dans le comté de Suffolk, résolue à lutter pour le trône et pour sa liberté.

Le 9 juillet, Marie écrivit au Conseil afin de réclamer la reconnaissance de ses droits, en lui promettant pardon et oubli, à condition d'une prompte et parfaite soumission. Les conjurés, à l'instigation de Northumberland, répliquèrent que ses titres à la couronne étaient illusoires, que son illégitimité la rendait inhabile à succéder à son frère, et que le trône appartenait à Jane Grey, d'après les lois anciennes du royaume et le testament autographe du feu roi Édouard.

En même temps ils dénoncèrent, par lettres publiques, la résistance de Marie comme « contraire aux ordonnances et aux décrets établis par le roi, pour la succession de la couronne, dans le royaume ». Ils s'élevaient contre les efforts « de ceux qui, étant étrangers au royaume, le livraient volontiers aux nations étrangères ». « Mais nous, concluaient-ils, nous sommes Anglais, nous voulons que notre pays reste l'Angleterre, et nous ne serons point les esclaves ou les vassaux des Espagnols ou des Flamands. »

Le patriotisme, dont le duc enveloppait sa trahison, fut suspect : l'appel, qui devait soulever contre l'étranger l'Angleterre d'Élisabeth, resta sans écho, dans un peuple qui soupçonnait Northumberland d'avoir empoisonné le roi, pour mettre son fils sur le trône d'Angleterre.

Le dimanche 9 juillet, l'évêque Ridley, dans son sermon, déclara que Marie et Élisabeth étaient bâtardes; « tous les assistants, rapporte la chronique, furent extrêmement peinés et mécontents de paroles si peu charitables prononcées en auditoire public ». Le lendemain, Jane Grey descendit la Tamise de Sion à Londres et fut proclamée reine, au milieu du silence désapprobateur de la foule. Un certain Gilbert Potter, pour avoir dit que Marie avait peut-être de meilleurs droits à la couronne, fut condamné au pilori, où on lui coupa les oreilles.

Jane, dans une lettre à Marie, raconte elle-même la stupeur et l'effroi dont elle fut saisie, quand Northumberland, accompagné des lords du Conseil, lui annonça qu'Edouard l'avait choisie pour lui succéder et préserver le royaume du papisme.

« Ces paroles, je les entendis avec une si grande douleur que j'en fus toute étourdie et accablée; les seigneurs qui étaient présents peuvent témoigner qu'un extrême chagrin m'étreignit et que, fondant en larmes, je tombai à terre évanouie. Revenue à moi-même, je pleurai la mort d'un si noble prince, je confessai mon insuffisance à remplir les devoirs de reine, mais je m'en remis à Dieu, le priant instamment et humblement, si le droit était pour moi, de me donner sa grâce et son esprit, afin de gouverner pour sa gloire et pour le bien du royaume. La pauvre enfant habituée à obéir à « des parents exigeants et sévères », eut sans doute cette fois encore, la sensation « d'être en enfer », pendant que son père et Northumberland l'obligeaient à accepter la place de Marie Tudor.

Guildford Dudley réclama la couronne comme prince consort. La jeune reine s'y opposa avec dignité et s'en remit au Parlement qui devait se tenir deux ou trois mois plus tard. A son procès, elle déclara que ce refus l'avait exposée à une double tentative d'empoisonnement.

Marie, de son côté, s'était proclamée reine. « Sachez, vous tous, fidèles sujets de ce royaume, disait la proclamation, que votre très noble prince, votre souverain seigneur et roi, Édouard VI, a quitté ce monde pour un meilleur, jeudi dernier 6 juillet; et que maintenant la très excellente princesse Marie, sa sœur, est, par la grâce de Dieu, reine d'Angleterre et d'Irlande, et possède véritablement la couronne, le gouvernement, le titre d'Angleterre et d'Irlande et tout ce qui en dépend, pour la gloire de Dieu, l'honneur du royaume d'Angleterre et votre bonheur à tous. Son Altesse n'a pas fui de ce royaume et n'en a pas l'intention, comme on l'a très faussement donné à entendre ».

Les comtes de Bath et de Sussex et les fils aînés des lords Warton et Mordaunt reconnurent, les premiers, la princesse[1]. A eux se joignirent bientôt les Howard, les Jerningham, les Bedingfield, les Sulyard, les Paston, les Hastings, les Peckam,

1. C'est pour récompenser le comte de Sussex que Marie lui accorda le droit de porter son chapeau, sa toque ou son bonnet de nuit, et même tous les deux à la fois, si cela lui faisait plaisir, en présence de la reine ou de toute autre personne. Heylyn, *Ecclesia Restaurata*, t. II, p. 190.

les Drury. Autour de Marie se ralliaient la noblesse des comtés et la foule du commun peuple.

Le 12 juillet, ces nouvelles alarmantes parvinrent aux lords du Conseil. Northumberland, qui désirait garder à vue les membres du Conseil, voulut envoyer Suffolk contre les partisans de la princesse. Mais la jeune reine refusa de se séparer de son père. Comme tous les conseillers cherchaient à fuir les responsabilités de l'aventure, le duc fut contraint de partir lui-même, et de prendre le commandement de 2 000 hommes à grand'peine assemblés. Il réunit les conseillers, dans un dîner d'adieu, et les exhorta à tenir leur serment, avec une insistance qui voilait mal ses craintes. Le lendemain, en traversant la ville à la tête de ses troupes, il dit avec mélancolie à sir John Gates : « Le peuple se presse pour nous voir, mais nul ne crie : Dieu vous conduise! »

A peine eut-il quitté la capitale que les membres du Conseil se préparèrent à la défection. On apprenait en effet que les comtés de Buckingham, de Berk, de Middlesex, d'Oxford se déclaraient pour Marie, et que se mutinaient les équipages de la flotte destinée à empêcher la fuite de la princesse. Londres même se révolta. Les lords du Conseil privé jugèrent prudent de céder. Sous prétexte de recevoir l'ambassadeur français au château de Baynard, ils sortirent de la Tour où Suffolk, qui avait ordre de les surveiller, n'osa les retenir. Le lord-maire et une députation d'*aldermen* les rejoignirent. Le comte d'Arundel fit le procès de Northumberland, censura son ambition effrénée et défendit les droits de Marie et d'Élisabeth. Quand il eut fini, le comte de Pembroke, tirant son épée, s'écria : « Si les arguments de milord Arundel ne vous persuadent pas, cette épée donnera la couronne à Marie, ou je mourrai pour sa cause. » Tous lui répondirent par des cris d'approbation. Un message fut envoyé à Suffolk, qui avertit sa fille que son règne était fini ; il la dépouilla des insignes de la royauté et proclama lui-même Marie au Tower-Hill.

En même temps, à Cheapside, le roi d'armes, suivi des lords du Conseil, annonçait que Marie Tudor était reine. Les cris de joie et les applaudissements répétés d'une foule en délire couvrirent sa voix. Sur les places, dans les rues, s'allumèrent des feux de joie, tandis que les orgues de Saint-Paul

entonnaient le *Te Deum* et que les cloches de toutes les églises sonnaient sans discontinuer, la nuit comme le jour. Les banquets, les chants, les larges distributions de vin, de bière et d'argent, s'ajoutèrent aux autres démonstrations de la joie publique. « Ladite publication a esté faicte de madicte dame Marie pour reyne d'Angleterre, écrivent les ambassadeurs impériaux à Charles-Quint, avec la plus grande resjouissance du peuple que l'on sçauroit extimer, criant : *Vive ladicte dame*, faisans feugs de joie par toute la ville, et a esté tel concours du peuple que fut jamais veu, comme s'ilz attendoient la restitution de ce royaume d'elle. » « Le contentement et la joie furent si grands, ajoute un témoin, que tous jetaient leur toque en l'air, et que ceux qui avaient de l'argent sur eux le donnaient au peuple. Les gens d'autorité ou d'âge avancé ne pouvaient eux-mêmes se contenir, sautant et dansant, comme s'ils avaient perdu la raison. D'autres couraient par les rues où la nouvelle n'était pas encore connue, en criant : Vive la reine Marie. On demeurait d'abord interdit, et l'on n'osait se réjouir, parce que parler en faveur de la princesse exposait au danger de mort. Mais quand on sut partout la proclamation de la reine, on fit d'innombrables feux de joie, et cette nuit-là le peuple banqueta dans les rues, au son des instruments et avec une joie extrême ». Foxe, lui-même, l'amer ennemi de Marie, confesse que « Dieu inclina tellement le cœur du peuple vers elle et contre le Conseil, qu'elle triompha sans effusion de sang, malgré les forces de terre et de mer assemblées contre elle ».

Durant ce temps, Northumberland était arrivé à Cambridge, où il passa le dimanche 16 juillet, requérant les prières de l'Université. Le vice-chancelier, Sandys, prêcha sur ce texte : « Et ils répondirent à Josué : Tout ce que tu nous commanderas nous le ferons, et en quelque endroit que tu nous envoies, nous irons. » Le 17, le duc marcha sur Bury-St-Edmunds; mais le lendemain il était de retour à Cambridge. Tout l'est de l'Angleterre avait reconnu Marie; elle-même s'avançait avec une armée de 30 000 hommes ; et les derrières de Northumberland étaient menacés par l'attitude du comté de Northampton où Trockmorton, pour s'être opposé à la proclamation de la reine, avait failli être massacré. Survint la nouvelle de la révolution de Londres et de la défection du Conseil privé. Le duc jugea la

partie perdue. Avec une joie affectée, il appela le héraut, jeta sa toque en l'air et cria « à haulte voix et réitérées fois » : Vive la reine Marie !

Le lendemain, le comte d'Arundel qui, peu de jours avant, lui avait juré fidélité, l'arrêtait au nom de la reine. Northumberland se jeta lâchement à ses genoux : « Considérez, supplia-t-il, que je n'ai rien fait sans le consentement de vous tous et du Conseil entier. » Le 25 juillet, poursuivi par les malédictions de la foule qui lui jetait des pierres, il traversa Bishopsgate, pour entrer à la Tour. Avec lui furent emprisonnés ses trois fils et son frère Andrew, lord Hastings, le comte de Huntingdon et son fils Northampton, l'évêque Ridley, lord Robert Dudley, Gates, Palmer, le Dr Sandys, les deux principaux hommes de loi qui avaient approuvé le testament d'Édouard, Cholmley et Montagu, le duc de Suffolk, et sir John Cheke.

« Ceste pauvre royne s'en peult dire de la febve », écrit de Jane l'ambassadeur français. Quand on lui annonça la fin de son éphémère royauté, elle demanda ingénument, comme un enfant qui vient de réciter sa leçon : « Vais-je pouvoir maintenant m'en retourner chez moi ? » Mais la Tour de Londres, qui durant neuf jours avait été son palais, devint sa prison.

***

Marie, sans avoir livré un seul combat, était reine d'Angleterre. « J'ay veu, avoue de Noailles, le plus soubdain changement qui se pouvoit jamais croire des hommes, et cuyde que le seul Dieu a conduict cet ouvrage, faisant d'un innumérable peuple meu de la plus grande affection qui s'est jamais vue en subjetz ne se presentans seulement de leurs personnes au service de leur reyne, mais encore luy portant ce peu d'argent, vaisselle et bagues qu'ils avoient, et apres l'avoir tellement servie que en si peu de jours l'on a veu quel succès est advenu en sa faveur, elle n'a peu leur faire recevoir solde ni aucun autre bienfaict. » Réformés et catholiques l'avaient acclamée sans distinction. « Tout le monde, dit un prélat protestant, savait que Marie était catholique zélée, mais nous autres

Anglais, nous portons un respect si sincère à nos rois, que la considération même de la religion n'est pas capable de nous détacher de la fidélité que nous leur devons. »

La nouvelle reine prit le chemin de la capitale. Son voyage fut un triomphe. De Noailles, qui avait intrigué avec Northumberland, chevaucha 25 milles au-devant d'elle, pour la féliciter de son avènement et mettre à son service les forces du royaume de France tout entier. A Wanstead, la rejoignit Elisabeth, qui jusqu'ici s'était prudemment abstenue de prendre parti pour l'une ou l'autre des deux rivales. Les deux sœurs firent ensemble leur entrée dans Londres, au milieu des vivats répétés d'un peuple transporté de joie (3 août 1553).

Ceux qui avaient connu Henri VIII et Catherine d'Aragon ne découvraient rien dans la reine qui leur rappelât la majesté de son père et les traits gracieux de sa mère. Elle était petite, maigre; le chagrin avait profondément imprimé ses traces sur son visage; ses yeux noirs et perçants inspiraient autant de crainte que de respect. Élisabeth plaisait davantage : dans la fleur de la jeunesse, et de moitié moins âgée que sa sœur, si elle ne pouvait prétendre à la beauté, elle avait des traits agréables, de grands yeux bleus, la taille élégante, un maintien imposant, et des mains dont elle aimait à faire valoir la perfection.

Elles arrivèrent à la Tour, où la reine, d'après l'usage, devait résider jusqu'après les obsèques de son frère. Dans la cour, se trouvaient les prisonniers d'État des deux précédents règnes : la duchesse de Somerset enfermée depuis l'exécution de son mari; le vieux duc de Norfolk, que la mort inattendue de Henri VIII avait seule sauvé de l'échafaud; Edward Courtenay, le fils du marquis d'Exeter décapité sans preuves en 1538; les évêques déposés de Durham et de Winchester, Tunstall et Gardiner. Ils étaient à genoux. Marie les releva. « Vous êtes mes prisonniers! » s'écria-t-elle en fondant en larmes. Puis, elle les embrassa, leur rendit la liberté et les conduisit à sa suite dans les appartements royaux. Le premier acte royal de Marie était un acte de justice et de clémence.

C'est par la clémence aussi qu'elle voulut débuter dans son règne. Jamais trahison, en effet, ne fut suivie de représailles moins rigoureuses. La plupart de ceux qui avaient appuyé les

prétentions de Jane, tel Cecil, ne furent même pas emprisonnés. Certains qui avaient été d'abord arrêtés, comme lord Willoughby, sir Ralph Sadler, et les deux hommes de loi Montagu et Cholmley, furent relâchés après une courte détention. De la liste des principaux traîtres, qu'on lui soumit, la reine retrancha d'abord seize noms, puis quatre, réduisant à sept seulement le nombre des inculpés : Northumberland, son fils le comte de Warwick, son frère sir Andrew Dudley; le marquis de Northampton, son principal allié; sir John Gates, sir Henry Gates et sir Thomas Palmer, ses agents les plus actifs. La loi suivit son cours et tous furent condamnés à mort. Marie intervint encore. Ni le comte de Warwick, ni Andrew Dudley, ni Henry Gates ne périrent. Northampton s'en tira avec quelques années d'emprisonnement et la perte de ses dignités. On convainquit de trahison les deux fils cadets de Northumberland et l'archevêque Cranmer; mais Marie se contenta de les garder à la Tour[1].

Lady Jane elle-même, malgré les instances de l'empereur, fut d'abord épargnée. A Renard, l'ambassadeur impérial, Marie disait, d'après un vieux texte français « qu'elle ne pouvait se résoudre à faire mourir Jane de Suffolk, attendu que celle-ci n'avait eu aucune part à l'entreprise de Northumberland, et qu'elle se ferait conscience de la faire mourir, puisqu'elle était innocente. Simon Renard lui répliqua qu'il fallait au moins la retenir prisonnière, parce qu'il y aurait beaucoup d'inconvénients à lui rendre la liberté. La reine répondit qu'on ne la mettrait pas en liberté, sans avoir pris toutes les précautions nécessaires afin qu'il n'en pût résulter aucun inconvénient. » La captivité de Jane fut adoucie et tous eurent l'ordre de la traiter aussi honorablement que possible, en attendant que le retour du calme donnât à Marie Tudor plus de facilité de la relâcher.

Le duc de Suffolk, son père, ne resta prisonnier que deux jours.

Il n'y eut d'autres exécutions que celles de Northumberland, de Palmer et de Gates, ses âmes damnées. Nul ne les pleura.

1. En octobre 1554, les trois fils de Northumberland, John, Ambrose, et Robert recouvrèrent la liberté. Cranmer fut exécuté en 1556, comme hérétique et non pour crime de lèse-majesté.

Le duc fut condamné le 18 août et exécuté le 21. La veille de sa mort, il écrivit une lettre abjecte, pour implorer la pitié de son ennemi, le comte d'Arundel, dont il avait jadis lâchement trahi et déshonoré la sœur : « Oh! s'il pouvait plaire à Sa Majesté de m'accorder la vie, ne serait-ce que la vie d'un chien! Si je pouvais seulement vivre et baiser ses pieds royaux, et dépenser à la fois ma vie et mes biens à la servir humblement! Oh! si sa miséricorde daignait s'élever jusque-là, et qu'Elle voulût bien considérer combien peu de profit pourra lui apporter mon corps mort et démembré, mais, au contraire, quel grand honneur ce sera pour Elle, devant toute la postérité, quand on saura qu'une reine aussi puissante n'a pas refusé d'octroyer la vie à un objet aussi misérable que moi!... Si ma vie peut être épargnée par votre entremise, toujours c'est à vous que je la devrai, pour la passer tout entière à vos honorables pieds! » Déjà il avait réclamé un délai, sous prétexte de confier certains secrets d'État à deux lords du Conseil, qu'il s'était efforcé d'émouvoir. En face de la mort, Northumberland fut un lâche.

Au dernier moment, il abjura la Réforme et fit profession de foi catholique. Il entendit la messe, et avant de communier, il confessa que, depuis seize années, il avait abandonné le droit chemin : « avec vous je me suis laissé séduire par la fausse doctrine des nouveaux prêcheurs, laquelle est l'unique cause des grands maux qui accablent le royaume d'Angleterre. » Le lendemain, sur l'échafaud, il répéta ses aveux, en exhortant le peuple à rejeter l'hérésie : « ce qui édifia plus les assistants, remarque le chroniqueur, que si tous les catholiques du pays avaient prêché dix années durant ». Sa conversion fut un peu subite. Et ceux qui connaissaient le duc l'attribuèrent à quelque suprême espoir de pardon. Lorsqu'il se fut agenouillé devant le bourreau, il se releva comme dans l'attente de sa grâce; puis, avec un geste de désespoir, il tendit de nouveau la tête et la hache tomba.

C'était le cinquante-troisième anniversaire de l'exécution de son père (21 août 1553).

S'il n'avait tenu qu'à Marie, Northumberland lui-même n'aurait point péri. « L'attitude de Sa Majesté, écrit l'ambassadeur vénitien en 1554, indique une grande bonté et une

extrême clémence, qualités qui ne se sont point démenties par sa conduite, car, bien qu'elle ait eu beaucoup d'ennemis et que beaucoup d'entre eux aient été condamnés à mort par la loi, s'il n'avait tenu qu'à la volonté de Sa Majesté, aucune de ces exécutions peut-être n'aurait eu lieu; mais, acceptant l'avis de son Conseil en toutes choses, elle a déféré en ceci aux désirs des autres plutôt qu'aux siens. » Charles-Quint reprocha à Marie une bonté que le peuple, habitué à une prompte et impitoyable justice, était incapable de comprendre et d'apprécier. L'événement lui donna raison. Quelques mois plus tard (janvier-février 1554), éclatait la révolte de Wyatt, qui faillit renverser le trône de Marie Tudor. Cette révolte, à laquelle prit part son père, fut fatale à Jane Grey.

Déjà avec son mari, Guildford Dudley, elle avait été condamnée à mort en novembre précédent. Mais la reine s'était contentée de les garder l'un et l'autre à la Tour, en gage de la fidélité de ceux qu'elle avait rendus à la liberté. Une nouvelle défection devait donc entraîner la mort des deux prisonniers. Les conseils de sévérité prévalurent. Ceux même qui avaient élevé Jane Grey sur le trône, malgré elle, réclamèrent son sang. Le lendemain même de l'entrée de Wyatt dans Londres (8 février 1554), sous le coup du péril qui l'avait de si près menacé, Marie céda aux instances de ses conseillers et signa un ordre pour « l'exécution de Guildford Dudley et de sa femme dans le délai de trois jours ». Le duc de Suffolk avait achevé de perdre sa fille en trahissant une seconde fois Marie Tudor, au moment où il savait que la vie de Jane Grey répondait de son propre loyalisme. On disait qu'il avait de nouveau cherché à faire proclamer Jane. La lettre d'adieu si simple et si belle que lui écrivit l'infortunée à la veille de son exécution, montre bien qu'elle regardait son père comme responsable de sa mort : « Mon père, disait Jane, bien qu'il ait plu à Dieu de hâter ma mort par votre fait, et par qui ma vie aurait dû plutôt être prolongée, cependant je puis prendre la chose avec tant de résignation que je rends plus de grâces à Dieu pour le raccourcissement de mes misérables jours que si le monde entier avait été donné en ma possession, avec ma vie prolongée selon mon propre gré. »

Le 12 février, Guildford Dudley fut mené à l'échafaud au

Tower Hill. La reine lui avait accordé une dernière entrevue avec sa femme; mais celle-ci la refusa, disant qu'en peu d'heures ils se reverraient, dans un autre monde. De sa fenêtre, Jane vit conduire son mari au supplice et elle aperçut le cadavre sanglant que l'on rapportait du lieu de l'exécution. Son courage n'en fut point abattu.

« Sans peur de la mort, sans larmes dans les yeux », dit le chroniqueur, elle monta d'un pas ferme et d'un air tranquille, à l'échafaud qu'on avait dressé sur le gazon de la Tour. Brièvement Jane confessa la faute qu'elle avait commise en ne refusant pas le trône, mais elle nia qu'elle l'eût jamais recherché ou souhaité. Pleinement résignée à la volonté de Dieu, elle accepta la mort en punition de ses fautes et invita les assistants à prier pour elle. Puis elle se mit à genoux. « Dois-je réciter le psaume? » demanda-t-elle à Feckenham, ex-abbé de Westminster, qui l'assistait. Sur sa réponse affirmative, elle commença le *Miserere mei Deus* en anglais. Le psaume terminé, elle se releva avec calme, ouvrit elle-même la partie supérieure de son vêtement, pour dégager le cou, et se banda les yeux avec un mouchoir. Cherchant alors le billot, elle dit : « Que dois-je faire? Où est-il? » Un des aides la guida. Elle se mit à genoux, étendit le buste et livra sa tête au bourreau, en murmurant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

Ainsi mourut « descapitée en grande abondance de sang [1] » la reine de neuf jours. Elle était âgée de seize ans et cinq mois.

G. CONSTANT

1. Paroles du protonotaire de Noailles, dans sa lettre au connétable de Montmorency, 12 mars 1554. Vertot, *Ambassades de MM. de Noailles en Angleterre*, Leydes, 1763, t. III, p. 127.

LE CENTENAIRE NORVÉGIEN

La Norvège célèbre cette année le centenaire de sa renaissance. Elle avait été au moyen âge un royaume puissant. Du XIVe au XIXe siècle, elle tomba dans un profond oubli. Les événements de 1814 la ramenèrent à la vie et, bientôt, à une situation digne du passé.

Son histoire, au cours d'un siècle, est en somme le plus réussi des drames norvégiens. Un peuple qui prend conscience de ses forces, qui lutte et s'organise, qui bientôt rend aux autres peuples en œuvres civilisatrices ce qu'il a emprunté d'eux, et s'impose au respect de l'Europe, — ce peuple donne un bel exemple d'optimisme et de foi nationale. En ce siècle des nationalités, c'est un chef-d'œuvre de nationalité pacifique.

Voici ce qui se passa en 1814. La Norvège, confondue avec le Danemark, menait une vie obscure, quand vinrent les guerres de Napoléon, avec les péripéties que l'on sait. Le Danemark nous avait voué son amitié, et malgré les menaces des grandes puissances, le bombardement anglais, les appétits suédois, il nous resta fidèle jusqu'au bout. Ce dévouement lui coûta cher. Quand s'organisa la dernière coalition, et que la Suède de Bernadotte se fut rangée aux côtés de la Russie, on lui promit sa récompense et une compensation pour la Finlande perdue. L'objet de ce troc, conclu à la cosaque, c'était la Norvège. Bernadotte lui donna la sanction des

armes. Alors que le gros des coalisés battait Napoléon à Leipzig, le Gascon, au Nord, venait facilement à bout du Danemark. Par le traité de Kiel (14 janvier 1814), Frédéric VI cédait au roi de Suède tous ses droits à la couronne de Norvège. C'est le premier acte du drame.

A ce moment, le peuple norvégien entre en scène. Indigné du marché dont il était l'objet, il affirme ses droits à décider lui-même de son existence. Une Assemblée nationale se réunit à Eidsvold et vote le 17 mai, — le 14 juillet norvégien, — une constitution. Puis il proclame roi le prince régent. La Norvège libre était désormais fondée.

Mais on avait compté sans les grandes puissances, sans la supériorité militaire des Suédois et de Bernadotte. Celui-ci engagea une courte guerre où son rival, découragé, lui fit la partie belle. Au bout de quinze jours, Bernadotte, vainqueur mais pressé d'aboutir, signait une convention[1] extrêmement favorable aux Norvégiens. Ceux-ci gardaient, avec leur constitution, une indépendance presque entière, mais ils s'unissaient à la Suède, sous l'autorité d'un roi commun. C'étaient les débuts de l'union.

La fin de l'année s'employa à régler cette situation. Une Assemblée extraordinaire fit à la Constitution les retouches nécessaires. Le 4 novembre 1814, l'union suédo-norvégienne était consacrée et le conflit s'arrêtait là, — provisoirement.

*
* *

Ainsi, en 1814, la Norvège réapparaissait sur la carte d'Europe et reprenait sa place au rang des nations. Penchons-nous un instant sur ce nouveau-né.

Il avait chétive mine. Ce pays merveilleux, presque aussi étendu que la France, nourrissait à peine un million d'habitants. Christiania, pareil à une sous-préfecture, en comptait 10000. Le blocus anglais avait achevé de ruiner ce peuple de pêcheurs et de paysans qui vit un peu à la grâce de Dieu et des bonnes années, à la merci des années mauvaises. Sa vraie

1. *La Convention de Moss*, 14 août 1814.

capitale était Copenhague; son élite, des fonctionnaires formés à l'école danoise; danoise aussi sa langue officielle. Depuis l'année 1387, où la Norvège vit s'éteindre la race de ses rois et passa, par l'Union de Calmar, sous l'autorité des rois de Danemark, toute vie nationale semblait avoir disparu. Tout au plus avait-elle eu la gloire de fournir son Molière à la littérature danoise (Holberg) et un Jean-Bart à sa marine (Tordenskjold). Que pouvait-on espérer de ce peuple provincial, disséminé au fond des fjords, dans un pays pauvre comme la Bretagne, égaré, comme une Suisse immense et vierge, aux confins des glaces polaires?

En effet, il sortait d'une longue torpeur, et son union avec le Danemark, quoi qu'on ait pu dire pour la réhabiliter, fut une longue déchéance. Mais la Norvège possédait deux avantages rares : un passé glorieux et l'ardeur confiante d'un peuple neuf et qui veut vivre.

Le passé, c'étaient, en remontant au delà de la période danoise, les siècles inoubliables que font revivre les Sagas, siècles hérissés de lances, qui apparaissent à l'horizon national avec des reflets d'incendie et de sang. C'est l'unité norvégienne fondée par Harold aux-beaux-cheveux à la bataille de Hafrsfjord (872); puis les années de lutte sans merci contre une aristocratie qui s'exile aux îles Faerö, en Islande, plus loin encore. Ce sont les rois vikings et chrétiens, qui frappent et baptisent, et qu'on suit par tout le pays à leur trace rouge : Olaf Trygvesön et saint Olaf. Puis le XIe siècle, le grand siècle d'expansion et de conquêtes, les vikings allant par la route de terre ou la route des flots jusqu'à Constantinople et Jérusalem. Et quand la force norvégienne semble décroître, le trône national pousse encore des rejets vigoureux, comme ce Sverre Sigurdsón dont la vie est un prodigieux roman. Bref, une époque de grands caractères et de passions violentes, un passé beau comme une Iliade avec un Sverre pour Homère.

Si maintenant nous ramenons nos regards vers la Norvège de 1814, nous y verrons les signes certains d'un réveil patriotique. Ce mouvement s'annonce à la fin du XVIIIe siècle. On avait senti le besoin de donner peu à peu au pays les organes d'une vie indépendante. La première œuvre, le premier succès, fut, en 1811, la création de l'Université. Dès lors, il existe, à

n'en pas douter, une âme et un idéal norvégiens. Dans les cœurs s'élevait l'espoir confus et passionné de voir un jour la Norvège remonter au niveau des deux nations sœurs. Toutefois, ce n'était qu'un rêve, quand les événements de 1814, en affranchissant les Norvégiens, comblèrent leurs plus hardies espérances. En un tour de main, le pays se trouvait arraché à l'absolutisme danois pour vivre aux côtés de la Suède. Les liens, qui si longtemps avaient entravé toute vie intellectuelle et économique, — censure, monopoles, privilèges, — étaient tous brisés, et la Norvège devenue l'État le plus libre de l'Europe [1]. Il y avait certes là de quoi soutenir le courage du peuple et le plus pessimiste.

En réalité, l'enthousiasme ne vint que plus tard, et lentement, quand la nation fut prête à profiter de ses libertés. Il n'y a rien d'extraordinaire, dit Carlyle, à créer une constitution. Mais l'art, la difficulté, c'est d'amener les gens à entrer dans la maison nouvelle. Les futurs habitants, c'étaient ici les paysans qui avec les marchands et les fonctionnaires, formaient l'immense majorité de la nation. Seraient-ils dignes de la liberté reconquise? Y avait-il en eux l'étoffe d'un peuple? On le verra par la suite. Pour l'instant, c'était une force obscure et fruste, lentement amassée au pied des fiells, pendant des siècles de vie danoise, et qui attendait l'heure s'épanouir.

Ainsi s'annonçait, il y a cent ans, la Norvège nouvelle. En somme, tout était à faire. Au lointain des siècles, une gloire évanouie; pour l'avenir, des rêves incertains, et dans le présent, de très humbles commencements : tel était le bagage de ce peuple, ou plutôt, de cette ébauche de peuple. C'est pourtant de ces éléments disparates, jetés au creuset national, qu'est né un des peuples les mieux venus, les plus sains et les plus vivaces de l'Europe d'aujourd'hui.

*
* *

Passons rapidement sur les débuts du siècle. Les années qui s'écoulent de 1814 à 1830 paraissent déjà bien pâles et

1. D'après le grand historien norvégien, E. Sars, dans l'ouvrage intitulé : *Norges politiske historie i det XIXe Aarhundrede*, p. 5.

comme étrangères aux Norvégiens d'aujourd'hui. Un labeur ingrat les remplit. Il faut organiser à travers mille tâtonnements le régime nouveau (ministères, banque, etc.) C'est le temps de la Norvège bureaucratique. Le peuple s'éveille lentement à la vie politique. Il semble qu'à l'époque de la Sainte Alliance, cette nation libre comme une république mette tous ses soins à faire oublier cette monstruosité. Et cependant, la voici qui révèle son tempérament en s'opposant à son roi. Le roi était ce soldat heureux qui de batailles en alliances et de négociations en reniements, finit par s'asseoir tout botté sur le trône de Suède. Bernadotte, devenu Karl Johan, resta ce qu'il était auparavant : un gascon bavard, colérique, sans scrupules et bon enfant. Il fit les efforts les plus énergiques pour corriger cette fâcheuse constitution norvégienne qui ne lui laissait que les apparences du pouvoir. Mais ses honnêtes et lourds sujets résistaient avec obstination, en s'excusant humblement de leur hardiesse. Furieux, il tirait son grand sabre, menaçait, et ne frappait pas. Jamais roi ne ressembla moins à son peuple. Mais comme il était séduisant et généreux, qu'il avait le prestige d'un général de la Révolution et de l'Empire, il finit par être aimé et pleuré de ces « hyperboréens » dont il n'avait jamais su la langue ni compris les pensées. Ces temps idylliques n'ont guère reparu.

1830. Voici que pour la première fois se dessinent, dans les fumées d'une bataille violente, les traits de la Norvège d'aujourd'hui. C'est le printemps de la nation. Il s'est fait attendre, mais il éclate avec la violence irrésistible des printemps du Nord [1].

La Révolution de Juillet fut saluée avec joie au pays des fjords. Elle signalait la fin du régime absolutiste qui avait pesé sur l'Europe. Désormais, la Norvège n'était plus un monstre politique : ses principes, autrefois menacés, triomphaient partout et l'avenir était à eux. En même temps, une génération nouvelle et plus hardie naissait à la vie publique. Le temps était venu de jeter les bases d'une vie norvégienne. C'est l'Université qui fut le foyer de cette rénovation. A Kristiania,

1. D'après E. Sars, *op. laud.*, p. 131 et suiv.

les étudiants avaient l'importance qu'on leur octroie encore dans une petite ville d'université allemande ; les regards de la nation étaient fixés sur eux. Ils bataillèrent avec la passion de leur âge et aussi, il faut le dire, avec la brutalité d'une race jeune. Le héros de cette époque de « Sturm und Drang » c'est le grand poète Wergeland. Nature abrupte et gigantesque, excessif en tout, dans ses poèmes chaotiques ou d'une émotion indicible, dans ses élans de générosité ou dans ses débauches, il restera debout à l'aube de la Norvège dans l'attitude du semeur génial, semeur des graines dont ses poches étaient toujours pleines quand il allait par les champs, semeur de poèmes, semeur d'idées surtout, dans ce peuple auquel il voua sa courte vie tragique.

Autour de lui, la jeunesse apparaît divisée en deux camps. D'un côté, les purs Norvégiens, fils des montagnes et patriotes en droguet, fiers de leur rudesse d'ours et pour qui rien n'est bon de ce qui sent l'étranger. La saga en main, ils chantent avec un optimisme indomptable et parfois creux, le fier petit peuple de granit, qui doit trouver en lui tous les éléments d'une gloire nouvelle.

En face d'eux, se groupe le parti de « l'Intelligence », gens de bon ton, corrects et un peu guindés, qui font leur dieu du plus grand homme pratique qu'ait eu la Norvège, un disciple de Guizot, le jurisconsulte Schweigaard. Très avertis des faiblesses nationales, ils sentaient le besoin de puiser aux sources étrangères. Ils se disaient amis du Danemark, Européens, et voulaient greffer une civilisation plus raffinée sur leur tronc sauvage. Les uns et les autres, en réalité, allaient par des voies différentes à un but unique. Mais emportés par la passion, ces frères d'idéal s'insultaient dans la nuit et n'apercevaient que par éclairs la grande figure de la patrie norvégienne.

Heureusement, vers cette époque commence une longue série d'efforts qui devaient asseoir et affermir la vie nationale. Rappelons d'abord la transformation économique du pays. Dès 1842, avec une hardiesse presque révolutionnaire, Schweigaard fait adopter le principe du libre-échange et jette la Norvège dans la mêlée commerciale. Un ministre d'une rare énergie, Emil Stang, préside au renouvellement matériel de la

nation. Partout retentissent les coups de mine et les coups de marteau. On trace des routes, on creuse des canaux, on dresse des phares et le télégraphe se glisse partout. Quand les députés votent, en 1851, la première ligne de chemin fer, l'enthousiasme du public ne connaît pas de bornes. Deux ans plus tôt, l'Angleterre ayant supprimé l'acte de navigation, la marine norvégienne prend un essor prodigieux et la guerre de Crimée met le comble à cette prospérité! L'argent afflue aux caisses de l'État, et la Norvège commence à s'affranchir de cette tyrannie du capital étranger qui a toujours été le point faible de sa vie économique. Grand progrès, progrès indispensable si l'on songe à la banqueroute des premières années et aux emprunts humiliants qu'il avait fallu consentir.

En un sens tout différent, la vie norvégienne s'enrichissait de trésors non moins précieux. Les premiers patriotes avaient aimé leur pays de confiance et d'instinct. Vint un moment où ils voulurent le connaître mieux. Des chercheurs explorèrent en tous sens la vie populaire et en rapportèrent des trouvailles inespérées. Sans doute, tout n'était pas exemplaire chez les paysans : l'ivrognerie, l'inconduite, le crime et la folie s'étalèrent en statistiques désolantes. Mais à côté des chiffres d'Eilert Sundt, apparut avec Lindeman et Landstad le trésor des mélodies et des chansons populaires; Asbjórnsen et Moe recueillirent les contes et les légendes ; la langue populaire fut révélée par Ivar Aasen dans sa variété et son originalité profonde. Un historien de premier rang, P. A. Munch fouillait le passé, tandis qu'Ole Bull, l'archet à la main, parcourait l'Europe et l'Amérique. Les peintres eux-mêmes quittaient la terne Düsseldorf pour revoir le pays grandiose où ils étaient nés. Ce fut un enchantement pour les Norvégiens de retrouver dans les toiles de Tidemand et de Gude, le fjord vêtu des brumes dorées de juin; la noce paysanne, aux atours bigarrés, qui s'embarque pour l'église; ou dans la grande salle de la ferme, ces graves paysans qui lisent la Bible d'un air inspiré. Ainsi s'épanouit la fleur tardive du romantisme norvégien. Sa forte senteur de montagne parfuma la littérature[1]. Mais surtout cette vérité éclatait aux yeux de tous que la Norvège n'était pas le

1. Voir les premières œuvres d'Ibsen et de Bjórnson.

pauvre pays barbare qu'on aurait pu croire, et qu'une vie originale s'y était maintenue.

*
* *

La Norvège se trouvait, vers le milieu du XIXe siècle, au carrefour des routes. Allait-elle rester fidèle au régime bureaucratique, ou bien s'engager dans ses voies propres, en inaugurant une politique démocratique et nationale? Jusqu'alors on avait pu hésiter. Mais du jour où le peuple sentit sa force, ses destinées n'étaient plus douteuses. En effet, il y a peu de nations aussi démocratiques que la Norvège. La bourgeoisie n'y est pas riche, et, si l'on met à part quelques familles, on chercherait vainement une aristocratie au sens européen du mot. La noblesse était retournée à la terre. Le peu qui en restait fut encore trouvé superflu. Une loi qui mit fort en colère Karl Johan (Bernadotte), supprima les titres nobiliaires, si bien qu'aujourd'hui, il n'est personne absolument qui puisse, en Norvège, se dire noble. Voici qui est plus grave. La longue vie provinciale que la Norvège a menée, l'a privée de ces traditions dont le charme et le poids sont si grands dans un pays comme le nôtre. Elle est donc bien un peuple jeune, très semblable à ce qu'ont été les États-Unis d'Amérique. Et comme aucun grave péril extérieur ne l'a menacé, l'évolution démocratique du pays s'est accentuée rapidement dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Elle commença, de 1860 à 1870, par l'organisation d'un grand parti de gauche. Jusque-là, les paysans ne s'étaient guère signalés que par leur lésinerie. Rogner les crédits, gratter sur les pensions, s'opposer à toute dépense nouvelle, c'était le plus clair de leur politique. Des chefs plus clairvoyants, l'éloquence toute méridionale d'un avocat qui avait du sang français dans les veines, Johan Sverdrup, transformèrent cette coterie en parti. Et une longue et rude bataille s'engagea contre les ministres et la royauté!

Ces sèches explications ne peuvent donner aucune idée de la fièvre qui s'empara de la Norvège vers 1880. C'est vraiment la période héroïque de la Norvège contemporaine. Le pays en

fut remué jusque dans ses profondeurs, Jusqu'en 1870, on n'avait voulu voir du parti démocratique que ses faiblesses et l'ambition de ses chefs. C'est dans cet esprit qu'il faut lire la mordante satire d'Ibsen : l'*Union des Jeunes* (1869). Mais le parti honni prend bientôt l'offensive. Ibsen rejoint Bjórnson dans cette lutte et la bourgeoisie bureaucratique va payer cher son obstination aux réformes. C'est à qui, parmi les écrivains, dévoilera ses préjugés, sa sécheresse de cœur, son hypocrisie. Elle est un poids mort pour la société. « Nous naviguons, dit Ibsen avec son âpreté coutumière, avec un cadavre à bord. »

On avait besoin d'air. Et l'air du dehors, et les idées d'Europe, et les théories des penseurs anglais et français arrivaient à flots. On dévora Taine, Stuart Mill et Darwin. Tout fut remis en question, politique, religion, art et morale, comme chez nous au XVIIIe siècle. Et comme au XVIIIe siècle, la religion fut un peu malmenée. Elle apparaissait comme le soutien des « soutiens », le dernier rempart d'une bourgeoisie aux abois, et contre les théologiens, on fit arme de tout. Dans l'art aussi, pareil renouveau, depuis que les peintres avaient été conquis à notre école du plein air et que les jeunes auteurs se réclamaient du réalisme, puis du naturalisme français. C'était comme un dégel formidable.

Eaux libres! eaux libres!

s'écriait Bjórnson.

Les longs désirs de tout l'hiver
Grandissent à éclater. . . . . .
Un jour est long comme une année.

Eaux libres! Eaux libres!
Le soleil sourit; la glace le brave.
Il faut la tempête, et la tempête accourt,
Roulant devant elle les étés du sud.
En vagues libres, en flots puissants
Et la débâcle emporte tout avec fracas[1].

Quand la débâcle fut consommée et que l'on fit le bilan des opérations, on reconnut sans doute que la philosophie

1. Bjórnson, Poésies : *Aabne Vande*.

nouvelle n'avait guère pénétré chez les paysans, que les masses piétistes n'étaient pas converties. Mais l'opposition bourgeoise était balayée. En 1884, le roi Oscar II avait dû reconnaître le premier ministère parlementaire. Les troupes libérales et paysannes avaient triomphé.

*
* *

C'est à la lumière de ces événements qu'on peut le mieux saisir un autre aspect essentiel de la vie norvégienne au XIXe siècle, je veux dire d'abord le scandinavisme, et surtout les démêlés avec la Suède et la question unionelle.

La Norvège a toujours voulu être libre. Mais elle est un de ces petits pays dont la sécurité, et parfois l'existence, soulèvent les plus graves inquiétudes en un temps d'impérialisme effréné. Que doivent faire les petites nations au milieu de grandes nations conquérantes? La Suède avait dû céder la Finlande à la Russie. Le Danemark a senti tomber sur lui la lourde main de la Prusse et saigne encore par la blessure du Slesvig. La Norvège n'a jamais paru directement menacée, mais n'était-ce pas une politique sage de s'allier étroitement aux deux peuples frères? Il y a moins de différence entre un Norvégien et un Suédois ou un Danois, qu'entre un Prussien et un Bavarois, un Napolitain et un Piémontais. Pourquoi donc ne pas réaliser l'unité scandinave?

Tel fut le sens du mouvement qu'on appelle le Scandinavisme. Il fut d'abord, vers 1820, un rêve d'étudiants et de professeurs. On communiait dans l'admiration du passé nordique et le sentiment d'une fraternité nouvelle. Tégner couronnait solennellement le poète danois Œhlenschlaeger dans la cathédrale de Lund et il était à son tour acclamé à Copenhague. Plus tard, sous l'influence du Danemark menacé par la Prusse, le mouvement se précise et devient politique. On veut faire appel à l'union pour la défense commune. C'est l'apogée du Scandinavisme, avec les grandes réunions d'étudiants de Kristiania, 1851; Stockholm, 1852; Upsal, 1856. Ces jeunes gens chantaient avec le poète Bœttiger : *L'arbre scandinave enveloppe de ses rameaux verdoyants Dana,*

Nore et Svea. Sa couronne, il est vrai, est partagée, mais son tronc reste vert et vigoureux; nulle force ne le saura maintenant diviser; nous le jurons par Odin, Thor et Freia.

Et le roi de Suède Oscar Ier, recevant les étudiants au château de Drottningholm, proclamait : *Ils sont loin, les temps des préjugés déplorables... Jeunesse et avenir s'éclairent du soleil levant de la fraternité. Son éclat illumine les montagnes de la vieille Scandinavie, ses forêts épaisses, ses lacs d'eau vive, ses champs parsemés de fleurs... Nos poètes chantent la gloire commune, et pour la défense commune, nos épées sont prêtes.*

C'étaient de graves paroles dans la bouche d'un roi. On pouvait espérer les plus grandes choses d'un tel enthousiasme, mais on n'aboutit même pas à une alliance défensive. Le rêve d'une génération se brisa contre la force allemande et la prudence des gouvernements norvégien et suédois. En 1864, le pauvre Danemark fut abandonné à lui-même. Seuls, des volontaires accoururent pour rester fidèles à leurs serments d'étudiants. Et l'élite des deux pays assista, avec une rage impuissante, à l'écrasement de ce « frère en détresse [1] ». C'en était fait du mouvement scandinaviste.

Au cours de cette crise, la Norvège était donc restée particulariste. La même tendance apparaît dans les rapports avec la Suède. Le public européen ne comprenait guère pourquoi deux peuples qu'il ne distinguait pas très bien et que tout semblait rapprocher, ne pouvaient vivre d'accord. L'explication en est pourtant simple.

Quand l'Union fut conclue, la Norvège gardait son indépendance entière, son armée à elle, sa marine, sa banque, ses finances, ses douanes, son université, en un mot, tout ce qui assurait son existence comme royaume distinct. La communauté se réduisait à la personne du roi et à la direction des affaires étrangères.

Mais les Suédois ne pouvaient oublier qu'avant de reconnaître l'indépendance de la Norvège, ils avaient obtenu du Danemark, au traité de Kiel, la cession pure et simple de ce pays. Et ce souvenir leur laissait de cuisants regrets.

1. Ibsen, Poésies. *En broder i nód.*

La Norvège, d'autre part, avait proclamé son indépendance absolue et choisi son roi à elle, avant que le sort des armes l'obligeât à entrer dans l'Union.

Pour les Suédois, l'Union était donc un minimum, et tous leurs efforts devaient tendre à la resserrer.

Pour les Norvégiens, elle était une concession extrême et leur devoir était d'en élargir les liens.

Ainsi se posait la question unionelle qui remplit le siècle de jours orageux et mena ces peuples à deux doigts d'une catastrophe.

La Norvège se contente d'abord de résister aux attaques de Karl Johan contre sa liberté! Puis viennent les premières réclamations, au sujet des monnaies, du sceau, du pavillon, des actes officiels. Le nom de la Norvège sera cité le premier ou seul, pour ce qui la concerne. Une question plus importante était celle du « Statholder » ou gouverneur. Sommes-nous donc une province suédoise, disaient les Norvégiens? Et l'on cesse de nommer à ce poste des Suédois, puis des Norvégiens; l'emploi finit par être supprimé (1873) non sans un violent orage en 1859-60.

Entre temps, l'opposition se manifeste sous une autre forme : sur l'initiative royale, des comités sont nommés pour reviser et resserrer l'Union. Celui de 1844 voit son œuvre échouer en 1861-62; celui de 1865 a le même sort en 1871. Puis le conflit s'avive : la gauche norvégienne, arrivée au pouvoir, se fait plus pressante. Elle réclame un ministre des Affaires étrangères particulier (dès 1885); des consulats spéciaux (question reprise en 1891); un drapeau pur, c'est-à-dire sans marque unionelle (1898). On passe des discussions aux menaces, aux armements. Et l'on vit même cette chose déplorable et inouïe : des fortifications s'élevant à la frontière même qui eût dû unir deux peuples admirablement faits pour s'entendre.

Une fatalité pesait sur l'Union. Née de la force, à une époque troublée, elle n'avait satisfait personne dès le début. La Norvège y avait obtenu l'égalité de principe avec la Suède, et sa tenace lenteur paysanne voulait en développer toutes les conséquences : voilà pour le droit. Cependant on ne pouvait faire que la Suède ne fût la nation la plus forte, la

plus nombreuse, la mieux armée; que le roi dit norvégien ne vécût surtout en Suède et dans une cour suédoise. Et la balance penchait du côté de la force : voilà pour le fait. Mais à ce fait et à cette force s'opposait ceci : la régulière et sûre croissance du peuple norvégien, sa démocratie toujours mieux organisée, son élan de peuple neuf, et les succès qui l'imposaient à l'attention de l'Europe, en exaltant son rude et formidable et légitime orgueil patriotique.

Et le dialogue suivant s'engageait par-dessus les frontières :

— L'Union est sacrée, — disaient les Suédois.

— Aussi sacrée est l'indépendance d'un peuple, et le droit de la Norvège à disposer d'elle-même.

— L'Union est gage de force, de sécurité, de bonheur.

— Soit; mais, si l'Union est boiteuse, ne vaut-il pas mieux l'accord sincère et sans arrière-pensée de deux peuples libres?

— Ingrats, qui dédaignez les bienfaits de l'Union!

— Parce que seuls nous en avons senti l'humiliation.

— Égoïsme insupportable de paysans parvenus!

— Insupportable orgueil de junkers qui traînent encore le sabre de Gustave-Adolphe!

On sait comment se dénoua la crise. La Norvège réclamait des consuls spéciaux. Un instant, on crut possible l'entente des deux gouvernements, mais il n'en fut rien. La Norvège maintint sa volonté. Le roi opposa son veto. Le Storthing (Chambre des députés) passa outre, et le 7 juin 1905, déclara, par la phrase fameuse, « que le pouvoir royal avait cessé d'exercer ses fonctions en Norvège ». L'Union avait vécu. Un nouveau roi, Haakon VII, remplaçait bientôt Oscar II sur le trône de Norvège.

Si cette crise est pénible à suivre, je crois par contre qu'il n'est rien de plus honorable pour les deux peuples que la façon dont elle s'est dénouée, rien qui prouve mieux le haut degré de civilisation où ils sont arrivés. Par leur calme et leur fermeté, ils ont su éviter une guerre. Les Suédois ont reconnu le droit de la Norvège à disposer d'elle-même; et les Norvégiens ont fait à Karlstad les concessions nécessaires. Et depuis, les griefs anciens font place peu à peu à la sympathie et au désir sincère de collaborer.

*
* *

Le lecteur voit se dessiner maintenant les principaux traits du caractère norvégien et les forces qui ont dirigé l'évolution de ce peuple. Et d'abord on saisit partout chez lui l'expression d'une vigueur concentrée, d'une robustesse primitive dont notre civilisation raffinée nous a un peu déshabitués.

Qu'on ait vu, de la haute mer, surgir le granit norvégien que bat l'océan; qu'on ait admiré la gravité d'une réunion politique ou d'une assemblée religieuse en plein air, ou croisé le regard bleu d'acier de Nansen et son énergie inflexible, ou bien qu'on ait eu l'inoubliable apparition de Bjórnson, abrupt et puissant, forte mâchoire, sourcils énormes, crinière de lion, de Bjórnson marchant encore parmi son peuple, à soixante-dix ans, comme un roi des sagas, — de ces rencontres et de mille autres, on aura remporté la certitude que cette force est vraie et qu'elle avait droit à sa place.

Toute médaille a son revers et l'on ne s'étonnera pas de quelques défauts. Je ne parle pas de ces faiblesses qui sont plutôt des qualités : les mœurs un peu rudes, la politesse trop raide, la franchise qui néglige les formes reçues. Mais il faut regretter davantage un reste de tares paysannes : l'esprit de chicane, la méfiance et l'orgueil; puis les phrases creuses du patriotisme et un certain mélange de vantardise et de misère, de brutalité et d'onction. Georges Brandes appelle cela trop durement, « la marque de pauvreté ». Et il est trop certain que si on la compare à une vieille civilisation, la jeune culture norvégienne offre des lacunes. Nul ne l'a mieux compris que les Norvégiens eux-mêmes. On peut dire que la moitié de leur littérature vit de ce sentiment. Welhaven l'opposait à l'optimisme de Wergeland. Ibsen lui a donné dans « Peer Gynt » une expression admirable. Ce gueux qui rêve de grandeurs princières, ce paysan qui fuit sa terre et la douce Solveig, cet homme qui, mis en face du devoir, « fait un détour », en se payant de phrases sonores : la Norvège a reconnu en lui l'esprit de médiocrité et de paresse, le symbole de ce qu'il y a d'incomplet et d'ébauché dans le caractère national.

Mais quoi qu'en pense Ibsen, ce qui l'emporte chez les

Norvégiens, c'est la confiance et l'action, « la foi lumineuse dans les forces de vie ». Une âpre critique est indispensable et saine; mais la foi de Bjórnson a plus fait pour le progrès de la Norvège. Si l'on veut comprendre ce peuple, il faut revoir en pensée ce « roi sans couronne », qui a été pendant cinquante ans son vivant drapeau. C'est ce petit-fils de paysans, ce fils de pasteur, qui à vingt-cinq ans, crée le premier chef-d'œuvre de la littérature nouvelle, en glorifiant les paysans; c'est lui qu'on voit mêlé à toutes les besognes qui s'imposent à la jeune nation, à la fois écrivain, journaliste, orateur, directeur de théâtre, faisant les élections, ripostant à la Suède, organisant une troupe norvégienne, créant l'hymne national, et versant le surcroît de sa force dans une foule d'œuvres; c'est lui que dans le grand assaut des années 1880, on retrouve à la tête des combattants et des idées d'Europe, et qui pourtant reste près du cœur des siens par son idéal humain, sa foi agissante, son âme religieuse; c'est lui qui termine ses jours comme un large fleuve reflétant la vie de son peuple et le meilleur des autres peuples, au premier rang desquels il finit par mettre la France. Car celui qui nous a appelés, en un jour de dépit, « les Chinois de l'Europe », a toujours admiré deux hommes de chez nous, Gambetta et Victor Hugo; il a de toutes ses forces opposé notre influence à d'autres influences pressantes, préféré aux puissances de l'Est, « les puissances libérales de l'Ouest », et surtout la France. Si bien que grâce à lui et à beaucoup d'autres, l'idéal français s'est une fois de plus uni fraternellement à l'idéal norvégien.

S'ils jettent maintenant leurs regards en arrière, les Norvégiens verront écrite dans leur histoire la justification de leur confiance. Leurs succès politiques en sont une preuve sans doute, mais la meilleure, ce sont leurs conquêtes civilisatrices. Il faudrait parler en détail de leurs lois sociales, tout au moins des victoires fameuses remportées sur l'alcoolisme. Moins pratique, mais d'une portée plus grande est l'œuvre de savants à réputation européenne, Abel, P.-A. Munch, les Sars, Sophus Bugge, etc.; de Nansen et de ses émules; du musicien Grieg; de leur vigoureuse école de peinture. Et que dire des deux grands poètes dont les œuvres sont désormais le patrimoine

de tous? Peut-être qu'aux mauvais jours, les Norvégiens céderont encore à la tentation de se croire un « peuple d'hiver »; mais pour reprendre courage, pour sentir monter en eux l'émouvante passion du sol natal, il leur suffira de relire les vers de Bjórnson :

« Il est un pays qui s'étend au pied des neiges éternelles »... ou le début du poème qui est devenu le chant national :

Oui, nous aimons ce pays,
Tel qu'il se dresse,
Creusé, mordu du vent,
Au-dessus des eaux,
Avec ses mille foyers...

ou cet hymne qui évoque avec une ferveur contagieuse les multiples aspects de la Norvège et ses rêves d'avenir :

Norvège! Norvège!
Toute bleue surgie de la mer glauque
Dans une nuée d'îles;
Bras de fjords qui serpentent
Aux profondeurs paisibles;
Au pied des montagnes, fleuves et vallées
Que suivent les collines nonchalantes et les bois;
Plaines et lacs, aux horizons plus larges,
Dans une paix divine de sanctuaire;
Norvège! Norvège!
Huttes et maisons et pas de châteaux,
Tu es à nous, tu es à nous,
Tu es le pays de l'avenir!

Que sera l'avenir de la Norvège? Nous nous garderons bien de le prédire. Mais nous pouvons, en terminant, indiquer les principales questions qui se posent à elle en ce moment.

La question religieuse a perdu de son acuité; mais elle réapparaît régulièrement, qu'il s'agisse de donner un statut nouveau à l'Église, d'accorder les théologiens entre eux ou la théologie avec les données de la science, ou d'atténuer les effets du piétisme dans certaines parties du peuple.

A une époque d'armements insensés, le souci de la défense nationale se fait plus vif. Mais sur ce point, un désir jaloux d'indépendance se heurte parfois aux tendances pacifistes et démocratiques d'un peuple qui n'est pas riche.

La question linguistique est une des moins intéressantes pour nous, une des plus passionnantes pour les Norvégiens. La langue officielle n'a été pendant longtemps que le danois; à présent c'est une sorte de dano-norvégien. Mais depuis qu'on a découvert la richesse des dialectes où se perpétue la langue des sagas, le désir est venu d'en faire la langue nationale. Il faut reconnaître que ce mouvement est dans la logique de l'histoire norvégienne. Déjà la loi a consacré l'égalité des deux langues. La langue populaire ou « landsmaal » ne cessera de progresser. Toutefois, quelques regrets sont permis : la langue cultivée, si norvégienne déjà, ne peut-elle le devenir davantage? Un peuple peut-il s'offrir impunément le luxe de deux langues? Et va-t-on reléguer hors de la tradition nationale les chefs-d'œuvre d'Ibsen et de Bjórnson?

La politique pure passait avant toute chose au XIXe siècle. On était pour ou contre l'Union, pour ou contre le parlementarisme. Après 1905 et avec le développement considérable de l'industrie on a vu venir au premier plan les questions sociales [1]. La Norvège reste un des peuples les plus démocratiques, un des plus résolus aussi, en matière de féminisme pratique.

Enfin le régime des concessions de chutes d'eau est le grand problème économique que l'on s'essaie à résoudre. Question vitale, s'il est vrai que la Norvège dispose là de prodigieuses ressources d'énergie, que, d'autre part, en un temps de trusts, il faut se défendre contre l'invasion brutale ou sournoise des capitaux étrangers. Bjórnson disait en songeant aux milliers de Norvégiens qui partent pour l'Amérique : « Nous avons assez de terre à labour; puissions-nous avoir assez d'amour! » Le problème a changé. A l'amour du sol natal, doit s'ajouter l'effort vigilant d'un peuple qui ne veut pas être asservi dans la lutte économique.

Mais ce peuple a donné trop de preuves de sa vitalité pour qu'on doute de son avenir. L'optimisme actif est sa loi. « Et Thor à la barbe rouge est encore le premier Dieu de la Norvège. »

JEAN LESCOFFIER

1. Par exemple, la question, récemment discutée, de l'arbitrage obligatoire en cas de grève.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

2870

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI

		Pages.
ÉMILE CLERMONT	Un petit Monde (2e *partie*)	5
ANDRÉ CHEVRILLON	Marrakech. — II	36
JULES FERRY	Lettres (1860-1871)	65
ALBERTO INSÚA	Nouvelle en trois lignes	98
ALEXANDRE MORET	Les Statues d'Égypte	130
LÉON BLUM	Stendhal. — III. Esquisse du Beylisme	148
GEORGES ROZET	L'Avenir de l'Éducation physique en France	187
GABRIEL-LOUIS JARAY	L'Albanie indépendante	213

LIVRAISON DU 15 MAI

HENRI DE RÉGNIER	L'Illusion héroïque de Tito Bassi (1re *partie*)	225
JULES FERRY	Lettres (1871-1877). — I	257
ERNEST LAVISSE	En Vacances d'Avril	278
ANDRÉ CHEVRILLON	Marrakeck. — III	291
LÉON BLUM	Stendhal. — IV. Histoire du Beylisme	325
Cte ANDRÉ DE FELS	L'Organisation professionnelle au XVIIIe siècle. — I	362
ÉMILE CLERMONT	Un petit Monde (*fin*)	388
JACQUES DE COUSSANGE	Le Réveil patriotique en Suède	430

LIVRAISON DU 1er JUIN

		Pages
MARC ELDER	La Vie de Vincent Vingeame, Apôtre (*1re partie*)	449
JULES FERRY	Lettres (1871-1877). — II	486
G.-A. DE CAILLAVET	L'Odéon	517
HENRI DE RÉGNIER	L'Illusion héroïque de Tito Bassi (*2e partie*)	525
LOUIS AUBERT	L'Estampe japonaise	552
JULES BERTAUT	George Sand et François Rollinat	581
H. WICKHAM STEED	La Bureaucratie autrichienne	611
Cte ANDRÉ DE FELS	L'Organisation professionnelle au XVIIIe siècle (*fin*)	628
CHARLES LOISEAU	L'Évolution politique des Catholiques italiens	652

LIVRAISON DU 15 JUIN

JEAN RICHEPIN	Macbeth (*Acte Ier, Tableaux 1 et 2*)	673
CONTRE-AMIRAL DEGOUY	La Conférence de l'Amiral Breusing à Bâle	685
HENRI DE RÉGNIER	L'Illusion héroïque de Tito Bassi (*fin*)	702
E.-F. GAUTIER	Une visite aux Grottes du Dahra	729
L. HOULLEVIGUE	La Haute Atmosphère	759
MARC ELDER	La Vie de Vincent Vingeame, Apôtre (*2e partie*)	773
COLONEL ERNEST PICARD	Au Service de la Nation (1792-1798)	800
EDMOND BRUWAERT	Jacques Callot à Florence	827
G. CONSTANT	La Reine de neuf Jours	850
JEAN LESCOFFIER	Le Centenaire norvégien	878

2870

21e Année. N° 12. 15 Juin 1914.

JUL 3 - 1914

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS :

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française.

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française.

SOMMAIRE

		Pages.
Jean Richepin.	*Macbeth* (Acte I, Tableaux I et II)	673
Contre-Amiral Degouy.	*La Conférence de l'Amiral Breusing à Bâle* . . .	685
Henri de Régnier. . .	*L'Illusion héroïque de Tito Bassi* (fin)	702
E.-F. Gautier	*Une visite aux Grottes du Dahra*	729
L. Houllevigue	*La Haute Atmosphère*	759
Marc Elder	*La Vie de Vincent Vingeame, Apôtre* (2e partie).	773
Colonel Ernest Picard.	*Au Service de la Nation (1792-1798)*	800
Edmond Bruwaert . .	*Jacques Callot à Florence*	827
G. Constant.	*La Reine de neuf Jours*.	850
Jean Lescoffier	*Le Centenaire norvégien*.	878

Copyright 1914, by *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1914

LIVRES NOUVEAUX

VIEUX DOSSIERS, PETITS PAPIERS,

par **le marquis de Ségur**.

C'est au dépouillement de vieux dossiers et au classement de petits papiers que l'auteur consacre les studieux loisirs qu'il s'accorde entre ses grands ouvrages. Il en résulte des recueils comme celui-ci, où l'art de conter et de bien dire sont servis par une connaissance très sûre du cœur humain et des événements historiques. Ceux que M. de Ségur évoque aujourd'hui nous transportent principalement au XVIIIe siècle ou au début du siècle dernier, en compagnie de personnages plus ou moins illustres, plus ou moins aimables, mais toujours originaux dans leur curieuse variété et peints de main de maître, avec autant de finesse d'esprit que de justesse de trait.

LA RÉVOLTE,

par **André Beaunier**.

Ce livre qui ment à son titre est un conseiller de sagesse. Figurant la lutte des classes dans une intrigue sentimentale, *La Révolte* est l'histoire d'une « jeune fille bien élevée » éprise d'un meneur anarchiste et se rendant compte peu à peu de quel « arrivisme » procèdent les généreux discours que sa candeur avait pris au mot. Elle se ressaisit, heureusement, pour quitter à temps la fausse route et revenir à un sien cousin qui rêvait depuis l'enfance de lui apporter le bonheur traditionnel et régulier, seul conforme aux principes de son éducation bourgeoise. M. André Beaunier, on le voit, s'est proposé de nous donner une leçon morale. Il n'a pas oublié pour cela qu'un roman se doit avant tout d'être une parfaite œuvre d'art.

DE BRETAGNE EN SAINTONGE,

par **André Hallays**.

M. André Hallays continue à nous mener en flânant à travers la France. Nous voici arrivés avec lui dans les provinces de l'Ouest, celles qui ont le mieux gardé leurs costumes, leurs usages, leur caractère. L'auteur nous promène à travers le passé, il fait revivre, devant les propriétés de Mme de Sévigné, la révolte des paysans bretons sous Louis XIV et va, au gentil village de Lyré, en Anjou, évoquer le souvenir de J. du Bellay; l'amour malheureux de Louis XIV et de Marie de Mancini, au château de Brouage, près de Rochefort. On applaudira à cette tentative si heureuse pour rendre à nos provinces « le sens de leur histoire et la fierté de leurs traditions ».

LE FOURBE,

par **Marcel Boulenger**.

La fourberie de François Simonin consiste à feindre une conversion sincère, pour détacher de lui sa païenne maîtresse et reconquérir sa pieuse femme. François Simonin est, hélas!, un faible et si sa ruse réussit à miracle, ce n'est pas sans déchirer le cœur de celui qui recourut à elle. Aussi assistons-nous à un débat de conscience qui fournit à l'auteur l'occasion de se révéler à nous sous un jour très imprévu et de se classer au nombre de nos analystes les plus subtils. M. Marcel Boulenger s'était déjà fait saluer par tous les bons juges comme un écrivain de race, mais il ne nous avait encore rien donné d'aussi complet, d'aussi intense et d'aussi prenant que ce drame moral où s'annonce avec bonheur le profond renouvellement d'un talent hors de pair.

DANS SON PROCHAIN NUMÉRO

LA REVUE DE PARIS

continuera

LE PETIT PIERRE

PAR

ANATOLE FRANCE

PRAVIA
PARFUM ULTRA - PERSISTANT
PARIS ED. PINAUD

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 200.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 30 Avril 1914

ACTIF :		PASSIF :	
Caisse et Banque	136.030.018 78	Capital	200.000.000 »
Portefeuille	1.067.757.981 61	Réserves	40.902.700 28
Reports	68.644.362 52	Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	752.432.394 86
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	120.973.671 63	Comptes Courants créditeurs	748.130.359 54
Comptes Courants débiteurs	201.277.739 62	Bons à Echéance fixe	54.029.830 »
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	7.290.714 26	Acceptations	157.347.360 99
Participations financières	4.981.227 25	Comptes d'Ordre et Divers	50.434.970 76
Avances garanties	194.338.480 62		
Comptes débiteurs par Acceptations	157.630.006 52		
Agences hors d'Europe	13.827.619 89		
Comptes d'Ordre et Divers	14.684.249 73		
Immeubles	15.841.544 »		
Fr.	2.003.277.616 43	Fr.	2.003.277.616 43

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

EXCURSIONS EN AUTO-CARS
DANS LA
Forêt de Fontainebleau

Le Service d'excursions par auto-cars, organisé par la Compagnie P.-L.-M. dans la forêt de Fontainebleau, fonctionnera cette année du 9 avril au 2 novembre. Ce service permettra de visiter, le matin, la partie Nord de la Forêt et l'après-midi la partie Sud, moyennant la somme de 11 francs par personne.

Le touriste pourra, s'il le désire, n'effectuer que la visite de la partie Nord de la Forêt, pour le prix de 5 francs ou de la partie Sud, pour le prix de 8 francs.

Pour plus de détails, consulter les prospectus spéciaux.

Violet Parfumeur PARIS
SAVON ROYAL DE THRIDACE
SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins p' Hygiène de la Peau et Beauté du Teint.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(viâ CALAIS ou BOULOGNE)

Six services rapides dans chaque sens. — Services officiels de la poste (viâ Calais)
Voie la plus rapide : Trajet en 6 h. 30. — Traversée maritime en 1 heure.

SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE.

Billets de 15 jours pour LONDRES

Délivrés certains jours de fête

Prix au départ de Paris : 1re classe : **74** fr. **10** ; 2e classe : **49** fr. **85** ; 3e classe : **37** fr. **50**.

Billets circulaires pour le Comté de Kent

Délivrés au départ de Paris et des principales gares conjointement avec des billets.

pour Douvres ou pour Folkestone

Durée de validité de 33 jours, prolongeable par deux périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix du billet à chaque période.

Billets d'excursion pour l'Ecosse et le Pays de Galles.

Délivrés du 1er Mai au 31 Octobre. Validité : 45 jours

Prix très réduits.

Bains de Mer et Villes d'Eaux

Billets d'Aller et Retour collectifs pour Familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne).

Billets individuels hebdomadaires valables du vendredi au mardi (Réduction de 20 à 44 0/0.)

Cartes d'abonnement de 33 jours sans arrêt en cours de route. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois).

Billets individuels ou collectifs d'Excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2e et 3e classe) (*Pour les bains de mer seulement*).

Billets d'Excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterets et Saint-Gobain.

A des prix excessivement réduits.

FÊTES de Pâques, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël.

Délivrance de Billets d'Excursion valables de 1 à 5 jours, à prix très réduits pour

BRUXELLES.

Billets d'excursion pour visiter la Vallée de la Meuse.

Délivrés du 1er Avril au 15 Octobre.

Prix : 1re classe, **42** fr. **35** ; 2e classe, **31** fr. **25** ; 3e classe, **23** fr. **20**, Validité : 15 jours.

Voyage circulaire : Paris-Bruxelles-Ostende-Londres-Calais ou Boulogne-Paris (ou vice-versa). — Billets valables 30 j.

Délivrance du 1er Mai au 31 Octobre

Prix : 1re classe, **108** fr. **80** ; 2e classe, **79** fr. **25**, 3e classe, **53** fr. **70**.

Quatre voyages circulaires pour visiter la Belgique.

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

Voyages internationaux avec Itinéraires facultatifs.

A effectuer sur les divers grands Réseaux français et les principaux Réseaux étrangers.

Validité : 60 à 120 jours suivant la distance parcourue. Arrêts facultatifs.

Billets de Vacances à prix réduits
émis à l'occasion des fêtes

Avantageux pour les Familles d'au moins trois personnes, effectuant, sur le Nord, un parcours minimum de 100 kilomètres aller et retour.

FÊTES du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint, et de Noël.

Prolongation de la validité des Billets d'Aller et Retour ordinaires et des billets hebdomadaires lors de leur émission.

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à Lyon. — Siège central à Paris
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOT DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

via Dieppe et Newhaven

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

SERVICES MATIN ET SOIR
TOUS LES JOURS
(Dimanches et Fêtes compris)

TRAINS LUXUEUX
Puissants Paquebots à turbines
Les plus rapides de la Manche

MAXIMUM DE CONFORT

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Nouvelles Relations entre PARIS-QUAI D'ORSAY et l'ESPAGNE

La Compagnie d'Orléans, d'accord avec celle du Midi et les Chemins de fer espagnols intéressés, vient de créer de nouveaux billets simples et d'aller et retour des trois classes (individuels et collectifs pour familles d'au moins 4 personnes) entre **Paris-Quai d'Orsay** et les gares désignées ci-après et *vice versa* :

Vitoria, Burgos, Pampelune, Santander, Bilbao, Oviedo, Gijon, La Corogne
Algésiras-Port, Carthagène, Salamanca et Vigo

La validité des billets d'aller et retour est de 45 jours pour les billets individuels et de 60 jours pour les billets collectifs, sans faculté de prolongation.

Cette validité est étendue aux billets qui existaient déjà sur Madrid, Valladolid, Saragosse, Saint-Sébastien, Cordoue, Séville, Grenade, Malaga, Cadix et Gibraltar.

Exceptionnellement la validité des billets d'aller et retour individuels et collectifs de ou pour Carthagène est fixée à 90 jours, sans faculté de prolongation.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Les Châteaux de Touraine en Automobile

(Circuits au départ de Tours et de Blois)

En vue de permettre la visite rapide et pratique des plus intéressants châteaux de Touraine, la Compagnie d'Orléans a organisé, au départ de Tours, les quatre circuits ci-après :

A. — *Tours, Loches, Montrésor, Chenonceaux, Amboise, Tours.*

Prix par place : 22 francs. Départ à 8 h. 45. Retour vers 18 h. 45.

B. — *Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours.*

Prix par place : 18 francs. Départ à 8 h. 45. Retour vers 18 h. 30.

C. — *Tours, Chenonceaux* (par la vallée du Cher), *Amboise* (par la pagode de Chanteloup), *Tours.*

Prix par place : 13 francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

D. — *Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours.*

Prix par place : 11 francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

JUSQU'AU 13 JUILLET INCLUS :

Les lundi, mercredi et vendredi : *Circuit A.*
Les mardi, jeudi et samedi : *Circuit B.*

DU 14 JUILLET AU 30 SEPTEMBRE INCLUS :

Les lundi, mercredi et vendredi : *Circuits A* et *D.*
Les mardi, jeudi et samedi : *Circuits B* et *C.*
} 14 juillet et 15 août *Circuits B* et *C.*

JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE INCLUS :

Les dimanches : *Circuits C* et *D.*

Les places peuvent être retenues à l'avance soit à la gare de Tours, soit à celle de Paris-Quai d'Orsay ou encore au bureau spécial du Service automobile, 8, boulevard Béranger, à Tours, moyennant paiement d'une taxe de location de 1 franc par place.

Départ et arrivée : place de la Gare.

Un service automobile analogue fonctionne déjà quotidiennement au départ de Blois et comporte le circuit suivant :

Blois, Forêt de Russy, Château de Cheverny, Forêt de Boulogne, Chambord, Blois.

Prix : 8 francs par personne. (*Service indépendant de la Compagnie, indiqué à titre de simple renseignement.*)

CANAL DE SUEZ

ASSEMBLEE DU 8 JUIN 1914

EXTRAIT DU RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, rue d'Astorg, 1, *à Paris.*

L'année 1912 avait été influencée par une série de coïncidences favorables et elle succédait elle-même à plusieurs exercices qui s'étaient signalés par une prospérité croissante. On ne peut, dans ces conditions, que se féliciter des résultats obtenus en 1913 : le trafic a conservé, l'an dernier, une activité au moins égale, et la réduction des recettes a été inférieure à la perte imputable à la détaxe.

Le Conseil avait donné l'assurance, dans son précédent rapport, que la stabilité du dividende ne courait aucun risque d'être compromise : il est en mesure, en effet, de proposer aujourd'hui la distribution du même revenu net de 165 francs, en prélevant simplement, sur la réserve extraordinaire constituée sur les bénéfices des années précédentes en vue de parer aux conséquences des détaxes, une somme de 3 millions et demi. La réserve extraordinaire, après ce prélèvement, s'élève encore à 6 millions et demi, tandis que la fraction disponible de la réserve statutaire dépasse 35 millions. Ce sont là, pour l'avenir, des garanties que les actionnaires apprécieront. Elles permettent d'envisager avec une entière sécurité le sort de l'exercice en cours, dont les résultats actuellement connus accusent d'ailleurs un progrès sensible sur ceux de la période correspondante du dernier exercice.

La jauge nette moyenne des transiteurs s'est élevée en 1913 de 3,774 à 3,940 tonnes. L'accroissement continu des dimensions des navires est la meilleure démonstration de la nécessité, où se trouve la Compagnie, de poursuivre les travaux d'amélioration du canal. L'ensemble des terrassements et des dragages exécutés en 1913 atteint 11,979,500 mètres cubes, en augmentation de plus de 1,300,000 mètres cubes sur le total de 1912. L'importance, en particulier, des dragages d'entretien effectués l'an passé provient des efforts faits en prévision de l'augmentation du tirant d'eau maximum autorisé pour les navires transiteurs, qui a été effectivement porté de 8 m. 53 à 8 m. 84 à dater du 1er janvier 1914.

La protection du chenal de Port-Saïd se trouvant dès maintenant assurée de manière efficace par les travaux de prolongement de la jetée ouest et l'approfondissement du canal étant de son côté suffisamment avancé, il sera possible, à partir du 1er janvier 1915, d'augmenter encore le tirant d'eau autorisé, en le portant à 9 m. 14. Cet important progrès sera hautement apprécié par les intéressés.

La Compagnie a abordé sérieusement, d'autre part, l'exécution du programme arrêté à la fin de 1912 et qui comprend notamment un approfondissement général du canal à 12 mètres, un élargissement de 15 mètres dans la partie sud, la création dans la partie nord de gares élargies à 60 mètres, etc.

La reprise du trafic constatée pendant les derniers mois de 1913 s'est poursuivie depuis le début de l'exercice en cours. Les recettes se présentent en plus-value sur l'année dernière et, en raison de la mise en valeur croissante des régions au-delà de Suez et de l'extrême abondance du tonnage à flot, il est permis de penser que les résultats de l'année 1914 seront pleinement satisfaisants.

Pour remplacer M. Ruyssenaers, décédé l'année dernière, le Conseil a provisoirement nommé M. Cremer, ancien ministre des colonies des Pays-Bas, qui a contribué d'une façon toute particulière à l'essor des possessions hollandaises. Il est demandé aux actionnaires de ratifier ce choix et de procéder à la réélection de trois administrateurs dont le mandat est expiré : M. Em. Daubrée, sir Thomas Sutherland et M. Ch. Vergé.

L'Assemblée a approuvé, à l'unanimité, toutes les résolutions présentées par le Conseil d'administration.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Bains de mer de la Méditerranée

Billets d'aller et retour, 1re, 2e et 3e classes, à prix très réduits, délivrés

dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., du 15 Mai au 1er Octobre pour les Stations balnéaires désignées ci-après :

Agay, Antibes, Bandol, Beaulieu, Cannes, Cassis, Cette, Fréjus, Golfe-Juan-Vallauris, Hyères, Juan-les-Pins, la Ciotat, la Seyne-Tamaris-sur-Mer, le Grau-du-Roi, Menton, Monaco, Monte-Carlo, Montpellier, Nice, Ollioules-Sanary, Palavas, Saint-Cyr-la-Cadière, Saint-Raphaël-Valescure, Toulon et Villefranche-sur-Mer.

Validité : 33 jours, avec faculté de prolongation.
Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

1° Billets d'aller et retour individuels

Prix : Le prix des billets est calculé d'après la distance totale, aller et retour, résultant de l'itinéraire choisi et d'après un barême faisant ressortir des réductions importantes.

2° Billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins deux personnes

Prix : La première personne paie le tarif général, la deuxième personne bénéficie d'une réduction de 50 %, la troisième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 %.
Arrêts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire.
Demander les billets (individuels ou collectifs) quatre jours à l'avance à la gare de départ.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Avec le beau temps renaît la saison des voyages ; à ce propos il est intéressant de rappeler que la Compagnie d'Orléans édite un Livret-Guide bien illustré et contenant, en outre d'un certain nombre de plans et de cartes, les renseignements les plus détaillés pour les voyageurs (description des sites et des lieux d'excursion et de villégiature en Touraine, en Bretagne, en Auvergne, dans le Centre de la France et les Pyrénées, horaires des trains, services d'auto-cars, combinaisons de tarifs, etc., etc.).

A partir de l'édition du 1er juin 1914, le prix de ce Guide devenu plus important est porté à 0 fr. 50 ; il est à la disposition du public dans les principales gares de la Compagnie d'Orléans, dans ses bureaux de ville, à l'Agence Orléans-Midi du boulevard des Capucines, et enfin dans les principales agences de voyages de Paris ; l'expédition en est faite franco à domicile contre l'envoi préalable de 0 fr. 75 à l'Administration centrale, 1, place Valhubert, à Paris, bureau du Trafic-voyageurs (Publicité).

Nota. — L'édition du 1er juin 1914 comportant les nouveaux horaires à destination de la Bourboule et du Mont-Dore-Saint-Nectaire sera suivie, le 25 juin, de celle comprenant le service d'été pour les autres relations.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Saint-Honoré.*

Téléphone : 516-20

HOTEL, AVEN^E GABRIEL, 4 (Champs-Elysées.) C^ce 2.000^m. Lib. de loc. M. à P. : 1.650.000 f. Adj. ch. n. Paris, 30 juin. Me Labouret, not. rue Montmartre, 146.

Vente au Palais, à Paris, le 20 juin 1914, à 2 heures. **GRANDE** Propriété d'agrément à **VAUCRESSON** (S.-et-O.), dite Villa La Roseraie. Contenance 9.023 m. Mise à prix : 100.000 francs. S'adresser Mes François, avoué, 38, rue François-Ier et Lanquest, not., à Paris.

VILLE DE PARIS

A adj. sur 1 ench., Ch. des not. Paris, le 23 juin 1914. **TERRAIN** rue du **Renard**. Cce 189 m. M. à prix : 550 fr. le m. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, rue des Pyramides, 14, d. de l'ench.

Bel HOTEL **BOUL^D MALESHERBES, 165** Contenance 578 m., jardin, communs, libre de location. M. à p. : 325.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris. 23 juin. S'adr. à Me Garnier, architecte, rue Fromentin, 12, et à Me Lavoignat, notaire, rue Auber, 5.

MAISON r. de **Beaune, 23** (7e). Rev. br. 6,960 fr. C^ce 149^m. M. à p. 80.000 f. Adj. 1 en. ch. not., 23 juin. S'adr. Me Dutertre, not. bd St-Germain. 183.

G^de Prop. (12e) **R. CHARENTON** 14 et 16. C^ce 306 1^m. R. b 401 53. M à p 300000 f. 2° **Ferme de Brassy** (Somme). C^ce 111 h. R. b. 4000 f. M. à p. 70.000 f. Adj. ch. n. Paris, 30 juin. S'ad. n. Mes Delaporte à Lœuilly, Moyne et Fay, rue Saint-Florentin, 11.

Vente au Palais, à Paris, 20 juin 1914, à 2 heures. IMMEUBLE sis à **BECON-LES-BRUYERES** commune de Courbevoie, **avenue de la Liberté, 9.** Cce 334^m76. Rev. br. 12.669 fr. 70. M. à p. 125.000 fr. S'adresser Mes Musnier, avoué, et Kastler, notaire.

2 propr. à Paris **AV. CLICHY,** 49 et 51. C^ce 944 et 85 m. n° 49 lib. 51. Rev. 3.440 fr. M. à p. : 150.000 f., 50.000 f. Adj. 2 lots fac. réun. Ch. n. 23 juin 1914. S'adr. Me Vallée, not., boul. Voltaire, 204.

Vente au Palais, le mercredi 17 juin 1914, 2 h., de : 1° Maison à Paris **R. DE LA CLEF, 32** contenance 561 m. envir. Reven. 20.115 fr. M. à p. 180.000 f. **2° PROPRIÉTÉ A BRUNOY** (S.-et-O.), lieu dit **Les Bosserons**, rue Dupont-Chaumont, 14, et rue des Grès. Lib. de loc. M. à p. 30.000 fr. S'adr. à Paris à Me Bénech, avoué, pl. des Vosges, 26, Me Philippot, not., et M. Desbleumortiers, curateur aux successions vacantes, et à Brunoy à Me Humbert, notaire.

P^té à **Gometz-le-Châtel** (S.-et-O.), route de Paris à Chartres. Cce 2.210 m. Rev. br. 1.185 fr. Mise à prix : 10.000 fr. Adj. s. 1 ench. Ch. notaires Paris, 7 juillet 1914. S'adr. Me Fauchey, not. 3, rue du Louvre.

Vente au Palais à Paris, le 1er juillet 1914 : 1° Immeuble à Paris **102. B^D de la VILLETTE** Cce 937^m. env. R. br. 27.100 f. env. M. à p. 250.000 fr. 2° Maison au **RAINCY** (S.-et-O.), av. de Livry, 18. Conten. 195 m. env. R. br. 647 fr. env. M. à p. : 4.000 fr. S'ad. à Mes Musnier, Deloison, Zambeaux, avoués à Paris, Bossy, not. à Paris.

Vente au Palais, le 4 juillet 1914, à 2 heures : **1° PROPRIÉTÉ** à **Neuilly-sur-Seine**, rue du Marché, 41, et av. Philippe-le-Boucher, 1. Cce 275^m68 env. Rev. br. : 4.550 fr. env. M. à p : 45.000 f. **2° PROPRIÉTÉ** à **Neuilly-sur-Seine**, rue Perronet, 39 et 41, et av. Philippe-le-Boucher. Cce 1.068 m. env. Rev. br. : 18.565 f. env. M. à p. : 180.000 fr. **3° TERRAIN** d'angle à **Neuilly-sur-Seine**, aven. Philippe-le-Boucher, 4 *bis*. Cce 545 m. env. Rev. br. 1.075 fr. env. M. à p. : 30.000 fr. fac. réunion av. 2e lot. **4° PROPRIÉTÉ** à **Neuilly-sur-Seine**, avenue Philippe-le-Boucher, 5. Conten. 217 m. 75 env. Rev. br. 10.200 f. env. M. à p. 100.000 fr. **5° PROPRIÉTÉ** à **Neuilly-sur-Seine**, avenue Philippe-le-Boucher 5 *bis* et 5 *ter*. Cce 911 m. env. Rev. br. 20.610 fr. env. M. à prix : 200.000 fr. faculté réunion avec 4e lot. **6° PROPRIÉTÉ** à **Neuilly-sur-Seine**. rue Perronet, 43 et avenue Philippe-le-Boucher. Cont. 1.039 m. env. Rev. br. 23.600 fr. M. à p. 230.000 fr. S'adr. à Mes Musnier et Durnerin, avoués.

Maison (11e) **R. de la FOLIE-Méricourt, 15**, Conten. 367 m. Mise à prix : 80.000 fr. Crédit Foncier Adj. 1 ench. ch. notaire, Paris, 23 juin. S'adresser Me Moisy, notaire, 9, rue Grenelle.

Vente au Palais, le 1er juillet 1914, à 2 heures : Immeuble à Paris **25, R. CAMPAGNE-PREMIÈRE** M. à prix : 110.000 fr. S'adresser à Mes Léger et Lot, avoués, et Mes Ploix et Delapalme, notaires.

Maison à Paris, 18, rue des Tournelles. Conten. : 558^m18. Rev. br. 14.302 fr. 35. M. à p. 150.000 fr. Adj. m. sur 1 ench. Ch. notaire, Paris, le 30 juin. S'adr. Me Goupil, notaire, 11, rue Louis-le-Grand, dép. ench.

Vente au Palais, à Paris, le 4 juillet 1914, à 2 heures : **PROP^TÉ A SAINT-DENIS** (Seine) à l'angle de la rue du Chemin-de-Fer et de la rue du Chevet-de-l'Eglise, n° 1. Rev. br. 8.800 f. M. à p. 80.000 fr. S'ad. Mes Moreau et David av., Moreau, notaire à Paris ; Maillard, notaire à Saint-Denis.

Propriété à Paris Rue de **CHARENTON, 45**, Cce 400 m. M. à p. 40.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 30 juin. S'ad. not. Mes Charpentier et Bossy, r. des Pyramides, 9, dép. ench.

Mon rue Dautancourt, 15 ; 270 m. R. br. : 10.243 fr. M. à p. : 100.000 f. Adj. 1 ench. Ch. not. 23 juin Mes Sabot, Parmentier et Cottenet, not. bd Bonne-Nouvelle, 25.

TH. COOK & FILS

La plus ancienne Agence de voyages et d'excursions, fondée en 1841.

BUREAU PRINCIPAL : **1, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS**

AGENCES : **250, RUE DE RIVOLI et 101, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES**

150 succursales et 200 correspondants dans toutes les parties du monde.
Emission des billets de chemins de fer et de navigation pour tous les pays du monde

Banques, Change, Notes circulaires, Lettres de Crédit, etc.
Expéditions de bagages pour toutes les destinations

VOYAGES PARTICULIERS A FORFAIT

Départ et itinéraires au gré des voyageurs.

EXCURSIONS ACCOMPAGNEES COLLECTIVES

POUR

la Suisse, les Bords du Rhin et la Forêt-Noire, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne et l'Autriche, le Danemark, la Suède et la Norvège, le Cap Nord, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, etc., etc.

Excursions pour la visite de Londres

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES PRIVÉES

pour petits groupes et familles, avec départs et itinéraires au gré des voyageurs
Programmes détaillés illustrés, franco, sur demande. Renseignements et devis donnés gratuitement par correspondance ou dans tous nos bureaux.

Envoi franco du programme détaillé sur demande.

CHEMINS DE FER P.-L.-M.

Excursions à Fontainebleau, Moret Montigny-Marlotte, Bourron & Nemours

Train spécial à prix réduits (2e et 3e classes seulement) mis en marche tous les dimanches jusqu'au 20 septembre inclus.

Départ de Paris à 7 h. 18, arrivée à Fontainebleau à 8 h. 14, à Moret à 8 h. 26.

En outre, les 28 juin, 12 et 26 juillet, 9 et 23 août, 13 septembre, ce train spécial continuera sur Nemours avec l'horaire ci-après :

Arrivée à Montigny-Marlotte, à.....	8 h. 37
— Bourron, à.....	8 h. 43
— Nemours, à.....	8 h. 54

Retour par tous les trains du même jour, dans les conditions prévues pour les voyageurs munis de billets ordinaires.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

LES VARIATIONS BOURSIÈRES SUIVENT LES FLUCTUATIONS POLITIQUES. — ARGENT TOUJOURS FACILE

Les premiers jours de juin ont été marqués par une accentuation de la baisse sur les différents marchés financiers tant de France que de l'étranger ; mais le bien est né de l'excès du mal, car on a compris combien il était dangereux de laisser le champ libre à une spéculation éhontée qui n'hésita point à attaquer le crédit de nos plus grands établissements de banque. Une déclaration officielle réduisant à néant les bruits insidieux mis en circulation, la bonne impression produite par la constitution d'un cabinet que l'on considérait comme plus libéral que les précédents, l'amélioration possible de la situation brésilienne, l'impression qu'au Mexique les conflits allaient s'arrangeant, ont provoqué des rachats du découvert et, en quelques séances, une partie tout au moins de la baisse subie jusqu'alors a été regagnée. En fait, pour être durable, l'amélioration doit s'effectuer sous l'impulsion du comptant, car, ce dernier achète lorsque la confiance est réellement revenue. Pour que cela soit, il suffirait d'une politique financière décidée à écarter toute inquisition fiscale outrancière, et de l'émission heureuse de l'emprunt que tout le monde s'accorde à reconnaître comme nécessaire.

Tout dépend donc encore de la politique intérieure et plus que jamais peut s'appliquer à l'heure présente la parole connue de Léon Say : « Faites-nous de bonne politique, nous vous ferons de bonnes finances. »

Au point de vue monétaire, la situation est inchangée : l'argent reste plutôt abondant et cette seule indication peut être considérée comme favorable, car la fin du semestre coïncide presque toujours avec des demandes d'argent plus nombreuses. Les engagements étant faibles, les transactions générales moins importantes, il y a des chances pour que le resserrement habituel de fin juin soit moins important qu'on aurait pu tout d'abord le penser.

*
* *

FONDS FRANÇAIS

Les variations de la *Rente* ont suivi les fluctuations de la politique. On a monté lorsque le milieu des affaires se prenait à espérer en des jours moins sombres ; on est, au contraire, descendu dès que de nouvelles craintes venaient à se faire jour. Le marché paraît assaini et il faudrait, semble-t-il, peu de chose pour que l'on reprenne sérieusement. Certains indices prouvent, d'ailleurs, que le terrain est plus favorable. C'est ainsi que les impôts de mai sont en plus-value de 17.469.000 francs sur les évaluations budgétaires : par rapport aux recettes de mai 1913, il y a plus-value de 9.345.000 francs.

D'autre part, les Caisses d'épargne enregistrent, depuis le 1er janvier dernier, des excédents de dépôts de 20.507.000 francs, alors que, jusqu'à cette année, on constatait presque constamment des excédents de retraits. Les achats de rente pour compte des Caisses publiques se trouvent, comme corrollaire, en sensible progression — de plus de 70 millions.

Les fonds coloniaux ont souffert de l'émission de 170.250.000 francs du

Maroc 4 % 1914, offert à 497,50, net d'impôts français présents et futurs, avec la garantie du gouvernement français. Le succès rencontré par cette émission, qui s'est traitée par avance sur le marché libre à 501, est une indication utile sur les modalités qu'il serait rationnel d'envisager pour le futur emprunt français. Du point de vue financier, l'exemption d'impôts semble indispensable. Il serait regrettable que des questions politiques priment les considérations financières qui, rationnellement, devraient prévaloir.

Il n'est pas question, pour le moment, de l'emprunt de la *Ville de Paris*. Si l'emprunt français s'effectue prochainement, celui de la Ville pourrait lui succéder assez rapidement. Dans ce cas, le marché pourrait retrouver une activité qu'il ignore depuis trop longtemps.

FONDS ÉTRANGERS

Les différents fonds d'États ont tout d'abord, comme le reste de la cote, souffert de l'ambiance défavorable.

La crainte des nouvelles charges sur les coupons éloigne d'ailleurs les émissions de fonds étrangers. C'est ainsi que l'on a pu voir s'orienter vers Londres les émissions d'obligations des *Chemins de Fer du Sud-Est* et du *Caucase Central* qui, jadis, eussent été considérées comme ne pouvant être offertes qu'au marché parisien. Il paraît, d'ailleurs, que le décret d'administration publique qui doit fixer les modalités pratiques d'application de l'impôt sur les coupons des fonds étrangers aura quelque peine à paraître en temps voulu pour pouvoir être appliqué le 1er juillet prochain.

L'amélioration du change tombé à 5 % a favorisé la tenue des cours de l'*Extérieure*. Le 3 % *Portugais* s'est tout particulièrement signalé, son avance dans la dernière quinzaine n'ayant pas été inférieure à 2 points. Les fonds *Russes* ont été plus lourds, l'attention se porte sur les obligations exemptes d'impôts français présents et futurs, telles que celles des *Chemins de Fer Réunis* qui s'inscrivent près du pair, celles du *Nord-Donetz*, du *Sud-Est*, du *Riazan-Ouralsk*. Un communiqué officiel du ministère russe des Finances a indiqué que la situation économique du pays était particulièrement favorable et ne pouvait, en tous cas, motiver le recul des cours qui a sévi sur les valeurs russes, à Saint-Pétersbourg comme à Paris.

Les fonds balkaniques sont en général mieux. Jusqu'ici, la *Bulgarie* n'a pas réussi à traiter l'emprunt qu'elle négociait en Allemagne ; les négociations dureraient toujours.

Le relèvement de la *Turquie* se poursuit régulièrement. C'est ainsi que les recettes de la Dette publique, en janvier, s'élèvent à 295.000 livres turques. contre 233.000 pour le même mois de 1913, et 247.000 pour 1912.

Hors d'Europe, il faut souligner l'amélioration des fonds argentins, brésiliens et mexicains. Pour les premiers, on a la sensation que la crise dont souffre le pays s'atténue. Le projet de budget de 1914 est en diminution de 50 millions de piastres, comme conséquence des économies sagement réalisées. Au *Brésil*, où il reste encore beaucoup à faire, on doit se réjouir de l'amélioration du change qui va permettre à la Caisse de conversion d'emplir à nouveau ses coffres. Depuis quelques années, les importations brésiliennes ont été trop fortes, comparativement aux exportations. La balance du commerce en avait été sérieusement diminuée. Pour les quatre premiers mois de 1914, les importations sont en diminution de près de 32 % sur ce qu'elles étaient en 1913. Il y a toujours bon espoir de voir aboutir l'emprunt de 500 millions de francs, dont 200 millions seraient offerts en France et, chose nouvelle, 90 millions en Allemagne. Cette émission permettrait, entre autres, de solutionner les différents qui existent entre diverses entreprises brésiliennes et des prêteurs français.

En *Chine*, l'amélioration déjà constatée des cours s'est poursuivie. Le

gouvernement de Yan-Chi-Vaï négocierait, dit-on, un emprunt de 200 millions, afin de consolider, entre autres, la dette flottante.

Rien de précis n'est encore connu à cet égard, mais l'on assure que l'on accorderait à cette émission nouvelle, comme garantie spéciale, les suppléments fournis par l'impôt de la gabelle.

BANQUES

Le groupe bancaire est celui qui a été le plus spécialement attaqué. C'est aussi celui qui, un instant, a le plus activement repris. De grands établissements, comme la *Banque de Paris*, le *Crédit Lyonnais*, l'*Union Parisienne*, ont pu perdre, comparativement à leurs plus hauts cours de 1913, plusieurs centaines de francs. Le public paraît avoir compris qu'au niveau où ont été ramenées la plupart de ces valeurs, des achats sont intéressants à effectuer. Aussi a-t-on vu le comptant réapparaître sur le marché, ce qu'il n'avait point fait depuis plusieurs mois.

La *Banque de France* a peu varié. On escompte, en effet, le maintien à 100 francs du prochain coupon semestriel, cela malgré la baisse déjà enregistrée par les bénéfices. Le *Crédit Français* reste plus que jamais attrayant. D'assez nombreux achats se sont produits : la plus-value des cours déjà réalisée, permet encore de gagner de l'argent sur la valeur. Les obligations de la *Banque de Crédit Hypothécaire et Agricole de l'Etat de Sao-Paulo*, garanties par le gouvernement de l'État de Sao-Paulo, se sont relevées au-dessus de 400. La provision nécessaire au paiement du prochain coupon des obligations est, d'ores et déjà, en possession des banques chargées du service financier. Pour la *Banque Hypothécaire et Agricole de l'Etat d'Espirito Santo*, il y a tout lieu d'espérer qu'il pourra prochainement être fait droit aux réclamations formulées contre les procédés dilatoires du gouvernement de l'Etat d'Espirito Santo.

Les banques russes, qui avaient fléchi sous la pression des ordres transmis de Saint-Pétersbourg, se sont relevées sur la communication faite par le ministre des Finances, précisant la bonne situation économique de la Russie. Le rendement procuré par la plupart des grandes banques russes, rendement voisin de 8 %, doit faciliter les remplois avantageux qui, d'ici quelque temps, seront difficiles à trouver.

De leur côté, les banques mexicaines se sont améliorées, l'impression très nette existant que les négociations de Niagara Falls peuvent prochainement aboutir.

TRANSPORTS

Les recettes de nos grandes compagnies de chemins de fer ont été un peu meilleures. Pour les dernières semaines, le *Paris-Lyon-Méditerranée*, le *Paris-Orléans*, l'*Est*, ont des recettes en plus-value. Néanmoins, depuis le début de l'année, seule, la *Compagnie du Midi* présente un accroissement de 114.000 francs par rapport à 1913.

Les actions du *Sud de la France*, assez agitées en ces temps derniers, ont retrouvé quelque tranquillité. La dernière assemblée a décidé l'abandon du projet de rachat du réseau d'intérêt général.

Le *Dakar-Saint-Louis* est en nouveau progrès ; les bénéfices nets de l'exercice 1913 sont en plus-value de 880.000 francs. Néanmoins, le dividende serait maintenu à 50 francs. Parmi les chemins de fer étrangers, les *Lombards* paraissent au bout de leurs peines : l'assemblée du 30 mai a définitivement approuvé le projet de réorganisation depuis longtemps sur le chantier.

Les divers titres du *Brazil Railway* ont été mieux ; le gouvernement bré-

silien semble disposé à faire pour la ligne Madeira une avance sur le grand emprunt en préparation.

Les actions et les obligations de la *Compagnie du Chemin de Fer des Alpes bernoises* ont défendu leurs cours antérieurs. Les recettes persistent favorables ; l'Assemblée générale ordinaire est convoquée pour le 27 juin, à Berne. Elle prendra connaissance des résultats du premier exercice d'exploitation. Elle n'est que partielle, la ligne n'ayant été livrée définitivement qu'en septembre 1913.

Dans les compagnies de navigation, la *Compagnie Générale Transatlantique* s'est raffermie, sur les déclarations favorables de la dernière assemblée. Les services de la *Sud-Atlantique* progressent constamment, et le *Lutetia*, un des grands paquebots express, qui assurent les relations entre Bordeaux et l'Amérique du Sud, a pu se classer comme le plus rapide courrier de cette direction.

METALLURGIE & MINES

Le compartiment métallurgique est en tendance légèrement meilleure, spécialement du fait des nouvelles d'Amérique. En France et en Belgique, les commandes ont toujours plutôt tendance à se ralentir.

Le marché charbonnier, est, de son côté, plutôt faible, spécialement en Allemagne et dans le Nord de la France : le Centre est, au contraire, plutôt soutenu.

Parmi les sociétés s'occupant de métaux, les *Etains de Kinta* annoncent une répartition de 5 francs par action et de 10 fr. 50 par part, contre, l'an dernier, respectivement, 3 et 6 francs. *Penarroya* a définitivement fusionné avec *Puertollano* et les actions donnent lieu, actuellement, à échange à raison de 1 action Penarroya contre 3 Puertollano.

Les valeurs pétrolifères conservent toujours la faveur du public, bien que quelques exagérations semblent avoir été commises sur le marché de Lille. La *Royal Dutch* annonce un dividende de 48 % contre 41 % précédement, pour les actions ordinaires.

Le cuivre est plus lourd, les prix évoluant aux alentours de 62 £. Le *Rio* n'a pu reconquérir le cours de 1.800.

SOCIÉTÉS DIVERSES

L'*Oriental Carpet*, sur le marché de laquelle un certain flottement s'était formé, est en reprise sensible. Le dividende sera, comme l'an dernier, de 25 francs. Les affaires en cours s'annonçant favorablement, il y a tout lieu d'escompter, pour 1914, le maintien des derniers coupons.

Les *Etablissements Pathé Frères*, sont en progrès. Le dividende de l'exercice clos au 28 février 1914 pourra être porté de 13 à 15 francs, les bénéfices ayant passé de 7.300.000 francs à 8.400.000 francs, après divers amortissements.

Crédit Français.

Toutes les communications relatives à la « Chronique Financière » devront être adressées directement au CREDIT FRANÇAIS à Paris, 52, rue de Châteaudun. Il sera répondu gratuitement et dans le plus bref délai, à toute demande de renseignements.

grand

er des
sistent
juin, à
exploi-
ement

satlan-
mblée.
tia, un
aux et
e cette

illeure,
lgique,

ent en
plutôt

ent une
e, l'an
sionné
ange à

en que
e Lille.
ement,

Le *Rio*

s'était
ier, de
ut lieu

l'exer-
néfices
mortis-

s.

---

nt être
eaudun.
nde de

RTE DU TOURISTE EN BRETAGNE

La Compagnie d'Orléans vient d'éditer, s forme de dépliant, une **Carte du Tou-me en Bretagne.**

Ce document, établi de façon artistique lique, notamment pour la côte sud de lite province, les principaux moyens de mmunication, les localités ou sites les plus éressants à visiter, les plages les plus marquables, etc.

Au verso de la carte un texte de rensei-ements, accompagné d'illustrations, fournit indications utiles sur les itinéraires et les mbinaisons de billets à utiliser.

Ladite carte est adressée franco contre nvoi de **0 fr. 45** à l'Administration centrale la Compagnie d'Orléans, 1, place Valhu-rt, à Paris, bureau du Trafic-voyageurs ublicité).

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons, 88

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRESENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 57, quai d'Orléans.

A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 80, Place de Meir, 80

A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

PNEU LE GAULOIS

Établissements BERGOUGNAN

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE : 259.24

18, Rue Saint-Augustin, PARIS

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Ce qu'on peut visiter EN FRANCE en empruntant les lignes du Réseau d'ORLÉANS

Le réseau d'Orléans, situé au cœur de la France, dessert la riante Touraine, si riche en monuments et en souvenirs historiques (Blois, Chambord, Amboise, Chenonceaux, Loches, etc.).

Par la belle région de la vallée de la Loire, il conduit à Angers, Nantes et à la Côte Sud d'une Bretagne ancienne aux plages réputées (la Baule, le Pouliguen, Quiberon, Belle-Ile, Concarneau, Douarnenez).

Au centre de la France le réseau d'Orléans permet de visiter le Limousin, l'Auvergne avec ses fraîches vallées et ses stations thermales (la Bourboule, le Mont-Dore, le Lioran, Vic-sur-Cère, etc... ou encore les merveilles naturelles des Gorges du Tarn et du Quercy (Rocamadour-Miers, Gouffre de Padirac, Grottes de Lacave).

Au delà, par les grandes lignes de Bordeaux, d'un côté, Toulouse, de l'autre, il donne accès à la région des Pyrénées ; cette dernière ligne dessert notamment Carcassonne, Banyuls et Port-Vendres (paquebots pour Oran et Alger).

Les beaux paysages de montagnes ainsi que nombre de stations thermales (Luchon, Cauterets, les Eaux-Bonnes, Bagnères-de-Bigorre, Lamalou, Amélie, Vernet-les-Bains, etc., etc.) et les grandes stations thermales, balnéaires ou hivernales de Pau, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, etc., ont consacré depuis longtemps la célébrité des Pyrénées.

Aux deux extrémités de la chaîne des Pyrénées s'ouvrent les portes de l'Espagne : on se rend à l'Est, sur Barcelone et Valence ; à l'Ouest sur Madrid, l'Andalousie, le Portugal et le Maroc.

Enfin des services directs et rapides conduisent au Maroc par Bordeaux et Casablanca.

Afin de faciliter le tourisme dans ces riches domaines, la Compagnie d'Orléans offre au public de nombreuses combinaisons à prix très réduits, billets d'aller et retour individuels et de famille, billets circulaires, carte de libre circulation, etc.

Elle a, en outre, réalisé toutes les commodités de voyage afin de rendre les excursions aussi agréables et rapides que peu fatigantes.

NOTA. — Pour plus amples détails, consulter *le Livret-Guide officiel* de la Compagnie d'Orléans, en vente au prix de 0 fr. 30 dans ses principales gares et stations ainsi que dans ses bureaux de ville, et adressé franco contre l'envoi de 0 fr. 50 à l'Administration Centrale, 1, place Valhubert, à Paris, Bureau du Trafic-Voyageurs. (Publicité.)

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Exposition Internationale urbaine à LYON

A l'occasion de l'Exposition internationale urbaine de Lyon, la durée de validité des billets d'aller et retour délivrés jusqu'au 31 octobre 1914 pour Lyon est portée uniformément à 15 jours (dimanches et fêtes compris).

Il est rappelé que des billets d'aller et retour sont émis pour Lyon par toutes les gares des réseaux P.-L.-M., Est, Orléans et Midi et par un certain nombre de gares des chemins de fer de l'Etat (ancien réseau).

Les voyageurs en provenance des gares du chemin de fer du Nord, des gares des chemins de fer de l'Etat (nouveau réseau) et de celles des gares des chemins de fer de l'Etat (ancien réseau) qui ne délivrent pas normalement des billets d'aller et retour directs pour Lyon bénéficient néanmoins du même avantage ; le coupon de retour du billet qu'ils ont pris, suivant leur provenance, soit pour Paris, soit pour un point de transit Nord-Est où P.-O., P.-L.-M., est rendu valable 15 jours sur justification qu'ils ont utilisé sur le réseau P.-L.-M. un billet d'aller et retour pour Lyon. Cette justification leur est remise à leur entrée sur le réseau P.-L.-M.

Cette durée exceptionnelle de validité de 15 jours peut (sauf celle des billets délivrés par les gares du réseau de l'Est) être prolongée à deux reprises de 8 jours (dimanches et fêtes compris) moyennant le paiement pour chaque prolongation d'un supplément de 10 % du prix du billet direct ou des billets soudés.

Enfin la faculté d'arrêt de 24 heures accordée aux porteurs de coupons retour de billets délivrés pour un parcours simple de 400 kilomètres sera portée à 4 fois 24 heures, lorsque, pendant la durée de l'Exposition, les voyageurs porteurs de coupons de retour remplissant la condition de parcours exigée et établis *via* Lyon, voudront user, à Lyon, de cette faculté d'arrêt.

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, Paris

Encyclopédie de la Musique et Dictionnaire du Conservatoire

Directeur : **ALBERT LAVIGNAC**
Professeur au Conservatoire. — Membre du Conseil supérieur.

I. *HISTOIRE DE LA MUSIQUE* (en cours de publication).
II. *TECHNIQUE, PÉDAGOGIE et ESTHÉTIQUE* (en préparation).
III. *DICTIONNAIRE ALPHABÉTIQUE* (en préparation).

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE LA MUSIQUE

Dans tous les Temps et dans tous les Pays

PRIX DE SOUSCRIPTION

à l'ouvrage en fascicules ou en volumes brochés

du 1er juillet 1913 au 1er juillet 1914 . . . . . **75** *fr.*
Le 2 juillet 1914, le prix sera porté à . . . . . **80** *fr.*

ajouter le prix de la reliure : **25** fr. (5 volumes). **12** fr. (2 tomes)

1° *L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE* paraît en *fascicules* hebdomadaires de 32 pages in-8 depuis le 30 mai 1913 (55 fascicules parus, 40 à paraître). Le fascicule : **1** franc.
2° *L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE* paraît en 5 *volumes* distincts formant chacun un tout et vendus séparément dès l'apparition (3 volumes parus).
3° *L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE* paraîtra en 2 *tomes* inséparables (1 tome paru).

VIENT DE PARAITRE :

FRANCE BELGIQUE ANGLETERRE

FRANCE (638 pages) XIIIe siècle au XVIIe (musique instrumentale) : Henri QUITTARD. — XVIe siècle : Henry EXPERT. — XVIe siècle (le mouvement humaniste) : P.-M. MASSON. — L'Opéra au XVIIe siècle : Romain ROLLAND. — XVIIe et XVIIIe siècles : Lionel DE LA LAURENCIE. — XVIIIe siècle et début du XIXe : H. RADIGUER. — XIXe siècle : Victor DEBAY et P. LOCARD. — Période contemporaine : C. LE SENNE.
BELGIQUE (46 pages). — Écoles wallonne et flamande : René LYR. — La chanson populaire : P. GILSON.
ANGLETERRE (55 pages). — Période ancienne : C. LE SENNE. — L'Opéra au XVIIe siècle : R. ROLLAND. — Période moderne : Ch. MACLEAN.

Un beau volume, grand in-8 illustré de 735 pages, broché . . . . . **16** fr.
Relié demi-chagrin, fers spéciaux . . . . . **21** fr.

Rappel :

1er volume : **ANTIQUITÉ - MOYEN AGE**
Grand in-8 illustré de 618 pages, broché . . . . . **16** fr. — Relié. . . . **21** fr.

2e volume : **ITALIE - ALLEMAGNE**
Grand in-8 illustré de 560 pages, broché . . . . . **16** fr. — Relié. . . . **21** fr.

Demander le prospectus (conditions de souscription, pages spécimens, etc.)

En vente et en souscription chez tous les Libraires et Marchands de musique

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

A. BERGET

Professeur à l'Institut océanographique

Les Problèmes de l'Atmosphère

Un volume in-18 illustré. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

Ce livre passionnera tous ceux qui s'intéressent à la physique terrestre, et à ce chapitre encore si peu connu qu'est la physique de l'atmosphère; il passionnera aussi tous ceux qui s'intéressent à la navigation aérienne: sa publication au moment précis où l'homme, par un essor magnifique, accomplit victorieusement la conquête de l'air, lui donne une actualité et un intérêt particuliers.

EDMOND HARAUCOURT

DAÂH, le premier Homme

Roman

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

Tous ceux qui s'intéressent aux origines de l'humanité voudront lire ce livre passionnant.

C'est le roman du premier couple, l'homme se dégageant de la bête, les premiers gestes, l'éclosion des idées, l'âme qui s'éveille, la vie sanglante de la horde dans la forêt peuplée de fauves, et les premières inventions jusqu'à la découverte du feu.

HENRI DUVERNOIS

FAUBOURG-MONTMARTRE

Roman

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

A côté du drame empoignant, on retrouvera dans **Faubourg-Montmartre** les qualités de séduction et d'esprit du conteur. A peine paru, le livre est déjà célèbre, par ses précieuses qualités littéraires et le plaisir passionnant de lecture qu'il comporte.

JEAN-JOSÉ FRAPPA et HENRY DUPUY-MAZUEL

Les Anges Gardiens

Comédie en Quatre Actes

Tirée du roman de M. MARCEL PRÉVOST

de l'Académie française

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

LÉO LARGUIER

ORCHESTRES

Poésies

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

GEORGE AURIOL — **LA LUCARNE**

HENRI BARBUSSE — **NOUS AUTRES...**

EMILE BERGERAT — **GLANES ET JAVELLES**
RIMES NOUVELLES (1910-1914)

LÉON BOURGEOIS
LA POLITIQUE DE LA PRÉVOYANCE SOCIALE
I. — LA DOCTRINE ET LA MÉTHODE
Préface de M. Ernest Lavisse.

JULES CLARETIE — **LA VIE A PARIS**
1911 — 1912 — 1913

LUCIE DELARUE-MARDRUS — **UN CANCRE**

GUSTAVE FLAUBERT — **PREMIÈRES ŒUVRES**
TOME II (1838-1842)
Agonies — Mémoires d'un fou — Smarh — Novembre

HUGUES LAPAIRE
MESDEMOISELLES BLANCHARD

JEANNE MARAIS — **AMITIÉ ALLEMANDE**

GASTON MOCH
LA QUESTION DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

JULES PERRIN — **ANNAÏK SANS PLACE**

HENRY LEE
HISTORIQUE DES COURSES DE CHEVAUX
DE L'ANTIQUITÉ A CE JOUR
Un volume in-8 écu, illustré de 85 gravures dont 22 planches hors texte, 20 fr.

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En lisant Molière

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

G. LOUIS-JARAY

Au Jeune Royaume d'Albanie

CE QU'IL A ÉTÉ — CE QU'IL EST

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Docteur TOULOUSE

Comment conserver sa santé

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Pour paraître prochainement :

P. IMBART DE LA TOUR
MEMBRE DE L'INSTITUT

Les Origines de la Réforme

III. — *L'ÉVANGÉLISME (1521-1538)*

Un volume in-8, broché . . . . . 7 fr. 50

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Lettres de Jules Ferry

1846-1893

Un volume in-8. — Prix . . . . . 7 fr. 50

J.-H. ROSNY Jne

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

La Carapace

ROMAN

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

ANTONIN DUSSERRE

Jean et Louise

ROMAN

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

PIERRE DE TRÉVIÈRES

Le Roman d'un Chasseur d'Afrique

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 1046-14.

LIVRES NOUVEAUX

L'HEURE QUI PASSE,

par **Louis de Romeuf**.

C'est un livre très prenant par l'accent de vérité qui s'en dégage, et que l'on sent tout imprégné de vie frémissante et douloureuse. M. de Romeuf nous montre le conflit de la tendresse maternelle et de l'amour dans un cœur féminin; il nous présente aussi la rivalité sentimentale qui met aux prises une femme, désireuse de refaire son existence manquée, avec une jeune fille qui prétend faire la sienne. La figure de Monique, l'héroïne principale, est d'une saisissante réalité, et beaucoup de femmes y reconnaîtront leur propre destinée.

PARIS EN FEU,

par **Henri Barbot**.

Le livre de M. Henri Barbot, qui retrace « les derniers soubresauts de Paris » sous les dirigeables incendiaires lançant la flamme et la foudre, est une sorte de cauchemar logiquement construit, où les audaces de l'imagination s'allient à la précision et à la rigueur de la science moderne. Il cause au lecteur une forte impression.

ORLÉANS ET LE VAL DE LOIRE,

par **Georges Rigault.**

Orléans, en dépit des destructions du XVIe et du XIXe siècle, conserve maints vestiges de sa splendeur passée : la renaissance artistique, qui suivit la délivrance de 1429, et se prolongea jusqu'au XVIe siècle, avait fait d'Orléans une véritable ville d'art. M. Georges Rigault ne se contente pas de mettre en lumière cet Orléans d'autrefois; il le place dans son cadre naturel, et nous décrit les monuments et les villes du Val de Loire, Gien, Sully, Notre-Dame de Cléry, Beaugency et Meung-sur-Loire. De belles illustrations soulignent les développements essentiels de l'auteur.

LE ROMAN D'UN CHASSEUR D'AFRIQUE,

par **Pierre de Trévières.**

Il y a beaucoup de mouvement, de pittoresque et de chaleur dramatique dans ces scènes de la vie militaire au Maroc. On a, en les lisant, la sensation d'assister à l'héroïque aventure qui se poursuit autour de Casablanca, et l'on y respire vraiment l'odeur de la poudre et l'haleine du désert. Aux récits de bataille, à la rude poésie des mêlées et des bivouacs, s'opposent des épisodes d'amour traités avec une éloquence passionnée. Le livre atteste un talent robuste et divers.

NOUVELLES FÉMINITÉS,

par **Marcel Prévost**.

A une époque où le premier venu prétend réformer les mœurs au gré de ses lubies, rien n'est plus nécessaire qu'un conseiller tel que M. Marcel Prévost. Plein d'accueil pour les nouveautés, mais respecteux de l'expérience des siècles, possédant l'art de plaire et de persuader, rendu capable par sa haute clairvoyance de dominer la situation, il était tout désigné pour devenir l'arbitre des malentendus secrets, qui compliquent la vie moderne. Ses *Nouvelles féminités*, parées d'agrément et sans nul pédantisme, sont riches d'observation et de saine philosophie.

LONDRES ET LES OUVRIERS DE LONDRES,

par **D. Pasquet**.

Depuis près d'un siècle, par suite du perfectionnement des moyens de communications et de l'importance croissante de l'activité économique, les grandes villes se sont développées monstrueusement, projetant leurs « tentacules » de faubourgs à travers les campagnes et absorbant une population de plus en plus nombreuse. Un tel phénomène si nouveau et si frappant devait attirer l'attention des géographes. Des études de « géographie urbaine » furent entreprises. Une des plus remarquables, tant par l'ampleur du sujet que par la conscience des recherches et l'importance des résultats, c'est le beau volume que M. Pasquet a écrit sur *Londres et les ouvriers de Londres*. L'auteur présente dans un tableau d'ensemble les conditions de la vie ouvrière à Londres, les problèmes de l'habitation, de l'exploitation du travail, de la misère, et les entreprises d'amélioration sociale et morale. Un tel ouvrage doit être lu par tous ceux qui s'intéressent aux questions sociales.

MANUELS DE BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE. LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE FRANCE, XVIIe SIÈCLE (1610-1715),

par **E. Bourgeois** et **L. André**.

Fruit d'un travail délicat et difficile, le livre de MM. Bourgeois et André est une mine précieuse de renseignements pour ceux qu'intéresse l'histoire du XVIIe siècle. Ils y trouveront sur les auteurs et les œuvres historiques de ce temps les renseignements les plus instructifs Il y apprendront l'estime qu'il faut faire de chacun des mémoires, si nombreux, de cette époque. Pareil recueil n'existait pas. C'est un guide sûr à consulter, un répertoire consciencieux, riche et exact à voir avant d'étudier toute question du XVIIe siècle.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram 16.20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.